

Tome II
La maturité

Chasse aux Trésors



Les mémoires
d'André Bonsang

Chasse aux Trésors

Tome II
La maturité

T ABLE DES MATIÈRES

Direction artistique, conception et montage

Éliane Vincent

Révision

André Bonsang

Julie-Christine Hélas

Éliane Vincent

Jiny Vincent

Photos

André Bonsang

makala.be

Impression

Mots en toile

Données de catalogue

Chasse aux trésors, les mémoires d'André Bonsang

Tome II de III, *La maturité*

ISBN 978-2-9817364-0-6 (ensemble)

ISBN 978-2-9817364-2-0 (tome II)

ISBN 978-2-9817364-4-4 (ensemble PDF)

ISBN 978-2-9817364-6-8 (tome II PDF)

© André Bonsang éditeur, La Pocatière, Québec, Canada 2018

Chapitre 19

Jeune marié, jeune prof, jeune papa au congo 9

Changement de témoin 9

Kisantu à Inkisi 13

La vie est belle! 18

Retour en Belgique 37

Allez : deuxième année à Kisantu, puis l'Espagne, ollé! 40

Chapitre 20

Lemfu et l'Expo de Montréal (65-68) 43

Nos compagnons 43

Notre maison 54

Une vie paisible 59

Nos deux écoles, nos étudiants.... 63

Une naissance et des noces 65

Nos loisirs 67

La route de Kisantu 70

Congés en Belgique et voyage en Amérique du Nord 81

Quatre belles ébauches nées à Lemfu 88

Chapitre 21

Un « Nouveau Monde » 95

La Pocatière 68 95

Repères chronologiques 95

Étape 1 - Tout beau, tout neuf – août 1968 - juin 73 97

Étape 2 - Vie paisible – juillet 1973-1978 129

Étape 3 - Débuts au chalet et à la poly (1978 - 1985) 144

Étape 4 - Le temps des opérettes – 1986 - août 1995 157

Étape 5 - La fin des cours – septembre 1995 - juin 1999 174

Étape 6 - Heureuse retraite – juillet 1999 - 2004 186

Étape 7 - makala.be – 2005 - juin 2010 193

Étape 8 - Heureuse vieillesse – juillet 2010 - 2015 203

Chapitre 22
Nos quatre enfants 223
Un mot pour la maman, d’abord 223
Cinq étapes 223
Activités diverses 247
Quatre personnalités « ben différentes » 251
Ajouts 261

Chapitre 23
Prof durant 36 ans 269
Cinq années d’enseignement au Congo 272
Organisation scolaire au Québec et à La Pocatière 273
Vie à l’école 276
Mes élèves (et leurs parents!) 293
Mes cours 316
Réflexions de didactique et de pédagogie 339

Chapitre 24
Le théâtre 359
Trois rendez-vous manqués 359
Les spectacles de toute une vie 361
Attention : que des chefs-d’œuvre (hum!) 370
Écrire, puis mettre en scène... comment on fait? 388
Le Théâtre du Cinq-Sec et de bons comédiens 394
Anecdotes et souvenirs en vrac sur le théâtre 400
Diffusion et témoignages divers 409

Chapitre 25
Les amitiés 421
C’était mon copain 421
Introduction 422
1) À tout seigneur... 424
2) Une, deux, trois, je m’en vais au bois... 437
3) Les deux mains pour cinq couples très proches 440
4) À l’abordage 443
5) Quelques ajouts, jeu et petites histoires 525
Index alphabétique des 231 principaux noms cités 531

Chapitre 26
Lac Trois-Saumons 535
Pourquoi le lac et ce lac-là? 535
Le terrain, le chalet 538
Avant et après le petit-déjeuner 543
Les amis, la famille 546
Flottille, sports en été et en hiver 550
Tous les travaux 559
Éventail zoologique 566
Neige ou pluie, écriture et jeux d’intérieur 572
Et puis, quoi encore? 577



JEUNE MARIÉ, JEUNE PROF, JEUNE PAPA AU CONGO

Changement de témoin

Vous connaissez ce morceau de bois ou de plastique qu'on appelle le « témoin » dans une course relais. En fait, c'est lui le grand héros car dans toute course à relais, il est le seul à parcourir toute la distance du départ à l'arrivée. Dans un 4 x 400 m, seul le témoin parcourt réellement les 1600 mètres. Chacun des quatre coureurs ne se démène que durant un quart de course. Si vous suivez bien la course, vous aurez compris qu'il faudrait parler de changement de coureur et non de changement de témoin!

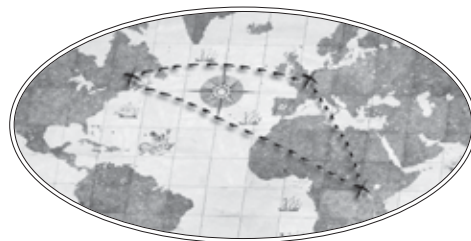
Eh bien, dans ma course au trésor (que j'ai appelée *Chasse aux trésors*), c'est moi qui fais tout le parcours et mes deux principaux témoins n'en font qu'une partie. Dans cette longue saga, cette quête (que j'ai appelée *Chasse aux trésors* – je me répète, je sais), nous sommes arrivés, en ce milieu de la Troisième section, à l'endroit où doit s'opérer le changement de témoin : Christian, que je ne verrai plus que de loin en loin, cède la place à Nicole dont le sourire accompagnera tous mes réveils. Et c'est je crois tout naturel. Mon frère a toujours été présent dans toutes mes pérégrinations, sauf les deux séjours en Suisse en 45 et 46¹, et un mois en 54 pour cause de maladie², jusqu'à cet âge de 25 ans. Et nous avons vraiment été très proches. Grâce lui soient rendues. Maintenant, comme de juste, j'ai une belle compagne qui me donne la main depuis 50 ans (j'écris ceci en 2013) et ce n'est pas fini! Merci Nicole (pas besoin de lui rendre grâce, elle est la grâce!)

Une ATB

On appelait ATB, comme je l'ai déjà expliqué un peu à la fin du chapitre précédent, l'Assistance technique belge qui permettait à son titulaire essentiellement deux choses concernant l'aide de la Belgique aux pays en voie de développement. D'abord, cette ATB nous permettait de remplacer le service militaire, obligatoire en Belgique encore à cette époque, par de l'assistance à un pays en voie de développement pendant une durée minimum de trois ans. Et ensuite, cette assistance n'était pas gracieuse ou bénévole. Nous étions bien rémunérés pour de tels services, en francs belges sur un compte en Belgique, ce qui nous permettait d'économiser un beau petit pécule avant de voler de nos propres ailes en quittant l'ATB. Ces ATB comportaient donc de gros avantages, mais elles étaient parcimonieusement comptées. Le ministère belge des Affaires étrangères ne délivrait pas ce privilège à n'importe qui ni n'importe quand. Il y avait un certain nombre d'ATB qui avait été fixé par décret

¹ Chapitre 7

² Chapitre 15



ministériel dès les années 59 ou 60, et il fallait attendre que quelqu'un démissionne et libère une ATB pour essayer d'avoir sa place. Mais il existait des agents recruteurs, comme le père Dury au collège St-Michel qui était en charge de recruter des profs et des médecins (vous ai-je dit que l'ATB concernait essentiellement ces deux domaines humanitaires : la santé et l'éducation?). Or au moment où je me suis adressé à lui, il avait une place disponible : l'ATB d'un certain monsieur Meulepas, un prof flamand qui venait de démissionner de son poste à Kisantu. Le père Dury devait évidemment voir mes diplômes et évaluer les besoins dont il était un peu responsable dans certaines zones du Congo. Cela se fit vite et bien, et je reçus mon ATB pour être prof de français, d'histoire, de droit, et titulaire de la dernière année dans un collège diocésain de Kisantu, le collège St-Pierre qui formait des spécialistes en commerce et économie.

Un ATB était, comme je l'ai dit, payé sur un compte en Belgique, et en plus on recevait au Congo un certain pécule en francs congolais, qui en principe suffisait pour nous permettre de vivre sur place. Nous étions logés et meublés gratuitement. Restaient les dépenses de bouche, de voiturage et de surplus. Comme on vivait modestement dans un pays sans extras et sans hiver, on pouvait vivre facilement. Et c'est ainsi qu'après cinq ans, j'avais amassé un demi-million de francs belges, ce qui équivalait grosso modo à dix mille dollars (pour l'époque, c'était la moitié du prix de ma maison.)

Il existait deux autres sortes de profs étrangers dans la nouvelle République du Congo : ceux qui étaient là, engagés par l'UNESCO (ATU) et payés en dollars. On les jalousait un peu, car ils étaient supposés gagner plus que nous. Mais en réalité, ils n'étaient payés qu'avec beaucoup de retard, cinq ou six mois et parfois davantage, devaient emprunter pour vivre et n'aspiraient qu'à avoir une ATB beaucoup plus sûre. Quant à la troisième catégorie, c'était quasi du bénévolat ou du missionnariat. Il s'agissait des ATC (Assistance technique congolaise), qui recevaient tout leur salaire au Congo, mais gagnaient relativement peu. Ils étaient aussi payés de manière très épisodique et tout à fait irrégulière, et avec les dévaluations successives du franc congolais, devenu zaïre divisé en kutas, ils seront vraiment des missionnaires ne pouvant rien changer en francs belges.

Je dois aussi dire que le sursis militaire de trois ans, suivi de la suppression de l'obligation militaire, concernait tous les hommes, profs et médecins en poste dans les pays en voie de développement comme le Congo, peu importait que ce soit ATB, ATC ou ATU. José Sckuvie, époux de ma cousine Gilberte, a également bénéficié de ce statut comme ATB au Katanga, pendant de nombreuses années. Personnellement j'arrêterai après cinq ans, car nous ne voyions pas de solutions d'avenir immédiat pour nos enfants (pas d'école en français), en plus de la pagaïlle socioéconomique et politique dont je reparlerai dans ce chapitre et le prochain. Mais José a facilement duré une vingtaine d'années je crois, car il habitait Kolwezi au Katanga, nettement plus peuplé en nationalité belge.

Il me reste une remarque préliminaire avant d'atterrir avec vous, Anagnosophile, en terre africaine, accompagné cette fois de ma jeune et blondinette Nicole. Et cette remarque est la suivante : j'ai toujours été étonné qu'il y eût plus d'assistants techniques (profs essentiellement) flamands que wallons. Remarquez que le système des ATB était destiné à tous les Belges, mais il fallait connaître un minimum de français pour enseigner au Congo qui avait quand même le français comme langue

officielle. Et nous avons connu plusieurs profs qui ont appris le français durant leur terme de trois ou quatre ans au Congo. Je trouve cela malheureux, car c'est prendre un peu à la légère le sérieux de leur engagement. Ils pensaient plus à eux et aux avantages concernant le salaire et le service militaire qu'à leurs futurs élèves, auxquels ils allaient enseigner dans une langue bien mal connue... Quant à leurs épouses, souvent elles se retrouvaient entre voisines flamandes pour papoter dans la langue de Guido Gezelle (peut-être pas aussi châtiée, *natuurlijk!*) Bizarre! Je revoyais une diapositive prise à Kisantu, lors de notre deuxième Noël en 1964. Nous étions onze pour le souper chez nous. Eh bien figurez-vous que Nicole et moi étions les seuls Wallons et francophones, avec neuf Flamands, bien gentils, mais flamands! Et je redis : bizarre!

Notre séjour à Kisantu durera deux ans exactement, d'octobre 63 à septembre 65. Puis nous irons à Lemfu, 30 kilomètres plus au sud, sur la route de l'Angola. Et le chapitre suivant vous en parlera.

Première journée à Kinshasa

C'est Yvon Hock et son épouse de l'époque, Jeanine Sckuvie la sœur de José, qui sont venus nous conduire à Zaventhem. C'était gentil et délicat de leur part. Notre DC-4 a fait une petite halte à l'île de Malte pour faire le plein, pendant la nuit, mais nous ne sommes même pas descendus de l'avion.

Puis, au matin, lorsque l'avion se fut arrêté sur le tarmac de la Ndjili et qu'on eut ouvert les portes de la carlingue, une bouffée d'air chaud et agréable m'apporta aussitôt un bouquet de mille parfums exotiques que je reconnus immédiatement. Avec cette première arrivée de chaleur en ce matin ensoleillé, j'ai « ressenti » l'Afrique. Je veux dire que je l'ai re-sentie, avec toutes mes narines larges ouvertes. Je humais, je retrouvais mon Afrique par ces mille « odeurs confondues » comme dit Baudelaire que le futur prof que j'étais ne connaissait pas encore assez. Oui. Cela faisait un peu plus de huit ans que j'avais quitté ce continent en avion (Bukavu, Usumbura, Stanleyville, Juba, Khartoum) et pourtant là, d'un coup, tous les parfums réunis d'un monde retrouvé me revenaient, me remplaçaient, me situaient.

*Lecteur, as-tu quelquefois respiré
Avec ivresse et lente gourmandise...*

(Le parfum)

[...] je hume à longs traits le vin du souvenir.

(Le souvenir)

Nous ne connaissions rien ni personne en arrivant au Congo, ce 16 octobre 1963. Aussi ne savions-nous pas qui viendrait nous chercher à l'avion, mais le père Dury nous avait bien promis que le collège St-Pierre, où je devais enseigner, enverrait quelqu'un pour nous prendre. La mission de Kisantu est à peu près à deux cents kilomètres de Kinshasa. Ce fut l'abbé N'Landu, le directeur lui-même, qui se chargea de la chose. C'était un abbé, que je trouvais encore jeune pour être directeur.

Vous vous demandez sans doute pourquoi nous étions si tard dans l'année scolaire. Simplement pour la bonne raison que j'avais dû passer ma seconde session pour le troisième doc. Je l'avais échouée à cause du droit international privé, mais cela c'est une autre histoire dont je vous ai suffisamment entretenu au chapitre précédent. Nous étions les 15 et 16 octobre et je dois ajouter que si je manquais à l'appel au début de l'année, nous n'étions pas les derniers, car André Demonty, prof de math, arrivera encore après nous. Donc, nous avons quitté Bruxelles le 15 au soir et un DC-4 mettait à peu près neuf heures pour arriver à Kinshasa. Nous avons fait une petite escale essence à La Valette (île de Malte) sans quitter l'avion. Pour Nicole, c'était un baptême de l'air. Nous arrivâmes donc le matin du 16 octobre à la Ndjili, aéroport situé à 20 kilomètres de Kinshasa, capitale du Congo fraîchement indépendant (depuis trois ans). Je vous ai dit qu'on ne connaissait rien ni personne au Congo à cette époque. Erreur! J'avais ma cousine Monique et son mari, le cuisinier Adolphe Piron qui travaillait au *guest house* Sabena, en ville. J'en ai parlé à l'abbé N'Landu, pensant qu'on pourrait aller dire un petit bonjour. Il ne m'a pas dit non, mais il ne m'a pas dit oui. Je voyais bien que ma question l'embêtait, car il avait prévu d'autres visites et nous avions notamment rendez-vous chez son grand frère. Je me suis douté que nous ne verrions pas Monique et Adolphe (qui ignoraient d'ailleurs notre arrivée ce jour-là) lorsqu'il m'a fait comprendre que je pourrais revenir un dimanche à Kinshasa. « Ce n'est pas très loin de Kisantu », dit-il. L'abbé N'Landu voulut nous montrer Kinshasa, et il nous promena à divers endroits du centre-ville dont je n'ai pas gardé le souvenir. Nicole avait les yeux qui piquaient tant elle était fatiguée et aurait voulu les fermer ne fût-ce que cinq minutes. Je la surpris une fois ou deux en train de s'endormir dans la grosse Mercedes noire avec chauffeur. Nous étions à l'arrière tous les deux et elle me chuchota à l'oreille : « Donne-moi cinq minutes ». Moi je voulais bien, mais la voiture s'arrêtait souvent et il fallait descendre pour mieux voir. Nous avons beaucoup roulé autour et alentour de la ville. Puis il nous conduisit chez son grand frère N'zéza N'landu (N'zéza, c'est le prénom), qui n'était pas n'importe qui. Imaginez : il avait fondé l'ABACO en 1950 (durant la colonie). Cet organisme avait d'abord des visées culturelles pour la sauvegarde de la langue kikongo parlée dans cette région du Bas-Congo, mais il est vite devenu politique lorsque Joseph Kasa-Vubu en personne a rallié ses rangs et en a pris la présidence. Kasa-Vubu est le nom de celui qui deviendra le premier président de l'État congolais en 60! Nous voilà donc chez ce grand frère dont mon abbé directeur était si fier. Celui-ci était en train de se lever, il devait être 9 ou 10 heures du matin. Il se présenta à nous en chemisette et nous montra « sa » maison. Moi je me souvenais de tout ce qui s'était passé en 60, la fuite des Blancs et la prise des maisons par les Noirs... et je pensais : « Cette villa, bien située en banlieue, ne t'a pas coûté trop cher »! Et puis, il nous ouvrit le frigo pour faire étalage de sa richesse. Ce frigo était rempli de bas en haut d'immenses quartiers de bœuf non dépecés qui occupaient tout l'espace. J'avais envie de vomir, mais il fallait se contenir. Puis il nous entraîna sur la véranda et montra l'admirable panorama qui se déroulait sous nos yeux. Et c'est vrai qu'on voyait loin. C'était enchanteur, cette nature africaine qui s'éveille... Puis il dit, en montrant l'immense terrasse et les grands jardins qui se profilaient devant nous : « C'est ici que je placerai l'orchestre lorsque je serai président et tous les invités boiront et mangeront dans le jardin ».

On a rarement vu autant de suffisance, de vantardise et de complaisance en un moment si court. Quelle autocélebration, quelle vanité, quelle dérision!

Puis nous avons quitté ce grand homme – plutôt gros que grand, d'ailleurs – qui paraissait tellement occupé (!) et sommes allés de l'autre côté de la ville voir une de ses fermes avec élevages divers et cultures abondantes. La politique mène à tout... Passons, passons de grâce, et vivement en route pour Kisantu. C'est Nicole qui était contente, elle allait pouvoir piquer un petit roupillon.

Kisantu à Inkisi

Kisantu est une célèbre et vieille mission des jésuites sur la route récemment asphaltée qui a été aménagée parallèlement à la ligne de chemin de fer que nous connaissions déjà entre Matadi et Léopoldville¹.

Nous sommes dans le territoire de Madimba, situé 40 kilomètres plus à l'est vers Kin. Kisantu et le village d'Inkisi se situent là où un grand pont enjambe la rivière Inkisi, exactement là où André Rijkmans a été tué en 1960². Car nous sommes à une cinquantaine de kilomètres du poste de Thysville plus à l'ouest, là où il y avait une assez grosse caserne militaire de la force publique et où eurent lieu les toutes premières rébellions contre les anciens « maîtres », quinze jours à peine après le jour de l'Indépendance. Et cette rébellion des soldats contre leurs supérieurs s'est étendue, non pas comme une tache d'huile, mais plutôt comme une traînée de poudre à travers tout le pays.

Kisantu est bâti sur deux niveaux. En haut, la mission. C'est là vraiment Kisantu proprement dit. Puis en bas, au niveau de la rivière, de la route et du chemin de fer, il y a le N'Tanu. Ce sont les différents commerces portugais, plus les deux garages et la boulangerie (tous tenus par des Portugais), la coquette gare de la ligne ferroviaire Matadi-Kin, avec bougainvilliers, le bureau de la poste et, de l'autre côté du pont, le gros village indigène d'Inkisi qui compte certainement dix à vingt mille personnes.

Quand on quitte la gare et la rivière et que l'on monte vers la mission, nous avons devant nous la mission. Et pour faire un relevé complet de tous les lieux de cette mission qui s'étale de notre gauche à notre droite sur une sorte de plateau, de l'est à l'ouest, nous aurons successivement Kinsosa avec les quatre maisons des profs du collège St-Pierre (notre coin), puis le collège St-Pierre qui est un collège diocésain, puis la cathédrale, la mission, la maison des étrangers. Vers le nord, et donc vers Inkisi, voici l'évêché avec tous les bureaux. Le père Vrithof, un autre prêtre belge et barbu est secrétaire du diocèse, et monseigneur Kimbondi y a son bureau, de même que l'abbé inspecteur. Continuons vers l'ouest, nous arrivons au couvent des sœurs de Notre-Dame avec l'école de filles. Suivent le grand jardin Gillet (jardin botanique avec légumes et une fameuse collection d'orchidées), et l'école d'agriculture. Voici à présent le collège CMS (Centre médico-scolaire) des pères jésuites, le plateau avec une dizaine de maisons (profs et médecins), et enfin, à l'extrémité ouest du plateau, l'hôpital. De grandes avenues de terre ombragées de grands palmiers relient ces divers coins l'un à l'autre. Et à l'arrière, derrière un grand terrain de football avec tribunes, commence la route vers Mayidi (15 km), Lemfu (30 km) et le sud (Angola, 100 km) que nous emprunterons souvent lorsque nous habiterons

¹ Devenue Kinshasa; on dit souvent Kin. Voir les chapitres 8, 12 et 14.

² Voir chapitre 18

Lemfu. On croirait un grand jardin avec beaucoup de fleurs. Entre Kinsosa et l'hôpital, j'évaluerais la distance à 1,5 kilomètre à peu près. Cela vous donne une idée.

La cathédrale est belle et domine ce plateau. D'un style baroque et massif, toute en briques ocre, elle impose sa grande nef et la tour carrée de son clocher au milieu d'un parterre tout vert parsemé de quelques palmiers. L'abbé Van Binnebeeck, un prêtre belge non jésuite et attaché à la mission, célébrait pour le petit bataillon de Blancs une messe en français avec homélie en français, dans une chapelle latérale. Il y parlait souvent du concile Vatican II qui se terminait, et du pape Paul VI. Les lectures étaient souvent faites par Pierre Cornet, médecin originaire de Liège, par Raymond Maes ou par moi-même...

Les allées sont larges, bordées de palmiers, de cannas, de touffes de citronnelle.

Je me dois d'ajouter deux ou trois commentaires. D'abord, il faut savoir que cette mission des pères jésuites était l'une des plus vieilles de la colonie et datait même, je crois, d'avant l'époque de Stanley et de la colonie belge. Elle remontait aux Portugais qui avaient découvert l'embouchure du Congo... Ensuite, le jardin botanique, fondé par le père Gillet et flanqué d'une école d'agriculture¹, avait une réputation internationale. Il possédait encore une immense serre avec des centaines d'orchidées différentes, toutes dans des pots suspendus. Ils cultivaient aussi un fruit succulent d'origine asiatique : le mangoustan.

On peut enfin se demander pourquoi centre médico-scolaire à propos du collège des pères jésuites, qui eux dépendaient de la province wallonne des jésuites de Belgique. Le plateau et le côté de l'hôpital s'appelaient le centre médical. Et je suppose que le collège CMS, encore tenu par des RP jésuites blancs – dont le père Cooreman, mon collègue en français – formait de futurs infirmiers, en plus d'une formation plus générale donnant accès à l'université. Le seul jésuite noir que j'aie connu là-bas était le père Matota qui n'était pas particulièrement rattaché au collège et avait une influence et une autorité incroyables sur la population.

Enfin je suppose que la mission proprement dite, avec la cathédrale, aura d'abord été tenue par les SJ avant de passer à des soutanes séculières. Et lors de notre séjour, nous avions là plusieurs prêtres séculiers, dont deux ou trois s'occupaient plus particulièrement de la mission, et deux ou trois autres étaient attachés à l'enseignement, comme le directeur N'Landu, l'abbé inspecteur diocésain et un autre prêtre simple prof au collège, l'abbé M'pasi. Il y avait aussi un prêtre surveillant de l'internat fait de garçons uniquement. Le collège St-Pierre était une construction relativement pauvre, en briques, avec un étage. Huit locaux de classe dont les fenêtres étaient dépourvues de vitres. À l'évêché logeait le père Vrithof, un vieux jésuite belge secrétaire du diocèse, qui aidait beaucoup les jeunes couples belges, surtout ceux qui étaient dans un certain embarras financier. Il avait solution à tout. L'abbé Van Binnebeeck était un prêtre séculier, enseignant au collège St-Pierre. Il était le fils d'un ancien administrateur et adorait le pays, un bien brave homme, très proche de nous. On l'appelait Van Bin.

¹ Quatre de nos amis y enseignaient : le père directeur, un jésuite wallon dont j'ai oublié le nom, Raymond Maes et Pierre Gérard, et encore une demoiselle française aussi.

Il y avait encore parmi les autorités en soutane l'évêque auxiliaire (un Noir) et le père Matota dont j'ai dit un mot, un rare jésuite noir, très populaire, très connu de toute la population. Il était un peu le leader du pays.

La maison des étrangers

La maison des étrangers, comme son nom l'indique, est une suite de chambres pour personnes qui voyagent. C'est une longue construction de briques où sont alignées cinq ou six chambres pour des visiteurs, disposées les unes à côté des autres et dont les portes donnent sur une longue barza et chaque chambre possède une fenêtre à l'arrière. Cette vieille construction remontait loin dans le temps de la colonie. Toutes les principales constructions du plateau, la grosse cathédrale, la mission et le collège sont tous faits de ces briques rouges pas très jolies. Nous avions la première ou la deuxième chambre, à côté du réfectoire. C'était une chambre spacieuse pour qui n'aurait pas été encombré de six ou sept malles qu'on ne pouvait déballer, par manque de place et de meubles. Il faut dire que nous n'étions là qu'à titre provisoire, en attendant que la construction de notre maison à Kinsosa soit achevée. Nous avions dans cette chambre un grand lit, une table pour y corriger mes devoirs et préparer mes cours, deux fauteuils et sans doute deux chaises. Pas d'armoire, une petite salle de bain attenante. C'est bien pour qui passe là deux ou trois jours, voire une semaine, mais lorsqu'on y réside plus de deux mois, comme nous, cela devient long. C'est un peu comme si pendant deux ou trois mois il avait fallu faire un stage, un temps d'apprentissage, de noviciat, une sorte d'épreuve afin de faire valoir nos mérites pour être enfin introduits dans la communauté et avoir notre propre maison à Kinsosa.

En réalité, l'explication est beaucoup plus simple : les maçons étaient occupés à terminer notre nouvelle maison à Kinsosa, et nous devions bien attendre qu'elle fût finie avant de nous y installer. Ce sera chose faite en fin décembre. Nous ne manquions pas d'aller nous promener chez nos collègues à Kinsosa pour nous rendre compte de l'état d'avancement de notre chère bicoque.

André Demonty, compagnon d'infortune, occupa la chambre voisine. Ce dernier était célibataire et venait de terminer des études d'ingénieur chez les aumôniers du travail (pères salésiens à Liège). Il avait le bel accent verbiétois. C'est drôle. Pensez que deux collègues, nouveaux au collège, se sont retrouvés à Kisantu, alors qu'ils émanaient de deux endroits très proches l'un de l'autre en Belgique : lui de Petit-Rechain près de Verviers, et moi de Herve, à plus ou moins dix kilomètres! Il fut notre commensal pendant ces deux mois. Assez incroyable.

Tiens, puisque nous sommes à table, un mot sur la cuisine qui nous venait tout droit de la mission, juste en face. Le cuisinier faisait des prodiges avec le peu de variété dont il disposait. Je me croyais redevenu interne au collège. Nos menus étaient hebdomadaires et chaque semaine les mêmes plats revenaient. Nicole a apprécié les œufs mollets accompagnés d'un délicieux cacao.

Et puisque nous voilà dans ce petit réfectoire qui, en réalité, était simplement la dernière des chambres, aménagée avec une grande table, des chaises et une seule immense armoire buffet, restons-y un instant pour évoquer un souvenir plutôt désagréable. Un soir, nous pensons avoir vu un mouvement rapide sur le sol en ciment. On regarde et on découvre un rat! Nicole ne demande la permission

de personne et se sauve s'enfermer dans notre chambre. Demonty et moi, on ferme la porte pour empêcher notre visiteur de se sauver, puis on attend que le boy qui avait vu le triste sire revienne armé d'un gros balai. Le rat courait le long du mur à une telle vitesse que nous ne pouvions l'attraper. Il sautait les chaises et tout obstacle qui lui barrait la route et tournait en rond. Alors aux grands maux, les grands remèdes. Et je dois avouer que je n'avais jamais vu un rat d'une telle grosseur. Il faisait au moins vingt-cinq centimètres sans la queue. Alors, à deux nous tirons l'armoire d'un côté pour qu'elle fasse un angle aigu avec le mur et là, la bestiole (ce devait être un rat des champs) serait prise au piège comme dans une souricière. Effectivement, arrivé dans le coin ainsi formé il a essayé de sauter au-dessus de l'armoire, mais berouette! elle faisait bien deux mètres de haut. Il se retourne, nous fait face, prêt à repartir d'où il venait. C'est le temps de me réciter *La mort du loup* de Vigny...

*Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante [...]*

Les chasseurs de Vigny avaient devant eux un loup, nous n'avions qu'un rat. Mais ils avaient des chiens et des fusils, nous n'avions qu'un balai ! Nous arrivons avec notre balai et lui tapons dessus avant qu'il ne nous morde! La pauvre bête s'est bien battue, mais nous étions heureux d'en être débarrassés.

C'est également dans cette même maison des étrangers que j'ai fait mes premières expériences d'entomologiste, en admirant pendant presque deux heures des fourmis qui essayaient d'introduire un papillon crevé à l'intérieur d'une colonne de la balustrade en briques qui courait devant toutes les chambres pour faire une sorte de longue véranda. Je parle longuement de cette observation dans le chapitre 9. Cela ne vaut pas *La vie des fourmis* du Belge Maurice Maeterlinck, qui reçut aussi le prix Nobel de littérature, mais c'est intéressant quand même. Il y a du suspense.

Ah! oui, je revois nos malles ouvertes et non vidées qui remplissaient la moitié de la chambre et s'empilaient les unes sur les autres... On avait une petite fenêtre à l'arrière. Et au pied de cette fenêtre, à l'extérieur, des arachides avaient été plantées dans un jardinet. Tu sais, je suppose cher Anagnosophile, que les coques d'arachides se retrouvent en terre attachées aux racines, un peu comme des patates!

Et c'est aussi dans cette modeste chambre que nous étions lorsque, le samedi matin 23 novembre 1963, quelqu'un frappe à notre porte. C'est Lot Verzijik, ce grand professeur flamand qui, se doutant que nous n'écoutions pas la radio, est venu nous annoncer la mort du jeune président américain survenue la veille. On se rappellera toujours l'endroit exact où on était : moi, près de la porte et Nicole au milieu de la chambre.

Pour accompagner cette triste nouvelle, il y avait entre la mission et notre chambre un ou deux très gros orangers qui fleurissaient justement à cette époque et embaumaient de leur parfum le plus suave tous les environs pendant environ quinze jours. Sublime comme parfum!

J'étais assez bien occupé avec mes cours (préparation et correction de rédactions). Pendant que j'étais à l'école toute la journée, et comme nos affaires étaient toujours enfermées dans les malles,

Nicole, qui n'avait donc pas de ménage à entretenir ou de cuisine à préparer, risquait de s'ennuyer un peu. Elle lisait, elle écrivait toutes les semaines deux longues lettres à ses parents et à ma maman. Parfois aussi, elle allait se promener jusqu'à Inkisi ou chez une amie, ou voir et visiter notre nouveau coin. Puis, à 4 heures, elle venait souvent à ma rencontre lorsque je revenais du collège. Nous étions heureux, car dans le secret de notre amour il semblait bien qu'une vie se développait au chaud du sein de Nicole. Jamais depuis notre mariage elle n'avait eu de règles. Alors petit à petit, notre espérance se nourrissait et a commencé à prendre forme et à s'arrondir comme son ventre...

Trois grands noms disparaissent

C'est dans cette maison des étrangers que j'ai appris coup sur coup en moins de deux mois – octobre et novembre – la disparition de trois monstres sacrés. Édith Piaf d'abord, la plus belle voix que la terre ait connue, toutes langues confondues! Ce petit bout de femme est décédé à l'âge de 47 ans, le 10 octobre 63. Et à Kisantu, nous avons appris son décès en même temps que celui de Jean Cocteau, poète, cinéaste, dramaturge et peintre, qui s'appelait lui-même le prince des poètes. Il fut victime d'une crise cardiaque en apprenant la mort d'Édith, et il mourut quelques heures après. Puis, j'entends encore frapper à notre porte de la chambre, le lendemain du 22 novembre. C'était le grand Lot Verzijik qui venait d'apprendre l'assassinat de Dallas à la radio et nous en faisait part, à nous qui n'avions même pas de radio! Trois morts importants, alors que nous vivons depuis moins de deux mois dans cette chambre de la maison des étrangers, c'est beaucoup!

Notre bungalow lilas à Kinsosa

Notre maison, celle dont nous avons assisté depuis deux mois aux derniers travaux d'érection et d'installation (fenêtre, toiture, portes), avait exactement le même gabarit que les trois autres maisons déjà plantées à Kinsosa pour les profs du collège St-Pierre. C'étaient comme des petites villas sans étage ni cave, avec petite barza, très grande salle de séjour et salle à manger réunies, un bureau, une cuisine, deux chambres et salle de bain. À l'extérieur, sur le seuil en béton côté cuisine, les maçons avaient installé un grand bac de lessive avec cuve, robinet et grosse table de ciment pour frotter ou poser le linge. Bien conçu. Dans notre cuisine, nous avions un gros fourneau à mazout avec four à porte vitrée qui faisait l'envie des épouses de mes collègues.

Notre demeure serait peinte en mauve clair (lilas). On nous avait même laissé le choix de la couleur parmi trois ou quatre peintures différentes. Elle n'était pas encore complètement meublée lorsque nous y entrâmes. Il manquait notamment le salon et la grande armoire buffet. En fait, à part le grand lit et la table de la salle à manger avec ses six chaises, je crois bien qu'il n'y avait rien d'autre. Les compléments viendront de la menuiserie de la mission, l'un après l'autre, en leur temps. Comme tout nous était fourni gratuitement, il me semble que nous aurions été malvenus de nous plaindre. Les trois premières maisons étaient alignées à une dizaine de mètres l'une de l'autre et devaient avoir été construites deux ou trois ans plus tôt. La nôtre se situait un peu en dehors de l'alignement initial, mais à l'extrémité ouest, juste au sommet de la colline. Nous avions une vue sensationnelle. La façade de

la maison avec sa barza se situait devant un panorama sur plus de 180 degrés, avec vision d'Inkisi en contrebas et toute la rivière Inkisi que longeait le chemin de fer vers Léopoldville (Kinshasa). Les trois autres maisons semblaient derrière la nôtre, nous étions comme la locomotive d'un train de quatre maisons. Nous avions un site très privilégié. Notre parcelle faisait un carré équivalant à au moins quarante ou cinquante mètres de côté. On était vraiment gâtés.

Beaucoup de profs flamands parlaient mal le français, vous ai-je dit. Eh bien, il est temps que je vous présente nos voisins : mes trois collègues et leurs épouses. Partant de l'autre extrémité du plateau, nous avons successivement Lot et Léa Verzijck, puis Lambert Geerkens et son épouse Francine, qui était Wallonne de Namur et professeur chez les sœurs de Notre-Dame. Ils se sont rencontrés et connus ici à Kisantu comme profs célibataires, et venaient de se marier lors des grandes vacances, le 3 août, le même jour que nous. Puis nos voisins Yan et Julia Roosen venus d'Anvers, qui avaient une adorable petite fille Inge. Parmi les six, seule Francine était francophone, mais Lambert se débrouillait très bien en français. Il était prof de commerce dans notre école de commerce. Les Rosen en étaient à leur deuxième année, alors que les deux autres couples commençaient leur troisième et dernière année. Nous ne les verrons donc qu'un an, car ils préféreront ne pas rester, sitôt les trois ans d'assistance technique accomplis pour le service militaire. Jan Roosen quittera également après trois ans l'année suivante. La deuxième année de notre séjour à Kisantu, les deux maisons vacantes (Verzicht et Geerkens) seront occupées par André Demonty qui est resté un an à la maison des étrangers, et par un nouveau couple, les Dierx.

Nous sommes encore en correspondance plus ou moins annuelle avec Lambert et Francine, qui ont fait toute leur vie en Belgique. J'ai écrit ce passage en 2013, cinquante ans après notre arrivée à Kisantu. *Tempus fugit*, disait le poète latin, mais lequel? Horace? Et Lamartine répétera : « Le temps m'échappe et fuit. Je dis à cette nuit : sois plus lente; et l'aurore va dissiper la nuit ». Mais avouez avec moi que cette amitié avec les Geerkens (les seuls amis avec les Colpaert que nous ayons gardés de nos cinq années congolaises) est particulièrement solide, puisqu'elle a eu à peine quelques mois pour se forger et se solidifier (de novembre à juin), puis elle s'est nourrie de correspondances et de rencontres occasionnelles. Ils sont venus une fois à La Pocatière en passant, nous avons été un jour chez eux près de Waterloo... Cette amitié est plus solide qu'un colosse aux pieds d'argile. Il faut croire que l'argile de ce terreau de Kisantu (là où se situe le fameux jardin Gillet connu internationalement) est certainement favorable aux longues amitiés!

La vie est belle!

Quelques souvenirs se dégagent de ce séjour dans notre première vraie maison. Les gens heureux n'ont pas d'histoire! Et nous étions heureux. Que dire d'autre de la vie d'un jeune couple? Nicole enceinte se préparait doucement à accueillir notre futur enfant. Nous espérions un fils que nous appellerions Franz. Ça, c'était décidé depuis longtemps. Mais nous n'avions pas vraiment de prénom en cas de fille. On hésitait... Paula, Nathalie, quoi encore? Elle dut surveiller sa santé, elle était bien suivie par un bon gynécologue de nos amis, Pierre Rousseau qui l'accouchera en temps opportun. La naissance était prévue pour la mi-mai. Nous faisions quelques promenades à pied. Très vite, on

s'est rendu compte qu'il nous fallait une voiture. Tout le monde en avait une, importée d'Europe. On s'arrangea avec mon beau-père pour qu'il nous trouve une bonne Volkswagen d'occasion. Beaucoup avaient des Volks et elle semblait vraiment faite pour l'Afrique. Je parle de la Coccinelle. Ambroise, mon beau-père, se débrouilla pour nous en trouver une belle petite bleue. Un père missionnaire l'accompagna sur le cargo qui nous l'amenait. Le père Dury arrangeait les choses pour que tout le monde y gagne : le missionnaire en question qui touchait un petit montant, et moi car le prix de la traversée pour un véhicule « accompagné » est beaucoup moins cher.

Les bougainvillées, les cannas, les orangers nous agrémentaient de leurs coloris et de leurs parfums. Et les fameuses orchidées du jardin Gillet, où il s'en cultivait une bonne centaine de variétés différentes dans des pots. Magnifique!

Les Noirs m'avaient donné un surnom qui se répandit rapidement : Kennedy. J'étais un peu blond, comme lui, et avais sans doute un peu la même allure. J'étais étonné. Mais Nicole était fière de jouer les Jackie Kennedy lorsque nous traversions un village et que tous criaient : « Kennedy! » en faisant signe de la main!

Je voudrais profiter de l'occasion, alors que je parle de ma petite femme, pour souligner ici la fierté et la joie profonde que j'éprouvais d'être avec Nicole. Je ne peux mieux faire, pour traduire mes sentiments, que de vous répéter quelques très beaux passages de la belle chanson de Jean Ferrat, que nous ne connaissions pas encore à cette époque lointaine, et qui a pour titre *Que serais-je sans toi?*.

*J'ai tout appris de toi sur les choses humaines [...]
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines [...]
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson [...]*

*Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne
Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux
Tu m'as pris par la main comme un amant heureux*

Voilà, je tenais à lui rendre ce témoignage au plus tôt. Et je sais que l'évocation de Jean Ferrat ne peut que lui faire plaisir.

La plupart des Européens avaient un chien de garde. Cela semblait une protection utile contre d'éventuels voleurs. Et il faut reconnaître que vu la grosse différence de statut économique entre les Blancs et les indigènes, il était « normal » qu'il y eût des voleurs. Vous savez que le mot normal est ambigu. Il désigne ce qui suit la norme, la règle, ce qui paraît bon, orthodoxe, régulier. Mais il signifie aussi ce qui est conforme à une moyenne, qui est ordinaire et habituel. Ainsi voler n'est pas normal au sens premier du terme, mais est normal selon le deuxième sens, surtout dans un milieu où la différence de fortune peut paraître comme une provocation au vol, justement. Bref, vous m'avez compris, je crois bien. Il était donc prudent et prévoyant d'avoir un chien, et nous en eûmes bientôt un, un jeune chiot destiné à devenir un grand et bon chien de garde. Il était d'une race de chiens jaunes, appelés chiens-lions. Notre chiot était doux et avait de grosses pattes, signe avant-coureur d'un futur

gros chien. Nous l’avions appelé Balzac et l’attachions la nuit à la petite barza devant la porte. Hélas, il ne fit qu’une semaine, puis un beau matin, plus de chiot. On nous l’avait volé. On l’a bien regretté, mais n’en avons pas eu d’autre durant nos deux séjours à Kisantu, puis à Lemfu.

À propos de chien, il faut que je vous dise quelque chose d’assez extraordinaire. Au Congo, dans leur très grande majorité, les chiens de Blancs n’aimaient pas les Congolais. Le contraire était moins évident, les chiens appartenant aux indigènes ne semblaient pas nous détester. Mais il était patent que la plupart des Noirs avaient vraiment peur des chiens de garde des Blancs, ils n’osaient approcher lorsque le chien ne les connaissait pas. Un boy, le cuisinier ou le jardinier pouvaient entrer sans problème, mais tout autre indigène restait à distance respectueuse, car le chien aboyait et montrait les crocs. Il est possible que cette attitude agressive et canine vienne de la différence d’odeurs spécifiques entre les deux groupes ethniques. Mais je ne m’étendrai pas sur le sujet, qui me paraît plausible, car je ne veux pas me faire traiter de raciste, ce que je ne suis pas du tout. Mais il faut accepter qu’il y a quand même des différences entre les deux groupes, ne fût-ce que des différences de couleur et de certains caractères (cheveux, nez, odeur de la transpiration).

Dominique et tous les couples amis

Aussitôt arrivé à Kisantu, je me suis mis à la recherche de ce cher Dominique Avion. Vous vous rappelez, à Poko, ce gamin de mon âge qui parlait très bien le français, faisait des chapelets, jouait avec nous quand il n’était pas en service avec le petit Decoster¹? Nous avons ramené Dominique à Kisantu en 1951, d’où le docteur l’avait emmené vers l’Uélé pour s’occuper de leur bébé. Et maintenant, treize ans plus tard, c’est moi qui venais habiter à Kisantu, jeune marié. Qu’était-il devenu? Il ne m’a pas fallu beaucoup de temps pour le retrouver. Il était mécanicien. On s’est reconnus, on s’est embrassés. Mais il ne se rappelait pas qu’il s’appelait Dominique Avion en Uélé. Ça, ça reste un grand mystère pour moi. Il a toujours refusé de reconnaître ce deuxième nom qui était peut-être un nom d’emprunt. Peu importe, je le reconnaissais bien. Ici tout le monde l’appelait le Brave, non pas dans le sens de courageux, mais dans le sens plus belge du terme, signifiant généreux, amical, ouvert aux autres. Comme lorsqu’on dit : c’est un brave type. Et c’était vrai. Il était toujours aussi souriant, mais avait maintenant charge d’âmes. Il était marié et avait quatre (ou cinq) enfants! Là il m’avait dépassé. Il est vrai qu’il n’avait pas fait autant d’années d’études que moi et qu’au Congo, on se marie jeune et on a vite beaucoup d’enfants. Aussi était-il assez pauvre, malgré son métier. Je l’ai occasionnellement un peu aidé. Il est notamment une fois venu avec toute sa famille chez nous. Nous l’avions invité. Il était ravi, mais gêné. Son épouse et les enfants, impressionnés et ne parlant pas le français, ne disaient mot et se tenaient bien sagement l’un près de l’autre. Dominique le Brave prétendait aussi que ma famille lui avait sauvé la vie car, disait-il, s’il était resté dans les Uélés – lui un Mukongo –, il aurait été tué lors des événements dramatiques qui ont secoué l’ancienne colonie peu après son accès à l’indépendance. De cela, il était absolument certain! Lorsque nous partîrons en Grèce avec Franz tout petit, il m’offrira un berceau en osier tressé, un genre de moïse qui nous sera bien utile et que j’irai chercher à Gidinga,

¹ Voir chapitre 12 sur Poko

en pleine brousse du côté de l’Angola, dans un petit village où il n’y avait même plus de route et où j’ai vu une classe d’une quinzaine de bambins qui suivaient un cours donné par un moniteur sous un manguier. Pour ces petits, un orage signifiait un congé. Ils n’avaient rien, même pas une ardoise par élève. Lamentable et grandiose!

Du côté du jardin Gillet et du plateau du CMS, il y avait quelques couples de Belges, tous assez jeunes mariés, à peine plus âgés que nous. Au jardin, je l’ai dit, trois professeurs : monsieur Raymond Maes et sa femme Claudine avaient une petite Monique de deux ans. Raymond était le prof le plus ancien envoyé ici par le père Dury. Il était, à ce titre, reconnu par les Congolais un peu comme notre aîné, notre leader. C’était un bon vivant, bien sympa, blagueur à l’occasion. Monsieur Pierre Gérard (qui deviendra bientôt aveugle à cause d’une cataracte) et son épouse Madeleine, et enfin une demoiselle française dont j’ai perdu le nom. Tout ce monde était bien francophone, ainsi que le directeur du jardin, un jésuite et un Liégeois de surcroît.

Du côté des médecins, nous avions monsieur Christian Fish, son épouse américaine (Virginia) et leurs cinq enfants. Lui faisait très fort penser à Jerry Lewis. Il était grand et comique. La première fois que nous le rencontrâmes, ce fut au jardin Gillet, justement. Il promenait ses cinq enfants et tenait le dernier à cheval sur ses épaules. Lorsque nous jouions au jeu Mille bornes, au lieu de crier « Coup fourré! » en présentant une des quatre bottes (pneu de rechange, camion-citerne, mécanicien ou...), il criait « Botte fourrée! ». On voit qu’il venait du Québec, tout en étant Belge. Il y avait rencontré son épouse et était prof à Sherbrooke, où il retournera d’ailleurs et où nous le rencontrerons quelques années plus tard. Il était pédiatre.

On les reverra deux fois au Québec, une fois à Sherbrooke alors qu’on y campait avec notre grande tente et les enfants encore jeunes, et une fois à La Poc, où ils sont passés. Deux ou trois de leurs grands enfants étaient allés seuls en Europe. Cela nous semblait étrange, les enfants seuls pour un si long voyage. On n’était pas encore parents de grands ados comme eux. Une fois à Kisantu, Christian Fisch a essayé de soigner par placebo. Il faisait une piqûre d’eau distillée, en laissant croire que c’était un médicament quelconque, pour voir les effets... Il a fait cela à Raymond Maes qui était furieux.

Le gynécologue également wallon s’appelait Pierre Rousseau. C’était un grand costaud et il avait épousé Françoise Delville, la fille aînée du docteur Delville qui était le médecin attitré du collège de Bukavu. Comme le monde est petit! Je me souvenais vaguement de cette grande jeune fille, sœur aînée de plusieurs garçons que j’ai connus au collège, dont Alain qui deviendra prêtre jésuite et m’aidera pour le site makala.be. Eux étaient plus jeunes que moi, mais elle était plus âgée. Les Rousseau avaient une fillette de deux ans adorable Catherine, qui est je crois devenue médecin en Belgique et que Marie-Ange a connue! Vraiment : que le monde est donc minuscule!

Le troisième compère médical était un vrai Liégeois, Philippe Cornet, blond et même un peu roux, ayant épousé Maggy. Ils avaient un petit garçon de deux ans : Pierre. Il était généraliste et adorait le premier film noir et blanc de Jacques Tati, *Jour de fête*, rempli de gags visuels. Comme on le voit, les médecins étaient bien francophones.

Raymond Maes avait un gros chien bouledogue qui était tout doux. Raymond savait admirablement imiter son chien lorsqu'il frétillait de joie. On a appris en octobre 2001 par Lambert et Francine Geerkens (les seuls avec lesquels nous sommes restés en contact) que Raymond vivait maintenant avec Maggy... Il y avait eu, comme qui dirait, un échange de conjoints. Mais les deux autres ne s'étaient pas réunis, semble-t-il.

Les professeurs laïcs du CMS étaient des jeunes Flamands mariés et sympathiques, aux noms bien flamands également : Heldens et Loosen.

Du côté du N'Tanu, au petit centre commercial en bas, il n'y avait que des Portugais. La plupart des hommes connaissaient bien le français et étaient de bons amis aussi, tels que Marquèz (mon garagiste), Figueredo et Pinto, un tout jeune homme célibataire. Il y avait encore le commerçant boulanger chez qui on allait faire nos courses les plus usuelles quand nous n'allions pas directement à Kinshasa. Il faut dire que les magasins au Congo, depuis l'Indépendance, souffraient cruellement d'un manque flagrant de ravitaillement. Alors lorsqu'un produit arrivait, les commerçants en prenaient une grande quantité pour pallier à l'absence de diversité et quand même remplir les rayons. C'est ainsi qu'on trouvait des centaines de la même savonnette, mais aucun savon d'autres marques. Idem pour les boîtes de sardines ou une marque de bière. Lorsqu'on entrait dans ces magasins, on savait ce qu'on désirait mais on ignorait totalement avec quoi nous en sortirions. On ne trouvait pas chez eux de produits frais (légumes, viandes, fruits). Pour cela, nous avions d'autres filières. Ces commerçants étaient gentils mais désarmés comme nous par la conjoncture. Mais leurs épouses et leurs enfants ne disaient pas un mot de français, ce qui fermait la porte à des relations plus suivies avec nous, les gens de la mission.

On voyait quand même ces Portugais à des occasions plus spéciales comme des fêtes ou des rencontres sportives. Il y eut même un match de football (soccer) Portugal-Belgique. Que j'ai couru dans ce match! J'en suis encore essoufflé, rien que d'y penser. Manque flagrant de souffle, d'entraînement et pourtant on n'avait pas trente ans! Le Portugal a gagné et c'était normal. Nous avions aussi des rencontres de volley-ball toutes les semaines. Là, on était plus en forme. Il y avait parmi nous un jeune jésuite du CMS qui faisait des livrées canon (un peu comme un ace au tennis). Il se mettait à l'envers, le dos tourné vers le filet, il lançait la balle puis la frappait dans une sorte de revers inversé et paf! la balle filait juste au ras du filet qu'elle ne touchait pas et allait tellement vite que souvent les adversaires n'y voyaient que du feu. Le temps de voir la balle, elle était passée, mon kiki! Il y avait aussi le tennis, mais j'y ai peu joué. Cornet et Maes, par contre en jouaient fréquemment. Bref, nous avions vraiment la belle vie! Le croiriez-vous?

Open house

Nous étions tous de jeunes couples et formions une petite communauté qui se réunissait assez fréquemment, notamment une fois par semaine dans ce qu'on appelait les *open house*. Chacun son tour selon un calendrier préparé à l'avance, nous recevions tous les autres. On ouvrait sa maison, tel jour après le souper, on préparait les verres, les boissons (limonades et bières) et des tables de jeux de société. Chacun se servait. C'était à la bonne franquette. Cela durait deux, trois, quatre heures et

on rentrait sagement chacun chez soi. Très agréable. On jouait au bridge, Monopoly, Cluedo, whist, Mille bornes, Go-karts, etc.

Lorsque nous n'avions pas *open house*, il nous arrivait à Nicole et moi de recevoir assez régulièrement mes deux collègues célibataires pour un souper et passer la soirée. Je parle d'André Demonty et de l'abbé Van Binnebeeck. Souvent, on jouait aux cartes. Et c'était souvent le whist. J'entends encore l'abbé Van Binn crier « J'emballe Madame! ».

Nous avons eu aussi, à quelques occasions, de belles soirées galas (souters de Noël et de Nouvel an, carnaval). On mettait les petits plats dans les grands, on se gâtait. Chacun participait aux préparations culinaires, aux déguisements, aux décorations. Je me souviens de deux soirées en particulier. La première pour le réveillon 63-64, je pense. Le thème était : les clochards et les demi-mondaines. Alors tous les hommes déguisés en clodos (facile) et les femmes en putains (pas trop difficile non plus, pourvu qu'elles soient très maquillées et court vêtues). Puis on soupa à des petites tables de quatre à une terrasse parisienne à côté de Notre-Dame de Paris qui avait été complètement dessinée par Maggy Cornet. Une sorte de grande tapisserie de deux ou trois mètres de haut! La fois suivante pour le mardi gras, je pense, chez Lamberte et Francine Geerkens, je me rappelle un autre souper où nous nous étions habillés chacun selon ses désirs et possibilités. Nicole et moi avions usé et abusé de grands draps de lit, puisqu'elle était en vestale romaine et moi en... Lawrence d'Arabie! Je me souviens que Piet Dujardin, un célibataire flamand de Lemfu, était tout maquillé de cirage noir et représentait un marchand de tapis, un *tchouk-tchouk nougat* comme on disait. Il fallait le voir, noir, avec de grands anneaux aux oreilles et drapé d'un grand tapis bariolé!

Collège St-Pierre, cours et festivités

Le collège St-Pierre de Kisantu où je suis titulaire de la dernière année (des finissants en commerce), est un petit collège d'études commerciales pour garçons, sous l'égide du diocèse et donc administré par des abbés noirs. En fait, il y avait trois abbés indigènes : le directeur N'Landu, que l'on connaît déjà et que je vais apprendre à mieux connaître (hélas), un professeur, l'abbé M'Pasi, et un surveillant dont j'ai oublié le nom. J'étais attendu avec impatience comme titulaire de la dernière année. C'était une petite classe que j'aimais bien. Il n'y avait que douze ou quinze élèves, mais ils étaient courageux au travail, quoique dans l'ensemble ils n'étaient guère très calés. Sauf le premier de classe, dont je me souviens encore du nom – Vangu Bernard –, qui était nettement au-dessus de la moyenne et qui avait pour habitude de signer Vanguard (jeu de mots avec ses nom et prénom : il y avait une marque de voiture de sport qui s'appelait Vanguard, et je pense aussi une fusée lanceur de satellite artificiel américain).

Je donnais également des cours dans les deux classes précédant la dernière, qui étaient un peu plus nombreuses. J'avais comme tâche les cours de français, d'histoire, mais aussi un ou deux petits cours tels que droit civil et droit commercial dans les deux ou trois classes supérieures.

Je voudrais ici souligner un aspect très particulier de la volonté de travail de mes élèves. Un jour après-midi qu'il faisait particulièrement chaud et que mon cours était peut-être un peu endormant – ça arrive à tous les profs, oui, oui –, je vois un élève se lever de son banc et rester debout derrière

son bureau, puis un second... même chose. Je m'interroge, je m'inquiète et leur demande ce qui ne va pas. « Rien, Monsieur, me répondent-ils. C'est parce qu'on s'endort. » Je ne comprenais pas ce qu'ils me disaient. Alors l'un m'explique : « Ils sont fatigués. Et pour ne pas s'endormir tout à fait, ils se mettent debout. Cela les aide à rester éveillés ». Magnifique non? Et cela arrivait quelquefois, croyez-moi. Que penses-tu, cher lecteur, de cette réaction contre la lassitude? Formidable, non? Moi, je dis bravo les p'tits gars! J'avais d'abord écrit que « cela arrivait assez fréquemment », mais j'ai changé la formule pour « cela arrivait quelquefois », car on pourrait croire que tous mes cours étaient soporifiques! Quand même pas à ce point-là!

J'ai plusieurs fois donné cet exemple de ferveur au travail à mes élèves de La Pocatière, lorsque par un après-midi étouffant ils commençaient à bâiller, à s'endormir, leur proposant de faire comme mes élèves africains. Mais je n'ai jamais pu obtenir qu'ils se lèvent ainsi pour suivre le cours plus facilement! Sauf une ou deux fois quand même : un ou deux gaillards prêts à jouer le jeu et à affronter d'éventuels quolibets de la part des autres, car ici ce n'est hélas, pas dans les mœurs.

Je devais tout revoir et préparer, surtout en histoire (histoire essentiellement africaine) et je commençais à corriger les rédactions. J'ai toujours aimé faire cela, toute ma vie, mais c'est un long travail. J'avais l'habitude de faire des commentaires et de proposer des phrases mieux écrites. Mes copies étaient bariolées de rouge et j'expliquais bien aux étudiants qu'il n'y avait pas nécessairement corrélation entre beaucoup de rouge et mauvaise note. Que du contraire. Meilleure était la copie et plus je faisais des commentaires ou proposais des améliorations.

Je vous ai déjà nommé mes collègues de travail : Lambert, André, Lot, Yan et l'abbé Van Bin. Nicole donnera quelques cours de sténo. Il devait y avoir aussi des moniteurs congolais.

Nous eûmes quelques congés pour des activités particulières. Je pense d'abord à la bénédiction de la cloche le 16 décembre 63. Si je connais si bien la date, c'est que je viens de la relire sur une vieille diapositive de l'époque. Il s'agissait d'une cloche de deux ou trois kilogrammes accrochée au mur du collège pour permettre au surveillant de sonner les heures de fin de cours. C'est le vicaire général de l'évêché, monseigneur N'sombi, qui assura la bénédiction. Il y eut aussi le 25 janvier 1964 (même remarque pour la date) la visite du nonce apostolique, accompagné de monseigneur Kimbondo, et un très grand rassemblement avec fête de gymnastique de tous les établissements scolaires de Kisantu et Lemfu, et peut-être même d'ailleurs. Il y avait du grand monde dans la tribune. Ce fut une belle fête, devant des milliers de garçons et filles en uniforme et en liesse. Même le père jésuite noir, le père Matota, était présent avec deux groupes de danseurs et danseuses locaux, assez âgés, qui tiraient du poupou (vieux fusil à poudre que l'on charge par le canon et qui fait un bruit infernal). On remettait de l'argent à ces danseuses en leur présentant des billets qu'elles recevaient dans la bouche! Coutume étrange en vérité. Tous les profs étaient sur leur trente-et-un avec veston et cravate.

Tant que je suis dans les sorties et les fêtes, je vous dirai qu'entre le 19 mai et le 1^{er} juin, je vois quatre événements spéciaux répertoriés grâce à mes diapositives. D'abord, avec André Demonty et l'abbé Van Bin, nous avons été visiter un camp scout. J'avais remis mon foulard et mon uniforme de Liège pour la circonstance. Puis trois jours à la suite, il y eut des festivités : les 30, 31 mai et 1^{er} juin.

D'abord les jeux de Saint-Louis que j'avais préparés et animés (avec les autres profs que j'avais mis à la tâche, comme je le ferai plus tard ici à La Pocatière), en me basant essentiellement sur les jeux de Saint-Louis de Cost-Bukavu. Comme quoi ce qui a été bien enseigné, utilisé durant ta jeunesse te revient plus tard. Il y avait diverses courses sur fûts, en sac, la brouette, etc., puis même le gymkhana, parcours individuel avec épreuves variées contre la montre : couture, équilibre, lancer, calcul, force, etc., etc. Amusant!)¹.

Puis le lendemain, grande fête avec rassemblement dans le stade pour fêter « Madame la Bienfaitrice », une riche veuve très fortunée de Belgique, qui consacrait son argent à aider notre évêque et son diocèse. Alors, elle venait à peu près tous les deux ans se rendre compte de l'utilisation que l'on faisait de ses énormes dons. Ce fut, là aussi, une belle et grande fête avec chants, démonstrations gymniques, défilés et tirs de poupous de la bande du père Matota, en l'honneur de Madame la Bienfaitrice...

Le lendemain, nous ouvrons le mois de juin avec le banquet traditionnel où des notables locaux et tous les professeurs avec leurs épouses étaient cordialement invités à un festin à la mission. Il y aura la même tradition à Lemfu et chacune des cinq années, j'ai constaté que les cuisiniers noirs avaient la délicate attention d'offrir aux couples blancs des pommes de terre plutôt que le manioc (*foufou*), une sorte de pâte assez collante et assez odorante qui sert de mets principal aux indigènes qui s'en régalaient. Le mois de juin annonce bientôt les examens de fin d'année et les vacances.

Comme voici la fin de l'année scolaire (ma première année comme prof!), il faut que je vous entretienne un peu du père Cooreman, qui enseignait le français au collège des pères jésuites (CMS). Tous les quinze jours ou tous les mois, il recevait un colis de Belgique contenant une dizaine de bouquins nouvellement arrivés sur les rayons des librairies en Belgique. C'étaient des collègues jésuites qui les lui faisaient parvenir, car à Kisantu vous vous doutez bien que nous n'avions pas la moindre librairie, même si je me suis quand même occupé de créer une bibliothèque dans le village d'Inkisi grâce à l'aide de l'Alliance française. J'en dirai un mot avec le cinéma.

Revenons au père Cooreman et à ses livres. Nous l'avons invité quelquefois à la maison, car il me prêtait souvent des livres tout neufs. Je me souviens notamment de *Les mots* de Jean-Paul Sartre, et d'une longue saga qui se passait dans les porcelaines de Limoges au siècle passé, *Les grandes familles* une trilogie de Maurice Druon (TB). Ce père Cooreman m'invita aux examens oraux de français de ses classes. Je l'invitai à mon tour, même si j'étais un peu gêné, car il allait juger mon enseignement sur les réponses de mes étudiants. Mais je passai par-dessus cette gêne, je relevai le défi et cela se passa très bien. J'étais même assez fier de mes élèves. Mais l'abbé N'Landu, notre directeur, n'aimait pas cette ingérence. Je le rassurai en soulignant bien que le père Cooreman était seulement un témoin muet pour donner plus de stimulant aux élèves prévenus, et plus de valeur aux oraux. Mais cela ne faisait pas son affaire. Il faut dire que l'abbé N'Landu était notre directeur, mais je me demande vraiment quels étaient ses acquis scolaires, car lorsqu'en octobre 63, ce fut la mort d'Édith Piaf et de Jean Cocteau, le même jour, je me suis vite rendu compte qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre. Cette ignorance m'avait

¹ On peut retrouver plus d'explications au chapitre 16.

stupéfait, désarçonné... enfin passons. Il est vrai que nous étions en Afrique et non en France, même si nous nous exprimions en français.

Quand on est jeune, on est un peu présomptueux, mais je crois maintenant qu’au Québec, beaucoup de citoyens auraient eu, en 63, la même réponse négative que mon ex-directeur à la question : vous connaissez quand même Cocteau, de l’Académie française, et Édith Piaf la célèbre chanteuse? Oui, pour plusieurs Québécois, c’eût été je le pense la même réponse, la bouche ouverte dessinant un petit rond comme le zéro.

J’ai eu la volonté aussi de monter une pièce de théâtre avec mes élèves. La première année, en 1964, ce fut *Né sous une bonne étoile*, une bonne pièce comique que j’avais déjà montée avec les scouts à Outremeuse en 57 ou 58; et en 1965, ce furent les trois premiers actes de *Jules César* de Shakespeare. Rien de moins! Cela faisait drôle de voir tous des Noirs habillés de vastes toges romaines blanches, mais ils avaient bien fait ça! Il faut dire qu’au CMS, j’avais assisté au *Bourgeois gentilhomme* de Molière, réalisé avec main de maître par un père jésuite, mais ils avaient plus de moyens que moi – notamment pour les musiques de Lulli et les éclairages. Magnifique! J’étais jaloux de leurs possibilités.

Les demoiselles du couvent

Au couvent tenu par les sœurs de Notre-Dame, il y avait cinq demoiselles, toutes professeurs célibataires belges, qui enseignaient et logeaient dans ce bel établissement scolaire. Trois petites amies, d’abord : Annie Joiris, que Nicole et moi choisisrions au mois de mai suivant pour accompagner Lambert Geerkens comme marraine et parrain de substitution pour Franz, puis la belle Flamande au doux prénom de Magda, et enfin Aline. J’ai oublié les noms de famille de ces deux dernières. Les deux autres demoiselles étaient plus grandes et d’elles, j’ai perdu les noms et prénoms. Mais l’une avait une petite moto – ou un vélomoteur – qu’elle me prêta un jour pour aller jusqu’à Mayidi, au Grand séminaire sur la route de Lemfu et l’Angola, vers le sud. Je me souviens encore, je roulais tout heureux (je n’avais sans doute pas encore ma voiture) sous les manguiers et palmiers du début de la route, lorsque je vis un serpent tomber devant moi depuis une branche basse. J’ai eu froid dans le dos, une seconde plus tard, je l’avais sur moi... mais tout se passa bien. Il tomba, puis disparut en un éclair. Je m’étais quand même arrêté pour le voir. Il devait faire un mètre cinquante. Était-il vert ou noir? Était-ce le terrible mamba ou une simple couleuvre, qui pourrait me le dire? Quant à la dernière de ces dames, elle était très gentille et un peu plus forte que les autres. Elle épousera un Congolais et aura même des ennuis à cause de cette situation qui n’était guère courante à cette époque, ni prisée ni par un côté ou par l’autre. La pauvre viendra même chez nous nous demander conseil à l’occasion.

Ah! ces gentilles demoiselles... Un soir, elles nous reçurent aimablement dans leur salon commun, et je revois encore leur petit café servi dans une eau chauffée avec un chauffe-eau électrique, vous savez : un gros élément métallique en colimaçon relié à une prise, et que l’on met tremper dans un

récipient contenant de l’eau froide. Il ne faut guère de temps pour que cette eau arrive à ébullition. C’était la première fois que je buvais un café (Nescafé soluble) préparé ainsi, pas très bon d’ailleurs...

Matadi et la Volks

C’est le 19 janvier 1964 que nous sommes partis à Matadi pour réceptionner ma belle voiture Volkswagen d’occasion. Lorsque nous sommes partis au Congo, Nicole et moi pensions sincèrement faire une croix sur une voiture pour la première année. Nous n’avions pas d’argent et étions prêts à affronter les chemins avec nos godasses. C’est vrai et réalisable, tant qu’on reste à Kisantu-Inkisi. Mais il fallait parfois aller à Kinshasa, ou même simplement à Mayidi pour les vivres. Et décemment, on ne pouvait pas toujours dépendre de nos amis qui avaient presque tous une voiture. Alors, comme je l’ai dit, nous avons écrit à Ambroise, mon beau-père, pour lui demander s’il voulait bien voir (et faire voir par son garagiste... dans le cas présent, je me fiais plus au garagiste) pour me dénicher la bagnole idéale : pas trop chère, mais encore bien bonne, de préférence une Volks. Je ne vous ai pas dit que les trois autres couples de Kinsosa avaient tous une VW. Eh oui, le cher papa de Nicole trouva la perle, une occasion bleu métallique 1958, bien revue et bonne pour la brousse. J’ai expliqué aussi comment elle arrivait accompagnée par un missionnaire (traversée en bateau moins coûteuse)... annoncée pour ce 19 janvier où je devais aller la dédouaner à Matadi.

Évidemment Matadi, le grand port maritime du Congo, n’est pas la porte à côté (plus ou moins 250 kilomètres), mais c’est quand même plus près que si l’on habitait à Stan ou à Bukavu. Nous avons demandé aux Geerkens s’ils voulaient bien nous y conduire. Connaissant la générosité de Lambert et Francine, ils n’ont même pas pris le temps de réfléchir pour nous répondre oui!

Et nous voilà partis! La route est belle, le soleil brille. À Matadi, nous sommes bien obligés de prendre l’hôtel. Une délicieuse *mwambe*, le soir un gros dodo et le lendemain on flâne sur le port. Nous prenons le temps de monter à bord de l’*Élisabethville* qui est à quai et m’a amené ma voiture. Quelques photos, le temps de me rappeler quelques bons souvenirs du temps de ma jeunesse¹. Les formalités de dédouanement sont rapides. En ces temps bénis, le permis de conduire n’était même pas obligatoire. Bientôt nous reprenons la route. Les Geerkens sont déjà repartis à bord de la leur. La route grimpe très fort au sortir de Matadi. Et c’est dans ces côtes que quatre ans plus tard nous irons avec Michel Fossaert assister à une course de côtes, avec une Lotus et une Jaguar type E. Attention! je n’ai pas dit que c’était nous qui pilotions ces bolides. Mais nous allions assister à une course où ces deux voitures étaient inscrites. Nuance!

C’est au sortir de ces côtes que se trouve le fameux monument dédié à tous les valeureux ouvriers qui ont œuvré vers les années 1890 ou 1900, pendant trois ans je pense, pour construire cette voie de chemin de fer et poser ces rails qui virent mourir d’épuisement un grand nombre de travailleurs.

La petite Coccinelle roule à merveille. Le soir, nous sommes à Kisantu avec notre belle bagnole bleu métallique. Hip, hip, hurra!

¹ Voir notamment le chapitre 8.

Naissance de Franz, baptême et sténose

L'arrivée de notre petit garçon était prévue pour le 15 ou le 20 mai à peu près. Et nous pensions que ce serait un petit gars, Franz. Enfin, nous l'espérions très fort, car il n'était pas d'usage en ces temps-là de faire une échographie, cette vidéo de l'utérus. La médecine ne disposait pas encore du même outillage électronique que de nos jours.

Franz « était dû », comme on dirait au Québec, pour la mi-mai, mais la nature en décida autrement.

La grossesse de Nicole se déroula tranquillement, sans trop de problèmes sauf un peu au début, où elle a dû rester calme. Le 2 mai, un samedi, Nicole avec son gros ventre avait donné des cours en remplacement de Francine, une amie, la femme de Lambert Geerkens – ils se sont mariés le même jour que nous. Et il faut croire que sa grossesse à elle, plus tardive que celle de Nicole, se déroulait un peu moins facilement, puisqu'elle était obligée de se faire remplacer par Nicole.

Puis le soir, juste avant le souper, vers six heures, Nicole perd les eaux, à la toilette... On devait aller souper chez Lambert et Francine justement, pour une fondue bourguignonne. Je vais vite les prévenir qu'on s'excuse, mais que le bébé a bien l'air de vouloir venir aujourd'hui. On était une quinzaine de jours trop tôt. Toujours est-il que vite, nous prenons la valise, déjà prête heureusement; je conduis Nicole à la maternité (pas très loin du côté des jésuites, à l'hôpital de Kisantu), puis je vais appeler le gynéco, Pierre Rousseau, un ami, qui soupait. Je lui dis que cela a l'air d'aller vite, que Nicole n'a pas senti les douleurs, qu'on est déjà à 2,5 centimètres de dilatation. (d'après la sœur Augustine). Il se dit en lui-même : « Ça y est, voilà un futur papa qui s'énervé ». Mais à peine de retour à la clinique, la sœur me dit de courir chercher le docteur. Il arrive tout juste pour la délivrance. Nicole aura accouché comme une chatte, sans douleur (ou presque), en robe (elle n'a pas eu le temps de se changer). J'ai assisté le médecin avec la petite sœur. Et quand ce fut terminé vers 7 h 30, après une demi-heure, Pierre Rousseau lui a dit comme le Christ au paralysé de Capharnaüm : « Maintenant va, lève-toi et marche... jusque ta chambre, ici à côté ». Ce qu'elle fit! Hei, j'étais pas peu fier de ma petite femme! Et voilà comment notre petit bonhomme arriva, tout petit (2,3 kilos), mais bien vivant. Nicole n'a jamais eu de gros bébés. Elle n'est pas grosse non plus. Sitôt dans sa chambre, elle s'est couchée et n'a pas voulu se changer ce soir-là...

Ce fut rapide et bien fait : magnifique... Nous avons pris des tas de diapos. Évidemment, on pensait à la famille en Belgique, on pensait à nous, on pensait à Franz... Puis quelques jours après, Nicole est revenue à la maison avec son précieux colis! Là aussi, des dizaines de diapositives traduisent par leur nombre l'exaltation des heureux parents. Notre cuisinier et notre jardinier étaient fiers comme Artaban. On s'est lancé dans nos lettres, dans les préparatifs du baptême...

Une semaine plus tard, le samedi 9 mai, avec l'abbé Van Binnebeeck nous avons procédé à une petite cérémonie appelée « relevailles » et aussi consécration à la Vierge. Je me souvenais que ma maman avait procédé de la sorte après la naissance de mes petites sœurs. Cela se fit à la nouvelle petite chapelle consacrée à Notre-Dame de Fatima, pas loin de chez nous, en toute simplicité.

Puis il y aura le baptême à la cathédrale une semaine plus tard, soit le dimanche 17 mai, avec Lambert Geerkens et Annie Joiris comme parrain et marraine de substitution en remplacement de Christian

Bonsang, mon frère, et de Martine Hauglustaine, ma belle-mère. L'abbé Van Binnebeeck célébra le sacrement. Tous les Blancs et plusieurs Noirs étaient de la fête, un apéritif et un petit goûter furent servis chez nous. On avait fait un gros effort pour recevoir tout ce beau monde. Francine notamment avait bien aidé Nicole, ainsi que notre boy Pierre. Là aussi, les diapositives parlent suffisamment. Il y a notamment une très belle dia¹ avec trois enfants de deux ans : Catherine Rousseau, Pierre Cornet et Monique Maes. Tous les trois se regardent devant la belle nouvelle table ronde du salon, où sont posés juste à leur hauteur quelques plateaux de croustilles et autres amuse-gueule... Puis à la diapo suivante, on aperçoit la petite Inge Rosen, qui a également deux ans et vient se joindre à leur discussion et à leurs essais gustatifs. Que de souvenirs en revoyant toutes ces photos! Le père Cooreman, le père Van Drisshe, l'abbé Van Binne, Raymond Maes, André Demonty, Piet Dujardin, Claudine Maes, Pinto le Portugais avec une belle cravate, Philippe Giroul, Léa Verzich et ça n'en finit pas. Il y avait du monde. Une cinquantaine de personnes sans doute. Nous avions invité tout le monde.

Le soir, on s'est retrouvés avec les parrain et marraine du jour, Lambert et Annie, et Francine, les deux Maes, Magda, Aline et un monsieur noir, et André Demonty pour un petit souper qui allait clore cette belle journée ensoleillée dans le ciel et dans nos cœurs. Vous avez remarqué que lors du baptême d'un bébé, si on ne parle pas de lui c'est que tout va bien : il dort, il boit, il digère ou sourit aux anges.

Mais bientôt, nous allions déchanter et nous inquiéter pour une raison très sérieuse. Franz commença à vomir. Mais pas n'importe comment. Après avoir bu son lait, hop! tout revenait d'un coup. Était-ce le lait de Nicole? On passa au biberon... même chose.

Nous en avons immédiatement parlé à Rousseau qui nous demanda si les vomissements étaient comme un jet. Nous ne savions pas bien, car plusieurs fois, Franz avait vomi après que nous l'ayons recouché. Et nous ignorions que cela avait grande importance pour savoir si ce n'était pas une sténose du pylore. Or très vite il se confirma que c'était hélas bien cela. Le docteur nous envoya à l'hôpital de Lovanium (université de Kinshasa) pour y rencontrer un spécialiste qui le mit en observation. Nicole restait avec son fils et je faisais la navette quasi tous les jours. Le docteur de Lovanium hésitait à savoir s'il allait ou non opérer Franz. Oui, c'était grave à ce point-là. Nous avions réservé un voyage en *stopover* en Grèce pour le retour en congé en Belgique, mais nous étions évidemment prêts à annuler ce voyage s'il le fallait. Le docteur donna un régime spécial à Franz : on devait multiplier les biberons, qui seraient moins volumineux, et plus épais. Il fallait épaissir le lait pour diminuer les risques de retour. Et cela fonctionna du premier coup. Le médecin nous permit d'aller en Grèce. Je me souviens avoir insisté pour qu'il n'hésite pas à me recommander d'annuler s'il avait la moindre hésitation. Mais il nous garantit que Franz était hors de danger et que sa sténose venait de sa nervosité. Et il ajouta, à notre grand étonnement que lorsqu'il nous a vus la première fois, il a tout de suite vu que nous étions, Nicole et moi, deux grands nerveux. Cela nous a étonnés, car on ne se voyait pas ainsi.

Il serait bon que j'explique brièvement que si le pylore est la sortie de l'estomac vers l'intestin, une sténose est un rétrécissement par contraction nerveuse qui provoque le renvoi du lait vers le haut en un seul jet, comme une fontaine. Cela arrive chez certains bébés de trois ou quatre semaines et cela

¹ La dia n° 671, pour les heureux lecteurs qui ont accès à ma collection.

peut être mortel, car le bébé ne se nourrit plus. Voilà pourquoi, dans l’avion qui nous mena à Athènes et au début de notre séjour en Belgique, notre petit Franz, dont la tête était à peine plus grande que ma main fermée, était si petit qu’il ressemblait à un petit macaque dans mes bras. Mais il était très éveillé avec de grands yeux curieux. On l’adorait!

Excursions et voyages

Chutes, piscines et cimenterie

Il nous arrivait à l’occasion de nous promener avec les enfants tout petits. Nous partions à quatre, à six ou à huit (deux, trois, quatre couples et les moineaux) ou carrément tout le groupe, et là nous pouvions être vingt ou trente. Nous partions avec pique-nique et maillots de bain pour faire trempette, voir du pays et manger dehors. C’était très agréable. Je revois des lieux et des dates (d’après mes diars) : les chutes de Zongo, le 8 décembre 63. Nous étions encore à la maison des étrangers et avions pour pique-niquer ce que la mission avait bien pu nous donner. Comme nous n’avions pas encore notre voiture, ce sont les Geerkens qui nous ont emmenés cette première fois. Nous étions toute la bande des profs et médecins de Kisantu. Nous y retournerons deux ans plus tard lorsque nous serons à Lemfu. Il s’agissait d’un endroit sauvage et magnifique; la rivière Inkisi (celle-là même qui passe à Kisantu) se jette 65 mètres plus bas dans un décor d’une beauté sauvage rarement vue, un peu avant de se précipiter dans le Congo. On approchait des chutes par un côté tout en haut. On pique-niquait juste à côté en haut des chutes alors que la rivière va se précipiter dans le gouffre dont on ne voyait pas le fond, à cause des embruns. Cette chute est beaucoup plus large que celle de la rivière Montmorency près de Québec. On pouvait faire un grand détour pour aller la voir d’en face, mais même de face, on ne voyait pas le fond à cause du nuage de brume et d’embruns. Je me souviens que le détour pour aller voir de face était long de deux ou trois kilomètres. On descendait d’abord, puis on remontait. Et là, nous avons tous assisté à une démonstration de puissance assez rare. Pierre Rousseau notre gynécologue était un grand et costaud bonhomme. Eh bien il portait sa fille Catherine sur ses épaules, et sur le sentier qui montait sur le promontoire en face des chutes il dépassait tout le monde en courant presque. On se demandait quelle mouche l’avait piqué. Mais non, pas la moindre guêpe à l’horizon, pas la plus petite tsé-tsé!

Lorsque nous étions juste en amont et à côté des chutes, dans le bruit infernal qui se dégageait du précipice, nous avions un petit coin tranquille entre des rochers où nous pouvions nous baigner, mais il ne fallait surtout pas sortir d’une certaine limite, sinon on était inexorablement aspiré et emporté par le courant et c’était la chute fatale... Brrr! Beau, sauvage, dangereux!

Je me souviens que lors du repas pris en commun, on partageait ses denrées entre tous. Léa Verzich avait apporté des radis, dont j’avais une envie folle car nous n’en avions pas à la mission. Ce fut un régal.

Il y aura d’autres excursions, ou d’autres voyages. Une fois ou deux avec les Gérard. Mais ce sera surtout lorsque nous serons à Lemfu avec les Colpaert et les Fossaert que nous ferons d’agréables petits voyages d’une journée. J’en reparlerai au chapitre suivant.

Quoi qu’il en soit, durant notre séjour à Kisantu (en 63, 64 et 65) il y aura encore un ou deux voyages à Thysville, qui est le territoire voisin côté ouest, vers Matadi. Un poste un peu plus important et

qui a une piscine! Il y eut le voyage à Matadi pour aller chercher la VW. N’oublions pas le rapide voyage que je fis à Gidinga le 22 juin 64, pour aller y chercher le moïse promis par mon ami Dominique et qui nous vint bien à point en Grèce, puis plus tard avec Pierrot... Je pensais que nous l’avions même emporté au Canada, mais je me suis rendu compte en 2014 que je m’étais trompé, car mes petites sœurs jouaient avec ce berceau d’osier pour leurs poupées, et nous l’avons retrouvé chez Betsy. En tout cas, il est bien solide car après 50 ans, il est encore presque comme neuf!

Je lis encore sur mes diapositives : Oct. 64 (2^e année) un rassemblement scout, le 29 octobre 64 voyage à Kimpese, sans doute avec les Gérard car les Geerkens ne sont plus là durant notre seconde année. Puis un autre en janvier 65, nous irons à Kolo où il y a une grande piscine.

Le 7 avril 65, j’irai avec mes élèves de dernière année faire un petit voyage d’études dans une cimenterie à Lukala, je pense. Ce fut un voyage intéressant. Jusqu’alors j’ignorais que la poudre blanche du ciment était obtenue en cuisant à très haute température un mélange de calcaire, d’argile et de gypse. Celui qui a trouvé cette formule est certainement un chercheur digne de renom; quand on pense à tous les usages architecturaux que le ciment et le béton ont permis, on peut rester pensif. Et on est tout aussi pensif quand on se rend compte de la chaleur dégagée par les hauts-fourneaux d’une cimenterie. Je me demande si la chaleur ne dépasse pas celle obtenue en sidérurgie! Outre cette chaleur, il se dégage aussi un perpétuel nuage de fine poussière dans les environs de la cimenterie. Ce ne doit pas être très sain. Attention à la silicose!

L’Alliance française

Ciné et bouquins

Lorsque nous sommes arrivés à Kisantu, c’est l’abbé Van Binnebeeck qui s’occupait de l’Alliance française (AF). Très vite, il me demanda de le remplacer dans cette charge éminemment culturelle. Il s’agissait de promouvoir la culture française dans la région, grâce au soutien de cette grande organisation française répartie dans le monde entier. Ils ont un beau budget et ne manquent pas de moyens. Ils avaient même un bureau à Kinshasa et donnaient des cours et des conférences. Chez nous à cette époque, les deux moyens privilégiés étaient le cinéma (exclusivement français) et les livres. Pour le cinéma, nous disposions d’un projecteur 16 mm. En Afrique, on peut facilement faire du cinéma populaire (et donc gratuit) un peu n’importe où à l’extérieur. Mais nous disposions d’un endroit où un mur avait été érigé et peint en blanc. Il suffisait d’avoir un projectionniste. Et c’est là, notamment, que votre serviteur entre en ligne. On apprend vite et sur le tas. Ce projectionniste devait aussi assurer la rotation des films. Quelqu’un du poste suivant (Thysville) venait chercher le film chez nous, tel jour. Moi, de mon côté j’allais chercher notre futur film de la semaine ou plutôt du mois à un poste à l’est sur la route de Kinshasa, près de Madimba, mais j’ai oublié le nom de ce poste.

Nous avions ainsi un cinéma assuré tous les mois ou presque. C’était bien organisé. Les spectateurs blancs avaient des chaises et les spectateurs noirs pouvaient également venir et s’asseoir. Beaucoup de petits Noirs s’asseyaient par terre et, bien souvent sans bien comprendre l’histoire, dévoraient les images. Mais j’avais remarqué que les spectateurs noirs qui n’étaient pas un peu habitués au langage

cinématographique ne pouvaient pas comprendre l'histoire, car ils ne raccordaient pas les scènes l'une à l'autre. On ne peut comprendre un film si on ne comprend pas les ellipses. Ainsi vous voyez quelqu'un dans un appartement se diriger vers une garde-robe ou un portemanteau, puis l'image suivante le présente dans la rue. Inconsciemment vous avez fait le lien : il a mis son manteau, est sorti de l'appartement, a descendu les escaliers, a ouvert la porte extérieure, l'a refermée, se retrouve sur le seuil en train de marcher. C'est la suite logique, mais il y a eu ellipse. On ne montre pas tout cela. Souvent, les Noirs ne comprenaient pas ces sauts, car ils ne faisaient pas le lien. Alors le scénario n'existait pas pour eux. C'étaient des images brutes sans explications, d'autant plus que leur connaissance du français laissait souvent à désirer...

Dans certains postes où il n'y avait pas de murs servant d'écran, on dressait un grand drap de lit bien tendu dans un cadre de bois. Et les spectateurs pouvaient voir le film depuis les deux côtés de l'écran, comme un miroir. S'il fallait lire, mieux valait se trouver du côté projecteur évidemment. Mais dans les villages, beaucoup ne savaient pas lire.

On peut donc dire que, malgré la gratuité de la projection, ces films en général n'intéressaient guère la population indigène. Les films que nous recevions étaient un peu vieux, souvent des classiques, toujours français, et parfois n'étaient vraiment guère souhaitables pour les Africains. Ainsi certains films de BB, où nos mœurs européennes et décadentes pouvaient vraiment ne pas être comprises, ou carrément offusquer les Noirs.

Une anecdote amusante, c'est à propos d'un film, *Tamango*, je crois, avec Curd Jürgens et Jean Servais, sur l'esclavagisme – encore un film à montrer aux Africains! Ce film était en cinémascope. C'était l'époque du début de cette technologie. Lorsque c'était le cas, je devais mettre un objectif spécial au projecteur, qui élargissait l'image. Mais la première fois, je n'avais pas cet objectif et n'ai pu faire la séance car tous les personnages étaient étirés en hauteur. Cela ressemble un peu aux différences que l'on peut voir sur les télévisions actuelles avec ou sans étirement de l'image, mais en beaucoup plus fort, et cela ne pouvait décemment pas être vu. Ainsi une image d'un film en cinémascope était ramassée dans une largeur égale à la moitié de sa largeur normale. Sans cette lentille spéciale qui devait élargir l'image sur l'écran, la séance a été annulée, mais je me suis fait une projection privée à la maison en plaçant le projecteur de biais par rapport au mur qui, peint en jaune, me servait d'écran. Cela élargissait l'image sur le mur, mais elle n'était plus parallèle, elle allait en grandissant évidemment Et j'ai vu tout un film en « trapézoïde ». L'image à gauche était un peu trop petite en hauteur et mes personnages paraissaient écrasés, puis cela s'améliorait pour être parfait au centre de l'image, mais plus on allait vers la droite, plus l'image grandissait et les personnages devenaient longilignes. Amusant, mais peu recommandé! J'ai assez vite obtenu la lentille manquante et convoitée, mais le film avait dû nous quitter. Le calendrier nous y obligeait.

Une autre fois, j'allais au poste où je devais aller chercher le film, comme chaque semaine (ou chaque mois?). Un médecin noir, très évolué, qui s'intéressait à l'Alliance française m'accompagnait. Et soudain, au détour de la route – la grande route Matadi-Kinshasa – surgit un barrage comme il en poussait de temps à autre. Des soldats dressaient une barrière et vous contrôlaient pour le

plaisir de vous contrôler! Les papiers, le numéro du châssis de la voiture, les bagages... voir si on n'aurait pas une arme ou une bombe! Cette fois, c'était un barrage minier, avec des inspecteurs des mines qui arrêtaient tous les véhicules pour voir si nous ne transportions pas, cachés quelque part, quelques grains de diamant. Ils pouvaient chercher loin comme ça. Loin et longtemps. Et les femmes parfois subissaient vraiment ce qu'on pourrait appeler du harcèlement sexuel, quand ce n'était pas carrément des attentats à la pudeur... D'ailleurs on connaissait beaucoup de femmes qui s'étaient fait inspecter sur des camions de marchandises dont elles étaient passagères. Et j'aime autant vous dire que l'inspection frisait carrément le viol, quand ce n'en était pas! Bref, on s'arrête. Tu vois le tableau, lecteur, étions-nous de méchants trafiquants ou le bon prof et le bon docteur qui prétendent aller chercher un bon film pour la bonne Alliance française? Papiers, regards suspects... On fait sortir mon voisin, moi je reste au volant. Très vite, je me rends compte que je n'aurai guère d'ennui, ni ma voiture. Nous les Blancs, en général, ne souffrions pas de ces barrages. Mais mon ami médecin fut fouillé jusqu'aux ourlets de son pantalon. Il a dû vider ses poches, vider son paquet de cigarettes et chaque cigarette fut précieusement coupée en deux puis en quatre... Il était furieux, surtout que moi aussi j'avais des cigarettes! Ils ne m'ont même pas demandé de sortir de la voiture et n'ont rien inspecté me concernant! Ah! la vache. Il était pas content, mon beau docteur. Lorsque nous sommes revenus avec notre film, le barrage était déjà disparu. C'est bien pour dire!

Lors de la deuxième année, l'Alliance française décida de nous aider à la création et l'installation d'une bibliothèque dans le village d'Inkisi. Il a fallu trouver un local qui ferme à clé, avec une armoire, une table et une chaise, puis se trouver un ou deux volontaires pour servir de bibliothécaires pour les prêts. J'ai fait une ébauche de règlement et expliqué aux responsables qu'il fallait toujours bien remettre les livres à leur place sur les rayons, classés par ordre des noms d'auteurs.

Restait maintenant l'apport de livres. L'AF nous en envoya quelques dizaines à la fois, en plusieurs fois. J'ai commencé par dresser une liste et numéroter chaque livre selon la classification décimale de Dewey. Puis, j'ai rempli des fiches pour chaque livre et imprimé sur chacun le cachet de l'AF de Kisantu. On en a reçu plusieurs centaines, mais s'il y avait de très belles reliures, il y avait aussi beaucoup de livres que je n'aurais jamais choisis pour un début de bibliothèque populaire en milieu peu scolarisé. Enfin. À Kinshasa, les responsables ne devaient pas trop se préoccuper de cet aspect et nous faire suivre des tas de bouquins qu'ils recevaient des éditeurs. Pensez, il y avait des gros dictionnaires, même le *Litttré*, des ouvrages reliés cuir, des classiques et des nouveautés. De tout... Je n'ai pas eu l'occasion de m'occuper beaucoup de cette bibliothèque, car bientôt nous allions quitter Kisantu. C'est, je pense Philippe Giroul, un prof d'éducation physique célibataire (à l'époque) venu de Lemfu, qui m'a aidé puis remplacé. Plus tard Philippe ira à Bukavu chez les barnabites, avec Jean-Marie André¹. Puis il viendra au Québec, ayant épousé l'amie de ma sœur Josiane. Comme le monde est petit. Jean-Marie est aussi venu enseigner à Gaspé durant deux ans : petit, ce monde, je vous dis! Et comme le temps passe, car, en écrivant ces lignes, je pense que cela fait déjà quelques années que cette épouse de Philippe est décédée, et ma sœur Josiane nous a quittés il y a plus de deux ans...

¹ Le frère de Michel, mon ancien second de patrouille (voir Bukavu).

Je voudrais revenir à cette bibliothèque d’Inkisi et vous raconter une petite anecdote qui se situe à un barrage routier (encore un). Cette fois, il s’agit d’un barrage par des militaires sur le pont d’Inkisi. Il y avait souvent là un barrage de soldats, pour simple contrôle, mais nous y passions rarement car les magasins, la poste, les garages et la route en direction de Kinshasa allaient par l’autre côté de la route, vers l’est.

Il y a juste lorsque nous passions l’Inkisi pour nous rendre à Matadi, à Thysville ou au village indigène d’Inkisi (là où fut installée la biblio) que nous allions vers l’ouest et passions par ce barrage. Or un soir, avec Philippe Giroul, nous allions voir notre bibliothèque et j’ai freiné pour m’arrêter au barrage, comme il se doit. À ce moment, Philippe me dit : « Merde! je n’ai pas mes papiers ». Tous les Blancs habitant le Congo à cette époque recevaient et devaient présenter une pièce d’identité appelée carte d’immatriculation, pliée en accordéon, qui s’ouvrait en cinq ou six volets avec diverses indications, dont la mention, pour les profs et médecins et familles, que le porteur de la présente carte devait obtenir un soutien spécial de la part des autorités et de la Force publique. Je ne suis pas certain-certain de chacun des mots employés par Philippe, mais je crois bien qu’il avait utilisé le mot de Cambronne, comme chacun l’aurait fait à sa place. Mon sang ne fait qu’un tour (et c’est du bon sang, rappelez-vous!), il fallait penser vite. Je lui dis : « Dans la boîte à gants, prends la carte de Franz ». En effet, dans la boîte à gants, j’avais toujours les deux cartes de Nicole et de Franz, pour éviter les oublis. Car on ne nous demandait ces papiers que lorsque nous étions en voiture, arrêtés à un barrage. Philippe plongea la main dans la boîte à gant de la Volks et en ressortit la carte de Franz. Celle de Nicole n’aurait pas fait, à cause de la photo. Mais pour un bébé d’un an, il ne fallait pas mettre de photo. Je me suis dit : croisons les doigts et à Dieu vat! Tu t’appelles Franz Bonsang et tu deviens mon frère... on verra bien! On s’arrête au bon endroit... car si on dépassait la ligne, ne fût-ce que de cinquante centimètres, on se faisait enguirlander. Il fallait reculer d’une centaine de mètres et revenir doucement s’arrêter DEVANT la ligne. Je m’arrête donc bien devant la ligne, je baisse la fenêtre. Et directement je parle en lingala à celui qui approche. Le lingala est la langue de la Force publique sur tout le Congo, et généralement cela a le don de les apaiser, car ils aiment montrer leur supériorité. *M’botè na yo. – Hbh – Likambo nini?* Traduction : « Bonjour – Oui – Que se passe-t-il? » Pour toute réponse à ma question, il me tend la main en me demandant mes papiers. Je lui passe ma carte d’identité qu’il regarde avec minutie. Il tourne une page, puis déplie la seconde, puis la troisième. Et quand il arrive à la quatrième, avec ma photo, il retourne le document qu’il lisait donc à l’envers! Il ne savait même pas lire! C’est trop con. Il m’a reconnu sur la photo, m’a rendu mon papier et nous a fait signe de poursuivre la route... Il n’a même pas demandé le papier de Philippe... Heureusement! Je lui ai dit qu’on allait à Inkisi ici à côté et qu’on allait repasser. Il valait mieux prévoir. Mais au retour, ils n’étaient plus là. Ou plutôt le barrage qui était permanent était hors circuit, car les soldats devaient quand même bien se reposer, non?

Victuailles de bouche et aléas de route

Je vous ai déjà dit que les magasins d’Inkisi étaient lamentablement désertés par les marchandises. Et cette disette était semblable dans tous les magasins dits pour Noirs, dans tout le pays! Alors quand nous le pouvions, nous n’hésitions pas à aller faire un tour à Kinshasa où quelques magasins, nettement plus chers, étaient fournis en marchandises destinées aux Belges ainsi qu’aux Blancs et aux Noirs capables

de payer. Il y avait, de la même manière d’excellents petits restaurants dans la capitale. Je parle surtout des denrées alimentaires car elles faisaient l’objet de nos préoccupations hebdomadaires, pour ne pas dire quotidiennes. Une semaine nous n’avions plus de pommes de terre, une semaine pas de pâtes ou macaronis nulle part. Mais quand il s’agissait de trouver des pneus ou un stylo, alors là... bon amusement! Il y avait en particulier un magasin à Kinshasa appelé la SEDEC, tenu par des Belges et qui avait des fromages, des charcuteries, des caisses d’endives ou de délicieux champignons que nous ne manquions pas d’aller acheter! Ils recevaient directement par les transatlantiques et Matadi leurs précieuses denrées, toutes venues d’Anvers... Et sans doute aussi par fret aérien. Il nous arrivait à l’occasion d’acheter des timbres de collection, ou des sculptures ou peintures à bon marché vendus sur les avenues de Kin par des marchands ambulants.

Au début de notre séjour, dès que nous eûmes la voiture, nous sommes allés chez ma cousine Monique Lejeune et son mari Adolphe qui était cuistot au *guest house* Sabena, en ville. Un très bon restaurant qu’il tenait comme il pouvait, avec les difficultés de ravitaillement que l’on connaissait. Très vite, il déchanta et ils décidèrent de retourner en Belgique, où d’ailleurs ils avaient laissé leurs quatre enfants. Adolphe souffrait d’un champignon minuscule entre les orteils. Il m’avait bien recommandé de bien nous laver entre les orteils car, avec la chaleur, la moiteur et l’humidité qui régnaient dans le Bas-Congo, on avait de la difficulté à se débarrasser de ces maudites infections qui s’attrapèrent vite. Il fallait bien nettoyer les interstices interdigitaux des deux pieds, pour étouffer dans le spore (si je puis me permettre cette image) toute velléité champignonesque de se propager, de prospérer et de s’incruster à demeure dans le confort douillet, humide, chaud et odoriférant, et les empêcher de fonder sous ces arcades une colonie mycosique chatouilleuse et gratouilleuse à souhait. Et c’est le moment où jamais de se rappeler la réplique célèbre de *Knock ou le Triomphe de la médecine* de Jules Romains : « Ça vous chatouille ou ça vous gratouille? ». Ah! oui, les champignons microscopiques, ils pullulaient en Afrique. Demandez donc aux dames qui étaient enceintes. Souvent plusieurs d’entre elles hébergeaient une petite colonie de champignons au fin fond d’une cavité des plus intimes. Et leurs maris en étaient pareillement affectés par contact aussi intime...

Avant la fin de l’année scolaire, Monique et Adolphe étaient rentrés en Belgique et Adolphe se trouvait un restaurant à Verviers. Puis ils iront quelques années en Espagne avant de venir nous saluer au Québec...

Il faut que je vous dise que la route Matadi-Léo, que nous faisions très régulièrement, était une grand-route pour cette époque où même la Belgique ne connaissait pas encore ce qu’on appellera les autoroutes. C’était une route nationale asphaltée et à double sens, mais à deux voies seulement. Donc chaque fois qu’on croisait, il fallait bien vérifier que rien ne venait en face. Et surtout la nuit, car il nous est arrivé plus d’une fois la nuit de doubler ou croiser des camions tous feux éteints. Ainsi une fois, nous montions une longue côte et soudain devant nous deux camions sont apparus au sommet de la côte, l’un essayant de doubler l’autre... On a eu juste le temps de freiner et de se lancer sur le bas côté à notre droite.

Plus fort encore, une autre fois, j’avais été prévenu par un collègue qui revenait de Léo (Kin) : « Un peu avant Kasangulu, tu feras attention car la route s’est effondrée sur la moitié de la largeur, côté

droit en allant vers la capitale, sur à peu près deux cents mètres ». Et cela n’était pas signalé! C’est cette dernière phrase qui vous fait peur. Mais quand je suis passé, j’ai constaté qu’une âme charitable avait posé une grosse branche avec ses feuilles sur la route pour signaler que « quelque chose » nous attendait un peu plus loin. En effet, quand un camion bloquait la route pour accident ou pneu crevé, le boy-chauffeur avait pour mission d’aller mettre une balise à deux ou trois cents mètres de chaque côté. Ils sont quand même aimables. Ce n’était pas joli, joli, cet effondrement dû à un orage et à un manque flagrant d’entretien de la route. Si on arrivait en trombe sans y prendre garde, on faisait le grand saut dans un trou de vingt ou trente mètres de profondeur! Vous voyez le tableau.

Mais pour les victuailles ordinaires, Kin (ou Léo) restait un luxe, un superflu. On pouvait vivre sans cela. Nous avions trois sources principales d’intendance habituelle près de chez nous : le pain, les fruits et légumes du jardin Gillet, la viande de bœuf provenant d’un troupeau dans les kraals (prairies sauvages), entre Kisantu et Lemfu, et aussi les œufs et volailles au Grand séminaire de Mayidi. Le lait et les fromages nous étaient fournis par des boîtes de conserve : lait en poudre de marque Klim (*milk* à l’envers) et le fromage Kraft.

Les petits pains aux charançons, les légumes et la viande

Un commerçant portugais de Kisantu-Inkisi avait eu la bonne idée de s’installer comme boulanger en plus de son commerce général où l’on pouvait, en principe, trouver de tout. Donc il faisait chaque jour une ou plusieurs fournées de quelques centaines ou quelques milliers de petites baguettes pointues et assez tendres, excellentes, que nous avons consommées en grande quantité. Le mal est que –car mal il y avait– les sacs de farine chez le boulanger en question n’étaient pas à l’abri des insectes qui y pullulaient, de sorte que dans chaque petit pain, il y avait en moyenne trois ou quatre petits insectes coléoptères de la taille d’une grosse fourmi qui étaient bien cuits et ensevelis dans leur cercueil de pâte. J’imagine que pour nous, ce serait comme si nous mourions directement dans la soupière d’un cannibale ou dans une piscine de crème pâtissière. La belle mort, quoi! Alors, on avait trouvé le truc pour déguster nos sandwiches sans leurs hôtes : on mirait notre pain à contre-jour et tout point noir était sans doute possible le cadavre d’un charançon. Ils étaient cuits et parfaitement inoffensifs, mais on préférait les enlever. Pour ce faire, on le pinçait de deux doigts et on l’arrachait de sa gangue de mie. Mais il n’est nullement prouvé qu’on n’en ait pas avalé quelques-uns qui auraient par mégarde échappé à notre vigilance d’archéologue en recherche de momies dans le désert pâteux! C’est ça aussi, l’Afrique. Je t’entends, Anagnosophile, me dire : « Pourquoi, diable n’allaient-ils pas chez le boulanger d’en face? ». Parce qu’il n’y avait pas de boulangerie voisine, et que s’il y en avait eu, c’eût été exactement la même farine vitaminée!

Pour les légumes et les fruits, nous devions prévoir une semaine à l’avance et laisser un billet de commande au jardin Gillet lorsque nous allions chercher la commande de la semaine précédente, emballée dans des paniers. On pouvait avoir presque tous les légumes, sauf les pommes de terre, selon les saisons. Haricots, poireaux, persil, etc. poussaient allègrement dans les potagers du jardin Gillet, qui était une école d’agriculture, je le rappelle. Et chacun d’ailleurs avait son propre potager et son jardinier chez soi... Pour les fruits, nous pouvions également passer commande : oranges, noix de coco ou mangoustans, et quoi encore? Comment dites-vous? Aah! Qu’est-ce qu’un mangoustan?

C’est le fruit le plus délicieux que j’aie pu manger dans ma vie. Il n’est pas d’origine africaine, mais extrême-orientale. Quelques-uns de ces fruits avaient été donnés au frère Gillet¹. Le mangoustan se présente comme deux ou trois graines de la grosseur d’une noix, bien enveloppées dans une coque extérieure assez fragile. Ces deux ou trois graines sont blanches et ressemblent par leur texture à un blanc d’œuf, avec une noix assez dure et immangeable à l’intérieur. Vous mettez en bouche, dégustez la chair molle et recrachez le noyau. Suc-cul-lent,— avec deux L... C’est légèrement acidulé et parfumé, meilleur qu’un litchi, également extrême-oriental, auquel il fait inévitablement penser.

Pour la viande, nous passions commande à un boucher qui tuait un ou deux bœufs par semaine, à partir d’un élevage dans des kraals pas trop lointains. On avait souvent de très beaux morceaux.

On pouvait aussi parfois recevoir quelques compléments de la part du frère Gust à Mayidi, au grand séminaire. Comme vous voyez, on arrivait à se débrouiller et je dirais même, ma foi, que dans l’ensemble c’était plus varié que ce que nous mangions à Basoko, lorsque nous étions gamins, Christian et moi².

Retour en Belgique

Stopover et tracas pour visas

Je me souviens que la première fois que nous en avons parlé, Nicole et moi, c’était un jour que nous attendions le médecin à l’hôpital pour un contrôle prénatal. On m’avait dit que ce pouvait être une formule intéressante, puisque le voyage aller-retour en Belgique durant les deux mois de vacances nous était payé par l’État belge (en tant que ATB. Nous pouvions profiter de l’occasion du vol : partir de Kinshasa vers Bruxelles, mais faire un stop quelque part, en Grèce ou en Espagne. Peut-être l’Italie aussi, je ne sais. On pouvait y rester quelques jours à notre goût et reprendre un deuxième avion pour Bruxelles. Formule qui ne coûtait pas plus cher à l’État, puisque c’est nous qui assurons les frais de notre séjour dans le pays visité. Et formule qui nous permettait de visiter un pays sans payer le voyage! Je pensais que Nicole aurait hâte d’aller montrer son rejeton aux parents en Belgique, mais elle était bien d’accord. Et c’est même elle qui proposa la Grèce. Nous nous sommes donc envolés pour Athènes le 26 juin 1964. On a failli ne pas y aller, à cause de la sténose du pylore de Franz, dont j’ai parlé un peu plus haut. Nous sommes donc partis avec le berceau en osier que Dominique m’avait donné à Gidinga.

Par contre, quelque chose qui ne fut pas un cadeau, ce sont nos visas. Il était de coutume à la mission qu’un prof ou un médecin prenne les passeports de tous ceux qui retournaient en Belgique pour les laisser à un père à la mission de Kinshasa. Et là-bas, un père devait se charger de les faire parvenir au ministère de l’Immigration où l’on devait simplement mettre un visa de sortie et retour (un cachet) avec la signature d’un ministre ou d’un sous-ministre. Cela nous permettait d’éviter les ennuis lors du retour à Bruxelles, et surtout à l’aérodrome de la Nzili à Kinshasa au retour. Mais comme il y avait de la nervosité dans les relations politiques belgo-congolaises, le ministre ne délivrait les passeports qu’au

¹ Vous avais-je dit que c’était un frère jésuite, ce Gillet créateur de ce jardin réputé déjà bien avant la guerre?

² Voir chapitre 10

compte-gouttes. Seuls ceux qui portaient le lendemain étaient signés, et ainsi chaque jour. De guerre lasse, le père jésuite chargé de nos passeports les a tous repris sans le visa de sortie et retour, nous expliquant bien que nous n’aurions qu’à le demander à Bruxelles, puisqu’on n’en avait pas besoin pour sortir du Congo et rentrer en Belgique. OK. Nous sommes donc partis avec nos passeports sans les précieux visas de retour. Pas de problème, mais pour le retour, il a fallu présenter une nouvelle fois nos passeports à l’ambassade du Congo à Bruxelles et demander le visa de sortie et rentrée. Réponse : pas de visa de sortie et rentrée, car nous sommes en Belgique, donc déjà sortis du Congo. Non, ce qu’il nous fallait était bien un visa d’entrée. D’accord. Mais là, il fallait reprendre la procédure suivie un an plus tôt, en complétant un formulaire détaillé, avec photos, etc. D’accord, sauf que nous habitions Liège et non Bruxelles. Mais pour Nicole et moi, un petit grain de sable administratif s’est insinué dans le système (pour tous les autres, ils n’ont pas connu ce problème, nous ont-ils dit après). Voici ce qui se passait. En plus des photos et du formulaire, il fallait présenter un certificat de bonne vie et mœurs [sic]. On l’avait déjà eu l’année précédente. En principe ce n’est qu’une formalité. Le certificat en question s’obtient à la commune où nous avons notre domicile. Depuis notre mariage, c’est Grivegnée (pour Bois-de-Breux). On va à l’hôtel de ville de Grivegnée et là, la préposée nous explique qu’elle ne peut pas nous délivrer ce certificat car nous sommes rayés des listes. Et effectivement, je me souviens que l’année précédente, lorsque nous leur avons dit que nous partions au Congo, ils nous avaient annoncé que nous devions être rayés des listes. Très bien. Mais alors que faire et comment faire? Il a fallu écrire au ministère de la Justice (à Bruxelles), expliquer notre situation et demander ces deux fameux certificats de bonne vie et mœurs que nous ne pouvions avoir. Cela ne s’est pas fait tout seul, ni du jour au lendemain – heureusement que je m’y suis pris au début des vacances! Pour finir, ils ont retrouvé notre trace dans leurs gros livres, constaté que nous avions un dossier pénal vierge et nous ont adressé ces fameux certificats! Ouf-ti! Et tout ça parce qu’un con de sous-ministre ne voulait pas signer deux jours avant le départ de l’avion le passeport de ses chers professeurs, pour lesquels on ne tarit pas d’éloges dans tout discours patriotique! Et moi, je dis : la merde, ça pue, Monsieur!

Les autres profs et médecins n’ont pas connu ce même problème, car ils sont tous restés inscrits sur les listes de leur commune. Chez nous à Grivegnée, c’est encore un gratte-papier zélé qui en voulant bien faire nous a rayés et nous a ainsi rendus pestiférés. J’te dis!

La Grèce et la Belgique

Le 26 juin 1964 donc, nous nous envolons avec notre petit Franz pour la Grèce. Moi qui avais fait mes gréco-latines, j’ai été impressionné dans le taxi nous menant à notre hôtel Atlantic de voir toutes ces enseignes publicitaires écrites en grec. Je pouvais lire, mais les majuscules, j’étais moins habitué à les lire. Nous avons eu une semaine merveilleuse! Je ne voudrais pas ici faire double emploi avec le chapitre 28 sur les voyages. Qu’il me suffise ici simplement de rappeler quelques dates :

- Le 27, visite d’Athènes, excursion et natation sous le fameux temple de Poséidon au cap Sounion qui forme la pointe extrême sud de la Grèce continentale, hormis le Péloponnèse évidemment.

- Le 28, Delphes, là où parlait la Pythie, et le temple d’Apollon. Quel spectacle : on voit la mer très loin à l’ouest et aussi très loin à l’est. Retour par Ossios-Loucas, un magnifique temple orthodoxe avec des icônes... Dans l’autobus, à la fin de la journée, les deux petits biberons de Franz étaient imbuables car le lait tourné à fromage ne passait plus la tétine! Parents indignes!

- Le 29, Athènes, visite de l’Acropole, mais Nicole reste avec Franz à l’hôtel, à cause du soleil de midi. Le soir on embarque sur le *Sémiramis* pour une croisière de quelques jours sur la mer Ionienne.

- Le 30, île de Crète

- Le 1^{er} juillet, île de Rhodes

- Le 2, Bodrum en Turquie, îles Cos et Pathmos

- Le 3, îles Délos et Mykonos

- Le 4, retour au Pirée et bientôt envol pour Bruxelles

Que c’est beau, la Grèce! Un magnifique livre d’histoire en images, trois couleurs : le bleu du ciel, l’ocre de la terre et le bleu marine de la mer. Et les fleurs et les plages, et l’accent chantant, et toute l’histoire de notre civilisation qui se réveille et nous réveille... Mais c’est au Québec que j’ai choisi de vivre!

Nous avions, en croisière (à bord du *Sémiramis* qui naviguait la nuit et nous débarquait en chaloupe tous les matins, une guide formidable qui parlait très bien le français car elle avait suivi des cours d’archéologie à Paris. Elle nous racontait toujours des histoires de la mythologie pour nous situer et nous mettre dans l’ambiance avant qu’on débarque à Délos, Cos, Pathmos (Saint-Jean, la grotte, la montée en mulet, Nicole invitée à danser par un îlien dans un petit café, le monastère), Mykonos (que de beautés, le blanc, le bleu, le pélican Pierre, les pêcheurs, les enfants, la musique, les moulins, les rues blanches repeintes chaque année, le vin blanc et les homards), l’île de Crète, l’île de Rhodes... Halicarnasse en Turquie, aujourd’hui Bodrum, vue au petit matin. Nicole y a fait du chameau. On avait laissé Franz dormir dans la cabine. Un jour notre jolie guide nous expliqua que des touristes américains, devant l’Acropole, s’étaient demandé où étaient les pyramides... Ils se croyaient au Caire!

À Rhodes, de vieilles dentellières donnèrent à Franz dans son berceau une petite amulette de perles, pour le protéger contre « le troisième œil ».

Nous promenions Franz dans le petit moïse, cadeau du Brave, que j’avais été chercher à Gidinga, en pleine brousse, là où il n’y a plus de route et où la classe se donnait sous un palmier, tellement c’est pauvre.

Le 5 juillet nous débarquions en Belgique, où pendant presque deux mois nous allions montrer notre gamin au ban et à l’arrière-ban de la famille. Revoir quelques amis, les cousins, cousines. Nous irons bien sûr à Bois-de-Breux et à Liège, chez nos parents. Mais nous louerons aussi un rez-de-chaussée à Florzé, sur la route d’Aywailles, chez un professeur de grec que nous verrons plus tard à l’émission *Des chiffres et des lettres*. Nous louerons également une vieille Citroen 203 – un vieux bazou, mais ça roulait!

Bébé Franz a bien grandi, renfloué par le Dr Casters en Belgique, le pédiatre qui s’était occupé de mes trois petites sœurs. Jean-Marie et Renée avaient eu un gamin, Benoît, quelques mois avant Franz. Quand on voit la photo des deux cousins à cette époque, c’est presque Pantagruel et Mickey Mouse!

Il y aura aussi le 15 août en Outremeuse à ne pas manquer, puis déjà le Congo se profilait à l'horizon pour une deuxième année.

Allez : deuxième année à Kisantu, puis l'Espagne, ollé!

Les Geerkens, Verzicht et les Fish ont quitté l'Afrique. De nouvelles têtes apparaissent, notamment les Dierkx à notre école. Franz grandit. Je me souviens qu'il n'avait pas onze mois alors qu'il marchait, il commençait à dire papa, maman, oui, non, de sa voix chantante. Il avait deux ou quatre dents, mais toujours pas un poil sur la tête et il jouait au foot! Il faut voir les nombreuses dias prises à cette époque pour se rendre compte de son évolution.

Le 18 avril 1965, nous fêtons Pâques avec tous les enfants de Kisantu chez les Heldens. Il y a là les Cornet, Rousseau, Maes, Rosen, Gérard, les demoiselles et André Demonty sans doute, et aussi quelques nouvelles figures...

Un peu plus tard, toujours en avril, il y aura des brochettes et le 2 mai, notre grand garçon aura un an. En mai 65, mes élèves présenteront au Théâtre Jules César de Shakespeare.

Bientôt, deuxième retour en Belgique, avec cette fois un stopover en Espagne. À partir du 26 juin 1965, Madrid, hôtel Granvia, rue Granvia, le musée du Prado, course de taureaux (une corrida *goyesca*, avec les costumes et les décors inspirés de l'époque de Goya!), puis il y aura Tolède et la fameuse soupe glacée (gaspacho) dans un petit resto au sommet d'une colline d'où on dominait toute la ville et d'où on voyait le Tage faire sa grande boucle pour entourer la ville, sans oublier la visite de la cathédrale et de ses trésors fastueux!

Deux petites anecdotes. Les heures de restaurant et de tout commerce sont beaucoup plus tardives qu'ailleurs, à cause de la sieste qui est sacrée. Aussi étions-nous toujours les premiers au resto de l'hôtel le soir, lorsque nous attendions devant la porte fermée qu'on veuille bien nous ouvrir à 21 heures. Franz commençait à s'endormir. Puis, trop fatigués, nous mangions le dessert dans notre chambre. On avait vu des petits gâteaux sur une desserte qui nous tentaient énormément après un an de carême (ès pâtisserie) à Kisantu. Alors, par téléphone, il m'a fallu cinq bonnes minutes pour me faire comprendre par un employé – qui disait comprendre le français – afin de commander deux petits gâteaux. Ils ne comprenaient pas le mot pâtisseries non plus. Petits, ronds, sucrés... rien à faire. Gâteaux leur faisait penser à leur *gato*, un chat! Pour finir, je suis descendu au resto, j'ai montré la table à roulettes remplie de pâtisseries, il s'est écrié : « Ah! tarta! ».

En Espagne, la langue française n'était guère aimée, m'a-t-il semblé, contrairement à la Grèce. En Espagne à cette époque, si on ne parlait pas espagnol, mieux valait s'exprimer en anglais.

C'est beau, l'Espagne, c'est chaud et passionné... Mais c'est au Québec que j'ai choisi de vivre!

Pour notre deuxième séjour en Belgique, nous avons loué avec les parents un appartement à la mer, à Coxyde. De là, avec mes sœurs, mes beaux-frères et belles-sœurs et nos trois parents, nous avons visité et montré à Franz les curiosités de la côte belge (Adinkerke, Meli Park), française (Côte d'Opale) et hollandaise (Sluis). Puis il y aura Spa, un séjour de trois jours à Paris, douce retraite pour deux

amoureux qui ont laissé leur petit à mes sœurs ravies. Puis encore le baptême de Didier à Charleroi. Nicole est la marraine de son neveu, fils de José et Fanny. Et bientôt déjà, il faut songer à rentrer au Congo, à Kisantu pour la troisième année...

Rentrée légèrement perturbée

Mais là, une surprise de taille nous attend : c'est que justement nous ne sommes pas attendus!

André Bonsang est devenu *persona non grata* au collège St-Pierre, nous apprend André Demonty le jour de notre arrivée, car monsieur Bonsang a refusé de signer les diplômes de deux élèves qui n'avaient pas réussi!

Là je tombe des nues, car les autres profs – Rosen (qui ne revient plus cette année), Demonty et Dierkx – ont aussi refusé de signer! Et eux sont toujours bien profs du collège, ont leur horaire... Alors? Alors ou bien, ils ont trahi et se sont vilainement mis à table, sans que je le sache... ou bien, et c'est plus probable, tout leur fut pardonné, car ils m'ont suivi et ne sont pas les premiers responsables de ce refus de signer. C'était moi le titulaire de la dernière année, le seul coupable qui avait expliqué par écrit les raisons du refus de signer sous la contrainte directoriale et entraîné ses collègues à pareille désobéissance! J'étais « le pelé, le galeux » dont parle La Fontaine dans *Les animaux malades de la peste*. Mais avouez que comme situation, on a déjà vécu plus agréable!

La manière dont l'abbé N'Landu m'a flanqué à la porte sans me le dire, parce que je n'avais pas voulu signer les diplômes de deux élèves, sur quinze ou sur dix-huit, qui avaient échoué, est particulièrement vache. En effet, mon renvoi était déjà décidé avant que nous partions en vacances, mais rien ne m'a été révélé. « On » aurait pu me prévenir en Belgique... mais rien toujours ne m'a été dit. « On » a attendu que je rentre et « on » ne me disait toujours rien. C'est Demonty qui s'est inquiété de voir sur les horaires que j'étais absent... C'est dégueulasse! Mais que s'est-il passé exactement?

Voici. J'étais titulaire de l'année terminale (15 ou 18 élèves, je crois) et parmi eux, deux avaient des échecs presque partout et n'avaient pas la moitié des points requis au total (classement général). Résultat prévu par les règlements : ils doublent. Je le dis à l'abbé N'Landu (le directeur). Il a insisté et me dit : « Ils ont quand même fait toute leur année, vous ne pouvez pas les punir et leur refuser le diplôme ». Je maintiens ma position. Il insiste et me dit : « Mais le pays a besoin de diplômés en commerce »... Je maintiens mon refus pour ces deux élèves et m'appête à signer les autres diplômes. Mon directeur me dit alors : « Si vous ne signez pas ces diplômes, vous ne signerez pas les autres non plus »! Ah! bon. Je me lève et vais voir les autres profs qui devaient également signer. Il y avait notamment Yan Rosen et André Demonty, peut-être aussi Diercx et peut-être Giroul, je ne sais. Et tous se mettent d'accord de ne pas signer non plus. Puis, nous sommes partis en vacances en Belgique. Je reviens. Rosen, lui ne devait pas revenir. Les autres ont leur place et leur horaire et le père Bonsang peut se frotter le ventre! Comme tu vois lecteur, le Québec, avec des directeurs qui poussent à la réussite et obligent à modifier les notes, n'a rien inventé.

C'est très bien de rester fidèle à des principes, mais qu'est-ce que je deviens, moi, dans cette histoire? Je ne veux pas juger les autres. Je ne sais s'ils ont signé ou pas. Peut-être suis-je le seul à avoir

été puni, car il a paru que je menais la contestation? Peu importe. Je me retrouve seul et il faut du courage pour affronter pareil drame. Je n'ose même pas penser à ce que mon beau-père doit penser lui-même devant ma situation. Je sais que notre refus n'est pas dans ses manières d'agir avec l'autorité. Même s'il n'est pas d'accord, en général il préfère se taire, ronger son frein et ne pas avoir d'ennuis...

C'est JF Kennedy qui a écrit *Le courage dans la politique*... Quand je songe à ce qui va encore se passer six ans plus tard, en 72-73 ici à La Pocatière et à notre comité des huit (dont j'étais avec Yves Colpaert) pour pousser un directeur à démissionner, je me dis : « Oui! Il faut oser! ». Et je devrais peut-être un jour écrire (sous le surnom qu'on m'avait donné à Kisantu : Kennedy) *Le courage dans l'éducation!*

Je n'en reviens pas! J'ai osé tenir à mes convictions, j'ai risqué de m'opposer à mon directeur, mais j'ai perdu ma place. Mon beau-père n'en menait pas large! Plus de situation, mais... je conservais mon ATB – N'Landu était convaincu qu'il la gardait pour son collègue... « Ah! ouais, m'coye »!

Je me suis mis à chercher. J'étais même prêt à aller au collège Albert (SJ) à Kinshasa, mais toutes les écoles contactées pour leur offrir mes services regrettaient, mais avaient leur personnel au complet. Cela se comprend, en septembre! Vous voyez le machiavélisme de mon ancien directeur, qui ne m'a pas prévenu plus tôt ni jamais. Nicole et moi commençons à désespérer quand une demoiselle nous dit que les sœurs de Notre-Dame de Kisantu me firent savoir que peut-être il y aurait une place pour moi dans leur école de Lemfu, où il n'y avait que des religieuses (belges et congolaises). Il y avait même une (vieille) maison, et Nicole et moi connaissions Lemfu pour y avoir été une fois ou l'autre, notamment chez un certain Yves Colpaert et son épouse Noëlle. Va pour Lemfu, nous ne le regretterons pas!

Pendant que je termine ces notes, en parlant du courage nécessaire pour rester droit dans ses bottes, nous sommes au Québec en pleines séances de la commission Charbonneau. Il faut du courage. Certains journalistes sont abasourdis que tous les problèmes de corruption, chantage, pots-de-vin, collusion, malversations et magouilles diverses dans le domaine de la construction au Québec aient duré des années (plus de vingt ans) sans que personne n'ait eu le courage de s'objecter, de faire la moindre remarque pour souligner cet état de choses et oser affirmer que telle pratique est illégale, qu'il refuse de se compromettre... Personne car les gens ont PEUR!

Tout le monde savait, mais tout le monde avait peur de dire quoi que ce soit, de peur d'être vilipendé, chassé, banni du système! Et pourtant des grands responsables : maires, juges, présidents, chefs policiers, tous se sont tus! Personne n'a osé lever le petit doigt, n'a osé contredire, interroger, publiciser... C'est ce que modestement j'ai fait, sans hésiter deux fois, étant jeune prof. Aujourd'hui que je suis retraité depuis plus de dix ans, je me regarde quand j'étais jeune et je me dis qu'il osait, le père Bonsang, et je suis fier de moi! Il faudrait peut-être aussi écrire un jour *Le courage dans la construction*.



C

HAPITRE 20

LEMFU ET L'EXPO DE MONTRÉAL (65-68)

Bonjour Anagnosophile, bien dormi? (Si je te demande si tu as bien dormi, c'est simplement parce que je te souhaite le bonjour.) Je t'ai raconté à la fin du chapitre précédent pourquoi j'ai dû quitter Kisantu et comment Nicole, Franz et moi nous aboutîmes à Lemfu.

Lemfu est une autre mission jésuite, située à 30 kilomètres de Kisantu, mais en dehors de l'axe Matadi-Léo qui longe le chemin de fer d'est en ouest. Cette fois, nous pénétrons vers le sud, sur la route de l'Angola, une petite route de terre cela va de soi. À Lemfu, outre le gros village indigène, il y a deux écoles secondaires destinées à former des instituteurs et des institutrices. En Belgique, on appellerait ces deux écoles des écoles normales. Une grande église construite par un vieux père jésuite dont j'ai oublié le nom, mais qui est un peu le seigneur de l'endroit. C'est lui, notamment qui veille aussi à ce que la vétuste petite centrale électrique construite sur la Lukuga qui ne fournit de l'électricité qu'à Lemfu et fonctionne de midi à dix heures du soir tous les jours, quand elle n'est pas trop en panne. Un petit dispensaire et une maternité sont tenus par une religieuse, je pense. Pour le reste, rien, pas de magasins pour nous les Blancs, pas de cinéma, pas de piscine, pas la moindre tour Eiffel ou le plus petit pont des Soupirs, rien... Comme civils, il n'y a d'ailleurs que sept ou huit profs, la plupart mariés. Et c'est tout.

Nos compagnons

Je vais donc commencer ce chapitre 20 en vous présentant¹ les six ou sept familles qui composaient la petite communauté où nous avons vécu trois des plus belles années de notre jeune vie, car nous vivions dans un certain dépouillement, dans la joie de l'amitié et de la simplicité.

Nicole et moi avons emménagé dans une vieille maison située sur le terrain de l'école des filles tenue par les sœurs de Notre-Dame, école dont j'étais le seul professeur laïc blanc. Nous étions près du carrefour qui, de la route principale, ouvre une voie d'accès vers le Tanu, là où résidaient tous les autres couples mariés, dont les maris travaillaient tous comme profs à l'institut Christ-Roi (ICR), l'école des garçons. À ce carrefour il y avait un grand crucifix en pierres et juste derrière, un très gros et très haut massif de bambous qui faisaient face à notre maison et que nous voyions se balancer lorsqu'un grand vent annonçait une pluie prochaine.

¹ Une petite remarque en passant, comme j'en fait souvent, je sais. Si j'ai dit « vous » alors que je t'avais tutoyé un peu plus haut, juste au début du chapitre, ce n'est pas que je devienne confus (quoique...), mais simplement que je visualise tous mes lecteurs et lectrices d'un coup dans une sorte de plan général, comme on dirait au cinéma, ou que je désire m'adresser à chacun en particulier, dans le creux de l'oreille, dans une sorte de gros plan affectueux.

Au Tanu, il y avait six maisons alignées l'une après l'autre. Chacune de ces maisons était suffisamment spacieuse : rez-de-chaussée uniquement, sans cave, sans garage, mais avec un beau grand jardin équivalent à peu près à un rectangle de vingt mètres par trente en profondeur. Évidemment, l'occupation de chacune de ces demeures, qui se ressemblaient toutes comme six gouttes d'eau, a pu varier selon les années et les arrivées de nouveaux et départs d'anciens. Lorsque nous étions là, de septembre 1965 à juin 68 (Nicole sera absente la dernière année pour des raisons que j'expliquerai plus loin dans ce chapitre), nous avons successivement, en venant du carrefour ou de la mission et de l'école ICR, partant de l'entrée du Tanu, sur notre gauche, les six maisons suivantes :

Maison n°1 : d'abord les Vanden Plas (Francis et Suzanne), puis en 66 Paulo et Nadine Waegemans (ils auront leurs enfants plus tard).

Maison n°2 : Michel et Danny Fossaert (ils auront une petite Julie, plus tard en Belgique).

Maison n°3 : Yves et Noëlle Colpaert (avec successivement Denis et Guy).

Maison n°4 : Paul et Annie Demunter avec Christine et Marc, puis en 67 un jeune couple ayant déjà un ou deux bébés.

Maison n°5 : Gilbert et Wis Delaender avec Geert, puis, un ou deux autres bébés.

Maison n°6 : Maurice et Thérèse Lammens.

Il y eut des célibataires qui vinrent et quittèrent Lemfu, souvent avant notre arrivée. Ainsi Piet Dujardin, un Flamand; Philippe Giroul qui s'installera à Kisantu un peu avant notre arrivée à Lemfu; Jean Tihon qui avait une Renault 4L, contrairement à la plupart des autres profs tous fervents de VW. Il y aura encore Francis Van den Plas et Paulo Waegemans, mais tous deux se marieront durant leur séjour à Lemfu.

Concernant la langue, seuls les Lammens, les Delaender et Piet Dujardin étaient Flamands. Mais Piet, je pense, nous aura quittés lorsque nous sommes arrivés en 65.

Certains de mes collègues méritent un exposé tout particulier. Je vous décris donc les personnages.

Les Delaender

Le premier couple qui me vient à l'esprit est constitué de Wies et Gilbert Delaender. Elle était très blanche de peau et très sympathique, mais plutôt renfermée, tout le contraire de son bouillant mari. Les deux parlaient bien le français, mais on entendait qu'ils étaient Flamands. Des Flamands de Brugge (Bruges). Gilbert était le compagnon le plus original qu'on puisse imaginer. Il était aussi très sympathique et très intelligent.

Ce grand maigre et nerveux adorait les pommes de terre et la bière. Pour les patates, il nous raconta plusieurs fois que chez lui, à Bruges (*Brugge in t'vlaams!*) il les faisait livrer dans un camion qui les déversait dans la cave par le soupirail, comme on faisait avec le charbon avant l'hiver.

Nous nous souvenions tous que Gilbert, qui n'appréciait guère ni le riz ni la *mwambe*, un dimanche que les Colpaert avaient invité toute la communauté blanche et quelques profs noirs dans leur jardin pour déguster une *mwambe* monstre, ne tarissait pas d'éloges envers Noëlle, Nicole et les autres

dames qui avaient préparé ce délicieux repas champêtre et déclarait, son verre de bière à la main : « Noëlle, elle est délicieuse, ta *mwambe*, tu sais! Et le riz est succulent! ». Et nous savions qu'il devait faire un gros effort pour avaler un peu de riz, le mets obligé avec la poule qui a mijoté dans la bonne sauce de palme. Hum! heureusement une *mwambe* se consommait toujours avec une bonne bière, Primus ou Skol! Et là notre Gilbert pouvait effectivement dire que c'était délicieux! Ah! quel blagueur!

Une autre fois, en décembre 1967, alors que nous revenions de Belgique sans nos épouses, il avait été invité par la très vieille et très petite sœur supérieure de l'école Notre-Dame pour rentrer à Lemfu avec ses bagages, dans le véhicule des religieuses. Il faisait chaud et il crevait de soif, et il nous racontait très sérieusement que la sœur avait demandé au chauffeur de s'arrêter chaque fois qu'il y avait un bar ou une buvette sur la route : « Monsieur Delaender, vous prendrez bien une petite bière! » C'était dit avec un tel sérieux. On imaginait le tableau en rigolant. Ah! quel blagueur. Son épouse, Wis, était une très gentille personne. On les a revus une fois à Ostende en 71 ou en 74.

Gilbert était surtout un fameux joueur de cartes, quasi professionnel (un peu comme Paul Newman dans le film *L'arnaque*). Il était d'ailleurs un joueur-tricheur étant étudiant à Louvain. Toutes les semaines (ou tous les jours?), en prenant le train depuis Bruges, il jouait à la manille pour de l'argent avec un copain et ils gagnaient. Leurs adversaires disaient : « Vous trichez, mais nous ne savons pas comment vous faites ». Et c'était vrai, il nous l'avoua à Lemfu. En classant ses huit cartes (la manille se joue avec huit cartes par joueur, on fait donc huit levées), il touchait très légèrement et rapidement le coin supérieur de certaines de ses cartes d'une manière telle qu'il faisait comprendre à son complice combien il avait de manilles (ce sont les dix, les meilleures cartes ici) et ensuite combien d'as. Par exemple, s'il retouchait la deuxième carte en partant de la gauche, cela signifiait pour son comparse *j'ai deux manilles*. S'il touchait ensuite la première : *j'ai un seul as* (deuxième meilleure carte)... Mais cela se faisait très rapidement et passait absolument de manière inaperçue. Le copain faisait la même chose et ensemble ils savaient combien ils avaient de cartes maîtresses. Restait à parier et à jouer.

Gilbert était un gars qui se rappelait parfaitement la moindre partie importante qu'il avait jouée des mois et des années auparavant, et il nous la racontait en détail lorsque nous jouions à quatre, certains soirs...

Gilbert était un garçon particulièrement intelligent. Il était prof de math et Flamand. Mais comme il avait appris le français sur le tard, il ne s'exprimait pas toujours admirablement et il pouvait lui arriver d'oublier un mot en classe. Mais il ne voulait pas perdre la face devant ses élèves. Alors il s'arrêtait pile, se retournait du tableau et répétait sa phrase en attendant qu'un élève dise le mot qu'il cherchait, comme s'il voulait vérifier si les élèves suivaient bien. Par exemple, il fait un dessin de géométrie, trace une ligne qui part depuis le sommet A du triangle jusqu'à ce qu'elle... et là il s'arrête, car il a oublié le mot « rencontrer ». Alors, il reprend et recommence sa phrase en se retournant vers ses élèves : « Du sommet A. je trace une ligne jusqu'à ce qu'elle... » et il se retourne et attend. Si un élève chuchote ou crie « rencontre ». Il fait l'homme heureux qui voit que ses élèves suivent et il continue son cours comme si de rien n'était. Mais si aucun élève ne souffle le mot oublié, alors après avoir répété et fait cet arrêt comme une mise en scène, il place n'importe quel verbe qui lui vient à l'esprit. Par exemple,

il dira « ...jusqu'à ce qu'elle... DÉJEUNE avec la ligne BC ». Et à partir de ce moment tous les verbes « rencontrer » deviendront les verbes « déjeuner ». Cela était compris comme un jeu par les élèves qui savaient qu'il ne fallait pas se tromper car le prof, par ce moyen, surveillait leur attention en classe... Subtil, intelligent et malin comme un singe, ce Gilbert! L'exemple que j'ai donné avec un verbe est évidemment aussi valable (et plus facile) avec un nom. Ainsi la bissectrice deviendra un rouleau à tarte, un sommet sera un piston et une ligne parallèle sera une ligne Maginot...

Les élèves le regardaient, ahuris, et lui imperturbable et souriant comme celui qui fait une bonne blague continuait tout son discours en l'émaillant de rouleaux à tarte ou de ligne Maginot. Ah! oui, il était costaud, le sieur Delaender. Et pince-sans-rire : cela se comprend avec ce que je viens de dire. Il fumait comme un Turc et adorait les pommes de terre et ses enfants. Il en aura quatre. C'était un grand, un très grand buveur de bière devant l'Éternel, mais je ne l'ai jamais vu ivre. Il savait se tenir en toute circonstance et était d'un naturel très sociable. Il n'était pas flamingant pour un sou et s'entendait très bien avec nous, les Wallons.

Les Colpaert

...étaient nos grands amis. Nous vivions vraiment les deux couples en harmonie. Les deux femmes s'entendaient très bien et les deux gars aussi. Yves était un garçon très sociable et sa femme, quoique plus réservée, était une femme intellectuelle, très sociable et accueillante. Le fait qu'après notre séjour de cinq ans en Afrique nous ayons décidé d'un commun accord de nous expatrier les deux couples ensemble vers le Québec prouve assez combien l'entente entre nous était grande et conviviale. Ce n'est pas une mince affaire de décider de s'expatrier ainsi à deux couples... Nous avons eu, chacun des deux couples, deux petits garçons qui se suivaient en âge à quelques mois. Et au Québec, nous serons très unis durant les cinq années que durera encore leur vie commune, jusqu'en 1973, date à laquelle ils nous surprisent en nous apprenant qu'Yves voulait divorcer. Nous sommes donc restés très amis pendant huit ans, trois ans à Lemfu et cinq à La Pocatière et Saint-Roch où ils habiteront. Puis les circonstances ont voulu que leur couple se dissociât. Nous sommes restés en relation avec Noëlle qui mourra plus tard en Belgique, d'une maladie rare, vers l'âge de 60 ou 65 ans. Durant notre bref séjour à Kisantu, nous les avons rencontrés une fois ou l'autre lorsqu'ils venaient pour leur ravitaillement ou toute autre raison. Dès que nous sommes arrivés à Lemfu, Nicole et moi avons très vite copiné avec Yves et Noëlle. Yves avait fait des études de psychologie et pédagogie à Louvain, après avoir effectué un an ou deux dans un séminaire pour l'Amérique latine, car il croyait avoir la vocation pour partir en mission en Amérique du Sud. Mais assez vite, il abandonna cette vocation.

Yves était un grand blagueur. Il savait raconter des blagues, les retenait facilement et avait l'art de maintenir son auditoire en haleine pendant de nombreuses minutes, par une mise en scène et un art consommé de la narration. Yves était un beau parleur. Avec tout cela, je ne vous étonnerai pas en vous affirmant qu'il était certainement aussi un excellent prof.

Noëlle était d'origine hollandaise. Femme cultivée, calme, elle était née à Jogjakarta¹ en Indonésie, dans une famille de colons hollandais. L'Indonésie avait été colonie hollandaise. Mais durant la guerre, l'invasion japonaise la retint prisonnière, avec sa mère et sa sœur, dans un camp pour femmes. Le père sera prisonnier dans un autre camp. Ces internements dureront toute la guerre. C'est long. Le père Cornélissen a tout perdu de son entreprise de tailleurs en tissu. En 45, ils se retrouveront à Bruxelles, car leur famille en Hollande ne les accueillera pas (!) et c'est là qu'un jour, Yves rencontrera Noëlle. Yves était fils unique et son papa avait été tué au début de la guerre, un peu comme mon père.

Nous avons passé beaucoup de soirées ensemble. Nos enfants sont devenus naturellement les amis de leurs enfants. Même en Belgique durant les congés, nous irons chez eux, ils viendront chez nous. Et je ne parle pas des excursions, des St-Nicolas, Pâques et autres fêtes. Yves et moi sommes souvent allés ensemble à Kisantu ou à Kinshasa pour y faire nos courses. Nous avons créé un beau jeu (le Ciné-flash, voir plus loin) et rêvions d'écrire un roman ensemble...

Leurs deux fils s'appelaient Denis (Boule) et Guy, et en âge ils suivaient chacun Franz et Pierre à deux ou trois mois près.

Très vite, on a senti que les atomes crochus entre les Colpaert et les Bonsang fonctionnaient bien dans les deux sens. S'il y avait un seul blagueur au monde, il s'appellerait Yves Colpaert. Il était capable de tenir le crachoir occupé à débiter blague sur blague pendant une heure, deux heures... Une entraînait automatiquement une suivante et ainsi de suite. Il fallait qu'on l'arrête.

Noëlle connaissait ces *jokes* par cœur évidemment, à force de les entendre raconter par son mari, et moi un peu aussi à la fin, pour avoir assisté à de nombreuses séances de blagues. Et sa troisième épouse également hollandaise, Jacoba, nous disait la même chose récemment.

En ce jour où la paroisse de La Pocatière célèbre les anniversaires de mariage et notre 50^e à Nicole et moi, ce 12 mai 2013, je ne résiste pas au plaisir de vous en raconter une ou deux, de vraies « colpaertiennes ».

C'est justement un couple qui fête ses cinquante ans de vie commune. Et pour célébrer ces noces d'or, Monsieur propose à Madame de retourner dans le petit hôtel du Tyrol où ils avaient passé leur nuit de noces. Madame est bien d'accord, d'autant plus que cette fois-là, il y a juste 50 ans, son jeune époux s'était sacrifié pour son honneur! En effet, ils avaient été étonnés le lendemain matin de voir le monde qui se rassemblait sous leur balcon. Et l'hôtelier leur avait expliqué que c'était une belle coutume locale : les jeunes mariés devaient mettre leur drap de lit au balcon pour prouver à la foule qu'il y avait bien du sang sur le drap, et que Madame était donc venue vierge et honorable au mariage. Les deux jeunes mariés étaient rentrés dans leur chambre et, il faut le dire, ils étaient bien embêtés, puisqu'ils avaient déjà consommé quelques fois avant la cérémonie. Mais dans un grand geste d'amour, Monsieur n'hésitant point s'était sacrifié pour sauver l'honneur de sa jeune épouse, et sortant son canif dans un geste magnanime, il s'est tailladé le bras pour arroser de son sang le drap blanc qu'ils purent exposer à la foule en liesse. Les voilà donc retournés au même hôtel... Et le lendemain matin de leurs noces

¹ Yogyakarta depuis la réforme orthographique de 1972

d’or, nouvel émoi, une foule impatiente se presse sous leur balcon. Ils interrogent l’hôtelier qui leur explique une autre coutume tyrolienne, les gens veulent voir les draps après cinquante ans. Monsieur rit : mais voyons, il n’y a plus de sang qui tienne après cinquante ans. « Non, non, dit l’hôtelier, ils veulent simplement s’assurer que Monsieur est toujours en forme et que certaines traces sur le lit confirment sa virilité... » Or, là aussi ils furent pris en défaut car Monsieur a eu beau essayer deux, trois fois même... rien ne se manifesta à l’horizon de son abdomen. Allaient-ils devoir étendre au balcon des draps sans tache? Alors là, c’est Madame qui se sacrifia. Elle prit le drap immaculé et s’en servit comme d’un énorme mouchoir, se moucha et crachota même un peu pour sauver l’honneur de son mari tari!

Cette histoire me fait penser à une autre, de Colpaert également... Deux jeunes mariés d’Antwerp (en Flandre) sont en voyage de noces à Nice, lors du fameux carnaval. Ils passent une nuit délicieuse, petit déjeuner au lit, puis ils attendent en petite tenue et allant de temps à autre voir au balcon, car le cortège du carnaval fleuri doit passer vers dix heures. Mais rien n’arrive et Monsieur, pas très content, va se plaindre à la réception, toujours en petite tenue... « Monsieur, je suis venu dans votre hôtel, parce que le carnaval doit passer aujourd’hui matin, mais il n’est pas passé et je ne suis pas content *godfordoum!*... » « Oui, Monsieur, répond l’aubergiste, on m’a dit qu’il y avait un peu de retard et... » À ce moment, il se rend compte que notre Anversois n’est pas très habillé avec son short un peu étroit, et il lui dit en confidence et montrant la culotte : « Hum! Monsieur, excusez-moi mais... les testicules passent! » « Ah! oui, répond l’Anversois qui manifestement ne comprend pas bien la langue de Molière, les testicules passent? Mais il fallait me le dire, tu sais. » Il remonte en vitesse et crie à sa femme, la grosse Marieke : « Marieke, Marieke, viens vite, il paraît que les testicules passent! ». Ils se précipitent au balcon, regardent, cherchent, attendent et ne voient rien passer. Le monsieur commence à être vraiment furieux. Alos, il descend illico vers la réception et dit au monsieur : « Vous savez, Monsieur, vos testicules... eh ben ça, c’est des couilles¹, hein! ».

Un jour, à Louvain, alors qu’il étudiait au collège d’Amérique latine, Yves dut expliquer à son supérieur quel genre de blagues il colportait, car ce supérieur avait entendu dire des choses à ce propos et il voulait vérifier par lui-même. Il demanda donc à l’ami Yves de lui en raconter une ou deux pour vérifier s’il pouvait laisser le jeune novice amuser ainsi ses pieux camarades. Hum! Yves alors en avait donné trois modèles, un innocent, un corsé et un très corsé. Effectivement, le supérieur lui déconseilla les types corsés et très corsés, dans une école de futurs missionnaires il y avait autre chose à faire qu’à dévergonder ses copains. Yves ne restera qu’un an ou deux dans cette école, puis ira en psycho, toujours à Louvain... Il retenait ses blagues par groupe et l’une appelait l’autre, si bien qu’il pouvait nous en raconter pendant des heures. Je revois ces soirées, on était tous pendus à ses lèvres. J’ai rarement vu un gars comme lui. Dans les catégories, il y avait :

- Les blagues sur le Congo, avec le président reçu à Moscou, et la roulette russe, puis revanche la roulette congolaise avec les suceuses professionnelles dont une est cannibale), de même celle des deux Belges arrivés en 1960 dans la débâcle et qui retrouvent un petit restau de Kinshasa où il n’y a

¹ En français de Belgique, pour dire c’est des blagues, des inventions, des tromperies, c’est pas vrai, on dira facilement « ce sont des couilles » (cela vient probablement du mot couillonades.

plus ni bière, ni vin, ni eau. On n’a que deux boissons à leur offrir, du lait et du jus de prunes... Ils choisissent le lait et arrive une grosse *mama* qui se dégrafe le corsage et leur sert un verre de lait. Les deux Belges se disent : « Heureusement qu’on n’a pas pris le jus de prunes! ».

- Il y a la catégorie des cow-boys : cheval bleu... c’est quand la seconde couche? Le jeune marié qui rentre à cheval avec son épouse en croupe sur le même cheval... un... deux... trois...)
- Il y aura encore celles avec les juifs (poils de chameau).
- Les jeunes mariés. Ces jeunes époux impécunieux qui vivaient d’amour et d’eau fraîche, dont la femme se déshabille, se met à cheval sur la rampe, descend ainsi l’escalier, remonte et recommence... « Que fais-tu? demande le jeune mari qui rentre encore bredouille de ses recherches pour trouver du travail – Je réchauffe le dîner. » Et celle du moignon de cuisse : « On va essayer quand même », dit la jeune femme à qui le mari unijambiste n’a jamais osé révéler son terrible secret jusqu’à la nuit fatidique... Et celle de la jeune femme qui se désespère de son mari, endormi le soir de la nuit de noces. Elle laisse tomber son mouchoir : « Oh, chéri va le ramasser ». Il fait le tour du lit, ramasse la soie, la rend, revient au lit prêt à ronfler... Elle recommence, redemande le mouchoir, il veut refaire le tour du lit, elle le retient et lui suggère de passer au-dessus d’elle. Il s’exécute et lorsqu’il est bien sur elle, elle lui murmure : « Et maintenant fais comme le taureau ». Et lui fait : « Meuh! »...
- Les blagues absurdes, et notamment celle avec le camion de poutrelles de fer
- Les blagues sur les enfants : les règles bien rouges, Toto et l’inspecteur au fond de la classe, avec le mouchoir qui tombe... Une feuille morte, un avion, un oiseau blessé et Toto : l’amour... je ne pense qu’à ça!
- Celles avec des curés : Schoen et abstinence, ou alors le cardinal dans la barque et confession pendant la tempête – dans ces moments-là, on exagère toujours un peu...

Moi, j’oublie vite les blagues, mais il y en a que j’ai tellement entendues que je m’en souviendrai toujours, et puis moi aussi elles reviennent : l’une appelle l’autre. Mais il y a aussi l’art de les raconter. Souvent, faut-il le dire, elles étaient cochonnes... La plus dégueulasse est celle du cornichon (il y a le mot cochon caché dans cornichon), mais elle est ô combien... savoureuse. Je n’ose pas la raconter ici, car je ne sais en vérité qui peut se cacher sous le surnom que je te donne, ô cher Anagnosophile!

Les Fossaert

... sont arrivés à Lemfu la même année que nous, en septembre 1966. Ils formaient un tout jeune et beau couple nouvellement marié. Michel, qui avait été guide touristique sur la côte belge, était trilingue parfait. D’origine flamande (il venait d’Ostende), il parlait très très bien le français et connaissait également l’anglais. Elle, Danny, une belle grande jeune femme, venait du Brabant je pense et était francophone. Elle trouva très vite une place à l’institut Christ-Roi pour les garçons (ICR) où travaillait son époux comme prof d’anglais, un travail comme professeur de géo, il me semble. Mais comme elle y subit quelques quolibets et avanies de la part des garçons de cette école – j’en parle un peu plus bas –, elle trouva une place comme prof dans mon école, du côté des filles où elle était beaucoup plus à son aise.

Comme Nicole et moi, ils resteront à Lemfu, lui comme moi trois ans jusqu'en juillet 68 et elle, comme Nicole, seulement deux ans. Car en fait, les épouses n'ont pas pu rentrer de Belgique au Congo avec les hommes, pour la dernière année 67-68 (difficultés diplomatiques entre le Congo et la Belgique), Danny comme Nicole ne sont plus revenues à Lemfu et n'y ont donc vécu que deux ans. Puis Danny donnera naissance à une petite Julie que nous avons vue une fois ou deux en Belgique, en congé. Je raconte à la fin de ce chapitre comment Michel et moi serons un peu comme deux célibataires orphelins, mais invités partout, lors des deux derniers trimestres.

Donc Michel Fossaert, ancien guide touristique d'Ostende pour les Anglais, était parfaitement trilingue. Très sociable, il adorait les jeux de société, notamment la manille aux cartes, le Go-kart et notre Ciné-flash, (voir plus loin). Il aimait aussi beaucoup les endives (qu'on appelle chicons en Belgique). Elle, Danny, une belle et grande jeune femme, était également très sympathique. Ils nous ont souvent accompagnés lorsque nous allions en pique-nique quelque part avec les Colpaert et les enfants. J'ai dit que Danny s'était trouvé une place pour enseigner à l'ICR, puisqu'elle n'avait pas d'enfant et s'ennuyait toute seule dans sa maison. Mais ses élèves masculins ne cessaient de la taquiner et lui faisaient des remarques ou des demandes précises qui ne manquaient pas d'impertinence et de salacité : « Madame, vous devriez nous contenter. – Vous contenter? – Nous satisfaire ». Naïve, d'abord, elle ne comprenait pas, puis ils précisaient l'objet lubrique de leur demande : « Vous êtes une belle femme, nous sommes des hommes... ». Et elle discutait encore avec eux et n'en revenait pas de leur proposition et de leur audace. Il était temps qu'elle quitte l'institut! Notre école, chez les sœurs, l'a très bien accueillie.

C'est chez eux également que se produisit l'invasion des fourmis au chapitre 9. Ça vaut la peine d'y retourner, lecteur, si tu l'as oubliée! Je revois encore leur Volkswagen rouge désolée devant leur maison désertée pendant un ou deux jours.

Cette Volks me fait penser à la panne d'essence qui est arrivée une fois à Michel, sur la route Kisantu-Lemfu. Comme il n'était pas rentré à une certaine heure, on est partis à sa rencontre avec Yves. Et on a vu la VW rouge sur le bord de la route. On s'arrête. Michel est là et nous explique : panne sèche. Plus d'essence. Ce n'est que ça? Pas trop grave. Mais on n'a pas de bidon de réserve. Pas grave non plus, on va faire directement le transfert d'un réservoir à l'autre. Oui, c'est possible. Mais on n'a pas de tuyau de caoutchouc (il faut toujours avoir son tuyau de caoutchouc quand on roule en brousse). « Pas grave, répète Michel, qui déboutonne sa chemise. On va laisser tremper mon singlet¹ dans votre réservoir, puis on le retire bien trempé et on le tord au-dessus du réservoir vide. » À cette époque, le bouchon de réservoir fermait l'entrée du tuyau qui aboutissait directement dans le réservoir. Il n'y avait pas ces rétrécissements et autres clapets que l'on connaît maintenant. C'était simple. Mais avec son singlet en main, il va voir dans son coffre pour prendre un entonnoir et... il tombe sur un tuyau en caoutchouc que le garagiste Marquès avait oublié dans l'auto quelques jours plus tôt. Il n'a donc pas dû imbiber son singlet. Il a enfoncé le tuyau dans mon réservoir par un côté, puis il a bien aspiré par l'autre bout (ça, c'est dégueu, croyez-moi), puis quand l'essence est arrivée dans sa bouche, il a fermé

avec le pouce et présenté le tuyau dans son propre réservoir. Il a ainsi pu transférer deux ou trois litres et est reparti sans problème. Un miracle!

Une autre fois, avec Michel et Yves, nous sommes partis à trois pour une grande marche à pied, en suivant l'Inkisi que nous avons dû traverser sur une pirogue assez petite, dont les bords atteignaient presque le niveau de la rivière. Il ne fallait pas trop se trémousser. J'avais déjà fait de la pirogue étant plus jeune et je m'y sentais très à mon aise. Mais pour mes deux compagnons, à voir leur figure inquiète et comment leurs mains se crispaient sur les rebords en bois de la pirogue, je compris vite qu'ils n'en menaient pas large et étaient prêts à faire leurs prières. L'Inkisi est une large rivière à crocodiles. On en voyait à l'occasion près de Kisantu. On se prenait pour Stanley et Livingstone, mais nous nous demandions qui pouvait bien être le troisième personnage. Nous avons ainsi fait un tour de près de 20 kilomètres pour rentrer harassés mais heureux à la maison. J'avais en traversant un village récolté un certain gazon rempli de petites fleurs rose-mauve que j'ai repiqué le lendemain dans mon jardin. Ce fut du plus bel effet.

Paul et Annie Demunter

... étant arrivés les premiers à Lemfu vers 1962, et donc les plus anciens, étaient considérés par tous les Noirs, y compris l'abbé directeur de l'ICR, comme le couple senior nous représentant. Ainsi par exemple, c'étaient eux qui avaient préséance sur tous les autres professeurs blancs, lors du repas de fin d'année ou lors de manifestations sportives ou culturelles¹. Les Demunter étaient un peu comme les *boss*, mais entre nous, il n'y avait aucune hiérarchie. Ils étaient francophones tous les deux et avaient deux jeunes enfants. Paul aimait les grandes voitures américaines. Et comme son père possédait un garage Chevrolet en Belgique, il lui envoyait chaque année une autre voiture (bonne, mais d'occasion). Ainsi Paul pouvait revendre sa « vieille » Fairlane ou Thunderbird et se faire un petit pécule sur cette revente, car les grosses bagnoles américaines étaient très prisées par les Congolais fortunés. Mais il devait faire doublement attention pour ne pas trop abîmer les ressorts et la carrosserie sur nos chemins délabrés. Il rachètera quand même ma première VW, lors de ma deuxième année à Lemfu, pour lui servir de seconde voiture. Il aimait aussi jouer aux cartes (manille) et possédait (fait rare à l'époque) une petite photocopieuse. Il était beau garçon et ressemblait même un peu à Antony Perkins. Son épouse, Annie, très jolie petite femme rondelette et noire de cheveux, elle ressemblait très fort à Elizabeth Taylor. Elle avait un sourire magnifique, mais une langue un peu venimeuse à l'occasion. Elle devait être la plus wallonne de notre communauté, avec nous et les Cornet de Kisantu, qui étaient de Liège, ainsi qu'André Demonty qui était de Petit-Rechain, pas loin de Verviers et donc pas loin de Herve!

Ils avaient une gentille fillette, Christine, un peu plus âgée que nos aînés (Franz, Denis Colpaert et Geert Delaender). Elle jouait parfois à la petite maman avec tous ces garçons plus petits qu'elle. Elle avait aussi un petit frère nommé Marc. Nous avons souvent gardé Christine et Marc, lorsque Paul et Annie allaient à Kisantu ou à Kinshasa.

¹ Chemisette sans manche que portent les hommes.

¹ Le même rôle était dévolu aux Maes à Kisantu, voir chapitre 19.

Les Lammens

...étaient certainement les plus retirés du groupe. Est-ce parce qu'ils étaient les moins francisés ou parce qu'ils habitaient la dernière maison au bout du Tanu? Ils n'avaient pas d'enfant. La jolie petite Thérèse toute blonde était surtout liée avec Wis Delaender, sa voisine, avec qui elle pouvait papoter dans la langue de Guido Gezelle autant qu'elle le voulait. Son mari, qui était bien le seul Européen du coin à ne pas jouer aux cartes, avait par contre une caractéristique assez spéciale : ce grand Flandrien aurait voulu être un cycliste professionnel et faire le Tour de France. Les circonstances (et ses parents, je crois) en ont décidé autrement. Mais il avait un souffle et une capacité thoracique tels qu'il écrasait tout le monde dans toute compétition demandant du souffle. Un jour, grâce à lui, l'équipe des sportifs de Kisantu-Lemfu écrasa l'équipe de Thysville dans une compétition olympique réunissant différents sports, natation, sprints et course tout terrain. C'est ici qu'il fit cavalier seul, loin devant tous les autres. Ah! oui, sacré Maurice!

Les Van den Plas

Francis, qui avait été célibataire un an, était revenu marié avec Suzane, une jeune dame d'origine hongroise mais s'exprimant parfaitement en français. Lui était un chauffeur assez risque-tout avec sa belle VW noire qu'il entretenait comme un sou neuf.

Je me souviens d'une fois où le petit pont enjambant la rivière Lukusu était bloqué par plusieurs camions qui avaient pataugé, puis s'étaient immobilisés dans la boue (le *poto-poto*). Il y avait bien six ou sept camions arrêtés, bloqués, embourbés ici et là, qui depuis cinq heures, qui depuis deux jours. Ils attendaient que ça sèche dans des positions souvent peu enviables, embourbés jusqu'aux essieux et parfois plus haut encore. Il y avait un passage dégagé, mais rempli de *poto-poto* sur une longueur d'au moins cinquante mètres. Autrement dit, il fallait un bon élan pour maintenir une certaine vitesse et essayer de piloter sa voiture dans un slalom sur ce savon mou. On est arrêtés, on va se faire pousser. Mais voilà Francis qui arrive avec sa Volks noire. Il regarde bien et rentre dans sa voiture. Il recula pour prendre de l'élan et s'est lancé dans le plus spectaculaire des slaloms que j'aie jamais vu faire en Volkswagen. Il faut dire que la Volks était très légère et se dépêtrait assez bien de cette boue dégueu-lasse. Mais ce n'est pas toujours le cas, et surtout quand des camions obstruent le passage ici ou là. Alors, on faisait pousser, moyennant *matabich*. Francis fonça donc à toute vitesse, car s'arrêter ou freiner là-dedans c'était signer un arrêt indiscutable qui risquait de s'éterniser bien longtemps. Nous, on s'est humblement fait pousser. Mais Francis, dédaignant payer un *matabich*, est parti comme un taureau sauvage, et il a réussi!

Et le taureau introduit dans ma comparaison me fait naturellement penser à un autre vrai taureau, introduit ailleurs et qui a peut-être moins bien réussi, lui! Je m'explique. Nous sommes dans les kraals (j'explique plus loin ce que sont les kraals) un jour que, je ne sais pourquoi, j'étais accompagné de Suzanne Van den Plas qui avait sans doute une course ou l'autre à faire à Kisantu. Or donc, nous revenions par les kraals, et c'était la nuit. Il fallait rouler prudemment car parfois, au détour du chemin, on rencontrait sans crier gare un gros troupeau de vaches. Et c'est bien ce qui arriva à un moment donné. Juste devant nous dans mes phares, à une dizaine de mètres pas plus, un énorme

troupeau ruminait et somnolait. Et là, en plein milieu du troupeau comme si de rien n'était, dans la lumière crue de mes phares indiscrets, un jeune taureau se comportait comme un vilain cochon, occupé qu'il était à besogner une gentille va-vache! Je rigolais. « T'as vu, c'est ça, la nature », dis-je à Suzanne qui me parut scandalisée et s'écria : « Oh! la sale bête! ». Mais lorsque le troupeau troublé par mes phares se mit en branle vers la gauche, la vache, celle qui était particulièrement pointée par le mâle, suivit naturellement le mouvement et désarçonna son taureau cavalier. Celui-ci, un brin éberlué, nous regardant de sa grosse tête encornée se demanda quel était cet intrus qui se permettait de troubler ainsi son opération de fécondation au moment le plus agréable. Il fut proprement éjecté de l'éjaculation, le pauvre, par un véritable *coïtus interruptus*, et on peut dire que la bave ne lui sortait pas des naseaux. Il se répandait partout et ensemençait vainement la terre alentour dans un arrosage saccadé. Ce que voyant, la chère Suzanne ne pouvait que répéter : « Oh! la sale bête! »... D'accord, ce n'était pas le geste auguste du semez mais la nature dans sa fonction la plus existentielle, surprise au beau milieu d'un troupeau en pleine nuit. Et peut-être aussi que la vachette était une jolie rousse et que le vaillant taureau se remémorait son dictionnaire *Larousse*, vous savez bien avec la fleur de pissenlit sur la couverture : « Je sème à tout vent »!

Les Waegemans

Les Van den Plas seront là durant notre première année à Lemfu, puis ils nous quitteront et seront remplacés dans la première maison par Paulo Wagemans (un autre ex-célibataire, prof de gym) et sa jeune et gracieuse épouse Nadine, qui avait travaillé aux éditions Hergé, dans le building de Tintin, à Bruxelles. Durant l'année 1965-66 alors qu'il était toujours célibataire, lors d'un grand rassemblement pour la visite du gouverneur de la province, Paulo était en cravate et veston et ne savait comment ni où se tenir, tant il se sentait gêné dans les entournures! C'est sans doute pour cela notamment qu'il est revenu marié l'année suivante.

Paulo était très blagueur, il aimait « guindailler » et en plus de l'éducation physique, il aurait pu enseigner la mécanique automobile. Il a participé à plusieurs rallyes. Excellent mécano : avec le moteur quasi neuf d'une carcasse de Volvo complètement accidentée, et une belle carrosserie d'un autre Volvo assez vieille, il se fit une voiture nouvelle, dans son jardin où il avait fait creuser une fosse. Je lui avais donné mes deux jeux de clés anglaises – et n'en ai jamais récupéré qu'un seul, peu importe! Il a bousillé sa « nouvelle » bagnole lors de rallyes assez fameux et fumants. Si bien que sa voiture était pas mal démolie lorsqu'il vint nous conduire à la Ndjili (aéroport) en 67, lors de notre retour en Europe. Il devait lancer le démarreur alors que la voiture était en vitesse et il n'avait pas de siège arrière!

Une autre fois, les Waegemans m'ont invité alors que je passais devant chez eux, pour prendre un petit drink comme apéro en leur compagnie. Bof! Ils me servent un whisky. Santé, ils dégustent aussi, santé! Puis se prennent au jeu et me poussent à accepter un deuxième verre bien rempli. Je m'en suis rendu compte, mais un peu tard. J'étais pompette! C'est la seule fois de ma vie, où je me suis vraiment senti saoul au whisky!

Lors de notre deuxième excursion à Zongo, avec les gens de Lemfu cette fois-ci, Franz approchait les deux ans et aimait beaucoup Nadine qui le chouchoutait. Mais Franz l'appelait Radine... Elle aimait moins cela!

Et puis, et puis, il faut que je vous raconte comment, sans le savoir, Paulo Waegemans fut l'objet de nos souvenirs annuels alors que nous étions à La Pocatière, des années après notre séjour à Lemfu. En effet, à La Poc, chaque année le 31 décembre, nous célébrions le réveillon et le nouvel an avec les Toussaint, les Coenen, les Colpaert au début, les Perrat (Jacques est le frère de Myriam Toussaint) bref tous des Belges, auxquels se joindront les Tirman. Or Jacques Perrat, le frère de Myriam, a fait les mêmes études que Paulo Waegemans à Louvain. Et un soir, lors d'un de ces réveillons en 72 ou 73, Jacques raconta quelques blagues qu'il faisait lorsqu'il était étudiant, notamment avec un certain Waegemans. On se regarde avec Yves, Nicole et peut-être même Noëlle – était-elle encore là – et on dit : « Tu as connu Paulo Waegemans, toi? ». Les langues se délient, on raconte ses souvenirs personnels avec Paulo, chacun de notre côté, constatant qu'effectivement, comme on dit, le monde est bien petit. Puis l'année suivante, dans la conversation, Paulo est revenu. On a blagué : « Tu as connu Paulo Waegemans, toi? ». Si bien que cela devint un jeu à savoir lequel parlerait de Paulo Waegemans le premier : Jacques ou moi. Et on rigolait bien sur le dos de ce brave Paulo, en nous disant que jamais il ne pourrait imaginer, là où il était maintenant – et Dieu sait où il était –, qu'on parlait de lui chaque année, alors que nous l'avions perdu de vue depuis 1968 pour nous, et 1965 je pense pour Jacques Perrat. Ce petit jeu dura des années, jusqu'en 2000 ou 2001 alors que par hasard ma sœur Marie-Ange avait rencontré une dame qui connaissait bien Nadine que nous avions connue au Congo. Oui, le monde est petit! J'ai reçu l'adresse de cette Nadine en même temps que j'ai appris qu'elle était veuve. On s'est écrit. On est allés la voir en 2002 et elle nous a appris que Paulo est mort très jeune, vers l'âge de 35 ans, en 78 ou 80 au Congo, d'un arrêt cardiaque alors qu'ils avaient une entreprise de camionnage et deux filles, je pense. Cette nouvelle a jeté un froid à tous nos amis « réveillonneux », même ceux qui comme les Toussaint et les Coenen n'avaient jamais vu Paulo. Ils avaient fini par le connaître et l'apprécier. Et dire que pendant vingt ans on a parlé de lui comme s'il vivait toujours. On lui a donné un petit sursis, en quelque sorte.

Notre maison

Notre petite maison était située tout à l'entrée de Lemfu, en face du carrefour dont j'ai parlé plus haut avec le massif de bambous et le Christ en croix. Attention, nous étions paraît-il le long de la route Alger-Le Cap! Rien que ça! Petite route en vérité, à une seule voie, venant de Kisantu et se dirigeant vers l'Angola plus au sud. Du sable et du *poto-poto*. En saison des pluies, nous avons souvent une forte averse le matin qui nous laissait des flaques et de la boue, et puis le soleil de midi pompait toute l'eau, séchait la boue, et vers 17 heures... les camions qui passaient faisaient de la poussière! Je vous jure que c'est la vérité! Et si vous ne me croyez pas, allez-y voir.

En face de chez nous, un très gros massif de bambous. Ce sont ces tiges vertes sorties du sol sans embranchements, très souples, avec lesquelles on fait des cannes à pêche ou des gros piquets que les porteurs d'eau portent aux épaules deux par deux. Non, je ne parle pas des deux épaules, mais d'une seule épaule de deux porteurs qui se suivent avec un fût d'eau suspendu à ce poteau. Ce bois est très

souple et résistant. La grosseur varie en fonction de l'âge et peut atteindre dix à quinze centimètres de diamètre. Quant à la longueur, les plus vieilles tiges de bambou mesurent facilement quinze mètres. Ces tiges sont creuses et faites de multiples sections successives, chaque fois séparées (ou réunies) par un gros nœud à l'intérieur. Ces tiges sont vertes, mais avec l'âge, elles ont tendance à jaunir, comme les cannes à pêche justement. Ce sont ces mêmes tiges découpées en lamelles qui sont aussi utilisées dans la construction des murs en pisé. Ce bois très fibreux et résistant est vraiment employé à toutes les sauces en Afrique. À la commissure des vieilles feuilles et de la tige, on pouvait trouver du « poil à gratter » particulièrement pernicieux que certains esprits mal intentionnés mettaient dans la nourriture d'un chat ou d'un chien qu'ils voulaient faire disparaître! L'intérieur d'un massif de bambous comme nous avions en face de la maison est souvent un repaire à serpents, paraît-il.

Notre petite maison était séparée de la route par un petit pont qui enjambait un grand caniveau (un fossé pour les eaux de pluie). J'avais même fait mettre une grosse porte-barrière à deux battants pour être un peu plus chez nous et moins sur la route. Nous avions à l'entrée une petite barza sur laquelle je revois encore Franz avec Nicole. Elle écrivait ou lisait, il jouait près d'elle. Je prenais souvent des photos : Franz qui embrasse la lettre qui va partir en Europe, Franz qui essaie de sauter en quittant le sol. Il pliait les jambes, les redressait et se hissait sur la pointe de ses pieds, mais n'arrivait pas à décoller. Il faisait quelques essais, puis rentrait à travers le rideau de rubans de plastique multicolores, qui pendait dans l'entrée pour empêcher les mouches de rentrer sans fermer la porte à l'air. On trouve ce même genre de rideaux dans le midi de la France et les pays méditerranéens. Puis il revenait aussi vite, se remettait à sautiller et parfois tombait sur ses fesses! Sur cette petite barza-véranda donnaient trois portes : à gauche en arrivant à la maison, mon bureau bien isolé; à droite notre chambre avec une porte extérieure toujours bien fermée à clé et une autre porte accédant à la deuxième chambre; et au centre une grande porte à deux montants qui ouvrait sur notre petit salon. Puis en enfilade nous avions la petite salle à manger. Au fond à gauche, la cuisine et au fond à droite, la deuxième chambre et la salle de bain. Puis, tout à fait au fond de l'autre côté de la salle à manger, une autre petite terrasse donnant sur l'arrière et sur le potager.

Car nous avions un beau potager, protégé par une bonne clôture contre les poules qui circulent partout. Et chaque parterre était lui-même surmonté d'un petit toit de feuilles pour protéger les jeunes pousses contre le soleil et contre la pluie battante. L'un et l'autre pouvaient être très dommageables pour nos légumes. Nous avions évidemment un jardinier qui ne chômait pas et nous avons eu quelques belles récoltes, comme tous les couples de profs derrière leur propre maison. Cela paraît bien beau et bien sympathique, écrit comme cela, mais à la vérité je me dois d'ajouter deux choses : c'était très petit, vraiment un petit nid. Et l'ensemble, qui n'était doté que de petites fenêtres, était plutôt sombre. Mais nous y avons été très, très heureux avec nos deux fils!

En octobre 65, donc un mois après notre arrivée à Lemfu, nous avons acheté un salon congolais, une table et quatre chaises basses sculptées dans un bois très dur, le wengé. Nous l'avons commandé à l'école St-Luc de Kinshasa et il venait de nous être livré. Les Colpaert aussi en avaient commandé un, mais en plus ils avaient commandé le gros coffre assorti.

La table basse, à 46 cm de haut, possède deux larges pieds et la planche principale, constituée d’une seule pièce, fait exactement un mètre de long, 48,5 centimètres de large et un peu plus de trois centimètres d’épaisseur. C’est une fameuse planche, sculptée du même motif que les chaises. Les quatre chaises longues étaient de type purement congolais, comme les chaises de *zamu* (sentinelle) qui y passaient la nuit à moitié couchés avec une couverture, près d’un feu. Il faut voir un de ces « fauteuils » pour bien comprendre son originalité. Il est fait de deux grosses pièces qui se croisent : l’une est une large planche avec le siège d’un côté et le pied arrière de la chaise de l’autre côté. La deuxième pièce est essentiellement le dossier qui rejoint le pied avant. Ces deux pièces s’entrecroisent sur une grosse tige métallique servant de pivot et sont vissées l’une à l’autre. On pourrait dire qu’on ne s’assied pas, mais on se couche à moitié dans ce genre de chaise de sentinelle. Mais on y est très bien mis, le corps presque droit. Ce salon congolais fait la curiosité de nos visiteurs encore aujourd’hui, près de cinquante ans plus tard au Québec où nous n’avons pas manqué de l’apporter. Il constitue peut-être la partie la plus riche de notre mobilier (avec aussi un énorme miroir doré romantique allemand)¹.

Dans notre petit jardin et alentour, il y avait profusion de ces plantes vertes qu’en Europe ou en Amérique on paie bien cher comme plantes d’intérieur. Là, elles poussaient à l’état sauvage au fond de nos jardins, dans les haies : des crotons, philodendrons aux noms savants, des caoutchoucs, des cactus, des couteaux et autres langues de belle-mère aux noms plus communs. Je me souviens en particulier de ces plantes vivaces aux feuilles épaisses, luisantes et bicolores : jaune et vert. On en avait partout, et aussi à Basoko. Les majestueux cannas, les bougainvillées, les acacias. Les arbres aussi : les frangipaniers aux pâles fleurs jaunes en hélices. Et à Basoko, les touffes de citronnelle dont les longues feuilles vertes coupaient comme des rasoirs, mais quel parfum! Et cet arbuste aux feuilles si sensibles qu’elles se rétractaient dès qu’on les touchait : des sensibles. Et que dire des dizaines de sortes de palmiers? Je ne sais si le nom existe, mais à Lemfu dans notre petit jardin, nous avons un « pili-pilier » . C’était un buisson donnant ces tout petits fruits ressemblant à des petits sacs rouges allongés, de deux ou trois centimètres de long. Ils ressemblent à des poivrons rouges miniatures, mais ce sont des piments d’une force terrible, appelés pili-pili. Un jour j’avais les yeux qui me piquaient. Je me demandais pourquoi, puis me suis souvenu que quelques heures plus tôt j’avais froissé une feuille du pili-pilier, même pas écrasé un fruit. Et puis je m’étais frotté un œil quelques heures après. Cela avait suffi pour m’irriter les yeux pendant plusieurs heures. C’est vous dire la vigueur du goût piquant! C’est délicieux en petite quantité, et quand on déguste une bonne *muwambe*, il est bon d’en mélanger un peu à la sauce. Mais attention, les néophytes doivent être très prudents, sinon il faut appeler les pompiers pour une bouche en feu! Je me souviens qu’un jour Anastase, notre cuisinier – tiens, je ne vous ai pas dit que notre jardinier s’appelait aussi Anastase! –, donc Anastase notre boy cuistot utilisa le mortier en bois prêté par la femme du voisin (l’infirmier noir) pour piler les noix de palme pour en faire la *muwambe* huileuse et onctueuse. Eh bien, sans rajouter de pili-pili, lorsque nous avons dégusté cette *muwambe*, nous avons déjà l’impression d’avoir la bouche en feu. Simplement parce que le bois du mortier et du pilon, quoique bien lavé, était imbibé en ses fibres de ce goût terrible, parce que la voisine avait sans nul doute écrasé quelques fois des grains de pili-pili dans son mortier pour en ajouter à ses repas.

Un jour, il plut tellement fort et en si grande quantité (mais heureusement pas trop longtemps) que nous avons assisté, Franz et moi, en bottes, à un phénomène étrange : la pluie n’avait pas le temps de pénétrer le sol. L’arrivée massive d’eau du ciel était plus rapide que l’absorption par le sable et la terre, si bien qu’en cinq minutes notre jardin devint un étang. On ne voyait plus un brin d’herbe et l’eau dévalait dans tous les sens.

Parlant de brin d’herbe, nous avons au Congo une herbe particulièrement prolifique et solide qui s’appelait le *paspalum*. Elle ne se semait pas et ne se mettait pas en rouleau, mais on la piquait brin par brin, comme les planteurs chinois ou les Vietnamiennes faisaient pour le riz. Puis il proliférait par des racines qui couraient sous la surface (rhizomes) et ressortaient en surgeons nouveaux. Après un ou deux mois, nous avions un très beau gazon. Mais Anastase – le jardinier cette fois – avait repiqué ses brins de *paspalum* sur toute la surface de notre petit jardin qui devait faire un carré de quinze ou vingt mètres de côté, avec notre « petite » maison à l’intérieur.

Tata Marcel

Notre voisin était *Tata* Marcel. *Tata* signifie papa. Il était infirmier de son état. Nous habitions les deux seules petites maisons voisines situées sur la grand-route, au bord de la grande propriété des sœurs de Notre-Dame. Il devait avoir plusieurs enfants mais nous connaissions bien la petite Chantal, leur petite fille qui était un peu plus jeune que Franz. Parfois ils jouaient ensemble entre les deux maisons. Et un jour on a eu bien peur, car dans son jardin, derrière sa maison, Marcel a vu et tué... une vipère cornue. C’est un serpent très dangereux, pas trop long, un mètre tout au plus, mais gros comme le bras. Elle est jolie, cette bestiole avec ses couleurs ocre, jaune, brun, fauve et des dessins plus foncés. Elle porte un genre de petites cornes et la nôtre avait avalé un œuf, qu’elle digérait sans doute quand il la surprit dans son sommeil. Il y avait un gros renflement dans son ventre. Nous avons eu des frissons *a posteriori*, en pensant aux enfants qui jouaient dans le jardin!

Un jour on est allés à Zongo, tous les profs de Lemfu et familles, et nous avons demandé à Marcel s’il désirait nous accompagner avec sa famille, car il était quand même un notable à Lemfu. Il a dit oui, mais il vint seul en excursion. Sa femme ne comprenait pas le français.

Franz adorait jouer dans le *poto-poto*, la boue. Je le revois encore avec ses petites bottes blanches, les genoux salis et les mains brunes pour s’être imprégnés de la glaise congolaise.

Les frères Demilde

Un jour, au début 66, un camion s’arrête et deux Blancs en descendent... Je les reconnais de suite : Yves Demilde et son petit frère Marc. J’avais bien connu Yves à Bukavu, une quinzaine d’années plus tôt. Il sera même chez les scouts. Il sifflait comme un merle chanteur et rigolait beaucoup. J’avais aussi connu Luc, l’aîné de la famille, à Bukavu et à Poko durant les vacances 1950¹. Quant à Marc, c’était le

¹ Voir les photos au dernier chapitre.

¹ Voir les chapitres 12 et 15

troisième fils de l'ex-commandant Demilde dans la Force publique de l'ancienne colonie à Stanleyville. Décidément! Mais que faisaient donc ces deux gaillards sur la route à Lemfu?

Ils commerçaient de la rauwolfia, une racine médicinale qu'ils allaient acheter en Angola. Que le monde est petit! Petite remarque d'ordre botanique et tropical, en passant. En allant vérifier l'orthographe de cette plante médicinale, je constatai que le dictionnaire *Larousse* donnait sur la même page une belle illustration du fameux arbre des voyageurs – dont j'ai parlé dans le chapitre 10 sur Basoko, à la mission des sœurs –, le ravenala qui est un des arbres les plus décoratifs de l'Afrique car ses larges feuilles (comme celles du bananier) sont toutes en éventail. Il appartient d'ailleurs à la même famille que le bananier (les musacées), et si on l'appelle arbre du voyageur, c'est parce que les interstices entre les tiges des grandes feuilles et le tronc conservent naturellement l'eau de pluie et peuvent ainsi constituer une bonne poire pour la soif. Cette soif des voyageurs me fait naturellement repenser aux deux frères Demilde qui savaient lever le coude. Vous l'allez lire!

Ils étaient donc très portés sur la bière, surtout le plus jeune, Marc, que je n'avais pas connu à Bukavu. Il faut ici que je vous raconte, chers lecteurs, chers Anagnosophile, la quantité qu'ils ingurgitaient. Quand on les voyait arriver, Nicole et moi on comptait vite nos bouteilles de Skoll et de Primus, pour voir si on en avait assez et si on ne devait pas courir chez Colpaert ou Fossaert pour faire quelques provisions supplémentaires : il en fallait au strict minimum une caisse de douze. Attention : les bouteilles de bière là-bas n'ont jamais été des petites bouteilles individuelles de 333 millilitres comme au Québec ou de 250 millilitres comme en Belgique, mais des bouteilles de 750 millilitres pour deux ou trois personnes. Mais avec eux, une bouteille était toujours pour une personne. Et en deux heures de conversation – de plus en plus oiseuse –, ils abattaient facilement chacun six ou sept bouteilles. Avec les Demilde, boire n'était pas un vain mot. Un jour, ils m'ont raconté la virée qu'ils avaient faite en Angola, dans je ne sais plus quel poste frontalier.

Ils étaient avec deux copains et après leurs achats, après le souper avant d'aller au dodo, ils se sont naturellement mis à boire. Que faire d'autre? Il y avait contre le mur, me dirent-ils, vingt-quatre caisses de douze bouteilles de 750 millilitres. Ils ont donc commencé à boire, puis à éliminer les caisses, une par une. À quatre bons buveurs, cela va encore assez vite.

Puis, un des quatre s'est levé, rempli et crevé de sommeil. Il a abandonné la partie. Restaient une bonne quinzaine de caisses et trois soiffards! La nuit avance. Les caisses diminuent. Ils se levaient à l'occasion pour aller faire place et vidanger, puis revenaient s'asseoir. Restaient dix ou douze caisses. Un deuxième homme se lève et rend les armes. Les deux autres continuent. Minuit, une heure, deux heures... et je lève mon verre, et je bois, et je vais pisser, permettez... Ils sont arrivés au bout de leurs efforts et ont vidé les derniers casiers. Incroyable, mais ce n'est pas fini! Il n'était plus l'heure de dormir, mais de déjeuner... Ils demandent qu'on leur apporte le déjeuner. Mais il faut bien arroser cela. Il y avait là deux bouteilles de champagne qui n'attendaient que d'être débouchées. Et voilà comment on termine la nuit par un petit-déjeuner au champagne! Ils n'ont pas dormi cette nuit-là, ont repris leur camion et sont repassés au Congo. Hein!

Une autre fois, un Espagnol passait devant chez nous, et curieux en voyant ma Volks devant la maison, il arrêta son camion, heureux de rencontrer un Blanc dans ce patelin. On le fait entrer, on offre une bière et on fait connaissance. Yves Colpaert était aussi chez nous. Pour flatter sa vanité espagnole et pour dire quelque chose, on lui parle de El Cordobés, le fameux toréador de ces années-là, 1966-67. Il nous répondit en parlant de l'Amérique du Sud. On ne comprenait pas bien. Ou plutôt on comprenait qu'il n'avait pas compris. On répète notre question, on lui parle du toréador... Il nous répond en parlant de « *el Conquistador* ». Là, c'est nous qui nous regardions. Il nous a fallu cinq bonnes minutes à Colpaert et moi pour nous rendre compte de la confusion totale de notre voyageur, car il parlait mal le *francés* et disait souvent *si* pour non, ou lorsqu'il ne comprenait pas... En réalité, il nous parlait de Cortés (*el Conquistador*). Confondre Cordobés et Cortés... amusant!

Une vie paisible

Ô vous, les jeunes Anagnosophile, vous les lecteurs du XXI^e siècle qui êtes aguerris à toutes les techniques de communication instantanée à travers le monde entier; vous grands manipulateurs de téléphones portables, iPad, iPod, et tous ces gadgets de haute technologie dont je n'ai même pas idée, qui s'améliorent de jour en jour et coûtent de plus en plus cher; vous pour qui la télévision de grand-papa et les vidéos de papa sont relégués dans un passé oublié ou presque, il faut quand même que je vous rappelle que lorsque nous étions à Lemfu, en 1966-1967 – ce n'est pas si loin pour moi –, nous ne disposions pas de téléviseurs, d'accord. Pas d'ordinateur, d'accord, et conséquemment pas d'internet – cela n'existait pas encore. Mais pas de téléphones non plus. Les radios que nous pouvions capter étaient toutes des radios africaines qui serinaient à longueur de jour les mêmes chansons accompagnées à la guitare ou par de petits orchestres aux sonorités colorées, mais toujours de même mouture. Quand nous voulions prendre les nouvelles de Bruxelles ou Paris, il fallait un bon appareil à ondes courtes et la qualité de la réception laissait à désirer. Nos seuls moyens de communication étaient le tam-tam, quand il n'était pas fêlé, la voiture quand elle n'était pas en panne, et la parole quand elle n'était pas enrouée. Il y avait aussi le message écrit quand nous avions un papier et un crayon... Non, je ris, mais il faut vous demander comment nous faisions pour communiquer avec des personnes de Kisantu que nous désirions inviter, par exemple? Eh bien nous pouvions les inviter de vive voix, deux ou trois semaines plus tôt si nous avions l'occasion de les rencontrer, ou bien on donnait un message ou une lettre au premier qui se rendait à Kisantu. Et là, soit il le remettait directement à la personne concernée, soit il mettait une enveloppe à la poste.

C'est sans doute ainsi que nous reçûmes Pierre et Madeleine Gérard et leurs deux enfants, accompagnés par André Demonty, notre copain célibataire de Verviers. Nous les avons reçus en janvier 1966. Il faisait très chaud ce jour-là. Je revois encore les diapos qui ont été prises. Je suis en singlet, lorsque nous avons été visiter le barrage sur la Lukuga, avec notre « grosse » centrale hydroélectrique rien que pour nous! On suivait des sentiers parmi les hautes herbes. Mais quand je dis hautes herbes, j'entends de plus de deux mètres!

Durant ce même mois de janvier, nous aurons également la visite du père Dury, du collège St-Michel à Bruxelles. Le père jésuite qui m’a recruté pour venir à Kisantu, c’est lui. Il venait voir comment tous ces profs et médecins qu’il avait recrutés étaient logés, comment nous vivions et nous entendions entre nous et avec les autorités scolaires ou médicales locales. Il faisait son travail, quoi.

Je reviens à cette absence d’instruments de communication pour vous faire comprendre, vous les jeunes de l’an 2000, que nous étions donc fatalement moins perturbés par toutes ces communications que vous connaissez aujourd’hui. Nous utilisions plus souvent un agenda pour noter nos rendez-vous. Nous étions beaucoup plus calmes, moins stressés. Et ainsi vous comprenez que nous nous rencontrions facilement deux ou trois fois par semaine pour prendre un verre, vers cinq heures alors que bientôt le jour allait décliner, ou alors pour un bon petit repas. Nous aimions lire, nous promener, faire un peu de sport (volley, natation, tennis) lorsque nous en avions l’occasion, nous occuper de nos bébés, cultiver notre jardin et jouer aux cartes ou à des jeux de société.

Je ne vous ai pas dit que dans notre petite maison nous avions un frigo qui fonctionnait au pétrole, car le courant électrique, quand il n’y avait pas de panne, ne fonctionnait pas de la nuit. En effet, le père responsable préférait économiser notre petite turbine déjà bien âgée. Ce frigo de marque Kelvinator, que nous avions acheté je ne sais où, me rappelait le temps de Basoko et Poko où nous n’avions pas de courant électrique non plus¹.

Nous disposions aussi à Lemfu d’une cuisinière au mazout, comme toutes les cuisinières là-bas, mais la nôtre avait un four avec une belle porte en verre, si bien qu’on y voyait ce qui mijotait à l’intérieur... miam, miam, les bons soufflés au fromage! Cette cuisinière avait été achetée par les sœurs pour compléter le mobilier de la maison. Les autres femmes du Tanu en étaient jalouses! Attention, à Basoko, Poko, Watsa, Irumu et Bunia, lorsque j’étais gamin avec mes parents, toutes nos cuisinières fonctionnaient au bois. Ne confondons pas l’histoire de Kisantu et Lemfu avec la préhistoire du Congo belge.

Deux animaux qui volent, mais pas d’oiseaux!

Pour terminer cette petite revue de notre petite maison de Lemfu, j’aurais encore à vous parler de deux espèces bien particulières d’animaux. La première de ces engeances concerne ces mammifères ailés, vulgairement appelés des chauves-souris et plus scientifiquement des chiroptères, c’est-à-dire des animaux dont les ailes sont des mains. Eh oui! Nous en avons tous sous la toiture de nos maisons, et il nous arrivait fréquemment à Nicole et à moi de les entendre la nuit qui menaient un chahut assez considérable juste au-dessus de notre chambre. On avait l’impression qu’elles se pratiquaient à la course à pied, car on entendait un léger clapotis, un petit martèlement qui tambourinait rapidement à travers toute la largeur de notre chambre, comme si on venait de leur donner le départ pour un sprint de championnat. Étaient-ce des pipistrelles ou des roussettes? Je ne saurais dire, n’étant pas un spécialiste de ces chiroptères. Je peux juste vous dire qu’ils étaient évidemment noctambules et insectivores, et que leur nom savant chiroptères vient du fait que leurs ailes sont en fait leurs mains et leurs bras effilés, rejoints par cette fine peau qui leur sert d’aile et supporte leur vol très rapide. Si

¹ Chapitres 10 et 12

on vous demande incidemment quel est le point commun entre un chiroptère, une chiromancienne et un chirurgien, vous pourrez répondre que c’est toujours la main, *kheir* en grec, qui se conjugue avec l’aile (*pteron*), la divination (*manceia*) ou l’opération (*ourgia*)!

Tous les jours à Lemfu, nous nous asseyions à l’extérieur pour prendre une petite bière ou un jus de fruit, de cinq à six ou sept, l’apéro avant le souper. Comme nous sommes juste sous la ligne équatoriale, le crépuscule tombe toute l’année à la même heure, vers six heures. Les différences sont minimales et ne se perçoivent pas. Si bien que chaque jour, nous entendions les chauves-souris logeant sous notre toit se promener, s’animer, s’apprêter à sortir. On voyait leurs petites gueules se pointer sous les solives. Elles se rassemblaient tous les jours à la même heure, vers 5 h 55. Et nous nous disions, comme si on entendait un clocher au village : « Tiens, voilà les chauves-souris, il va être six heures ». Et puis, pataf! à six heures cinq exactement, tous les jours, elles plongeaient pour aller se nourrir de milliers d’insectes, durant la nuit. Elles nous plongeaient dessus, littéralement, redressant leur vol rapide juste au moment où elles allaient nous toucher. C’était un peu effrayant, mais très impressionnant. Remarquez qu’on se faisait vite à ce petit jeu quotidien. Cela était vrai aussi chez les Colpaert, Demunter, Fossaert, Lammens ou De Laender. Elles se lançaient toutes en même temps dans un envol qui nous frôlait dans nos fauteuils de jardin. Mais il était inutile de baisser la tête, jamais une chauve-souris n’aurait heurté nos vénérables têtes de profs. Grâce à leur écholocalisation¹ qui utilise le système du sonar, elles ne se trompaient jamais sur la présence d’un obstacle devant elles. Et c’est ce même système qui les renseigne sur la présence et la localisation parfaite d’un moucheron ou de tout autre insecte. Encore heureux qu’elles étaient capables de distinguer un petit moustique et un gros prof! Les deux peuvent gronder, bourdonner, vibrer, ronfler, les deux peuvent piquer, mais l’un a des ailes et l’autre a du zèle!

Les chauves-souris partaient en chasse et rentraient au petit matin. La nuit, on les entendait parfois au-dessus du plafond de notre chambre. C’était ultra-comique, car au bruit qu’elles faisaient, on imaginait des choses. D’abord des courses : c’est facile à reconnaître. Ça galopait dans le sous-toit et traversait la largeur du plafond de notre chambre à coucher. Au début, on pensait que c’étaient de vraies souris ou des rats, puis on a pensé qu’un chat ou un autre animal prédateur venait troubler la paix de nos chauves-souris, mais peu à peu on s’est fait à l’idée que c’étaient bien nos chauves-souris qui s’amusaient. On peut aussi supposer que c’était comme un atterrissage sur toute la largeur de la maison, parce qu’elles revenaient en course ou en chassant le moustique. Peut-être même glissaient-elles en atterrissant, comme les avions supersoniques lorsqu’ils rejoignent le porte-avions. Puis il y avait les règlements de compte : ça chahutait, et ça criait même, comme si l’une mordait l’autre. Ah! oui, de véritables bagarres. Parfois, c’était un petit cri d’amour, enfin je suppose... Ça piaillait à l’occasion : sans doute les rejetons tout heureux que maman vienne les nourrir? Avez-vous déjà vu une chauve-souris donner le sein? Après tout, c’est un mammifère comme vous et moi. Non, vous n’avez jamais vu ça? Eh bien, il faut que je vous dise : moi, non plus! Ha, ha! j’veus ai bien eus, hein!

Si d’aventure vous aviez une chauve-souris égarée dans votre salon — on ne sait jamais, cela nous est arrivé au moins deux ou trois fois. La pauvre tournait, volait sans trouver d’issue à sa prison, jusqu’à

¹ Je préfère ce terme à écholocation, mais les deux sont valables.

ce qu'elle échoue de fatigue dans les rideaux ou s'accroche à un meuble près du plafond... Mais si vous vouliez la prendre à ce moment, hop! elle s'envolait et recommençait son manège. Le seul truc qui réussisse et que j'ai employé quelquefois, c'est d'aller chercher un essuie (une serviette éponge) que vous gardez en main et tendez au-dessus de vous dès que la chauve-souris arrive. Elle n'a pas le temps de l'esquiver et tombe dedans. Vous laissez alors tomber la serviette que vous ramassez et roulez en boule, et vous jetez le tout dehors. Elle ne demandera pas son reste et s'enfuira au plus vite – pas la serviette, non : la souris chauve!

L'autre espèce dont j'ai à vous dire un mot, ce sont les guêpes – à moins que ce ne fussent des abeilles? Vous vous demandez ce que des abeilles ou des guêpes peuvent avoir à faire dans une maison. Nous aussi on se le demandait, jusqu'à ce que nous arrive cette étrange aventure...

Un après-midi bien ordinaire, nous commençons à trouver, Nicole et moi, que parmi les mouches et moustiques qui traditionnellement viennent nous rendre une petite visite de courtoisie, vers cinq ou six heures quand arrive la brunante, il y a décidément ce soir beaucoup de guêpes ou d'abeilles (je n'ai jamais su les différencier avec leur corps en partie jaune et leur dard tout aussi piquant chez l'une que chez l'autre). Je parierais plutôt pour des guêpes car elles n'étaient pas très grosses. Bizarre. Au fur et à mesure que les minutes passent, les guêpes se font de plus en plus nombreuses. On a beau fermer portes et fenêtres, il en vient de partout, au point que nous trouvons la situation suffisamment dangereuse pour nos enfants et nous-mêmes. Nous prenons nos cliques et nos enfants (ou nos enfants et nos claques, j'ai oublié l'ordre des choses) et allons nous faire inviter chez les Colpaert pour le souper! OK, c'est correct. Nous sommes chez Yves et Noëlle qui sont ravis de rajouter quelques assiettes à leur table. Comme la nuit tombe, je vais voir où en est la situation à la maison.

Malheur : notre maison, intérieur et extérieur, bourdonne à qui mieux mieux. Elles essaient toutes de rentrer à l'intérieur, notamment par l'interstice assez large sous la porte. Comme la lumière intérieure semble les attirer, je ne fais ni une ni deux. Je pénètre dans cette demeure à haut risque, je rejoins le commutateur, j'éteins tout... et j'allume le plus possible de lampes extérieures. Je referme la porte et fous le camp. Sauve qui peut! Et comme un bon apiculteur je n'ai pas été piqué. On verra comment cela va évoluer.

De retour chez les Colpaert, bon souper (je suppose, car je ne m'en souviens absolument pas), bonne soirée (je suppose, toujours pour les mêmes raisons), puis vers neuf heures du soir, on se décide à aller voir, avec Franz (ou Franz et Pierre). Il semble bien que l'invasion soit terminée. Il n'y a plus le chahut précédent. Beaucoup de guêpes marchent par terre sur la barza, comme mortes de fatigue, mais le gros du peloton semble avoir disparu. Dans la maison, un bon coup de balai pour éliminer les cadavres et les vagabondes qui traînaient. Il devait en rester deux ou trois cents, et trois ou quatre fois plus sur la petite terrasse. On garde bien les lumières éteintes, mais nous croyons que le gros du peloton ou de l'essaim a disparu. On vérifie la chambre de notre fils Franz (ou de nos fils Franz et Pierre, selon la date où l'événement arriva). Et on n'entendit plus jamais bourdonner. Par curiosité, le lendemain, j'ai été chercher à l'extérieur pour voir si un essaim ne s'était pas accroché à quelque grosse branche sur un arbre à proximité. Et sais-tu quoi, lecteur ami compréhensif de ma

faible mémoire? Eh bien je ne me rappelle absolument pas si oui ou non j'ai vu un essaim. Il me semble raisonnablement que si j'en avais vu un, je m'en rappellerais.

Conclusion de cette étrange surprise que la nature nous réserva : je suppose qu'il s'agissait d'un essaim en quête d'un nouvel espace où s'accrocher et qui se serait égaré dans notre demeure parce qu'il y faisait plus chaud ou plus clair qu'à l'extérieur. Heureusement, si on a eu peur il n'y eut pas le moindre mal.

Nos deux écoles, nos étudiants...

Pour ma troisième année d'enseignement, me voici donc dans une école de filles, tenue par une quinzaine de religieuses belges et congolaises, les sœurs de Notre-Dame (le même ordre que l'école de la rue Puits-en-Sock, à Outremeuse à Liège, là où ma mère, Nicole et mes sœurs ont étudié). Ceci me fait un fameux changement avec le collège St-Pierre de Kisantu, où il n'y avait que des garçons. C'est une école propre où toutes les filles, je pense, sont internes et portent l'uniforme, une simple robe de cotonnade bleue. Il y a parmi elles quelques filles qui sont postulantes pour la congrégation des sœurs de Notre-Dame. Elles portent déjà une sorte d'habit plus religieux avec un voile sur la tête. Dans ces régions, le deuil d'une personne très proche se marque en se rasant la tête. Il arrivait certains matins qu'une fille se présente en classe la tête complètement rasée. Ce n'était certes pas le moment de rire, car c'est qu'elle venait de perdre un parent, un frère ou une sœur. Les filles sont aussi disciplinées que les garçons, mais étudient peut-être un peu moins.

Comme je suis le seul professeur laïc blanc, je fais l'objet de beaucoup d'attentions et d'amitié de la part des sœurs. C'est la jeune et dynamique sœur Pierre-Marie qui était responsable de mon horaire et elle me gâtait, me demandant si j'accepterais tel ou tel horaire. J'avais essentiellement le français, l'histoire et un cours particulier qui s'intitulait « Questions d'intérêt général » et que nous appelions le QIG, une sorte de cours de culture générale. On pouvait y parler des sujets d'intérêt général que l'on voulait : les pyramides ou la danse, un barrage ou la déforestation...

Lors des deux dernières années, je reçus un horaire complet avec des classes uniquement le matin. J'avais donc tous mes après-midi libres. J'étais vraiment gâté. Les autres cours étaient tous donnés par des religieuses ou des monitrices laïques. Je me souviens de deux jeunes femmes qui s'exprimaient très bien et enseignaient dans les petites classes. Elles étaient devenues nos amies.

Lors de la deuxième année, comme je l'ai expliqué plus haut, Danny Fossaert deviendra également professeur dans cette école Notre-Dame. Les filles que j'avais comme élèves avaient entre douze et seize ans. Elles n'allaient pas jusqu'à la sixième secondaire, mais s'arrêtaient en quatrième ou cinquième secondaire, à moins qu'elles ne continuent dans la section école normale pour devenir institutrices. Il faut savoir que ces filles devaient s'occuper elles-mêmes de leurs repas à l'internat, ainsi que du nettoyage et de toutes les corvées inhérentes à la tenue d'un internat. Comme nourriture, elles avaient vraiment peu de viande et poisson : une boîte de sardines pour six par jour, et une poule ou un lapin une seule fois par semaine.

Si elles devaient être punies, en général la sanction les obligeait à rester de corvée à l'internat. Elles étaient donc privées de cours cette journée-là, ce qu'elles détestaient.

Sœur Pierre-Marie était jeune, bien portante, très souriante, charmante même, et dynamique! Elle aurait été digne d'un film à la Whoopi Goldberg... Je la revois encore durant les jeux de fin d'année, sorte de jeux de Saint-Louis dont j'avais encore été l'organisateur en partie. Lors de ces jeux amusants, elle constate qu'une élève a triché. Elle se lève de sa chaise, va reprendre l'élève qui devait transporter une orange sur une cuiller dans la bouche, et l'oblige à repartir de la ligne de départ. On a filmé cela.

Nicole, lors de la deuxième année là-bas, a rencontré une de ses anciennes camarades de l'école Notre-Dame d'Outremeuse. Elle était devenue novice chez les sœurs de Notre-Dame et avait été envoyée à Lemfu. Que le monde est petit! Nicole m'a dit que cela faisait tout drôle de la revoir en costume de religieuse et je la comprends

Un jour, je donnais mon cours, quand j'entends une élève crier dans la cour de récréation. Il n'y avait là rien de spécial, sauf qu'à ce moment, je vois toutes mes élèves se lever d'un bond et courir à la fenêtre! Je me demande ce qui se passe. Je n'avais pas compris que l'élève dans la cour criait *nioka!* – un serpent! Cela a suffi pour interrompre le cours du cours pendant une bonne dizaine de minutes, le temps de les calmer, de leur demander de rejoindre leur place, de se taire, et de leur parler un peu pour calmer leur grande frayeur. C'est terrible comme les Noirs, les filles en particulier, peuvent nourrir une peur viscérale envers tous les serpents, même inoffensifs. Cela vient certainement du fait qu'ils marchent souvent pieds nus et sont fréquemment victimes de leurs morsures.

Une autre fois, pour un examen oral de QIG, les filles devaient trouver chacune un sujet différent sur n'importe quelle question d'intérêt général pour un exposé de quatre ou cinq minutes devant la classe. Voyant leur embarras, j'avais sans doute proposé différentes possibilités : construction, navigation, agriculture, littérature, mœurs, chant et danse, Égypte ancienne, que sais-je? Et une fille (une petite assez grassette qui devait avoir quinze ans) avait choisi de parler pendant les trois ou cinq minutes de la danse carrée. Je n'approfondis pas plus et accepte le sujet, bien que j'eusse vu un ou deux sourires parmi ses amies. Lorsque vint son tour, trois semaines ou un mois plus tard, je vois ses camarades qui riaient sous cape. Je remarquai aussi que beaucoup avaient des mines et des regards pleins de sous-entendus. Je me demandais ce qui se passait et je compris très vite. La danse « carré » – et non pas carrée – n'est pas du tout une sorte de danse carrée comme on en connaît au Québec, au Far West ou dans les bandes dessinées de Lucky Luke. Pour ces filles-là, la danse est dite « en carré » lorsque la jeune fille fait devant des partenaires masculins et devant le public une figure en forme de carré. Je ne comprenais toujours pas, et je voyais les mines amusées des amies qui savaient que la jeune étudiante avait choisi un sujet plutôt scabreux à expliquer. Alors, elle s'est plantée sur l'estrade devant toute la classe et nous a montré (en fait c'est à moi que s'adressait la démonstration, car j'étais, je pense le seul à ne pas comprendre) ce qu'était le carré en question. La femme présente son dos et, en cambrant les reins, remonte les fesses en haut à droite, puis les déplace en haut à gauche, et toujours sans changer de place redescend son popotin vers la gauche, puis le ramène à droite pour terminer son carré. Et ainsi plusieurs fois consécutives. C'est assez lascif, surtout si le haut du corps et les jambes restent parfaitement immobiles. Seuls entrent

en mouvement les deux hémisphères non cérébraux de la démonstratrice. C'est peut-être cette figure qui s'appelle la quadrature du cercle! L'ensemble est assez sensuel et les filles noires font très bien ce mouvement, d'après ce que j'en ai vu. Il a fallu un peu calmer la classe, faire comprendre à la demoiselle que le sujet, quoique très intéressant, n'était sans doute pas d'intérêt général comme l'intitulé du cours le voulait, et ramener les esprits à un peu de calme avant de continuer le cours. Je me demande maintenant, *a posteriori*, quelle tête j'aurais faite si la sœur Pierre-Marie ou une autre se fût présentée à la porte juste à ce moment-là! Mais il faut vous rassurer en vous certifiant que jamais une sœur n'est venue frapper à la porte de ma classe pendant les trois ans où je fus digne professeur dans cet établissement.

L'école pour garçons s'appelait l'Institut Christ-Roi. De l'autre côté de la route, là où tous nos amis du Tanu étaient profs, c'était également une école normale qui formait des futurs instituteurs de primaire. Nous n'avions rien à voir avec cette école, un peu comme le CRS à Kisantu. Mais il arrivait que les deux écoles aient congé le même jour, notamment en mars 66. On entendait de la musique partout et on voyait des bandes d'étudiants endimanchés, mais toujours bien séparés. Il arrivait même aux garçons, plus expansifs, de danser tous ensemble au son des orchestres enregistrés, mais là où étaient les garçons, vous n'auriez jamais vu une demoiselle. Et réciproquement. Ce n'est pas qu'ils ne se sentaient pas attirés l'un par l'autre. Que du contraire! Mais jamais leurs mœurs ne leur auraient permis de s'afficher un groupe avec l'autre, et encore moins un garçon avec une fille!

Jamais un gars et une fille ne se promenaient main dans la main. J'utilise l'imparfait, car j'ai constaté sur des films d'actualité que cela a changé : en 1990, la révolution culturelle a envahi les mœurs des sociétés bantoues. Mais à notre époque, en 1965, un Blanc aurait pu s'étonner de voir deux garçons de 16 ou 20 ans se promener la main dans la main. Or c'était une situation fréquente. Cela n'avait rien de provocant pour les Noirs et signifiait simplement que nous avions affaire à deux grands amis (et rien de plus, j'insiste). Et honni soit qui mal y pense, aurait dit ce cher Winston (Churchill) qui fut décoré de l'Ordre de la Jarretière...

Une naissance et des noces

Naissance de Pierre et mariage de Christian et Betsy

Durant cette première année à Lemfu, Nicole nous a fabriqué notre deuxième petit Bonsang. Comme la naissance était prévue pour la fin juillet, et que les règlements de l'aviation civile internationale (OACI) recommandaient aux futures mamans de ne plus voyager en avion à partir du septième mois, Nicole a donc dû partir avec notre grand Franz un peu plus tôt, en juin. Et pour des raisons un peu semblables, mais concernant le bébé, elle reviendra plus tard que moi, avec nos deux garçons. Je la revois encore quand, au début de la seconde année pour Lemfu, j'étais à la N'Djili, en train d'épier les passagers qui sortaient de l'avion sur le tarmac. Elle est descendue avec Franz qui marchait sagement à côté d'elle, Pierre dans ses bras. Puis à la douane avec ses bagages, elle a récupéré le landau et ses valises et retrouvé son petit mari.

Mais avant d'assister à leur retour, transportons-nous en Belgique où Nicole et Franz seront choyés par Ambroise et Martine, ses parents. Elle ira aussi se reposer à la mer – La Panne, Adinkerke –, un

jour à Wégimont, et aussi évidemment à Bois-de-Breux, où mes sœurs seront ravies de gâter leur neveu et où Christian prépare son prochain mariage avec Betsy Müllender de Verviers, une jeune fille très sympathique qu’il a rencontrée au Grand Bazar de Verviers, où ils travaillaient tous les deux. Puis Nicole sera à l’aéroport de Bruxelles, Zaventhem pour m’accueillir début juillet.

Pendant le congé de 66. Nous sommes à Liège et à Bois-de-Breux. Comme le premier accouchement a été très rapide, on prend ses précautions et le docteur nous conseille de prendre rendez-vous à la clinique Beuregard (Là précisément où Ninou était née dix ans plus tôt, en septembre 56) pour le 27 juillet, si l’enfant n’est pas encore arrivé. Ce sera un accouchement provoqué. Marie-Ange a assisté avec moi. Tout s’est bien passé, bien et vite. Gros bébé, le plus gros de nos quatre à 2,750 kg. Le lendemain (ou deux jours après), c’est le mariage de Christian et Betsy. Pour une fois qu’elle était en Belgique, Nicole ne pourra assister à ce mariage. J’irai seul avec Franz, puisque je suis le témoin et que Franz, filleul de mon frère, doit porter le coussinet de soie avec les deux alliances. Le même jour, je conduis les jeunes mariés de Verviers jusqu’à Liège pour qu’ils puissent voir Nicole le jour de leur noce. J’en profite pour regarder un peu la télévision dans la chambre, car c’est la grande finale de la Coupe du monde 1966, qui a lieu en Angleterre, et j’assiste ainsi à la victoire de... l’Angleterre qui défait l’Allemagne! C’est le parrain Jean-Marie, frère de Nicole, qui nous offre le landau. Josiane est la marraine et le baptême fut célébré par mon ancien aumônier scout, Yvon Mors, à l’église de Grivegnée, Bois-de-Breux

Nicole restera encore en Belgique environ deux mois, puis comme je l’ai dit ci-dessus, viendra me rejoindre avec Franz et Pierre, le petit frère, vers octobre. Que j’étais ému en les voyant descendre de l’avion sur le tarmac à la N’Djili...

Noces de diamant de mes grands-parents Bonsang de Herve

Le 9 août 1966, toute la famille côté Bonsang se réunit place Albert, notre ancienne demeure¹ pour célébrer un fameux anniversaire : les 60 ans de vie conjugale de mes grands-parents. Dix ans plus tôt exactement, nous étions déjà ici. Mais cette fois-ci, on n’a pas pu inviter les arrière-petits-enfants devenus trop nombreux et un peu envahissants. La seule exception a été pour le dernier-né, notre petit Pierre, qui sera dans les bras de mémère sur la photo officielle. Pour cette circonstance, j’avais composé un poème sous forme d’acrostiche (lisez toutes les premières lettres des vers) dans lequel je passais en revue toute leur descendance, et que j’ai lu à l’occasion des noces de diamant de mes grands-parents. Il est reproduit en page suivante.

De l’autre côté de la feuille où j’avais écrit cet acrostiche, je lis, griffonnés, les noms des personnes de la famille issue de grand-papa et mémère, et dont il est question à ce moment.

Les onze petits-enfants par ordre décroissant d’âge :

Franz Hock	Liline Renard	Yvon Hock	Gilles Renard
Francis Renard	Gilberte Hock	André Bonsang	Marthe Renard
Christian Bonsang	Lucien Renard	Micheline Renard	

¹ Voir chapitre 4

Les Hock sont issus de tante Marthe et oncle Lucien Hock; les Renard sont issus de tante Évelyne et oncle François Renard; quant aux deux Bonsang, c’est Christian et moi.

Les 18 arrière-petits-enfants, en ce jour d’août 66, se dénombraient ainsi :

Cinq Hock, deux chez Franz et Gaby Sougnez : Éric et Axel; trois chez Yvon et Jeanine Skuvie : Thierry, Muriel et un deuxième garçon dont j’oublie le nom.

Cinq Skuvie, de Gilberte et José : Herbert, Édrick mon filleul, Christophe filleul de Marie-Ange, et les deux filles Nadia et Sarah.

Deux Bonsang, chez Nicole et moi : nos deux aînés Franz et Pierre.

Deux Baurens, fils de Liline et Norbert : Norbert et Gisèle.

Trois Dupagne, fils de Marthe et Léon.

Un Renard, Jean-Pierre, fils de Francis et Paulette.

Christian venait de se marier le 27 juillet 66, alors que Gilles, Lucien et Micheline Renard étaient encore célibataires.

Nos loisirs

À Lemfu, nos principaux loisirs étaient doubles : il y avait d’abord la joie de se voir, de s’asseoir ensemble chez l’un ou chez l’autre. Nous nous fréquentions beaucoup et partageons beaucoup de notre temps et même de nos repas. La bière ou le jus de fruit de 17 heures était quasi sacré. Le vol plané des chauves-souris, les potins de la semaine, le temps, la pluie, les boys, Kisantu, les courses, mais aussi les projets de vacances, les lectures, nos cours, nos voitures, les blagues d’Yves, une recette, les enfants évidemment... Tout fait farine au bon moulin, dit le proverbe. Et nos moulins à paroles étaient en pleine forme. On aimait se voir, converser, être ensemble.

Le deuxième loisir, purement masculin celui-là, était la manille, ce jeu de 32 cartes. On faisait une sorte de petit

BELLE MOISSON

M’autorisera-ton à célébrer ce jour,
À chanter avec tous un magnifique amour?
Rien ne m’est plus facile et pour pouvoir le faire
Il suffit d’évoquer en cet anniversaire
Au travers de deux cœurs battant à l’unisson

En soixante ans d’union une belle moisson :
Trois enfants : Évelyne et puis Marthe, les filles,

Franz enfin, le garçon... Cela fit trois familles
Rayonnantes de joie. Onze petits-enfants
Arrivent tour à tour et bientôt grandissant
Nouent des liens féconds, appellent à la vie
Cinq Hock et trois Dupagne, un Renard, cinq Skuvie.
On n’oubliera pas deux Baurens, deux Bonsang.
Il fallait que ce nom marque les liens du sang.
Sans compter celui que, vu son récent mariage,

Bien sûr, mon frère aura fabriqué en voyage.
On est au bout du compte... aujourd’hui, car après,
Nous en aurons encore. Et cela sans arrêt.
Sachons nous résumer : nous serons à cinquante
Avant que dans cinq ans, on fête la suivante.
Nous vous disons merci, nous vous félicitons
Grand-papa et Mémère, enfin nous vous aimons.

championnat trimestriel réunissant quatre joueurs sur six possibles deux fois par semaine, à partir de 7 ou 8 heures du soir jusque 10 ou 11 heures. Celui qui recevait (et cela changeait à chaque fois selon un calendrier préétabli) devait prévoir une réserve de bière suffisante, les cendriers et les lampes à pression, car vers 9 h 30 ou 10 h, l'électricité nous quittait. Je t'ai déjà expliqué plus tôt, ami Anagnosophile, les raisons de ces interruptions quotidiennes de lumière : notre petite centrale hydroélectrique (rien qu'à nous) devenait vieille et il fallait la préserver des trop grandes fatigues.

La manille se jouait donc à quatre par roulement, mais nous étions bien cinq et parfois six : Delaender, Demunter, Colpaert, Fossaert et moi, puis aussi à l'occasion un prof célibataire (Piet Dujardin ou Jean Tihon). On jouait toutes les semaines (ou deux fois par semaine), le soir autour d'un verre de bière et sous la lampe à pression. On jouait pour de l'argent, mais très peu, cent points valant un franc congolais. Nous jouions pour des centimes congolais, si bien qu'à la fin du trimestre, quand on remettait les comptes à zéro, nous réglions nos dettes de jeu par cinq ou dix francs congolais... l'équivalent à l'époque de vingt-cinq cents ou au maximum un dollar, voire un dollar cinquante. Mais si petite que fût la mise, elle avait l'avantage de nous stimuler et de nous passionner au jeu. Ce n'était rien, mais cela suffisait à donner à ces soirées de manille une véritable ambiance de casino. Gilbert Delaender était très fort, mais Paul Demunter se défendait très bien également. Il faut dire qu'à la manille, on pouvait contrer, surcontrer et ainsi de suite... ce qui avait pour résultat de doubler chaque fois la mise. On faisait ce qu'on appelle une tournante, c'est-à-dire un jeu complet avec chacun des trois autres joueurs. Et un jeu complet comprend douze parties, douze donnes.

Cela allait vite. Pour compter, comme il y a 15 points par couleur, il y avait 60 points en jeu. Si nous avions 37 et les autres 23, on marquait 7. Remarquons qu'une partie nulle (30-30) devait se rejouer et les points de la partie suivante étaient doublés. De même quand on faisait « capot », c'est-à-dire qu'une équipe ne marquait aucun point même si elle avait ramassé des plis (car les 7, les 8 et les 9 ne rapportaient pas de points), eh bien les points coûtaient plus cher : on n'avait pas trente, mais soixante! En sans-atout aussi, les points comptaient double. Et enfin, chaque équipe était obligée de miser au moins deux fois en sans-atout sur six distributions. Alors quand c'était « sans atout obligé », sixième, ou cinquième et sixième partie, on ne pouvait faire aucune annonce... Quand on contraît, surcontraît, sur-surcontraît, etc., les points étaient chaque fois doublés et il n'y avait pas de limite au surcontrage.

La manille, comme le bridge, exige beaucoup d'attention mais permet plus de coups osés. Et comme il n'y a que huit cartes, cela permet une plus grande dextérité.

Nous faisions une tournante à quatre. Une tournante, c'est un ensemble de trois parties : chacun jouant douze jeux avec les trois autres. On jouait une première série de douze donnes : A (en nord) et C (en sud) contre B (en est) et D (en ouest), puis à la deuxième série, A et B permutaient pour faire : B-C contre A-D, puis à la troisième série, nous avions B-A contre C-D. On peut dire que A faisait le grand tour, alors que D restait toujours à la même place durant toute la soirée. Une tournante (donc 36 parties, s'il n'y avait pas de nulles, car une nulle obligeait à rejouer) se faisait en trois bonnes heures, donc cela prenait une soirée avec bière et lampe Coleman, car le courant nous était coupé fin de la soirée. Les lampes à pression de marque Coleman me rappellent les nombreux papillons de nuit

et autres insectes qui voletaient autour de nous, notamment les fameux « bombardiers ». On appelait ainsi certains coléoptères très coriaces qui faisaient un bruit de Dieu le Père en voltigeant autour de la lampe. Il arrivait, s'écrasait contre le mur, tombait, repartait, marchait un peu puis se renvoyait jusqu'à ce qu'il nous tombe sur la face ou dans notre jeu de cartes, et parfois dans notre verre de bière. On l'en retirait avec les doigts, on le flanquait par terre sur le ciment, on se levait et... crac! on l'écrasait dans un bruit sec et très marqué, car sa carapace ne cédait pas facilement sous notre poids. Puis, on prenait notre verre et on buvait à sa santé!

Nous avions évidemment beaucoup d'autres loisirs. Une soirée avec un ou des jeux de société, un peu comme les fameux *open house* de Kisantu. Mais ici c'était souvent avec les Fossaert et les Colpaert que nous jouions. Michel Fossaert adorait les jeux, et deux en particulier : le Go-kart, une course de karts avec divers aléas, et surtout le fameux jeu Ciné-flash que nous avons créé, Yves et moi, et que j'ai monté de toutes pièces. J'ai encore ce modèle unique au monde. C'est une sorte de Monopoly, mais ici il s'agit de réaliser un film de cinéma et de le présenter au festival. C'est assez long à jouer, très inventif. J'en parle davantage plus loin.

Il y avait les fêtes spéciales comme la Saint-Nicolas ou Pâques pour les enfants, leurs anniversaires, les deux ans de Franz le 2 mai 66, puis de Denis Colpaert et des deux Demunter, le réveillon de fin d'année pour les plus grands, parfois une *mwambe* spéciale. La *mwambe* est un repas typiquement congolais et délicieux fait à partir d'huile de palme, dans laquelle on fait cuire du poulet. Servi avec du *pundu*¹, du riz, des bananes et arachides grillées, et du pili-pili évidemment... À s'en lécher les doigts! En avril 66, une balade d'une journée à pied avec Yves et Michel, le long de l'Inkisi. Le 21 mai 66, il y eut un cocktail de réception champêtre organisé par les Van den Plas – était-ce pour fêter leurs noces qui avaient eu lieu en Belgique? Et avec les Fossaert et Colpaert, fin mai 66 – Nicole était encore présente –, dégustation d'une cuisse d'antilope à la braise.

Parfois une excursion à la piscine de Thysville ou au cinéma de Maydi. Je revois aussi des excursions au lac Ma Vallée, aux chutes de Zongo où nous avons déjà été une première fois avec les gens de Kisantu.

Après le congé de 66 et la naissance de Pierre, je revois, d'après mes dias : en novembre 66, kraal et visite à Mayidi (on montre la basse-cour, poules et lapins à Franz). Le 6 décembre, Saint-Nicolas. Le 27 décembre, excursion au Joli Site avec Colpaert et Fossaert. En janvier 67, à la piscine de Thysville avec les Demunter. Le 15 janvier 67, deuxième excursion à Zongo (notamment avec Nadine, voir plus haut avec les Waegemans). La première fois, nous y avons été avec les profs et médecins de Kisantu, en novembre ou décembre 64². Cette seconde fois, nous avions Franz et Pierre avec nous. Madame Waegemans, Nadine la jeune femme de Paulo, aimait beaucoup s'occuper de Pierre qui avait six mois. La première fois, au début de notre séjour, Franz n'était pas encore né et nous n'avions pas la ciné-caméra Yachika. Quand nous retournerons, avec la petite communauté belge de Lemfu, nous aurons Franz, Pierre et la caméra. Et avec Yves et Denis, nous sommes allés sur un petit banc de sable avec Franz, près de l'eau tumultueuse. Les deux enfants s'amusaient avec leurs petites autos. Cette excur-

¹ Ou saka-saka en kikongo, ce sont des feuilles de manioc bouillies et pilées que l'on sert comme des épinards.

² Voir chapitre 19

sion aux chutes de Zongo me fait penser à *Tintin au Congo*, page 35 : *Uele, Uele, maliba makasi...* c'est-à-dire : Uélé, Uélé au courant très fort... Que dire de l'Inkisi aux chutes Zongo, et que dire de la Ruzizi entre Bukavu et Usumbura? Avec leurs chutes, ces deux rivières étaient rapides et dangereuses. Je vous rappelle que nous pouvions nager, juste en haut des chutes, dans un recoin calme retranché derrière des rochers qu'il ne fallait surtout pas franchir! Sinon, oups! c'eût pu être le grand plongeon...

Un jour à Thysville, il y eut une compétition sportive Lemfu-Kisantu contre Thysville. Nous avons gagné grâce à Lammens, super champion en cross. J'ai participé au grimper à la perche, à une course, et en natation pour faire le quatrième d'un relais, mais j'avais dû *compétitionner* dans une course de barrage avec Raymond Maes pour savoir lequel de nous deux serait le quatrième. Je gagnai notre course à deux, mais j'arrivai bien fatigué à la course relais officielle. On ne devrait jamais faire une course de barrage peu avant la vraie compétition. Est-on assez idiot quelquefois? Quand vint le temps de replonger, j'étais pas mal épuisé. Je ne sais plus si nous avons gagné ou perdu, mais on s'est bien amusés! Tout cela entre Blancs. C'est un peu l'ère coloniale qui continuait.

Toujours en janvier, retour à la piscine de Tysville, cette fois avec les Fossaert et les Colpaert. Le 12 février au lac Ma Vallée, on prend les mêmes et on recommence. Le 3 mars, visite du gouverneur de la province, grande fête et démonstrations gymniques par les jeunes des deux écoles. Le 26 mars, Pâques chez nous. Le 1^{er} avril, encore au Joli Site toujours avec les mêmes. En avril, une balade dans les kraals (voir explication ci-après) me permet de prendre une très belle diapositive d'un anneau de Newton. C'est un phénomène extrêmement rare que je n'ai vu que cette fois-là dans ma courte vie (j'ai 75 ans au moment d'écrire ces lignes) : c'est comme un arc-en-ciel aux sept couleurs séparées, mais qui forme un grand rond dans le ciel, avec le soleil pour centre! Le diamètre dans le ciel était trop grand pour que je puisse prendre tout l'anneau sur un seul cliché, mais quand même. Qui, parmi tous mes fidèles Anagnosophile si sages et si observateurs, en a déjà vu un? Qu'il se lève et crie bien fort : moi, moi! Hum! je n'entends rien. Deviendrais-je sourd? Je pense que oui!

La route de Kisantu

Comme je l'ai déjà dit quelque part, Lemfu est situé vers le sud, vers l'Angola, à une trentaine de kilomètres de Kisantu. Lorsqu'on quitte Kisantu, après un gros village, on roule jusque Mayidi où se trouve le Grand séminaire des pères jésuites, où sont formés de grands jeunes hommes congolais qui désirent entrer dans la compagnie de Jésus. Mayidi doit être à une douzaine de kilomètres de Kisantu, puis au kilomètre 15 à peu près, vers la droite, on voit une barrière qui ouvre la route des kraals. Laissons cette route à notre droite, continuons la route officielle, chemin de terre et pierraille qui aurait été, m'a-t-on affirmé, une des routes qui réunissait Alger et Le Cap, une route panafricaine dans le sens nord-sud! C'est à la fois exaltant quand on y pense, et dérisoire quand on la voit, mais je vous rassure de suite, il n'y a pas le moindre gros trafic international sur cette humble route à une voie. Vers le kilomètre 16 ou 18, on traverse sur un pont de planches une petite rivière appelée la Lukusu, qui doit faire cinq ou six mètres de large. Continuant notre route vers le sud et vers Lemfu, on rejoint à peu près au kilomètre 27 ou 28 une autre barrière venant de la droite : c'est la fin de la route des

kraals, qui rejoint donc la route nationale. Puis, deux ou trois kilomètres plus loin dans la brousse et les collines dénudées, on arrive au carrefour d'accès à Lemfu avec le crucifix près de notre maison.

La route des kraals, d'un nom néerlandais signifiant corral, fait donc une boucle à peine plus longue que la route officielle et a l'avantage de n'être pas empruntée par les gros camions qui détériorent considérablement la route officielle lors des chutes de pluie (ce phénomène n'est pas une exclusivité québécoise), et permet d'éviter la Lukusu et son fameux pont qui, en saison des pluies, se révèle être un fameux bouchon : le centre bourbeux de toute la circulation locale qui réunit bien malgré eux beaucoup de camions enlisés jusqu'aux essieux et incapables de s'en sortir avant que la boue ait séché.

Les kraals, Mayidi et les jésuites

Maintenant que vous avez fait connaissance avec cette route des kraals, vous devez savoir qu'il s'agit d'une propriété privée de très grande surface (comme les haciendas en Amérique du Sud) dans laquelle se promènent et paissent librement plusieurs troupeaux de cinquante ou cent bovidés à moitié sauvages, troupeaux aux vigoureuses saillies¹.

C'est dans ces kraals que j'ai pu voir et photographier le bel anneau de Newton dans un ciel serein et les magnifiques bougainvillées qui formaient tout un massif vert et rouge devant notre pare-brise.

Nous allions au Grand séminaire de Mayidi surtout pour deux très bonnes raisons : il y avait là-bas un frère Gust, au prénom bien flamand, qui était un excellent fermier cultivateur et produisait des légumes, des volailles ou des lapins pour la communauté blanche de Lemfu et de Kisantu... Et dans un tout autre ordre d'idée, il y avait là le père Van den Driessche, prof de morale, qui fréquentait beaucoup les profs et les médecins, et animait aussi un genre de ciné-club pour ses élèves et le public de Kisantu et de Lemfu. Ah! ces jésuites...

Le père Van den Driessche avait une pensée très moderne : il ne comprenait pas que, vu les menaces de rébellion et de viols possibles, les femmes blanches n'aient pas une crème ou une pilule du lendemain pour empêcher toute conception non désirée. Il était, en tout cas, prêtre pour nous conseiller la chose! « *Mijn God!* » était son expression favorite.

Spécialiste du cinéma, je lui donnais des copies de mes listes tirées de la revue mensuelle *Amis du film*. Il animait des espèces de ciné-clubs au cinéma de Mayidi, Grand séminaire. Un jour il présenta aux séminaristes le père Janssen (ex-prof à Bukavu, spécialiste de cinéma² qui venait avec le très beau film *Il grido* (Le cri) de Michelangelo Antonioni. Je l'ai revu au collège Albert. Il m'a beaucoup parlé du collège, de Jaumin, de monsieur Mortier divorcé – le fameux démon du midi à 40 ans!

J'ai aussi revu au collège Albert de Kin, mon prof de rhéto, le père Joseph Lefebvre, qui y enseignait en rhétorique depuis un an ou deux. Il adorait ses élèves (beaucoup de Noirs et deux ou trois Blancs) et préparait avec eux une pièce de Jules Supervielle...

¹ Voir plus haut ce que j'en dis à propos de Suzanne Van den Plas – qu'on aurait pu appeler la chaste Suzanne.
² Voir chapitre 15

Pour revenir au père Van den Driessche, il nous a fait une conférence sur le mariage dans le système de filiation matrilineaire à l'intérieur d'une société clanique bakongo plutôt patriarcale. Vous me suivez? Cela signifie simplement que c'est l'homme qui décide, mais l'homme issu de la lignée de la femme. Donc, l'autorité est conférée à l'oncle maternel. C'est d'une simplicité déconcertante, et nous étions tous déconcertés! Et il en a appris à plusieurs Noirs bakongos qui l'écoutaient avidement, car eux-mêmes se perdaient dans les complications de ce système matrimonial avec dot et tabous connexes. J'en ai déjà glissé un mot dans les chapitres précédents. Contrairement à nos systèmes occidentaux (français, allemands, britanniques, nordiques... mais j'émettrais des réserves sur les filiations espagnole et portugaise, où c'est le nom de la mère qui prédomine et se transmet), chez la plupart des peuples bantous la lignée familiale est d'abord matrilineaire. Cela signifie que c'est le clan de la mère qui a prédominance. Mais, et c'est là toute l'astuce, ce sont les mâles qui commandent. Alors en gros, cela donne une union où le père n'a rien à dire concernant l'éducation de ses enfants, mais la mère non plus. Ce sera l'oncle maternel qui aura les pleins pouvoirs sur la destinée de tous les enfants de sa sœur. En principe, c'est le frère aîné. En l'absence d'aîné, ce sera le frère le plus vieux. Et en l'absence de frère pour la mère, il faudra trouver un représentant mâle suffisamment âgé pour avoir l'autorité nécessaire. Il nous racontait ces coutumes et les tabous (interdiction d'union entre un homme et une femme) avec force détails. On sentait qu'il connaissait très bien cette matière et que ses connaissances en ce domaine lui étaient indispensables pour son cours. Le père Van den Driessche était un homme très souriant. Il portait toujours des lunettes foncées car il avait les yeux très faibles.

Je l'ai revu à La Pocatière en 1976, le 3 août, jour de notre anniversaire de mariage. La diapositive n° 4551 de ma collection, où il est photographié avec les quatre enfants devant la maison, rappelle ce passage. Il a aussi revu Yves Colpaert redevenu célibataire. À cette époque le père Van den Driessche enseignait en Rhodésie, à Salisbury (devenue Harare au Zimbabwe). Il n'avait guère changé et disait toujours son « *My God* » habituel. À moins que ce soit *Mein Goth!* en allemand, ou même *Mijn God!* en flamand?

Achats divers, achats souvenirs et souvenirs divers

Cette mauvaise route entre Kisantu et Lemfu est l'occasion de vous entretenir un peu de l'achat en Belgique de ma nouvelle voiture, parce que je l'ai fait équiper d'une protection spéciale pour lui éviter des gros bobos dans le châssis. Ce fut une Volks pour ne pas changer... Cette nouvelle voiture fut commandée dès le mois de mai 66, en Belgique où je l'ai réceptionnée et utilisée pendant les vacances de juillet-août 66. L'ancienne, ma première bleu métallique qui avait rendu de bons services et roulait encore, avait été complètement repeinte en ocre beige très pâle en avril 66. Et un jour Demunter me proposa de la racheter, ainsi cela lui en faisait une seconde. Ma nouvelle VW, nous l'appelions la SM (de sa couleur : sable marin). Annie Demunter aimait les belles bagnoles, les grosses américaines comme son mari en avait souvent d'occasion, à cause de son père garagiste en Belgique. Un jour il eut une Chevrolet GT – ces initiales signifiant Grand Tourisme, désignaient certaines voitures de catégorie sportive. Annie parlait souvent de la GT de son mari. Cela faisait bien, sportif et un peu snob. Alors nous disions SM pour la nôtre, et cela l'intriguait. Elle voulait savoir ce que signifiait SM, et on lui répondait

n'importe quoi : Sa Majesté ou Sport Majeur, pour voir sa réaction... Elle était un peu frustrée et jalouse. La nouvelle SM arriva un peu après Nicole, en novembre 66. Elle avait été accompagnée par un père missionnaire sur le bateau en provenance d'Anvers, pour économiser sur les frais de transport, comme pour notre première Volks d'occasion que nous avions réceptionnée en janvier 1964.

Comme nos routes étaient en terre et « tout-terrain », avec des trous, des roches et des dénivellations sur lesquelles il fallait être prudent, je fis installer sur ma nouvelle bagnole, par le garage D'Ieteren VW de Kinshasa, un blindage spécial qui consistait à ajouter une plaque d'acier sous le nez de la Volks, entre les deux roues avant, jusqu'à la pointe du coffre à bagage situé à l'avant. Le nez du châssis à l'avant était donc doublé d'un blindage protecteur en gros acier, comme on en met aux Volks de rallye. Car sur nos mauvaises routes de terre il arrivait que, dans les nids de poule, la voiture frappe de l'avant sur le sol et se casse carrément le nez du châssis. C'était une fameuse protection. J'avais aussi fait installer deux phares spéciaux halogènes sur les garde-boue, car ce n'était un secret pour personne que les lumières de la Volks n'ont jamais eu la puissance des phares des voitures américaines. Ces deux phares supplémentaires lui donnaient un air vraiment particulier. Notre coccinelle avait quatre yeux!

Nous avions parfois la visite de marchands « arabisés » à Kisantu et à Lemfu. On appelait ainsi les indigènes habillés d'une grande toge blanche qui les faisait paraître comme des Arabes, dont ils avaient sans doute la religion musulmane. Mais ils étaient surtout artistes et vendeurs itinérants de différents objets (peintures, sculptures) assez joliment travaillés qu'ils venaient nous vendre dans les maisons. Nous discutons les prix et avons ainsi acheté plusieurs sculptures en wengé (le même bois, aussi dur que l'ébène, dont était fait notre fameux salon congolais). Je pense notamment à une *mama* cendrier (en fait c'est une femme nue et à genoux, assise sur ses talons, assez stylisée, seins énormes et petits pieds raffinés, qui porte sur la tête un gros plat servant de cendrier). J'ai toujours aimé cette sculpture, puis des éléphants en ivoire, un buste de femme très lourd et assez volumineux fait par un sculpteur de Matadi, et dont j'ai revu quasi le même modèle – mais un buste d'homme cette fois – à une vente de trottoir à Malmedy. Bizarre... Quelques peintures aussi, et encore un mortier et son pilon, une musique likembe, un masque, un hochet, deux statuettes en ébène... Nous achetions soit à Kinshasa, sur la grande avenue du 30 Juin, à des vendeurs ambulants, soit à la maison à Lemfu.

Vol dans la Volks!

Parmi les belles pièces, et ce fut le plus cher de nos achats, il y aura un magnifique couvre-lit en fourrure d'antilope et de singe doublé de soie bleue. Il était très souple et on se voyait bien avec cette dépouille sur notre lit, Nicole et moi. Mais c'était réservé pour l'Europe. Nous n'allions pas étaler cela sur notre lit ici, car l'humidité et les insectes risquaient de malmener ce bel ouvrage. Il rejoignit sa boîte de carton et ses boules de naphthaline jusqu'à ce que nous le sortions pour recouvrir le dessus de notre grosse valise, lorsque nous quittâmes Lemfu pour l'Europe en juillet 1967. Hélas, hélas... Cette valise nous fut volée le jour du départ à Kinshasa! Et évidemment tout son contenu : le couvre-lit en question (5000 francs congolais!), sept ou dix robes légères en cotonnade colorée que Nicole s'était faites à partir de ces tissus vendus dans les magasins indigènes pour en faire des pagnes pour les femmes, une dizaine de paires de chaussures et notre caméra Yashica... Le jour du départ, il faisait

très chaud et notre avion avait été envoyé à Lubumbashi (ancienne Elisabethville) au Katanga pour y remplacer un appareil en panne et ramener en Europe un autre contingent de profs rentrant en congé (peut-être Gilberte et José Sckuvie et leur famille?). Nous étions donc reportés à un autre vol qui devait partir le lendemain matin. Avec deux petits enfants habillés pour partir et une chaleur qui vous assèche les cordes vocales et tout le fond de la gorge... je vous jure! Bref que faire? Je crois que c'est Gilbert qui nous accompagnait pour reprendre la voiture quand nous nous serions envolés. Mais là, on nous annonce que le vol est remis à demain. Que faire? Allons réfléchir au centre-ville, car la N'Djili (terrain d'aviation) est à vingt kilomètres du centre-ville. On devait en fait attendre que le bureau Sabena, en ville, nous fixe l'heure de notre départ le lendemain. Alors en attendant, on s'installe à la terrasse du Memling, le plus grand hôtel de la ville, qui prend à lui seul tout l'espace d'un quartier de maisons. On s'installe, on se rafraîchit, on s'occupe des enfants, et comme la voiture n'était pas stationnée sous nos yeux mais dans une petite rue adjacente à la terrasse, on se dit, bien prévoyants, il faut aller au moins tous les quarts d'heure vérifier la voiture, car elle était bourrée de nos valises : dans le coffre et aussi la grosse valise sur le siège arrière. Nicole y va une première fois, rien à signaler. J'y retourne cinq minutes plus tard, rien à signaler... Puis Nicole retourne une seconde fois... on y allait toutes les cinq minutes. Mais une fois, elle revient alarmée : une porte est ouverte! Je me lève et je cours! Jules César a dit « Veni, vidi, vici » (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu) pour décrire sa victoire sur Pharnace. J'aurais pu dire « Veni, vidi et victus sum » : Je suis venu, j'ai vu et je suis vaincu »! Cependant, je n'en suis pas à ces considérations latinistes. La grosse valise n'est plus sur le banc arrière! Je ferme la porte ouverte côté droit, monte dans la Volks et file au poste de police pas très éloigné et que je connaissais, grâce à Dieu. À Dieu ou saint Antoine que l'on prie pour les objets perdus? Perdus, oui, mais volés? Bref, au premier policier que je vois, j'explique en deux mots, trois gestes et un cri. Un soldat ou un policier m'accompagne et en bagnole, on refait deux fois le tour du quadrilatère. Il cherche les voleurs. Il les connaît et m'explique que ce sont des gamins. L'un ouvre la porte de la Volks avec un tournevis et un fil de fer pour lever le bouton de sécurité. Pendant qu'il opère, un ou deux autres surveillent la rue. C'est très rapide. Ils ne prennent même pas le temps de refermer la voiture et hop! la valise a disparu. Ils ont laissé les imperméables qui étaient là. Le flic soldat me dit d'arrêter, demande quelques renseignements à gauche et à droite... On fonce au « belge », la cité indigène. Il sait et m'explique où aller. Il s'informe. Aucune nouvelle, mais il est sûr de les connaître... Je ne peux que lui donner mon nom, mon adresse, le nom de Gilbert. Je lui explique que je pars pour la Belgique, mais reviendrai dans deux mois. En fait, je ne sais pas encore que je ne reviendrai que dans six mois¹.

Peu importe, lorsque je reviendrai, ils auront retrouvé nos voleurs qui auront tout liquidé (évidemment) et se seront débarrassés pour un prix dérisoire de la caméra (150 francs congolais, soit 50 cents ou un dollar!), car ils savent que c'est numéroté et facile à repérer, donc invendable. Comme ils sont tout à fait désargentés, on m'a bien fait comprendre qu'il était absolument inutile de les poursuivre, car ils étaient mineurs, impécunieux et que de toute façon, je ne retrouverais rien, sauf... la ciné-caméra qu'on me rendit et dans laquelle se trouvait encore un film sur lequel il y avait eu un coup de jour (la caméra avait été ouverte et le film un peu jauni). Maigre consolation!

C'est aussi à Lemfu, je vous le rappelle, qu'eut lieu l'invasion des fourmis dans la maison des Fossaert qu'elles ont simplement traversée. Cette invasion dura plus de deux jours et lorsqu'elles furent disparues, toutes les chauves-souris qui nichaient sous la toiture avaient été probablement avalées par les millions de fourmis migratrices – pas mi-gratteuses : elles ne se grattent pas à moitié! Voir à ce propos, la fin du chapitre 9 sur les insectes.

Kraal et talkie-walkie

Que voilà deux jolis noms bien français. Le premier est d'origine néerlandaise et fut consacré en Afrique du sud (les Boers étaient des Hollandais) et aussi au Congo. Il désigne, selon *Larousse*, un enclos pour le bétail. Mais il faut tout de suite ajouter que ces enclos n'ont pas les dimensions courantes d'une prairie en Belgique, d'un pré en Suisse ou d'un clos au Québec. Non! Et ce n'est pas pour rien que le mot « coral » vient de « kraal ». Pour un kraal ou des kraals, la forme plurielle est souvent employée,

Pour traverser les kraals, entre Kisantu et Lemfu, il nous fallait une bonne demi-heure de route. La route évidemment n'était pas asphaltée, de plus elle grimpait et redescendait suivant le relief particulièrement accidenté du pays. Enfin, ne vous en déplaise, à l'occasion ladite route était parsemée de bouses de vaches plus ou moins fraîches, et on y rencontrait même les troupeaux responsables de ces bouses. Et à qui donc appartenaient ces immenses pâtures? Je ne l'ai jamais vraiment su, mais soupçonne fort quelques soutanes missionnaires de pratiquer un zèle tout à fait pastoral : « Croissez et multipliez-vous », dit-il en levant sa houlette... En tout cas, cela constituait une évidente source de revenus – « Laissez venir à moi les petits cent francs » – et une bonne possibilité de découvrir d'excellents steaks sur vos assiettes.

Entre Kisantu et Lemfu (trente kilomètres de routes de terre), nous avions sur la deuxième moitié du parcours le choix entre deux routes¹ : la route officielle qu'empruntaient tous les camions, et la route privée où les professeurs et autres Blancs étaient autorisés à passer, car souvent la circulation sur la première route était bloquée aux environs des deux ponts sur la Lukusu. Tiens, en me relisant ici, j'avais oublié qu'il y avait deux ponts pour franchir ce ruisseau. J'ai expliqué ailleurs l'état lamentable de cette route lorsqu'il avait bien plu. Mais comme la route des kraals était moins empruntée, elle était également moins entretenue et surtout, il y passait beaucoup moins de véhicules, alors si la moindre panne nous y surprenait, nous devions patienter ou utiliser la débrouille. C'est ce qui m'est arrivé la première fois que j'allai à Lemfu avec Nicole et Franz, alors que nous habitions encore Kisantu. Nous avions été invités par les Colpaert. Je ne sais plus quelle panne idiote m'est arrivée. Il est vrai que les pannes sont toujours idiotes – j'en connus rarement des non idiotes, je dois dire. Peut-être avais-je crevé une deuxième fois, et alors il faut réparer et peut-être n'avais-je pas de pompe... Je ne sais plus ce qui nous arriva, mais grâce à Dieu, j'ai repéré pas trop loin une ou deux maisons indigènes. Je m'y dirigeai, et l'occupant avait la pompe ou la clé ou la pièce qu'il me manquait pour réparer... Grâce lui soient rendues! Mais le père Colpaert commençait à s'impatienter et à s'inquiéter. Je me rappelle qu'il

¹ Eh oui, en fin décembre 1967, à cause de difficultés diplomatiques entre la Belgique et le Congo!

¹ Je sais que je l'ai déjà dit mais, disaient les Romains : Bis repetita placent – les choses répétées plaisent.

faisait particulièrement chaud ce jour-là. Nous sommes arrivés un peu en retard chez les Colpaert qui se demandaient si Yves ne devrait pas partir à notre recherche. Heureusement qu’il ne l’a pas fait, car il pensait que, nouveau dans le coin, j’aurais emprunté la route ordinaire.

Comme nous devons souvent aller à Kisantu – au moins une fois par semaine –, l’un d’entre nous allait pour la communauté (chacun son tour) chercher le courrier, la viande, les légumes et le pain. Et comme en plus on ne savait jamais avec exactitude la route qu’il emprunterait, surtout au retour, puisqu’il pouvait s’être rendu compte à l’aller de la difficulté d’une des deux routes, on comprendra donc que je voulus acheter des talkies-walkies aussitôt en congé en Belgique. Mais il nous en fallait de puissants, pour quinze à vingt kilomètres de portée. J’y mis le prix. C’est mon cousin Yvon qui me les trouva, avec très grandes antennes et toute une série de piles. Ils marchaient bien, mais nous n’eûmes jamais l’occasion de les essayer dans les Kraals car...

Voici la bien triste histoire de deux talkies-walkies de belle allure qui étaient prêts à rendre de précieux services, mais que le destin fit basculer du toit d’un camion, en pleine brousse.

J’ai raconté ailleurs comment et pourquoi en ce début d’année 1967-1968, nous fûmes retenus en Belgique pour cause de mésentente diplomatique entre la Belgique et le Congo. La Belgique retenait ses ressortissants pour les protéger d’éventuelles difficultés, mais surtout pour exercer une certaine pression (d’autres diront un chantage certain) sur les autorités congolaises. Bref, on se tournait les pouces en Belgique. Puis nous sommes partis, le 24 décembre! Pas le 22 ou le 23, pas le 26 ou le 27 non, précisément la veille de Noël! Ils auraient pu attendre un ou deux jours avant de nous envoyer en Afrique, où nous arrivions durant les vacances de Noël, évidemment. C’est parfois con les décisions de l’administration. Nous, c’étaient les hommes, car toutes les épouses étaient encore retenues en Belgique. Et dans l’avion qui me ramenait au Congo se trouvait Gilbert Delaender, qui comme moi n’en menait pas large de laisser sa femme et ses deux fils ainsi en rade.

À Kinshasa, nous tombons sur les frères Demilde qui allaient partir pour Lemfu, justement. Je ne sais plus qui était venu nous chercher Gilbert et moi, mais nous voilà partis à deux véhicules. Or j’avais eu le malheur de parler de mes talkies-walkies aux frères Demilde et à Gilbert, et sans doute à d’autres qui nous accompagnaient. Et comme les Demilde partaient avec Gilbert en avance, on convient de les essayer sur la route, pour mesurer leur portée. On convient qu’à telle heure précisément on s’arrête là où l’on est et on essaie de s’appeler. Et si cela ne marche pas, on continue et on se rappelle un quart d’heure plus tard. OK! Je ne sais plus si c’est à la première ou à la deuxième halte, mais on entendait vaguement quelque chose, puis plus rien. J’étais dans le second véhicule, avec Fossaert je pense. On décide de continuer. On met la voiture en marche, on part, on roule et dix minutes plus tard, on débouche sur une énorme colonne militaire venant en sens inverse, une trentaine de camions militaires tous arrêtés. Et devant nous, le camion des Demilde où j’entends encore Yves Demilde dire à l’officier supérieur qui lui parlait : « Voilà, c’est lui, c’est le propriétaire des appareils ». Puis, gentiment, il s’efface et me laisse me débrouiller avec... un lieutenant-général, s’il vous plaît, très courtois du reste, qui m’explique qu’il s’agit là d’appareils émetteurs-récepteurs pour lesquels il faut un permis spécial. Il me les prend, ainsi que mon nom et mon adresse. J’ai eu beau m’expliquer, dire

quel usage précis nous espérions de ces appareils, comme je vous ai expliqué plus haut, rien à faire, il me les confisque et je n’aurai qu’à venir les rechercher d’ici quinze ou vingt jours au ministère des Communications. Il comprenait très bien mes explications, mais gentiment il les refusa et m’assura que je retrouverais mes appareils d’ici deux à trois semaines. Puis il rejoignit sa jeep de tête, leva sa badine et toute la colonne se remit en marche. Nous étions éberlués. Ce fut le temps des explications. Pour être sûr d’être bien entendu, Yves était monté sur le toit de son camion et essayait de me contacter avec l’appareil dont l’antenne déployée faisait bien deux mètres. Tu vois le tableau? Et à ce moment précis apparaît le long convoi militaire. Yves faisait toujours le singe au-dessus de son camion lorsque l’officier arrivé à sa hauteur s’arrête et l’interroge... Voilà la brève histoire de mes deux talkies-walkies.

Je n’ai jamais su s’il fallait dire talkie-walkie ou walkie-talkie car pour moi, c’est un peu la même chose : parler en se baladant ou se balader en parlant... Je dirais même que je me trompe plus souvent que je ne tombe sur la bonne formule, car probablement il me paraît qu’il faut d’abord partir se promener avant de se mettre à raconter¹. Mais enfin, les Anglais, qui sont plus souvent qu’à leur tour dans les patates, ont décidé que cela commencerait par un T : ils parlent d’abord, ils se promènent ensuite. Je veux bien les croire. Mais vous vous demandez avec justesse ce que sont devenus ces fameux talkies-walkies. Attendez la suite, c’est pas fini.

En tous les cas, on ne peut pas affirmer que cette année scolaire qui était déjà amputée du tiers de sa longueur commençait sous les meilleurs auspices pour les malheureux profs amputés de leurs moitiés! Il me fallut plusieurs voyages à Kinshasa pour récupérer ces appareils. L’officier supérieur étant absent, on me renvoya d’Hérode à Pilate ou de Charybde en Scylla, selon que je me prenais pour Jésus-Christ ou le divin Ulysse. Je dus d’abord aller au ministère des Communications, où l’on m’assura que les pièces litigieuses avaient été transférées au ministère de la Sûreté où je devais aller les récupérer! Je commençais à avoir un peu peur à me promener ainsi seul de bureau en bureau. S’il leur prenait l’envie de me retenir ici, qui pourrait jamais savoir où me retrouver, hein? Avez-vous songé à cette possibilité? Moi, oui! Je me sentais de plus en plus mal. Puis, on m’assura que je les aurais lorsque j’aurais complété certains documents. Il s’agissait de faire un plan des appareils, de dire quand auraient lieu les émissions (jours et heures), quelle serait leur durée et qui serait l’annonceur, à quelle adresse, etc. Tous des renseignements concernant une radio privée. Vous voyez le genre. Plan des appareils radio transmetteurs (!), horaires de diffusion, nom des opérateurs... ça sentait plutôt la radio clandestine. Je n’étais vraiment pas à mon aise dans ces couloirs des ministères. J’ai complété les documents en expliquant bien qu’ils étaient non avenus, qu’il ne s’agissait pas de radio... et lors d’une troisième ou quatrième visite, on me les rendit sans explications. Oui, oui, j’ai fait trois ou quatre fois les 300 ou 400 kilomètres aller-retour pour ces maudits talkies-walkies! Dès que je les ai eus en mains propres, je n’ai pas demandé mon reste et j’ai filé, sans mot dire. Dans les deux ministères susmentionnés, je n’ai jamais revu le gentil officier qui me les avait si gentiment subtilisés.

J’avais mes appareils, mais arrivé à Lemfu, au su de mes pérégrinations dans les couloirs de la Sûreté et en connaissance de la situation qui n’était guère très brillante, on convint qu’il valait mieux

¹ C’est ce que nous avons vainement tenté de faire. On a eu le walk, mais pas le talk!

ne pas les utiliser pour éviter toute surprise désagréable. C'était ça la vie au Congo. Alors je les cachai au fond de mon bureau.

Puis un jour, voilà qu'arrivent à Lemfu sans crier gare des soldats, baïonnette au canon, pour visiter tous les Européens, et surtout les Belges. Les interroger, voir... Ils arrivent à six dans ma maison, où je vous le rappelle j'étais seul avec mon boy, Nicole et les enfants étant restés en Belgique. Et le caporal de service me demande deux choses très précises : 1) Est-ce que j'ai des armes? 2) Est-ce que j'ai un appareil de radio émetteur? Mon sang ne fait qu'un tour. Est-il au courant des fameux talkies-walkies? Si je les montre, il sera fatalement au courant et ne voudra rien savoir. Il m'emmènera avec lui et Dieu sait ce qu'il pourrait m'arriver dans ce climat tendu et peu propice à la collaboration et à la bonne entente. Si je dis non, mais qu'il est au courant, il m'arrivera sans doute la même chose. Par contre, si je dis non et qu'il n'est pas au courant, je joue l'innocence de l'enfant qui vient de naître et là, j'ai des chances de m'en tirer honorablement, sauf s'ils fouillent et qu'ils trouvent les deux appareils au fond de mon bureau. Je risque et je dis non, en souriant : « Pas d'arme, pas d'appareil radio! Vous pouvez fouiller dans toute la maison ». Oui, oui, je jure que j'ai dit cela! J'en ai rajouté un peu et devant mon grand sourire, ils sont partis chez les sœurs. Les pauvres sœurs. Elles n'en menaient pas large! La supérieure, une dame âgée, était tout en émoi. Je suis arrivé aussi vite que j'ai pu pour la soutenir dans ce mauvais moment et expliquer encore une fois aux soldats que les sœurs n'avaient évidemment ni armes ni appareils émetteurs de radio! Et encore une fois ce fut une chaude alerte, mais rien de plus! Ils avaient sans doute reçu ordre de se montrer et de nous faire peur.

On était habitués, avec les barrages : j'ai souvent eu des soldats en armes dans ma voiture, ils voulaient simplement se faire transporter. Mais cette fois-ci, je leur ai juré que je n'avais pas d'émetteur (me demandant s'ils savaient et voulaient me faire avouer... ou pas). Alors, aussitôt après je me jure que ces maudits appareils qui étaient dans le tiroir de mon bureau m'ont assez fait peur et que je vais les donner. Personne n'en veut. Je les donne à un abbé noir, me disant que lui ne doit rien craindre de l'armée. Eh bien, il faut croire que je me trompais sur la supériorité des soutanes sur les uniformes, car il m'a avoué plus tard que l'après-midi même, il enterrait les deux talkies-walkies six pieds sous terre!

Cana à l'envers

Après cette histoire à vous faire dresser les cheveux sur la tête, si vous avez des cheveux, bien entendu (vous voyez comme je suis bon, je suppose que vous avez une tête!), c'est le temps de la récré. Voici une histoire à la Colpaert (et non pas de Colpaert). Cette histoire lui est arrivée à lui et à nous tous, mais n'est pas de son répertoire, quoiqu'elle soit excellente. Vous l'allez juger, comme aurait dit Molière. Elle est véritablement vraie, réelle, avérée et historique.

Or donc, nous avions l'habitude d'aller à la messe à la grande église de Lemfu, où un prêtre blanc de l'Institut venait célébrer la messe uniquement à l'intention du public des professeurs et de leurs familles. C'était vers neuf heures je crois, et très souvent c'est Yves Colpaert qui assistait le prêtre à l'autel. Il préparait les burettes et répondait aux prières comme un bon serviteur de messe. Et un dimanche...

Juste à la communion, le père semble troublé, il se retourne vers Yves ou plus exactement il l'appelle... Léger conciliabule. Yves paraît ennuyé, il va à l'armoire où est entreposée la bouteille de vin, la sort, la regarde, l'ouvre et y met son nez. Pas de doute, il y a un problème. Yves ne sait s'il doit rire ou non. Il revient au prêtre, et pour finir nous révèle que le prêtre a consacré du pétrole! Il faudra donc retrouver le vrai vin, nettoyer le calice et recommencer une partie de la messe entre l'offertoire et la communion... Tu parles d'une *joke*! Et vive l'Afrique. On suppose que le boy chargé de l'ordre dans la sacristie se sera trompé de bouteille. Extérieurement il n'y a guère de différence, mais dans le fond de la coupe, là, dans le calice, le pétrole a un bouquet nettement plus prononcé et un goût plus âcre. Là, tu ouvres la bouche et tu pètes des flammes! Aux noces de Cana, ils ont connu l'eau changée en vin, et à la messe de Lemfu nous avons connu le vin changé en pétrole! C'est assez original.

Vous vous rappelez l'histoire du barrage policier sur le pont de l'Inkisi à Kisantu, avec Philippe Giroul, racontée dans le chapitre précédent? Le soldat avait parcouru ma carte d'identité dont il faisait semblant de lire les pages, puis il l'avait retournée, parce que lorsqu'il était arrivé à la page contenant la photographie, il s'était rendu compte qu'il avait tenu le document à l'envers. Eh bien, j'ai quelques autres petites anecdotes amusantes ou vexatoires du même acabit à vous narrer. On pourrait les appeler :

Les gaietés de l'escadron

Les barrages étaient monnaie courante dans le Bas-Congo entre 63 et 68, je crois l'avoir assez dit. Mais comme je savais parler lingala et que le lingala était la langue des « ba-soldats », je m'en tirais en général avec les honneurs et le sourire.

Quand on voyait de loin un ou deux fûts, une ou deux lignes blanches tracées à la chaux, une tente ou une cabane avec quelques soldats autour d'un feu, c'était signe de barrage, signe qu'il fallait s'arrêter pour contrôle. Contrôle de quoi, on ne le saura vraiment jamais, mais malheur à celui qui aurait osé défier cette invitation à stopper et à sortir ses papiers. Alors contre mauvaise fortune on faisait bon cœur. Un jour en m'arrêtant, mes pneus avaient dépassé la ligne blanche tracée exprès pour qu'on s'arrête. J'avais osé défier l'autorité de la ligne. Un soldat me fit reculer de cinquante ou soixante mètres pour revenir et m'arrêter juste devant la ligne! Ce n'est quand même pas compliqué à comprendre qu'une ligne, ça ne se dépasse pas! Une autre fois, un soldat se lève s'arrête devant ma Volks et sans un mot, mais avec un geste, il se place devant la voiture et me fait signe d'allumer mes phares, pour « contrôler » et voir s'ils fonctionnaient. Puis, apaisé de ce côté, toujours sans mot dire, il me fait signe avec le pouce gauche pour que je sorte la flèche droite (à cette époque lointaine, nous n'avions pas encore de clignoteurs. Je sors ma flèche droite. Il regarde, puis change de pouce, le pouce droit. Aïe, aïe, aïe... je savais que ma flèche gauche était en panne. Que faire? Je lui dis que j'allais justement à Kinshasa pour la faire réparer ou acheter une nouvelle flèche! Rien à faire, il embarque avec moi jusqu'à un poste de police où je réexplique le tout à l'officier affalé à son bureau. Ce fut un détour d'au moins quarante kilomètres et une perte de deux heures. Mais ça, c'est l'Afrique!

Une autre fois, ils vous font enlever le siège arrière pour vérifier si le numéro du châssis, qui dans les VW est situé sous ce siège arrière, correspond bien à ce qui est écrit sur la carte du véhicule. Une

autre fois, deux soldats avec armes et bagages s’installent dans ma voiture, me demandant (gentiment) de les conduire à tel endroit, trente ou cinquante kilomètres plus loin...

Une autre fois à Kinshasa, je m’arrête là où je me stationnais toujours pour aller dans un magasin. Or, à peine arrêté, un soldat est là qui me montre un tout nouveau panneau d’interdiction de stationner. Ils venaient de l’installer et lui était chargé de cueillir tous les contrevenants. Je discute, rien à faire. Il me demande mes papiers et dans ma carte d’identité, je glisse un billet de vingt kutas (monnaie locale de peu de valeur). Cela marche neuf fois sur dix, mais je suis tombé sur l’incorruptible dixième. « Comment? Corruption de fonctionnaire dans l’exercice de ses fonctions? C’est grave, ça! Venez avec moi au poste. » J’ai eu beau me récrier que ce billet était là par hasard, je l’ai accompagné et j’ai dû patienter devant un autre officier qui m’a fait promettre de ne plus recommencer... Je m’en suis tiré cette fois-là. Mais un rien pouvait allumer une étincelle et provoquer un incendie.

Cela peut paraître étonnant, mais dans toute l’Afrique le procédé dont je viens de parler était reconnu et avalisé par tous. Un jour, André Demonty et moi débarquions de l’avion à la N’Djili (aéroport de Kinshasa). Le douanier nous fait ouvrir nos valises et cherche jusqu’à ce qu’il trouve quelque chose. Demonty avait une boîte de six crayons neufs. Le digne fonctionnaire des douanes congolaises sort un gros bouquin et cherche au mot « crayon ». Il prétend y voir une cote spéciale et reprend qu’il est interdit d’importer des crayons neufs, puis il ajoute immédiatement : « Il fait très chaud, n’est-ce pas? On a très soif quand on travaille ici ». On a compris, André glisse un billet de dix ou vingt kutas dans son passeport – le fameux *matabiche* – et le douanier a tout oublié!

Voici encore sur le même thème deux histoires croquignolesques.

Piet Dujardin, contrairement aux autres Flamands, avait un nom bien français mais était un vrai fils de Guido Gezelle¹. C’était aussi un célibataire très pince-sans-rire. Or, il devait prendre un avion assez tôt dans la journée et avait très peur qu’un certain barrage nouvellement installé sur la route de l’aéroport la N’Djili, route longue de 20 kilomètres depuis Kinshasa, ne vienne le retarder ou carrément compromettre son départ, car on nous avait rapporté que ce barrage s’amusait à faire ouvrir les valises. Or, qui rentre en Europe a nécessairement avec lui une ou deux valises bien remplies. Alors Piet avait trouvé le truc. Il avait placé juste au-dessus de ses effets personnels, quand on ouvre la valise, bien ostensiblement, une boîte à cigare de marque CD, les mêmes initiales que celles qu’on voyait sur les plaques minéralogiques des grosses voitures de la capitale et appartenant aux corps diplomatique (CD) ou consulaire (CC). Arrivé au fameux barrage, les soldats lui demandent d’ouvrir sa valise, ce qu’il fait posément. Puis voyant le petit cylindre métallique, le soldat lui demande : « Et ça, qu’est-ce que c’est? ». Piet au calme imperturbable répond : « Vous ne savez pas lire? Corps diplomatique! ». Et l’autre, tout confus, referme la valise et demande de laisser partir la voiture!

Yves Colpaert avait remarqué lors de nos nombreux arrêts qu’il y avait toujours, dans le groupe de militaires assis autour du feu, un soldat qui s’appelait Joseph... C’est un prénom très commun. Alors, il commençait la conversation au hasard : « Et comment va tata Joseph? –Joseph? – Ben oui,

mon ami Joseph, tata Joseph, celui qui est marié... et qui rit beaucoup... –Ah! Vous connaissez tata Joseph? – Ben, oui et c’est mon grand ami.. – Ah! bon, on laisse passer. Ça va, vous pouvez partir... » Ça, c’est l’Afrique!

La dernière histoire est authentique, mais je soupçonne Yves de l’avoir extraite d’une de ses blagues, à laquelle il aurait ainsi prêté vie. C’est une histoire qui se passe durant la guerre des tranchées, en 14-18. Un soldat allemand avait remarqué que parmi les poilus français, dans la tranchée en face, il y avait toujours quelque part un pauvre type qui répondait au doux nom de Joseph. Alors il criait : « Joseph, Joseph! » Un gars se levait de la tranchée française, répondait « Oui? » et pan! l’Allemand le tuait. Le lendemain, la même chose : « Joseph, Joseph! – Oui? »... Pan! Puis un troisième, le surlendemain. Mais un gars futé, du côté français, avait vu le manège et lorsqu’une autre fois, l’Allemand crie « Joseph! », il ne se lève pas et répond : « Oui, c’est toi, Hans? ». L’Allemand à son tour se lève et répond « Ya? » Et pan!

Congés en Belgique et voyage en Amérique du Nord

Il faut croire que je gagnais bien ma vie, car en cinq ans, j’ai pu nous payer quatre beaux séjours à l’étranger : la Grèce avec croisière dans les Îles, l’Espagne, Paris, puis il y aura l’Amérique du Nord et l’Expo – je vais vous en parler – et *last, but not least* comme dirait mon ami le grand Bill (William Shakespeare, ou *Chat qui expire*, comme disait ma mère), notre départ en bateau pour le Québec. Et par-dessus tout ça, l’achat de deux voitures neuves, une VW en 66 et la Ford Falcon en 68 – voir le prochain chapitre. Revenons donc à ce fameux voyage aux États-Unis et au Canada que nous fîmes en août 67.

Nicole avait vu dans le journal *La Libre Belgique*, dont nous recevions certains numéros en papier léger par avion, qu’au Canada il allait y avoir la fameuse expo universelle qui succédait à celle de Bruxelles. Je parle de Terre des Hommes à Montréal, en 1967. Elle proposa qu’on y aille, et ainsi nous pourrions voir ce grand pays pour lequel nous commençons à rêver d’un certain avenir, pour ne pas encore affirmer d’un avenir certain. Mais avant de vous détailler ce beau voyage, revenons d’abord brièvement un an en arrière, en Belgique.

Le 10 août 66, nous sommes allés chez les Colpaert qui habitaient dans la banlieue de Bruxelles.

Comme Pierre n’avait que deux semaines et qu’Yves avait prévu une petite promenade, nous avons laissé Pierre chez Noëlle enceinte de Guy, et nous (Yves Colpaert, Nicole et moi) sommes allés faire notre petite balade dans les environs de Bruxelles, avec nos deux grands garçons Franz et Denis. Nous avons d’abord été dans un petit parc d’attractions avec petits carrousels gratuits, comme on en voit beaucoup au Québec. Nous étions à Huizingen. Puis, nous sommes allés visiter le très vieux et beau château de Beersel qui n’est plus que ruines, mais encore bien planté sur son miroir d’eau dormante. Je me revoyais lisant les fameuses aventures de Bob et Bobette dont un album se passe ici. Nous avons visité la salle des supplices, marché sur le chemin de ronde, visité les cursives et pris beaucoup de belles photos. Puis nous avons rejoint Noëlle, la gardienne de notre petit Pierre.

¹ Prêtre et auteur flamand

Le 21 août, nous sommes à Waimes, chez les tout jeunes mariés Christian et Betsy de retour de leur voyage de noces en Espagne (ou à Majorque, je pense). Je nous revois sur la petite terrasse de la maison qu'ils louaient au frère du docteur germanophone qui avait accouché maman pour la naissance de Marie-Ange, à Basoko. Comme le monde est petit!

Le 28 août, nous sommes à Anvers chez les Rosen. C'est la dernière fois que nous partagerons quelques heures avec ce couple bien sympathique, Yan, Julia et leur petite et mignonne Inge qui partagea tant de ses loisirs avec Franz.

Le 27 juillet 67 – là je viens de sauter un an –, nous nous retrouvons à Bois-de-Breux, chez maman et mes trois petites sœurs qui grandissent en âge et en sagesse (hum!), Pierre fête son premier anniversaire.

En août 67, nous sommes en vacances à la mer, à Westende.

Et c'est le 14 août que nous nous embarquerons, Nicole et moi, pour un beau voyage en Amérique du Nord. Nous laissons nos deux fils chez nos parents et mes sœurs.

États-Unis, Canada et Expo 67

Parlerai-je ici ou dans le chapitre suivant de l'Expo 67 et de notre voyage aux États-Unis et au Canada? Ce serait mieux ici pour deux bonnes raisons : on est en 1967, nous n'habitons pas encore le Québec. Ce compte rendu fait donc toujours partie de ce présent chapitre. La deuxième raison, c'est que cela parle de notre voyage de 15 jours aux États et au Canada, mais tout l'exposé oral (diaporama) est vu et dit par un Européen. Il y a d'ailleurs dans le texte des choses, des réflexions, des prononciations européennes qui me font sourire aujourd'hui que je suis américanisé depuis plus de quarante ans.

Un jour que nous étions « en commissions » à Kinshasa, nous sommes passés au bureau Sabena pour y prendre les renseignements concernant un voyage guidé de deux semaines englobant le nord-est des États-Unis, l'Ontario et le Québec. Les quatre derniers jours étaient réservés à l'Expo de Montréal. L'employé nous a expliqué que depuis le Congo (Kinshasa), cela nous coûterait moins cher que depuis Bruxelles car le voyage étant plus long, la partie Bruxelles-Amérique serait fatalement moins chère; et comme la partie Afrique-Bruxelles nous était payée par l'État belge, c'était tout avantage pour nous. Le séjour paraissait bien intéressant et je me souviens avoir fait un gros chèque de près de 62 000 francs belges (ou 68 000?) de l'époque pour ce long voyage à deux avec beaux hôtels et presque tous les repas, et le voyage intérieur en autocar avec guide. Évidemment je récupérerai une partie de mes dépenses (le voyage Kinshasa-Bruxelles et retour) lorsque nous aurons fait ce voyage et que Sabena aura été payée par l'État belge. C'était un fameux montant pour un jeune couple, mais j'avais des réserves. Ce voyage, au fond, nous coûta un peu moins cher que notre nouvelle Volkswagen que nous avions achetée en juin 66. Tout finit par bien s'arranger, malgré le petit inconvénient que Nicole ne put revenir à Kinshasa avec moi en décembre 67.

J'explique dans un texte qui accompagne le long diaporama que j'ai tiré de ce voyage tous les détails que chaque dia nous propose. Il y a 281 diapositives pour deux heures d'enregistrement avec

grande musique. Je ne vais donc pas ici vous détailler ce voyage. Ceux que cela intéresse pourront toujours revoir les dias et le texte, et même l'enregistrement que j'en ai tiré lors de ma dernière année, chez le docteur Pierre Cornet. J'explique cela plus loin.

Qu'il me suffise de dire que ce voyage d'abord menaçait d'être annulé, car ce fut l'année où il y eut beaucoup de troubles sociaux et raciaux à propos des revendications des Noirs, surtout à Détroit où nous devions passer! Il fut retardé de plusieurs semaines et nous partîmes en toute sécurité le 14 août pour New York (quatre jours libres), puis Philadelphie, Washington, puis Gettysburg, puis Baltimore, puis Détroit, puis Niagara Falls (côté canadien, le plus beau), puis Toronto, puis Montréal (quatre jours), Expo 67, puis Québec et les Coenen... Voilà en gros les étapes de notre voyage.

Les États-Unis forment un beau et grand pays, très diversifié, très relax aussi. Agréable à vivre, souriant. Mais c'est au Québec que j'ai choisi de vivre!

Michel Fossaert m'avait offert de m'acheter tous les doubles de mes dias. Il me demandait de tout photographier deux fois et me laisserait choisir chaque fois la meilleure des deux prises. C'était chouette. Je suis revenu avec une moisson de près de 330 diapositives différentes, sans compter les doubles donnés à Michel. J'ai préparé le texte du diaporama, puis enregistré chez Cornet, un jour. Il avait fallu écouter, chronométrer à peu près la durée des compositions musicales de Dvorjak, Moussorgski, Vivaldi, Beethoven, *West Side Story* et musique folklorique haïtienne. Cela s'est très bien arrangé. Pierre Cornet avait un bon appareil enregistreur et les bonnes musiques que j'avais déjà préauditionnées et chronométrées. Alors, seul chez lui tout un après-midi (son épouse et son fils n'étaient pas revenus de Belgique non plus), je me suis installé avec un autre gros enregistreur, un qui diffuse, un qui enregistre musique et voix, le micro, mes carnets... Silence! J'enregistre! J'étais fatigué, mais le soir de cette journée de janvier 1968...

Catastrophe! Ma serviette en cuir dans laquelle j'avais remis toutes les dias est volée. La bande sonore n'était heureusement pas dans la mallette et ne fut pas volée, ni mes cahiers. J'avais posé la mallette sur la banquette arrière et elle me fut subtilisée durant un des arrêts que j'avais faits à Kisantu. J'avais laissé, comme toujours, la portière ouverte (non barrée). Heureusement, les doubles destinés à Michel Fossaert étaient à Lemfu. Mais on a retrouvé toutes les dias (sauf deux ou trois) 15 jours plus tard, au centre commercial. Un portugais me demande si c'est bien ma femme et moi qu'il a vus sur une dia aux chutes Niagara? Je dis oui! Il n'y a quasi pas de dia où je suis photographié, car c'était moi qui prenais toutes les photos. Alors de fil en aiguille, il me dit qu'il sait qui a les dias et va essayer de les récupérer. Je me souviens lui avoir dit que j'étais prêt à payer pour les ravoir, et je promettais de ne pas porter plainte pour ne pas effrayer le voleur qui aurait pu s'en défaire et nier son vol. Je voulais être sûr qu'il me rende ces précieuses dias. Le lendemain ou deux jours après, le Portugais les avait. Je crois bien que le voleur les avait rendues simplement sans rançon. Il m'a expliqué qu'il les faisait voir contre un petit montant d'argent (!), mais qu'il a eu peur parce que plusieurs Noirs reconnaissaient Nicole ou moi-même sur les dias, et il craignait que cela se dise et qu'il soit puni... Et ma vieille serviette en gros cuir brun fut aussi récupérée, mais elle avait été enterrée et était toute sale. Heureusement mes dias n'étaient pas trop abîmées, sauf une ou deux que j'ai échangées avec celles réservées à Michel. Et tout

est bien qui finit bien, plus de peur que de mal! Ce n'est pas comme notre valise volée six mois plus tôt à l'hôtel Memling de Kinshasa, avec le beau couvre-lit et la caméra pour cinéfilm 8 mm. Ah! quel pays. Mais je ne peux pas trop récriminer quand on voit la différence de richesse entre nous, les coopérants, et les populations locales, on en vient à se dire que les vols sont inévitables, hélas!

La dernière année

Cette dernière année sans Nicole à Lemfu fut à la fois celle des grands changements et une année des plus bizarres, puisqu'elle ne dura que six mois – là, je parle de l'année scolaire 67-68 au Congo –, et qu'elle nous vit changer de continent, toujours pour enseigner le français.

J'ai expliqué que nous avons été retenus en Belgique durant six mois et que les épouses n'ont pas pu accompagner leurs maris à cause de troubles dans les relations entre les deux pays. Il était bien temps que nous songions à quitter l'Afrique pour un monde meilleur. Nous y songions déjà depuis un an. Et les Colpaert aussi. Nous étions convenus qu'ils nous accompagneraient au Canada si nous y allions. Mais revenons à cette année 1968.

C'est donc le 24 décembre 67 que Gilbert et moi prenons le même avion à Bruxelles pour rejoindre nos pénates africains. À Kin, nous rencontrons les Demilde, et c'est ici que se situe l'épisode fameux et fumeux déjà raconté des deux talkies-walkies. Passons.

Les Demunter ont décidé de ne pas revenir à Lemfu ni au Congo à partir de cette année. Ils ont été remplacés par un jeune couple déjà avec des enfants, dont j'ai oublié le nom. Lui affabulait facilement et sortait parfois des inepties devant ses élèves. Je ne me souviens plus de leur nom, mais pourrais le retrouver en relisant toutes les lettres que j'envoyais régulièrement à Nicole. Bientôt, en février je pense, les femmes des profs et des médecins retenues en Belgique ont pu venir rejoindre leurs maris. Et c'est ainsi que Wis Delaender et Noëlle Colpaert sont revenues, de même que Thérèse Lammens et Nadine Waegemans. Mais ni Danny Fossaert (Michel n'étant pas ATB, elle a préféré rester en Belgique), ni Nicole. Enceinte d'un troisième bébé avec deux petits garçons à charge, elle n'envisageait pas de revenir pour quatre mois, le temps de faire les bagages. J'étais bien capable de les faire seul, et j'avais le voyage en Belgique aller-retour gratuit durant les vacances de Pâques. C'était une offre de l'État belge pour inciter les épouses à rester en Belgique et ainsi éviter les possibilités de trouble.

Michel et moi

Donc, nous allions vivre quasi ensemble, Michel et moi. Les autres familles où les épouses avaient sagement rejoint leurs maris nous invitaient, une semaine chacune, par roulement. Nous avions ainsi établi un calendrier nous faisant voyager tous les midis, durant quatre semaines. La cinquième semaine, nous allions un midi chez moi, l'autre midi chez lui. On avait bien arrangé nos affaires. Et en plus deux fois nous sommes partis à Matadi, car Michel avait envie d'aller voir des courses de côte pour voitures dans les contreforts des hauteurs à côté de Matadi, sur la route en lacets qui grimpe très fort au sortir de la ville portuaire vers Kinshasa. Puis une autre fois nous avons été acheter nos deux

beaux appareils enregistreurs AKAI, que nous achetions directement au coiffeur des gros bateaux, hors taxe. Cela nous faisait un fameux prix d'achat.

Une troisième fois, nous partîrions ainsi dans sa VW rouge. Mais celle-ci commençait à donner des signes de faiblesse. Et l'après-midi, paf! voilà qu'en plein bled, à environ 200 kilomètres à l'ouest de Kisantu, son moteur s'éteint. Il venait de rendre l'âme en « coulant une bielle ». Ne me demandez pas exactement de quoi il s'agit, mais c'était grave. Nous n'étions pas loin d'une mission, semble-t-il. Mais bon, sa voiture ne faisait plus un mètre, on a convenu que j'irais chercher de l'aide et reprendre ma propre Volks laissée à Kisantu. Lui-même resterait dans sa voiture à attendre. Je fais donc du stop et un gros camion me prend. On me place sur la banquette entre le chauffeur et une énorme dondon (une plantureuse *mama*). J'arrive à Kisantu quatre ou cinq heures plus tard. Il faisait déjà nuit!

Je préviens Marquès, le garagiste, qui prend sa remorqueuse. Je reprends ma voiture et je refais la route dans l'autre sens. On arrive à la bagnole rouge... au petit matin. Personne! Pas de Michel! On va à la mission rapprochée, il était là et nous raconte qu'il a été obligé de quitter sa voiture car des milliers, non des milliards de moustiques l'ont envahie et qu'il se tapait tout le temps sur les joues, les bras, les cuisses. Sauve-qui-peut général! Michel a fui devant la nuée de maringouins. Bon ici aussi, tout est bien qui finit bien (ou mal) cela dépend du point de vue où on se place.

Par courrier, Nicole m'expliquait quelques recettes de cuisine, et en particulier le fameux pâté au saumon. C'est un plat représentant un joli saumon, fait d'un mélange de pommes de terre en purée et de saumon en boîte, écrasé et mélangé avec un peu de ketchup et les jaunes d'œufs cuits durs. On découpe les blancs d'œufs en rondelles que l'on coupe en deux de manière à produire des demi-ronds comme des écailles que l'on étendra sur le pâté présenté en forme de gros poisson. Excellent. Tant qu'on est dans la cuisine, j'ajoute que Michel adorait les endives (chicons, rôtis au beurre ou crus en salade). Et moi aussi, cela fait qu'on s'en gavait!

Liquidation

Nicole aussi me disait par courrier régulier ce qu'il fallait conserver et déjà emballer dans des malles qui partiraient en avance. Elle connaissait ses robes, et tous les vêtements et souliers des enfants. Alors je lui envoyais des longues listes d'affaires, et Nicole me répondait en me signalant ce qu'elle voulait que j'embarque ou ce que je pouvais vendre localement. J'ai beaucoup vendu de matériel de cuisine, de vêtements, de vieux jouets d'enfant... Je me suis aussi fait voler beaucoup de jouets, notamment les voitures miniatures de Franz. Je cherchais après, en parlais au boy... et comme par hasard les retrouvais deux ou trois jours plus tard à l'endroit où j'avais déjà cherché. Anastase était un très gentil cuisinier, mais il supposait parfois que je n'avais plus besoin de certaines choses, comme les jouets de Franz. Et il avait raison, mais...

Il savait se fâcher aussi contre des voleurs. C'était un bon boy que je regretterai toujours. Il lui est arrivé de m'accompagner pour vendre différents vêtements dans la localité indigène, et même une fois à Kinshasa, au grand marché. Mais là je ne suis pas resté longtemps, car des policiers, fort aimables à part cela, sont venus me parler pour me demander de quitter les lieux, disant que je n'avais pas de

patente de commerçant et ne pouvais donc m’installer ainsi pour vendre. Ils avaient raison. Ce fut un voyage pour rien.

La voiture fut plus difficile à vendre. J’avais bien un acheteur escompté, qui me disait toujours oui et me promettait de m’apporter l’argent (un peu plus d’un million de francs congolais). Mais cela ne se conclut jamais. C’est Dalida qui chantait « Paroles, paroles »... Ici au Québec, on dirait « Des promesses! ». Pour finir, à la toute fin j’ai décidé de la laisser à la procure du père Vrithof, à l’évêché de Kisantu. Lui, il me la vendrait. Et effectivement, j’étais déjà rentré en Belgique depuis 15 jours ou un mois lorsque je reçus un beau chèque en francs belges du père Vrithof, qui avait décidé de l’acheter pour l’évêché. Qui sait, c’est peut-être mon ancien directeur qui roule dedans?

Attention : voleurs

À cette époque, en 68, il y avait énormément de vols et on avait très peur pour nos voitures et nos pneus, la nuit. Si bien que j’ai pris l’habitude de placer ma voiture de l’autre côté de la maison, pour qu’elle soit cachée de la route. Et j’allais chaque soir placer des clous devant et derrière chaque pneu, car les voleurs ouvraient la voiture (facile), mettaient le levier de vitesses au point mort et poussaient la voiture de vingt ou trente mètres en la conduisant en silence – il n’y avait pas encore l’antivol au volant. Là, ou bien ils démontaient les quatre roues, ou bien ils faisaient partir le moteur et s’enfuyaient avec la bagnole. J’avais aussi engagé un *zamu*, une sentinelle qui passait la nuit près d’un feu, dans mon jardin arrière.

Et les autres profs, au Tanu, faisaient pareil! Comme on le voit, il était temps que l’on quitte le pays.

Il y a eu une époque où avec Colpaert et Fossaert, nous avions dix pneus en état de rouler pour trois voitures, car on ne trouvait plus de pneus de rechange nulle part, alors on les usait jusqu’à la corde et on se les passait! C’est ça, la solidarité. C’est ça, la débrouille. C’est ça aussi, l’Afrique...

Naissance de Nathalie

En ce début de 1968, je pense, tante Évelyne, la sœur aînée de papa qui était atteinte d’asthme, s’en ira elle aussi. Nicole, qui était en Belgique, assista à son enterrement. J’ai toujours connu ma tante comme asthmatique, mais elle se soignait et parfois devait se faire une piqûre immédiatement car elle n’était plus capable de respirer à cause des spasmes. Elle aura souffert toute sa vie de cette maladie qui finit par l’emporter. Elle était mince, même maigre et riait volontiers de sa minceur et de sa poitrine opulente – des paquets d’ouate qu’elle se mettait dans le soutien-gorge! C’est elle qui nous l’a dit, en rigolant. Ah! oui, une bien gentille et méritante personne avec ses six enfants. Oncle Lucien Renard s’est retrouvé bien seul. Il se remariera plus tard.

Comme je l’ai mentionné, il nous était permis de rejoindre notre épouse restée en Belgique durant le congé de Pâques. C’est ainsi que je vins rejoindre ma grosse Nicole, qui devait bientôt accoucher de notre troisième poussin, ainsi que nos deux premiers petits coqs qui ne manquaient pas de vie et d’en faire voir à leur maman, surtout Pierre qu’il fallait suivre constamment. Eh bien nous avons eu la joie d’avoir la naissance durant mon congé. Cela se passa le 16 avril 1968, à la même clinique

Beauregard que pour Pierre (presque deux ans plus tôt), et Ninou, ma filleule et la marraine de Nathalie, douze ans plus tôt. Cela fut aussi une fameuse course, car elle a failli naître dans la voiture.

Cela se passa encore une fois très bien. Ce fut, je pense notre plus gros bébé, parmi les quatre que nous aurons en tout. Mais aucun n’a atteint trois kilos à la naissance. C’est sans doute aussi une des raisons qui firent des accouchements de Nicole des accouchements rapides et faciles. Pour la petite histoire, je peux bien vous révéler que Nathalie a été conçue aux États-Unis ou à Niagara Falls (sorte de deuxième voyage de noces)...

Le baptême aura encore lieu à la même église de Bois-de-Breux, comme pour Pierre, et la cérémonie présidée par Yvon Mors qui nous maria. Le parrain de Nathalie est José, le petit frère de Nicole, et sa marraine ma petite sœur Ninou.

Cette même année, André Demonty s’est marié avec une prof du couvent de Kisantu, une demoiselle canadienne, de Québec je pense, prénommée Andrée. Je sais qu’ils viendront habiter le Québec, mais nous les avons perdus de vue.

Mon diaporama sera présenté notamment au Grand séminaire de Mayidi. Et en Belgique, je ferai une ou deux séances. Je me souviens d’une séance à Bois-de-Breux, à laquelle j’avais invité mon cousin Franz qui en avait été émerveillé.

Mai 68 en France

Les événements qui ont troublé la société française me sont arrivés comme un écho, beaucoup plus tard. J’étais rentré au Congo pour le dernier trimestre, occupé à liquider nos affaires. Nous ne nous tenions guère au courant de ce qui se passait en Europe. Je me souviens vaguement qu’un jour au diocèse (où j’étais peut-être allé parler au père Vrithof de ma voiture que je ne parvenais pas à vendre). Il me dit : « Il y a de fameux troubles en France. – Ah! oui!? ». C’est à peu près la seule nouvelle que j’en ai eue, sans me rendre compte de l’importance et de la portée de ces événements pour l’avenir de la société française en particulier, et européenne aussi.

Quand je quitte Lemfu en 1968, sans espoir de retour, là aussi, je repense à Tintin, l’album, *Tintin au Congo*, page 61: « Adieu Afrique, où il me restait encore tant de choses à voir ». Et en route pour l’Europe, en attendant l’Amérique.. Ça, c’était Tintin, mais savez-vous quoi? Ce sera exactement la même chose pour bibi...

Avec mon nouvel enregistreur Akai, j’avais été enregistrer en stéréophonie les très beaux chants des messes du dimanche à Lemfu. Magnifique, mais j’ai perdu ces enregistrements en réenregistrant par erreur sur la même bande plus tard à La Poc.

Ces enregistrements me font penser aux nombreuses séances d’enregistrement que j’ai faites à Bois-de-Breux, sur mon nouvel enregistreur, lors des préparatifs de notre départ pour le Canada. J’enregistrais les symphonies de Beethoven, *Pierre et le loup* ou les six concertos brandebourgeois au milieu des malles ouvertes et du brouhaha général, avec les enfants qui couraillaient à gauche, mes sœurs qui criaient à droite, maman qui préparait le souper en expliquant sa recette à Nicole...

Adieu l’Afrique

...tu m’as ravi le cœur. Un jour, qui sait, peut-être te reverrai-je. Douze ans que tu m’as bercé, que tu m’as chantonné tes mélopées, que tu m’as pénétré de tes senteurs profondes, que tu m’as réchauffé... je t’aime, Africa. Ton nom sonne et chante comme celui d’une belle fille, au sourire ensorceleur, éclatant. Mais c’est au Québec que j’ai choisi de vivre!

Quatre belles ébauches nées à Lemfu

Deux romans pleins d’aventures mais jamais écrits, un jeu parfait mais jamais édité, un poème audacieux mais qui restera secret.

Passe-t-on la Lukusu? et Le mystère des cacahuètes

Lorsque nous étions plus jeunes (hum! il y a plus de 40 ans, en 1966 ou 1967), Yves Colpaert et moi avions trouvé un titre excellent pour nos futurs mémoires : *Passe-t-on la Lukusu?*, grand roman d’aventures, de suspense et de sueur!

Ce titre fait très mystérieux et faisait référence au petit pont sur la rivière Lukusu, que nous traversions à mi-chemin entre Kisantu et Lemfu (30 km). Or vous devez savoir que cette route que nous empruntons fréquemment, nous les gens de Lemfu, était souvent mal en point et précisément à cet endroit-là. Il n’était pas rare en effet d’y voir trois, quatre ou cinq ou six camions embourbés jusqu’aux essieux, attendant Dieu sait quels secours improbables. Parfois ces camions embourbés restaient sur le chemin pendant deux, voire trois jours, et empêchaient toute la circulation. J’ai toujours été frappé à ces occasions de voir que les passagers de ces camions, qui avaient payé leur place n’étaient pas pressés de partir puisqu’ils n’aidaient en rien le chauffeur et son aide, qui faisaient à eux seuls tout le boulot pour essayer de se désenliser. Ils avaient payé leur maigre tribut comme passagers et n’avaient pas à prêter main-forte pour sortir le camion du *poto-poto!* Souvenons-nous du fameux slalom de Van den Plas, raconté avec émotion plus haut.

Lorsque c’était la saison des pluies, il nous arrivait fréquemment d’emprunter la route des kraals, une route appartenant à la mission et qui traversait de grands territoires sur lesquels paissaient quelques troupeaux de vaches en toute liberté. Cette route ne nous faisait guère de détour et se prolongeait sur une dizaine de kilomètres, mais comme elle était plus ou moins déserte, nous l’empruntons uniquement pour éviter les camions. Bref, et pour faire une histoire courte, Yves et moi nous étions dit que ce serait un beau titre de roman : *Passe-t-on la Lukusu?* Comme plusieurs parmi les profs allaient à Kisantu (et parfois plus loin) au moins une fois par semaine, il était bon qu’on sache par où on décidait d’aller. Je parle notamment pour celui qui à tour de rôle devait une fois par semaine (le vendredi) aller chercher le courrier, le pain, la viande et les sacs de légumes au nom de tous les autres ménages. Il était attendu avec impatience et arrivait souvent deux ou trois heures après son départ. Mais s’il ne rentrait pas, on allait le dépanner. Oui, mais où était-il : route ordinaire ou route des kraals? Vous commencez à sentir l’importance de faire connaître notre itinéraire, en particulier

quand nous étions le représentant de tous pour faire les courses. Vous comprenez, maintenant, chers Anagnosophile, tout le sens profond qui se dégage de ce titre enchanteur : *Passe-t-on la Lukusu?*

Et c’est un peu dans le même sens – ce serait un beau titre de roman – que je me suis interrogé sur *Le mystère des cacahuètes*. Oui, oui ces délicieuses arachides que l’on consomme en général grillées, avec ou sans sel. Je vous recommande la version sans sel, elle est beaucoup moins dommageable pour la santé. Ces mêmes cacahuètes qui ont fait paraître la fortune de la famille de Jimmy Carter, oui, oui, l’ancien président des *United States of America*. Le même qui aidait au service liturgique dans sa petite paroisse protestante le dimanche. Et alors ce mystère, me direz-vous. Et je vous répondrai : un peu de patience, j’y arrive.

Lorsque nous étions à Kisantu, il se cultivait des arachides juste derrière la maison des étrangers où nous logions Nicole et moi au début de notre séjour en 1963, au moment où John Fitzgerald Kennedy – oui, l’autre président – fut assassiné. À cette époque très précise, beaucoup d’élèves et quelques Noirs des environs m’appelaient Kennedy! Allez donc savoir pourquoi. À cause de ma mèche blonde, je crois... Nicole était très fière lorsque nous roulions dans notre vieille Volks et que des voix indigènes criaient Kennedy sur la route en lançant un signe de main. Elle se prenait un peu pour la *first lady* du coin... Mais ceci aussi est une autre histoire et ne fait que nous éloigner des cacahuètes. Alors je continue. Donc, à Kisantu, il nous arrivait de manger des arachides. Vous saviez que c’est une racine¹? Peu de gens savent cela; moi je vous le redis en passant, car mon propos est de vous entretenir sur le mystère qui enveloppe ces cacahuètes ici en Amérique.

Voilà : lorsque nous les écalions, ces arachides (excellentes crues et bien fraîches, mais on ne les trouve pas crues ici, ni cuites à l’eau salée comme parfois nous les mangions aussi en Afrique), donc lorsque nous les dégustions, il y en avait des grandes, avec de grandes écales contenant trois ou même quatre fèves d’arachides, et très rarement, mais alors vraiment très rarement cinq, puis les moyennes de deux et des petites d’une seule fève. Or ici en Amérique du Nord, lorsque j’achète un gros sac d’arachides grillées, non écalées évidemment (je vous ai dit que les non salées étaient très bonnes), eh bien mystère et boule de gomme : elles ont toutes deux fèves! Sur mille arachides, il y a très exactement 993 arachides à deux fèves, trois à trois fèves et quatre à une fève... alors qu’en Afrique la proportion devait être pour dix arachides bien comptées, de trois à une fève, quatre à deux fèves, deux à trois fèves et une à quatre fèves. Vous voyez où le bât blesse? Bizarre, me suis-je dit! D’où vient cette différence, cette bizarrerie? Je ne vois que trois réponses : ou bien il existe une espèce américaine d’arachides qui ont toutes deux fèves, ou bien ils ont (ils, ce sont les cultivateurs et producteurs américains) obtenu par diverses cultures et sélections savantes uniquement des arachides à deux fèves. Ou bien enfin, c’est dans la répartition pour les ventes que se fait un triage mécanique pour ne garder que les bi-fèves à griller et à vendre dans leur écale, les autres étant automatiquement conservées pour les beurres et autres productions sans écales. On fait bien des tris semblables pour la grosseur des œufs ou des pommes de terre. Pourquoi, me direz-vous? Encore là, je suppute et vous

¹ Oui, je vous l’ai dit au chapitre 19, le chapitre sur Kisantu!

dirai que ce serait parce que le consommateur préfère ces arachides-là. Mais ne me demandez pas pourquoi... je n'en suis absolument pas certain.

Alors, quelle option favoriserons-nous? Je propose la première, c'est la plus simple. Mais loin de moi d'être convaincu! Si quelqu'un connaît la réponse à cette question fondamentale, qu'il me fasse signe... Je ne vis plus!

Le mystère des cacahuètes... Ce serait aussi idéal comme titre de roman policier, vous ne trouvez pas?

Ciné-Flash

Yves et moi, nous n'avons jamais écrit le moindre roman ni l'ébauche d'un mémoire à ce propos, mais nous avons quand même, à nous deux, créé un grand jeu de société (style Monopoly) qui eut un succès certain auprès de nos amis de Lemfu, avec lesquels nous passions souvent d'agréables soirées. Je pense à ces jeux de société (Mille bornes, etc.) et surtout à la manille.

Le Ciné-Flash! Hei! tout un jeu, inspiré des différents jeux de société que nous jouions (Monopoly, Carrières, Go-karts, etc.). Testé avec les Fossaert qui en redemandaient... Je l'ai conservé, mais jamais nous n'avons eu la possibilité de le présenter à des manufacturiers. Deux choses à ce propos : le jeu, l'idée, les principes, les règles, tout ça, on l'a fait à deux avec Yves Colpaert. Puis la matérialisation, les dessins, le collage, les écritures, les cartes... tout ça j'ai tout fait tout seul, aidé par le matériel des sœurs de Notre-Dame à Lemfu, fin de la première année : cartons colorés, feuilles de plastique autocollant, encres de Chine, tranchoir, etc.

Quelle est-elle cette œuvre bicéphale que nous mènerons à bien? Un jeu de société, du style Monopoly ou Carrières – je sais que je me répète, mais j'ajoute : mais en plus compliqué. Cela s'appelait Ciné-Flash! et concernait fatalement le cinéma. Ce jeu pouvait se jouer à trois, quatre... jusque sept ou même huit personnes. Il s'agissait d'abord pour les joueurs de trouver le titre et le thème (et fatalement le scénario) d'un film de cinéma, et un montant d'argent pour commencer. Puis il fallait réaliser son film en recrutant acteur, actrice, décors extérieur et intérieur, accessoires, réalisateur et studio selon des aléas chanceux (crédits) ou non, et même selon les sympathies et antipathies de ces vedettes. Puis, le film réalisé, il fallait aller le présenter le plus vite possible au festival. Il y avait donc trois étapes successives. On ne manipulait pas d'argent, mais des cartes, et le tout se jouait avec des pions et des dés sur une tablette de plus ou moins cinquante centimètres par cinquante. J'avais profité du matériel de bureau des révérendes sœurs pour construire, dessiner, écrire et plastifier tout le jeu et les cartes. Cela m'avait pris quelques semaines et la rédaction, je devrais dire la mise au point définitive du règlement ne s'est pas faite sans douleur. Notre propos était de le commercialiser, mais cette dernière étape est tombée dans l'oubli. Nous avons beaucoup joué à Lemfu et en famille à Ciné-Flash! Et on peut dire sans se vanter que ce jeu plaisait beaucoup. Mais il durait au moins deux heures. Nous nous étions servis des noms de metteurs en scène, d'acteurs et d'actrices très connus à l'époque, noms que nous avions légèrement modifiés – de crainte de poursuites judiciaires! Seriez-vous, lecteur Anagnosophile, capable de retrouver les vrais noms qui se cachent derrière ces faux noms d'actrices : Vita Monici, Béline Mercure, Michèle Morand, Doris Night, Maria Caltex, Jeanine Marot, Vim Kornak, Sophie

Loreille. Et ces noms d'acteurs : Maurice Pol, Hiroshawa, Marco Brandon, Humphrey Beauregard, Jean Vabien, Pierre Fernay, Gino Verci, Mer Ferrel. Et ces réalisateurs : Baby Saythemilk, Orsono Velles, High-Clock, Luis Lunubel, Vito Cequiza, Jean Lenoir, Jules Delétang, Walter Ciney?

Et les studios sont pas mal inventés de toutes pièces, sauf les Studios de Saint-Vennes, Actors films, Cinevita et United Artists. Pour trouver les réponses, pensez bien à l'époque où ce fut réalisé et aux grands noms de cette époque (1965). Alors, cinéphiles amateurs?

Réponses : Monica Vitti (Italienne), Melina Mercouri (Grecque), Michèle Morgan (Française), Doris Day (Américaine), Maria Schell (Allemande), Jeanne Moreau (Française), Kim Novak (Américaine) et Sophia Loren (Italienne), Paul Meurice (Français), mélange de Hirohito et Akira Kurosawa (Japonais), Marlon Brando (Américain), Humphrey Bogart (Américain), Jean Gabin (Français), Pierre Fresnay (Français), Gino Cervi (Italien), Mel Ferrer (Américain). Cecil B. DeMille (Américain), Orson Welles (Américain), Alfred Hitchcock (Anglais), Luis Buñuel (Espagnol), Vittorio De Sica (Italien), Jean Renoir (Français), Julien Duvivier (Français), Walt Disney (Américain). C'est curieux comme plusieurs noms s'effacent progressivement de la mémoire collective. Quant aux studios, vous aurez reconnu les Studios de Vincennes, Actors Studio, Cinecittà et... United Artists que par erreur nous n'avons pas changés!

Lettre sous forme de poème

...adressée à Nicole, lorsque nous étions séparés par six ou huit mille kilomètres. Elle enceinte, restée en Belgique, avec Franz et Pierre, et moi prof au Congo, alors que les épouses n'avaient pas pu accompagner leurs maris deux mois plus tôt. C'était un cadeau d'anniversaire pour fêter les 28 ans de ma chère épouse, à laquelle je pensais constamment.

Dans la lettre précédente envoyée la veille, le 5 février, déjà, j'écrivais ceci :

Demain, c'est ton anniversaire. Je te souhaite un très heureux anniversaire et te donne 28 baisers (mouillés... tu me comprends) tout partout sur ton corps de déesse. Je t'ai promis pour demain un petit cadeau d'ici. Je te l'enverrai comme promis, bien que je n'aie pas encore terminé.

Je lui ai envoyé cette lettre-poème le 6 février, jour de son anniversaire, et j'ai encore corrigé certains vers dans la voiture de Lemfu à Kisantu – une heure de route – et jusque sur les marches d'escalier du bureau de poste. Voilà pourquoi je relis dans les lettres suivantes ces deux messages :

Le 9 février :

J'espère que tu auras bien reçu la petite lettre et les deux pages assez enflammées qui l'accompagnaient. Tu vois que même loin de toi, et peut-être la séparation renforce-t-elle encore cela, je ne t'oublie pas et que, puisque je ne peux pas te toucher, ni te caresser, c'est par l'imagination que je me promène sur toi. C'est un ersatz bien sûr, c'est une sublimation. Enfin, c'est un témoignage, une preuve et un espoir.

Le 14 février :

Je suppose que maintenant tu auras reçu ma petite lettre « spéciale » expédiée le 6 également. Qu'en penses-tu ? La forme n'était pas toujours très fameuse, il y a quelques vers qui ne sont pas très fameux, mais j'ai dû aller très vite : j'ai recopié cela de 1 h 30 à 3 h et je suis parti dans l'orage, puis j'ai encore relu et remodifié certaines choses dans l'auto avant de poster vers six heures du soir. Mais ce qui compte, c'est le fond, c'est l'atmosphère qui s'en dégage. J'ai voulu que ce soit une belle et grande flamme d'amour, de notre amour, mon amour.

C'est intitulé *Cantique à Nicole*. Mais réflexion faite, je préfère ne pas le récrire ci-dessous. Il restera discrètement et aura sa place ailleurs, car il y a trop de généreuse impudeur dans cet ensemble de 472 petits vers de quatre pieds (quatre syllabes, oui c'est très court), qui sur deux colonnes s'étendent sur plus de quatre pages et sont signés : André, Lemfu ce 6 février 68.

C'est un cantique de la même veine que le célèbre *Cantique des cantiques*.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item n° 09 •

Chasse aux Trésors

Deuxième partie SI TU PEUX RESTER, RESTE...

Quatrième section Ma vie en neuf couleurs



En exergue de la deuxième partie qui débute ici, je voudrais rappeler une vieille formule grecque qui s'écrit en deux mots : gnôthi seauton (γνώθι σεαυτον) et qui se traduit par « Connais-toi toi-même ». Cette formule se trouvait sur des stèles et monuments anciens, et le grand Socrate en fit sa devise. Vous verrez que les chapitres de cette deuxième et dernière grande partie du long et patient ouvrage qui s'appelle Chasse aux trésors a, parmi plusieurs autres propos, le souci de m'interroger moi-même et par conséquent celui d'aider le lecteur à mieux connaître et mieux comprendre la personne qui lui écrit. Cette assertion peut sembler égocentrique, voire même prétentieuse. Devrais-je alors refuser d'écrire ces chapitres par modestie ? Je pense que non. Car ces chapitres constituent néanmoins un témoignage de toute une vie par leurs propos et leurs objets particuliers. Ils reflètent à travers mes yeux et mes souvenirs ce que fut notre société occidentale depuis la Deuxième Guerre mondiale, ou tout au moins comment j'ai ressenti cette société et comment j'y ai vécu. Je vous en souhaite bonne lecture.

HAPITRE 21

UN « NOUVEAU MONDE »

La Pocatière 68

En toute logique, ce chapitre-ci, dernier de la première partie de cette grande *Chasse aux trésors*, devrait avoir plus de 900 pages, puisqu'il concerne les 45 années que nous avons passées jusqu'à ce jour ici à La Pocatière, alors que l'ensemble des 20 chapitres précédents ne concerne que les 30 premières années de ma très modeste vie et fait déjà plus de 600 pages. Mais qu'Anagnosophile se rassure, je ne suis pas un bourreau pour mes lecteurs, même s'ils adorent me lire (hum!), ni pour moi-même non plus d'ailleurs, même si je ne déteste pas écrire. Il y aura donc, proportionnellement à ce nombre d'années, beaucoup moins de pages cette fois, et cela pour deux raisons essentielles. D'abord, parce qu'on se rappelle moins bien les événements plus récents. La mémoire est comme une grande barrique dans laquelle on accumule tout ce qu'on vit, mais le vent de la vie souffle constamment dans ce tonneau et les événements les plus rapprochés dans le temps, et qui sont fatalement arrivés les derniers dans le baril, sont évidemment ceux qui s'envolent en premier lieu, tandis que les souvenirs lointains restent bien ancrés au fond de notre mémoire et sont d'autant mieux protégés contre les intempéries de l'amnésie... L'autre raison est qu'il y a une seconde partie intitulée *Si tu peux rester, reste*, plus thématique (moins chronologique que la première partie) et que cette partie-là concerne surtout notre séjour au Québec. J'ai donc une bonne nouvelle pour toi, ami lecteur, ce chapitre ne sera pas long! Enfin, disons, pas trop long! J'essaierai de ne pas dépasser les cent pages.

J'ai regroupé ces 45 années en huit étapes chronologiques, elles-mêmes subdivisées en belles tranches de jambon prêtes à être dégustées, comme il se doit. Voici donc les...

Repères chronologiques

Pour chacune de ces huit étapes, j'ai établi le calendrier des événements tels que notés dans mes listes de diapositives, de mes photos imprimées ou numérisées, ainsi que de mon répertoire de pièces de théâtre et des opérettes mises en scène ici à La Pocatière (voir Calendrier d'une vie et Listes des voyages en annexe).

J'ai aussi relevé sur 45 ans la succession de mes directeurs d'école, celle des maires, des curés, des évêques et même la liste de mes voitures (voir juste ici en dessous). Le premier chiffre entre parenthèses représente la somme totale d'années à ce titre.

Directeurs de l'école secondaire publique, devenue la polyvalente en 78 (mon école)	
Conrad Barbeau (7 : 68-75)	Richard Bernier (2 : 92-94)
Claude Langlais (6 : 75-81)	Colombe Chamberland (2 : 94-96)
Benoît Guignard (7 : 81-88)	Yvan Ouellet (2 : 96-98)
Jean-Yves Fortin (4 : 88-92)	Yvan Tardif (1 : 98-99...)

Maires	
Gérard Dallaire (14 : 61-75)	André Théberge (14 : 91-05)
Léonard Laplante (4 : 75-79)	Bernard Généreux (3 : 05-08)
Louis-Joseph Gosselin (12 : 79-91)	Sylvain Hudon (2008-) ¹
¹ Sylvain Hudon est toujours en poste au moment de finaliser cet ouvrage.	

Curés	
Charles Dumais (12 : 60-72)	Fernand Bélanger (12 : 86-98)
Joseph Anctil (14 : 72-86)	Jacques Lajoie (15 : 98-13)
Simon-Pierre Pelletier (2013-) ¹	
¹ Simon-Pierre Pelletier est toujours en poste au moment de finaliser cet ouvrage.	

Évêques	
Charles-Henri Lévesque (16 : 68-84)	Yvon-Joseph Moreau (7 : 2008)
André Gaumont (10 : 84-94)	Clément Fecteau (12 : 96-08)
¹ Mgr Moreau est toujours en poste au moment de finaliser cet ouvrage.	

Mes voitures		
1968	Ford Falcon N bordeaux et noir	
1976	Chevrolet Malibu Classic familiale N rouge	N
1988	Chevrolet Cavalier à hayon ocre beige	
1996	Dodge Shadow verte	
2004	Chevrolet Malibu blanche	
2012	Hyundai Elantra Touring blanc cassé	N
N Neuve		

Étape 1

Tout beau, tout neuf – août 1968 - juin 73

Un beau voyage

Déjà en 67 à Lemfu, nous pensions avec les Colpaert partir pour le Québec. Or nous avons lu sur *La Libre Belgique* en papier pelure (papier très léger pour les abonnés par avion) que nous recevions à Lemfu, des articles sur la future Expo 67 à Montréal. Nicole et moi avons alors naturellement pensé aller voir sur place ce qu'étaient cette Amérique et ce Québec.

Un voyage fut vite organisé avec l'aide des bureaux Sabena de Kinshasa. Le beau voyage de 15 jours, le nord-est des États-Unis, l'Ontario, le Québec et la fameuse Expo 67, puis le retour, le diaporama, le vol des diapositives et leur bizarre récupération, Nicole enceinte de Nathalie, tout cela est raconté dans le chapitre précédent. Et si vous voulez les détails de notre expédition en terre d'Amérique, vous pourrez lire le cahier du texte qui accompagne les 284 diapositives du diaporama enregistré avec grande musique (pour deux heures de visionnement).

SS Maasdam

Alors maintenant, si vous êtes d'accord, embarquons un an plus tard sur le *SS Maasdam* qui conduira ma petite famille en terre d'Amérique où nous sommes attendus. Car Pierre Cœnen n'a pas chômé la dernière année et il nous a fait engager, Yves et moi, par la commission scolaire Pascal-Taché comme futurs professeurs dans un établissement secondaire.

Notre maison de la rue Max Buset à Grivegnée (Bois-de-Breux) fut un vrai champ de bataille pendant ce début du mois d'août 68. Nous préparions nos bagages. Une dizaine de malles ouvertes s'engraissaient de tous nos vêtements qui emballaient nos couverts ou recouvraient des petits plats que l'on posait délicatement dans le fond d'une casserole, à côté d'un réveil ou d'une pile de livres. Ces malles avalaient tout : une nuisette, deux chaussettes, trois chemisettes, des socquettes, des assiettes, des fourchettes, une statuette... C'est fou ce qu'on peut entasser dans une seule malle. Alors imaginez neuf, dix malles! Et pendant ces opérations de remplissage, nous buvions de la grande musique. Comme je m'étais acheté un beau gros enregistreur Akai (acheté hors taxe au coiffeur d'un gros bateau à Matadi. Michel Fossaert s'était acheté le même), il fallait bien faire quelques beaux enregistrements sur bobines. Je m'étais abonné à la discothèque nationale de Belgique et allais régulièrement à Liège emprunter des tas de microsillons de musique classique. Je notais, emmagasinais les plus célèbres morceaux des plus célèbres compositeurs. Puis, quelques jours avant notre propre départ, j'ai fait mener par camion les dix malles et la crête, à je ne sais plus quel bureau de douanes à Liège. Elles allaient rejoindre notre bateau le Maasdam. Et il ne nous resta plus que nos valises à préparer.

C'est le 17 août 1968 que nous avons quitté la Belgique pour aller prendre le bateau à Rotterdam. Nous étions partis un peu serrés dans les trois voitures (Toyota de Christian, Opel de BPH, Fiat de BMW). Outre nous cinq avec Franz, Pierre et Nathalie tout bébé, il y avait maman et les parents de Nicole, tante Marthe, Christian, Betsy et leur petit Dominique, Marie-Ange, Josiane, et Ninou. Ils

auront plus de place au retour. Je me souviens que parmi ceux qui nous accompagnaient, personne n'avait vraiment la joie au cœur, hormis Nicole et moi qui étions vraiment heureux de prendre ce gros paquebot en partance pour le Canada. Quelle impression lorsque, depuis les établissements portuaires de la Holland America Line, nous avons pu contempler ce grand navire à quai! Le temps de photographier Nicole poussant le landau avec Nathalie sur la grande passerelle et j'attrape Pierre et Franz pour grimper aussi. On permit aux personnes accompagnant les voyageurs de visiter le navire pendant une heure ou deux. Je nous revois tous serrés dans un salon du *Maasdam*. Les quelques diapositives prises alors ne sont vraiment guère réussies. Puis tout le monde descend, sauf nous évidemment. Le départ des quais d'un gros navire prend un certain temps. Tout le monde se regarde face à face. Nous, au bastingage avec tous les autres passagers. Et la famille restée sur le quai, perdue dans toute cette foule qui vient dire adieu. On les reconnaît, ils se rejoignent. On ne s'entend déjà plus... Je me souviens, il pleuvait ce jour-là sur Rotterdam. Ça y est, voilà que deux poètes se mêlent confusément dans mes souvenirs. Prévert d'abord :

*Rappelle-toi, Barbara,
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là...*

(Barbara)

Et Brel :

*Et je ne sais pas pour quel port
Part d'Amsterdam ce grand navire*

(Je ne sais pas)

Combien de fois s'est-on fait des signes... Nous avions les enfants sur les bras et on leur disait : « Fais au revoir à bonne-maman, à bon-papa... » Et Franz et Pierre, dociles, faisaient des signes avec leurs petites mains. On s'est ainsi regardés pendant de longues minutes. Puis on s'est rendu compte que nous reculions, mais nous ne le sentions pas. On a vu peu à peu le quai s'éloigner, et il a encore bien fallu dix ou quinze minutes avant que nous perdions de vue nos parents restés en Europe... C'était comme une longue et lente déchirure.

Nous sommes allés faire escale au Havre, puis une autre à Southampton en Angleterre, avant de quitter définitivement l'ancien continent. Faut-il vous rappeler que c'est de ce port précisément que le *Titanic*, 56 ans plus tôt, avait également définitivement quitté l'Europe pour l'Amérique?

J'entends plusieurs personnes, parmi mes lecteurs, se demander avec justesse : « Mais pourquoi diable allaient-ils sur un bateau qui coûte plus cher qu'un voyage en avion? » Et je pense inévitablement à Molière : « Mais que diable allait-il faire dans cette galère? ». Vous voyez que j'ai de bonnes oreilles puisque j'entends même les questions que les gens se posent à eux-mêmes et ne prononcent pas. Il y a à cette question très raisonnable deux réponses. D'abord, vous devez savoir que les voyages trans-océaniques par paquebots étaient de plus en plus rares. Les croisières augmentaient, mais pas les

voyages comme tels. Or moi qui avais déjà eu trois fois l'occasion de faire ce genre de périple avec l'Afrique étant plus jeune, je souhaitais que Nicole pût aussi apprécier ce genre de traversée avant que ces lignes arrêtaient leur trafic. C'est plus cher que l'avion, d'accord, mais pour faire bonne mesure il faudrait ajouter au prix de l'avion la nourriture durant sept jours, et quelle nourriture! Cela réduit la différence. Et de plus – voici ma deuxième raison – ce type de voyage nous a permis d'économiser sur le transport de nos bagages. N'oublions pas que nous déménagions, nous partions comme on dit avec armes et bagages. Oublions les armes de l'expression (nous avons trois enfants et étions bien pacifiques), mais nous avons emballé une tonne de marchandises dans neuf ou dix malles et une caisse. Or ces bagages furent transportés pour une bouchée de pain. En effet, lorsqu'ils étaient accompagnés, c'est-à-dire lorsque ces bagages étaient dans le même bateau que leurs propriétaires, ils coûtaient le prix dérisoire d'un franc belge le kilo. Nous avions une tonne, donc mille francs belges. Cela correspondant à peu près à vingt-deux dollars canadiens de l'époque! Vous commencez à comprendre?

J'entends une autre question subsonique posée par un ou deux lecteurs plus curieux que les autres : « La caisse? » Oui, nous avions une grande caisse en planches ajourées que nous avons fait construire (comme celles que mon père Jean Warnant au Congo avait coutume d'appeler « crêtes », lorsque les planches sont espacées, allez donc savoir pourquoi). Beaucoup plus large que les malles, elle faisait un carré d'un mètre cinquante de côté sur cinquante centimètres de haut, et contenait le petit vélo de Franz avec des roues à gros pneus, et en pièces détachées notre salon congolais en wengé – voir chapitre précédent – et notre salle à manger (une table et quatre chaises) achetée bon marché en Belgique dans le magasin de gros appelé Meurop, et que nous utilisons encore après 45 ans! Huit ou dix malles métalliques nous accompagnaient également. Le lendemain de notre arrivée, un gros camion de Cayer transports de La Pocatière allait chercher le tout à Québec, déjà dédouané, et nous le ramenait dans notre première maison louée par Yves Colpaert, à cinquante mètres de notre maison actuelle. Vous voyez l'avantage de prendre le bateau? En tout cas, mon portefeuille l'a vu, lui.

On était un peu serrés comme des sardines dans ce bateau, et je me souviens que nous avions obtenu la dernière cabine à quatre lits disponible. Parce que demandée assez tard, elle était sur un pont très inférieur, quasi au niveau de la mer, tout à l'avant. On entendait le bruit sourd des machines dans le ventre du paquebot...

Nathalie disposait d'un grand et très profond berceau qui avait été rajouté au milieu de la cabine. Et selon ses horaires de tétée et nos horaires de repas, il nous arrivait de la laisser endormie dans la cabine et d'aller manger sans elle. Un jour nous l'avons retrouvée qui dormait paisiblement au fond de son berceau, mais elle avait vomi à cause du roulis et du tangage.

Lors de cette traversée qui ne dure qu'une semaine, eut lieu deux jours avant l'arrivée la répression soviétique contre le fameux Printemps de Prague, avec Dubček... C'est par le petit journal de bord quotidien que j'ai été mis au courant de ce pénible coup de force international. Allions-nous connaître la même tension internationale qu'en 1956, lors de l'invasion de Budapest par les chars soviétiques? Combien nous serons heureux en 89, lors de la chute du mur de Berlin!

Je revois l'exercice de sauvetage où Franz et Pierre avaient endossé leur ceinture de sauvetage toute rouge. Nous étions obligés de retenir Pierre qui avait un harnais comme un petit caniche, avec une laisse, lorsque nous étions sur le pont, car le gamin courait partout et aurait pu facilement glisser par-dessus bord. Franz était plus raisonnable et comprenait mieux. Pierre avait juste deux ans. Il existait une organisation avec des surveillantes pour les enfants, et une belle salle de jeu. Avec leurs petites culottes de cuir à la tyrolienne, ils étaient à croquer.

Plusieurs langues à bord : néerlandais, anglais, allemand, et le français arrivait bon quatrième, alors que notre bateau allait à Montréal en passant par Québec! Ô honte, ô désespoir!

À table, on nous avait placés avec une des rares familles francophones, une famille nombreuse d'Ottawa, bien sympathique. Ils connaissaient La Pocatière de nom.

Arrivée la nuit à Québec : château Frontenac illuminé. Quelle belle impression! Nous ne serons guère nombreux à débarquer à Québec, une vingtaine tout au plus. Les centaines d'autres continuaient jusqu'à Montréal. Nous avons dû attendre jusqu'à minuit le dimanche matin, sans doute pour que les agents de l'immigration puissent opérer en étant payés double salaire. Mais avec nos enfants, ce n'était pas évident cette attente sur le couloir du bateau! Yves Colpaert et Pierre Coenen étaient là à nous attendre. On s'est serrés dans la petite Corvair rouge de Pierre qui nous emmenait à La Pocatière en pleine nuit. Quatre adultes et les trois enfants, plus nos valises, la voiture-landau de Nathalie et le gros Akaï. Je revois encore Franz et Pierre habillés avec leurs culottes tyroliennes à bretelles et en cuir.

Les premiers jours

Arrivés à La Poc en pleine nuit, nous sommes reçus chez Pierre et Michelle Coenen qui hébergent déjà les Colpaert partis après nous, mais arrivés depuis quelques jours, avion oblige! Comme on peut le voir sur une carte, La Pocatière, ville de cinq ou six mille habitants, est située sur la côte sud du fleuve à égale distance de Montmagny et de Rivière-du-Loup, à 130 kilomètres à l'est de Québec. C'est une petite ville, mais il y a là un évêché, un hôpital, une grosse école d'agriculture, un cégep, une école secondaire publique (la mienne) et un collège privé réputé doté d'un internat¹. Il y a aussi l'usine Moto-Ski (qui sera rachetée par Bombardier) et même un poste de radio, CHGB, qui date de 1938!

Nous partageons un logement à trois couples et sept enfants, en attendant que les deux nouvelles familles s'installent, l'une au village des Aulnaies (à Saint-Roch) pour les Colpaert et l'autre, votre serviteur et sa famille, au 900, 4^e Rue, au coin de la 9^e Avenue en plein centre de La Pocatière. Grosse maison cubique au toit quasi plat où nous resterons dix mois, avant d'occuper le 403, 9^e Avenue, qui est situé exactement une maison plus loin que la précédente.

Je conseille à mes Anagnosophile qui ne me suivraient pas bien de consulter un plan de La Pocatière, vendu dans toutes les bonnes librairies de France et de Navarre. Ils y découvriront que La Pocatière, au même titre que New York, dispose de rues dans le sens nord-sud, et d'avenues dans le sens est-ouest. C'est très facile à comprendre et à s'y reconnaître. Ils ne feront pas comme moi qui, lors d'une balade,

cherchais ma maison au coin de la 9^e Rue et de la 4^e Avenue, alors qu'elle se trouvait à l'autre bout de la ville, si je puis dire, au coin des 9^e Avenue et 4^e Rue.

Nous sommes donc restés ensemble, les trois ménages, pendant trois ou quatre jours. Je nous revois le matin au déjeuner, dégustant du pain sandwich si moelleux ou des céréales, avec les enfants qui criaillaient... Oui, les Coenen se sont vraiment fort préoccupés de nous en ces débuts. Grâce leur en soient rendues! D'autant plus que comme nous n'avions pas de voiture, ni Yves ni moi, mais cela n'a pas traîné. Pierre nous conduisait un peu partout : Montmagny pour la commission scolaire; au collège où serait logée notre école secondaire publique pour y rencontrer notre futur directeur, monsieur Conrad Barbeau; dans des garages, notamment à Saint-Philippe-de-Néri pour l'achat de notre voiture; auprès d'assureurs, à la caisse populaire, au magasin, et même dans une manufacture de meubles à Mont-Carmel pour notre chambre à coucher. Il faut dire aussi que les Coenen attendaient que leur nouvelle maison fût terminée. Ils avaient trouvé une maison de location pour un mois, suffisamment grande pour nous loger tous. J'avais apporté un certain magot de Belgique, changé en 5000 dollars, ce qui représentait une belle somme de départ. Mais cet argent a très vite fondu avec nos achats, notamment la nouvelle voiture, la Ford Falcon achetée *cash* pour 2800 dollars.

Puis nous nous sommes installés progressivement dans notre nouvelle demeure et avons tranquillement commencé à déballer nos malles. Quand je dis nous, c'est surtout Nicole qui est visée. Et pourtant Nicole avait déjà à s'occuper des trois enfants, et aucun n'allait encore à l'école. Moi, je devais veiller à préparer mes cours qui allaient rapidement commencer : quatre groupes de français en secondaire 5 (classes terminales du secondaire). J'avais trois groupes de français moyen (deux classes de gars au collège et une classe de filles au couvent) et un groupe de français enrichi dans une classe mixte au couvent. Comme on le voit, à cette époque la mixité commençait à peine. Et il faut ajouter que les classes de secondaire 5 étaient nouvelles pour notre école de La Pocatière. Or il y avait huit classes de terminales, dont deux de commerce. Christian Mendez, l'autre prof de français en 5, était attendu pour bientôt. Il allait venir d'Albi avec sa femme Jeannette et leur fillette Florence. Huit classes de secondaire 5! Quand je pense qu'en 2013, au moment d'écrire ces lignes, il n'y en avait plus qu'une ou deux. Mais nous avions 1400 élèves contre moins de 500 en 2013. La dénatalité! Et aussi le fait que nous avions en cinquième secondaire, à cette époque, toutes les filles de 16 ou 17 ans de la région de Saint-Pamphile, Saint-Jean et L'Islet, car il n'y avait pas de secondaire 5 dans ces écoles-là. Les garçons de ces régions, eux, allaient à Montmagny.

Pour meubler un peu nos affaires, et en particulier mes livres, la future TV, le gros enregistreur Akaï acheté au Congo la dernière année, j'ai rapidement fait couper des planches de *veneer* (multiplex) pour assembler un gros meuble bibliothèque de salon. Il prenait toute la largeur et la hauteur du mur du fond du salon, et dans mes temps libres, en bas dans la cave, j'ai assemblé, puis j'ai teint en *mahogany* (couleur chêne) ce gros meuble impressionnant, dont les trois armoires du bas avaient été faites par un vrai menuisier. Quand même. Lorsque nous avons déménagé dix mois plus tard, nous avons constaté que la largeur du nouveau salon convenait juste pour recevoir ce grand meuble. Heureusement! Quarante-quatre ans après, il trône toujours dans notre salon. Il n'est pas beau, Nicole

¹ Le pensionnat sera fermé à la fin de l'année scolaire 2010... faute de pensionnaires.

a déjà voulu deux ou trois fois le faire arranger par un spécialiste, mais jusqu'à présent j'ai tenu bon, n'en déplaie à tous les amateurs d'art et de style Louis-quelque-chose.

Nous ne resterons que dix mois dans cette maison que nous louions. Nous y avons passé notre premier hiver canadien et on y a reçu saint Nicolas le 6 décembre. Nous avons convaincu un collègue de tenir le rôle, mais ce sera la dernière fois, car il ne faut pas lutter contre les traditions locales. Ici, c'est le père Noël qui est le patron des enfants sages. Et quand ces enfants commencent à avoir des petits camarades, mieux vaut faire comme tout le monde.

Un jour, en décembre ou en janvier, le soir, quelqu'un sonne à la porte. Un couple, ils venaient visiter... « Visiter? – Ben oui, la maison est à vendre et on veut acheter. » Nous ignorions que la maison était à vendre, sinon peut-être l'eussions-nous achetée? Ils ont visité la maison et nous avons appris quinze jours ou un mois plus tard que ce même couple, monsieur et madame Magella Lavoie, étaient devenus les nouveaux propriétaires et que nous avions trois mois pour déménager. Holà! Je me suis récréé et nous avons obtenu jusqu'au mois de juin, mais ce fut la tournée des visites. On a été voir tout ce qui était à louer ou mis en vente, depuis le vieux moulin à Saint-Pacôme jusqu'une vieille baraque le long du fleuve entre Saint-Roch et Saint-Jean-Port-Joli, mais on se voyait déjà dégager la neige sur 500 mètres en hiver! Non merci.

Et nous voici propriétaires!

Alors, grâce à l'abbé Benoît Laplante, vicaire qui connaissait du monde et était aumônier scout, nous avons trouvé notre nouvelle et dernière demeure à deux pas de chez nous, à 75 mètres à peu près. Et, ce qui n'est pas une mince affaire, les conditions étaient excellentes : 20 000 dollars, et je ne devais pas payer tout d'un coup car la propriétaire, une certaine madame Crawford, veuve habitant Rivière-du-Loup et tante de notre médecin monsieur Dumais, ayant déjà beaucoup d'argent ne désirait pas augmenter son capital d'un si gros montant. Elle désirait recevoir 2000 ou 2500 dollars chaque année. Je ne devais donc pas emprunter et après sept ou neuf ans, j'aurai ma propre maison payée! Cette maison avait été achetée par cette dame un an plus tôt à Joachim Perron, qui était l'ancien directeur de l'école secondaire La Pocatière. Nous ne l'avons pas connu, car il a quitté juste au moment où nous sommes arrivés. Monsieur Barbeau, l'actuel directeur, était donc tout nouveau dans cette école, lui aussi.

Nous avons déménagé avec les enfants et des gars de l'école (Gilles Mercier, un certain Magella Pelletier et la camionnette de son père pour transporter cuisinière, frigo, laveuse et sècheuse). Tout le reste fut transféré à pied ou dans ma voiture à moins de cent mètres de distance! Cela fait plus de 45 ns... et nous habitons toujours cette maison.

Après cinq ans de mariage, ce n'était pas notre premier nid. Il y eut d'abord pendant un bon mois la maison de Saint-Jean-Sart, louée (ou empruntée?) à Gilberte et José, où nous avons apprécié notre lune de miel; puis la maison des étrangers à Kisantu – une chambre en fait – pendant neuf semaines; puis notre belle, nouvelle mauve maison de Kinsosa, Kisantu; puis la vieille petite baraque de Lemfu; puis une maison louée à Fléron pendant que je liquidais nos affaires à Lemfu lors de ma dernière année là-bas; puis enfin, on fait les malles, on prend le bateau et bonjour La Pocatière, où voici cette

première maison , notre sixième demeure en cinq ans, de fin août 63 à mai 69; et enfin, neuf mois plus tard, nous achetons notre dernier domicile, où nous résidons depuis presque 48 ans. Personnellement j'étais assez habitué aux déménagements. Herve, rue du Collège, puis place Albert, puis 3) Basoko, puis 4) et 5) Poko deux maisons, puis 6) six mois au thier de la Chartreuse, 7) Watsa, 8) Irumu, 9) Bunia, 10) Liège rue St-Julien, 11) Bois-de-Breux. Sans compter le collège de Cost-Bukavu où j'ai été interne six ans, et la petite maison de campagne familiale à Neufmoulin.

Naissance d'Yves

Notre quatrième enfant sera totalement américain, dans le sens où il est né et fut conçu en terre d'Amérique, alors que les trois premiers ont tous été des intercontinentaux, si je puis m'exprimer ainsi : Franz, conçu en Europe, verra le jour en terre d'Afrique. Pour Pierre, ce sera le contraire. Quant à Nathalie, elle fut « commandée », selon toute vraisemblance, lors de notre voyage aux États-Unis et au Canada en 1967, mais naquit en Europe. Seul Yves fait bande à part. Eh oui, nous avons des enfants nés sur trois continents différents.

Après un an de séjour au Québec, durant les premières grandes vacances, nous recevrons Ambroise et Martine, les parents de Nicole, et Josiane ma petite sœur. Nous irons faire un tour en Gaspésie et visiterons un peu toute notre région. C'est ainsi que je nous revois marchant dans les allées du domaine seigneurial de Saint-Roch et de son moulin banal (ainsi appelé parce qu'il était destiné à servir tout le ban de la société seigneuriale). Nathalie, qui prenait bien son temps, a fait ses premiers pas vers 15 mois dans notre jardin. Nicole était enceinte et approchait de son terme pour la quatrième fois.

Puis le lundi 1^{er} septembre 1969 arriva. Les parents sont rentrés en Belgique et moi-même, j'ai recommencé l'année scolaire par des réunions et l'arrivée des élèves, mais le 1^{er} septembre, dans toute l'Amérique, c'est le jour de la fête du Travail (qui correspond au 1^{er} mai en Europe) et donc jour férié... Eh bien voilà une fête qui porte bien son nom, puisque c'est ce jour-là que Nicole a commencé son « travail ». Rien que de normal, me direz-vous!

En urgence, car avec Nicole c'est toujours urgent, on saute dans la voiture en laissant les trois enfants sous la responsabilité de Franz. Je compte venir les rechercher pour les conduire chez Michèle Coenen, sitôt Nicole conduite à Notre-Dame de Fatima. On arrive à l'hôpital, mais ce jour-là il n'y avait aucun médecin. Non, non... vous avez bien lu! Congé légal. Ça voulait dire, en ces temps-là, qu'il n'y avait même pas un médecin de garde à l'hôpital Notre-Dame de Fatima (c'est le nom de notre hôpital de La Poc, qui ne date que de quelques années). Je me démène comme je peux. La réceptionniste refuse de laisser entrer « Madame », car aucun médecin ne l'y a autorisée. Je commence à bouillir! Je crie un peu que c'est très urgent... Elle décroche le téléphone et essaie, mais en vain, de rejoindre un des trois médecins attirés à l'hôpital (les docteurs Dumais, Ouellet et Dallaire). Aucune réponse, ils sont tous les trois partis en congé... Puis je vois arriver un monsieur en cravate et veston, qui nous avait entendus. Il s'approche du comptoir, écoute rapidement mon histoire et décroche le téléphone... Il n'a pas plus de chance : pas moyen de rejoindre aucun des trois médecins, même le gynécologue de Nicole, le docteur Jean Dumais. « Alors, dit-il, je vais m'occuper moi-même de Madame... – Hein? »

Je me demande qui est cet hurluberlu lorsqu'il se présente : Jean-Eudes Garon, cardiologue à l'hôpital (originaire de Saint-Germain-de-Kamouraska)... Il signe l'autorisation d'entrée de Nicole qui peut enfin pénétrer dans l'hôpital.

J'ai juste le temps d'aller chercher les trois enfants, de les conduire chez Coenen, de revenir et de grimper dare-dare à la salle d'accouchement où Nicole est déjà installée et en train d'accoucher. Je pousse la porte pour venir, moi aussi, assister à l'accouchement, mais je me fais repousser par une sorte de gendarme déguisée en infirmière qui est scandalisée de me voir. J'explique que j'ai assisté aux trois autres accouchements et que Nicole compte sur ma présence... Elle me dit d'attendre, qu'elle va aller demander au médecin. Puis elle revient toute étonnée d'avoir eu l'accord du médecin. Je veux foncer à nouveau! Nouvel arrêt. Stop! « Holà, attendez, il faut vous habiller! – M'habiller? – Oui, il faut revêtir la tenue de circonstance! » Quelle singerie! Je dois mettre un grand drap, un masque, un casque et... des souliers de papier. Tu vois le tableau, ami lecteur... Alors que je suis, me disant : « C'est pas possible, ils le font exprès pour m'empêcher d'entrer, j'arriverai trop tard... » J'ai revêtu un genre de grand tablier vert, plus un bonnet et des couvre-chaussures pour respecter l'asepsie de la salle d'accouchement. Je ne peux m'empêcher de penser à cette médecine américaine où il faut absolument respecter les consignes antiseptiques, mais où la plupart des femmes accouchent encore sous épidurale, ne connaissant ni ce qu'on appelait « l'accouchement sans douleur » ni la présence du père auprès de son épouse! Et je ne parle pas de l'assistance du médecin titulaire...

Heureusement tout s'est très bien passé, et je fus pour la quatrième fois le papa le plus heureux du monde! Yves nous naquit, assez petit. On dut même le laisser à l'hôpital quelques jours de plus que Nicole, car il ne faisait pas le poids requis pour sortir. C'est notre docteur Dumais qui s'occupa du bébé, mais Jean-Eudes Garon termina de soigner Nicole. Ce docteur Garon nous a avoué que c'était son premier accouchement depuis l'université... J'aurai l'occasion de le revoir, une quinzaine d'années plus tard, dans les chœurs de la Société d'art lyrique, un fidèle des opérettes. Il se rappelait très bien de cet accouchement qui restera le seul qu'il fit de toute sa carrière. Yves, qui n'a donc pas connu notre toute première maison à La Poc, fut baptisé quelques jours plus tard par Benoît Laplante.

Nous aurons toujours eu des amis et aumôniers scouts pour baptiser nos quatre mousquetaires : l'abbé Van Binnebeeck à Kisantu, Yvon Mors à Liège pour Pierre et Natha, et enfin Benoît à La Poc.

Yves Colpaert et la cousine de Nicole, Anne-Marie, remplacée ici par Michelle Coenen, seront les parrain et marraine de notre benjamin. Pour nos trois autres enfants, je vous rappelle ici qui furent leurs parrains et marraines. En général, on essayait de contenter les deux familles et de penser surtout aux personnes qui ne l'avaient pas encore été. Ainsi pour Franz : bonne-maman Hauglustaine (Franz fut son premier et son seul filleul) et mon frère Christian; pour Pierre : Jean-Marie, frère aîné de Nicole et Josianne, ma deuxième sœur; et pour Nathalie : Ninou, ma filleule et petite sœur et José, le deuxième frère de Nicole.

Pour ce baptême, nous avons invité tous nos amis de l'époque et leurs enfants : les quatre Colpaert, les cinq Coenen, les quatre Toussaint, les trois Khalil, ainsi que Christian Mendès et Benoît Laplante. Comme on le voit, à part le prêtre, tous les autres sont d'origines belge, égyptienne et française. Cela

faisait aussi beaucoup de petits enfants qui couraillaient dans les bancs du sous-sol de la cathédrale où eut lieu la cérémonie, car la nouvelle cathédrale n'était pas encore construite. Cependant, à cette époque, on avait commencé l'érection des nouveaux murs et je me souviens que toute la cathédrale était entourée d'une grande enceinte de planches et d'échafaudages.

Nathalie, petit ange dans le silence

Quelques mois plus tard, un grand malheur a frappé à notre porte : Nathalie est malentendante, frappée de surdité profonde.

Rétablissons brièvement la série des événements qui sont à l'origine de cette triste situation. Vers janvier 1970, ou peut-être était-ce en novembre ou décembre 69, Franz nous revient de l'école où il était en première année avec une rougeole. Médecin, quelques jours au lit, puis on oublie... Mais Pierre l'a attrapée de son frère et nous a fait une petite rougeole, une sorte de grosse roséole. Rien de bien grave là non plus. Nathalie, gros bébé qui n'avait pas été très rapide pour marcher ni pour parler (elle disait cependant papa et maman) ne nous semblait pas avoir eu la rougeole à la suite de ses frères. Il est vrai qu'elle était encore petite. Peut-être a-t-elle eu une roséole, mais rien de vraiment grave. Sauf qu'elle a fait comme un scorbut pendant une semaine; elle ne mangeait guère et remettait tout ce qu'elle avalait, si bien que le médecin nous conseilla de la nourrir avec du Jell-O, sorte de grenadine durcie en gelée... Cela au moins elle le gardait, car j'avais très peur qu'elle se déshydrate puisqu'elle vomissait tout, y compris l'eau qu'on lui donnait... Cela a duré une semaine, puis elle a repris son sourire normal et impassible, mais ne parlait toujours pas. Cela dura sans trop nous inquiéter. On se disait que certains enfants vont plus vite que d'autres. Nathalie n'a pas été très rapide pour marcher, eh bien il y a des enfants qui attendent d'avoir trois ans avant de commencer à prononcer quelques mots. Elle semblait toujours souriante et contente de son sort.

Et c'est en juillet, lorsque ma maman est venue de Belgique nous visiter pour la première fois, qu'un jour à table ma maman a dit : « Elle ne serait quand même pas sourde? ». Cette simple question nous a estomaqués. On s'est regardés, Nicole et moi. Jamais on n'avait pensé à cela. Aussitôt je me lève et vais chercher le petit appareil radio portatif que nous avions. Nathalie était dans sa chaise haute, au bout de la table, faisant face à la fenêtre et donc de dos par rapport à la cuisine d'où je revenais. Et là sans qu'elle me voie, par derrière elle, je place la radio en dessous de sa chaise haute et la fais aller très fort! On attend sa réaction... Aucune réaction, Nathalie continue de nous sourire comme si de rien n'était. Je vous jure qu'à ce moment-là, on n'en menait pas large. Ce fut, je crois, le moment le plus difficile à vivre de toute mon existence. Et de celle de Nicole également. Le ciel s'écroulait sur notre tête d'un coup, soudain, sans crier gare. Jamais nous n'avions même songé à cela et tout d'un coup... le visage lumineux, imperturbable et souriant de Nathalie se couvrait soudain dans notre cœur d'une immense ombre de grande tristesse. L'un de nous se précipite au téléphone et demande un rendez-vous avec un spécialiste nez-gorge-oreilles, un oto-rhino-laryngologiste. Je crois que l'on nous répond : « Vous avez de la chance, on est mardi et c'est justement son jour de visite à La Pocatière ». Il s'agit d'un docteur Caron, venant de Rivière-du-Loup ou de Rimouski... On y va. Le docteur, un long

bonhomme, nous reçoit, examine les oreilles de Nathalie, puis lui met des gouttes en nous demandant de patienter jusqu'à la semaine suivante. Ces gouttes peuvent dissoudre un éventuel bouchon qui serait au fond des oreilles... On ne vit plus, car si l'enfant est sourd il faut le traiter le plus vite possible. Chaque semaine qui passe, nous dit la littérature que nous consultons à ce propos, est dommageable pour l'enfant. La semaine suivante, on retourne voir le médecin. Il constate que la situation n'a pas évolué, il n'y avait donc pas les bouchons espérés. « Et, conclut-il, l'affaire n'est plus de mon ressort, je vais demander un rendez-vous à Québec au Centre de l'ouïe et de la parole (COP) où ils sont équipés et ont des spécialistes qui pourront la prendre en charge. » On rentre à la maison et on n'a plus qu'à attendre. Mais cela fait déjà quinze jours de perdus... Et les jours passent, sans nouvelles.

Comme après plus d'un mois, nous n'avons toujours aucune nouvelle, je rappelle le médecin, ce docteur Caron qui paraît surpris. Il me dit que cela peut durer plusieurs semaines parce qu'il faut préparer des examens divers, puis il me redemande le prénom de notre fille. Là je m'inquiète : pourquoi me redemande-t-il le prénom de Nathalie? J'entrevois la possibilité qu'il aurait oublié de faire suivre le dossier et d'introduire la demande à Québec... Je lui redemande alors le nom de l'endroit où Nathalie devra avoir son rendez-vous et il me dit « Le Centre de l'ouïe et de la parole à Québec ». Merci, je raccroche et aussitôt demande à la téléphoniste le numéro du COP à Québec. Je les appelle immédiatement et ils me répondent qu'ils n'ont jamais eu la moindre demande concernant Nathalie, et que nous pouvons y aller dès le lendemain qui était, je crois, un samedi.

Notre colère à l'égard de la négligence du premier médocastre n'a pas diminué depuis quarante-quatre ans. Comment cela est-il possible? Quel manque de conscience professionnelle!

Le lendemain, nous sommes au COP avec Nathalie.

Sœur Vachon, la directrice, et Pierre Marois l'audiologiste nous reçoivent. Ils font passer Nathalie dans la chambre insonorisée et envoient des sons pour voir ses réactions et son degré de surdité... Même si avec des petits enfants, auxquels on ne peut expliquer la procédure ni demander tel ou tel type de réponse aux stimuli reçus, le diagnostic est plus difficile à établir, ils utilisent toute une gamme de moyens, de jeux qui permettent quand même d'obtenir des résultats. Et de surcroît, il y a une entrevue importante avec les parents qu'ils questionnent et re-questionnent... Lorsque nous avons dit que Franz, puis Pierre avaient eu la rougeole, pour eux, il n'y avait plus aucun doute, c'était là l'origine du handicap... Jamais nous n'avions imaginé que la rougeole pût être si terrible! Il paraît que certains enfants deviennent aveugles, et pour d'autres encore, c'est la méningite!

Il faut prendre Nathalie en charge le plus tôt possible pour commencer à la démutiser et si nous sommes d'accord, ils sont prêts à s'occuper d'elle. Nous sommes d'accord et il est convenu que Nathalie passera au centre une fois tous les quinze jours (avec Nicole), et que nous devons entretenir les leçons par des exercices quotidiens à la maison...

À partir de ce jour, Nicole essentiellement fera faire les exercices demandés à Nathalie. À partir de dessins explicatifs et de gestes, l'orthophoniste montre à Nathalie ce qu'elle doit faire pour prononcer les différents sons, puis des syllabes, puis apprendre des mots avec les dessins, les répéter... Que de patience, que de travail, que de déplacements en voiture.

Puis assez rapidement, Nathalie sera appareillée avec une prothèse suspendue sur sa poitrine par un petit harnais, et reliée à deux coquilles insérées dans les oreilles. C'était la technologie développée à cette époque. Et il fallait bien protéger l'appareil lorsqu'elle mangeait. Éviter par exemple que de la confiture ne tombe dessus...

Nous irons aussi consulter les spécialistes de l'hôpital de Chicoutimi au Lac-Saint-Jean. Pierre Marois et sœur Jeanne d'Arc Vachon nous avaient conseillé d'aller en consultation à Chicoutimi, car ils disposaient là-bas d'appareillages plus adaptés pour les tout-petits. Nos voisins d'en face, les Pageau, et particulièrement madame Pageau, insistèrent également pour que nous allions à Chicoutimi où leur gendre, médecin, s'occupait de cas semblables.

On ira, un jour de tempête... en mars 71. Quelle expédition avec les quatre dans la Falcon! Partis vers quatre heures un vendredi soir, on est arrivés vers dix heures, mais pas un hôtel de libre, car nous arrivions la veille du fameux carnaval de Chicoutimi, où la population fête l'époque de cent ans plus tôt. Donc en 71, ils fêtaient 1871, en s'habillant comme à l'époque. On a dû chercher, avec les quatre fatigués... et la nuit... et la neige... et je pensais à Joseph et Marie qui cherchaient un logement à Bethléem. Elle était enceinte, mais nous en avions quatre, dont l'aîné, bien sage, n'avait pas encore sept ans. Un hôtel finit par nous accepter à condition que nous promettions de partir le lendemain. Pas de problème. Ouf! Dans l'hôtel, Pierre a réussi à s'enfermer dans sa chambre... Quelle aventure! Il avait poussé le bouton et ne comprenait pas ce qu'on lui disait à travers la porte pour ouvrir. Il suffisait de tourner la clenche, qui était différente de l'intérieur. C'était à lui d'ouvrir, mais il ne comprenait pas et commençait à pleurer. Enfin, cela finit par s'arranger. Le lendemain, on était à l'heure pour le rendez-vous. Le diagnostic fut le même. Retour à La Poc...

Tout le monde s'inquiétait pour Nathalie, la famille en Belgique aussi. Je me souviens de Gilberte qui insistait, lors de notre congé en 1971, pour qu'on passe à l'hôpital de Bavière à Liège et qui nous avait découpé des articles de journaux. Nous sommes allés à Bavière à Outremeuse avec Nathalie, lorsque nous sommes rentrés en juillet 1971, à moins que ce ne soit en 74. Je sais qu'à cette époque on parlait assez bien d'implant cochléaire. Mais là aussi le diagnostic fut le même. Et ils ont même fait à Liège une radio que l'on ne faisait pas à Québec. C'est monsieur Marois qui nous avait demandé de faire faire cela à cet hôpital de Bavière.

Dès l'âge de quatre ou cinq ans, Nathalie va aller dans une famille d'accueil afin de pouvoir bénéficier quotidiennement des soins et des cours du COP à Québec.

Les Lesage ou la famille d'accueil idéale

Et concernant la famille d'accueil, nous sommes tombés sur la famille idéale. Elle, c'était Pauline Champoux, qui était professeur au Centre en deuxième année et avait remarqué la petite Nathalie lorsqu'elle venait prendre ses leçons une ou deux fois en quinze jours avec Nicole auprès de l'orthophoniste. Pauline était tombée en amour avec Nathalie. Elle sera plus tard la conseillère du citoyen pour le gouvernement du Québec, car elle était très proche du gouvernement péquiste et de Pauline Marois, future première ministre. Son mari est le troisième fils de Jean Lesage, ancien premier ministre

libéral du Québec (mais les Lesage sont plutôt péquistes). Il s'appelle René et est prof de grammaire à l'université Laval de Québec. Ils habitent Cap-Rouge et ont deux enfants, une fillette, Christine, un peu plus âgée que Nathalie et un garçon un peu plus jeune, Frédéric, qui accueilleront notre Nathalie comme une petite sœur. Nous sommes à la fois ravis et déchirés, car il faut bien se faire une raison : Nathalie devra nous quitter, si petite, pour être intégrée le plus tôt possible dans les classes du COP. Déchirant, car cela est très dur pour nous, mais surtout pour Nathalie qui devra rester chaque fois quinze jours avant de revenir pour un week-end à la maison. Mais nous sommes aussi ravis de tomber sur une famille aussi sérieuse et responsable.

Et c'est ainsi que nous nous familiariserons avec les Lesage. Ils achèteront même un chalet au lac Trois-Saumons après être venus nous rendre visite dans notre chalet vers 78 ou 79... Nathalie restera deux fois chez eux, d'abord cinq années, de 1972 à 1977, années durant lesquelles elle fera une prématernelle, puis une maternelle, puis première, deuxième et troisième année au COP. En 1977, elle pourra enfin revenir chez nous pour être intégrée dans un milieu entendant. On lui fera doubler sa troisième primaire pour faciliter son intégration en milieu entendant, et elle ira dans la classe d'Alberte Lévesque au Sacré-Cœur à La Pocatière. Yves sera au même niveau, mais dans une autre classe. Nathalie aura plusieurs amies qui l'aideront pour ses cours.

Une seconde fois, elle retournera chez les Lesage pour trois ans, de 1984 à 87 après sa troisième secondaire, pour aller suivre les cours à Charlesbourg, près de Québec, dans une polyvalente spécialisée où il y a un groupe de jeunes aveugles et un autre groupe de jeunes malentendants comme elle. Elle y fera trois ans : 4^e et 5^e secondaire plus quelques cours qu'elle n'avait pas eus avant, parce qu'elle envisage de faire les sciences de la nature et santé animale au cégep. Elle passera aussi son permis de conduire et ensuite sera inscrite au cégep de Sainte-Foy. Là, elle ne sera plus en famille d'accueil, mais aura une chambre à elle et une ou deux aides-orthophonistes qui suivront les cours avec elle et lui feront les signes, ce qu'on appelle le langage signé.

La dernière année, en 1989, elle viendra à La Pocatière avec une aide qui se déplacera de Québec exprès pour elle. En effet, le cégep de Sainte-Foy ne donne pas les cours spécialisés en santé animale, mais bien le cégep de La Pocatière, justement. Alors me direz-vous, pourquoi n'est-elle pas revenue directement à La Pocatière dès sa première année de cégep? Eh bien simplement parce l'assistance dont elle avait besoin durant les cours devait se faire à Québec, si possible, pour éviter les déplacements et l'hébergement hebdomadaires de l'auxiliaire qui traduit les cours en langage signé. Or en santé animale, les deux premières années sont un tronc commun en sciences avec d'autres spécialisations que fournit le cégep de Sainte-Foy. Et voilà.

En 1990, je pense, Nathalie sera titularisée. Mais ses problèmes étaient loin d'être terminés, car elle devait suivre différents stages dans diverses cliniques vétérinaires ou animaleries. Elle alla notamment à l'animalerie de l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Mais cela ne se faisait pas avec simplicité; il fallait expliquer sa situation, trouver un logement convenable et pas trop loin... On a roulé avec elle pour ces stages. Puis après, elle essaya de se trouver une place mais ne réussit jamais dans ce domaine, car elle ne pouvait répondre au téléphone, ni se faire bien comprendre par les clients éventuels. Les

vétérinaires n'osèrent pas se hasarder à l'engager... On l'envoya même plus tard en Belgique, auprès de Jean-Pierre, le mari de Josiane vétérinaire de son état, pour y faire un stage. Il nous expliqua que Nathalie n'était pas assez responsable; elle se préoccupait plus de revues à lire que du soin des animaux. Bref, c'est un peu ce qui explique qu'elle se trouva une place dans un grand magasin, Zellers, à La Pocatière. Cela dura presque dix-huit années, jusqu'à la fermeture du magasin en 2011, mais jamais elle n'eut une place à temps plein. Et il a fallu aussi lui trouver un appartement ici à La Pocatière pour aider à couper le cordon ombilical. Nathalie se repose sans doute un peu trop sur nous.

Je m'en voudrais de laisser ce passage sans saluer le travail énorme fait par Nicole pour aider notre fille à bien revoir ses notions de base dans la rééducation orthophonique, à comprendre et se débrouiller avec les comptes financiers, les problèmes d'assistance sociale, médicale et autres... et je pense aussi aux nombreux voyages qu'elle fit à Québec, quand Nathalie n'était pas encore placée puis aussi quand elle le sera, pour aller la rechercher et la reconduire tous les quinze jours.

Une fois, vers 1974 ou 1975, il y eut tempête un vendredi matin. Pour nous à l'école, nous avions cours ce vendredi, mais rapidement on dut fermer l'école. Les classes sont arrêtées, on renvoie les élèves et moi, je ne cesse de penser à Nicole qui est partie vers Québec pour aller chercher Nathalie, comme tous les quinze jours. J'arrive à la maison vers dix ou onze heures et j'apprends par la radio qu'un accident mortel vient d'avoir lieu sur la transcanadienne, aux environs de Saint-Jean-Port-Joli. Je croyais Nicole déjà arrivée à Québec. Le téléphone sonne. C'est elle qui est bloquée à Saint-Jean. Comme elle le racontera, il neigeait et ventait tellement qu'elle s'est arrêtée un peu avant Saint-Jean-Port-Joli, toute surprise de voir des gros camions passer à sa droite. Elle était sur le côté gauche de la route, se croyant sur la droite. Puis son auto ne repart plus. Quelqu'un s'arrête. Elle lui demande de chercher une dépanneuse. Elle attend, puis veut traverser le terre-plein entre les deux sections de l'autoroute pour revenir à La Poc, quitte à abandonner la voiture sur place (« On la reprendra plus tard », se dit-elle). Elle progresse péniblement à quatre pattes. Pour finir, elle voit arriver derrière elle la dépanneuse... et revient à la voiture. Ils conduisent la voiture à Saint-Jean-Port-Joli, d'où elle me téléphone. Puis, elle revient en autobus. On téléphone aux Lesage. Le lendemain, René Lesage nous amène Nathalie et je vais rechercher ma voiture à Saint-Jean. Que d'émotions!

Les différences, la nouveauté

Quand on titre *Les différences*, on se réfère fatalement à un modèle et bien souvent dans notre esprit ce modèle est supérieur, préférable. Mais dans le cas présent, vivre de l'autre côté de l'océan amène des tas de changements dont certains sont préférables, alors que d'autres nous font un peu regretter l'ancien pays. C'est pour éviter cette connotation péjorative que je préfère titrer *nouveauté*. Comme on dit : tout nouveau, tout beau.

Malgré la langue et les vieux usages, malgré l'histoire et la tradition française, le Québec et ses habitants sont d'abord des Américains. Il y en a des changements avec l'Europe. La température plus extrême et qui se calcule en degrés Fahrenheit. Si l'hiver est évidemment plus rigoureux et plus long (!), il est néanmoins très sec et sain. Beaucoup de soleil aussi en hiver, ce qui nous change de la grisaille

et de la neige mouillée de Belgique. L'été est chaud, et peut-être même plus chaud qu'en Belgique. Mais ce qui me paraît essentiel à découvrir, au Québec, c'est la brièveté du printemps. L'hiver traînaille jusque fin avril et sitôt le mois de mai, on va rapidement passer du froid au chaud. Oui, le printemps est très rapide ici. Et heureusement, car il me laisse beaucoup de souvenirs boueux. Le printemps, à part les cabanes à sucre et le redoux de la température, est signe de chemins bourbeux, de parterre aux herbes jaunies et écrasées par une neige de six mois. La neige fond partout et même il y a beaucoup d'inondations locales.

Un autre changement, même si on parle le français, c'est l'accent. Je ne m'éterniserai pas longtemps sur ce sujet mille fois débattu et que les Européens trouvent délicieux, par snobisme ou peut-être parce que, justement, ils n'ont pas cet accent; un peu comme un Blanc va trouver délicieux un petit bambin noir! Moi, je le trouve abominable cet accent. Il me paraît être signe de paresse : l'*homo quebequiensis* ne fait pas assez d'efforts d'articulation. « Franz vient-tu? » Et ne vous étonnez pas, c'est correctement écrit, car cela signifie : Franz vient-il? « A part à matin » signifie elle part ce matin, mais les consonnes L et C, sont trop difficiles à articuler alors on les escamote! Et de plus, cette parlure joulisante est franchement incompréhensible à toute personne francophone venant d'ailleurs. Lors de notre premier séjour à Montréal, en 67, alors que nous visitons l'Expo et logions à l'hôtel Le Laurentien qui n'existe plus, je suis descendu le dernier jour au matin pour demander à la réceptionniste où se trouvait la consigne pour y déposer nos valises, puisque nous devons quitter notre chambre le matin, mais dispositions encore de toute la journée pour visiter l'Expo avant le retour en Belgique. La préposée me répond fort gentiment, mais je n'ai rien compris. Je me retourne vers Nicole qui n'avait pas compris davantage. Je demande alors à la jeune femme de bien vouloir répéter. Elle répète donc avec son accent ensoleillé. Et elle me montrait un endroit dans le grand hall avec des signes tout en parlant plus fort. Mais encore une fois, je n'avais rien compris. Je me retourne vers Nicole. Même regard désolé. Alors, je réitère ma question une troisième fois. Et là, j'ai nettement entendu qu'elle maugréait : « Mais coudonc, vous comprenez pas l'français? ». Puis, heureusement – car je n'avais toujours pas plus pigé ses explications supplémentaires – elle prit la peine de sortir de derrière son comptoir et nous fit signe de la suivre... Lorsque mes beaux-parents vinrent au premier été, en 69, mon beau-père qui aimait converser avec les gens en général était tout déconfit lorsqu'il m'accompagnait pour demander une explication à un agriculteur ou un pêcheur sur la route, car il n'avait pas plus saisi. Mais là, après un an de séjour, j'étais tout fier de pouvoir lui traduire la majorité du message.

En général les Québécois sont moins cultivés que les Européens. J'ai conscience en écrivant cela que cette affirmation a une connotation péjorative et qu'il faut se méfier des généralisations hâtives. Je sais aussi que la notion de culture est très relative et c'est cela justement qui me permet de dresser ce constat. Je devrais donc corriger en expliquant bien que selon ma conception de la culture générale, il me semble que les Québécois, les Canadiens et *a fortiori* tous les Nord-Américains sont « en général » moins cultivés que les Européens. Cela signifie simplement qu'ils ont moins d'intérêt que les Européens à se complaire dans l'histoire, la géographie, la littérature, l'art et même la science en général. Nous disions souvent : ici en Amérique du Nord, il n'y a pas vraiment d'Histoire. Ce qui remonte à cent ans est considéré comme une antiquité, alors qu'il faut au moins cinq siècles pour la même considération

en Europe. Les vieilles églises, ici, ont cent cinquante ou deux cents ans. En Europe, il faut au moins cinq ou six siècles pour avoir la même vénération. Ici, il n'y a pas de recul historique. Et de là sans doute vient ce manque flagrant d'intérêt pour la culture en général.

Par contre l'habitant du Québec me paraît plus pratique, comme tous les Américains. Ils aiment le luxe, n'ont pas connu la guerre et ses restrictions sur leur territoire. Cela fait de grandes différences. Mais avant tout, les Québécois me paraissent beaucoup plus accueillants. Ils ont sans doute moins de culture, mais sont beaucoup plus habitués à accueillir les gens. C'est un pays en constante immigration et cela se voit, cela se sent. Ils vous accueillent, vous tendent les mains, vous parlent volontiers lorsque vous êtes nouveaux, mais ils respectent votre intimité et jamais ils ne vous inviteront si vous ne les avez pas déjà invités.

Hubert, mon beau-frère, était frappé par l'attitude relax de tous les chauffeurs avec leurs grosses voitures américaines. Pas rapides (beaucoup moins qu'en Europe), le bras appuyé sur la fenêtre ouverte de leur large « char », ils conduisent calmement, disait-il, alors qu'en Europe, les gens paraissent stressés à leur volant.

Ils sont très pratiques : nous avons eu le téléphone installé le jour même où j'en ai fait la demande, alors qu'en Belgique il fallait attendre près d'un mois, et six mois à Paris pour obtenir son installation. Le jour où j'ai acheté ma voiture, je suis allé chez mon assureur qui m'a fourni un papier temporaire et les plaques d'immatriculation. Je pouvais rouler le jour même. Essayez un peu en Belgique d'obtenir le même résultat! On le voit, ici on est pratique et on fait confiance au monde. Ainsi boulanger et laitier laissaient facilement le pain ou le lait quotidien sur le seuil, à la porte, et ramassaient l'argent que nous y avions mis lorsque nous devions nous absenter. Cela nous parut vraiment remarquable comme qualité de vie. Mais tout change et je ne suis pas certain du tout que cela pourrait encore se faire au XXI^e siècle. Comme quoi il ne faut jurer de rien.

L'Américain a plus de considération pour le *cash* et le *business*. Bon, cela se conçoit aisément, mais ce qui me dérange c'est que les étudiants ont tendance à préférer leur confort matériel, la rentrée d'un salaire à leurs propres études. Lorsque j'étais étudiant, si j'avais eu à choisir entre un « extra » m'assurant d'une petite rentrée pécuniaire ou un temps réservé à terminer l'étude d'un chapitre, il me semble que la question ne se serait même pas posée : j'optais toujours pour l'étude. Ici non plus la question ne se poserait pas. L'étudiant choisira toujours *la job* – prononcer *djob* qui rapporte!

Une dernière différence qui me vient à l'esprit et qui souvent a le don de m'énerver, c'est qu'au Québec, comme partout en Amérique du Nord, celui qui lance une blague est souvent le premier à en rire. Je me souviens lorsqu'en 1967, nous avons fait un petit tour de la vieille ville à Québec, le guide dans l'autocar parlait beaucoup au micro et riait aux éclats des *jokes* qu'il disait. Cela me scandalisait! Je trouvais plus convenable de sourire plutôt que de rire aux éclats, surtout après que l'auditoire ait compris la blague et ri. Je trouve que rire ainsi aux éclats est un manque de politesse à l'égard de l'auditoire que l'on ne laisse pas juger du bien-fondé de la blague. Mais ici, non, leur humour est très superficiel et de réaction trop rapide...

Trois excellentes raisons

- Le 21 juillet 1969 est une date à retenir pour trois excellentes raisons!
1. D’abord, c’est la fête nationale de la Belgique pour la première année où nous avons quitté la Belgique et son ancienne colonie. Bon, mais surtout...
 2. C’est la première fois que des hommes marchent sur la lune. Nous avons vu ces premiers pas d’Armstrong et Aldrin en direct, chez les Coenen qui nous avaient invités la nuit du 20 au 21 (vers une heure du matin!) pour regarder à leur télévision ce spectacle haut en couleur, même si nous l’avons vu en noir et blanc. À cette époque, la TV couleur était un luxe vraiment hors de notre portée¹. J’ai pris une diapositive du lumineux croissant de lune, ce jour-là... On ne voit pas Armstrong et Aldrin, même pas Collins qui tournait autour, mais je sais qu’ils y étaient « à ce moment précis où la photo fut prise » et cela donne toute une valeur à ce document photographique. Mon ami Paul-André a voulu en avoir une copie. Comme je le comprends.
 3. Enfin ce 21 juillet 69, c’est la première fois qu’un cycliste belge (et lequel! le plus grand de tous les temps : Eddy Merckx) gagne le Tour de France depuis Sylvere Maes en 1939. Hée! ça fait un bail. Et quelle victoire éclatante! Premier au classement du maillot jaune avec une confortable avance, puis premier au classement de la montagne, au classement par points, au classement par équipe... Il a tout bouffé! Ah! cette fameuse étape de Mont-de-Marsan où il les a tous piégés et leur a mis une vingtaine de minutes dans les mollets! C’était l’aigle royal qui s’envolait... Magnifique! C’était son premier Tour, et il gagnera les trois suivants, puis encore un cinquième. Actuellement, ils sont quatre à avoir réussi un pareil exploit, mais Merckx a beaucoup d’autres trophées que les trois autres ensemble arrivent à peine à égaliser : trois championnats du monde, le record de l’heure à Mexico, quatre tours d’Italie, je ne sais combien de tours d’Espagne et toutes les classiques de printemps plusieurs fois, dont Paris-Roubaix (trois fois), Milan-San Remo (trois ou quatre ou cinq fois). Pour moi, qui étais un fana du cyclisme depuis 1952, victoire de Coppi, deuxième Stan Ockers, puis les trois années de Bobet (avec Jean Brankart, le seul Liégeois qui ait jamais fait quelque chose de bien)... je dirais que Merckx fut et reste incontestablement le numéro 1, suivi de Coppi². En troisième, j’hésite entre plusieurs : Van Looy, Van Steenberghen et Anquetil. Pas Hinault, ni l’Espagnol Miguel Indurain, car ils ne sont bons que dans les tours. Même si cet Espagnol est incontestablement un champion. En relisant ce commentaire en 2013, je préfère ne pas parler d’un autre Armstrong, qui depuis ses sept victoires avoua s’être drogué à chaque Tour. Et je suis certain qu’il en va de même pour tous les autres soi-disant champions. Attention, même Merckx, Coppi, Bobet, Anquetil se dopaient, mais en toute légalité avec des produits énergisants, du sucre, des noix et que sais-je. Ce n’est pas la même chose.

¹ Même la TV tout court, nous nous en sommes passés près de trois ans, Nicole et moi, estimant qu’il y avait d’autres priorités pour nous à cette époque. Cela déconcertait mes élèves que je n’eusse pas la télévision, ils ne pouvaient pas comprendre que l’on se passe d’un bien si « essentiel » à leur vie!

² Il faut replacer les coureurs à leur époque, avec leurs conditions de course – concurrence, matériel et courses.

Grosse école sans locaux et commission scolaire assez riche

Je suis prof de français dans une école hybride et sans locaux. En effet, la commission scolaire qui administre notre territoire avait décidé deux innovations importantes concernant l’enseignement public secondaire dans la zone de La Pocatière. D’abord, elle réunissait sous une même autorité deux écoles qui jusque-là avaient été distinctes : l’école des filles et celle des garçons. Mais chacune conservait une certaine autonomie (corps professoral, locaux différents et aussi une direction séparée), quoique les deux soient soumises à l’autorité de monsieur Barbeau, lui-même directement responsable de l’école des gars. La deuxième innovation était l’introduction du niveau secondaire 5 qui réunissait, outre les garçons et les filles de notre zone, toutes les filles de la zone Saint-Jean-Port-Joli, Saint-Pamphile et L’Islet, alors que les garçons de cette zone recevraient leurs cours de secondaire 5 à Montmagny. Cette situation dura sept ou huit ans et nous valut l’apport d’une bonne soixantaine de filles en plus, soit l’équivalent de deux classes. Cette double augmentation (niveau secondaire 5 et filles de la zone voisine) fit une fameuse augmentation d’élèves et de personnel. C’est ainsi sans doute qu’il faut comprendre comment Yves Colpaert, moi-même et bientôt Christian Mendez allions enseigner à ce niveau de cinquième secondaire, qui marque la classe terminale du secondaire. Cette année 1968, nous étions à peu près 130 profs dont plus d’un tiers étaient des nouveaux.

Je suis donc prof de français dans quatre classes de secondaire 5 : deux classes de gars au collège, une classe de filles au couvent, et également au couvent la seule classe mixte, la première de toute l’école secondaire en cette année 1968: la 5-G, qui était la classe forte en français recevant un cours de français enrichi, le Français 503. Pour ces cours, les garçons venaient du collège où ils recevaient tous leurs autres cours – sciences, math, etc. –, sans être mixés. Donc plutôt que de dire que c’était la seule classe mixte, je devrais dire que je donnais un des seuls cours mixtes de toute l’école, car il me semble qu’Yves avait ces mêmes élèves en histoire.

Christian Mendez, quant à lui, donnait le français aux deux autres classes de filles et aux deux classes commerciales (des filles également). Comme on le voit, sur huit classes nous avions cinq classes et demie de filles et deux et demie de gars. D’où venait cette différence? D’abord, les deux classes de commercial (professionnel long en secrétariat) étaient presque exclusivement composées de filles. Et de plus en ces premières années, dans la Régionale où il n’y avait que deux écoles qui dispensaient le secondaire 5 pour tout le territoire, nous avions toutes les filles de Saint-Pamphile, Saint-Jean, Saint-Damase et Saint-Aubert, alors que les garçons allaient à Montmagny.

Mais si les classes des filles de secondaire 1 à 4 étaient logées au couvent sous la direction de sœur Lepage, notre école à proprement parler (les garçons de 1 à 4 et tous les étudiants, garçons et filles, de cinquième secondaire) ne disposait pas de locaux. Car au Québec, on avait lancé les fameuses écoles secondaires dites polyvalentes, car elles ouvraient les portes du secondaire à tous les étudiants entre 12 et 18 ans : cours généraux destinés au diplôme du secondaire qui ouvrait l’accès au cégep (général ou professionnel) puis à l’université, et les cours de secondaire professionnel court (en quatre ans) ou long (en cinq ans). Sans compter que ces écoles acceptaient également des élèves handicapés au cheminement particulier. Donc les polyvalentes qui exigeaient de nouveaux locaux se construisaient

un peu partout, mais pas encore ici. Il fallait en quelque sorte se situer sur une liste d'attente. Et La Pocatière fut parmi les derniers servis puisque nous attendrons encore dix ans avant de pouvoir pénétrer dans notre belle et nouvelle école. C'est pour cela que l'école des garçons, qui s'était agrandie de près de 200 élèves en 1968, dut se trouver des nouveaux locaux. On loua une partie du collège pendant un an, mais c'était vraiment une solution à court terme. Pour la deuxième année, pendant que des délégations de parents et de commissaires couraient dans les bureaux du ministère pour obtenir les permissions et crédits nécessaires, ce fut un fameux méli-mélo. Les quatre premiers niveaux du secondaire (tous garçons) réintégrèrent l'école Sacré-Cœur avec le primaire (!), en occupant tout le sous-sol. Mais le secondaire 5? Je me souviens avoir donné des cours dans la salle et sur la scène du Centre culturel, dans la salle du conseil municipal et encore dans une petite salle sans fenêtre sous la scène, et une autre petite salle au balcon! Il se donnait également des cours de gym au sous-sol de la cathédrale, et toutes les étudiantes du commercial restaient logées dans le pavillon qui deviendra le musée François-Pilote, entre le collège et le fleuve. Quelle soupe!

Puis enfin, après entente entre différents ministères, la Commission scolaire et le comité des parents, pour la fin de cette deuxième année, à partir de janvier ou février, le secondaire 5 installera définitivement ses six classes de général ainsi que les deux classes de commerce et les deux nouvelles classes en agroalimentaire dans la nouvelle aile de l'Institut de technologie agricole (ITA), qui est une institution de niveau supérieur. Cela durerait un an ou deux, voire trois, le temps que soit construite la future polyvalente. Cela dura exactement huit ans et deux trimestres! Nous y étions bien, parce que nous étions chez nous, loin de la direction (monsieur Barbeau) et des quatre autres niveaux qui nous jalousaient un peu. Nous avions notre directeur adjoint (Benoît Guignard), notre classe de pastorale scolaire, notre salle de profs... Nous pouvions même utiliser la cafétéria et la bibliothèque de l'ITA. On appelait cet endroit « la tour d'ivoire », c'est tout dire. Et là, on apprend à mieux se connaître, les amitiés se nouent et se solidifient. Nous avons fait, entre profs du secondaire 5 quelques belles soirées vins-fromages, et un délicieux méchoui. Pour ce méchoui, justement, nous étions à peine plus de trente personnes en comptant les conjoints et nous avions tout un mouton qui rôtissait sur la broche... On s'en est tapé, j vous jure! Quels étaient donc ces profs ainsi privilégiés et favorisés en ces temps bénis? Il y eut, au long de ces neuf années : Christian Mendez, Jean-Guy Houle et votre serviteur pour le français, JM Paradis et Gaston Lévesque en math, Yves Colpaert, Thérèse Bouffard, puis aussi Claude Gourdeau en histoire, géo et bio, Raymond Gaudreault en chimie, Ernst Volant et Violette Gendron en agrotechnique, sœur Nicole Béliveau, puis Huguette Caron et Pierre Lachance en matières commerciales, Yvon Léveillé, puis Paul-Eugène Mercier en anglais, Langis Laflamme et Michel Lévesque en éducation physique, Suzanne Tousignant en catéchèse et Charles-Henri Dion comme animateur de pastorale. J'allais oublier Benoît Guignard, le directeur adjoint de l'école, mais le directeur présent et effectif dans notre tour d'ivoire.

Mais si nous ne disposions pas encore de notre école, on ne peut dire que la Commission scolaire Pascal-Taché, qui avait son siège à Montmagny, manquait de moyens financiers. Voici quelques exemples qui vous prouvent le contraire! À peine arrivé sur place, les directeurs me demandèrent quels manuels de classe je désirais utiliser en français. Puisque nous débutions les cours en cinquième secondaire,

il fallait bien se fournir. Je connaissais bien, pour les avoir utilisés à titre personnel en Afrique, les six manuels illustrés de la belle collection Lagarde et Michard que j'avais obtenus à titre d'« hommage de l'éditeur ». Vous savez, lorsqu'on est nouveau prof, on écrit à divers éditeurs et ils vous envoient à titre gratuit un exemplaire de certains de leurs manuels, en espérant que vous ferez passer une bonne commande. Or donc j'appréciais beaucoup la qualité de ces livres, tant du point de vue de la présentation et de la solidité que du point de vue de leur contenu. On me les avait aussi beaucoup vantés, notamment Anne-Marie, la cousine de Nicole devenue régente littéraire en Belgique et prof de français au secondaire. Or, comme je devais voir une bonne quantité d'auteurs dans mes deux cours (français moyen et français enrichi), j'ai osé passer commande de cette collection. Mais nous avions plus de deux cents élèves pour les huit classes de français. Et comme il y a six volumes différents, selon les siècles... cela fait une belle quantité de volumes, sans compter les grammaires Grevisse, les manuels de littérature canadienne-française... Eh bien cela ne fit aucun problème. La commande fut passée illico et les caisses de livres arrivèrent dans la quinzaine suivante. Seul petit bémol, le deuxième volume sur le XVI^e siècle était en rupture de stock. Mais je n'en ai pas eu vraiment besoin. Trente ans après, j'utilisais encore ces volumes!

Un autre exemple? Il fut question vers 1972 de moderniser le contenu de notre bibliothèque en prévision de la future polyvalente. Et on me demanda si je voulais bien constituer une liste de... dix mille titres dans tous les domaines. Oui, oui, vous avez bien lu : dix mille! Nous nous sommes mis à la tâche (bénévole) avec Christian Mendez... et on leur présenta une liste de 10 000 ouvrages dans les dix catégories de la classification Dewey. Eh bien, sachez que nous avons reçu au moins la moitié de ces livres, dans tous les domaines (littérature bien sûr, mais aussi sciences, philosophie, art, histoire, découvertes et techniques, sociologie, psychologie, etc.).

Enfin, durant les trois années 1971, 72 et 73, comme Christian Mendez ne voulait faire que du théâtre, je me suis rabattu sur le cinéma amateur comme activité parascolaire. Et avec mon groupe de cinéma, nous avons créé, pensé, discuté, écrit et réalisé trois courts-métrages entre vingt et quarante minutes. La première année, nous avons produit *Et demain et après*, l'histoire très romantique d'un couple en perdition, avec en contrepoint le beau poème de Jacques Prévert intitulé *Déjeuner du matin*. Ce fut tourné dans la neige et très réussi et apprécié par les divers publics qui le virent en 1971, lors d'une expo scolaire dans le sous-sol de la cathédrale. Mais tout le film a été tourné avec ma propre caméra 8 mm qui n'était pas de grand luxe. Alors pour l'année suivante, je commandai une caméra un peu plus perfectionnée. Je ne reçus pas celle que j'avais osé demander, mais la meilleure de toute la gamme des caméras amateur, avec différentes possibilités de fondu enchaîné, différentes vitesses, plusieurs objectifs et encore d'autres options bien intéressantes qui faisaient l'envie d'autres profs, notamment un prof de chimie appelé Albert Boily. Vous voyez que la Commission scolaire ne rechignait pas devant les dépenses.

Un peu plus tard, en 1981-1982 – nous étions enfin dans notre nouvelle polyvalente –, j'ai eu l'idée saugrenue d'écrire, puis de monter comme pièce de théâtre un grand chemin de croix, avec soixante ou soixante-dix personnages dont une quinzaine de témoins du XX^e siècle, disséminés dans le public

et qui interviendraient en faisant leur propre commentaire sur la passion du Christ. Cette « pièce », ou plutôt ce spectacle religieux assez nouveau style et avec grande musique et grand déploiement, s'appelait *Le grand jeu de la Passion* et différait un peu des chemins de croix traditionnels en ce sens qu'il n'acceptait que des passages authentiquement relevés dans les quatre évangiles, et rien de la légende ou du mythe comme la présence de Véronique et son voile, les trois chutes de Jésus, etc. Je voulais absolument commencer ce grand jeu par la soirée du jeudi saint et le terminer par la résurrection, cela allait de soi. Et je comptais m'inspirer du récent *Jésus de Nazareth* de Franco Zeffirelli pour ce qui était des vêtements, bâtons, foulards, ceintures, sandales et accessoires des soldats, des pontifes, des hommes et des femmes ordinaires... Mais cela faisait une fameuse quantité de tissu. J'ai osé demander une ouverture de compte estimée à six cents ou six cent trente dollars rien que pour acheter les tissus. La confection était une autre paire de manches assez gratuite... et il n'y avait pas de décors. Eh bien, je n'ai même pas dû plaider ma cause. Mon nom et la réputation que je m'étais déjà faite en théâtre à La Pocatière ont servi de caution... et trois ou quatre jours plus tard, je recevais un beau chèque de six cent trente dollars, ce qui était déjà un fameux montant à l'époque. Je tiens à dire que nous avons joué trois fois en 82 devant une cathédrale archicomble (on avait même rajouté une centaine de chaises derrière). Et l'année suivante nous avons repris le spectacle avec quelques changements d'acteurs. Mais bon nombre d'entre eux étaient au cégep.

Vous voyez, Anagnosophile, que la commission scolaire ne lésinait pas dans les dépenses.

Il y a tempête et tempête!

Lors de notre première année comme profs et résidents de La Pocatière, nous avons connu une fameuse tempête dès le mois d'octobre 1968. Yves et moi avons trouvé à ce moment qu'il y avait là un certain agrément supplémentaire à enseigner au Québec, car ces tempêtes nous donnaient un congé imprévu et toujours agréable à prendre. Il y avait d'ailleurs dans nos conventions collectives¹ un article qui prévoyait que l'on aurait cinq jours de congé pour cause de tempête ou d'autres causes imprévues. Ainsi le calendrier pouvait s'équilibrer, et si par hasard ces cinq journées n'avaient pas été prises par manque de tempête durant les jours de classe, nous avions droit à autant de journées pédagogiques, vers la fin de l'année. Donc une tempête dès le mois d'octobre, cela augurait bien, mais je me souviens que monsieur Barbeau, notre directeur, nous avait bien prévenus, Yves, Christian et moi, les trois recrues européennes : ce n'est pas à chaque année qu'il y a une tempête amenant congé en octobre.

Mais parlant de belle tempête, nous avons connu celle qui dura deux jours complets et recouvrit tout de son épais manteau blanc en mars 1971, et que l'on a appelée « la tempête du siècle ». Il y avait tellement de voyageurs arrêtés sur la nouvelle autoroute 20 que le nouveau restaurant Le Martinet de Rivière-Ouelle dut accueillir des tas de gens qui passèrent la nuit couchés un peu partout. Et je me souviens que les gros camions qui carburèrent au diesel et étaient arrêtés à cinq ou six cents mètres du motel étaient régulièrement nourris de leur précieux liquide par des motoneigistes qui faisaient la navette,

¹ Convention collective : Contrat passé entre l'État, les Commissions scolaires et notre syndicat pour régir notre profession et l'organisation des cours.

car lorsque le froid est intense, il semblerait qu'il vaut mieux ne pas arrêter un moteur qui tourne au diesel sinon, il est quasi impossible de le rallumer normalement. En tout cas, c'est ce qu'on racontait.

Je vois encore au surlendemain de cette tempête, alors qu'il y avait un soleil admirable, le docteur Raymond-Marie Raymond, président de la commission scolaire et amateur de belles diapositives, faire son tour pour prendre quelques beaux clichés pendant que je dégageais péniblement le *carport* où ma voiture, la Ford Falcon bordeaux au toit noir, ne se voyait plus, ensevelie qu'elle était par l'épaisse couche de neige (au moins soixante centimètres). Il me dit : « Nos parents ne pourront plus dire que c'était bien pire de leur temps. Une tempête pareille, on n'en a qu'une ou deux par siècle! » Ce fut donc la tempête que l'on désigna sous cette expression : la tempête du siècle.

En 1971 également, nous avons connu une autre tempête, une tempête syndicale celle-là! Il faut dire que la vie sociale et syndicale côté professeurs était assez mouvementée. Il fallait renouveler nos conventions généralement signées pour cinq ans. Il faut aussi vous rappeler qu'en Amérique du Nord, l'affiliation à un seul syndicat est obligatoire pour un groupe de travailleurs, lorsque la majorité de ceux-ci se sont une fois prononcés en faveur de ce dernier. C'est donc tout à fait différent du système européen, où dans une seule école (ou entreprise) on retrouve des syndiqués de différentes allégeances et aussi des non-syndiqués. Ici au Québec, tous les enseignants du primaire et du secondaire étaient à cette époque obligatoirement syndiqués auprès de la CEQ. Et il y eut donc en 71, lors des « négos », un regroupement de tous les syndicats du secteur public. Après une quinzaine de jours de grève du Front commun et de piquets de grève, comme les négociations étaient toujours dans l'impasse, on est descendus à Québec où j'ai entendu « prêcher » le fameux Michel Chartrand dans un discours bien senti. Il était sous les remparts, près de la porte Saint-Louis. Il y avait du monde et nos trois chefs syndicaux – Marcel Pépin (CSN), Louis Laberge (FTQ) et Yvon Charbonneau (CEQ) – furent arrêtés et menés en prison. Nous étions sous le gouvernement Bourassa.

La crise d'octobre 70

Les actions du Front de libération du Québec (FLQ), puis l'application de la Loi sur les mesures de guerre ont assombri les mois de septembre et octobre 1970. Je me souviens que les parents de Nicole étaient encore présents et nous avons été à Québec. Nous revenions et faisons la file avant d'emprunter l'unique pont de Québec, alors que les travaux du nouveau pont étaient déjà bien engagés. Et papa Ambroise sortait de la voiture, allait discuter avec les occupants d'une voiture voisine qui comme nous avançait au pas. Il aimait rire, bon-papa. C'est à ce moment que la radio déclara que l'agent consulaire britannique James Cross avait été enlevé par des membres du FLQ. Les gouvernements Trudeau au fédéral et Bourassa au provincial n'en menaient pas large. Des communiqués du FLQ sont lus à la radio... Pierre Laporte, ministre provincial sera aussi enlevé et pris comme otage par le FLQ. Des centaines de personnes sont arrêtées sans avertissement par la police et l'armée est sur le pied de guerre. Situation très trouble. Bientôt, devant le refus du gouvernement de se plier aux exigences des rebelles, on découvre le corps sans vie de Pierre Laporte dans le coffre d'une voiture. Puis les deux frères Larose et un ou deux autres felquistes se rendent, à condition de pouvoir prendre l'avion pour Cuba.

Fugue et toccata

Il serait temps je pense de dire un mot de nos amis et mes collaborateurs immédiats. Yves Colpaert, toujours aussi blagueur et boute-en-train. Il adorait enseigner à des filles, lui qui n’avait vu que des visages mâles et plutôt sombres en Afrique, cela le changeait de voir ces beaux minois féminins. Il aimait blaguer aussi et toujours. À une étudiante qui s’appelait Sandra, un jour il dit : « Vous dormez, Sandra? Cela doit être froid l’hiver, la nuit »... Un jour, alors qu’il parlait des signes du zodiaque, voilà une jeune et grande étudiante, très sérieuse, qui arrive en retard. À brûle-pourpoint, il lui demande : « Et, vous, mademoiselle X Y, êtes-vous aussi Vierge? ». Elle le regarde, interloquée, et répond machinalement oui, alors qu’elle ignorait manifestement qu’il était question des signes de naissance... Je ne présente plus Yves, ni sa femme et ses fils, avec lesquels très régulièrement nous nous invitons réciproquement le dimanche midi, une fois chez nous à La Poc, une fois chez eux au village des Aulnaies à Saint-Roch. Et très souvent en compagnie de notre ami français Christian Mendez, surtout quand il fut seul, à partir de février 1969. Que j’explique.

Christian est arrivé avec son épouse Jeannette et leur petite fille Florence, une vraie poupée, surtout dans sa manière de parler avec l’accent du Midi de ses deux parents. Ils venaient en effet de la belle ville d’Albi. C’était un jeune couple de professeurs de français, tous les deux. Ils étaient bien sympathiques et ils vinrent fêter le réveillon avec nous, chez les Coenen, il m’en souvient. Christian était un grand nerveux, mais un très bon prof de français, très connaisseur. Je lui faisais confiance, car moi, je n’avais eu aucun cours préparatoire pour enseigner le français... Ils n’avaient pas de voiture, car il était ici un peu comme nous l’étions au Congo : en assistance technique, et il était en tout début de sa carrière. Elle avait les mêmes diplômes que lui, mais c’est lui qui avait été engagé et comme il fallait bien que quelqu’un s’occupe de la fille... Elle aurait aimé enseigner, la Jeannette, et elle jalousait un peu son mari.

Or un jour de janvier ou février 1969 après les cours du matin, alors que je venais de le reconduire à son appartement de l’autre côté du passage à niveau, il m’appelle au téléphone... « André? Ma femme est partie! – Où ça? – Je ne sais pas. Elle a fait sa valise et est partie avec Florence... – Hein!? Attends, j’arrive. » Je file chez lui et il me montre un appartement déserté. Elle a pris tous ses effets et les habits de la petite... et a laissé le bottin de téléphone sur la table, ouvert à la page des taxis. « J’ai appelé les taxis, dit-il. Et effectivement, ils ont conduit ma femme et ma fille à la gare, vers dix heures. » On se renseigne, il y a eu un train pour Montréal un peu plus tard. Christian me déclare tout de go : « Elle est partie prendre l’avion, elle retourne en France! »

Je n’en crois pas mes oreilles. Ce n’est pas possible. Et il est convaincu que tout cela était réfléchi et préparé depuis longtemps. Même avant de quitter la France. « Elle a accepté de venir ici pour pouvoir retourner et mettre le plus de distance possible entre nous deux. »

Je n’en reviens pas. Tout cela est à peine croyable et défile à toute vitesse : la fuite de Jeannette (les valises, le taxi, le train), le constat à midi quand j’ai été le reconduire. Téléphone... J’arrive à mon tour. Nouveau constat. Et tout ça en grand secret... Quelle aventure. Il faut aller la rechercher. Elle aura fait cela sur un coup de cafard. Je téléphone à Barbeau. On nous remplace pour l’après-midi et on file à Montréal... En cours de route, Christian est surtout inquiet pour sa fille. Sa femme, il s’en fout! Je

commence à comprendre qu’il y avait du tirailage dans le ménage. Il m’explique qu’elle a toujours été jalouse de la place qu’il a obtenue pour venir ici et qu’elle aurait voulue pour elle-même. Elle aurait très bien pu enseigner à sa place. En effet, ils se sont connus aux études et ont tous deux fait les mêmes études et passé le « CAPES », d’où la rivalité. On roule vite, mais je n’ai jamais été à l’aéroport de Dorval par mes propres moyens. Cela fait à peine cinq mois que je suis au Québec, moi. Avant le tunnel Louis-Hyppolite-Lafontaine, je me trompe de chemin. Quelqu’un nous renseigne et on arrivera sans problème à l’aéroport. On sort de la voiture à peine garée, on court vers les départs. Il y a effectivement un départ d’avion pour Paris dans une heure ou deux. On va au comptoir d’Air France, on demande si madame Jeannette... (je ne sais plus son nom) est sur la liste des passagers avec Florence Mendez. La préposée nous apprend qu’il lui est interdit de communiquer cette liste et de vérifier. On a beau expliquer. Non, cette dame est en droit de prendre l’avion. La seule solution serait de demander à un gendarme, auquel elle pourrait communiquer la liste. Christian ne sait que faire... Et à ce moment, qui voit-on marchant dans le hall? Jeannette et Florence! Je passe les scènes douloureuses où rien de ce qui se dit n’a vraiment d’importance. Chacun reste sur ses positions. Pour finir, je parviens à éviter les cris et le scandale en faisant promettre à Jeannette de revenir. Elle promet. Mais pour se débarrasser de nous, elle aurait promis n’importe quoi, j’en suis sûr. La petite pleure entre ses parents qui se déchirent...

Et voilà. Elles partent, nous restons penauds et retournons à la voiture... où je constate que j’ai laissé mes phares allumés. Aïe, aïe, aïe! Depuis plus de trois heures. Que dit la batterie? Elle part du premier coup. Ouf! Et nous rentrons. Encore trois heures et demie de route, sinon quatre heures, car à partir de Québec il n’y a pas encore d’autoroute, mais la seule route 132 à deux ou trois voies...

Christian encaisse le coup. Mais cette première année sera pénible et il n’aura de cesse d’arriver aux vacances pour retourner voir sa fille. À partir de la deuxième année, cela ira mieux. Et il va se perdre dans le travail et bientôt se donner à fond dans la mise en scène de théâtre. Il fera, en plus, un excellent Monsieur Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme* admirable, dans lequel il y aura trois autres profs avec des seconds rôles : Yves le Mamamouchi, moi-même le prof de philosophie, et Raymond Gaudreault sera un très bon prof de musique. Christian montera encore *Treize à table* en 72, et *Antigone* de Jean Anouilh en 73.

Il faut dire que Christian formera un trio de profs célibataires avec Raymond et Gaston pour louer un appartement avant leurs futurs mariages. D’abord ce sera Gaston Lévesque avec Aline à Rivière-du-Loup, un mariage magnifique. Puis Raymond avec Anne, et enfin Christian se remariera à la fin de sa dernière année parmi nous, avec Pauline Boucher. Là aussi, ce fut un très beau mariage.

Petit à petit

On s’installe, on commence à faire ses marques, on apprécie aussi ce grand pays tout neuf où il fait bon vivre. On entre dans l’enseignement d’ici, où je suis très vite promu comme chef de groupe en français. Cela signifie simplement responsable du groupe des profs de français. On a tâté le théâtre et on continue. Je fais du cinéma en activité parascolaire. La famille grandit, se porte bien. Lorsque nous sommes invités auprès d’un couple ami pour un souper, ou que nous désirons aller au cinéma

le soir, nous avons nos gardiennes attirées qui viennent assez régulièrement garder nos enfants. Je pense notamment à Myriam Timmons qui deviendra plus tard madame St-Pierre, l'épouse de Claude, un de mes anciens élèves de la première année qui deviendra un collègue prof de gym à notre école. Ils auront aussi plusieurs enfants que j'aurai en classe. Les années passent. On prend les mêmes et on recommence, ou presque. Je pense aussi à Hélène, la deuxième fille de nos voisins les Raymond, qui avaient sept enfants dont le plus jeune avait à peu près l'âge de notre aîné. Nous avons eu souvent Kathy et Gaby qui venaient jouer avec nos enfants. Or un soir j'appelle Hélène Raymond pour venir garder. Elle me dit oui et un peu après, on sonne à la porte. J'ouvre, je vois une jeune fille que je ne connaissais pas. Elle me dit : « C'est vous qui m'avez appelée pour garder? Je suis Hélène Raymond. » C'était une autre Hélène Raymond, la fille du docteur Raymond-Marie Raymond. Elle savait qu'il y avait deux Hélène Raymond, habitant assez près toutes les deux et du même âge. Elle a bien vu, m'avouera-t-elle beaucoup plus tard lorsque nous en reparlerons, alors qu'elle était cheftaine guide, que je m'étais trompé de numéro de téléphone, mais elle tenait à son petit salaire et voulut entrer, alors elle n'a rien dit et a bien gardé nos enfants. C'est ainsi que j'ai appris qu'au Québec, il est très fréquent de rencontrer deux personnes portant même nom et même prénom, car la diversité des noms patronymes est beaucoup plus réduite qu'en France ou en Belgique. Cela s'explique par le petit nombre d'immigrants aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et au grand nombre de descendants qu'ils eurent. On voyait fréquemment des familles de dix et même vingt enfants... Et tous ces descendants portent souvent le même nom, n'ayant qu'un seul ancêtre. En plus, dans ce cas-ci, comme les numéros de téléphone sont associés aux nom et prénom du père, la confusion était plausible puisque si l'un s'appelait Raymond-Marie (oui, Hélène était l'aînée du médecin photographe dont j'ai parlé à propos de la tempête du siècle), l'autre s'appelait René (lui, c'était notre voisin). Même initiale, tous les deux! Amusant! Je voudrais ajouter, parlant des Raymond, nos voisins côté est, que leur aîné s'appelait Michel et avait fortement impressionné Christian Mendez qui l'a eu comme élève. Plus tard, lorsque les oisillons quitteront le nid familial, il gagnera un gros montant à la loto. Je suis heureux pour lui. Hélène a été au collège tout comme son homonyme, fille du docteur. J'ai peut-être eu l'un ou l'autre des suivants : Bernard, Jean-Pierre, Danielle, Gaby, mais ne m'en souviens pas. Quant à Kathy, la dernière, je sais que je ne l'ai pas eue comme étudiante car elle n'a pas fait le secondaire 5 général. Je la revois encore à cinq, six ou sept ans, toute mignonne avec ses deux tresses et toute bronzée (elle brunissait facilement). Elle venait souvent jouer à la balançoire chez nous, même lorsque nous étions tous à l'intérieur occupés à dîner, ou bien elle sonnait à la porte et me demandant avec sa frimousse un peu timide : « Franz viens-tu jouer? » Ce qui signifie dans le langage québécois : « Franz vient-il jouer? » Et moi pour la taquiner, la pauvre, je lui disais : « Mais je ne m'appelle pas Franz! » Elle devait se demander pourquoi mon Dieu je lui disais ça!

Madame Raymond était une petite femme bien courageuse qui ne chôrait pas avec ses sept petits. On la voyait souvent la cigarette au bec, occupée à appeler Gaby (son diabolotin) ou à broser la devanture de la maison. Ils avaient du mérite. Ils nous ont même expliqué un jour qu'Hélène n'était pas leur fille, mais leur filleule. Et sans doute les parents n'ont-ils pas pu s'occuper de leur fille, ou l'un des deux est-il disparu prématurément, c'est eux, nos voisins qui ont accepté de devenir les tuteurs de

leur filleule. C'est beau! Monsieur était assez indépendantiste, car très vite lors des débuts du PQ il fit mettre un mât sur son terrain, et le drapeau fleurdelisé flottait près de leur grande demeure revêtue de briques jaunes, comme la nôtre. Il travaillait à l'ITA et m'expliqua une fois que je ne devais pas ratisser trop tôt au printemps, pour laisser le temps aux vers de s'installer pour aérer le sol. Ou bien il me prêtait sa scie coupe-haie électrique. Une autre fois il me vendit des cartes d'état-major de la région, car il en possédait dans son bureau de l'ITA, et moi j'en avais besoin pour mes sorties avec les routiers.

Un soir un bon élève de cette première année 68-69, un certain Gilles Mercier, vient sonner à notre porte et me demande si je voulais bien être leur chef routier. J'avais eu l'occasion déjà de diriger le clan du Piolet à Outremouse, vers 1960-61. J'accepte. Yves est prêt à m'aider. Et nous faisons ainsi plus ample connaissance avec les deux vicaires qui sont aumôniers scouts et louveteaux : Denis Lapointe et Benoit Laplante.

La route ça grimpe et ça descend, parfois ça pique

La route dont il est question ici n'est pas vraiment celle à laquelle on pense immédiatement quand on parle de route. Bien que par un certain côté, par la fatigue et les cors aux pieds, les deux routes se rejoignent finalement. En fait, quand je parle de route je désigne l'organisation scout des aînés qui concerne les routiers. Lorsqu'entre nous, nous parlions de notre mouvement, nous disions souvent : la route!

Or donc, à La Pocatière, je suis assez vite devenu chef routier. Quelques grands scouts de mes élèves, notamment un certain Gilles Mercier, se cherchaient un chef. Ils sont venus me trouver et voilà : scout un jour, scout toujours!

Nous avons fait quelques activités assez particulières : cinéforums, excursions, soirées récréatives... Et deux fois en particulier, dans les années 1970, par là, nous avons pris sac et tente et sommes partis, nous avons marché. La route, ça entre par les pieds, disions-nous en parlant du mouvement, de l'organisation, de la devise (servir), des efforts physiques, de la technique, du campisme, de la prière. Bref en parlant d'un approfondissement et d'une amélioration personnelle de tout notre être.

Une fois, nous avons organisé une fameuse balade : la montée à pied du mont Washington dans le New Hampshire, aux États-Unis, le plus haut sommet de l'est de l'Amérique du Nord.

C'était fin août 1970, et je ferai ainsi ma première incursion aux États-Unis depuis que je vis au Canada, pour y faire un camp et l'ascension du mont Washington dans les White Mountains, qui font partie de la chaîne des Appalaches. Un jour que ça nous a pris pour monter sur cette montagne, où il y a un petit train à crémaillère, une route de pierrailles pas trop dégagée pour quelques rares véhicules qui osent s'y risquer et où furent enregistrés – selon une plaque gravée et posée sur les murs des bâtiments météorologiques qui sont attenants à un petit restaurant au sommet – les vents les plus forts jamais enregistrés par l'homme : 231 milles – soit près de 400 kilomètres – à l'heure! D'ailleurs on a été assez prévenus que si le temps se mettait à changer, il fallait redescendre immédiatement. Renseignements pris sur une carte, la hauteur de ce *highest peak in northeastern United States* est de 6288 pieds, soit à peu près 2000 mètres. Et merde pour ces Amerloques qui refusent d'utiliser le

système métrique! Encore un mot en passant, si je puis dire. C’est dans le terrain de camping situé à la base de la montagne, et où nous avons, comme de juste pour des routiers, planté nos tentes, c’est donc dans ce camping rustique que j’ai vu (en 1970!) des chiottes collectives. Tu rentres dans le « salon » (comme chez le coiffeur, mais tu choisis bien celui marqué *men*) et tu te retrouves devant une rangée de cinq sièges d’un côté et cinq sièges de l’autre. Tu réponds *Hi!* à ceux qui, déjà occupés sur un siège, ont salué ton entrée, tu en choisis un et à ton tour, tu t’occupes de tes affaires... sans t’occuper du reste! En espérant que ce ne soit pas trop bruyant. Incroyable, mais vrai!

Pour la seconde sortie sur la « route », plus modestement, nous sommes restés dans les environs de La Pocatière. Si près de chez nous, même, que nous avons fait le tour de La Pocatière. Le grand tour, une vingtaine de kilomètres, avec une nuit de repos. Nous sommes partis avec nos tentes, nos sacs à dos et le barda vers La Cavée. Un très beau coin, près de la montagne Thiboutot. À cette époque (1972 ou 73) c’était encore un endroit public, accessible à tous. C’est notre petit canyon local... Les berges très encaissées de la rivière Ouelle forment un à-pic assez impressionnant : un trou, d’où le nom de cavée que je ne connaissais pas, mais qui fait inévitablement penser à une cave, un trou situé sous la maison. Je parle toujours de cette étymologie à mes étudiants lorsque nous voyons, en vieux français, la célèbre *Ballade des pendus* de François Villon, et en particulier ce fameux passage : « Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés et arraché la barbe et les sourcils ». « Nous ont cavé les yeux » ne signifie pas nous ont crevé les yeux, mais bien nous y ont fait un trou. Et je suppose que troués, ils s’en trouvaient fatalement crevés.

Or donc, La Cavée! Nous avons logé sur le sommet. Nous n’étions guère nombreux : cinq, six ou sept... Et le lendemain matin, lever assez tôt car nous avons rendez-vous pour une messe à Saint-Onésime, assez éloigné, merci. Après le déjeuner, nous descendons le petit précipice, en nous aidant d’une corde, afin de saluer la rivière saumoneuse, lui faire notre révérence et en profiter pour y faire nos ablutions matinales, et tant qu’on y était notre petite vaisselle du petit-déjeuner. Nous descendons donc, joyeux dans l’air frais du matin, nous accrochant d’une main à la corde courant le long du petit chemin abrupt et escarpé, et tenant de l’autre nos savons, serviettes, gamelles et gobelets¹.

Soudain, l’un crie, l’autre fait un grand geste, un troisième fait une embardée, un quatrième s’inquiète et entend de drôles de vrombissements... chacun venait de se faire piquer une, deux ou trois fois par des guêpes! Notre petite troupe accélère le pas (et ce n’était pas facile). Vous imaginez le tableau sur une pente raide avec buissons et broussailles. On lâche gamelles et bidons, c’est la débandade – ici ce n’est plus seulement la corde qui court le long de la paroi! C’est la course folle vers le ravin et le plongeon dans la rivière. Ah! je vous jure qu’on n’a pas pris le temps de regarder où on mettait les pieds, ni si l’eau était froide, frisque ou carrément glaciale. La rivière Ouelle à cet endroit ressemble plutôt à un torrent, et elle n’est jamais chaude ou simplement bonne : elle est plus ou moins froide, mais souvent plus que moins. Et juste en amont, à notre droite, elle plonge en une grande et haute chute. Vous devinez ce qui nous était arrivé : le premier d’entre nous doit avoir mis le pied dans un nid de guêpes,

¹ Attention, relisez la phrase : c’est bien la corde qui court.. Nous, à ce moment-ci de la descente, nous contentions de descendre assez péniblement, car je le répète, cela descend à pic.

le second a carrément dérangé ces dames à la taille fine, quant au troisième il a reçu les premiers vols de reconnaissance. Le quatrième a commencé à ressentir de fortes brûlures et a crié après sa maman. Il s’est mis à courir, il a dévalé la pente, bousculé ses camarades qui ont lâché casseroles et savonnettes, et en avant – je devrais dire en bas, même si nous avions nos bottines – pour la course du matin! Un vrai jeu de quilles, avec abat¹ tout en bas. Certains ont perdu à jamais fourchette, couteau ou godasses, mais tous nous avons été décorés des fameuses doses rouges de souvenirs sur la face, les mains ou la poitrine... Et voilà pourquoi *Je me souviens* est bien la devise du Québec!

Voici quelques noms des routiers de cette époque, noms qui me reviennent en mémoire : Gilles Mercier, Jude Bonneau (qui fut aussi chef de la troupe éclaireurs), les deux jumeaux Drapeau (Jean-Marc et...?), Gilles Maurais qui adorait *Moi et l’autre*², dont il nous a raconté plusieurs épisodes pendant des heures dans la voiture vers le New Hampshire. Il ne tarissait pas. André Plante, le petit neveu noir et bouclé de Mgr Diamant, Marcel Harton, Raymond Lord, Louis Garon, fils de l’assureur Marcel Garon et futur notaire.

Ce 22 juin 2013, nous venons d’aller à la messe chantée par Benoît Laplante pour son cinquantième anniversaire de sacerdoce. Nous y avons notamment revu Jude Bonneau... Hé! que les années passent...

Les débuts du Cinq-Sec

Les trois amis que nous étions, nous les Européens arrivés en même temps dans cette école et tous trois enseignant dans les nouvelles classes terminales du secondaire 5, nous rêvions tous trois de théâtre comme activité parascolaire avec nos étudiants. Nous avons tous trois certaines dispositions pour monter sur les planches et étions bien d’accord de soit mettre en scène, soit carrément monter sur les planches pour accompagner nos élèves. Il allait de soi que nous nous réservions les rôles principaux, en ces débuts d’expérience. Et c’est ainsi que nous avons successivement monté trois classiques du théâtre français en ces trois premières années :

- En 69, nous présentions *Knock ou le Triomphe de la médecine* de Jules Romains. Yves, le plus extraverti des trois, tiendrait le rôle du célèbre docteur, avec à la mise en scène moi-même et Christian, qui marqua le coup après le départ de sa femme.
- En 70, je jouai *Topaze* de Marcel Pagnol, sous la houlette d’Yves et Christian. Ce dernier avait aussi un second rôle. Là, nous avons dû traverser une autre petite épreuve : vers février, je restai alité pendant près d’un mois pour une pneumonite assez douloureuse merci, qui m’avait fait maigrir. Le docteur trouvait que je devais manger plus : pilules pour l’appétit, mais cela m’endormait... Quarante ans plus tard, je m’endors encore, mais je suis trop gros. Rien n’est parfait.
- Et pour la troisième année, en 1971 – chacun son tour –, c’est Christian qui se hasarda dans le rôle de Monsieur Jourdain, le bourgeois gentilhomme de Molière. C’est là, comme je l’ai dit, que nous l’avons accompagné dans des rôles secondaires. Il y eut aussi des danseuses turques en tenues

¹ L’abat, au jeu de quilles, est le terme canadien pour désigner le strike du jeu de bowling bien français!
² Série comique de la télévision de Radio-Canada, avec les deux D : Dominique Michel et Denise Filiatrault.

vaporeuses. La cérémonie du mamamouchi fut particulièrement réussie, et Christian récolta un triomphe. Comme il voulait également mettre en scène, nous fûmes d'accord, Yves et moi, pour monter une autre pièce : *Lorsque l'enfant paraît*, une bonne comédie d'André Roussin, mais là aucun prof ne jouait et nos élèves s'en sont très bien tirés.

- En 1972, comme Christian voulait encore faire du théâtre – il prétendait ne pouvoir faire que cela –, nous l'avons laissé prendre la responsabilité de la comédie facile intitulée *Treize à table*, pendant que j'animais un groupe cinéma pour monter un petit film, *Et demain et après*. J'en ai parlé plus tôt à propos de la caméra et des finances de la Commission scolaire. D'un autre côté, nous avons relevé un défi : à trois, avec deux autres étudiantes et un prof pour les décors (Peter Sass), nous avons monté et présenté en tournée dans la région, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste¹ de La Pocatière, les deux belles pièces : *Obé! là-bas* de l'américain William Saroyan et *Fin de partie* de Samuel Beckett. Cette dernière est du théâtre très moderne.

Il nous est arrivé une fameuse aventure que je voudrais brièvement raconter ici. Yves avait le rôle d'un aveugle impotent toujours dans sa chaise roulante et Christian, jouait un énervé qui marche constamment. Cela se passait sur une sorte de plage. Une des deux filles et moi jouions les rôles de deux vieux en train de mourir dans deux poubelles – c'est du Beckett!. Mais nous avions coupé nos tonneaux de sorte qu'ils fussent ouverts vers l'arrière, pour nous permettre de respirer et de souffler le texte aux deux acteurs principaux qui avaient un sacré rôle. Je suivais donc tranquillement le texte quand soudain, je me rends compte qu'un des deux a sauté cinq ou six pages et que l'autre a enchaîné sans se rendre compte de rien. Le texte est si décousu que cela aurait pu passer, mais je savais qu'ils allaient parler de quelque chose supposément déjà dit et qu'ils n'avaient pas dit. Cela n'aurait plus eu de sens du tout. Alors fébrilement, pendant que je les suis dans leur dialogue, je réfléchis et cherche à toute vitesse, et je repère un endroit où je vais pouvoir leur souffler la réplique sautée et ainsi les remettre sur les rails cinq pages plus avant. Cela se produit comme un miracle, sans aucun problème. Il faut dire que j'avais soufflé suffisamment fort. Bon, mais ce n'est pas tout. Comme ils ont récité une page qu'ils ne doivent plus répéter, je me prépare de nouveau à leur souffler la réplique idoine pour leur permettre de faire le saut de l'ange et retomber sur leurs pattes, comme si de rien n'était... Le second miracle a également réussi. On a eu chaud! Et la fille à côté de moi n'en revenait pas. Mais le sommet, c'est que quand la pièce fut finie, on se congratula réciproquement comme on le fait chaque fois dans les coulisses. Et Yves vient me trouver en me disant : « Et alors, cette fois, on l'a eu parfaitement, hein! On ne s'est pas trompé une seule fois... » Heureusement que j'avais la fille comme témoin, car ils avaient été tellement pris par leur jeu qu'ils ne s'étaient rendu compte de rien, et ne me croyaient pas quand je leur ai expliqué ce qui s'était réellement passé. Ouf!

Cette histoire me fait penser à une autre petite histoire qui nous est arrivée en déplacement, lorsque nous jouions *Topaze* à Saint-Pamphile. D'abord les acteurs avaient constaté que de derrière nos décors, par en dessous d'une porte un peu branlante, certaines filles du public étudiant de Saint-Pamphile

avaient remarqué que les acteurs leur faisaient des petits signes, et elles y répondaient. Cela distrayait nos acteurs et on essayait d'y mettre bon ordre. L'un d'eux jouait le rôle du larbin, un domestique qui entre quatre ou cinq fois pour prévenir de l'arrivée d'un tel ou annoncer que le souper est prêt, enfin ce rôle qu'on désigne par l'expression jouer les utilités. Eh bien, Topaze sur scène l'attend et il n'arrive pas. Si bien que je m'approche de la porte par laquelle il devait rentrer, côté cour. Je l'appelle deux fois... et il entre par la porte côté jardin, dans mon dos. Tu parles! Voilà les débuts enivrants de notre théâtre que j'ai appelé Le Cinq-Sec, car sur l'album de photos-souvenirs que j'avais commencé en 69, j'avais collé une grosse étiquette : Théâtre et une autre plus bas en forme de V, sur laquelle j'avais écrit Secondaire Cinq. Cela faisait « Théâtre du V Sec ». Pensant à l'expression faire quelque chose en cinq sec (rapidement), et comme c'étaient toujours de nos étudiants de cinquième secondaire qui jouaient, cela est devenu le théâtre du Cinq-Sec, qui convenait parfaitement! J'ose même croire que ce nom avait quelques échos au fond de la province, même après dix, vingt ou vingt-cinq ans...

Les années suivantes, je ferai encore du cinéma (en 73 et 74). Christian, lui, présentera *Antigone* de Jean Anouilh, avec une excellente actrice appelée Sylvie St-Pierre, qui épousera Mario Lizotte, un brave étudiant qui jouait le deuxième garde et avait déjà participé au *Bourgeois gentilhomme*. À deux, ils auront une librairie et elle sera la maman d'une belle demoiselle Lizotte qui lui ressemblera beaucoup, et que j'aurai comme élève une vingtaine d'années plus tard... En 73 également, mon groupe de cinéma produira *Bobby en balade*.

- En 74 Christian sera parti, et Yves et moi monterons chacun un spectacle théâtral différent. Alors qu'Yves met en scène l'admirable *Maison de Bernarda Alba*, la très austère symphonie dramatique de Garcia Lorca aux décors et costumes tout en noir et blanc, je monterai *Le Médecin malgré lui* de Molière, et aussi *Les bacheliers du XVII^e*, sorte de revue de l'année écrite par bibi. C'est ma première pièce, et elle fut écrite en une nuit! Cette année-là j'aurai encore un groupe cinéma pour réaliser *Pif-paf au Québec*. On ne chômait pas. Et tout cela en dehors de nos cours ordinaires et de ma tâche de chef de groupe, cela va de soi (comme des bas, des bas de soie, naturelle... ment!).

150 000 feuilles de papier

Un jour au début de notre deuxième année à La Pocatière, en novembre ou décembre 1969, nous venions de nous installer dans nos nouveaux locaux scolaires dans l'aile sud de l'ITA – notre tour d'ivoire pour neuf ans –, lorsque Christian Mendez m'arriva avec une idée très originale, voire même bizarre, absolument inattendue mais pas du tout saugrenue. Songez-y : il me présenta une revue pédagogique française dans laquelle un professeur avait expérimenté un truc assez énorme, exigeant beaucoup de travail mais très rentable pour une classe. Écoutez plutôt. Il s'agissait, parmi les auteurs à voir en classe, d'en choisir un et d'étudier spécialement une de ses œuvres, de sorte qu'on puisse demander à chaque étudiant de cerner un sujet à approfondir concernant l'auteur, son style ou plus particulièrement l'œuvre étudiée, en vue d'écrire un article. Les articles seraient corrigés et même recorrectés, puis assemblés en un gros livre de critique littéraire qui serait produit par la classe et, pourquoi pas, vendu aux amis et connaissances. L'idée me fit un peu peur. Christian insista et je finis

¹ Association fondée en 1834 dans le cadre du mouvement patriote, qui fait la promotion du nationalisme francophone au Québec.

assez rapidement par accepter l'idée. Nous nous répartissons chacun trois auteurs qui seront plus particulièrement étudiés par nos trois classes de cours régulier (depuis que je suis chef de groupe, je n'ai plus que trois classes de français). Et c'est ainsi que je choisis un roman (*Eugénie Grandet* de Balzac pour la classe 5-E), une pièce de théâtre (*Le Barbier de Séville* ou *la Précaution inutile* de Baumarchais pour la classe 5-B), et un recueil de poèmes (*Les Fleurs du mal* de Baudelaire pour la classe forte 5-D). Christian, s'attribua *La Cousine Bette* de Balzac (5-A), *Le Tartuffe* ou *l'Imposteur* de Molière (5-F) et la poésie d'Émile Nelligan (5-C). Je vous rappelle que c'était l'année où je jouais *Topaze* et où j'ai eu ma pneumonite. On était béatement un peu fous à cette époque, car nous avions aussi quatre enfants de moins de six ans!

Bref, nous voilà partis dans une aventure dont je ne vous raconte pas les détails, mais sachez que cette année-là, il a fallu faire le plan du travail et répartir les travaux, selon les choix des élèves. Les lancer dans la lecture de documents, les conseiller, chacun séparément... puis commencer à corriger leurs travaux, les réorienter, leur demander une deuxième puis une troisième mouture de leur travail. Puis leur donner le bon à tirer et leur demander de se trouver quelqu'un qui puisse taper le texte sur stencil. Eh oui, le temps des photocopies par numérisation n'était pas encore arrivé... Parfois il fallut retaper une feuille de stencil, puis on a pu commencer à tourner. Nous avons une rotative Gestetner manuelle. Oui, il fallait tout tourner à la main! Et on avait décidé de faire deux cents copies de chaque ouvrage. Il y eut les dessins, les pages de couverture, la pagination un peu spéciale car chaque élève avait une lettre et il numérotait ses propres pages. Il était même impossible de savoir à l'avance combien de pages aurait notre chef-d'œuvre. Mais à l'estimé, pour un livre de 120 pages (certains furent plus gros que d'autres), tournées à 200 exemplaires, cela revient à 24 000 pages pour un seul volume. Multipliez le tout par six... cela fait près de 150 000 feuilles!

À la Commission scolaire, ils se sont assez vite aperçus que 150 000 feuilles de papier avaient été anormalement englouties au secondaire 5 de La Pocatière. Que s'était-il donc passé?

L'année suivante, Christian se risqua à refaire ce travail avec une de ses classes pour *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac. Moi, je repris l'idée une autre fois, huit ans plus tard, alors que nous en étions à notre dernière année dans ce vénérable bâtiment avant d'entrer à la poly, d'octobre 77 à mai 78, pour *La fille laide* d'Yves Thériault. Une classe ça va, mais c'est déjà du travail. Trois classes, il faut être fou! Nous l'étions sans doute un peu.

Visites et voyages

Nous avons reçu la visite des parents de Nicole avec Josiane, dès 69. Nous ferons un beau voyage de deux ou trois jours en Gaspésie... Nicole attendait Yves et promenait allègrement son gros ventre. Il faisait vraiment chaud et doux en cet été. Je me souviens d'une visite au domaine seigneurial de Saint-Roch, avant les rénovations. Ce n'était ni organisé ni payant. Nicole portait des bas élastiques antivarices qui n'étaient pas des plus agréables par cette chaleur. L'année suivante, durant les vacances 70, maman et Ninou vinrent à leur tour, ainsi que les parents Hauglustaine. Nous avons été deux ou trois fois passer la journée au bord de petits lacs des environs. Il faisait beau et chaud. Nous irons aussi

au lac Saint-Jean avec les deux aînés et nos parents. Nicole restera à la maison avec Nathalie et Yves. La voiture n'aurait pas supporté tout ce monde, mais nous étions serrés dans la Falcon. Maman a adoré son voyage. La veille de la traversée du lac Saint-Jean à la nage, maman ne sera pas peu fière de voir Johnny Weismuller – Tarzan en personne – qui était là, sur le capot d'une grosse décapotable et sous les vivats de la foule pour donner le départ de la course de natation. Le pauvre, il avait vieilli mais on reconnaissait bien notre Tarzan, le vrai! Il paraît qu'il n'était plus tout à fait lui-même. Son esprit était légèrement altéré.

Cet été là, lorsque nous visitâmes ainsi le Saguenay, il faisait tellement chaud que lorsque nous nous promenions dans Val-Jalbert, ce fameux village fantôme que des ouvriers avaient occupé puis déserté lors de la crise et qui nous présentait tristement une dizaine de maisons délabrées, laissées à l'abandon, maman se retira dans un coin et... retira son corset qui l'étouffait! On en a bien ri. Nous avons aussi été fort étonnés de voir, en face des chutes qui avaient servi pour la centrale électrique, de voir des rails sur lesquels avaient circulé des wagonnets chargés de pulpe à papier durant la prospérité du village. Et entre ces rails, un érable avait eu tout le temps de grandir, de se développer et de devenir un beau grand arbre prouvant en suffisance que ces rails n'étaient plus utilisés depuis vingt ou trente ans. Nous avons également visité le très agréable zoo de Saint-Félicien. Ninou, maman et les parents de Nicole s'occupaient des deux gamins pendant que je prenais des diapositives...

L'année suivante, en 71, c'est nous qui rentrerons en Europe. Nous prendrons un avion Air France jusque Paris, et serons avec Christian Mendez qui s'en allait voir sa fille et qui vint d'ailleurs nous visiter à Bois-de-Breux, chez ma maman. Mais quelle aventure dès le départ de Dorval (Mirabel n'existait pas encore) : l'avion est en retard d'une ou deux heures et les enfants, que Nicole avait joliment habillés et pomponnés pour notre premier retour, commencent à jouer et se salissent dans l'aéroport, au grand dam de Nicole. Enfin, on embarque. On décolle. On soupe, on s'endort, on arrive...

À l'arrivée à Paris-Orly, deux anecdotes. D'abord les parents de Nicole, d'une part, et d'autre part Hubert et Marie-Ange venaient nous chercher avec deux voitures. Ils ne se sont pas suivis, ne se sont pas vus et n'ont guère communiqué entre eux, sauf avant de quitter la Belgique. Quelle ne fut pas leur surprise en constatant, le matin au déjeuner dans un petit hôtel au nord de Paris, qu'ils avaient logé dans le même hôtel! Vous voyez leurs têtes au resto de l'hôtel : « Tiens, j'ai déjà vu ces gens-là quelque part. Pardon, Monsieur, vous n'iriez pas à Orly, par hasard? » Deuxième remarque à l'aéroport d'Orly (Paris–Charles-de-Gaulle n'existait pas encore), il nous manqua un sac parmi nos bagages, celui avec toutes nos paires de souliers. Plainte, réclamation au bureau d'Air France. Le temps passe. On court à travers tout l'aéroport avec les enfants, et la famille, et Christian Mendez. Puis, juste avant de sortir, on constate que notre sac tourne tout seul sur un de ces tourniquets, les fameux tapis roulants en caoutchouc qui tournent sans fin, bien loin de celui où nous avons réceptionné nos autres bagages. Quelqu'un sans doute l'avait pris par inadvertance, puis constatant son erreur l'avait déposé n'importe où, mais alors là vraiment n'importe où. Il était bien à cinq ou six cents mètres de notre tourniquet. Et c'est parce qu'il était seul qu'il attira notre attention. Ah! j vous jure, Madame, qu'il y a du drôle de monde... même dans les aéroports!

Cette histoire de bagage me fait penser à l’aventure qui est arrivée à mes beaux-parents, une autre fois que nous avons été les chercher à Montréal. On les accueille à Dorval ou Mirabel, on prend les bagages, on prend la voiture et on se tape les quatre cents kilomètres nous séparant de notre petit nid, à La Pocatière. On bavarde un peu une fois arrivés, vers minuit, puis on va se coucher... Il devait être une heure du matin. Cinq minutes après nous être dit bonsoir, mon beau-père nous appelle : il vient d’ouvrir sa valise... et ce n’est pas la sienne! Effectivement il y a un autre nom sur l’étiquette, mais c’était exactement la même valise. On téléphone à l’aéroport : ils avaient bien notre valise, car l’autre s’était rendu compte qu’on lui avait pris sa valise. Il avait laissé ses coordonnées et il fallait qu’on renvoie d’urgence sa valise... en Ontario! Nous avons reçu la bonne le lendemain soir.

Revenons à Orly en ce début juillet 71. On quitte Christian Mendez qui doit prendre une correspondance pour Albi, chez sa mère. On se reverra pendant les vacances pour visiter Liège.

En Belgique, nous aurons l’occasion de rester près d’un mois à la mer. Nous étions avec tous les enfants Bonsang et Warnant. Il y aura le baptême de Frédérique Lhoest, la fille de Marie-Ange et Hubert, filleule de ma chère épouse. Ce furent des vacances mémorables.

Puis au Canada en 72, nous avons toujours la visite de papa et maman Hauglustaine. Mais cette fois, côté Warnant, c’est Marie-Ange avec Hubert et leur petite Frédérique filleule de Nicole qui vinrent nous dire bonjour. Cette fois-là, nous avons visité en deux ou trois jours la partie francophone du Nouveau-Brunswick, et encore la Gaspésie. Nous avons deux voitures, car les Toussaint rentrés en Belgique nous avaient très aimablement laissé leur voiture, une Dodge, qui fut pilotée par Hubert.

Roulant dans la verte campagne... ou s’arrêtant dans la blanche campagne

À la fin des années 60 et au début des années 70, beaucoup de maisons et de fermes dans les campagnes environnantes étaient construites sans le revêtement extérieur. On voyait le carton bituminé noir. Cela n’était pas joli et témoignait de la pauvreté réelle des habitants, mais elles possédaient toutes les fameuses antennes de télévision qui ont introduit le monde dans tous ces foyers repliés sur eux-mêmes depuis des générations. Ces antennes et l’Expo de Montréal en 67 furent les yeux et les oreilles des Québécois sur le monde. Je me souviens qu’un soir, alors que nous allions visiter des camps louveteaux avec Conrad Barbeau et Jean-Yves Fortin, directeur et adjoint de notre école secondaire, tous deux anciens chefs de meute, c’est eux qui me firent cette réflexion alors que nous roulions dans la campagne près de La Poc.

Une autre fois, un soir où j’étais avec Gilles Mercier et où nous allions ou revenions de visiter une maison pour un week-end avec les routiers, nous sommes restés pris sur un banc de neige. Eh bien, c’est Gilles, mon étudiant de dix-huit ans, qui m’expliqua comment se sortir d’une telle situation. Quelques bons coups de pelle, pour dégager un minimum de neige tassée sous la voiture, puis on roule un peu jusqu’à ce que les pneus patinent. On va alors en marche arrière et on refait le même manège, cinq ou six fois, sans jamais insister pour ne pas s’enfoncer. Et peu à peu, la voiture se dégage d’avant en arrière. Quand on rencontre un banc de neige, on évalue sa longueur et sa hauteur. Si on croit qu’on peut le passer, on recule pour prendre de l’élan, puis on fonce. Deux fois sur trois on s’en

sort. Si on reste prisonnier, on recommence le manège. Aucun problème! Les seuls problèmes peuvent être le froid et le vent.

Une fois, on était invités par les Tirman, en plein hiver. On se risque avec les Khalil. Je conduisais et restai pris sur la route derrière le passage à niveau, lorsqu’elle traverse une longue plaine soumise à tous les vents. Et patatras! nous restons pris dans la neige. Je sors, prends ma pelle dans le coffre puis commence à pelleter... Mais il y avait un vent du tonnerre de Dieu, et la nuit, on ne voyait rien. Léon et les deux dames sont restés dans la voiture, bien au chaud, moteur en marche. J’ai travaillé pendant une demi-heure, soumis au même vent venant de ma droite. Jamais Léon ne m’aurait proposé de me remplacer. Je me fatiguais, j’ahanais, mais ne suais pas. On en est sortis, mais le lendemain j’avais l’oreille droite complètement rouge et grosse comme un bifteck! Cette oreille brûlée a mis trois ou quatre jours pour reprendre sa position et sa couleur normale... Mais Léon, je le retiens!

Les premières maîtresses de nos enfants.

On a un souvenir plus aigu des tout premiers professeurs de nos enfants. C’étaient toutes des dames. Il y eut d’abord pour Franz madame Langevin en première année. Et c’était justement sa première année à elle comme professeur!

Pour Pierre, nous avons d’abord le souvenir de Gisèle Laplante, en maternelle. Elle était la sœur de Benoît, notre vicaire et aumônier. Gisèle était très douce et très calme. Elle aimait beaucoup Pierre et avait le don de rester calme et enthousiaste. Elle s’est mariée et est restée à La Pocatière. On l’a revue en mai 2013 lors d’un dîner célébrant le 50^e anniversaire de sacerdoce de son frère Benoît, revenu de Victoria en Colombie-Britannique où il est curé de la fraternité francophone. L’institutrice de première année pour Pierre était une dame Harton, petite et très active. La première dame prof d’Yves??? On ne s’en souvient pas, il faudra qu’on le lui demande.

Quant à Nathalie, qui fit deux maternelles puis les trois premières primaires au Centre de l’ouïe et de la parole de Québec (d’abord rue St-Louis, à Sillery, dans la Haute-ville, puis sur la 1^{re} Avenue, jumelée à une école primaire dans la Basse-ville), nous nous rappelons surtout de Pauline Champoux, épouse de René Lesage, qui était titulaire de la deuxième année et qui fut un peu comme sa deuxième maman.

Étape 2

Vie paisible – juillet 1973-1978

Triple départ

Le début de cette seconde partie de notre séjour à La Pocatière, je l’ai fixé arbitrairement à partir d’une triple fin dans certaines de nos relations : le mariage, mais aussi le départ de Christian Mendez, le divorce et la séparation des Colpaert, nos amis depuis huit ans, et enfin la démission quelque peu forcée de Conrad Barbeau, un directeur devenu trop dictateur! J’explique brièvement.

D’abord l’événement le plus heureux de cette triple fin, puisqu’il est marqué par un mariage, celui de Christian et Pauline Boucher. On se souvient que j’avais assisté avec Christian, depuis Dorval, à l’envol de sa femme et de sa fille, qui le laissa assez déprimé. Puis le théâtre, et nos fameux essais de critique littéraire reliés par nos classes le requinquèrent, ainsi bien sûr que l’amitié sincère des Colpaert et des Bonsang, et nos invitations devenues rituelles les dimanches midi notamment. Et Christian est apparu, toujours avec nous et les Colpaert, comme un bon vivant, un très agréable compagnon. Il a connu quelques liaisons durant ces années de célibat, mais un jour il y a une petite Pocatoise, vendeuse à la pharmacie Dallaire, qui lui mit le grappin dessus et l’invita à être son cavalier pour je ne sais quelle fête. Je me souviens, nous devions être en mai ou juin 1971, et nous étions avec Raymond Gaudreault je pense, sur notre petite pelouse devant la maison à prendre le soleil après les cours, quand le téléphone sonna et Nicole vint appeler Christian. Qui pouvait bien savoir qu’il était ici? C’était elle et son invitation. Christian revint nous trouver et demanda à Raymond ce que pouvait bien signifier pareille invitation de la part d’une jeune fille. Depuis lors, ils se sont fréquentés, aimés et mariés en juin 1973, quelques jours avant leur départ définitif de La Poc. Christian emmenait sa belle nouvelle blonde (comme on dit ici) dans le pays de ses ancêtres. Ils vécurent heureux, d’abord à Carhaix en Bretagne, où nous irons les voir durant les vacances de 1974 avec nos propres bambins, puis à Albi, sa ville, où ils auront deux gars, Marc et Luc. Christian et elle reviendront une fois en voyage, puis Christian quittera définitivement ce monde vers les années 80. Beaucoup trop tôt. Pauline resta en France où elle se remaria avec un gentil monsieur. Nous les reverrons une fois ou deux, notamment lorsque nous irons faire du théâtre avec un groupe à Saint-Jean-de-Luz à Pâques 1992.

Donc en 73, après cinq ans, Christian me laissa seul mais pas désespéré. J’ai des collègues et après dix ans d’enseignement, je peux voir venir. Mais il m’avait appris beaucoup.

Le divorce d’Yves et Noëlle me laisse un souvenir saumâtre et même très amer. Il est venu comme une bombe, un jour de juin 1973. Noëlle téléphone pour demander si je peux aller la chercher, car Yves est occupé et elle voudrait venir... Pas de problème, je vais la chercher à Saint-Roch. Elle monte dans la voiture avec le petit Yann qui venait de naître. Je ne sais si j’aperçois Yves, mais on part de suite. À peine dans la voiture, voilà Noëlle qui se met à pleurer et m’annonce tout de go qu’Yves veut divorcer! Hein, quoi, comment?! On arrive à La Pocatière et elle nous déballe toute l’histoire. En fait, il n’y a pas grand-chose à dire : Yves veut la séparation et le divorce, pour incompatibilité d’humeur, plus probablement parce qu’il s’était laissé tenter par de plus jeunes femmes, une de ses étudiantes en particulier, mais cela ne durera pas et sera vite oublié...

Yves faisait des mystères. Je suis allé le voir et ai vainement discuté avec lui. Quand un homme est buté... Il prétendait même que sa situation était prévue par la Bible où il est écrit quelque part « L’ourse et la vache paîtront en paix » et évidemment ces deux animaux représentaient bien la Québécoise et la Hollandaise¹. Assez illuminé comme argumentation! Yves était comme un illuminé. Je ne le reconnaissais plus. Il aura soin d’éviter de le dire à Christian pour ne pas troubler sa lune de miel. Christian apprendra bien assez tôt ce divorce lorsqu’il sera en France. De même, il fallut garder

un certain silence à l’égard de nos invités de la famille venus de Belgique. Je me souviens, alors que nous étions au lac Pohénégamook, les Colpaert sont venus passer un dimanche avec madame Colpaert mère qui était également de passage. Cette comédie du silence n’était pas faite pour apaiser les esprits de ceux qui étaient au courant. Je pense en particulier à Noëlle, à madame Colpaert qui était assez furieuse contre son fils, et à nous évidemment.

Les choses se sont peu à peu arrangées légalement, mais un ressort était cassé. Cela nous a fait mal. Comme nous voulions rester amis avec Noëlle, la victime de cette séparation, Yves s’est peu à peu détaché de Saint-Roch et de nous. Il vécut un an ou deux en célibataire, puis se maria avec une autre de ses élèves, une excellente étudiante : Martine St-Pierre. Ils eurent deux garçons, partirent en Espagne, puis Yves recommença avec Martine le même scénario. Nouveau divorce. Il résida longtemps à La Baule en France et trouva une troisième épouse, Jacoba, une Hollandaise avec laquelle il vit maintenant depuis plusieurs années à Lévis.

Noëlle de son côté aurait voulu rester au Québec, mais après un an elle partit pour Bruxelles où elle n’eut pas une vie agréable. Nous l’avons revue quelquefois lors de nos congés. Elle vint aussi deux fois au Québec pour ses deux aînés, qui finirent par la rejoindre. Noëlle a été victime d’une maladie dégénérative rarissime. Lorsque nous la vîmes pour la dernière fois en 2002, elle avait tous ses esprits et était capable d’entretenir conversation. Mais elle souffrait d’un manque de coordination pour ses gestes et mouvements. Ainsi, il n’était plus question pour elle de pouvoir s’habiller (les boutons et fermetures éclair... impossible), ni même de prendre l’ascenseur. Il lui arrivait par exemple de se lever du salon pour aller dans sa cuisine, et dans la baie de la porte, si elle s’arrêtait, elle ne pouvait plus dire si elle allait à la cuisine ou en revenait. Quelle désolation. Heureusement, à ce moment, elle était dans un appartement où la fiancée de Yann, Laura, une gentille Sicilienne et sa mère, je pense, pouvaient s’en occuper. Noëlle mourra en 2003 ou 2004.

Quant au départ de monsieur Conrad Barbeau, notre directeur, là ce fut véritablement épique. Et le corps professoral en entier fit preuve de décision et d’esprit de groupe. Depuis des mois et des années, notre directeur exerçait sur le corps enseignant une autorité exigeante et quasi malade. C’était un petit homme assez rondelet qui aurait très bien pu s’appeler Bonaparte. Était-ce sa taille, son léger zozotement ou son apparence replète – on l’appelait Bibendum, vous savez ce gros et petit personnage qui vante les pneus Michelin –, toujours est-il que j’ai toujours pensé que ses propos et ses décisions semblaient être le reflet d’une douce vengeance sur la vie qui ne lui avait peut-être pas été très favorable, et sur son entourage qui pouvait se moquer de lui. Il visait haut : une exposition dès la troisième année, un souper annuel offert par lui à toutes les autorités et aux commissaires de la Régionale, soupers auxquels j’ai été deux fois convié comme représentant des profs de français. Jean-Marie Paradis représentait les profs de math. Nous étions, les deux couples, un peu gênés dans cette soirée quasi mondaine. Il aimait paraître et voulait que tout marche à la baguette. Il était terriblement exigeant et n’acceptait guère le compromis. Je me souviens que la première année, alors que nous venions d’arriver et avions eu de grosses dépenses d’installation, nous étions heureux de voir venir le chèque de paie tous les deux jeudis. À l’époque, je touchais à peu près 700 dollars nets par paie

¹ Voir *Isaïe (11:7)* : « La vache et l’ourse seront amies, leurs petits dormiront ensemble. »

(donc plus ou moins 1500 \$ par mois). Nous vivions bien, mais sans être serrés, c'était un peu juste au début. Or Barbeau, avant les vacances de Noël, exigea que nous ayons inscrit tous nos points dans le bulletin avant de partir en vacances, ce qui n'était pas du tout exigé par aucun règlement, car on venait de finir les examens. Et si tous les résultats n'étaient pas rentrés avant le vendredi à 16 heures, monsieur Barbeau retiendrait notre paie! Les Colpaert et nous aurions été obligés d'emprunter à la caisse populaire pour passer les vacances de Noël. Pour beaucoup de profs, ce chantage de Barbeau eut pour résultat de nous voir tous réunis le soir à la salle des profs, pour aider ceux qui n'avaient pas fini leurs corrections. On se passait une feuille d'examen par prof et tous ensemble nous mettions les points requis sur la feuille que nous avions, après que le titulaire nous ait fourni la bonne réponse. Du plus haut ridicule... On y est arrivés, mais la tension montait. Je me souviens que ce soir-là, nous sommes sortis vers 21 heures de la grande salle des profs!

Il y eut aussi beaucoup de difficultés avec certains professeurs en particulier, surtout ceux sur qui la direction pouvait facilement exercer du chantage, ceux dont la situation financière était très précaire et délicate car ils avaient déjà de grosses dettes, ou ceux dont le diplôme n'était pas acquis. Il y en avait plusieurs! De ce côté, Yves, Christian et moi étions sûrs et solides dans nos bottes, mais beaucoup de nos jeunes collègues québécois avaient été acceptés et engagés à titre d'essai, car leur situation était irrégulière. Vous voyez que là, monsieur Barbeau avait beau jeu d'être très exigeant, voire méchant! Une expression québécoise disait dans ce cas-là « Il tient le gros bout du bâton », ce qui pourrait se traduire par « il avait l'avantage », mais aussi il utilisait la force plutôt que le bon sens. Et la tension montait... Et cette situation (pression, chantage, élévation de la voix, mauvaise humeur occasionnelle) perdura pendant cinq ans.

Si bien qu'au début de notre sixième année, en 1973-74 lors d'une réunion syndicale, Jean-Claude Fortin (qui était aussi chef scout à la paroisse), proposa qu'on mette sur pied un comité qui serait chargé de recueillir toutes les plaintes et doléances que l'on pouvait avoir à l'égard de notre *boss*. Ce comité veillerait à rédiger un petit mémoire qui serait remis à la Commission scolaire pour demander la mutation de notre directeur. Ouf! On visait gros. Et avec les profs que nous avions, on se demandait si nous tiendrions le coup. On se promit aussi un silence intégral à ce propos. Un comité de huit profs fut mis sur pied. Je faisais partie de ce comité des huit (sur 89 profs!) qui deviendront neuf avec l'adjonction *de facto* du président de notre syndicat, Denis Leclerc. Je me disais en moi-même : « Ça y est, ça recommence. Je n'ai que dix ans d'enseignement et j'en suis déjà à ma deuxième rébellion contre mon directeur! »¹

Permettez-moi de nommer ici pour vous les présenter ceux avec lesquels j'allais avoir de nombreuses réunions, ici à La Pocatière et à Saint-Jean-Port-Joli au local de notre syndicat régional. Par ordre alphabétique, nous avons : André Bonsang, Yves Colpaert, Claude Gourdeau (grand prof d'histoire en secondaires 4 et 5), Jean-Guy Houle (prof de français au 5), sœur Mariette Lacroix (catéchèse, seule femme dans l'aventure), Raynald Lévesque (géographie), Jean-Yves Mercier (prof de physique) et François Voyer (prof de catéchèse?).

¹ Voir *Kisantu* 1965

On a travaillé des mois : convaincre les autres d'écrire leurs plaintes, leurs doléances et accepter de les signer. Sinon, c'était un témoignage refusé. Plusieurs ont eu peur et n'ont pas voulu se plaindre. Il ne faut pas leur en vouloir, nous risquions gros dans cette aventure! Cela prit des mois.

Pour finir, en avril 1975 nous avons un document de plus de cent cinquante pages intitulé *Un principal à La Pocatière*. Maintenant il fallait songer à la procédure : le tout devait être signé par tous les profs. On s'est évidemment mis en avant et nous, du comité des huit comme on disait, avons pris soin de motiver quelques convaincus pour se lever après la lecture et venir signer avant les autres. Cela provoqua un effet d'entraînement. Nous devions être environ 90 profs. Tous sauf deux ont signé. Et le lendemain, simultanément, un premier dossier fut déposé par le président du syndicat auprès du directeur général de la CS à Montmagny, un deuxième était confié au président des commissaires et le troisième était remis en mains propres à monsieur Barbeau en son bureau directorial. Puis on attendit... La réponse fut quand même rapide. D'abord, on ne vit plus Barbeau qui prit une semaine de congé. Puis on apprit que monsieur Benoît Guignard assurerait l'intérim jusqu'aux vacances. À la rentrée en septembre 1975, nous avons un nouveau directeur, monsieur Claude Langlais. C'était la fin d'une époque et *le début d'un temps nouveau*, comme le chantait Isabelle Pierre en ces années-là.

CHGB AM, CHOX FM et mille lumières

Lorsqu'une tempête était annoncée, il fallait « syntoniser » le 1310 qui est le poste de radio de La Pocatière, le CHGB. Nous aimions écouter cette radio locale qui avait mon âge, puisque née en 1938. Certains noms me reviennent : monsieur Landry (publicité), monsieur Plante et Maurice Lévesque qui étaient de fiers annonceurs. Autant le premier était extraverti et nous laissait entendre un langage coloré avec gros accent québécois, surtout dans les pubs, autant l'autre était réservé mais très serviable, et utilisait un langage très châtié de sa belle voix de basse.

Puis il y aura monsieur Gilles Gosselin de Rivière-du-Loup, le directeur général qui fera la navette entre les deux villes pendant près de vingt ans. Et le duo d'annonceurs maison : Jacques Dufour, ceinture noire de judo, qui lancera Marylise Lévesque, qui ira aux olympiades, fille de Michel et sœur de Virginie que j'aurai au théâtre. Michel Harvey quant à lui sera le sportif maison. J'ai une fois fait du théâtre avec lui, sous la houlette de Pierre Lévesque.

En 1989, un incendie ravagea le complexe radio de CHGB La Pocatière au nord de la 4^e Avenue, sur une place qui deviendra la place Painchaud, avec perte totale de la fameuse discothèque (la plus riche collection du Québec en 45 tours). Ils furent resitués temporairement au-dessus de la pharmacie Brunet, puis rapidement trouvèrent chaussure à leur pied dans de nouveaux locaux au coin du petit centre commercial sur la 1^{re} Rue, pas loin de l'ITA.

Maintenant que je vous ai un peu parlé radio et musique (la musique est toujours incluse quand on « syntonise » la radio), je voudrais profiter des quelques lignes qui suivent et du calme relatif de l'intitulé de ce deuxième sous-chapitre pour vous dire un mot des lumières qui enchantent notre environnement durant le mois qui précède Noël. Après le charme local pour les oreilles, voici l'ambiance lumineuse et colorée pour les yeux.

Les Québécois ont dans leurs traditions de bien fêter Noël. C'est sans doute la neige, le froid et la durée de cet hiver qui en sont les causes principales. Et ils ont pris l'excellente habitude de décorer l'extérieur de leur demeure par des lumignons, des guirlandes et toutes sortes d'éclairages et d'objets réjouissants (rennes, étoiles, bonhomme Noël, crèches, sapins)... Au moins une maison sur deux est ainsi décorée, parfois beaucoup, parfois peu. Souvent près de la porte d'entrée, sur un arbre, au long d'une galerie ou sous les auvents d'un toit, mille feux illuminent les alentours, soit en polychrome soit avec une seule couleur. C'est très joli. Nous préférons les lumières plutôt que les pères Noël, rennes, nains et autres bas de Noël parfois de mauvais goût plantés à l'extérieur. Plusieurs fois avec les enfants nous sommes allés nous promener dans les environs pour voir et nous réjouir de ces illuminations, voir quel était le plus beau quartier. Et nous avons convenu que le village de Saint-Gabriel était certainement le village où à une époque, la presque totalité des habitants avait ainsi contribué à un ensemble merveilleux d'illuminations. L'éclairage public était devenu superfétatoire!

Tout un synode de Lévesque

Il y eut beaucoup de Lévesque vers les années 1975-80 : notre premier ministre René, notre chef de l'opposition, le libéral Gérard D., notre député de comté le péquiste Léonard, notre évêque Charles-Henri et même notre animateur radio, Maurice, et notre maître de chorale à la cathédrale, Rosaire (lui en plus, il disposait de trois chapelets, ben oui : un rosaire!). Un seul point commun à tous ces individus : ce sont tous des Lévesque!

Voici ce qu'a écrit le journaliste et mon ancien élève Maurice Gagnon, une trentaine d'années plus tard :

Autre anecdote amusante : lors du 325^e anniversaire de Rivière-Ouelle, se retrouvent à la table d'honneur, Mgr Charles-Henri Lévesque, le préfet Oscar Lévesque, le maire de Mont-Carmel Elphège Lévesque, celui de Rivière-Ouelle Raymond Lévesque, le député Léonard Lévesque et le premier ministre René Lévesque.

Ici, après une interruption de plus de cinq semaines, je reprends le collier, le clavier et le flambeau pour avancer dans la relation de mes trésors. Cette interruption fut simplement causée par notre voyage en Europe centrale (Hongrie, Autriche et République tchèque, avec Pierre et un groupe de Rivière-du-Loup), puis par la remise en ordre (identification, correction et sélection) de mes mille photos réduites à 550. Un travail de Dieu le Père!.

La fameuse recette des escalopes de veau à l'origan

C'est dans ces années 1975, alors que je regardais la TV un peu au hasard, que je vis faire une recette de veau avec sauce tomate et trois fromages, accompagné de pâtes. Cela, ma foi, avait l'air tout à fait délicieux, bien que nous n'eussions pas encore la TV couleur. Ce qui m'avait amusé, c'est que le cuistot (j'ignore qui) rajoutait de l'origan (oregano) à chaque nouvelle tranche de veau ou à chaque coulée de fromage. Et il en mettait à foison. J'ai retenu cette recette et l'ai transcrite de mémoire, car cela avait l'air succulent. On l'a souvent refaite, et même je l'ai proposée pour un carnet de recettes des profs fait par la classe d'Ursule Duchesneau, dans leur cours de cuisine. Cela fait près de quarante ans

et on s'en refait une à l'occasion. Et deux profs au moins, Ursule et Jacques Dansereau, la connaissent et se la font à l'occasion. Qui aurait cru qu'André sût cuire? Comment dis-tu, Anagnosophile? Ah, tu veux la recette? Eh bien la voici, en toute simplicité. Elle est toute simple :

Passez à la poêle plusieurs escalopes de veau bien minces. Lorsqu'elles sont cuites, posez une première couche de ces tranches au fond d'un grand plat destiné au four, saupoudrez d'origan, mettez une bonne couche de gruyère râpé; saupoudrez d'origan, versez sur le tout une onctueuse couche de sauce aux tomates en morceaux. Saupoudrez encore d'un peu d'origan. Voilà pour la première couche. Vous faites alors une seconde couche avec viande, sauce, fromage mozzarella et origan, puis une troisième généreuse couche avec un troisième fromage (Jarlsberg ou havarti). N'oublions pas de saupoudrer le tout chaque fois de poudre d'origan. Mettez au four une vingtaine de minutes et servez avec des pâtes, nouilles ou fettuccines. Et hop, bon appétit!

Traditions anciennes et nouvelles

Il est parfois difficile de conserver certaines traditions. Ainsi les œufs cuits durs et colorés dissimulés dans le jardin avec quelques friandises au matin de Pâques, pour les enfants. Nous n'avons pu la faire qu'une seule fois, ici à La Pocatière, à cause de la neige. Par contre, nous avons continué de teindre nos œufs cuits durs et même, à l'occasion, à en peindre avant de les déguster. De même saint Nicolas, nous ne l'avons vraiment fait qu'une fois aussi, en 1968. C'était Gaétan Grondin, alors prof d'anglais et président du syndicat, puis futur commissaire et président de notre commission scolaire qui s'en était chargé. Il avait revêtu la soutane et la mitre et avait, ma foi, assez bien fait ça.

Par contre, nous avons dû sacrifier au bon père Noël. On ne peut contrer indéfiniment la publicité et les amis d'école. Et nos enfants, comme de vrais petits Québécois qu'ils sont d'ailleurs rapidement devenus, ont eu leurs émotions et leurs joies grâce au bonhomme Noël. J'ai d'ailleurs moi-même été le père Noël pour la garderie La Farandole, derrière chez nous.

Cours supplémentaires

J'avais 18 années d'études reconnues aux fins de mon échelle de salaire, mais pas de cours en psychopédagogie. J'étais obligé de suivre six cours pour faire 18 crédits, qui m'éviteraient d'avoir à demander chaque année un permis d'enseigner. C'est ce que je fis en suivant des cours le samedi matin à l'université Laval de Québec, durant trois sessions (deux semestres le samedi et quinze jours ou trois semaines durant les grandes vacances du lundi au vendredi). Je songe en particulier à Système scolaire du Québec, à Éléments de didactique, Relations humaines et dynamique des groupes, Éléments de psychopédagogie, etc. (certains cours avec Yves Colpaert). Mais ainsi, j'avais 18 ans et 15 ou 18 crédits, et tout le monde qui a fait des études au Québec sait qu'il faut 30 crédits pour compléter une année. Ce qui signifie, mathématiquement, qu'il me suffisait de cumuler encore 12 crédits (soit quatre cours ordinaires d'un semestre) pour obtenir ma dix-neuvième année sur l'échelle des salaires. Les spécialistes me confirmèrent la chose et on m'assura que je pouvais m'inscrire à n'importe quel cours, pourvu que ce fût du français, puisque j'étais payé comme prof de français. Et si je voulais,

je pouvais suivre certains cours du soir universitaires donnés au cégep de La Pocatière. C'était très agréable, car il n'y avait pas de déplacements en voiture. Je pouvais choisir mes cours et j'obtins assez rapidement ma dix-neuvième année pour monter au dernier échelon possible dans l'échelle de salaire. Je suivis des cours sur le théâtre contemporain, l'époque classique, la linguistique, la grammaire française, etc. Je me souviens même une fois avoir donné le cours à la place du prof au collège, car il estimait que j'étais mieux placé que lui pour parler de... Molière!

Belgique, congés en 74 et 77

Nous sommes retournés en Belgique en 1971 (j'en ai parlé plus haut), en 1974 et en 1977. Tous les trois ans, avec les quatre enfants évidemment. Depuis l'an 2000, nous y allons à trois avec Nathalie, mais tous les quatre ans, en 2002, 2006, 2010 et 2014. Les Québécois s'étonnaient que nous allions en « Urope », comme ils disent, avec notre petite ribambelle. Car eux, lorsqu'ils allaient faire un tour dans les « vieux pays », ils laissaient gentiment leurs enfants à leurs parents ou à d'autres parents assez aimables pour s'en occuper. Ils procédaient ainsi essentiellement pour quatre raisons. D'abord, cela leur coûtait moins cher en transport et en hôtellerie; ensuite les enfants, souvent trop petits, ne pouvaient vraiment bénéficier de ces déplacements; c'était aussi moins d'embarras, et enfin ils avaient la parenté ici pour s'en occuper. Mais pour nous, ce n'était pas du tout pareil. D'abord, allant être hébergés par nos familles, il n'y avait guère de frais supplémentaires, sauf l'avion évidemment; ensuite nous n'avions pas ici au Québec de famille pour s'en occuper. Et puis, imaginez que nous rentrions en Belgique sans nos chers petits trésors... Je vois d'ici la tête de nos parents respectifs, qui nous auraient sans doute renvoyés illico les chercher! Nous partions donc à six, pour deux mois. Autant en profiter vraiment.

Lors de nos vacances en 1974, maman avait loué toute une maison à Saint-Idesbald sur la côte belge, où nous nous sommes retrouvés avec Christian et Betsy, Marie-Ange et Hubert et tous nos enfants, ainsi bien sûr que mes deux sœurs Josiane et Ninou, encore trop jeunes pour être mariées. Ce furent des vacances magnifiques durant tout le mois de juillet. Nous cotisions à une caisse commune pour nos dépenses. Et il faut ajouter que nos enfants, encore bien jeunes, avaient l'âge idéal pour profiter pleinement des joies de la mer et du sable. De là, nous avons rayonné vers Meli Park, le delphinarium de Zeebrugge, un ou l'autre musée, le parc aux oiseaux de Flessingue ou la criée aux poissons frais de Nieuport ou Coxyde. Nathalie avait six ans et elle était belle comme un ange. Un jour elle revint avec Anne-Michèle, je pense. Elles avaient été se faire photographier par un de ces photographes ambulants qui se promènent sur les digues et qui généralement font de très belles photos que l'on va chercher le lendemain matin, et que l'on n'est pas obligé d'acheter. C'étaient des photos splendides! Nous en avons donné une à René et Pauline Lesage, chez qui Nathalie habitait lorsqu'elle fréquentait le Centre de l'ouïe et de la parole. Ils ont trouvé aussi que c'était une photo sublime de notre fille! En août de ces mêmes vacances, nous avons été, dans la grosse Opel Capitaine que j'avais louée, jusque Paris (tour Eiffel), puis Carhaix en Bretagne chez Christian et Pauline Mendez pour deux jours, avec retour par le Mont-Saint-Michel, et Lisieux jusque Saint-Jean-Sart dans la petite maison que nous avons louée à José et Gilberte, habitant le Katanga, et qui avait abrité notre lune de miel onze ans plus tôt.

En 77, nous sommes retournés à Saint-Idesbald, en août cette fois mais pour moins longtemps, et tous les héritiers de maman n'étaient pas présents.

Un jour lors du congé en Belgique, en juillet 77, nous sommes allés avec les trois voitures de Christian, Hubert et Jean-Pierre (mes deux beufs) jusque Cologne, avec toute la famille Warnant et Bonsang pour y visiter le jardin zoologique. Souvenir heureux du dîner avec des hot-dogs et des grandes saucisses baignant dans la moutarde, *ja!* J'essaie de me rappeler si c'est à notre belle-sœur ou à l'une de mes sœurs que nous avons fait croire que l'eau du Rhin, qui baigne les rives de la route que nous longions, était tellement parfumée qu'on la récoltait dans des petites bouteilles qu'on vendait sous l'appellation « Eau de Cologne ».

Au zoo, ours bruns, castors et un certain orang-outang très flegmatique, qui trouvait étrange et amusant ce long fil liquide qui lui sortait de quelque part, alors qu'il venait d'échanger de gentilles douceurs avec sa compagne de cage... Cette scène m'avait frappé, comme elle avait sidéré les nombreux spectateurs qui ne disaient pas un mot et qui tous, « avec impudeur » et d'un regard unanime, tout comme l'orang-outang lui-même, « lorgnaient même un endroit précis que rigoureusement ma mère m'a défendu d'appeler ici », *dixit* Brassens à propos d'un autre grand singe. On me pardonnera le rapprochement, d'autant plus qu'il s'agit quand même, ne l'oublions pas, des deux plus grands singes hominidés. Je le vois encore dans son flegme postcoïtal. Alors que la femelle s'était retirée pour vaquer à d'autres occupations, lui – on aurait juré qu'il jouissait encore – porte le doigt à cet étrange filament qui émane de quelque part et, curieux dans sa naïveté toute bestiale, porte à la bouche sa main poilue et engluée... Hum! passons.

Lors de ces mêmes vacances, nous irons le 31 juillet rendre visite à Noëlle Colpaert et ses trois mousquetaires à Bruxelles. Visite de la Grand-Place, de Manneken-Pis, et nous ferons connaissance d'une certaine Anneke Pis, une petite sœur de la célèbre statuette, accroupie et occupée elle aussi à arroser les environs.

Une autre fois nous avons été au parc safari Walibi, avec les familles Hauglustaine, me semble-t-il. C'était en août 77. Et puis, à Champagne chez Christian et Betsy, le 15 août, nous avons assisté avec beaucoup de joie aux jeux intervillages animés par Christian. Là j'étais fier de mon frère et je pensais que nous devions avoir une fibre commune pour animer ce genre de manifestation. Le scoutisme et notre séjour à Bukavu nous y ont certainement aidés. Ses enfants participaient à ces jeux de prairies. Journée bien agréable!

Jean-Lou Déziel

Durant ces années 75-78, nous avons l'habitude de faire venir dans notre école un certain Jean-Lou Déziel. Il était poète et surtout fantastique comme animateur pour introduire auprès des élèves récalcitrants à toute forme de poésie un intérêt pour l'imaginaire, le conte, le rêve et... la poésie! Évidemment, tout nouveau tout beau, il avait le gros avantage d'être une figure nouvelle que les jeunes écoutaient facilement. Nous les profs connaissions bien ce phénomène : au début de l'année, quand ils ne nous connaissent pas, nos élèves sont tout ouïe. Après une semaine, cela commence à se gâter

et après quinze jours, il faut déjà être un bon prof pour susciter l'intérêt auprès de tous nos étudiants. Alors, imaginez : parler de poésie à des gars de dix-sept ans... « Mais, Monsieur, c'est des affaires de filles, ça! » Lui, Jean-Lou, ne voyait les élèves en classe que durant un seul cours, alors il pouvait y mettre tous ses talents, l'attention était garantie. Et il savait capter leur attention avec ses mimiques et ses histoires drôles, comme ce garçon qui n'a pas d'ordre et qui laisse traîner dans sa chambre ses petits bas qui puent. Jean-Lou revoyait aussi les élèves durant un spectacle par niveau, dans lequel il racontait merveilleusement et récitait des poèmes de sa composition.

En tant que responsable des groupes de français, c'est moi qui m'occupais de l'inviter régulièrement chaque année. Il venait même à la maison pour un souper, et il avait appris à reconnaître nos garçons à l'école – et plus tard à la polyvalente – et particulièrement Pierre, je ne sais pourquoi... Il était aussi un excellent conteur pour introduire la littérature et le roman en classe. Il savait se faire écouter et déclamaient ses poèmes avec une grande maîtrise. Originaire de la Gatineau, c'était un homme plutôt petit, nerveux, très courtois, doué d'une très grande cordialité et d'une excellente mémoire. Je l'ai fait venir souvent à l'école où tout le monde le connaissait et l'appréciait, dès 1974 jusqu'en 1981 ou 82... Parmi ses poèmes, je me souviens de *Sing-Song sur Sein*, où il utilisait beaucoup la sifflante S, si bien qu'il racontait pour introduire ce texte que des profs qui cherchaient des exemples d'allitération, lui avaient dit après l'avoir entendu : « Dédie-nous-le ». Et il avait répondu devant leur émotion et leurs supplications : « D'accord, je vous le dédinou! ». Je me souviens aussi de *Jim et Jo* pour compter les pieds des vers, car il s'agissait d'une sombre histoire de meurtre où chaque vers augmente d'un pied jusqu'à 12, puis redescend jusqu'à un seul pied ou une syllabe. Et le tout sur trois seules rimes. Pas mal!

Tout compte fait, et comme je dois quand même recopier ces textes que j'ai retrouvés dans un de mes classeurs – à l'époque nous ne conservions pas les textes sur ordinateur –, je viens de décider de les transcrire ici. Cela pour le pur bénéfice versificateur de mon ami Anagnosophile. Que dis-je de « mon » ami, je devrais dire de tous « mes » amis Ananosophile et Lyricophile... Mais j'arrête de discourir. Qu'ils lisent plutôt.

SING-SONG SUR SEIN

*Ses seins sont si sensationnels
Que, quoi que croient quelques curés,
Ce sont ceux sur qui faut compter
Pour s'inspirer le goût du ciel.*

*Car... quoi que croient quelques curés,
Les seins d'ici, les saints du ciel
Ça s'associe sans se soucier
De la façon dont ça s'épelle!*

*Bien sûr, je sais...
Je sais que c'est au ciel
Que sont les saints dont mon curé
Se sert pour sus...citer ma foi!*

*Quoi qu'il en soit,
En attendant mon ascension,
Mon ciel à moi,
Mon paradis artificiel,
C'est un essaim de seins de soie!*

CRIME PASSIONNEL

*L'or
de Jim
et de Jos
leur pesait trop.
Alors Jos dit : « Jim,
allons faire un dépôt
à la banque du Trésor ».
Jim, voulant garder le magot
à portée de sa vue, a dit : « Jos
il faudra que tu marches sur mon corps! »
Alors Jos a dit à Jim : « Puisqu'il le faut,
qu'il en soit fait ainsi!... » Et, sortant son couteau
il le trancha d'un coup sec... Et Jim est mort,
frappé en plein jour, ainsi qu'en plein corps!
Alors le pauvre Jos pleura Jim
et poussé par un grand remords,
il plaça sur un radeau,
avec le corps de Jim,
le fameux Trésor
qui, depuis lors
est sous l'eau
où Jim
dort.*

On pourra lire encore ce que j'écris à propos de Jean-Lou dans les chapitres 23 et 25.

Français, math et mémoire

Fin mars 1977, j’ai écrit un grand article sur la qualité du français dans nos écoles. Mon long texte fut publié dans *Le Soleil* deux jours de suite, lors d’une fin de semaine. Ce journal était encore en grand format, et chaque demi-article occupait la moitié d’une page. Cela a fait grand bruit et m’a valu trois belles invitations : une à Radio-Canada (studio à Québec) pour une interview dans l’émission hebdomadaire très connue *Femmes d’aujourd’hui*, l’autre, ce sont les caméras de R-C qui se sont invitées dans une de mes classes pour un document et une interview... Enfin, j’ai été invité au cégep de La Poc pour y parler et répondre à des élèves de monsieur St-Pierre, prof de français. Même René Lesage, alors professeur de grammaire à l’université Laval, m’a dit qu’il en avait longuement discuté avec ses élèves. Je me souviens en particulier que Claude Langlais, alors directeur, m’en avait parlé fort ému.

À cette époque on avait pris l’habitude, surtout avec Franz et Pierre lors du primaire et du début secondaire, de faire du calcul mental à table. Je leur disais : « Attention, je commence », puis j’énumérais plusieurs opérations assez lentement pour leur permettre de me suivre. Comme par exemple : 17... -3... x2... +21... :7... +8... -5... égale? Et le premier qui répondait juste (10 ici) avait gagné. On a fait des dizaines de fois ce petit jeu amusant. Parfois très simple et plus rapide, parfois plus compliqué. L’art d’apprendre le calcul mental en s’amusant.

Je faisais aussi entre les deux aînés, puis avec Yves aussi, des concours de mémoire par rapport aux albums d’Hergé : dans quel album, voit-on Tintin qui fume? Et ils cherchaient, puis généralement et assez vite un ou les deux trouvaient : dans *L’Île noire* lorsqu’il est poursuivi et se déguise en vieille femme à une fenêtre... ou dans *Le lotus bleu* lorsqu’il se déguise en général japonais et fume le cigare. Je pense, il faudrait que je vérifie. C’étaient souvent des questions commençant par : dans quel album... arrive pour la première fois Tournesol, ou les Dupont montent-ils sur la tour Eiffel, ou Haddock a-t-il caché du whisky dans un livre, ou y a-t-il un petit général qui se fâche en criant « Srogneugneu »? On pouvait s’amuser ainsi des minutes et des demi-heures.

Le vin, les champignons, le ski de fond

Déjà dans les années 70, j’ai eu le goût de me faire une petite cave à vin. J’avais une chambre froide qui conviendrait parfaitement et je me suis lancé dans les achats de Château Ceci et de Chais Cela. J’en mettais quelques bouteilles de côté, je me documentais, j’en parlais aux amis, notamment à Michel Toussaint. Puis un jour nous nous sommes inscrits, Michel et moi, à un cours de cinq soirées au cégep. Notre futur évêque André Gaumont, alors encore prof au cégep, faisait partie de la petite dizaine d’élèves de ce cours. Le prof animateur était un grand spécialiste de la SAQ. C’est lui, en particulier, qui allait en France faire des tournées d’achat au nom de la SAQ. Dieu sait si ce représentant du plus gros client des viticulteurs français était bien accueilli! Car faut-il le dire, quand lui achetait, ce n’était pas par bouteilles ni par caisses, mais par milliers d’hectolitres bien souvent que cela se chiffrait. Nos cours étaient essentiellement des cours de reconnaissance et d’affinage du goût avec dégustation de cinq vins à chaque soir. Nous avons terminé par une dégustation à l’aveugle où je m’en étais assez bien sorti. On devait avoir un diplôme, qui hélas n’est jamais venu! Et depuis lors,

tranquillement, je renouvelle ma petite cave de manière à toujours avoir quelques bonnes étiquettes et quelques bouteilles de vin de table pour consommation courante. Car nous buvons (à trois) régulièrement une bouteille de blanc et une de rouge par semaine, à raison d’un verre moyen par repas. C’est bon et c’est sain! Sans plus...

Dans les années 75, alors que les enfants commençaient à grandir, nous avons privilégié l’usage des skis de fond comme sport d’hiver. Car ni Nicole ni moi n’étions doués pour le patin ou le ski alpin. Il faut dire que pour le patin (et le hockey en particulier), nos jeunes se débrouillaient bien sans nous. En particulier Yves qui fit même, alors qu’il était chez les pee-wee, un déplacement à Montréal où il rencontra sur la glace le célèbre Jean Béliveau. Une photo de mise au jeu perpétue ce moment sur la glace.

Donc le ski nordique. Nous nous sommes équipés à l’occasion des cadeaux de Noël, et allions fréquemment à Ixworth, à une vingtaine de kilomètres de La Poc, les samedis ou dimanches. Nous y passions la journée en apportant notre pique-nique, et rencontrions souvent Pierre Coenen et sa famille. Il y avait sur ce site plusieurs pistes de différents niveaux. On passait ainsi des fins de semaine fort agréables et bien remplies! Avant le ski et le patin, évidemment, ils ont connu le traîneau. Mais comme ici au Québec il y a abondamment de neige, on ne voyait guère de luges avec patins comme on les connaissait en Belgique. Ici, c’était la traîne sauvage, des longues lamelles de frêne disposées en une sorte de grande planche dont l’avant se relève en demi-cercle. Les petites avaient trois pieds, les plus longues (pour famille nombreuse) avaient cinq pieds. On en a déboulé des talus et monticules, notamment du côté de la montagne du collège. Puis il y aura la période des soucoupes¹ et des *crazy carpets* qui étaient de longues carpettes légères en plastique plus souple, et permettaient diverses cabrioles et folies.

Plus tard, nos petits-enfants préféreront les grosses chambres à air gonflées sur lesquelles on s’installait au sommet d’une côte dotée d’un remonte-pente mécanique, à la Station plein air de Saint-Pacôme (jadis appelée la Côte des Chats). J’en ai fait aussi lors de la sortie récréative d’hiver avec nos étudiants au domaine de Valcartier, près de Québec. Impressionnant, lorsqu’on fait des trains de bouées accrochées les unes aux autres. Ça file! Et à Valcartier, outre trois ou quatre belles descentes ordinaires, il y avait l’Himalaya, dont le départ assez vertigineux a lieu au sommet d’une tour de douze ou quinze mètres. Là aussi c’est vraiment impressionnant. La première fois, je ne vous cache pas que j’avais le trac. Mais j’ai beaucoup aimé...

Quant aux champignons, c’était plutôt ma marotte personnelle. J’avais appris à en reconnaître plusieurs espèces lors de mes deux brefs séjours en Suisse, lorsque j’étais encore petit. À sept ans, oui, oui. Je me souvenais de quelques noms : bolets, meuniers, oreilles de Judas, chanterelles ou girolles... Et j’ai pensé me relancer dans cette aventure passionnante, maintenant que j’avais un peu plus de temps : une vraie chasse au trésor. Il y aura le bouquin de Pomerleau (le spécialiste des champignons du Québec), puis d’autres gros livres illustrés absolument indispensables pour classer et bien reconnaître les espèces. Puis ce seront de très nombreuses balades, découvertes dans les régions voisines de La Pocatière... Myriam et Michel Toussaint attraperont aussi la piqûre, puis les Gaudreault, puis Jacques Perrat. Et encore Gilles Pelletier, et les Leblois et Yves Colpaert et Martine, sa deuxième

¹ Grande soucoupe souvent rouge, en plastique dur, d’un mètre de diamètre.

épouse... Mes lieux favoris étaient la montagne Thiboutot, la montée vers Saint-Onésime, le camp Kamo. Que je me souvienne de ces jolis noms descriptifs : les coprins chevelus, tout blancs au grand chapeau fragile, excellents sur des toasts, le lactaire délicieux, qui n'a rien de délicieux, est assez dur et goûte la carotte, les marasmes d'Oréade ou faux mousserons, qui poussent dans l'herbe en ronds de sorcière chaque année plus élargis, les psalliotés des prés, les lépiotes élevées (la coulemelle), les pholiotés qui poussent sur les troncs. Avez-vous remarqué? Psalliotés, lépiotes et pholiotés... pour moi, celui qui tint ces champignons sur les fonts baptismaux devait être versificateur! Et tous les bolets? Ces derniers sont faciles à reconnaître, car sous le chapeau ils n'ont pas de lamelles mais des tubes qu'il faut enlever lorsqu'on les prépare. Les bolets sont souvent véreux ici au Québec, et sont très nombreux. Aucun n'est vénéneux, mais certains sont très amers et immangeables. Si vous vous trompez entre un bolet gris et un bolet amer, votre poêlée est foutue car elle sera toute amère. Par contre il y a les petits bolets poivre, qu'il suffit de faire bien sécher et de moudre pour avoir un bon poivre. Comme nous n'avons guère de cèpes de Bordeaux (les meilleurs), je ne suis pas grand amateur des bolets d'ici, car ils sont généralement très gluants lorsqu'ils sont cuits. Ainsi le bolet jaune, qui est plutôt orangé et que l'on trouve au pied des mélèzes. Un seul conseil : recherchez les tout jeunes exemplaires, eux sont plus durs. Mais rien ne dira l'enthousiasme qu'on peut avoir lorsqu'on rencontre une belle « talle » de chanterelles. Il y a les amanites (tue-mouche ou panthère), les russules souvent vénéneuses et faciles à reconnaître, car la peau de leur chapeau se pèle facilement, les lactaires souvent vénéneux également – cassez-en un morceau et un liquide blanc (ou rouge à l'occasion) coule comme du sang –, les clitocybes, les vesses-de-loup (la géante est bonne à manger). Un jour, Paul-André Boily m'en rapporta une de près de trois livres, toute fraîche. Et le *phallus impudicus* que je n'ai pas besoin de traduire (ni de décrire), vénéneux et à forte odeur répugnante.

Il fallait aussi, pour bien les reconnaître, apprendre à observer le pied, la volve éventuelle et l'anneau, le chapeau, les lamelles, la sporée après une nuit (couleur, forme, grandeur, et autres caractéristiques), l'environnement, toute une technique, croyez-moi : une religion.

J'ai fait des dizaines de découvertes, au total j'aurai probablement goûté et apprécié une centaine d'espèces. Si un lecteur inquiet se demande comment la chose est possible, voici ma recette. Il faut d'abord s'y connaître plus qu'un peu et avoir jonglé quelques années avec les gros livres, les reconnaissances, les sporées, les cueillettes. Ensuite, muni de ses gros livres, il faut voir et comparer quelles espèces ressemblent le plus au champignon analysé en considérant bien tous les critères : chapeau, pied, lamelles, environnement, texture, consistance, couleur, etc. Voir aussi s'il n'y a pas de confusion possible avec un champignon très (trop) dangereux. Enfin bien expliquer à sa conjointe que l'on va cuire et absorber un peu de ce que l'on croit être tel champignon, et lui demander de nous conduire à l'urgence si jamais... Ce « si jamais » ne m'est jamais arrivé, j'étais très prudent et j'ai ainsi pu découvrir des tas d'espèces. Il faut songer que ceux qui ont écrit pour la première fois comestible ou vénéneux ont bien dû tester le champignon, eux aussi. Et enfin j'ajouterai que j'ai suivi un cours chez les scouts de Belgique, donné par un spécialiste qui écrivait une petite revue mensuelle sur les champignons et qui, selon ses propres dires, avait été deux ou trois fois dans une très mauvaise situation à cause de l'ingestion de produits vénéneux.

Cela durera des années, dix, vingt ans... Mais maintenant que j'ai 75 ans, la piètre qualité de mes yeux envahis par le glaucome m'empêche depuis quelques années de reconnaître la présence des champignons, même à mes pieds (sauf lorsque j'en reconnais un par hasard ou par chance). Alors je cueille encore ceux du chalet, mais les vraies cueillettes, c'est hélas du passé. Oui, c'est un monde fascinant qui s'efface. Si je dis fascinant, c'est parce que je pense aux mille parfums subtils lorsqu'ils sont frais ou cuits, aux différentes saveurs lorsqu'on les consomme, aux nombreuses formes, aux multiples couleurs quand on les cueille, après la pluie ou confondus avec les feuilles d'automne récemment tombées. Ce sont encore les balades en sous-bois, les difficultés de progresser parmi les branches basses ou l'aisance de la progression en terrain herbu et découvert.

Apprenti dramaturge

Cette période 75-80 est également l'époque où je vais commencer à écrire mes propres pièces de théâtre, dans le seul but de me faire plaisir. Car si c'est moi qui écris, je peux décider du nombre approximatif des personnages (avec prépondérance féminine, pour faire plaisir à mes nombreux élèves, les filles étant souvent plus nombreuses à choisir l'option théâtre et à vouloir monter sur les planches), ne planter qu'un seul décor et enfin soigner particulièrement notre belle langue française, car je déteste les pièces (et notamment les séries télévisées) où la langue est malmenée. Ce sont d'ailleurs souvent des incapables, des abrutis, incapables d'articuler une phrase parce qu'ils sont incapables de penser correctement, qui se lancent dans ces entreprises de démolition de notre culture sous le faux prétexte du rire à tout vent, et se servant de barbarismes à Dieu vat. Je frémis d'horreur en pensant à ces va-nu-pieds de la parole et de la pensée.

Et un autre gros avantage de se servir soi-même, c'est de supprimer le temps perdu en vaines recherches du texte idéal qui pourrait convenir... J'ai fait cela quelques années, occupé à chercher partout – bibliothèques et magasins –, assez pour savoir que c'est une fameuse perte de temps. Les lecteurs qui voudront en savoir davantage se référeront avec intérêt au chapitre 24, et peuvent déjà lire mes comédies et quelques drames sur le site québécois adelinc.qc.ca ou le site français leproscenium.com.

Et les scouts?

Tranquillement je termine ma carrière chez les scouts. Après les routiers dans le groupe local, j'acceptai de m'occuper des routiers et pionniers au niveau du district de Rivière-du-Loup. Hei! je suis commissaire. Je collaborerai assez bien avec Jean-Claude Fortin, prof de français dans notre école secondaire (et célibataire), qui était toujours installé au local scout. Je m'occuperai de préparer des « camporées » (le mot vient de jamboree et désigne ici une réunion de district d'une journée, soit de tous les scouts, soit uniquement des membres d'une branche : louveteaux, éclaireurs ou pionniers. Les lieux variaient : on en a fait au camp Vive la Joie à Saint-Modeste, près de Rivière-du-Loup, ou encore à Saint-Pacôme à la Côte des Chats, ou à Saint-Jean. Il y eut aussi les sessions d'information pour chefs et assistants. Là aussi j'animais, notamment les carrefours sur le mouvement scout et Baden-Powell. J'étais devenu un spécialiste de la vie de BP et des débuts du scoutisme dans le monde. Je racontais sa

vie, plus que je ne donnais un cours. Je m’inspirais essentiellement de la vie de BP en BD selon Jijé, ou encore du petit livre édité chez Marabout et racontant la vie de ce grand homme.

Nos trois fils ont tous trois été louveteaux et ont participé à quelques camps. Mais je sentais que ce n’était plus le mouvement tel que je l’avais connu. L’élastique se relâchait, les jeunes et plusieurs animateurs n’adhéraient pas à cent pour cent. Vers cette époque, les Tirman, Jean-Philippe et aussi Louise furent un très bon couple d’animateurs chez les louveteaux. Il y eut même deux meutes à un certain moment. Mais l’âge éclaircur voyait beaucoup de désertions. J’ai aussi préparé et animé un camp éclaircur à Saint-Bruno (près de Saint-Pascal) où notre groupe avait acheté un beau terrain. C’est Clément Dufour qui accepta d’animer ce camp auquel participa Franz. Mais comme ce brave Clément n’avait jamais été scout, il accepta à condition que je l’épaule, et notamment pour la tenue du camp de dix jours.

Il y aura encore l’épisode du camp d’été pour tous les jeunes de La Poc et des environs qui le désiraient, animé par un groupe de jeunes gens et de jeunes filles de La Pocatière, sous la direction d’Hélène Raymond. Il y avait notamment sa sœur Suzanne, une fille Dallaire – petite sœur de Jean, elle avait été Akéla (chef de meute) de Pierre ou d’Yves– et un fils Lebel. Cette aventure s’appelait « Une aventure peu banale ». J’étais mandaté par le district et le groupe local pour surveiller de loin et veiller à la bonne utilisation du terrain de Saint-Bruno. Cela dura deux étés, si ma mémoire est bonne, et cela rapportait quelque pécule aux animatrices et animateurs qui considéraient cela comme un travail de vacances. Il faut dire que tous ces animateurs étaient soit d’anciens scouts, soit d’anciennes guides.

Et puis, tout a une fin... À quarante ans, je me suis doucement détaché de la vie scout, comme un fruit mûr quitte sa branche; je suis rentré dans le rang et ai continué à toujours soutenir, exhorter et encourager le scoutisme.

Étape 3

Débuts au chalet et à la poly (1978 - 1985)

Le chalet

Nous sommes en mai 78 et par la grâce de Dieu (et de Benoît Laplante), je vais payer ce mois de juin le dernier versement pour l’achat de ma maison. Ouf! en neuf ans, c’est un beau résultat. Nous pouvons donc songer à envisager l’achat éventuel d’un chalet au bord d’un lac, comme l’avait écrit Pierre Coenen onze ans plus tôt, alors que nous étions toujours à nous dorer la couenne sous le soleil d’Afrique. Ma maman était ici, ce printemps-là. Et, regardant dans le petit hebdomadaire local le commentaire que le journaliste ne manquerait pas de donner sur la présentation de ma pièce *Billets doux et fils de soie*, qui avait eu un grand retentissement auprès du public (en particulier lorsqu’un personnage ouvre une certaine armoire), je tombe sur l’annonce publicitaire de la vente d’un chalet au lac Trois-Saumons. On aimait bien ce lac, mais on y allait peu, car tous les terrains l’entourant étaient vendus. C’est pourquoi nous allions plus souvent au lac Pohénégamook, plus éloigné cependant. On s’est dit qu’on irait bien voir ce chalet, et nous voilà partis faire une promenade

d’observation. Il y avait encore de la neige. Le petit chalet nous plaisait, quoiqu’un peu vieillot, et il y avait quelques travaux à y faire. Mais tout ce qui se présentait comme chalet au bord d’un lac avait le don de faire battre notre cœur. Surtout à moi qui adore l’eau. En rentrant à la maison, le soir, je prends le téléphone et appelle le propriétaire à Québec. Il me dit le prix. Nous étions quasi prêts à sauter sur l’occasion, lorsque notre Pierrot nous dit que l’oncle curé des jumeaux Lévesque, nos petits voisins, ses copains, vendait aussi son chalet au lac Trois-Saumons, mais qu’il n’y avait pas encore de publicité de faite. On se dit alors qu’on irait le visiter le lendemain et nous voilà repartis avec maman, Nicole et les enfants. On piétine un peu dans la neige sur le chemin d’accès. Et là on découvre un grand, un très grand chalet avec un garage à chaloupe dont le toit s’est effondré sous la neige, un beau terrain. Vu de l’extérieur à travers les carreaux, le tout a l’air bien entretenu. Il a des fondations en béton, on peut donc y passer en hiver, contrairement au précédent qui était sur pilotis. Revenus à la maison, je m’informe auprès des Lévesque qui me donnent le numéro de téléphone de la sœur de Nazaire Thibault, le prêtre propriétaire, lequel était obligé de vendre car un accident de la route l’avait handicapé, et un conseil de famille s’occupait dorénavant de ses intérêts. Je téléphone. La dame m’explique tout cela. Je demande le prix. C’était cher. Très cher! Plus que le double de l’autre. Merci. Je raccroche, on discute, on hésite, on tergiverse, mais on en a envie (surtout moi). Il faut essayer de battre le fer tant qu’il est chaud, car sitôt que la mise en vente sera publique et connue, les offres vont affluer. Le lendemain, je vais voir Bernard Turmel, directeur de la Caisse populaire. Il ne me cache pas qu’il trouve que c’est cher, mais comme je n’ai plus aucune dette et un bon revenu, la Caisse peut me prêter la somme désirée, en prenant hypothèque sur ma maison, évidemment.

Quelques jours plus tard, nous allions avec le notaire Roméo Roy à L’Islet où habitaient Nazaire Thibault et sa sœur. Nous avons conclu l’affaire, et le lendemain nous mettions les pieds dans notre chalet. Il était meublé, et ils nous avaient laissé le frigo et la vaisselle. J’ai réparé comme j’ai pu la toiture de la cabane. Nous avons entretenu ce magnifique terrain et invité les parents, les amis... Notre voisin, monsieur St-Hilaire, fut étonné de la vente car, disait-il, il aurait aimé l’acheter, lui, et revendre le sien. J’ai pris cela comme un bon point, car cela signifiait que selon lui, ce chalet était une bonne affaire. Ce ne fut pas toujours vrai, il y eut des jours où je pestais, car ce chalet a englouti une fortune en réparations diverses. Réparations et entretien ordinaire dus à l’usure du temps (puits et pompe, cabane, quai, remplacement de fenêtres, de portes, revêtement du sol, isolation du vide sanitaire), mais aussi réparations extraordinaires, inattendues, provoquées par des défauts de construction (cheminée deux fois, toiture et haut des murs, puis les quatre murs au complet). Ici aussi, tout lecteur intéressé à en lire davantage sur ce sujet de vacances aquatico-campagnardes pourra se reporter au chapitre 26.

La poly

En septembre 1978, dix ans exactement après notre arrivée à La Pocatière, nous avons enfin notre nouvelle école polyvalente. Nous, les profs du 5, perdions le privilège de notre tour d’ivoire, mais nous avions des locaux et du matériel tout neufs! Au début, nous étions entre 70 et 80 profs pour 1400 élèves. Mais la dénatalité progressive du Québec est passée par là, si bien qu’en 2013, ils n’étaient guère plus de cinq ou six cents élèves et une trentaine de profs...

On appelle polyvalentes les écoles secondaires publiques du Québec, car elles permettent diverses orientations dès le secondaire. Il y a des cours professionnels (longs ou courts) et évidemment les cours ordinaires qui durent cinq ans et donnent accès aux études collégiales, dans les cégeps¹. Le cégep est un palier intermédiaire entre le secondaire et l’université – il dure deux ans dans ce cas. Ou alors il permet de choisir une orientation professionnelle technique, et pour ce faire les études durent trois ans. Mais revenons au niveau secondaire. J’y ai toujours enseigné aux niveaux 4 et 5, qui sont les deux dernières années. En effet, ici au Québec et compte tenu du fait qu’il existe le niveau cégep, les études secondaires ne durent que cinq ans. Il existe des orientations professionnelles : cycle long de cinq ans ou cycle court de quatre ans. Là, l’étudiant préférant arriver le plus vite possible sur le marché du travail a beaucoup de cours en atelier, et ses cours généraux sont fatalement moins poussés. Dans notre nouvelle et belle école, il y avait des ateliers en cuisine, arts plastiques, soudure, mécanique automobile, menuiserie, et une belle serre pour les techniques agroalimentaires. Je suis resté chef de groupe (responsable) du département de français pendant une vingtaine d’années. Un jour vers 1980, Christian Mendez et Pauline sont venus faire un petit tour au Québec avec leurs deux garçons, histoire de revoir ses anciens camarades pour lui, et de revoir son ancien pays pour elle. Eh bien, il fut extasié en visitant notre école.

La polyvalente de La Pocatière a toujours eu la meilleure cote quant à la propreté. Mille grâce en soient rendues à nos concierges, mais aussi à nos étudiants qui ont toujours eu à cœur de maintenir leur lieu de travail beau, propre et accueillant. J’ai eu le privilège de faire le discours au nom de mes collègues lors de la bénédiction de la nouvelle bâtisse par Mgr Charles-Henri Lévesque, évêque de La Pocatière, devant les parents, les différentes catégories de personnel et les autorités de la C.S. régionale Pascal-Taché et de notre école. Pour finir sur l’école, j’aimerais ajouter ici que « les années 81 à 87 furent sans doute mes plus belles années à l’école, les plus fécondes quant au lien d’amitié : beaucoup d’élèves de talent... » (deux lignes copiées du chapitre 25 concernant les amitiés).

Il était un petit navire...

Pierre Coenen adorait la mer, le fleuve, la voile, et voilà pourquoi, au lieu de s’acheter un chalet, il opta pour un super petit voilier et commença à naviguer de-ci de-là, avec sa femme Michèle (pas trop, car elle aimait, mais point trop n’en faut) et avec des copains, bien sûr. C’étaient souvent des sorties d’un jour, pour se faire à la conduite du voilier par tous les temps, à la lecture des cartes marines, à la reconnaissance des divers signaux de navigation (bouées, phares, etc.).

Et un jour, il eut la très riche idée de nous inviter Michel Toussaint et moi, à partir trois jours avec son fils Olivier et lui, le capitaine évidemment, pour découvrir le fjord du Saguenay. Son voilier était un Siren, d’origine suédoise je crois, avec une cabine et une petite cuisine. Il disposait aussi d’une toilette chimique et d’un petit moteur d’appoint au cas où les vents seraient nuls. Il était prévu que Pierre et son fiston dormiraient dans le bateau, tandis que Michel et moi rejoindrions le plancher des vaches où nous aurions monté notre tente à deux places. On se prépara longuement en mai et juin 1979 pour

le premier grand départ. On révisa nos listes, nos consignes. Déjà lors de ces réunions, le soir, nous avions l’âme à la dérive et rêvions de nos futurs exploits. Et nous partîmes, un petit matin. Michèle et Nicole – et peut-être Myriam – nous conduisirent jusqu’à Rivière-du-Loup où Pierre avait amarré son bateau. J’y pense, je pourrais commencer comme le petit roman de Jerome K. Jerome, cet auteur humoriste britannique, lorsqu’il écrivit son célèbre *Trois hommes dans un bateau* où il ne s’agit aussi que de navigation fluviale, sur la Tamise. Il commence ainsi : « Nous étions quatre ». Et déjà le lecteur bon enfant pouffe de rire en pensant au titre. Effectivement, ils étaient trois hommes et un chien. Et de même, je pourrais vous dire, amis lecteurs : « Nous étions quatre », car en plus des trois hommes, il y avait un jeune garçon de 14 ans, mon futur et excellent élève Olivier.

Rapidement on embarque les vivres et les bagages personnels, on met à la voile et on quitte la rade pour traverser le fleuve, puis remonter vers le nord-est jusqu’à Tadoussac. Le temps est brumeux et même très brumeux. Il ne pleut pas, mais on n’y voit goutte : nous sommes en plein cirage. On ne discerne rien. Et je dois vous avouer que c’est ici qu’on a vraiment besoin d’une boussole, sinon on risque de tourner en rond en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire. Je frémis en pensant à ces navigateurs des temps anciens qui se lançaient ainsi sans boussole, laquelle fut créée en Chine au II^e siècle, comme chacun sait sans doute. La première référence à ce magnétisme nous est donnée dans le *Livre du maître de la vallée du diable* au IV^e siècle avant J-C. Mais la première présentation de la boussole comme instrument d’orientation daterait du XI^e siècle et serait l’œuvre de Wujing Zongyao, et c’est seulement au XII^e siècle qu’elle fut considérée comme moyen de navigation maritime, grâce à Zhu Yu. Que voilà des choses bien intéressantes! Alors pensons à tous ces navigateurs d’avant Zhu Yu. Leurs femmes et leurs mamans ne voulaient pas qu’ils s’écartent trop de la maison. Elles chantaient sans doute : « Reste ici, mon petit bijou et attendons Zhu Yu »! Mais certains historiens se demandent si le texte exact n’était pas plutôt : « ... et attends donc Zhu-Yu ». Cela fait une sacrée différence, mais le résultat est le même. Et enfin vint le Zhu Yu tant attendu. Il arriva même le jour de son anniversaire, et tout le monde se mit à chanter en chœur « *Sin yen sing yong, Zhu Yu!* », ce qui en anglais pourrait se traduire par *Happy birthday, Zhu yu...*

Pierre – revenons à nos mérimos – a également une balise Argos, un radar, un sonar – appareil qui calcule la profondeur par écholocalisation, important pour la dérive et la quille. Oui, plutôt qu’écho-location, je préfère adjoindre Lisa. Je trouve que cela convient mieux. Pensons toujours à Mona, la belle Joconde. Bon, je reviens à notre capitaine Pierre. Il a même une corne de brume que nous avons utilisée plusieurs fois, car si nous ne voyons, pas, il y a beaucoup de chances que les autres ne nous voient pas non plus. On a tous nos gilets de sauvetage sur les épaules. Pierre, fier sous sa casquette de capitaine, est intransigeant à ce propos. Il nous le rappelle plusieurs fois. En cette saison (mi-juin), la température du fleuve doit être dans les 6 à 10 degrés. Rester plus de deux minutes dans ces eaux froides est un risque certain d’arrêt cardiaque. Et qui dit arrêt cardiaque dit arrêt respiratoire, et qui dit... oui, la mort! Nous avons bien appris nos leçons et savions ce qu’il fallait faire si l’un d’entre nous tombait à la mer : il fallait répéter après le capitaine : Notre père, qui es aux cieus, que ton nom...

¹ Collège d’enseignement général et professionnel. Le mot cégep est devenu nom commun dans le dico.

Au début de l'après-midi, le temps s'éclaircit, on verra quelques bélugas. Nous voyons bientôt l'énorme phare à l'entrée du Saguenay. Il y a beaucoup de petits remous dans l'eau, c'est signe qu'il y a peu de profondeur. Nous avons traversé la voie maritime et un gros navire océanique nous est passé devant sans même nous dire bonjour. On pénètre dans le Saguenay, on vire à Tadoussac. On fait le plein de notre bidon d'essence, puis on reprend le bateau et on entre dans le Saguenay. C'est beau, majestueux. L'eau est très noire, les collines avoisinantes sont sauvages, inhabitées, et se découpent sur un ciel lourd de menaces. On avance, on vire, on avance, on vire... Quand on progresse à la voile, il faut souvent faire des virages. Il faut bien composer avec le vent. On avance vent debout, c'est-à-dire vent contraire. Il faut louvoyer, vous voyez? On apprend à sentir le bateau et les voiles, à bien répondre lorsqu'on est à la barre. La voile ne faseye pas, le bateau repart en vitesse. On a la barre bien à sa main. Et on apprend aussi à prévenir les collègues qu'on est paré à virer, alors on lâche de la corde, on pousse la bôme, on change de bord pour équilibrer le voilier qui s'incline selon la force du vent et le contrepoids de ses passagers, et on change de cap sans problème. Toute une technique...

On arrive ainsi jusqu'à l'Anse-Saint-Jean où nous établirons notre premier campement. J'ai fait assez de camping dans ma jeunesse pour allumer un feu sur un terrain tout mouillé, quand même. Souper chaud et dodo. Le lendemain, on pousse une pointe jusqu'au cap Trinité, avec le triple promontoire de rocher et tout en haut la statue de la Vierge, qui mesure 7m50, à une hauteur de 290 mètres au-dessus du niveau du Saguenay. Impressionnant! Quand on pense que cette statue fut transportée à dos d'homme, pour réaliser un vœu fait par un homme riche pour faveur obtenue... Je ne me rappelle plus son histoire. Je revis aussi certain poème de Louis Fréchette qui décrit la beauté sauvage de ces lieux magnifiques vus à la hauteur de l'eau.

Au retour, nous logerons sous la tente et sur des rochers à Tadoussac. Je suis un peu malade et une rasade de whisky n'arrange pas vraiment les choses. On va souper à l'hôtel Tadoussac, le grand hôtel qui est le seul dans le coin. Il est impressionnant sur la colline. À cette époque pas si lointaine, il n'y avait pas grandes constructions comme maintenant¹.

Le lendemain, au retour, un souvenir féroce s'est imprimé dans nos cerveaux abasourdis. Pour tous les quatre, c'est la première (et la seule) fois où nous aurons rencontré ce phénomène impressionnant de la nature. Il fait beau soleil lorsque nous quittons le fjord et entrons dans l'estuaire du Saguenay, là où il se jette dans le Saint-Laurent. Nous voyons bien sur notre gauche le grand phare planté près du chenal. J'ai en main mon appareil photo pour prendre quelques dias... quand soudain nous voyons, là devant nous, à 200 mètres, un mur qui se dresse dans l'eau! Mais qu'est cela? On n'a pas vu de mur de pierrailles à l'aller! Il n'est sur aucune carte, et il a l'air de faire deux ou trois mètres de haut... On approche. Soudain, on comprend tous : c'est un mascaret, un mur de vague (ce n'est pas une déferlante). Ce mur reste sur place, mais est impressionnant de hauteur. Que faire? Il est encore temps de virer de bord. « Pas question, dit Pierre, notre bateau est insubmersible, mais il faut absolument affronter cette énorme vague bien de face, sinon on se fait renverser comme une crêpe. Attention,

André, tu laisses tes appareils, s'il te plaît. »¹ Je remballe mon attirail, on tient les cordes, les rames au cas où... et on fonce. Le *Siren* monte, monte... On n'en mène pas large.

On affronte l'ennemi sans fermer les yeux. Le bateau monte, sa proue se dresse. Va-t-il se retourner? Non! À peine arrivé au sommet du mascaret, le voilier repique vers le grand large et flotte! Ouf! on a eu chaud. Une fois passé ce grand mur d'eau, les langues se délient, tout le monde respire, la fierté nous anime et de grands sourires illuminent nos frimousses. Un petit mot explicatif sur ce phénomène imprévisible et plutôt rare : c'est simplement le résultat de deux courants contraires (le Saguenay et le Saint-Laurent ici) qui se rencontrent et provoquent ce phénomène. Cela dépend bien sûr de la vitesse des courants, de la température, des marées... bref, cela se produit seulement quelques fois par an.

Nous avons encore vu beaucoup de bélugas en retraversant le fleuve, et arrivons à Rivière-du-Loup où nous attendent Franz et Michèle avec deux voitures.

Nous avons aussi appris le vocabulaire marin. Les mots tanguer, roulis, drisse et hauban, maintenir un cap ou virer de bord, une risée et les ris, foc et grand-voile n'avaient plus aucun secret pour les apprentis navigateurs que nous étions devenus.

L'année suivante – donc en 1980 –, on remettait ça. Mais nous avions changé de mousse. Olivier n'était plus là et Pierre l'avait remplacé par un autre marin aguerri : Kelloup Cottinet, un ami prof au cégep. Cette fois nous sommes partis de L'Islet, nettement plus au sud-ouest, et avons piqué notre tente sur les bords de Saint-Siméon. Pour la deuxième étape, nous nous sommes encore enfoncés dans les eaux noires du Saguenay jusqu'à l'anse du Petit-Saguenay, côté est. Que de pluie, que de vent... nous serons trempés! Puis nous avons été virer au cap Trinité. Un salut à Marie (Notre-Dame-du-Saguenay) et retour jusque L'Islet. En traversant le fleuve, nous avons été suivis pendant plus d'une heure par un béluga qui avait été comme attiré par l'urine du capitaine, car lorsqu'un petit besoin se faisait sentir, nous nous isolions à la poupe et soulagions notre vessie. Or une fois, Pierre nous revint en affirmant qu'un béluga nous suivait à un ou deux mètres de profondeur et à un ou deux mètres derrière le voilier. Je vous dis : il nous avait à la bonne.

Comme troisième et dernier voyage l'année suivante, nous avons changé de direction. Partant de Charny, sous le pont de Québec où Pierre avait été amarré son bateau, avec logement à Neuville, nous avons mis le cap sur Trois-Rivières. Beau temps. C'est impressionnant de passer sous les deux grands ponts de Québec. On voit Bécancour, l'usine d'eau lourde. Au retour, le troisième jour, comme nous dérivions lentement entre l'île d'Orléans et Grosse-Île, et comme il faisait très chaud (nous étions fin juillet), nous nous sommes attachés à de longues cordes et avons piqué un petit plongeon très rafraîchissant au milieu du Saint-Laurent. Rien de spécial à ajouter cette année. Je ne sais si Pierre, notre capitaine, a noté les nombreuses disputes qu'il a entretenues avec notre maître cuisinier, Kelloup. Ces deux-là se chamaillaient pour un oui, pour un non. Quand l'un disait gauche, il fallait que l'autre répondît droite. Si pour l'un une chose était rouge, elle était immanquablement bleue pour le coq

¹ J'y suis retourné avec Nicolas Carpentier et Jean-Paul Bonhomme en 2003. C'était inouï, le nombre de restaurants et d'hôtels qui avaient poussé là comme champignons... Ah! le tourisme et les baleines y sont pour beaucoup.

¹ J'ai quand même vite pris une photo de loin!

adverse. Michel m’a souvent dit que cela l’avait très fort enquiné. Mais, mine de rien, cela nous a fait trois beaux voyages en voilier en trois ans. Merci Pierre!

Deux voyages et des visites

Sous ce titre, je pense en particulier à deux voyages que nous eûmes l’occasion de faire durant ces années dans le grand et beau pays de l’oncle Sam.

D’abord il y eut le voyage avec maman, tante Marthe et Franz, quatre jours au Canada et aux États-Unis, en juin 80. En partant par les Mille-Îles, dans le fleuve entre Montréal et Toronto à la frontière américaine, puis le pont vers les États et Niagara Falls du côté américain. Nous avons été au pied des chutes sur le bateau *Fée des brumes*, mais il fallait revêtir imperméables, bottes et chapeaux cirés. Puis redescende vers New York en passant par Albany, la capitale de l’État. À New York, la statue de la Liberté, l’Empire State Building évidemment – on y est montés – et les super crèmes glacées dégustées sur la 5th Avenue. Ce qu’elles ont fait rire tante Marthe, tant elles étaient énormes! Je me souviens que j’avais un peu peur de traverser New York, car je me disais constamment : si j’ai un accident ou un problème et qu’il faille répondre à un agent de police, je serai bien embêté, car je ne me débrouille pas suffisamment bien en anglais pour le comprendre et me faire comprendre. Et leur demander à eux de parler plus lentement, tu peux toujours compter dessus! Enfin, je passai à travers la grosse pomme (*Big Apple*) comme un ver qui la traverse, puis retour par le mont Washington. Maman a eu très peur lors de l’ascension, car la route ne permet pas le croisement et toute la montée se fait en première. Pire qu’un escarpement africain de la belle époque! Il y avait des points d’eau tous les kilomètres pour les moteurs qui surchauffent. Arrivés au sommet, en plein brouillard, nous avons rebroussé chemin à toute vitesse. On m’a donné un autocollant à poser sur la voiture, notre grosse Chevrolet Malibu familiale rouge, pour commémorer ce passage assez exceptionnel. Puis nous voilà au Québec via Sherbrooke... Ce fut un beau voyage de quatre jours, avec logement dans trois motels choisis au hasard de l’heure et de la route empruntée. J’entendais les deux belles-sœurs discuter entre elles, à l’arrière de l’auto. « Crois-tu qu’on oserait? Il doit avoir bien changé... Il est peut-être mort... » Je me demandais de qui elles pouvaient bien parler. Et simplement elles me firent revenir à la mémoire un soldat américain d’origine mexicaine, qui avait participé à la guerre et qu’elles avaient bien connu à Herve, chez nous, lors de certaines soirées avec d’autres GI – dont un Jimmy qui savait manipuler le lasso. Celui-ci s’appelait Salvator, je m’en souviens, et jouait fort bien du violon¹... Il a dû être un petit béguin de ma mère... Je le suppose maintenant. Mais comment avait-elle eu son adresse? Mystère. Il habitait je ne sais plus quel État, me disaient-elles. Mais c’était vraiment beaucoup trop loin de notre route – et j’en étais heureux! Ouf! cela mettait un point final à cette situation plutôt gênante.

Un petit mot pour ajouter ici qu’outre tante Marthe qui vint nous visiter avec maman en 1980, nous avons aussi fort apprécié la visite de tante Madeleine en 1984. Elle avait déjà 81 ou 82 ans à cette époque, et elle avait quelque difficulté à grimper l’escalier qui monte aux chambres, car il était assez raide et n’avait pas de rampe. Depuis lors, je suis allé acheter le matériel nécessaire et j’ai installé la

longue rampe qui recouvre le côté ascendant gauche de cette volée d’escaliers. C’est donc grâce à tante Madeleine que l’on peut se retenir en montant ou descendant. En 84 avec tante Madeleine, nous avons aussi assisté au départ de la première transat Québec/Saint-Malo, course de catamarans, de trimarans et de voiliers ordinaires. Très beau. Comme c’était l’année anniversaire du quatre cent cinquantième depuis l’arrivée de Jacques Cartier en terre d’Amérique, il y eut aussi cette année-là un défilé d’une trentaine de tout gros voiliers à deux, trois ou quatre mâts russes, portugais, américains, etc. TB!

Enfin je saluerai ce passage de tante Madeleine, par deux anecdotes : nous n’avons pas vu sa petite-fille Pascale, fille de Josiane, qui était au Québec et qu’on retrouvera un peu plus tard. Et comme elle prenait des médicaments (je parle de tante Madeleine) pour la traversée en avion et que ce médicament l’endormait facilement, ma mère en partant n’était pas trop contente de la voir déjà sommeiller. Elle nous disait : « Je vais devoir m’occuper constamment de cette chose qui s’endort, ce ne sera pas de tout repos pour les repas... Enfin! »

L’autre voyage aux États-Unis fut entrepris en 1981 avec Nicole, Pierre, Nathalie et Yves. Franz était en Belgique, cet été-là. Nous avons notre grosse Malibu rouge et étions avec la famille Toussaint, qui eux se déplaçaient dans leur Renault. Elle tomba en panne à l’aller et roula trop vite au retour, Michel se fit verbaliser... Nous avons fait du camping, à trois endroits, me semble-t-il.

En premier lieu, nous avons campé près d’une petite crique où nous avons nagé au milieu des cages à homards. L’eau était glacée! Au second endroit près de Cape Cod et Hyannis, là où vécut la famille Kennedy, il y avait de grandes et belles plages avec une eau très chaude, et l’île de Nantucket, où nous fîmes de la bicyclette. Le troisième coin était un joli terrain de camping. Myriam me demanda de préparer un bon feu pour cuire à l’étouffée, dans leur papier alu, des tomates et autres oignons délicieux... Mon feu a trop pétillé, chauffé, pété au point que les papillotes étaient carbonisées! Pauvre Myriam qui avait préparé un si bon souper!

Lors de ce voyage, nous avons visité Boston et Plymouth où se trouve le camp des premiers colons britanniques, les puritains (les pères pèlerins sur le *Mayflower* au XVII^e siècle). Visite aussi d’une viticulture, où la jeune fille servant de guide venait de Bordeaux en France pour apprendre l’anglais. Comme les prospectus indiquaient qu’on pouvait avoir une visite en français, nous nous arrêtâmes évidemment, d’autant plus que Michel et moi sommes de grands amateurs. Rappelons-nous que nous avons suivi un cours sur l’œnologie au cégep, vers 1980... La demoiselle française avait tellement bien appris son anglais que, sur le moment et dans l’émotion de parler français pour la première fois depuis un mois, elle se mit à bafouiller sa langue maternelle, car c’était tout le temps les mots anglais qui lui revenaient. Elle en paniqua... mais cela passa, évidemment. Nous avons aussi visité un musée de sciences à Boston où, dans une avenue au milieu des *buildings*, nous avons été pris entre deux énormes auto-pompes qui hurlaient dans la cité...

¹ Voir le chapitre 3 sur Herve pendant la guerre.

Le père Ambroise Lafortune

Ne confondons pas le père Ambroise avec le père Ambroise. Les deux étaient sociaux, souriants, extravertis, et si la fortune pour l’un était dans son nom, elle était plutôt dans les coffres de la banque qui employait le second. Ce second était mon beau-père, alors que le premier était tout un père.

Le père Ambroise était un Québécois bien connu des amateurs du jeu *Le Francophonissime* proposé par les télévisions de langue française¹. Ce jeu durait une demi-heure le dimanche après-midi et proposait une série de petits jeux intellectuels sur le vocabulaire, la grammaire, l’étymologie... Les vedettes représentant leur pays étaient des journalistes ou des présentatrices de l’époque. Ils étaient très forts en français. Le plus costaud devait être, à mon humble avis, le Suisse Michel Dénériaz. La Belge Paule Herreman (assez forte personne) aurait sans doute été classée deuxième. Il y eut plusieurs représentants qui se remplacèrent pour chaque pays, mais retenons Léon Zitrone, Anne-Marie Carrière ou encore Maurice Biraud pour la France. Ce dernier devait certes remporter la couronne de l’humour. Jean Valton pour Monaco, la belle Christine Delaroche pour le Luxembourg et Ambroise Lafortune pour le Canada. C’était un jeu sans chichi, rapide et très agréable. Sous la houlette de maître Capelovici, animé par Pierre Tchernia ou Georges de Caunes, ce jeu dura de 1969 à 1981. À la fin de chaque séance, ils s’échangeaient des cadeaux souvent inutiles et le vainqueur recevait une couronne de laurier.

J’ai eu trois fois l’occasion de rencontrer Ambroise Lafortune. Il était prêtre séculier (mais avec un régime très spécial) et globe-trotter... Une première fois, lors d’une conférence sur la baie James et les forces hydroélectriques (à La Pocatière, je suppose). C’était un montage diaporama, et un mot de lui m’avait accroché : « harnacher » pour parler de la maîtrise de ces forces hydrauliques par la technologie moderne. Puis un jour bien ensoleillé de 1980, alors que nous reconduisions maman et tante Marthe vers l’avion et la Belgique, nous en avons profité pour visiter les très belles Florales de Montréal et là, boum! sur qui on tombe? Le père Ambroise. On a taillé une petite bavette, puis on s’est séparés, chacun reprenant sa promenade parmi les fleurs irisées, enchanteresses et parfumées. Ma mère était ravie (car elle le connaissait bien pour avoir souvent regardé *Le Francophonissime*. Et la troisième fois, ce fut au collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, lors d’un souper pour le 50^e anniversaire du scoutisme à La Pocatière en juin 88. En tant que chef routier de district, j’animais cette rencontre et le souper au collège qui réunissait beaucoup de monde, dont notre nouvel évêque André Gaumont. Et là aussi nous avons eu l’occasion de bavarder à bâtons rompus avec le père Ambroise, qui avait été l’un des premiers scouts à Montréal, avec d’autres personnalités politiques très connues. Vraiment un grand monsieur et un homme tout simple derrière son intelligence vaste et vive et son humour bon enfant.

Vendredi saint 1981 – Tu ne fumeras plus!

Encore un mot à propos de ma petite santé, physique et psychologique. Comment et quand ai-je arrêté de fumer? D’abord, tant qu’on y est, il est bon de rappeler que j’ai commencé par la pipe. Jeune étudiant, une belle pipe en écume de mer enrobée de cuir – et j’étais routier en plus –, cela posait son homme, son petit chef scout... Eh oui, je me souviens comme si c’était hier (et il y a presque

soixante ans de cela), nous étions rue St-Julien à Outremouse. Paul (mon grand cousin) et Francine son épouse étaient à la maison. Ils venaient de se marier – à moins qu’ils ne fussent encore fiancés – et venaient peut-être me demander de faire partie de leur suite à leur mariage, en couple avec Gilberte. Toujours est-il que je revois encore Francine – je l’entends plutôt – vanter la beauté d’une pipe en écume de mer gainée de cuir. Elle trouvait que cela convenait parfaitement à un jeune homme, cela posait son homme. Ce n’est pas tombé dans l’oreille d’un sourd! Quelques jours plus tard, je rôdais parmi les marchands de pipes...

Puis il y eut la cigarette. Mon frère fumait quand il étudiait à St-Luc. C’est lui qui m’a donné le goût. La cigarette était aussi nettement moins salissante que la pipe qui obligeait à constamment tasser le tabac, entretenir le fourneau, voire le rallumer... Une pipe faisait des cendres auxquelles s’ajoutaient des brins de tabac non consommés, qui tombaient facilement n’importe où. Côté cigarettes, j’ai d’abord fumé des Bangle américaines, comme papa. Cela me coûtait moins cher. Puis arrivé en Afrique, j’ai été conquis par la cigarette Albert, dans un petit paquet de papier bleu sans cellophane. Elle puait comme un cigare et était très forte. En fait, je retrouvais une odeur qui m’avait été familière en famille. Jean Warnant fumait cela au Congo. Puis je me suis mis à la Belga jaune, forte également, et à la Johnsson. Ici au Québec, je me suis naturellement porté vers les tabacs noirs français : la Gauloise et la Gitane. Je fumais sans tracas, convaincu de deux choses : que ce n’était pas trop grave, même si je toussais parfois, et enfin que de toute façon, moi j’étais foutu et fumerais toute ma vie, car je me savais incapable d’arrêter. Point! Et cela ne se discutait même pas. On avait beau me dire que la cigarette ne crée pas de dépendance physique, mais seulement psychologique et que donc on peut s’en défaire; les enfants rentrant de l’école avaient beau me seriner que je polluais, cela coulait sur la cuirasse de mon indifférence. Jusqu’à ce jour de Vendredi saint 1981. Je ne sais pourquoi, mais en me levant et en me disant : « Tiens, aujourd’hui, on est vendredi saint », je me suis demandé ce que je pourrais faire comme petit sacrifice, par simple solidarité avec la souffrance du Christ. Cela faisait longtemps que je ne faisais plus rien de spécial comme carême. Et je me suis dit : « Cette année, je pourrais bien faire quelque chose, pour une fois ». Et alors, allez savoir pourquoi, j’ai repensé à Nick Carpentier, un copain d’Afrique et de l’université à Liège qui, lorsqu’il étudiait le droit avec moi, faisait un fameux sacrifice durant toute la durée du carême : il ne fumait aucune cigarette durant toute la matinée des quarante jours du carême. C’était beau. Ah! je ne dis pas qu’il ne regardait pas sa montre et qu’il ne sortait pas déjà son paquet à midi moins le quart, mais au moins il pouvait être satisfait de cette petite privation quotidienne. Et moi, je l’encourageais, amusé, mais n’aurais jamais fait la même chose! J’ai donc repensé à lui, vraiment par hasard, et me suis dit que si lui se privait de quarante matins de fumage, je pourrais bien, moi, au moins me priver un seul jour. Ce n’était qu’un jour, mais c’était toute la journée jusqu’au lendemain. Et fier de cette subite résolution j’ai déposé mon paquet, duquel je m’apprêtais à retirer ma première cibiche, sur la petite tablette du salon, en me promettant d’y revenir avec plus de goût le lendemain. Et la journée se passa sans trop de difficulté. Chaque fois que j’y pensais, une petite voix intérieure me susurrait que demain elle serait meilleure... C’est vrai, j’ai passé une journée relativement facile.

¹ France, Canada, Belgique, Suisse, Luxembourg et Monaco

Le lendemain, Samedi saint, je viens pour me saisir du paquet laissé ouvert sur la tablette. Je le prends, veux sortir la cigarette tant attendue, et la même voix intérieure me souffle : « C'est toujours le carême, on est Samedi saint aujourd'hui. Pâques est seulement demain. Vas-y, attends donc jusque demain. Termine le carême, tu verras, ta cigarette sera encore meilleure. » Et j'ai laissé mon paquet là, prêt à affronter ce Samedi saint comme je l'avais fait la veille. Et l'histoire se répète, mais là encore la journée se passa sans trop d'encombres. Je pensais aux cigarettes, mais aussitôt je me disais : demain. Et j'ai attendu le lendemain.

Enfin le jour de Pâques est arrivé, les cloches ont sonné et alors, me dirigeant vers le salon et mon paquet de cigarettes, je répondais d'avance à toute voix intérieure quelle qu'elle fût : « Là, le carême est bel et bien fini ». Je prends, souriant mon paquet de Gitanes et... maudit (pourquoi est-ce que je dis encore maudit, comme si je le regrettais)! La petite voix intérieure – qui ne s'entend nullement, mais qu'on comprend très bien –, cette même voix m'a simplement fait remarquer que je venais de passer les deux jours les plus difficiles pour celui qui veut arrêter définitivement, et que cela s'était fait sans vraiment trop de difficulté. Je dois reconnaître que c'était bien vrai. Pourquoi alors cette voix me dit-elle, mielleuse, « N'essaierais-tu pas? » Sur le coup, j'ai vraiment eu peur. J'ai osé demandé à ma voix : « Pour toujours? » Et je l'entends encore me répondre : « Oui, pour toujours, t'es capable. T'as fait le chemin le plus difficile, et tu n'as pas eu de problème. Tu te sens bien, avoue... eh bien, continue! » J'ai déposé mon paquet en tremblant, parce que je pensais au caractère définitif de la chose. Mais j'ai accepté ce défi personnel.

Dimanche de Pâques, lundi, mardi se passèrent sans que je revoie mon paquet. Je me sentais vraiment sûr de moi et absolument pas traumatisé pour un sou. Au contraire, j'étais de plus en plus fier de moi et je me sentais bien. Le mercredi soir, je demande triomphant à la famille s'ils avaient remarqué quelque chose qui avait changé en moi depuis cinq jours, car je n'en avais parlé à personne et personne ne m'en avait parlé. Ils me dévisagent me parlent de ma barbe, de ma cravate... je leur dis : « Non, pas en apparence, mais en attitude ». Là, ils me regardent tous comme si j'étais devenu un peu timbré... Eh bien, croyez-le ou non, personne dans la famille n'avait rien remarqué. Ni ma femme que je continuais pourtant d'embrasser tous les jours, ni Pierre et Yves qui étaient les plus virulents pourfendeurs du tabac, au nom de l'antipollution scolaire¹. Non seulement personne n'avait rien remarqué, mais ils ne me croyaient pas! Il a fallu insister, leur montrer mon paquet et attendre que les jours passent sans autre fumée pour qu'ils y croient. Voilà. Je dois ajouter que comme j'ai connu beaucoup d'amis qui ont arrêté, qui six mois, qui un an, et puis ont rechuté parce qu'ils se croyaient invulnérables et n'en avaient pris qu'une seule, comme ça, je me suis dit que moi, il n'y aurait jamais de « une seule comme ça ». Je n'ai jamais repris une seule cigarette. Ma femme en fume une ou deux par mois, et une fois tous les trois ou six mois, il m'arrive de tirer une « poffe » à sa cigarette, mais moi, je n'en ai personnellement jamais rallumé une! Et j'en suis très heureux : les aliments, le vin ont un goût exquis. Je ne tousse plus pendant quinze jours, au début de chaque année scolaire. Mais – eh oui – j'ai grossi, un peu... car quand on ne porte pas de mégot à ses lèvres, eh bien oui, on a

envie d'avoir autre chose sous les dents, on grignote plus. C'est, paraît-il le vieux réflexe de succion qui fait encore des siennes. On continue à rechercher le sein maternel, et quand ce sein n'est pas allongé comme une cigarette, il prend les formes voluptueuses de la chip ou d'un petit four.

J'ai fumé de vingt et un ou vingt-deux ans jusque quarante-trois ans, à raison de vingt-cinq à trente cigarettes très fortes par jour. Je n'ai jamais fait le compte de l'argent gaspillé, car depuis que je ne fume plus, je n'ai jamais mis d'argent de côté pour cela. C'est un faux calcul et ce n'est pas cela qui aurait pu contribuer à me faire arrêter. Il faut que je dise encore que je suis évidemment du côté des non-fumeurs, mais jamais je ne ferai le moindre reproche aux fumeurs. Et même souvent je n'hésite pas à me mettre de leur côté et à prendre leur défense, car je sais d'abord qu'ils souffrent d'être des fumeurs, et ensuite je trouve que souvent on fait tout un drame de pas grand-chose. Aujourd'hui on crie haro sur les fumeurs, et rien sur les moteurs à explosion et la pollution des usines, qui sont beaucoup plus graves, mais on laisse faire... allons! Ce n'est pas sérieux, tout ça. Ce 3 ou 4 juillet 1996, quand je me relis et recopie ce texte, on vient de parler d'une législation municipale à Toronto, où il serait dorénavant interdit de fumer dans les bars et restaurants! Je trouve cela atroce. Que fait-on pour supprimer les moteurs à essence?

Un chien nommé Roxane

Tout a commencé, bizarrement, un jour que nous étions avec les enfants allés voir dans le hall du centre commercial quelques chiens exposés par un éleveur. Il y avait une nichée de huskies, et l'un d'entre eux en particulier nous plut au point que nous quittâmes le centre commercial avec un chien. Ce que j'aimais du husky, c'est que c'était un chien de traîneau, par conséquent un chien qui aimerait rester à l'extérieur. On le nomma Balzac, une vieille habitude après le Congo où on nous vola notre jeune chiot du même nom! On lui fit un enclos derrière la maison, et nous reçûmes en héritage la grosse niche des Tirman qui n'avaient plus de cabot. Plus tard ils en ont eu plusieurs, mais tous des petits chiens-chiens à sa mémère, des chiens d'intérieur.

Beaucoup de ces chiens de traîneau ont les yeux vairons, c'est-à-dire de couleur différente. Et le nôtre suivait la norme : il possédait un œil bleu et un œil brun. Le husky a une grande qualité, c'est qu'il est très affectueux. Il aime tout le monde et ne ferait pas de mal à une mouche. Il a aussi un défaut, c'est qu'il aime beaucoup sa liberté et lorsqu'il est lâché, il est parfois bien difficile d'obtenir qu'il revienne sagement à la laisse. Si bien que parfois, il restait un jour ou deux sans qu'on puisse le récupérer. Bien sûr on le prit au lac, et en hiver on lui fit tirer un traîneau. Mais un jour que Nicole le promenait en le tenant bien par la laisse, il tira si fort qu'il lui brisa un tendon du pouce. Et quand un tendon est brisé, il ne repousse pas. La phalange qui porte l'ongle a tendance à se replier vers le côté où il reste un tendon, si bien que le doigt, le pouce en l'occurrence, s'incline tout de travers, presque à angle droit. Pauvre Nicole... et la médecine n'y put rien. Ils ont bien essayé une fois de recoudre le tendon, mais c'est une opération très hasardeuse et délicate, qui échoua dans son cas.

Le husky a aussi une autre caractéristique. S'il aime sa liberté et n'a pas vraiment de maître (quasi impossible à faire obéir), c'est parce qu'il est encore à moitié sauvage. Et s'il est à moitié sauvage,

¹ Ce seront pourtant les deux seuls fumeurs parmi nos enfants, plus tard! Comme quoi, il ne faut préjuger de rien.

c'est parce qu'il tient du loup (les yeux en amande), et comme le loup il n'aboie pas, mais hurle à l'occasion. Cela n'est rien, mais la nuit... pour un chien qui reste à l'extérieur! Les voisins ne sont pas toujours contents. Un jour nous avons reçu la visite de la police qui nous expliqua qu'un voisin s'était plaint. Qui? Ah! il ne pouvait pas le dire – j'aime ces plaintes anonymes à la police... Les gens savent où on habite quand même, ils auraient pu venir en jaser avec nous! Le policier nous a prévenus : « Ceci est un avertissement. Si d'autres personnes se plaignent, vous devrez vous débarrasser du chien ». On n'a pas attendu, car on aurait dit cent fois à notre Balzac : « Bonne nuit, mon toutou, et n'oublie pas, tu ne peux pas hurler la nuit... », cela risquait fort de ne pas être bien compris. Alors j'ai cherché un fermier qui élevait des huskies pour en faire des attelages, et nous avons été à Mont-Carmel lui donner notre gentil Balzac.

C'est bien, mais vous avez raison, jusqu'ici cela ne correspond guère au titre, qui annonçait un tout autre nom. Or donc, après Balzac le husky, j'ai eu envie d'avoir un autre chien, toujours un grand chien pour l'extérieur, mais plus obéissant et qui ne risque pas de hurler. J'ai toujours pensé que le plus beau de tous les chiens, c'est le berger allemand. Or il y avait à Saint-Pascal un éleveur qui en vendait. Nous avons été voir sa dernière nichée. Nous devons être en 1983. Je voulais un mâle, mais il faut savoir qu'il est très malaisé de reconnaître un petit mâle d'une petite femelle lorsqu'ils sont très jeunes. On en prit un qui semblait très dégourdi, mais c'était une femelle. Nous l'avons appelée Roxane. Pourquoi ce nom? Je n'aimais pas des noms qui ne veulent rien dire, je voulais un genre de prénom féminin, mais n'aimait guère l'idée de lui donner un nom porté par des filles. Je sais qu'aujourd'hui, on rencontre des jeunes filles prénommées Roxane, mais ce n'était pas le cas à cette époque. Et j'aimais la consonance roc, qui me faisait penser au rocher, à la dureté de la roche. Bref, nous voilà avec Roxane. Dès qu'elle a eu neuf ou dix mois, je l'ai inscrite à un cours d'obéissance avec moi. Nous avons eu un deuxième prix lors du concours, mais je ne désirais absolument pas en faire une bête à concours. Nous avons suivi un deuxième cours, puis on s'est arrêtés et je suis sorti tous les jours promener mon chien.

C'est un peu pour cela que je l'avais acheté : m'obliger à marcher entre 30 et 60 minutes tous les jours. Car le chien a besoin de courir. J'allais soit du côté de la polyvalente, soit du côté de l'ITA, et là je lâchais le chien. Mais quand je le voulais, je l'appelais et il revenait instantanément au pied. Bien dressée la fille! J'ai beaucoup aimé marcher, notamment du côté de l'ITA où nous allions dire bonjour aux chevaux dans les différents paddocks. Nous avons assisté à l'édification progressive du petit centre commercial avec le cinéma.

Du côté de l'ITA, lors de mes promenades quotidiennes, j'ai appris à connaître un peu mieux certains animaux de la ferme, à les examiner durant huit ou neuf ans. J'ai rencontré des troupeaux de vaches laitières ou des moutons dans un enclos. J'étais étonné de voir qu'on incorporait un ou deux béliers dans une kyrielle de vingt-cinq ou trente brebis. Quelle vie (je parle des béliers)! J'ai vu des cochons, mais avec les années tous les porcs restaient enfermés dans leur grand bâtiment où un soir, avec Nathalie, nous avons même assisté à des naissances. La grosse truie nous a fourni une vingtaine

de porcelets, et aussitôt que c'était un mâle qui sortait, il était pris par un étudiant de l'ITA et châtré avec une simple paire de pinces. Cela avait l'air de se faire sans douleur...

Puis il y eut surtout les chevaux dans leurs enclos. J'ai toujours admiré ces belles bêtes et m'arrêtais volontiers dix minutes ou un quart d'heure, en hiver comme en été, à les regarder brouter, se détendre, attendre... Mais quoi? J'ai appris là aussi d'abord qu'on séparait les mâles des femelles et des poulains, ensuite quels sont les signes qu'une femelle est en chaleur. Elle dégage une odeur assez forte que le bel étalon ressent lui aussi, car cette odeur caractéristique a le don de lui faire retrousser les naseaux en levant la tête. Étrange. Et si la demoiselle jument sent à côté d'elle un mâle impétueux, elle ne manquera pas de lui faire et refaire un petit clin d'œil avec la partie arrière de son anatomie. En effet, elle écarte les cuisses arrière, relève la queue, bien souvent se soulage et fait clignoter les lèvres de son sexe qui s'ouvre et se ferme en guise de signal, comme pour attirer l'attention. Vous devinez que le monsieur étalon ne se sent plus de joie, il ouvre un large bec et il hennit de joie, mais il peste et rue aussi, furieux contre ceux qui l'ont placé dans un enclos adjacent. Il y a encore d'autres signes extérieurs évidemment. Et, comme mon ami Roland, qui se promenait « flamberge au vent », en compagnie de sa dulcinée, lui aussi court au vent et a sorti son instrument, mais il ne se promène pas près de sa dulcinée, hélas... Oui, elle est étrange l'équine sexualité!

Au chalet, au lac, Roxane aimait courir et elle apprit à nager pour me suivre dans l'eau. En hiver, elle nous accompagnait sur les pistes de ski de fond. Un jour, à l'ITA, Roxane voulut passer sous une clôture qui était électrifiée. Elle a dû recevoir une fameuse décharge, car je l'ai entendue hurler, puis je l'ai vue se sauver à toute vitesse. Où était-elle passée? Je l'ai retrouvée qui m'attendait dans son enclos derrière la maison.

Durant les années 1990-91, je me souviens avoir répété durant des semaines mon futur rôle de l'avare Harpagon que je mettais en scène avec le Cinq Sec. J'avais un petit lecteur de poche et deux mini-cassettes sur lesquelles j'avais enregistré toutes mes répliques. Je mettais un casque écouteur et je parlais avec Roxane.

Vers l'âge de huit ou neuf ans, elle a commencé à avoir des tumeurs aux mamelons et elle devenait incontinente. Il a fallu que je la fasse tuer. Je me souviens que nous avons attendu notre départ pour l'Égypte, en 92. J'ai dit au revoir à mon beau chien, les larmes aux yeux. Et Pierre fut chargé d'accomplir les basses œuvres, comme on disait au Moyen Âge. Il alla conduire le chien au vétérinaire pour le faire piquer.

Étape 4

Le temps des opérettes – 1986 - août 1995

Au printemps, que d'eaux, que d'eaux!

Au Québec, il y a l'eau d'érable, l'eau de Pâques et l'eau dans la cave. Toutes les trois apparaissent au printemps, mais ce n'est pas la même chose. Que je vous explique, chers lecteurs. Les deux premières, tout le monde connaît ça, au Québec. La première est une eau sucrée qui abonde sous forme de sève

durant le mois de mars, lorsque la neige commence à fondre au printemps mais qu'il gèle encore la nuit. Cela se recueille, se cuit et finit par donner le sirop, la tire et le sucre... La seconde, également au printemps et plus particulièrement le jour de Pâques à l'aube, se recueille à une source champêtre ou sylvestre pour être bue, comme une sorte d'eau bénite. Je n'ai pas dit eau miraculeuse, mais certains le pensent vraiment.

Pour nous et plusieurs autres personnes mal loties, c'est la troisième sorte d'eau qui a fait notre joie pendant quelques années. Notre joie à nos dépens. Lisez notre joie et nos dépenses! Durant des jours et des saintes nuits, en avril, pendant une dizaine d'années entre 85 et 95. Cela se produisait toujours lorsque le sol commençait à se dégeler, évidemment. Voici donc la belle histoire de l'eau glacée qui sourd dans un coin de notre cave. Non, ce n'est pas une eau miraculeuse. Non, ce n'est pas une source cachée. Non, ce n'est pas quelque sainte vierge dans quelque crypte qui se mettrait à transpirer à l'approche de Pâques... C'est un coin de notre cave qui suinte, tout simplement. Le coin est-sud-est exactement, sous le *carport*. Chaque printemps, la fonte des neiges provoque un surplus aqueux dans le sol. Et comme d'autre part, la glace souterraine n'est pas encore entièrement fondue, cette glace forme un barrage à toute eau qui coule sous terre. L'eau s'accumule en nappes et essaie de s'échapper par toute fissure, toute échappatoire, comme les drains. Mais si quelque obstacle vient par inadvertance boucher une partie de ce drain ou l'empêcher de fonctionner normalement, alors l'eau va voir ailleurs, si je puis dire. Le drain est un gros tuyau percé de trous pour recueillir l'eau vagabonde justement, et l'entraîner dans les égouts auxquels il (le drain) est relié. Vous me suivez? Ou plutôt vous suivez l'eau? Mais si le drain est bouché quelque part (ou écrasé), il ne véhicule plus cette eau souterraine. Vous me suivez toujours? C'est un peu ce qui se passait dans le coin sud-est de notre sous-sol, à hauteur du drain justement. L'eau glacée sourd à travers le mur, à raison d'un seau toutes les dix heures ou toutes les heures, selon la quantité d'eau stagnant près de nos fondations. Cela peut durer dix à vingt jours. Les premiers et les derniers jours, le débit est lent : un ou deux seaux par jour, mais les jours de grande crue, cela va jusque six ou dix seaux... Et il faut protéger les meubles, reculer ce qui pourrait se mouiller, rouler le tapis rouge et surtout retirer l'eau, l'éponger, y tremper torchons et vadrouilles, les tordre et recommencer. Et il faut se lever la nuit et venir vérifier toutes les heures ou toutes les deux heures.

Pourquoi, vous direz-vous, n'ont-ils pas demandé à un spécialiste de réparer? Eh bien, la première année, vers 1986, j'ai d'abord cru que je pourrais moi-même réparer, en creusant le sol à l'extérieur, une fois le mois de juin venu, quand la terre serait devenue meuble et malléable. J'ai donc pris ma bêche et creusé un trou de la grandeur d'un homme. J'ai vu une tuyauterie de drain, un peu vieillotte et écrasée à un endroit, en même temps qu'obstruée par un peu de sable. J'ai réparé. L'année suivante, tout était correct : pas d'eau. Mais l'année après, donc en 88, je dirais que ça a recommencé sur un mode mineur. On a épongé. Au printemps, j'en ai parlé à des spécialistes qui m'ont expliqué que je devais isoler mon drain avec un isolant, car l'eau y gelait – à 1m50 de profondeur! Quelle rigolade, me dis-je *a posteriori*. Comment ai-je pu croire ces spécialistes? J'ai encore creusé une troisième fois, vers 1992. Et toujours l'eau coulait. Rien n'y faisait... Pour imiter une chanson de Jean Constantin dans les années soixante, qui disait : « Le long de son cou, l'eau coulait, cou, l'eau coulait », je chanterais

bien, moi aussi : « Le long de mon mur, l'eau mouillait, mur l'eau mouillait »! Bref nous étions mouillés. Alors, aux grands maux, les grands remèdes, je fais venir mon plombier, à qui je montre les dégâts. Il me dit que c'est le drain, mais probablement côté nord. En été, on fait venir une excavatrice qui fait trois énormes trous dans notre belle pelouse, on sonde avec des tuyaux spéciaux, on nettoie comme on peut. Et je rebouche, en attendant le prochain printemps. Nous étions en 1995.

En avril 1996, même flotte, merde! Là, je fais venir un autre spécialiste des profondeurs, c'est-à-dire des fondations. Ils me labourent mon terrain sur deux côtés complets de la maison, refont tout le drain, et moi j'en suis quitte pour planter des dahlias là où la machine a définitivement démoli mon gazon. J'en suis là. Ça m'a déjà coûté un os, quelques billets et des sueurs, et je ne suis pas encore certain que tous ces efforts ont porté fruit. Faudra-t-il, comme certains me l'ont suggéré, creuser un trou dans ma propre cave et y installer définitivement une pompe qui ne marcherait que temporairement, au printemps, quand ça mouille dans un coin de ma cave?

Maintenant que je relis ces péripéties aquatiques avec un brin de sourire aux lèvres, je m'en vais te dire, ô lecteur attentif, comment tout cela s'est définitivement terminé. Eh bien rien. Il ne s'est plus jamais rien passé depuis cette grande opération. Mon plancher de cave reste sec et bien sec. C'était donc bien côté sud que le drain était bouché. Il fut bien réparé et jamais plus l'eau glacée n'a présenté la moindre gouttelette dans ma cave côté sud-est. J'espère que te voilà réjoui, comme moi qui depuis maintenant près de vingt ans, peux enfin re-respirer allègrement à chaque printemps qui nous montre sa face réjouie! Et chantons en chœur avec Jean Constantin, en pensant à une belle dame sous la douche : « Le long de son cou, l'eau coulait, cou, l'eau coulait. Près de son nombril, l'eau brillait, brille, l'eau brillait »...

Deuxième opération au ménisque

Si tu as quelque mémoire, Anagnosophile, tu te rappelleras qu'en février 1959 exactement, à Liège, j'habitais Outremeuse¹, et je fus une première fois opéré du ménisque. Puis le problème revint à Kisantu, en jouant au volley-ball. Un médecin spécialiste, consulté lors d'un congé à la côte belge, me remit la jambe en état de marche grâce à une piqure de novocaïne bien placée dans la rotule, et m'expliqua que le ménisque repoussait et parfois refaisait des ennuis. Ce second ménisque intérieur droit me fit de nouveaux vrais problèmes au début des années 90, ici au Québec. Le médecin consulté, le docteur Gravel, m'invita gentiment mais obligatoirement à passer sur le billard en son hôpital de Montmagny, pour une nouvelle extraction. C'est une opération très bénigne, mais elle me permit de comparer les deux opérations à un peu plus de 30 ans d'intervalle et de pouvoir apprécier les progrès de la chirurgie en si peu de temps. Comparons, en effet :

- À Liège il y eut d'abord une arthroscopie, qui consiste à envoyer un liquide opaque dans le genou pour faire 18 photos par radiologie. Cela nécessite une nuit d'hospitalisation car le réveil des muscles endoloris est très douloureux. – Rien de cela la deuxième fois.

¹ Voir chapitre 18

- À Liège, le docteur Bonhomme m’a complètement endormi, puis j’ai dû reprendre des forces pendant huit jours d’hospitalisation. – À Montmagny, j’ai été appelé pour une chirurgie d’un jour. J’ai été endormi complètement, je pense, puis le docteur Gravel m’a fait trois petits trous, un pour une caméra, un autre pour je ne sais quoi ou ne sais qui, et le troisième pour le scalpel. Chambre de réveil... et une heure ou deux plus tard, avec un gros pansement au genou, j’ai pu quitter l’hôpital en voiture. Évidemment, ce n’est pas moi qui conduisais, mais Nicole.
- À Liège, rentré chez moi, j’ai dû marcher avec des béquilles et suis encore resté à la maison huit jours avant de retourner à l’univ’. Convalescence de trois semaines environ. Au total, je me suis absenté deux semaines de mes cours. – Ici, j’ai été opéré un vendredi où j’ai évidemment dû prendre congé. Puis il y eut le samedi et le dimanche. Le lundi était un jour de congé et le mardi, je donnais mes cours comme si de rien n’était (ou presque). Donc un seul jour de chômage! Cela fait une fameuse différence, surtout que la guérison a été beaucoup plus rapide car il n’y a pas eu dissection de muscles, pas d’affaïssement musculaire, pas de récupération en ce sens. Un charme! Et voilà comment j’ai ressenti par genou interposé les triomphes de la médecine dont parlait déjà ce brave docteur Knock de Jules Romains.

Eh oui! Quel progrès de la médecine chirurgicale en trente ans.

Une 9^e Avenue prolifique en talents et fertile en opérettes

Après le compte rendu de mon « opération », il m’apparaît alphabétiquement normal que je vous entretienne de nos « opérettes ». Que voilà une belle époque dans notre vie de bohème! Et il faut que vous sachiez que notre 9^e Avenue, à La Pocatière, est un vrai repaire de talents lyriques.

Oui, cette avenue centrale de La Poc était fertile en talents divers (et j’y ai toujours habité).

J’ai habité 10 mois au coin de la 9^e Avenue et de la 4^e Rue, puis deux maisons plus loin, au 403 de la 9^e Avenue, depuis plus de 32 ans ce 4 février 2001¹. Mais je ne suis pas seul. En effet, sur cette 9^e Avenue vivent ou ont vécu beaucoup d’amis qui ont travaillé avec moi dans les diverses opérettes. Liliane Grenier-Raymond, au coin de la 1^{re} Rue et de la 9^e Avenue; Gisèle Gravel, responsable des accessoires² et son mari Marcel, choriste; Jean Maurais le chef de chœur et d’orchestre; le docteur Ouellet et Mme Colette Gagnon qui étaient choristes; et vraiment tout près, sur la 8^e Rue, Nicole Biron la soprano principale et son mari Germain Dubeau. Il y eut aussi pour les deux premières opérettes, et pour faire le compte, l’expert- comptable de la société qui était dans les assurances et habitait environ deux maisons plus loin que chez nous, monsieur Germain Bérubé.

Pour les crèches de Noël et le CPP, deux autres grands collaborateurs, membres très actifs du CPP, résident également sur cette belle avenue centrale (qui fait face à l’aréna) : Jacqueline Bernier et Yvon Demers (dans la maison du Dr Ouellet, d’ailleurs).

¹ Et cela fait 45 ans en ce mois d’octobre 2013 que bat le bon sang de Bonsang dans cette belle artère!

² Voir chapitre 25

Sans empiéter sur le chapitre 29 prévu à cet effet, je puis quand même affirmer que l’ère des opérettes dans notre petite cité fut, pour moi et la population en général, j’ose le dire, une période vraiment riche et faste dans le domaine du spectacle lyrique. Au total, nous avons monté sept opérettes, et un spectacle supplémentaire intitulé *Jacques Offenbach*, en une dizaine d’années. Personnellement j’ai été impliqué six fois : metteur en scène de cinq opérettes et rôle-titre dans le spectacle sur Offenbach.

Je rêvais depuis quelques temps de monter une opérette avec notamment Marcel Migneault, très bon ténor, et peut-être madame Cécile Grandmaison, brillante soprano, deux voix bien connues de la chorale de la cathédrale, lorsque, un soir de 1985, on sonne à ma porte. C’était Jean Maurais, jeune homme plein d’entrain et tout jeune prof de musique, venu me demander si j’accepterais d’être metteur en scène pour monter *La Périchole* avec Madeleine Sirois, pianiste répétitrice, la soprano Nicole Biron, le ténor Marcel Migneault et un autre ténor, Jean Dallaire, président de la future société lyrique de La Pocatière. Lui-même, Jean Maurais, qui adorait les opérettes et surtout Jacques Offenbach, serait le chef de pupitre. J’acceptai d’emblée puisque cela correspondait à mon désir, et voilà, à peu près comment a commencé cette période enchanteresse.

Mais nous n’avons pas chômé. Bon, le titre était déjà tout trouvé. Jean est un fan d’Offenbach, et *La Périchole* sera assurée d’un succès populaire. Mais il a fallu trouver une costumière – une de mes anciennes élèves a parfaitement fait l’affaire –, quelqu’un pour créer les décors et une équipe pour les monter. Nous avons eu une chance inouïe, car cette même opérette avait été montée quelques mois plus tôt par une troupe de Québec. Nous sommes allés la voir. Ils avaient des décors impressionnants, notamment pour le premier acte, la place publique. Or cette troupe a fait banqueroute et nous avons pu leur emprunter, puis leur acheter ce somptueux décor. Quant aux nombreux accessoires, nous avions la perle des accessoiristes en la personne de Gisèle Gravel, fouineuse et inventive à souhait mais aussi très responsable et éminemment précieuse. Restait à compléter nos quatre chœurs de chanteurs-comédiens... Auditions, et rapidement nous avons une quarantaine de choristes et une dizaine de solistes.

Évidemment les répétitions n’ont pas manqué, côté théâtre et côté chœurs, à raison de deux soirs par semaine. Il m’est même arrivé une fois de me fâcher copieusement devant un laisser-aller un peu trop généralisé. Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein. Personne ne dit mot, tout le monde encaissa mes reproches qui s’avéraient bien justifiés. Cela remit les choses en place, même si plus tard un ami (Jean Dallaire) me fit comprendre que je les avais un peu trop secoués cette fois-là, en les traitant comme mes étudiants.

Nous avons eu un succès considérable et avons joué au printemps 86 deux séances à guichets fermés (en remplissant la salle André-Gagnon de 680 places). Pour une petite ville de 6000 habitants comme La Pocatière, c’était fameux. Puis on alla jouer à Rivière-du-Loup et à Rimouski. Nous avons un conseil d’administration efficace, auquel il faut ajouter Michael Schmouth, employé de la ville et responsable des affaires culturelles. Nous formions une équipe du tonnerre avec nos 50 chanteurs et les dix musiciens de l’orchestre. Et les années suivantes, que des bons souvenirs (comme on dit

en Europe : que du bonheur). *La Belle Hélène* en 1987¹, puis, ce fut *L'auberge du Cheval Blanc* en 1988. En quatrième, j'ai laissé ma place à Jean Dallaire pour *Les Cloches de Corneville* (1989). Je désirais reprendre mon souffle. Puis ce fut *La veuve joyeuse* (1990). Ensuite, j'ai repris le collier comme acteur du rôle-titre pour *Signé Jacques Offenbach* (1992), pièce chantée qui raconte la vie du compositeur dont le rôle (heureusement) est le seul rôle parlé et non chanté. Puis nous terminâmes ce cycle d'opérettes par *La vie parisienne* (1995), qui est presque aussi grande qu'un opéra. Nous l'avons d'ailleurs revue à Québec dans nos abonnements à l'opéra. Mais sans me vanter, et Nicole était d'accord, notre prestation fut bien meilleure. Il y eut encore une dernière opérette, *Les bavards* (1996?), mise en scène par Marcel Migneault, mais je ne voulais plus en être, car j'étais un peu épuisé et la fin de mes cours approchait.

Pour situer notre niveau, un acteur professionnel qu'on voit souvent à la TV, et qui a applaudi *La Périchole*, nous a confié que pour notre budget de 2000 dollars de l'époque, alors que nous faisions tout bénévolement à part l'achat des partitions, des tissus pour les costumes et la location des instruments et de la salle, nous avons fait mieux que des professionnels n'auraient fait pour dix fois plus cher. C'était vraiment le bon temps. Mais nous avons tous la foi qui soulève les montagnes.

Quand le soleil vient dire une petite prière

Nous avons une très belle cathédrale à La Pocatière. Construite en 69-70 par Paul Martin, un riche entrepreneur du coin, elle s'étend en largeur et forme une salle aux dimensions respectables de 31 x 43 m, sans une seule colonne. Le plafond est incliné nord-sud, montant vers le chœur situé au sud, et est soutenu par de très grandes poutres en béton précontraint. Pendant de nombreuses années, il y a eu un grand tapis mur à mur. Cela me désolait, les jours de pluie ou de neige, de le voir s'imbiber de toute cette eau transportée par nos bottes. Plus tard on le remplaça heureusement par de grands pavés plus fonctionnels. Tous les assistants disposent d'un fauteuil – fini les chaises basses pour s'agenouiller! Et en plus du très bel orgue, on nous a gâtés par trois splendides rangées de vitraux qui encadrent l'autel. Cette verrière multicolore, avec profusion de bleus et d'orangés, est l'œuvre d'une artiste belge habitant Montréal et fut réalisée vers 1982 ou 83. C'est une gerbe de couleurs particulièrement remarquable lorsque le soleil entre par les vitraux durant la messe de 9h30 (vers mi-avril et mi-septembre) : les dégradés de rouge-orange par transparence de la verrière et les rouges des glaïeuls forment des mélanges du plus bel effet, auxquels s'associent divers bleus lumineux... Leurs tracés représentent symboliquement le cercle de la Terre et le triangle de la Trinité. Et toutes les lignes renvoient à la croix du chœur...

Faut-il rappeler que j'avais eu l'occasion de produire mon *Grand jeu de la Passion*, avec 75 participants et grande musique de Berlioz, à Pâques 82 puis en 83. La cathédrale était comble – on avait rajouté une centaine de chaises aux 700 fauteuils habituels. En 1993, ce fut *Le bonhomme tombé du ciel*, spectacle de Noël que j'avais mis en scène avec l'abbé Fernand Bélanger, officiant, et deux

¹ Encore en 2013 j'ai rencontré à Prague, lors d'un voyage organisé, une personne de Rivière-du-Loup qui n'en revenait pas d'être en face de celui qui avait mis en scène La Belle Hélène et les autres opérettes dont elle se souvenait à merveille!

de mes anciens élèves, Lysiane Tremblay qui chanta l'*Ave Maria* de Schubert, et Matthieu Lippé, sans compter une dizaine d'enfants, dont Guillaume Leclerc alors enfant.. Nous étions en 1993. Lysiane et Matthieu vivront de leur talent, puisqu'elle sera mezzo-soprano à l'opéra d'Innsbruck, et lui sera un conteur de renommée internationale, gagnant notamment une médaille d'or au Maroc lors d'une rencontre internationale francophone. Fameux!

En 1990, nous avons célébré le 275^e anniversaire de la paroisse. Je fais partie du comité organisateur présidé par Mme Liliane Grenier-Raymond. Je représente Jacques de Lesclache, le premier curé de Sainte-Anne au début XVIII^e siècle. Suis-je bête, on dirait que je ne sais plus compter! En réalité, c'était exactement en 1715, devinez pourquoi. Allons, Anagnosophile, cherche un peu... oui, c'est bien ça : la niv'! Euh non : l'anniv', tu l'as (1990 - 275 = ?). Ainsi déguisé avec ma vieille soutane noire, mon bonnet carré, mes bottines et ma bavette blanche comme les frères des écoles chrétiennes, j'ai eu un succès certain. C'est le curé Fernand Bélanger et madame Raymond qui ont eu cette idée saugrenue. J'ai dû faire quelques apparitions, dont une à la TV communautaire où je feuilletais le tout premier livre des baptêmes et décès (état civil) de la paroisse. Mais ma toute première sortie, c'était une surprise de Liliane et du curé Fernand. Je suis entré en pleine réunion du comité exécutif préparatoire aux festivités, à laquelle assistaient une vingtaine de personnes dans une des salles attenantes à la cathédrale. Et là, je vous prie de le croire, ce fut tout un événement!

Un dimanche de Pentecôte, grande réunion de toutes les Filles d'Isabelle du diocèse¹. Elles sont une soixantaine dans la première travée de fauteuils de la cathédrale lors de la grand-messe. Elles sont remarquables dans leurs grandes capes noires à doublure de soie rouge formant un grand bord rejeté sur l'épaule droite. Avec leur petit chapeau noir et rond, on dirait des Zorro féminins. Peut-être ne sont-ce pas les Filles d'Isabelle, après tout, mais carrément les filles de Zorro?

Impression favorable

Je ne sais si les autres sont comme moi, mais quand il me faut imaginer le visage de quelqu'un que je n'ai jamais vu, j'ai toujours une impression favorable. Je me dessine un visage amène et beau à partir d'une voix au téléphone ou d'un texte au courriel. C'est très étrange et témoigne au moins de ma bonne volonté et de mon ouverture. Si je peux affirmer cela, c'est parce que les moyens de communication actuels permettent facilement d'entrer en contact avec quelqu'un sans qu'on puisse le rencontrer et donc le voir. Alors à force de se parler ou de s'écrire, on se façonne un visage selon la voix ou selon le style et on est toujours étonné, après, de voir le visage qui se cachait derrière la voix ou l'écriture. Je suis même souvent déçu. C'est pourquoi je dis que mon impression première est de nature favorable. Je suis un optimiste. Tout le monde n'est peut-être pas comme moi, et je conçois bien que certains ont peut-être une impression première très différente et plutôt désagréable. Heureux ces gens pessimistes, car alors ils seront plutôt charmés par la révélation d'un visage qui s'avère moins sévère ou moins laid que ce qu'ils avaient imaginé. Pour moi, qui suis de nature trop optimiste, je suis souvent déçu par

¹ Peut-être ne sont-ce pas les Filles d'Isabelle, mais les Marie-Reine? Je les ai toujours confondues.

le « révélateur », et c’est pourquoi je préfère ne pas citer d’exemple de ce que je dis, sinon les gens concernés seraient frustrés. Je peux cependant affirmer que la chose est fréquente.

Une autre conclusion étrange à cette remarque, c’est que les gens de nature optimiste, comme moi, sont déçus et que les pessimistes sont agréablement surpris. Alors on peut dire : heureux les pessimistes et malheureux les gens trop optimistes. Bizarre, non?

Je ne sais pourquoi cette histoire me fait penser à la rencontre de Balzac avec madame Hanska. Ils avaient correspondu pendant des mois et des années sans se voir (il appelait sa belle inconnue : l’étrangère) et se sont rencontrés en Suisse. Quelle aventure! D’autant plus qu’elle ne voudra pas divorcer et qu’après la mort de son mari, le comte Hanski, elle fera patienter Balzac encore huit ans... Ce n’est qu’une vingtaine d’années plus tard qu’Honoré et la très belle Ewelina finiront par se marier, beaucoup plus tard, juste avant la mort du plus grand romancier français.

Le fameux Rallye-Hock

Un jour quelque part en 1987 – je ne sais pourquoi, par nostalgie sans doute –, de mon bureau ici à La Pocatière je me suis mis à rêver de ma famille. La grande famille, celle de mes nombreux cousins et cousines Hock, celle qui s’est retrouvée en très large partie au Congo, ces cousines et cousins auprès desquels j’ai passé de très agréables moments de mon enfance et de ma jeunesse. Je me disais : « Ce serait quand même bien sympathique si je pouvais une fois les revoir tous, comme ça, sur une simple chiquenaude, comme un prestidigitateur fait apparaître des lapins dans son chapeau. » Je savais qu’en principe, nous rentrerions en Belgique l’année suivante, en 88. Mais je savais aussi, comme les autres fois, que malgré mon désir il ne nous serait matériellement pas possible de faire le tour de tous les cousins et cousines. Alors j’ai pensé que si je ne pouvais pas les rencontrer un par un en une vingtaine de rencontres, ils pourraient peut-être venir tous à une seule rencontre où je les réunirais. L’idée me fit frissonner tant je la trouvais extravagante, et tant j’estimais que cela impliquerait énormément de démarches (lettres, décisions, réservations, préparatifs, choix d’un lieu, menus, prix, invitations). Puis, j’ai bien tout remis en ordre dans ma tête un peu chauffée, et me suis dit que toutes ces démarches n’étaient pas si nombreuses pour chacun pris individuellement : il suffisait qu’il en parle avec son conjoint et qu’il décide de venir à cette réunion en réservant la date. Le reste serait préparé par une équipe logistique, dans laquelle je comptais bien incorporer tous mes frère et sœurs. Car le challenge dans ce cas précis, c’est que moi, j’étais tranquille et pépère au Québec et que je désirais réunir tous les Hock en Belgique, évidemment, lors de notre retour l’année suivante. Alors j’ai pris mon ordi (je pense qu’à cette époque glorieuse j’utilisais déjà un petit ordinateur, et Word Perfect en particulier) pour écrire mes lettres et mes textes, à l’école et en dehors de l’école. Comme l’adresse postale¹ de tous mes cousins ne m’était pas connue non plus, j’écrivis une longue lettre explicative à mes sept tantes côté Hock et à ma mère – donc les quatre sœurs et quatre belles-sœurs –, en leur demandant de faire parvenir la lettre annexée à tous leurs enfants. Et là, j’expliquais tout en détail, avec demande expresse de me répondre le plus tôt possible via le bulletin de réponse joint, pour savoir si

¹ À cette époque, internet balbutiait et nous étions loin de communiquer avec tout le monde par courriel.

cette perspective d’une grande réunion à l’été 1988 leur souriait, s’ils viendraient, s’ils préféreraient être seuls ou accompagnés de leurs conjoints. Ce fut unanime : avec les conjoints, oui ils viendraient et ils applaudissaient à l’idée de se voir...

Il me restait à écrire d’urgence à mes frère et sœurs pour qu’ils se mettent en quête d’une bonne adresse de restau avec jardin pour les rencontres sous le soleil, les photos, l’apéritif... Ils découvrirent l’endroit idéal dans le pays de Herve (retour aux sources pour Christian et moi et pour nos cousins Hock, fils de tante Marthe). J’ajoutais une fourchette de dates, leur demandant d’agir assez vite afin de réserver LA date et l’envoyer à tous...

Je vous passe les détails, les échanges de correspondance multiples, les retardataires qu’il fallait réveiller, le menu prévu, l’horaire ébauché, l’animation, la musique... Nous avions pensé inviter au banquet de midi maman, les sept tantes et oncle Jacques, seul oncle restant encore vivant de la première génération, et les 29 cousins et cousines de deuxième génération et leurs conjoints, plus Nicole Renier, fille de tante Mi que nous considérions comme une vraie cousine. Quatre cousins et cousines ne vinrent pas (Roger, Raymond Hock, Jean et Christine Bougnet). Nous avions donc 61 personnes pour le dîner : 1 oncle, 8 antes, 26 cousins et 26 conjoints. Oncle Jacques Bougnet était le seul oncle qui nous restait en compagnie de nos huit tantes, toutes encore bien vivantes. C’est étonnant, cette différence entre les hommes et les femmes. Oui, les quatre frères Hock ainsi qu’oncle Lucien Lejeune et papa Jean Warnant étaient tous décédés. Puis, pour l’apéro du soir, un souper froid et une soirée dansante ouverte à tous, avec les petits-cousins de troisième et même quatrième générations, et leurs conjoints ou amis de cœur. Au total, nous fûmes je pense à peu près 270... Pas mal! Cela prit un an de préparatifs et je dois un très gros coup de chapeau à Christian et Betsy, ainsi qu’à mes trois sœurs. Christian avait même dessiné sur un papier grand comme une porte un arbre généalogique avec les portraits de nos deux aïeuls, Charles et Mathilde Hock. Ce tableau devait être complété sur place par chacun des membres des quatre générations de la famille. Nous avions aussi chacun une étiquette-épingle à notre nom et à notre couleur, indiquant le niveau et si nous étions en ligne directe ou par alliance. Des jeux, des questions amusantes, des décorations, tout fut préparé avec minutie. Et tout fut réussi comme on n’aurait pas pu l’espérer! Voici deux ou trois activités dont je me souviens :

Répondre à des questions telles que : parmi tous les cousins et cousines Hock, quels sont les trois seuls qui n’ont jamais mis les pieds au Congo?¹ Un cousin devait choisir une de ses cousines voisine de table et raconter une brève anecdote qu’ils avaient vécue ensemble étant jeunes. Le plus vieux des cousins (Paul Lejeune, 60 ans, qui porte bien son nom!) dut ouvrir le bal avec la plus jeune (Ninou, 32 ans, ma filleule). Nous avions volontairement mélangé les familles aux six tables. Savez-vous qu’en 88, j’avais exactement cinquante ans et que j’étais par l’âge, je l’ai déjà dit, juste au milieu de la série des 29 cousins et cousines, étant le quinzième?

Il fallait éviter les susceptibilités et éviter de placer à la même table deux personnes qui ne se parlent plus. Les cas étaient rares, mais il avait fallu prévoir. Comme Christian, moi et nos trois sœurs nous sommes toujours bien entendus avec tout le monde, nous n’avons guère eu de difficulté à faire accepter nos choix.

¹ Réponse : Roger, Yvon et Ninou

Dix ans, quinze ans après, on en parle encore! Plusieurs même en redemandaient. Mais une grande réunion de famille, c’est comme les opérettes : cela n’a qu’un temps. Quand le temps passe, il faut le saisir, comme un trésor. Quand le temps est passé, on n’y revient plus. Trop d’anciens convives nous ont quittés. On vieillit sous le harnais pour une telle chevauchée. À l’heure où je relis ces lignes pour la dernière fois (2015), il nous reste la dernière des huit frères et sœurs Hock, tante Milou qui approche de 98 ans. Et parmi les cousins, nous ne déplorons le décès que de trois d’entre eux : Pierre Bougnet, et dans notre famille, Christian et Josiane. Ce n’est pas beaucoup. Il doit y avoir sept ou huit octogénaires parmi les cousins Hock! Hélas, en 2012 ou 2013, Monique, puis Paul nous ont quittés à leur tour. Et en 2017, j’apprendrai les décès successifs de Franz Hock, Raymond Hock et Jacques Lejeune.

En août 88, Nicole et moi avons fêté nos noces d’argent. Et pour la circonstance, parmi les cadeaux reçus, nous avions une authentique lampe belge LB¹.

Notre Bébette ou notre *queen*!

Un mois ou deux après être rentrés à La Pocatière après ce mémorable Rallye-Hock, en septembre 88, nous recevons une grande visite dans notre petite ville. Quand je dis nous, c’est notre maire, monsieur Jo Gosselin et ses conseillers. Je devrais dire une très grande visite, une visite royale. Sa Majesté Élisabeth II nous fait l’insigne honneur de s’arrêter dans notre petite bourgade, alors qu’elle vient de l’est et passe en toute simplicité – tu parles! – en route vers Québec, Montréal et surtout vers le Canada anglais. Avez-vous bien vu comment j’ai écrit le nom de Sa divine Majesté? Élisabeth II, *in french, please*. En anglais cela s’écrit Elizabeth II. Avez-vous bien vu la différence? Ici, parmi les conseillers et le maire, il faut croire que personne ne savait que ce nom avait une orthographe bien française. Il a fallu que je leur écrive, dictionnaire et billets de banque de la monnaie canadienne à l’appui, pour faire changer son nom anglais gravé sur la plaque souvenir qui avait été faite après cette visite!

Remarquez que je ne suis pas allé la voir. On nous a assez perturbés dans notre tranquillité par des dizaines d’agents de la GRC² venus à l’avance pour sécuriser l’itinéraire et les deux haltes qu’elle devait faire (au centre culturel près de l’hôtel de ville et à l’ITA). Toutes les dames invitées aux deux cérémonies devaient porter un chapeau. Vous voyez le tableau! Disons aussi que je ne me suis pas dérangé pour aller crier sur son passage, car elle et moi nous ne sommes pas vraiment du même bord! Mais Nicole l’a entraperçue alors que le cortège se déplaçait entre les deux haltes. En attendant, elle va son petit bonhomme de chemin... Tout passe, tout lasse, mais elle reste et menace tranquillement Victoria qui détient le record de longévité. Alors, que *God save the queen!*

Jeunesse Canada Monde

C’est le sénateur Jacques Hébert qui eut en 1971 cette idée géniale de créer Jeunesse Canada Monde, une organisation grâce à laquelle une quarantaine de jeunes, garçons et filles entre vingt et vingt-cinq ans originaires pour moitié du Canada et pour l’autre moitié d’un pays en voie de

¹ L'empereur et Bernard, voir le chapitre 5 et les photos dans son annexe.

² Gendarmerie royale du Canada

développement, sont regroupés et encadrés pour vivre une double aventure de trois mois dans chacun des deux pays. C’est une expérience formidable d’entente internationale et de formation au leadership. Les jeunes apprennent à partager, à se donner, à se connaître, à aider une communauté. Ils vivent toutes sortes d’expériences dans un cadre très strictement contrôlé. Sept ans plus tard, le même sénateur créait Katimavik, une organisation intracanadienne qui permet chaque année à 52 groupes de dix jeunes de 17 à 21 ans de faire l’apprentissage de la seconde langue en résidant et travaillant bénévolement pendant six mois dans une autre province.

Notre Yves, qui a le goût de l’aventure, nous est un jour revenu avec ce désir de vivre l’expérience des JCM. Bien sûr, il a été convoqué, interrogé, présélectionné, puis définitivement choisi pour participer en 1988 à un groupe de jeunes Canadiens venant de toutes les provinces, et destinés à être jumelés avec... des Indonésiennes et Indonésiens de 20 à 25 ans, comme eux.

Notre Yves dut d’abord participer à un stage à Ottawa, où on leur apprit l’esprit et les rudiments de l’organisation. Ils ont eu des cours d’indonésien, de développement international, de débrouillardise, d’histoire, d’économie. Puis le groupe indonésien est arrivé. Ils se sont liés d’amitié, puis on les a jumelés deux par deux. Là ils ont encore appris des chants, des danses, le folklore, les coutumes, la géo et l’histoire de leur second pays. Puis ils furent envoyés dans une petite ville de l’Ontario, où ils seront hébergés deux par deux dans des familles dites familles d’accueil, et auront chacun et chacune un travail bénévole à faire dans la communauté pendant les deux mois de séjour. Puis, tout le groupe s’envola pour l’Indonésie, et plus exactement dans leur cas pour un village de Sulawesi (l’île des Célèbes) où avec son jumeau, notre pigeon voyageur Yves fut hébergé pendant deux autres mois dans une famille d’accueil indonésienne. Il parlait de ces personnes en disant ma mère, mon père... Il apprit à vivre à l’indonésienne et ils travaillèrent à la construction d’un puits pour le village et aussi de toilettes publiques, je pense. Puis ils revinrent, seuls cette fois, car le programme était fini. Ce fut un réel déchirement entre les jeunes qui se sont en partie revus quelquefois. Plus tard, Yves fera une année d’études à Vancouver lui permettant de retourner travailler là-bas. Il ira aussi en Australie, puis reviendra se fixer au Québec. Nous sommes en 2013 lorsque j’écris ce compte rendu, et Yves vient d’aller en août et en septembre de cette année à une rencontre, organisée là-bas à Jakarta et à Bali par des anciens des JCM! C’est vous dire si les liens ainsi créés sont forts. Et l’ouverture au monde, l’esprit d’aide et de bénévolat. Il sera également membre d’Amnistie internationale. C’est dans le même esprit.

Puis Nicole, et moi nous connaissons l’autre bout de la lorgnette, la face cachée de la lune : nous serons famille d’accueil quatre ans plus tard pour deux jeunes filles, Pascale et Helda qui feront partie d’un échange JCM avec le Brésil.

Nous sommes en septembre 1992 et nous avons accepté d’être famille d’accueil, puisque l’organisation Jeunesse Canada Monde cette année a choisi La Pocatière comme ville d’accueil pour un groupe avec des Brésiliens. Et comme nous avions déjà été parents d’un jeune JCM, ils nous ont demandé si nous serions d’accord, avec une dizaine d’autres familles locales, pour accepter de parrainer une paire de jeunes durant leur premier séjour au Canada. Nous avons accepté d’emblée.

Notre tâche consiste à héberger les deux jeunes comme si elles étaient nos propres enfants. Comme Nathalie est encore avec nous, cela lui fera deux petites sœurs en une fois. Nous devons conserver la même attitude accueillante, mais sérieuse, à l'égard de nos invitées, leur réserver une chambre – chacune la sienne, c'est mieux –, et les emmener avec nous lors de nos sorties. Bien sûr, il leur arrivera assez souvent d'être retenues en ville par des réunions ou activités de groupe avec leurs responsables. Il y a une dame responsable canadienne et une brésilienne. Avant le grand jour où elles nous seront confiées, au Centre culturel, nous ignorons qui nous aurons : seront-ce deux gars, deux filles? Nous avons indiqué que nous préférierions des filles à cause de Nathalie, mais on verra. En général les paires sont formées selon leurs affinités, après deux ou trois jours de vie ensemble, avant d'être localisées dans les familles.

Puis, nous arrivons au Centre culturel et nous attendons, anxieux... lorsque deux belles jeunes filles parmi les plus jeunes nous abordent, toutes souriantes : Pascale Sasseville, d'Aylmer¹ (elle ressemble un peu à l'actrice américaine Sigourney Weaver), et Helda Martins, jeune beauté noire originaire de Valente, un petit village de la région de Bahia au Brésil. Elles ont l'air très sympathique et semblent bien s'entendre. Très complices aussi. Pascale se fait un peu la porte-parole, car elle est francophone alors qu'Helda apprend notre langue. Elles sont très contentes de partager notre vie pendant deux mois. Helda, dans ses temps libres, travaillera au CPE² La Farandole, en face de chez nous sur la 10^e Avenue, et Pascale sera attachée au secrétariat du cégep. À l'occasion, nous les avons promenées dans les environs, et elles furent invitées avec nous pour célébrer à l'auberge des Glacis, derrière L'Islet, le vingt-cinquième anniversaire de mariage de Myriam et Michel Toussaint. Ce fut une joyeuse équipe, et lors de certaines fêtes qu'ils organisèrent nous rencontrâmes les Santos, Geraldo et Ély. Lui est un vétérinaire brésilien travaillant à la ferme fédérale de La Pocatière. Ils nous inviteront, nous les recevrons – notamment au lac en hiver –, et trois ans plus tard nous irons chez eux au Brésil.

Lorsque les deux filles devront nous quitter, lorsqu'elles vont partir pour le Brésil, nous serons tristes mais avons promis de nous écrire et de nous revoir.

Heureux « Kicomulice »

Vous vous rappelez le titre général que j'ai donné à cette longue première partie de ma *Chasse aux trésors*? Oui, nous avons beaucoup voyagé. Ainsi, rien qu'entre mars 92 et juillet 95, en trois ans et quatre mois Nicole et moi avons fait quatre voyages intercontinentaux très importants :

- mars 92 : Paris, Saint-Jean-de-Luz et Espagne avec le groupe de théâtre du Cinq-Sec
- juillet 92 : Égypte et Belgique avec Georgette et Léon Khalil
- juillet 93 : Belgique pour le mariage de Franz et Shirlée. J'en parle plus bas.
- juillet 95 : Brésil à Rio, chez Geraldo et Ely, chez Helda, puis en Amazonie

Encore une fois, et sans préjudice pour le chapitre 28, permettez-moi quand même de vous relater brièvement ces découvertes sur trois continents et en trois ans...

1992 fut une année très fertile en beaux voyages. D'abord, à Pâques et par le plus grand des hasards, nous avons été invités, avec tout le groupe du Cinq-Sec à aller présenter notre pièce à un festival de théâtre scolaire à Saint-Jean-de-Luz, dans le fin fond du sud-ouest de la France, dans le Pays basque près de la frontière espagnole, de Biarritz, de Bayonne et de la route de Saint-Jacques-de-Compostelle dans les Pyrénées. Nous avons fraternisé avec une vingtaine d'autres troupes scolaires, nous avons présenté notre pièce le jour de Pâques et en avons profité pour rouler en TGV et visiter Paris. Nicole m'accompagnait comme animatrice. Nous avions avec nous les dix-sept jeunes d'*Un p'tit coin si tranquille*.

Trois mois plus tard, nous repartions par delà l'Atlantique et la Méditerranée pour rejoindre Georgette et Léon qui nous attendaient au Caire. Avec eux comme cicérones, nous étions gâtés et avons vu énormément de trésors égyptiens. Je cite en vrac : le musée du Caire, les pyramides de Gizeh et l'intérieur de la grande pyramide de Khéops, le sphinx, la citadelle de Saladin, la mosquée Mohammed Ali et le souk El Khalili.

Nous étions logés au presbytère de l'église Sainte-Marie chez le père Joseph, frère de Georgette et de Marie qui était là aussi avec Dib, et avions pour amis les personnes très respectables du presbytère parlant un excellent français. Nos hôtes nous ont conduits auprès de membres de leurs familles et auprès d'autres amis. La circulation au Caire est assez incroyable.

Puis nous avons visité l'Égypte : Alexandrie, encore chez des cousines pour y loger, le canal de Suez, chez des amis, une fameuse croisière dans un des bateaux les plus luxueux. Assouan, Kôm Ombo, Edfou, Louxor et Karnak, la vallée des Rois, les tombes de divers pharaons, l'entrée de celle de Toutânkhamon, la traversée du désert jusqu'à la mer Rouge, Hurghada, Charm-el-Cheikh, le désert du Sinaï, l'oasis et le monastère de Sainte-Catherine... Ce furent trois semaines vraiment très bien remplies. Puis au retour, nous stoppons en Belgique où nous devons préparer le passage des Khalil, que nous avons invités à venir visiter notre petit pays. C'est bien la moindre des choses. Mais le courant entre la Belgique et Léon n'a pas passé. Était-ce le temps, plutôt maussade, était-ce la fatigue accumulée ou encore une certaine jalousie envers ce petit pays prospère et assez bien développé? Je ne peux dire, mais deux ou trois fois Léon a manifestement marqué un refus obstiné à toutes les propositions que je lui faisais pour visiter tel site ou tel autre... Je n'en dirai pas plus. Ils ont quand même apprécié Bruges, Banneux, le fort de Barchon, le Luxembourg et la Moselle, l'Éifel, Montjoie et l'hospitalité de nos parents.

Ces deux voyages en France, puis en Égypte et en Belgique, en 1992, sont suffisamment explicités au chapitre 28 pour que je n'en dise pas plus ici. Le magnifique périple que nous avons fait au Brésil en 1995 est aussi raconté au chapitre 28, mais en voici déjà un petit résumé.

En résumé, donc, et en 1995, nous avons voulu aller voir différents états (provinces) de ce grand pays, le seul en Amérique du Sud où l'on parle le portugais. Le Brésil à lui seul équivaut en superficie (8 512 000 km²) et en population (200 millions d'habitants) à tous les autres pays de ce continent réunis. Nous avons partagé notre séjour en quatre parties : trois jours à Rio de Janeiro avec visite de

¹ À l'ouest d'Ottawa, mais au Québec.
² Centre de la petite enfance, sorte de garderie ou d'école prématernelle

tous les sites importants – Copacabana, le Christ du Corcovado, le Pain de Sucre, la cathédrale, etc. Pendant une semaine, l'État du Paraná, où habitent les Santos qui nous y ont reçus magnifiquement, avec visite des chutes d'Iguazú, de divers sites à Maringá, de Vila Velha et ses concrétions rocheuses étranges, de Curitiba la capitale, sans oublier une incursion au Paraguay. En troisième partie, Bahia de Todos los Santos, ses églises (*igrejas*), son Mercado Modelo et l'ascenseur, la place Largo do Pelourinho, ses coutumes, ses plages, ses habitants dont Helda, qui avec sa sœur nous accueillit dans leur appartement, ainsi que Feira de Santana chez une tante et Valente chez les parents d'Helda. Là, nous avons je pense vraiment touché le bonheur et la sympathie humaine. La quatrième partie de notre voyage fut consacrée à l'Amazonie, où à partir d'un vaste logement sur pilotis (*lodge*) en plein Río Negro, nous avons pu sentir battre le cœur de la nature. On a pêché le piranha, traqué l'alligator, chassé le jaguar (enfin presque), côtoyé des aras magnifiques et des singes cotonneux. Oui, je devine que vous avez hâte d'aller lire ces beaux récits de voyage en détail, au ralenti et en cinémascope au chapitre 28. Mais réfrénez un peu votre impatience, modérez vos transports. Vous y arriverez bien au Brésil, mais pour l'instant reculons un peu dans le temps et fêtons les noces de notre fils!

Mariage de Franz et Shirlée

Lorsque nous nous apprêtions à partir pour l'Égypte, alors que nous faisions une petite halte chez eux à Montréal avant de prendre l'avion, Franz et Shirlée nous annoncent qu'ils désirent se marier et qu'ils souhaitent que la cérémonie ait lieu en Belgique du côté de Champagne, chez Christian, mon frère et son parrain. Car la famille de Shirlée est assez divisée et ils n'espèrent pas y voir grand monde. Par contre de notre côté, il est certain que si cela se fait en Belgique, il y aura beaucoup de monde. Et voilà comment, voilà pourquoi nous avons pendant un an préparé ce beau mariage. Comme nous avions ici à La Pocatière des amis, les Tirman et les Leblos, qui justement devaient traverser l'océan pour l'Europe en 93, nous les avons invités à venir aux noces. Ils devaient augmenter par le nombre le côté québécois de la noce (réduit à la maman de Shirlée, Denis, un ami de Shirlée depuis toujours, et une ancienne amie de Shirlée qui seraient ses témoins).

Pour une bonne semaine, en fin juillet, nous louerons un appartement à Arimont entre Waimes et Malmedy, où je verrai sur le petit écran quelques étapes du Tour de France et l'équipe d'Indurain, l'Espagnol invincible gravissant les côtes. Une autre fois, Monique était là avec son cher Adolphe. Les cinq Québécois seront logés dans un hôtel à Waimes.

Le grand jour est arrivé. Nous sommes le 24 juillet 1993. Deux couples d'amis de La Pocatière, Louise et Jean-Philippe Tirman ainsi que Laurence et Alfred Leblos, étant en congé en France et en Belgique à ce moment, ont été invités. On est tous devant l'appartement loué par Franz et Shirlée, ainsi que madame Viviane Bélanger, la maman de la mariée, Denis et une jeune dame, les témoins de Shirlée. Nous attendons la mariée, lorsqu'enfin arrive Yves qui a juste le temps de se changer. Il arrive de Montréal. Puis la noce est prête on se dirige vers Champagne dans la chapelle, là où nous attendent le vicaire officiant, Christian, Betsy et sa famille, et beaucoup d'autres parents et amis qui rempliront les rares banquettes de la petite église, là où sont deux peintures de mon papa. Très belle cérémonie dirigée par le vicaire, avec un chœur

fait des cousins et cousines de Franz. Les couples du cortège : Franz et Shirlée, André et Nicole, Denis (l'ami de Shirlée) et sa maman, Pierre et Nathalie, Yves et Ariane, la fille de José et Fanny. À la sortie de l'église, un lâcher de colombes, puis l'apéritif rassemble tous les parents et amis à Chodes, en la salle Étoile wallonne. Que de monde, que de photos, que de soleil!

Le banquet de midi fut excellent. Franz et Shirlée avaient notamment décoré avec des photos de leur jeunesse. Christian, mon très cher frère, connaissait un bon vendeur de vin chez qui nous avions été faire notre choix : un tokay pinot gris de 1991, et comme rouge un Chevalier de Malte, bordeaux supérieur 1989. Or pendant le repas, ce monsieur vint vérifier pour voir si le vin plaisait et s'il n'en manquait pas. Christian lui montre le menu sur lequel nous avons mentionné les vins en question. Ces menus avaient été écrits à la main. Puis, je vois Christian et ce monsieur en grande discussion, et Christian mon très cher frère toujours vient me trouver, assez confus. « André, c'est quoi ce troisième vin indiqué sur le menu : Château Bealeu, grand cru bourgeois 1993? » Le négociant en vin se demandait d'où venait ce vin, car il nous avait fait une bonne réduction sur ses bouteilles, moyennant exclusivité. J'ai bien rigolé en laissant Christian dans l'embarras un certain temps, puis j'ai mis les points sur les i : « 1993, c'est bien cette année. Nous sommes en 93. On ne sert pas un vin de l'année. Alors? Alors, regarde le nom : Bealeu, comme belle eau ou bonne eau... comme un Château la pompe! »

Au dessert, Franz a demandé la parole et offert à tous les convives un carton d'allumettes vert sur lequel, il avait fait graver *30ème Anniversaire! Nicole et André 3 août 1993*. Car ce 3 août prochain allait marquer notre 30^e anniversaire de mariage à Nicole et moi. Gentille attention.

Après le dîner sont arrivés tous les invités pour la soirée. On servit des sandwiches pour ceux qui n'avaient pas soupé et moult tartes (merci spécial à Xavier). Noëlle Colpaert et ses trois fils, tous les cousins et cousines des deux familles, des amis arrivèrent pour une soirée mémorable animée par un orchestre bavarois. On a beaucoup ri, chanté, dansé et fait plusieurs jeux bien spéciaux. Je revois les rondes et l'entrain avec lequel les danseurs se passaient un sac de guenilles qu'ils devaient ouvrir sitôt que la musique s'arrêtait, tirer un vieux sous-vêtement et se le passer. C'est ainsi que peu à peu la ronde se remplissait de danseurs portant un vieux soutien-gorge, une petite culotte, un chapeau à plume ou carrément un corset... Ce qu'on a ri! Et sur scène l'animateur ne manquait pas de mettre une sacrée ambiance. Ce fut une soirée très très réussie qui se termina aux petites heures. Lorsque vint le moment pour Franz et Shirlée de s'éclipser le plus discrètement possible, ils ne purent sortir leur voiture. Des jeunes avaient cochonné leur voiture de location avec de la mousse, du savon liquide, de la crème à raser et je ne sais quelle saloperie pour l'obliger à s'arrêter un peu plus loin et nettoyer un tant soit peu. Ce fut vraiment une journée inoubliable et une soirée comme on n'en fait plus. Je crois que c'est probablement la plus belle soirée avec orchestre à laquelle j'ai assisté de ma vie! Bravo et merci à Christian, Betsy et leurs enfants qui ont beaucoup aidé à la réservation des salles, au choix de l'orchestre, au choix des vins, à toute la préparation et la décoration pour la belle fête de ce grand jour. Voici le petit mot que Franz et Shirlée avaient préparé sur papier roulé comme une cigarette, et laissé à tous les invités pour être ouvert et lu après leur départ :

*Nous vous remercions de tout cœur
De partager notre bonheur!
Et pour votre présence ici,
Nous vous disons un gros merci!
Quand tout à l'heure nous partirons
C'est avec beaucoup d'émotion
Que nous emporterons avec nous
Un gros morceau de chacun de vous!*

Merci

*Shirlée et Franz
24 juillet 1993*

Délicate attention. Beaucoup d'émotion. Un grand jour dans nos mémoires. Lorsque nous avons repris nos avions peu de jours après pour rejoindre le Québec, nous avons appris que la Belgique venait de perdre son roi Baudouin!

La fabuleuse histoire d'un royaume et le fabuleux royaume des baleines

Le Saguenay est, pour tout Québécois qui se respecte, à la fois le très gros affluent d'un fleuve majestueux et une région qu'on appelle aussi le Saguenay–Lac-Saint-Jean, ou le pays des bleuets – car il y a beaucoup de ces myrtilles un peu pâles qu'ici on nomme des bleuets. Et ce terme est d'ailleurs devenu synonyme des habitants de cette région qui a toujours été autarcique (parce qu'assez éloignée de Québec et du fleuve), prolifique (il y a de nombreux habitants, dont beaucoup de Tremblay) et indépendantiste (peut-être parce que presque totalement unilingue francophone). Et tout ce monde se retrouve autour d'un lac immense, le lac Saint-Jean. Tout Bleuets, vous l'aurez compris, est très fier de ses origines. Eh bien, c'est dans cette région qu'habitent Jacques et Gertrude, frère et belle-sœur de Myriam que nous avons appris à connaître et à estimer. Ils venaient notamment passer chaque réveillon avec nous, avant qu'ils ne s'achètent un appartement en Floride. Et comme Monsieur est grand pêcheur (et aussi mycologue averti) devant l'Éternel, ils passent une bonne partie de l'hiver en pays chaud et on ne les voit plus à nos fêtes de fin d'année depuis plus ou moins 2005.

Bref, tout cela pour vous dire que le Saguenay nous fournit deux magnifiques spectacles dont nous avons profité et fait profiter nos invités depuis quelques années. L'un de ces spectacles est culturel, l'autre est naturel. Et là je ne vous parle pas de la beauté du fjord, qui en soi est aussi tout un spectacle qu'il faut voir à partir de la rivière elle-même. Je vous en ai parlé à propos de deux voyages en voiliers que nous avons faits là-bas avec Pierre Coenen, en 79 et 80.

Non, je veux ici vous parler de *La fabuleuse histoire d'un Royaume* et des promenades sur le fleuve, pour y apercevoir de nombreuses baleines de plusieurs espèces qui viennent respirer au confluent du Saguenay.

C'est en 1988, je pense, avec notre nièce Anne-Michèle, que nous avons été voir pour la première fois *La fabuleuse*, ce spectacle grandiose qui raconte avec près de trois cents acteurs et figurants, sur une scène qui fait au moins cinquante mètres de large sur une trentaine de profondeur, l'histoire assez impressionnante de cette région du Québec, depuis ses origines purement indiennes jusqu'à aujourd'hui, en passant par les premières colonisations, le développement religieux, culturel, politique, les incendies, les guerres, le cinéma et que sais-je encore. Vous l'aurez compris, c'est une suite de grands tableaux historiques, joués en *play-back*, les acteurs mimant leur texte connu par cœur, décorés et agrémentés de performances techniques comme la pluie, la neige, un bateau qui flotte, des vagues, des voitures et des chevaux, des canons qui tirent... C'est très impressionnant et la grande salle construite pour la circonstance est toujours pleine. Le seul problème est le logement. Pour 1000 ou 1500 spectateurs chaque soir, la petite ville de La Baie qui produit ce spectacle ne suffit pas. Il faut donc réserver un motel à quelques kilomètres de là, mais on trouve toujours... Nous y sommes allés plusieurs fois et chaque année, il y avait des transformations dans le texte et la mise en scène. Le grand spectacle n'était jamais tout à fait le même. Une année, même, il a complètement changé. Il faut dire que le spectacle est présenté trois ou quatre soirs par semaine (les acteurs doivent aussi travailler le jour!) et ajouter que ce sont pour la majorité les mêmes qui reprennent du service l'année suivante. Moi qui ai mis en scène nombre de pièces et d'opérettes, j'étais littéralement époustoufflé en songeant aux répétitions, à toute la logistique qui soutient pareille organisation. Admirable et grandiose!

Pour l'autre spectacle – où nous sommes aussi allés au moins quatre fois avec différents invités, dont Nick et Jean-Paul –, les acteurs étaient légèrement plus lourds et plus imposants, malgré leur diversité. Des croisières étaient organisées avec guides pour approcher des différentes espèces de baleines qui piquaient du nez à la surface de l'eau dans le golfe du Saint-Laurent pour y venir respirer. J'aurais dû dire « qui piquaient de l'évent », mais je risquais de n'être point compris. Or donc, ces différentes sortes de cétacés se retrouvent en cet endroit à cause du krill qui y prolifère et qu'elles adorent. Nous voyions surtout des baleines à bosse, des petits cachalots, des dauphins, beaucoup de bélugas tout blancs (marsouins) et même des phoques. La baleine bleue (ou grand rorqual), la plus grosse, est plutôt rare mais on peut avoir la chance d'en apercevoir une. Quand je dis apercevoir, il faut bien comprendre que l'animal ne sort pas de l'eau, mais nous montre son évent, une nageoire dorsale ou sa queue à l'occasion. Rarement on peut la voir en toute sa longueur. Ce qui est le plus amusant, sur ces bateaux où se regroupent les spectateurs curieux, c'est qu'on attend tous qu'on nous dise 11 heures, ou 4 heures, et tout le monde court d'un côté ou de l'autre du pont pour chercher la fabuleuse baleine à l'endroit désigné par les heures d'un cadran imaginaire, par rapport au bateau où l'avant serait exactement midi. Tous les appareils photographiques sont prêts et les commentaires ne manquent pas, surtout lorsque la sortie du cétacé valait la peine. Les « Ooh! » ou les « Aah! » fusent de partout et réjouissent les curieux, qui viennent souvent des États-Unis, d'Europe ou même de l'Asie profonde. J'en ai pris des photos, j'en ai raté des photos. Souvent on ne voit vraiment pas grand-chose. En ce monde marin, je dirais que les plus intéressants sont encore les bélugas, parce qu'ils sont les plus nombreux. Une fois, plus au sud, du côté de Trois-Pistoles, nous étions au milieu d'un troupeau de bélugas qui comptait au moins deux cents individus. Il y en avait à toutes les heures du cadran,

parfois éloignés de 200 mètres, mais aussi parfois beaucoup plus près, entre 30 et 50 mètres, disons. Mais je n'ai pas plongé pour calculer la distance.

Les GI débarquent!

Le 5 juin 94 était un dimanche et les Tirman, Louise et Jean-Philippe, avaient eu l'excellente idée de nous inviter avec les Toussaint pour le souper. Il faisait beau, leur jardin était on ne peut plus riche en fruits et légumes en fleurs et frondaisons diverses. L'été approchait. Mais ce que les quatre autres ignoraient, c'est que Nicole avait eu une idée de génie. En cette veille du cinquantième anniversaire de la fameuse opération *Overlord*, nous allions leur rappeler ce que fut ce débarquement en Normandie, le 6 juin 44, ce gigantesque raz de marée humain. Même si nous ne serions que deux à envahir leur bunker. Donc, Nicole et moi avons trouvé et revêtu toutes sortes d'accessoires et de parures militaires trouvés dans la panoplie aux jouets de nos enfants. Chacun avait son casque, son fusil ou un gros revolver en plastique, un sac à dos, une veste militaire, des bottes, et je me demande même si Nicole ne s'était pas fait une moustache au bouchon noir carbonisé. En tout cas, nous avions nos précieuses grenouilles en métal qui font clic-clac, que les GI avaient en débarquant pour se reconnaître dans la nuit et éviter de tuer un copain. Nous arrivons donc ainsi harnachés, crions, tirons, faisons du bruit pour envahir leur retranchement par le dessous, à l'arrière... Ils sont sortis de leur cuisine-bunker et n'en revenaient pas de nous voir comme de vrais GI, prêts au dernier sacrifice! On a bien fêté l'événement en trinquant au champagne dans la petite gloriette.

Étape 5

La fin des cours – septembre 1995 - juin 1999

Naissance, enfance et jeunesse de Camille et de Maxime

Franz était né neuf mois après notre mariage – retournez voir au chapitre 19 si vous ne me croyez pas, ô lecteur Anagnosophile! Notre petite Camille dut attendre un peu plus : c'est en avril 1995 que notre première petite-fille vit le jour à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. La maman et l'enfant se portaient très bien. Je me souviens, il y avait de la neige sur Montréal lorsque nous avons roulé le soir pour nous rendre à la maternité de l'hôpital.

Quelques mois plus tard, Camille fut baptisée à l'église-paroisse Sainte-Geneviève. Ce fut un beau baptême. Le papa de Shirlée était présent, ainsi que les parrain (Denis) et marraine (Pénélope, d'origine grecque), tous deux du côté de Shirlée.

Maxime viendra rejoindre sa grande sœur dans la famille, au même hôpital, en décembre 1998. Camille était déjà une grande sœur de trois ans et demi. Le baptême de Maxime fut à peu près la répétition de celui de Camille : même paroisse, même curé, mêmes invités... Cette fois, Pierre, notre Pierrot, notre cadet comme aurait dit mon beau-père Ambroise, est le parrain, alors que France, la petite sœur et sœur unique de Shirlée, est la marraine.

Ces années-là nous nous sommes souvent déplacés vers Montréal, au 15683 rue Gaucher à Pierrefonds, pour les voir grandir d'une visite à l'autre. Mais plus souvent encore, nous avons hébergé nos deux petits-enfants l'espace de quelques jours, chez nous à La Pocatière, pour permettre aux parents qui travaillaient tous les deux de respirer un peu. Franz, après dix ans de loyaux services pour l'Agence Aerospace – qui fabriquait le fameux bras canadien qui servait aux satellites américains –, créa avec Shirlée un bureau de dépôt de brevets, appelé Equinox qui emploie jusqu'à six employés.

Pour ces séjours à La Poc, ce fut d'abord Camille toute petite, puis elle grandit et son petit frère l'accompagna. Au début les couchers étaient un peu difficiles, et bon-papa était de corvée pour permettre à bonne-maman de reprendre son souffle et remettre un peu d'ordre. Je restais parfois plus d'une heure à veiller au calme sur le palier, à l'étage. Puis les années ont passé, ils grandissaient et on les mesurait sous la toise, contre le panneau latéral d'une grande armoire dans mon bureau. Ça poussait comme de la mauvaise graine. Parfois un plus que l'autre, mais entre deux séjours distants de trois ou six mois, on voyait facilement deux ou trois centimètres de plus... On sortait souvent avec eux. En été, nous allions en promenade ou au lac, ou encore au parc d'amusement avec agrès pour les petits, derrière l'école Saint-Charles. En hiver, il y avait le patin à l'aréna. Ils ont bien appris. Et les glissades sur la glace dans les cours de récré de l'école primaire. Nous y allions lorsque c'était congelé, évidemment. On fit avec eux beaucoup de jeux d'intérieur : le pompon revient au Nain jaune. Mais il y avait aussi le Kismet, les cartes, les dominos et d'autres jeux à questions-réponses. Je leur ai lu et fait lire à haute voix tous les albums d'Hergé. Ils ont bien aimé. Et parfois quelques devoirs de vacances, surtout pour Maxime lorsqu'il était en 2^e et 3^e années... Ils aimaient jouer. Ils adoraient aussi les dessins animés à la TV. J'aimais moins qu'ils restent ainsi avachis à regarder une heure, deux heures le matin, toujours en pyjama... Ils manquaient un peu d'ordre aussi, surtout Maxime. On retrouvait facilement une chaussette au salon et l'autre à la salle de bain... Camille faisait de très beaux dessins. Elle dessine encore très bien, maintenant qu'elle est en seconde année de cégep. Hé! que les années passent. Maxime est plus doué pour la musique. Il a eu une guitare et avait beaucoup de facilité pour déchiffrer et rejouer de mémoire. Il jouait très vite par cœur. Puis il y eut le violon à l'école – une école spécialisée en musique –, puis l'alto. Et maintenant il est plus grand que nous tous, à quinze ans, et il joue de la contrebasse!

Vers les années 2009 ou 2010, je leur ai écrit deux cahiers de remarques et exercices français *Mon Ortho-Max* et *Mon Épato-Cam* plus un cahier spécial sur Homère, la guerre de Troie et l'Odyssée, intitulé *MaxetCamHomère*. À prendre comme un jeu plus que comme des livres de cours. Afin qu'ils y reviennent une fois ou l'autre, comme référence et qu'ils n'oublient pas que leur langue maternelle est certes la plus raffinée et la plus belle. C'est sûr qu'en été, les parents ont veillé à les inscrire à des camps, surtout aux États-Unis, où ils pouvaient manier la langue de l'oncle Sam. C'est un atout indispensable de nos jours.

La séparation de Franz et Shirlée est toujours un petit déchirement. Surtout lorsqu'on songe aux transports. Mais chacun arrange ses petits problèmes et si nous les voyons moins, c'est aussi et surtout à cause de l'âge plus qu'à cause de la séparation des parents. Qu'est-ce qu'on a à faire avec des

grands-parents un peu, beaucoup vieux... quand on a quinze ou vingt ans, je vous le demande... Mais on s’aime bien, c’est l’essentiel! Je vous rappelle aussi que le chapitre 30 leur est consacré.

Cinémathèque et cinéforums avec P-A et Marie

J’ai toujours aimé le cinéma. J’ai toujours voulu me tenir au courant des bons films à voir et à revoir. Il y a eu les cinéforums au collège de Bukavu, puis au collège St-Servais de Liège où j’allais en moto et en uniforme scout certains jeudis soir avec l’aumônier Yvon Mors, puis encore le cinéclub de l’université. J’ai acheté quelques bons livres, notamment *Le cinéma* de Henri Agel et *Panoramique sur le 7^e art* de Victor Bachy. Dès mon arrivée à Liège, je les avais achetés pour m’initier à la technique, à l’historique, au symbolisme du langage cinématographique. Je me suis aussi abonné à des revues, notamment l’excellente *Amis du film* avec nombreuses critiques, articles de fond, répertoires sur tous les films qui sortaient en Belgique chaque mois... J’avais la collection quasi complète de 1953 à 1981, lorsqu’elle arrêta. Je me souviens aussi avoir demandé à ma fiancée, en 1960, de m’offrir *Le cinéma en 1000 images* pour mon anniversaire. Tous les vendredis, je lisais d’abord les critiques des films qui étaient projetés dans la vingtaine de salles de la ville de Liège. Lors de l’Exposition de Bruxelles en 58, j’ai été voir deux films classiques que je n’avais pas encore eu l’occasion de visionner : *Rear window* d’Alfred Hitchcock et *High Noon* de Fred Zinnemann. Peut-être aussi *Le cuirassé Potemkine* de SM Eisenstein. Je ne me souviens pas où je l’ai vu pour la première fois... J’ai même participé à des concours sur le cinéma et gagné une fois une trentaine de grosses boîtes de poudre à lessiver de marque Omo! Bref, quand est venu au Québec le temps des vidéos et des cassettes avec la possibilité d’enregistrer des films choisis sur la télévision, je ne me suis pas privé et je me suis fait ma petite collection! C’était à La Pocatière, à partir de 1984 jusqu’à peu près l’an 2000. Puis les techniques passent, ce sera le temps des DVD, beaucoup plus complexes... J’ai alors abandonné. Au total j’avais à peu près 1500 films que je classais dans un cahier, avec petits résumés critiques découpés du *TVHebdo* et recollés. Je me suis aussi constitué un fichier avec une fiche par film, comprenant notamment le résumé en quatre à six lignes et les données du film, puis un répertoire numérique sur ordinateur avec les noms des réalisateurs, des acteurs, et diverses données. À ceux qui me demandaient : « À quoi ça te sert? », je répondais simplement qu’il m’arrivait de revoir un film, notamment avec le couple d’amis Paul-André et Marie Boily qui appréciaient beaucoup ces séances de cinéma à la maison. En une douzaine d’années, de 96 à 2008, nous avons eu l’occasion de voir 104 films, tous des classiques du cinéma, la plupart en noir et blanc, des années 50-60. Beaucoup de films français. Paul-André a particulièrement aimé *La femme du boulanger* de Marcel Pagnol, avec Raimu, et *L’Île nue*, film japonais de Kaneto Shindô où il n’y a presque aucune parole échangée. Du vrai cinéma... et bien d’autres¹.

Maintenant, les Boily ont déménagé à Québec et je n’ai plus les appareils pour voir des vidéocassettes. Je regarde mes armoires pleines de près de 1000 cassettes en me disant que bientôt, il va falloir se défaire de tout cela. Je songeais à la poubelle, mais le sieur Boily veut absolument les récupérer. Il est

¹ Voir aussi le chapitre 27, Manie des collections.

certain que ce ne sont pas mes fils ni ma fille qui s’intéresseront à ce trésor composé essentiellement de mes 1500 films, mais aussi de beaucoup de reportages divers et autres séries télévisées.

Et voilà, alors que je boucle mes chapitres et relis celui-ci pour la dernière fois (mai 2015), je puis vous confirmer que Marie et Paul-André sont venus à l’automne dernier pour recueillir ce précieux trésor. Je suis très heureux de savoir qu’il est en de très bonnes mains – je ne pouvais espérer meilleure solution – et que ce cher trésor pourra encore servir à l’occasion. Je lui ai aussi confié le fichier et la quinzaine de cahiers. J’ai quand même conservé une vingtaine de cassettes avec des reportages plus familiaux (voyages au Brésil, en Égypte, etc.) et toutes mes pièces et opérettes dont il n’aurait eu que faire.

Communion, jeux de mains et concélébration épiscopale

Je distribue souvent la communion à l’église et pour ce faire, il faut monter à l’autel et communier sous les deux espèces¹. J’aime boire le vin au calice et ne suis pas porté, comme la majorité des ministres de la communion, à tremper mon hostie dans le vin, comme s’il était de mauvais goût ou irrespectueux de poser ses lèvres à même le calice. Non, moi, j’aime les gestes francs et non hésitants ou à moitié cachés.

Je voudrais dire un mot de la façon dont les gens tendent la main pour recevoir la sainte communion. Les attitudes des gens diffèrent énormément et leurs gestes représentent bien la diversité des caractères. Toutes ces personnes qui viennent à nous, la main bien tendue, ou timidement retenue, le visage expressif ou fermé, le regard franc ou gêné...

Tendre la main est un geste tout simple et pourtant, croirais-tu ami lecteur qu’il y a presque une manière différente par personne? Les gênés, les timides qui ne vous regardent pas et lèvent à peine la main, ceux qui au contraire tendent une main franche, hardie, directe. Il y a les belles mains jeunes, fines, sculptées, délicates, des mains de pianistes comme sainte Cécile. Il y a beaucoup de grosses mains calleuses de travailleurs. Il y a les mains qui transpirent, les mains moites, les mains tremblantes.

La plupart présentent les deux mains, la gauche soutenue par la droite, parfois le contraire, et quelquefois les deux mains sont présentées en coupe. Enfin certains ne présentent qu’une seule main. Et même quelques-uns, toujours des hommes, viennent chercher l’hostie avec leurs doigts, le pouce et l’index. Certaines personnes gardent leur main presque cachée contre le corps et il faut aller à leur rencontre, d’autres avancent une main presque sur le ciboire. Quand on leur présente la sainte hostie en disant « Le corps du Christ », certains répondent fort « Amen », d’autres murmurent, d’autres encore ne disent rien. Il y a les regards niais, les regards confus, les yeux vifs et pétillants, les sérieux, les « comme distraits », ceux au regard franc, ceux qui ont l’air de vous interroger. Il y a les mains chaudes, pleines de transpiration, celles qui sont douces, les rugueuses et bonnes mains des travailleurs manuels. Et enfin, une personne est un vrai rayon de soleil : cette toute petite femme, très connue à La Pocatière pour avoir été maîtresse de poste pendant de nombreuses années, a un regard

¹ Euh! c’était vrai il y a vingt ans, ce ne l’est plus aujourd’hui...

illuminé et un sourire débordant de joie profonde. À chaque fois qu'on la rencontre, comme à chaque fois que je lui donne la communion, on se sent heureux de vivre. On croirait presque avoir rencontré le Christ en joie.

Bref, tout un monde aussi différencié que les caractères par l'écriture – plutôt que de graphologie, on pourrait parler ici, pourquoi pas, d'« hostiologie ». Il faudrait aussi souligner que certains dimanches, la lumière du soleil à travers les vitraux derrière mon dos donne à toutes ces hosties distribuées des teintes bleutées, orangées, jaunes... bref, un air de fête auquel s'ajoute parfois l'odeur de l'encens. Une ambiance de très grande fête, avec la belle musique d'orgue, c'est un hymne à la joie, un moment de bonheur.

Celui qui distribue ainsi la communion doit dire « Le corps du Christ ». Je constate maintenant que certains ministres de la communion ne disent rien et se contentent de vous regarder béatement. Moi, lorsqu'étant lecteur j'étais appelé à distribuer la communion, il m'arrivait de proposer deux paroles : « Le corps du Christ »¹, mais aussi « Le pain de vie ». Et souvent je disais les deux, en alternant : Pain de vie, Corps du Christ, Pain de vie, Corps du Christ...

Parlant de la communion, je trouve qu'il faudrait donner des petits morceaux de pain aux petits enfants, lors de la communion des adultes, comme à l'église Sainte-Geneviève de Montréal. Cela les familiarise avec ce procédé insolite auquel leurs parents participent et qui semble les exclure.

Restons à l'église, en notre cathédrale même, pour dire un mot de cette réunion de tous les évêques catholiques du Québec. À la messe du dimanche en notre cathédrale, ils étaient trente-quatre évêques officiants exactement, dont trois archevêques : Mgr Couture de Québec, le cardinal Turcotte de Montréal et Mgr André Gaumont de Sherbrooke. Il y avait même un évêque de rite oriental. Ils se réunissaient à La Pocatière, invités par Mgr Fecteau pour célébrer le 50^e anniversaire du diocèse en septembre 2001. Cela en faisait des messeigneurs autour de l'autel! J'ai pris une photo de cet événement que j'ai fait agrandir, mise dans un cadre et offerte au presbytère.

La fatigue se fait sentir, la fin des cours approche

J'ai adoré mon métier. Il ne faut pas être sorcier pour s'en rendre compte. Disons que mes compétences s'aiguisèrent, s'approfondirent avec les années. J'ai lu beaucoup, écrit, commenté, réfléchi à la didactique et à la pédagogie d'une part, mais aussi à la langue, la linguistique, l'étymologie, la syntaxe et la littérature. De plus, je disposais grâce au scoutisme et au théâtre de bons atouts de comédien pour pouvoir rendre la matière, susciter l'intérêt, le suspense, l'écoute de mes élèves. Tiens, tiens, voilà le cri de la patrouille des Hiboux de Bukavu, ma seule patrouille, qui me revient en leitmotiv : « Hiboux, à l'écoute! ». Un bon prof est un bon acteur. Et comme j'étais amoureux du français, je ne craignais pas de m'avancer, de me forcer et de forcer mes élèves. J'étais très exigeant avec eux, mais je l'étais d'abord avec moi-même, me forçant à corriger de mon Bic rouge des feuilles et des feuilles de devoirs, et ajoutant toujours une notice explicative, le soir, la nuit, en voyage parfois. Et contrairement

¹ En latin, il y a quarante ans, le prêtre disait Corpus Christi.

à la croyance étudiante, la feuille ayant le plus de rouge n'était pas nécessairement accompagnée d'une mauvaise note. Que du contraire! J'aimais encourager les bonnes copies par des exemples, des appréciations, des ouvertures nouvelles. Si j'imposais tel travail à mes étudiants, je savais qu'en contrepartie je m'imposais la correction, les retours en classe, les commentaires.

Puis, peu à peu, mes yeux et surtout mes oreilles ont commencé à décliner. Je n'entendais plus bien les réponses de mes élèves. Lorsque je faisais l'appel dans les premières semaines, j'avais de la difficulté à reconnaître les noms qui me venaient du fond de la classe. Et les élèves s'en sont peu à peu rendu compte. Je devenais de plus en plus vieux, alors qu'eux-mêmes avaient toujours le même âge. On s'éloignait de plus en plus, eux et moi. Et ce n'était pas de la faute des élèves. Je sentais que je devenais vieux jeu, en n'acceptant pas les rigolades, les déguisements, tout ce qui empêche de donner un bon cours sérieux. J'étais l'empêcheur de tourner en rond, de rigoler, de s'amuser. Les deux dernières années furent lourdes à supporter. Il fallait que j'arrête. J'avais 61 ans, alors que la très grande majorité de mes collègues avaient arrêté vers 55 ou 58 ans. Je devenais vieux et suis parti, le cœur léger. Si ce passage vous a plu, que direz-vous en lisant le chapitre 23! Vous serez contents, ébaubis, heureux, remplis de félicité, béats de satisfaction, particulièrement gais, vous sourirez avec entrain, ferez bombance, chanterez comme un pinson, vous serez en fête, comme un coq en pâte, vous vous délecterez, vous vous esbaudirez, vous flotterez dans les nuages, vous vous réjouirez, vous jouirez!

Participation sociale et culturelle active

J'ai été membre et souvent président de plusieurs organismes sociaux. Déjà avant de prendre ma retraite, j'étais membre de divers comités, mais avec la disponibilité nouvelle, j'ai accepté d'autres charges pour lesquelles je me croyais capable d'aider ma communauté. Il y aura successivement le théâtre du Cinq-Sec (de 68 à 2000), les scouts (de 69 à 79), la Société d'art lyrique de La Pocatière (de 85 à 95), le comité de pastorale paroissiale (de septembre 96 à 2002), le comité de la famille (de 2000 à 2006), le club de jeu pyramide Papyrpantoute (depuis septembre 2001), la Société du roman policier de Saint-Pacôme (de mai 2001 à 2006) et le comité paroissial d'engagement et de fraternité (de 2006 à 2013). Et je remarque que pour bon nombre de ces organismes, je fus président et/ou membre fondateur.

Mais il y en eut d'autres : le club Des chiffres et des lettres (nous étions cinq ou six), le club de Scrabble, où j'avais l'honneur d'être le seul homme parmi une vingtaine de dames d'un âge certain...

À la paroisse, on en a eu des affaires, notamment le grave problème de la réorganisation pastorale, compte tenu de la diminution du nombre de prêtres, et le départ de Fernand Bélanger après douze ans comme curé de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il fut remplacé par Jacques Lajoie, que j'ai connu comme vicaire et comme aumônier des routiers, il y a plus ou moins vingt ans. Il y aura aussi à pourvoir au remplacement des commissions scolaires dans la catéchèse pour les jeunes enfants.

De plus, deux ou trois fois j'ai été membre du jury et président pour Cégep en spectacle et Secondaire en spectacle. J'ai aussi été deux ou trois fois membre du jury lors de concours d'éloquence pour les jeunes Optimistes... dont une fois pour une finale régionale à Rivière-du-Loup.

Sept fois dont je me souviens (probablement plus), j'ai fait une conférence sur des sujets variés :

- En septembre ou octobre 1978, au nom de tous les profs lors de la cérémonie de bénédiction de la poly par Mgr Charles-Henry Lévesque, j'ai fait une causerie sur *Le plus beau métier du monde*.
- Vers 1980 à Notre-Dame de Fatima, une conférence demandée par monsieur Grand'Maison au nom des Chevaliers de Colomb, sur *La circulation automobile*.
- Vers 1990 à l'ITA, pour les professeurs, sur le métier d'enseignant je pense
- En 2003, pour les membres dont on fêtait l'anniversaire à l'AREQ (enseignants retraités), au resto La Coureuse des grèves de Saint-Jean-Port-Joli, une conférence sur le théâtre, je crois.
- À la poly vers 1985, devant les profs, avec comme sujet internet qui était en voie de devenir l'autoroute des communications.
- Encore à la poly le 22 avril 2009, devant les enseignantes et enseignants du primaire de la Régionale (Rivière-du-Loup), sur la culture générale, demandée par Paul-André Boily.
- En 2009 dans le nouveau centre culturel, par monsieur Adélard Godbout – alias moi-même et en *parsonne* – sur l'agriculture et l'ITA de La Pocatière... devant des agronomes en congrès provincial.

Comme on le voit, cela touchait à tout, mais s'il y avait à retrouver un lien, ce serait certes l'enseignement et la culture... Voyez aussi, sur le même propos, le chapitre 29. Il vous ravira, vous délectera, vous satisfera, vous comblera.

Ordre du mérite

En mai 1995, Nicole et moi sommes invités à Matane où se tient une réunion des commissaires de la région de l'Est-du-Québec. Monsieur Claude Langlais, ancien directeur et à cette époque directeur général de la Commission scolaire de La Pocatière, ainsi que Gaetan Grondin, président du conseil des commissaires de notre Commission scolaire (cet ancien prof d'anglais qui avait joué saint Nicolas en décembre 1968), ont insisté pour que Nicole et moi allions à cette réunion. Nous sommes logés et invités au repas principal, car on doit y lire quelques extraits de la fameuse *Ode au français* que j'avais écrite et qui avait eu l'heur de plaire aux commissaires.

Nous nous rendons donc en cette ville assez lointaine, sur le golfe du Saint-Laurent en Gaspésie. Et là, on me fait l'honneur de distribuer à toutes les personnes présentes une copie de mon poème, photocopiée en un poster de plus d'un mètre de haut. On me demande d'en lire deux ou trois strophes. Je m'exécute avec émotion, puis... on me décerne la médaille d'argent de l'Ordre du mérite. C'est une décoration réservée aux membres commissaires et employés des commissions scolaires, à l'exclusion des employés syndiqués. On me fait remarquer que c'est la première fois que cet honneur échoit à un professeur. Assez de fleurs, merci! N'en jetez plus! Évidemment les journaux locaux ont été prévenus, et ma photo s'est retrouvée dans l'hebdomadaire régional local.

Le 11 juin de la même année, nous sommes invités chez Tirman. Il y a là, pour un excellent repas, outre les Tirman, les Toussaint, les Coenen et les Khalil qui m'offrent pour la réception de ce prix,

dont les journaux locaux ont parlé avec grande photo à la une, un très beau livre : *Le Bouquet des expressions françaises*. C'est un dictionnaire très érudit sur toutes les expressions françaises depuis quatre siècles. Puisque mes amis les plus intimes ont pris la peine de me fêter ainsi, j'en conclus que le proverbe qui dit *Nul n'est prophète en son pays* ne s'avère pas toujours. Oui, il faut croire que ce n'est pas rien d'être le seul professeur qui ait jamais reçu cette médaille réservée aux membres et fonctionnaires des bureaux des commissions scolaires.

Concours de crèches de Noël

Un peu avant le tournant du siècle, en tant que président du comité de pastorale de la paroisse de La Pocatière (CPP), j'ai été invité à des réunions au collège avec différents prêtres et responsables catéchétiques concernant la grande région (les sept ou huit paroisses environnantes). C'étaient des réunions où l'on discutait, ma foi, de beaucoup de sujets et où bien souvent j'y perdais un peu mon latin, car je n'étais pas un habitué de ces réunions plutôt austères organisées par l'évêché et animées par Madeleine Leblanc et l'abbé Odilon Hudon. Ce dernier était plaisant, et un jour il nous fit l'heureuse surprise d'avoir invité... le pape en personne! Il se retira et alla chercher Jean-Paul II (c'était lui, évidemment, très bon imitateur de Jean-Paul II, particulièrement vieillissant).

Lors de ces réunions il m'arrivait de ruer dans les brancards, particulièrement lorsque je ne communiais pas assez avec leurs vues, parfois étroites et souvent inutiles selon moi. Lorsqu'en 1998, on se demanda quelle activité on pourrait prévoir pour intéresser toute la population – c'est le genre de question à 100 000 dollars : personne ne possède de réponse idéale –, j'osai proposer un concours de crèches. Devant l'enthousiasme provoqué par ma proposition, on arrondit les angles et on fixa les conditions. On détermina le territoire des paroisses concernées, cela pouvait faire un territoire grand comme un carré de 40 kilomètres de côté. Les crèches devaient obligatoirement être fixées à l'extérieur et non derrière une vitrine (attention à la neige et au gel), être terminées à telle date. Un jury composé de plusieurs membres irait les voir une à une et décernerait trois prix pour deux catégories (privé et commercial). Restait le plus complexe : la publicité et trouver des commanditaires, prévoir un calendrier... Accessoirement, pour susciter l'intérêt des jeunes, il y aurait un concours de dessins de crèches de Noël, administré en classes du primaire, avec là aussi plusieurs catégories d'âge, exposition, fête de remise des prix...

Je fus chargé, évidemment, de m'occuper de la chose. On trouva le commanditaire idéal : l'association des marchands du centre commercial, dont la présidente (qui était la gérante de Zellers à cette époque), s'associa à notre comité. On eut aussi l'aide de CHOX FM, la radio de La Poc. On fit faire des affiches, on fit une conférence de presse. On prévint un calendrier, on nomma les membres des deux jurys. Le public pourrait participer au choix des plus beaux dessins de crèches des jeunes, exposés dans le mail principal du centre commercial. Et enfin, le jour J, il y eut une sorte de longue procession appelée justement « Le chemin des crèches », avec Mgr Clément Fecteau, d'une longueur de 30 ou 40 kilomètres pour faire la tournée en automobile de toutes ces crèches édifiées à l'extérieur. Nous étions accompagnés par une chorale qui entonna des chants de Noël aux trois ou quatre différents

arrêts prévus. Un concurrent avait même préparé café et bouillons pour tous les participants à ce cortège particulier. Le jour de la proclamation des résultats au centre commercial, avec remise des bourses aux vainqueurs, fut un beau jour de gala. Dans l'ensemble, ce fut une très belle réussite. Et je remercie tout particulièrement mon ami Yvon Demers, membre du CPP et habitant sur notre 9^e Avenue, pour m'avoir accompagné et guidé parfois dans tous nos déplacements, car il fallait loin courir pour admirer toutes ces humbles crèches posées, montées, dessinées, dressées dans un jardin, sur la neige, parfois même éclairées et toujours faites avec amour! Nous avons eu deux couacs à déplorer : d'abord des vandales (des jeunes plus que probablement) trouvaient très plaisant de détruire ce qui avait été monté avec tant de soin et de patience, au grand dam des participants. Je pense en particulier à deux crèches de La Pocatière, celle de la Caisse populaire (monsieur Turmel, le gérant s'est mis dans une fureur incroyable contre ces lâches démolisseurs qui commettent toujours ces forfaits la nuit pour que personne ne les voie), et la très belle crèche de Pierre Lévesque qu'il avait montée avec énormément de soin entre deux arbres de son jardin. Dans son cas, les démolisseurs étaient venus deux fois et lui avaient volé son projecteur et un mouton, mais ils ignoraient qu'une des pattes de l'agneau était bien ancrée en terre, si bien que leur mouton n'aura eu que trois pattes! Que faire contre ces iconoclastes? Enfin, cette première année, il y eut une contestation légitime à Sainte-Louise, car un des trois membres du jury était un parent d'un des concurrents, chose que j'ignorais et qui était contraire à notre petit règlement, lequel interdisait expressément une telle situation. La personne en question aurait dû se désister, mais je ne l'ai su qu'après. Or cette personne avait nettement favorisé son parent. On a remis les choses en ordre, mais le ver était dans la pomme.

Ce fut tellement réussi que l'année suivante pour Noël 2000, on remit la chose sur pied. Maintenant qu'on avait déblayé le terrain, restait à remettre le train en marche et laisser voguer la galère. On changea le concours des jeunes : d'un dessin, on passa à une crèche en trois dimensions – sculptée, coloriée, dessinée, bricolée. La seule limite était de ne pas dépasser un pied de côté (30 cm). Ces crèches furent exposées dans plusieurs églises. On en a eu quelques centaines!

Quelle participation. Un gros travail! Moi, j'avais peint une très belle scène de la Nativité : crèche, Marie, Joseph, Jésus, le tout de forme un peu allongée¹. J'avais peint cela sur un grand panneau 4x8 que j'ai installé avec éclairage sur notre mur, près de la terrasse. Gare au vent!

Une autre très belle réalisation : Myriam Toussaint avait dessiné, peint et découpé des grands personnages sur *veneer*². Idem pour Ginette Lacoursière, enseignante au primaire, épouse de Pierre Poirier, lui-même prof d'éducation physique à l'ITA, tous deux de Saint-Pacôme. Des personnages hors du commun, taillés et peints dans un *veneer* grandeur normale (six à huit pieds chacun), disposés dans son jardin pour être vus de loin. Une crèche à Saint-Pacôme était particulièrement jolie, une autre aussi à Saint-Roch au presbytère. Et madame Louise Pelletier, du village des Aulnaies, avait peint sur

bois une très belle Nativité également. Que tout cela était beau, et quelles ressources chez les habitants, sur des petites routes de campagne¹.

La villa Saint-Jean

Nicole, dans les années 1990, avait eu l'occasion de travailler un ou deux jours par semaine chez une dame assez âgée, pour y faire le ménage et l'aider dans sa vie journalière. Elle aimait cela. Puis quelques années plus tard, elle aura l'occasion de travailler à la villa Saint-Jean, comme une sorte de gérante.

La première fois que j'ai eu l'opportunité de voir d'un peu plus près cette construction importante qui flanque le côté ouest de notre hôpital Note-Dame de Fatima, c'était à l'occasion d'un rallye automobile organisé par l'abbé Justin Picard, alors aumônier à l'école et qui administrait cette villa destinée à la retraite des prêtres du diocèse. Une question nous demandait quel était le saint représenté en statue sur la façade. Il s'agissait de saint Jean l'évangéliste. L'eussiez-vous deviné?

Or donc, en 1998, Nicole qui n'avait plus ses enfants à la maison et débordait d'énergie, comme toujours, elle qui avait suivi des cours de gérontologie obtint un bel emploi dans cette villa, qui commençait aussi à s'ouvrir aux personnes laïques à la retraite, mais encore autonomes.

Nicole travaille à la villa Saint-Jean à partir de février ou mars 1998, en remplacement de l'abbé Paul Bélanger – actuel directeur et ancien aumônier du secondaire 5 et aussi desservant au lac Trois-Saumons –, pour assurer les deux jours de congé par semaine de la religieuse qui est réceptionniste. Elle doit s'occuper de l'organisation de la maison, répondre au téléphone et à toutes les situations imprévues, animer les messes, s'assurer que les pensionnaires (prêtres et quelques laïcs à la retraite) n'ont pas de problème, les transporter éventuellement à l'hôpital, s'occuper du courrier, des médicaments, des bains de certains, etc. Elle a l'air de beaucoup aimer cela et cela lui fait, en plus de petites sorties et distractions, une certaine rentrée de fonds. Les deux jours seront vite augmentés à trois. Elle voudra toujours n'accepter qu'un demi-horaire. Elle a été fort appréciée et est devenue la copine de beaucoup de vieux curés. Elle a travaillé en particulier avec deux religieuses infirmières qui se sont succédé, toutes deux prénommées Fernande. La seconde en particulier est devenue la grande amie de Nicole.

Nicole a travaillé jusqu'en 2003. Il est amusant de noter qu'avant notre mariage, elle a travaillé à la Banque Générale de Liège durant cinq ans, de 58 à 63. Et quarante ans plus tard exactement, elle travaillera cinq ans à la villa Saint-Jean, de 1998 à 2003. Elle était occupée à son travail lorsqu'elle me téléphona le 11 septembre 2001 pour me dire de regarder la télévision. Nous étions au matin et c'est là que j'ai découvert l'horreur : les deux tours jumelles de New York et le Pentagone, près de Washington, avaient été attaqués par des gros avions suicides... À ce moment-là, nous ignorions tout d'Al Qaïda et de Ben Laden.

La villa, comme plusieurs édifices à vocation religieuse dans le contexte actuel, a été mise en vente par l'évêché. Mais les promoteurs susceptibles d'être intéressés par ce grand bâtiment et le

¹ J'avais copié un encart dans une page de journal, paru cinq ou dix ans plus tôt et que Nicole avait conservé.

² Feuille de contreplaqué

¹ Voir aussi au chapitre 29

vaste terrain reculent, car la construction en brique des murs intérieurs empêche les modifications souhaitées. Cela fait maintenant des années que cette villa désertée se désole, seule et sans acheteur!

Nos deux mamans vieillissent

En février 97, je reçois un appel assez inquiétant de Christian. Il me dit que si je veux encore voir maman vivante, il faudrait que je songe à venir aussitôt. Elle a été placée dans un hôpital et elle commence à décliner. Cela tombe bien, je suis justement en congé pour une semaine (milieu du trimestre). Je téléphone et réserve un aller-retour en une semaine pour Bruxelles, via Londres. Maman avait été placée dans deux ou trois établissements, au cours de ces dernières années, car Josiane chez qui elle avait eu un appartement trouvait avec logique que ce n'était plus raisonnable de la laisser seule. En effet, elle ne mangeait plus que des petites soupes toutes préparées, il lui arrivait de faire une petite fugue... et puis comme sa pauvre maman Bobo, elle commençait à oublier et à perdre la réalité. Elle ne reconnaissait plus ses amis. Exactement comme Bobo qui demandait à sa propre fille : « Mais toi, Josiane, de qui es-tu la fille, donc? ». Je me souviens qu'en 1996, lors de notre congé précédent, les cinq enfants (et conjoints) s'étaient réunis chez Josiane, pour voir ce qu'on pourrait, ce qu'on devrait faire concernant maman. Ninou administrait son pécule et Josiane et Jean-Pierre la surveillaient de très près, mais on sentait qu'elle n'aimait pas être ainsi dans une institution...

À la fin, elle fut placée au troisième étage de l'ancien hôpital des Anglais, au nord de Liège. Et c'est là que je la vis, avec Marie-Ange qui me servit de chauffeur durant cette semaine fort occupée. J'avais peur qu'en me reconnaissant, elle ne s'étonne et ne s'inquiète de l'absence de Nicole et ne suppose que j'aie été rappelé pour la revoir. Mais non! Elle me reconnut, comme si je l'avais quittée la veille. Très douce, elle commençait aussi à fabuler. Elle me disait, en désignant la fenêtre : « Regarde, ils m'ont ramenée à Fléron ». Elle se croyait revenue dans le village de sa naissance, là où elle vécut une jeunesse si heureuse jusqu'à ses vingt-six ans. Elle était aussi devenue incontinente et refusait de s'alimenter. Même si en douceur, on lui expliquait qu'elle devait se nourrir, elle disait des grands oui, oui. Mais sa bouche, ses mâchoires restaient obstinément fermées. Si bien qu'on dut la perfuser, mais il lui arrivait d'enlever le goutte-à-goutte, alors on devait l'attacher et cela me faisait mal! Elle priait beaucoup et nous invitait à réciter des *Je vous salue, Marie* avec elle. Je vis l'aumônier et demandai si on pouvait aller à la messe avec elle dans sa chaise roulante. Il me dit oui. La communion fut tout un problème, elle voulait communier, oh! oui, mais ses mâchoires restaient obstinément closes. On dut forcer les lèvres et introduire de force un minuscule bout d'hostie.

Un autre jour, lorsque nous sommes arrivés, elle était sur sa chaise roulante et se retrouvait seule dans une grande salle. À quoi pouvait-elle bien penser? On avait tous hâte, pour elle, de voir la fin de cette misère, de ce calvaire, de cette solitude aussi...

Un jour en arrivant à l'hôpital, nous avons croisé Franz et Michèle avec lesquels on a parlé quelques minutes, histoire de se rappeler le beau Rallye-Hock, neuf ans plus tôt. Et Michèle, la seconde épouse de mon cousin, insistait pour que nous recommencions l'expérience. Mais beaucoup d'eau avait coulé

sous les ponts. Tante Madeleine, tante Zette venaient de disparaître, et oncle Jacques, et notre cousin Pierre, et Guilou, la femme de Kik. Et puis, le goût n'y était plus.

Tante Marthe aussi était très fragile. J'ai été la visiter dans le petit appartement qu'elle occupait à Aubel, pas loin de chez Gilberte. Sur les conseils de cette dernière, on ne lui a pas parlé de l'état de maman pour ne pas atteindre son propre moral, à elle. Étant à Aubel, j'en ai profité pour acheter deux ou trois pots de bon sirop Meurens, et déjà ma semaine touchait à sa fin. Il fallait rejoindre mes pénates. C'est extrêmement douloureux de dire au revoir à sa maman en sachant très bien que c'est la dernière fois qu'on l'embrasse. Ma maman nous a quittés le 18 mars 1997, veille de la Saint-Joseph, son patron.

Née en 1912, comme ma maman, la mère de Nicole lui a survécu quatre ans. Elle vivait courageusement toute seule et s'en tirait fort bien. Mon beau-père est décédé en 1984. Nous étions en Belgique en octobre 1999 avec Nicole et Nathalie, chez elle à Fléron, lorsqu'elle eut une attaque, un AVC qui lui paralysa un côté et il fallut l'hospitaliser. On alla souvent la voir et nous rentrâmes au Québec à la fin de notre trop bref séjour. Puis, Nicole retourna en Belgique en janvier 2000, mais ce fut pour l'enterrement de sa maman, hélas disparue quelques jours avant son arrivée. Elle rentra après une semaine ou dix jours. La gestion de ses biens fut confiée par les trois enfants à l'aîné, Jean-Marie, qui était comptable et le plus avisé des trois pour défendre ses intérêts et voir au partage. Je me souviens qu'un jour de 1999, alors que la maman venait d'être hospitalisée, il y eut réunion des trois couples pour discuter déjà de cette administration des biens et du partage futur... Je me suis levé pour sortir. Mes deux belles-sœurs m'ont demandé où j'allais. Je leur ai dit que je ne désirais pas assister à cette discussion, que je n'avais rien à y faire et que je pensais que les trois frères et sœurs étaient amplement capables de régler leurs problèmes tout seuls. Elles ont compris le message et se sont également retirées de la table. Je suis quasi certain que si elles étaient restées, elles auraient mis beaucoup de bâtons dans les roues et auraient peut-être provoqué des paroles et des gestes qu'on risque de regretter longtemps. Car il y avait de la tension dans l'air. Mais tout s'est bien déroulé...

Deux appels dramatiques

C'est au téléphone que j'ai appris le décès de ma maman.

J'étais à la salle des profs et Nicole m'appela au téléphone. Lorsque je vins et que j'entendis ce qu'elle m'annonçait (on venait d'appeler de la Belgique à la maison), je me souviens que j'ai hurlé « Non! », puis il a fallu que j'aille donner mon cours... C'était le 20 mars 1997, le lendemain de la Saint-Joseph. Je suis sûr que c'était une petite attention spéciale de la part de son saint patron, qui voulait la fêter comme elle le méritait lorsqu'elle entrerait au paradis... Ma mère était une sainte femme qui en a supporté toute sa vie, alors qu'elle était née et avait été élevée dans un milieu bourgeois qui la promettait à l'insouciance. Elle fut la plus éprouvée, deux fois veuve avec cinq enfants admirablement élevés, n'ayons pas peur de le dire! Elle avait 83 ans.

Trois ou quatre mois plus tard, je reçois un courriel de Gilberte, ma cousine, sur lequel je lis une phrase qui éveille ma curiosité et m'inquiète en même temps. Elle disait : « C'est étonnant comme nos deux mamans se sont suivies si vite. Qui aurait cru cela, car ma maman n'était pas malade, n'avait

rien... » J'ai pensé : ou bien tante Marthe est hospitalisée elle aussi, ou bien... Oui, hélas, c'était bien ce que je craignais, elle aussi nous avait quittés sans crier gare. Mais je n'ai jamais vraiment bien su comment ni quand. Ici au Canada, on est parfois un peu isolé. Chère tante Marthe, je pense à toi!

Le second appel, c'est au début juillet 2002, mais il faudra attendre une quinzaine de lignes pour en prendre connaissance, cher et impatient Anagnosophile....

On me gâte

Ce 25 mai 99, pour mes 61 ans, repas princier à midi, et pourtant simple :



Cadeau de P.A. Boily : son bouddha aux longues oreilles, au ventre grassouillet et à la pomme. Un de ses trois objets les plus personnels, me dit-il. Je parle du bouddha par rapport à P-A, et non de la pomme par rapport au bouddha! Quel cadeau!

Carte virtuelle d'Yves : une planche à voile.

Souper : asperges aux spaghettis et vin blanc

Le dimanche précédent, nous sommes allés au restaurant Le Bangkok, à Montmagny, et j'ai vu le film *Les enfants de Lumière* (TB), et revu le film *Guerre et Paix* à la TV.

C'est Tolstoï qui a dit : « Aimer la vie, c'est aimer Dieu ».

Étape 6

Heureuse retraite – juillet 1999 - 2004

Deux appels dramatiques (suite)

Vous vous rappelez les deux appels dramatiques annoncés. Je vous ai raconté le premier à la fin de l'étape précédente, Juste ci-dessus. Non, non, ce n'est pas si loin dans vos souvenirs, voyons... Rappelez-vous, sapristi! Vous le lûtes il n'y a guère de temps. Ou naguère, en un mot. Juste ici plus haut, quelques lignes à peine. Oui. Eh bien, voici le second de ces appels dramatiques.

C'est au début juillet 2002, et c'est à la maison cette fois – c'est normal, car je ne vais plus à l'école, je suis retraité et ce sont les vacances.

Le téléphone sonne, je décroche et étonnamment, c'est Xavier à l'autre bout du fil. Ce n'est pas du tout naturel que mon neveu Xavier, le troisième enfant de Christian, nous téléphone. Il s'est passé quelque chose. On essaie de deviner. Quoi? Qui? C'est terrible comme la pensée file à toute allure à ces moments-là. Et ce que j'entends confirme mes pires prédictions... « Mauvaise nouvelle, c'est Christian... – Quoi! Christian? Qu'est-ce qui s'est passé? – Il s'est noyé! – Hein? Oh! non. Mais comment? – Il est mort par accident, en nageant pour... – Mais ce n'est pas possible, il nageait bien, mon frère! » Et puis, calmement Xavier me raconte brièvement ce qui s'est passé en réalité. Atroce!

Reculons de quelques mois, en été 2001. Il y a bien longtemps, puisque c'était avant le fameux 11 septembre 2001. Christian et Betsy étaient venus nous voir, en été cette fois. Ils étaient déjà venus une seule fois, en hiver. À l'aérodrome de Montréal, comme toujours, il y a foule lorsqu'arrive un gros porteur venant d'Europe. Soudain, Nathalie qui m'accompagnait me dit : « Les voilà! – Où ça? – Ben là, juste devant nous... » Je ne les voyais pas et maudissais deux personnes drôlement habillées en bleu qui me voilaient la vue. Nathalie insiste : « Mais oui, là! C'est eux, Christian et Betsy! » Et alors, j'ai vu et j'ai compris : les deux personnes en bleu, c'était eux. Ils avaient été se changer dans les toilettes pour nous faire la surprise de notre vie. Ils étaient déguisés en Nanesse et Tchanchès, les fameuses marionnettes liégeoises, avec leur sarrau bleu, leur foulard rouge de mineurs et leur petit bonnet rond! C'étaient eux les imb... qui m'empêchaient de les voir! On a eu l'occasion de les prendre en photo dans leur beau costume, et cette photo est au mur entre notre salon et la cuisine depuis maintenant douze ans.

Nous avons eu de très belles vacances. D'abord loger chez Franz (son filleul) et Shirlée. Puis le lendemain, nous avions prévu un voyage vers Ottawa, puis Niagara Falls (un des plus beaux spectacles au monde, selon mon frère) et retour par Toronto, la tour du CN, Upper Canada Village, sur le fleuve (ce qu'on y a ri avec Christian, qui s'était mis une grosse moustache et des rouflaquettes bleues, confectionnées avec de la laine trouvée chez un artisan teinturier local), puis Montréal et le Festival d'été. Avant de rentrer à La Pocatière, une halte aux chutes de la Chaudière au sud de Québec, et nous voilà à la maison où nous embrassons Nicole qui nous attendait. Ce fut vraiment un séjour merveilleux.

Nous avons aussi été voir le spectacle *La fabuleuse histoire d'un Royaume*, dont j'ai déjà parlé. Près de La Baie, nous logions dans une vieille maison servant de gîte du voyageur où nous partagions la même salle de bain avec Christian et Betsy. Après avoir pris son bain, Nicole revenue dans la chambre me dit : « Mon Dieu, j'ai oublié ma petite culotte dans un coin de la salle de bain ». Je vais voir, mais la toilette était occupée... Peu après, Christian frappe à notre porte et nous demande si c'est à nous la petite culotte oubliée derrière la porte de la salle de bain. C'est Betsy qui l'avait vue, mais jamais elle n'aurait osé venir nous avertir de cet oubli... On a bien ri.

Il était prévu que nous rentrions en Belgique pour un congé en 2002, et comme ils avaient beaucoup apprécié les deux voyages que nous avions préparés pour eux, ils ont convenu de nous préparer pour l'an prochain une petite croisière sur le Rhin et dans la Forêt-Noire. C'était un endroit qui m'attirait et où de belles photos avaient été prises, notamment pour en faire des puzzles. Alors on se préparait

à partir au mois d’août. Nous savions que Christian avait entrepris quelques démarches pour ce petit voyage de deux ou trois jours. Et puis, fin juillet, ce terrible appel de Xavier...

Christian s’est noyé!

Avant notre arrivée imminente, ils ont décidé de prendre un peu de repos (il allait entrer en mi-retraite) dans la maison de Ninou et Jean-Luc en Vendée, pour se reposer deux ou trois jours. Ils vont sur une plage tranquille, et pendant que lui entre dans l’eau elle reste sur la plage pour garder les affaires personnelles. Il revient et lui dit : « Fais attention, les vagues sont fortes ». Et elle va dans l’eau, il s’assied dans le sable. Il n’y avait guère de monde à cet endroit, car c’est une plage non gardée. Il y avait juste un véliplanchiste un peu plus loin. Soudain Christian, voit Betsy qui fait de grands signes de bras. Il lui répond, puis se rend compte qu’elle continue à faire des signes et peut-être à crier. Il se dit : « Elle est mal prise », il fait signe au véliplanchiste et se précipite lui aussi dans l’eau...

La suite est reconstituée par Betsy et le témoignage du véliplanchiste. Betsy se souvient qu’elle a essayé de revenir sur la plage, mais en vain. Elle se fatiguait, luttait, n’en pouvait plus de faire des signes et de reculer malgré elle. Alors, n’en pouvant plus et totalement épuisée, elle décide de se laisser aller et ne lutte plus. Elle veut se laisser noyer... mais l’homme sur sa planche est arrivé juste à temps pour la voir disparaître sous ses yeux. Il plonge le bras, saisit ses cheveux et la tire sur sa planche. À ce moment il voit Christian, pris à son tour dans le tourbillon furieux des vagues contraires, mais il ne peut s’occuper des deux en même temps. Il ramène Betsy sur le sable de la plage, où des gens commencent à affluer et ont prévenu les secours. Le véliplanchiste retourne pour sauver Christian, mais hélas, il arrivera trop tard. Christian, malgré sa force, malgré son expérience, aura été la victime de ces vagues qui vous emportent malgré vous.

Betsy s’est réveillée dans un lit d’hôpital. Elle s’inquiète de ne pas voir son mari, et on lui apprend qu’il s’est noyé pour la sauver! Voilà la tragique histoire qui emporta la personne qui m’était le plus proche au monde, à part Nicole évidemment.

Allions-nous avancer d’une semaine notre départ pour assister à des funérailles? Nous avons préféré ne pas le faire, et sommes arrivés en Belgique par Paris et Charleroi, chez José, puis Champagne, tout en douleur.

Théâtre et opéra de qualité

Vous le savez, pour le théâtre j’ai mis en scène un certain nombre de pièces (certainement une cinquantaine). J’en ai écrit la moitié, mais j’en ai vu beaucoup plus. Déjà au collège de Bukavu, puis à Liège au Théâtre du Gymnase, puis ici au Québec, lorsque nous montions une pièce avec le Cinq-Sec. Chaque mois de mai nous voyait aller à Québec avec la troupe pour une journée de récompense qui se soldait presque toujours par une visite du Grand Théâtre (avec le guide, la murale, la grande scène, la grande salle...), un bon souper dans un resto et une soirée au Colisée, au Théâtre du bois de Coulonge ou au Trident. J’ai certainement vu ainsi, d’année en année, une vingtaine de pièces.

Puis, avec Nicole, pendant une dizaine d’années – dont deux ou trois avec les Tirman – nous nous sommes abonnés au Théâtre du Trident pour cinq pièces par an. Très bien!

Et enfin, pendant une petite dizaine d’années nous nous sommes aussi abonnés à l’Opéra de Québec pour trois, puis deux spectacles par an. Nous avions toujours les mêmes places, presque au centre de la première rangée du premier balcon. C’était parmi les plus belles places. Nous quittions La Poc vers quatre ou cinq heures, allions garer la voiture quelque part, partions en quête d’un petit resto rue Jacques-Cartier, puis filions au Grand Théâtre pour huit heures moins le quart. Nous avons vu beaucoup de beaux spectacles et avons pu aiguïser notre sens critique. Il nous arrivait de ne pas aimer la mise en scène ou tel jeu d’acteur, telle voix, les décors trop simplistes, ou de nous extasier devant la grandeur des chœurs, la chaleur d’un solo, le jeu, la mise en scène. En rentrant la nuit à La Pocatière, nous ne manquions pas de discuter de ce que nous venions de voir, Nicole et moi...

Mais tout a une fin, hélas, et ce sont principalement mes yeux qui sont à l’origine de cette rupture. J’avais de la difficulté à conduire la nuit, et si le temps était nuageux, pluvieux, brumeux ou neigeux, cela n’arrangeait pas les choses. Deux fois, je crois, nous avons préféré loger à Québec. Mais il était temps de songer vraiment à sonner la retraite et à interrompre le charme. Nous avons beaucoup apprécié cette expérience, d’autant plus que nos déplacements étaient aussi toujours l’occasion d’un bon petit souper à deux, en amoureux, rue Jacques-Cartier ou rue Saint-Jean...

Changement de millénaire

Je reviens un peu en arrière dans l’écoulement du temps, puisque je vous ai déjà parlé de la mort accidentelle de mon cher Christian qui eut lieu en 2002.

Quand on y repense bien, la nouvelle année et même les changements de décade sont de belles fêtes. Mais se dire qu’on va changer de siècle, la plupart des gens ont connu cela une seule fois dans leur vie. Et beaucoup aussi n’ont jamais eu cette opportunité de vivre cela. Je pense par exemple à mes parents, qui ont vécu de 1909 à 1940 pour lui et de 1912 à 1997 pour elle. Mais que dire lorsque soudain vous passez dans un nouveau millénaire! Je ne veux pas jouer au Monsieur de La Palice et vous dire que cela ne se produit qu’une seule fois en mille ans. Et même, pensez-y bien une seule fois en 1999 ans. Par exemple entre le 2 janvier 1001 et le 31 décembre 2999, cela fait bien 1999 ans et un seul changement de millénaire dans tout ce paquet d’années. Eh bien nous avons connu, vécu ce grand changement!

Je me souviens pertinemment que lorsque j’étudiais au collège de Cost-Bukavu – j’avais alors entre 11 et 17 ans –, je me souviens, dis-je, qu’il m’est arrivé plusieurs fois de penser à l’an 2000. J’espérais de tout cœur que je vivrais assez vieux pour connaître ce tournant. Je me disais 62 ans, c’est vieux, mais il y en a plusieurs qui dépassent cet âge. Et si auparavant on avait l’habitude de clamer : « Voir Naples et puis mourir », moi je me disais : « Avoir 62 ans, voir le troisième millénaire et puis mourir! »

Il faut ici que je corrige tout de suite une grave erreur, facilement pardonnable. Le changement de millénaire a bien eu lieu un an après celui que nous avons erronément fêté. En effet, le deuxième millénaire s’est achevé le 31 décembre 2000 à 23 h 59 et soixante secondes. Pourquoi? Parce que toute la durée de l’an 2000 marque la dernière année de ce deuxième millénaire – et non la première

du troisième —, comme l’an 100 était bien la centième année du premier siècle. Pourquoi? Mais parce qu’il n’y a jamais eu d’année 0, voyons! Le calendrier a bien commencé (théoriquement) le 1^{er} janvier de l’an 1 et non de l’an 0! Pensez-y...

Mais on comprend que les gens (le monde entier) aient fêté le passage à l’an 2000, entre le 31 décembre 1999 et le 1^{er} janvier 2000, comme le fameux passage au troisième millénaire, même si, je le répète, il y a une erreur d’un an. Pourquoi comprend-on bien cela? Pour deux raisons : d’abord les chiffres par écrit et même oralement : on passe de mille et des... à deux mille. Bon, c’est bien visible et cela s’entend bien aussi. Donc, les gens pensent naïvement que c’est ici qu’on change. Je le répète, l’erreur est normale. Et seconde raison : la peur du fameux bogue informatique dont on nous avait rebattu les oreilles pendant des mois. Toutes les machines informatisées, et il y en avait dans tous les domaines, depuis les ordinateurs jusqu’aux ascenseurs, en passant par les guichets automatiques, tout cela risquait d’imploser, car les programmes n’avaient souvent pas prévu le nouveau chiffre de l’année avec un 2. Et on risquait d’avoir des refus de travailler devant l’inconnu. Moi, j’y ai cru longtemps à ce bogue attendu. Beaucoup de techniciens dans les banques, les grands magasins, les gros navires, les télécommunications, les armées, avaient corrigé ces défauts avant qu’on y arrive. Mais tout n’a pas été corrigé et... rien ne s’est produit. Comme quoi les prophètes de malheurs, de catastrophes et de paralysie générale n’ont pas eu raison. Heureusement!

Ceci dit, nous avons fêté ce réveillon spécial chez les Toussaint, avec Nathalie et Yves et nos amis belges traditionnels,. Nous avons même fait un grand feu de joie à l’extérieur, allumé nos torches et fait une sorte de promenade au flambeau par un temps magnifique dans la belle neige du Québec, par une nuit splendide!

L’année suivante, alors que le vrai troisième millénaire nous tombait sur la bosse, nous avons réveillé plus normalement, comme une année ordinaire...

En vrac

2 avril 2001

« Tu as le corps d’une vierge de vingt ans au saut du lit. On dirait une sirène. » Paroles exactes que j’ai prononcées ce lundi matin. Et nous ne sommes pas le 1^{er} avril! Quelle mouquère... je parle de ma femme, là, ma Nicole au saut du lit!

« Québec, ce pays quatre fois colonisé : culturellement par la France, économiquement par les États-Unis, institutionnellement par l’Angleterre et politiquement par le Canada. » Gilles Vigneault (TB)

12 avril 2001

Il y a quarante ans exactement que Youri Gagarine fit son premier vol dans l’espace. Je n’avais même pas 23 ans.

Il y a vingt ans fut lancée la première navette spatiale américaine, Columbia. Et le même jour (ou presque car c’était en fait le jeudi saint de 1981), il y a 20 ans que j’ai fumé ma dernière cigarette. En effet, c’est le Vendredi saint de 1981 au saut du lit que j’ai arrêté pour toujours (voir plus haut).

Lectures

J’ai dit quelque part ailleurs¹ combien je lisais et quelles étaient mes sources de lecture (notamment le père Cooreman à Kisantu). Ici à La Pocatière, c’est sans nul doute Bernard Pivot qui me guida dans mes achats et mes lectures avec *Apostrophes* puis *Bouillon de culture*. Mais il y en eut d’autres : Patrick Poivre d’Arvor, animateur TV sur France 1, *Un livre un jour* animée par Olivier Barrot, Denise Bombardier, etc. Et en 2013, la belle émission *La grande Librairie*. En octobre de cette année-là, j’ai fait beaucoup d’achats de livres : j’en ai commandé et acheté six : Éric-Emmanuel Schmitt *Les perroquets de la place d’Arezzo*, Jean d’Ormesson *Un jour, je m’en irai sans en avoir tout dit*, Hubert Reeves *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Marie Darrieussecq *Il faut beaucoup aimer les hommes*, prix Médicis 2013, Alice Munro *Les lunes de Jupiter*, prix Nobel 2013, et une pièce de théâtre que j’ai dû commander en Belgique, via Marie-Ange, car elle n’était pas encore commercialisée au Québec : Florian Zeller *Une heure de tranquillité*, jouée alors à Paris avec Fabrice Luchini. Un bon acteur et un très grand officier de la langue française.

En tout, j’estime avoir acheté entre dix et quinze livres par an – cela fait au moins un par mois, pendant trente ans! Et cela ne tient pas compte de ceux qui me furent offerts, comme la vingtaine de Simenon réunis en deux tomes dans la collection La Pléiade, donnés par mes sœurs en 2008 pour mes 70 ans, ou de quelques classiques pigés dans les bibliothèques.

Deux nationalités (et toujours pas de droit de vote) pour Nicole

Nicole et Nathalie sont toujours restées Belges. Pour Nicole, cela pouvait se justifier au début de notre séjour ici, pour éviter les éventuels problèmes au cas où il m’arriverait quelque chose et qu’elle eût dû retourner en Belgique. Pour Nathalie, c’était plus par esprit conservateur à l’égard du pays où elle est née.

Les trois garçons et moi sommes rapidement devenus Canadiens, surtout pour faciliter le maintien de nos emplois.

Cela fait que Nicole, durant presque toute sa vie, n’a jamais pu voter. Non pas qu’elle ait pu et se soit abstenue, non. Elle aurait voulu qu’elle ne pouvait pas car en Belgique, la première fois qu’elle aurait pu et dû voter², elle venait d’avoir 21 ans, l’âge légal pour voter. Mais par un effet bizarre des listes et recensements, alors que les élections avaient lieu en mars ou avril 1961, elle eut la surprise d’apprendre que son nom n’avait pas été inscrit sur les listes électorales. Rien eu à faire.

Puis nous avons été en Afrique durant quatre ans, et aux élections suivantes nous n’étions plus inscrits dans les registres communaux; puis ce fut le Canada où elle n’a jamais pu voter. Et voilà! Bizarre quand même. Mais tout vient à point à qui sait attendre, dit-on. Et Nicole et Nathalie se sont enfin décidées, après insistance d’Yves et de moi-même. Elles ont donc fait leur demande et sont enfin devenues citoyennes canadiennes en 2011. Cela a pris des mois. Et, bizarrerie des circonstances, elles

¹ Chapitre 19

² Le vote est obligatoire en Belgique.

sont toujours Belges, car la Belgique accepte maintenant la double citoyenneté. Elles doivent même voter par correspondance en Belgique, alors qu’elles ne connaissent même pas les partis en présence!

2003 ou 2004

Décès de Noëlle Cornélissen (Colpaert), après une maladie rarissime. Elle n’avait plus la maîtrise de ses mouvements, de ses mains (pour manger, s’habiller, ouvrir ou fermer une porte) et avait en plus perdu sa conscience locomotrice. Elle se retrouvait dans le pas d’une porte sans savoir si elle entraît ou si elle sortait. Elle choisit un éclair au chocolat, lors de notre visite à Bruxelles, car c’était plus simple à empoigner. Elle le tenait comme on tient une batte de baseball...

Qui trop embrasse mal étreint

Un soir de réveillon, nous devons être en 2002 ou 2003. Les Toussaint avaient des problèmes avec leur puits ou leurs égouts, et ils expliquaient que depuis quelques jours, pour se laver et se doucher ils allaient au cégep. Michel a alors parlé de la salle de gymnastique, avec les agrès de différentes natures, et je me suis mis à penser que je pourrais peut-être profiter de ces installations pour m’assouplir et me renforcer. Je trouvais qu’avec les années je m’empêtais et attrapais facilement un tour de reins, ou un mal de dos. Cela ne pouvait que me faire du bien. Et voilà comment, tranquillement et sans en avoir l’air, pendant presque trois ans j’allai deux fois par semaine faire mes exercices au tapis, puis aux instruments, pendant une heure. On était suivis par une spécialiste, Annick Ouellet¹. On recevait un programme à suivre durant un trimestre et on nous disait bien qu’il ne fallait pas forcer aux instruments pour les cuisses, les bras, les chevilles, le souffle... En réalité j’ai eu, me semble-t-il, plus de mal que de bien. Et je pense en fait que je poussais trop loin mon régime. Durant quelque temps, j’ai aussi, surtout en hiver, été à la piscine. J’y faisais dix longueurs, puis séance de sudation dans le sauna.

J’ai arrêté en mai 2006, un peu avant nos vacances en Belgique. Et je n’y suis plus allé après notre retour, car je soupçonnais ces séances de me faire plus de mal que de bien, surtout les exercices de force, mais aussi les exercices pour le souffle. Depuis lors je fais surtout de la marche et de la natation en été. Et je me sens beaucoup mieux, même si je me trouve trop « enveloppé » comme on dit. Mes exercices de marche se font surtout en semaine vers 11 h du matin, quand je vais chercher le courrier à la poste, avec quelquefois une pointe jusqu’à la pharmacie pour y acheter un ou plusieurs de mes trop nombreux médicaments, et aussi à la caisse populaire tous les jeudis, il faut bien un peu de monnaie pour vivre!

Je dois dire que je crois que si mes problèmes de maux de dos ont tendance à disparaître, c’est essentiellement grâce à un petit programme très facile de cinq exercices d’assouplissement qu’il faut faire tous les jours en étant sur le lit. Cela dure une à deux minutes et c’est excellent. 1) Couché sur le dos, bien plat, les mains derrière le cou, on relève les genoux, on croise les genoux, et on tire avec la jambe droite les deux jambes vers la droite; puis avec la gauche placée au-dessus de la droite, on

tire les deux jambes vers la gauche. 2) On revient à la position de départ, mains sous le cou et jambes repliées, puis on fait successivement le dos creux ou le dos rond. Quatre ou cinq fois lentement. 3) On relève le bassin, appuyé sur les deux pieds (jambes toujours pliées). 4) On accroche les genoux avec les mains et on approche les genoux le plus près possible de notre tête (position fœtale). 5) Enfin, retour à la position des jambes pliées, on lève la tête et le tronc, bras tendus vers le haut le plus loin possible. Une fois. Ce n’est vraiment pas long, mais je considère que c’est une série d’exercices vraiment bénéfiques : miraculeux!

Avant, j’ajoutais un exercice sur le ventre, les mains repliées à côté des épaules. Il suffisait de se redresser sur ses bras en arquant le plus possible le dos. Mais j’ai arrêté cet exercice, car avec ma rupture de ligament à l’épaule droite je sens que cela m’est difficile, voire impossible.

Étape 7

makala.be – 2005 - juin 2010

Balades de Nicole

Si je fais encore quelques exercices et quelques marches, que devrais-je dire de ma petite épouse qui trime et trame sans arrêt? En wallon, on dirait plus judicieusement : qui *trafteye tofer*.

À près de 70 ans, Nicole fait beaucoup de sport. Elle marche beaucoup, en plus de souvent faire ses courses à pied. Elle pratique deux ou trois séances de gym par semaine.

Et elle va assez régulièrement à Québec en autocar avec des membres de la FADOQ (association de personnes âgées). Cela ne lui coûte pas cher et elle dispose d’une journée entière pour flâner dans les magasins du centre commercial de Sainte-Foy. Elle apprécie beaucoup et participe ainsi cinq ou six fois par an...

Un environnement qui évolue peu à peu

À l’occasion, quelques transformations viennent modifier notre environnement. D’abord dans notre jardin et autour de la maison. Nous avons cinq arbres, deux épicéas bleus du Colorado, deux érables et un bouleau pleureur. Je coupai d’abord le bouleau, car ses longues branches et ses feuilles venaient sur le petit toit (terrasse au-dessus du salon) et empêchaient l’écoulement des eaux. De plus il était très proche de la maison et j’avais peur (avec raison) pour le drain. Puis, je fis abattre un des deux érables pour complaire à monsieur Ouellet, propriétaire des bureaux derrière la maison, et lui permettre de stocker la neige sur l’ancien chemin à côté. Cela se justifiait depuis que le terrain sis au sud de la maison avait changé lui aussi : la pelouse avait, hélas, été transformée en asphalte pour le stationnement du gros bureau qui fut érigé presque derrière chez nous. Heureusement un peu sur le côté, ainsi nous gardions notre vue vers le lointain. Et puis ce sont les ormes chinois de la haie qui ont disparu. Je parle toujours de ceux qui étaient au sud de notre petite parcelle. J’ai fait installer des thuyas. Cela me fait une belle économie de temps perdu à tailler au prix de mille efforts ces grands

¹ *Auprès de laquelle Nicole a suivi durant des années des cours de Pilates ou de danse rythmique, comme elle en avait aussi enseigné aux personnes âgées.*

ormes niaiseux, qui parfois étaient remplis de chenilles. Cela se fit progressivement depuis les années 1995 à peu près.

Plus récemment on a procédé à l'érection d'un nouvel aréna, de juin 2006 à juin 2007. J'ai bien suivi et photographié tous ces travaux. C'est un des avantages de la retraite : elle vous donne du temps libre pour aller voir ces grands travaux.

Retrouvailles Claude, Jacques, Michel, Jean, Axel...

Ce fut d'abord Claude Jaumin le plus fidèle compagnon de mes six ans au collège¹. Un jour de l'an 2000, je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il devient ce cher ami, qui fut mon compagnon et mon rival en classe durant ces six années passées à Cost-Bukavu? » Et j'ai commencé à chercher sur internet. Je savais qu'il avait entrepris à Louvain des études de médecine. Mais où en était-il maintenant, après un demi-siècle? Je cherchai et finis par trouver l'adresse d'un chirurgien à Verviers. Ce pouvait être lui. J'avais, toujours grâce à internet, son numéro de téléphone et j'appelai de La Pocatière. C'était bien lui! On s'est donné notre adresse courriel et les échanges ont commencé.

Enfin je l'avais retrouvé, ce vieux copain qui fut de toutes mes activités ou presque. Quand les classes étaient achevées et qu'on se retrouvait en récréation, le flot des élèves débouchant sur la patinoire, cinq fois sur six nous nous retrouvions tous les deux au même endroit, avec les mêmes amis. Et on continuait les mêmes conversations. Il fut scout, je le fus aussi – mais plus longtemps que lui –; je fus servant de messe, lui aussi; il aida au théâtre, je participai également; nous nous sommes occupés de distribuer les livres de bibliothèque tous les deux, nous aimions moyennement le sport, nous avons appris le bridge ensemble, et quoi encore? On se retrouvait souvent préoccupés par nos études, que nous révisions ensemble. On partageait presque toujours la même table. Nos bureaux se voisinaient à l'étude et nos chaises à la chapelle. Nous étions aussi durant un ou deux ans, peut-être les deux seuls élèves à être abonnés au journal *Tintin* que nous recevions par courrier bateau. Et surtout, il ne faudrait pas oublier qu'en six ans, nous avons eu exactement les mêmes cours aux mêmes heures et dans les mêmes locaux. Si je regarde les listes de nos classes de septième préparatoire (6^e primaire) jusque la poésie (deuxième latine) au collège Notre-Dame de la Victoire, nous sommes les deux seuls élèves auxquels cela est arrivé. Ça aussi, il faut le faire! Et au départ, chez le frère Étienne, nous étions 37!

Il me présenta Sabine, je lui présentai Nicole. Il avait quatre enfants lui aussi et était resté en contact avec certains anciens camarades comme Jean-Marie Gille. Lorsque nous sommes rentrés en Belgique, en 2002, nous n'avons pas manqué d'aller le voir. Ils nous invitèrent à souper, son épouse (pédiatre) et lui qui avait fait carrière en neurochirurgie². Ce fut une soirée très agréable, remplie de souvenirs. Ils ont remis le couvert en 2006 dans leur très jolie demeure avec grand jardin. On s'écrit à l'occasion. Nous ne fréquentons pas le même monde, et c'est normal, vu nos professions respectives.

¹ Voir chapitres 11, 15 et 16

² Je viens de voir, en corrigeant, que j'avais écrit « en euro-chirurgie ». C'est sans doute un lapsus scripturæ, mais il y a peut-être du vrai là-dedans!

Nos métiers nous ont entraînés sur des voies différentes et sur des continents différents, mais nous sommes vraiment heureux de nous être retrouvés.

Un jour de 2003 je reçois un courriel étrange, dont l'auteur me disait en gros qu'il avait vu mon nom sur une liste d'anciens des pères jésuites ou à propos de mes pièces de théâtre, et il me demandait : « Seriez-vous André Bonsang que j'ai connu à Bukavu dans les années 51, 52? » Et c'était signé Jacques Beaufort. Si je connaissais Jacques Beaufort! Je m'en rappelais très bien même, un grand, costaud, blond roux, plutôt bel homme, sportif (meilleur en sports qu'en classe). Il faisait à cette époque les humanités modernes, avait ce qu'on appelle une grande gueule, mais pas méchant du tout. Il était un an en dessous de moi. Nous ne nous tenions pas ensemble mais on se connaissait bien, comme se connaissent tous les internes du même âge à peu près, qui fréquentent les mêmes murs de la même école pendant des années.

Tout heureux, je lui réponds qu'il ne s'est pas trompé. Et là, un dialogue quotidien fait de trois, quatre, dix courriels remplis de souvenirs communs va durer des mois et des années. On est devenus vraiment amis. On pratiquait le même humour. Il avait vagabondé « d'un job à une jobine », d'un premier à un second mariage, mais il était très fort en informatique. On parlait beaucoup du collège, on s'envoyait des photos qu'il modifiait à son gré. Il était né rue Saint-Julien à Outremeuse, précisément là où j'ai vécu et aimé vivre pendant six ans, trois maisons plus loin que notre demeure. Avouez que pour une coïncidence, c'en est une véritable!¹ Je me souviens lui avoir écrit que le Bon Dieu m'avait pris mon frère en 2002, et rendu un autre frère en 2003. Sa femme Janick et lui sont même venus au Québec l'année suivante, en juin 2004. Nous les avons invités. Puis, nous avons eu le projet de créer un site sur notre collège au Congo. On a jeté les bases, fin 2005. Mais sa santé était chancelante. Il s'était un peu négligé toute sa vie, lui, le champion de natation. Il mourra en janvier 2006, alors que j'avais déjà beaucoup écrit pour notre futur site makala.be. J'ai cherché, et pour finir c'est l'aîné de mon oncle Carlos, mon cousin Jean-Marie Hock, qui avait lui-même été élève au collège et était plus jeune que moi de quatre ou cinq ans, c'est lui qui accepta de prendre en charge la mise sur orbite de notre site makala.be.

Bukavu renaît

Ce site – dont j'ai repris une bonne partie de mon texte dans le chapitre 16 – aura beaucoup de succès et ralliera un nombre impressionnant d'anciens du collège, et un peu d'anciennes du couvent et aussi de l'athénée de Bukavu de 49 à 60. C'est ainsi que j'ai retrouvé la trace d'anciens amis comme les deux frères André, notamment. Surtout Michel (Marabout) qui avait mon âge et devint prof de français comme moi. Nous sommes encore en relation très étroite et nos deux épouses contribuent à solidifier le ciment qui unit nos deux couples. Nous avons vraiment les mêmes intérêts, les mêmes goûts, les mêmes pensées spirituellement, psychiquement, socialement... Ah! oui, un vrai camarade de Bukavu et ensuite du XXI^e siècle, ce Michel André, mon alter ego, Marabout le sage et marabout le comique... Sa femme Maria et lui viendront en septembre 2005, je pense, puis nous nous reverrons à Namur, chez eux, en 2006, en 2010 et encore en 2014. Tout cela grâce à internet. Au Congo, Claude

¹ Voir le chapitre 18, et aussi le site makala.be dont il est un des deux fondateurs.

Jaumin et Michel André étaient tous deux originaires de la région de Butembo, au nord du Kivu et à mi-chemin du nord-est où j’habitai (Ituri).

Il y aura aussi Jean Moutarde. Je l’ai connu grâce à sa belle-sœur qui avait écrit un mot d’encouragement dans le journal des lecteurs du site makala.be. J’avais vu que cette dame qui avait bien connu Bukavu était de Montréal. Je lui ai écrit un mot car les anciens de Bukavu habitant le Québec ne sont guère nombreux, et elle me parla aussitôt de son beau-frère, un certain Jean Moutarde. Avec un nom pareil, on ne pouvait guère se tromper : je le connaissais bien. Il avait été en 6^e et 5^e moderne, pendant que j’étais en 7^e préparatoire et en 6^e latine. Il était premier de classe. C’était un long et maigre personnage, qui nous regardait de côté et de façon étrange en faisant trembler sa tête – il m’expliquera plus tard qu’il s’agissait d’une petite déficience dans la vue. Il répondit à mon courriel. Et avec lui, un peu comme avec Jacques Beaufort, nous nous sommes engagés dans un dialogue constant, un échange de plusieurs courriels quotidiens. C’était et c’est toujours un esprit lumineux, un homme très cultivé qui a réponse à tout et nous apprend des tas de choses. Il est devenu assez riche, grâce à son intuition et sa débrouillardise. Il s’est lancé dans le commerce du nettoyage par des lavoirs automatiques à Bruxelles. Il a eu jusqu’à 17 lavoirs qu’il fallait surveiller, entretenir, faire fructifier.

Il est devenu, par goût, un très grand amateur de vin. Il possède dans sa demeure de Bruxelles une cave magnifique, comme je n’en ai jamais vu, avec différents appareils pour réguler température et humidité. Il a plus de 2000 bouteilles, répertoriées sur un ordinateur à l’entrée de ses caves, contrôlant les entrées et sorties des bouteilles. Il possède beaucoup de bonnes bouteilles et un certain nombre de bouteilles rares et parmi les meilleures. Il fait souvent quelques voyages par an en Bourgogne, en Alsace, en Champagne...

Son épouse Isabelle et lui sont venus deux fois nous visiter. Avec eux nous avons fait un beau voyage en Alsace en 2010, et ils nous ont reçus comme des princes la veille de notre retour. Depuis lors, Isabelle est tombée dans les escaliers et s’est mortellement blessée. Quelques mois plus tard, Jean a rencontré une certaine Myriam, une Hollandaise, et l’épousa. On est restés en contact, mais sa santé est fragile. Il a beaucoup de problèmes qu’il parvient toujours à surmonter. Ils voyagent encore beaucoup quand ils sont en bon état de marcher, naviguer, rouler... En 2014, dans leur appartement à Newport sur la côte belge, ils nous ont reçus avec beaucoup de gentillesse et de générosité, lorsque nous sommes rentrés en Europe pour notre congé.

Si Claude Jaumin et Michel André étaient bien de ma classe, Jacques Beaufort, quoiqu’un peu plus âgé que moi, était de la classe un an plus tard, car il avait perdu plus d’un an lorsqu’il avait fait le grand voyage pour rejoindre avec sa maman le Congo et son père. Quant à Jean Moutarde, de deux ans plus âgé que moi, il avait une année d’avance lorsque je l’ai connu au collège. Ces deux derniers (Jacques et Jean) n’étaient pas de mes amis, mais des copains, des étudiants que je connaissais bien de l’internat.

Enfin, cette liste précieuse de bons amis retrouvés ne serait pas complète sans Axel Bothma, qui habite l’Afrique du Sud. C’était, à Bukau, l’aîné de trois frères. Ils se suivaient d’un an : après Axel, qui était dans la classe de Moutarde en moderne, un an au-dessus de moi, il y aura Guido, le plus sauvage des trois, de ma promotion, puis Daniel, un an en dessous. Je parle d’eux dans le chapitre sur makala.

be, je ne veux donc pas répéter ici ce que j’y ai dit. Qu’il me suffise de dire que maintenant, Guido a des problèmes d’Alzheimer et Daniel se retrouve en Nouvelle-Zélande où il mourra en 2014. Axel me téléphone deux ou trois fois par an. Il est toujours très volubile. Il tire le diable par la queue, mais il a toujours une tête et un jugement dignes des meilleurs philosophes et des grands penseurs. Il est très méritant, très doux, très réfléchi et foncièrement bon. Je trouve qu’il est devenu un grand monsieur.

Il y en a d’autres, plusieurs autres qui m’ont écrit via Makala et les courriels : Stéphane Hérold, un ancien scout de ma patrouille devenu quasi aveugle, Jean-Marie André et plusieurs autres un peu moins connus, dont un archevêque orthodoxe à Riga en Lettonie (Christakis Caralambidis), puis un autre, Alain Spaey, excellent orateur durant ses humanités, qui a fait de très bonnes affaires et vit actuellement à Panama, et Pierre Meesen, et Alain Delville, fils du médecin du collège devenu jésuite, plusieurs amis flamands que je fréquentais moins... Enfin un plus jeune de cinq ans, Franz Ansiau qui prit le relais pour compléter la partie de 55 à 59 de nos aventures au collège. Grâce lui en soient rendues.

« Vincent, François, Paul et les autres » (ou trois livres autobiographiques)

C’est Vincent Thoreau qui m’a inspiré ce titre un peu pompeux pour ici, titre d’un célèbre film de Claude Sautet.

Un jour donc, ma sœur Josiane, me signale que sa fille Anne fréquentait (copain / copine) un garçon qui était le petit-fils de monsieur Thoreau, que je me souvenais avoir connu à Watsa. Il était l’administrateur adjoint de papa. Lui et sa jeune épouse Bernadette (ils s’étaient mariés à Watsa juste avant que nous y arrivions en 1952) étaient vraiment des personnes bien – je dirais mieux, des personnes chic à tous égards. C’est quand il a su qu’Anne était la fille d’une Josiane Warnant (ma sœur) que monsieur Thoreau s’est dit : « Ce doit être une fille de mon ancien administrateur ». Il l’aura dit à son petit-fils, qui l’aura dit à Anne, laquelle l’aura signalé à sa mère, et enfin Josiane, qui ne pouvait se souvenir de ce monsieur Thoreau car elle avait à peine deux ans à l’époque, m’écrivit la chose. Moi je m’en souvenais assez bien, quoique nous n’ayons cohabité, si je puis dire, à Watsa qu’un peu plus d’un an. Nous jouions notamment au Monopoly ensemble. J’écrivis donc à ce monsieur Thoreau, qui me répondit fort aimablement. Et lorsqu’en 2006 nous rentrâmes en Belgique, naturellement nous avons pris rendez-vous avec ces deux personnes déjà bien âgées, qui nous reçurent fort aimablement Nicole, Josiane et moi, dans leur appartement à Embourg près de Liège. Il me donna même la biographie qu’il venait d’écrire, *Une vie au vingtième siècle*, et que je lus avec grand intérêt. Mais déjà à cette époque, Anne ne fréquentait plus son petit-fils et un beau jour mes courriels restèrent sans réponse. Sans doute un des deux avait-il quitté notre monde. Ils avaient eu six enfants et étaient de grands chrétiens. Il était docteur en droit, et c’est sans doute un peu à cause de lui que j’ai entrepris des études de droit, car Jean Warnant le citait toujours en exemple si je voulais entrer dans l’administration coloniale au Congo. Mais comme on le sait j’arrivai avec l’Indépendance, une génération trop tard pour cette belle carrière. C’est lui aussi qui remplaça notre ancien chef d’unité scout d’Outremeuse, Claude F., comme responsable du bureau du contentieux de Cockerill-Ougrée¹. Que le monde est petit!

¹ Voir le chapitre 18.

Mais si j’ai emprunté ce titre du film de Claude Sautet, c’est évidemment parce que d’autres amis sont entrés dans notre cercle vers cette époque : Michèle Timmermans et Gilles Boulanger qui tous les deux, chacun de son côté, vont écrire un livre autobiographique également...

- Michèle Timmermans (née Michèle Zoll) était une ancienne de l’athénée dans les années 50-60 à Bukavu. Et à ce titre, je la contactai via Makala et internet pour lui demander si elle n’aurait pas quelque anecdote à raconter. Elle me dit oui, puis me raconta la destinée tragique qui fut la sienne et qu’elle avait racontée dans un livre, *Moi, Michèle*. Durant l’année 64, elle fut retenue prisonnière avec ses deux jumeaux, son mari et d’autres personnes dans un grand hôtel de Kisangani (Stanleyville), alors en proie aux révoltés mulélites, qui s’appelaient les Simbas (les lions). Souvent ils s’enivraient, se droguaient et commettaient les pires exactions. Ce sont ces mêmes factions qui furent responsables des tueries où les Carpentier et Van Bever furent exécutés¹. Pour Michèle, son mari et ses enfants à Stan, cela se termina après une soixantaine de jours par un bain de sang où son mari fut tué, elle grièvement blessée et ses deux jumeaux miraculeusement sauvés. Elle raconte cela, mais aussi toute sa vie, et règle quelques comptes avec certains parents avec lesquels elle eut des déboires. Et elle va continuer à avoir quelques déboires juridiques avec ce livre qu’elle dut retirer de la vente, car elle y racontait des choses sans leur consentement. Peu importe. Cette dame est devenue une amie grâce aux courriels et nous envoya régulièrement des diaporamas Powerpoint, sur tout et sur rien.

La troisième des personnes dont je veux vous entretenir ici me fut présentée par sa sœur Suzanne Généreux, membre du groupe de Scrabble que j’avais invité au chalet le 12 juin 2006. Elle m’expliqua qu’un de ses frères plus âgés qu’elle, Gilles Boulanger, avait fait la guerre comme mitrailleur de bombardier et venait de publier un livre racontant cette expérience, *L’alouette affolée*. Elle me demandait si j’étais intéressé à acheter le livre. Non seulement je l’achetai, mais un peu plus tard elle me présenta son frère en personne. Nous sommes restés liés. Nous avons suivi sa participation à des cérémonies protocolaires qui ont eu lieu des deux côtés de l’Atlantique, car il devenait un des rares survivants de la Deuxième Guerre. Il a participé, dès 43 à quelques batailles en Sicile, puis au Débarquement et enfin, à des raids sur l’Allemagne. À plus de 90 ans, il était encore bien vert. Un homme comme on n’en fait plus. Il raconta son expérience dans une conférence au musée de la Mémoire vivante à Saint-Jean-Port-Joli, où nous avons été l’écouter. Une école de Normandie porte son nom. Il nous a quittés en début 2014.

Intempéries hivernales²

Bonjour Jean et Isabelle [qui viennent de rentrer chez eux après un petit voyage en Bourgogne], Bienvenue chez vous! Le mot Bienvenue est très employé au Québec quand vous quittez un magasin, un bureau... C’est une formule de salutation : au revoir, vous serez toujours bienvenus!

Merci pour ton long courriel. J’avais hâte de te lire. Ainsi donc le voyage fut une belle réussite. Ici, il n’aurait vraisemblablement pas pu avoir lieu car nous avons bénéficié d’une fameuse tempête de neige du vendredi soir au samedi soir. Et La Pocatière a eu le record de tout le Canada. Non pas dix ou vingt petits centimètres, que crois-tu?

Ben, non trente, c’est vraiment peu, vas-y, rajoutes-en encore. Combien dis-tu? Quarante? Nenni, mon gars, tu es loin du compte...

Non, non, je ne parle pas du comte de Monte-Cristo, et encore moins des contes du lundi. Je disais que le compte n’y était pas... le compte de centimètres de neige lors de la dernière tempête.

Pour te mettre sur la piste (de ski), nous sommes mardi matin et les souffleuses à neige n’ont pas fini leur travail de déblaiement. J’en entends une qui recrache sa neige pas très loin. Oui, elles font un sacré bruit... Un bruit agréable à nos oreilles, lorsque nous étions plus jeunes, car il était souvent associé à une journée de congé forcé. Alors, mon cher, combien de centimètres?

Quoi? Tu dis cinquante? Tu te rapproches, mais tu n’y es pas encore.

Soixante, oui... soixante beaux centimètres de neige! Cela fait deux pieds, mais avec le vent, à certains endroits c’est un mètre, à d’autres rien du tout. La souffleuse est en face de la maison. Un gros ronron... qui passe. On vient d’aller admirer le travail, Nicole et moi. Cela fait 38 ans qu’on voit cela et on ne s’en lasse pas. Cela distrait. Il faudra que tu viennes voir cela un jour de bel hiver. Je t’explique comment on est outillé (je parle de la ville, notre humble petite ville de 6000 habitants) pour dégager toutes les rues et places et stationnements collectifs (cathédrale, centre d’achats, collèges, écoles). Il y a trois ou quatre charrues, qu’on appelle des grattes, et deux ou trois souffleuses à neige. Chaque gratte dégage d’abord le chemin avec un énorme couteau d’un ou deux mètres de haut et cinq ou six de large. Elle passe assez vite d’abord au centre de la rue, puis sur les côtés, raclant la neige et la tassant vers les deux trottoirs. Parfois elles se mettent à deux de front sur les grands boulevards. Il arrive que les grattes travaillent en plein milieu de la tempête pour dégager certains chemins, et pour éviter une trop grande accumulation de neige qui retarderait la suite des opérations. Leur couteau est en diagonale et tasse toute la neige vers le côté.

Après c’est au tour des souffleuses d’entrer en action, souvent quand la tempête est terminée, elles passent beaucoup plus lentement à une vitesse de sénateur. En fait elles vont, ronronnant, à la vitesse d’un homme qui marche devant elles, en marche arrière. L’homme guide le chauffeur et surveille les opérations. La souffleuse aspire la neige dans une sorte de grand entonnoir à hélices et la recrache par un jet continu vers le haut, orientable à gauche, à droite, devant... Elle crache la neige compactée vers les jardinets devant les maisons, et s’il n’y a plus de place alors des camions roulent à côté d’elle, le temps de se faire remplir de neige. Dès qu’il est plein, après deux ou trois minutes, le camion quitte les lieux et va déverser sa neige ailleurs à la campagne, et un camion suivant prend sa place. Car les camions vides se suivent à la queue leu leu derrière la souffleuse.

La neige rejetée dans une décharge n’est jamais déversée là où en fondant elle pourrait être récupérée par des ruisselets ou aller dans le fleuve, car cette neige pollue puisqu’il y a du sel et de

¹ Voir chapitre 18
² Extrait d’un courriel envoyé à Jean Moutarde le 20 mars 2007.

la chaux qui ont été versés sur la route et qui peuvent se retrouver dans cette neige. Environnement! Voilà, tu sais tout ou presque. Sache encore qu'il y a des minisouffleuses pour les trottoirs. Beaucoup de particuliers ont aussi des souffleuses à neige personnelles. Moi, j'ai toujours pelleté ma neige sur le petit chemin d'entrée (chacun évidemment est responsable de son terrain). Mais depuis trois ou quatre ans, je paie quelqu'un qui fait automatiquement le tour des propriétés qui le paient. C'est vite fait et bien fait... C'est un abonnement de saison. Idem au chalet... où le chemin d'entrée est plus long et où, avant, je ne dégageais pas : alors on laissait la voiture sur la route et on déchargeait tout à pied, mais dans un mètre de neige, il fallait des skis ou des raquettes pour faire les 80 mètres séparant le chalet de la route.

Voilà pour La Pocatière. Imagine maintenant pour une ville comme Montréal, le nombre de souffleuses, de grattes, de cols bleus (ouvriers travaillant à cela)... et le problème des stationnements... et les tonnes de sel et de chaux et de sable... pour un hiver qui dure cinq mois et où par bonne année on peut avoir cinq ou six bonnes tempêtes. [...]

Ça y est, on a encore une minitempête. La radio parle de 5 centimètres, mais la visibilité diminue. Et l'école primaire vient de fermer ses portes et a renvoyé les élèves. [...]

La tasse de café...

Mercredi, 20 février 2008. Cela a commencé pour moi ce jour-là, au matin vers 8 h 30, alors que je m'étais assis devant l'ordinateur pour fouiller mon courrier. Tout en cherchant sur l'écran, j'eus envie de boire un peu de café, car dans mon subconscient je savais que j'avais apporté au bureau et déjà commencé à boire une bonne tasse de café. Et je cherchais ma tasse sur le bureau, puis je la vis bien fixée dans ma main gauche relevée. Car j'avais le coude gauche appuyé sur le bureau, alors que ma main droite manipulait la souris. Je vois la tasse et suis étonné de ne pas la sentir. Je la dépose et viens la prendre de la main droite. Ah! oui, là, c'était bien correct, je sentais parfaitement ma tasse en main, sa chaleur, son contact. Je la dépose à nouveau et la ressaisis avec la main gauche. Remarquons que je peux commander à ma main gauche tous les mouvements que je veux : serrer, s'ouvrir, se fermer... Rien, je ne sens rien! Les muscles répondent à mes commandements, mais la sensibilité thermique et tactile : rien, *niet*, zéro! « Oh! oh! », me dis-je. Quand je touche ma main de la main droite, celle-ci me donne l'impression de saisir un gros steak, mais la main gauche ne sent pas la main droite qui la palpe! « Oh! oh! », redis-je.

Holà! Cela m'inquiète. J'appelle Nicole et je constate que ma main gauche me paraît une main étrangère qui tiendrait une tasse. Je prends un cure-dents et pique consciencieusement cette main insensible, de paume, de dos... rien! Comme si on m'avait piqué au curare chez le dentiste pour m'arracher une dent... ou un doigt. Cela nous inquiète. Cette insensibilité totale me paraît se cantonner dans la main. Je n'hésite pas et vais téléphoner pour essayer de joindre mon médecin, le docteur Serge Caron. La secrétaire me prend un rendez-vous pour le 5 mars, quinze jours plus tard. C'est le plus tôt qu'elle peut. Pendant que je téléphone l'insensibilité a disparu. Je sens lorsque je me pique

ou me pince. Ouf! Mais la secrétaire ajoute : « Si cela se reproduit, allez immédiatement à la clinique d'urgence ». Bon. Et je raccroche.

Cinq minutes plus tard, même pas. Le temps de quitter le téléphone, je parle à Nicole et je veux aller dans ma poche gauche où se trouvent mon canif et le fameux cure-dents... J'y enfonce ma main, je ne sens rien dans ma poche. Ma main gauche ne sent rien dans cette poche, elle est comme un poids mort. Je tâte ma poche avec la main droite et je sens pertinemment bien que le canif y est. Je vais chercher le cure-dent avec cette main droite, je me repique la gauche... rien. Alors là, sans paniquer, je décide d'aller à l'urgence.

Évidemment, avant même d'arriver à l'urgence un peu avant neuf heures, toute ma sensibilité m'est revenue, mais cette fois je désire en savoir plus.

Dans la « gare » de triage à la réception de l'urgence hospitalière, j'explique ce qui m'est arrivé. L'infirmière me prend la tension, la température, me pèse et me dit que je vais être appelé par le docteur Christian Roux. En plus, elle suppose que j'ai eu un petit AVC¹, qu'un petit caillot a été au cerveau bloquer la partie qui sensibilise la main gauche...

J'attends qu'on m'appelle, je lis une revue, je vois Alfred Leblois. On bavarde, je lui explique... Bientôt on m'appelle. Après les questions et examens d'usage pour ce genre de situation, je suppose, le docteur me dit que cela ne doit pas être un AVC, car ma main a toujours fonctionné du point de vue musculaire selon mes commandements. Il ignore de quoi il s'agit, mais me prescrit de l'aspirine pour bébé (80 mg une fois par jour pour liquéfier le sang) et des examens immédiats : prise de sang, électrocardiogramme et échographie de la jugulaire. Puis je reviendrai le voir vers 11 h 30 Il ajoute aussi qu'il serait bon que je fasse faire un examen de la pression des yeux.

Je reviens le voir vers 11 h 30 ou midi. Il me signale que les examens sont négatifs et il me dit qu'il a aussi commandé un TACO, un examen densitométrique du cerveau à Rivière-du-Loup, et que je dois attendre convocation.

Le jeudi 21 – le lendemain donc – je vais passer un examen de la vue chez l'opticien (pour vérifier la tension de chaque œil). Tout semble bien normal.

Le mercredi 27, retour à l'hôpital pour passer une écho-cardio (échographie du cœur) sur demande de mon médecin traitant qui a été mis au courant. Cela s'avérera négatif.

Le vendredi 29 février, je vais à Rivière-du-Loup passer le scanner cérébral (TACO).

Mercredi 5 mars, je rencontre mon médecin qui n'a pas encore eu les rapports de l'écho-cardio et du TACO. Il téléphone devant moi : négatif des deux côtés. Donc il est certain que je n'ai pas fait d'AVC. Bon... Alors quoi? Il y a bien eu quelque chose. Il m'envoie passer des examens du sang pour le check-up annuel. On doit se revoir le 19 mars.

Jeudi 13 mars, examen d'urine, prise de sang et un électrocardiogramme (redemandé par le médecin).

¹ Accident vasculaire cérébral

Lundi 17 mars, vers 10 h 30, la secrétaire du docteur Caron m'appelle d'urgence pour 13 h 15. J'y vais, il me dit que le second électrocardiogramme montre une fibrillation auriculaire. Ce sont des mouvements désordonnés qui partent des oreillettes et créent une arythmie. Alors, moi qui suis déjà un peu dur d'oreille, voilà que je deviens mou des oreillettes! Faudrait s'entendre. Cette arythmie cardiaque peut provoquer une ischémie cérébrale transitoire. C'est bien ça que j'ai eu. L'ischémie est l'absence d'irrigation d'un organe. On s'en serait douté, c'est un peu comme si La Palice me disait qu'une partie de mon cerveau n'a pas reçu de sang pendant un certain temps et que c'est pour ça que j'ai fait une ischémie! Autrement dit cela n'explique rien du tout. Le docteur est certain de son diagnostic (on le serait à moins). D'ailleurs il prend ma tension (normale) et écoute mon cœur avec le stéthoscope. Il me dit : « Vous faites de la fibrillation maintenant ». Il est étonné que je ne le perçoive pas. « Vous ne ressentez rien? Vous n'avez pas parfois comme un essoufflement? » Non!

Donc il fibrille des oreillettes, le père Bonsang! Déjà qu'il ne brille pas des oreilles (oui, je deviens aussi sourdingue). Il supprime les aspirines pour bébés et à la place me prescrit le Coumadin (5 mg par jour jusqu'à ce que la dose soit normalisée après les contrôles sanguins.). Je dois dès ce jour me rendre à l'hôpital pour commencer la mise au point (le dosage) du Coumadin, qui est un anticoagulant que je devrai sans doute prendre à vie, et dont le dosage sera contrôlé une fois par mois par prélèvement sanguin.

17, 18, 19 mars à l'hôpital : une piqûre d'un anticoagulant.

20, 21 : piqûres suite, et prise de sang pour en contrôler la fluidité. Jusqu'à ce que la pharmacienne de l'hôpital me dise de changer la dose de mon Coumadin, et jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite de la teneur du sang en INR (entre 2 et 3 est le dosage souhaitable).

J'ai revu mon médecin le 31 mars 2008.

En décembre 2013, il y a plus de cinq ans que je me promène avec des médicaments et notamment du Coumadin à raison de 2 mg les mardis et vendredis et 4 mg les autres jours. Pas plus compliqué que cela. Je suis bien suivi, vais tous les mois faire faire ma prise de sang pour le Coumadin (et tous les neuf mois, une prise de sang complète avec analyse d'urine). Et tout est bien qui continue bien... En avril 2015, dernière révision de mon texte, tout est toujours sous contrôle... depuis plus de sept ans.

D'Adélarde à Jacoba

Vous vous rappelez que j'ai quelquefois pris la soutane et la bavette pour interpréter l'abbé Jacques de Lesclache, premier curé de Sainte-Anne en 1990. Eh bien cette fois ce sera le complet veston et le chapeau mou. En effet, un autre personnage que j'interpréterai sera Adélarde Godbout, ex-prof de l'ITA et ministre libéral de l'Agriculture, puis premier ministre (pour les 150 ans de l'ITA en 2009).

Le tout a commencé en 2008, lorsque Pierre Lévesque, prof de théâtre au cégep et participant au comité préparatoire des fêtes du 150^e, devait se trouver huit personnages historiques pour participer à diverses manifestations d'anniversaire qui se dérouleraient durant... toute l'année 2009! Je ne connaissais pas cet Adélarde, mais j'avais bien entendu parler de lui (premier ministre libéral durant

la guerre, grand adversaire de Duplessis). J'ai accepté et me suis mis à étudier cet homme, grand parleur, honnête et voué corps et âme à l'agriculture de son pays, le Québec. Belle figure emblématique... J'ai participé à sept ou huit belles manifestations tout au long de cette année, toujours cravaté et en beau costume avec mon chapeau mou. Des dîners raffinés avec des sommités politiques et sociales, des inaugurations, cocktails et autres concours bovins. J'ai même fait plusieurs déplacements : Québec à la foire commerciale avec remise de prix provinciaux des bovins, Saint-Pascal (concours de tartes et repas), Montmagny (foire commerciale et défilé en calèche), interviews à la radio, rencontre du ministre de l'Agriculture à Québec, et même du théâtre en spectacle de clôture... Oui, s'il fallait résumer mes participations à ces célébrations, je dirais sans hésiter : discours, concours et beau parcours! C'est aussi grâce à ce personnage que je suis, par pur hasard, retombé sur un monsieur que j'avais perdu de vue depuis belle lurette... Yves Colpaert, à l'entrée de la chapelle du collège où devait se donner un concert auquel devait assister monsieur Adélarde Godbout! En effet, à la porte d'entrée de la chapelle du collège, je (Adélarde avec son chapeau) rencontre et salue monsieur Gérard Massé, ancien prof au collège, frère de l'ancien vicaire Jules Massé et époux de madame Louise St-Pierre, la sœur de Martine mon ancienne étudiante qui devint la seconde épouse d'Yves Colpaert. Or donc, Gérard Massé était accompagné d'un quidam que je salue également, sans vraiment lui prêter attention. Il y avait beaucoup de monde que je saluais... Mon personnage, tout occupé à ses salutations, continue ses salamalecs à gauche, à droite, puis quelqu'un lui touche l'omoplate. Il se retourne et voit Gérard Massé qui lui fait signe en lui montrant quelqu'un à sa gauche. Monsieur Adélarde Godbout resserre la main de l'homme en question, expliquant qu'il croyait déjà avoir salué ce monsieur. Puis monsieur Massé demande à Adélarde, alias moi-même, en insistant, s'il ne le reconnaît pas. Je (toujours Adélarde Godbout) m'inquiète : « Je connais Monsieur? » Non! Mais l'homme en question sourit, toujours en silence, puis là, je (cette fois, c'est bien André Bonsang qui parle) le reconnais enfin : Yves! Yves Colpaert, lui-même, mais il a légèrement grossi du col et du bas-visage. On s'embrasse, on est émus après des années et des années. Nous l'inviterons au lac, il nous invitera chez lui à Lévis, nous présentera sa troisième épouse, restée en France, mais qui va revenir comme chaque année... Et voilà comment nous avons renoué en vieux camarades et appris à connaître sa nouvelle épouse, Jacoba. Une Hollandaise encore.

Étape 8

Heureuse vieillesse – juillet 2010 - 2015

Un gag, le poignard en verre... Vous avez dit un gag?

Voici un gag qui eût pu mal tourner! Sans blague.

Voici l'histoire atroce et très véridique que m'est bien arrivée et dont j'ai pu réchapper par miracle, telle que racontée ce 17 novembre 2010, par moi-même, en mon siège de bureau, devant mon ordinateur sis ici à La Pocatière.

Depuis quelques mois, j'ai pris l'habitude de me sustenter d'un petit bol de yogourt le soir devant la télévision, un peu avant l'heure du coucher. Ne croyez surtout pas que ce soit pour raison de santé.

Nenni! Que du contraire : mon médecin m’a plutôt déconseillé le yogourt parce qu’il est trop gras¹. De plus, il m’a aussi déconseillé de boire avant d’aller au lit. L’âge aidant, la prostate se développant et l’énurésie menaçant, ce n’est pas commode de passer la nuit à se lever deux ou trois fois pour aller à la toilette. Et si le yogourt a une apparence plutôt solide, en réalité il a toutes les caractéristiques du liquide, ce n’est qu’un verre de lait un peu fermenté. Mais que voulez-vous : j’aime ça, le yogourt, et comme je ne prends jamais de lait et que de plus, je suis gourmand... si, si! Mais la gourmandise est un vilain défaut – vous l’allez voir tout à l’heure – et en la circonstance, ce défaut a failli, par ces belles soirées de novembre, être bien mal récompensé ou plus justement bien sévèrement puni. Mais écoutez plutôt. Ou encore lisez, et vous allez tout comprendre.

Donc je dégustais ma portion de yogourt, du vrai, du « nature » accompagné d’un peu de sucre. Et pour ce faire nous choisîmes, Nicole et moi, la seule marque sur le marché qui affiche « original des Balkans », la marque Astro. Et encore une fois, ne me parlez pas de ces mélanges disgracieux et trop sucrés de yogourts avec des fruits des champs, des pêches ou même du café... Non, je le veux nature et je vous l’ai dit, on ne trouve dans les magasins que la marque Astro dans des grands pots d’un litre. Mais ils sont tellement rares, les véritables yogourts nature et au bon goût d’origine, que lorsque nous en voyons, ma femme ou moi, plus souvent elle que moi d’ailleurs, nous en prenons facilement deux pots pour être sûrs que je ne manque pas de ma gourmandise favorite.

Tu parles d’une gourmandise, quand je pense... mais attendez! Chaque chose en son temps.

Or donc, comme presque chaque soir je retirai du frigo le précieux gros pot d’un litre, en versai une partie dans une coupe en verre et y ajoutai une portion de sucre, à partir d’un gros sucrier en verre lui aussi, avec un gros bec verseur en métal vissé par le dessus – pas trop de sucre, quand même. Je mélangeai le tout, m’installai au salon sur le divan, près de mon épouse favorite (comment dites-vous? Je n’ai qu’une épouse? Oui, et alors? J’aurais pu dire : mon unique épouse favorite, car elle a toutes mes faveurs... et j’ai les siennes aussi d’ailleurs! Bon, revenons à mon yogourt et laissons ma favorite en titre en paix)... Je dégustais paisiblement ma portion de yogourt, regardant le petit écran, alors que s’égrénaient les dernières minutes de la journée, lorsque... tiens, bizarre! « Me serais-je cassé une dent lors du souper un peu plus tôt? », me demandai-je avec émoi... Ou alors un reste dur d’aliment aurait-il échappé à ma vigilance buccale? En effet, pendant ma dégustation de yogourt et tout en regardant sans doute mon émission préférée (et non favorite), je sentis entre les gencives et la joue, quelque part profondément au creux de la mâchoire supérieure, quelque chose de dur, de bien dur. J’essaie d’extraire ce quelque chose avec la langue, mais bernique, ce fut en vain. Il faut pourtant ramener cet agent étranger... Et comme je n’y arrivais vraiment pas avec le bout de ma langue, je vais scruter d’un index fouineur les tréfonds de ces interstices intramaxillaires et j’en retire... tenez-vous bien, j’en retire... devinez quoi? J’en retire, oh! je n’ose le dire... un petit morceau de verre!

J’en reste baba comme deux ronds de flan, je montre à ma femme assise à côté de moi cet intrus, ce coquin, ce dangereux engin coupant, quoique non contondant...

¹ Et ne me parlez pas de ces pâles yogourts dégraissés, à 2 ou 0% de matière grasse : ils n’ont de yogourt que le nom, et c’est un abus de confiance d’oser prétendre, Monsieur, qu’il s’agit là, Madame, de yogourts véritables.

Et tout en écarquillant les yeux, je considère cet étrange éclat transparent d’une longueur d’un centimètre à peu près, et large de deux ou trois millimètres. Comment diable cette chose, cette arme quasi mortelle se retrouve-t-elle dans ma bouche à cet instant précis?

Et pas la moindre trace d’une momie qui eût lancé une de ses sept boules de cristal, laissant des petits éclats de verre sur lesquels Tintin avait marché et qui faisaient cric, crac... Je ne suis pas Hergé, moi, hélas! Et je vous l’ai dit : mon histoire est authentique!

Il ne fallait pas être sorcier pour deviner que le dangereux éclat de verre provenait évidemment de ma portion de yogourt, et plus précisément de la dernière cuillerée avalée, puisqu’il n’y était pas, dans ma bouche, une seconde plus tôt. Je l’eusse senti, que diable! Et en paraphrasant Géronte répondant au Scapin de Molière, j’oserais dire : « Mais qu’allait-il faire dans cette galère? ». On a des lettres ou on n’en a pas. Quoique la galère, pour définir ma boîte à cigare – même si je ne fume plus depuis presque trente ans –, c’est lui donner un volume qu’elle n’a évidemment pas. Mais alors, me direz-vous!? Et même si vous ne me le dites pas, moi, je le dirai quand même : « Mais alors? »

Alors, nous voilà perdus, Nicole et moi, en conjectures. À propos, faut-il dire conjectures ou conjoncture en la circonstance? Je suis ému, troublé, j’hésite. Alors je vous dirai que nous nous perdons en suppositions, en hypothèses qui puissent se tenir et nous permettre de découvrir la véracité de cette histoire... qui pourtant n’en est encore qu’à ses débuts, vous l’allez voir.

D’où vient ce lascar en verroterie? Et d’abord comment se présente ce maudit gringalet? Il s’agit manifestement d’un éclat de verre provenant sans doute d’une légère brisure d’un pot en verre ou de verres ou de pots, lorsqu’on les manipule un peu trop brutalement en faisant la vaisselle ou en les remisant dans l’armoire, les cognant l’un contre autre. Vous savez bien : on voit parfois de ces traces de brisure sur le dessus des verres à eau, des coupes à vin, des bocks de bière. Bon, d’accord, mais encore? Dans mon cas à moi, d’où précisément provient cet éclat pour le moins insolite et très dangereux... je vous le redemande. J’imagine cet éclat de verre se baladant dans mon estomac puis dans les mètres et les mètres de mes galeries intestinales... J’en ai froid dans le dos. Et mieux encore, dans le ventre, carrément.

D’un autre côté, je me dis qu’on a déjà vu de ces mangeurs de verre dans les cirques ou sur les foires, qui se tapent volontiers une assiette et un verre qu’ils croquent allègrement et à belles dents. Et ces ingrédients n’ont pas l’air de trop les incommoder puisque, le lendemain ils recommencent leur numéro de mastication et de déglutition comme si de rien n’était, avec de nouvelles assiettes, de nouveaux verres qu’ils ont l’air de croquer à plaisir, ma foi...

Bref, j’essaie de me rassurer a posteriori, mais cela ne me dit toujours pas d’où vient ce missile en verre et contre tout. L’hypothèse la plus plausible serait que ce fût un éclat du ravier, cette sorte de petit bol en verre à fond plat dans lequel j’avais versé le yogourt. Chaque soir j’utilise un de ces récipients. Nous en avons cinq et deux d’entre eux sont légèrement ébréchés sur le sommet de leur collerette justement. Or précisément, celui que j’utilisais ce soir était lui aussi très légèrement ébréché. Ce morceau de verre ne pouvait venir que de là. Cela semblait concorder, mais si on le remettait à sa place, il paraissait évident que ce petit éclat à lui seul ne suffisait pas à combler le vide. Et enfin :

comment diable ce morceau de verre serait-il justement tombé dans mon yogourt, ce soir-là? Je n’avais rien frappé, rien cogné, rien rencontré ni avec la cuillère ni autrement. Mystère et boule de gomme. La question est restée sans réponse. Nous avons jeté le yogourt restant. Merci, je n’avais plus faim. Sans façon. Et nous nous sommes débarrassés de ce maudit morceau de verre qui nous a fait suer en diverses pensées vagabondes, interlopes et pas trop rassurantes.

Deuxième acte

Eh oui, il y a, hélas, un deuxième acte à cette tragédie. Et ce second épisode n’est guère plus rassurant que le premier. Vous êtes prévenus.

Un peu plus tard, disons en gros – car on ne se souvient pas avec exactitude du compte exact de jours –pour faire bonne mesure, quatre ou cinq jours plus tard. Nous avons été loger en fin de semaine au chalet où rien de tragique, côté yogourt ou verroterie, n’était à signaler. Et pourtant Nicole avait pris soin d’emporter un peu de ma potion magique.

Donc, disons un peu moins d’une semaine plus tard, c’était avant-hier précisément, je me retrouve en train de déguster mon dessert favori devant le petit écran. Mais cette fois, ce n’est pas une coupe de verre que j’ai en main, mais carrément le pot en plastique de marque Astro, car lorsque j’arrive à la fin du contenu, je me contente d’y verser un peu de sucre sans opérer un transvasement inutile. Cela se comprend. Et soudain... vous ne me croirez pas : je sens un autre débris dans ma fine bouche. Je le retire. Un morceau de verre! Encore! Deux fois plus long que le premier, mais aussi fin et plus aigu. Une lame de couteau miniature, de 23 millimètres bien mesurés, avec une pointe à faire frémir! J’en frissonne encore, rien que d’y repenser!

Nicole est à côté de moi. Elle regarde tranquillement la TV, quand je lui dis : « Et ça, qu’est-ce que c’est? », et je lui montre la fine pointe, le dard, l’aiguillon. Elle n’en revient tout simplement pas. Pas possible! Encore?

On reprend le petit plat de verre déjà abîmé pour voir si ce morceau de verre s’y emboîterait. Malgré nos mauvais yeux (on devient vieux), il nous semble que non : le morceau ne provient pas de cette coupe. Alors?

Et puis ici, c’est dans le pot original que je me suis servi pour enfourner mes cuillerées délectables... Et l’idée saugrenue, absurde, incroyable commence à prendre toute sa place dans nos cerveaux en délire : le morceau de verre aurait-il été incorporé au yogourt d’origine et cent pour cent naturel (!), par une sorte de monstrueuse méprise, par une bétise impensable, par une erreur monumentale lors de la mise en pot, lors du transvasement, lors d’une opération à l’usine de départ? Cela nous semble à la fois tout à fait improbable et tout à fait évident, car enfin le morceau de verre était bel et bien mélangé au yogourt dans son pot d’origine, sans que je l’aie le moins de monde versé ici ou là. Alors... Et c’était bien le même pot de yogourt que lors du premier acte, cinq ou six jours plus tôt!

Alors, on garde précieusement le morceau de verre, la dague démoniaque, dans un petit morceau de papier pour la montrer le lendemain à notre fille Nathalie qui a de meilleurs yeux que nous et

qui, qui sait, pourra peut-être nous éclairer et nous donner un semblant d’explication raisonnable. Toujours est-il que, croyez-le ou non, comme il restait encore assez bien de yogourt au fond de la boîte à Pandore et que je restais sur ma faim, j’ai terminé le yogourt, en avalant avec lenteur et circonspection le reste du précieux nectar que je filtrais entre mes dents, pour être bien sûr de ne pas avaler par mégarde un troisième engin maudit. Et puis quoi, je commençais à avoir l’habitude, non?

Le lendemain, on explique le tout à Nathalie qui, elle non plus, n’en revient pas, mais est tout autant que nous incapable d’expliquer raisonnablement cet état de choses! On se demande même, tant un petit morceau de cette dimension peut être léger, s’il s’agit bien de verre et est donc potentiellement coupant, piquant et très dangereux – brrr! cette pointe effilée... –, ou s’il ne s’agirait pas simplement de morceaux de plastique transparents. Je prends mon canif et entreprends d’essayer de faire un petit cran dessus. Rien, mon couteau ne peut entamer l’objet et le bruit de frottement est caractéristique : c’est bien du verre, les amis! Je me sens tout drôle en pensant que je peux encore m’exprimer ainsi, dire mes amis et non pas mes chers héritiers!

Deux fois dans le même pot de yogourt, deux morceaux de verre... Je me dis alors qu’il faudra aller prévenir le marchand détaillant le lendemain, donc aujourd’hui. Je n’aime guère faire ce genre de démarche, mais il le faut... après tout, il y va de la vie d’honnêtes citoyens qui ont le droit d’être protégés contre tout missile venu de l’extérieur ou de l’intérieur. Alors je prends le pot d’un litre que Nicole avait bien rincé et on cherche le couvercle, car c’est sur ce couvercle que se trouvent les indications d’identification du pot, du lot. Je tâte d’abord en me trempant les mains dans la poubelle remplie de détrit, de pelures de légumes, de sauces nauséabondes et d’autres mouchoirs pas trop propres... rien. Puis Nicole me fait savoir qu’elle l’a jeté dans l’autre poubelle, celle de récupération. Mais celle-ci a déjà été vidée dans la grosse poubelle extérieure pas mal pleine. Nous allons, Nathalie et moi, fouiller cette grosse poubelle bleue. On cherche, dans le vent, dans le froid... Nous sommes le 16 novembre. Rien. Pour finir, Nicole nous apprend qu’elle avait déposé le couvercle dans une armoire de cuisine, sur une étagère en compagnie d’autres pots et couvercles en plastique. On finit par retrouver ce couvercle. Enfin.

Pourquoi s’obstiner sur ce couvercle, demanderez-vous? Parce que c’est là justement que se trouvent les dates de mise en boîte, de péremption et les numéros de série. C’est bien le bon couvercle. La date correspond (ce yogourt de malheur était bon jusqu’en décembre 2010). Je prépare un petit papier explicatif et y colle le foutu morceau de verre, le deuxième, le plus long, la longue lame en verre de deux centimètres qui peut faire penser à l’épée d’un Zorro qui serait grande comme une cigarette, ou au poignard d’un Indien de la grandeur des poupées Barbie... Le premier débris de verre, je vous le rappelle, avait été jeté à la poubelle il y a six jours... et allez-y le retrouver! Je ne cherche même pas. Et je me dis que demain (aujourd’hui, lorsque j’écris), j’irai sermonner le gérant du magasin à grande surface qui n’y comprendra rien, évidemment, mais sera bien obligé de croire à mon histoire, puisqu’en vérité, il y eut deux morceaux issus du même pot Astro, et que le second n’a été l’objet d’aucun transvasement. CQFD, comme aurait dit mon prof de math. Et je sais que le malheureux gérant va être encore plus embêté que moi qui, au fond, suis un miraculé quand on y pense bien.

Dénouement

Oui, comme dans toute belle histoire vraie et bien ficelée qui tient du drame policier, il faut bien un dénouement pour expliquer le fin fond des choses et la tragique réalité qui logeait dans le fin fond de mon récipient de yogourt, aussi incroyable qu’elle soit.

Malgré le dicton populaire qui proclame *Jamais deux sans trois!* », et n’écoutant que mon courage, encouragé lui-même par la petite gourmandise dont je vous ai déjà parlé, je me dis intérieurement que cette aventure aussi incroyable qu’elle soit ne peut quand même pas revenir à partir d’un deuxième pot. Et je me suis resservi hier soir une autre portion de ce yogourt « Original ». J’ouvre donc un nouveau contenant d’un litre, je verse la quantité idéale dans un ravier en verre passé au crible de mes yeux scrutateurs : il était bien vide de toute brisure de verre ou de quelque matière que ce fût. Je prends le sucrier, mais celui-ci est vide aussi. Je vais alors chercher la grande boîte de plastique qui sert de réserve de sucre fin afin d’en remplir le sucrier en verre lui aussi, dont je dévisse la partie supérieure. Cette partie supérieure qui se dévisse est métallique et comprend la poignée et le bouchon verseur. Oui, c’est un gros bouchon qui se visse sur un pot de verre et cela permet de verser plus facilement et en petite quantité divers produits, comme le sucre fin ou le miel.

Et là, je vois!... Je vois que le sucrier aussi a été légèrement brisé en sa partie supérieure, près du bord. Cette affreuse brisure ne se voyait pas puisqu’elle était cachée par le couvercle vissé en métal. Et c’est là que j’ai tout compris, d’un coup. Nicole va chercher le morceau : la légère inclinaison correspond exactement à la courbure du pot et il reste même la place pour le premier éclat disparu aux temps héroïques de la première agression. Nathalie s’est rappelée que j’avais un soir malencontreusement fait tomber le sucrier, qui ne s’était pas cassé, mais avait répandu un peu de sucre par terre... Mais en réalité, comme le vase brisé de Sully Prudhomme, il n’aurait plus fallu y toucher, car le mal était fait : deux éclats sont tombés dans le sucre, deux pièges sournois ont plongé et se sont dissimulés dans les entrailles du sucre granulé (pour atteindre mes entrailles à moi), si bien qu’en versant le sucre blanc dans mon yogourt aussi blanc, deux fois je me suis versé également l’éclat dangereux qui aurait pu me lacérer le fond et le tréfonds. Peu importait mon récipient, bol en verre ou pot en plastique, puisque l’ennemi venait directement du sucrier, mélangé à ce sucre si doux, si bon... J’en frémis d’horreur, j’imagine la lente descente et le travail criminel de ces petits couteaux : lacération de l’épiglotte, déchirure de l’œsophage, éviscération de la panse, perforation du pylore, crevaison du vestibule et la mort inéluctable dans d’atroces et sanguinolentes souffrances!...

Donc, les fabricants, commerçants, transporteurs pourront dormir sur leurs deux oreilles et en sortent grandis. La faute ne leur est en rien imputable. Tout est de ma faute, de ma très grande faute, amen!

Petit bulletin de santé, en passante 15 février 2012

Voilà donc déjà quatre ans que je vis avec des médicaments journaliers, des prises de sang mensuelles... et des visites semestrielles à mon médecin et aussi à mon ophtalmologue. J’y fus ce matin (chez le Dr Serge Caron, mon médecin traitant). Et ça va.

« *D’ji vic todi, édo!* », aurait dit ma grand-mère en wallon; je vis toujours, et donc « faut pas s’en faire »!

Ce même jour au matin... Quel jour, Anagnosophile, mon ami? Ah! vous ne faites pas plus attention à ce que vous lisez qu’un chat à une lettre qui m’arriverait du Mozambique, n’est-ce pas? Cette inattention fait soudain rejaillir des tréfonds de ma mémoire une petite histoire que Christian avait enregistrée lorsqu’il écoutait la radio bien tard, alors qu’il travaillait en fumant à ses plans de décoration intérieure. Histoire qu’il me fit écouter le lendemain et que nous nous répétâmes en rigolant toujours, pendant des mois et des années. Voici l’extrait dont je me souviens encore... Le maître lit lentement : « Roland se promenait, flamberge au vent, en compagnie de sa dulcinée dans la sombre forêt... Pakterbeck, mon ami, qu’est-ce qui vous fait rire béatement? Je reprends donc mon histoire, en espérant ne plus être dérangé en classe par un rire intempestif et perturbateur. Roland se promenait, flamberge au vent, en compagnie de sa dulcinée... Pakterbeck, mon ami, c’est sans doute ce petit mot de flamberge qui vous fait rire?! Apprenez, mon ami, qu’une flamberge était une grande épée, que Roland avait sans doute dégainée et tenait dans sa main, alors qu’il se promenait en compagnie de sa dulcinée. Je reprends donc pour la troisième fois : Roland se promenait sa dulcinée au vent, en compagnie de sa flamberge. Euh... Pakterbeck! Vous entendez ce que vous me faites dire? Je reprends pour la dernière fois... »

Donc, je reprends : ce matin, 15 février 2012, en faisant ma petite marche quotidienne vers la poste en passant par la pharmacie, l’épicerie et la boulangerie, par un beau temps quasi printanier, je me faisais la réflexion qu’il n’y a guère d’endroit où les gens sont plus civils et courtois qu’ici, dans les rues. Dès qu’un automobiliste rencontre un piéton à un croisement de rues, il s’arrête et lui fait grand signe pour l’inviter à traverser la rue. Je pensais : « Ce n’est pas dans les grandes villes – Montréal, Trois-Rivières, Québec... – qu’on rencontre des conducteurs aussi affables, aussi peu pressés et heureux de vivre.

On dirait qu’en ville, les gens sont stressés, sur le qui-vive, pressés d’aller au travail ou à un rendez-vous d’affaires, pressés d’en revenir. Ils ne prennent pas le temps de déguster la vie, de l’accepter comme elle vient, sans se presser, avec calme, douceur et relax. Que je suis heureux de vivre à La Poc!

Jean Foster, Chateaubriand, Back et d’Ormesson!

Ce 19 avril 2013 (eh oui, notre 54^e anniversaire de rencontre à Nicole et moi¹, nous sommes invités à souper chez Germaine et Jean Foster, amis du jeu Pyramide. Lui est un ancien prof de grec, puis directeur du collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Elle, son mari l’appelle parfois Germaine² car elle est assez leader. On s’entend bien. Ils sont un peu plus âgés que nous. Ils avaient aussi invité Hélène et Gilles Lévesque, tous deux également du groupe Pyramide. Lui est aussi membre du CDEF, avec moi et elle est artiste peintre fort engagée socialement. On est donc six amis et nous parlons de choses et d’autres. Puis vers la fin du repas, la conversation tombe sur l’abbé Painchaud, le fondateur du collège, qui savait manier la plume. Et Jean Foster, l’époux de Germaine, écrit à Jean d’Ormesson, le célèbre académicien fervent admirateur de Chateaubriand, pour lui dire deux choses :

¹ Voir chapitre 18

² De gère et mène, une expression populaire au Québec.

- 1) que l’abbé Painchaud, début du XIX^e, avait écrit à Chateaubriand qui lui avait répondu : « Vous en avez de la chance de pouvoir enseigner aux sauvages du Canada! », et
- 2) que nous avons à La Pocatière une petite parcelle du domaine de Combours (en Bretagne, là où vécut le grand écrivain). Comment cela est-il possible? Eh bien, c’est à la fois très simple et très compliqué. Jean Foster, l’époux de Germaine, est très lié d’amitié avec Frédéric Back, cet artiste qui dessina le célèbre film animé *L’homme qui plantait des arbres*, tiré de l’œuvre de Jean Giono et admirablement narré par Philippe Noiret¹. Or donc Frédéric Back, un jour qu’il visitait le domaine de Combours, y vola quelques glands sous les chênes pour faire comme ce personnage qu’il a si bien illustré. C’était interdit, mais il l’a fait pour la bonne cause (pas pour manger les glands, quand même!). Il les mit en terreau et attendit. Trois seulement germèrent (pas Germaine!) et poussèrent. Il en garda un pour sa propriété à Montréal, donna le deuxième je ne sais plus à qui et confia le troisième à son ami Jean Foster², directeur du collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Ce dernier s’empressa de le mettre en terre dans son propre jardin de la 3^e Rue (oui, il l’avait bien nettoyé pour qu’il fût propre), il y a au moins vingt ans de cela. Et c’est là que nous l’entraperçûmes dans la nuit, en allant reprendre notre voiture pour rentrer après cette belle soirée.

Ce chêne est aujourd’hui un bel arbre vigoureux mais, s’il n’est manifestement pas un chêne d’Amérique aux feuilles lobées mais pointues, toute la question est de savoir si c’est un chêne rouvre ou un chêne pédonculé. Après vérification dans le dictionnaire *Larousse* qui prétend que les deux termes sont synonymes (oh! le menteur!), j’ai bien eu confirmation de ma théorie par Wikipédia sur internet, qui m’assure – comme je le pensais, et comme l’explique bien Anciaux dans son livre *Le familier de l’arbre* qui est au chalet et que je n’ai donc pu consulter –, que c’est à partir du pédoncule du gland et non du pétiole de la feuille qu’il faut classer. Gland pédonculé et feuille sans long pétiole : chêne pédonculé; gland avec très court pédoncule, mais feuille avec long pétiole : chêne rouvre. On verra dans un mois quand repousseront ses feuilles, mais je gage déjà pour le chêne pédonculé, parce que je me souviens avoir vu traîner quelquefois à l’automne, dans les rues venteuses et avoisinantes, une ou deux feuilles de chêne européen (rien à voir avec la feuille très pointue du chêne d’Amérique). Et ces feuilles que je voyais voler au vent, outre qu’elles m’intriguaient énormément, me semblaient avoir des lobes plus arrondis que les feuilles des chênes d’Amérique. On verra dans un mois.

J’ai dit à Jean Foster que toute cette histoire mériterait qu’il plantât une plaque souvenir pour expliquer tout cela au pied de son chêne. Et ainsi nous pourrions chanter avec le grand Georges Brassens : « Auprès de mon arbre, je vivais heureux. J’aurais jamais dû m’éloigner de mon arbre »...

Vous voilà donc un peu plus avancés dans la connaissance de mes amis. Mais il reste à éclaircir un mystère : pourquoi Jean écrivit-il cette histoire à Jean d’Ormesson (qui vient d’être édité à La Pléiade de son vivant, ce qui est rarissime)? Eh bien tout simplement parce que ce très célèbre immortel est un fan inconditionnel du grand Chateaubriand, qu’il connaît mieux que sa propre vie, dit-il. Voilà.

¹ Ne me demandez pas comment Jean Foster et ce dessinateur borgne d’origine française se sont connus et liés d’amitié, cela déborderait mon propos et nous entraînerait trop loin.

² Le surnommé, toujours époux de Germaine, comme il se doit.

Maintenant vous savez comment on va de Combours, à La Pocatière et comment on passe de Giono à d’Ormesson en passant par Frédéric Back, Chateaubriand, Jean Foster, Georges Brassens et l’abbé Painchaud.

Minute unique et pourtant comme toutes les autres

Ce 12-12-12 à 12 h 12, je me souviens bien. Nous étions réunis une trentaine de professeurs retraités et leurs conjoints dans la petite salle à l’étage du Cap Martin, restaurant-motel de La Pocatière, pour fêter la fin de l’année. Et à midi onze minutes, exactement, je surveillais ma montre pour être sûr de mon effet. Lorsque ma montre marqua 12 h 12, je m’exclamai, en surprenant tous les convives de ma voix de stentor : « Une minute de silence, s’il vous plaît. Nous voici dans une minute rare, puisque ce douze du douzième mois 2012, il est exactement douze heures douze minutes. Prenez le temps de vous imprégner de cette minute, puisqu’il faudra cent ans avant de retrouver un moment semblable. » Les commentaires n’ont pas manqué. « Oui, j’y avais pensé mais j’avais oublié... – Oh! oui, tous des douze... – C’est drôle! – C’est vrai, et cela ne se reproduira plus avant cent ans pour les douze. – Oui, mais seulement 1 an, 1 mois, 1 jour, 1 heure et 1 minute pour les 13... – Ah oui? Tu as déjà vu un treizième mois, toi? » Et toutes sortes de sourires et de commentaires de la même sauce. Quand on y pense bien, chaque minute peut être exceptionnelle et unique, comme la rose du Petit Prince, mais elle est souvent aussi banale et commune que toutes les autres!

Nienke + Serge = Ella

Parlant de cours supplémentaires, il faut que je vous parle de cette jeune et belle Hollandaise qui vient suivre avec moi des cours de français. Elle a quarante ans et a rencontré son chum – devenu son mari – et un de mes anciens élèves, Serge Proulx, en Nouvelle-Zélande où ils se promenaient tous deux. Lorsque deux globe-trotters se baladent, où est-ce qu’ils se rencontrent? En Nouvelle-Zélande! Elle s’appelle Nienke. Et un jour de septembre ou octobre 2012, je reçois un coup de fil. C’est le Serge en question, redevenu étudiant à l’ITA, qui me demande si je peux donner des cours de français à sa femme... et c’est ainsi qu’il est venu me la présenter. Les autres fois, elle est venue seule sur son vélo – elle en a trois, arrivés de Hollande ici avec elle! Et voilà, je lui ai donné deux leçons pas semaine pendant quelques mois. Elle a progressé. Elle est orthophoniste (mais en néerlandais!) et ici s’occupe de jeunes à l’école Montessori. Elle est devenue prof de yoga. Et au dernier cours, elle nous a annoncé... qu’elle était enceinte! Naissance attendue pour fin novembre 2013.

Ils sont très sympas, simples, aventureux, et ont besoin d’être aidés car ils n’ont pas encore de travail. Il termine ses études en décembre prochain et elle attend d’être reçue comme immigrante. Ils se sont mariés en été 2012. Leur rêve est de posséder une ferme à légumes dans les environs de Sherbrooke. Souhaitons-leur tout le bien du monde! Nous avons eu l’occasion de voir et de recevoir les parents de Nienke venus de Hollande, à qui nous avons offert le chalet pendant une dizaine de jours. Nous voilà fin novembre, une petite Ella est née et sa maman attend toujours les papiers pour être reçue immigrante. Cela ne devrait plus tarder. Mais savez-vous qu’une seule journée à l’hôpital lui

coûte 4000 dollars? Voilà pourquoi la pauvre Nienke n’est restée qu’un seul jour à l’hôpital. Puis elle fut rappelée et hébergée pour y nourrir sa fille, qui elle est automatiquement canadienne. Maintenant, elle a bien reçu ses papiers et la santé des deux est excellente. Ils ont leur ferme pas loin de la frontière américaine. Pour nous c’est loin. Nous y avons été une fois. Ils sont heureux, mais c’est dur de joindre les deux bouts. La petite Ella est adorable!

Sœur Anita

C’est Gilles Lévesque, un jour de 2010, qui me dit avoir rencontré au couvent des sœurs visitandines une religieuse belge. Nous avons été la voir. On est reçus dans un parloir. Nous avons sympathisé avec cette moniale entrée tardivement chez les sœurs de la Visitation. Elle est dynamique, vient de la partie germanophone de la Belgique (Eupen) et a roulé sa bosse un peu partout, surtout au Rwanda. Puis elle semble bien avoir trouvé sa place comme novice ici, chez les religieuses de La Pocatière.

Et de fil en aiguille, Nicole et moi avons été la saluer quelques fois et nous sommes restés amis. À l’occasion nous la voyageons à Québec ou à Rivière-du-Loup pour aller chez le médecin ou un physiothérapeute, ou une fois ou l’autre pour aller s’acheter une paire de souliers ou des fleurs pour son couvent... Une gentille personne. Il y a quelques mois elle a fait ses vœux permanents. Nous avons été invités à cette fête. Elle a aussi fait un séjour de six mois à Tarascon dans le sud de la France, pour remplacer temporairement la sœur directrice locale. J’ai ainsi appris qu’il y avait deux Tarascon dans le Midi. Celui de Tartarin (et Daudet) et l’autre. Un sur l’Ariège et l’autre dans les Bouches-du-Rhône, au nord-ouest de Marseille. Le saviez-vous?

Trois anciens directeurs en une semaine et puis cinq le même jour

Ces 23 et 24 juin 2013, j’ai revu Claude Langlais, puis Benoît Guignard à l’occasion de repas communautaires pour fêter la Saint-Jean-Baptiste..

Le dimanche 23 d’abord, Nicole avait vu dans le journal qu’à Kamouraska on proposait une assiette de viande de bœuf et de porc rôtie au méchoui pour cinq dollars. Nous y allons. On n’est pas à 30 kilomètres près pour fêter cela. Et au pied de l’église près de la salle municipale, dans une ambiance bon enfant, qui rencontrons-nous? Le maire de l’endroit, Claude Langlais, mon ancien diro. On se congratule, on bavarde, on sourit de se retrouver ainsi, puis je le laisse à ses occupations et nous irons, Nicole, Nath et moi déguster un café chez Jean-Pierre, le fils de Louise et Jean-Philippe, tenancier du Café du clocher, avec vue sur le fleuve...

Le lendemain lundi 24, à La Pocatière cette fois, selon une tradition bien établie depuis quelques années, nous allons à l’aréna pour nous acheter trois soupers complets à dix dollars de poulet barbecue à l’occasion des fêtes de la Saint-Jean. Et en faisant la file, qui dura près d’une heure à cause d’une pénurie de poulets, dont il fallut se réapprovisionner, nous sommes juste derrière Benoît, celui qui a succédé à Claude comme directeur. On ne s’était plus vus depuis des années. Comme le monde est petit! Et tout ça à cause d’un bœuf, un cochon et un poulet... Et je pense évidemment à Perrette et à son pot au lait. Cherchez Lafontaine et vous trouverez : « Adieu, veau, vache, cochon, couvée! »

Mais c’est pas fini! Voici la *Rencontre du troisième type*... Ce dimanche 30 juin, on fête dignement le départ de notre curé Jacques Lajoie avec un dîner communautaire au filet de porc, à la salle de l’Âge d’or. Et qui est à la table à côté? Cherchez pas et référez-vous à la liste de mes directeurs, au début de ce chapitre, vous ne pouvez pas vous tromper : Jean-Yves Fortin, devenu depuis diacre dans notre paroisse. Assez incroyable. Il faut dire que le premier directeur Conrad Barbeau ne pourra plus se rencontrer puisqu’il est décédé il y a des années. Quant au directeur suivant, le cinquième dans ma liste, si vous pensez que je rencontre des directeurs à tous les coins de rue, vous serez... « Bernier », puisque tel est son nom. Et le suivant, me demanderez-vous? Eh bien, il n’y en eut pas, puisque ce fut une directrice. Alors, je suppose bien que la « Colombe » restera dans son pigeonnier...

C’était le 24 juin, mais trois mois plus tard, le dimanche 20 octobre 2013, comme chaque année après la messe nous allons au brunch servi pour et par la fondation de l’école polyvalente. Il y avait du monde! Et là, nous rencontrerons successivement Benoît Guignard, avec lequel nous allons encore faire la queue durant une petite heure avant d’arriver à la cafétéria pour être servis, puis Jean-Yves Fortin, puis Claude Langlais qui était notre voisin de table. Il y aura encore Yvan Tardif, devenu le directeur général de la Commission scolaire depuis sept ou huit ans, et enfin Marc-André Caron, un ancien collègue très bon maître de chorale, qui a été le directeur jusqu’à l’an passé. Tout ce beau monde en un seul repas! On avait bien mangé, mais on n’avait plus faim.

Dialogue de sourds et confusion de malvoyants

« Vois-tu ce que je te dis? Écoute ce qui est écrit... » Expressions assez fréquentes quoique mal construites, qui traduisent un certain mal-être de nos organes réceptifs. Moi en tout cas, je vois de plus en plus mal à cause du glaucome, au point que mon œil droit est quasi éteint (je ne vois plus rien au centre de mon champ de vision avec cet œil), et mon ouïe se détériore au point que je porte une prothèse, mais cela ne suffit guère... Comme je dis souvent : je m’efface, alors qu’en fait c’est plutôt mon environnement qui s’efface.

Un dialogue de sourds est une expression qui s’emploie pour expliquer certaines situations parfois cocasses où deux personnes en conversation ne se comprennent plus. J’ai quelques difficultés avec mes oreilles, au point que je trouve avantageux de porter une prothèse auditive qui amplifie les sons que je reçois. Cela améliore nettement mon audition, mais j’ai constaté que le cerveau, le subconscient palliait facilement à certaines déficiences. Je pourrais dire que mon cerveau arrondit les angles et corrige mes déficiences. Mais il reste que parfois on tombe sur des coquilles où mon interprétation toute phonétique est nettement à côté de la plaque. Ainsi ce mardi 4 juillet 2013, Nicole et moi dégustions quelques cerises nouvellement achetées. On les rince au robinet de la cuisine, mais il ne ferme plus très bien. D’un autre côté, il faut savoir que l’évier de la cuisine est situé face à la fenêtre qui donne sur la terrasse d’entrée. Et Nicole me dit : « Il ne ferme plus bien ». Là-dessus, je lui répons : « Comment as-tu vu ça, quelle femme? ». Elle me regarde, nettement interloquée. Elle ne comprend pas ma question. Après lui avoir fait répéter sa phrase, je rigole, car j’avais cru entendre : « Voilà une femme qui vient »!

Un autre exemple ce même soir : « Là on construit des appartements », compris comme « Là, on poursuit des avortements ».

Cette situation plutôt cocasse me rappelle une chanson que nous chantions, étant enfants :

*En passant près d'un p'tit bois
Où le hibou chantait
Cou coucou cou cou
Et moi je croyais qu'il disait
Coupe-lui le cou*

Et moi de m'encourir

*En passant près d'un étang
Un beau canard chantait
Can can can
Et moi, je pensais qu'il disait
Jette-le dedans*

Voulez-vous rire encore un peu à mes dépens? Allons-y, ce n'est pas tous les jours que je vous invite ainsi à rigoler de ma poire, profitez-en.

Voici, sans commentaires, une grappe de coquilles mal comprises par votre serviteur :

Nicole dit	André comprend	Date
À dans une demi-heure	Attends une demi-heure	4 décembre 2012
Ne ferme pas la porte arrière	Ne fais pas la porte à Pierre	4 décembre 2012
L'ami Moutarde n'a toujours pas écrit	L'ami du parc n'a toujours...	5 décembre 2012
[regarde la fenêtre] Denise Dufour	Un monsieur qui court	6 décembre 2012
Du fromage d'agneau	Du fromage Gagnon	décembre 2012
[pour ses bottes] rien de tel que des zips	Il y a du sel et des huîtres	20 janvier 2013

Et le 8 août 2014, Nicole va faire les courses, puis revient et me crie deux fois car je lui fais répéter. Elle me crie : « Je suis venue chercher les bouteilles vides ». Mais j'ai compris « J'ai vu passer une nouvelle guide ».

En voulez-vous une toute dernière et toute fraîche, ce 4 juillet 2015? Elle est assez bonne. On est au chalet avec Nathalie. Le soir, Nicole s'apprête à entrer au lit, et j'entends qu'elle me dit soudain : « Ah! Il faut que je donne à Nathalie une bouteille de relish¹. » Je me demande vraiment ce que Nath va faire avec de la relish à 10 h du soir. En réalité, Nicole avait dit simplement : « [...] que je donne à Nathalie

¹ C'est un genre de sauce très américaine, verte et sucrée, un peu comme du ketchup.

une taie d'oreiller ». Entendez-vous la similitude fallacieuse de certaines syllabes? Une taie – bouteille et oreiller – relish. Non, cela ne s'invente pas!

Comme on le voit par ces quelques exemples authentiques, lorsque je n'entends pas, mon cerveau essaie sans que j'en sois conscient de construire une phrase plus ou moins sensée et plausible avec des bribes de mots qui ont à peu de chose près le même son, sortes de parcelles homophoniques.

À ce propos, je voudrais faire une petite comparaison. Cette compensation par le subconscient me fait inévitablement songer à ces machines de sous-titrage pour les malentendants à la télévision. Certaines chaînes ont des machines vraiment en dessous de tout, qui transcrivent des approximations telles que : « Nos restaurants par la suite des moyens de... », plutôt que « Nous instaurerons par la suite des moyens de... » (discours du nouveau maire de Montréal, Denis Coderre, le 14 novembre 2013) Comment voulez-vous qu'un malentendant puisse raisonnablement suivre un discours écrit dans un tel charabia et comprendre une phrase signifiante? Cela n'a aucun sens. Est-ce ainsi que l'on prétend aider les sourds? Et il y en a encore qui vont venir dire : « De quoi se plaignent-ils? Ils n'ont plus qu'à lire, ils en ont de la chance les malentendants aujourd'hui! » Ah! oui? Et combien de temps croyez-vous va-t-on leur laisser un sous-titrage débile fait avec de telles machines? Cela fait des années que cela dure. Je peux l'affirmer car avec notre Nathalie, on laisse le sous-titrage en permanence depuis des années. De qui se moque-t-on? Pour bien saisir ma révolte, faites l'expérience suivante : mettez le sous-titrage (toutes les TV en sont équipées, voir menu) et fermez le son, puis essayez de suivre les nouvelles du soir qui ont le sous-titrage. On a de quoi être enragé! Je me souviens encore que la machine écrivait « Monsieur bourre à sa est arrivé ». Oui, on parlait de notre ancien premier ministre!

Calmons nos ardeurs et revenons à nos moutons, c'est-à-dire au petit agneau qui vous parle, c'est-à-dire à moi-même, n'est-ce pas? J'ajouterai ceci :

Quand, à cette diminution auditive, on ajoute la diminution visuelle, le tableau en vaut la peine : je menace souvent de renverser un verre ou une bouteille que je ne vois pas sur la table en voulant prendre un plat, ou encore je fais des tas de petites taches sur ma blouse parce que ma cuiller est trop remplie et que je la tiens mal, faisant retomber des gouttes de potage dans l'assiette en éclaboussant ma personne... vous voyez un peu ce qu'est la sénilité. Et en vous écrivant ces lignes, j'utilise un clavier et une souris. Cette souris guide un curseur, une petite flèche qui se balade sur l'écran. Mais quand on ne voit plus très bien, on cherche parfois bien longtemps après cette flèche lumineuse. C'est ainsi que lorsque quelqu'un m'explique comment il progresse sur internet, il faut chaque fois que j'intervienne pour demander, mais où est la flèche, où est le curseur? Si je ne la vois plus, je ne peux pas suivre ses explications. Ah! Et voilà pourquoi j'ai agrandi ma flèche et les formats de police sur l'écran. Et voilà pourquoi je mets toujours l'option où cette flèche se multiplie lorsque je la promène, afin que je puisse l'entrevoir lorsqu'elle se déplace comme une étoile filante. Et quand je lis, hein! Je lis de plus en plus lentement et de plus en plus difficilement. Oui, le décor sonore et visuel dans lequel je me meus s'estompe, se dissout, s'efface lentement mais sûrement. C'est un peu, quand je marche dans la rue par exemple, comme si je marchais dans une sorte de brouillard continu, perpétuel, dans un décor de

¹ Robert Bourassa (1933-1996)

plus en plus blanc, de plus en plus assourdi. Je me vois comme dans un rêve, progressant seul dans le blanc et le silence. Ce sera peut-être un peu cela quand on passera la grande porte...

Et ce n'est qu'un début. Mais ce n'est pas tout! Avec l'âge, vous allez petit à petit ressentir des courbatures, une perte d'équilibre. Lorsque vous devez vous essuyer les pieds, vous couper les ongles d'orteils ou simplement lacer vos souliers, vous verrez que ce n'est pas facile tous les jours.

Je tiens à rappeler ici que je vois trois étapes dans mon désir de faire des exercices, de me stimuler le corpus qui commence à s'empâter et à se rouiller. D'abord les promenades quotidiennes avec le berger allemand Roxane (de 1982 à 1993), ensuite il y aura le gymnase et la piscine du cégep pendant trois ou quatre ans, de 2003 à 2006. Et enfin, mes petites promenades vers 11 heures pour aller quérir le courrier à la poste, parfois passer à la pharmacie, et une fois la semaine aller jusqu'à la caisse populaire, chercher de l'oseille pour acheter du beurre pour mettre dans les épinards. Et les exercices d'assouplissement dans le lit, pendant deux minutes le matin. J'en ai parlé plus haut.

Oui, comme je le disais : ce n'est pas facile tous les jours. Alors je me dis « Mieux vaut en rire » et là, plutôt que de pleurer sur mon triste sort, eh bien, je me bidonne comme un baril.

Julien Lepers

J'ai été plusieurs fois en contact avec l'animateur bien connu et sympathique de *Questions pour un champion*, jeu télévisé sur la culture générale présenté en France depuis 27 ans, avec grosse audience.

Or donc, ce monsieur Julien a écrit en novembre 2011 un bouquin intitulé *Les fautes de français, plus jamais*. Et je l'ai vu deux ou trois fois faire la promotion de ce livre que j'avais envie d'acheter. Je le commande, l'achète, le lis et le prof de français que je suis le trouve bien intéressant. J'avais craint qu'il mentionne surtout les fautes de français écrit, d'orthographe, alors qu'il est tout entier, lui l'animateur bien connu, voué à la parole, au langage, au français oral. J'espérais qu'il nous parle du français oral, qui est si peu commenté dans les ouvrages concernant notre langue. Et c'est précisément ce qu'il fait : tout au long des quatre cents pages de son gros livre, il décortique toutes les fautes du français oral. J'étais vraiment réjoui. Au point que j'ai voulu donner à Julien Lepers mon opinion, quelques rares corrections et de nombreux commentaires sur ses différentes assertions. Je lui envoyai une lettre de cinq ou six pages en espérant que cette lettre arrive un jour à être lue par monsieur Lepers. Car on ne trouve jamais leur adresse à ces messieurs des *mass-médias*.

Et puis un jour, alors que j'avais regardé presque toute son émission quotidienne, plusieurs personnes me demandent si j'ai vu l'émission de la veille, car Julien Lepers avait nommé La Pocatière durant ses interventions. Je n'avais pas vu cela, mais j'ai bien compris qu'il avait reçu ma lettre. D'ailleurs Michel Toussaint m'a demandé si je lui avais écrit car, se disait-il, si J. Lepers salue ainsi les gens de La Pocatière, il doit y avoir du Bonsang là-dessous. Et il avait raison.

Deux ou trois semaines plus tard, je reçois un coup de fil du secrétaire de Julien qui me signale avec un accent très parisien que Julien Lepers lui a demandé de me saluer et de me remercier de sa part. Il a bien reçu la lettre, en est très ému et répondra ou me téléphonera peut-être même à ce propos. Bon,

les mois passent et en été 2012, nous revenons du chalet au lac et prenons les messages laissés par des correspondants dans la boîte vocale. Parmi ces messages, un de Julien Lepers qui a essayé de me contacter par téléphone depuis Montréal où il était pour encore un jour. Hélas, le temps était passé. Il me laissait un numéro à Montréal pour un jour déjà passé, et un numéro à Paris où on ferait suivre. Il aurait aimé me rencontrer ou au moins me parler. Puis le temps passe encore et un soir, durant son émission, il salue particulièrement les gens du Québec, Montréal, et la ville de Québec... et aussi, dit-il, les gens de La Pocatière!

Et voilà comment sans lui avoir jamais parlé, j'ai réussi à faire parler l'ami Julien quatre fois, et à mettre La Pocatière *on the map* pour les gens qui suivent Pyramide!

En ce 10 octobre 2014, je puis rajouter un paragraphe à ce qui précède. En effet, et par le plus grand des hasards, le lundi 29 septembre le téléphone sonne. Une voix lointaine aux accents bien français demande André Bonsang, puis se lance dans des explications pour me dire qu'il y a un peu plus d'un an il m'avait téléphoné. Il se demandait si j'avais bien reçu son message, parce que je n'avais pas donné signe de vie. J'ai bien reconnu Julien Lepers. « Mais comment vouliez-vous que je vous rejoigne, vous m'aviez donné un numéro canadien et vous étiez déjà rentré en France... » On parle, il parle et m'explique qu'il sera à Montréal du mercredi soir au dimanche matin de la semaine prochaine. Il me donne son numéro de téléphone cellulaire.

Nous envisageons bien, Nicole et moi, de nous rendre à Montréal et de ne pas le rater cette fois. Je réserve une chambre à l'hôtel Château de l'Argoat sur la rue Sherbrooke pour le vendredi soir prochain, puisque lui-même m'a dit qu'il logerait dans un hôtel sur Sherbrooke... Le jeudi, je le rappelle à Montréal et nous convenons de 17 h 30 le lendemain dans le lobby de son hôtel – le Ritz Carlton! On y va en autobus (je ne conduis plus la nuit). Nous avons eu une rencontre des plus agréables. Il m'a dédicacé son livre, nous avons pris trois photos et parlé de la langue, de ses émissions, de son projet d'un nouveau livre pour condamner les mauvaises manières. Une heure et demie de discussion franche, loyale, animée, sympathique... Il nous a aussi présenté sa fille qui travaillait au pair à New York et à laquelle il avait donné rendez-vous à Montréal, plus facile d'accès pour lui que New York, qui suppose visa et plus de temps. Cela valait le déplacement. Le lendemain, nous sommes rentrés à La Poc en autobus et sous la pluie!

Jeux et animations

Parlant de Julien Lepers, très bon animateur du jeu télévisé *Questions pour un champion*, dont j'ai déjà touché un mot., je voudrais expliquer ici en cette fin de chapitre que depuis ma retraite – déjà plus de dix ans –, je me suis mis à suivre assez régulièrement quelques émissions de jeu françaises¹. Je regarde surtout *Des chiffres et des lettres* et *Questions pour un champion*. La première nommée est l'émission qui aura duré le plus longtemps sur un canal français (avec *Thalassa*), et serait la seule qui fait appel à l'intelligence et à l'imaginaire des concurrents. La seconde, comme beaucoup,

¹ Les émissions québécoises à Radio-Canada, Télé-Québec ou TVA, qu'il me soit permis de dire ici – sans en nommer aucune – que je les trouve particulièrement débiles, outre qu'elles sont souvent terriblement bruyantes!

sollicite uniquement la mémoire mais a l'avantage d'être très diversifiée, d'aller parfois loin dans la culture générale et d'être menée tambour battant. Il y a eu bien sûr *Pyramide* en son temps, qui nous a permis de créer notre club pyramide Papyrpantoute, ici à La Pocatière, depuis septembre 2001. Hier, 5 décembre 2013, nous avons fêté la fin de l'année par un bon souper annuel, notre 13^e déjà.

Ces émissions, et mon goût pour le jeu et l'animation auquel le scoutisme, le professorat et le théâtre ne sont sans doute pas étrangers, m'ont permis d'être sollicité comme animateur de jeux de société à plusieurs manifestations qui reviennent épisodiquement. Je pense au jeu de piste organisé par le comité de la famille pour toute la communauté au mois de mai (quatre ou cinq fois). Je pense à ces rencontres du souper Pyramide, aux soupers reconnaissance organisés par le CDEF pour la communauté chrétienne de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Et enfin, *last but not least* comme on ne dit pas chez nous : les fêtes du réveillon avec nos amis depuis des siècles et des millénaires. Enfin presque!

Dans le même ordre d'idée, je rappelle les différents personnages que j'ai interprétés pour diverses occasions dont j'ai déjà parlé, me semble-t-il : Adélard Godbout, ex-prof de l'ITA et ministre libéral de l'Agriculture, puis premier ministre (pour le cent cinquantième anniversaire de l'ITA en 2009) et saint Nicolas dans le spectacle *Un bonhomme tombé du ciel*, et encore Abraham (deux fois) pour les jeunes catéchètes et leurs parents, ainsi que Moïse pour animer la soirée de reconnaissance en 2009 (?). Et le premier curé de La Poc, l'abbé Jacques de Lesclache en 1990. Et une fois Joseph (Nathalie faisait Marie) sur un grand char de la Nativité pour un carnaval à La Pocatière.

Quatre bataves, mais aucun batave!

Vous ne devez pas comprendre grand-chose à un titre aussi énigmatique. Et je vous comprends. Alors je vous explique, ce n'est pas bien sorcier. Vous savez que le mot batave est un adjectif ou un nom désignant ce qui vient de Hollande ou des Hollandais. Bon, jusqu'ici, pas trop compliqué. Puis, ayant récemment parlé de Nienke et aussi de Jacoba, je me suis fait la réflexion : tiens, des Hollandaises qui se sont mariées avec des non-Hollandais. Et j'ai aussitôt pensé à un troisième larron qui avait aussi « volé » en justes noces une gentille Hollandaise, notre ami le colonel John Mustard, alias Jean de la Moutarderie et de la Bouteillerie. Cela fait trois. Et puis, je ne vous ai pas dit, mais un vieux camarade de la belle époque de Lemfu m'a écrit en février 2015 : le lascar Michel Fossaert. On s'est brièvement raconté notre vie depuis cinquante ans (ou presque). Nous savions qu'ils s'étaient séparés, Dany et lui, mais nous ignorions qu'il vivait maintenant en Hollande avec une gentille Hollandaise. Et de quatre! À ces quatre belles Bataves, on pourrait même ajouter une cinquième : Noëlle, la première madame Colpaert... faut croire qu'Yves, mon copain, aime les douceurs venant du nord!

Vous comprenez maintenant. L'expression « Quatre bataves » désigne bien quatre Hollandaises, au féminin. Et l'expression « aucun batave » signifie aucun Hollandais, au masculin. C'est-y malin, hein!

Merci à ma ville

Un jour de novembre 2014, alors que je faisais ma petite promenade de santé quotidienne pour aller chercher notre courrier, je croisai une ou deux personnes en rue. On se salue. À la poste je

retiens la porte : « Après vous, Monsieur... » Je respire l'air frais du matin et je me dis que nous avons quand même eu beaucoup de chance, Nicole et moi, d'aboutir ici pour y vivre avec notre famille. Les gens sont polis, amicaux, l'air est salubre... Et de fil en aiguille, tout en marchant, je me dis qu'il faut que j'écrive cela pour y faire part de ma chance, de notre bonheur. Rentré à la maison, j'écris le texte qui suit en une demi-heure. Et le lendemain, je propose par courriel aux rédacteurs de nos deux hebdomadaires locaux de publier ce texte comme article dans leurs pages. Ces deux anciens élèves acceptent avec plaisir, et depuis lors je reçois régulièrement des témoignages enthousiastes à propos de ces quelques lignes. Encore avant-hier, deux mois après la parution, la maman d'une ancienne étudiante ne tarissait pas d'éloges au téléphone à ce propos. Hier matin, un collègue ex-prof de math que je saluais dans un resto me dit qu'il a apprécié cet article, et ce matin encore – oui oui! – un monsieur de la chorale me déclare qu'il aurait écrit exactement la même chose. Tant mieux si cela fait du bien aux lecteurs. Voici ce petit texte.

Même si je n'y suis pas né, c'est quand même à La Pocatière que je vis depuis plus de 46 ans. Mon épouse et moi y sommes arrivés en 1968 avec nos trois enfants, puis un quatrième nous y est né en 69. Et depuis lors, nous vivons toujours dans la même maison.

Venant d'Europe, via l'Afrique, nous sommes arrivés ici parce que nous y avions un couple ami et que la Commission scolaire Pascal-Taché m'engagea et m'affecta en français au tout nouveau niveau de secondaire V. J'ai fait toute ma carrière dans cette école secondaire qui déménagea plusieurs fois de locaux avant de devenir la polyvalente.

Et j'ai vraiment tout lieu d'être très content d'avoir abouti dans ce coin merveilleux du Bas-du-Fleuve, battu par les grands vents et propice aux belles excursions.

La population nous accueille avec sourire et beaucoup d'amabilité. Je me souviens de beaux, de grands moments que j'ai vécus dans cette petite ville qui a tous les avantages culturels, économiques et sociaux d'une grande ville sans en avoir les inconvénients : pas de pollution, pas ou peu de retards dans les attentes à l'urgence ou les rendez-vous médicaux, pas d'embouteillages sur les routes. Mais nous avons une belle grande salle de spectacle (c'était précieux pour l'homme de théâtre que j'ai toujours voulu être), et un centre culturel et plusieurs maisons d'enseignement (l'émulation entre le privé et le public ne peut être qu'à l'avantage de tous), et nous bénéficions de la proximité des services de l'hôpital, de l'évêché, du cégep et de l'ITA, de la radio CHGB qui a mon âge et se transformera en CHOX FM. Je pense encore à l'usine Moto-Ski qui deviendra Bombardier, au musée François-Pilote, à nos deux arénas successifs, lieux de rencontres sportives, récréatives et culturelles.

La Pocatière : cité jolie et chaleureuse dans un écrin de verdure, au bord d'un fleuve magnifique et grandiose. Un passé riche, agricole et culturel. La Pocatière, c'est... le vitrail lumineux de sa cathédrale, un sentier escarpé de la montagne...

Et quoi encore? Et qui encore? Je voudrais remercier tous les maires et curés qui se sont succédé depuis 46 ans, mais aussi Jean-François, mon garagiste, France, ma coiffeuse, Noël, mon plombier, Éline ma pharmacienne et tous les autres, pour toutes ces années de bons et loyaux services. Merci à Rosaire et Marcel pour la belle chorale de la cathédrale, et aux organistes et aux membres de l'ancienne Société d'art lyrique, les deux Jean, et Madeleine et Gaston, Michael aussi. Merci à nos voisins anciens et actuels, à nos amis et aux membres de clubs (Pyramide) et comités (CPP, Famille, CDEF). Mais je ne veux surtout pas oublier les éboueurs qui font un excellent travail, les ouvriers qui réparent et ceux qui embellissent notre environnement municipal, ceux qui ouvrent nos chemins, l'hiver, je vous remercie tous de nous garder une ville belle, fleurie et propre! Merci aux pompiers et à tous les bénévoles qui œuvrent dans l'ombre de dizaines d'organismes sociaux. De La Farandole à la Fadoq en passant par le judo, le patin et toutes les équipes de sports d'hiver et d'été. Ça met de la vie dans une communauté! Merci à mes collègues de classe et à mes nombreux anciens élèves (parfois anciens acteurs ou actrices) que je rencontre encore fréquemment à la poste, à la boulangerie, à la caisse ou dans divers magasins.

Oui, j'ai beaucoup aimé ma ville, je l'aime encore et ne voudrais pas en changer pour tout l'or du monde. On est si bien ici! Merci!

André Bonsang
Écrit ce 13 novembre 2014
à... La Pocatière

*** Remarque à propos de ce qui précède**

Si vous lisez bien l'introduction écrite pour expliquer le texte ci-dessus, vous n'aurez pas manqué de constater, comme moi en ce mois d'avril 2015 alors que je relis mes textes, la grande similitude de conjoncture avec le texte explicatif sur un certain état euphorique écrit en février 2012 (voir quelques pages plus haut). J'avais tout à fait oublié que j'avais écrit ce texte précédent lorsque j'écrivis le deuxième, presque trois ans plus tard. C'est simplement la preuve que mon émotion était la même et existait donc déjà trois ans plus tôt.

Voir aussi la lettre de Jacques Blanchet, parue en janvier 2015 et que j'ai reproduite au chapitre 23. C'est comme un bel écho à cet article.

Et des noces d'or pour presque clore

Avant de mettre sous presse (façon de parler pour exprimer la clôture de ce long (hum, pas trop long, j'espère?) chapitre, je souligne nos 50 ans de mariage, pour lesquels nous avions prévu deux fêtes : un repas au lac avec *tutta la famiglia*, et un excellent souper dans une bonne auberge des bords du Saint-Laurent à Kamouraska avec les couples amis. Il y eut des photos, un magnifique

voyage en Europe centrale offert par nos enfants, puis une belle carte dépliant avec quatre photos (et musique) envoyée à plusieurs amis et cousines – fabrication Gaston Lévesque...

En réponse à cette carte dépliant, un courriel de ma cousine Josianne Lejeune m'apprend en un coup trois décès : son beau-fils Philippe, époux de Pascale sa fille unique, mort en 2012, puis en mai 2013 le décès de sa grande sœur Monique, et en juin celui de Paul, l'aîné de mes cousins Hock! Cela nous a refroidis, Nicole et moi.

Voici donc que moi aussi je suis arrivé, en ce jour solennel, à avoir retrouvé le temps. J'étais parti à sa recherche, comme le fit il y a un siècle un célèbre Marcel. Cela n'a pas été trop long (à peu près 1000 pages en Word sur l'ordinateur), j'ai donc bien tenu ma promesse, en ce lendemain du départ de ce grand homme Nelson Mandela. J'arrête ici ce compte-rendu d'ordre chronologique, ce 6 décembre en date de la Saint-Nicolas 2013. Bonne fête à ma petite femme, Nicole, et un souvenir ému pour nos tendres années lorsque, curieux et le cœur palpitant, nous ouvrons la porte magique de la salle à manger, très tôt le matin, alors que le grand saint patron des écoliers était venu la nuit pour nous donner une flopée de beaux jouets!



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33 •
items 05, 10, 11, 12, 13, 20, 24, 25, 38, 41, 44 et 49

C

HAPITRE 22

NOS QUATRE ENFANTS

Un mot pour la maman, d’abord¹

Épouser quelqu’un, c’est se lier, s’unir avec son sourire, ses yeux, la finesse de ses mains, son pied fin et agile, ses cheveux, ses yeux, sa taille, la douceur de sa peau, sa chaleur... bref tout ce qui séduit. Tout son être, toute l’essence qui séduit les sens. Mais épouser quelqu’un, c’est aussi se lier avec son sens de l’ordre, de l’humour, sa façon de voir les choses et les personnes, d’accueillir les gens, sa gentillesse, son éducation, sa morale, son écoute, son rire, sa tendresse, sa manière de comprendre, de saisir, de dire, de juger, de cuisiner, de marcher, d’écrire...

Et cette façon d’être, de s’influencer est évidemment réciproque. Si bien qu’à la longue, je deviens un peu elle. Et elle devient un peu moi. C’est la complémentarité. On cherche surtout chez l’autre ce qui nous manque. On se complète, on s’harmonise avec les années, les enfants, les épreuves, les voyages, les habitudes.

Cinq étapes²

1- Naissance et baptême des quatre

Pour Franz, exactement neuf mois après notre mariage, la naissance fut ultrarapide à Kisantu. Ce 2 mai 1964 était un samedi, et Nicole avait enseigné le matin au couvent en remplacement de Francine Geerkens³. Nous étions attendus chez les Geerkens justement pour un petit souper. On allait s’apprêter à y aller, quand vers cinq ou six heures, de la toilette, Nicole me crie qu’elle vient de perdre les eaux. Je cours vers le gros livre médical. Restons calmes! Que faut-il faire en premier lieu? Préparer la valise. Mais la valise était prête. Nicole me dit d’aller prévenir les Geerkens qu’on ne pourra pas aller souper ce soir. J’y cours, mais restons calmes! Je reviens et l’embarque... doucement... dans la Volks. Nous filons à l’hôpital, en espérant ne pas crever un pneu. C’est vrai, Nicole a déjà crevé les eaux. Je m’arrête en passant devant chez Rousseau. C’est le copain gynécologue. Il soupe et dit qu’il va venir après le souper, pensant en lui-même sans doute que ces jeunes futurs parents s’énervent toujours beaucoup trop tôt. Je rentre dans la voiture et fonce... Après que nous fûmes arrivés à l’hôpital cinq cents mètres plus loin, la sœur Augustine qui s’occupe de la maternité accueille Nicole et l’ausculte. Elle me

¹ Voir aussi les chapitres 19, 20, 21 et 25

² Les hauts faits de leur vie en résumé. Pour les détails, on se rapportera aux chapitres 19, 20 et 21.

³ Les Geerkens s’étaient mariés le même jour que nous, le 3 août 1963, et elle était tombée enceinte deux ou trois mois après Nicole, mais avait une grossesse plus difficile.

demande d’aller immédiatement prévenir le docteur Rousseau que cela ne va pas tarder. Je reprends la voiture, je fonce sur le plateau, à quelques centaines de mètres. Pierre vient de finir son souper et s’apprête à venir. Il faisait bien chaud ce soir-là. Je retourne à l’hôpital, suivi par Pierre qui se dit en lui-même : « Toujours la même chose, ces primipares, elles croient que cela s’en vient et on en a pour des heures. » Il regarde Nicole qui est toujours en robe. Et cette fois, il constate lui aussi l’urgence de la situation. Nicole n’a pas le temps de se changer, elle se couche sur la couchette prévue à cet effet. Il la fait respirer vite, puis bloquer sa respiration et pousser, pousser, pousser pour l’expulsion. Je suis là, ne pète pas un mot et tiens la main de ma petite femme bien courageuse. Trente minutes plus tard, la sœur Augustine accueille un tout petit bébé de 2,250 kg, va l’essuyer, le couvrir d’une couverture. Pendant ce temps, Pierre attend un peu puis demande à Nicole de pousser encore. Je me dis : « Pas un jumeau, quand même? » Non, c’est l’expulsion du placenta. Puis il lui dit tranquillement : « Voilà, c’est fini, tu peux te lever et aller dans ta chambre. » Nicole se lève et marche (comme le paralytique miraculé par Jésus). Elle se couche et restera avec sa robe un peu souillée de sang jusqu’au lendemain matin. On lui apporte son beau bébé... et voilà!

Petite cérémonie des relevailles avec l’abbé Van Binnebeeck à une petite statue de la Vierge, une semaine après la naissance, le 9, puis le baptême eut lieu à la cathédrale une semaine après, donc le 17 mai. Nous avions invité le ban et l’arrière-ban de la communauté de Kisantu, et une partie des gens d’Inkisi, Lemfu et Mayidi. On rencontrait des Belges, une Française, des Congolais, des Portugais... des profs, des curés, des médecins, des agronomes. Comme les vrais parrain et marraine (Christian et ma belle-mère) étaient évidemment absents, ils furent remplacés par Annie Joiris, demoiselle prof chez les sœurs et Lambert, mon collègue au collège. Puis il y aura la terrible sténose du pylore, maladie du nouveau-né qui peut être mortelle si on n’y prend garde et si on n’y remédie. Ce sont des contractions du pylore qui renvoient tout le lait avalé quelques minutes plus tôt en gros jet comme une fontaine. C’est dû à la nervosité du sujet (!).

Rousseau nous envoie à Lovanium, où le professeur en pédiatrie a tout de suite vu, lors du premier entretien, que nous étions Nicole et moi deux grands nerveux. C’est ce qu’il nous a dit. Et la sténose ne l’a pas étonné. Il a immédiatement proposé un régime spécial : multiplier les biberons (fini le sein) et épaissir chaque contenu, de manière à diminuer les risques de renvoi. Nicole restera à l’hôpital de Lovanium (Kinshasa) avec Franz en observation une semaine ou dix jours. On peut opérer s’il le faut, mais notre Franz s’en est très bien sorti avec des biberons moins volumineux, plus nombreux et épaissis. On avait craint pour le voyage en Grèce, mais pas de problème, selon le pédiatre spécialiste. On est donc partis rassurés.

Dans l’avion et durant notre séjour en Grèce, nous devions préparer des biberons spéciaux. Franz était adorable et minuscule dans son petit moïse offert par un ami congolais. Un jour, en revenant de Delphes, dans l’autobus, Franz paraissait incapable de boire son dernier biberon préparé le matin... En fait, Franz était incapable de boire du fromage. Car le lait du matin avait eu le temps de tourner en yogourt ou en fromage avec la chaleur qu’il faisait! En Belgique, le docteur Casters qui s’était déjà

occupé de mes petites sœurs prit les choses en main. Un régime fortifiant et... Franz allait nettement mieux. Il avait même fameusement repris du poids lorsqu’on quitta la Belgique deux mois plus tard.

Nous vécûmes les deux années scolaires suivantes (64-65 et 65-66), l’une à Kisantu et l’autre à Lemfu¹. C’est le temps où Franz vécut seul avec nous. Il parlait beaucoup, était ouvert au monde, avait les yeux foncés pétillants de curiosité. C’est à cette époque qu’il renversa et cassa mon beau Voigtländer, mon appareil photo que j’avais placé sur un trépied dans la salle de séjour. Et comme dans sa course Franz ne l’avait pas vu... hop! par terre sur le ciment. Ça ne pardonne pas. Mais ce n’est pas grave.

Franz a eu une jolie petite amie, Inge, à peine plus âgée d’un an. Et lorsque nous serons à Lemfu, ce sera encore une petite voisine, une petite Congolaise cette fois, la fille de l’infirmier Marcel qui sera parfois sa compagne de jeu.

Pierre naquit à Liège le 27 juillet 1966, à la même clinique Beauregard, rue Louvrex, où maman avait accouché de Ninou dix ans plus tôt. L’accouchement fut provoqué, de peur d’avoir une naissance dans le taxi, du fait que cela avait déjà été très rapide pour l’aîné. Notre plus gros bébé, Pierre, pesait 2,75 kg.

Christian et Betsy se marient le lendemain, Nicole ne pourra aller à Verviers pour le mariage. J’y vais seul avec Franz qui doit présenter le coussinet avec les alliances pour son parrain. Puis nous reviendrons dire bonjour à Nicole avec les deux jeunes mariés, à moins que ce ne fût le lendemain dimanche. Car je me souviens très bien que durant cette visite de mon frère et ma récente belle-sœur, j’ai un peu regardé la petite télévision juchée sur une tablette en hauteur dans le coin de la chambre, qui diffusait en direct à ce moment précis la finale de la Coupe du monde de foot au stade de Wembley à Londres, où l’Angleterre gagna sa seule coupe en battant injustement l’Allemagne.

Le baptême eut lieu à l’église de Bois-de-Breux. Jean-Marie parrain et Josiane marraine étaient sur leur 31², et c’était l’abbé Yvon Mors qui officiait. La réception qui rassemblait les deux familles (Bonsang/Warnant et Hauglustaine) eut lieu dans les jardins de ma mère, qui habitait toujours rue Max Buset à 200 mètres de l’église, avec mes sœurs mais sans Christian qui venait de convoler.

À la fin du mois d’août, je m’envolai seul pour le Congo. Nicole viendra me rejoindre lorsque Pierre aura plus que trois mois, donc vers le début novembre. J’avais évidemment été la chercher à la N’Djili, l’aéroport de Kinshasa, où depuis la terrasse de l’aéroport j’épiais les passagers qui sortaient de la carlingue. Je me souviens d’avoir été frappé au cœur de voir cette belle jeune femme, portant dans ses bras le bébé et accompagnée de Franz qui marchait d’un pas alerte et rapide à côté d’elle. Notre famille s’agrandissait. J’étais fier et heureux! Nous sommes en 66, Nicole revient pour la dernière fois au Congo mais ça, nous ne le savons pas encore. L’année à Lemfu sera calme et tranquille. Pierre grandira en âge et en sagesse, mais ce second aspect ne transparaît pas encore, car durant sa première année Pierre fut très souriant, surtout avec Franz, mais il ne disait rien. Il se contentait de manger, de s’asseoir dans son parc ou son « relax » et de sourire à la vie, à son frère, à ses parents. On a de très belles photos de lui à cette époque.

¹ Je renvoie le lecteur aux chapitres 19 et 20.

² Cette expression signifie être bien habillé. Au Québec, on dit sur son 36.

Nathalie fut mise en route lors de notre voyage aux États-Unis, au Canada et à l'Expo 67. Lors de ma dernière année au Congo, Nicole avait dû rester en Belgique, comme toutes les épouses de profs. La Belgique en effet, pour des raisons diplomatiques et humaines, demandait aux épouses de ne pas retourner en Afrique. Nicole a donc passé la fin de sa grossesse seule avec Franz et Pierre à Beyne, où nous avions loué un petit rez-de-chaussée. Les garçons se salissaient beaucoup en jouant dehors (à cause des fumées du charbonnage de Wérister), et Pierre qui avait 18 à 20 mois voulait vider toutes les armoires. Nicole courait derrière eux et m'envoyait deux ou trois « bulletins de nouvelles » par semaine. J'ai pu rentrer à Pâques, et la naissance de notre fille unique se passa lors de mon séjour en Belgique. Heureusement! Nicole accoucha donc dans la même clinique que celle où était né notre Pierrot. Tout se passa bien, me semble-t-il. Mi-Ange qui étudiait pour être infirmière a assisté aussi à l'accouchement.

Le baptême eut lieu lui aussi à Bois-de-Breux, avec le même officiant et les mêmes invités. Seuls différaient les parrain et marraine. Cette fois, c'est José Hauglustaine, mon petit beau-frère – ex-CP et assistant scout –, et ma filleule Ninou qui tinrent notre fille au-dessus des fonts baptismaux. Puis, il a bien fallu se séparer pour le dernier trimestre. Il fallait quand même bien que je termine mon année à Lemfu, emballe nos affaires et liquide ce que nous ne devons pas ramener en Belgique. Je suis reparti, laissant Nicole seule avec les trois. Je dis seule, mais elle avait quand même trois petites belles-sœurs habitant tout près, qui se relayaient en son rez-de-chaussée de location. Et ses parents, et ma maman... Puis je suis enfin revenu et nous avons passé le temps à nous préparer pour le grand voyage de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai bien expliqué tout cela dans les chapitres précédents.

Aussi je t'embarque, ami lecteur, directement sur le *SS Maasdam* qui quitta Amsterdam fin août 1968. Le voyage heureusement ne dura qu'une semaine. Je dis heureusement, car avec nos trois, nous avons de quoi nous occuper. Surtout les deux garçons, car on ne peut pas dire que Nathalie, encore bébé, nous déranga beaucoup. C'est elle qui fut dérangée, un jour que nous avons été dîner ou souper – à moins que ce ne fût petit-déjeuner – et que nous l'avions laissée dormir dans son berceau dans la chambre, alors qu'en général, nous la prenions avec nous dans sa voiture. Nous avons constaté au retour qu'elle continuait à dormir comme un ange, mais qu'elle avait vomi. Les mouvements de roulis et de tangage l'avaient certainement incommodée. Ce fut le seul petit problème à déplorer lors de la traversée.

Puis nous avons débarqué à Québec et avons enfin terminé notre long voyage avec Pierre Coenen et Yves Colpaert venus nous chercher. Je peux passer sur les premiers mois qui suivirent. L'hiver au Canada est froid et sec, mais il y a du soleil et avec les habits de neige bien chauds que nous avions achetés, les enfants pouvaient s'ébattre dans la neige. Et Nathalie s'éveillait à la vie.

Yves est le seul de nos enfants à avoir été conçu et à être né sur le même continent. En effet, pour les quatre le bilan des « fabrications » était géographiquement fort diversifié : trois continents! Et pour les trois premiers, la conception s'est faite dans un continent et la naissance dans un autre. En effet, pour Franz : Europe-Afrique; pour Pierre : Afrique-Europe; pour Nathalie : Amérique-Europe; et pour Yves : Amérique-Amérique!

Yves est né le jour de la fête du Travail (ici en Amérique, c'est le premier lundi de septembre). C'est donc congé, mais congé aussi pour les médecins... et comme Yves avait décidé de naître le 1^{er} septembre, et que ce 1^{er} était un lundi, c'était donc le congé de la fête du Travail, la bien nommée. Pas de médecin à l'hôpital Notre-Dame-de-Fatima. Je renvoie Anagnosophile au chapitre 21 où je raconte par le menu cette naissance. J'aurai donc quand même assisté aux quatre naissances de mes rejetons. Ce sera un cardiologue qui accouchera Nicole.

Le baptême eut lieu le samedi 29 septembre dans la sacristie de l'ancien sous-sol de la cathédrale, car notre nouvelle cathédrale n'était pas encore érigée. Les ouvriers de Paul Martin étaient déjà engagés pour l'édification à venir et les murs commençaient à sortir de terre, mais restaient cachés par des planches. L'officiant fut le vicaire et aumônier Benoît Laplante, le vrai parrain était Yves Colpaert et c'est Michèle Coenen qui remplaça la marraine Anne-Marie Baiwir, cousine de Nicole. En plus de l'abbé et nous six, nous avons invité tous nos amis profs et leur famille : les quatre Colpaert, cinq Coenen, trois Khalil, trois Toussaint et Christian Mendez. Nous étions donc exactement 23, douze adultes et onze bambins à la cérémonie et à la réception qui a suivi dans notre toute nouvelle demeure, puisque nous avions changé de maison en juin. Le baptême eut lieu quatre semaines après la naissance, car Yves fut retenu quelques jours de plus que sa maman à l'hôpital, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son poids de naissance. Voilà aussi pourquoi Nicole n'insista pas pour lui donner le sein.

Tout petit, Yves sera rappelé à l'hôpital pour une hernie inguinale, à l'aîne. Pas grave du tout.

Maintenant que nous avons assisté (c'est une affirmation un peu surfaite) à la naissance de nos quatre bébés, vous avez remarqué, j'espère, la diversité géographique dont je vous ai parlé.

Franz, conçu selon toute vraisemblance¹ en Europe, est né en Afrique. Il y a eu Scipion l'Africain, qui affronta Hannibal, il y aura désormais Franz l'Africain. Et je lui souhaite de n'affronter personne.

Pierre, fabriqué de la même manière en Afrique, va naître en Europe. Ce n'est pas un Indo-Européen, mais un Afro-Européen.

Nathalie, quant à elle, commença son existence *in utero* en Amérique, et peut-être même à Niagara Falls où le Motor Hôtel était particulièrement confortable. Elle va naître en Europe également. C'est notre petite Indienne importée.

Et enfin **Yves**, contrairement aux trois autres qui enjambaient allègrement les océans durant leur état fœtal, lui il sera conçu, fabriqué, préparé et arrivé tout en Amérique. C'est notre Amerloque en entier. Ce sont les aléas de la vie et les hasards de la naissance.

2- Petite enfance (avant l'entrée à l'école)

La petite enfance précède la fréquentation scolaire. L'enfant de deux à quatre ou cinq ans est dans son plus bel âge : la période des découvertes, de la lente formation, du cerveau qui s'éveille, du langage qui permet d'appréhender le monde. C'est l'âge aussi où ils s'affirment par le « non », l'âge des

¹ « Selon toute vraisemblance » est bien l'expression consacrée en ces circonstances et s'applique à chacun de nos quatre enfants!

expériences, des apprentissages. C'est l'âge où ils sont beaux, purs, naïfs et crédules. L'âge des grands yeux, des grosses peurs, des pleurs et des sourires, des pourquoi, des comment...

Franz a eu sa sténose du pylore. J'en ai parlé. À un an, il n'avait toujours pas de cheveux, pas de dents... mais il shootait dans un ballon à onze mois sur la barza. C'était amusant de voir ce petit bout de chou qui n'avait pas un poil sur la tête et à peine deux dents, mais qui trottait déjà. Il a marché tôt, à onze mois. Et il a commencé à parler très tôt aussi. Je me souviens qu'au début de notre séjour à Lemfu, dans notre vieille et vilaine salle de bain, quand on le lavait et l'essuyait, il n'arrêtait pas de pérorer avec sa voix aiguë, comme un vrai perroquet. Il répétait les mots et disait tout le temps « hein, papa » ou « hein, maman ». Il devait avoir dix-huit mois... Un peu plus tard, à Lemfu, Franz avec ses petites bottes courait partout et surtout dehors dans la boue. Il parlait beaucoup avec sa maman, son papa, les boys, les petits amis. Très vite Denis Colpaert et lui s'entendront comme larrons en foire. Ils étaient bien éveillés tous les deux. Et nous les mettions facilement à l'arrière de la Volks lorsqu'Yves Colpaert et moi partions à Kisantu, ou même à Kinshasa pour quelques courses. On ne comprenait pas toujours ce qu'ils se racontaient, là derrière, mais parfois ils se marraient bien. Ils avaient aussi les petits Demunter comme compagnons de jeu, surtout quand Nicole acceptait de les garder lorsque leurs parents portaient à Kisantu ou Kin.

Un professeur flamand étranger accepta de jouer au grand saint Nicolas, le 6 décembre 1966, pour les huit enfants blancs de Lemfu, dont Christine Demunter était l'aînée et la seule fille. Cela se passait chez Colpaert. Et c'est là, un peu après, que Franz shoota dans un gros ballon qui percuta la face de Denis, au moment exact où Denis jouait de la trompette ou avalait une cuillerée de crème ou de confiture. Paf! Le malheureux Denis pleura, et en pleurant il crachait du sang. Plus de peur que de mal : la trompette ou la cuiller avait déchiré une partie de l'arrière-bouche de Bouboule (c'est ainsi qu'Yves appelait son fils). Yves le prit très mal. On ne fit ni une ni deux, hop! en voiture jusqu'à l'hôpital de Kisantu, où l'on ne put que constater le caractère bénin de la déchirure et rassurer Yves en lui disant bien que dans la bouche, toute plaie se soigne toute seule.

Un peu après, Franz se fit une belle déchirure au front en tombant sur le ciment. Et au front cela saigne fort. Il devait avoir deux ans et demi ou trois ans. Nous n'avons fait ni une ni deux, Nicole et moi. Embarque le petit et en avant pour Kisantu et l'hôpital, où c'est une nouvelle doctoresse belge qui nous reçoit. Elle s'y est reprise à quatre fois pour le recoudre : les fils cassaient, elle perdait ses moyens... Pauvre Franz! Quand il est sorti de là, elle l'avait tellement cousu et recousu que la plaie avait gonflé et il avait comme une belle prune sur le front. Mais comme toujours, plus de peur que de mal.

Pendant ce temps, toujours à Lemfu, Pierre, un gros bébé, restait placide et calme dans son parc ou sa chaise berceuse (son relax). Il ne pleurait guère et souriait beaucoup.

Puis les deux se retrouveront à Beyne, avec leur maman laissée seule durant l'année 67-68. J'étais reparti au Congo pour les deux derniers trimestres du début 68. Pendant que j'essayais de liquider nos affaires, d'emballer le reste, Nicole était chahutée par ses deux fistons bien vivants qui se salissaient beaucoup (fumée des charbonnages) et surtout Pierre qui ouvrait toutes les armoires pour les vider. C'est si gai!

Après la naissance de Nathalie durant les vacances de Pâques, je laisse Nicole une dernière fois pour un trimestre. Elle sera fort aidée par mes sœurs, ma mère et ses parents. Après mon retour, nos trois jeunes seront un peu bousculés dans les préparatifs de départ pour le Nouveau Monde. Ils couraillaient entre les grosses malles métalliques ouvertes dans le salon de la maison de la rue Max Buset, pendant qu'on les remplissait comme il faut et que j'enregistrais de la grande musique sur mon Akai. Puis ce fut le gros bateau. Là, il fallait surtout faire attention à Pierre, qui à deux ans ne parlait guère, mais courait partout. Sur le pont d'un navire, il vaut mieux se méfier. Franz était nettement plus raisonnable. Il comprenait mieux la situation. C'est drôle comme l'attitude de Franz et Pierre à cet âge là me fait fortement penser à la différence que nous avons Christian et moi au même âge. Mon frère, plus silencieux mais plus turbulent, tandis que moi, ma maman disait que j'étais le grand raisonnable. Le pauvre Pierrot, on lui fixait un petit harnais de cuir et on le retenait par une longue courroie de cuir, chaque fois que nous étions sur le pont. Il pouvait courir où il voulait, mais dans un périmètre restreint. Et il ne se plaignait pas, il acceptait.

Puis ce fut l'arrivée au Canada. On retrouve Denis et Guy Colpaert, on découvre Karine et Olivier Coenen, on nous habille chaudement pour l'hiver. Les grands-parents Hauglustaine viennent aux vacances de 69 et de 70. Et aussi tante Josiane, puis tante Ninou et bonne-maman Warnant, mes deux sœurs et ma mère. Voilà que je me mets à parler comme mes propres enfants. Et voici déjà Yves qui vient nous dire coucou.

La première et la deuxième année à La Pocatière, nous avons eu la visite de saint Nicolas – Gaétan Grondin, prof d'anglais et président du syndicat, qui quittera notre école et deviendra président de la Commission scolaire de La Pocatière, un ami. On avait invité pour l'occasion les petits Colpaert et les petits Coenen, et sans doute aussi les Toussaint et Georges Khalil. Il y aura aussi à Québec, au consulat de Belgique, la visite de saint Nicolas pour les enfants d'immigrés belges. Puis, le grand saint cédera sa place au père Noël, plus joufflu et surtout plus américain. Il fallait bien que les enfants deviennent de vrais *Canayens*.

Durant cette période de nos débuts à La Pocatière, les anniversaires que l'on a bien tous photographiés seront aussi des occasions de belles réjouissances familiales et amicales. Jusqu'ici nos quatre enfants avaient comme principaux partenaires pour dialoguer leurs deux parents, les frères et sœur et leurs petits amis belges aussi. Peu de contacts avec la communauté québécoise, mais cela changera dès l'entrée à l'école maternelle. Leur parler est encore très européen. Mais insensiblement et bientôt, avec l'école maternelle puis les voisins et amis, cela va progressivement changer au profit de la parlure bien québécoise. Au fond, je pourrais dire qu'avec des parents et amis belges et un environnement scolaire, télévisuel et social québécois, nos enfants ont insensiblement acquis deux langages un peu différents. Ils ne s'adressent pas à nous dans les mêmes termes qu'à leurs amis. C'est sans doute Pierre qui s'est le plus ouvert au monde extérieur et qui a parlé le premier et le plus en québécois. Un fait assez remarquable, à ce propos, lorsque Nathalie ira en famille d'accueil (voir plus bas) Pauline Lesage, sa maman de famille d'accueil nous fera remarquer que malgré le peu de mots

que Nathalie avait acquis et sa manière de les prononcer, lorsqu'elle prononçait certains mots, Pauline reconnaissait l'accent belge dans la façon dont Nathalie s'exprimait. Ça, c'est assez fort.

Il me semble que le plus bel âge d'un petit enfant, pour ses parents, se situe entre six ou neuf mois et deux ou trois ans. Lorsqu'il s'ouvre et sourit à son environnement, à ceux qui l'entourent, puis part à la découverte des choses par les mains, par les mots et par la bouche. Qu'ils sont adorables à cet âge, et beaux, le trait pur, le visage lumineux!

Quels étaient leurs jeux préférés à cet âge préscolaire? C'est difficile à dire. Rien de particulier. Ils ont goûté un peu à tous les amusements. Franz a énormément joué avec un marteau en bois et une planchette à huit trous avec des chevilles colorées qu'il fallait enfoncer dans les trous à coups de petit maillet en bois. La maison a résonné de ses coups de marteau! Notre aîné était aussi plus porté à jouer avec les amis (tenues de cow-boys). Pierre, au début tout au moins, était plus casanier et s'amusait à la maison avec outils et petits camions. Sa trousse à outils, il l'emportait partout – je le revois lors du congé en Belgique en 71 –, et le gros camion Tonka qu'il poussait sur les plages du fleuve en 69 et 70... Quant à Nathalie et Yves, ils ont beaucoup joué ensemble et développé un langage muet où ils semblaient se comprendre à leur guise. Ils jouaient souvent au ménage avec petites armoires, tables, chaises miniatures. Il y aura aussi les amis et amies un peu plus jeunes, dont les deux filles Khalil et un peu Didier et Véronique Toussaint, mais aussi Judith Pelletier et d'autres amies, surtout la petite voisine Annie Dionne. Comme on le voit, c'étaient surtout les filles. Yves, un peu plus tard, privilégiera l'amitié de Guy Colpaert qui avait pourtant l'âge de Pierre, car Pierre n'était guère pour se lier ainsi avec des amis proches. Sauf à l'âge de l'école primaire, il préférera les bandes dans la rue... plus nombreux et plus anonymes. Il jouera beaucoup avec Richard, le grand frère d'Annie, et aussi les jumeaux Michel et Martin Lévesque. Les trois étaient nos voisins. Comme on le voit aussi, à ces âges préscolaires, il y aura très vite une fissure entre les enfants : les deux aînés ne joueront quasi jamais avec les deux derniers. Et au fond, seuls Nathalie et Yves ont bien et beaucoup joué ensemble. Mais grâce aux films 8 mm et à quelques dias, il y eut quand même de ces soirées mouvementées, les chaudes soirées d'hiver où, après leurs devoirs, les enfants lâchaient leur petit brin de folie, se mettaient à crier et entreprenaient des rondes ou des courses autour de la table de la cuisine. Le jeu consistait, pour Franz qui tirait la troupe à aller le plus vite possible, et pour les autres, souvent déguisés avec chapeaux comme des cow-boys sur leur monture sauvage, à bien se tenir et courir assez vite pour ne pas valser dans les décors par la force centrifuge! Vous voyez le tableau. Et au milieu de ces sables mouvants, Nicole qui préparait le souper devait louvoyer entre les passages du train infernal. Et moi je trouvais le temps de sortir mon appareil et de filmer la scène, avant de retourner à mes corrections ou avant de préparer la table...

Les enfants nous font trembler...

Chaque enfant, quand on revoit son enfance, a eu un accident ou une maladie, un moment fort pénible où on a vraiment craint pour sa santé. Franz a eu sa sténose du pylore à un mois. J'en ai parlé plus haut. Mais pour les trois autres, c'est cette période de la petite enfance, entre un an et demi et sept ans, qui fut marquée par un malheur, un accident, une maladie.

Ainsi Nathalie – évidemment on repense à sa surdité – fut attrapée par une toute petite rougeole (ou roséole) qu'elle reçut par contagion avec Pierre. C'est Franz qui avait été contaminé à l'école, sans doute. Puis Pierre à son tour nous fit une rougeole moins forte, et quand les deux autres furent bien guéris, hop, ce fut le tour de Nathalie. Un genre de roséole très faible, mais comme elle ne mangea plus pendant une semaine, elle avait comme le scorbut et vomissait tout ce qu'elle avalait, même l'eau!. Le médecin appelé en remplacement du docteur Jean Dumais y perdait son latin. Il prescrivit du Jell'O! C'était la seule chose que Nathalie parvenait à conserver. Car elle renvoyait tout, et nous avions très peur qu'elle ne se déshydrate!

Pierre ne fut pas vraiment victime d'accident ou de maladie lorsqu'il était en très bas âge, mais lui c'était l'âge du « non » qui nous inquiéta. Tous les enfants passent par ce stade psychologique vers deux ans, stade par lequel ils s'affirment en refusant ce qu'on leur demande, ce qu'on leur propose. Mais avec Pierre, les non étaient tellement marqués et ont duré tellement longtemps que je me souviens en avoir parlé au docteur Albert¹ à Québec, lors d'une conférence qu'il fit au Centre de l'ouïe et de la parole pour les parents des enfants malentendants, où j'avais été un dimanche après-midi. Pierre avait certainement entre quatre et cinq ans et ses refus perduraient. Ce refus perpétuel nous impressionna, mais heureusement Pierre lui-même finit par se lasser de dire non et tout rentra dans l'ordre. Il faut croire, comme l'affirmait le docteur Albert, que Pierre avait une fameuse personnalité. Et je suis tout prêt à le croire. Mais notre Pierrot ne sera pas épargné non plus par la malchance et subira un traumatisme crânien très violent un peu plus tard, lors de la période scolaire. Nous y reviendrons donc dans la troisième partie qui suit.

Voici venu le moment de vous parler de ce qui fut sans doute pour Nicole et moi, de toute notre expérience parentale, le moment le plus pénible. C'est lorsqu'à table, en ce jour situé entre le 9 et le 14 août 1970, ma maman déclara, alors que nous parlions de notre grosse Nathalie qui souriait béatement sur sa chaise (elle avait 28 mois mais ne disait toujours pas un mot) : « Elle ne serait pas sourde, quand même? ». Cette question fut comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et lumineux. Je me suis levé, suis allé chercher le petit appareil de radio portatif, revins sans me faire repérer derrière Nathalie et fis marcher à plein volume l'appareil en question que je tenais sous sa chaise, sans qu'elle me vît. La radio hurlait. Et Nathalie, imperturbable continuait à nous sourire. Elle n'avait rien entendu! Elle souriait aux anges...

L'après-midi même, nous téléphonions à l'hôpital et justement le spécialiste, un ORL venu de Rivière-du-Loup ou d'ailleurs, pouvait nous recevoir cet après-midi-là ou le lendemain. Il nous tranquillisa, ausculta notre fille, et déclara que c'étaient peut-être des bouchons de cérumen, comme cela arrivait. Il lui mit un produit dans chaque oreille, nous déclara que si c'était un bouchon, celui-ci serait parti dans une semaine. Il nous fixa rendez-vous pour la semaine suivante. Là, rien! Il fallait se rendre à l'évidence, il n'y avait pas de bouchon, alors cela nécessitait des examens particuliers qui devraient avoir lieu à Québec. Il nous demandait d'être patients et d'attendre d'être convoqués... On s'arma de patience : une semaine, deux semaines, trois semaines...

¹ Un pédiatre qui était aussi une vedette de la télévision de cette époque.

Pendant ce temps, nous lisons tout ce qu’on peut trouver sur la surdité chez les enfants et apprenons qu’il faut agir au plus vite. Chaque jour compte pour commencer la réhabilitation le plus tôt possible. De quoi nous énerver, car nous n’avons toujours aucune convocation de Québec. Je téléphone à nouveau à ce spécialiste. Il me confirme que cela peut prendre du temps et me redemande le prénom de notre fille. Je lui réponds, mais cette question m’intrigue et je lui demande où elle devait être convoquée. Il me dit : « Au Centre de l’ouïe et de la parole, rue Saint-Louis à Sillery. » Je ne veux pas vous recommander ce grand médecin (grand au sens physique, seulement). Et je ne vous dirai pas son nom non plus, mais c’était bien un crétin ou un cornichon, au choix, car je suis trop furieux et en colère contre ce con aussi constipé qu’un cacatoès cacochyme! En effet, ce même vendredi après-midi, je téléphone au Centre en question. Ils n’avaient jamais entendu parler de Nathalie! Ils nous demandent de venir au plus tôt et rendez-vous est pris pour le lendemain, un samedi! Vous voyez comme il fallait attendre. Le médecin ORL avait tout simplement oublié de les contacter pour leur demander de recevoir Nathalie. Comme conscience professionnelle, c’est incroyable! Quand on sait que chaque jour compte et qu’il faut contacter les spécialistes au plus tôt pour commencer le plus tôt possible la démutisation et la prise en main de la rééducation d’un enfant malentendant.

C’est la directrice sœur Jeanne d’Arc Vachon, et l’audiologiste Pierre Marois qui lui firent passer ses premiers tests en chambre insonorisée, et qui nous ont ensuite interrogés pour savoir quels antécédents pouvaient expliquer cet état. Dès que, suite à leurs questions, nous avons parlé de la rougeole de Franz, passée à Pierre puis sans doute à Nathalie, ils ont déclaré qu’il ne fallait pas chercher plus loin. Là était l’origine de nos malheurs. Nous ignorions que la rougeole peut affecter le nerf optique ou le nerf auditif, ou même tout le cerveau dans certains cas... Pour nous, la rougeole était une petite maladie que les enfants attrapent facilement à l’école et se transmettent sans complication. Point. Tu parles! Tout de suite, ils ont pris Nathalie en charge : elle viendrait à Sillery (Québec) tous les quinze jours avec Nicole, pour des leçons de démutisation (sortie progressive du mutisme) par une orthophoniste. Nous avons été accueillis à bras ouverts par cette petite école. Plus tard, d’ici deux ans à peu près, nous devrions envisager de placer Nathalie dans une famille d’accueil à Québec, pour qu’elle puisse se rendre à des cours quotidiens dès l’âge de quatre ans. Mais ceci est une autre histoire...

Yves fut d’abord opéré tout petit – vers trois mois? – d’une hernie à l’aîne. Puis ensuite il eut un accident dans la cuisine avec Nathalie. Il devait avoir trois ou quatre ou cinq ans. Ils faisaient les fous, comme souvent le soir pendant que Nicole préparait le souper. Nathalie courait autour de la table centrale et Yves, qui était monté sur la table ou sur une chaise, a sauté au moment précis où Nathalie passait. J’étais là, j’ai eu peur pour Nathalie qui a immédiatement porté ses mains sur la tête, mais c’est Yves qui a crié en se tenant le cou, côté gauche je crois. Cela n’a pas duré longtemps. On regardait plutôt Nathalie sur qui Yves était tombé, mais qui n’avait rien et rigolait. Yves aussi rigolait. Mais je me rappelle qu’il avait porté directement la main à son cou en criant, puis la douleur semble avoir passé assez vite. Mais deux ou trois heures après, on voit une grosseur au cou de Yves. Ce gonflement atteint rapidement la grosseur d’une petite balle de ping-pong, c’est très gros. Cela fait très peur. On ne fait ni une ni deux, on va à l’hôpital. Notre médecin, le docteur Dumais à qui on raconte l’histoire, regarde Yves et appelle le docteur Bastarache en consultation. Tous les deux nous signalent que cela peut être

très grave : il semble que le ganglion gauche a éclaté sous le choc. En soi cela n’est rien, car cela se remettra très probablement, mais en attendant, Yves ne dispose plus de système immunitaire. Il est donc très menacé par toute contagion virale ou microbienne, par toute infection même bénigne, et doit rester immédiatement sous très haute surveillance. Ils nous le gardent pendant une semaine dans une sorte de quarantaine sous atmosphère particulièrement surveillée, avec les petits enfants. Il resta sous observation médicale en milieu aseptisé pendant huit ou quinze jours... Je me souviens qu’on allait le voir tous les jours. Il était bien, mais adorait en particulier que je lui lise les albums de Tintin. Peu à peu la grosseur s’est résorbée, le ganglion s’est repris en main, Yves a quitté l’hôpital et tout cela est devenu un mauvais souvenir.

3- Enfance, les débuts scolaires

Cette période, l’âge de l’école primaire en gros, est selon moi l’une des plus belles pour les parents qui les voient se développer, s’instruire, questionner et en même temps faire totalement confiance à papa et à maman. Je vais commencer par une petite histoire amusante, et véridique.

Ah! Quelle nuit...

À l’occasion, je raconterai leurs petits malheurs personnels, mais je les décrirai séparément sinon vous pourriez croire que nous étions une véritable famille à catastrophes. Une fois, c’était l’un, une fois c’était l’autre, mais jamais les quatre ensemble... sauf une nuit.

Je me souviendrai toujours, et Nicole aussi, de cette nuit entre 1971 et 1973. Nous n’avions pas encore fait mettre le tapis plain, donc la cuisine avait son vieux linoléum. Ils étaient tous les quatre à la maison – Nathalie aussi – et ils devaient avoir, pour Franz entre 7 et 9 ans, et pour Yves entre 1 et 3 ans. Cette nuit-là, un premier se réveille et pleure dans son lit : il a vomi. Bon! Il (ou elle) n’a pas digéré son souper. Pas

Les étapes scolaires	
FRANZ	
Naissance	2 mai 64
Primaire	septembre 70 à juin 75
Secondaire	SC septembre 75 à juin 78 Poly sept 78 à juin 80
Cégep	septembre 80 à juin 82
Université	Laval septembre 82 à juin 85 Mc Gill septembre 85 à juin 86
PIERRE	
Naissance	27 juillet 66
Primaire	septembre 72 à juin78
Secondaire	Poly septembre 78 à juin 83
Cégep	Lévis septembre 83 à juin 86
NATHALIE	
Naissance	16 avril 68
COP Québec	septembre 72 à juin 77
Primaire	LP septembre 77 à juin 81
Secondaire	Poly septembre 81 à juin 84 Charl septembre 84 à juin 87
Cégep	Sainte-Foy septembre 87 à juin 89 La Pocatière septembre 89 à juin 90
YVES	
Naissance	1 ^{er} septembre 69
Primaire	septembre 75 à juin 81
Secondaire	Poly septembre 81 à juin 86
Cégep	septembre 86 à juin 88
Jeunesse Canada Monde	1 an
Université	Sherbrooke septembre 89 à juin 93 Vancouver septembre 93 – juin 94

plus grave, cela arrive. Nicole change les draps. Mais à peine l'avons-nous remis dans son lit et nous sommes-nous rendus dans notre chambre, des cris, des pleurs. C'est un deuxième qui ne se sent pas bien et a envie de remettre son souper... Il se lève, court à la toilette au même étage et réveille un troisième qui nous appelle, se lève et hop! salit tous ses draps... Mais qu'est-ce qu'ils ont avalé pour avoir une indigestion pareille? On l'assied, il attend, Nicole va chercher de nouveaux draps, puis le premier se relève, veut aller à la toilette mais comme elle est occupée, il descend en bas. Il n'a pas le temps de se rendre à la salle de bain et vomit dans la cuisine, juste devant la cuisinière. Je viens voir et m'apprête à aller chercher un seau d'eau pour nettoyer le lino, mais Nicole m'appelle, car le quatrième gémit et veut vomir à son tour. Mais qu'est-ce qu'ils ont mangé hier soir? Je remonte en hâte, le prends dans mes bras pour aller à la salle de bain du rez-de-chaussée, puisque la toilette du haut est toujours occupée. Mais je ne pense plus et en courant à pieds nus, je descends à toute volée les escaliers, en bas je tourne sur ma gauche à 180°, je passe devant la cuisinière et là, je mets le pied dans le vomi et je glisse... Vous auriez dû voir ça! Je prends une de ces pelles, avec le petit dans les bras. J'avais oublié... Lui, il salira la lunette du cabinet en vomissant, mais cela n'est pas grave. On a déjà vu pire! On les calme, on se calme. On leur fait boire un peu d'eau, on les rendort dans leur lit, si possible, puis on va tout nettoyer de fond en comble. En pleine nuit. Les enfants replongent dans leur sommeil, comme si de rien n'était. Nous on se demande ce qu'ils ont bien pu manger de contraire, car on a tous soupé à la même table et nous ne sommes pas incommodés. C'est ça la vie de famille. Quand on s'est rendormis, deux ou trois heures après, tout était propre comme un sou neuf, mais il restait un certain relent de « renvoyé » qui flottait dans la maison... Une question aussi flotte toujours : qu'est-ce qui a provoqué tout ce remue-ménage? Et la question est toujours là, tapie quelque part entre les murs de notre demeure, comme un fantôme, alors que nos quatre lascars ont quitté ces murs depuis belle lurette.

Les voici donc nos quatre enfants entre cinq et douze ans, qui vont fourbir leurs premières armes sur les bancs de l'école primaire, remplir leurs cahiers, découvrir leurs manuels. Ils y furent envoyés comme de bons petits soldats l'un après l'autre, à intervalles de deux ans à peu près. Pour Nathalie, elle fut appelée en famille d'accueil à Québec dès l'âge de quatre ans.

En cette période, celui qui nous inquiétera le plus sera notre Pierrot. Il venait d'avoir sept ans. Et lui qui aimait vadrouiller en ville, il était allé seul avec notre permission à l'inauguration du nouvel aréna au bout de notre avenue. Cela se passait en août ou septembre 1973. Et c'est tout proche : de notre maison on voit la façade de ce petit palais des sports qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le deuxième aréna, le futur centre Bombardier qui sera érigé en juin 2009. Il y avait une fête et le clou du spectacle était la présence et une démonstration de force d'un géant très costaud que Pierre avait vu à la TV, et qu'il admirait sans doute. Ce fameux lutteur aux longs cheveux était capable de traîner jusqu'à quatre autobus à lui tout seul avec une corde. On l'appelait le grand Antonio.

L'entrée était gratuite et cela se passait en début de soirée. Comme Pierre ne revenait pas, je suis allé voir. Je croisai Gaby Raymond le petit voisin qui rentrait et qui me dit qu'il avait vu Pierre près de la sortie, en train de pleurer. Je cours et le retrouve. Effectivement il pleurait, car il était tombé depuis le premier gradin sur le ciment un mètre plus bas. Je le ramène. Nous avons connu Nicole et moi la pire

nuit de cauchemar qu'on puisse imaginer, sans dormir car notre gamin se réveillait en pleurant, me regardait et réclamait son papa! Tu t'imagines, lecteur, les transes que nous avons vécues cette nuit-là. Nous sommes allés à l'urgence à l'hôpital. Le médecin a fait prendre des radios. Pas de fracture. Ouf! Mais alors? Eh bien le docteur nous a expliqué qu'il avait eu un traumatisme crânien. C'est normal s'il est tombé sur le ciment un mètre plus bas. Mais Pierre ne s'en souvenait pas. Il semble qu'en fait, excité, énervé et fatigué, il s'est endormi et dormait effectivement en paraissant éveillé. On n'a jamais bien compris ni su l'exacte vérité, mais le lendemain plus rien n'y paraissait. Merci mon Dieu! La seule séquelle – mais en est-ce une? –, c'est qu'il est arrivé quelquefois à Pierre de dormir comme une bûche, et même de tomber de son lit sans se réveiller. Une fois même, à dix-huit ou vingt ans, il s'est brûlé le bras sur le radiateur de sa chambre tout en dormant profondément. Ah! les enfants...

Pierre aura plusieurs amis. Je pense à Richard Dionne, un petit voisin, la maison 401 juste à côté de la nôtre. À deux, il leur arrivait de faire des coups pendables. Mais il y aura surtout deux paires de jumeaux, les jumeaux Charron habitant au bout de l'avenue, sur la 1^{re} Rue. Leur maman était une grande femme assez active dans la communauté, et leur papa un cadre de l'usine Bombardier. Ils avaient une petite sœur. L'autre paire de jumeaux, qui habitaient juste de l'autre côté du carrefour au numéro 500 de notre 9^e Avenue, étaient les jumeaux Lévesque, Michel et Martin. Eux aussi savaient vivre, mais c'étaient deux bons bougres avec lesquels Pierre a même refait notre toit de bardeaux d'asphalte. C'est même indirectement grâce à eux que nous avons acheté le chalet car Pierre, un soir que nous avions été voir un petit chalet à vendre au lac Trois-Saumons, nous revint en disant : « Il y a l'oncle des jumeaux qui vend son chalet ». Cet oncle était un curé, et son chalet magnifique devint notre chalet peu de temps après.

Nathalie et Yves jouaient souvent ensemble ou avec la petite voisine Annie Dionne, très gentille petite sœur de Richard, le copain de Pierre. Mais dès l'âge de quatre ans et demi, notre fille sera confiée à une famille d'accueil. Grosse déchirure pour les parents et pour elle aussi. Et pourtant, nous ne pouvions mieux tomber. Pauline Champoux, qui deviendra plus tard conseillère de madame Pauline Marois alors ministre, puis sera même nommée Protectrice du citoyen (une haute fonction gouvernementale au Québec), était « simplement » professeur titulaire de la deuxième année du Centre de l'ouïe et de la parole (COP) à cette époque. Elle avait eu à ce titre l'occasion de rencontrer quelques fois notre petite Nathalie qui allait suivre certains cours d'orthophonie. Or comme son époux, René Lesage, et elle avaient prévu d'être famille d'accueil pour un de ces futurs enfants du centre, elle en a parlé à son mari et ils sont tombés d'accord pour présenter leur demande. Nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois, avons été chez eux à Cap-Rouge, ils sont venus chez nous. Ils avaient deux enfants : Marie-Christine, un an plus âgée que notre Nathalie et Frédéric, un garçon bouclé et tout sourire du même âge que Nathalie. Ils l'ont reçue avec tous les ménagements et tout l'amour possibles.

Tout de suite, Nathalie s'est intégrée. Elle était très raisonnable pour une fillette de quatre ans, mais elle avait le cœur gros lorsque tous les quinze jours elle devait retourner à Québec. Au début nous l'avons conduite le dimanche soir. Puis plus tard, lorsqu'elle aura huit ou neuf ans, nous la mettrons quelquefois dans l'autobus jusqu'au terminus de Sainte-Foy, où René venait l'attendre. René

était professeur de grammaire à l'université Laval, c'était un des trois fils de l'ancien premier ministre Jean Lesage. Quand je vous disais que Nathalie était tombée dans une excellente famille, je ne vous trompais pas. Pauline et René étaient et sont toujours (pourquoi parlé-je au passé?) des personnes très affables et accueillantes. Ils ont toujours considéré Nathalie comme leur enfant et se sont préoccupés particulièrement de lui trouver des chaussures avec semelles orthopédiques, et aussi lorsqu'elle dut être opérée des amygdales.

Un jour, ils sont venus nous voir au lac, et un peu plus tard nous apprenions qu'ils s'étaient eux aussi acheté un petit chalet au bord du lac Trois-Saumons. C'est d'ailleurs un peu grâce à René que j'ai appris à faire de la planche à voile. Après deux ou trois ans, les Lesage ont déménagé et sont venus habiter à Sainte-Foy, rue Gomin.

Au COP à Sillery, Nathalie fit deux ans d'école gardienne, puis trois ans de primaire. Mais le centre déménagera et sera rattaché à l'école Saint-Albert le Grand, rue des Peupliers, près de la 1^{re} Avenue dans la Basse-Ville. J'étais membre du petit comité de parents et nous avons quelques réunions assez importantes. En plus de sœur Vachon et Pierre Marois dont je vous ai parlé, il y avait madame Thérèse Roy qui était une intervenante sociale et scolaire, je crois, et qui s'occupait notamment du dossier et du placement des enfants en famille d'accueil.

Comme le but principal du COP a toujours été la démutisation et la réintégration des malentendants en milieu entendant, Nathalie est revenue à l'école primaire de La Poc pour y faire sa troisième année. On préférerait qu'elle refasse sa troisième pour faciliter son intégration. Elle fut placée chez Alberte Lévesque, excellente prof, et les directions d'école primaire et secondaire ont toujours veillé à ce qu'elle soit séparée d'Yves, pour ne pas dépendre de lui. Elle avait des compagnes de classe qui se sont fort occupées d'elle. Je pense à Monia D'Amours, à Danielle Bouchard et à quelques autres compagnes qui lui prêtaient leur cahier. Cela fonctionna bien jusqu'en secondaire trois.

Je dois mentionner deux choses importantes pour ces six années où Nathalie réintégra le domicile parental. D'abord, évidemment elle était très heureuse de ne plus voyager et ne plus être séparée de sa famille. Elle aimait bien Pauline et René, mais ce n'était quand même pas la même chose! Ensuite, en classe cela allait bien, mais malgré toute l'attention de ses amies, Nathalie ne jouait pas avec ses camarades en récréation. Je l'ai remarqué lorsqu'elle fut à la poly et que je surveillais les récrés. Je la voyais dans la zone des casiers, devant son casier ouvert, comme pour y changer ses livres ou y prendre quelque chose, mais c'était pour donner le change, s'occuper puisqu'elle se retrouvait seule, ne pouvant s'exprimer facilement avec les autres. Et cela me déchirait le cœur.

Donc ce retour à La Poc dura six ans, trois au primaire et trois au secondaire. Mais après, pour la quatrième et cinquième secondaire Nathalie fut obligée de retourner à Québec, à la polyvalente de Charlesbourg qui avait des classes spéciales pour handicapés aveugles, et d'autres classes pour handicapés auditifs. Car les cours et la matière devenaient trop sérieux pour qu'elle soit constamment intégrée à des classes d'entendants. Et les Lesage eux-mêmes nous proposèrent de reprendre Nathalie pour le temps restant, c'est-à-dire trois ans, car elle refit une année spéciale pour certaines matières comme la physique qu'elle n'avait pas pu avoir en secondaire cinq. Cela dépendait aussi de ce qu'elle

désirait faire plus tard. Mais Nathalie a toujours aimé les animaux et a naturellement opté pour sciences naturelles, en technique de santé animale. J'en reparlerai plus tard.

Franz, très nerveux, se rongea les ongles un certain temps et commença même à bégayer vers neuf ou dix ans. Je me consolais en le rassurant, et en sachant que c'était souvent la marque d'un esprit éveillé et trop rapide. Sa parole n'a pas le temps de suivre sa pensée, me disais-je. Et c'était vrai, cela lui passa. Vers l'âge de onze ans, il voulut sauter la classe de sixième année car il avait de très bons résultats, beaucoup de facilité et voulait absolument rejoindre Denis Colpaert qui avait fait deux ans en un, car à Saint-Roch où il était en primaire, les classes de 4^e et 5^e étaient jumelées. Denis avait donc suivi tous les cours et réussi les examens de cinquième alors qu'il n'était qu'en quatrième. Franz ne voulait pas se laisser dépasser par Denis, la chose était possible. Il travailla fort durant l'été et passa brillamment les tests pour sauter sa sixième.

En leurs premières années scolaires, pour tous les quatre, j'ai observé que la parole de la maîtresse avait valeur de vérité d'évangile. Cela m'apprenait d'abord que les enfants étaient attentifs à ce que la maîtresse leur disait (c'est un bon point). Et ensuite que les enfants commençaient à se positionner par rapport à la famille et à leurs parents. Une certaine indépendance naissait à l'égard de la famille et c'était, je pense, dans l'ordre naturel des choses. Un autre point m'apparut très vite eu égard à leur scolarisation à tous les quatre, c'est que nos enfants attentifs en classe réussissaient relativement bien. Nous ne devrions pas avoir trop de difficultés avec leur apprentissage scolaire. Et effectivement nous n'avions, Nicole et moi, qu'à nous féliciter des bons résultats que les quatre obtenaient. Contrairement à d'autres parents, pour qui les bulletins scolaires de leur progéniture ne sont pas toujours des desserts à avaler, nous savions, Nicole et moi, que nous étions chanceux avec les performances scolaires de nos enfants. Si bien même que nous nous sommes dit assez rapidement que nous ne les aiderions pas dans leurs devoirs et dans leurs études, sauf cas d'urgence ou de rattrapage pour cause de maladie, et sauf le cas spécial de Nathalie évidemment, où ce fut tout le contraire. Ils apprendraient ainsi à être plus autonomes dans leurs devoirs et la gestion de leurs études. Si bien que nous pouvons nous vanter d'avoir eu des garçons qui n'ont quasi jamais eu besoin de notre aide. Tant au primaire qu'au secondaire, les trois gamins se débrouillaient seuls et nous ramenaient toujours de beaux bulletins. Nous étions chanceux. Nous étions très heureux! Et je tiens ici, en espérant qu'ils me liront un jour, à les féliciter encore pour leurs beaux résultats que tous les quatre ont obtenus avec leurs propres forces, leurs capacités personnelles.

À cette époque bénie, nos enfants sont encore très fort dans le giron familial. Ils participent à diverses activités scolaires, scoutes ou municipales, mais reviennent souper le soir à la maison. Ils ne s'éloignent pas encore trop de la maison. Ce seront les premiers devoirs, les premières leçons. Quelques rares lectures. À part Tintin, et encore! C'était souvent moi en fait qui leur lisais Tintin...

Quant à Yves, il fut choyé, étant le dernier. Il paraissait heureux de vivre. Yves a toujours été un grand optimiste. Il réussissait bien à l'école et se réjouissait chaque fois que sa sœur revenait de Québec. Avec elle il développera une sorte de langage par signes et grimaces où ils se comprenaient sans paroles. De tous nos enfants, Yves aura toujours été celui qui aimait le plus lire.

Ce sera l'âge des louveteaux. Ils feront du ski de fond à Ixworth, toujours en famille. Quelle expédition dans la grosse voiture rouge familiale, avec les six paires de skis sur le toit! Il y avait de très belles pistes de différents niveaux. Nous faisions souvent un joyeux pique-nique avec la famille Coenen (parfois les Khalil), surtout le dimanche. On a bien été une trentaine de fois à Ixworth. Parfois ailleurs, et notamment au lac à partir de 78.

Il y aura les fêtes de famille : anniversaires goûters avec des amis et les gâteaux de maman! Nicole, qui a toujours adoré faire de belles et bonnes pâtisseries, mettait un point d'honneur à réaliser de véritables chefs-d'œuvre sculpturaux, comme des gâteaux pièces montées. J'ai le souvenir d'une patinoire avec joueurs de hockey, d'un train... et quoi encore? Ses fameuses bûches au moka, qu'elle nous confectionne chaque Noël encore aujourd'hui à 73 ans!

Et les belles réunions familiales de Noël où il fallait couper, puis monter et décorer le sapin, sous lequel apparaissait une abondance de jouets que j'avais achetés en secret avec les catalogues Eaton et Sears, ou dans les grands magasins, et qu'il avait fallu monter en grand secret dans le sous-sol, alors que les enfants étaient au lit – pistes de course, petits bureaux... Pierre et Yves y étaient les plus exubérants.

Je pense aussi à certaines fêtes de Noël organisées à l'ITA pour les enfants des profs de la poly, lorsque nos enfants étaient encore à l'école gardienne ou primaire.

Nous aimions faire quelques voyages aussi. J'en parlerai un peu plus loin.

Une, deux, trois... photos des quatre!

Cette période (fin du primaire et début secondaire pour les aînés) me fait inévitablement penser à la très belle photo-poster¹ en noir et blanc des quatre enfants, prise un peu par hasard en juillet 1975, collée sur large planche et suspendue dans le petit hall près du salon. Elle est protégée de la lumière du soleil et constitue une des plus belles photos de nos quatre enfants. Elle nous a coûté dix dollars, je crois. Elle fut prise assez rapidement par un photographe professionnel qui opérait au centre du mail, place Sainte-Foy ou place Laurier. Nous pensions que cette photo développée en cinq minutes ne durerait que le temps d'une rose. Cela fait plus de vingt ans et tout le monde s'extasie encore sur la netteté de l'image, où l'on distinguait nettement les bagues de Nathalie, les yeux des enfants, la petite tour Eiffel que Franz venait de recevoir et avait accrochée sur un chandail de Paris. Cette photo en noir et blanc ne s'est guère altérée et tous les enfants y sont admirablement photographiés. Un beau sourire et une netteté de l'image rarement atteinte pour un tel agrandissement. Nous avons installé cette photographie à un endroit qui n'est jamais touché par le soleil, le petit vestibule près du salon². Est-ce le secret d'une telle longévité? Tout le monde surtout admire l'instantané, la beauté des quatre enfants, leur sourire admirable et très naturel. À la même occasion, on a fait faire un poster de Nathalie seule.

¹ 85 x 61 centimètres

² Le 29 janvier 2014, presque 39 ans après que cette photo ait été prise et réalisée en vitesse, je suis allé vérifier et mesurer la photo des quatre, replacée dans une chambre en haut. Hélas, on ne voit quasi plus rien. Elle est devenue très, très sombre. Heureusement que je l'ai prise quelques fois en photo.

Il y a encore deux autres photos des quatre auxquelles je pense. D'abord celle en couleurs que j'ai faite dans la neige, en novembre ou début décembre 1971 pour la nouvelle année 1972, et destinée à être envoyée à tous les parents et amis. Nicole avait découpé quatre gros chiffres d'un pied de haut – 1-9-7-2 –, et nous avions assis les quatre enfants dans la neige, chacun portant un chiffre dans le bon ordre. On a posé plusieurs épreuves. Celle qu'on a sélectionnée, je l'ai encore dans mon portefeuille, pas mal écornée. Bien réussie.

Puis il y a celle tirée d'une dia qui se trouve encadrée dans notre chambre. Cette dernière et très belle photo concerne plus la période de leur adolescence au secondaire, mais puisque je parle de photos, autant en parler ici. Nous sommes en juillet 1982. Les quatre sont sur le canot à moteur que cette fois-là nous avons amené au lac Pohénégamook. C'était la seule fois que nous avons transporté le canot ailleurs qu'au chalet¹. Là aussi leur rire, surtout celui de Yves, est réellement contagieux. En fait je crois qu'on peut dire que de Franz à Yves le rire augmente : le grand Franz derrière sourit; Pierre au volant est un peu plus souriant; Nathalie à côté de Franz sourit aussi, peut-être un peu plus encore, puis alors Yves est franchement hilare. Il rigolait, je m'en souviens, parce que Pierre avait lancé une *joke*. Cette photo traduit le bonheur de vivre.

4- Adolescence, poly et cégep

À la poly, continuation de la politique d'autonomie et félicitations des profs que je connaissais particulièrement bien. Pour Franz et Yves, ce sont surtout leurs performances dans toutes les matières qui impressionnaient mes collègues. Ils ont d'ailleurs chacun obtenu quelquefois la mention du meilleur étudiant de son niveau, distinction obtenue par vote secret des différents professeurs. Pour Pierre, c'était plus sa personnalité (un garçon silencieux, toujours à sa place et son travail bien fait). Certains profs aimaient beaucoup la riche personnalité de Pierre, en particulier Jean-Yves Mercier et les profs de math comme Claude Soucy.

Nos quatre enfants, surtout les gars, connaissent bien Tintin : faut-il rappeler ici les jeux de questions les plus diverses que je leur posais sur un des albums pendant les repas? Comment s'appelle le mitrailleur à bavette dans *Coke en stock*? Pourquoi Milou se promène-t-il avec un casque d'armure à plumet rouge sur la tête dans *Les sept boules de cristal*? Parfois, j'inversais la question : Dans quels albums Tintin fume-t-il?² J'ai déjà écrit à ce propos au chapitre 21. Idem, en calcul mental, je leur disais : attention on calcule : « 17 – un silence – moins 3 – silence – fois 2 – silence – plus 4 – silence – divisé par 4 égale? » Et le premier qui annonçait la bonne réponse avait gagné. Gagné quoi? Rien du tout : l'honneur d'avoir gagné, ça suffit. Au jeu de tintinologie, les trois étaient de force égale. Mais au jeu du calcul mental, je crois que Pierre était le plus fort. D'ailleurs Pierre a toujours été très fort en calcul mental : je le revois au jeu Kismet, où il donnait les points des cinq dés lancés sur la table plus

¹ Depuis que j'ai écrit ceci, cet agrandissement se trouve maintenant dans la salle de lavage. L'eau du lac appelle l'eau de rinçage!

² La pipe dans L'Île Noire lorsqu'il est déguisé en vieux monsieur à une fenêtre, et le cigare dans Le Lotus bleu lorsqu'il est déguisé en général.

vite que moi, qui ne suis pas un lambin. Il épatait son grand-père Ambroise qui jouait très souvent avec lui; et mon beau-père, expert comptable de métier, n'était pas non plus un lambin en calcul mental : il additionnait mentalement une centaine de nombres de trois ou quatre chiffres sur une colonne, en les regardant et descendant du regard la colonne presque aussi vite que le temps qu'on aurait mis à la lire simplement. Il suivait les nombres avec son crayon, en les additionnant très très vite. Je parle de mon beau-père, là. Mais Pierre tenait de lui à cet égard.

Nous ferons du camping à l'occasion, et notamment au lac Pohénégamook. Nous avons acheté vers 1974-1975 une belle grande tente familiale de couleur orange, avec un auvent supplémentaire pour la cuisine et le nécessaire pour y dormir et manger (batterie de cuisine, table et tabourets, bombonne de gaz, réchaud à bec de gaz, matelas pneumatiques, etc.). Notre première sortie eut lieu à Sherbrooke, où nous avons été dire bonjour à un ancien de Kisantu, le docteur Christian Fisch, sa femme l'Américaine Virginia, et leurs cinq enfants devenus presque des adultes. Il était maintenant professeur à l'univ' de Sherbrooke. De là nous avons été dresser notre tente dans un très beau terrain de camping sur le mont Orford, près du lac Memphrémagog. Puis, il y aura aussi le lac Saint-Jean et les Perrad (Jacques et Gertrude) que nous irons visiter avec notre nouvelle grosse Chevrolet familiale rouge, vers 1978.

En 1976, lors des Jeux olympiques de Montréal dont on voyait les bannières sur tous les poteaux en traversant la ville, nous avons entrepris une belle balade avec toute la famille et la tente, et ma maman, jusqu'à Niagara Falls, en passant par Upper Canada Village (village du Haut-Canada), Ottawa, et Toronto où nous avons notamment visité le très beau musée des sciences adapté aux enfants. Je crois qu'à cette époque lointaine la tour du CN n'existait pas encore. Mais nous sommes passés au parc d'amusement pour les enfants en bordure du lac Ontario. Ce qu'ils se sont tous amusés à sauter, grimper, coulisser, glisser... Une autre fois nous sommes partis en balade camping en Nouvelle-Angleterre pour trois ou quatre nuits, avec les Toussaint, mais Franz était absent (Belgique). J'ai aussi raconté ces deux excursions au chapitre précédent.

Beaucoup plus tard, il y aura la balade de quatre jours et près de 2000 kilomètres que nous ferons avec la nouvelle grosse voiture familiale aux États-Unis avec maman, tante Marthe et Franz en 1978. Nous dormions dans des motels et sommes grimpés sur le mont Washington (tout en première vitesse), mais comme maman avait très peur des précipices et du brouillard, dès que j'ai pu nous avons fait demi-tour. Nous avons également un souvenir singulier lorsque nous sommes passés à New York. Me rappelant, après notre passage avec Nicole en 67, qu'on y dégustait facilement de très bonnes crèmes glacées, nous nous sommes installés à une terrasse sur Broadway et avons commandé nos crèmes glacées. Maman les adore. J'entends encore l'éclat de rire de tante Marthe lorsqu'on lui apporta son énorme *ice-cream*. Il y avait bien de quoi rassasier tout un régiment!

Les trois garçons seront tour à tour louveteaux et Franz sera aussi éclaireur.

Pierre aimait vadrouiller avec des copains pas toujours très recommandables. Je me souviens de Pierre qui rentrait dare-dare à quatre heures, avalait un biscuit ou une pomme, filait dans sa chambre, faisait son devoir à la vitesse V-V prime, puis redescendait cinq ou dix minutes après, toujours en galopant dans les escaliers et criant : « Maman, je vais jouer dehors! ». On lui demandait : « Et tes

devoirs? — Ils sont faits. OK? ». Et il n'attendait même pas notre permission et filait jouer. Il a fait quelques coups pendables avec son copain, le petit voisin Richard, le frère d'Annie. Notamment, ils ont fait reculer ma voiture dans la rue. Ou bien, ils ont été chahuter près du local des guides. Deux fois, il s'est sauvé du bureau du directeur de l'école primaire qui essayait de l'attraper. Oui, Camille Sénéchal, ce directeur, ne portait pas Pierre dans son cœur mais il y avait des raisons à cela. Une autre fois, il fut accusé injustement d'avoir lancé des œufs sur la maison d'une dame pas loin de chez nous. Et avec les deux jumeaux Lévesque, ses amis, il fit aussi des blagues et des gamineries.

Nathalie, comme je l'ai dit, était revenue chez les Lesage pour compléter ses classes de secondaire 4 et 5 à la polyvalente de Charlesbourg.

Un jour, et cela est quand même formidable, il est arrivé une drôle d'aventure. Comme je l'ai dit, parfois Nathalie retournait en autobus. Elle était grande assez et on la confiait au chauffeur. Elle revenait aussi souvent en autobus depuis Québec. Mais si à La Pocatière il n'y avait guère de distance entre l'arrêt du bus au restaurant Opéra et notre maison, il n'en était pas de même à Québec. Nathalie ne pouvait pas rejoindre seule la maison des Lesage sur la rue Gomin, trop éloignée. Aussi quelle ne fut pas sa surprise quand un beau dimanche soir, vers sept ou huit heures, elle ne vit pas René à la gare des autobus de la Place Sainte-Foy. Que faire? Pauvre Nathalie! Eh bien, tiens-toi bien ami lecteur, amie lectrice, Anagnosophile de tout âge et de tout poil, Nathalie qui n'a jamais téléphoné de sa vie (et pour cause) possédait le numéro de téléphone des Lesage. Elle l'avait au cas où justement il lui arriverait un pépin, elle pourrait toujours faire appeler quelqu'un. Crois-tu? Non, elle alla à la cabine téléphonique, mit de l'argent dans la sébile — je ne sais si c'est le mot exact¹... donc, Nathalie glissa sa monnaie dans l'entrée réservée à la monnaie, que j'appellerai plus justement je pense la fente d'introduction, et composa le numéro, comme elle l'avait vu faire sans doute. Et là, sans rien entendre, elle a attendu puis s'est mise à parler durant un certain temps. Le temps que René décroche son téléphone, reconnaisse la voix de Nathalie, puis soudain se dise : elle est là, elle m'attend, la pauvre... Il pensait qu'elle ne revenait pas par autobus ce soir-là. Il fonce sur sa voiture et roule, et roule pour rejoindre une dizaine de minutes plus tard notre fille qui commençait à se demander ce qu'elle devrait faire si personne n'arrivait. Tout cela, c'est lui qui nous l'a raconté le soir même. Car ils nous téléphonaient toujours dès qu'ils avaient réceptionné notre fille! Hein, il y a un dieu pour les malentendants!

Nicole me rappelle que cette fois-là, c'est Franz qui avait emmené Nathalie le vendredi de Québec à La Poc. Franz a eu sa première voiture, l'ancienne de l'abbé Lamonde, à 20 ou 21 ans et était à l'univ' (Laval ou déjà Mc Gill), donc Nathalie en avait à peu près 16 ou 17 et elle terminait bien son secondaire à Charlesbourg, à cette époque. Les Lesage avaient cru que Franz ramènerait Nathalie de La Poc à Québec, mais Franz ne rentrait pas ce soir-là et les Lesage l'ignoraient. Enfin peu importe, il y eut plus de peur que de mal — *a posteriori* pour nous, mais pas pour Nathalie!

¹ Je pensais d'abord à godille — là je nageais complètement! —, puis à cébille (qui n'existe pas) et enfin à sébile, mais ce ne serait pas exactement ce dispositif pour déposer la monnaie, selon le Lexis. C'est un gros dictionnaire Larousse qui me fut donné par... René, justement.

Que je vous dise : Nathalie réussit bien ses cours et pouvait envisager des études au cégep! Durant cette période à Charlesbourg, elle passa sans trop de problèmes son permis de conduire avec un groupe scolaire. Notre fille devenait une vraie petite dame!

Franz a été le premier à faire un échange avec l’Ontario, puis la Colombie-Britannique. Yves a fait de même. Pierre, non : plus casanier et moins intéressé. Il aurait aussi eu plus de difficulté à l’obtenir.

Les quatre ont fait des études les orientant vers les sciences : Nathalie ira à Sainte-Foy, puis au cégep de La Pocatière pour compléter les trois années de son diplôme en santé animale. Elle fit plusieurs stages à Québec, à Montréal (hôpital Sainte-Justine, pour l’animalerie), et chez un vétérinaire de La Poc je pense. Nicole et moi devons courir lui dénicher une place de stage. Dans son cas, ce n’était pas évident. Et il fallait bien sûr lui trouver une chambre pas trop loin. Cela nécessitait quelques déplacements pour aller voir sur place.

Les trois gamins optèrent tous les trois pour la mécanique. Allez donc savoir pourquoi. Personnellement je me souviens que lorsque j’étais en humanités, je préférais les maths et les sciences (surtout la physique) aux matières littéraires et à l’histoire. Y aurait-il quelque lien de parenté, quelque héritage entre leurs choix et mes aptitudes personnelles? Je le pense.

Oui, je vous entendez bien, vous vous demandez comment il se fait que étant un « bollé » en math (en Belgique on disait plutôt ayant la bosse des maths), comment se fait-il donc que je me sois retrouvé prof de français? Je l’explique certainement dans un autre chapitre, mais autant le répéter ici. *Bis repetita placent*, comme je l’ai aussi déjà dit, mais pour faire ça pas trop long quand même, je vous répondrai en trois mots : administration coloniale, droit, service militaire, Congo, enseignement, goût, Québec. Voilà en gros. Comment dites-vous? Neuf mots, c’est plus que trois? Vous avez bien raison, c’est trois fois trois, puis après? Vous voulez les détails explicatifs? Bon, les voici, mais vous ne direz pas que je traîne en longueur. C’est vous, lecteurs, qui me forcez à m’étendre plus que je ne voudrais. Or donc, en quittant la rhéto à Liège, je voulais devenir administrateur colonial. C’était en 55, mais personne ne pouvait savoir que le Congo serait indépendant en 1960, et donc que cette voie me serait barrée. Je n’ai ni aimé ni même réussi le dernier doctorat de mes études de droit. Que faire? Il y avait le service militaire obligatoire (un an) à la sortie des études, mais je pouvais l’éviter en acceptant de m’engager pour trois ans dans l’enseignement au Congo, comme ADP¹. Or je pouvais enseigner essentiellement le français et l’histoire avec mes études. En même temps, j’étais ravi de retrouver le Congo et de le faire découvrir à Nicole qui en avait bien envie. Et nous voilà partis pour Kisantu, puis Lemfu (cinq ans au total). Entre-temps, j’avais adoré mon expérience et aimais l’enseignement, mais je ne pouvais pas retrouver la Belgique où l’on se marchait sur les pieds et où je n’avais pas les diplômes requis. Alors on s’enquit d’autres contrées... Et le Québec nous a ouvert largement ses portes. Cela fait maintenant 45 ans de cela.

Donc les garçons se sont lancés dans des études de génie mécanique (Franz à Laval et Yves à Sherbrooke) ou de technique mécanique (Pierre à Lévis, trois ans). Et voilà.

¹ Aide publique au développement, voir chapitre 18.

5- Travail et départ dans la vie

Depuis, nos quatre mousquetaires ont suivi leur chemin personnel. Les oisillons ont quitté le nid.

Franz a complété ses études de sciences en génie mécanique à l’université Laval de Québec. Il fit une spécialisation d’un an sur la résistance des matériaux à l’université anglophone de McGill à Montréal, puis il obtint rapidement un emploi chez SPAR Aérospatiale, où il est resté 10 ans. Puis, influencé par Shirlée, il se mit à son compte pour mettre sur pied un bureau de dépôt de brevets portant le joli nom d’Equinox.

Très rapidement, grâce au badminton, il se dénicha une copine – Shirlée – d’une famille canadienne-française et péquiste. Elle naquit aux États-Unis, et fut championne canadienne de badminton à quatorze ou quinze ans. Ils voulurent se marier en Belgique en 93. Ils eurent deux beaux enfants¹. Puis, la vie étant ce qu’elle est, nous avons été les voir assez souvent. Après plusieurs années, ils emménagèrent dans une très grande maison de maître qui ressemblait à un gros cube, mais comme chacun avait son caractère ils en vinrent à préférer se séparer. Les enfants, nos grands petits-enfants, vont en théorie une semaine chez leur mère qui habite maintenant à Laval, et une semaine chez leur père qui a vendu la grosse maison et a emménagé au sud du fleuve, à Saint-Basile-le-Grand, où il s’est trouvé une très douce et gentille nouvelle compagne, Anna, elle-même divorcée et mère de deux enfants. C’est le bel exemple de la famille moderne reconstituée. Comme je l’ai dit, les années passent et voici en 2014 l’année des cinquante ans de notre aîné!

Pierre entreprit au cégep de Lévis des études en mécanique. En juillet ou août 86, il fut embauché à l’usine Bombardier de La Pocatière. Il a eu de la chance, trouver tout de suite un job (ou une *djob* en québécois) à peine sorti du cégep. Puis, mis dehors par compression du personnel – ce sont toujours les jeunes nouveaux que l’on fait sortir en premier lieu – il travailla quelques mois au centre technologique du cégep ici à La Poc. Il aimait bien, mais en janvier 88 il fut accepté chez Pratt & Whitney qui construit à Longueuil des moteurs d’avion. Il y resta cinq ans, puis encore licencié pour surplus de personnel, il retrouva directement un emploi à l’usine Bombardier de La Pocatière. Il travailla cinq ans, le temps de s’acheter un terrain et de se construire une très belle maison. Il fit quasiment tout tout seul, sauf les gros travaux nécessitant de la machinerie, comme l’excavation, les fondations et la tuyauterie coulée dans le béton. Il allait pendre la crémaillère et y entrer quand... de nouveau licencié pour surplus de personnel. Mais Pierre a toujours eu de la chance côté emploi. Le temps de vendre sa nouvelle demeure à un médecin qui passait par là, et en deux jours il rebondissait et était engagé par l’avionnerie Canadair de Bombardier à Dorval et Laval, où il travaille depuis maintenant plus de quinze ans.

Pierre n’a jamais été syndiqué. Il travaille entre les ingénieurs et les ouvriers. Il explique à ces derniers comment comprendre les plans et procéder. Notre Pierre n’a jamais trouvé la compagne idéale et est toujours resté un célibataire (probablement un gros timide devant l’engeance féminine). Il a des amis mariés et les fréquente assez bien. À l’occasion, il ne dédaigne pas une bonne bière. Il

¹ Voir chapitre 30

voyage peu, et ces derniers temps, apprécie nous accompagner dans nos voyages (Europe centrale en 2013 et Belgique en 2014). Il a loué deux appartements avant de s’acheter une maison en duplex à Laval (Sainte-Rose).

Nathalie avait choisi et était bien décidée de faire des études en santé animale. Elle a toujours adoré les chats et les chiens. Il faut aussi y voir la complicité de ceux qui peuvent se comprendre sans se parler, mais il n’y a pas que cela. Elle quitta les Lesage, car au cégep il n’était plus question de cette formule. Elle aurait une chambre et des aides-orthophonistes en classe. Mais elle devait aller au cégep de Sainte-Foy à Québec, quoique les études qu’elle entreprenait se fissent au cégep de La Pocatière. Et j’ajouterai même que la spécialisation en santé animale ne se donnait pas à Sainte-Foy, mais Nathalie devrait au moins y faire les deux premières années (tronc commun en sciences), car les aides en classe ne se déplaçaient pas à La Pocatière si les cours pouvaient se suivre à Québec. On alla donc l’installer dans une belle chambre où elle aurait à se débrouiller aussi pour les repas. On lui installa même une petite TV avec un décodeur pour les sous-titres. À cette époque cela existait, mais c’était un appareil qu’il fallait connecter en plus et cela ne donnait pas toujours de bons résultats. De sa chambre, Nathalie avait une vue admirable sur toute la basse-ville illuminée la nuit. Féérique. Et elle réussit très bien ses deux années! Nathalie qui a le souci du travail bien fait et du devoir accompli n’hésitait pas à prendre beaucoup de temps pour ses études. Nicole revoyait avec elle, à l’occasion de ses retours hebdomadaires, ses diverses matières. Nathalie sait (et tous nous savons) combien elle doit être reconnaissante à sa maman, qui lui a ainsi consacré des milliers d’heures à revoir ses matières tout au long de ses études. Au fond, Nicole aurait très bien pu réussir ces études en santé animale.

Pour la dernière année, en spécialisation animale, Nathalie dut revenir à La Pocatière. Pour elle, c’était déjà comme une récompense puisqu’elle revenait à la maison. Et tenez-vous bien, grâce à l’Office des handicapés et aussi sans doute à un règlement scolaire, elle eut droit à une interprète orthophonique à l’intérieur de chacune de ses classes. Ce fut une gentille demoiselle venue de Québec qui logeait à La Pocatière du lundi au vendredi. Elle se plaçait devant Nathalie et lui traduisait en langage signé tout ce que le prof racontait.

L’Office des handicapés est un organisme qui a bien aidé financièrement Nathalie, notamment pour l’achat de ses prothèses auditives et pour des aides visuelles à adapter à la maison pour remplacer tout signal sonore : décodeur pour la TV, système avec lampe qui s’allume selon certains rythmes aux codes différents pour remplacer la sonnerie du téléphone¹, la sonnerie d’entrée et la sonnerie de l’alarme du détecteur de fumée. Comme réveille-matin, elle dispose d’un vibreur qu’elle place sous son oreiller. C’est très bien, mais il faut veiller à la mise en marche et à l’entretien de tout ce système d’appareils. Et là, Nathalie demande souvent à son père de voir aux problèmes, mais le père n’est pas un spécialiste non plus.

Nathalie n’a hélas pas trouvé d’emploi dans sa spécialisation. Les vétérinaires n’osent pas trop lui confier de telles responsabilités, sans compter qu’elle ne peut répondre au téléphone. Déjà en

¹ *Oui, Nathalie dispose d’un téléphone à clavier permettant de communiquer avec des correspondants équipés de la même façon.*

1993, Nathalie était partie plus tôt que nous en Belgique pour y faire un stage chez Jean-Pierre, mon beauf et mari de Jojo, vétérinaire de son état, qui nous confirma que Nathalie manquait du sens des responsabilités. Il lui arrivait de préférer lire une revue plutôt que de faire son travail... Nous sommes venus la rejoindre pour le mariage de Franz.

Plus tard, revenue avec nous à La Pocatière, elle s’est trouvé un travail chez Zellers, un magasin à grande surface comme on dit, en tant que commis pour le remisage des marchandises sur les tablettes. Elle devait parfois travailler à des heures indues, la nuit. Mais malgré qu’elle n’aimait pas toujours ce qu’elle faisait ou qu’elle se fatiguait, il faut reconnaître que Nath est une travailleuse et n’a jamais rechigné à l’ouvrage. Elle n’a pas manqué un jour durant 17 ans. Le zèle au travail et la ponctualité sont ses marques de commerce. Elle s’est trouvé un appartement à louer, pas trop loin du centre commercial où elle pourrait aller à pied, quoiqu’elle eût une voiture! Il a fallu bien sûr l’installer, lui acheter du mobilier, une TV, et *tutti quanti*. Nous aidions beaucoup Nath pour cela. Elle a travaillé chez Zellers de 1994 à juin 2012, lorsque la compagnie a fermé ses portes. Elle a donc travaillé plus de 17 ans dans la boîte. Elle fut au chômage pendant six mois, puis elle se trouva un petit travail en attendant. Elle travaille irrégulièrement chez Novidec à emballer des jus de fruit, 100% purs et sans ajout d’aucune sorte. Nous sommes en mai 2015, Nathalie travaille toujours chez Novidec, une petite entreprise d’une dizaine d’employés, où elle est très bien traitée. Ses horaires à temps partiel ont augmenté, car le volume d’affaires s’est développé, mais son travail est fort irrégulier. Il lui arrive de ne pas travailler pendant deux ou trois jours, puis de travailler dix ou même onze heures, en commençant à cinq ou six heures du matin. Elle se plaint parfois de fatigue dans le bras droit à cause du travail à la chaîne pendant de longues périodes, mais elle nous semble plus épanouie que chez Zellers où elle devait subir la supervision d’une collègue qui, semble-t-il, la détestait.

Notre petit dernier (pourquoi petit dans cette expression consacrée?) est le seul à avoir voulu vivre, à partir du cégep, en mélangeant le plus agréablement possible études, voyages et coopération. Il obtint d’abord d’être sélectionné pour une belle expérience Jeunesse Canada Monde. En 1988 Yves fut jumelé avec Iwan, et ce fut la belle aventure avec l’Indonésie¹.

Ce fut toute une aventure qui eut plusieurs échos sur sa vie. Ce n’était pas une parenthèse, loin de là. Avec son groupe d’une quarantaine de jeunes (20 Canadiens jumelés à 20 Indonésiens, garçons et filles, ils eurent d’abord des stages d’étude sur l’autre pays, puis diverses expériences sociales. Ils furent hébergés dans une ville de l’Ontario, puis trois ou quatre mois plus tard se sont envolés vers l’Indonésie et l’île de Sulawesi, où dans un petit village perdu ils seront deux par deux hébergés dans une famille d’accueil et feront des travaux communautaires (toilettes publiques, caniveaux...). Ils visiteront aussi quelques sites touristiques comme Borobudur, le plus grand temple bouddhiste au monde. Il s’amouracha même de la belle Luna, mais cette amourette était vouée à l’échec : trop de tabous idéologiques, religieux, coutumiers, géographiques les séparaient. De retour au Québec, notre Yves entreprend des études d’ingénieur mais il a déjà l’idée de retourner en Indonésie, et pour cela choisit ingénieur en mécanique. Il est à Sherbrooke pour y faire des études entrecoupées de stages.

¹ *Voir chapitre 21*

C'est encore durant une de ces années qu'un voyage étudiant fut organisé en Chine. Yves ne manqua pas le rendez-vous, visita Pékin, Hong-Kong et diverses usines en lien avec ses études. Puis lorsqu'il fut ingénieur, il s'inscrivit à un cours d'un an à Vancouver pour se perfectionner sur l'économie et le marché asiatique. Il avait toujours l'idée de retourner là-bas, et c'est ce qu'il fit vers 1994 ou 95. Il se trouva à Djakarta pour faire un stage d'un an dans la société tchèque Bata – que j'avais bien connue vers les années 50 et 60 pour la fabrication de chaussures de sport (tennis). Puis il dut se trouver du travail sur place. Il végéta un peu, revint, puis retourna. Il trouva enfin un travail plus stable en Australie. Il vécut à Perth un an et demi je pense. Puis il fut sans travail et je le suppliai de revenir, sachant qu'il trouverait plus facilement une occupation rémunératrice par ici. J'allai le chercher vers 1998 ou 99. Je m'y perds un peu dans les années, avec Yves. Il a tellement roulé sa bosse ici et en Extrême-Orient que ce devrait être lui qui raconte sa vie.

Donc, en 1999, retour définitif d'Australie. Yves a cherché assez longtemps (tout le contraire de Pierre), puis il est engagé par Nortel, une compagnie montréalaise qui fabriquait du matériel informatique. C'était une très grosse boîte fort connue qui prospérait. Yves avait un bon salaire, puis soudain la compagnie eut des problèmes de comptabilité. Tout n'y était pas très clair. Certains gros bonnets furent licenciés, mais l'action, qui était à plus de 100 dollars en 1999, commença à baisser dangereusement. On mit du monde au rancart. Yves était toujours là. Il se maintenait. Il voyait des collaborateurs forcés de quitter, mais lui restait dans le bateau. La compagnie battait de l'aile. L'action tomba à 2,50 \$. Puis un jour, même si cela ne fait jamais plaisir, c'est Yves qui fut obligé de s'en aller. Le revoilà au chômage... Il m' a expliqué en mars 2014 qu'il était retourné à Bali en voyage d'agrément pour revoir des anciens, lorsque les deux tours du WTC de NY ont été percutées par ces avions pirates, qui en même temps ont chamboulé la paix et la stabilité mondiale. Il a été retardé d'un ou deux jours, car il devait revenir ce jour-là! Et ce même jour, de Bruxelles, José et Fanny qui venaient pour la première fois au Canada furent également retardés d'un jour!

Il habite toujours Montréal et se démène comme un lion pour trouver du travail. Pour finir, son frère Franz et Shirlée vont l'engager à temps partiel. Ils auraient voulu l'engager à temps complet, mais c'est Yves qui était réticent. De mon côté, je me souviens lui avoir proposé de ne pas trop s'engager dans l'entreprise Equinox, car il n'est jamais conseillé de travailler pour un membre de sa famille. Si un petit problème surgit, la suspicion des deux côtés infecte vite une relation... Je ne voyais pas cela d'un très bon œil, mais il reste que j'appréciais l'aide momentanée que Franz et Shirlée ont apportée à notre Yves.

Puis enfin il se trouva un nouveau travail pour la compagnie Cogeco, un réseau de distribution en informatique. Mais il dut déménager à Trois-Rivières où se trouve le siège principal. Le déménagement eut lieu en 2008. Nicole et moi sommes allés un peu aider. Nicole a fait le grand nettoyage des deux côtés. Il se trouva un appartement à louer, avec son chat Souris. Trois ans plus tard, en 2011, il s'acheta enfin une belle maison (un joli duplex). Nous sommes aussi allés quelques fois l'aider un peu à s'installer.

Quand je reconsidère tous ces engagements professionnels de nos quatre enfants, je peux affirmer que les jeunes d'aujourd'hui ont beaucoup plus de difficulté que nous en avons à se trouver un emploi. Moi qui vous parle, je n'ai jamais été un seul jour en chômage. Même durant le mois de

septembre 1966 entre Kisantu et Lemfu, je conservai mon ATB et continuai à être payé. Et nous avons élevé une belle famille de quatre enfants avec deux maisons et une retraite suffisante. Et Nicole restait reine du foyer. J'avais, nous avions beaucoup de chance. Eux, les jeunes, connaissent plus les changements de profession, le chômage, une certaine insécurité. Et je constate aussi que Franz et Pierre sont relativement chanceux. Ils ont changé d'emploi, mais n'ont jamais été en peine de rebondir immédiatement. Tandis que pour Nathalie et Yves, cela semble vraiment une autre paire de manches. Et ils sont célibataires. J'allais dire : et heureusement ils sont restés célibataires, car avec un conjoint et des enfants la situation aurait probablement été parfois dramatique.

Activités diverses

En sports, voyages, scoutisme, musique... les activités n'ont pas manqué en plus de quarante ans¹. J'ai répertorié ici les sorties, les voyages, les cérémonies religieuses et autres grands événements sociaux, sportifs ou religieux touchant nos enfants, d'après des diapositives et autres photos.

Sorties, camps, voyages et visites

- 1964-1965 Franz nous accompagne évidemment durant nos retours en Belgique, via la Grèce, puis via l'Espagne.
- 1968 Grand départ en paquebot transatlantique avec nos trois aînés pour le Canada.
- 1969 Tour de la Gaspésie avec nos trois aînés, les beaux-parents et Josiane.
- 1970 Avec Franz et Pierre, Ninou et les trois grands-parents, voyage au lac Saint-Jean.
- 1971 Retour en Belgique, via Paris avec nos quatre! pour les deux mois de vacances.
- 1969 et suivantes, plusieurs balades lacs aux lacs Trois-Saumons et Pohénégamook, Québec, etc.
- 1973 Camp louveteaux de Franz.
- 1974 Belgique Saint-Idesbald – Paris, Bretagne Carhaix chez Christian Mendez et Pauline, Mont-Saint-Michel, Lisieux
- 1975 Lac Pohénégamook sous la tente, Sherbrooke et Mont-Orford (?). En décembre, visite de Didier Hauglustaine (skis).
- 1976 Camp louveteaux pour Pierre, camp éclaireur pour Franz et moi, voyage au lac Saint-Jean, voyage à Niagara Falls sous la tente, en BMW.
- 1977 Belgique, Train bleu avec Christian et la famille, zoo de Cologne avec toutes les familles Bonsang et Warnant. Walibi avec José et Fanny, Bruxelles (Noëlle Colpaert), Saint-Idesbald avec tous les Warnant et Bonsang.
- 1978 Chalet du lac Trois-Saumons avec Dwane et les Lesage.

¹ Pour les détails, je vous prierai d'aller lire ou relire les chapitres 21 et 28 sur les grands voyages internationaux.

1979	Visites de Kik et Guilou au chalet (chaleur, on n'a jamais vu l'autre côté du fleuve en huit jours!), Jean-Marie, Renée et Benoît (Elvis, Memphis).
1980	Pierre en Belgique, visite de Frédérique, bateau Sunray et retour de Pierre, voyage dans le nord du fleuve, voyage aux États-Unis avec Franz et tante Marthe, en BMW.
1981	Voyage en Nouvelle-Angleterre avec Toussaint (Franz est en Belgique).
1982	Belgique.
1988	Visite Anne-Michèle, Yves avec JCM en Ontario, puis en Indonésie.
1989	Visite Dominique et Marielle, visite Adolphe et Monique.
1990	Pierre gagne un voyage en République dominicaine pour deux personnes et offre à Yves de l'accompagner.
1991 (?)	Visite Céline et sa copine.
1992	Yves avec un groupe de l'univ', voyage en Chine, Hong-Kong et Pékin.
1993	On se retrouve tous en Belgique pour le mariage de Franz.
1994	Yves voyage à Vancouver en voiture conduite par une fille.
1995	3 juin, Yves de retour de Vancouver; août, Yves à Yogyakarta, en stage chez Bata.
1996	Septembre Franz, Shirlée et Camille en Belgique avec Nicole et Nathalie.
1997	27 juin, Yves repart pour l'Indonésie.
1998	Yves en Indonésie, retour à son village au Sulawesi (JCM) après 9 ans, Yves à Perth en Australie, Pierre dans les Rocheuses
1999	Yves retour définitif qui coïncide avec ma retraite, voyage à Londres, puis en Belgique avec Nathalie.
2001	Yves à Bali.
2007 (?)	Franz et sa famille en Belgique et en France.
2008	Yves et Nathalie (pour ses 40 ans) à Cuba.
2009	Nicole, Nathalie et moi avec Yves en Colombie-Britannique.
2010	Yves et Pierre nous rejoignent Nicole, Nathalie et moi en Belgique et en Alsace.
2013	Avec Pierre en Hongrie, Autriche et République Tchèque.
2014	En Belgique, en Allemagne et au Luxembourg avec Nathalie, Pierre et Maxime.

Il manque quelques voyages, mais cela donne une idée des allées et venues de la famille...

Autres événements

Visite des jardins zoologiques d’Orsainville, Saint-Félicien, Granby et Cologne en Allemagne, et d’un parc-safari en Belgique, à diverses époques durant leur enfance.

Fêtes d’anniversaires, Pâques, Noël et Nouvel An chaque année, première communion, confirmation, bal des finissants selon les âges de chacun...

1974	Noël pour enfants des profs au Ghedo (hôtel Victoria), Nathalie acupuncture.
1978	Mai, achat du chalet.
1980	25 mai, confirmation de Nathalie et Yves.
1985	Décembre, Franz achète sa première voiture orange de Marcel Lamonde.
1986	Janvier, sculpture Génie civil (Laval) et Jason, copain de Yves, Pierre achète sa première voiture
1987	Yves cavalier de Nancy Michaud, Franz à l’université McGill, habite rue Sherbrooke à Montréal, terrasse
1988	Yves, opérette L’auberge du Cheval blanc, Yves seigneur des Aulnaies (Amable Dionne) avec Isabelle Drapeau, Pierre travaille à Longueuil chez Pratt & Whitney, Franz est à McGill, Nathalie : ses stages?
1989	Nathalie travaille aux serres, Yves à la Maison du tourisme, Pierre acquiert une moto.
1990	Au lac, Pierre chasse les écureuils et les grenouilles avec un fusil à plombs, et Franz s’occupe de puzzles avec moi.
1991	Première visite de Franz qui nous présente Shirlée, Travaux au toit au chalet avec Pierre et les jumeaux Lévesque.
1993	24 juillet, mariage de Franz et Shirlée à Champagne, Waimes
1995	14 janvier, naissance de Camille.
1996	Semaine de relâche chez Franz.
1997	Travaux à Pierrefonds chez Franz.
1998	12 avril, naissance de Maxime, 25 mai pour mes 60 ans, resto tournant à Montréal, Yves est en Indonésie, Pierre est dans les Rocheuses.
2000	et suivantes, tous les Noël en famille avec les petits-enfants.
2007	Concert André Rieux avec Yves et Pierre au centre Bell de Montréal
2008	Novembre, déménagement de Yves à Trois-Rivières.
2011	Yves achète une maison à Trois-Rivières
2013	25 mai, repas pour mes 75 ans à Portneuf.
2013	3 août au lac, dîner pour nos 50 ans de mariage avec toute la famille.

2014 3 mai, on fête les 50 ans de Franz à Bécancour, tous les huit avec Anna, Philippe et Caroline.

2015 7 février, on fête les 75 ans de Nicole, chez Franz à Saint-Basile-le-Grand.

Sports et jeux en vrac et sans date : patinage, ski, vélo, natation, scoutisme, jeux de société, musique hockey (les trois gars), ski de fond (les quatre), ski nautique, planche à voile...

Nous avons voyagé ensemble, toute la famille :

- ski de fond en hiver au centre d’Ixworth, puis aussi au lac Trois-Saumons (tour du lac)
- en été au lac Pohénégamook, plusieurs fois, pique-nique, natation
- les courses à Québec et à Montréal pour chercher ou reconduire des parents
- à Sherbrooke et au mont Orford sous la tente, camping
- à Niagara Falls en 76, avec bonne-maman
- aux États-Unis (sauf Franz) avec les Toussaint
- tour aux États-Unis avec Franz, bonne-maman et tante Marthe
- courses de voiliers en 1984, voyage à Québec tante Madeleine en BMW
- nombreux voyages en Belgique, tous les trois ans
- quelques voyages avec la famille, Gaspésie où Pierre courait avec son gros camion sur les plages, Nouveau-Brunswick, Lac Saint-Jean deux fois¹, et zoo de Saint-Félicien
- Louveteaux, les trois gars et camps²
- Éclaireurs, seul Franz³
- Voyages d’études pour l’anglais pour Franz et pour Yves
- Yves a fait Jeunesse Canada Monde

Cha-cha-cha ou chat, chat, chat?

Il y eut d’abord les quatre chatons, lorsque les enfants étaient encore petits vers 1975 : Franz eut Fanfan, Pierre eut Panpan, Natha, Nana et Yves, Yoyo.

Un jour, vers 2006 ou 2007, Franz et Shirlée ont payé à leurs enfants un couple de beaux chats persans qui ont eu des petits. Et Pierre hérita d’un de ces petits. Puis plus tard, Yves à son tour a voulu se trouver un compagnon à quatre pattes, un beau chaton noir nommé Souris qu’il dénicha à la SPA. Pendant quelques années, Pierre ou Yves, lorsqu’ils revenaient passer quelques jours au lac ou à la maison, ne manquaient jamais de s’accompagner de leur chat avec sa cage et tout le matériel

nécessaire pour bon chat de bonne famille. C’était tout un déménagement. Cette « compagnie » les occupait beaucoup, jusqu’à ce que l’un (le gris de Pierre) puis l’autre (le noir d’Yves) disparaissent. Nathalie aurait voulu aussi avoir un chat, mais cela causait des ennuis importants chaque fois qu’elle délogeait (notamment durant nos voyages avec elle). Il fallut la raisonner, et elle se rabattit sur les deux félidés de ses frères lorsqu’ils nous rendaient visite.

Et autres jeux

- Beaucoup de jeux de société (cartes, Kismet, puzzles, Monopoly, Stratego et autres Mastermind), surtout au lac et surtout lorsqu’il pleuvait.
- Beaucoup de jeux dans la rue, vélo, surtout Pierrot.

Dans la revue *Idées* de novembre 2013 qui a remplacé la *RND*, déposée dans les caisses populaires, je lis ces passages dans un interview de Francine Ferland : « ...En vingt ans, le temps consacré au jeu libre a chuté, malheureusement [...] Entre les cours de natation, de gymnastique et de musique, et la garderie, son horaire est bien établi. Certains jours, entre le lever, les repas, le bain, le dodo, les enfants n’ont aucune période libre. Jouer dehors aussi a presque disparu [...] Dans une société qui mise sur le rendement [...] le jeu est associé à la perte de temps. Les écrans de toutes sortes (ordinateurs, iPod, iPad, consoles) [...] ajoutés à la télévision ont fait en sorte que les enfants sont de plus en plus sédentaires [...] ».

Grâce à Dieu, nos enfants ont beaucoup joué dedans et dehors, en se dépensant comme de vrais petits diables.

Quatre personnalités « ben différentes »

Nos quatre enfants — dans l’ordre Franz, Pierre, Nathalie et Yves — sont les quatre saisons de notre année familiale, les quatre couleurs de notre jeu de cartes, les quatre horizons qui polarisent notre monde. Ils sont nés entre le 2 mai 64 pour Franz et le 1^{er} septembre 69 pour Yves. Cela fait cinq ans et quatre mois. C’est assez rapproché mais nous l’avons voulu ainsi, quoique pour Yves nous eussions encore pu attendre quelques mois. Vous voyez, les intervalles entre chacun avaient tendance à se rapprocher dangereusement, si bien qu’il a fallu mettre le bouchon de la pilule après Yves. En effet, si nous calculons, il y 27 mois entre Franz et Pierre, 20 mois entre Pierre et Nathalie, et seulement 16 mois entre Nathalie et Yves.

Petits, à la maison, ils disposaient chacun d’une chambre. Ils avaient leur gobelet de plastique personnel : Franz, le bleu, Pierre le jaune, Nathalie le vert et Yves le rouge. Un jour notre chatte eut quatre chatons magnifiques. On les a encore en photos. Ils furent distribués comme je viens de l’écrire plus haut : celui de Franz s’appela Fanfan, celui de Pierre Panpan, celui de Nathalie Nana, et celui d’Yves Yoyo. Chacun son chat et les vaches seront bien gardées.

¹ *Été 1970 et février 72 pour Nathalie. Quelle expédition, partis le soir sous la neige battante, arrivée vers minuit, hôtels complets à cause du carnaval et Pierre qui barre une porte entre deux chambres... Voir le chapitre 21.*
² *Voir chapitre 21*
³ *Idem*

Leurs passions

En français usuel, on dirait sans doute leur hobby, ou mieux leurs hobbies au pluriel.

Bizarrement, Franz le timide, le renfermé qui adorait le badminton et le ski de fond, ne fait plus guère de sport. Il aime le chant choral et j’applaudis. Il a participé à des groupes (opérette, opéra, chorale) à Montréal. Cela fait maintenant des années, et il continue. Je redis bravo.

Pierre et Yves ont partagé deux mêmes passions : les chats et les courses. J’ai parlé des minous, voyons les Formule 1. C’est le cadet qui a inoculé cette passion à son puîné : ils sont passionnés par les courses de Formule 1, dont on peut voir les essais, les préparatifs et le déroulement toutes les deux semaines, trois jours de suite à la télévision. Ils connaissent tous les pilotes, vont voir une course « en vrai » à Montréal ou en Belgique (Pierre y est allé trois ou quatre fois) à l’occasion, ils s’en parlent et ils lisent toutes les revues à ce propos. Tous les deux sont également les deux seuls fidèles à la cigarette. C’est moins sportif et moins plaisant.

Quant à Nathalie, il y a deux choses qui l’intéressent très fort : les revues avec les vedettes du cinéma et de la TV, surtout françaises – elle leur consacre énormément de temps et d’argent –, et la famille Delon (Alain et fils et famille) sur internet. Ce n’est plus de la passion, c’est de la rage. Et c’est normal, après tout les vedettes sont là pour être vues, admirées, adulées. Qui n’a pas son acteur ou son actrice préférée? Moi-même, j’ai toujours eu une prédilection pour Maria Schell, la belle blonde actrice autrichienne. Pourquoi en serait-il autrement pour Nathalie? Quand elle va sur internet, c’est d’abord pour cela. Elle aime aussi aller bouquiner dans les nouvelles revues à la librairie, chaque semaine pendant au moins une heure! Elle s’amuse à collectionner des centaines, des milliers de pages qu’elle retire de ses fameuses revues, au point de ne plus savoir où les mettre et où les caser.

Franz

L’aîné, et comme tel à Kisantu, la joie de ses parents, l’illumination, le sourire de leur amour. L’aîné, c’est le découvreur, le pionnier, celui qui tente tout ou que les parents poussent partout. Très tôt il courut, parla. À force de ne fréquenter (au début de sa vie) que deux adultes, il acquit rapidement un bon langage. J’étais fier de dire que la veille de ses onze mois, Franz, qui n’avait pas encore une seule dent ni un tif sur le crâne, savait déjà dire quelques mots, et que non seulement il marchait, mais il jouait au foot. Enfin il courait et shootait dans le ballon! Curieux et volontaire, il mettait les bouchées doubles et, à sa demande, il a sauté sa sixième année primaire.

Je le qualifierais ainsi : intellectuel, scientifique, mathématicien. Il s’est toujours forcé en classe pour être dans les premiers et il y réussit bien. Sportif, il a fait du patin, du ski (il y était très rapide), du hockey, de la natation et il excella en badminton, ce qui lui vaudra plus tard de rencontrer Shirlée, la future mère de ses deux enfants. C’est sans doute celui qui est resté le plus éloigné de nous (je veux dire qu’on le voit moins à la maison, qu’il a quittée depuis l’univ’ en 1983). Il se débrouille bien et la paternité aidant, il m’est apparu comme un garçon qui sait cuisiner, laver le linge, repasser, mettre de l’ordre. Ces qualités ménagères m’ont vraiment étonné, car je ne voyais pas Franz dans ce rôle de papa-ménage. Il ne chôme pas, aime le luxe et réussit bien dans la vie, notamment avec son bureau

de dépôt et enregistrement de brevets d’invention (Equinox). Franz est plutôt doux, réservé, un peu introverti, calme. Physiquement il serait plus un Hauglustaine.

Bon en classe, toujours dans les premiers. Énormément de facilité. Et nous ne l’avons jamais aidé. Il a voulu sauter sa sixième primaire pour ne pas être dépassé par Denis Colpaert. Il a brillamment réussi par après.

C’est lui qui a fait le plus de louvetisme et de scoutisme (même avec moi).

Ce 3 mai 2014, nous venons d’aller fêter Franz pour ses 50 ans. Cela s’est passé à Bécancour dans une belle auberge. C’était un lieu central pour nous rassembler, venant de Montréal pour Franz et Anna (sa nouvelle compagne depuis trois ou quatre ans), Camille, Maxime et Pierre ainsi que Philippe et Caroline, les enfants d’Anna, de Trois-Rivières juste de l’autre côté du fleuve pour Yves, et de La Pocatière pour Nicole, Nathalie et moi. 50 piges! Le demi-siècle déjà! Cela ne nous rajeunit pas, mais la durée, on peut le dire, nous permet d’accumuler les bons souvenirs...

Pierre

Il est notre cadet. Je fais ici gentiment remarquer à tout lecteur que le mot cadet désigne toujours le deuxième d’une fratrie. Son grand-père Ambroise, père de Nicole, l’adorait et l’appelait fièrement *nosse cadet*, notre cadet. On dit aussi, et ce n’est pas dépourvu de vérité, que le second enfant est souvent le contraire de son aîné. Je parle des caractères. Ce fut le cas pour Christian et moi. C’est le cas de Franz et Pierre. Et cette dissemblance renforce je crois leur attachement. Lorsqu’ils étaient petits, on a souvent décrit Pierre en l’opposant à Franz. Ces comparaisons étaient sans doute mal venues, quoiqu’au fond, inévitables.

Pierre a évolué. Petit il était rapide, dynamique, curieux, très volontaire. Il aimait jouer dans la rue avec des amis. Tout jeune on lui avait acheté un assortiment de petits outils, marteau, pinces, tournevis, clés, tenailles et scie. Il les avait placés dans sa valise-sac à dos de plastique bleu et se promenait partout avec son matériel, fier comme Artaban.

Il est joueur à l’occasion et aime risquer son argent dans certains placements. Mais il y a plus perdu que gagné, je le crains.

En classe, Pierre a toujours bien réussi, mais ne s’est jamais forcé. « Pourquoi se forcer à étudier pour avoir 90%, demandait-il, quand 70% suffisent amplement? » On le voit, Pierre tout compte fait était loin d’être un idiot. Il savait économiser son travail. Il était très fort en calcul mental. Je me demande pourquoi j’utilise l’imparfait, car il nous étonne encore à ce propos. Il a beaucoup joué au Kismet au chalet, sorte de poker avec cinq dés numérotés. Eh bien il nous impressionnait toujours, lorsque les cinq dés lancés s’étaient à peine arrêtés, pour nous dire quelle était la somme des points marqués par les cinq dés. Je n’avais jamais vu cela et il était relativement jeune (douze, quatorze ans). Pierre n’a pas voulu faire de grandes études universitaires. Il s’est contenté d’un diplôme de technicien en mécanique et réussit très bien dans les usines et moteurs. C’est un manuel et on est bien content de l’avoir dans la famille. Mais avec l’âge, il est dégoûté de son travail où il déplore l’organisation peu efficace, où tout

le monde tire la couverture de son côté pour en faire le moins possible. L'incompétence des autres et leur égoïsme lui causent du stress. Mais il perdure et garde son boulot, car il est conscient qu'il n'en retrouverait pas un pareil. Physiquement, il serait plus un Bonsang, notre blond est devenu plutôt chauve et il a quelques ennuis avec sa santé (soins de la peau et dentition). Comme son père il devient sourd et semblait être atteint du glaucome, mais ce n'était qu'une fausse alerte. C'est vraiment un brave cœur. C'est surtout quelqu'un en qui on peut faire confiance.

La principale qualité de Pierre reste, je pense, son ordre – et j'en ai encore eu confirmation ce 8 octobre 2012, alors que nous avons été passer le week-end de l'Action de grâce chez lui. Pierre est à la fois très ordonné et propre. Son établi, les armoires de son garage sont d'une propreté incroyable. Chaque chose a sa place et pas un morceau de bois ni une vis ne traîne nulle part.

Pierre, le manuel. Son sac d'outils. Pierre et ses devoirs bâclés, vite faits pour en être débarrassé, mais bien faits, il faut le reconnaître.

Pierre qui estime inutile de se forcer en classe pour avoir 80 ou 90%, puisque sans se forcer, il obtient 70% et que cela suffit amplement!

Pierre et ses refus : toujours non.

Pierre et son pouce qu'il a sucé longtemps, étant petit, ses sommeils très profonds au réveil difficile,

Pierre et ses courses à La Pocatière, ses mauvais coups à l'école primaire ou au local des guides.

Pierre et l'accident à l'agora. Nuit d'angoisse.

Pierre le silencieux qui lit ses revues de sport automobile et participe peu aux conversations. Un début de surdité accentue ce retrait vers une certaine solitude. Mais Pierre le serviable, toujours prêt à aider. Pierre vit au présent.

Nathalie

Notre fille unique!

De caractère très facile et enjoué, notre fille a su compenser son handicap auditif par des dons de mimique, la lecture labiale et une interrogation de tout instant. Elle est tout le temps aux aguets, surveille tout, voit tout. Elle est très préoccupée par les autres, et surtout, je dirais et affirmerais même que Nathalie est très conciliante. Elle fait tout pour contenter chacun. Ce n'est pas sa moindre qualité, mais c'est un atout qui passe inaperçu. Nathalie aspire à la paix partagée, au bien-être général. Et cela, c'est important de le savoir.

Bien sûr, elle a appris à se débrouiller seule, à s'exprimer. Elle a son caractère aussi et quand elle a une idée quelque part... Mais c'est tellement plus facile quand papa et maman sont là. Surtout sa maman qui l'a aidée à revoir tous ses cours, qui lui a donné maintes et maintes leçons et fait répéter tant d'exercices. Nous nous sommes préoccupés de ses intérêts. Malgré la raison qui nous dictait de couper le cordon ombilical, il est difficile d'abandonner ainsi la chair de sa chair à ses propres ennuis.

Peut-être, je dirais même sans doute, l'avons-nous un peu trop couvée et choyée, mais il est tellement difficile de se faire violence pour ne pas toujours l'aider.

Elle a aussi été dûment aidée par les spécialistes du Centre de l'ouïe et de la parole, par des aides pour ses cours (camarades de classe et orthophonistes), par les audioprothésistes, monsieur Beltrami (qui était aussi consul de Suisse à Québec), puis ses deux fils, puis sa petite-fille (tous dans la même profession), puis maintenant la maison Forget. Et je pense aussi à une assistante sociale spécialement chargée de son dossier ici à La Pocatière, une de mes anciennes étudiantes : Francine Caron du bureau de la SEMO¹.

Je pense surtout aux Lesage, Pauline et René et aussi à leurs deux enfants, Marie-Christine et Frédéric. La grande amitié avec cette famille nous a permis à eux comme à nous de tisser des liens profonds. Même si le temps semble effacer ces liens, ils resteront toujours dans nos cœurs. Nathalie a plus de difficulté : une certaine gêne, un reste de respect humain. Cela lui rappelle aussi une séparation pas toujours facile à vivre pour une petite fille sourde...

Le centre, les cours...

J'ai dit le travail inouï de Nicole. À la maison d'abord à revoir ses cours, puis à conduire Nathalie tous les quinze jours à Québec, malgré les tempêtes, puis la famille d'accueil à Cap-Rouge.

J'en aurais pour des jours à raconter Nathalie et son courage, ses mimiques, ses sourires, sa beauté... Une partie filmée a été volée et est perdue à jamais, car le voleur connu et retrouvé avoua avoir jeté à la poubelle la bobine où j'avais réuni une dizaine de films Super 8 (30 minutes). On y voyait notamment une séquence de trente secondes où Nathalie, vers six ou sept ans, avait enfilé des lunettes et jouait à la maîtresse d'école qui radote et écrit au tableau. Sublime, mais perdu à tout jamais! Si le ciel existe, si le Bon Dieu m'écoute, si on pouvait retirer des flammes cette pellicule, si un miracle était possible, si..., si... alors oui, ce serait cette séquence de trente ou quarante secondes de film que j'aimerais ravoïr et revoir!

Volume sonore et discrimination auditive

La surdité touche à deux aspects sonores auxquels on ne pense pas forcément. Quand on essaie d'expliquer la surdité à un entendant, il pense automatiquement à une diminution (ou une perte) du volume sonore, comme l'aiguille des vumètres dans les enregistrements. Mais il y a un deuxième aspect qui est atteint et qu'il est plus difficile de saisir, c'est la discrimination sonore : on entend, mais on ne distingue pas assez les sons pour les reconnaître. On entend, mais on ne comprend plus. Quelqu'un te parle, mais c'est comme si c'était troublé, la voix mangée. On ne différencie plus assez les multiples sonorités pour les reconnaître... Ainsi, pour Nathalie, il y a la diminution auditive qui peut atteindre 100 décibels et plus dans certaines longueurs d'onde; ça, c'est le volume. Mais la discrimination auditive fait par exemple qu'elle entend ou reconnaît la sonnerie d'entrée, mais pas la sonnerie

¹ Services à l'emploi et à la main-d'œuvre

du téléphone (et à cette discrimination, il faut ajouter la diminution de volume). Ou bien elle entend beaucoup mieux les sons graves que les aigus, ou bien encore sur un piano, il y a des touches qu'elle ne perçoit pas, alors qu'elle perçoit la touche juste à côté, mais en plus il faut frapper fort la touche qu'elle entend... Quand on devient vieux, on a aussi une diminution de cette acuité auditive, je le remarque en classe quand je dois souvent demander de répéter. Ce sont surtout les sons apportés par les consonnes qu'on perd. Par exemple, on va confondre bière, Pierre, fière ou encore sept, sec, sel...

C'est un peu comme pour la cécité. Le volume : on perçoit les ombres et les lumières, on voit que quelque chose est là. La discrimination : c'est trouble, pas assez net, on ne reconnaît plus. Les couleurs pâlissent. Je l'ai dit, on pense trop souvent que c'est uniquement une question de volume.

Révolte!

Ce dimanche 13 décembre 1998, deux passages des lectures à la messe n'ont pas manqué d'interpeller Nathalie, qui m'a évidemment montré les passages incriminés dans son *Prions en Église*. Elle m'a aussi demandé de garder ce document, car il est important pour elle. Et chaque année ou presque depuis vingt ans, c'est la même interrogation de Nathalie à laquelle j'essaie misérablement d'expliquer que c'était une image, qu'il y a eu des miracles, etc.

Les passages incriminés sont

« [...] dites aux gens qui s'affolent : Voici votre Dieu, c'est la vengeance qui vient, la revanche de Dieu. Il vient lui-même et va vous sauver. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf et la bouche du muet criera de joie. » (Isaïe, 35, 3-6)

« Allez répondre à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. » (Matthieu, 11, 4-6)

Le commentaire de la Bible des Éditions chrétiennes à cet endroit¹, est le suivant : « [...]c'est un message inespéré qui apporte à tout homme espérance et dignité ». Je suis de plus en plus perplexe. Et j'entends encore notre brave curé, à la fin de la messe, nous rappelant à titre d'encouragement :« Et rappelez-vous que les aveugles voient et les sourds entendent ». Sous-entendu, il faut être heureux! Je trouve cela très dur à avaler. Il y a en moi comme un barrage, ça ne passe pas, ça ne passe plus!

Il faut être bien voyant et bien entendant comme le sont neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes sur mille pour ne pas rouspéter! Quelle supercherie! Montrez-les-moi les aveugles qui voient, les sourds qui entendent! Que dois-je dire à ma fille quand elle me montre ces textes et s'interroge? Nous qui ne sommes ni aveugles, ni sourds, ni estropiés (je le répète, comme la très grande majorité des fidèles), ce passage nous entre par une oreille, nous fait sourire et ressort pas l'autre oreille. Mais ce passage ne nous questionne pas comme il questionne les vrais sourds, aveugles, estropiés... Nous

écoutons ce texte et restons endormis. Nous ne nous sentons pas du tout interpellés par ces passages. Je dirais même plus : ces passages ne nous disent rien, ils ne signifient rien pour nous. Nous n'allons tout de même pas croire que soudain des vrais aveugles se sont mis à voir, des vrais sourds à entendre et des vrais paralytiques à bondir de joie comme des cerfs! Ah oui? Et pourquoi, s'il vous plaît? Pourquoi ces merveilleux miracles, dont aucun historien n'aurait été témoin, pourquoi ces miracles auraient-ils eu lieu là-bas, en ce temps-là et pourquoi n'y a-t-il plus ce genre de miracle, ici et aujourd'hui? Vous les avez vus, vous, les estropiés qui bondissent comme des cerfs?

Bien sûr, je sais ce qu'on va me répondre : ces exemples ont valeur symbolique. Ce ne sont pas du tout de vrais aveugles ni de vrais sourds qu'il est question, mais de ceux qui ne comprenaient pas la parole de Dieu. Peut-être, mais je demande pourquoi a-t-on pris les aveugles et les sourds comme exemples ou comme symboles? Pourquoi n'a-t-on pas simplement dit : ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas comprendre les messages de Dieu ont soudain compris et se sont convertis dans la joie? C'est bien ça que ça veut dire : ils ont changé, eux les pauvres, les malheureux qui ne possédaient pas Dieu.

Mais alors, deux choses : cela signifie-t-il que les riches, les nantis, les possédants (les non-pauvres et malheureux) étaient déjà dans la vérité? Je ne crois pas, ou alors les choses ont bien changé. Cela signifie-t-il qu'ils ne sont pas concernés? Je ne crois pas non plus. Alors pourquoi parler uniquement de pauvres en nommant les handicapés?

Et, deuxième chose, je trouve que cet appel ostentatoire aux aveugles qui voient, aux sourds qui entendent et aux estropiés qui bondissent comme des faons... je trouve ces images particulièrement déplacées et honteuses : c'est de la fausse représentation et cela crée de faux espoirs! Il n'est pas vrai que les aveugles voient et que les sourds entendent!

Comment se fait-il que personne ne semble questionner ces textes? Osons dire que ce n'est pas vrai! Et si on vient me dire que c'est une image, je redemande : pourquoi? Pourquoi toujours utiliser des messages codés, des langages secrets que seuls les grands initiés peuvent comprendre? Pourquoi ne pas dire directement : « Ceux qui ne comprenaient pas le mystère de Dieu, maintenant, ils le comprennent »? Au lieu d'être un message d'espérance pour les aveugles, les sourds et les estropiés (ce qu'il n'est absolument pas, on est bien d'accord), je prétends que c'est du racisme à l'égard des handicapés, de la fausse représentation, un langage vraiment malheureux!

Nathalie et sa détermination

En bon québécois, on dirait tête de cochon. Quand elle a décidé quelque chose, il n'y a rien pour la faire changer d'avis. Et surtout pas son handicap, qui comporte pour elle certaines difficultés de déplacement, car elle ne communique pas facilement avec les gens qui ne la comprennent pas bien. Je pense à cette histoire d'aller voir sa vedette préférée – Alain Delon, pour ne pas le cacher – à Paris, lors de son séjour en Belgique avec Nicole, en 1999 je crois.

Elle avait mijoté son coup et savait déjà ici, avant de partir, qu'elle irait à Paris. C'est pourquoi elle avait insisté avant de quitter le Québec pour que je donne à Nicole ma carte de crédit. Elle se doutait qu'elle aurait besoin de cette facilité de crédit, mais ne nous a jamais dit pourquoi avant de partir.

¹ Nouveau Testament p. 29

Pourquoi n’a-t-elle rien dit? Mais parce qu’elle était sûre que nous ne serions pas d’accord! Nous lui avons assez rebattu les oreilles avec cela. Elle a même pris mes jumelles, sans rien me dire, pour mieux voir Alain Delon! Elle se doutait que j’aurais refusé, puisque j’étais contre ce projet dont elle avait vaguement parlé avant de partir, pour sonder le terrain.

Pour finir, de Belgique elle est partie à Paris avec sa tante Fanny. Elles se sont arrangées à deux. C’est Nicole qui m’a téléphoné ici de Belgique pour m’expliquer cela! Je n’en croyais pas mes oreilles, tellement je trouvais ce comportement enfantin.

Mais enfin, il faut bien une compensation à son handicap : elle n’a pas d’amis ni d’amies, et mène une vie de recluse, une vie sans amis, très renfermée, malgré nos essais pour l’en sortir.

Elle s’accroche à une image : Alain Delon, ce n’est pas l’homme de 62 ou 68 ans (plus vieux que son père), non c’est le mythe. Alain Delon, le jeune premier de tous ses films, depuis *Christine* avec Romy Schneider, *La Piscine*, et jusqu’au *Soleil rouge*, en passant par *Le Guépard*, ou *Monsieur Klein*, ou *Serpico* ou encore *Le Samourai*, et que sais-je? C’est le bel homme, c’est la vedette, c’est le rêve éternel des petites midinettes. Car Nathalie à 31 ans (donc en 1999), c’est la petite midinette de quinze ans! Je pense aussi au film *Une chance sur deux* avec Belmondo, Delon et Vanessa Paradis en 1998. Le réalisateur Patrice Leconte venait présenter le film à Québec et Nathalie avait obtenu des laissez-passer. Il a fallu qu’on aille voir le film! Et alors que ce même film repassait à la TV le 9 ou 10 mars 2014, il a fallu l’enregistrer et le revoir (avec sous-titres), car Nathalie ne l’avait évidemment pas vu à Québec avec des sous-titres. Alors il faut bien compenser, rétablir la situation...

Yves

Notre benjamin est resté très proche de nous. Il vient souvent nous dire un petit bonjour. Il est enjoué, très sociable, extraverti évidemment. Il me paraît un homme très équilibré, très bien dans sa peau. Si on me dit qu’un de mes fils organise une réunion de camarades... ce ne peut être qu’Yves, l’extraverti. Franz et Pierre sont beaucoup plus introvertis... Yves est organisateur, animateur, leader.

Rappelons-nous qu’il fut d’abord opéré à deux ou trois mois pour une hernie inguinale. Pas de problème particulier. Mais Yves et son ganglion éclaté, là c’est nettement plus grave. Risque de leucémie, hospitalisation en un lieu très aseptisé. Il sera gardé ainsi pendant une bonne semaine sous haute surveillance. Je vous passe les détails rapportés plus haut, mais je rappelle que c’est là qu’Yves apprit à connaître un certain Tintin. Là, puis partout.

Yves le grand copain, silencieux de Nathalie. Je le revois, attaché comme une chèvre à une corde dans le petit jardin, car il n’était pas assez attentif aux autos qui passaient lorsqu’il courait sur la rue avec sa sœur.

Yves et les écrits. Déjà tout petit, vers 8-10 ans, il inventait un scénario et l’écrivait, notamment dans ses jeux avec Guy Colpaert qui avait l’âge de Pierre¹... Dans le cahier que je remplis en classant les insultes

¹ Attention ici, ami lecteur, ne confonds pas l’âge de pierre et l’âge de Pierre! Ce que j’ai écrit n’a évidemment rien d’insultant pour ce cher Guy Colpaert, deuxième fils de Noëlle et Yves.

du capitaine Haddock¹, je retrouvai douze billets que j’y avais insérés, en fait deux séries de six billets différents, remplis de ces insultes haddockéennes(!), écrites en lettres majuscules par Yves quand il avait neuf ans, et daté : 21-4-79. Chaque billet contient trois ou quatre insultes : *Flibustier MARchand de tapis Sapajou*, ou *Ostogoth Vandal Perroquets bavars Négrier*, ou encore *Va voler ailleurs que sous notre nez espes d’animal*. C’est évidemment volontairement que j’y ai laissé les fautes de transcription d’Yves. Et c’est un fait aussi qu’il s’est servi dans les albums d’Hergé. Mais ce qu’il faut savoir, c’est qu’il avait collé ces billets un peu partout dans la maison, ce 21 avril 79, parce qu’il était en colère contre nous, car nous ne l’avions pas pris avec nous pour aller voir un bateau qui était à vendre – et que nous n’avons d’ailleurs pas acheté – pour le chalet! Notre tête quand nous sommes rentrés le soir, alors qu’il dormait comme un ange, en voyant tous ces billets qui nous étaient destinés...

Aujourd’hui, je me dis qu’heureusement, c’est lui qui est parti au loin, en Indonésie puis en Australie, parce qu’avec lui, au moins, nous avons des nouvelles, et tous ses copains aussi. Et vive les fax et les courriels! C’est Yves qui m’a fortement conseillé de m’inscrire sur Hotmail pour y avoir une adresse courriel et pouvoir ainsi correspondre gratuitement grâce aux ordinateurs de l’école (je n’en avais pas encore à la maison). Nous étions en septembre 1988. Eh oui, depuis tout ce temps je me nomme aaamakila sur internet! Et c’est grâce à Yves. Certains se sont demandé pourquoi cette dénomination : aaamakila. On pouvait choisir un nom et je ne voulais pas donner mon propre nom (à cette époque lointaine des débuts des courriels, je me méfiais). Alors j’ai pensé lingala : *makilamalamu*, qui signifie bonsang. Cela me fut refusé car trop long, alors je choisis *makila* (sang). Nouveau refus d’Hotmail : trop court cette fois, à cette époque. Alors j’ai placé trois a devant pour toujours être le premier dans les listes d’adresses. Et voilà.

10 qualités

Le 28 janvier 2014, je me suis questionné en pensant à notre petite ribambelle. Pourrais-je trouver dix qualificatifs qui caractérisent chaque enfant? Des qualificatifs penchant du côté des qualités? Et je me suis mis à écrire. Voici ce que j’ai écrit durant la nuit. En fait, sans chercher trop longtemps, je constate que je me suis arrêté à sept qualificatifs pour chacun. Les suivants sont des ajouts.

Alors, voici.

- Franz : géométrique (dans le sens qu’il a une grande facilité à se représenter les choses dans l’espace. Il lit bien les plans et fait facilement du dessin industriel) – perfectionniste – sportif – obstiné – prévoyant – doux – calme – homme de ménage aussi (là, il m’a étonné quand je l’ai vu faire la cuisine ou s’occuper du linge ou de changer un enfant) . J’ajouterai : secret, timide, réservé.
- Pierre : bricoleur – mécanicien – franc – bon comme du bon pain – très fort en calcul mental – philosophe (se fait facilement une raison, accepte les déboires, mais pas du tout philosophique, il était nul dans ses cours de philo) – endurant – homme d’ordre – finit rapidement son travail pour

¹ Une autre de mes manies, de tout cataloguer et collectionner, comme vous le verrez au chapitre 27. J’ai d’ailleurs fait cette liste-là bien avant qu’on la retrouve en librairie – comme quoi toutes mes idées ne sont pas idiotes, puisqu’elles se vendent!

- s'en débarrasser (souvenons-nous des devoirs à l'école) (mais est-ce encore vrai, lui qui n'a plus le goût de finir les travaux de rénovation commencés à sa maison), taciturne et réservé.
- Nathalie : perfectionniste – tête – un peu tête en l'air, elle vit au jour le jour, sans trop prévoir, elle est la cigale de la fable – artiste et comédienne (art du mime) – très soucieuse de bien faire, d'être conforme aux normes – dépensière (elle regarde à ses sous, ne fait pas souvent de cadeau, mais dépense très facilement pour des revues ou des gâteaux).
 - Yves : convivial – jovial – altruiste (il a le souci du bien des autres) – copain – littéraire – généreux - voyageur – a besoin des autres pour être heureux. Je constate que les quatre premiers adjectifs et le huitième se ressemblent.

Le cube des huit caractères

- La caractérologie d'Heymans, reprise par Le Senne, est basée sur trois critères bien connus (primaire/secondaire, émotif/non-émotif, actif/non-actif) qu'ils utilisaient comme les trois propriétés constitutives du caractère, un peu comme les trois coordonnées d'un cube – longueur, hauteur et largeur. J'explique brièvement, pour l'édification de tous les Anagnosophile un peu curieux et psychologues :
- Le retentissement. Pour un primaire, les événements ont peu d'empreinte, il passe facilement à travers. Il vit à court terme. Réaction immédiate et brève. Une injure est vite oubliée. Pour le secondaire au contraire, les événements peuvent le marquer longtemps. Il ressent les choses longtemps après, y repense, les rumine. Il fait des plans, prévoit longtemps à l'avance.
 - L'émotivité. C'est la charge nerveuse, la capacité de réaction émotionnelle à un événement (rire, crainte, rougissement). L'émotif est vite troublé, fort ébranlé... Le non-émotif passe à travers sans réaction ou presque.
 - L'activité. C'est la réaction face à un obstacle, la facilité à agir. C'est aussi le besoin d'action. Le non-actif agit avec peine ou par obligation.

- Alors, ces caractères? Eh bien rapidement, je dirais :
- Franz : actif, secondaire, mi-émotif (flegmatique, tendance passionné)
 - Pierre : actif, primaire, émotif (colérique, tendance passionné)
 - Nathalie : mi-active, primaire, émotive (nerveuse, tendance colérique)
 - Yves : actif, secondaire, émotif (passionné)

Je reviens rapidement sur ce fameux cube. Tout cube a trois dimensions, que j'appellerai trois directions, car je les considère comme des lignes de gradation, ou des indicateurs allant du moins vers le plus pour chacune des trois caractéristiques : la hauteur, de bas en haut (supposons qu'en haut soient les actifs, les non-actifs seront en bas); la largeur (à notre gauche situons les non-émotifs et à droite les émotifs); et enfin la profondeur (les primaires seront de ce côté-ci, vers nous, les

secondaires seront au fond, loin de nous). Si bien qu'un actif-émotif-secondaire (qu'on appelle le caractère passionné), se situera dans le coin du cube en haut à droite et au fond.

Heymans et Le Senne avaient donné des noms aux huit types de caractères ainsi déterminés :

S - A – É	=	Passionné (Louis XIV, Condé, Bethoven)
S – A – NÉ	=	Flegmatique (Bergson, Kant)
S – NA – É	=	Sentimental (Amiel, Robespierre)
S – NA – NÉ	=	apathique (Louis XVI)
P – A – É	=	colérique (Victor Hugo)
P – A – NÉ	=	sanguin (Fontenelle, Bacon)
P – NA – É	=	nerveux (Watteau, Byron)
P – NA – NÉ	=	amorphe (La Fontaine, Louis XV)

Et du point de vue auditif/visuel (c'est une autre classification de caractères, sur laquelle je ne veux pas m'étendre), je croirais que Franz et Yves sont plus de type auditif (secondaire) et Pierre et Nathalie seraient plus visuels (primaires). Un auditif s'inquiète plus du pourquoi des choses, tandis qu'un visuel s'arrête au comment. Autrement dit, si vous devez aller quelque part ou réaliser un projet, l'auditif voudra d'abord savoir ce qu'on lui demande : où faut-il aller (peu importe la route), que faut-il faire (peu importe les moyens). Tandis qu'un visuel retiendra qu'ici, il faut tourner à gauche puis suivre la rivière et passer à côté de l'église, ou encore il vous questionnera sur la matière, les outils, la manière... À ce titre, Nicole est visuelle, je suis plus auditif.

Ces exercices valent ce qu'ils valent, mais ils permettent peut-être d'éclairer certaines facettes de leurs personnalités si différentes.

Ajouts

Un grand jour

Ce 27 juillet 96 est un grand jour! En effet :

- 1- C'est le jour anniversaire de Pierre. Il a trente ans tout rond aujourd'hui! Nous avons été souper à sept, près de Sainte-Anne-de-Bellevue à l'ouest de Montréal. Nous six, moins Yves en Australie, plus Shirlée et Camille.
- 2- Au réveil, on apprend l'attentat d'Atlanta, aux Jeux olympiques. Seraient-ce les jeux d'« Attlentat »?
- 3- On va à Montréal et la bagnole indique 200 000 km, un peu après Drummondville, à la hauteur de Saint-Nazaire.
- 4- Ce jour, Donovan Bailey a établi le record du monde et obtenu la médaille d'or aux JO pour le 100 mètres, avec un chrono de 9,84.

- 5- Il y a eu aussi, ce jour, la première médaille d’or pour le Canada aux jeux, en aviron, ainsi que deux d’argent.
- 6- Notre petite-fille, Camille, est toujours aussi charmante. Et le repas fut délicieux dans un décor très champêtre.

En janvier 98, un second petit enfant

Voici Maxime. Quelle joie! Un beau garçon, après notre petite Camille. Blond, espiègle, grand, costaud, intelligent... Il ne se laisse pas marcher sur les pieds. Enfant très facile (sauf pour la nourriture). Je parlerai plus longuement de Camille et Maxime dans le chapitre 30.

Le 2 mars 2001 nous avons soupé à Montréal, toute la famille réunie et rien que la famille : les six, plus Shirlée, Camille et Maxime. C’est rare que cet événement se produise, nous retrouver tous les neuf.

Nos trois fils s’entendent bien à Montréal. Et tous les trois ont fait des études en mécanique. Bizarre... Franz et Yves ont le même diplôme de deux universités différentes. Pierre, c’est le technicien plus pratique, qui aime se salir les mains dans les moteurs et s’y connaît beaucoup plus en moteurs que les deux autres, plus théoriques. S’il s’agit d’acheter une voiture, c’est toujours à Pierre que l’on demandera son avis. Même les deux ingénieurs le consultent à cet égard.

Interpellé

Le 8 mars 2007, je me suis senti interpellé. Nous étions à un souper communautaire en l’honneur des femmes, puisque le 8 mars est la Journée internationale des femmes. C’était une fête organisée par l’œuvre paroissiale des Marie-Reine. Et la présentatrice nous avait promis trois desserts : le gâteau au coulis de fraises, une petite conférence sur les femmes et un miniconcert par une chorale qui fut bien agréable.

Mais avant de continuer, il faudrait quand même expliquer comment il se fait que ce jeudi soir justement nous étions présents à cette fête, Nicole et moi, alors que depuis six ans je passe tous mes jeudis soir au club Pyramide. Eh bien, comme cette semaine était la semaine de relâche scolaire (congé pour ces pauvres étudiants qui souffrent vraiment trop) et que nous pensions recevoir nos petits-enfants, j’avais déclaré que je n’irais pas au club. Comme de surcroît, il fallait changer le local de la réunion et que la plupart de nos membres n’étaient pas sûrs de venir non plus, toujours à cause de cette relâche, nous avons d’un commun accord décidé de suspendre les activités de Pyramide ce jeudi-là. Ceci explique pourquoi nous étions libres, mais ne dit pas pourquoi nous assistions à ce repas communautaire. Cela est dû à deux autres coups de pouce de la Providence, je crois bien. D’abord Franz nous annonça que nos petits-enfants ne viendraient pas cette semaine, on était donc libres. De plus, je reçois le mercredi un coup de fil d’une amie qui avait acheté deux billets pour aller avec une autre amie à un souper dont je n’avais même pas entendu parler. Mais comme les deux étaient empêchées, elle m’a gentiment offert ces billets. Et voilà comment et pourquoi Nicole et moi nous sommes retrouvés à une table de cette petite fête vouée aux dames.

Maintenant, je m’approche de mon propos principal : le fait que je me sois senti interpellé. Écoutez.

Notre conférencière du jour s’est mise à nous parler, comme il se doit, de la condition des femmes d’aujourd’hui, après nous avoir brossé un tableau peu flatteur de la condition de la femme soumise et gentille épouse, qui devait tout faire pour s’oublier et mettre en valeur son maître et mari durant les années 40 et 60. Cela fit bien rire l’assemblée. Elle se mit alors à nous parler d’aujourd’hui. Et pour se faire une idée exacte de la condition des femmes en 2007, elle avait interrogé et regardé agir notamment son fils et sa bru, et elle n’en revenait pas de voir combien cette femme devait être polyvalente pour s’occuper de ses enfants, de son ménage et de son travail. Combien elle était sur la sellette dès le matin, à habiller et nourrir les enfants, les préparer pour l’école, se préparer elle-même, aider son mari à la préparation du déjeuner, partir au travail pour une journée bien remplie, mais loin d’être achevée à son retour. Il y a les enfants, le bain, les devoirs, le repas. Bien sûr son mari partage ses responsabilités. « Mais, disait la conférencière, j’étais en admiration de voir tout ce qu’elle faisait en une journée... » Et elle terminait son allocution en insistant sur le fait qu’il fallait non seulement admirer cette jeune femme que rien ne semblait arrêter, mais surtout la remercier et le lui faire savoir. Et elle concluait en disant : « Si vous pouviez au moins remercier ces jeunes femmes de ce qu’elles font, j’aurais sans doute obtenu quelque chose de cette causerie ».

Et c’est là que je me suis senti interpellé. Moi aussi j’ai une belle-fille qui ne compte pas son temps, entre ses enfants, son mari, son travail et son ménage. Il faut savoir partager les tâches, reconnaître les priorités, assumer ses responsabilités... et ma belle-fille Shirlée passe allègrement à travers toutes ces difficultés. Ce ne doit pas être rose tous les jours. Il y a des énervements, des rendez-vous professionnels qui n’aboutissent pas, des échecs, des difficultés avec les enfants, une fois l’un, une fois l’autre, avec le mari... Et la santé, les achats, le linge... Et il faut paraître belle, en forme, entreprenante même si « ça ne lui dit pas » tous les jours.

J’ai conscience que je ne lui ai pas suffisamment témoigné ma sympathie à travers toutes ces facettes de sa vie tumultueuse. Je sais que c’est toujours un peu gênant d’entreprendre une démarche comme celle-là, mais je me dois de la faire et veux lui dire combien je l’admire et la remercie pour tout ce qu’elle fait. Combien aussi je lui en sais gré pour nos deux petits-enfants et notre fils.

Alors, simplement Nicole et moi lui disons : Merci, Shirlée, on t’aime et on ne te le dit pas assez!

À propos de surdité

- Il y a des situations dont on n’imagine pas, lorsqu’on est entendant, la gravité ou la difficulté pour un handicapé auditif :
- Lorsqu’il est enfermé dans une chambre, à la salle de bain, à la toilette, n’essayez pas de communiquer avec un sourd. Mais s’il est pris d’un malaise quelconque, s’il a perdu la clé, si, si... que peut-il faire?
 - Un malentendant n’apprécie absolument pas les dessins animés : impossible de lire sur des lèvres qui font semblant de parler...

- Il n’a que faire aussi de tout ce qui concerne la musique et la chanson. Nathalie a essayé quelquefois d’interpréter ce que nous pouvions ressentir en écoutant un chanteur ou un orchestre. Elle essaie de comparer : « Il chante haut, fort? » demande-t-elle. Elle reste étonnée qu’on puisse reconnaître quelqu’un à sa voix.
- Tous les jeux de mots avec la sonorité des mots ne le touchent pas du tout.
- Leur forme d’humour est très infantile. Ils perçoivent difficilement l’humour que l’on rencontre au cinéma, sauf l’humour visuel du style tarte à la crème. Nathalie adore voir et revoir certains films (*Y a-t-il un pilote dans l’avion?*) et certaines séries télévisées (*Jinny, Ma sorcière bien-aimée*) dont l’humour est très visuel...

Mon prof de psychologie, monsieur Paulus, disait toujours que la situation d’un malentendant en société est beaucoup plus dramatique que celle d’un aveugle. Regardez les aveugles : ils sourient très souvent; voyez les sourds : ils paraissent méfiants et sourient peu. Et c’est vrai : ma grand-mère Bobo qui est morte en 55, était sourde, avait le regard très circonspect et souriait peu. Cela est dû à l’absence de facilité de communication. Un sourd ignore souvent de quoi parlent ses voisins et il peut naturellement penser qu’ils médisent contre lui. Il ne partage pas ses émotions avec les autres. Or le partage est source de joie.

Papa ou maman?

Il y a encore un point qui me paraît important concernant la démutisation¹ et l’apprentissage difficile des sons pour un malentendant. Là, je me reporte aux exercices que les dévouées orthophonistes faisaient faire à Nathalie (et Nicole ne manquait pas de reprendre les leçons à La Pocatière). Il s’agit des signes visuels destinés à faire comprendre à un enfant malentendant quel son (et en particulier les sons de consonnes) on veut qu’il reproduise. Car vous devez savoir que la simple lecture labiale et le regard ne suffisent souvent pas à discriminer les sons. Ainsi, bouchez-vous les oreilles et demandez à quelqu’un de se placer devant vous et de bien prononcer papa ou maman. N’importe lequel des deux mots, mais seulement un. Vous serez incapable de dire s’il s’agit de papa ou maman, car la forme des lèvres et de la bouche est identique pour le M ou pour le P, et aussi pour le A ou le AN.

Alors? Eh bien pour le M, l’orthophoniste prend la main de Nathalie et la pose sur son nez : il vibre deux fois pour maman et pas du tout pour papa. Par contre, si elle dit papa et qu’elle place sa main devant sa bouche, on sent l’air qui est projeté, ce qui n’est pas du tout le cas avec maman.

Cela vous épaté, hein? Mais à voir tous les moyens de discrimination tactile pour les sons, là vous seriez carrément renversé. Par exemple, prenez votre larynx (la pomme d’Adam), il vibre si vous dites je ou Gérard. Il y a ainsi des signaux pour presque tous les sons, sauf le son Z et aussi la différence entre le U et le OU. C’est à la fois merveilleux de raffinement dans la recherche et difficile dans le nombre et la durée des exercices qu’il faut entreprendre pour arriver à un résultat

¹ *Démutiser et démutisation sont deux termes techniques construits à partir de mutisme, et que l’on utilise beaucoup au COP, contrairement aux écoles de sourds où l’on apprend le langage signé sans se préoccuper de la langue des malentendants.*

Notre pitchounette Nathalie

Voici la copie d’un courriel envoyé à Jacques Beaufort en début novembre 2003, pour lui expliquer un peu le cas de Nathalie :

Salut Jacques et merci pour ma ration quotidienne de courriels. Ce matin, j’étais tristounet de ne pas avoir ton (ou tes) courriel(s).

C’est sûr que Nathalie, c’est triste et dur parfois, mais elle s’en est bien sortie. Elle lit sur les lèvres et a fait de belles études. C’est surtout Nicole qu’il faut admirer pour cela. La patience du côté de Nicole, les efforts et le perfectionnisme du côté de Nathalie... Sais-tu (on en a appris des choses, nous autres) que pour un sourd, si tu dis papa ou si tu dis maman, c’est exactement la même impression visuelle? Il n’y a pas moyen de reconnaître par la lecture labiale ces deux simples mots, si enfantins pourtant, hors contexte. Ferme-toi les oreilles et demande à ta femme de dire l’un puis l’autre, tu ne pourras pas les reconnaître. Mais passe ta main devant sa bouche, pour papa tu sentiras un léger souffle, pince le nez de celui qui parle, pour maman tu sentiras frémir ses narines. Ce n’est pas pour rien que le m et le n sont appelées des nasales, tandis que le p est une consonne qui comme le b donne un souffle... Deux sons extrêmement difficiles à reconnaître et à exprimer pour eux sont le j, le z. Et aussi le u (elle a tendance naturellement à dire ou... car là aussi elle ne perçoit, ni visuellement ni autrement, aucune différence. C’est peut-être pour cela que les langues qui connaissent le son u sont si rares : le français, le flamand et l’allemand... Pas en anglais, ni espagnol, ni italien, ni aucune langue africaine... Je me rappelle que quand on voulait rire, avec certains Noirs : on leur demandait où était le fût... et ils répondaient le fou est dans le garage!

Sais-tu aussi que pour un sourd, être enfermé quelque part, par exemple dans une toilette pour un enfant, ou dans le noir la nuit, cela peut être très traumatisant car il ne peut communiquer à travers la moindre cloison opaque? Idem, le téléphone, la radio en voiture, tout le marché des disques et des chanteurs, de la musique est un monde inconnu pour lequel il essaie de se renseigner... Rappelons-nous simplement le nombre de disques que nous avons achetés, nos déplacements pour voir Brel ou Bécoud, et aujourd’hui Madonna ou Céline Dion... C’est important pour les jeunes... pas pour un sourd.

Et un malentendant a tendance à se renfermer, à éviter les conversations. Nathalie préférera payer plutôt que demander le prix ou discuter un prix. Elle préférera aller au guichet automatique. Elle va toujours au guichet automatique sauf si elle est obligée de voir une employée. Dans ce cas, elle nous demande de l’accompagner. Il faut savoir aussi qu’un malentendant, pour éviter la conversation, aura tendance à dire oui, même s’il n’a pas bien tout compris... Et parfois cela fait des problèmes

pour notre fille, car les gens (employeurs) croient qu'elle a compris et en fait elle n'a pas bien compris... Etc., etc.

Elle est devenue sourde (on préfère dire malentendante profonde) à 15 mois, à cause de la rougeole. Eh oui... Nous ignorions, à cette époque, que la rougeole pouvait être si terrible. Et les vaccins contre n'étaient prescrits nulle part...

Tout cela n'est pas bien rigolo. Tu sais elle a 35 ans, mais par certains aspects, elle en aurait 12 ou 15 qu'on ne s'étonnerait pas. Souvent aussi, Nathalie n'a pas le même humour que nous et ne comprend pas notre façon de nous amuser. Les idiomes et expressions sont aussi un de ses problèmes...

Et oui, au total, cela fait pas mal de petits pépins, mais par ailleurs en compensation : elle est très facile pour manger, pour ses loisirs, elle rouspète très rarement. C'est drôle à dire, mais elle qui est née à Liège et est venue au Canada à 4 mois, se considère toujours comme Belge. Sa patrie est la Belgique et tout ce qu'elle n'aime pas ici (notamment le froid, les difficultés avec neige et moteur l'hiver.) elle nous le reproche souvent. Elle est restée Belge (comme Nicole). Mais mes trois fils et moi sommes devenus des *Canayens*...

Voilà, c'était mon petit journal familial. Cette fois, je le crains je ne te ferai pas beaucoup rire, ni ta gente épouse. Mais il n'y a pas de quoi pleurer, rassurez-vous.

S'lut, mon petit Flupke.

Quick... André

Jacques a répondu¹, puis je lui ai envoyé un deuxième courriel à propos de Nathalie :

Pour continuer sur le même sujet, je me suis dit un jour que j'écirai les mille petites choses auxquelles on ne pense jamais, mais qui soulignent sa solitude et montrent jusqu'à quel point une personne sourde peut être seule ou désemparée.

- Nathalie nous revient souvent de son travail avec des questions parfois banales, souvent importantes concernant sa situation sociale (assurances, remboursement soins de santé, etc.). Or il est certain que tout un chacun qui travaille, comme elle, est normalement mis au courant par des petites réunions du personnel. Ces réunions ont certainement lieu et Nathalie y est invitée, mais elle n'en reçoit sans doute pas grand-chose. Or elle a facilement l'habitude de dire oui (pour se débarrasser de l'interlocuteur... alors qu'elle n'a rien compris).

- Même chose concernant les impôts, les taxes ou sa situation de locataire...

- La messe, pour Nathalie, c'était souvent de la rigolade... Elle ne comprenait rien aux sermons, ni aux prières.

- Pour Nathalie, pas question de s'abonner au théâtre ou à l'opéra, comme nous...

- Les disques, cassettes audio, musiques et nouvelles à la radio... Parfois, pendant les repas, elle nous voit écouter la musique ou des nouvelles. On lui fait signe de se taire, ou bien on bat la mesure pour suivre une chanson connue et rythmée. Elle nous demande ce qu'on entend.

- Quand elle fait un effort pour essayer de comprendre ce qu'est la musique ou pourquoi cela semble si important pour nous, c'est à la fois déroutant et déchirant...

- Le téléphone... heureusement maintenant qu'il y a des téléphones avec écran et texte... Et plus récemment les petits téléphones portables avec possibilité de texto.

- Quand elle est à la toilette, Nathalie est complètement isolée... la moindre alarme, elle est perdue.

- Dans un milieu étranger, pour demander son chemin, des renseignements, c'est un gros effort que cela lui demande. Souvent elle préférera se débrouiller seule par tâtonnements...

- Au cinéma, difficile de lui faire comprendre quelque chose... même lorsqu'on est assis à côté d'elle.

- Quand Nathalie est dans une autre pièce, n'essayez pas de l'appeler. Et la nuit et lorsqu'elle est à la salle de bain?



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, item 41 •

¹ Voir à la fin du chapitre 25

C

HAPITRE 23

PROF DURANT 36 ANS

Éduquer, c'est montrer le chemin à parcourir, c'est nettoyer le chemin, c'est surtout s'enlever du chemin.

En guise d'« ouverture », ce 4 juillet 97, je ne puis m'empêcher de transcrire ces quelques lignes lues dans le numéro de juin de la revue *TU* (Trait d'union) des anciens du collège Saint-Servais, jésuites de Liège. C'est une dame professeure d'aujourd'hui (es temps ont bien changé) qui ne peut s'empêcher de noter ce coup de cœur qu'elle a eu à propos d'un devoir de rhétorique (ils ont écrit : « réthorique ») dont voici le texte. Il s'agissait de dissenter de façon originale et créative sur le sujet suivant :

« La tâche du professeur est de ne pas gâcher la vie de l'élève »

Bertrand RUSSEL

« Le professeur idéal est un magicien qui, tout en fermant la porte de la classe, l'ouvre toute grande sur la vie du monde. »

Roland SOYEURT

Le professeur idéal de...

Mathématique, c'est celui qui me ferait la démonstration que le signe négatif n'existe pas et donc que tout serait positif, me permettant ainsi d'avoir une attitude d'esprit qui consisterait à rechercher dans tout être ses qualités et à les mettre en valeur.

Géographie, c'est celui qui me ferait pénétrer dans la carte de l'Afrique, pendue au mur depuis plus de trente ans, pour me faire découvrir ce continent pauvre et riche à la fois.

Histoire, c'est celui qui me ferait vivre, chaque semaine, un nouvel épisode de l'Histoire des hommes. Il aurait le talent d'un Alain Decaux ou d'un Henri Guillemin qu'il a eu certainement la chance d'écouter.

Anglais, c'est celui qui parviendrait à me convaincre que la langue des Beatles est ma langue maternelle. Ce groupe de jeunes chevelus ayant certainement « pénétré » sa jeunesse et fait naître en lui sa vocation de professeur d'anglais.

Biologie, c’est celui qui nous donnerait la recette des cuisses de grenouille en lieu et place du schéma de leur découpe!

Physique, c’est celui qui me ferait rencontrer Dieu, cet auteur tout-puissant, afin de lui suggérer d’apporter quelques modifications au scénario de la vie quotidienne de beaucoup d’hommes.

Français, c’est celui qui me ferait devenir auteur et acteur de théâtre. Celui qui me donnerait les moyens d’avoir un cœur généreux et sans limites dans le théâtre de la vie.

Le professeur idéal serait aussi celui qui enlève toutes les peurs, qui supprime l’envie de paresser, qui efface tous les malentendus, qui réveille les dormeurs, qui brise les barreaux de l’école prison, et surtout qui ne tue pas l’imagination.

Bravissimo à ce jeune auteur inconnu. Aujourd’hui, il s’écrit encore de belles choses dans ce collège où je fis ma rhéto, il y a... trente-neuf ans. Je suis fier d’être passé par là, mais je frémis en pensant à mes étudiants d’ici, absolument incapables de produire de pareilles merveilles, et peut-être même de simplement les comprendre ou les apprécier. Passons et fermons la porte.

J’avais d’abord choisi un autre titre à ce chapitre : *Prof au Québec*, puis je me suis sermonné et même morigéné : c’était passer un peu vite sur mes cinq premières années d’enseignement au Congo. Et voilà pourquoi de cinq, je suis passé aux six divisions que vous lirez ci-dessous.

Surnoms, vocations et retournements

En voyant ces sous-titres, j’ai l’impression de relire quelques intitulés de cours en psychopédagogie que j’ai dû suivre à l’université Laval, les samedis matin de ma deuxième et troisième année au Québec. Ceci afin d’avoir ce complément psychopédagogique qui manquait à mon curriculum et à mes diplômes, pour éviter de devoir demander chaque année le renouvellement de mon permis d’enseigner. Là, je devenais prof permanent. C’était plus sécuritaire, surtout avec une famille de quatre enfants et beaucoup de jeunes loups québécois qui, même non diplômés, essayaient d’entrer dans le système d’éducation au Québec.

Avant de commencer avec l’organisation du système scolaire au Québec, je vous livre en apéritif ces quelques entrées en matière.

Trois surnoms

J’avais eu un surnom au Congo : Kennedy. Il venait de mourir et ce sont ma tignasse et ma jeunesse qui ont fait que les Congolais ont perçu une ressemblance entre le président play-boy (et catholique) et moi. Quand nous passions sur les routes, ça criait : « Kennedy! » dans les villages avoisinant Kisantu, et Nicole jouait sa petite Jackie Kennedy. Ici à La Pocatière, j’aurai deux autres surnoms, mais assez épisodiques : Monsieur B, qui me fut donné par Claudie Tremblay en 1990, et repris notamment par sa sœur Lysiane en 1992, lors du voyage en France. Puis il y aura simplement Prof, et même « Hé, Prof! » qui me fut donné en 1995-1996 par Catherine Lizotte, en secondaire 4. Cette Catherine,

assez extravertie et très bavarde, était la fille de deux de mes anciens élèves : l’excellente et très belle Sylvie St-Pierre, qui fut une sublime Antigone en 1973, dans la célèbre pièce de Jean Anouilh montée par Christian Mendez et Mario Lizotte, un gentil garçon qui joua également au théâtre dans *Le Bourgeois gentilhomme* en 1971, un petit rôle, et aussi un garde dans *Antigone*, deux ans plus tard. Après leurs études, ils vivront quelques années grâce à une librairie, La Jongleuse, mise sur pied à La Pocatière. Ils auront deux filles puis ils nous quitteront pour Montréal. Aux dires de leurs filles, ils sont toujours ensemble... C’est bien. C’est fou comme Catherine Lizotte ressemble à sa maman.

Mes vocations et mes changements de cap

1) D’abord j’ai voulu être prêtre (et c’est pour cela que j’ai fait mes gréco-latines), 2) ensuite l’armée m’attira (cfr *Le rouge et le noir* de Stendhal). J’étais très bon en math et je songeai vraiment à l’École royale militaire de Bruxelles. 3) Puis il y eut la médecine, mais j’étais moins sûr. 4) J’ai alors rêvé de devenir réalisateur de cinéma, mais cela aussi ne s’est jamais concrétisé. C’était vraiment un rêve et non une réalité. 5) À la fin de mon secondaire, j’optai pour administrateur de la colonie au Congo, et c’est pour cela que j’ai commencé des études de droit, mais Jean Warnant me disait bien que c’était trop tard, que l’Indépendance était imminente, et avec elle la suppression de l’administration belge. 6) Alors, je me suis tourné vers la criminologie pour entrer dans la police judiciaire. Mais là aussi l’avenir dépendait d’un concours pour agents et officier de la PJ. Mais ce concours était très hypothétique et ne se tenait que tous les cinq ou dix ans, selon les besoins... 7) Alors, tout naturellement, moi qui n’aimais guère le droit et n’avais pas réussi le cours de dernière année (3^e doc) en DIP (droit international privé, lors du dernier doctorat en droit) ayant fait des études de philo-lettres, de droit et de crimino, j’avais assez de bagage pour envisager d’aller enseigner en Afrique pendant quelques années. Nous étions fiancés, avions hâte de nous marier, et de plus cela me permettait d’échapper à l’obligation du service militaire. Je n’étais pas contre l’armée, mais contre le service militaire, la quille comme disent les Français. On le voit, l’orientation fut assez naturelle. Malgré mes tergiversations et tous mes changements de cap, il restait une destination assez évidente : m’occuper des autres, avec une touche un peu missionnaire : vocation de prêtre; une autre africaine : mon séjour en Afrique et ma vocation en administration coloniale; une touche jeunesse : le scoutisme et mon admiration pour don Bosco; et enfin une touche culturelle : mes études en philo-lettres et droit. Restait l’occasion : longues fiançailles, désir de se marier et de gagner vite sa vie pour fonder famille, possibilité d’éviter le service et enfin, grâce aux pères jésuites dont j’étais un ancien élève, j’obtins facilement une place dans un diocèse où les pères jésuites wallons avaient encore des écoles : le secteur de Kisantu et Lemfu au Congo.

La vie a de ces retournements bizarres. Lorsque j’étudiais à Bukavu, j’étais bon élève, surtout en math, en physique et en géo (les sciences exactes), mais deux matières en particulier me faisaient peur lors des examens. Je craignais de faire baisser ma moyenne avec l’examen d’histoire, matière que je trouvais souvent compliquée et que l’on associe souvent à la mémoire (et rappelez-vous ce qu’on m’a dit lors de ma visite à l’orientation professionnelle en 1952 : peu de mémoire). La seconde matière – en fait, ce n’était pas une matière, mais une épreuve importante dans une matière : le français. Je n’aimais guère les rédactions (descriptions, narrations). J’avais donc de la difficulté à trouver le mot

adéquat, pittoresque, charmant... Cela s'améliorera avec les dissertations, parce que le style passait après le plan et la démonstration. Et le comble, c'est que je suis devenu prof de français et parfois (en Afrique) prof d'histoire. C'est bien pour dire que la vie nous réserve de drôles de surprises et nous emmène parfois sur des sentiers glissants. Avec mon faible talent en écriture, qui aurait pu penser que j'écrirais plus de vingt pièces, et ce travail d'un long retour sur toute ma vie qui fait plus de 1700 pages. Que dis-tu, Anagnosophile? Oui, je sais, c'est trop long et pas terrible, d'accord. Mais l'important, c'est le témoignage. Puis, tu vas voir : ce chapitre, c'est mon métier, ma passion, ma vie. Une vraie chasse aux trésors. Ou mieux, lorsque je pense à mes élèves : une chasse aux découvreurs de trésors.

Oui, je sais : pas de diplômes, je me suis fait sur le tas (et sur le tard), avec ma candidature en philo-lettres, ma licence en crimino et mes études de doctorat en droit. Cela ne me conduisait pas nécessairement devant un tableau d'école. Ce n'est pas comme mon vénérable et véritable ami, Michel Toussaint, bardé de sa licence en philologie romane de l'univ' de Louvain. Comment dis-tu? Oui, je le vénère (et le révère) comme on apprécie un ami compétent, discret, efficace et généreux. Et en plus, c'est un œnologue et un mycologue averti, alors...

Cinq années d'enseignement au Congo

Le lecteur désireux d'en savoir davantage et de connaître tous les tenants et aboutissants de cette période riche et très agréable de mes débuts dans l'enseignement retournera avec plaisir (?) aux chapitres 19 et 20 de ma grande *Chasse aux trésors*. Je me demande même si dans ce cas particulier je ne devrais pas plutôt parler de mes « classes » aux trésors.

À Kisantu d'abord, j'enseignai au collège St-Pierre, un collège pour garçons. Nous étions dans l'enseignement diocésain et non missionnaire des PP jésuites. Notre école enseignait à des futurs diplômés en commerce (rien que des gars) et était administrée par des abbés congolais. Mon employeur officiel était l'évêque de Kisantu, Mgr Kimbondo. Notre collège était vraiment pauvre : une longue bâtisse composée de huit classes et barzas superposées sur deux étages. Les fenêtres étaient percées dans les murs en briques, mais n'avaient ni châssis ni carreaux. Un plafond sous un toit de tôle et le plancher en ciment formaient toute la structure. Nous n'avions pas ou guère de livres. Pas de programme (ou peu) : c'était la grande débrouille! On te faisait confiance. J'ai eu la visite d'un abbé inspecteur qui s'asseyait au fond de ma classe sans rien dire. C'est un peu comme si un infirmier allait inspecter des médecins dans un hôpital de campagne... Vous voyez le tableau. Nos élèves étaient méritants et apprenaient facilement par cœur. Ils étaient courageux aussi, car ils devaient lutter contre l'assoupissement, surtout l'après-midi, alors qu'il faisait particulièrement « douf »! Un jour, je fus tout surpris de voir un élève du fond de la classe se lever sans rien dire et rester debout derrière son bureau. Puis plus tard, un autre se lève, remet sa chaise et reste là, derrière son bureau. Je me demande ce qui se passe et leur pose la question. La réponse vint, laconique. « C'est pour ne pas nous endormir, Monsieur, alors on reste debout. » C'était une habitude là-bas. J'en ai parlé à mes élèves québécois, mais jamais un seul n'eut le courage d'en faire autant, sauf une fois, je crois.

À Lemfu, c'est au couvent des révérendes sœurs de Notre-Dame que je vais enseigner pendant trois ans. Cette fois, ce sont exclusivement des filles un peu plus jeunes qui vont bénéficier de mes leçons. Elles ont entre 14 et 16 ans, sont sur les deux derniers niveaux du général où j'enseigne, et sont destinées à devenir institutrices plus tard. Elles sont toutes en uniformes (une simple robe bleue de coton) et ont une faible connaissance du français. Là il fallait diminuer les exigences d'un cran. Comme elles étaient toutes internes, lorsque les sœurs (belges et congolaises) devaient les punir elles les obligeaient à rester à l'internat pour nettoyer dortoir ou réfectoire ou préparer la cuisine. C'était pour les filles une punition très sévère. Elles vivaient chichement de deux petits repas par jour, et n'avaient de la viande ou du poisson qu'une fois par semaine. Régime difficile. Mais ces filles (comme les garçons d'ailleurs) avaient conscience d'être des privilégiées du système, car elles n'étaient que 5 ou 10% parmi toutes les jeunes filles de leur âge à pouvoir poursuivre des études secondaires dans leur région.

On avait parfois, comme partout, des fêtes avec défilés. Nos élèves aimaient parader, marcher en rangs et chanter. Dans toutes ces manifestations, jamais vous n'auriez vu un garçon et une fille se parler, se fréquenter. On voyait fréquemment deux gars se donner la main (ce sont des *chums*, simplement) ou deux filles, mais jamais un garçon ne donnera la main ou n'accompagnera une fille dans les lieux publics. Ils étaient très prudes à cet égard.

J'enseignais le français (surtout la grammaire), beaucoup de petites rédactions... Il fallait aussi beaucoup les faire parler, leur apprendre à bien s'exprimer. J'ai aussi donné des cours d'histoire africaine (là j'en ai appris beaucoup), et un petit cours de droit commercial.

Organisation scolaire au Québec et à La Pocatière

Commissions scolaires et manque de locaux

Je rappelle quand même certains éléments que je vous ai dits et racontés au début du chapitre 21. Mais comme je vous l'ai déjà expliqué quelquefois : *Bis repetita placent*.

Or donc... le ministère de l'Éducation venait d'être créé lorsque nous sommes arrivés. Mieux vaut tard que jamais! Tout reposait (pour l'organisation de l'enseignement public primaire et secondaire) sur un système américain de commissions scolaires, avec des commissaires locaux élus par la population. Je fus engagé par la Commission scolaire Pascal-Taché, dont le territoire s'étendait à peu près de Montmagny à La Pocatière, en s'étendant depuis le fleuve jusqu'à la frontière des États-Unis, à Saint-Pamphile). On peut dire que tout commençait vraiment. Le Québec sortait de sa Grande Noirceur. Les écoles fleurissaient. Ainsi, lorsque nous arrivâmes en 68, il n'y avait que deux écoles fournissant le cinquième et dernier niveau du secondaire (appelé le secondaire 5) : Montmagny et La Pocatière. Mais pour La Pocatière, c'était la première année à ce niveau pour le système d'enseignement public (car le collège privé existait avec un secondaire 5 depuis des décennies). Il y avait quand même une dizaine d'écoles secondaires sur le territoire de Pascal-Taché, mais les autres n'avaient pas tous les niveaux. C'est pourquoi, lorsque nous sommes arrivés, l'école secondaire publique de La Pocatière, qui avait 1400 élèves répartis en deux institutions (une pour les filles et l'autre pour les garçons), comptait six classes de cinquième secondaire général et deux classes de cinquième commercial. Yves Colpaert,

Christian Mendez et moi eûmes notre horaire complet dans ces huit classes. Attention, nous avions les élèves de toute la région de La Pocatière, alimentés par sept écoles primaires (les sept villages alentour y compris La Pocatière) plus l'équivalent de trois classes de filles qui nous venaient des régions de Saint-Jean-Port-Joli et Saint-Pamphile, où il n'y avait pas de cinquième secondaire. Les garçons de cette zone étaient envoyés à Montmagny.

Étant plus grosse que La Pocatière, Montmagny avait une plus grosse école et avait le siège de la Commission scolaire. Cela dura vingt ans, puis la zone de La Pocatière fut détachée de Pascal-Taché. Nous avons fonctionné dix ans en autarcie, puis nous fûmes rattachés à Kamouraska–Rivière-du-Loup. Mais un an après cette nouvelle répartition, je prenais ma retraite. J'ai donc œuvré pendant 31 ans, toujours à La Pocatière. Et comme j'avais fait cinq ans en Afrique, cela me fit une période de 36 ans d'enseignement. C'est plus que suffisant, car on s'use à ce métier. Et je puis dire que mes 34 premières années furent bienheureuses. J'ai un peu plus souffert des problèmes de discipline et de non-motivation de mes élèves lors des deux dernières années. Je me fatiguais plus vite et cette fatigue, cette usure était normale : l'écart en âge entre les élèves et moi allait chaque année s'agrandissant d'un an. Et ce ne sont pas les élèves qui rajeunissaient. Eux, ils avaient toujours le même âge : 16 et 17 ans!

Vous vous demandez sans doute quelles étaient les attributions du ministère, et lesquelles étaient celles des commissions scolaires? Disons, en gros, que nous étions engagés pas la Commission scolaire. C'est elle qui nous payait, mais elle recevait un gros montant d'argent du ministère pour payer ses employés et gérer ses institutions. La commission prélève aussi des taxes auprès des propriétaires de maisons de son territoire. Mais l'échelle des salaires, les programmes de toutes les matières importantes, le nombre d'heures d'enseignement par semaine (l'horaire) d'un prof, les retraites et autres conditions d'enseignement, la diplomation, tout cela était du ressort du ministère, régi par une convention collective signée par le ministère des Finances, le ministère de l'Éducation, le collège des commissions scolaires et les syndicats des enseignants et autres personnels.

Les horaires, la répartition des locaux, les services divers (radio, secrétariat, vie étudiante, cafétéria, congés, transports, etc. relevaient de la direction de l'école et de la commission scolaire. Nous avions donc un syndicat. Mais comme nous vivons en Amérique du Nord, c'est la formule Rand qui jouait : on était obligatoirement syndiqués et nous appartenions tous au même syndicat, parce que la majorité des enseignants avaient choisi le syndicat (CEQ au début).

Notre année était divisée selon un système trimestriel sensiblement égal à ce que je connaissais de l'Europe et de l'Afrique. Nous avions des examens trimestriels, et aussi des examens du Ministère à la fin de l'année en secondaire 5 pour la majorité des matières.

Le drame de notre grosse école en 1968, c'est que nous n'avions pas (côté garçons) ni de murs ni de locaux pour contenir nos huit classes de secondaire 5. Toutes les filles de 1 à 4 étaient logées dans l'ancien couvent, au sud de la cathédrale, mais nous n'avions rien! Aussi fut-il décidé en haut lieu que nous louerions la moitié du collège privé qui avait une grosse bâtisse et beaucoup moins d'élèves. Mais cette solution de courtoisie dura un an, puis il fallut déguerpir. Pour aller où? Eh bien, les garçons de 1 à 4 retourneraient dans les caves de l'école primaire Sacré-Cœur, en attendant la nouvelle école polyvalente

qu'on promettait de nous construire pour bientôt, mais tout notre secondaire 5 n'avait pas de place pour 250 élèves! Ils (les autorités municipales et scolaires) nous ont trouvé toutes sortes de petits locaux, dont tout le centre culturel. La salle du public était coupée en deux classes côte à côte! Tu vois le genre... si ton enseignement ne plaît pas aux élèves, ils peuvent toujours suivre celui du copain juste à côté. Et je ne parle pas du bruit... La scène du même centre culturel était une classe et les loges sous la scène hébergeaient une quatrième classe. Il y avait encore une classe dans la salle du conseil municipal. Et nos deux classes de commerce étaient nichées dans les combles d'un grand bâtiment derrière le collège, qui deviendrait un jour le musée François-Pilote. Nous allions tout en haut pour donner nos cours. Pour l'éducation physique, des autobus conduisaient les filles au couvent et les gars à l'école Sacré-Cœur, je pense. Je ne sais si vous vous imaginez les déplacements, le matériel, les profs qui roulent entre les quartiers de La Poc. Et le confort de ces situations de voisinage bruyant. Atroce! On comprend qu'il y ait eu des grèves, des mouvements d'impatience des parents qui furent reçus une ou deux fois par le ministre de l'Éducation à Québec. Et toute cette agitation aboutit à ce que le secondaire 5 fût enfin logé, à partir de janvier 1970, dans la nouvelle aile de l'ITA. Là nous avions nos aises, beaucoup de classes même pour les commerciales et la nouvelle section en agrotechnique. La salle des profs était un peu à l'étroit, mais on était chez nous. On avait aussi les services de la cafétéria, de la salle d'éducation physique et de la grande salle de spectacles. On a même appelé cela la tour d'ivoire. C'était une solution d'attente jusqu'à ce que nous rentrions dans notre nouvelle école due et promise. Mais les autorités de l'ITA furent bien patientes (dois-je écrire impatientes?) car elles attendirent NEUF ans, jusqu'en septembre 1978!

Notre belle polyvalente

C'est donc ainsi qu'en 1978, en septembre, nous entrions dans une école toute nouvelle construite au sud-est de la ville. Magnifique, bien équipée avec tous les locaux et le matériel *ad hoc* pour une école polyvalente. On appelait ainsi les écoles secondaires publiques qui furent construites au Québec, en pleine Révolution tranquille. On les appelait ainsi parce qu'elles hébergeaient des élèves pour les cours réguliers, destinés au cégep puis à l'université, et des élèves des cours professionnels court (quatre ans) et long (cinq ans), destinés à devenir ouvriers spécialisés. Nous avions les ateliers de menuiserie, soudure, mécanique automobile et agroalimentaire, les ateliers d'arts plastiques, de dessin technique, une classe cuisine, des locaux de musique, une grande salle de gym pouvant se diviser en deux et pouvant se convertir en différents courts de tennis, de volley-ball et même de soccer intérieur avec tribune. Évidemment quatre laboratoires de sciences bien équipés (chimie, physique, biologie et écologie), des salles de profs, des classes d'histoire, d'autres de géographie, des classes de sténo-dactylo qui deviendront classes d'informatique, une vingtaine de classes ordinaires, une grande agora centrale pour les récréations (qui fait aussi salle de spectacle ou salle de réception), un studio de radio, une cafétéria, un grand secrétariat, une belle bibliothèque, des bureaux de direction et de divers techniciens en éducation (infirmerie, orientation...), la grande salle des casiers (typique au Québec : chaque élève doit pouvoir disposer d'un casier pour ses vêtements d'hiver)... On était gâtés! Mes trois classes avaient même de la moquette par terre! Cette école était belle comme un sou neuf et elle l'est restée depuis maintenant 37 ans. Elle brille toujours de ses nouvelles peintures. Les

élèves ont toujours eu à cœur de la maintenir dans un bel état. Bravo! À l'extérieur, outre un grand terrain de stationnement et un préau, un beau terrain équipé pour le football américain avec tribune a été aménagé. On disposait d'une grande serre au début, mais cette serre comme les ateliers ont été réaménagés selon les destinations pédagogiques nouvelles.

Vie à l'école

À La Poc, j'ai donc connu successivement trois écoles, une durant un an (le collège), puis après trois ou quatre mois particulièrement étranges quant à la situation géographique de nos locaux du secondaire 5, nous nous établissons pour huit ans et demi dans la nouvelle aile de l'ITA. Enfin, après dix ans (et donc pour les 21 ans qui me restent personnellement), nous pénétrons enfin dans cette nouvelle polyvalente tant attendue, tant espérée...

Secondaire 5 à l'ITA, on aimait rire

Une tradition scolaire qui remonte très loin est la prise de photos d'identité de tous les élèves pour avoir un répertoire photographique de tous nos élèves au secrétariat. Et par la même occasion, chaque étudiant reçoit ainsi sa carte d'identité de l'école avec sa photo. On fait venir chaque année, tout au début de l'année, un photographe professionnel qui installe sa caméra et ses projecteurs dans un local spécial où défilent les classes selon un horaire préétabli. Il n'y a rien là, tout le monde connaît cela et je suis même certain que la totalité de mes lecteurs sont passés par ce système et ont eu leur carte photographique d'étudiant. Si tu ne l'as pas eue, ô lecteur vénérable, c'est que la sénilité te guette. Tu es vraiment un PPH (passera pas l'hiver)! Lorsque les clichés arrivent, les parents en général veulent des copies de ces photos, et les élèves aussi, pour distribuer et échanger leurs portraits avec des amis ou leurs petites amies. Le photographe offre deux photos à l'école et fait payer les autres petites et les mêmes agrandies selon un barème spécial. Il s'y retrouve et gagne bien sa vie.

Nous les profs, on est également invités, si nous le désirons, à passer devant l'objectif. « Attention, le petit oiseau va sortir! », et on nous donne la carte contenant douze ou seize de nos photos d'identité. Si nous voulons des agrandissements, libre à nous, mais là on passe à la caisse. Nous accumulions donc nos petites photos et un jour on se les est échangées entre profs du secondaire 5. Nicole avait collé les treize photos qu'elle avait ainsi conservées et les avait disposées sur une page d'un album de photos comme les douze heures d'une horloge. Thérèse Bouffard (Pelletier) étant la seule femme de la collection, elle était au centre de l'horloge.

Ah! nous étions heureux dans notre petite salle de profs, où nos bureaux étaient disposés un peu à l'étroit au troisième étage du bâtiment. Je revois encore, ou plutôt je les entends, Christian Mendez et Jean-Marie Paradis qui se disputaient facilement – pour rire –, l'un attaquant la France, on sait qui, et l'autre la défendant ou contre-attaquant. Un jour, Jean-Marie se moquait gentiment des voitures françaises, trop petites, pas bien équipées pour l'hiver et que sais-je... Et Christian va à la fenêtre et rétorque à Jean-Marie (qui ne jurait que par Dodge et American Motors), montrant le stationnement rempli de voitures : « JM, montre-moi un peu toutes les voitures canadiennes ».

En septembre 72, tout au début de l'année, nous sommes quelques-uns dans la salle des profs, quand une belle jeune fille entre dans la salle et inspecte les bureaux, lentement sans rien dire. Soudain, Yves ou Christian la voit et lui dit : « Mademoiselle, cette salle est réservée aux professeurs ». Elle répond simplement : « Oui, je sais », et continue son inspection, un peu embarrassée. Alors, on se regarde et Yves (ou Christian) lui dit : « Mais qu'est-ce que vous attendez pour sortir ». Et elle, avec un grand sourire : « Pourquoi? Je suis professeur de dactylo! » On se regarde, à la fois réjouis et interloqués : nous l'avons prise pour une étudiante de secondaire 5, tant elle paraissait jeune. C'était une belle jeune femme, jeune mariée, qui vint durant quelques années. Elle s'appelait Liette Thibault et était la petite sœur de Jeanine Jean (Jeanine Marquis qui participera à toutes nos opérettes). C'est avec Liette que j'ai interprété le sketch *Conférence bipartite* que j'avais écrit pour le Méritas de fin d'année.

Jean-Marie criait facilement et aimait se moquer, rigoler des autres, en tout bien tout honneur. Un jour, il se disputa avec le grand Claude Gourdeau. Cela se passait dans la salle des profs, vers le fond, sous la fenêtre. Ils se prennent à bras-le-corps tout en rigolant. Ils tombent à la renverse sur un bureau, JM en dessous, Claude au-dessus, mais Claude est grand et pesant. L'un crie « J'arrête », mais n'arrête pas; l'autre arrête, mais ne crie pas... Ils se relèvent et on entend crac! Résultat : la cheville de JM est cassée!

Quel tralala ce fut pendant des semaines, car JMP venait donner ses cours en béquilles, avec un petit coussin pour poser son pied malheureux! On rigole, mais Jean-Marie n'a pas voulu manquer de cours.

Thérèse, prof de biologie, avait un couvoir électrique et y avait posé une vingtaine d'œufs à réchauffer pour une vingtaine de jours, et qui ont donné une vingtaine de petites boules jaunes toutes poilues et pépientes. Mais cela était très délicat. Il fallait laisser un peu d'eau pour l'humidité et leur soif. Or un vendredi elle est sans doute partie trop vite, et le lundi matin, tous les poussins de Thérèse étaient morts déshydratés. Quel malheur! Et cette pauvre Thérèse qui a le cœur si sensible! Ignorant la chose et arrivant en retard comme d'habitude, Yvon Léveillé, le prof d'anglais, entre à la salle des profs et demande à Thérèse : « Alors, Thérèse, comment vont tes petits poulets, aujourd'hui? ». Il n'a pas compris sur le moment qu'il venait d'enfoncer un poignard dans son cœur si sensible. Pauvre Thérèse!

Et pauvre Suzanne, vous allez comprendre pourquoi! Suzanne Tousignant était une religieuse très gentille qui aimait rire avec nous. Elle était un peu plus âgée que nous, enseignait la catéchèse et était responsable de la vie étudiante. Elle était très impliquée, notamment dans la décoration du local étudiant avec une peinture de la figure du Christ...

Je me reporte d'abord 25 ans plus tard. Le 3 avril 2001, nous avons rencontré Gaston Lévesque lors d'un repas dans une cabane à sucre avec les pensionnés de l'enseignement. Il me rappelait quelques bonnes *jokes*, quelques blagues assez fumantes faites à nos collègues du temps de la tour d'ivoire en secondaire 5, entre 1969 à 1978.

*Dominus flevit*¹ est le nom d'une église de Jérusalem sise sur le mont des Oliviers, à l'endroit où aurait passé le Seigneur en entrant dans la ville, et que cette chère Suzanne Tousigant, religieuse de son état et professeur de catéchèse en secondaire 5 par surcroît, avait visitée durant les vacances. Elle le montrait à ses « cherzélèves », par un jeu de diapositives rapportées de son voyage en terre sainte. Voilà donc Suzanne installée derrière son projecteur et qui, souriante et enthousiaste, expliquait son pèlerinage à ses élèves subjugués. Mais ce qu'elle ignorait, la pauvre, c'est que Gaston et Christian avaient sournoisement et tout à fait innocemment été placer trois diapositives légèrement différentes sur l'itinéraire plein de grâces. En fait et tout bien réfléchi, c'étaient aussi des dias pleines de grâces, mais d'autres grâces. Imaginez la tête de Suzanne, quand arrivée à la *Dominus flevit*, elle pousse sur le bouton-poussoir pour en voir apparaître l'image, et qu'elle tombe sur... une femme toute nue! Mais pas n'importe quelle femme toute nue, non : une belle danseuse du Moulin Rouge ou des Folies Bergère. C'étaient des diapositives que j'avais achetées à Paris en voyage de noces et passées à Christian. Suzanne, offusquée et rouge de honte devant ses élèves, passe immédiatement à la suivante. Même chose, une autre nana, super déshabillée. Elle perd la tête, pousse encore pour fuir cette horreur et tombe sur une troisième nana dans toute sa splendide nudité. Elle revient en marche arrière, la classe commence à rigoler sérieusement... jusqu'à ce que retrouvant ses esprits, elle coupe le courant et tout malentendu. On en a ri (elle aussi!), on en a parlé et reparlé. Heureusement que Suzanne est capable de prendre les blagues. Ah oui, on s'en souviendra de la *Dominus flevit*!

Gaston, le grand blagueur devant l'Éternel, m'a encore raconté une anecdote que j'avais totalement perdue de vue. C'est l'histoire des six ou sept feuilles d'un examen de chimie de Raymond Gaudreault qui ont été modifiées légèrement. Sur le stencil à alcool original, trois profs : Gaston, Yvon Léveillé et Albert Boily avaient rajouté à une ou deux questions la mention « Vous pouvez consulter votre manuel de classe ». Surprise de Raymond pendant la surveillance de voir ses élèves sortir leurs livres. « J'en connais qui veulent leurs résultats immédiatement! — Mais, Monsieur, vous avez écrit qu'on avait le droit! » Oh! sainte colère de Raymond : quel est l'espèce de... qui lui a fait ce coup-là?

Et puis, et puis... il faut quand même raconter cette histoire abracadabrante où Gaston et Christian, un jour de carnaval sans doute (en 1973), s'étaient déguisés en femmes, bien habillées avec chapeaux et hauts talons... On a bien ri, mais ils ont reçu un avertissement sévère de la part de la direction « barbeautique », qui avait très mal pris les remarques amusées faites à Benoît, son adjoint représentant son autorité!

Nous avons au secondaire 5 une religieuse assez solitaire et même un peu revêche, sœur Huguette C., qui enseignait la dactylo aux filles du commerce. Et la salle de dactylo était justement sise en face de la salle des profs, de l'autre côté d'un étroit couloir. Elle aimait apprendre à ses élèves à taper selon un certain rythme et pour cela, elle leur mettait de la musique rapide, souvent des marches qui nous berçaient. Mais lorsqu'elle faisait un contrôle minuté, elle supprimait la musique, ses élèves étant prêtes à frapper leur malheureux clavier qui ne leur avait pourtant rien fait... Et dans le silence, Huguette criait « C'est un départ! » puis on entendait le cliquetis des étudiantes affairées.

Je revois une dernière anecdote amusante qui concerne un de mes cours. J'aimais lire des extraits de pièces de théâtre au bénéfice de mes étudiants. Je crois qu'ils appréciaient, car lors des comédies de Molière ou d'une farce médiévale, je n'hésitais pas à interpréter tous les rôles et les jouer vraiment devant eux. L'estrade a toujours constitué une scène, n'est-il pas vrai? Dans mes élans dramatiques, il m'arrivait même de grimper sur le bureau pour donner plus d'effet à une réplique. Or donc, au cours d'une de ces lectures, mon personnage devait appeler au secours deux valets, dont l'un s'appelait L'Éveillé et l'autre peut-être L'Étourdi, Je ne me souviens plus exactement du nom du second, mais pour le premier j'en suis sûr, et vous allez comprendre pourquoi tout à l'heure. Emporté par ma lecture, d'un mouvement solennel, je me précipite à la porte de la classe que j'ouvre en grand et une jambe dans le couloir, je crie bien fort, selon la réplique du texte : « L'Éveillé! Viens ici... ». Et à ce moment précis, toute la classe se met à rire bruyamment. Je me demande pourquoi soudain ce rire. J'avais beau interpréter mon personnage avec force, ce n'était pas particulièrement hilarant. Puis soudain, le franc est tombé : j'avais un collègue prof d'anglais qui enseignait justement dans une classe à côté et qui s'appelait... Yvon Léveillé! Je l'avais tout à fait perdu de vue, ce cher collègue, emporté que j'étais par je ne sais plus quel auteur classique!

Ah! oui, on savait rire en ces temps bénis de la tour d'ivoire!

De fameux gueuletons

Le nom d'Yvon Léveillé me rappelle soudain un excellent méchoui qui nous fut servi dans les jardins de la ferme fédérale pour un coût anodin, et rien que pour les profs du 5 et leurs conjoints. Vers 1971 ou 72, nous avions déjà eu un vrai méchoui (mouton à la broche) pour tous les profs du secondaire avec leurs femmes ou maris. Cela devait représenter environ 150 personnes. Et ce fut excellent. Mais comme Yvon Léveillé connaissait bien une personne travaillant à la bergerie de la ferme et qu'ils disposaient là-bas de tout l'équipement nécessaire à la cuisson, y compris un bel agneau, notre ami Yvon parvint à nous obtenir pour un prix dérisoire (le prix du mouton sur pied, à peu près 100 ou 150 \$ à l'époque), tout un mouton nettoyé et rôti à point et à petit feu à la broche. Pour un billet de dix dollars par couple, nous étions là à peu près vingt-cinq personnes. Nous avons pris et repris de cette viande excellente. On s'est gavés et nous en avons eu des réserves pour une bonne semaine!

Une autre fois, c'est l'ami Gilles Pelletier (sans doute prof de bio au secondaire 5 à cette époque) qui nous invita, la bande de la tour d'ivoire et leurs conjoints, à un souper vins et fromages à Saint-Pacôme, dans sa nouvelle maison. Quel festin... que de bons fromages et combien de bouteilles? Je me souviens avoir vu l'ami Claude à genoux devant le bol de la toilette, non pas pour prier, croyez-le bien! Et un prof de sténo était reparti à pied vers La Poc. Nous avons été le rechercher avec Claude sur le pont de la rivière Ouelle.

J'avais fait pour cette occasion une invitation où chacun était affublé d'un titre et d'un nom moyenâgeux, et l'avais remise sous forme de rouleau à tous les profs pour ces belles agapes!

¹ En latin : le Seigneur a pleuré.

Des livres et des manuscrits

Notre école, comme le Québec qui se réveillait en éducation à cette époque, disposait de bons montants d’argent pour lancer notre secondaire 5. C’est ainsi que lorsque la direction me demanda quels livres je suggérerais pour donner mes cours, j’en vins naturellement à proposer la collection Lagarde et Michard que j’avais reçue de l’éditeur à titre d’hommage lorsque je commençai à enseigner en Afrique. C’est une série de six gros volumes avec photos, très bien conçus pour l’enseignement fin secondaire en France. On me les commanda, les six exemplaires multipliés par 250 à peu près, un peu plus que le nombre de nos élèves en huit classes. Ils arrivèrent très rapidement, sauf le deuxième volume sur le XVI^e siècle, qui était épuisé et dont, à vrai dire je n’avais pas un réel besoin. Je revois encore toute cette collection dans une énorme armoire de l’ITA. Nous les avons utilisés et conservés pendant tout mon séjour de 31 ans. Après moi? Et vogue la galère, je n’en sais rien. Mais il y avait aussi d’autres livres : un gros livre cartonné de Bessette (700 pages sur la littérature canadienne), les petites grammaires Grevisse et un livre rose de Doutrepoint sur la composition et les genres littéraires (très bien fait) . Tout ça en 250 exemplaires, et rien que pour nos cours de français. Vous voyez le beau budget?

Je repense aussi aux six textes de critique littéraire que Christian et moi avons fait faire à chacune de nos six classes du secondaire 5 général, en 1970-71. Chaque élève devait travailler un sujet personnel et différent de critique sur un auteur ou sur une œuvre communs pour toute la classe. Nous avons imprimé à peu près 100 gros cahiers reliés par classe, cahiers de 80 ou 100 pages à peu près. Ce qui représente, avec les déchets obligés, au bas mot 50 à 60 000 feuilles passées au stencil et imprimées. Je raconte cela dans un texte antérieur et là, d’après mes calculs plus anciens et donc plus proches de la vérité (?), je parle de... 90 000 feuilles! Cela en fait des paquets de 500 feuilles! La commission scolaire s’étonnait de voir partir tant de feuilles¹.

Enfin un jour, toujours à l’ITA dans notre salle de profs, lorsque nous sommes rentrés le lundi matin, nous étions trois ou quatre profs (notamment Christian, Jean-Guy Houle et moi) dont toutes les notes de cours avaient disparu de nos bureaux (pas les livres, mais les cahiers de notes de préparation, de programme... toutes nos feuilles manuscrites)! Et là, ce n’était pas une blague! On pense à un vol, on fait venir la police... Il semble que cette disparition soit due à l’insouciance ou à la négligence d’un concierge, qui a fait le ménage et envoyé à la poubelle toutes nos notes de cours! On ira chercher jusqu’à la *dompe*². Si nos notes étaient là, elles sont toutes parties en fumée... car la *dompe* était en flammes, comme très souvent d’ailleurs!

Discours inaugural

Voici le discours que la direction m’avait proposé d’écrire et de prononcer au nom des profs, lors de l’inauguration et de la bénédiction par Mgr Charles-Henry Lévesque de la nouvelle polyvalente de La Pocatière, le 5 novembre 1978.

On m’a demandé de m’exprimer ici, au nom du corps professoral.

Notre polyvalente est en fête, elle est remplie de monde, un dimanche! Et pourtant, les locaux de classe et les laboratoires sont déserts, les ateliers sont silencieux, les couloirs et les escaliers ne grouillent pas durant les interclasses. Aujourd’hui, il manque le sang qui coule dans ces artères, il manque la population de garçons et de filles qui fait la vie de cette école.

C’est aux parents de ces garçons et de ces filles que je voudrais exclusivement m’adresser, on me le pardonnera, car c’est auprès de vous, parents, que je veux être un témoin authentique de notre vocation.

Nous, les professeurs, sommes les ouvriers privilégiés de l’œuvre d’éducation que vous, les parents, avez commencée et continuerez après nous. Dans les murs de cet édifice, nous sommes les dépositaires de la vie que vous avez désirée et que vous nous confiez. Et c’est dans cet esprit d’ouverture à une vie plus active, plus riche, plus heureuse que nous essayons d’œuvrer ici.

Les bâtisseurs de cathédrales, les grands découvreurs, les défricheurs de terres nouvelles étaient fiers et heureux de leurs exploits. Et tous comprennent cela. Les avocats qui servent la justice, les médecins qui se sacrifient pour la santé d’autrui, les prêtres qui alimentent et réconfortent les âmes, sont évidemment fiers et heureux de leur mission. Et tous comprennent cela.

Mais nous, les professeurs, nous apportons les premières de nos préoccupations à parfaire dans sa totalité un être humain, à former un être humain dans ce qu’il a de plus délicat, de plus prometteur : son avenir et sa personnalité complète.

N’est-ce pas là le plus beau métier du monde, le plus exaltant, le plus exigeant aussi?

Beaucoup de mes collègues ont trop de pudeur pour se poser la question et encore plus pour y répondre. Mais après quinze ans d’enseignement, j’ose vous affirmer que telle est mon opinion. Mais tous ne comprennent pas cela.

Quoi qu’il en soit, j’aurai atteint mon propos si vous, les parents de nos étudiants, voulez bien considérer que notre rôle fondamental, que notre but essentiel n’est pas d’abord de bourrer le crâne et encore moins de sévir sur vos enfants, mais de construire, avec vous et avec d’autres, l’homme et la femme de demain.

Puisse cette école toute nouvelle, toute belle, cette polyvalente fonctionnelle nous aider dans notre tâche.

Neuf directeurs

J’ai donné la liste de mes neuf directeurs au début du chapitre 21, mais la revoici avec pour chacun une petite mention appréciative toute personnelle.

¹ J’ai déjà expliqué ces achats et cette profusion d’impressions dans le chapitre 21.

² Le dépotoir ou le site d’enfouissement des déchets de la ville.

Conrad Barbeau (septembre 68 - avril 75)

Il venait d’être nommé en septembre 68 pour cette école qui recevait le secondaire 5 pour la première fois. Je rappelle qu’il dut aussi concilier les problèmes de locaux dans et puis hors du collège. Petit mais assez rondet (certains le surnommaient Bibendum), il était inflexible. La discipline importait plus que le reste. Il eut des décisions injustes pour certains profs, et malheureuses pour tous (comme par exemple retenir la paie avant Noël 1968 pour forcer les profs à remettre leurs notes d’examens avant le départ en vacances). Il avait dit à d’autres profs, en parlant d’Yves Colpaert et de moi : « Vous n’allez pas vous laisser mener par deux broussards! ». Bref, après près de six ans les profs, en réunion syndicale, ont décidé de mettre sur pied un comité (qu’on appellera le comité des huit) chargé de monter un dossier contre notre directeur¹. Le dossier fut monté et signé par tous les profs sauf deux. Un exemplaire fut remis à Conrad Barbeau, un autre au président des commissaires de la Commission scolaire, et un troisième fut posé sur le bureau du directeur général à Montmagny. Le lendemain, notre directeur était absent et on ne le revit plus jamais. Benoît Guignard, premier adjoint, termina l’année à sa place.

Claude Langlais (septembre 75 - juin 81)

Il eut la lourde tâche de succéder à un directeur que le corps professoral était parvenu à chasser... Il s’acquitta très bien de sa tâche. La main de fer dans un gant de velours. Un directeur très humain et aimé des profs et des élèves. C’est avec lui que nous entrerons dans notre nouvelle poly. Il s’essayera comme candidat député conservateur fédéral, mais ne sera pas élu. Il nous quittera pour devenir le premier DG de la petite commission scolaire de La Pocatière. Je l’ai souvent aidé pour la rédaction de certaines allocutions.

Benoît Guignard (septembre 81 - juin 88)

L’ami Benoît, de Rivière-Ouelle, avait été prof de math puis est devenu directeur adjoint sous Conrad Barbeau en septembre 1968, année où nous sommes arrivés. Benoît eut dès le début la charge particulière d’administrer le niveau 5, au collège puis à l’ITA pendant huit ans, puis encore durant les débuts de la polyvalente. Nous l’avons donc, nous du 5, très bien connu comme tel. Le directeur Benoît fut comme l’adjoint Guignard! Il était bon, je dirais trop bon avec les élèves, et se laissait facilement suggérer des solutions par les professeurs...

Jean-Yves Fortin (septembre 88 - juin 92)

Il fut un peu taillé dans le même bois que Benoît : un homme trop bon, trop conciliant, un bois trop mou pour asseoir son autorité. Heureusement que nous avions à cette époque deux adjoints qui tenaient un peu plus solidement la barre de l’autorité, en particulier à l’égard des élèves : Roger Pradet et Raynald Lévesque. Il nous quitta pour une école primaire, puis prit sa retraite et devint diacre dans notre communauté paroissiale. Un très gentil garçon.

¹ J’en ai parlé au chapitre 21.

Richard Bernier (septembre 92 - juin 94)

Lui, c’était un ancien collègue d’anglais qui nous revenait comme directeur. Plus sévère que les précédents. Il ne resta que deux ans car son ambition le porta vers un poste de directeur à la commission scolaire de La Pocatière.

Colombe Chamberland (septembre 94 - juin 96)

Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver cette collègue, ex-prof de français de Saint-Pamphile, et surtout ex-chef de groupe comme moi à la Commission scolaire Pascal-Taché, dans le bureau directorial de notre polyvalente. À cette époque lointaine, elle était attachée à la polyvalente de Saint-Pamphile. Et la revoilà devenue ma directrice, alors que justement et sans m’en douter je venais d’écrire *Signé la Corneille*, qui raconte diverses péripéties dans une école secondaire dirigée par... une directrice. Étrange coïncidence.

On peut reconnaître qu’elle ne s’entendait pas avec le corps professoral et prit des décisions qui déplurent à l’ensemble. On lui fit des remarques qu’elle n’accepta pas, et elle préféra tirer sa révérence deux ans plus tard. Hum! Nos directeurs (et directrice) restent de moins en moins longtemps... Et ce n’est pas fini!

Gérald Janelle (septembre 96 - janvier 97)

Voici certainement le directeur qui resta le moins longtemps : un trimestre. Il avait de bonnes idées, mais lors d’une réunion de parents il se heurta de front à l’un d’entre eux, à propos de l’horaire je pense. Cela fit boule de neige, cela fit jaser. La Commission scolaire intervint aussitôt : les parents ont toujours raison aux yeux parfois erronés des commissaires. Il fut prié de ne pas revenir en janvier et Yvon Ouellet, qui était un nouvel adjoint, hérita de la tâche.

Yvon Ouellet (janvier 97 - juin 98)

Il resta un an et deux trimestres, mais comme la CS ne l’avait pas nommé à titre définitif, lui aussi quitta l’école après moins de deux ans. C’était pourtant un bon directeur, je trouve. Un peu trop copain-copain avec les profs, mais mieux vaut copain-copain que frères ennemis. Vous avez remarqué : cela fait cinq directeurs en dix ans (et quatre en six ans). C’était devenu une chanson du coin : à la poly de La Pocatière, les directeurs entrent et sortent comme dans une salle des pas perdus. Yvon prit des responsabilités syndicales au niveau directorial, et il eut une place à Québec je crois.

Yvan Tardif (septembre 98 - juin 99)

Le dernier directeur pour mon temps. Mais lui resta plus longtemps et était vraiment un directeur idéal. Très aimé de ses élèves et de ses profs, ce costaud, ancien prof d’éducation physique, resta cinq ou six ans à la tête de notre poly puis devint directeur général de la Commission scolaire Kamouraska–Rivière-du-Loup. Et à l’heure où je révise ces lignes pour la dernière fois, en 2015, il l’est encore! C’est lui qui créa l’équipe de football canadien de la poly, et qui fit installer le beau terrain avec tribune juste à côté de la bâtisse.

IMMMMMENSE et profonde injustice

J’ai toujours trouvé, au cours de mes trente et un ans d’enseignement à La Pocatière, qu’il y avait un grand fossé entre les professeurs qui ont des devoirs, des travaux et des examens à corriger... et ceux qui n’en ont pas. Nous sommes mis sur le même pied pour la tâche et le salaire. Je comprends qu’à ancienneté égale et diplômes équivalents nous ayons même salaire, pour faciliter les négociations et toutes les relations de travail. Mais comme tâche, à l’horaire, c’est profondément injuste et écœurant. Je l’ai déjà dit et répété, mais ça fait du bien de le redire, ça soulage un peu... Tu sais, lecteur, qu’un prof de français un peu consciencieux comme moi (ben oui, quoi!), un prof qui se rend compte que ses élèves ont besoin d’écrire et d’écrire, et qui donne des rédactions... non pas une, mais quatre, cinq, six, et cela à cent élèves, sans compter tout le reste, c’est très lourd à porter. Je quitte souvent l’école avec des cahiers ou des feuilles de rédac à corriger, et je vois d’autres profs, nombreux, qui n’ont rien dans les bras... Soudain ces feuilles de rédaction sont plus lourdes à porter... Voyez-vous la différence entre ceux qui passent facilement cinquante à soixante soirées, et dix ou vingt samedis, et dix ou vingt dimanches chaque année à corriger chez eux, parfois un peu, parfois beaucoup, et ceux qui tous les jours de l’année rentrent chez eux sans aucune correction? Vous la voyez, la différence? Peut-être oui. Mais la ressentez-vous, cette différence? Pour ce faire, prenez un beau dimanche ensoleillé, tiens au mois de mai. Vous voudriez sortir votre petite femme, aller faire une promenade et qui sait, passer par le resto. Eh bien ce dimanche-là, dites-vous une fois : « Non, aujourd’hui je reste au bureau pour écrire ou lire toute la journée. » Vous voyez mieux ce que je veux dire? Oh! oui, certains professeurs, parmi ceux qui n’ont jamais de cahiers lorsqu’ils quittent l’école, vous diront qu’ils doivent préparer leurs cours... Moi aussi je dois préparer mes cours. Quand je parle de ceux qui corrigent, je pense surtout aux profs de français, un peu aux profs d’anglais, d’histoire et de math... Les autres (sciences, géo, arts plastiques, catéchèse, éducation physique, musique), ils seraient plutôt dans la deuxième catégorie. C’est injuste parce que nous avons le même salaire, pour deux ou trois fois plus de travail! Ne pourrait-on avoir une tâche un peu plus allégée? Je vous soumets la question.

Égalité oui, identité nenni

Voici un texte écrit vers 1981, adressé à mes collègues de la poly et que je recopie intégralement. Il fut publié dans *Le Griot*, qui était une sorte de bulletin hebdomadaire de l’école destiné aux membres du personnel. C’est Jean-Yves Fortin, alors assistant, qui imagina cette feuille et lui fournit son nom, tiré de cet africain qui raconte et donne les nouvelles aux villageois. Cette feuille touchait à tout : administration, pédagogie, la vie à l’école...

Il faut dire qu’à cette époque *peace and love* (et aussi un peu plus tard), certains profs trouvaient de bon ton de tutoyer leurs élèves et voulaient aussi que les élèves les tutoient. Ils s’habillaient comme eux et à l’occasion, ne dédaignaient pas fumer un joint... Il y a là un malaise certain. Ces profs étaient de grands enfants attardés qui ne savaient pas vieillir. Et cela conditionnait l’élève à prendre le prof comme un des leurs, un ami, un camarade, un *chum*. C’est possible, mais un camarade n’a guère d’autorité et suscite peu le respect.

Heureusement certains profs s’élevèrent contre ce penchant malsain, notamment Jean-Marie Paradis, mais aussi Guy Langelier, Jean-Guy Houle, Claude Gourdeau, Claude Beaudoin... et moi-même. Le ton un peu emphatique du début montre bien comment à l’occasion j’aimais jouer avec les mots.

Mes bien chers frères,

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière : jour, et les ténèbres : nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin.

Et puis Dieu sépara les eaux et les continents. Et il appela les continents : terre, et la masse des eaux : mers. Et Dieu vit que cela était bon... Et il y eut un soir et il y eut un matin.

De même Dieu créa et sépara les arbres et les fruits, et la lune et le soleil, et les poissons et les oiseaux...

Et de même, Dieu créa l’homme et la femme. Il les créa à son image, mais différents. Et vive la différence. Et il y eut un soir, et il y eut un matin.

De même plus tard, beaucoup plus tard, Dieu créa des professeurs et des étudiants. Égaux en droit, mais différents.

Or certains pensent que professeurs et étudiants, parce qu’ils sont égaux, doivent être soumis au même régime. Et moi je vous dis que ceux qui veulent ainsi ramener professeurs et étudiants dans le même moule se trompent. Ils se trompent parce qu’ils jouent sur deux prétextes fallacieux :

a) D’abord le prétexte de l’identité... Je l’ai dit : égaux en droit ne veut pas dire identiques. De même que l’homme et la femme sont égaux, mais non identiques. Ils sont deux sexes et non un seul... grâce à Dieu, je vous le rappelle, mes bien chers frères. De même, il ne faut pas ramener à un seul moule le professeur et l’étudiant : ils sont également dignes et respectables, mais différents. L’un est ici pour apprendre et l’autre pour lui apprendre. Il y a une nuance!

b) L’autre prétexte fallacieux, vicieux et trompeur est celui qui dit que le professeur doit servir de modèle, d’exemple vivant et donc obéir au même régime. Mais comment l’un peut-il servir de modèle à l’autre si on les ramène tous les deux dans le même sac? Ne faut-il pas que professeur et étudiant, se respectant l’un l’autre, gardent leurs distances et restent chacun de leur côté? Ainsi les vaches seront bien gardées (et les vaches ne sont pas toujours ceux qu’on pense). Et si les professeurs étaient mis dans le même enclos que les élèves, qui les garderait? Ce serait la suppression du principe même de l’autorité. Et que vaut une école sans autorité? Je vous le demande, mes bien chers frères. Ce serait l’anarchie pure et simple.

Oui, pour maintenir un certain respect, une certaine autorité, il est bon que les étudiants sachent une fois pour toutes que ce qui est permis au professeur ne l’est pas nécessairement à l’étudiant.

En conclusion, quand Dieu créa le monde et l’humanité, il a pris la peine de séparer les créatures, de mettre des différences et des distances. Par conséquent, il me semble que le droit à la différence et le maintien de l’autorité exigent que professeurs et étudiants ne soient pas systématiquement soumis aux mêmes règles.

Je terminerai en remerciant frère Jean-Marie dont la voix de stentor me servit de clairon.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui va, j’en suis sûr, éclairer tout le monde, amen!

et je signe l’abbé... A.B.

Ces chers collègues en français

Au risque de me répéter (je le sais) avec ce que j’ai écrit à propos de certains de mes collègues au chapitre 21, voici une liste (non exhaustive) de tous les profs de français qui, avec moi, se sont succédé à enseigner la langue de Molière dans notre école secondaire publique de La Pocatière, qui devint en 1978 l’école polyvalente, et auxquels dans la faible mesure de mes moyens j’aurai pu prêter main-forte en qualité de chef de groupe en français, durant une bonne vingtaine d’années. Plusieurs d’entre eux ont été repris dans le chapitre 25 sur les amitiés, soit dans les couples, soit dans les amis de la poly. Ils ne sont pas par ordre alphabétique, mais tels qu’ils se sont bousculés à la sortie de ma mémoire. Je vous les présente en trois colonnes, et le dernier fermera la porte de... ma mémoire!

Christian Mendez	Serge Painchaud	Thérèse Gagnon Ducas
André Joly	Conrad Pelletier	Jacques Gagnon
Michel Chamard	France Audet	Maud [...]
Charles Bergeron	Simon Caron	Christiane Ouellet
Marcel Leblond	Mariette Lacroix	Michèle Genois
Rosaire Ancil	Lucienne Martin	Denise Bois
Madame Lalonde	Lisette Sirois	Colette Raymond
Guy Langelier	François Voyer	Mireille Caron
Irène Mercier sr	Simon Lévesque	Jean-Yves Fortin
Marie-Paul Gagnon	Marielle Dubé	Jean-Claude Fortin
Nicole Gravel	Hélène Pelletier	Jean-Pierre April
Jean-Guy Houle	André Bernier	

Jean-Lou Déziel

Un peu au hasard, alors que nous voilà à cheval entre la tour d’ivoire et la poly, je dois vous entretenir de ce cher poète, conteur et fin diseur. On le faisait venir à l’école deux ou trois jours, moyennant un certain cachet, pour initier les élèves du 5 à la poésie, et ceux du secondaire 3 au conte. Il interprétait admirablement ses propres poèmes, nationalistes ou d’harmonie imitative (allitération), comme cette histoire de danseuse chinoise qui s’intitulait *Sing-Song sur Sein*. Mais je crois qu’il excellait surtout dans les introductions à la poésie ou au conte. Il montrait aux jeunes que tous étaient poètes sans le savoir. Il était très écouté. Nous l’avons fait venir sept ou huit fois. Les professeurs aussi le trouvaient épatant. Il vint déjà du temps de Christian Mendez, la première fois donc vers 1972, puis il continua à venir dans les débuts de la polyvalente, donc vers 1980.

Nous l’invitions à la maison, il connaissait très bien Nicole, Pierre et la famille. Il avait une mémoire assez fameuse. Il était petit et barbu et débordait d’énergie. Il était surtout d’une cordialité, d’une gentillesse exemplaires. Il s’exprimait admirablement et avait de véritables dons de scène. Nous l’avons bien aimé. Puis, on s’est perdus de vue en même temps que les budgets se sont amenuisés et resserrés, et on n’a plus pu le faire venir. Dommage¹!

Activités en tout genre

En début d’année, la direction avait introduit une journée de congé pour permettre aux jeunes, niveau par niveau, de se retrouver entre eux et avec leurs professeurs pour faire plus ample connaissance. L’idée était bonne, on profitait des beaux jours de l’automne pour ce faire et cela apportait un air de fraternité et de récréation qui était de bon ton et permettait de lancer une bonne année. On faisait cela à l’extérieur. Et j’ai assez rapidement introduit et organisé pour cette occasion des jeux de plein air avec récompenses. Je m’inspirais des fêtes de St-Louis, du temps des pères jésuites à Bukavu².

Cette journée d’accueil et de fraternité s’est reproduite d’année en année à Rivière-Ouelle (au camp Canawish), puis à Saint-Pacôme, et où encore? Chacun apportait son lunch. Garçons et filles étaient divisés en huit équipes aux couleurs différentes, avec un prof et deux étudiants comme responsables d’équipe. Le matin, c’étaient des jeux de plaine avec diverses courses, éliminatoires et finales : courses kangourous en sacs, la brouette, les frères siamois (reliés par un lien à une cheville), la patate et la cuiller, l’aveugle et le paralytique, et enfin la fameuse course des chars romains, où six individus accrochés les uns aux autres – trois devant et deux derrière –, qui formaient le char, en supportaient un sixième – le conducteur sur le dos des deux derniers, accroché aux épaules des chevaux – pour foncer dans la plaine sans se rompre ni s’écraser par terre. Il fallait entendre le galop de ces bêtes énormes! L’après-midi était consacré au gymkhana : une course à obstacles divers et tout-terrain pour des équipes de deux individus reliés entre eux par une ceinture. Ils devaient faire un bon lancer dans un bassin, marcher en équilibre sur une poutre, promener un ballon par le pied, enfiler une aiguille

¹ Voir ce que j’en dis aussi (ainsi que deux de ses poèmes) au chapitre 21. Voir aussi au chapitre 25.
² J’ai remarqué plus tard que mon frère Christian a procédé de la même façon pour des jeux inter-villages dans son coin de Belgique, à Waimes.

et coudre une étoffe, avaler un biscuit soda et siffler un air, faire une grosse addition de six nombres de six chiffres, et sonner la cloche en essayant de réussir leur parcours le plus vite possible. Les équipes accumulaient des points, on remettait alors la coupe avec bonbons à l'équipe gagnante et on regagnait La Poc en bus, fourbus, mais heureux! D'abord imaginés, préparés et organisés pour le secondaire 5, puis pour les secondaires 4 et 5. Cela se fit au terrain du camp à Rivière-Ouelle dans les années 1968 à 1974 ou 1975, puis deux ou trois fois au domaine Philippe-Aubert-de-Gaspé à Saint-Jean-Port-Joli, et enfin au terrain de jeu de Saint-Pacôme. Très amusant, surtout les chars romains et le fameux gymkhana. Les profs participaient bien comme juges ou animateurs. Et la coupe, et les prix... Cela demandait beaucoup de préparation, des inscriptions, de la motivation chez tous... J'en ai aussi organisé lorsque j'étais prof à Kisanu puis chez les filles à Lemfu, pendant cinq ans. Là, nous avions aussi notamment la course sur des fûts d'essence, sur lesquels il fallait avancer en se tenant en équilibre, et la course à obstacles avec un pneu et un passage où il faut ramper...

En plus du théâtre, qui m'a occupé 27 ans, en ne comptant que mes années comme prof à La Poc (et auquel je consacre le prochain chapitre 24), il y a eu plusieurs autres activités que j'ai animées pour l'école :

- Trois années, j'ai animé une activité cinéma. On a fait trois films moyen métrage en 8 mm avec trois équipes de finissants. Les titres : en 1971, *Et demain et après*, ± 28' ; en 1972, *Bobby en balade*, ± 30' ; et en 1973, *Pif-Paf au Québec* ± 42'. C'était au temps du bon vieux ciné sur pellicule. La première année j'ai prêté ma caméra, mais pour la deuxième et la troisième année, nous avons reçu une caméra très sophistiquée. Mais quel travail : trouver un scénario, découper le futur film en plans et séquences, répartir les rôles des acteurs et des techniciens, trouver des décors, intérieurs et extérieurs, des accessoires, déterminer les prises de vues. Attendre les films développés, faire le montage et sonorisation d'accompagnement (synchro impossible)...
- Quatre années de *Génie en herbe*. On est allés à deux tournois, à Amos et à Drummondville. On avait en moyenne deux ou trois équipes de quatre élèves qu'il fallait exercer toutes les semaines, sur tous les genres de questions, et on disposait de la machine à quatre lumières.
- Trois années, je fus responsable du comité de la bague pour les finissants.
- Quatre ou cinq années : responsable du bal des finissants.
- Une année : art dramatique en secondaire 1.
- Une ou deux années : animation de la vie étudiante en secondaire 5.
- Une quinzaine d'années : responsable de la journée d'accueil, comme expliqué plus haut.
- Sept ou huit années : achat à Québec de centaines de livres et diverses récompenses pour les Méritas de fin d'année.
- Deux ou trois fois : responsable du Méritas de fin d'année. Un à la salle André-Gagnon (avec *Le Petit Prince*, une fois au Centre culturel (avec Sylvie et Réjeanne en secondaire 4) et d'autres à St-Charles pour le secondaire 5 seulement.

- En plus j'ai été pendant quinze ou vingt ans : chef de groupe en français. Durant deux ou trois ans j'ai cumulé les profs de français et ceux d'anglais.

Tout cela, sans compter les articles de journaux (*Le Griot*), les rédactions de statuts – notamment les chartes pour les prix d'excellence, les élections, etc. avec sœur Mariette Lacroix.

Des grèves et des congrès

Qu'ont en commun les grèves et les congrès? C'est qu'ils nous font sortir de l'école et ont lieu de manière assez régulière. Les premières pouvaient durer un jour, une semaine, quinze jours, voire un mois, et étaient remises sur le tapis des négociations tous les quatre ou huit ans. Les seconds revenaient très régulièrement chaque année pour trois jours, au début de novembre (pour les congrès de français). Vers 1980 on insista très fort pour que j'y aille, étant donné que j'étais chef de groupe. J'y suis allé cinq fois, plus deux autres fois pour des congrès internationaux. Et j'ai bien été obligé de sortir faire du piquetage, lorsque nous nous mîmes en grève.

Les grèves font toujours mal : on y perd son salaire et on perd un temps de cours souvent précieux (tous les profs ne disaient pas cela). Je me souviens un soir à l'ITA, lors d'une grève, j'avais quand même donné rendez-vous à mes étudiants en théâtre, car on ne pouvait pas se permettre de manquer une seule répétition. Le temps de la représentation approchait à grands pas, et grève ou pas il fallait qu'on répète. Mais un prof est venu m'inviter gentiment à suspendre toute activité, même celle qui se faisait en dehors de l'horaire de cours normal (en début de soirée, après seize heures).

J'ai aussi le souvenir de belles grèves lorsque nous étions à la poly et faisions front commun avec les infirmières de l'hôpital, les profs du cégep et même ceux du collège. On avait installé des gros braseros devant l'entrée de l'hôpital, où l'on faisait du piquetage malgré le froid. On avait aussi loué un local de grève.

Il y eut aussi d'autres manifestations syndicales, notamment une descente à Québec en avril 1972 où nous avons assisté, sous l'ère Bourassa, à la mise en prison de nos trois leaders syndicaux Yvon Charbonneau (CEQ), Louis Laberge (FTQ) et Marcel Pépin (CSN). Cette fois-là, le chef syndical montréalais Michel Chartrand y alla d'un de ses discours enflammés et colorés, du haut des murailles d'enceinte près de la porte Saint-Louis. Beau souvenir!

Les congrès en français étaient, comme il se doit, organisés par l'association des profs de français (primaire et secondaire). En tout j'en fis cinq réguliers, toujours en début novembre, de 1980 à 1985 à peu près. Curieusement, la première neige tombait régulièrement alors que j'étais en congrès. Il y en eut deux à Montréal, deux à Trois-Rivières et un à Québec. Tous nos frais d'inscription, de transport, de logement et de repas étaient remboursés. Il fallait s'inscrire à l'avance aux différents ateliers (deux ou trois par jour). Le soir, il y avait souvent un souper et un spectacle spécial (Gilles Vigneault, Sylvain Lelièvre). Nous avons aussi assisté à une belle allocution de monsieur Camille Laurin, alors ministre péquiste de l'Éducation, sur l'introduction d'un nouveau programme en français. À Montréal, j'en ai profité un soir pour aller voir une pièce de théâtre avec Marie Tifo. Au retour à l'école j'en faisais rapport à mes profs de français, et parfois mes élèves profitaient de quelque nouvelle acquisition...

Il y eut encore une réunion très particulière à laquelle je me suis inscrit : à Québec à l'été1984, le congrès international des profs de français, durant cinq jours pendant les vacances. Là, on en voit du monde de toutes les couleurs et de tous les continents, ainsi que des ministres et autres autorités québécoises et canadiennes! Enfin, il y eut une autre réunion sur l'écriture au secondaire. C'était un colloque à Montréal, en petit comité, avec des profs belges invités. En tout nous étions une vingtaine. Vraiment un petit colloque qui dura cinq jours, mais la Commission scolaire n'en défraya les coûts que pour trois jours seulement!

En tant que responsable de la vie étudiante (responsable des activités et loisirs) pour le secondaire 5, en 1991-92, on m'avait demandé d'écrire un petit mot pour l'album des finissants. Je relis mon texte, vingt ans après. Voici ce que j'avais pondu :

HELLO LES FILLES, HELLO LES GARS...

Lorsque vous feuilletterez (avec deux « t ») cet album souvenir (sans trait d'union) plus tard... (points de suspension), que vous le montrerez à vos enfants ou à vos petits-fils et petites-filles (avec traits d'union, évidemment), quelle sera la « chose » dont vous vous souviendrez (verbe pronominal) en premier lieu? Les murs de la poly (apocope), la tête (un « chapeau » sur la tête) de vos chers profs (autre apocope), les pupitres (pas d'accent) ou certains cours, parfois amusants, souvent « tannants »... ou une activité particulière, une amitié (pas trop particulière, j'espère), ou simplement un sourire?

Quelle que soit (attention : pas quelque) l'image qui vous apparaisse (au subjonctif), vous pourrez fièrement refermer cet album, le serrer sur votre cœur et murmurer : « j'y étais! ».

Salut, André Bonsang

Ça fait du bien...

Voici quelques témoignages reçus récemment, par hasard et de manière bien différente, sur mon enseignement. Il y aura bientôt quinze ans que j'ai quitté le métier, mais certaines consolations me reviennent en écho de mes anciens élèves.

- Le 2 octobre 2012, à un dîner de profs retraités justement, un ancien élève m'interpelle et me dit : « Monsieur Bonsang, vous m'avez enseigné le français et je dois vous dire que c'est grâce à vous que j'ai appris et aimé lire des romans. » Je l'ai eu comme étudiant vers 1975.
- Un peu plus tôt, en septembre 2012, lors d'une conférence sur les jouets au Musée de la mémoire vivante à Saint-Jean Port-Joli, Nicole et moi avons rencontré Judith Douville, responsable du musée et excellente élève en secondaire 4 au Sacré-Cœur et en secondaire 5 à la poly en 78-79. Elle me dit : « C'est vous, Monsieur Bonsang, qui avez fait de l'hélicoptère, habillé en père Noël? ». Je lui confirmai avoir effectivement pris l'hélico à Cologne pour atterrir sur la foire de Liège, habillé en

saint Nicolas¹. Je leur avais sans doute raconté l'anecdote et elle s'en souvenait! Il faut se méfier de ce qu'on raconte... les murs ont des oreilles!

- Lundi 12 mai 2013 (tiens, il y a exactement 73 ans que mon père est mort), Nienke Van der Wijk, une jeune Hollandaise, épouse d'un de mes anciens élèves à laquelle je donne des cours de français deux fois par semaine depuis sept ou huit mois, me dit : « Vous, monsieur Bonsang, vous êtes très connu partout où je parle de vous, au cégep, au collège, partout.... On vous connaît. Vous êtes... [je pensais qu'elle voulait dire sévère, elle vérifie dans son dictionnaire et me dit] non, vous êtes célèbre... ». Cela me flattait, et je lui dis : « Oui, j'ai fait beaucoup de théâtre, je me suis occupé de la paroisse, d'un comité de la famille... ». Elle reprend et me dit : « Non, non... vous êtes très connu comme professeur de français! ».
- Il y a des dizaines de témoignages de la sorte. Des anciens élèves me rappellent certaines choses que je leur ai fait faire, me citent des vers qu'ils ont appris par cœur et dont ils se souviennent toujours, en particulier *Le Lac*, *La Mort du loup*, *Booz endormi* ou *Le Pélican*... Un autre me récite les répliques de son rôle joué au théâtre il y a vingt ou trente ans. Cela me donne chaque fois le frisson.
- Martine Théberge, qui buvait mes cours comme du petit lait en secondaires 4 et 5 en 1978-1980, et qui est devenue prof de français en secondaire 5 à Montréal, m'a bien confirmé qu'elle est devenue prof de français à cause de moi. Elle me rappelait aussi quelque chose que je leur avais dit et que j'ai encore oublié...
- Enfin, faut-il rappeler la façon dont Paul-André Boily, alors jeune prof de catéchèse et voisin de mon local de classe, avait dit à ses élèves : « Pendant deux cours nous écouterons le cours de monsieur Bonsang sur la guerre de Troie. »² En ces temps bénis, je décidais un peu comment serait mon cours et j'estimais très utile de leur raconter *L'Iliade* et *L'Odyssée* avec cartes et force gestes. Cela les introduisait un peu aux Grecs, à leur langue et à leur civilisation dans laquelle nous avons tant puisé pour construire la nôtre. Mais moi, j'ignorais tout de cette mise sur écoute...
- Ce jeudi 30 avril 2015, alors que je révise ce chapitre, à midi je croise une dame à la poste. Elle passe et me dit bonjour, puis va au guichet que je quittais. Je pense que c'est une dame professeur de français, je dis bonjour à mon tour, elle se retourne et je constate que ce n'est pas le prof que je pensais. Je m'excuse, mais elle me dit : « Agente 37 ». Et là, ça y est, je l'ai reconnue : Christine Lord, de Sainte-Louise, qui a interprété une des deux agentes dans *Un p'tit coin si tranquille*. Elle n'a pas changé, après 23 ans, un peu grossi sans doute. On a jasé puis on s'est quittés, le sourire aux lèvres.
- Enfin, un témoignage vraiment inattendu m'est arrivé par écrit, paru le 22 janvier 2015 dans *Le Placoteux*, que j'ai transcrit plus loin dans ce chapitre.

¹ Voir chapitre 18

² Voir plus loin

Mieux vaut l’angoisse de l’incertitude...

...que la certitude de l’angoisse. C’est ce que j’essaie, mais en vain, de faire comprendre aux élèves qui me demandent leurs résultats quand je ne peux pas encore les leur donner. Notamment à la fin de l’année, parce que nous avons résolu entre profs que pour éviter tout effet pénible avant que les élèves n’aient fini leurs examens, nous ne donnerions plus les résultats avant qu’ils n’aient complètement terminé tous leurs examens. On a beau leur dire qu’il vaut mieux ne pas savoir, eux ils prétendent que même s’ils ont échoué, ils préfèrent le savoir! Je me souviens trop bien de cas où l’élève vous promet de rester calme, et puis il fait une vraie panique quand il sait qu’il a échoué.

En guise d’adieu

Voici une allocution que je pourrais fort bien dire en juin 99, lorsque je quitterai définitivement l’école, après trente et un ans, et l’enseignement, après trente-six ans de loyaux services. J’imagine...

Je vais peut-être en choquer quelques-uns, mais il n’est pas vrai qu’il faille viser exclusivement à rendre l’enfant heureux à l’école. L’enfant est naturellement heureux. Regardez les bidonvilles, les pays déchirés par les guerres et la faim : tous les enfants y vivent heureux...

Alors que faire à l’école? Eh bien simplement y faire ce à quoi elle est naturellement et fondamentalement destinée : transmettre des connaissances et de la culture, donner une formation, éduquer. Si l’école ne vise pas d’abord à cela, elle manque sa vocation, elle devient un centre de loisirs, un lieu où on « occupe » les jeunes, mais pas un lieu où on les forme.

Les activités, la vie étudiante... que cela vienne en plus, d’accord, mais jamais au détriment des études. Il ne faut pas que l’occupationnel prenne le pas sur l’essentiel. Il ne faut pas que ce qu’on appelle erronément la « vie étudiante », mais qu’on devrait appeler « les loisirs et activités des étudiants » gruge la « vie studieuse » de nos jeunes. Ce dernier mot fait sourire aujourd’hui parce qu’il est malvenu, il ne sied plus de parler de vie studieuse!

En trente ans, je n’ai jamais retiré un élève de mon cours pour le théâtre... Et pourtant je n’apprendrai rien à personne en soulignant que j’aime le théâtre. Alors, quand on nous sert des listes longues et à répétition d’élèves qui seront absents de leurs cours pour un voyage là-bas, pour une répétition d’orchestre ici, pour un arrangement sonore de cela ou la préparation de ceci ou encore la compilation des élections ou, raffinement suprême, pour permettre de se déguiser ou de s’amuser en classe, je dis non...

Je dis non aussi, même quand il s’agit de permettre à un élève de quitter mon cours pour une collecte de papiers ou de vivres : cela doit se faire en dehors des cours. À force de trop gruger sur les cours, on donne aux élèves la très triste impression que les cours, ça ne compte plus...

Apprenons à rendre à l’école sa destinée première qui est d’apprendre. Apprenons à apprendre. Et aussi tenons-nous dans nos règlements. Le respect, la discipline et la politesse, quand ils sont partis, tout fout le camp. Un élève ne doit jamais se moquer de son prof, ni le rabaisser en le comparant.

Mais n’oublions jamais que les jeunes nous regardent et nous imitent. Ils sont nos juges. Commençons, nous-mêmes d’abord, par être heureux et exigeants. Soyons bien dans notre peau parce que nous travaillons à un grand œuvre, mais travaillons-y, que diable! N’échappons pas à notre tâche, ne mélangeons pas de l’eau à notre vin. Trop souvent on a l’exemple du laisser-aller, du pardon un peu trop rapide, du surveillant qui ferme les yeux, du directeur compatissant, d’un laxisme généralisé. Et je ne sais pas pourquoi, mais laxisme me fait toujours penser à « laxatif ». Attention, le respect fout le camp si on n’y prend garde. Et avec lui, la discipline, le travail et toute l’éducation risquent de se retrouver là où nous envoient les produits laxatifs... Soyons heureux et fiers parce que nous aurons fait tout ce qu’il y avait à faire : préparation soignée, correction scrupuleuse. Eh oui, correction!

Je dis toujours à mes étudiants en guise de vœu de bonne année : « Je vous souhaite de réussir, non pas par chance, mais parce que vous l’aurez mérité en étudiant. Donc pour réussir, je vous souhaite de bien étudier! »

Nous aussi, nous devons *cent fois sur le métier remettre notre ouvrage*. Salut et... *proficiat*, comme on disait chez nous, latinistes. C’est-à-dire : qu’il avance, qu’il (ou qu’elle) progresse!

Mes élèves (et leurs parents!)

Si vous le voulez bien, je ne parlerai ici que de mes élèves québécois que j’ai connus à La Pocatière. Les garçons congolais que j’ai eus à Kisantu durant deux ans et les filles à Lemfu durant trois ans étant beaucoup moins nombreux et plus éloignés dans le temps, je ne pourrais pas vous en faire un tableau bien fidèle. D’autant plus que les civilisations congolaises étaient plus difficilement accessibles et compréhensibles pour le jeune blanc-bec que j’étais alors. Il en sera de même pour les parties de ce chapitre où je ne parlerai de pédagogie et de didactique que pour mes cours de français au Québec. En effet, les écoles du Congo étaient dans une situation très instable. Une période s’achevait, une ère nouvelle débutait. Il fallait laisser le temps aux responsables de se retourner. Donc rien que le Québec, et le français aux secondaires 4 et 5 (fin du secondaire). C’est déjà bien suffisant.

En 31 ans, j’ai eu entre 80 et 120 élèves par an à des cours de français. Cela revient à dire que j’ai quand même relativement bien connu entre trois et quatre mille étudiants, garçons et filles de 15 à 17 ans, en nombre à peu près égal, pendant l’équivalent de six périodes de 50 minutes par semaine sur un horaire de cinq jours (ou six fois 90 minutes en cycles de neuf jours).

Ces jeunes étaient bien sûr très différents les uns des autres, très diversifiés. Je peux dire que j’ai connu un éventail très large de la jeunesse québécoise, plutôt rurale et unilingue française. Ils étaient

vivants, éveillés, criards, extravertis. D’autres plus renfermés, timides, introvertis et silencieux. Il y avait les dynamiques, les actifs, mais aussi les paresseux, les endormis, les absents d’esprit. Les créateurs, les *suiveux*. Bref, on peut dire que comme dans tout groupe il y avait de tout, du meilleur au moins bon. Chaque personne est un monde! Mais j’ai toujours retenu la leçon de Baden-Powell : « En tout jeune, et donc en toute personne, il y a toujours au moins 5 à 10% de bon, à nous de le découvrir et de le faire fructifier. » Je trouve que BP était un peu sévère avec seulement 5 à 10 %. Moi, je dirais au minimum 30 à 40% de bon et au moins 10% d’excellent, à nous de les trouver...

Je vais essayer de dégager certaines lignes de force pour tracer un portrait de l’élève moyen. Autant vous prévenir tout de suite, selon mon humble point de vue, le portrait promis ne sera pas très réjouissant.

- Ses bons côtés : l’étudiant pocatois est souvent inventif, il fait son travail. Plutôt sportif et généralement très artiste. Aime rire et fêter. Plutôt sans gêne. Assez poli, mais montre peu de marques de reconnaissance. Il a l’esprit de groupe (comme tous les jeunes) et fait preuve de solidarité avec les autres membres de sa classe. Entre l’autorité du prof, du directeur ou du parent et ses amis dans le groupe, il ou elle préférera toujours la solidarité du groupe, même s’il a tort. Et j’ajouterais : même s’il sait qu’il a tort. Mais ne soyons pas étonnés. Cette réaction, cet esprit de corps sont très humains et se retrouvent à toutes les époques et dans tous les milieux. Cela fait partie du jeu des relations entre les dominants et les dominés, étudiants ou adultes, qu’ils soient syndiqués ou non.

Si un prof écrit au tableau et reçoit une boulette de papier lancée de la classe, il est inutile qu’il se retourne et demande qui a fait le coup. Même si tous les élèves savent qui est le lanceur, pas un seul ne le trahira. Et j’insiste là-dessus : c’est normal, et je pense même que c’est bien.

- Voici maintenant quelques côtés plus déplaisants : le jeune fait « sa » *job*, mais n’allez surtout pas trop lui en demander. Il a peu de sens des responsabilités, n’étudie pas ou guère, puisque de toute façon il constate que sans se forcer, il parviendra souvent à passer le cap, alors...

Il n’a quasi aucune motivation. Il peut s’impliquer dans des activités, mais n’a pas le sens des responsabilités particulièrement développé. Il est très sensible au « signe de piastre », l’argent, ça, ça compte. Très sensible aussi au qu’en-dira-t-on. Ce que pensent les autres et ses pairs en particulier est de première importance.

Et surtout, les jeunes s’ennuient! Oui, les jeunes de 1980 ou de 1995 s’ennuient. Je me souviens que déjà en 1978, l’abbé Charles-Henri Dion, animateur en pastorale et aumônier de l’école, était allé en voir quelques-uns chez eux, pendant les vacances. Il m’est revenu consterné : ils se balançaient sur leurs chaises berçantes sur la galerie à ne rien faire, attendant la rentrée des classes... Nos jeunes s’ennuient!

En vrac je vous livre l’étudiant(e) moyen(ne), selon moi et à partir de trois points de vue : sa maîtrise du français, son caractère, sa place dans la société.

Maîtrise du français?

Je crois que le point d’interrogation est bien important, car je vous donnerai ici des contre-exemples, en orthographe, en vocabulaire et dans la syntaxe (la mise en place correcte des mots dans une phrase), glanés à même mes corrections. Je n’ai pas eu besoin de chercher longtemps, croyez-moi. Et je puis vous garantir que ces exemples éloquentes constituent ma pitance quotidienne. J’en vois des identiques, par centaines¹...

Écrire un petit poème à l’école?

Comment une fille qui mélange présent et passé simple et confond « c’est » avec « ses » peut-elle écrire un poème? Non, mais essaie, cher lecteur, de t’imaginer la gageure.

Les jeunes écrivent tellement mal qu’ils sont tout à fait incapables de communiquer la moindre émotion... et peut-être même d’avoir des émotions!

Voici quelques exemples d’orthographe débiliteuse, extraits des examens de fin d’année de secondaire 4 en mai et juin 98.

- « Parce que a toute les jour des problème de se gare qui arrive dans le monde. » Comprenne qui pourra!
- « Vic et Tad étais New Yorkaient. » Fallait y songer, hein?
- Autres exemples authentiques : « Elle est rempli de joi » (remplie de joie) – Être « envoilé » dans un couvent (envoyé, non ce n’est pas encore la prise de voile!) – « C’est le père qui décisse pour la fille » (qui décide) – « personne m’hérite de mourir » (ne mérite) – « trétentieux » (prétentieux) – « Une partit du bar de chocolat » (une partie de barre) – « Elle a torre » (tort) – « de se l’essait marcher sur les pieds » (laisser).

On voudrait en imaginer des plus terribles qu’on ne serait pas capable. En ce domaine, la réalité dépasse toute fiction! Mais ne pensez-vous pas que c’est peut-être plus l’oreille que le cerveau qui serait déficient?

Laissez-passer généralisé. Voici un extrait d’un examen de fin d’année en secondaire 4. Jusqu’ici l’étudiant a toujours réussi en français (voyons, mes chers collègues!). Il s’agit d’une lettre d’opinion adressée au ministre, par laquelle l’élève doit exprimer son opinion sur l’efficacité des lois et règlements en matière de cigarettes... Vous êtes prêts? Voici l’extrait... attention, il s’agit bien d’un examen où l’étudiant dispose de dictionnaire, grammaire et de tout ce qu’il veut... Allons-y!

Un autre règlement qui selon moi sert à rien, c’est l’interdiction de vente de cigarettes à des mineurs car je sais bien que les mineurs qu’y fument et qui ne sont pas capable de s’acheter des cigarettes, ils demandent à leurs parents ou a un ami d’aller leur en acheter, alors je ne vois pas ou est la différence car ils fument quand même et puis

¹ J’ai arrêté d’enseigner en juin 99. Le langage surabondamment utilisé par les jeunes pour communiquer aujourd’hui (en 2014) au son, par textos (style Ou é ta k7) était déjà en prémices un peu partout au Québec. Je ne cherche aucun lien, mais j’estime simplement que le terrain me semblait très propice à ce bouleversement futur du langage. Dieu seul sait jusqu’où cela ira. Mais il faut se faire une raison, puisqu’en définitive c’est toujours le public qui est le roi, comme au théâtre!

moi je ne fume pas et je sais bien que si je me déciderais à fumer que ça ne serait pas celà qu'y m'empêcherais.

Ouf! Etvoilà, tout cela en une seule phrase. Le drame dans ce cas d'espèce est la syntaxe complètement nécosée, mais aussi la ponctuation très approximative et les règles d'orthographe grammaticale. Ce cas n'est pas rare dans nos classes.

Le même individu écrivait encore sur sa feuille :

- « j'ai attendu parlé » (j'ai entendu parler)
- « qu'y » (qui, cinq fois – et deux fois bien écrit)
- « ont entends parler » (on entend parler)
- Confusion entre tu et vous, trois fois... et pour un ministre!
- « ils n'ont pu le droit » (ils n'ont plus le droit)
- interdiction d'en vendent » (interdiction d'en vendre)
- « tous l'argents » (tout l'argent)
- « quand mettant » (qu'en mettant)
- « mais meilleurs sentiments » (mes meilleurs sentiments)

Quand je vois cet étalage, j'en arrive à me dire que le vrai coupable n'est pas celui (ou celle) qu'on croit, mais ses parents, mais ses professeurs précédents, la société, la télévision qui lui servent journallement des tas de mauvais exemples semblables, et probablement surtout les autorités scolaires qui font tout pour faire passer des individus comme celui-là.

Nous voyons tellement ce genre de fautes que cela se banalise, il n'y a plus rien là. Et ce monsieur avait réussi jusqu'ici. Et, sans réussir son année, il a été promu en secondaire 5 et il a essayé de réussir ses examens de 4 à Noël. Il continuera à échouer, mais il pourrit le système. Moi, je veux bien, mais le Québec souffrira de ce laissez-passer généralisé.

Réflexions sur les résultats de nos élèves

Auparavant (il y a une ou deux générations), on disposait de beaucoup moins de possibilités de polycopie de feuilles. Les élèves avaient un manuel et un cahier d'exercices, mais ils écrivaient beaucoup plus qu'aujourd'hui dans un cahier de notes de cours et d'exercices, et les examens avaient plus de questions ouvertes à réflexion que maintenant : questions fermées avec choix de réponses. Idem pour les exercices : ils recopiaient des phrases, écrivaient plus. Maintenant, ils ont des phrases toutes faites où il n'y a qu'un mot à changer. Donc, les élèves écrivaient plus. Il y avait fatalement un peu moins de matière et la matière vue était fatalement mieux sue, plus connue, car elle avait eu le temps d'être assimilée par l'exercice d'écriture. Pensons aux 150 feuilles d'exercices sur la grammaire que mes collègues ont rédigées pour le secondaire 4... bien que les exercices Grevisse proposassent la même chose.

Courrier inter-bancs

Voici, copiée telle qu'écrite, une demi-feuille 8,5 x 11 que j'ai interceptée en classe de secondaire 4 (15-16 ans, lors de ma dernière année à l'école, donc en 1999, alors que deux élèves se l'envoyaient et se la renvoyaient comme un véritable courrier aller-retour, après y avoir ajouté chaque fois deux ou trois lignes pour alimenter le dialogue. Ça fait passer le temps. D'après les deux écritures, la première est manifestement celle d'une fille (F) qui a une assez bonne orthographe (?), a prêté des notes de math à l'autre correspondant, se méfie de ses projectiles et utilise des abréviations (« tjrs » pour toujours, « en tk » pour *en té cas*, signifiant « en tout cas ». Quoi qu'on en pense, je trouve ce dialogue, et même le procédé, assez intelligents. La seconde écriture est celle d'un garçon (G) dont l'orthographe laisse plus qu'à désirer, et qui aurait lancé en classe quelques projectiles tels qu'une gomme à effacer coupée en petits cubes (ça ne fait pas de bruit et c'était d'un usage courant dans certaines classes).

Quand le dialogue écrit commence, il doit déjà y avoir eu quelques lancers de gomme en direction de la fille qui « habite » sans doute à plusieurs bureaux de distance – ils ne sont probablement pas voisins. Elle a essayé de lui dire quelque chose oralement et il n'aura pas compris. Alors, elle lui fait signe qu'elle va lui écrire ce qu'elle veut lui dire, elle coupe en deux dans le sens de la longueur une feuille de papier et elle commence le dialogue écrit que voici, où les deux écritures, composées d'ailleurs avec des encres et des crayons de couleurs très différentes, facilitent la lecture. On écrit deux ou trois lignes, on plie le papier, on demande au voisin de faire circuler jusqu'au destinataire, puis on attend la réponse et retour à l'expéditeur, et le jeu recommence.

F) J'ai dit que j'en ai Marrrrrrre... Non, je disais juste que t'étais gossant avec tes cochoneries; j'ai trop peur d'en avoir un dans la face!

G) N'est pas peur mon enfant, je te protégerai de tes ennuie. (Jo ke) Je te vise même pas OK.

F) Oui, mais y en a qui passe pas mal proche de ma tête. En tk, c pa grave Pis les notes, tu crois tu que ça pourra t'aider? En tk je l'espère.

G) Oui, ca va m'aider, mais mon problème c'est de trouver les equations dans un problème écrit.

F) Ouin OK, j'essaierai de t'aider à faire ça. Pis j'te dis que moi tant que j'ai pas ce que je veux je lâche pas fais que je te laisserai pas tranquille

G) Grrrr, tant mieux (Joke) E.. [ici un nom de gars] est une fille. et supceptile comme une fille il va se changer 5 min avant le cour d'educ et il veut avoir toujours raison.

F) Suseptible tu dis, je m'excuse mais je suis une fille pis je suis loin d'être comme lui. En tk, j'ai tjrs dit qu'il n'avait pas l'air très masculin s'te gars là!

G) Check tantôt tu frustrait car je lançais des objets. Preuve de ta spcxceptibilité. AH, AH.

F) Ben non, c'était juste un petit peu tanant mais je ne suis pas en maudit après toi pour autant. Tandis que lui, il aurait frustré et il t'aurait dit ça bêtement

G) Ouin, je vais te croire. Pascal est chanceux en criss. Il s'en va jusque à cause qu'il dort

F) C très full intéressant c’que tu me dis-là! Humm... lâche pas. Hee! franchement t pas ben ben gêner tu lances des effaces à Julie... Pis en plus tu la manques

Et ici l’échange scriptural a été interrompu par le professeur qui a récolté le billet qui se promenait de main en main...

Correction d’un texte et usage du dictionnaire

Voici quelques réponses atroces données par des élèves qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Remarquez que l’usage du dictionnaire est autorisé par le Ministère pour son examen de compréhension d’un texte écrit. Dans cet examen maison, je devais bien utiliser les mêmes moyens et accepter l’usage du dico. Il y avait dans ce texte, concernant la peinture d’un oncle, le passage suivant : « Dans le portrait, l’oncle Jean, très habilement rendu [...] » J’avais demandé ce que signifiait exactement le mot « rendu » dans ce contexte. La bonne réponse : très habilement exprimé par le peintre, ou dont les traits, le dessin ou l’expression sont habiles, charmants, agréables. J’ai même accepté bien fait ou bien peint, simplement. Enfin une réponse semblable. Voici maintenant quelques réponses d’élèves reçues à l’examen :

- Il avait eu le temps de se rendre au tableau.
- Il savait où était la fenêtre.
- Qui a facilement réussi.
- Qui s’est déplacé de façon très discrète.
- Bien habillé
- Exténué. Si vous ne comprenez pas, allez voir le dictionnaire qui vous explique que rendu peut signifier fatigué, exténué... Et voilà où nous conduit le laxisme actuel qui autorise le pauvre élève martyr à avoir un dictionnaire pour l’aider à se sortir des pièges machiavéliques que lui tend forcément son professeur féroce. Je traduis l’esprit des autorités administratives qui prévoient cette autorisation du dictionnaire.

Devant de telles inepties, il m’arrive de me faire un petit plaisir. Pour décompresser... Ainsi, une fois où quelqu’un avait écrit « cette oncle » (et ils sont nombreux à avoir fait ce type d’erreur), j’ai écrit en remarque : « Alors, cet oncle était une tante? ». Mais là, je suis certain que l’étudiant n’a pas saisi l’humour, la finesse, la subtilité de ma remarque, puisque hélas, personne ne sait parmi mes étudiants qu’une tante, c’est un homosexuel en argot, un homme efféminé. Donc, ma remarque est tombée à l’eau, mais qui sait, un jour peut-être...

Analphabète

... ou « âne-alpha-bête » : pas de syntaxe et peu de vocabulaire parce que pas de lecture, et pas de lecture parce que paresseux! Tout se tient. C’est d’une logique implacable.

- Le titre est insultant, mais qu’on lise ces quelques cas :
- Une fille en quatrième secondaire (15 ans), en quatre lignes : « Dans La forêt, Audrey et moi se promenait dans Les sentier nous croitions un peu partout je d’en crus pas mes yeux quand j’ai

traversé Le sapin, il y avait beaucoup de chanterelle ou girolle S’était magnifique. On était épagnouïs des C’est beauté »

Un petit (?) commentaire : pas de ponctuation, sauf deux virgules et un point. Abus de majuscules. Un mot incompréhensible : nous croitions. Un problème d’audition? : « je d’en crus » et « épagnouïs des »... Il faut ajouter que c’était un petit travail à faire en cinq lignes et qu’il fallait parler des champignons, girolles ou chanterelles, je venais d’en parler!

- En secondaire 4 (15 ans) : « j’ennais » pour « jamais ».
- Toujours en quatrième secondaire : un bon élève qui a lu des centaines de livres (et ça, c’est vrai) a abandonné la lecture de *Notre-Dame de Paris* après 200 pages car... cela l’ennuyait et il ne comprenait pas la moitié des mots [sic]!!!
- Une autre fille de 15, 16 ans me demande si Vladislav Tretiak (un joueur de hockey) est mort, afin de pouvoir le prendre comme sujet d’un exposé oral. C’était une condition pour les sportifs, il fallait qu’ils soient décédés, afin d’empêcher le trop grand nombre de demandes sur des joueurs peu intéressants et qu’on retrouve dans toutes les revues sportives. Je lui réponds : « Regarde dans le livre », car elle avait un livre sur lui en main. Elle me répond : 200 pages, pas question! Elle ne voulait pas tenter de savoir par le livre si Tretiak était décédé : le livre était trop long à feuilleter.
- Un garçon de la même classe lit un livre et vient me trouver en me demandant : « Il naquit, qu’est-ce que ça veut dire? » Ils ont le dictionnaire à côté d’eux, mais « naquit » n’y est pas...

L’orthographe (encore)

Enfin une preuve que les élèves sont de plus en plus pourris en orthographe (car beaucoup de sommités administratives et universitaires niaient le phénomène de la carence orthographique en expliquant que non, avant il y avait beaucoup moins d’élèves, donc on n’avait que les meilleurs, les autres travaillaient, etc.).

Voici d’après l’émission *Enjeux* de Radio-Canada, le 8 octobre 1997, les résultats d’une comparaison entre trois fois la même dictée faite à des élèves du même âge à 36 ans d’intervalle.

- En 1961, une dictée de 117 mots est donnée à plus de 400 élèves de 7^e année (12, 13 ans). La moyenne obtenue est de 1,5 fautes par élève.
- En 1982, la même dictée (c’est ça qui est important) est donnée à plus de 300 élèves de première secondaire (12, 13 ans), donc le même âge puisqu’on a supprimé la septième année pour aller directement au secondaire après la sixième. Résultat : 16 fautes par élève, en moyenne!
- En 1997, la même dictée est reprise une troisième fois auprès de plus de 300 élèves de première secondaire. Résultat : 18 fautes par élève!

Et voilà, CQFD! Et qu’on ne vienne pas excuser ces chers chérubins d’aujourd’hui en prétextant que la dictée étant plus vieille, les élèves avaient moins rencontré ce « vieux » vocabulaire... ou qu’on avait des élèves plus sélectionnés... Non, pas au primaire! Et qu’on ne dise pas non plus que la méthode de correction actuelle est plus sévère, cela ferait rire n’importe quelle statue dans les jardins du

Parlement. Voyons donc. Ne nous voilons pas la face. Acceptons cette honte et de grâce faisons quelque chose pour y remédier...

Car c’est cela en fait qui vicie tout le système. Pour ne pas remédier à cette situation, on nie la situation en disant que ce n’est pas vrai, qu’il n’y a pas de problème et que nos élèves d’aujourd’hui écrivent aussi bien, sinon mieux que nos anciens élèves. Ce sont les directeurs et les fonctionnaires du ministère, très attachés à l’étiquette, qui prétendaient cela, alors que tous les profs dénonçaient la situation! Mais on les empêchait d’y remédier en utilisant des procédés radicaux, la manière forte : il n’y aura plus de sanction (cela ne se fait plus) et finis les bulletins minables (cela ne se fait plus non plus, alors on « souffle » les notes, etc.).

Syntaxe et obscurantisme

« Le chien est un être vivant sans les émotions de l’être humain. »

Voilà une phrase assez banale lue par les élèves dans un examen (cette phrase a été lue, ils avaient donc le texte écrit devant eux). Une élève vient me demander s’il n’y aurait pas une faute : « N’a-t-on pas oublié un « qui »? me dit-elle. Le chien est un être vivant qui « sent » les émotions de l’être humain. » Alors, je la regarde et sans rien lui expliquer, je répète, interrogatif : « Qui sent? » Et, devant mon air narquois, elle retourne à sa place en me disant : « Oh! non, on aurait dit : qui ressent »...

Que se passait-il dans son cerveau? Mystère...

Orthographe et syntaxe... tout se mêle en une confusion cauchemardesque

Suite du passionnant feuilleton

- « faire attention à ce quond fait » (examen octobre 97, secondaire 4)
- « nous r’aconter » (ibidem)
- « Pis si j’aurais la chance » (octobre 98)
- « acquause de l’alcool » (sic, mais non daté)

Vous avez dit Proust?

Voici deux extraits de rédaction française en quatrième secondaire, où l’on voit que les étudiants font des phrases qui n’en finissent plus. Mais ce n’est pas Proust, hélas! Copie intégrale, donc avec les fautes...

- « Elle s’expliqua en disant qu’elle avait beaucoup de problème avec sa famille et ça, depuis très longtemps mais que jamais elle aurait voulu le faire paraître mais là, les problèmes sont devenues très grave et c’est malheureusement la seul solution qu’elle avait trouvée à son problème, le suicide... »
- « C’était par une belle journée de printemps que les deux frères Pouliot, Daniel et Tommy qui sont des frères jumeaux de 16 ans et ils avaient tous les deux le teint foncé et les yeux de personnes gènes, se promenaient près de la rivière, pour se rendre chez eux parceque les cours étaient terminer, quand ils ont vu une silhouette tomber du pont... »

Au secours! Toute la syntaxe fout le camp, elle s’effondre comme un jeu de cartes. Non, ce n’est pas Proust.

Son caractère

J’entends par ce sous-titre-là non pas les diverses facettes des adolescents et adolescentes face à leurs amis, leur famille, leurs habitudes, leur façon d’appréhender la vie. Savoir s’ils sont doux et affables ou plutôt colériques, boute-en-train ou endormis ne sera pas l’objet de ma réflexion ici. Mais essayer de cerner leurs réactions face à la matière, leur comportement comme étudiants appartenant à telle classe, leur attitude face à l’étude et aux travaux scolaires, leurs dispositions, leur volonté (ou leur absence de volonté) pour apprendre et améliorer leurs performances relatives à la compréhension et à l’expression de leur langue maternelle. Je pense aussi à leur attitude en classe.

Manque d’autonomie

Je crois qu’une des principales qualités qui manquent au jeune, à l’étudiant des années 70 à 95, c’est l’autonomie. Il n’est plus capable de se débrouiller seul, d’assumer seul un travail scolaire ou ses études, de se responsabiliser. Je me suis assez bien occupé du scoutisme de 68 à 80 ici à La Pocatière, et j’ai constaté la démission des jeunes dans les mouvements de jeunesse, en ce qui concerne les postes de responsabilités. Ils craignent les tâches d’animation. Un autre exemple me revient : on propose à un (ou à une) jeune une rédaction sur le thème de la ponctualité. On lui donne un modèle. Eh bien, il va recopier ou utiliser servilement le modèle proposé, sans être capable d’en découvrir un autre.

Ainsi, je demande de réfléchir sur la nécessité de respecter un horaire et je propose comme modèles de réflexion un étudiant, un soldat ou un voyageur. Eh bien, plus de neuf fois sur dix, les rédactions me reviendront avec ces mêmes modèles. Pas un n’aura pensé à me parler de la ménagère et de sa famille, ou de l’employé et du travail au bureau, ou d’un restaurateur, ou d’un chef de train. Et si, en modèle, je parle de groupe, de famille... ces mêmes mots reviendront, mais personne ne parlera de société, d’ensemble, d’organisation, d’usine ou de l’armée. C’est désolant! Et si je ne propose aucun modèle, alors là ce sont les affres de l’insécurité, de l’incompréhension (« J’ai pas compris ce qu’il fallait faire »), de l’échec (« C’est impossible à faire, monsieur »)...

Peu de motivation

Un autre grand sujet problématique est l’absence de motivation. Parfois, moi-même j’en arrive à me demander pourquoi dois-je me fatiguer à faire travailler des élèves qui ne veulent pas travailler? Les paresseux qui repoussent leurs livres pour poser leur tête déjà trop chargée sur le bureau, ceux qui préfèrent rire et bavarder avec le voisin, ceux qui prennent un temps fou pour démarrer et qui, en trente minutes, ne font pas le quart du commencement du tiers d’un travail normal! Question de méthode, il y a des jeunes qui ne s’inquiètent que lorsqu’ils n’ont plus le temps, quand le temps de préparation est largement passé, que demain arrive l’examen et qu’ils ont dilapidé leur temps. Pour tous ces étudiants... pourquoi donc me tuer à les aider, leur répéter que le temps presse et ne pas les laisser s’enfoncer? Mais qu’on ne vienne pas (ni eux, ni leurs parents, ni la direction) me faire des

reproches sur leurs mauvais résultats. Ils n’ont pas voulu... Est-ce à moi d’en payer le prix et de me faire du mauvais sang? Ce serait tellement plus simple si on (direction, parents, État) arrêta de s’en faire pour eux! Ils ne s’en font pas, eux! Pour eux la vie est belle, et bien agréable... pourquoi donc dois-je m’en faire, moi? C’est aussi, vu en d’autres mots, ce qu’on reconnaît comme le problème de l’enfant-roi. Pourquoi s’en faire, alors que tout le monde se tracasse pour vous?

Arrêtons ce cirque

Voici un texte que j’ai écrit et qui fut publié par *Le Soleil* dans la section Opinion du lecteur, le 26 avril 1991. Je l’avais écrit car j’étais outré de ce xième changement de programme proposé comme remède à une faiblesse généralisée de nos jeunes en français. Cela me faisait penser à un emplâtre sur une jambe de bois, mais je ferais mieux de dire une étiquette sur une jambe gangrenée.

ARRÊTONS CE CIRQUE

Réforme très belle, très travaillée, mais absolument inutile...

Arrêtons ce cirque...

L’élève, en français, peut être comparé à un apprenti conducteur.

Or, nous constatons que l’apprenti conducteur conduit de plus en plus mal. Et que faisons-nous, pour corriger ses lacunes?

Nous améliorons la voiture, nous la perfectionnons.

C’est ça, la réforme du programme, c’est le perfectionnement de la voiture. Mais tant que notre apprenti n’aura pas envie de conduire, on n’améliorera rien...

C’est tellement plus facile de changer le moteur plutôt que de changer les esprits et la société. Et puis, on se donne bonne conscience : on travaille pour l’amélioration du français. Cela me fait penser à ce type qui cherche un objet perdu en dessous du réverbère, non pas parce que c’est là qu’il l’a perdu, mais parce qu’il y a de la lumière; c’est tellement plus facile de chercher là. C’est ce que nous faisons (ou plutôt, c’est ce qu’on nous demande de faire) : corriger au mauvais endroit!

Ce qu’il faudrait corriger, c’est la motivation de l’élève, sa volonté (ou sa détermination, ou son courage, sa manière d’étudier aussi) et l’instrument importe beaucoup moins. Comme la voiture.

Donnez-moi des élèves motivés, avec n’importe quel programme de français, et j’obtiendrai de bons résultats. Avec des élèves non motivés, je n’aurai jamais de bons résultats, quel que soit le programme (quel que en deux mots)!

Alors, à quoi ça sert? – Arrêtons de nous leurrer... C’est qu’on finirait par y croire, que c’est le programme qui ne convient pas. On pourrait même se désespérer et on risquerait de décourager inutilement les professeurs encore vaillants.

Ce qui compte, ce n’est pas nous, les profs, ni le programme, mais l’étudiant et la société qui l’encourage à la paresse et au manque d’étude, en le faisant réussir coûte que coûte (même si tu ne veux pas réussir, tu réussiras). Tant que le ministère et ses sbires de tout acabit « garrocheront » les points aux étudiants et feront de la pondération... et des modifications de résultats pour faire réussir 80 % de la masse étudiante, à quoi sert tout ce tralala? Je vous le demande!

La consultation sur la refonte des programmes de français est une « royale » perte de temps (que d’argent cela engloutit)! Je serais d’accord de participer à cette refonte, et de perdre beaucoup de temps, si j’avais le moindre espoir que cela serve à quelque chose. Mais je n’y crois plus. Cela ne sert à rien, et je crois de mon devoir d’arrêter ce cirque.

On ne peut faire boire un âne qui n’a vraiment pas soif!

André Bonsang, La Pocatière

Ode au français

J’ai depuis trois ou quatre ans affiché dans ma classe la fameuse *Ode au français*, sous forme de lettre à Yves, que Richard Bernier notre DG avait fait imprimer en affiche d’un mètre de haut. Eh bien, parmi mes élèves (une centaine ou cent vingt par an), qui l’a lue, cette lettre, que tous peuvent voir à côté de la porte d’entrée et de sortie? Ils passent à moins d’un mètre de l’affiche pour entrer et sortir de la classe, à tous mes cours. Je demandais qui l’avait lu. Je vous réponds peut-être trois ou quatre par an. Dernièrement, une élève me dit, étonnée : « C’est vous, monsieur, qui avez écrit ça? De quoi ça parle? » Je lui demande : « Tu ne l’as pas lu? » Elle répond non. Je lui dis : « Lis-le. », réponse : « Oh! non, ça ne m’intéresse pas! », sans savoir ce que c’est. Ça, c’est typique du jeune, aujourd’hui. Aucun intérêt pour ce genre de chose. Ils ne savent pas ce que c’est, mais se doutent du contenu. Il me semble que si pendant un an, je devais passer à côté d’un texte écrit par celui qui est mon prof, j’aurais le goût d’aller voir, la curiosité de savoir un peu le genre de choses qu’il a bien pu écrire. Aujourd’hui, c’est le néant de la curiosité intellectuelle, le vide de l’intérêt artistique. Si j’avais ne fût-ce qu’une dizaine d’élèves, sur quatre ou cinq cents, qui ont lu ce texte, j’en serais fier. En fait, à mon souvenir, trois ou quatre, en trois ans, m’en ont parlé et ont trouvé cela très bien. Cette année : aucun!

Le cercle vicieux

Les rédactions des élèves sont de plus en plus alourdies de fautes et embrouillées de non-sens, donc elles découragent le correcteur et allongent indûment sa tâche de correction par des remarques nécessaires, des propositions, des interrogations pour soutenir l’étudiant lors de sa correction. Car je fais toujours des retours, c’est indispensable. Donc, le prof est bien obligé d’en faire rédiger un peu moins! Donc, les élèves s’exercent moins, se corrigent moins, s’améliorent moins et sont encore plus mauvais. Un vrai cercle vicieux! Vicieux, mais alors vicieux dans toute l’horreur du terme! C’est d’ailleurs pour combler un peu ce manque manifeste d’écriture que j’ai introduit, dès 1975 ou 1980, le « cahier-journal » dans lequel chaque élève doit écrire quatre ou cinq lignes au début de chaque

cours sur un sujet proposé ou un sujet libre, mais avec une consigne à respecter, par exemple : utiliser deux verbes au passé simple, ou introduire les homonymes ses, c’est et sait dans le texte. Ces cahiers étaient supervisés et corrigés en partie tous les deux mois.

Paresse intellectuelle

Voici, peut-être avec le manque de motivation, la source de bien des ennuis scolaires aujourd’hui.

Dans la définition du mot scarlatine¹, selon un certain dictionnaire, se trouve le mot « érythème »

Préparant un examen oral, une élève de secondaire 4 vient me trouver avec ce dictionnaire ouvert au mot scarlatine et me montre ce mot « érythémateuse » qu’elle ne comprend manifestement pas. Et je la comprends de ne pas comprendre. Voulant la guider dans sa recherche, mais ne pas lui donner une réponse toute cuite et peut-être mal cuite (comprenais-je moi-même ce mot dans son sens entier?), je lui dis : « Tu as le dictionnaire, va voir le mot ». Elle me répond : « Ben oui, mais je vous le demande » (sous-entendu, avec vous ça ira plus vite, j’ai déjà fait tout un travail pour trouver scarlatine)! Je reprends : « Va voir, je ne suis pas sûr du mot. » Elle prend son dictionnaire et va le reporter dans l’armoire. Je m’étonne et lui demande ce qu’elle fait. Elle me répond qu’elle n’a pas envie d’aller voir : « Ça m’tente pas! » Alors, je lui dis pour la piquer, la provoquer et voir sa réaction : « Mais je pourrais te le demander à l’examen! »

Que croyez-vous qu’elle fit? Reprendre son dictionnaire en soupirant bien fort? Nenni, ami lecteur, tu n’y es pas. Elle a laissé là le précieux dictionnaire (précieux, tu veux rire, cher André?) et s’est empressée d’aller répéter à ses amies la menace que je venais de proférer à son égard, me prenant certainement pour le pire des méchants, le plus sadique des professeurs maudits.... Voilà la jeunesse!

Trois symptômes d’un état d’esprit chez les jeunes en 1997

C’est nous, les adultes, qui sourions. Les jeunes ne sourient guère. Avez-vous déjà vu un mannequin qui défile en présentant sa robe, son jeans ou son chapeau? Sourit-elle?

Comme dans la mode, le noir est apprécié, les têtes de mort, le suicide, la violence sont quotidiens... Les jeunes sont :

- 1) arrogants et présomptueux. Ils sont très bons, voyons donc! Et il ne faut surtout pas leur faire de reproche.
- 2) fatigués, peu enclins au travail, même paresseux! Mais ils détestent qu’on le leur dise, cela les insulte!
- 3) terrrrrriblement susceptibles (oui, j’ai voulu dire plus que très susceptibles) : ils sont même orgueilleux. Ils n’acceptent pas les reproches, même justifiés. Pour eux, un reproche n’est jamais acceptable : on ne peut pas reprocher quelque chose à un jeune, ce serait l’insulter et ils sont très sensibles à cet égard. Les reproches qu’on pourrait leur faire ne sont certainement pas fondés, pensent-ils, puisqu’il n’est pas possible qu’on leur fasse des reproches! Ils préfèrent être punis,

¹ Scarlatine : maladie infectieuse avec fièvre et éruption érythémateuse.

même très sévèrement, pourvu qu’ils ne baissent pas les bras devant leurs collègues étudiants. Ils répondent jusqu’à être arrogants, plutôt que de s’incliner devant un prof. Ils veulent toujours avoir le dernier mot, dans le sens premier du terme : être le dernier à parler, même quand on leur ordonne de se taire. Peu importe le respect dû à l’obéissance et au maître : ils ne se tairont pas!

Oui, nos élèves préfèrent être bien punis par un prof ou la direction plutôt que de laisser croire à leurs camarades qu’ils se sont inclinés devant une autorité. C’est de l’orgueil! Mais pour eux, c’est de la solidarité, de l’esprit de corps, l’esprit de groupe! Il ne faut pas fléchir devant l’autorité. Pour eux, ce n’est pas de l’orgueil, c’est une révolte d’accord, mais commandée par la nécessité de la solidarité entre les élèves.

Les jeunes et l’étude

En général les jeunes réussissent mieux dans les matières où on leur donne du travail, des devoirs, des exercices à faire plutôt que de l’étude (compréhension et mémorisation). Par exemple, une interrogation sur du vocabulaire vu en classe et qu’il fallait revoir et étudier donne de très mauvais résultats. Mais une fiche de lecture faite chez lui à titre de devoir, c’est en général meilleur.

Une triste habitude donnée par les profs, mes collègues, est de permettre aux étudiants de revoir leurs notes durant un quart d’heure d’étude en classe avant un examen. Cette habitude a un double résultat pernicieux. Mauvais, parce que cela réduit d’autant la durée d’un examen, mais cela n’est pas grave. Mauvais parce que les élèves croient erronément et très volontiers que ce temps doit suffire pour connaître sa matière et qu’il n’y a donc pas lieu d’étudier plus longtemps, ni surtout aucun besoin d’étudier à un autre moment, la veille au soir chez soi, par exemple. Douce folie...

Manque d’enthousiasme

Manque d’énergie devant le travail et l’étude. Je pensais volontiers, sans le dire (!) : autant d’énergie qu’un caramel mou ou qu’un macaroni sauce tomate!

C’est l’esprit de la défaite qui leur coupe tous leurs moyens. Au fond, c’est pitoyable. Quel défaitisme! « À quoi, ça sert ça, Monsieur? – Je ne comprends rien. Il n’y a rien à comprendre!! »

Mais je les comprends de ne pas comprendre, avec leur peu d’enthousiasme, leur manque de motivation, leur démission...

Manque de lien logique

Lors d’un exposé sur Jules César, sujet d’exposé librement choisi par lui, un élève nous dit en classe : « Avant, le calendrier avait 355 jours, César en a ajouté 10 pour faire 365. » Cela n’explique pas le 365, mais notre étudiant croit qu’il a brillamment expliqué cet ajout de dix jours. Pourquoi n’en a-t-il pas ajouté 45 ou supprimé 55, tant qu’à y être? Pour le lecteur qui serait un peu lent à comprendre, il aurait dû brièvement expliquer que les savants romains s’étaient rendu compte qu’il y avait un décalage entre leur année de 355 jours et une année solaire pendant laquelle la Terre fait un tour complet autour du soleil.

Et cette autre remarque du même orateur : « Sa mère fut opérée à sa naissance, d'où le nom de césarienne. » Le moins qu'on puisse dire est que cette remarque est un peu courte et manque un peu d'explication. On n'est absolument pas sûr que l'élève qui fait l'exposé ait bien compris lui-même ce qu'il a lu. C'est très souvent comme cela, hélas.

Remarquons, en passant, que l'histoire des « 355 jours + dix jours rajoutés pour arriver à 365 » me fait penser à une autre explication du même genre à propos de la température en Fahrenheit, explication emberlificotée et très peu logique qu'Yves et moi avons reçue à la salle des profs au collège, lors de notre première année au Québec. En effet, à Yves Colpaert qui leur demandait comment Fahrenheit avait choisi son échelle, les profs nous répondaient : « C'est simple, l'alcool gèle à 0° Fahrenheit, et à 32° Fahrenheit, c'est l'eau qui gèle. » Nous, les ignorants venus d'Europe, on ne comprenait pas très bien. Celsius a établi deux graduations 0° (l'eau gèle) et 100° (l'eau bout). D'accord, c'est logique. Mais comment Fahrenheit pouvait-il avoir choisi 32°? Cela n'avait guère de sens. Et pourtant, même les profs de physique ne pouvaient pas nous répondre. Ils se référaient manifestement à Celsius qui établit son thermomètre centigrade plus tard que Fahrenheit. Pourquoi pas 50 ou 100? Cela restait une énigme que nous dûmes démêler par nous-mêmes. En réalité, le savant allemand a pris un mélange de chlorure d'ammonium et d'eau (température la plus basse obtenue en labo à cette époque) et la température du sang de cheval pour un élément stable plus chaud. Il marqua son thermomètre à 0° pour le premier niveau et à 96° pour le second échelon, parce qu'il trouvait plus commode de permettre les divisions par 8 et par 12. C'est un point de vue. Mais cela ne peut absolument pas faire référence à Celsius, le Suédois qui inventa son thermomètre centigrade 30 ans plus tard. Pas très logique, tout ça. Eh bien ce genre d'explication aussi ridicule nous fut donné en 1968-1969. Oui, déjà... et par un prof de physique! Mes élèves avaient donc de qui tenir.

Je les plains

Pitié! Je plains sincèrement les jeunes d'aujourd'hui parce qu'ils manquent :

- de culture, du sens de l'histoire
- d'idéal. Ils sont très dépourvus. Je ne dis pas que c'est de leur faute, loin de moi cette idée. Les responsables de cette situation seraient sans doute plus à chercher du côté de la famille, de l'école, de la télévision souvent bêtifiante...
- de moyens
- de méthode
- de vocabulaire
- de politesse
- de courage pour étudier, travailler
- de volonté de réussir...

Ils n'ont aucun désir profond d'arriver à une réussite, mais ils ont la croyance naïve qu'ils y arriveront de toute façon, sans se forcer, parce que d'autres se forceront pour eux! Ce sont des enfants gâtés, qu'en argot local on appelle des « bébés lala » et qu'en d'autres endroits on appelle les enfants-rois.

Ils ont (façon de dire) beaucoup de manques. Cela n'est pas pour les aider dans la vie. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais quand la volonté n'y est pas...

Changements de climat dans les relations prof-élève

En vingt, vingt-cinq, et même trente ans dans l'enseignement au Québec, j'ai connu deux profonds changements :

- 1) Les élèves étudient et travaillent de moins en moins (motivation).
- 2) Les élèves sont de plus en plus indisciplinés, impolis, irrespectueux, voire impudents et arrogants.

Ces deux facettes sont-elles liées? Je le crois.

J'eus préféré voir des directions contraires évidemment, et écrire « de plus en plus » dans ma première affirmation et « de moins en moins » dans la seconde. Mais, ce n'est hélas pas le cas!

D'où vient ce deuxième point, en particulier? Beaucoup de causes possibles :

- Les parents démissionnent de plus en plus vite. Et la famille éclate et donc décroche de plus en plus...
- Climat de violence à la TV et partout, notamment dans les grandes cités. Pensons aussi au cinéma. Et n'oublions pas la presse à sensation qui fait écho et amplifie souvent ce type d'information.
- Laisser-aller, liberté... « Ne touche pas à mon pote ». Société trop permissive.
- On ne peut plus publier les résultats, ni les listes d'élèves avec numéros de téléphone, par respect de la personne, de son anonymat et de l'intimité, mais tous nos comptes de banque et notre vie la plus intime sont quasi publics, avec des caméras partout. Un respect trop étriqué des fameux droits des jeunes à ne pas être classés, à ne pas voir leurs résultats affichés, à ne pas être punis, à ne pas être touchés par la moindre offense...
- Récompenser toujours, punir jamais! On donne des points pour quelqu'un qui ne fait pas de fautes, mais on n'en retire pas à celui qui en fait... C'est une mentalité avec laquelle je suis très mal à l'aise, car ce n'est pas sur ces bases de laisser-aller – devrais-je dire de lâcheté – que j'ai été éduqué, et parce que je crois qu'il faut sanctionner quand cela ne va pas. Aujourd'hui la société est trop permissive : tout est permis, il n'y a plus de faute, plus de péché... IL N'Y A PLUS D'ÉCHEC! Et où est-ce que cette permissivité débouche? Sur les sectes, la peur du futur, l'ésotérisme, la paresse, le suicide pour ceux qui ont de la difficulté à s'accepter.
- Violence verbale sans retenue, irrespect.

Ces deux dernières années (1997-1999), je dois toujours avoir avec moi du papier blanc pour éventuellement transcrire les réponses impertinentes, les répliques impolies, les remarques méchantes, les propos arrogants de certains étudiants, comme preuves, pour aller me plaindre auprès du directeur et en donner copie au titulaire... Autant de papiers qui finiront sur les tablettes de l'oubli dans la lourdeur

administrative! Cela arrive de plus en plus que certains étudiants que je garde après la classe pour leur faire une remarque, pour un petit entretien poli ou pour toute explication d'ordre disciplinaire me tiennent des propos désobligeants, car ils n'acceptent plus qu'on leur fasse la moindre remarque : c'est comme si on les écorchait. Ils me parlent avec colère et ressentiment, et j'en viens de plus en plus à penser que ce n'est pas à moi qu'ils parlent ainsi, mais à quelqu'un qui les écoute et qui représente l'autorité qu'ils exècrent (parents, directeur ou autre prof).

D'où vient tout ce climat? Je ne vois guère de problème chez mes confrères, bien que... oui, bien que certains soient dans un très grave état de stress...

Suis-je pire qu'avant? Je crains que mes collègues soient devenus des « j'accepte tout et je ne suis pas sévère ». À ce moment-là, évidemment, eux, ils n'ont plus de problème de discipline. Mais bibi? Si je maintiens mes exigences, je me heurte à autant de murs que j'ai d'élèves.

Entendons-nous : je ne veux pas être sévère pour être sévère. Non, simplement être strict. Et surtout, je ne lâche pas quand j'ai dit ou exigé quelque chose. Et cela, ça fait mal aux élèves qui ignorent bien souvent ce qu'est le travail à la maison, l'écoute intelligente en classe! Alors plutôt que de se faire mal, l'élève préfère faire mal au prof et l'emmerder jusqu'à ce qu'il cède. Mais cela peut aller loin si le prof ne veut pas céder.

C'en est venu que ce n'est plus l'élève qui craint de rentrer en classe, lorsqu'il n'est pas en règle, mais le prof qui craint encore de devoir affronter des élèves problématiques, qui eux n'ont pas du tout l'impression de poser un problème, ni d'être un problème.

Il y a trente, quarante, cinquante ans, ceux qui étudiaient étaient beaucoup moins nombreux, mais ils étaient motivés. Aujourd'hui rares sont les motivés, mais la société des bien pensants veut que tout le monde réussisse et souhaite que tout le monde étudie. **Faut-il vraiment que tous réussissent? Oui, mais pas nécessairement aux études!** Tous ne sont pas faits pour les études! Pourquoi tout le monde doit-il entrer dans le même moule? On se fait mal pour faire réussir tout le monde. Quand il y a une brebis qui refuse de marcher, faut-il vraiment toujours jouer les bons pasteurs et les bons samaritains? Faut-il que tout le monde soit motivé? Je ne crois pas. Arrêtons de nous faire mal pour un qui refuse. C'est utopique! Il ne faut pas vouloir être plus catholique que le pape.

Caractéristiques des jeunes de la fin du vingtième siècle

- Propreté, soin dans les cahiers?! Atroce chez 90% des garçons et 50% des filles.
- Marques de reconnaissance, de remerciement? Aucune. Mais est-ce de leur faute? On ne leur a pas appris, comme à nous, qu'il était de bon ton de remercier un prof, un metteur en scène par un petit cadeau plus symbolique qu'autre chose. Je m'estime encore très heureux, en tant que metteur en scène, d'avoir reçu une fois sur deux pendant trente ans un cadeau à la fin de l'année.

Il m'apparaît que l'absence de marque de reconnaissance et l'absence de propreté sont des symptômes d'égoïsme évident : tout leur est dû...

- Absence de communication des jeunes avec leurs parents. Pendant la semaine, beaucoup de jeunes enfants sont appelés les enfants-clés. En effet, les deux parents travaillent et sont absents durant les heures où ils devraient être présents, alors on passe la clé de la maison autour du cou de son jeune, pour ne pas qu'il la perde. Et en fin de semaine, ce sont les ados qui travaillent et gagnent un maigre salaire... Donc absents de la maison. Le travail rémunéré est l'ennemi de l'étude!
- Concubinage à l'essai... et si mariage, divorce! Mais ont-ils songé que l'essai est une insulte à un amour vrai et total et un déni de confiance? Dire : « Je t'aime, mais si jamais je ne t'aimais pas assez, on se séparerait »... où cela conduit-il? À l'insécurité et à l'absence de responsabilité. Là aussi, on est dans l'égoïsme le plus total. Ici je pense à une chanson qu'on a énormément entendue, *L'été indien* de Joe Dassin. La musique et certaines descriptions sont captivantes, mais as-tu, cher Anagnosophile, bien écouté toutes les paroles? « Et on s'aimera encore lorsque l'amour sera mort... »
- Manque d'intérêt ou paresse devant l'effort? Ou les deux? Jugez à partir de deux exemples. Mes jeunes devaient mémoriser par cœur (mot à mot) un petit texte en vers. Eh bien plusieurs fois, il m'apparut qu'ils ne comprenaient pas ce qu'ils disaient! Il est vrai que les mots étaient difficiles, mais ils auraient pu demander, chercher à comprendre pour bien exprimer leur texte : flèche gothique, rêves extatiques, assis sur leurs bâts. Les mots, extraits de *L'isolement* de Lamartine, de *La mort des pauvres* de Baudelaire et d'un troisième poème, sont littéraires, mais pas impossibles à comprendre... Un autre exemple. On demande à un jeune d'aider à mettre la table. Sa réponse est typique : « Tu peux la mettre, toi itou! » Et c'était vrai que l'adulte pouvait la mettre, mais la question n'était pas là. Il faut savoir que l'adulte était fatigué et que le jeune se reposait...

Alors ces situations, qui se répètent à longueur de jours et de semaines lorsqu'on côtoie la jeunesse, m'ont amené à découvrir une chaîne de causalités :

L'impolitesse conduit à l'irrespect, qui conduit à l'indiscipline, qui aboutit au manque de souci pour le travail, la non-motivation régénérée par la paresse. Ce n'est pas agréable à reconnaître, mais c'est vrai que le jeune est impoli : il parle au prof sans respect, il le tutoie, il est grossier sans le savoir. Et ces états d'âme sont dans un cercle vicieux, car si l'impolitesse aboutit à l'indiscipline, l'indiscipline à son tour a tendance à engendrer l'impolitesse. Tout se tient dans un cercle vicieux et maudit...

La société

Allons un peu plus loin que le jeune lui-même, voyons-le interagir avec ses amis, ses profs, la société. Et voyons aussi comment la société agit et se comporte à son égard.

Déculpabilisation

Je lis dans la revue *L'Actualité* du 1^{er} juin 1996 un article intitulé « Dis-moi qui tu hais, je te dirai qui tu es ». Cet article parle de l'idéologie du ressentiment qui, selon le professeur de littérature à l'université Mc Gill Marc Angenot, se répand de plus en plus. Il s'agit d'une attitude de groupe qui vient d'un constat d'échec personnel. Écoutez bien ce qui suit :

[...] on peut se dire : « J'échoue dans ce monde, donc j'ai tort ». Mais le ressentiment fait plutôt dire : « J'échoue, donc ce monde a tort! » [...] et cette idéologie à la mode légitimise mon attitude de frustration et condamne ceux qui réussissent [...]

Lisant cela, j'ai immédiatement fait le lien avec l'échec scolaire : c'est exactement le même processus de déculpabilisation. En classe, les élèves qui échouent pensent – et avec eux beaucoup de parents et de directeurs – que les échecs sont de la faute du système, des profs, de l'école... mais certainement pas de leur faute à eux, voyons donc!

Mieux encore : aujourd'hui, dans notre société, il ne peut plus y avoir d'échec. L'enfant ne peut pas échouer. On s'arrange pour qu'il passe toujours. On le cajole, on le plaint, on le choie, on le chérit. « Pour nos enfants, roulez plus lentement », « Pour nos enfants, merci »... et moi, je pense : d'accord, mais pas pour ma grand-mère? Rien pour ma petite femme? Et pour moi, non plus? Horreur à tout ce qui touche la pédophilie aujourd'hui – et avec raison –, mais pourquoi soudain aujourd'hui? Résultat des courses, comme dirait mon beau-frère, l'enfant, le jeune qui n'a pas appris à gérer un échec se suicide plus que jamais auparavant!

Respect du prof?

L'attitude du jeune face à ses professeurs est-elle teintée de respect? Ne serait-ce pas plutôt le tutoiement, les répliques extrêmement vives et rapides, l'impolitesse généralisée et donc l'irrespect? Jamais nos adolescents n'acceptent d'être mis en tort. Et le ton de leurs répliques est affreux. Dès qu'on leur fait une remarque, ils hurlent comme des cochons qu'on égorge pour se justifier. Et cela, même si leur justification n'a aucun sens! C'est assez étrange et cela tient plus de l'impolitesse que d'autre chose, mais à bien y penser, ils croient sans doute que plus tu cries, plus tu fais croire à la vérité de ton témoignage et à la force de tes convictions...

Ce 20 août 2001, à la TV de Suisse romande, en cette saison de la rentrée scolaire, l'annonceur a dit textuellement : « À Neuchâtel, les professeurs dénoncent l'irrespect croissant des élèves! » Et toc!

Peuple riche, enfants gâtés

Nous sommes une société riche. L'anorexie est une maladie de riches. Les petits contenants offerts au petit-déjeuner, pour la confiture, la gelée ou le beurre d'arachides : il y a toujours deux fois trop pour une tranche de pain. On gaspille. Je pense aussi aux galas – Griffes d'or, Gêmeaux, Artis, Grammy, César, Oscar, Félix et mille autres prix. Il s'agit là de manifestations qui sont les signes d'une société prospère où tout va bien. Il y a de plus en plus de récompenses qui sont donc de plus en plus dévalorisées. Nos jeunes ne connaissent pas la délicieuse période du désir : ils ont tout, tout de suite. « Je veux tout, tout de suite! », c'est le cri de l'enfant gâté-pourri et ça fait des chiffres molles. Attention, comprenons-nous bien, je ne fais pas référence ici à l'ambition démesurée d'un Napoléon ou d'un Victor Hugo, ou même d'un Salvador Dalí, qui eux alliaient un génie peu commun à un travail démesuré pour atteindre les limites de leurs ambitions. Eux, ils travaillaient pour obtenir ce qu'ils voulaient. Non, je parle de l'enfant gâté qui a déjà tout et veut encore plus! Aucun vrai effort pour obtenir, pour rejoindre ce qu'on désire.

Pensons aussi à l'amour. Tout va trop vite. On s'essaie, on ne s'attend plus. La mixité y est peut-être pour quelque chose. Le cinéma aussi, qui nous montre des milliers d'exemples de facilité. C'est dommage. Même les études ne préparent plus à un métier désiré, lentement espéré, mûri, mais à une technique vite apprise et aussi vite changée. Tout passe, tout lasse... Où est la fidélité? Époque de surconsommation, de *fastfood*, de court terme, hélas! Les jeunes ne s'engagent plus, ni dans le mariage, ni dans les mouvements comme le scoutisme où la responsabilité joue un grand rôle, ni dans des œuvres comme le théâtre où un grand rôle implique une responsabilité, ni dans les études, ni même dans la culture, les voyages, les loisirs... Voir aussi plus haut ce que j'ai dit sur le refus social de l'échec, donc l'incapacité de gérer un échec et donc le burn-out, la révolte, la violence et même le suicide...

Priorité au non-cours et à tout travail non scolaire!

Voilà une occupation importante et nécessaire! « Monsieur, je ne pourrai venir à la répétition parce que je dois emballer la marchandise aux caisses de Métro. – Madame, je ne viendrai pas au cours demain après-midi parce que j'ai un cours de conduite automobile. – Monsieur, je ne pourrai pas faire mon travail cette semaine parce que tous les jours à quatre heures, je dois aller livrer ceci, porter cela... » Ça, ça compte : nos jeunes sont pourris par l'argent et la société. Dommage.

Voici quatre exemples de l'intérêt grandissant de mes élèves de secondaire 5 pour tout ce qui leur permet de sortir du cours. Il s'agit de ma dernière classe de cinquième secondaire (finissants) en 97-98.

- Au début d'un cours, une étudiante membre du comité de l'album m'annonce qu'elle doit recevoir les inscriptions pour les albums des finissants de la part des autres élèves. Cela doit se faire durant le cours. Qui a décidé cela? Alors que je lui demande de se presser pour pouvoir suivre le cours, ou tout au moins de ne pas déranger les autres, elle me répond : « Arrête de m'énervier ».
- Pendant une journée, on m'a sorti des élèves de chacune de mes trois classes. Je les ai comptés : j'ai fait une liste de 30 élèves qui sont sortis du cours pour un sondage du CLSC, sans aucun avertissement au professeur. Tout cela sous l'égide de la direction!
- Un élève est absent du cours de français durant deux, trois, cinq, dix cours de suite parce qu'il est responsable de l'installation sonore à l'agora. « Alors, vous devez comprendre, Monsieur ». Durant la période d'une ou deux semaines qui précèdent les Secondaire en spectacle ou les Méritas, Denis n'est plus en classe.
- On vient juste de rentrer de la récréation. Une élève qui n'est pas encore assise me demande : « Monsieur, est-ce que je peux aller à la toilette? » Dans un cas pareil, fille ou garçon, je refusais toujours et cela ne provoquait aucune difficulté. Beaucoup de mes collègues argumentaient que pour une fille, il pouvait y avoir d'autres problèmes. Pour moi, je répondais non et la chose s'oubliait quasi instantanément. Je crois qu'il m'est arrivé une fois qu'une demoiselle, après dix ou quinze minutes, revienne à la charge et insiste, et cette fois-là elle sortait avec ma bénédiction.

En classe, ils détestent le soleil et veulent toujours fermer les rideaux, pendant l'hiver. Mais dès le printemps, c'est la tendance contraire et ils désirent ouvrir la fenêtre même s'il pleut! Vous me direz

que cette remarque n'a pas grand-chose à voir avec leur caractère. C'est possible, quoique... Et de toute façon, un petit courant d'air ou un rayon de soleil peuvent agrémenter l'atmosphère, non?

Rencontre des parents le 5 novembre 97

« Ma fille est très déçue de ses notes... » Généralement, à une telle remarque de la maman (ou du papa), je regardais le bulletin et répondais qu'en effet je la comprenais d'être déçue! Mais le parent voulait me signifier : déçue du professeur. J'avais bien deviné. Et elle ajoutait sans scrupule : « Et moi aussi, sa maman, je trouve que vous auriez pu lui donner plus. »

C'est un peu comme si un malade était déçu de son médecin et le tenait responsable de sa maladie. C'est vrai qu'il y a des médecins qui se trompent. C'est vrai qu'il y a des profs qui se trompent. Mais j'ai la folle audace de croire que ce n'est pas moi qui suis en tort quand certains de mes collègues distribuent des 90% à presque tous leurs élèves, ou quand mes chers collègues n'ont jamais lu Molière, ni Racine, ni Corneille, et encore moins Baudelaire ou Balzac...

En général, j'ai toujours estimé que la plupart des parents étaient très revendicateurs. Et j'ajouterais même que plus les parents démissionnent face à leurs rejetons, plus ils se plaignent du professeur, voire même de l'école tout entière.

Nivellement par le bas

Très souvent, mes élèves ou leurs parents – voire la direction, je l'ai déjà dit – comparent leurs résultats avec ceux des autres classes. Et, sauf cas assez rares où j'aurais manifestement des meilleures classes, en général la situation de mes élèves est assez défavorable. Tant mieux pour mes collègues, me direz-vous. C'est vrai, mais mes élèves et leurs parents en souffrent. On sait que je suis exigeant (trop exigeant) et on me le fait savoir. Et on me demande par en dessous si je ne pourrais pas revoir les notes, les remonter. Je suis souvent l'objet de pressions en ce sens.

« Comment ça se fait que l'autre classe a eu une demi-heure de plus pour faire tel examen? » Cela donne un climat malsain. On est très sensible à ce point de vue pour niveler par le bas. On donne plus de temps pour un examen, on confère moins de points à une question plus difficile, on supprime les questions difficiles, etc. Tout cela conforte les élèves dans leurs dispositions : ne pas étudier et réussir quand même!

Jamais on ne modifie dans le sens contraire. Jamais des élèves ne me diront : « Monsieur, soyez donc un peu plus sévère, nous on en veut plus : plus d'études, plus de travail. » Et pourtant, nous avons parfois cette attitude de saine émulation, lorsque nous étions jeunes. De notre temps, on se disputait presque pour être dans le groupe le plus fort, duquel on exige plus de travail.

Aujourd'hui, le fait d'être un bon élève est déshonorant, et avoir un bon résultat constitue une marque d'infamie! Comme si c'était un crime. Comme si le bon élève était marqué du signe infamant de l'étude, comme au dix-septième on appliquait sur l'épaule des condamnés la marque indélébile de la fleur de lys pour qu'on les reconnaisse et les conspuie à tout jamais...

Le bon grain

Permettez-moi de terminer ce sous-chapitre en vous indiquant et en me remémorant comme un baume parfumé les noms de mes meilleurs étudiants (plusieurs sont repris dans le chapitre 25 sur les amitiés). Voici donc les jolis fleurons (la plupart sont des jeunes filles en fleur, comme dirait Proust) qui se sont épanouis, tel un bouquet d'anthologie dans les parterres de ma culture. Décidément, « je sème à tout vent », comme dirait La... rousse, vous savez, cette belle créature qui paresse sur mon bureau et que je caresse tous les jours!

- Marie-Josée Tardif, très délurée et souriante, mature et expressive. Elle fit du théâtre et participa à des concours d'éloquence. Elle a voulu étudier en communications et je viens de la voir après dix ou douze ans, à la TV, comme annonceuse de nouvelles au canal RDI. Elle doit être dans l'Ouest canadien. Je l'ai encore revue sur l'écran de RFO (Ouest francophone). Depuis, elle est à Montréal au canal Nouvelles.
- Janik Drapeau, étudiante très délurée, bonne actrice et soprano dans mes opérettes, devenue la femme d'un collègue, Raymond Picard. A enseigné au primaire.
- Isabelle Journault, Vénus dans *Corps atout*, fille de Georgette et Jean-Guy, deux membres du club Pyramide. Et de la même année, Marie-Claude Lévesque, pas pour ses résultats, mais elle était la maman charmante et toute jeune (à quinze ans) d'une petite fille, et a décidé de continuer ses études. Bravo! Sourire et convivialité. Elle joua madame la marquise de Montespan dans ma pièce *Corps atout*. Ces deux filles étaient de la même classe que Marie-Josée Tardif, et les trois restaient souvent à mon bureau durant la récré, simplement pour bavarder...
- Danielle Bouchard, la belle blonde devenue notaire et qui a gagné un concours de présentation personnelle (Miss Odyssée), alors que j'étais son *coach*, à Saint-Pascal. Elle a aussi fait du théâtre, comme la plupart de celles et de ceux dont je me souviens bien.
- Julie Pelletier. Elle n'a pas fait de théâtre, mais était supérieure en toutes les matières et en sports. Capitaine de son équipe de volley, elle a failli obtenir le prix de l'athlète par excellence de la province! Elle a eu 100 sur 100 en rédaction, année plus examen du Ministère (ses notes ont donc été rehaussées). Elle fut troisième en français au concours Mérici.
- Brigitte Bernier, qui fut l'excellente narratrice du *Grand jeu de la Passion*. Elle avait un sens inouï pour comprendre et rendre un texte, et une articulation hors pair. Comme en plus elle était jolie fille, cela ne gâchait rien. Très bonne élève en classe, elle deviendra contrôleuse aérienne dans l'Ouest canadien.
- Martine Thérberge que j'ai eue en secondaires 4 et 5, deux ans de suite, et un an après Brigitte Bernier, je crois. Elle participa au *Grand jeu de la Passion*. Martine se fit immédiatement remarquer en classe par ses réponses et ses remarques à bon escient : une vraie intelligence du cours, comme on en rêve. Un courant passait avec son prof. Je l'ai revue quelques fois après son secondaire, notamment au lac. Elle est devenue prof de français en secondaire 5 à Montréal, et a eu une petite fille avec un écrivain!

- Judith Douville, en secondaire 4 avant la poly (Sacré-Cœur), puis en secondaire 5 à la poly. Elle avait donc un an de plus que Franz. Très belle intelligence, très fine et gentille. Mais une santé très fragile la retint hors des cours pendant plusieurs semaines. Elle travaillera comme secrétaire à la Caisse populaire, puis on la verra au câble 10, puis deviendra la gérante responsable du Musée de la mémoire vivante à Saint-Jean-Port-Joli. Sa maman est aussi notre amie.
- Catherine Gauvreau, qui fut deuxième au concours Mérici. Et aussi sa jolie petite sœur, la blonde Geneviève.
- Isabelle, puis Marie-Andrée Deschênes.
- Les deux fils Gourdeau : Bernard, le grand ami d'Yves, et Pascal qui vint avec nous en France. Ils avaient beaucoup d'imagination en narration.
- Les deux Marie-Claude : Ducas et Drapeau, qui la même année ont joué dans *Complètement cons*.
- Sylvie Potvin (épouse Legros), Réjeanne Hudon et Lucie Laboissonnière, mes trois vieilles de *Mort fine et mort sûre*.
- Olivier Coenen et Didier Toussaint, excellents en classe et fils de grands amis.

Plus loin, il y a eu Denis Chapleau, puis Sylvie Dubé, les deux jumelles Caron, Mado Deschênes... Il faudrait revoir les albums de finissants et aussi les programmes de théâtre.

Pour leurs talents assez exceptionnels sur scène, j'aimerais vous en nommer cinq autres : Patrick Soucy, Maxime Pelletier (fils de Gilles), Mathieu Lippé (qui devint conteur professionnel), Sarah-Danielle Gagnon et Lysiane Tremblay qui a une voix d'or que l'Autriche a pu apprécier pendant plus de dix ans.

Je pourrais aussi ajouter les noms de quatre étudiantes qui se sont distinguées sur les ondes radio ou TV. Elles sont au moins parvenues à un haut niveau d'élocution : Hélène Fouquet au *Grand journal* de Quatre Saisons; Marie-Josée Tardif au réseau RDI pour l'ouest du pays, et il faut ajouter Cynthia Careau sur les ondes radio de CJMF à Québec. Elle est la fille de Gabrielle Roy-Careau, prof à la poly. Et Nancy Michaud, au canal 10 de La Pocatière. Nancy deviendra attachée de presse de notre député-ministre Claude Béchard, et connaîtra une fin tragique, jeune maman de deux petits enfants.

Et enfin comme deux petites cerises sur le *sundae*, deux étudiantes d'exception, l'une en écriture française et l'autre en lecture. Ici, il s'agissait vraiment d'un don exceptionnel. Non, le mot n'est pas trop fort. Elles n'étaient pas des élèves pour cumuler les points, pas nécessairement actives en classe, mais un talent! La première est une certaine Isabel Thibault-Harrisson, qui cette année 1995-96 en secondaire 4, lit couramment tout Sartre, tout Baudelaire, Nietzsche, Rimbaud... et tous les grands philosophes, poètes et romanciers. La semaine passée, c'était *L'Idiot* de Dostoïevsky. C'est assez incroyable! Elle adore et prétend très bien comprendre et n'avoir aucune difficulté... Très drôle. Cependant je dois dire qu'elle n'est pas nécessairement la meilleure en écriture. Comme quoi lire est une chose et écrire autre chose.

Quant à l'autre étudiante dont je me souviens bien, c'était en 1980 (?) et elle, c'était le contraire : c'est en écriture qu'elle était particulièrement douée. Mais quel style, brutal, alerte, vif, cinglant, féroce

et souvent ordurier! Beaucoup de ses réflexions dans son cahier-journal (le fameux cahier où tous mes élèves devaient écrire cinq lignes au début de chaque cours) traduisaient un mal-être, une révolte même. Une tournure et un vocabulaire assez riches, mais souvent utilisés au service d'une pensée qui criait de douleur et saignait. Je l'ai toujours exhortée à continuer à écrire, mais elle s'y est refusée. Cela lui faisait trop mal et pour elle, l'écriture était comme une catharsis, une libération d'un mal personnel auquel elle préférerait ne plus penser. Elle s'est juré que jamais elle n'écrit. Dommage pour les lettres québécoises! Elle est revenue travailler auprès des jeunes handicapés à la polyvalente. Je l'ai revue quelques fois, puis elle est retournée dans sa vie et son village, avec ses deux enfants. Elle est plus heureuse, me confia-t-elle. Elle s'appelle Josée Lemieux.

Une maman m'a dit : « Enfin, un professeur qui ose voir Racine et Corneille que j'ai adorés et que mes enfants ignorent... »

Une autre a insisté : « Vous savez, Monsieur Bonsang, au cégep on reconnaît immédiatement les élèves qui vous ont eu comme professeur »!

Cela met un petit baume au cœur...

Et voici pour terminer ce chapitre un article qu'un de mes anciens étudiants (de 77-78) fit parvenir en janvier 2015 au journal hebdomadaire *Le Placoteux*, en réponse à un article que j'avais écrit pour remercier la ville de ses bienfaits¹.

Ce sont quelques belles fleurs à mon endroit, aussi agréables qu'inattendues. Un parfum qui se respire lentement les yeux fermés. Rappelons-nous Charles Baudelaire :

*Lecteur, as-tu quelquefois respiré avec ivresse et lente gourmandise
[...]*

Le parfum

Merci Monsieur le professeur!

Monsieur Bonsang,

Votre article publié le 7 novembre 2014 dans le journal *Le Placoteux* m'a tellement touché que je ressens le besoin de vous témoigner à mon tour ma grande considération pour votre apport à cette ville et à ses citoyens, plus particulièrement vos anciens élèves dont je suis. Issu de la cohorte de 1978, où nous occupions des locaux dans l'ITA, je peux vous assurer que cette dernière année du secondaire fut la plus gratifiante en tout point, et majoritairement grâce à vous.

Vous avez débuté le cours en nous proposant un rêve, soit de faire l'étude critique d'un roman québécois (*La fille laide* d'Yves Thériault, édition L'Actuelle, Montréal 1971). Mais le rêve ne s'arrêtait pas là, car par la suite, nous devions éditer cette œuvre critique et la vendre afin de financer le tout et d'expédier une copie à son

¹ Voir à la fin du chapitre 21.

auteur. Nous avons donc, tous ensemble et à ma grande surprise, réalisé ce rêve; je conserve précieusement ma copie depuis 1978 et j'en suis très fier!

En somme, vous êtes de ces professeurs dont la passion, le dépassement et le savoir se transmettent à vos étudiants et, par ce fait, les rendent meilleurs, les font grandir, les rendent fiers, mieux outillés pour leurs futures carrières. Vous m'avez fait connaître et aimer la langue française et la poésie, et c'était un défi de taille à cette époque où le joual était omniprésent. Vos cours de français étaient intelligents, empreints de poésie et jamais vous n'avez eu à faire de discipline tellement on vous appréciait.

Donc, monsieur Bonsang, je vous retourne l'amour de cette ville mentionné dans votre article, en vous confirmant que vous lui avez bien rendu cet amour par votre grande carrière d'enseignant, mais surtout par la qualité de votre contribution.

Enfin, je me permets de vous référer à la chanson de Hugues Aufray qui décrit beaucoup mieux que moi les sentiments envers un professeur apprécié. En remplaçant l'adieu par un merci, Monsieur le professeur, on ne vous oubliera jamais. Merci, merci, monsieur André Bonsang!

Jacques Blanchet
La Pocatière

Mes cours

Le lecteur attentif, tel que je t'imagine, Anagnosophile en personne, trouvera sous cet intitulé diverses petites recettes, quelques solutions à des problèmes particuliers concernant mon enseignement, ma manière d'introduire une explication. Cela touche à la forme (grammaire, syntaxe, orthographe) et aux textes, aux auteurs, à la littérature...

Mon introduction au cours, chaque année

Chaque année lors de mon premier cours, outre les quelques explications relatives au matériel (livres et cahiers, devoirs) et à mes exigences (discipline, ordre, politesse, respect), j'abordais directement le but et le contenu de mes cours en leur parlant de la beauté et de la richesse de notre langue, de sa complexité et de sa renommée.

Je leur expliquais que du XVII^e siècle (Louis XIV, Versailles, Molière, Racine, La Fontaine) jusqu'à 1914, on peut dire que le français était la première langue dans le monde. Les cours royaux de Pologne, d'Autriche, de Russie utilisaient le français. Voltaire, Victor Hugo, Napoléon...

À l'ONU, notre langue est l'une des cinq langues officielles. Pour le CIO, le français, étant la langue du fondateur Pierre de Coubertin, est donc également l'une des deux langues officielles. Pour l'Église aussi (Paul VI aux Nations-Unies), et n'oublions pas que la France a toujours été dite la fille aînée de l'Église catholique. L'Union postale universelle (UPU) utilise encore le français comme seule langue officielle.

Hé! on est fier d'être francophone en constatant qu'à Atlanta en 96 ou à Sotchi en 2014, toutes les explications, tous les messages officiels ne se faisaient que dans deux langues, et d'abord en français. Merci au baron Pierre de Coubertin...

Je ne manquais pas de terminer mon cours en faisant une brève allusion à la très belle page extraite de la nouvelle *Le silence de la mer* de Vercors, où un officier allemand très cultivé qui occupe une maison bourgeoise française durant la guerre regarde la belle bibliothèque et explique à ses hôtes français la richesse de leur littérature. Et je leur lisais cet extrait :

Toute cette maison a une âme. Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère. « Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel, dit-il avec un rire léger et hochant la tête. Et je n'en suis qu'à la lettre H! Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres! » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps, il laissait échapper un imperceptible « Ha! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas. « Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantes. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France? Alors, qui surgit à l'instant? Molière? Racine? Hugo? Voltaire? Rabelais? ou quel autre? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord. » Il se retourna et dit gravement : « Mais pour la musique, alors c'est chez nous : Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, Mozart... quel nom vient le premier? » « Et nous nous sommes fait la guerre! » dit-il lentement en remuant la tête.

(LdP, pp 39-40)

Hein, que c'est une belle page! Les seuls noms proposés ci-dessus suffisent à entretenir la conversation jusqu'à la fin du cours, croyez-moi.

Écrire, écrire, écrire...

On connaît la formule : c'est en forgeant qu'on devient forgeron... C'est pourquoi j'ai toujours veillé à ce que mes étudiants écrivent beaucoup. Mais avec cent élèves en français, je ne pouvais pas faire faire une rédaction par semaine. Ils en ont fait le plus qu'il m'était possible de corriger : cinq ou six par trimestre. Je trouvais que c'était peu, mais cela faisait quand même 400 ou 500 corrections en trois mois. À raison de cinq à dix minutes en moyenne pour lire, corriger et questionner les deux pages de rédaction (narration ou dissertation), cela fait un sacré temps. C'était beaucoup (disons de 2500 à 5000 minutes, cela fait combien d'heures?). Alors, il a fallu que je diminue un peu, mais comme j'estimais que mes étudiants n'écrivaient pas assez, j'ai introduit pour mes vingt dernières années le fameux cahier-journal. Je me souviens même en avoir parlé à des congrès et plusieurs profs sont venus me trouver pour en savoir plus à cet égard. Et comme je suppose que vous êtes, vous aussi,

suspendus à mes lèvres pour en connaître un peu plus, je m'empresse de satisfaire votre saine et légitime curiosité, non sans me demander combien un simple clavier pouvait avoir de lèvres.

Or donc... Au début de chacun de mes cours (sauf lors des examens), un(e) étudiant(e) allait dans la grande armoire de la classe chercher la pile de cahiers-journaux du groupe et la distribuait immédiatement à tous les élèves. Chacun devait ouvrir son cahier, noter la date sous la dernière ligne tracée et indiquer la consigne. Puis il disposait de cinq, six ou sept minutes (c'est selon) pour écrire cinq lignes maximum sur le sujet qu'il voulait, en respectant la consigne et en écrivant le mieux possible. Puis, il tirait une ligne et refermait son cahier. Je commençais ensuite le cours et un(e) élève ramassait la pile et la remettait dans l'armoire. Vous vous demandez en quoi consistait la consigne. Ce pouvait être n'importe quoi : un texte sans la lettre E; parlez de Noël à la maison; utilisez deux verbes au passé simple et soulignez-les; faites un accord du PP avec avoir et un autre avec être et soulignez-les; utilisez les mots hirsute et hiéroglyphe dans vos cinq lignes; utilisez le plus possible de paires d'homonymes; que penser de la mode unisexe, etc.

Vous voyez que je mélangeais volontiers les consignes avec exigence quant à la forme (grammaire, vocabulaire) et celles demandant d'écrire sur un sujet précis. Le but de l'exercice était de les pousser à écrire et de forcer un peu leur imaginaire tout en faisant attention à la correction du texte. Je donnais les explications nécessaires avant (par exemple que signifient hirsute et hiéroglyphe). C'était le « jogging » du savoir écrire, les exercices quotidiens pour entretenir et améliorer sa capacité d'écriture.

Je ramassais tous les cahiers deux fois par trimestre et corrigeais trois ou quatre exercices (les mêmes pour tous).

Orthographe encore, oui

C'est le respect de soi. C'est une question d'honneur. Bien sûr, tout le monde peut faire une faute, mais laisser une faute, une seule, dans un faire-part officiel de naissance imprimé et l'envoyer aux amis et à la parenté... c'est inadmissible!

Je dis souvent aux élèves qu'on doit avoir du respect pour le vocabulaire (diversité et justesse des mots employés), l'orthographe (lexicale et grammaticale ou des accords), la syntaxe (composition juste de la phrase) et le style (manière d'écrire). Les quatre nous trahissent, comme nos amis ou nos chaussures trahissent notre personnalité. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. De même, on peut affirmer montre-moi comment tu écris, je te dirai qui tu es... et vive la graphologie! Je crois très fort à la graphologie. Mais il devrait y avoir aussi une orthographologie et une syntaxologie qui expriment les états d'âme de celui ou celle qui écrit « absepte » pour « accepte », ou « ta nièce préférait » pour « ta nièce préférée ». Difficile à croire, mais authentique. Corrigé en octobre 97!

Autre perle d'inculture parmi des centaines, parmi des milliers : « le phils » pour « le fils »... et celle-ci : « il main forment » pour « il m'informe ». Avouez qu'on voudrait les imaginer, on ne pourrait faire mieux. Ceux qui veulent voir quelques beaux exemples peuvent se reporter plus haut.

Remèdes de cheval

Quel remède apporter à cette situation catastrophique?

D'abord, rester calme et considérer qu'il est normal de faire des fautes, d'écrire au son, de ne pas savoir quelle question se poser pour faire les bons accords... Je ne dis pas que nous sommes dans la norme, dans la règle souhaitée, mais nous sommes dans la norme, dans la moyenne générale. Arrêtons de nous culpabiliser et de culpabiliser nos étudiants. Je dis toujours à tous mes étudiants qu'ils **doivent faire des fautes**. Comme un bébé apprend à marcher en tombant cent fois, mille fois et plus, eux aussi ils apprendront à écrire sans faute en faisant mille, dix mille fautes... C'est un peu comme s'ils avaient sur une liste un certain nombre prédéterminé de fautes à faire avant de bien écrire et que je leur dise d'en faire le plus possible, pour qu'il en reste de moins en moins sur leur liste. C'est un peu machiavélique, ce que j'avance ici, et mon raisonnement est très discutable, mais cette affirmation avait le don de les rassurer, de les amadouer et de les prendre dans mon jeu. Ils devenaient mûrs pour faire quelques dictées qui ne comptaient pas, à titre d'exercice.

En effet, vous comprenez bien que vouloir faire des dictées tant et plus, les noter et enregistrer ces points dans la somme des points trimestriels, ce n'était certainement pas rendre service aux malheureux élèves déjà faibles en orthographe. Alors, ma solution : la dictée expliquée!

Dictées guidées

Je suis partisan des dictées, mais pas des dictées tous les jours et à tout prix. Non.

La dictée qui ne fait que sanctionner une bonne ou une mauvaise orthographe de l'élève est assez inutile. En tout cas, une ou deux dictées de ce genre par année suffisent amplement. Mais si la dictée peut aider les cancren en orthographe en leur apprenant comment bien écrire, alors oui!

Je souhaite donc des dictées avec un niveau de langue moyen – pas du vocabulaire exceptionnel, rare ou littéraire (réserveons cela pour les concours de dictée entre les meilleurs, comme une sorte de tournoi). Il faudrait en outre que cette dictée ne soit pas trop longue, pour ne pas décourager l'élève que l'on cherche à aider – j'allais dire : soigner. Et enfin, je vois deux conditions essentielles. 1) Que le professeur qui fait la dictée pose lui-même à l'élève toutes les questions qu'il doit se poser pour faire les bons accords, pour qu'il réfléchisse aux mots et à leurs différents homonymes pour ne pas se tromper, pour qu'il voie bien le sens des mots et de la phrase. Bref, il faut faire prendre à l'étudiant la bonne habitude de se poser les bonnes questions lorsqu'il est seul à écrire. 2) Je corrige, oralement, je donne toutes les réponses possibles. L'élève m'écoute sans écrire, et je lui demande ensuite de relire sa dictée et de faire sur son texte toutes les bonnes corrections, jusqu'à ce qu'en principe il ne reste plus de faute. Voilà un exercice qui aide. C'est du jogging, de l'entraînement, et non un tournoi ou un examen pour punir.

Voici un exemple très simple : « Je demande à mon épouse si elle a vu nos deux filles dans le jardin. Elle me répond non, car elle travaillait dans la cuisine et ne peut les avoir vues. » En dictant et relisant ces deux petites phrases, je ne manquerai pas de demander à mes élèves :

- à mon épouse : Avec ou sans accent? Peut-on remplacer a par avait, alors c’est un verbe, sinon c’est la préposition. Lequel prend un accent, le verbe avoir : il a, ou la préposition : à midi, à table?
- si elle : Singulier ou pluriel? Voyez le verbe qui suit. Qui ce pronom remplace-t-il?
- a vu : Verbe au passé composé ou préposition? Est-ce que je pourrais dire avait vu? Et vu est participe passé avec quel auxiliaire? Y a-t-il un COD devant? Posez la bonne question : a vu qui ou quoi? Répondez. Quelle est la règle qui s’applique ici?
- filles : Singulier ou pluriel?
- Elle : Singulier ou pluriel? Ce pronom est mis à la place de qui?
- elle travaillait : Si c’est la mère qui travaillait, c’est singulier. Si ce sont les filles qui travaillaient, c’est pluriel. Comment le savoir? Voyez la phrase : elle travaillait et ne peut... Le second verbe relié par et indique que le verbe ici a le même sujet que le premier verbe. Or quand je dis ne peut, est-ce singulier ou pluriel?
- ne peut : Avec un X ou avec un T? Réfléchissez. Le sujet est-il à la 1^{re}, 2^e ou 3^e personne?
- vues : Participe passé avec quel auxiliaire? L’accord avec le sujet ou le COD placé devant?

Voilà, vous voyez que j’allais très loin dans mes explications, souvent inutiles pour les bons élèves, mais ils patientaient, sachant qu’on faisait cela pour en aider d’autres qui en avaient besoin. Un exercice comme celui-là, pour obtenir de bons résultats, doit se poursuivre pendant plusieurs années, mais il est garanti!

Grammaire

Nos élèves de secondaire quatre (15 et 16 ans) font un examen de grammaire à la fin de l’année, où l’on vérifie les notions vues durant l’année : sept verbes irréguliers, règles générales des participes passés, pluriel des noms composés, mots de couleur, noms propres, règles de quel que ou quelque, tout, même, nu, etc. Eh bien la moyenne obtenue par mes groupes en 1996 était de 75 sur 130 points, soit 58%! Ils font tellement de fautes, presque une sur deux réponses, et certains évidemment en font deux sur trois, que j’en arrive à me dire en corrigeant que les bonnes réponses ne sont pas mieux sues que les autres. C’est une question de chance : quand on doit choisir entre tout, toute, tous, toutes et touts, celui qui tombe juste connaît-il la règle qu’il applique? Idem pour l’accord des participes passés. Le sommet semble bien être les conjugaisons de certains verbes. Quelle catastrophe pour certains qui ont tout faux dans ce domaine. D’ailleurs, les élèves jouent souvent à *Ma petite vache a mal aux pattes*¹ pour trouver la bonne réponse, et ils se fient plus à leur instinct qu’à leur intelligence.

Il n’y a rien qui les mette plus en colère que l’obligation de justifier leurs réponses en indiquant quelle règle ils appliquent. Ainsi, lorsque nous sommes dans les participes passés, je leur demande lors des interrogations à l’intérieur des travaux d’étape de me donner le bon accord, mais aussi de spécifier laquelle des trois règles (avec avoir, avec être ou participe passé employé seul) s’applique

ici. Et s’il y a accord, de me dire avec quel mot ils font l’accord. Catastrophe! Là, ils échouent presque tous, disons facilement les trois quarts. Et cela est régulier, d’année en année. Qu’on vienne encore me dire que les élèves étudient! Ils se fient sur leur pif, oui!

Cette obligation de justifier leur réponse ne se fait que pour mes interrogations dites formatives, qui ne comptent pas ou presque pas, jamais pour un examen dit sommatif : mes collègues ne l’accepteraient pas!

Partir de la langue de l’élève...

Dans le nouveau programme de français, au début des années 80, la révolution était qu’il fallait enseigner à partir de la langue des jeunes. Quelle erreur! Quand on apprend à construire une maison ou à conduire une voiture, faut-il partir de celui qui n’a jamais vu une truelle et un niveau ou de celle qui ignore que le volant est à gauche et ce qu’est une vitesse? Voyons! Cela n’a aucun sens! On fait fi des modèles : toute la littérature valse à la flotte. Quelle aberration mentale! Faut-il quitter l’enseignement? J’ai préféré rester pour faire partie de l’opposition silencieuse. Et en classe, je ne me suis jamais privé de pousser fort à la charrette littéraire. Je me souvenais de nos *Modèles français*, ces bons auteurs dont on lisait les textes pour apprendre, discuter, s’inspirer. Et tout d’un coup, il fallait partir de la langue de la rue (fautive, orale, bancale), la langue des joueurs de hockey : « Alors, Yvan, tu as mis un beau but? – Ah! définitivement, Richard, à la ligne bleue, j’ai définitivement *shooté* pour essayer de *scorer*... », les mauvais exemples de la pub... cela me révoltait. Et j’ai toujours fait mon petit bonhomme de cours, à partir des bons auteurs, des vrais modèles.

Et personne n’a jamais osé me l’interdire. C’est comme pour la grammaire, en dépit des programmes qui interdisaient de faire de la grammaire systématique et des exercices de grammaire, comme ceux de Maurice Grevisse! C’était devenu soudain mal vu, voire prohibé. Mes collègues et moi en avons pourtant toujours fait!

Attention, tout n’était pas mauvais dans le nouveau programme de 81-82. Mais laissons un peu de place à la littérature et à la grammaire! Je suis resté pour me battre avec les idées, ne jamais accepter les idées toutes faites. Contester. Et même être, bien mal, le porte-étendard d’une vieille école, mais une école qui a eu de bons résultats et refuse de plier bagage sous la poussée du modernisme et du laisser-aller.

Combien d’articles ai-je écrits? Je pense entre autres au grand article, paru dans *Le Soleil* vers 1975. Et à un autre sur la grammaire, paru dans *Québec Français* vers 1980, où j’attaquais les nouvelles tentatives de grammaire et les nouvelles dénominations qui ne changent rien, mais déstabilisent les étudiants. Tout cela, toutes ces réformes, ce sont des vellétés d’universitaires en mal de thèses, qui prétendent qu’il faut changer... et on sait hélas où cela nous a conduits. Par exemple, l’analyse pyramidale (qui remplaçait la bonne vieille analyse grammaticale) n’est pas mauvaise, mais complique les choses pour l’étudiant et inquiète les profs de secondaire, car ils ont l’impression de manquer de savoir.

Donc, finis les modèles littéraires! Je pense (et l’ai déjà dit un peu plus haut,) à nos vieux *Modèles français*, collection des pères jésuites en six volumes... les élèves en avaient des beaux textes à lire,

¹ Il s’agit d’une comptine québécoise pour désigner une réponse. En Belgique on disait : Le Bon Dieu a dit que ce serait lui.

à analyser, à comprendre, à cultiver pour s’y enrichir. La mode serait plutôt aux articles de journaux, ou à la publicité, ou à tout ce qui passe à la TV : le bon et le pire! Les élèves ne lisent même pas les journaux... et au fond, ils ont foutre bien raison. Quand je vois les malheurs, les accidents, les guerres, le sang, les vilénies et la basse politiciaillerie que cela charrie, à longueur de pages et d’années : ils ont raison de tourner le dos à toutes ces horreurs. Oh! je sais que je suis excessif, il y a du bon aussi, du profitable dans les « bons » journaux. C’est vrai. Mais quel élève lit cela? Et la pub? Elle existe, d’accord et hélas. Mais faut-il en faire l’objet d’analyse linguistique, alors que justement le but des publicitaires est de vendre par n’importe quel moyen, et notamment en tordant la langue pour la faire crier, en la malmenant pour exprimer des onomatopées ou des sensations qui en général élèvent peu l’âme?

Et vive l’oral et que meurent les plans

Avez-vous déjà entendu l’élève moyen s’exprimer? C’est tout sauf du français. Là, je sens la colère me monter au nez, quand je pense que les directeurs ont pour seule mission de nous pousser à faire passer les étudiants, je dirais presque à n’importe quel prix. Et je te remonte les notes, et je normalise tes notes et nous haussons les moyennes... Depuis qu’on a introduit les questions dites objectives et à choix multiples qui font, hélas, trop souvent l’affaire des profs paresseux et peu conscients du mal qu’ils causent à leurs étudiants, car cela se corrige nettement plus vite, depuis ce temps (il y a plus de 25 ans), nos élèves apprennent de moins en moins à construire leurs phrases, à écrire, à dresser un plan, à structurer leur pensée...

Savez-vous que la majorité des élèves trouvent bien inutile de faire un plan? Et si on le rend obligatoire (parce qu’on y associe des points), alors et alors seulement ils en feront un, mais ils le feront après leur rédaction! Sic! Je vous jure que c’est vrai pour plusieurs étudiants qui se pensent au-dessus de cette minable corvée supplémentaire. Vous les voyez les architectes de demain qui construiront leurs maisons sans dresser de plans? Et vous pouvez toujours leur demander ce qu’ils pensent de l’architecte qui ferait son plan après avoir construit sa maison. Ils s’en contrefoutent et vous répondront que si l’architecte a construit sa maison avant, c’est bien la preuve qu’il n’avait pas besoin de plan. Ils ne voient pas que cette réponse est absurde et que la maison construite sans plan ne vaut rien. Ça ils ne le voient pas et vous diront : « Pourquoi serait-elle mal construite? ». En fait ils ne m’ont jamais répondu cela. Ils n’en sont pas capables. C’est moi, ici, qui réponds à leur place. Je sais que je suis sévère, très sévère. Et je n’en veux pas particulièrement à mes jeunes : ce n’est pas de leur faute. C’est la faute aux profs, qui tolèrent la calculatrice, qui tolèrent le laisser-aller généralisé. C’est la faute aux parents, bien sûr, dont les trois quarts ont démissionné et dont la moitié ne sont même plus les vraies moitiés de leurs conjoints. C’est la faute à Voltaire... (disait Gavroche en mourant)!

Où sont les repères littéraires?

Dans les programmes, vous chercheriez en vain une référence à l’histoire de la littérature française et québécoise. Rien, mais attention : on vous dira que tout est permis et même obligé. Oui, il y a le discours littéraire (poésie, conte, théâtre et roman, sans compter la nouvelle et le récit). C’est vrai

tout y est, mais aucune indication de nom d’auteur, aucune référence à une école, à un siècle... si bien que chaque prof est libre d’utiliser le ou les textes qu’il veut pour expliquer aux étudiants la syntaxe du discours littéraire visé. Ainsi, un prof pourra n’utiliser que du québécois (ce qui se fait... et pas toujours ceux dont la langue est belle) au détriment de grands auteurs français. J’en veux à cette absence systématique de modèles. On se confine dans la grammaire pour la grammaire ou dans la syntaxe du discours. Mais cela n’intéresse que les futurs linguistes. Quel étudiant moyen est intéressé à reconnaître les qualités d’un récepteur ou l’utilisation fautive qu’il fait des mots qui lui servent de relation dans son texte (ce qu’on appelle les marqueurs de relation)? Le contenu, la pensée, la vérité des arguments importent peu, pourvu qu’on ait des arguments qui soutiennent notre opinion. C’est beau, mais c’est une approche très théorique. Le cours de français n’aurait jamais dû quitter son support naturel : les beaux textes littéraires, ceux qui accrochent et permettent presque naturellement d’apprendre la langue en imitant des beaux modèles.

Un nouveau « Nouveau programme » sera mis en place en 96-97. Il prévoit le retour plus appuyé sur les valeurs traditionnelles de la littérature. Tiens, tiens? Notamment en obligeant la lecture de quatre romans par an, vus en classe. J’ai de la difficulté à me faire à l’idée qu’il faille obliger à lire... car toute chose obligée devient une corvée. Ne court-on pas le risque de voir les étudiants se dresser contre toute lecture? Enfin, dans ce nouveau nouveau programme, ils ont supprimé l’étude de la publicité en secondaire 4. Oui, vous avez bien lu : la pub était obligatoire en secondaire 4. J’ai toujours détesté cette forme d’approche pour maîtriser la langue!

Finie la note globale et subjective

Et la fameuse grille pour corriger les textes fit hélas son apparition dans les modèles ministériels. Sans elle, point de paradis pour le prof. Il ne faut pas tromper l’élève. Finie la note globale et subjective de la part du prof pour apprécier une rédaction. Idéalement cela se justifie, mais on arrive ainsi bien trop souvent à des résultats tout à fait trompeurs et erronés. Un élève aura 80 ou même 95 sur 100, alors que son texte est bourré de fautes et ne tient pas la route. Pourquoi? Mais simplement parce que l’élève a bien répondu aux consignes exigées, mais a écrit le reste en se foutant du tiers et du quart...

On ne fait donc plus confiance au prof? Il y a dix critères. Si tu les passes correctement, tu auras le maximum, même si ton texte est bourré de contradictions, d’erreurs de fond et d’un style cartilagineux ou oléagineux! Mais si un texte un peu fin, personnalisé, humoristique (pourquoi pas, c’est si rare) se présente avec des tournures, ma foi, originales et dignes d’envie : horreur à lui et haro sur le baudet, s’il n’est pas conforme à la grille vindicative et toute-puissante.

Voici un exemple un peu simplifié de ce que je vous avance. On demande à l’élève d’écrire en cinq ou six lignes le portrait d’un ami. Mais il doit pour cela répondre aux cinq critères que voici :

Premier critère : L’ensemble sera au passé.

Deuxième critère : Il faut au moins trois éléments de description physique.

Troisième critère : Il faut une introduction, un corps et une conclusion.

Quatrième critère : L'accord des verbes et des adjectifs qualificatifs sera correct.

Cinquième critère : La ponctuation sera respectée..

Les cinq critères de quatre points chacun seront évalués séparément selon le barème suivant :
TB = 4 pts; B = 3 pts; faible = 2 pts; très faible = 1 pt, nul = 0 pt.

Voici maintenant deux textes :

Texte A

Je l’avais appelé Chang, car il était Siamois. Une petite boule grise qui adore jouer sur mon bureau pendant que je tape mes textes sur l’ordinateur. Le bruit des touches du clavier le fait se redresser, curieux, prêt à bondir. Mais quand la souris noire se promène ou s’approche, il aurait plutôt tendance à s’enfuir.

Certes mon petit chat est éveillé, amusant même, mais il n’est pas très moderne il n’aime guère les souris électroniques.

Voici un texte joliment tourné, mais la ponctuation est très déficiente, le texte n’est pas au passé et il n’y a pas trois éléments de description physique. Résultat : 1 + 1 + 3 + 4 + 1 = 10 sur 20.

Texte B

Je voulais vous parler de mon ami Chang

Chang était un ami qui a été né en Chine, mais il était plus gros que la plus pars des ôtres Chinois. Je l’aimai parce que il était gros et aussi il étais un grant mangeur de rit. Il s’habilla toujours bien

Les gros savaient rire et c’était pour sa que j’aimai Tchang.

Selon les critères imposés, ce texte mériterait 18 ou 19 sur 20 (à part un accord de verbe, je ne vois pas d’autres lacunes, selon la grille).

Vous voyez la mascarade de ce système de la grille, contre laquelle je me suis toujours insurgé. Encore une fois, c’est un système qui permet de gratifier les tire-au-flanc de points non mérités, et ne reconnaît pas la vraie compétence!

Grandes réalisations

En tant que prof de français, j’ai fait faire par mes étudiants quelques belles réalisations :

1) Les trois bouquins faits en classe de secondaire 5, la même année 1969-70, sur une idée de Mendez. Il avait lu le compte rendu d’une expérience semblable faite par une collègue en France. Il trouva cela bien et me le proposa. Nous étions à l’ITA. En gros, il s’agissait de réaliser dans chaque classe un recueil contenant autant de travaux qu’il y a d’élèves. Ces travaux sont des aspects différents de critique sur une œuvre littéraire. Cela demandait lecture de l’œuvre, préparation de la table des matières par le prof, puis premier, deuxième, troisième brouillon de l’étudiant. Je rappelle que chaque étudiant faisait une étude différente. Par exemple, un premier étudiait les couleurs dans

Les Fleurs du mal, un autre la relation amoureuse chez Baudelaire, un troisième les correspon-
dances, etc. Moi j’ai fait étudier dans mes trois classes : Baudelaire (*Les Fleurs du mal*), Balzac (*Eugénie Grandet*) et Beaumarchais (*Le Barbier de Séville*). J’avais donc un roman, une pièce de théâtre et un recueil de poèmes. La même année, Christian a fait *La Cousine Bette* de Balzac, Nelligan, et *Le Misanthrope* de Molière. Hei! cela faisait à peu près 150 bouquins de 100 pages par classe, imprimés à la ronéo... Cela faisait des milliers de pages corrigées, revues, récrits, tapées, recorrigées, imprimées, triées, brochées... 150 x 6 x 100 = la bagatelle de 90 000 pages! On comprend que la Commission scolaire de Montmagny se soit inquiétée. Mais tout se passa bien. Ces six livres de critiques, où chaque élève avait un chapitre différent, sont encore en bibliothèque. Parfois on ne se rend pas bien compte des folies qu’on a pu oser entreprendre!

L’année suivante, Christian reprenait l’expérience avec une seule classe, sur *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac. Puis, en 1977-78, j’ai fait la même chose, sur *La fille laide* d’Yves Thériault.

2) Pendant que je fréquentais cette *Fille laide* avec ma classe du secondaire 5, il y a eu les deux pièces de théâtre écrites par mes deux bonnes classes du secondaire 4, lors de notre dernière année au Sacré-Cœur, sur un canevas que je leur avais donné et bien expliqué. On les a écrites en devoirs et jouées en classe : *La folle guerre de Troie* et *La folle Odyssée*, avec les personnages authentiques, je veux dire tirés d’Homère, mais écrits à la moderne. Par exemple, Achille criait : « Venez vous enrôler dans les forces armées grecques », alors qu’à cette époque l’armée canadienne faisait une publicité télévisée du même acabit. Ces deux pièces furent écrites en une dizaine de rédactions corrigées, retravaillées en commun puis adoptées scène par scène. Puis chaque élève a interprété un ou deux rôles dans une reconstitution dramatique sans décors, en classe. Mais elles furent des années plus tard retravaillées et publiées par mes soins (sur internet, avec mes autres pièces) et jouées à l’occasion par des troupes extérieures de France et du Québec.

3) Puis il y eut un concours en 1987, intitulé Opération 2007. Là, nous étions à la polyvalente. J’avais trois classes en secondaire 5, je les ai conviées à participer à ce concours provincial de rédaction d’un journal futuriste, situé en 2007. Chaque classe élabora son journal. Là aussi beaucoup de travail de correction, de photocopies... Eh bien avec une classe, nous avons obtenu le deuxième prix de journal et le premier prix à Myriam Gauthier pour le meilleur éditorial de toute la province! Nous sommes allés avec ses parents à Montréal recevoir nos prix... Au total, sur 28 écoles participantes, nous avons eu trois prix sur six! Le ministre Claude Ryan m’a fait parvenir une lettre me priant de transmettre ses félicitations à toutes mes classes.

4) Je devrais ici ajouter deux autres manifestations dont je suis assez fier : l’article sur l’état du français publié par le journal *Le Soleil* sur deux grandes pages, deux jours de suite, les 21 et 22 mars 1977. Cela m’a valu plusieurs lettres et deux émissions de télévision. Eh! oui, une première fois Radio-Canada est venu me filmer et puis m’interroger dans une de mes classes, la classe 03. C’était encore dans le bâtiment de l’ITA. Mes élèves aussi étaient fiers! Mais ceux des autres classes n’étaient pas contents : pourquoi pas eux? Je sais que je leur ai dit que c’était à cause de l’horaire de RC. Mais je ne sais plus si c’est moi ou Radio-Canada qui a choisi l’horaire, et donc cette classe 03. Il y avait

là notamment la grande Claire Ancil, et aussi Sylvie Dubé (la belle fille dans *Six personnages en quête d'auteur* que j'ai monté cette année-là), Gisèle Côté qui jouera aussi au théâtre, et une trentaine d'autres. Notre directeur de l'époque, le jeune Claude Langlais, fut aussi assez fier de ce texte d'un de ses profs.

Pour la seconde émission, c'est moi qui fus invité par Huguette Proulx, qui animait à cette époque la partie québécoise (de la ville de Québec) de la célèbre émission *Femme d'aujourd'hui*. Elle m'a interrogé pendant quinze minutes, sous les feux des projecteurs. Cela alla tout seul. Pas une reprise. À cette époque, on n'avait hélas pas de vidéo. Mais j'en ai conservé quelque part une copie audio sur cassette. Le texte qui servit de base à pareil déploiement est trop long pour être repris ici (il faisait deux grandes demi-pages du *Soleil* et s'appelait simplement « Le français à l'école ».

Le Soleil avait fait paraître l'article sur toute une page, en deux fois, avec un dessin à eux où l'on voyait un élève qui écrivait au tableau : « S'avoir sexe primé sait ce respecté », et deux titres : « Écrivez une phrase... une seule phrase correctement » pour le premier jour, et « Y a-t-il un remède miracle? » le lendemain. Le titre et le sous-titre barraient toute la largeur de la page. Les deux jours il y avait le même sous-titre : « Le français à l'école ».

5) Enfin, il y aurait à dire un mot de la médaille d'argent de l'ordre du Mérite scolaire qui me fut conférée par la Fédération des commissions scolaires. C'était d'autant plus agréable que ce fut inattendu, jamais demandé. Cela m'est tombé du ciel, à Matane où Nicole et moi nous étions déplacés pour la circonstance. Un excellent repas nous fut servi par la même occasion. Ah! oui, il faut dire que cette médaille n'avait jamais été décernée à un professeur. Eh oui, c'était le Mérite scolaire, mais pour grandes personnes, lisez pour les commissaires. C'était, et c'est toujours, une décoration que les commissaires se décernent entre eux – serais-je l'exception qui apaise leur conscience? Elle me fut décernée pour tout le travail accompli, spécialement en théâtre, avec le Cinq-Sec.

Cinq plus grands auteurs

Quand l'occasion se présente, je ne manque jamais de prendre dix à quinze minutes en classe, parfois une bonne demi-heure ou tout un cours de 75 minutes pour parler à mes élèves, une fois l'an, des cinq plus grands auteurs de la littérature du monde entier. Quand je leur dis que je suis hors de la matière d'examen et que les minutes qui vont suivre sont, à mes yeux, les plus importantes de tout mon cours de toute l'année, ils écoutent avec suffisamment d'attention pour leur parler un peu du plus grand Italien, Dante Alighieri et de *La Divine Comédie*, puis je leur parle de Cervantes l'Espagnol, et de son célèbre *Don Quichotte de la Manche*. Puis, c'est le tour du grand Bill : William Shakespeare, dont le chef-d'œuvre est sans doute *Hamlet*, mais il y a aussi *Roméo et Juliette*, et *Othello*, et *Macbeth*...

Dans l'ordre chronologique, je devrais m'ouvrir sur le XVII^e siècle français. Mais je leur parle d'abord de ce cher Goethe, romantique allemand, et de son célèbre docteur Faust dont je ne manque pas de leur raconter le mythe... Et cela les intéresse passionnément, cette histoire du vieux docteur, professeur de médecine, titré, adulé, couronné et adoré de ses étudiants et qui, à la fin de sa vie – il a bien quatre-vingts ans – est pris d'une question fondamentale : n'a-t-il pas raté sa vie? Car il n'a pas

connu l'amour dont tout le monde semble d'accord pour dire que c'est le meilleur moyen d'atteindre au bonheur... Et devant cette question cruciale, voilà Méphistophélès qui se révèle et lui offre le fameux marché : « Je te rends ta jeunesse et l'amour, mais à une petite condition : tu me signes ce parchemin, avec ton sang, tu me donnes ton âme... » Et le contrat est signé, et c'est Marguerite et le fameux *Air des bijoux*¹, puis l'inquiétude qui ronge Faust qui ne peut trouver le bonheur, puis l'intervention de Marguerite prête à se sacrifier pour son bel amour et la surenchère de Méphisto...

Et enfin, pour la France, qui est la plus riche en œuvres littéraires, c'est la profusion (voir les belles pages du *Silence de la mer* de Vercors citées plus haut, où un officier allemand s'extasie devant les auteurs français). Il y a les trois grands du siècle de Louis XIV : Corneille, Racine et Molière. Et s'il fallait n'en choisir qu'un, bien sûr, nous garderions Molière et *Le Misanthrope*. Ne dit-on pas la langue de Molière, comme on dit aussi la langue de Shakespeare, de Dante, de Goethe ou de Cervantes? Si j'ai le temps, je leur parle, un peu de Tolstoï et de Dostoïevski. Quand même. Mais j'avoue mon ignorance sur les littératures chinoises et indiennes (à part Han Suyin et Rabindranath Tagore)...

Puis je conclus en leur disant que selon moi, le plus grand c'est évidemment Shakespeare!

Différence entre arts rythmiques et arts plastiques

Quand vient le temps de parler d'un genre nouveau, le roman ou le théâtre ou la poésie, je ne dédaigne pas à l'occasion faire un petit détour et repartir de très haut : les activités humaines depuis que l'homme existe. Il y a, depuis l'homme de Cro-Magnon et même avant, des activités utiles, nécessaires à la survie de l'homme (chasse, pêche, agroéconomie, construction, vêtement, cuisine, transport, banque, éducation...) et d'autres plus gratuites, faites pour le plaisir. Parmi ces dernières, il y a essentiellement les activités sportives et d'autres plus culturelles, les arts... Et j'explique que les anciens Grecs avaient coutume de diviser les arts en six groupes classés en deux catégories. Les arts plastiques : architecture, sculpture et peinture, et les arts rythmiques : musique, danse et poésie (et toute littérature). Je leur montre la différence essentielle : les premiers s'adressent à l'œil et sont situés dans l'espace, et non dans le temps, tandis que les seconds sont pour l'oreille et ont un début et une fin dans le temps; par contre ils n'ont pas de lieu... Je continue en expliquant que la danse et le théâtre sont au fond des arts mixtes, car ils s'adressent à la fois à l'œil et à l'oreille, mais le rythme reste l'essentiel. Et puis, je leur parle du septième art, également mixte. On peut aussi, selon le temps dont on dispose – car, à l'occasion, il faut bien se rappeler qu'il y a un programme –, on peut donc, disais-je, mentionner le huitième art, la télévision (?) et surtout le neuvième art, la BD.

Et Homère comme dessert

Ensuite, nous pouvions enchaîner sur les différents genres littéraires. Quand j'avais le temps, je prenais deux ou trois cours pour leur parler de l'épopée qu'ils n'étudient jamais... et j'enchaînais avec Homère, *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Hei, là je les accrochais, car je racontais, en fait je jouais devant eux une bonne partie de la mythologie. Ils en bavaient, ils écoutaient... pas tous, mais huit ou neuf

¹ *Clîn d'œil à Hergé, via La Castafiore, et à Faust de Gounod. C'est curieux comme tout se tient!*

sur dix. Depuis que je travaille en collaboration avec des collègues, en 4 et en 5 (politique de la Commission scolaire : jamais laisser un prof seul sur son niveau...) depuis ce temps, je ne puis plus faire ces *ex cursus*. J'en aurais à dire et à redire sur cette politique qui tend à niveler par le bas, car sous prétexte de travail en équipe – ça va bien pour ceux qui aiment, mais les individualistes comme moi en souffrent – et sous prétexte de pertinence du programme contrôlée en réciprocité, on permet aux élèves de comparer... et cela se fait toujours au détriment de celui qui en demande ou en fait plus : la mémorisation de textes par cœur, les explications hors programme de l'épopée ou de la mythologie grecque, pourtant d'une telle importance pour apprendre à se bien connaître, tout cela m'était reproché, comme mon intransigeance dans les corrections. Je suis plus sévère que mes collègues. Cela me retombait sur la patate.

Et pourtant, ils adoraient, les élèves, et j'avais conscience que cela leur ouvrait des horizons... Même que Paul-André Boily, bien connu par toi Anagnosophile, ce cher collègue Paul-André donnait ses cours de catéchèse juste dans le local à côté du mien pendant quelques années. Et quand venait le temps de mon célèbre récit de la guerre de Troie, il disait à ses élèves : « Pendant les deux prochains cours qui se suivent, nous allons faire silence et écouter monsieur Bonsang qui parle ». Et tous ses élèves, médusés, écoutaient la belle histoire. Il faut dire qu'un simple panneau qu'on peut replier en accordéon séparait nos deux locaux et que j'ignorais totalement qu'un second auditoire s'était adjoint au mien. Il me le confia plus tard. Il a procédé ainsi deux ou trois ans de suite, m'a-t-il confié.

Donc, imagine, lecteur... Ferme les yeux et laisse-toi bercer, toi aussi, laisse-toi saisir par le rêve. Allons, retombe en enfance, viens sur les bancs de mon école, écoute... écoute :

Lorsque les Grecs, ces grands constructeurs, législateurs et philosophes, ces grands artistes aussi, craignaient ou rencontraient un phénomène inexplicable (le tonnerre, les moissons, l'amour...) ils lui donnaient un nom et un visage qu'ils invoquaient, c'était un dieu, une déesse. Et ils en ont conçu beaucoup dans leur mythologie. Des dizaines de dieux et déesses, et des héros mi-dieux, mi-hommes...

Les dieux grecs étaient comme des hommes, ils avaient leurs qualités, mais aussi leurs défauts... avec cependant un avantage très impressionnant sur les humains : eux, ils étaient immortels. Ils avaient aussi certains pouvoirs, c'est pour cela qu'ils avaient été inventés par les Grecs. Cela permettait d'expliquer l'inexplicable (le tonnerre et la foudre, les moissons, la beauté, l'amour, le feu). Or donc, voici qu'un jour eut lieu un mariage sur le mont Olympe, là où habitaient les dieux. C'étaient les noces de Thétis (une Néréïde, la future mère d'Achille) avec un homme, Pélée. Tous les dieux et déesses étaient invités, sauf une : Éris, déesse de la Discorde, car quand elle était invitée, c'était la pagaille. On comprend cela... donc on ne l'invite pas. Mais justement, le fait de ne pas l'inviter provoqua sa colère. On comprend cela aussi! Or donc, voilà les dieux et déesses occupés à danser à la petite soirée. Et une valse, et une petite java... Puis soudain : patafi! cling! clang! Un carreau de cassé... C'est la pomme de la discorde lancée par Éris. Sur cette pomme en or, elle a écrit : « Callistaï », ce qui signifie « pour la plus belle » (hé! heureusement que nos services de traduction fonctionnent parfaitement, sinon on n'aurait pas compris la suite). Voici trois belles mouquères qui s'avancent pour la prendre : « C'est pour moi ». Chacune de ces trois déesses était convaincue d'être la plus belle. Il y avait Héra, l'épouse de Zeus qui

était un peu comme Dieu le Père; il y avait Aphrodite, la déesse de l'amour; et il y avait Athéna, la fille de Zeus, celle qui est née toute en armure de la cuisse de son père et qui préside aux destinées de la ville d'Athènes. Imaginez! Aucun dieu raisonnable ne pouvait trancher le débat, surtout pas Zeus qui était le mari d'Héra, et le père d'Athéna et d'Aphrodite. Choisir une des trois, c'était fatalement se mettre à dos les deux autres. Aussi un dieu, Hermès (il jouait bien son rôle d'intermédiaire, de conciliateur, de « monsieur bons offices », c'est aussi le dieu du Commerce) suggéra-t-il de s'en remettre à un homme. On opta pour cette solution et l'on choisit comme arbitre celui qui devait fatalement s'y connaître en beauté, puisqu'il était reconnu comme le plus bel homme de la terre : le prince Pâris, prince de Troie. Même s'il était prince, avec ses 50 frères et ses 50 sœurs, ils n'avaient guère un grand royaume, et lui était berger sur le mont Ida.

Alors, voici Hermès qui conduit les trois déesses et remet la pomme d'or à Pâris en lui expliquant qu'il doit décider quelle déesse mérite la pomme. Chaque déesse y va de son petit boniment (il faut bien se faire valoir et vanter la marchandise), et lui promet quelque chose s'il la choisit, elle. Héra lui promet la royauté sur l'Asie, Athéna lui promet intelligence et victoire dans ses combats, et Aphrodite (que les Romains appellent Vénus) lui promet... la plus belle femme de la Terre. Et Pâris choisit... Aphrodite. Ah ouiche! Voici un jugement qui va être à l'origine de la guerre la plus terrible entre les Troyens et les Grecs...

Aphrodite tient sa promesse et donne à Pâris la plus belle femme du monde : c'était la belle Hélène. Mais Hélène était mariée avec un roi grec : le roi Ménélas.

Les camps se forment. Du côté troyen, nous aurons Aphrodite pour soutenir Pâris et de l'autre côté, dans le camp grec, nous aurons Héra et Athéna.

Ménélas est le petit frère du grand Agamemnon qui deviendra le chef des armées grecques. Pâris enlève Hélène. Si j'ai le temps, je raconte comment il s'est fait inviter, et comment Aphrodite a envoyé un message pour appeler Ménélas auprès de son vieux père mourant pour laisser le champ libre aux deux amoureux qui se sauvent à Troie en bateau! C'est ici le temps de montrer la carte que j'ai dessinée au tableau et où l'on voit la Grèce, Troie, mais aussi toute la Méditerranée. Vous allez voir pourquoi dans *L'Odyssée*.

Et c'est le début de la guerre de Troie. Car Hélène, femme de Ménélas était une Grecque. Ménélas, le cocu magnifique, va pleurer chez son grand frère, le roi Agamemnon, qui va rallier les autres rois grecs. Les armées se forment et c'est le moment de vous présenter les généraux grecs. Achille, roi des Myrmidons, trempé dans les eaux du Styx, pour le rendre invulnérable, par sa maman qui le tenait par le tendon (oui, il s'agit bien de Thétis la belle épouse du début... mais ne comptez pas les années, car en mythologie, les années sont très élastiques); son copain Patrocle, les deux frères Ajax (ça faisait rire les élèves qui s'imaginaient que ce nom avait été inventé par un fabricant de poudre à récurer), Ulysse, Castor et Pollux (c'est le temps de parler des Gémeaux, et des signes du zodiaque, et des constellations dans le ciel)... Les bateaux partent en guerre, avec leurs milliers de soldats. La guerre de Troie est imminente.

La ville de Troie est dirigée par le vieux Priam et sa femme Hécube qui ont eu 50 fils, dont l'aîné Hector époux d'Andromaque, et Pâris qui vient d'enlever Hélène, et 50 filles dont Cassandre et la petite

Polyxène... Cassandre est une prophétesse de malheur. Les catastrophes qu'elle prédit sont vraies mais jamais personne ne la croit.

Puis le siège de Troie commence et va durer dix ans. Et lorsqu'Homère raconte *L'Iliade*¹, nous sommes déjà à l'aube de la dixième année. Les troupes sont fatiguées. Les héros y sont allés de hauts faits. Et voici le courroux d'Achille avec le rapt des deux filles. Dans leurs razzias des environs pour prendre de la nourriture, les Grecs avaient rapporté Briséis pour Achille et Chriséis pour le roi Agamemnon. Mais cette dernière étant la fille d'un prêtre du dieu Apollon, celui-ci se plaignit à son dieu et Apollon n'était pas content contre les Grecs. Donc il fallut rendre Chriséis à son père et Agamemnon alla prendre Briséis au roi des Myrmidons, Achille. Celui-ci, furieux, décida de ne plus se battre et resta sous sa tente. Mais cela ne faisait pas l'affaire des Grecs. Puis il y aura la mort de Patrocle, copain d'Achille, qui avait pris sa cuirasse pour effrayer les Troyens mais s'était fait trucher par Hector. Puis la mort d'Hector avec les adieux à sa femme Andromaque et son petit Astyanax – Hector sera tué par Achille –, puis la mort d'Achille par Pâris le peureux, aidé d'Aphrodite. Pâris avait peur d'affronter Achille l'invincible, mais Aphrodite le rassura : « Je serai là pour t'aider ». Et effectivement, la flèche de Pâris arriva juste dans le talon d'Achille, sa seule partie faible. Vous vous demanderez sans doute comment cela était possible : dans le talon? Eh bien oui, parce que justement à ce moment-là, Achille faisait l'amour avec Polyxène... Alors on peut imaginer, non? Pendant qu'Achille tire son coup, Pâris tire sa flèche... Enfin quoi, vous voyez le tableau? Quand quelqu'un est occupé à... il nous montre facilement son talon, non?

Puis, il y aura le cheval de Troie imaginé par le rusé Ulysse. Un matin, les Troyens ne voient plus les bateaux grecs dans la rade, mais un énorme cheval sur la plage! Quelqu'un sur la plage (un traître) explique pourquoi le cheval est si grand : pour que les Troyens ne puissent le rentrer dans leurs murailles, auquel cas cette immense statue protégerait la ville et les Troyens, plutôt que le retour des bateaux grecs dans leur pays. Alors évidemment, les Troyens eux-mêmes vont introduire ce cheval à l'intérieur de leurs remparts. Vous connaissez la suite. C'était une ruse : la nuit, pendant que les Troyens chantent et boivent à la victoire, les Grecs qui se trouvaient dans le cheval descendent de leur gros canasson. Ils ouvrent les portes à leurs amis revenus avec leurs bateaux et commencent à incendier la ville. Ce fut terrible. Quel carnage! Tous les Troyens valides furent tués, les femmes faites prisonnières et seul le prince Énée parvint à s'enfuir avec son vieux père et deux ou trois amis. Plus tard, il abordera les côtes d'Italie et ses héritiers Romulus et Rémus fonderont la ville de Rome. Mais ça, c'est une autre histoire.

Les généraux grecs et leurs prisonniers sont rentrés dans leurs cités sauf un : le créateur du cheval, car la déesse Aphrodite restait bien fâchée. Comme Ulysse en grec se prononce Odusseus, l'histoire de son retour, qui prendra également dix ans, s'appelle *L'Odyssée*!

Je pourrais aussi prendre des pages et des pages pour vous raconter ce retour fabuleux en mille détails croustillants, mais je ne veux pas vous faire perdre indûment un temps précieux. Je vous renvoie donc à internet ou à la lecture de notre seconde pièce, écrite en classe en 77-78 et intitulée *La folle Odyssée*. Je me contenterai de vous mettre l'eau à la bouche en vous donnant les titres des principaux épisodes :

- Pénélope attend son mari à Ithaque et doit repousser les prétendants au trône d'Ulysse.
- Chez les Phéaciens et la belle Nausicaa, Ulysse raconte son histoire.
- Chez la nymphe Calypso.
- Au pays des Lotophages.
- Chez le Cyclope.
- Entre Charybde et Scylla.
- Au royaume des vents, chez Éole.
- Chez Circé la belle magicienne.
- Au chant des Sirènes.
- Les vaches du Soleil.
- Retour chez les Phéaciens.
- Ithaque enfin et le jugement avec l'arc.

Tout ce monde magique me revient à partir des souvenirs de mes études, d'Homère étudié en grec évidemment, mélangé à Virgile, à Racine, à Giraudoux... et à bien d'autres lectures, à des films et même à des séries télévisées, dont une franco-italienne parmi les plus belles téléseries que j'aie jamais vues à la télé, sortie en 68 et d'une durée de huit heures, réalisée par Franco Rossi avec Bekim Fehmiu (Ulysse), Irène Papas (Pénélope), Barbara Bach, Juliette Mayniel...

Rien ne m'obligeait à faire ce grand *ex cursus* avec carte dessinée au tableau, mais cela permettait quand même aux élèves de mieux situer ces noms antiques dont notre culture fourmille. C'était comme une bonne base.

Lecture, mais sans le frein du dictionnaire

Je déteste l'idée que la lecture soit une obligation, mais il faut se rendre à l'évidence, certains découvrent les romans et apprennent à aimer la lecture par la simple obligation qui leur est faite de lire. Je dis toujours à mes élèves qu'un roman, un poème, une pièce de théâtre, cela a toujours été écrit pour le plaisir du lecteur et non pour l'ennuyer. Ensuite je ne manque pas de leur dire que si le texte ne leur plaît pas, il y en a assez d'autres pour changer. Mais j'ajoute que ce n'est vraiment que rendus à un certain endroit du livre, que je situe approximativement vers la page 50, qu'ils commenceront à en apprécier tout le suc (idem pour un film). Alors, je leur demande de se trouver un espace d'une ou deux heures le dimanche après-midi, dans un bon fauteuil, les pieds sur la table, une petite cigarette au bec... pour partir dans leur livre. Et surtout qu'ils ne s'arrêtent pas car sinon, après trois pages ils n'auront rien enregistré et devront relire et s'ennuyer sur ces trois premières pages. C'est dans le même esprit que je leur *interdis* d'utiliser un dictionnaire, contrairement à plusieurs de mes collègues qui croient que cet instrument est important pour bien comprendre. Mais voyons donc! S'imaginer-t-on, lors d'une séance de cinéma, qu'on interrompe le projectionniste en lui criant :

¹ *L'histoire d'Ilion, qui est le nom de Troie.*

stop! sous prétexte qu'il faut aller chercher le dictionnaire, trouver le mot incompris et renvoyer la projection? Cela n'aurait aucun sens. Et pourtant il y a des mots que l'on ne comprend pas dans un film, et parfois beaucoup. Cela n'empêche pas la compréhension globale, qui devient agréable avec les minutes qui passent. Il en va de même avec un roman. Les mots se feront comprendre par surcroît. D'ailleurs le petit enfant qui apprend sa langue ne fait pas autrement. Et ce n'est certainement pas avec un dictionnaire à la main qu'il acquiert son vocabulaire. Non, n'est-ce pas. Alors...

Amener ou apporter – cause ou but?

Il m'arrivait souvent de consacrer tout un cours pour expliquer, avec un certain succès quand même, les différences entre quatre verbes utilisés dans la plus grande confusion par les élèves : amener, emmener – apporter, emporter. Je leur expliquais qu'il y avait deux paramètres importants pour les différencier. D'abord les radicaux : mener – porter. Le premier consiste à conduire quelqu'un ou un animal (ou même tout un véhicule), marcher à ses côtés. Le deuxième verbe, porter, s'utilise quand il s'agit d'objets que l'on prend sur soi et que l'on transporte, que l'on conduit ailleurs. Jusque-là, vous me suivez? Puis le deuxième paramètre est introduit par les préfixes latins *ad* ou *en* (qui peuvent varier en orthographe selon la première lettre du verbe radical (*ad-portare* donne apporter, *ad-mener* donne amener, et idem pour *en* qui donnera emporter et emmener). Ces deux préfixes indiquent un sens différent dans la locomotion; *ad* marque l'arrivée, on fait venir quelqu'un ou quelque chose, tandis que *en* marque l'éloignement, la sortie : partant d'ici, on va vers ailleurs avec une personne (emmener) ou avec un ou des objets (emporter).

Ce cours et cette réflexion me venaient du fait que j'avais remarqué une affiche dans un petit resto connu (Dixie Lee) qui disait : « FRITES À APPORTER ». J'avais beau essayé de blaguer avec les vendeuses sur l'affiche en question, en leur disant que je n'avais pas pu « apporter » de frites parce qu'on n'en avait pas à la maison, mais justement je voulais en « emporter » parce qu'elles en vendaient, et je leur demandais si elles en avaient un peu à me vendre pour que je les « emporte ». Elles me regardaient avec des grands yeux de merlan frit, se demandant quelle mouche soudain m'avait piqué et ce que je pouvais bien raconter en parlant de simples frites... Alors je leur expliquais ce que signifiait exactement apporter... elles semblaient comprendre, mais *Autant en emporte le vent!*

Cause ou but?

Dans les différentes circonstances possibles amenées par une préposition (complément circonstanciel) comme « pose-le sur le meuble – CC de lieu », ou une conjonction de subordination qui introduit une proposition subordonnée complément circonstanciel, comme « Il partira avant que ses parents reviennent », on peut avoir des circonstances de temps (quand, combien de temps?), de lieu (où, par où, vers où, jusqu'où?), de cause (pourquoi?), de conséquence (quels en sont les effets, les conséquences?), de but (pourquoi?), de prix ou de nombre (combien?), de manière (comment?), etc. Mais il y a deux de ces circonstances qui ont toujours fait difficulté aux élèves : la cause et le but. Ils avaient déjà de la difficulté à bien reconnaître les autres, mais alors celles-là, ils les confondaient. Cela

doit provenir du fait que les deux, en français répondent à la question « pourquoi » et les deux peuvent aussi être introduites par « parce que ».

Alors, je leur parlais du bâton et de la carotte qui font avancer un âne.

- Le bâton est la cause : il vient *avant* la marche de l'âne, il est derrière, il pousse l'âne à avancer. L'âne avance parce qu'il a reçu des coups de bâton ou qu'il les craint. C'est la cause. Cela vient avant. Jean étudie parce que son père le lui a demandé. La cause est ce qui nous pousse à agir.
- La carotte est le but, elle vient *après* la marche de l'âne, elle est devant lui, elle attire l'âne. L'âne avance pour manger la carotte. C'est le but. Cela vient après. Jean étudie pour avoir de bons résultats. Le but est ce qui nous attire, ce vers quoi on tend.

Si je fais la ligne du temps, j'obtiens :

Les coups de bâton ■■■► La marche de l'âne ■■■► Le bâton pousse l'âne

La marche de l'âne ■■■► La carotte ■■■► La carotte attire l'âne

ou

La demande du papa de Jean ■■■► Jean étudie ■■■► La demande avant l'étude

Jean étudie ■■■► Les bons résultats souhaités ■■■► Les résultats après l'étude

Capice? Understand? Compris? Begrépen? Aouki?

Deux souhaits

Ce sont de vagues souhaits de prof (c'est sans doute ce que pense la direction)... souhaits restés lettre morte, comme tant de choses.

Il faudrait faciliter la lecture et la compréhension des bulletins pour les parents et les jeunes eux-mêmes, en unifiant pour toutes les matières la pondération de chaque étape. Ainsi en français, la première étape peut valoir 22% de l'année et l'anglais 36%, alors que la deuxième étape vaudra respectivement 23% et 25%. N'importe quel chiffre est valable. Et pour la même matière cela diffère également d'une année à l'autre... Alors?

Ce serait tellement plus simple si on décrétait par exemple, d'autorité, que les trois étapes valent 30, 30 et 40%. Point final pour toutes les matières et toutes les années. Ou même 25%, 25% et 50% afin d'accorder plus d'importance au dernier trimestre pour une bonne révision de l'année et un rattrapage efficace... Il faut en effet penser aux parents, et même aux élèves et aux profs, qui lisent ces résultats sans avoir une idée de cette pondération, c'est-à-dire de l'importance relative du résultat par rapport à l'année!

Ici, on sent que l'autorité n'a plus l'autorité. Et probablement surtout que l'autorité est plus du ressort administratif que pédagogique. On laisse les professeurs d'une matière et d'un niveau décider souverainement quel pourcentage vaut chacun des trois résultats dans l'ensemble de l'année. Et ce pourcentage n'est même pas indiqué sur le bulletin. Comment voulez-vous que les parents s'y retrouvent? Mais c'est le *free for all*, il n'y a plus moyen de s'y retrouver. Imaginez les parents qui

voient que leur rejeton a un beau 90% en anglais et un vilain 70% en français. Si le trimestre en anglais vaut seulement 20% de l'année, et que le trimestre en français vaut 40%, alors la note de 90 en anglais vaudra 18 points de la note globale, et celle de 70 en français en vaudra 28. Allez faire comprendre à ces parents que la note de français (70) rapporte 10 points annuels de plus que la note d'anglais (90).

Il faudrait aussi reculer les dates de fin d'étape et des examens. Il faudrait aussi donner moins d'examens et plus de cours. Ainsi, chez nous depuis des années, dès le 15 mai (et même souvent dès le 5 ou le 10 mai), il n'y a plus de cours, mais de la révision, alors qu'il reste cinq semaines d'école. Les élèves quittent traditionnellement le 24 juin. C'est aberrant!

Mais cela ne fut jamais corrigé durant les 31 ans où j'ai été en fonction, malgré mes récriminations qui d'ailleurs ne trouvaient guère d'écho auprès de mes collègues. Ceux-ci étaient plutôt d'accord avec les deux situations que je viens de décrire. La première, la pondération des notes, parce qu'elle les enferme dans un ghetto, dans une tour d'ivoire que personne ne comprend et que donc personne ne peut leur contester. C'est fou, mais c'est comme ça! La seconde, simplement parce que l'homme étant naturellement paresseux, le prof aussi trouvait agréable de faire de la répétition (révision) à partir du début mai. Seuls quelques convaincus qui avaient de la matière à faire voir – je pense à certains profs de math ou de sciences – étaient d'accord avec moi.

Sur un autre billet, j'ai noté une remarque semblable : il faut avoir beaucoup moins d'examens à la fin de l'année. Supprimer la dernière étape qui représente les examens de fin d'année après les examens de la quatrième étape. Chez nous, la quatrième étape est la plus longue; elle égale deux modules et trois séries d'examens coup sur coup. Si on ajoute ce qu'on appelle les examens formatifs (répétitions d'examens), cela fait six séries d'examens durant l'année. Et pour nous en français, cela se multiplie par autant de sous-matières qui exigent quatre notes différentes : compréhension de l'écrit (savoir lire), compréhension de l'oral (savoir écouter), expression orale (savoir parler) et rédaction (savoir écrire). Faites le compte, idéalement cela fait, rien qu'en français, 24 examens en l'espace de deux à trois mois. C'est du délire ardent! Et pour un prof, il faut multiplier cela par quatre classes et pour chaque classe, par une trentaine d'élèves! C'est de la folie furieuse! Depuis le 20 avril jusqu'au 20 juin, on ne fait plus que des examens, sans compter les corrections des cahiers-journaux et des fiches de lecture... Hyperdémentiel!!!!

Prof européen, donc sévère

Au Québec un prof européen est souvent considéré comme plus exigeant. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Oui, mais c'est normal que tu sois plus sévère, tu es Européen... »¹

Oui, notre formation européenne était nettement plus exigeante. Pour nous la norme, si je puis dire était à peu près de 12 sur 20 (60%). Ici, elle serait facilement de 80%.

En français (je l'ai assez dit et écrit à tous égards, et notamment en orthographe), je devrais être beaucoup moins tolérant, car je deviens bien trop tolérant! Je crois aussi qu'en sciences, jamais on ne devrait donner des questions dites fermées, avec choix de trois, quatre ou cinq réponses parmi lesquelles se trouve fatalement la bonne! Et rarement les questions devraient-elles porter sur du déjà vu, mais plutôt poser des problèmes qu'il faut résoudre avec les données vues en classe. Cette façon de procéder est rarement celle utilisée au Québec. Et même en éducation physique, on retrouve la facilité. Oui, prenons l'exemple de l'éducation physique. Ici, on pratique du sport et généralement on donne la même note à toute une équipe. Et jamais on n'échoue! Dieu sait qu'il y a des tire-au-flanc. Chez nous, en Belgique, nous faisons, et je crois bien qu'il s'en fait toujours, de la gymnastique suédoise. Mais nous étions cotés, appréciés selon un tas de critères jusque dans les détails. Il fallait garder la bouche fermée, garder les pieds joints de telle manière. La position des mains, la position de la tête, du corps, tout comptait. Et chaque exercice était évalué individuellement. Tout comptait, dis-je, même la manière de reprendre la position fixe après un saut, un peu comme aux Jeux olympiques. Oui, c'est très exigeant et les Canadiens qui n'ont pas été moulés dans cette ambiance ne vaudront jamais grand-chose en gymnastique aux Olympiades.

Prof européen, oui, mais pas français! Certains élèves (plutôt rarement) me reprochaient parfois mon langage, très peu québécois. Alors lorsqu'ils me disaient : « Avec votre vocabulaire, vous les Français... », j'avais beau jeu de leur dire qu'ils étaient plus Français que moi, car eux descendaient d'ancêtres qui venaient de France, ce qui n'était pas du tout mon cas!

L'oral devant la classe

Pour venir devant la classe, sur l'estrade, et réciter le poème appris par cœur, ou présenter un exposé oral sur un roman – les fameux oraux –, je n'avais aucun problème. Le tout est de savoir présenter la chose.

Au début, j'avais parfois un problème quand les élèves devaient venir devant la classe (ce qu'incorrectement on appelait venir au tableau) pour réciter en diction un poème, souvent une fable apprise par cœur, ou pire encore, pour venir passer un examen d'expression orale ou d'explication de roman, en cinquième secondaire. Le problème était que la plupart des élèves, et même parfois tous, ne voulaient pas passer dans les premiers, surtout si les examens ou récitations de toute la classe pouvaient durer plusieurs périodes, et donc s'étirer sur plusieurs jours. Il y avait bien des élèves prêts, mais dans la plupart des classes ils préféraient passer inaperçus, car ce n'était pas bien vu par l'ensemble des camarades de classe de paraître un bon élève. C'est bizarre, mais c'est ainsi.

Alors j'ai trouvé une solution qui satisfît (oui, oui) qui satisfît tout un chacun! Envisageons deux cas.

Premier cas, les exposés oraux assez longs, examens préparés longtemps à l'avance. On tirait au sort non pas l'ordre de passage, mais l'ordre dans lequel les élèves se placeraient spontanément à telle ou telle place. Cela a l'air d'être la même chose, mais pas du tout. En effet, quand l'élève vient lui-même écrire son nom dans une des cases réservées en colonnes au tableau, il aurait plutôt mauvaise grâce à se plaindre de sa position, puisque c'est lui-même qui s'est inscrit à cette place. Évidemment, il fallait

¹ *Oui, oui, c'est un élève qui s'exprime ainsi, car il y eut – hélas – une période où nos élèves nous tutoyaient, avec l'encouragement de quelques collègues, restés de grands enfants. Heureusement cela a changé!*

que cela se fasse dans un certain ordre, qui lui était désigné par le sort. Supposons que dans la classe, il y avait 27 élèves qui devaient passer l'examen en trois jours, les 2, 3 et 7 juin. En effet, je pouvais ne pas avoir de cours de français les 4, 5 et 6 juin dans leur groupe, à cause des horaires (six cours de 75 minutes sur neuf jours) et des *week-ends*. On le voit, certains élèves auraient pu préférer passer le 7 juin, pour diverses raisons, dont la paresse n'est pas toujours la principale. Je dressais alors trois colonnes de neuf places chacune, avec au-dessus les trois dates et un numéro d'ordre devant chacune des neuf lignes réservées pour les noms.

Ensuite, et c'est là que commence mon tour de passe-passe, eh bien, j'écrivais d'abord quelque chose au tableau que je gardais caché (par exemple, j'avais écrit $+3 - x = _$). Et puis je demandais par exemple à l'élève le plus vieux de me donner un nombre de 1 à 27. Il me répondait par exemple 27. Je posais la même question à l'élève le plus jeune, qui me répondait par exemple 12. Je dévoilais alors ce que j'avais écrit et complétais à gauche par le premier nombre donné, et à droite par le second. Ce qui me donnait une formule du type : $27 + 3 - 12 = _$. Je complétais la formule et j'obtenais 18, ici. C'était alors le 18^e élève par ordre alphabétique sur la liste de la classe qui le premier venait inscrire son nom, et il écrivait son nom où il le voulait, puis le 19^e, etc. Les élèves absents ayant toujours tort, on sautait leur nom s'il y en avait et ils étaient placés dans les places restantes, en commençant par le dernier. Mais c'était souvent les premières places, hélas. Évidemment, si le nombre trouvé était inférieur à 0 ou supérieur à 27, on rajoutait ou on ôtait 27 du nombre trouvé.

Les élèves avaient toujours le droit de permuter entre eux, jusqu'à 48 heures avant le premier des deux examens prévus. Mais il fallait que les deux soient d'accord et ils devaient venir me trouver tous les deux pour me signaler la chose. Je devais prévoir cela au moins quinze jours avant le premier de ces examens. Je n'ai jamais eu d'ennui avec ce système qui paraît un peu long, mais qui a un triple avantage. D'abord ce sont les élèves eux-mêmes qui choisissent leur place, ensuite cela confère une certaine solennité à l'examen, et enfin cela donne une petite récréation de 15 à 20 minutes.

Il m'est arrivé aussi très souvent de tempérer le système de la façon suivante, pour ceux (et ils étaient moins nombreux que les autres) qui voulaient absolument passer dans les premiers. Avant de procéder au calcul et au système qui vient d'être expliqué, je demandais à ceux qui voulaient passer dans les premiers de lever le doigt. Je les comptais et plaçais une barre sur une colonne à l'endroit où arrivait leur nombre. Supposons, dans notre exemple de 27 élèves, que cinq élèves veuillent passer avant les autres. Alors je plaçais la barre entre la 5^e et la 6^e ligne de la première colonne. Cet espace de cinq places leur était réservé, et quand viendrait le moment d'inscrire leur nom, eux devraient, selon l'ordre prévu par le tirage au sort, placer leur nom où il restait de la place parmi les cinq premiers. Et les 22 autres de la classe devraient se placer dans les 22 dernières places. C'est seulement alors que nous faisons notre petit calcul pour trouver le numéro correspondant à un nom dans l'ordre alphabétique. Et on procédait de la même façon, sans problème.

Le deuxième cas est celui des récitations de poèmes appris par cœur. Ici, je ne pouvais pas avoir d'horaire fixe, car les interrogations ne se prolongeaient généralement pas durant tout un cours, mais commençaient quand j'avais fini une certaine matière. Elles pouvaient donc durer plus ou moins

longtemps, et je pouvais faire passer cinq, six ou quinze et même vingt élèves selon les possibilités du temps restant et la longueur de la récitation. Alors, avant d'aller au fond de la classe, je désirais apaiser les élèves dont la panique parfois était réelle, car en plus de parler seul devant les autres, il y a aussi le fameux par cœur auquel ils ne sont hélas plus guère habitués. Alors j'expliquais aux élèves qu'ils pouvaient venir devant quand ils se sentaient prêts, et je ne manquais pas de leur affirmer que les premiers étaient privilégiés pour deux ou trois bonnes raisons. D'abord, fatalement, le prof est plus coulant au début qu'à la fin. Ensuite, la classe était beaucoup plus réceptive au début qu'à la fin – quand on entend le même texte pour la septième fois, on n'est plus aussi attentif. Et enfin, ils seraient très heureux d'avoir fini. Pourquoi accumuler du stress? Autant se débarrasser le plus vite possible de ce qui nous énerve. Et j'allais m'installer à l'arrière et attendais un brin, puis un élève arrivait (pas toujours les meilleurs, d'ailleurs), puis un autre. Parfois ils se disputaient pour passer avant! J'ai même déjà eu des classes entières où je n'ai jamais dû appeler personne. Tous spontanément venaient devant sans que j'en appelle aucun (eh! oui). Mais il est arrivé aussi des classes où, personne ne se présentant, je devais les appeler au hasard. Souvent une bonne moitié venait sans appel, puis les autres, il fallait aller les chercher.

Quand je pense à ces récitations... J'en faisais étudier en moyenne deux par année à chaque élève, et les textes différaient pour ne pas qu'on s'ennuie à les entendre. Mais tous avaient à peu près la même longueur. Il m'est arrivé parfois de les laisser choisir leur poème avec un minimum de vers différents. Mais ils savaient que plus le poème était court, plus je pouvais être exigeant. Souvent, en secondaire 5, je choisisais *Le Lac* de Lamartine, *La Mort du loup* de Vigny, *Booz endormi* de Hugo, *Midi* de Leconte de Lisle, et l'allégorie du Pélican extraite de *La nuit de mai* de Musset. Je coupais des morceaux pour garder à peu près 32 vers qui forment un joli tout. En secondaire 4, je leur donnais cinq ou six extraits du *Cid* ou d'*Andromaque*. C'est un exercice que les élèves n'aimaient pas trop, mais ils s'y faisaient et cela avait le pouvoir très bénéfique de les sortir un peu de leur réserve naturelle. Et surtout, cela avait un double avantage très évident : la diction et la mémoire. J'accordais plus d'importance à la première, mais les élèves eux accordaient plus d'importance à la seconde. Il faut dire que j'étais sans pitié : le mot à mot, c'est le mot à mot. Et d'ailleurs, on ne peut rajouter ou supprimer un mot dans un vers sans en perturber le rythme. Et croyez-moi, dès que cela se produisait, même si je ne connaissais pas le texte et même si je n'avais pas le texte sous les yeux, hop! je le remarquais. C'est comme pour une chanson. Lorsqu'ils perdaient pied, j'attendais une seconde puis les relançais sans problème en leur soufflant leur texte...

J'ai toujours été bien découragé que beaucoup de mes collègues ne m'aient guère appuyé dans cette démarche, sauf André Bernier, quand il enseignait avec moi, Michèle Génois et Denise Bois qui a aussi fait du théâtre. Mais les autres se faisaient plutôt tirer l'oreille! Cette excellente pratique se perd et c'est bien dommage. Il faut dire que le prof doit montrer l'exemple et souvent je connaissais et récitais tous les textes que je faisais étudier à mes élèves

Un joli puzzle

Composez une petite histoire invraisemblable, mais vraie, avec une élève malade, un livre oublié, un excès de vitesse, une ceinture et une amende qui me rapporte 100 dollars!

En avril 95, j’allais à Sainte-Louise donner des cours particuliers à une fille malade pour un ou deux mois, lorsque je me suis rendu compte en arrivant chez elle que j’avais oublié un livre. Je repars et file un peu vite pour rechercher le manuel et revenir. À Saint-Roch, un flic... Arrêt, contravention pour deux raisons : vitesse excessive – je faisais du 90 dans une zone de 40 –, et la ceinture. J’explique la raison de ma vitesse fautive. Mais rien à faire, il faut payer. Mais cependant, comme la vitesse risquait de me coûter cher, le gars m’a dit : « Je ne compterai que la ceinture... 90 \$ ». Si j’avais eu la contredanse pour excès de vitesse, j’en avais pour 190 \$ en plus. Conclusion : si j’avais eu la ceinture bien mise, j’écopais pour 190 \$, donc cent de plus que la simple amende de 90 \$. Donc, j’ai bien fait de ne pas mettre cette foutue ceinture!?! Comprenne qui pourra.

Ma dernière classe de français

J’ai donc toujours enseigné en secondaire 5 (sauf bizarrement la toute dernière année), et comme je faisais beaucoup de théâtre en activité le soir, deux jours par semaine, la direction prit l’habitude de considérer ce travail supplémentaire comme l’équivalent d’une classe de français, et ainsi de me donner seulement trois classes de français, au lieu des quatre habituelles comme les autres professeurs, d’autant plus que j’avais aussi la charge de chef de groupe en français. J’étais très heureux de la sorte, surtout compte tenu du temps passé à corriger les rédactions, ce que ne doit pas faire, il faut bien le reconnaître, un professeur d’une autre matière. Mais comme je faisais, je l’ai dit, beaucoup de théâtre, on me confia plus facilement des classes de quatrième secondaire (où le théâtre faisait partie du programme). Et ainsi, j’avais fréquemment soit une classe de quatrième secondaire et deux de cinquième secondaire, soit le contraire : deux et une. Et comme en plus, le théâtre m’avait épuisé au fil des ans (écriture, choix et direction d’acteurs, décors, costumes, mise en scène, répétitions générales), j’avais décidé d’arrêter de mettre en scène vers 1992. Donc pour mes dernières années d’enseignement (de 93 à 99), on me gratifia d’une classe de plus. Je récupérai une quatrième classe comme j’avais eu dans les années 70. Et la toute dernière année, 1998-1999, je n’eus plus que des classes de quatrième secondaire : les quatre classes du secondaire 4 de l’école.

Ça y est, mon dernier, dernier jour de classe est arrivé! Nous sommes en juin 99. La voici donc cette dernière journée de cours tant attendue, après 36 ans de loyaux services. J’avais cours avec trois groupes ce jour-là : le 03, ils avaient examen. Donc, je me suis contenté de leur dire au revoir. Puis le groupe 04, un excellent groupe avec les deux sœurs jumelles Saint-Pierre, filles de Claude, que j’avais eu comme étudiant le tout premier jour où j’ai enseigné à La Pocatière en 68! La boucle est bouclée, faut croire.

Puis le dernier, le groupe 02. Un groupe difficile, qui m’en a fait voir pendant l’année. Voici comment s’est déroulé mon tout dernier cours :

Je leur parle un peu de l’Afrique, puis de la guerre, quand on frappe à la porte. Je vais voir. C’est un collègue, Serge Boissonneault, qui vient me signaler en secret que je peux faire sortir les élèves quand je le veux, car d’autres étudiants vont en profiter pour déjà remiser les chaises et bureaux des classes libérées et ainsi préparer les grandes salles d’examen pour le lendemain, alors que va commencer la session d’examens de fin d’année qui s’est toujours faite dans des salles à aire ouverte (plusieurs classes ensemble, avec plusieurs surveillants).

Alors lors du dernier jour de cours, quelque part aux environs du 10 ou 12 juin 1999, j’avais décidé de clôturer ma longue carrière de prof de français par un coup d’éclat : la lecture du très beau texte d’Alphonse Daudet intitulé *La dernière classe de français* (Contes du lundi). Vous savez, ce texte dans lequel il raconte l’histoire d’un prof de français, Monsieur Hamel, qui enseigne en Alsace-Lorraine en 1870, et qui doit quitter l’école sous la férule des envahisseurs prussiens qui ont décidé de supprimer les cours de français dans cette région frontalière de l’Allemagne.

Mes élèves sont calmes. Je continue mon cours comme si de rien n’était, et enfin je leur lis *La dernière classe de français*. Je n’ai jamais pu lire cette histoire sublime sans une forte émotion et quelques larmes au fond de la gorge.

Eh bien, ce dernier jour de classe, pour moi (et quand je dis dernier, c’est pour toujours et non pas seulement pour cette année scolaire), j’ai emprunté à ce cher Alphonse cet adieu sublime. Chaque période durait 75 minutes. Alors j’avais précieusement chronométré combien de temps durait la lecture, et j’ai rempli le début de la période avec les recommandations d’usage avant les examens finaux, mes adieux, mes conseils, et comme je l’ai dit quelques souvenirs de guerre ou d’Afrique. Puis, lorsque le temps prévu (+ deux ou trois minutes) est arrivé, je commençai ma lecture.

Et je fis exactement comme Monsieur Hamel dans l’histoire racontée par le petit Franz. Et à la fin de cette belle histoire, j’ai fait la même chose que ce que je lisais. Quand le vieux professeur écrit au tableau noir avec la craie blanche : « Vive la France », j’écrivis « Vive le français » sur le grand tableau vert (et non plus noir depuis quinze ou vingt ans). J’avançai calmement vers la porte que j’ouvris toute grande, et je leur dis comme dans le livre que je continuais à lire : « C’est fini, allez-vous-en! ». Et je leur faisais signe de se lever et de partir, sans un mot de plus. Ils restèrent tous figés. Il a fallu que je me répète et insiste en leur montrant la porte et le couloir pour les mettre dehors, juste une ou deux minutes avant que la cloche ne sonne. Et sans se brusquer pour une fois, lentement, un peu étonnés, ils se sont levés presque incrédules et ils sont partis, me disant chacun au revoir en passant à côté de moi qui serrais, serrais la porte... J’avais le cœur serré, et je n’étais pas le seul (la porte aussi avait le cœur serré)! Et maintenant que je les avais mis une bonne fois à la porte, ces pauvres petits... Qu’allaient-ils devenir tout seuls dans ce grand Québec qui les attendait!

Réflexions de didactique et de pédagogie

Quelle différence? La didactique concerne l’instruction, mais essentiellement ce sont les techniques d’enseignement. La pédagogie, elle, a pour objet l’éducation. Elle s’intéresse aux enfants, à leurs caractères, leurs défauts, leurs réactions. Lorsque j’explique les règles de l’accord des participes

passés, selon telle ou telle autre méthode, peu importe, je fais toujours de la didactique. Si je me dis, connaissant mes élèves fatigués cet après-midi, que je ferais mieux de reporter à demain matin cette explication sur les participes passés, je fais preuve de pédagogie.

On le voit, les deux sont des nuages complémentaires qui se mêlent confusément dans le ciel parfois serein, parfois ombrageux, du prof au travail. Je ne vais pas ici tenter de séparer l’une de l’autre. Ce n’est ni un traité, ni un cours que je veux vous livrer (j’en serais bien indigne et incapable), mais diverses réflexions qui me sont venues ou que j’aurais lues sur divers points concernant l’enseignement en général, le cours de français, nos étudiants, mes collègues ou le système scolaire. Vous aurez donc à vous mettre sous la dent des bonnes tranches de pain aux deux céréales, blé didactique et avoine pédagogique, mélangées, et vous verrez que tout fait farine au bon moulin.

Intéresse-moi et je te suivrai!

Je parle ici essentiellement de la motivation, de l’intérêt (ou de l’absence d’intérêt) que l’étudiant a à l’égard du cours professoral. Si le prof parvient au début de l’année (et aussi au début de chaque cours) à accrocher l’attention de ses chers élèves, s’ils se sentent intéressés à en découvrir un peu plus, alors on les a gagnés à notre cause.

C’est le fameux « À quoi ça sert? » ou le « Pourquoi apprendre ça? » qu’il faut coûte que coûte réussir. Et ce n’est pas toujours évident. Moi, il me semble que cela m’a parfois manqué lorsque j’arrivais en classe. Les profs, tout de suite, nous donnaient les premiers mots latins à apprendre ou nous faisaient une première démonstration de géométrie, ou encore nous parlaient des causes de la guerre des Deux Roses, mais je ne me souviens pas qu’ils nous aient accrochés par un intérêt quelconque à les suivre, à part celui sous-entendu de bien réussir. Mais aujourd’hui, si tu dis à un étudiant : « Écoute-moi bien, suis-moi, et tu comprendras bien et tu réussiras », il risque de te rire au nez, car il ne voit pas l’intérêt de bien performer. Tout le monde réussit quand même! Et ne lui parle pas trop de culture générale. Essaie d’être plus concret, de revenir sur terre, d’être à son niveau pour le motiver. Je n’entre pas ici dans les cas concrets propres à chaque matière et à chaque prof (et même à chaque auditoire). Qu’il me suffise de dire que les garçons et les filles, en général, n’ont pas la même motivation. Ce n’est souvent pas le même aspect des choses qui intéressera en premier lieu vos gars ou vos filles. À vous de satisfaire les uns et les autres. J’ajouterai aussi que la fermeté, l’exigence, voire une certaine sévérité sont souvent bien accueillies par le jeune, mais si vous annoncez la couleur au début de l’année, il ne faut pas lâcher votre objectif de fermeté à la première contestation. Tenez bon et les élèves vous en sauront gré.

Dernière remarque : attention à l’assoupissement et à la fatigue qui démotivent l’étudiant dont les paupières commencent à cligner, ou celui qui bâille, ou encore celui qui est trop distrait par les mouches... Même si on l’a bien accroché au début du cours, si on l’a ferré, encore ne faut-il pas le laisser s’échapper au bout de notre ligne. N’ayons crainte à l’occasion d’élever la voix, de faire une pirouette, de lancer une petite blague pour le réveiller et le remettre en état de nous suivre, de nous écouter, de faire l’ouvrage qu’on souhaite qu’il fasse.

Cours sur le cinéma

Il faudrait des cours sur le cinéma. Les étudiants ont peut-être lu trente romans, ou quinze... ou alors cinq ou un seul roman, voire aucun, et on leur donne des cours sur le roman. Ils ont vu (et souvent très mal vu) cinq ou six cents films (eh! oui, à quinze et seize ans, à raison de près de cent films par an, depuis l’âge de dix ans) et ils ne comprennent pas ce qu’ils voient. Ils consomment les films comme on va au McDo : *fastfood*... J’ai essayé la formule ciné-club, et même ciné-forum, il y a des années. J’ai arrêté quand on m’a reproché de montrer un film noir et blanc¹, et quand des collègues m’ont fait comprendre que *François et le Chemin du soleil* n’était pas pour les secondaires 1 et 2!

Bref, j’adore le cinéma. Disons que je suis un amateur éclairé. J’avais même rêvé de devenir réalisateur. J’avais quinze ans et ne savais pas que là aussi, là surtout, il faut une sacrée bonne étoile, beaucoup d’argent et un fiéffé culot... Trois atouts que je n’avais pas dans mon jeu de cartes. Voir aussi ce que j’en dis au chapitre 27 à propos de ma passion des collections, car je collectionne les films...

Mais je dois dire qu’il me semble que malgré les progrès incroyables de la technique (pensons à *Parc jurassique*, *Histoire de jouets* ou *Qui veut la peau de Roger Rabbit?*), malgré les masques et les trucages, notamment dans *Titanic* ou *Avatar* de James Cameron, malgré la caméra de nuit et la sensibilité des films, les zooms et autres objectifs, les possibilités de filmer en vol supra-atmosphérique, en apesanteur, etc., malgré l’augmentation considérable des productions partout, et le jeu de la concurrence, et l’impact des festivals et des médias, malgré tout cela, je crois que de plus en plus les films sont mineurs et éphémères. On n’a plus les grands films qu’on avait, parce qu’on ne prend plus le temps de parfaire un film, de le peaufiner (ça ne rapporte pas plus d’argent, alors...), et parce qu’on n’a plus le public pour l’apprécier. Le public veut de l’action, du sexe, du drame et des trucages avec des acteurs connus. Il n’y a plus de grands acteurs, ni de grands réalisateurs. Où sont Pierre Fresnay ou Cary Grant, où sont Anna Magnani et Audrey Hepburn? Où sont Orson Welles, Fellini, Tati, Chaplin, Hitchcock? Où sont *Le troisième homme*, *Les visiteurs du soir*, *La Strada*, *Limelight*? Où sont ces films aux images pensées, ces films poésies, ces films chants de joie ou de douleur? Aucun film aujourd’hui n’arrive à leur hauteur, à leur portée, à leur retentissement...

Non, je ne devrais pas dire cela, car il y a encore des très bons films, mais ils sont noyés dans la masse (*La vie est belle*, *Le huitième jour*, *Des hommes et des dieux*)...

Examens à réponses multiples

Un autre malheur dans les méthodes québécoises, me semble-t-il, ce sont les fameux examens à questions objectives, appelés aussi à réponses multiples. Vous savez bien, du genre : Quand eut lieu la bataille de Waterloo? A) en 1715, B) en 1815, C) en 1915 et D) en 2015. L’élève un tant soit peu intelligent devinera que la réponse D) doit probablement être mauvaise, car la question était bien au passé et nous sommes par exemple en 1993. Alors, il lui reste trois possibilités... S’il tape au milieu, il tombera juste, sans même le savoir. En tout cas, mathématiquement il a trente-trois chances virgule

¹ L’île nue, admirable japonais de Kaneto Shindō, quasi sans une parole.

trente-trois sur cent de trouver la bonne réponse. Cela signifie en clair qu'un nouveau-né ou un singe de Nouvelle-Guinée a aussi une chance sur trois d'être un bon élève! Cela n'est pas flatteur pour un bon élève. Celui qui a bien étudié se sent dévalorisé par ce système. Alors pourquoi a-t-on usé et abusé de ce système? Ne cherchez pas trop loin. C'est la paresse congénitale d'un professeur déluré, surchargé ou non surchargé. C'est en effet tellement plus facile à corriger! Mais non seulement l'élève est peu motivé à bien étudier — il se contentera souvent d'approximation, puisque la vraie réponse lui sera donnée —, mais en outre il n'apprend guère à écrire ni à construire sa pensée... Et on s'étonne!

Les méfaits de deux accessoires pourtant précieux

Qui dira les mauvais usages de la gomme à effacer — une *efface* au Québec. Holà, ne blâmez pas, svp! Au Québec, on dit efface pour ne pas confondre avec la gomme à mâcher que vulgairement on appelle *chewing-gum* en France et en Belgique. Qui parle le mieux français, à votre avis? Celui qui dit efface et gomme ou celui qui dit gomme et *chewing-gum*? Je vous laisse juge et vous prie, vous les « Zéro péens » de ne pas rire!.

Et qui dira les méfaits du dictionnaire? Je vous pose ces deux questions à cause de la très mauvaise utilisation de la gomme à effacer et du dictionnaire par nos élèves, même les mieux intentionnés.

Prenons d'abord l'efface. Les élèves en usent et en abusent, au point qu'ils y perdent leur temps. Là où un trait au crayon est tellement plus rapide, sur un texte au brouillon, ils se saisissent de leur petit losange en caoutchouc rose et se mettent à effacer avec effort et concentration, au point de supprimer les mots fautifs, mais aussi un mot ou une partie d'un mot correct. Avec cette gomme, en effaçant un mot, les élèves suppriment facilement une cédille ou un jambage de la ligne supérieure, ou un accent, ou une boucle de la ligne inférieure. D'où complications de lecture et fautes d'inattention, car trop souvent ils ne se relisent pas et ne voient pas les ravages faits par la gomme. Il m'est arrivé des dizaines de fois de constater cela et de remarquer que, par exemple, les mots « jupes françaises » étaient soudain devenus « iuoés Irancaises » (oui, je vous le réécris en majuscules : IUOES LRANCAISES) parce qu'on avait effacé le dessous des jupes, ou encore « kilt irlandais » devenait « xiii irianoais » ou quelque chose de semblable parce qu'on avait malencontreusement effacé le dessus des kilts, avec la suppression de la ligne supérieure.

Pensons aussi aux raclures de caoutchouc qui restent sur le bureau ou sont balayées d'un geste large et projetées par terre... Enfin, défaut majeur : la gomme efface tout, même les bons mots, ceux que l'élève aurait eu avantage à garder et à relire. S'il les avait raturés, il eût pu se relire et les reprendre. Quand les mots sont effacés, ils sont disparus, et parfois c'est dommage.

Je ne sais par quelle aberration certains professeurs, sans doute bien intentionnés, ont inculqué à leurs jeunes élèves l'obligation de consulter le dictionnaire à tout propos. Et surtout, disent-ils, quand on lit. Ne croyez-vous pas qu'un tel usage ralentit fameusement la lecture, l'alourdit, la rallonge et lui fait perdre toute saveur? Imaginez un instant que vous êtes au cinéma et qu'un mot vous échappe. Allons-nous hurler au projectionniste : « Stop! » pour qu'il coupe son projecteur, nous permette d'aller chercher le dictionnaire sauveur, l'ouvrir, chercher le mot rebelle et en comprendre la signification avant de relancer son film? Voyons donc! Cela fait sourire même mes élèves les plus revêches. Et pourtant, c'est exactement

cela que certains proposent pour la lecture. Agréable! Mais les mots incompris dans un film ont-ils jamais empêché de comprendre tout le film, et au contraire n'ont-ils pas permis éventuellement l'acquisition d'un mot nouveau, grâce à son contexte? Je me mets à la place des élèves et comprends leur dégoût parfois profond pour une lecture à la petite cuiller, où moins un élève a de vocabulaire, plus il est obligé de s'arrêter sans cesse et donc de perdre le fil de sa lecture. Dites-moi, comment dans ces conditions aimer lire? Or la lecture doit être un loisir, sinon on en dégoûte l'étudiant, peut-être pour sa vie. D'ailleurs quel mot nous a été acquis grâce au dictionnaire? Le petit bambin qui ne sait ni lire ni écrire ne compte certes pas sur le dico pour l'aider dans l'acquisition de sa langue maternelle. Non, gardons au dictionnaire sa vocation première : vérification orthographique, lors de l'écriture, et complément d'information en cas d'hésitation, toujours lors de l'écriture. Ensuite une aide pour la conjugaison, et enfin une aide à la lecture, mais avec énormément de circonspection.

Quand j'explique ma façon de voir l'usage de la gomme à effacer, il y a toujours un grand dadais qui en profite pour me demander pourquoi la gomme à mâcher est interdite en classe. Et alors j'y vais de mon petit laïus traditionnel : si cela ne fait pas de tort aux voisins, quand on vit en société, il peut y avoir intérêt à interdire quelque chose qui parfois, malencontreusement, peut se retrouver sur votre chaise et provoquer de graves dégâts, ou sur la moquette de la classe, ou sur l'arrière du dossier de votre chaise (très agréable à sentir quand on saisit sa chaise).

Mais franchement, il y a aussi cet air vaguement bovin que prennent certains ou certaines lorsqu'ils « ruminent » en classe. Vous les voyez? Les yeux dans le vague (ici au Québec, on dit : les yeux *dans la graisse de bines*), rêvant comme une vache qui regarde passer les trains. Avec ce mouvement ininterrompu des maxillaires inférieurs, ils donnent vraiment l'impression de ruminer sur un problème existentiel de la plus haute importance! J'ai horreur de me sentir comme un train qui passe dans la prairie et fait tchouk-tchouk!

Dévalorisation du français oral, situation désespérée

... et profs de français obligés de travailler à contre-courant.

À l'école, les profs de français ont la tâche ingrate d'obliger leurs élèves à nager à contre-courant de trois forces colossales : a) les parents et la famille. N'oublions pas qu'il s'agit quand même de leur langue maternelle, et si les parents parlent mal... b) la non-lecture et la paresse congénitale. Il paraît que même en France, 70% des gens ne lisent qu'un bouquin par an. Alors? Et nous vivons dans un système tellement audio-vidéo que l'effort demandé par le livre risque de le condamner à plus ou moins longue échéance. Même l'académicien Jean d'Ormesson croit que plus tard (dans mille ou cent mille ans), l'écriture va tomber en désuétude. Je le crois aussi.

Enfin c) la troisième force qui travaille contre nous¹ est constituée de tous les modèles du sport, de la chanson et de la scène qui font courir nos jeunes. Je ne parlerai pas ici des vedettes du sport, car j'allais dire un gros mot : il va de soi que ces gens-là parlent mal, et même très mal, à de rares

¹ En fait, c'est nous qui travaillons contre elle, car elle se contente d'être la force d'attraction, la force qui va, qui va et qui n'en finit pas, comme disait une vieille chanson de ma jeunesse, que chantait Tino Rossi : Gitane (Sur la route qui va).

exceptions près. Je voudrais souligner ici l'effort d'un René Lecavalier, d'un Gilles Tremblay, d'un Jean Béliveau et surtout d'un Richard Garneau. Mais ils sont rares. Non, je veux surtout parler de ces comiques, tels Yvon Deschamps, Daniel Lemire et tous les autres¹. J'ai une réelle admiration pour Yvon Deschamps, j'ai même du respect à son égard et à l'égard de ses monologues qui ne sont pas, comme pour beaucoup d'autres monologuistes, centrés sur le dessous de la ceinture et même qui ne délogent jamais du fond de la culotte. C'est souvent lourd, parfois même pas comique et ça pue toujours! Mais Yvon Deschamps a un gros défaut, c'est sa langue calamiteuse. Elle est populaire, certes, mais il ne nous aide pas avec son joual...

Et les chanteurs, Dan Bigras, même Céline Dion, la pauvre. Je ne parle pas de la qualité de leurs textes, mais de leur langue lorsqu'on les interviewe. Céline d'ailleurs, consciente des lourdes responsabilités qui pèsent sur ses frères épaules quand elle s'exprime en France, s'en rend bien compte et s'en excuse.

Donc, gros succès de foule, vedettes adulées. Peut-on vraiment croire qu'on va empêcher cela? Est-il souhaitable d'empêcher ce mouvement? Pourquoi? Il est normal que la langue évolue. Mais je vois un danger de créolisation de notre langue. Si on se sépare de plus en plus de la France, si les règles sont de plus en plus compliquées et malmenées, où va-ton? Règles de moins en moins appliquées (pensons rien qu'aux accords), absence de grammaire, de syntaxe (pensons rien qu'à la très mauvaise utilisation des pronoms relatifs avec ou sans préposition – dont, sur lesquelles, à l'intérieur de laquelle)... Mais où va-t-on, bon sang! Tiens, je me parle, je m'appelle, je me hèle, je m'apostrophe! Tout devient permis, il n'y a plus de dictionnaires (ou il y en a de plus en plus, ce qui revient au même). Perte de la langue et évidemment, perte de l'identité culturelle.

La cigarette et l'alcool sont dommageables, mais tellement agréables pour les consommateurs qu'il a fallu leur faire très peur avec leur santé pour les dissuader de les utiliser. Mais qui fume moins? Les adultes, qui ont conscience de l'importance de préserver leur santé. Les jeunes, hélas, ne se rendent pas encore compte de la chose, ils ont beaucoup de santé, ils peuvent la gaspiller. Il en va de même pour leurs oreilles, avec les décibels et le son trop fort des casques et des discothèques. Nos cris d'alarme ne les atteignent pas. C'est comme si on criait dans le désert. Alors, pour la qualité du langage oral, le problème est le même. Faut-il interdire Daniel Lemire, Dan Bigras et les autres vedettes qui démolissent notre belle langue, mais qui sont les héros de notre société? Ding et Dong, Jean-Marc Parent, et même Sonia Benezra... je crois, à cet égard que la petite et admirable Julie Snyder est capable de mieux s'exprimer, mais ne le fait pas toujours. Comme s'il fallait parler mal pour être populaire!

Alors? Évidemment qu'on ne peut même pas songer à changer cet état de fait. Autant demander à un loup de se transformer en agneau. Vous imaginez Daniel Lemire parlant correctement? Il n'y aurait rien de comique. La situation est-elle désespérée? Si l'on veut changer, oui, la situation est désespérée et on ne peut aller à contre-courant! Il faut donc faire avec. Nous, les profs devons nous boucher les oreilles et ignorer la rue et la TV. Cela ne nous mène nulle part, car en français, on laisse passer nos élèves

¹ Je viens de voir Les Parlementeries. J'ai bien ri, mais que la qualité de leur langue est pitoyable...

à partir de critères de plus en plus bas! On joue à l'autruche, on ne veut pas voir le problème, car il est trop énorme. J'avoue humblement que je ne vois pas de solution et que tout cela me fait très peur.

Contrôle et création

Dans toute tâche, il y a possibilité de contrôle, mais il y a aussi la conscience personnelle. Si un professeur multiplie les contrôles, il brime celui qui travaille. En effet, ce dernier, sachant qu'il va être contrôlé, va se surveiller pour respecter les normes de contrôles de plus en plus nombreuses. Et cela va influencer son travail. Le contrôlé en fera de moins en moins : les contrôles empêchent la créativité. Donc les contrôles ont un effet négatif. À trop vouloir surveiller, on étouffe la vocation. Il en va de même pour un professeur contrôlé par la direction, par les parents, par les étudiants eux-mêmes, qui ne manquent pas de nous contrôler.

Et je me compare à mes anciens profs, jésuites, éloignés des parents : on leur faisait confiance. Je me trouve bien loin de leur position. On leur faisait confiance, ils donnaient des notes assez subjectives. Nous avons des grilles avec des critères à respecter. Ces critères ont beau être nombreux, il y aura toujours des éléments qui ne rentrent pas dans une grille et dont il faut tenir compte. Je pense au style, à l'impression générale de travail complet ou bâclé, achevé ou incomplet, détaillé, préparé, étudié ou très mal dégrossi...

L'enfant-roi

En 1950, on nous faisait imiter, copier des maîtres en littérature, en peinture, en musique... Maintenant, fi donc des maîtres! Il ne faut pas entraver la liberté créatrice du jeune. Le jeune est libre de faire ce qui lui plaît, comme il lui plaît, quand ça lui plaît (et ça ne lui plaît pas tous les jours). Soyons zen, relax, sans contrainte... Résultat!

Non, mais vous avez vu le résultat? Le jeune ne sait pas écrire, le jeune ne veut pas écrire! Le jeune ne sait pas dessiner, le jeune n'est pas capable d'imaginer... Et la cerise sur le *sundae*, l'adulte hypercon s'extasie devant « l'œuvre » de son jeune : Que c'est beau! Bravo! Continue...

Moi, je dis : pauvre jeune qui ne sait ni ne veut plus rien produire...

Une journée pédagogique et la réussite à tout prix

Chaque année, le calendrier scolaire prévoit au moins deux journées pédagogiques. Ce sont des journées de congé pour les élèves, mais pour les professeurs et le personnel, il y a des réunions générales ou départementales, des rencontres de ressourcement, des conférences et parfois du temps libre pour corriger ou préparer des cours.

Ce 29 novembre 97 est une journée pédagogique. Les profs se répartissent en quelques carrefours et débattent d'un sujet particulier. Mais a-t-on le droit de manifester sa différence d'opinion? Peut-on ne pas être d'accord avec certaines théories fumantes?

À l'un de ces carrefours, auquel je ne suis pas allé parce que je m'étais inscrit à un autre, on posait la question suivante : Quelles sont les pistes de solutions possibles pouvant aider les élèves vivant

l'échec? Et lors du compte rendu de ce carrefour pendant la réunion plénière qui terminait la journée pédagogique, je suis étonné que parmi les 13 pistes, bien timides, défrichées à cette occasion, les participants n'aient pas pris la peine d'élaborer un peu plus que les autres la piste numéro 7 : Gérer et montrer une façon de travailler et d'étudier (méthode). C'est en lettres majuscules qu'il aurait fallu tracer ces deux grandes avenues qui mènent tout droit et en limousine à la réussite :

1) LA MOTIVATION : il faut vouloir.

2) L'ÉTUDE : il faut prendre le temps et les moyens pour réussir. Il faut comprendre, revoir ses notes, faire des exercices, participer en classe et prendre le temps d'étudier...

Les douze autres pistes, excusez-moi, mais à côté de ça, c'est de la crotte de bique, ou de la pisse de chat... à votre choix.

Une chose encore étonne l'individualiste que je suis : il faut, lis-je au numéro 9, « Dédramatiser l'échec »!

On veut rire, là, j'espère. Car je demande A) Où est l'échec? et B) Quand il y en a encore, pour qui l'échec est-il un drame?

A) Où est l'échec, aujourd'hui? Il n'y a plus (ou presque plus) d'échec. Voyons, croyez-vous que les étudiants échouent encore? Quand il y a un nombre important d'échecs par groupe, le professeur se fait rabrouer par les élèves, par la direction et par les parents qui mettent en doute sa compétence. Et là, on compare avec les collègues, et là, on compare avec les résultats de l'an passé. Et qui est mis sur la sellette? Les élèves, croyez-vous? Ceux qui n'ont pas étudié et ne connaissent pas leur matière? Nenni! Voyez plutôt le prof qui est trop sévère ou qui n'a peut-être pas bien su adapter son cours à ses étudiants, même s'il enseigne depuis plus de trente ans, le méchant prof sadique qui devrait s'adapter aux théories modernes du non-échec? Il faut être obstiné, têtu ou alors masochiste pour aimer avoir ainsi tout le monde à dos. Il y a vraiment des professeurs présomptueux, pour oser croire qu'ils ont raison en dépit des parents, en dépit des élèves qui font chorus en rigolant et en prophétisant que ces résultats vont être modifiés, et en dépit de la direction soucieuse de la belle image de son école où tout le monde réussit... En fait, ils défendent leur job, ces directeurs, car leur situation sera d'autant plus sécuritaire que leurs DG souriront, et que les parents ne retireront pas leurs précieux enfants qui font nombre... Et les professeurs cèdent un à un, et accélèrent le mouvement de non-échec.

B) Pour qui l'échec est-il un drame? Pour le jeune qui rigole, je l'ai déjà constaté des centaines de fois, quand il n'a pas une bonne note? Ou pour le parent qui téléphone au directeur? Ou pour la direction qui s'arrange pour supprimer l'échec. On normalise les notes, on fait très forte pression sur le mauvais prof responsable d'un tel résultat, on utilise tous les systèmes pour faire passer quand même. On ne double plus, on passe même avec un ou deux échecs, et l'examen de reprise sera plus facile...

Le dernier en date de ces systèmes, depuis quatre ou cinq ans dans notre école, c'est d'utiliser une reprise le midi, permettant à l'élève d'annuler son échec à l'intérieur de l'étape. Non! En réalité, le drame, quand il y a échec, c'est bien le professeur qui le vit le plus intensément : il voudrait donc que ses élèves réussissent.

En chaque début d'année (au premier cours en janvier), je souhaite à mes étudiants, comme vœu pour l'an nouveau, de... réussir. « Mais, ajouté-je aussitôt, non pas de réussir par chance ou par la petite porte, en criant ouf! Non, je vous souhaite une belle réussite, parce que vous l'aurez pleinement méritée, parce que vous aurez étudié en conséquence... Je vous souhaite donc de bien étudier, pour bien réussir! » Eh bien, là, il m'est arrivé de me faire chahuter en leur disant cela! « Non, mais vous êtes fou, Monsieur! » Voilà où on en est : réussir, oui, mais sans étudier. Moi, je persiste à croire que cela n'est donné qu'à un très petit nombre...

Il me semble que l'échec enfin a des vertus réelles : celles de donner un coup de fouet à celui pour qui c'est encore un drame. Cela devrait lui faire tirer les leçons de son échec et le motiver à étudier plus et mieux une prochaine fois. Quand un élève a déjà essayé un ou plusieurs échecs, il est armé pour faire face à d'autres échecs plus tard. Celui qui a toujours réussi, et qui réussit sans rien faire de surcroît, risque de tomber sur un os le jour où il rencontrera une vraie difficulté. Je ne fais qu'enfoncer une porte ouverte. Il est certain que celui qui a toujours été gâté par la chance, ou celui à qui on a fait croire erronément qu'il était bon, risque de se casser les dents la première fois que son patron l'enverra sur une vraie *job* ou que sa femme lui dira : « J'attends un bébé. » Mais il se cassera carrément la figure le jour où son patron lui fermera la porte, ou le jour où sa femme claquera la porte...

Si nos élèves ont toujours bien « performé » sans faire le moindre effort, on risque d'en faire des nouilles. Et si la difficulté frappe à leur porte, ce seront des révoltés ou des suicidaires, le jour où ils constateront qu'ils ne sont pas invincibles comme Tarzan, Zorro ou Superman. Le jour où le chômage, les ruptures, la drogue, la violence, les magouilles de toutes espèces seront à l'affût... La vie n'est pas tendre. Arrêtons de chouchouter nos pauvres petits. Qui sème le vent récolte la tempête. Quelle société voulons-nous?

Pour revenir à ce carrefour de la journée pédagogique, je ne suis pas allé y discuter vainement, Dieu m'en préserve...

Pourquoi « Dieu m'en préserve »? Parce que je pense, quoi qu'on dise, qu'il y est fait de l'endocritinement... En douceur, toujours en douceur et avec le sourire, et avec bonne conscience. Mais il y a un courant qui passe, très américain, très behavioriste, un murmure à l'oreille qui vous chuchote : « Regarde, André, comme c'est simple : on analyse le comportement, on découpe les attitudes et on essaie de trouver la bonne réponse à chaque petit problème. »

On va s'aider de schémas du type : objectifs, comportements attendus, ou on s'aidera d'une grille de critères. Il faut apprendre, selon cette façon de voir, à se méfier de nos jugements... Le professeur qui est sur le terrain est mauvais juge, il ne sait pas. Seuls les grands pédagogues, qui trônent à l'université, savent. Il faut donc se méfier de ce petit prof, toujours sur le terrain. Donnons-lui des objectifs à respecter, découpons sa matière, obligeons-le à corriger ses rédactions avec des grilles qui ont l'insigne avantage d'être objectives, elles aussi, même si elles ignorent des centaines d'autres critères, comme le style, le fond, l'originalité... On ne peut pas juger le style et l'originalité...

Dans ce système pas très nouveau, il faut aussi se méfier de l'individu, donc prôner le travail d'équipe. Même si l'équipe retarde le travail et a tendance à arrondir les angles. Il est bien évident

qu'un travail d'équipe, sauf rares exceptions, ne sera jamais que la résultante de deux concessions réciproques. On apprend plus à soustraire qu'à additionner dans une équipe. Ainsi, si l'un des deux profs soumis à une préparation en équipe pense faire faire telle chose et que l'autre n'est pas intéressé à faire ce travail, que va-t-il arriver? Il faut être coriace pour maintenir quand même ses propres objectifs après être passé au tamis de l'équipe. Pensons à mes exigences concernant la mémorisation en français, et ma fermeté dans l'étude de la littérature...

On m’a rogné les ailes

C'est vrai que souvent, on nous coupe notre enthousiasme, on nous sape notre moral : un professeur, dans notre système, doit agir malgré ce que pensent ses élèves, à l'encontre de l'avis des parents et, hélas! aussi souvent en dépit de ce qu'exige la direction. On nous torpille, parce que ce que souhaitent d'abord ces trois « engeances » c'est que l'élève réussisse à n'importe quel prix. Nous aussi, les profs, nous souhaitons sa réussite, mais la différence, c'est que pour nous la réussite de nos élèves ne peut se faire à n'importe quel prix. Cela, ni les parents, ni les élèves, ni les dirigeants ne le comprennent, semble-t-il. Car quand j'ai de mauvais résultats, qui blâme-t-on? Les élèves ou le prof? Je vous le donne en mille!

Il me suffit de penser aux examens, aux élèves poids morts depuis le début de l'année et qu'on traîne comme des boulets parce qu'on n'a guère les moyens disciplinaires de les sortir ou de les faire se prendre en main, et qui viennent ralentir la bonne marche de toute une classe.

À propos de discipline, l'aide des directeurs reste bien souvent lettre morte : ils promettent, oui, de veiller au grain, d'interdire ces poids lourds et récalcitrants, mais bientôt la fin de l'année approche et, comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir des promesses directoriales. Je pense encore aux profs satisfaits d'eux-mêmes, alors qu'ils ne devraient pas l'être (la plupart de mes collègues sont beaucoup trop coulants)... Je pense encore à la direction qui « accommode » les notes. On parle ici de pondérer, pour ramener les résultats à des normes acceptables, à des moyennes provinciales déjà gonflées... Je pense aux parents qui sont furieux quand on ose punir leur chérubin. Ici aussi, il ne faudrait pas mettre tous les parents dans le même panier, mais beaucoup d'entre eux, et surtout ceux dont les rejetons sont source de problèmes, ne nous appuient point et ont même l'audace de nous menacer en termes à peine voilés. « Non, je n'accepte pas ces mauvais résultats, mon fils ou ma fille est capable de faire mieux et avait de bien meilleurs points l'année passée. » Sous-entendu, ce n'est pas lui le responsable de sa piètre performance, mais le prof...

En français, en particulier, la situation est assez mauvaise que je peux, à l'occasion, m'inquiéter à juste titre d'un futur très obscur...

Exigences et chers collègues... et je me retrouve seul

Je suis plus exigeant en orthographe (pour moi, deux fautes dans le même mot c'est deux fautes, et non une seule comme chez presque tout le monde!) et dans mes cours, quand je fais faire des exercices de mémorisation et de diction à mes élèves, alors que les autres profs ne le font pas puisque ce n'est pas dans le programme, même s'ils en reconnaissent les effets bénéfiques... Mais c'est vrai

que c'est lourd à porter, alors mes collègues démissionnent. Qu'est-ce que je dois dire, moi l'ingrat, pour soutenir cela devant mes élèves de moins en moins habitués à faire un effort? Voyez-vous, comme c'est lourd à porter? De même, en théâtre et en roman, j'ai le souci, que ne partagent pas tous mes collègues, de faire un peu de littérature, de voir avec mes élèves deux ou trois pièces classiques, de Racine, Corneille ou Molière. Certains professeurs n'ont jamais lu ni vu (encore moins étudié) la moindre pièce de Racine ou de Corneille... Alors, de quel droit puis-je les emmener avec moi dans mes digressions littéraires? Encore une fois je me retrouve seul. On est souvent seul, quand on veut en faire un peu plus que ce que le programme exige...

Quand donc, on est trop exigeant, on n'a jamais de repos : il faut corriger les rédactions supplémentaires, les devoirs de poésie que je donne à mes élèves, contrairement à mes collègues... Quand on est exigeant, on fait faire beaucoup de choses à ses élèves. Les bons élèves vous en seront reconnaissants, mais les moins bons, ceux qui comparent, et leurs parents qui se demandent pourquoi ces travaux non prévus par le programme et qui pourraient faire rater leur petit toutou, vous imaginez? C'est dur d'être un prof exigeant. Parce que quand je fais faire des rédactions supplémentaires, j'entrevois déjà les ennuis qui s'ensuivront : corrections supplémentaires, parents et élèves mécontents parce que travaux mal faits, bâclés... Et le professeur doit prévoir aussi du temps pour rencontrer ces élèves ou ces parents, et parfois même la direction, qui admettent difficilement qu'un professeur soit trop zélé.. C'est lourd à « sup-porter » et on comprend les professeurs qui en demandent un peu moins. Moi-même, j'ai déjà eu des périodes de découragement, de fatigue, où je me disais : « T'es bien bête d'en faire trop, donne congé à tes élèves, cela te fera un peu de repos ». Le diable est là pour nous suggérer cette politique d'en faire moins, d'être moins exigeant. Mais au bout du compte cette tendance paresseuse ne satisfait personne. Et on risque d'en faire toujours de moins en moins. Une fois sur la pente, on se laisse glisser... Et puis un sursaut, le réveil : non, André, ne t'endors pas!

Exigence, mes chers collègues! Voici un cas : je donne une petite interrogation de simple contrôle sur la lecture d'un texte de 15 pages. C'est un simple contrôle de lecture en deux ou trois questions, pour voir si les élèves ont bel et bien lu. Et voilà que certains profs me demandent si les élèves ont droit au texte pour répondre aux deux ou trois questions de contrôle! Mais voyons! Et puis quoi encore? Il ne faut quand même pas pousser grand-mère dans les orties! Non, mais c'est vrai à la fin! Si vous voulez, je donnerai les réponses en post-scriptum.

Que de changements en moins d'un demi-siècle

Ah oui! Quelle différence entre l'enseignement au collège de Bukavu, lorsque j'étais jeune, et celui que nous donnons ici à La Poc, vingt, trente, quarante ans plus tard.

En plus des nombreuses différences qui sautent aux yeux – époque, pays et climat, internat, jésuites – et les autres différences – moins de discipline, silence non obligatoire, formation de rangs inexistante, mixité, impolitesse des élèves, peu ou pas de sanctions, et surtout indifférence généralisée face aux études, manque flagrant de motivation –, en plus de tout cela, il faut encore noter qu'il n'y avait jamais à l'époque ni menace ou possibilité de tempête, ni menace ou possibilité de grève. Donc

tout le calendrier était intégralement respecté, sans aucune surprise. Tous les jours il y avait cours (quatre jours complets et deux demi-journées les mercredis et samedi AM), sauf les congés annoncés à l’avance. Il n’y a qu’à de très rares occasions que nous manquions des cours pour une circonstance passagère et réellement exceptionnelle – comme la visite du roi – ou que nous manquions l’étude – comme pour une rare panne d’électricité, et encore, je me souviens avoir fait mon devoir à la lueur d’une bougie! Oui, cela faisait de fameuses différences!

Pauvres nouveaux profs

Les jeunes nouveaux profs sont spécialistes en pédagogie (et c’est très bien), mais connaissent-ils leur matière? Pas toujours, et ça, c’est nettement moins bien. Je sais qu’on me rétorquera qu’il n’est jamais trop tard pour apprendre, que moi-même j’ai appris sur le tard, en enseignant. C’est vrai, mais quand on apprend qu’à l’université, les futurs profs de français à Montréal n’ont pas étudié un seul auteur français (de France) durant une année, ça crie un peu fort de la margoulette... et cela laisse songeur.

Les nouveaux profs savent comment enseigner, mais ils ignorent quoi enseigner. Oui, cela fait du changement!

L’école de demain?

- L’école de demain (c’est bientôt, demain) serait une école où il faudrait, en vrac, savoir :
- gérer des rivalités, des conflits, des bagarres entre bandes rivales (pensez à la violence dans les collèges des grandes cités en France);
 - occuper les élèves entre deux activités (ici à La Pocatière, la vie étudiante, qui gère les loisirs des étudiants, est très importante et a souvent priorité sur les matières à enseigner);
 - équilibrer les connaissances et le travail entre les bons qui s’ennuient parce qu’on s’occupe plus des autres, et les autres, les faibles qui n’arrivent pas parce qu’ils n’étudient pas;
 - accepter qu’être un élève ne signifie pas automatiquement qu’il faille étudier(!);
 - considérer que les profs ne transmettent plus nécessairement leur matière, mais qu’ils doivent d’abord gérer la discipline, la politesse, la tolérance... Faire de l’occupationnel plutôt que de la transmission de connaissances. Ce qui compte en définitive n’est pas d’avoir un élève connaissant, mais un élève calme. Les connaissances lui viendront, non par surcroît, mais par internet et tous ses iPhone et autres téléphones intelligents. On ne dira plus : lui, il a une tête, un cerveau intelligent, mais lui il a un fameux téléphone intelligent!

Alors quoi, faudrait-il tout revoir? Et sortir de cette idée que l’école doit être essentiellement pour ceux qui veulent et qui peuvent étudier? Il faudrait peut-être supprimer l’obligation de fréquentation scolaire?!

L’avis de quelques spécialistes

Jacqueline de Romilly

Elle est cette grande humaniste devant l’Éternel, qui a écrit en 1995 *Alcibiade ou les dangers de l’ambition*¹, sur la connaissance d’Athènes durant la guerre du Péloponnèse. Elle était prof de latin, de grec, spécialiste du V^e siècle de Périclès, académicienne. Une « vieille » dame vraiment intéressante. Elle souhaite un retour au latin et au grec, pas pour tous, mais pour certains... Elle se désole de l’éducation actuelle, de l’instruction, du rôle de l’école. Faut-il apprendre directement son métier à l’école? Le métier est très important, mais doit-on l’apprendre à l’école? Ne vaut-il pas mieux apprendre à devenir une personne capable de se débrouiller plus tard pour apprendre son métier?

Partant de ces idées, je me demandais ce que je foutais dans notre système qui prévoit au programme de français de quatrième secondaire d’enseigner la publicité (!) et non la littérature. Où sont les modèles? Là où on va se vautrer toute notre vie ou bien là où sont les grands messages qui ont fait vivre l’humanité? Et le français, notre beau français, est-il derrière une chanson publicitaire sur la crème à raser ou la crème fouettée?

Quand on a demandé à cette grande dame ce qu’elle ferait s’il fallait choisir entre les grandes institutions ou les grands hommes sages pour avoir une société la meilleure possible, elle a très bien répondu que l’un sans l’autre était une menace. « Mais, dit-elle, je crois que plus encore que des hommes sages, et plus encore que de grandes institutions démocratiques, c’est l’éducation qui fait une grande société.

Et lors d’une autre émission avec Denise Bombardier, Jacqueline de Romilly, à qui on demandait pourquoi le latin et le grec sont-ils encore importants, et s’il faut se battre pour l’avenir des jeunes, répondit : « L’enseignement, c’est une formation... Quel que soit le métier qu’on fera plus tard. Je crois qu’étudier le latin et le grec sert à mieux parler le français, sert à mieux juger. Et que c’est indispensable si on veut ne pas juger au nom de propagandes toutes faites, si on veut juger par soi-même en comprenant, en ayant toute la gamme des textes et des expériences, et l’histoire à sa disposition. Et Sophocle a dit que le progrès est superbe si cela reste en accord avec la morale. C’est précisément à cause de l’ampleur de la formation scientifique qu’il faut une formation littéraire, pour servir de contrepoids, pour respecter une certaine éthique. »

Gary Caldwell

Je lis dans la *Revue Notre-Dame* de juillet-août 97 sur l’école, par bribes, mais dans l’ordre du texte :

- Enseignement presque impossible pour les nouveaux professeurs.

¹ *Qu’on me permette un petit ex cursus littéraire sur Alcibiade. Une fois n’est pas coutume. Ce général, neveu du grand Périclès, disposait d’une arme rare : il était très beau et s’y entendait pour séduire les femmes... et les hommes qu’il voulait mettre sous sa férule. J’ignorais cela. On comprend dès lors que le Moyen Âge pensait qu’Alcibiade était une femme. D’où cette citation par François Villon, dans la Ballade des dames au temps jadis : « Archipiades [Alcibiade], née Thaïs [...] Qui beauté eut trop, plus qu’humaine ». J’ignorais cela aussi. Ça fait une sorte de deuxième chevalier d’Éon, quoi!*

- Ce que nous demandons aux jeunes profs est presque impossible. Pour plusieurs raisons : disparités entre les niveaux de socialisation des élèves, problèmes de comportement, changement qualitatif dans la disposition des jeunes envers les adultes¹.
- Problèmes comportementaux chez les élèves, il faudrait que les professeurs jouissent de l’appui des dirigeants scolaires et des parents².
- Gérer l’impossible.
- Climat pédagogique débilisant qui sévit dans nos salles de cours.
- Et les titres des deux articles suivants sont particulièrement expressifs : « Une école coupée de la société? » et « L’art de déresponsabiliser tout le monde ».

Tous ces textes sont signés par Gary Caldwell, sociologue. Je ne le connais pas, mais je n’en pense pas moins qu’il a drôlement raison!!

Claude Allègre

Cet ex-ministre français de l’Éducation, très contesté, a déclaré à l’émission *Tout le monde en parle* en octobre 2000 : « Le nombre d’élèves, quand j’étais jeune, égale le nombre de profs aujourd’hui ». De là le malaise aujourd’hui au secondaire : la machine est trop grosse et il y a trop de monde.

À une autre occasion, lors d’une émission avec Denise Bombardier, il a dit : « Les profs ne doivent plus être profs pour toujours. Ils doivent changer de métier. Trop de choses ont changé, trop de choses sont nouvelles. Un prof ne peut enseigner de la même façon ni les mêmes matières en début et en fin de carrière. Donc, il faut renouveler les profs. Ce n’est plus un métier où on enseigne la même chose une fois pour toutes... » Ceci est à méditer.

Marie-Christine Barrault

Cette actrice, toujours à *Tout le monde en parle*, a affirmé : « Les profs devraient être considérés comme des dieux. J’ai beaucoup d’admiration pour les profs. C’est un métier terrible et difficile ».

Michel Lafortune

C’est un conférencier venu vers 1990 faire un exposé à l’école sur le beau sujet suivant : L’adolescent. Voici quelques extraits de notes que j’avais prises durant cette allocution :

Les jeunes avant et aujourd’hui

- Avant (vers 1950), on appelait adolescent le jeune de 14 à 18 ans. Aujourd’hui (1990), il a de 12 à 30 ans.
- À 25 ans, ils ne quittent pas la maison, ils y reviennent.
- Les jeunes sont plus matures, plus vite et plus jeunes que nous.

- La famille se recompose : avant, c’étaient deux adultes et cinq ou six enfants... aujourd’hui, c’est deux enfants avec cinq ou six adultes.
- Ça prend un village pour élever un enfant.
- Très grande maturité de vie sur bien des choses, et en même temps, ils ne sont pas capables de prendre leurs responsabilités (j’ai dit et répété cela, il me semble).
- Ils ont beaucoup, et manquent de beaucoup!
- Ils sont éclatés : beaucoup de branches (touche-à-tout), mais manquent de racines (pas de maturité ni de profondeur).

Violence et agressivité

- Expriment leur désir de relation qui ne s’actualise pas.
- Souvent la violence s’exprime contre les gens qu’on aime.
- Ils ont beaucoup d’énergie, puis il faut décompresser. Mais on ne peut décompresser et être agressif qu’avec les gens qu’on aime.
- Si c’est le bordel dans leur relation avec toi, c’est parce qu’ils ont beaucoup d’affinité avec toi.
- La discipline suppose l’autorité. Et l’autorité suppose la crédibilité (il faut la cohérence du message).

L’Excellence!

On a capoté sur l’excellence dans les dernières années. On a dit : excellence = comment tu « performs », et comment tu te conformes à l’école. C’est autre chose l’excellence (pas rien qu’à l’école). Il y a des critères pour être excellent :

- Les modèles. Quand on a un « bollé », un intelligent dans la classe, on le met trop en évidence. Il sera conspué par ses camarades, donc personne n’est intéressé à être un « bollé ». Il y a un tabou de l’élite. On ramène tout au plus bas niveau – nivellement par le bas (ça aussi, il me semble que je vous l’ai répété). Si on se réinvestit à tous, on sera accepté. Donc le modèle d’excellence n’est pas ce que l’on croit.
- La passion : il faut être passionné pour être excellent.
- Exigences de base minimales. Il faut élever les bases d’excellence et de la normalité.
- Il faut sur-récompenser les premières réussites.
- Toujours remotiver. Être proche des jeunes.
- « T’es premier ou t’es rien. » Or, ils ne veulent pas être rien, alors ils font tout pour se faire remarquer.

Le travail chez les jeunes

Je veux parler du travail professionnel rémunéré, à l’extérieur, souvent comme manutentionnaire, caissier, emballleur dans les grands magasins. Ils ont en moyenne 35 heures d’école, 15 heures de travail, la famille, un cours du soir, du sport, la gang (très important, car c’est difficile d’en avoir une), un chum ou une blonde... Cela fait beaucoup de temps et beaucoup d’orientations...

¹ C’est exactement ce que je viens de dire un peu plus haut.
² Sous-entendu : ils ne l’ont pas! C’est de nouveau exactement ce que j’écrivais.

Pourquoi le travail? Il y a deux raisons :

- On se sent responsable (une vraie job, une vraie paie).
- L'argent permet d'acheter des objets pour être conforme à la gang, ou des objets qui les mettent en relation avec les gars de la gang. Cela permet aussi les sorties. L'argent permet donc d'entretenir des liens.

Les assiettes chinoises

Toutes les occupations des jeunes (gang, famille, école, chum, travail) ont beaucoup d'importance. Il faut constamment les faire tourner, les relancer, en relancer une en gardant les autres en équilibre constant. Comme profs, nous devons les aider à garder toutes ces assiettes en équilibre. Cet équilibre est de plus en plus fragile et ils ont besoin de nous.

Critères du bon prof

Pour être bon prof, il faut, toujours selon Michel Lafortune :

- être capable d'humour;
- dire bonjour au début du cours;
- avoir un objectif clair;
- faire des corrections propres (que ce ne soit pas un surplus de travail);
- toujours faire des commentaires, même si la note est bonne;
- accorder de l'importance à tous;
- ne pas humilier quelqu'un devant ses pairs (il faut savoir qu'utiliser le nom de famille au lieu du prénom, faire une *joke* sur un élève, même sans aucune méchanceté, simplement pour rire, dire les résultats devant tous sont des attitudes agressantes, qui manquent de respect. Même les performants refusent cela par respect pour les autres.);
- s'impliquer (les jeunes aiment en connaître sur nous autrement que comme prof).

Quand je considère ce tableau, je crois pouvoir dire que je passe avec la mention « Bon pour l'estrade! Au tableau! ».

Pour établir une relation de confiance avec les jeunes, il faut :

- apprendre à le connaître (il y a différents styles de jeunes : les *dancers* (rythme, party), les *rockers* (directs, très sensibles et très vulnérables, la gang), les *straights* (plus individualistes);
- accepter la différence : ils ne sont pas comme nous en 1950;
- prendre des risques avec eux;
- les encourager (grand besoin d'encouragement);
- avoir beaucoup de patience.

Si la confiance diminue, c'est le contrôle (style policier) qui augmente. Et cela peut être grave : contrôle non, encadrement oui. Encadrement de l'intérieur.

En relisant ces lignes, je trouve que Michel Lafortune voyait très clair et exprimait avec beaucoup d'efficacité les tenants et les aboutissants de la jeunesse et de l'éducation en l'an 2000. Bravo!

Ghislaine Rheault

Réflexions sur le métier dans *La Presse* du 19 novembre 98 : « À moins d'avoir élevé une famille de 25 enfants nés la même année, on n'a pas idée de ce que ça représente d'énergie, de patience, de passion. [...] Alors quand on dénigre les enseignants qui apprennent à des petits monstres plus ou moins coopératifs des choses aussi passionnantes que la règle des participes passés; quand on traite de haut ces profs qui sont les cobayes d'un incessant bouleversement des méthodes d'apprentissage et des turbulences d'un système affligé de structurite, moi ça me met en rogne. »

François de Closets

Dans *Le Bonheur d'apprendre*, paru au Seuil en 1996, cité par Jean-François Kaisin, préfet des études au collège Saint-Benoît Saint-Servais, SJ, de Liège :

- [...] le plaisir d'apprendre n'a pas résisté à la soif de réussir, ou pire, à la peur d'échouer. Est-ce la marque inévitable des temps difficiles? Certainement pas. Une société malade ne se guérit pas en chargeant l'école de tous ses maux. Dans une société d'incultes diplômés, il n'y a pas moins de chômeurs, mais il y a encore moins de bonheur.
- Un professeur vérifie son enseignement en regardant la bibliothèque de son élève vingt ans plus tard.
- L'école n'est ni un club de loisirs, ni un parc d'attractions, ni un syndicat d'initiative, ni, à l'opposé, un centre d'apprentissage; c'est d'abord et avant tout un temple de la pensée. Si les enfants n'y apprennent pas à réfléchir, alors ils perdent leur temps.

La structurite aiguë

J'ai vécu... par Louise Hudon, prof d'éducation physique âgée de 48 ans, citée par Ghislaine Rheault dans *La Presse* du 19 novembre 98 :

- J'ai vécu l'école du rang, les classes multiples, l'époque des collèges et des couvents.
- J'ai vécu la fin de la septième année et le début des maternelles. [moi aussi]
- J'ai vécu le début du cours classique pour les filles, l'avènement du cours général, du cours scientifique option lettres et option mathématiques, de même que le cours commercial. [moi itou]
- J'ai vécu la fin du cours classique et celle du cours scientifique. J'ai vécu la courte durée des CPES et du collégial avant l'arrivée du cégep. [moi de même]
- J'ai vécu le début du cours secondaire général, le professionnel long (PL), le professionnel court (PC), les groupes homogènes forts, moyens et faibles, les TGA, les programmes de formation pour contestataires, le changement de PC à CP et la disparition rapide de ce dernier. J'ai connu les voies technologiques, les options,

les sports études et les arts études. J'ai vécu la formation générale et la formation professionnelle. [moi aussi]

- J'ai vécu la Loi de l'instruction publique, la naissance du ministère de l'Éducation du Québec (MEQ), le Rapport Parent, les nombreuses lois et bills qui se sont succédé par numéros de 63 à 108. [Moi, je suis arrivé juste après la création du MEQ, mais j'ai connu tous les ministres de l'Éducation, et il y en a eu une quinzaine en trente ans(?).]

- J'ai vécu le passage de l'école secondaire et de l'école technique à la polyvalente, le regroupement des écoles secondaires en commissions scolaires régionales et les batailles épiques entre institutions privées et écoles publiques. J'ai vécu il y a quelques années la fin des Régionales et le regroupement des écoles primaires et secondaires, par territoires, en simples commissions scolaires. [moi aussi]

- J'ai vécu l'école des sœurs, celle des frères, celle des laïcs; l'école catholique très pratiquante, celle de la visite du curé, de la visite de l'inspecteur, celle de la confession obligatoire du premier vendredi du mois, celle du salut au drapeau, celle du JMJ (Jésus, Marie, Joseph) obligatoire dans la marge des cahiers. [Moi, je n'ai pas connu tout cela, mais nous avons eu deux puis un puis aucun prêtre aumônier attachés à notre école.]

- Nous vivons maintenant [en 98] la fusion des commissions scolaires en commissions scolaires linguistiques. Je n'ai que 48 ans et j'ai vécu tout ça. J'ai l'impression d'avoir 100 ans!

- J'ai vécu et *j'en peux plus!!!!* À quand la stabilité dans le monde de l'éducation?

Je (cette fois, c'est moi, AB, qui reprends la parole), comprends son écœurement final, mais l'école doit bouger dans un monde qui bouge sans cesse. Elle eut été plus écœurée, croyez-moi, si l'école n'avait pas du tout changé. Eh oui!

Et je puis ajouter que j'ai connu les classes non mixtes, puis la mixité progressive. Et j'ai vécu quelque quatre grands changements de programmes en français, mais pas des petits rajouts, non, des bouleversements radicaux dans l'idéologie et la didactique. J'ai aussi connu quatre ou cinq grandes grèves et soulèvements syndicaux et j'ai vécu deux grands déménagements en restant dans la même école. J'ai eu neuf directeurs différents et j'ai connu successivement trois commissions scolaires en restant sur place : Pascal-Taché avec Montmagny, de 1968 à 1988, la petite commission scolaire de La Pocatière de 88 à 98, et la Commission scolaire Kamouraska–Rivière-du-Loup à partir de 98-99.

Eh oui, moi aussi j'ai vécu tout ça. Et ça fait du changement, ça, Madame!

L'opinion du lecteur

Voici deux lettres parues dans *La Presse* en 2011 ou 2012 (lues par hasard sur internet le 14 avril 2014) :

LE SCOOP DU SIÈCLE

Je suis enseignant en français depuis près de 30 ans. Je peux vous dire que j'en ai vu des aberrations. La dernière en date m'est venue par le biais d'une information privilégiée. L'équipe de correction de l'examen de français de cinquième secondaire du Ministère aurait reçu comme consigne stricte, formelle « et secrète » que 80% des élèves devaient réussir l'examen de mai – quitte à reprendre la correction pour rejoindre la cible. Alors, voici le scoop du siècle, je vous annonce avec six mois d'avance que 80% des élèves du Québec auront « réussi » leur examen de français de cinquième secondaire en 2011!

MÊME Y PENSER DÉFIE L'ENTENDEMENT

Comment croire en un système quand nos politiciens favorisent et encouragent de telles méthodes? Comme si des notes plus élevées garantissaient la compétence! Ce stratagème sur le dos des jeunes horripile et donne une très mauvaise opinion de ces maîtres qui s'abaissent à des connivences aussi basses. À quand une marche dans la rue de tous les enseignants pour dénoncer cette incurie de nos hommes politiques qui trafiquent les diplômes en trompant les administrés? Les favorisés du système seront toujours les amis de celui-ci. Pendant ce temps, notre Québec d'aujourd'hui est loin d'avoir fière allure et donne à penser que tout est permis dans notre beau monde.

Ainsi prend fin ce chapitre sur l'enseignement, chapitre que j'ai particulièrement apprécié relire et travailler. Vous savez, des réflexions sur l'art d'enseigner et d'enseigner le français, j'aurais pu vous en raconter bien davantage. Et des ouvrages très savants sortent par dizaines chaque année et dégagent un peu de fumée de-ci de-là, comme les cassolettes d'encens qui brûlent et répandent leurs parfums sur tous les autels de la grande éducation. Comme quoi tout se tient, tout est relié, tout communique.



C

HAPITRE 24

LE THÉÂTRE

« *Ce n'est pas de la poésie ni du roman que naît le classicisme : c'est du théâtre, genre essentiellement social...* »

Jean d'Ormesson, Une autre histoire de la littérature française

Et cette vérité est aussi valable en Angleterre que dans la Grèce antique...

Trois rendez-vous manqués

Preuve sans doute qu'il ne faut jamais se décourager, et preuve aussi que possiblement, les échecs sont plus formateurs qu'on ne le croit généralement. Mais en fait, il ne s'agit pas d'échecs, mais bien plutôt de coups manqués... au théâtre! Eh oui, pour moi, le théâtre ce fut d'abord trois coups manqués. Et il ne s'agissait pas des trois coups de Molière – vous savez, ceux qu'on donne avant le lever du rideau avec une masse qu'on appelle un « brigadier ». J'étais bien parti!

A) Il y a eu d'abord *Les petits Pinpins blancs*. J'étais en première année, je devais jouer un de ces petits lapins blancs que le chasseur (Joseph Servais, je pense) ne parvient pas à tuer. Mais il y avait sans doute trop de lapins....

1944 au Cercle ouvrier, salle de théâtre pas loin de la place Albert de Herve, où je naquis rue du Collège en 1938, notre classe de première année avait répété une petite saynète. Nous étions de nombreux petits lapins sautillants et malgré la guerre, nous avions une jolie parure toute blanche et de longues oreilles. J'ai été habillé du beau costume blanc, j'ai été maquillé. À l'époque, on disait mieux : j'ai été grîmé. Je vois encore le grimeur, vieux monsieur à lunettes qui avait chaud dans les coulisses et avait bien pris son temps pour dessiner notre moustache et notre petit nez. Je vois aussi ma mère, mes grands-parents et surtout mon petit frère, très déçus du contretemps qui me tomba dessus!

Il faut croire que la pièce était vraiment trop courte, ou que le maquilleur prenait trop de temps, ou que d'autres sketches nous bousculaient dans le programme, ou que le chasseur est vraiment parvenu à m'atteindre en coulisses (non, ça, c'est une blague), toujours est-il qu'au moment où, dernier grîmé, j'arrivais en sautillant sur la scène... les rideaux se fermèrent et jamais je ne jouai les petits pinpins blancs!

B) Ensuite ce fut *La vie de Jésus*. Je commençais la quatrième année primaire, toujours à l'école des Frères des écoles chrétiennes de Herve, mais plus pour longtemps : nous allions partir pour le Congo. Le frère de la quatrième avait retenu mon nom pour jouer... le rôle de Jésus! Quel honneur,

quelle impression énorme d’avoir été choisi, moi, pour une pièce portant justement sur l’histoire de l’enfant Jésus, d’être reconnu comme le meilleur, d’être investi par le frère d’une auréole qui ne devait plus me quitter (pensais-je)... et qui pourtant ne vint jamais se poser sur ma petite tête blonde, car ma chère maman s’étant remariée avec un colonial, nous avons dû quitter Herve vers le mois de mars. La date de représentation prévue était sans doute fin juin, pour la remise des résultats de fin d’année. Malgré les exhortations du frère et son insistance (il est revenu à la charge plusieurs fois), on n’a pas reculé notre date de départ, évidemment. L’appareillage du *Mar del Plata* pour le Congo eut bien lieu à la date prévue, le 31 mars 48, et il fallut qu’ils trouvent quelqu’un d’autre pour jouer le petit Jésus... Et pourtant, je suis sûr que j’aurais été le plus adorable des petits Jésus, blonds et un peu timides, qu’on puisse imaginer.

Les souvenirs se bousculent à la sortie et plus j’écris, plus j’ai des choses à dire. Mes pauvres doigts qui frappent le clavier de l’ordinateur vont bien trop lentement. Ils ne suivent pas mes souvenirs en débandade. Je voulais dire que le *Mar del Plata*, ce cargo mixte (mi-paquebot, mi-cargo) qui nous emporta pour notre première traversée de l’Atlantique reviendra plus tard, beaucoup plus tard, comme décor d’une de mes comédies. C’est amusant de voir cela ainsi, par après. Il y aura aussi le décor du Boeing dans *Bienvenue à bord*, la pièce jouée avec des profs.

C) Mais venons-en d’abord à notre troisième coup manqué, le pire! Je devais jouer le rôle-titre du *Petit Poucet*. Et je n’ai pas eu le rôle! À la place, ô honte et désespoir... Mais n’anticipons pas. Nous étions dans ce cher collège Notre-Dame de la Victoire à Bukavu, Congo belge (qui deviendra Zaïre, puis redeviendra la République Démocratique Du Congo), chez les pères jésuites. J’avais 12 ans et commençais mes humanités gréco-latines, en sixième. Or un soir, au dortoir, car nous étions internes évidemment¹, le père surveillant me fait sortir de ma chambre, ainsi qu’un autre garçon. Il s’appelait Jean Paquay et était en sixième moderne, alors que j’étais en sixième latine. Donc, nous étions du même niveau et avions le même âge, je m’en rappellerai toute ma vie. Le père nous met dos à dos et nous regarde, sans un mot. Puis, il nous place contre un mur, côte à côte, toujours sans un mot. Il recule, nous regarde longuement, il se penche à notre hauteur, nous regarde encore et enfin déclare : « Exactement la même taille. C’est pas croyable! ». Le copain et moi, on se regarde : on ne comprenait rien à ce manège. Alors il nous déclare que comme nous étions les deux meilleurs en diction française de nos classes respectives, et que comme nous étions petits², il devait choisir un de nous deux pour tenir le rôle principal de la grande pièce que le collège montait chaque année pour le mois de février ou mars, et qui était présentée aussi au public de la ville en soirée gala. Bref, la grande soirée de toute l’année scolaire.

J’avais déjà eu l’occasion l’année précédente – ma première au collège –, de voir la grande pièce annuelle. C’était une comédie musicale appelée *Le chat botté*, avec beaucoup de chansons enfantines. J’avais d’ailleurs fait partie des chœurs, avec les cours de musique. Le prof, monsieur Van der Vorst,

m’avait embarqué parce que j’avais une voix de soprano, qui bientôt deviendrait, avec la mue, une voix d’alto. J’ai aussi beaucoup participé à la chorale du collège. Cela m’aidera-t-il, plus tard, lorsque je monterai des opérettes? Probablement.

Revenons à ce fameux soir. Alors que les autres prenaient leur douche et s’endormaient du sommeil du juste, un drame couvait dans le cœur fragile d’un tout jeune adolescent (moi!) à qui on venait d’annoncer que, puisque nous avions exactement la même taille, ce serait notre poids qui nous départagerait. Je n’étais pas gros, mais l’autre était maigre comme un clou. Pour jouer le petit Poucet, il faut avouer qu’il avait l’air famélique à souhait. Et ce n’est pas moi qui souhaitais cela, je vous assure, mais ce fut ainsi. Et, avec le recul, je peux dire qu’il fut un admirable petit Poucet. C’est vrai. Moi, ce soir-là, j’avais la rage au cœur et une profonde tristesse, mais ce fut pire lorsqu’on m’annonça, pour me consoler, que je jouerais la première des sept princesses, filles de l’ogre, celles qui se feront dévorer par leur père à la place de Poucet et ses frères. Ah! quel supplice, le jour où il nous fallut essayer nos robes (robes de communiantes empruntées par un père à des filles de la ville). Imaginez quelle décadence! Quelle humiliation devant les copains! Et il fallut boire le calice des quolibets jusqu’à la lie. Ah! les autres se marraient bien. Non, mais imaginez : dans un collège de garçons, à cette époque! Heureusement, je partageais cette honte avec six autres garçons enrobés eux aussi...

Voilà mes trois rendez-vous manqués. Mais le destin allait se rattraper, puisque j’allais jouer, monter et écrire des dizaines de pièces par la suite.

Les spectacles de toute une vie

Grandes étapes

Si je devais résumer l’ensemble de mes pérégrinations théâtrales, je regrouperais mes expériences en quelques étapes qui ont jalonné ma vie :

- Débuts par trois coups dans l’eau ou les trois coups de Molière. Mais on peut mieux dire les trois coups manqués : Herve, Herve et Costermansville...
- Apprentissage : en Afrique, petits rôles comme élève et comme scout, mais aussi choriste souffleur et spectateur à Bukavu.
- On dresse les tréteaux. Je m’essaie à la mise en scène grâce au scoutisme en Outremeuse : les scouts, sketches de feu de camp, fête d’unité, deux pièces policières avec le clan et la crèche (trois représentations différentes en trois ans).
- Mise en scène en Europe (comme chef scout), en Afrique (comme prof), et enfin en Amérique, à l’école (Cinq-Sec) et dans le milieu : coopérations avec la SSJB, cathédrale, caisse populaire, IDNS, Lions.
- Parallèlement, je m’exercerai aussi à l’écriture et produirai entre 20 et 25 pièces.
- Mise en scène de cinq opérettes, avec la SALLP.

¹ Mes parents habitaient à 1800 kilomètres du collège. On voyageait uniquement aux trois vacances : trois jours d’autobus ou un jour avec avion.

² Effectivement, j’ai toujours été un des plus petits de ma classe, à cette époque.

- Au total, une cinquantaine de pièces mises en scène, cinq opérettes et 25 textes écrits (sur l’eau, en avion et sur terre).
- Rayonnement : Québec, France, Belgique, Suisse, Ontario, Nouveau-Brunswick.

Toute une vie, oui, c’est bien vrai. Vous l’allez voir! Et si, en plus des pièces, opérettes et autres sketches nécessitant scène et tréteaux, si en plus je vous certifiais que l’aire devant le feu de camp pour le scout que je fus pendant 15 ou 20 ans, et l’estrade pour le prof de français qui « joua » ses cours devant ses élèves pendant 36 ans, et souvent aussi la tribune derrière un micro comme animateur social, tous ces supports, tous ces tremplins pour l’envol oratoire eurent le même rôle que les planches de la scène pour moi. Alors vous conviendrez que sans être un comédien, un conférencier ou un auteur professionnel, je reste un bon amateur, non?

Si je devais faire la liste des pièces, opérettes, sketches et autres tralalas auxquels j’ai consacré quelque temps de ma vie, je suis convaincu de pouvoir arriver sans trop de mal à refaire la liste quasi complète de ces représentations. En effet, on n’oublie pas si facilement ses amours. Essayons.

Calendrier théâtral

Voici dans l’ordre chronologique, depuis l’âge de six ans, toutes les pièces auxquelles j’ai participé d’une manière ou d’une autre comme :

- A** Auteur du texte
- C** Comédien, interprète, acteur (depuis la figuration jusqu’aux rôles principaux)
- M** Metteur en scène
- S** Spectateur assidu et particulièrement intéressé (ici, il en manque beaucoup!)
- T** Technicien, souffleur, choriste, technicien aux lumières, coulisses

N.B. : Les 25 pièces que j’ai écrites seront reprises à la suite de ce tableau, dans l’ordre chronologique de leur écriture, avec le résumé et quelques données de mise en scène.

Herve

- C** 1944, *Les pinpins blancs* Raté!
- C** 1947/48, *Vie de Jésus* Encore raté!

Costermansville (collège Congo)

- T** 1950, *Le chat botté* Comédie musicale, je suis dans les chœurs
- C** 1951, *Le petit Poucet* Rôle principal : raté! autre rôle
- C** 1951/52, en classe de 6^e latine, *Joseph et ses frères* J’ai un petit rôle, mais ne sais vraiment plus lequel. Anecdote du pharaon : il devait dire amulette, on lui prédit qu’il dirait allumette, lors de notre première en costumes. C’est évidemment ce qu’il fit!
- C** 1952, en classe de 6^e latine avec le père Somers, *Les fables de La Fontaine* Je suis Jeannot lapin. La douce revanche sur les lapins, voir plus haut. Mais en plus, ici il y a promotion dans la

distribution des rôles. Je devais d’abord jouer le griffon, un matin. Puis le rôle principal du lapin étant mal tenu, le prof me donna le rôle et l’autre drôle prit ma place de griffon. Quelle promo!

Liège

- S** 1952, *Hamlet* de Shakespeare par les rhétos du collège St-Servais, quand je suis en 5^e latine. Impressionnant, le texte, les décors du château d’Elseneur... quelle affaire!
- S** 1952, opérette *Les cloches de Corneville* à l’opéra de Liège.

Bukavu (collège)

- C** 1953/54 en classe de 4^e latine avec le père Verhaegen, trois petits rôles dans une pièce que nous avons écrite en classe sur la vie de *François Xavier*. Je joue notamment un marchand sur le bateau vers les Indes, un missionnaire accompagnant François, et quel fut mon troisième rôle?
- T** 1955, *Bonne nuit colonel* Je suis souffleur. Dernière année à Bukavu.
- S** Évidemment, à Bukavu il y a eu toutes les pièces dont j’ai été un spectateur attentif, entre autres : *L’Avaro*, *Les femmes savantes*, *Le train fantôme*, *Sans nouvelle de l’S14*, *Bonne nuit colonel*, *Le malade imaginaire*, plus les sketches des scouts, dont notamment une *Vie de Jeanne d’Arc* et une pièce comique de Jules Supervielle. N’oublions pas non plus deux pièces en flamand, comme spectateur : *Tyl Uylenspiegel* et *Reinaert de vos*, écrites par un professeur laïc, monsieur Heymans que j’admirais particulièrement pour un tel travail inimaginable. Je suis loin, très loin vraiment de me douter que plus tard, prof moi aussi, j’en écrirai à peu près vingt-cinq!

Liège, Outremeuse

- S** Durant ma rhétorique, mais aussi déjà en 3^e et en poésie à Bukavu, puis à l’univ’, lorsque j’ai fait la candidature en philo-lettre, puis comme prof, bien sûr, j’ai lu, avalé, bouffé à peu près toutes les pièces du théâtre français, depuis les trois monstres sacrés du XVII^e : Corneille, Molière, Racine; les deux du XVIII^e : Marivaux que je trouvais vraiment trop subtil, et Beaumarchais; deux autres encore du XIX^e : Musset (aussi trop subtil) et Hugo; puis le XX^e : Claudel, Giraudoux, Montherlant, Cocteau, Anouilh le prolifique, et grâce au cinéma : Sacha Guitry et Marcel Pagnol bien sûr, et encore les trois « étrangers » mais bien Français du théâtre de l’absurde (j’aime mieux dire le théâtre de la dérision) : l’Irlandais Samuel Beckett, le Roumain Eugène Ionesco (j’adorais) et dans une moindre mesure le Russe Arthur Adamov. J’ajouterai pour compléter ce fameux cocktail deux auteurs de vaudeville du théâtre de boulevard, fin XIX^e : Eugène Labiche et Georges Feydeau. Et vous aurez une petite idée de ce que j’ai lu, avalé, bouffé... J’oubliais André Roussin (*Bobosse*).

Évidemment, je peux dire que certaines pièces m’ont particulièrement interpellé : *Les mouches* et surtout *Les mains sales*, de Jean-Paul Sartre, que j’ai retrouvée en Amérique, jouée dix fois en fin d’année au secondaire 5 et revue au Trident à Québec; *Antigone* et *L’alouette*, de Jean Anouilh; *Le Cid*, *Polyeucte* et *Horace* de Pierre Corneille; *Britannicus*, *Phèdre* et surtout *Andromaque*, de Jean Racine; et aussi plusieurs pièces au Gymnase à Liège, dont *Le pain*

dur et *Le père humilié*, de Paul Claudel; *Le maître de Santiago*, d'Henry de Montherlant. J'ai rencontré Pauline Carton, actrice française, au restaurant près du théâtre du Gymnase, je dînais à la même table qu'elle. Pas un mot...

De 1957 à 1960, sketches de fêtes d'unité et autres à revoir, dont

- M** 1958, *Né sous une bonne étoile* joué par mes scouts (fête d'unité).
- M C** 1959, Noël dans la cité à Outremeuse, *La pastorale des santons de Provence*, grand déploiement.
- C** 1960, atterrissage d'un hélicoptère sur la foire de Liège, déguisé en saint Nicolas, avec Christian en Handscroef.
- M C** 1960 en décembre, *Pastorale des santons de Provence*.
- M C** 1961, *Bonne nuit colonel* avec le clan Mise en scène et un rôle
- M C** 1961 24 décembre, Noël, un autre jeu de la nativité : *La Pastorale de l'enfant perdu* Je suis Joseph et Nicole est Marie).
- M C** 1962, *Rendez-vous de chasse* avec le clan.

Kisantu, puis Lemfu

- M** 1963, *Né sous une bonne étoile*.
- M** 1964, *Jules César* de Shakespeare Les trois premiers actes, jusqu'à la mort de César.
- M** 1965, satire du Moyen Âge : *Estula* et la *Farce de maître Patbelin*
- S** 1966, *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière au CMS de Kisantu.

Québec

- S** De 1970 à 1995, chaque année avec la troupe du Cinq-Sec de la polyvalente, nous venions au mois de mai à Québec voir une pièce de théâtre et visiter le Grand Théâtre. C'est ainsi que nous avons vu notamment *Les femmes savantes* de Molière, *Le Cid* de Corneille par une troupe allemande, *L'Opéra de quat'sous* à la salle Octave-Crémazie du Trident, *Un sur six*, *Équus*, *La chaire* avec Jean-Marie Lemieux au Théâtre du Bois de Coulonge, *Laura Secord* et *Jamais le lundi* au Palais Montcalm de la place d'Youville, etc.

De plus, chaque année de 1990 à 2009 à peu près, Nicole et moi nous sommes abonnés au théâtre du Trident qui présentait cinq pièces par an. Nous avons ainsi vu une centaine de pièces de qualité : de quoi se sustenter l'esprit, la réflexion et le bon goût! Et à peu près de 2000 à 2012, nous fûmes abonnés à l'Opéra de Québec, de quoi goûter le *bel canto* et la *bellissima prima donna!*

Plusieurs pièces du Cinq-Sec (notre troupe de secondaire 5) furent jouées quatre fois à La Pocatière, deux fois pour l'école et deux fois pour le public. La plupart furent également jouées en déplacement (voir ci-dessous).

La Pocatière

Centre culturel, salle André-Gagnon du collège de Sainte-Anne et agora de la poly, mais il y aura également beaucoup de représentations dans les environs.

Naissance du Théâtre du Cinq-Sec, nom donné à notre troupe des étudiants du secondaire 5 de 1969 à 1999... Pour chaque présentation, je donnerai les explications jugées utiles.

« Interp » rappelle les principaux interprètes. Les textes que j'ai écrits sont en MAJUSCULES, et pour les 25 numérotés, voir explications supplémentaires données plus loin.

- M** 1969, *Knock ou le Triomphe de la médecine* de Jules Romains (+ Saint-Pamphile) Interp. : Yves Colpaert, Marcel Ancil, Pierrette Deschênes, Denis Landry, Céline Bois, Clémence Legros, Michel Langlois.
- C** 1970, *Topaze* de Marcel Pagnol J'ai le rôle principal malgré un bon mois de pneumonite. (+ Saint-Pamphile) Interp. : André Bonsang, Francine Thibault, Berthin Laforest, Gilles Ancil, Micheline Pelletier, Marie-Hélène Ouellet, Roger Dionne, Christian Mendez.
- C T** 1971, *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière Je joue le rôle du maître de philosophie, et assistance technique. Interp. : les quatre profs Christian Mendez, André Bonsang, Yves Colpaert, et Raymond Gaudreault, Francine Grenier, Bibiane Daigle, Thérèse Bernier, Michel Cassista, Ghislain Lévesque, Paulette Pelletier.
- M** *Lorsque l'enfant paraît* d'André Roussin Mise en scène conjointe avec Yves Colpaert. Interp. : Michel Faille, Diane Gagnon, Charles-É Duval, Mado Deschênes, Yvon Morin, Micheline Chiasson, Diane Caron et Jacqueline Guimont. Je fais aussi du cinéma : *Et demain et après*.
- T** 1972, *Treize à table* de Marc-Gilbert Sauvageon Mise en scène par Christian Mendez. Interp. : Rosaire Ouellet, J-M Fortin, Marielle Caron, Sandy Peters, Lucie Marier, Violette Lévesque, Michel Lachance, Christian Mendez. Cinéma : *Bobby en balade*.
- M C** Tournée SSJB avec *Fin de partie* de Samuel Beckett (+ Saint-Fabien-de-Panet et Saint-Pascal) Interp. : Yves Colpaert, Christian Mendez, André Bonsang, France Turgeon et Carmelle Gagnon¹.
Obé là-bas de William Saroyan (+ Saint-Fabien-de-Panet et Saint-Pascal) Interp. : les mêmes.
- A C M** Le sketch *CONFÉRENCE BIPARTITE* (1) Interp. : André Bonsang, Liette Thibault.
- T** 1973, *Antigone* de Jean Anouilh Mise en scène de Christian Mendez, Interp. : Sylvie Saint-Pierre, Jacques Théberge, Esther Bourgault, Roch Michaud, Sylvie Gros-Louis, Michel Rioux, Mario Lizotte, Christian Déry. Et un troisième film de moyen métrage : *Pifpaf au Québec*.
- T** 1974, *La maison de Bernarda Alba* de Federico Garcia Lorca Mise en scène d'Yves Colpaert. Interp. : Diane Guimont, Dorothée Kidd, Claire Desjardins, Pauline Hudon, Josée-Anne Dumais, Suzanne Dubé, France Lemieux, Marie-France Biancardini.

¹ Voir aussi au chapitre 21

M C *Le Médecin malgré lui* de Molière Interp. : Denis Anctil, Suzanne Raymond, André Bonsang, Christian Déry, Huguette Ménard, Roch Michaud.

A M C *LES BACHELIERS DU XVII^e* (2) Interp. : les mêmes.

A M 1975, *LES TÉLÉVORACES* (3) Interp. : Clément Gagnon, Danielle Sénéchal, Claude Duval, Guylaine Boucher, Blandine Dubé, Lise Anctil, Pierre Darveau.

A M C 1976, *MON HOSROSCOPIE* (4) Interp. : Denis Hudon, Lucie Mercier, Martine Hudon, Pierrette Lavoie, Paul Pelletier, Ginette Landry, Norma Leclerc, André Bonsang.

M 1977, *Six personnages en quête d’auteur* de Luigi Pirandello Interp. : Gilles Pelletier, Sylvie Dubé, Gaétane Roy, Sophie Pelletier, Denis Chapleau, Édouard Malenfant, Gisèle Côté.

A M 1978, *BILLETS DOUX ET FILS DE SOIE* (5) Interp. : Roch Hudon, Colette Anctil, Régis Bélanger, Marjolaine Roy, Louise Thérberge.

A M En classe de secondaire 4 : *LA FOLLE GUERRE DE TROIE* (6) Interp. : Gilles Lévesque, Sylvain Gagnon, Pierre Saucier, Lyne Deschênes, Marjolaine Fortin, Gisèle Caron, Raynald Thériault.

A M En classe de secondaire 4 : *LA FOLLE ODYSSÉE* (7) Interp. : Gilles Ouellet, France Bourgault, Judith Bérubé, Patrice Auchu, Hélène Cheruite, Lucie Picard, Judith Douville, René Bélanger, Marielle Ouellet.

A M C 1979, *CUMULUS, CUMULUS* (8) Interp. : Denis Chapleau, Lucie Tardif, René Bélanger, France Bourgault, Gisèle et Lucie Caron, Louise Thérberge, Yves Fortin, Langis Laflamme, André Bonsang, Pierre Saucier, Line Deschênes.

A M Un sketch : *Si mon école m’était contée* Monologue que j’ai écrit pour décrire notre nouvelle école de manière amusante par une « ancienne » (Lucie, une des deux jumelles Caron) à un nouvel élève arrivant en secondaire 1. Cela eut un gros succès et fut dit à l’agora en 15 ou 20 minutes.

A M 1980, *GENS QUI RIENT, GENS QUI PLEURENT* (9) Interp. : Alain Laboissonnière, Suzanne Raymond, Germain Alexandre, Paul Raymond, Maryse Bélanger, Marie Brault.

A M *GRAND-MÈRE SE MEURT, GRAND-MÈRE EST MORTE* (10) Interp. : Diane Desjardins, Nicole Michaud, Pierre Bélanger, Thérèse Saint-Pierre, Langis Laflamme, Germain Alexandre, Sylvain Bourgelas.

A M Un sketch sur Noël en Haïti, *La Caye* Texte demandé par Violette Gendron pour Missi-Haïti¹, présenté à l’agora avec Pierre Bélanger, Diane Desjardins et Claire Bélanger. Je n’ai malheureusement plus le texte...

M C Vers 80-83, au Méritas, le sketch de Bourvil *L’eau ferrugineuse*

¹ Missi-Haïti organise des activités parascolaires à La Pocatière pour aider à la scolarisation des enfants d’Haïti. Avec Violette Gendron, Ernst Volant et Jean-Yves Fortin y ont aussi œuvré longtemps.

M C 1981, *George Dandin* de Molière Interp. : François Caron, Pauline Gagnon, Maurice Gagnon, Marie-Claude Fortin, Benoît Boucher, André Bonsang.

A M *BIENVENUE À BORD* (11) avec les profs (+ Saint-Jean-Port-Joli) Interp. : André Bernier, Monique Gagnon, Claude Gourdeau, Justin Picard, Ursule Duchesneau, Roger Pradet, Jean-Yves Mercier, Gabrielle Ouellet, Marie-Paul Gagnon, Gaston Lévesque, Céline Vigneault, Gilles Pelletier.

A M 1982, *GRAND JEU DE LA PASSION* (12) Interp. : 75 élèves dont Brigitte Bernier, Jean-François Beaulieu, Alain Ouellet, Bernard Fradette, Claude Provencher, Yves Pelletier, Florent Pelletier, Frédéric Henry, Christian Thériault, Lison D’Amours, Steeve Therrien, Brigitte Jean, Manon Therrien, Lyne Daigle, Karine Coenen, Marc Bossé, Sylvain Lévesque, Olivier Coenen, Marie-Josée Côté, Martine Thérberge, Jean-Yves Pelletier.

Pièce jouée en Belgique, reprise aussi plusieurs années. Une chose : j’ai été très heureux de lire dans *Prions en Église* du 11 décembre 1994 que c’est aujourd’hui que s’accomplit la parole de l’Écriture. En effet, j’ai voulu par ce texte montrer simplement que la passion de Jésus, c’est aujourd’hui qu’elle a lieu¹.

A M 1983, *GRAND JEU DE LA PASSION* (12) Interp. : les mêmes avec une quinzaine de remplacements (+ en Belgique en 83 et 84, + Saint-Pascal).

M *La mercière assassinée* d’Anne Hébert Interp. : François Leclerc, Sylvain Lévesque, Marc Bossé, Lucie Bernier, Olivier Coenen, Chantal Bélanger, Sophie Picard, Serge Therrien.

A M 1984, *CORPS ATOUT* (13) (+ Sainte-Louise) Interp. : Yvette Ouellet, Marie-Josée Tardif, Serge Therrien, Isabelle Journault, Raymond Gaudreault, Richard Laforest, Sophie Boucher, Marie-Claude Lévesque, Marie-Claude Ouellet.

A M Un sketch : *Blanche-Neige et les sept nains* Interp. : Marie-Josée Tardif et sept filles qui ont participé au concours d’éloquence du club Optimiste, pour le Méritas. Texte perdu.

M 1985, *La chaire* de l’Anglais Bill C. Davis D’abord vu au Théâtre du Bois de Coulonge avec Jean-Marie Lemieux. Appelée *L’Affrontement* en France, en 95, avec Jean Piat. Interp. : Justin Picard, Jean-Guy Morin.

A M *MORT FINE ET MORT SÛRE* (14) Interp. : Réjeanne Hudon, Lucie Laboissonnière, Sylvie Potvin, Yves Lachance, Céline Bernier, Stéphane Blier, Annick Bourgault.

A M 1986, *LES QUATRE SAISONS* (15) Interp. : Raymond Gaudreault, Langis Laflamme, Danielle Bouchard, Janik Drapeau, France Turcotte, Éric Jean, René Caron, Jean-François Cazes, Pauline Hudon.

¹ Un ami devenu prêtre, sur sa carte-souvenir d’ordination, avait dessiné le calvaire et écrit « Il est encore crucifié aujourd’hui ». Cet ami, je l’ai connu au camp-école de La Fresnaie. Et j’ai encore cette image dans mon missel, même si on n’emploie plus cet ancien missel vespéral quotidien aujourd’hui.

M C Opérette *La Périchole* de Jacques Offenbach¹

M *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry Au Méritas avec les secondaires 1 et 2. Interp. : Frédéric Gagnon, Sarah-Danielle Gagnon, Nathalie Gagnon.

A M 1987 *COMPLÈTEMENT CON* (16) (+ Saint-Paul-de-Montminy) Interp. : Isabelle Drapeau, Isabelle Ducas, Nancy Michaud, Sébastien Jean, Patrick Soucy, Ralph Soucy, Bernard Gourdeau, Martin Laforest, Lynda Miville, Marie-Claude Tardif, Daniel Hudon, Isabelle Deschênes.

M C Opérette *La belle Hélène* de Jacques Offenbach²

A M 1988 Concours Miss Odyssée à Saint Pascal Danielle Bouchard gagne avec le sketch que je lui ai écrit et mis en scène.

A M 1988 *CAISSE DE MON CŒUR* (17) (+ Montmagny) Interp. : Grégoire Tremblay, Stéphanie Boucher, Catherine Gauvreault, Sébastien Jean, Isabelle Therrien, Patrick Matteau, Jean-Jacques Lemaire-Martin, Diane Lavigne, Lynda Miville, Michel Tardif, Sylvain Beaulieu.

M C Opérette *L'auberge du cheval blanc* de Ralph Benatzky³

M 1989 *La soupière* de Robert Lamoureux Interp. : Nadine Blanchet, Martin Chenard, Sarah-Danielle Gagnon, Patrick Matteau, Nathalie Gagnon, Lynda Miville, Sébastien Cottinet.

M C Opérette *La veuve joyeuse* de Franz Lehár⁴.

A M Avec les profs *Autour du crachoir*, mise en scène adaptée de *Trottoirs de bois* de Bertrand B. Leblanc Interp. : André Bernier, Jean-Maurice Ancil, Claude Gourdeau, Raymond Gaudreault, Jacques Dansereau, Langis Laflamme.

A M 1990 *LA VEUVE NOIRE* (18) (+ Matane) Interp. : Sarah-Danielle Gagnon, Sébastien Cottinet, Caroline Ancil, André Bonsang, Marie-Andrée Deschênes, Claudie Tremblay, Frédéric Gagnon, Geneviève Gauvreau.

C Interprétation de Jacques de Lesclache, premier curé, à diverses occasions.

A M 1991 *ÇA DANSE À LA GRANDE ANSE* (19) Interp. : 149 personnages par 66 acteurs et actrices dont Véronique Caron, Isabelle Fortin, Pascal D'Anjou, Marc-André Soucy, Patrick Soucy, Julie Langlois, Mathieu Lippé, Pascal Gourdeau, Catherine Guy, Maxime Pelletier, Marc Bélanger, Lysiane Tremblay, Chantal Thibault, Alexandre L'Écuyer, Julie Pelletier, Karen Riopel, Louane Laurendeau.

M C *L'Avare* de Molière (+ Rivière-Ouelle, Saint-Pascal, Squatec) Interp. : André Bonsang, Patrick Soucy, Annie Boucher, Patrick Lizotte, Julie Pelletier, François Pelletier.

¹ Voir chapitre 29

² Idem

³ Idem

⁴ Idem

A M 1992 *UN P'TIT COIN SI TRANQUILLE* (20) (+ Saint-Jean-de-Luz) Interp. : Pascal Gourdeau, Patrick Soucy, Mathieu Lippé, Mélanie Caron, Sophie Leblois, Patricia Pouliot, Lysiane Tremblay, Virginie Lévesque, Karen Riopel.

C Spectacle lyrique *Signé Jacques Offenbach* Mise en scène de Danielle Plourde¹

A M 1993, *GOUVERNEURS DE LA ROSÉE* (21) adaptée de Jacques Roumain (+ Québec) Interp. : Maxime Pelletier, Prudence Dumont, Mathieu Lippé, Lysiane Tremblay et 22 autres.

M C Noël *Le bonhomme tombé du ciel* de Monique Miville-Deschênes À la cathédrale avec huit jeunes, Lysiane Tremblay, Mathieu Lippé et le curé Fernand Bélanger. J'avais le rôle de saint Nicolas.

1994 *Mon prince charmant* Mise en scène de Denise Bois, avec notamment Maxime Pelletier, Mathieu Lippé et Marie-Élaine Michaud. Là, je ne suis plus dans le coup!

A 1995, *SIGNÉ LA CORNEILLE* (22) Mise en scène par Denise Bois. Interp. : Maxime Pelletier, Marie-Élaine Michaud, Annie Ouellet, Daniel Castonguay et 17 autres.

M 26 novembre 95, récital-spectacle de Lysiane Tremblay, soprano, avec Madeleine Sirois à l'accompagnement.

M C Opérette *La Vie parisienne* de Jacques Offenbach²

A M 1997, *TROP, C'EST TROP* (23) Par la troupe des vieux débris et jolis restes des Anciens du Cinq-Sec (17 acteurs et actrices retrouvés parmi les groupes qui ont joué avec moi depuis 1984) Interp. : Maxime Pelletier, Janik Drapeau, Bernard Gourdeau, Frédéric Gagnon, Nathalie Gagnon, Patricia Pouliot, Raymond Gaudreault, Marie-Élaine Michaud, Marc Bélanger, Kathie Lebel, Gaétane Roy, Roch Michaud, Lise Dumais, Pierre Darveau, Marjolaine Roy, Karine Gagnon, Gilles Pelletier.

A M C 1999 *MOTS DITS* Sketch en spectacle de fin d'année, avec quatre étudiants de secondaire 5.

1999 *INTERJECTIONS, ONOMATOPÉES ET BORBORYGMES* Sketch en spectacle de fin d'année, je suis seul acteur.

A M 2000 *LES TÉLÉVORACES* (3) Revue par la troupe de la polyvalente, dernière du Cinq-Sec. Nouvelle mouture du texte de 1975. Je ne suis plus prof, mais j'assume la troupe les soirs Interp. : Philippe Maltais, Sarah Martineau, Amélie Dubé, Jérôme de Champlain, Christine Lavoie, Marie-Lise Lévesque.

A M 2002 *LES PONTS DU DERNIER SOUPIR* Rallye policier à Saint-Pacôme, le 1^{er} juillet.

C M 2003, 18 avril *Avec Jésus sur nos chemins* Chemin de croix à la cathédrale avec Louise Leblanc et 40 personnes.

¹ Voir chapitre 29

² Idem

- A C** 2003, 3, 4 et 5 juillet *MORT FINE ET MORT SÛRE* (14) Dans le cadre de la Société du roman policier de Saint-Pacôme, mise en scène de Pierre Lévesque Interp. : Janik Drapeau, Éliane Vincent, Lynda Pelletier, Louise Chamberland, Marie-Pier Darveau, André Bonsang, Marie Dallaire, Bernard Gourdeau, André Bernier, Claude Gourdeau, Marjolaine Roy.
- A** *UN COMPLET SUR MESURE* (24) Sketch.
- A** *CHAPERON ROUGE À QUATRE MAINS* (25) J'ai complété le sketch.
- A M C** 2004, 8 et 9 mai *POLY-BALLADE* Revue fantaisiste sur les 25 ans de la polyvalente, lu avec Langis Laflamme et Roger Pradet.
- C** 2004, 7,8,9,10 juillet *Piège pour un homme seul* de Robert Thomas, adaptation de Michel Tremblay Avec la SRPSP, mise en scène de Pierre Lévesque. Interp. : Tommy Lavoie, Éliane Vincent, Michel Harvey, Michaël Michaud, André Bonsang, Jacqueline Bernier.
- A** 2004 Rédaction de la version « médaillon » pour *LES QUATRE SAISONS* (15)
- C** 2009 pour le 150^e anniversaire de l'ITA, pendant neuf mois je personnifie Adélard Godbout, ex-premier ministre du Québec.
- C** 2010 *La Passion du Christ* Enregistrement d'un disque comme narrateur.
- A M C** 2011 Variations en sept sketches sur *Le Mouchoir à travers les âges* AREQ Saint-Valentin.
- C** 2014, 27 décembre *Le curé de Cucugnan*¹ d'Alphonse Daudet Lecture lors d'un spectacle musical au bord du fleuve à la chapelle de Rivière-Ouelle. À cause de mes yeux, ce sera sans doute mon chant du cygne pour de telles déclamations. Gros problème d'éclairage.

TOTAL : 39 textes différents à titre d'auteur
40 textes (ou situations) comme comédien
64 spectacles en mise en scène

Il conviendrait d'ajouter les nombreuses utilisations de ma voix, comme lecteur à l'église pendant plus de quarante ans, et comme animateur en diverses occasions : fêtes chez les scouts, lecture d'un texte sur une musique de Chopin pour un anniversaire de mariage, Journées de la culture, ventes aux enchères, soupers de reconnaissance, etc.

Attention : que des chefs-d'œuvre (hum!)

Les pièces qui suivent sont les miennes. Elles ont été essentiellement écrites pour des étudiantes et étudiants de secondaires 4 et 5, mais peuvent très bien convenir à toute troupe d'amateurs. Elles furent presque toutes créées par le Théâtre du Cinq-Sec qui vit à la polyvalente de La Pocatière depuis 1969.

¹ Et voilà que je me demande si *Cucugnan* et *kuknos* en grec, qui signifie cygne, n'auraient pas la même origine. Et pourquoi pas?

Presque toutes ces pièces n'ont qu'un seul décor et souvent, il y a volontairement plus de personnages féminins que masculins. J'avais en effet toujours plus de demandes par les filles que par les gars.

Enfin, la qualité du français a toujours été un objectif premier.

Toutes les dates indiquées sont celles des créations.

Je n'ai pas repris ici des textes de scène écrits par moi pour des circonstances très particulières, et qui généralement ne furent représentés qu'une ou deux fois (sketches de galas Méritas de fin d'année, école, Haïti et même tout le scénario d'un rallye policier).

Pour les principaux interprètes et d'autres données, on peut se référer à la liste générale par année élaborée ci-dessus. Enfin notons que la quasi-totalité de ces pièces se retrouvent sur deux sites internet, l'un au Québec (adelinc.qc.ca) et l'autre en France (leproscenium.com).

Voici par ordre chronologique de leur écriture les 25 pièces que j'ai créées, avec un bref résumé et parfois une explication complémentaire...

1) **CONFÉRENCE BIPARTITE**

Sketch ou intermède (1972 ou 73)
20 minutes (peut donc facilement servir en lever de rideau) – Pas de décor
3 personnages : 1 F et 2H (mais toutes les combinaisons sont possibles)

Suite à certaines circonstances, deux conférenciers sont obligés de faire leur conférence en même temps. Comme les sujets sont l'amour dans le désert et les pieds de cochon farcis, et comme les deux conférences s'entremêlent l'une l'autre pour n'en plus faire qu'une, on imagine ce que ça donne!

Explication supplémentaire : Voir plus bas, « Écrire » où j'explique pourquoi et comment m'est venue cette idée de récrire un sketch de feu de camp.

2) **LES BACHELIERS DU XVII^e**

Comédie-revue (1974)
1 heure – Un seul décor : une salle de profs
12 personnages (4 F et 8 H)

Avec les mêmes acteurs que la comédie *Le médecin malgré lui*, à laquelle elle faisait suite, cette revue se situe dans une salle de profs imaginaire, au XVII^e siècle à La Pocatière. Il s'agit essentiellement d'une revue de l'année écoulée en secondaire 5, les activités étudiantes, des anecdotes. Tous les personnages représentent le corps professoral de notre tour d'ivoire à l'ITA, et quelques élèves non identifiâbles. On reconnaîtra facilement plusieurs profs. Et le public n'a pas manqué de rire en écoutant et voyant toutes ces allusions. Difficilement jouable, car le public ne reconnaîtrait ni les personnages ni les allusions.

Explication supplémentaire : En rédigeant ce chapitre en avril 2014, j'ai voulu un peu relire ce vieux texte qui n'a jamais été joué qu'ici lors de la première en 1974, quarante ans plus tôt, puisqu'il se réfère trop au contexte de cette année-là. Et j'ai constaté que ce texte n'était pas répertorié dans

l'ordinateur. Les quelques vieux documents que j'en avais encore étaient des feuilles imprimées sur machine à alcool et tapées avec une bonne vieille dactylo évidemment, puisque l'ordinateur n'existait pas encore. J'ai pu constater que les textes avaient pâli au point de devenir quasi illisibles. Si je voulais éviter que le temps inexorable ne détruise complètement ce précieux document (précieux surtout pour moi, car il est quand même mon premier essai dramatique!), il était temps d'urgence que je me mette à le recopier. C'est ce que je fis durant une semaine, et j'y ajoutai un index avec toutes les explications pour que le lecteur puisse mieux comprendre toutes les allusions. Il a rejoint sa place au milieu de toutes les autres pièces dans mon ordinateur et sur clé USB. Ouf! Et heureux lecteur qui peut maintenant le lire en toute quiétude.

3) **LES TÉLÉVORACES**

Comédie de mœurs, satire sociale, deux versions (1975 et 1999)
2 heures – 3 actes – Un décor (un salon contemporain)
14 personnages : 8 F et 6 H

Chez des fanatiques de la télévision, succession rapide de situations et quiproquos concernant ce médium (jeux, publicité, programmes, réparation). Le tout est assorti de nombreux extraits de publicité télévisée et agrémenté par la présence saugrenue d'une servante tout droit sortie du public pour remplacer, texte en main, une actrice qui s'est récusée (on voit la situation quand elle lit les indications scéniques ou qu'elle saute une page). Gags auditifs et visuels très nombreux. Plusieurs répliques faisant référence à la publicité de l'époque, cette pièce a été totalement réécrite et mise à jour en 1999.

Explication supplémentaire : La télévision, telle que conçue ici en Amérique du Nord avec sa publicité et son manque de rigueur, son populisme et son mépris du spectateur m'a toujours exaspéré. Il fallait que j'écrive quelque chose là-dessus, mais que j'en fasse une dérision, un amusement. Pas une charge en règle, cela ne m'intéressait pas, et de plus je risquais de n'être pas compris par un public vraiment bon enfant. La trouvaille d'Eulalie qui joue le rôle texte en main, au pied levé, m'a semblé avec raison être un grand atout...

4) **MON HOROSCOPE**

Comédie de mœurs, satire sociale (1976)
2 h 30 – 3 actes – Un décor (un salon)
16 personnages : 10 F et 6 H. (+ 8 danseuses éventuelles)

Un homme, ses filles et sa mère sont particulièrement crédules en matière de paranormal et de parapsychologie (horoscope, chiromancie devenue lecture des lignes du pied, boule de cristal, etc.). Tandis que sa femme et son entourage essaient de les raisonner, cela amène des situations particulièrement amusantes et insolites. Possibilité d'intermèdes dansés par un groupe de huit jeunes filles.

Explication supplémentaire : Après la TV, il fallait que je fasse rire aux dépens des superstitions et des croyances de toutes sortes. Mais là aussi, je ne voulais pas être trop sérieux.

Et je sonnai une charge totale, sans faire dans la demi-mesure. Peut-être et probablement un peu outrancier. Il fallait aussi compter sur les danseuses et une mise en scène fort élaborée.

5) **BILLETS DOUX ET FILS DE SOIE**

Énigme policière (1978)
2 h 30 – 3 actes – Un décor (un salon)
12 personnages : 6 F et 6 H.

Mystère et suspense. Dans un chalet isolé en forêt, un soir, arrivent quatre passagers perdus. Peu à peu disparaissent des personnages dans une nuit d'orage et d'angoisse. Et chaque fois, on découvre, attaché par un fil de soie, un « billet doux » porteur d'un message énigmatique. Atmosphère très bien rendue. À noter le climat tendu avec coupures de courant, orage, pluie et vent, certaines scènes très fortes en émotions et la présence d'une vieille servante (Blanche-Neige) qui déride le public par ses interventions cocasses, ainsi que celle d'un grand-père aveugle, mais qui entend pour deux.

Explication supplémentaire : Là, je me suis laissé transporter par mon deuxième dada, le policier, mais avec toujours une note d'humour pour alléger l'ambiance et permettre au public de se détendre un peu dans cette atmosphère d'orage et d'horreur, inspirée en bonne partie par les ambiances de certaines pièces montées au collège de Bukavu (*Bonne nuit, colonel, Le train fantôme*). Les billets sont un peu trop intellectuels à mon goût, mais le grand-père aveugle qui trouve la solution des énigmes et la jeune fille un peu innocente avec sa poupée forment de bons contrepoints. J'ai bien aimé rentrer dans les détails concernant la lumière et le revolver, avec ces pannes d'électricité, le grondement du tonnerre, la pluie derrière la vitre et les personnages qui rentrent mouillés... Beaucoup de technique, beaucoup de travail jusque dans les détails.

6) **LA FOLLE GUERRE DE TROIE**

Fantaisie dramatique inspirée de L'Iliade (1978)
1 heure – 8 scènes – 8 tableaux en décors simples et symboliques
35 personnages, 16 F et 19 H, mais le tout peut être joué par une vingtaine d'acteurs (il peut y avoir plus de figurants)

La célèbre guerre de Troie revue et corrigée dans un souci de caricature et de comédie. Suite de huit tableaux racontés par Homère lui-même. Le mariage de Thétis, la pomme de discorde, le jugement de Pâris, l'enlèvement d'Hélène, la guerre, les combats singuliers des héros Hector, Achille, Pâris, Agamemnon... et le cheval de Troie. Souci de fidélité au texte d'Homère avec des anachronismes évidents. Perception caricaturale de bon aloi.

Explication supplémentaire : En 1977-1978, dans ma charge professorale, outre le secondaire 5 traditionnel j'ai hérité de deux très bons groupes-classes de français en secondaire 4, parce que le théâtre y était à l'honneur au programme. Mais je dois me taper les voyages aller-retour : Sacré-Cœur (secondaire 4) et ITA (secondaire 5). Comme je me rends compte que ces deux classes sont très bonnes, la 4-02 avec 29 élèves et la classe 04 avec 35 élèves, et comme

d'autre part je leur avais brièvement raconté, selon mes habitudes, les divers épisodes de la guerre de Troie et de *L'Odyssée* d'Homère, je résolus de leur faire écrire comme devoirs de petits scénarios amusants où ils devaient chaque fois mettre en scène quelques personnages que je leur avais présentés dans un contexte particulier. Différents devoirs corrigés et mélangés donnèrent à peu près les dix tableaux de chacune des deux pièces. Évidemment, je dus corriger, supprimer, ne garder (éventuellement) qu'un seul devoir que je retravaillais. Et on passait au suivant. Cela me fit énormément de travail de correction, et si je dois évaluer la part du travail apportée par quelques étudiants, cela pourrait représenter entre 10% et 30% du résultat final. Chaque classe s'attela à l'un des deux livres d'Homère. Il fut convenu que nous jouerions le texte en classe, car nous n'aurions ni le temps suffisant ni les possibilités de mettre en scène (décor, costumes, mémorisation). Chaque élève eut un ou deux rôles à défendre en lecture sur l'estrade devant les autres. Une classe (la 02) s'attaqua à La Folle guerre de Troie (29 élèves pour 36 personnages), tandis que l'autre classe travailla sur La folle Odyssée (35 élèves pour 41 personnages).

L'ensemble est plutôt amusant, de bon aloi, gentil, parfois simplet. Les noms, les événements, les décors d'Homère sont respectés, mais la manière de dire ou d'envisager les choses est assez contemporaine à la rédaction. On peut dire que les jeunes et le public s'instruisent en rigolant!

7) LA FOLLE ODYSSEE

Fantaisie dramatique inspirée du célèbre chant d'Homère (1978)

1 heure – 10 scènes – 10 tableaux dans des décors simplifiés et symboliques

41 personnages, 16 F et 26 H, mais cela peut être joué par une vingtaine d'acteurs.

(il peut y avoir plus de figurants)

C'est Homère qui raconte comment Ulysse traverse ses diverses épreuves, comme on va de Charybde en Scylla (le Cyclope, Circé la magicienne, les Sirènes, Calypso, etc.), pendant que ses compagnons disparaissent à tour de rôle et que sa femme Pénélope se languit à Ithaque. Suite de dix tableaux satiriques et caricaturaux. Quoique bourré d'anachronismes, l'ensemble est imprégné d'une réelle fidélité au texte. Nombreux petits rôles.

Explication supplémentaire : Voir ce qui est dit plus haut pour *La Folle guerre de Troie*.

8) CUMULUS, CUMULUS

Comédie (1979)

2 heures – 2 actes – Décor unique, simple et insolite

12 personnages : 6 F et 6 H

Rencontre étrange de la réalité et de la fiction dans les labyrinthes de l'imaginaire et du rêve. Jeux de miroirs, mise en abyme à travers le roman, le cinéma, le théâtre et les légendes dorées qui ont bercé notre monde (Adam et Ève, Pâris, Blanche-Neige, Alice au pays des merveilles). Tout est vrai, mais rien n'est vrai et la gauche est à droite. Une histoire sans histoire de la rencontre d'une fille et d'un garçon sur fond d'intrigue policière... Théâtre dans le théâtre.

Moments très profonds, moments de grande tendresse, moments amusants où la langue se délie, et où en définitive ce qui compte n'est jamais ce qui est, mais ce que je crois, où l'illusion prime la vérité, où la poésie mène le monde et où l'amour mène le théâtre.

Explication supplémentaire : Ma pièce la plus poétique et certainement la plus personnelle, un peu inspirée de Cocteau et de mes cours sur le théâtre (cours universitaires libres que j'avais suivis un an plus tôt au cégep, par des profs de Rimouski). On y voit beaucoup de références littéraires, tous les contes avec une pomme... On y voit bien aussi la mise en abyme (plusieurs niveaux différents et successifs pour expliquer ce qu'on voit). Montrer aussi que beaucoup de choses ne sont que des conventions et on se demande où est la vérité. Le public est berné. La gauche est à droite et le nord au sud... et ce personnage de mon grand-père qui traverse la scène et rencontre les autres personnages en rajeunissant, alors que les autres vieillissent et se souviennent vaguement d'un personnage plus vieux, lui ne semble rien se rappeler... Langis Laflamme, un de mes profs-acteurs fétiches qui y a joué, trouve que c'est une très grande pièce, très travaillée, très construite.

9) GRAND-MÈRE SE MEURT, GRAND-MÈRE EST MORTE

Comédie-farce (1980)

1 heure – 2 actes – Un décor (chambre à coucher)

11 personnages : 6 F et 5 H

Pendant que Grand-mère se meurt, les héritiers se disputent sa succession et quelqu'un va même prendre sa place pour dicter, de son lit, un nouveau testament. Gros comique de situation, notamment la dictée du faux testament par la fausse grand-mère, devant un notaire à moitié sourd... Cette pièce peut facilement être présentée le même soir que *Gens qui rient, gens qui pleurent*.

Explication supplémentaire : Cette année-là, je me suis écrit deux petites comédies d'une heure chacune. Et comme la troupe était constituée d'une vingtaine de bons comédiens, je les ai répartis dans les deux pièces. Les rôles principaux de chaque pièce étaient tenus par des étudiants et deux profs qui ne jouaient que dans une des deux pièces. Les rôles mineurs allaient à des étudiants qui tenaient un personnage dans chaque pièce.

Pour la grand-mère, le point de départ est tiré du Malade imaginaire de Molière, lorsqu'une servante propose au malade de « contrefaire le mort » pour voir comment réagiront les gens de son entourage. Alors, le reste vient tout seul. On imagine une vieille grand-mère un peu acariâtre mais très riche, et deux familles qui rivalisent en révérences pour bien paraître aux yeux de la vieille, en vue de leur héritage futur. Pour le grain de sel, j'ai ajouté le notaire, figure compassée d'un vieil amoureux des proverbes français et un fiancé soi-disant médecin...

10) **GENS QUI RIENT, GENS QUI PLEURENT**

Comédie-farce (1980)
1 heure – 1 acte – Un décor (un salon)
11 personnages : 6 F et 5 H

Tous les membres d'une nombreuse famille doivent successivement passer de la misère crasse à l'aisance la plus respectable, pour faire croire à leur déchéance ou à leur richesse selon qu'ils attendent une inspectrice sociale qui doit les aider ou une riche parente d'un éventuel beau parti. Mais tout se corse lorsque la personne qui arrive n'est pas celle que l'on croit. Nombreux et rapides renversements de situation. Comique très visuel et emporté. Remarque : Cette pièce se marie très bien avec *Grand-mère se meurt*, *Grand-mère est morte*.

Explication supplémentaire : La deuxième des courtes pièces que j'ai écrites cette année-là. Pour *Gens qui rient...*, le ressort me vint d'une pièce ou d'un film dans lequel, comme ici, une famille doit paraître pauvre ou riche selon le personnage en présence de qui on se trouve. Mais malheur si on se trompe de personnage. C'est le nec plus ultra du quiproquo, qui consiste à prendre quelqu'un pour un autre. Ce procédé m'a toujours paru le meilleur ressort du comique théâtral. Et ici, je m'en suis donné à cœur joie. La pièce doit être emportée et les transformations rapides. Défi de mise en scène. J'avais utilisé la musique du *Vol du bourdon* de Rimski-Korsakov pour souligner la rapidité et aider mes comédiens qui devaient avoir répété sur le bout des doigts de pareilles transformations. Et là aussi, comme le théâtre comique, le burlesque est l'art de l'exagération, je n'avais pas peur de faire les changements les plus outranciers. Par exemple, une fille qui se met un gros coussin sur le ventre pour faire croire qu'elle est enceinte... Une récréation.

11) **BIENVENUE À BORD**

Comédie de haute voltige (1981)
1 h 15 – 1 acte – Un décor (les dix sièges de la rangée 22 d'un Boeing 747)
12 personnages : 5 F et 7 H

Dix passagers d'un gros avion partent pour un vol fertile en rebondissements. Avec l'hôtesse et le steward, ils vont peu à peu se découvrir et nous faire connaître leurs côtés cachés, leurs manies, leurs rêves... d'abord entre voisins, puis tous ensemble, jusqu'à ce que... Mais comment finira ce voyage animé? Un certain défi de mise en scène : dix personnes assises, face au public... un vrai vol intercontinental.

Explication supplémentaire : Je rêvais depuis longtemps de m'occuper un peu de mes collègues. J'en avais déjà utilisé plusieurs et je savais qu'ils recelaient des trésors de l'art théâtral, comme tout bon professeur. Je ne sais plus comment l'idée de la rangée de 10 passagers d'un avion avec l'hôtesse et le steward m'est venue, mais elle constituait une situation initiale excellente. Ces gens ne se connaissent pas et le public les suit, de petits conciliabules entre voisins jusqu'à l'accord final lorsque le voyage est bien (ou mal) parti. Je ne voulais pas une pièce trop longue pour faire le pendant avec *George Dandin*, jouée par les étudiants du Cinq-Sec.

Nous avons également été jouer notre comédie deux ou trois soirs à la Roche à Veillon à Saint-Jean-Port-Joli, comme des professionnels. Mais les engagements de chacun durant l'été nous empêchaient de tenir l'affiche durant plus de soirées. Très belle expérience.

12) **LE GRAND JEU DE LA PASSION**

Drame (1982)
2 heures – 14 stations – Grande aire de jeu (le chœur d'une église, d'une cathédrale)
71 personnages : 24 F et 47 H

La passion de Jésus telle que racontée par les quatre évangélistes, avec tous les personnages d'époque et telle que la ressentent quinze témoins du vingtième siècle. Très grande fresque de 71 personnages (les proches, le sanhédrin, le prétoire, la foule et les témoins d'aujourd'hui, issus du public, comme le boulanger, le peintre, la ménagère...). Chemin de croix moderne depuis la Cène jusqu'à la Résurrection. Possibilité d'accompagnement avec grande musique (Berlioz). Moments d'intense émotion. Spectacle à présenter dans une église durant la semaine pascale.

Ce *Grand jeu* a été monté dans plusieurs églises au Québec et en Belgique. Il y a une très grande fidélité aux Évangiles pour les paroles du Christ et des personnages. Le plus grand rôle est celui de la narratrice, qui peut lire son texte.

Explication supplémentaire : Ici aussi tout un défi. Je rêvais d'écrire un chemin de croix, sans les fioritures amenées par la légende comme l'histoire du voile de Véronique ou les trois chutes. Je tenais mordicus à rester fidèle au récit de l'Évangile. Mais lequel choisir? La passion selon saint Matthieu, comme Bach ou... mais oui, pourquoi pas, selon les quatre évangélistes qui auraient le rôle de lecteurs? Je voulais aussi absolument introduire des personnages du XX^e siècle qui, sortis du public, viendraient témoigner de la vérité vécue de la scène qu'ils venaient de voir. Cela avait le don d'actualiser la Passion. Pour moi, c'était le plus important. Je désirais aussi que cela commence au soir de la Cène, le jeudi saint, et que cela se termine par la Résurrection, évidemment. Contrairement aux chemins de croix dits classiques où cela se termine par la mise au tombeau.

Beaucoup d'acteurs, grande mise en scène. Je choisis mes acteurs en secondaire 5 pour les rôles principaux. Mais je ne sais si vous imaginez bien les séances d'audition pour la répartition des rôles, puis les premiers essais. Il fallait imaginer la très vaste scène de la cathédrale et répéter dans la cafétéria, deux fois par semaine de 16 h à 17 h 30, jusqu'à Noël. C'est seulement à partir de janvier que nous avons répété sur place à la cathédrale. Mais les élèves devaient traverser la ville à pied. Les premières fois qu'ils sont descendus à la cathédrale, ce fut une invasion : certains avaient des gâteaux ou des fruits pour goûter, d'autres allaient allumer des lampions, d'autres enfin jouaient au confesseur ou au pénitent dans les confessionnaux. Il a fallu remettre de l'ordre dès le premier jour et crier une ou deux fois. Puis cela a bien fonctionné. Les mouvements de foule, les voix. Pas de micro, il fallait que tout soit bien audible.

Puis il y eut les trois croix à faire dresser. J’avais prévu des gros socles en béton que j’avais coulé moi-même. Puis la musique de Berlioz enregistrée en une vingtaine de petits morceaux dans mon sous-sol... Pour jouer de l’enregistreur, Raymond Gaudreault m’a prêté main-forte. Puis il y eut les costumes et quelques couturières. Pour les cuirasses, les casques, les lances et les jupettes en cuirette des soldats romains, ce fut spécial...

Puis le grand jour arriva. Un triomphe, la cathédrale remplie à pleine capacité, une fois pour l’école et deux fois pour le public. On dut rajouter une centaine de chaises le soir du Vendredi saint. On avait aussi prévu une représentation pour les étudiants du collège, hélas il y eut tempête et ils étaient en congé cet après-midi-là! Monseigneur Charles-Henri Lévesque était présent. Il a aimé. Une petite anecdote. À la fin du chemin de croix, lorsque le Christ meurt sur la croix, il est écrit que le voile du Temple se déchire. Nous avions placé un grand voile devant le beau christ en bois derrière l’autel, et au moment X, quand la narratrice dit « le voile du Temple se déchira », je devais, caché derrière l’autel, tirer une petite ficelle pour ouvrir en deux le rideau que nous avions mis, mais les cordes ont été emmêlées et j’avais de mon côté la corde pour le fermer. J’avais beau tirer, il restait résolument clos. Il a fallu que je coure le plus discrètement possible tirer sur l’autre corde, de l’autre côté. L’affaire de 10 secondes, mais je râlais contre moi-même. Cela n’empêcha pas le beau succès de notre grand jeu.

L’année suivante, on a repris avec la plupart des mêmes comédiens. Beaucoup étaient au cégep, mais ont accepté de rejouer (pas tous!). Un grand moment de mise en scène.

La seconde année, on avait invité Radio-Canada pour venir entendre la pièce et voir si cela pouvait s’enregistrer. Ils sont venus avec deux ou trois camionnettes et ont tout bien écouté et bien vu, puis ont décrété qu’il était impossible d’enregistrer sans micro. Or, il aurait fallu une soixantaine de micros personnels, cela dépassait leurs possibilités. Ils ont dû décliner, mais ils trouvaient que c’était dommage. Ils regrettaient. Pas autant que moi. Voici un extrait de la lettre qu’André Thériault, le réalisateur, m’écrivit le 24 mai 1983 : « [...] *L’équipe et moi-même aurions tant aimé présenter votre œuvre à la télévision. Malheureusement, et vous l’avez compris, les exigences de ce médium nous auraient forcés à faire de nombreuses modifications [...] Au nom de l’équipe et au mien, bravo et je souhaite à votre remarquable troupe un très grand succès.* ».

13) **CORPS ATOUT**

Comédie satirique (1984)
2 h 30 – 3 actes – Un seul décor (jardin)
20 personnages : 12 F et 8 H

Visite pour le moins inattendue de divers personnages historiques ou de fiction qui viennent expliquer à trois jeunes, préoccupés par les régimes et les danses aérobiques, ce que furent pour eux les splendeurs et les misères de leurs corps. Tous et toutes vont faire vivre à leurs hôtes une étrange et folle nuit.

Explication supplémentaire : Plusieurs parmi les lecteurs se rappellent sans doute avoir vu l’une ou l’autre des émissions télévisées *Les grands esprits*, dans lesquelles Edgar Fruitier faisait se rencontrer trois ou quatre personnages illustres du passé qui n’auraient jamais pu se rencontrer, ne fût-ce que par les dates de leurs naissances. Par exemple, Jules César bavarderait avec Napoléon. Eh bien j’ai eu cette idée farfelue de réunir ainsi 20 personnages réels ou imaginaires, et de voir ce qu’ils peuvent bien se raconter. Mais je jure ici, devant Dieu et les hommes, que si l’un a copié l’autre, ce n’est pas moi qui ai volé l’idée à monsieur Fruitier¹. Et voilà, j’ai voulu que se rencontrassent 20 personnages pour discuter autour ou à propos du corps et de la bonne forme : Salomon, Landru, la Montespan, Jeanne d’Arc, Casanova, Mata Hari et Cléopâtre... voilà pour les personnages ayant vraiment vécu. Ajoutez Tintin et Haddock, James Bond, Jaimie Sommers (la femme bionique, célèbre en 84), Cendrillon, Alice, la Juliette de Roméo, Mona Lisa, Don Quichotte et la toute belle Vénus, et vous aurez là un fameux cocktail parfois savoureux, parfois explosif! Saviez-vous que Juliette zozotait et que Cendrillon bégayait? Et que Tintin trouvait Alice bien sympathique²?

14) **MORT FINE ET MORT SÛRE**

Comédie grinçante (1985)
2 h 20 – 4 actes – Un décor (salon d’une pension écossaise)
13 personnages : 8 F et 5 H

Trois vieilles pensionnaires d’un cottage en Écosse suppriment gentiment et froidement, mais par charité, les personnes de leur entourage qui souffrent trop, grâce à des moyens aussi variés qu’efficaces – y compris un petit serpent-minute qui se sauve de son panier. Nombreux gags et comiques de situation. Le rire est garanti. Pièce très fine et adorable. Finale inattendue.

Explication supplémentaire : Il s’agit, je pense de la comédie la plus fine, la plus travaillée, celle dont je suis le plus fier. Elle est inspirée d’un vieux film qui me donna l’idée, film que j’avais beaucoup apprécié à l’époque. Une comédie noir et blanc de Frank Capra avec Cary Grant, intitulée *Arsenic et vieilles dentelles*. Le point de départ est le même, mais moi j’avais trois merveilleuses vieilles et pas le neveu. Pour le reste j’ai brodé, et tous les petits meurtres se sont enchaînés. Mais il fallait que cela reste comique. Le vieux malade d’abord assommé avec un vrai pot de terre qui se casse... Le serpent-minute vient d’une autre source d’inspiration cinématographique : La cuisine des anges de Michael Curtiz en 1955, avec Humphrey Bogart. Cette pièce est sans doute ma plus belle création et fut beaucoup jouée.

¹ Notez que je ne prétends pas qu’il m’ait misérablement copié! J’en serais trop heureux, mais je n’étais guère connu. Chronologiquement, je venais avant lui : j’avais déjà écrit mon texte la première fois que je vis cette émission.

² Voyez ce qu’en dit Michel André après avoir vu cette comédie fantaisiste à Gembloux, province de Namur, dans les témoignages à la fin de ce chapitre.

15) LES QUATRE SAISONS

Comédie policière (1986 et version « médaillon » en 2004)
2 heures – 4 actes – Un décor (salle de séjour d’un chalet)
15 personnages : 5 F et 10 H dont 4 rôles mineurs

Le même crime revu et expliqué quatre fois de manières tout à fait différentes, au rythme des quatre saisons de Vivaldi. Un défi à la raison. Une étrange promenade dans le monde mouvant et incertain des témoignages. Le public n’est jamais confortablement assis dans son fauteuil, car on lui vole sa tranquillité. L’adjoint du chef de police, heureusement, nous fait rire.

Explication supplémentaire : J’ai toujours aimé les belles énigmes policières au théâtre. Je pense à certaines pièces de ma jeunesse à Bukavu : *Bonne nuit, colonel, Rendez-vous de chasse* (que je n’avais pas vue, mais dont j’avais reçu le texte qui me permit de la mettre en scène à Outremeuse), ou *Le train fantôme*. Je pense aussi à une série qui nous rivait sur nos fauteuils devant le petit écran à Outremeuse : *Les cinq dernières minutes* avec Raymond Souplex, alias l’inspecteur Bourrel, qui cinq minutes avant la fin de l’émission se retournait soudain vers la caméra et s’écriait : « Bon Dieu! Mais c’est bien sûr ! », et il nous démontait le mécanisme utilisé par le criminel machiavélique. Elle a plus tard été pastichée dans de nombreuses œuvres, dont celle de Gotlib qui l’a un peu modifiée en « Bon sang, mais c’est bien sûr! » pour son commissaire Bougret. J’aimais assez cette apostrophe finale, je dois dire. Vous demandez-vous pourquoi, chers Anagnosophile? Donc, j’aimais cela, mais je préférerais encore lorsqu’un personnage ou quelques répliques comiques venaient détendre un peu l’atmosphère tendue. Et voilà pourquoi ici, à côté du commissaire principal (Raymond Gaudreault) qui essaie de résoudre l’énigme, j’ai mis un assistant dont les remarques sont souvent savoureuses (Langis Laflamme). J’ai aussi utilisé un personnage comique dans *Billets doux et fils de soie*.

J’en viens maintenant à mon histoire. Je devrais dire mes histoires, car c’est ça le propre de cette pièce, ce n’est pas qu’on ne trouve pas l’explication, mais c’est qu’il y a quatre explications, toutes plausibles, toutes vraisemblables, avec des témoins qui s’accusent ou accusent d’autres témoins... En fait la pièce veut montrer la fragilité des témoignages. J’explique en avant-propos d’où me venait cette idée (plusieurs sources littéraires et cinématographiques, dont le grand film japonais *Rashômon*). Devant un certain mouvement de recul d’un public qui aime que tout soit bien remis à sa place, j’ai créé une seconde version qui, en général, satisfait plus l’esprit cartésien. Moi, j’aime bien la version originale.

16) COMPLÈTEMENT CON

Comédie bouffonne (1987)
2 heures – 3 actes – Un décor double (pont et cabine d’un grand bateau)
23 personnages : 11 F, 8 H (un double rôle) et 3 enfants

Recherche folle de bijoux volés parmi les nombreux passagers, aussi variés qu’imprévus, d’un paquebot transatlantique. Nombreux comiques de situation. Deux personnages ressemblent aux Dupondt ou à Laurel et Hardy, mais au féminin. Rire assuré.

Explication supplémentaire : Voici sans doute une de mes comédies les plus débridées, avec beaucoup de petits rôles, personnages déjantés parfois, souvent comiques. Et le tout se passe sur un gros bateau. Je connaissais ça aussi. Décidément, les déplacements intercontinentaux sur l’air ou sur l’eau m’ont porté fruit. Cette pièce est une de celles qui, au début, dans les années 90, furent le plus jouées. Je déplore depuis quelques années la disparition prématurée de deux bons acteurs, deux amis, Nancy Michaud et Sébastien Jean qui ont participé à la première.

Voir aussi à propos de cette comédie l’échange de courriels, à la fin du chapitre, avec deux jeunes filles de Châteauguay.

17) CAISSE DE MON CŒUR

Comédie (1988)
2 heures – 3 actes – Un seul décor (magasin général 1930 et petit guichet de caisse attendant)
24 personnages : 11 F, 11 H et 2 enfants, mais peut être jouée par 8 F et 6 H

La petite vie et les amours de divers clients et employés d’une caisse populaire attenante à un magasin général, dans une petite localité québécoise en 1930. Reconstitution d’époque. Climat amusant, quiproquos et situations loufoques. Une nuit de peur mémorable et visite inopinée des célèbres bandits Bonnie and Clyde!

Cette comédie fut créée pour les 75 ans de la Caisse populaire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, mais est purement imaginaire.

Explication supplémentaire : Ce sont messieurs Bernard Turmel et Gratien Jean, respectivement gérant et président du CA de la Caisse populaire, qui un jour m’invitèrent à un bon dîner dans un restaurant pour me demander si j’accepterais d’écrire une pièce de théâtre relatant les débuts de la Caisse qui fêtait à cette époque ses 75 ans¹. Ils me promirent de m’aider en me donnant des anecdotes de ces débuts valeureux, et notamment le nom de madame Bélanger, la maman de Madeleine Leblanc qui s’en rappelait bien. J’acceptai et partis en quête d’anecdotes, puis rédigeai cette comédie à double décor : en effet, la première caisse était rattachée à un magasin général. J’ai greffé une histoire amusante parsemée de rappels historiques avec les Canadiens de Montréal au hockey, la politique de l’époque et même Bonnie and Clyde que je fais bifurquer vers La Pocatière dans leur fuite éperdue... Dans la galerie de photos au premier étage de la polyvalente, le tableau réservé à cette pièce est un des plus mémorables : on y voit Catherine Gauvreault (préposée à la caisse) qui avait essayé de franchir la grille métallique protégeant la petite caisse dont elle avait perdu la clé. Mais elle était restée coincée à cheval sur cette monture métallique et dut attendre les autres, à sa grande honte (situation prévue par le scénario, bien sûr)...

¹ Le temps passe! Alors que j’écris ceci en 2014, nous sommes déjà un an après le centième!

18) LA VEUVE NOIRE

Comédie noire (1990)
2 heures – 3 actes – Un décor (salon d’une riche propriété)
12 personnages : 7 F et 5 H (plus une marionnette)

Une jeune femme veut percer le mystère de la mort de son mari. Ambiance insolite de peur et d’angoisse, mêlée à un comique de situation. Pensons à la jeune morte qu’on essaie de cacher partout et dont on ne parvient pas à se débarrasser, au curé cuisinier, à la domestique pleine d’élans poétiques, aux deux voisins masqués. Utilisation de la télévision et d’une marionnette-personnage manipulée par l’héroïne principale, qui cumule ainsi deux rôles différents. Pièce d’ambiance, avec moments très comiques.

Explication supplémentaire : Pour cette pièce, j’avais dans mon jeu de comédiens une jeune fille au talent – il faut le dire – très brillant. Elle s’appelait (et s’appelle toujours) Sarah-Danielle Gagnon et nous venait de Saint-Jean. Je vous renvoie aux explications données plus bas, sous son nom, pour vous expliquer comment cette demoiselle s’était arrangée pour venir suivre ses cours à La Poc plutôt qu’ailleurs. Elle voulait faire du théâtre!

Nous revoici dans une sombre affaire policière avec quelques personnages bien amusants. Beaucoup de monde sur scène, et en particulier une marotte (marionnette passée sur un bras et dont la main peut faire bouger les mâchoires). J’avais eu l’idée de ce personnage qui dédouble le personnage principal par une bande dessinée intitulée Éva (par Comès, chez Casterman). Et le surnom d’un personnage féminin qui s’oppose à tous (Mara la Noire) est sorti tout droit et par le plus grand des hasards de L’annonce faite à Marie de Paul Claudel. Excusez du peu! Tout le reste (scénario, personnages, invités, règlement de compte...) est bien de moi. Mais non, je me rappelle aussi du cadavre récalcitrant que l’on essaie de cacher un peu partout. Cela a déjà été vu au cinéma, notamment dans le film Un mort récalcitrant de George Marshall en 59, avec Glenn Ford et Debbie Reynolds.

Nous avons été voir près de Montréal, en 2012, cette pièce jouée une dizaine de fois par une troupe semi-professionnelle. Bien rendu!

19) ÇA DANSE À LA GRANDE ANSE

Spectacle total (1991)
1 h 40 – 3 actes – Scène vide qui se remplit de divers praticables et accessoires, selon les besoins de la mise en scène.
57 personnages parlants (ou moins), possibilité d’une trentaine de figurants.

Ce spectacle fut présenté en guise d’ouverture, lors de la manifestation culturelle des jeunes de la zone 01, et présente La Pocatière et les environs sous forme de théâtre, de projections, de mimes, de danses et de chants. L’accent principal est mis sur le théâtre et propose à Jacques Cartier et autres arrivants un prologue et quatre tableaux présentés par quatre guides, dont une Indienne et un robot : le présent en diaporama; le passé sous forme de trois légendes : La Jongleuse, La

Coureuse des grèves et La Fine à Polyte; nos richesses économico-culturelles sont présentées au banquet du partage; le futur dans un procès hilarant contre la pollution du Saint-Laurent et autres victimes. Il faut voir le ballet des bélugas! Spectacle pour rire et pour rêver.

Quatre extraits pourraient être détachés et se jouer isolément : chacune des trois légendes et le procès final, baptisé *Police anti-polluce* (15 minutes chacun).

Explication supplémentaire : *That is the spectacle!* Ceci aussi est une sorte de commande que l’on me fit (insistance des autorités de la Commission scolaire et de l’école) pour que j’écrive et réalise tout un spectacle qui chante les bienfaits de La Pocatière à la face du monde, et en particulier des écoles de tout l’est de la province, à partir de chez nous jusqu’aux îles de La Madeleine. Car allait avoir lieu chez nous, pendant une semaine d’avril 1991, un grand rassemblement de centaines de jeunes délégués de toutes les écoles secondaires de cette grande région pour fêter les arts! Cela s’appelait la Manifestation culturelle. En tout, il y eut 66 acteurs pour 149 rôles... c’est du spectacle! Cela durait une bonne centaine de minutes. Grosse mise en scène aussi, faut-il le dire? Gros succès. Voici ce que j’avais écrit au début du texte :

Cette pièce a servi de spectacle d’ouverture à la grande Manifestation culturelle pour toutes les écoles secondaires de la zone 01, tenue à La Pocatière le 12 avril 1991. Elle est essentiellement divisée en un prologue, L’Arrivant (Jacques Cartier) et quatre tableaux intitulés :

- *Le paysage d’un pays sage*
- *Les légendes d’un peuple, qui relate trois légendes régionales : la Jongleuse de Rivière-Ouelle, la Coureuse des grèves de Saint-Jean-Port-Joli, et la Fine à Polyte, ou l’histoire du bonnet carré de La Pocatière*
- *Partageons, tableau de nos richesses*
- *Police anti-polluce qui est le procès de la pollution sous toutes ses formes, et notamment celle du Saint-Laurent avec le chœur des bélugas*

20) UN P’TIT COIN SI TRANQUILLE

Comédie folle (1992)
2 heures – 3 actes – Un décor (un chalet isolé où l’on voit en même temps le salon et la cuisine, séparés par une cloison et un rideau perpendiculaires au public)
15 personnages : 10 F et 5 H

Dans un chalet arrivent, en s’y croyant seuls, d’abord deux gentils voleurs qui attendent un troisième larron, puis deux adolescents follement amoureux, puis la vraie propriétaire, puis une jardinière-romancière, puis deux dames hautes en couleurs, puis encore... et puis... et ce n’est pas fini. Dans cette comédie, on est rarement en face de celui ou de celle qu’on attendait. Histoire débridée, succession de quiproquos et comiques de situation agrémentés de passages plus déments les uns que les autres, menés à un rythme pétaradant. Les personnages déboulent comme des quilles dans un jeu de boules et ça grouille, et ça rit, ça frémit et ça s’aime et tout ça finit bien.

Explication supplémentaire : Voici une des pièces les plus demandées de mon répertoire. C'est celle que nous avons notamment jouée en France à Saint-Jean-de-Luz. J'ai expliqué au chapitre 21 comment cela s'était passé, et j'explique en détail notre voyage au chapitre 28.

Ici aussi un seul décor (plus ou moins double), beaucoup de personnages et l'idée originale : trouver un petit endroit discret, calme et un peu à l'abri du monde et des curieux. Évidemment ce coin va se révéler tout sauf tranquille. Cette idée originale qui m'a servi de point de départ m'était venue en regardant une comédie française à la télévision (*Au théâtre, ce soir*), écrite et jouée par le duo Guy Grosso et Michel Modo, deux acteurs qui formaient une paire de comédiens de seconde zone qu'on a pu voir dans *L'Avare* et la série des *Gendarmes* avec de Funès. Je ne me souviens hélas pas du titre de leur pièce qui, à part l'idée de départ (la tranquillité perturbée), est tout à fait aux antipodes de la mienne.

21) **GOVERNEURS DE LA ROSÉE**

Drame social (1993), adapté du célèbre roman de l'auteur haïtien Jacques Roumain (1944)

2 heures – 2 actes – Deux, trois ou quatre décors nécessitant de nombreux changements. Nous avons opté pour un fond de brousse unique et quelques éléments changeants.

8 personnages dont 4 principaux (2F et 2H) et une quinzaine d'acteurs pour de la figuration et des rôles secondaires. Tous sont des Noirs haïtiens. Maquillage et coloris des costumes et décors peuvent constituer un atout.

La campagne haïtienne, 1930-1940. Manuel revient d'un long séjour à Cuba et ne reconnaît plus son pays appauvri par la sécheresse et malade des divisions sociales. Avec son ami et la belle Annaïse qu'il aime, mais qui appartient à l'autre clan, il se promet de trouver de l'eau et de faire la réconciliation. Le drame frapperait, mais l'espérance est la plus forte.

Dans une langue très riche, voici un tableau fait de sourires et de grandes vérités. Œuvre forte et revigorante, chant d'amour, hymne à la terre. Qui pourrait rester insensible aux émotions de la vieille Délira et de son vieux Bienaimé?

Explication supplémentaire : Jamais je n'aurais eu l'idée d'adapter le très beau roman haïtien de Jacques Roumain en pièce de théâtre. Je ne connaissais même pas cet auteur. Et puis faire jouer à mes élèves des rôles de Noirs haïtiens, cela supposait du maquillage et de la bonne volonté à cette vingtaine de jeunes, dont au moins la moitié ne jouait que de la figuration. C'est Violette Gendron, ex-prof en agrotechnique et alors présidente de l'organisation Nord-Sud, qui avait des sous, qui me le demanda en réponse à la quête d'argent que je lui fis en 90-91 pour pouvoir envisager notre départ en France en 1992. Elle me dit : « Je peux te donner de l'argent, si tu acceptes de faire un spectacle pour nous l'année prochaine! » Et voilà. Elle me suggéra le roman de Roumain, je

fus emballé par l'écriture et la dimension très humaine du texte. Il me restait à en faire une pièce de théâtre. Je me souviens même avoir travaillé à cette adaptation lorsque je me reposais sous le soleil égyptien en 1992... Ce fut vraiment une très belle expérience avec quatre très bons acteurs : Prudence Dumont, Mathieu Lippé, Lysiane Tremblay et Maxime Pelletier. Nous avons aussi été jouer ce drame magnifique devant un parterre de personnalités haïtiennes à Québec. Et je me souviens que Madeleine Leblanc (de Nord-Sud également) aurait voulu nous envoyer en Haïti même, mais il aurait fallu trouver de gros commanditaires...

22) **SIGNÉ : LA CORNEILLE**

Comédie policière, ou Poly-folies en dix tableaux polychromes, avec chœurs polyphoniques (1994)

1 h 40 – 2 actes – Sur une scène vide, cinq décors seront campés avec des praticables : salle des casiers, réception, classe, bureau et cafétéria d'une polyvalente. 20 personnages : 12 jeunes et 8 adultes, ou 12 F et 8 H, plus un groupe de 8, 12 ou 20 choreutes, formant chœur comme au théâtre grec.

Une école secondaire moderne, grouillante de vie, avec ses étudiants et son personnel, est soudain perturbée par des messages anonymes qui fleurissent un peu partout dans ses murs. Revendication ou vengeance, méchanceté ou simple boutade? Qui signe « la Corneille »? Est-ce un étudiant : un « bolland » ou un pas bon, la coquette ou le timide, le vantard ou la poétesse, ou les deux amies ou les quatre Zes ou les deux amoureux? Et pourquoi pas un prof, ou « La Dir », une secrétaire ou le surveillant? À travers différents tableaux, le spectateur vivra les occupations, les aspirations, les disputes, les joies et les difficultés d'une jeunesse fin de siècle.

À noter : un groupe de jeunes choreutes, aux déguisements changeants, colorés et rythmés, viendra entre les tableaux entretenir le public des rebondissements de l'intrigue ou des problèmes des jeunes. De plus, à intervalles réguliers, cinq personnages viennent exprimer dans un monologue très personnel leur vécu et leurs émotions profondes.

Suspense, comique, et portrait d'une époque remplie de contradictions : c'est un spectacle total.

Explication supplémentaire : Cela faisait 15 ans que j'enseignais dans une école polyvalente de format humain, ni trop grande comme certaines de plus de 3000 élèves, ni trop petite comme celles de 500 élèves et moins. Et j'avais envie de rendre compte au public des mille choses véhiculées par et pour les élèves dans cette fourmilière du savoir. Il me fallait des jeunes et un chœur grec qui viennent directement s'adresser au public pour lui faire part de leurs doléances, de ce qu'ils ressentaient sans pouvoir toujours bien l'exprimer. Ce chœur servirait à changer les quelques décors mobiles. D'une pierre, je faisais deux coups. Il me fallait aussi des adultes : des profs, évidemment, quelques représentants du personnel et deux ou trois parents... J'ai mélangé tout ça et imaginé une histoire de lettres anonymes. Encore un certain suspense. Cinq personnages auraient un soliloque où ils se mettraient à nu, pour partager leur profond sentiment sur l'école.

¹ Voir ci-dessus Un p'tit coin si tranquille

Ce fut très bien reçu. Chose bizarre : j'avais imaginé une femme directrice. Je n'en avais jamais eu. Et à la rentrée, en septembre de l'année 93-94, alors que cette pièce va être montée, je rencontre Colombe Chamberland une ancienne collègue et chef de groupe en français de Saint-Pamphile devenue « notre » directrice! Bizarre non? Ce fut la seule grande pièce que je ne mis pas en scène, car j'avais une collègue, Denise Bois, plus jeune et en pleine forme qui adorait le théâtre. Elle venait du primaire et n'attendait qu'une chose : que je lui cède ma place. Ce que je fis volontiers. J'ai été très enthousiasmé par la représentation que j'ai vue. Et la dernière apparition du chœur avec les bougies allumées sur une musique de Vangelis pour le film de 1992 *1492 : Christophe Colomb* avec Depardieu, m'est allée droit au cœur. Bravo!

23) **TROP, C'EST TROP!**

Comédie follement riche (1998)
1 h 40 – 2 actes – Un seul décor (un salon)
17 personnages dont 2 principaux (9 F et 8 H)

Un couple bien ordinaire, dans la cinquantaine, gagne à la loto une fortune vraiment colossale. À partir de ce jour, leur vie bascule : leur tranquillité fout le camp, leur bonheur est dangereusement compromis. Conseillers, profiteurs de toutes espèces envahissent leur demeure... Ils ne retrouveront la paix et le bonheur qu'en décidant de rendre les autres heureux. Ils vont donc donner tout... ou presque tout. Une finale inattendue viendra clôturer cette comédie un peu folle, mais non dépourvue d'une belle moralité. Quelques répliques percutantes et des moments de réflexion interpellent le public à travers certains personnages très naturels et d'autres très caricaturaux, mais tous bien amusants.

Explication supplémentaire : Pour cette dernière grande pièce, j'ai voulu me faire un petit cadeau, un gros cadeau même : qui n'a jamais rêvé de gagner à la loterie? Eh bien, quand on écrit, quand on imagine, quand on crée rien n'est impossible, et certainement pas de se faire ce gros plaisir : gagner à la loterie. Mais comme chacun le sait aussi, en général l'argent est plutôt sale, l'argent est corrupteur. Alors je voulais une pièce très morale, où l'argent cette fois servirait vraiment à faire le bonheur des gens. Et tant qu'à y être, pourquoi ne pas écorcher au passage certains de ces habiles manipulateurs qui vous font briller des miroirs aux alouettes? Je savais aussi que cette pièce serait mise en scène par moi, avec des anciens acteurs. Donc pas de jeunes acteurs actuels, mais tous des anciens que je connaissais et aimais mettre en scène. Je vous dis : je me suis fait plaisir. Et le tout sur fond très moral : une des rares fables très dignes de celle de La Fontaine *Le savetier et le financier*. Le riche est malheureux, le pauvre est heureux. Il suffit d'ouvrir les yeux. Regardons autour de nous. Le vrai bonheur est fait de choses simples.

24) **UN COMPLET SUR MESURE**

Comédie (2003)
40 minutes – 1 acte – deux décors simplifiés
11 personnages (6H et 5 F) mais trois rôles principaux et 8 comparses. Possibilité de 5 acteurs.

Monsieur Gérard porte fièrement son nouveau complet, lorsqu'on lui fait remarquer un petit défaut. Le tailleur explique alors à Gérard que ce n'est pas le costume qui doit être corrigé, mais Gérard lui-même qui devrait se tenir plus justement de manière à bien porter son costume. Mais ce n'est qu'un début. Et ainsi chaque défaillance du complet va provoquer une consigne compensatoire complémentaire. Le malheureux Gérard va se contorsionner, se tordre et se décomposer au fur et à mesure devant un public hilare jusqu'à ce que...

Explication supplémentaire : Cette histoire, qui nous fut racontée plusieurs fois sous forme de blague par notre ami Yves Colpaert gesticulant à qui mieux mieux, m'était restée dans un coin du cerveau pour en faire un petit sketch amusant et bien écrit. Ce n'est qu'une minipièce qui exige le talent et la mémoire d'un grand acteur. Mais il peut y avoir de quoi réjouir les yeux et les oreilles, car certains passages me font même penser à Molière en personne!

25) **CHAPERON ROUGE À QUATRE MAINS**

Sketch (2003)
25 minutes – 1 acte – pas de décor particulier
4 personnages (toujours deux en scène, donc deux acteurs pourraient faire l'affaire)

Le conte bien connu du *Petit Chaperon rouge* raconté successivement par ses quatre personnages (chaperon, le loup, mère-grand et le chasseur) qui se présentent comme des marionnettes vivantes dans un cadre de tableau. Ils sont « rapetissés », car les mains de l'acteur deviennent les pieds du personnage, tandis que c'est un autre acteur caché derrière le premier qui prêtera ses mains au personnage. Imaginez la mère-grand prenant sa tisane et s'essuyant la bouche... Comique très visuel assorti d'une confusion verbale assez amusante.

Explication supplémentaire : Ce sketch m'en rappelle un autre que j'avais vu étant gamin. J'avais bien rigolé en voyant les pieds habiles du personnage et les mains particulièrement hésitantes à d'autres moments. Comme j'avais plus ou moins commencé ce sketch dans Caisse de mon cœur, je me suis permis de le détacher et de l'étoffer pour en faire un sketch complet en soi. Ici aussi la qualité de la langue utilisée et certaines tournures employées par l'un ou l'autre (comme par exemple « Voici des galettes pour ma grand-mère qui est malade dans un petit pot... ») peuvent ajouter au comique de la mise en scène. Je n'ai jamais vu cette piécette montée. C'est la seule des 25 qui soit ainsi orpheline.

Pour faire un compte exact et complet de mes « œuvres » dramatiques, il faut rajouter à cette liste :

- 1979 *Si mon école était contée*, monologue, 20 minutes
- 1980 *La caye*, sketch sur Haïti, 3 personnages, 20 minutes (texte perdu)

- 1984** *Blanche-Neige et les sept nains*, 8 personnages, 20 minutes (texte perdu)
- 1989** *Autour du cracboir*, adaptation de Leblanc *Les Trottoirs de bois*, 7 personnages masculins, 30 minutes
- 1999** *Mots dits*, sketch, 5 personnages, 15 minutes
- 1999** *Interjections, onomatopées et borborygmes*, 1 personnage, 5 minutes
- 2000** *Les télévoraces* (deuxième version)
- 2002** *Les ponts du dernier soupir*, rallye policier
- 2004** *Poly-ballade*, revue des 25 ans de la poly, 3 personnages, 30 minutes
- 2004** *Les quatre saisons* (version médaillon)
- 2011** *Le mouchoir à travers les âges*, suite de sept sketches, 8 personnages, 20 minutes

Mais je n’ai vraiment pas jugé utile de vous détailler le contenu de ces autres textes de scène.

Écrire, puis mettre en scène... comment on fait?

Écrire, vous avez bien dit : écrire¹?

Attention! Je vais ici vous dévoiler un de mes démons intérieurs. Je veux parler du démon de l’écriture. Vous savez bien : les fameuses réponses aux non moins fameuses questions (que les linguistes appellent les topiques de toute composition, de la dissertation, de la narration ou même de la description : où? quoi? quand? comment? pourquoi? qui? avec qui? Relisant cette partie de mes souvenirs, je pense que ces questions conviendraient bien aussi avant d’aller se confesser. Hi! hi!

Bon, je reviens au démon intérieur! Quand je pense qu’à Bukavu, j’étais baba devant monsieur Heyman, le prof qui avait écrit une pièce en flamand (inspirée de *Van den vos Reynaerde*, *Le roman de Renart*, me disant que jamais moi, je ne pourrais faire une chose pareille... Il faut dire que là, il y avait les vers en plus. Mais j’ai aussi écrit une lettre introductive en alexandrins, lors de ma première grande pièce en 1978, lettre dédiée à Benoît Guignard, alors directeur du secondaire 5, dont *Les Bacheliers du XVII^e* constituait une sorte de revue amusée.

Je ne sais si vous l’avez remarqué comme moi, mais de 72 à 2004 (et même 2011), parmi les 36 œuvres de ma production dramatique, il y a au fond quatre phases importantes. De 72 à 74 : la phase prépubère; de 75 à 78 : les premiers essais, disons l’adolescence de 79 à 98; la grosse période de production d’œuvres fortes, avec un vrai style bonsanguien²; et de 99 à 2011, le retour au grand calme avec quelques petits sketches ou des deuxièmes versions.

Blague à part, je tiens à dire d’emblée que je ne me sens pas vraiment dramaturge, car il me semble que tout ce que j’ai écrit est emprunté à la nécessité. Je ne me vois pas du tout revendiquer cet honneur d’écrire. Disons que je griffonne ou je gribouille ou encore je barbouille. Et si l’écriture d’une comédie me réussit parfois, c’est parce que le texte est essentiellement oral. J’entends mes personnages s’exprimer, je suis un peu comme un enregistreur, un relais : ce n’est pas moi qui imagine leur texte, c’est le milieu social, la vie de tous les jours qui me rapporte leurs répliques.

Écrire, vous avez bien dit : écrire? Et je songeais à la très grande admiration que j’avais vouée à monsieur Heyman, professeur à la section flamande à Bukavu qui avait écrit deux pièces, dont une en vers! (*Reinart de vos* ou *Renart le goupil*) et *Till Eulenspiegel* (Till Œil de hibou : l’espiègle). Je crois bien que ce monsieur ne m’a jamais parlé : Wallons et Flamands étaient fort séparés, car les Flamands, très minoritaires au collège, formaient des petits clans que nous ne fréquentions guère. Donc ce monsieur Heymans ignorait probablement que j’existais et ne se doutait certainement pas de l’influence qu’il a exercée sur le pauvre hère que j’étais.

Pour vous expliquer comment on écrit, je prendrai l’exemple de mon premier vrai texte. D’où vient l’idée, les idées... Nous avons besoin d’un sketch, genre sketch de feu de camp, mais assez bien articulé pour le présenter de la part des profs du secondaire 5 au public du spectacle de fin d’année, qui servait de remise des prix et qui s’appellera plus tard un « méritas ». Je cherchais et puis je me suis souvenu du sketch de feu de camp intitulé la *Conférence bipartite* (1), dans lequel j’avais joué vingt ans plus tôt chez les scouts à Bukavu. Mais je n’avais plus ce petit texte vieux de vingt ans. Perdu sans doute... alors j’en ai recomposé un, me souvenant bien de certains détails de cette histoire simple, savoureuse et loufoque. Pas trop compliqué... Je l’ai joué avec une jeune et jolie femme, prof de dactylo, qui s’appelait Liette Thibault et était la petite sœur de Jeanine Marquis (Jeanine Jean). Et je dirais comme Monsieur Jourdain, voilà comment depuis plus de trente ans, je fais de la prose « sans que j’en susse rien ». C’est venu naturellement et même très facilement!

L’étape suivante allait me confirmer que je pouvais sérieusement songer à écrire des textes plus conséquents, dignes d’occuper toute une soirée théâtrale. Nous sommes en 1973-74. Christian Mendez est retourné en France. Yves Colpaert et moi, nous convenons que nous allons reprendre les rênes du théâtre. J’abandonne donc le cinéma avec les courts-métrages. Mais nous allons essayer une formule nouvelle : chacun de nous aura sa troupe et son spectacle. Sans doute, cette année-là, y avait-il surabondance de jeunes talents désireux de se produire sur scène. Notre théâtre du Cinq-Sec en était au fond à sa sixième année. Et tous ces jeunes qui arrivaient en secondaire 5 avaient toujours connu du théâtre chez les grands du cinq, depuis qu’ils étaient au secondaire. Cela avait sans doute aiguisé les appétits. Yves a eu envie de monter la très belle pièce de Federico García Lorca : *La maison de Bernarda Alba*. Ce sera une très belle représentation, une symphonie – imaginée tout en noir et blanc par Yves – qui ne compte que des jeunes filles. Il n’y a pas un seul rôle masculin dans ce drame où pourtant le *caballero* est source de toutes les intrigues, de toutes les jalousies. Yves a visé haut et a très bien réussi.

De mon côté, j’envisage de monter *Le médecin malgré lui* qui est très comique et est quand même la pièce de Molière qui fut le plus jouée depuis sa création. Il n’y a qu’un hic. Cette comédie est un peu

¹ Les numéros d’ordre entre parenthèses correspondent à ceux des pièces mentionnées dans le sous-titre précédent.

² Ça y est, Le mot est dit. Ben oui, on dit bien cornélien, racinien, claudélien, sartrien... pourquoi ne dirait-on pas bonsanguien, hein? Je vous le demande.

courte (une heure) pour constituer l'entièreté d'un spectacle théâtral. Qu'à cela ne tienne, dès le début, je préviens mes élèves (ceux de ma troupe, parmi lesquels je note la présence de Suzanne Raymond, alors étudiante) que nous nous mettrons en frais d'écrire une autre pièce d'une heure qui pourrait être une revue de notre année au secondaire 5. Quel enthousiasme! Tout le monde est d'accord et on commence nos répétitions du *Médecin*. Je ne manque pas à l'occasion de leur rappeler que j'attends leurs suggestions pour alimenter notre seconde pièce que j'essaierai d'écrire. Mais il me faut de la matière, des choses à dire... Je leur rappelle leur promesse quelques fois et vois avec consternation arriver le congé de Noël, que nous nous étions fixé comme limite ultime pour réunir nos idées, sans aucune suggestion de leur part, aucune aide... De mon côté, j'avais bien pris des notes, mais était-ce suffisant? Notre idée était de conserver nos personnages du dix-septième siècle, dans leurs costumes, mais transposés en profs ou élèves dans une école du dix-septième imaginée dans les environs du Mont de Magne (Montmagny). On avait, j'avais l'idée de base. Et je me revois encore un soir, assis à mon bureau. J'ai commencé à écrire à la main, au Bic sur des grandes feuilles... J'y ai passé la nuit et vers six ou sept heures du matin, tel un jeune Poquelin avec sa tasse de café (me voilà chez Balzac), j'avais pondu notre pièce : *Les bacheliers du dix-septième* (2). Et il y avait même en extra un « envoi », sorte de dédicace à Benoît Guignard notre directeur au secondaire 5, tout en alexandrins, que je lui lus le soir de la première.

Oui, décidément je trouvais cela bien facile d'écrire.

En fait le poison était dans mes veines. Dorénavant j'écrirais mes pièces, mais pour toutes les autres pièces, je mettrai nettement plus de temps à composer!

Mais pourquoi diable voulais-je tant écrire? Essentiellement pour m'éviter la corvée de plus en plus enquiquineuse de chercher et trouver « LA » pièce idéale. J'en faisais des rayons de librairie avant de dénicher la perle rare. Quelle perte de temps! Surtout qu'il fallait bien les lire avant, ces textes, pour savoir ce qu'ils recelaient entre leurs pages. Et souvent, j'étais déçu. Donc, mon propos était de me faire plaisir. Et cela me permettait d'ajouter presque à volonté plus de personnages pour satisfaire les désirs de mes candidats acteurs et actrices. Généralement j'incorporais plus de personnages féminins, pour respecter les données statistiques de nos demandes. J'ajouterai que lorsque la chose était possible, il n'y avait qu'un seul décor, dans le souci de simplifier la future mise en scène. Autant que l'auteur puisse satisfaire le metteur en scène, quand cela est possible. Surtout s'il s'agit de la même personne. Enfin, je reste prof et désirais que mes pièces et toutes les répliques (sauf rares exceptions) soient toutes dites dans un français correct. Quand je vois comme notre pauvre langue est parfois malmenée, en particulier dans les téléseries les plus populaires comme *Symphorien* ou *La p'tite vie*, je voulais croire qu'on peut faire rire et présenter un bon spectacle sans écorcher notre si belle langue, quoi qu'en pensent Yvon Deschamps, Michel Tremblay et la plupart des monologuistes québécois. Et vive Félix, Gilles, Gratien, Marcel ou Jeannette (Leclerc, Vigneault, Gélinas, Dubé et Bertrand)...

C'était donc si facile d'écrire que je m'étais promis d'écrire dès l'année suivante. Puis quand est venu le temps, mon sujet était tout trouvé : je ferais une satire de la TV dont j'avais assez de matériel à me plaindre. Puis les personnages (notamment le fils aîné de *Quelle famille*) se présentèrent à moi.

J'imaginai une vague histoire où les appareils de télé s'accumulent sur scène. J'y ai mis du comique de situation par un personnage qui ne sait ce qu'il doit faire. J'ai introduit beaucoup de formules toutes faites qu'on avait entendues et réentendues en publicité. Et j'ai laissé parler mes personnages. C'est eux qui conduisaient l'intrigue. Et voilà, *Les télévoraces* (3) étaient emballés, prêts à se déballer sur scène.

Et voilà... c'est le secret : bien se laisser prendre par les personnages et les écouter selon la vraisemblance. Que dirait celui-ci, que dirait celle-là, à ce moment précis? Écoutez-le s'exprimer avec ses mots, son accent, ses inquiétudes, sa joie... Ce sont eux qui mènent l'affaire. On les voit, on les entend parler... Parfois, on corrige la réplique, on ajoute ou retire un personnage pour bien ficeler la scène.

Pour me résumer, je vais partir d'un exemple : *Signé la Corneille* (22). Il est d'abord convenu avec moi-même (grande réunion que je préside personnellement avec moi-même, bibi, je et tout autre ego, où je mets en évidence, écoutant bien les avis de tous ces moi, qui peuvent d'ailleurs durer des mois) les avantages et les défauts d'un sujet de prédilection. Cela peut durer des semaines et me prendre à tout moment. Quand le sujet est bel et bien choisi – la vie dans une polyvalente –, en songeant à la vie grouillante de ses acteurs, aux différents personnages à leurs intérêts... Bref, quand j'ai décidé du sujet, je regarde vivre des individus qui m'inspireront, que j'identifierai plus ou moins à un personnage. Et dans ce cas, c'était facile de trouver des modèles (Éliane, la secrétaire de la réception, Julien, le surveillant, moi-même prof de français, quelques élèves un peu confusément). Je pense à des situations, comme l'effraction de nuit de l'immeuble Québec au travail, juste derrière chez nous, dont j'ai été témoin au début de septembre 93. Je l'ai racontée dix fois, notamment à Léon Khalil qui m'a dit que je devais l'introduire dans une pièce. Je l'ai donc réécrite dans *Signé La Corneille*. Ajoutons des décors connus, dans ce cas précis : des casiers, une salle de classe, la réception... Voilà en gros comment j'écris; je me laisse conduire par les personnages et les événements, mais c'est quand même moi qui accepte ou refuse la réplique, introduis ou non un personnage, et c'est moi qui fais ou non intervenir tel événement. Je garde mon libre arbitre de créateur, évidemment. L'imagination reste importante.

Écrire une pièce

J'ai lu quelque part que Racine, le grand Racine, aurait dit : « Quand mon plan est fait, ma pièce est faite ». Eh bien c'est exactement l'impression que j'ai en général. La torture, lisez la difficulté, vient de deux choses : trouver un sujet, une histoire qui se tienne. Puis ensuite, dans l'avalanche de petites idées, de répliques, de situations, de saynètes qui viennent à moi, il me faut calmer ce débit et dresser un plan, une histoire qui se tienne, un début, une fin. Et entre les deux quelques bouleversements, une évolution, un fait nouveau. Ensuite, on se laisse aller à écrire, on corrige, on recommence. Mais le plus dur est fait.

C'est un peu comme s'il fallait d'abord chercher une source, creuser, piocher pour découvrir un filon. Ensuite, c'est le torrent qui dévale la montagne. Les idées affluent et se bousculent.

Puis, dans un troisième temps, comme dans la *Moldau* de Smetana, c'est le grand calme. Le fleuve coule tout seul vers la mer, la pièce court toute seule vers sa fin. Il suffit de transcrire ce qui coule de source, comme une évidence.

Mettre en scène

Lorsque j’étais chef de troupe chez les scouts, j’ai mis une petite comédie en scène : *Né sous une bonne étoile*, en 57 ou 58, mais c’était un petit spectacle à l’intérieur de la fête de l’unité des scouts d’Outremeuse. En réalité ma première vraie grande mise en scène fut *Bonne nuit, colonel!* avec les routiers. Et cela fut fait à Outremeuse sous l’égide de... Georges Simenon! Oui, oui! Il faut dire que pour cette pièce, j’avais de bons antécédents, puisque j’étais souffleur au collège de Bukavu lorsque le père Jacqmotte en fit la mise en scène. Il fut un excellent maître de la mise en scène.

Avant d’élaborer sur ce précieux sous-chapitre, permettez-moi une question : est-on d’abord acteur puis metteur en scène, ou d’abord metteur en scène puis acteur? Je crois plus à la première formule, mais si je me réfère (sans chercher trop loin) au cinéma et au théâtre français, je vois Pierre Fresnay, un grand acteur qui à ma connaissance n’a guère mis en scène. Au contraire, Claude Lelouch est un très grand metteur en scène, mais je crois un très mauvais comédien. Et Louis Jouvet fut un très grand acteur, mais sans doute encore un plus grand metteur en scène (et prof de théâtre). Libre à vous de faire le même exercice avec le cinéma américain. Allons voir André Bonsang, metteur en scène. J’ai quand même fait 60 mises en scène, dont une dizaine de très grande envergure : les opérettes, la Passion (12) (deux fois), *Ça danse à la grande Anse* (19)...

Je vous dirais que la mise en scène, c’est la concrétisation devant le public, avec le possible et le réalisable compte tenu des moyens humains et matériels du moment, de ce que j’ai vu et entendu, de ce que j’ai rêvé, de ce que j’ai écrit (ou de ce que j’ai lu et imaginé).

C’est peut-être, des trois rôles (écriture, mise en scène et interprétation), celui dont je suis le plus fier. Je me suis expliqué sur l’art d’écrire et j’ai dit plus haut combien je me sentais peu écrivain, en réalité. J’aime jouer, c’est un fait, mais la mémoire me joue parfois de ces tours qu’elle me pousse le trac bien haut quand j’entre en scène. S’il n’y avait pas la maudite mémoire, j’adorerais jouer. Alors des trois rôles mentionnés, celui qui sans problème me convient le mieux est celui de metteur en scène.

Et pour bien mettre en scène, il y a selon moi deux secrets (qui ne sont que des secrets de Polichinelle, parce que tout le monde sait cela) :

Chez soi

Il faut dans le calme de son bureau, dresser un plan de travail, faire un calendrier en ménageant quelques trous pour les remplir selon les besoins et les aléas des répétitions précédentes. Prévoir des reprises, pour éviter que telle scène soit tombée dans l’oubli après avoir été dûment répétée. Dans ce plan de travail, cette chronologie, il faut évidemment penser à la construction des décors, la fabrication des accessoires, l’installation des éclairages, la préparation des costumes. Penser au matériel de maquillage, à la publicité, à la mise en marché, une ou plusieurs représentations à l’extérieur, réserver des moyens de transport, réserver les salles, etc., etc. Mais cela peut être l’affaire d’un bon secrétaire.

Sur scène

C’est ici que travaille vraiment le metteur en scène. Et là, je pense essentiellement à trois choses. D’abord le MeS (metteur en scène) doit savoir interpréter tous les rôles, se mettre dans la peau

de chaque personnage afin d’expliquer et de montrer aux interprètes. La première fois, je laissais toujours faire l’acteur sans le guider, car il peut parfois avoir de bonnes idées auxquelles je n’avais pas pensé. Et il ne faut pas couper les ailes à une certaine improvisation. Mais rapidement, il faut redresser et montrer le jeu attendu pour éviter que se prennent de mauvais plis.

Il doit aussi refuser que les acteurs, dès la première fois, jouent texte en main. Car ils y prennent deux très mauvaises habitudes : avoir une main occupée et lire son texte. Lire empêche de bien jouer. Et je dirais surtout : jouer avec les deux mains libres est tout un problème, car très souvent, c’est cela qui désarçonne le plus les acteurs : « Qu’est-ce que je dois faire avec mes mains? ». Soudain leurs mains deviennent source de mystère, de problèmes, et ne sont bien nulle part...

Enfin, le MeS ira dans la salle, au fond de la salle pour voir et surtout écouter. D’abord entendre. Il faut que la voix des comédiens et comédiennes porte. Ils ont beau être les meilleurs acteurs, être belle comme une déesse ou habillé comme un prince, si le public ne comprend pas ce qui se dit, c’est foutu! Combien de fois ai-je crié à mes comédiens : « Recommencez, je n’entends rien! » Et attention : les mots chuchotés, les mots doux et calins doivent aussi être entendus depuis le dernier siège de la salle. Je dis toujours à mes comédiens : jouer, c’est exagérer, amplifier le volume sonore et les gestes pour être vu et entendu! Je déteste les films (et encore plus les pièces) où l’acteur parle vite et mal comme on parle vite et mal dans la réalité. Cet acteur a peut-être bien imité, bien rendu la réalité, mais si on ne le comprend pas, à quoi ça sert d’être parfait?

C’est aussi un peu pour cela qu’on recommande aux acteurs d’éviter de tourner le dos au public, surtout les acteurs débutants qui ne maîtrisent pas bien leur positionnement sur scène. Souvent deux personnages qui se parlent, au lieu d’être face à face et donc vus de profil par le public, seront face ou trois quarts de face au public. Seuls les tout grands acteurs qui ont une belle voix qui porte peuvent se permettre de tourner le dos au public.

Enfin un autre truc est de savoir que le théâtre, c’est toujours l’art d’exagérer. Il faut généralement pousser un peu plus que de coutume les salutations, les rires, les marques de surprise, etc.

Le MeS aura toujours intérêt à se mettre à la place du public pour entendre, mais aussi pour voir l’effet scénique. Voir comment telle petite scène doit être jouée, et ne jamais avoir peur de recommencer autrement pour comparer deux scènes. Il m’est arrivé très souvent de faire entrer quelqu’un par la droite (côté cour), puis de rectifier et de l’introduire par la gauche (côté jardin), pour de multiples raisons. Il faut savoir louvoyer, chercher son chemin avec les acteurs et actrices, discuter avec eux.

Mais j’allais oublier une des principales règles pour un MeS, surtout avec des jeunes, des étudiants¹. Il faut s’assurer que l’acteur, l’interprète a bien **tout** compris lui-même de ce qu’il dit et de ce que disent les autres. La scène, avant d’être sue par cœur, doit obligatoirement être comprise de A à Z. Évidemment. Je vous dis : cela paraît évident, mais ce n’est vraiment pas le cas. Et souvent même, il m’est arrivé de constater que l’interprète comprenait de travers ce qu’il disait ou faisait! Et lorsque je

¹ Mais croyez-moi, cela arrive souvent aussi avec les adultes.

vais voir une pièce mise en scène par un tiers, je me rends très vite compte si un mot n'a pas été saisi par l'acteur (et je suppose par le metteur en scène également).

Lors de la première rencontre avec les comédiens choisis, lorsqu'on les convoque pour la première fois pour lire la pièce autour d'une table, cette lecture sert entre autres à débayer déjà une bonne partie du texte. Ceci est très vrai lorsqu'on joue un classique du XVII^e, par exemple. Il y a des mots qu'il faut expliquer.

Ici je me permettrai une petite remarque toujours un peu gênante pour l'auteur. Il m'est arrivé de jouer dans une pièce que j'avais écrite et qui était mise en scène par un autre. Et soudain je me rends compte qu'un acteur et le metteur en scène n'ont pas saisi le sens d'un mot... Ici il faut être très circonspect pour ne pas heurter la personne du metteur en scène, qui reste le seul maître à bord. En effet, je crois que lorsqu'une pièce est choisie par quelqu'un pour la monter, c'est lui qui en est le maître, comme si l'auteur lui délèguait d'office tous ses pouvoirs sur la compréhension du texte. Hein, Pierre, tu me pardonneras cette petite allusion à ce moment pénible que j'avais malencontreusement provoqué. Tu te fâchas avec raison. Et moi j'aurais dû me taire cette fois-là.

Osmose

Pour l'interprétation de leurs rôles par des acteurs et actrices, je vois deux phases successives. D'abord la distribution des rôles ou des personnages : André interprétera Harpagon, Sophie prendra le rôle de Juliette et Alexandre sera un avion ou une pomme... L'acteur ou l'actrice reçoit son rôle et s'imprègne de son personnage. C'est l'interprète qui est actif et recherche le personnage par tous les moyens.

Puis dans une deuxième phase, le personnage s'installe en vous, devient le maître, prend les commandes et fait agir son interprète. C'est Harpagon ou Juliette ou la pomme qui tirent les ficelles et commandent les mouvements, les paroles, les pensées des acteurs et actrices qui se sont effacés pour devenir d'autres personnes. Il doit y avoir fusion, osmose. Le personnage vit par son interprète.

L'interprète s'efface et devient autre.

Le Théâtre du Cinq-Sec et de bons comédiens

Comme L'illustre théâtre?!

C'était le nom de la troupe de Jean-Baptiste Poquelin (dit Molière) et Madeleine Béjart, lorsqu'avec quelques amis ils quittèrent Paris et montèrent leurs tréteaux pendant dix ans dans le sud de la France. Ils vivaient de l'hospitalité de certains seigneurs et roulaient leur bosse et leurs chariots dans des conditions de fortunes diverses. Il faut voir l'admirable film d'Ariane Mnouchkine qui relate cette aventure picaresque.

Eh bien, en toute modestie et toutes proportions gardées, la fameuse équipe des trois profs européens (Yves, Christian et moi) accepta en février et mars 1972 une proposition assez audacieuse de la SSJB locale, dont le secrétaire était monsieur Leblond. Il faut savoir que la Société Saint-Jean-Baptiste a pour principal objectif la promotion et la défense de la langue française au Québec. Et ils virent en nous,

qui avions déjà monté et fait jouer en trois ans quatre belles pièces du répertoire français¹, un moyen de faire cette promotion en allant jouer du théâtre dans les coins les plus reculés de la zone rurale aux environs de La Pocatière. Leur idée était louable, et pour nous allécher ils nous promettaient de nous aider financièrement pour les décors et le remboursement des frais de voyage. Et même nous étions, je pense, rémunérés par un salaire minime pour nos représentations. Nous avons donc choisi deux petites pièces amusantes, modernes, avec un nombre restreint de personnages, et notre choix est tombé sur *Obé, là-bas!* de William Saroyan et *Fin de partie* de Samuel Beckett. Nous avons choisi deux de nos étudiantes, France Turgeon et Carmelle Gagnon. Nous nous adjoignîmes les services d'un collègue qui nous aida pour le transport et les décors – Peter Sass, je pense. Et nous sommes partis avec une voiture et une camionnette chargée de notre matériel, sur les routes du Kamouraska. Nous étions pleins d'énergie et pensions aux malheureux cultivateurs et à leurs familles, qui n'ont jamais ni l'idée ni les moyens de se transporter en ville pour aller voir du théâtre. Et nous leur disions dans le secret de notre cœur, imitant Lagardère : « Si tu ne viens pas au théâtre, le théâtre ira à toi! » Nous devions jouer à peu près toutes les semaines pendant deux mois, notamment à Saint-Fabien-de-Panet (derrière Montmagny), Saint-Cyrille, Tourville, Saint-Pascal, Saint-Éleuthère (lac Pohénégamook), Saint-Antonin, et terminer à La Pocatière.

Un mot sur les deux pièces d'une heure chacune.

Obé, là-bas! est l'histoire d'un gars dans une cellule de prison; il est ou risque d'être condamné à mort et une jeune femme vient lui sourire et l'aimer. Histoire d'un rêve, d'un sourire à la vie.

Fin de partie se présente sous des dehors amusants et quasi absurdes; un aveugle dans une chaise roulante et un homme qui n'arrête pas de marcher se parlent dans une suite éperdue de monologues, pendant que deux vieux sont en train de mourir dans deux grandes poubelles. Du grand Samuel Beckett, mais cela reste du théâtre de l'absurde...

Je nous revois roulant dans une tempête de neige, découvrant la salle paroissiale où l'on montait le décor en vitesse avant d'avalier un souper de sandwiches, pour être prêts vers vingt heures. Et là, on jouait devant des salles aux trois quarts vides. La SSJB avait eu beau contacter maires et curés, en général, nous n'avions pas grand monde. Une fois même, nous avons joué devant une rangée (pas deux). Il y avait le curé, quelques mamans et une rangée d'enfants qui n'ont pas dû comprendre grand-chose. En fait il y avait ce soir-là un match de hockey (coupe Stanley?), et les papas avaient envoyé leurs enfants pour les remplacer dignement. Il fallut arrêter les frais. La SSJB, qui fonctionnait à perte, nous arrêta dans notre élan. Nous avons fait en tout quatre représentations, je pense. Oui, nous avions la foi qui anima le jeune Jean-Baptiste...

Je renvoie ici le vénérable lecteur à une anecdote déjà racontée au chapitre 21 à propos de *Fin de partie*, anecdote qui pourrait être intitulée « Comment le public et les principaux acteurs ne se sont pas rendu compte que sept pages de texte avaient été sautées, puis récupérées ».

¹ Knock ou Le triomphe de la médecine, Töpaze, Lorsque l'enfant paraît et Le Bourgeois gentilhomme

Bon, ce fut une aventure théâtrale mouvementée et aventureuse... Oui, oui : une aventure aventureuse! Mais tout cela ne vous dit pas ce qu'était le Cinq-Sec annoncé en sous-titre.

Le Cinq-Sec

...c'est le théâtre du secondaire 5 de l'école secondaire publique, devenue polyvalente de La Pocatière, de 1969 à 2000. Et ce nom lui vient de ce que les premières photos de *Knock*, puis de *Topaze*, furent répertoriées dans un album sur la couverture duquel j'avais collé en papier coloré : « Théâtre » et puis un grand V sur lequel j'avais écrit : « CINQ-SEC » Et j'ai encore cet album photos devenu le premier d'une série de six. Ce nom est devenu traditionnellement le nom de notre troupe, et fut même exporté sur internet, dans les sites consacrés au théâtre (en France et au Québec), lorsqu'il est fait mention de la troupe qui créa telle ou telle de mes pièces. Car le Cinq-Sec, un peu comme l'illustre théâtre de je sais qui, peut se targuer d'avoir créé beaucoup de pièces. Eh oui, 23 pièces pour la première fois au monde, 23 créations en première mondiale! Excusez du peu!

Ce nom de notre théâtre le Cinq-Sec m'a naturellement fait penser à l'expression : en cinq sec, que ma mère employait de temps en temps et qui signifiait : rapidement fait, mais bien fait. Je crois qu'à l'origine cette expression vient de « en cinq secondes », c'est du moins ce que je me suis toujours dit. Et j'ai trouvé que Théâtre du Cinq-Sec, c'était pas mal. Loin d'être aussi vertigineux que l'illustre théâtre du sieur Jean-Baptiste Poquelin, mais bien quand même, original et adéquat, puisqu'à l'origine, seuls nos étudiants du secondaire cinq avaient l'insigne honneur de pouvoir figurer dans la distribution de la troupe. Effectivement, c'est très vite devenu un honneur. Et si nous avons, à l'occasion, ouvert la porte à des étudiants du quatre et même du trois, c'est que je trouvais qu'il était malheureux de négliger de très bons talents. Et d'un autre côté, il faut savoir que nos effectifs en secondaire 5 se sont amenuisés, par la fin de la revanche des berceaux et la dénatalité, mais aussi parce qu'on a amputé notre école de l'arrivée massive de toutes les filles des territoires de L'Islet et Saint-Pamphile. Ainsi en 68, nous desservions tout le secteur de Saint-Pamphile, pour les filles... puis on nous retira Saint-Pamphile, et même Saint-Jean-Port-Joli... Résultats des courses : nous avons huit classes de secondaire cinq en 1970, nous n'en avons plus que quatre, et certaines années trois seulement! Et le nombre a continué à décroître.

J'ai porté le Théâtre du Cinq-Sec de 1969 à 1993. Cela a fait vingt-cinq ans et quelque trente et une ou trente-deux pièces. Depuis, j'ai remis la charge à madame Denise Bois, ex-épouse de Napoléon Ouellet. Elle a très bien repris la troupe, mais l'a souvent rajeunie et a ressenti des difficultés vers la fin du millénaire. Car c'était dur à la fin. Les jeunes sont moins responsables, n'étudient plus comme avant, ont l'impression que cela va aller tout seul, travaillent peu, préfèrent leur travail comme vendeur ou pompiste¹, se découragent vite et veulent même lâcher...

Cette année 1997-98 : je monte une pièce avec des anciens du Cinq-Sec. J'ignore comment s'appellera cette troupe... Vieux déchets et jolis restes peut-être?

¹ J'ai eu plusieurs cas vers la fin, qui ne voulaient pas quitter leur travail, sinon ils perdaient leur place!

La galerie des grandes photos

Je ne sais si je vous ai dit que la polyvalente de La Pocatière, grâce à l'initiative de Benoît Guignard, alors directeur, donc vers les années 1985, expose une belle galerie d'une cinquantaine de photos mises en tableaux (45 cm x 35 cm), pour toutes les pièces de théâtre jouées par le Cinq-Sec depuis 1969 jusque 2000 et même après, avec les noms de tous les comédiens et techniciens. C'est dans le grand corridor en face de la bibliothèque et à gauche, au premier étage, face aux classes de français. Le théâtre à la poly, c'était une institution!

Mes meilleurs interprètes

J'aurais aussi à parler de mes meilleurs acteurs et actrices :

Avant le Québec, je me souviens surtout de Christian, mon frère, dans *Bonne nuit colonel!*. Il était excellent dans le rôle du domestique avec son couteau, très bon. Il paraît que Dominique et Sylvain, ses fils, ont bien pris la relève.

Au Québec, et donc parmi mes étudiants du Théâtre du Cinq-Sec, voici mon équipe d'étoiles : mes meilleurs acteurs, mes meilleures actrices :

- Marcel Anctil, très bon Dr Parpalaid dans *Knock ou le triomphe de la raison*.
- Mimi Pelletier dans *Topaze*.
- Mado Deschênes dans *Lorsque l'enfant paraît*, et aussi celle qui faisait la mère dans la même pièce.
- Diane Guimont qui jouait Bernarda dans *La maison de Bernarda Alba*.
- France Lemieux, Adéla dans *La maison de Bernarda Alba*.
- Denis Anctil, Sganarelle dans *Le Médecin malgré lui*.
- Suzanne Raymond, Martine dans *Le Médecin malgré lui* et *Gens qui rient, gens qui pleurent*.
- Blandine Dubé dans *Les Télévoraces*, celle qui est sortie du public et que je retrouverai des années plus tard comme propriétaire d'un bon restaurant cabane à sucre à Saint-Jean-Port-Joli.
- Sylvie Dubé dans *Six personnages en quête d'auteur*, sœur de la précédente.
- Denis Chapleau, dans *Six personnages en quête d'auteur* et *Cumulus, cumulus*.
- François Caron dans *Georges Dandin*.
- Bernard et Pascal Gourdeau, deux frères qui ont joué dans plusieurs de mes pièces.
- Marie-Josée Tardif fut une bonne actrice dans *Corps atout*, et gagna plusieurs prix dans un concours d'éloquence du Club Optimiste. Elle joua aussi lors du Méritas, dans un sketch intitulé *Blanche Neige et les sept nains*, dont j'ai perdu le texte.
- Sylvie Potvin dans *Mort fine et mort sûre*.
- Janik Drapeau et sa sœur Isabelle, très bonnes aussi.
- Patrick Matteau dans *Caisse de mon cœur* et dans *Soupière*.

- Mathieu Lippé et Lysiane Tremblay, vraiment très bons. Je les ai eus tous les deux dans *Ça danse à la grande Anse*, *Un p'tit coin si tranquille* (que nous avons présenté en France, Espagne), *Gouverneurs de la rosée* et *Le bonhomme tombé du ciel*. Lysiane a en plus joué Metella dans *La vie parisienne*, et aussi dans un numéro de Cégep en spectacle où elle chanta le grand air de *Carmen*. Enfin, elle m’a fait l’honneur de me demander de lui servir de maître de cérémonie pour son spectacle solo en novembre 95. Elle y chantait entre autres les arias avec lesquels elle a gagné le prix soprano du Concours de musique du Canada, pour les 18-25 ans! Rappelons que Lysiane et Mathieu ont fait carrière dans les arts d’expression orale, lui comme conteur (il remporta même une médaille d’or au Maroc), elle comme mezzo-soprano, surtout à Innsbruck.
- Maxime Pelletier, fils de Gilles, un collègue, excellent. Fernandel numéro deux. Du talent à revendre, mais parfois un peu dissipé. Il a joué dans *Ça danse à la grande Anse*, *Gouverneurs de la rosée*, et dans deux autres pièces à la poly avec Denise, *Signé La Corneille*, que j’ai écrite, et enfin *Trop, c’est trop*.

Mes deux meilleurs parmi ces perles rares en expression théâtrale (ceux à qui j’avais le moins de remarques à faire, qui comprenaient immédiatement) sont probablement :

- Patrick Soucy, dans *Complètement con* et *Caisse de mon cœur*, mais il fut retiré par l’école¹, *Ça danse à la grande Anse*, *L’Avaro* (où il jouait mon fils), et *Un p’tit coin si tranquille* (alors qu’il était au cégep). Plus tard il ira étudier en théâtre à Saint-Hyacinthe, puis... abandonnera, après un an et demi! Après la belle aventure de *L’Avaro* où il tenait fièrement le rôle de mon rival et mon fils qui me tenait tête, on aurait voulu monter à deux *Oscar*, mais ce gros projet avorta dans l’œuf!
- Sarah Gagnon-Leduc, ma petite Sarah Bernhardt, qui joua dans *Le Petit Prince*, *La souprière*, *La Veuve noire*. Il faut d’abord expliquer que cette demoiselle, qui habitait Saint-Jean-Port-Joli, a retourné ciel et terre pour pouvoir venir tous les jours à l’école de La Pocatière, dès le secondaire 1, parce qu’il se faisait chez nous du théâtre comme on n’en faisait pas ailleurs, ni à Saint-Jean, ni à L’Islet. Et Mademoiselle avait du caractère. Elle parvint à convaincre son père, qui parvint à convaincre les commissaires, lesquels n’eurent aucune difficulté à convaincre le directeur. Lorsque j’ai su cela, j’ai expliqué que c’était bien dommage pour la demoiselle, mais elle devrait attendre d’être en secondaire 5 pour monter sur les planches. Pensez-vous? C’est mal la connaître; elle s’arrangea, je pense, pour demander à la direction de créer un cours d’art dramatique en secondaires 1 et 2, comme activité à l’horaire, et je reçus cette charge. Nous étions en 1986-87 et on monta *Le Petit Prince*, avec elle déguisée en aviateur, et Luc Gagnon, un adorable Petit Prince souriant et roux comme il se doit! Puis Sarah-Danielle eut encore deux beaux rôles, amplement mérités, lorsqu’elle fut en secondaire 4 et en secondaire 5, dans *La souprière* et *La Veuve noire*.

Si je vais voir au nombre de représentations différentes, cela donne :

Deux fois : Denis Chapleau, Suzanne Raymond, Pierre Darveau, Marie-Josée Tardif, Olivier Coenen, François Leclerc, Sébastien Jean, Patrick Matteau, Sébastien Cottinet et Pascal Gourdeau

Trois fois : Frédéric Gagnon, Nathalie Gagnon, Marjolaine Roy, Sarah Gagnon-Leduc et Lynda Miville

Quatre fois : Patrick Soucy, Mathieu Lippé et Maxime Pelletier

Cinq fois : Bernard Gourdeau, Lysiane Tremblay et Janik Drapeau

Et du côté des profs :

Deux fois : Justin Picard et Roger Pradet

Trois fois : Suzanne Raymond, Gilles Pelletier et André Bernier

Quatre fois : Claude Gourdeau et Raymond Gaudreault

Cinq fois : Langis Laflamme

Aide individuelle à plusieurs jeunes

Il s’agit de certains que j’ai *coachés* en particulier... et nous avons toujours gagné!

Marie-Josée Tardif
Concours Optimiste. Elle a gagné le tournoi local et a eu un prix au tournoi régional.

Danielle Bouchard
Miss Odyssée à Saint-Pascal, premier prix, dans un concours où les candidates devaient se présenter, puis présenter un sketch-monologue. Je me souviens que je lui avais écrit son sketch, mais je dois avoir perdu le texte. C’était en 1988 je pense, et Nancy Michaud se présentait aussi. Elle avait demandé à mon fils Yves de l’aider pour présenter son propre sketch. Danielle avait gagné et Nancy avait été deuxième.

Patrick Soucy et Bibiane...
Préparation du concours d’entrée Saint-Hyacinthe : réussi pour les deux.

Marie-Pier Darveau
La fille de Marjolaine et Pierre Darveau, deux de mes anciens élèves; j’ai préparé avec elle son concours d’entrée dans un cégep en théâtre.

Lysiane Tremblay
Cégep en spectacle où elle reçut le prix du public, et son spectacle soliste en novembre 1995. Magnifique. J’y ai participé aussi, voir plus haut. Elle sera sans doute ma plus belle consécration de metteur en scène. Elle est aussi celle avec qui j’ai fait le plus de mises en scène, sept : *Ça danse à la grande Anse*, où elle chantait et était la seule de secondaire 3; en France avec *Un p’tit coin si tranquille*; *Gouverneurs de la rosée* où elle tenait le rôle féminin principal; Cégep en spectacle; *Le bonhomme tombé du ciel*, à Noël, où elle chanta l’*Ave Maria* de Schubert; *La Vie parisienne* où elle incarna Metella; et enfin un spectacle éponyme en novembre 95. C’est la sœur de Lysiane, Claudie,

¹ Il avait été expulsé de l’école et remplacé par un autre Patrick, Matteau celui-là.

qui la première m'appela Monsieur B. Ce surnom, retransmis par Lysiane, Patrick et d'autres, en France notamment, m'est resté quelques années.

Anecdotes et souvenirs en vrac sur le théâtre

Solitude du metteur en scène

La Solitude du coureur de fond, c'est le titre d'un très beau film britannique de Tony Richardson paru en 1962. Mais je crois qu'on pourrait aussi parler de la solitude du metteur en scène. On rentre seul le soir après une grosse répétition, une générale, ou même le soir de la première. Tous veulent fêter, mais toi, tu te sens seul, terriblement seul. Je l'ai souvent ressentie, cette solitude. Le metteur en scène a cumulé les soucis de tous, leurs efforts, leurs attentes. Il en a fait tellement plus que chaque acteur en particulier qu'il se sent fatalement seul. Les autres, c'est-à-dire les acteurs et les actrices, ne se doutent pas de la charge émotive qui est la sienne, il est dans un autre monde. Et quand le spectacle est terminé, chacun est heureux, mais lui se sent allégé d'un fardeau tellement plus lourd que celui des autres, puisque ce fardeau était un peu comme une accumulation de tous leurs fardeaux individuels, qu'il se retrouve encore une fois très seul et soudain comme complètement débarrassé, dépouillé, déshabillé.

Acteur ou metteur en scène

Je me sens en accord total avec Laurent Terzieff, grand acteur et metteur en scène français, quand il disait à l'émission *Bouillon de culture* qu'il adorait obéir comme acteur à un autre metteur en scène, car on sait ce qu'il fait, et c'est tellement plus facile d'obéir sur scène. Comme acteur aussi, disait-il, on a plus de respect pour le metteur en scène. Cela m'est arrivé quand j'interprétais *Topaze* mis en scène par Yves Colpaert, ou encore le prof de philosophie dans *Le Bourgeois gentilhomme*, et surtout dans *Signé Offenbach* en novembre 92, où on m'avait confié le rôle titre (et le seul non chanté) et où c'était une jeune femme, Danielle Plourde, qui mettait en scène. Et en 2003, lorsque j'interprétais le rôle de Helmut dans *Mort fine et mort sûre*, et le poivrot dans *Piège pour un homme seul* en 2004, dirigés par Pierre Lévesque. Les autres fois, notamment dans *L'Avare*, je me suis mis en scène, et c'est dur.

Lire du théâtre : pas facile!

Il y a vraiment une grosse différence entre « lire » une pièce de théâtre dans son texte, et « voir » une pièce de théâtre comme spectateur dans une salle. La différence est énorme, car la représentation vous apporte tout ce que vous seriez obligé d'imaginer par la lecture seule : se rappeler qui parle (il est fastidieux de relire chaque fois le nom du personnage, alors on le saute et on ne se rend pas compte que soudain c'est un autre qui parle), se rappeler aussi à qui la réplique est adressée, comment sont disposés les personnages, où ils sont les uns par rapport aux autres, etc. J'ai remarqué que pour bien lire une pièce, il est bon de lire comme un futur metteur en scène, qui en principe imagine toute la scène, qui la sent, la voit. Un lecteur normal perd souvent beaucoup du sel de la pièce s'il n' imagine pas un peu. Et j'ai pu constater chez mes élèves que cela était fréquent. Je dirais même que les bons lecteurs de théâtre sont plutôt rares (10 ou 20 % des lecteurs seulement) et je crois cela normal.

Une pièce de théâtre, contrairement au roman, n'est pas destinée à être lue, mais vue et entendue sur scène. Et cette remarque tient aussi pour la poésie et le conte, mais dans une moindre mesure.

Un autre méfait de la lecture, seul devant son livre, c'est aussi justement qu'on est seul. On n'a pas les réactions du public, on ne communit pas avec un public, on n'est pas public. Or, les réactions du public provoquent un effet magique : la contagion. On rit beaucoup plus facilement en groupe que seul. On dit avec raison que le rire est contagieux. Et même, vous le savez, un public éclairci n'aura pas le même enthousiasme qu'une salle comble. Si vous jouez une comédie devant cent personnes réparties dans une grande salle de 700 places, cela ne réagira pas bien. Regroupez votre public en une masse compacte aux premières rangées et là, vous entendrez la salle s'esclaffer à la moindre réplique amusante. Mais les autres émotions aussi sont contagieuses. La tristesse, la colère, la pitié, la tendresse se perçoivent mieux dans une salle pleine au théâtre que devant un livre, à moins – encore une fois – que vous soyez dans les 20% capables d'imaginer.

Moyens métrages en 8 mm

Il y eut trois années où je n'eus pas les responsabilités du théâtre, car je fis du cinéma. C'est encore de la mise en scène, mais la technique, l'absence de public pendant les prises de vue font qu'on est quand même sur des plans assez éloignés. Les trois films de moyen métrage sortis de ces trois ans d'expérience dans le 8 mm muet s'appelaient : *Et demain et après?* en 1971, *Bobby en balade* en 72 et *Pif-paf au Québec* en 73. On ne pouvait pas enregistrer les voix à cause du décalage avec l'image. Chaque fois que l'on essayait de faire partir en même temps projecteur et enregistreur, il y avait des décalages de longueurs toujours différentes, dus aux légères variations de courant électrique. Mais on avait une trame sonore d'accompagnement, notamment *Concerto pour une voix* pour le premier film, avec un bref commentaire en voix off.

Et pendant ces trois années, c'est Christian Mendez qui releva le flambeau théâtral, avec *Le Bourgeois gentilhomme*, *Treize à table* et *Antigone*. L'année du Bourgeois, Yves Colpaert et moi avons monté aussi *Lorsque l'enfant paraît*. Ce qui signifie en gros que cette année-là, j'ai cumulé une mise en scène de théâtre, un film et un rôle dans *Le Bourgeois*. Pas mal!

Spectacle total

Christian Mendez s'attaque au spectacle total : *Le Bourgeois gentilhomme*. Il en fera la mise en scène (avec la musique de Lulli et les ballets) et tiendra le rôle-titre de Monsieur Jourdain. Il y fut transcendant et même magistral. Il sera aidé de trois autres profs. Yves Colpaert sera le Mamamouchi, Raymond Gaudreault un musicien avec sa guitare, et je tiendrai le rôle du prof de philosophie. Une vingtaine d'élèves joueront tous les autres rôles et la figuration.

Pour le parterre

Le public ne vient pas pour te regarder jouer, mais pour jouer avec toi! Ça a toujours été mon souci numéro un, ma préoccupation première, mon respect total et entier : le PUBLIC. Et je crois que pour

Molière aussi, c’est ce qui comptait : faire rire le parterre où se trouvait le peuple, le seul juge qu’il se reconnaissait (et non pas la cantonade, sur scène près des coulisses, là où s’asseyait la noblesse).

Et les spectacles à la TV?

Quand je me remémore les quelques belles soirées passées au théâtre grâce à la télévision, je me souviens essentiellement de quelques acteurs et de quelques belles pièces. Parmi celles-ci, le télé-théâtre *Des souris et des hommes*, avec Hubert Loiselle et Jacques Godin, reste le sommet.

J’ai énormément apprécié deux séries de huit ou dix émissions venues d’Europe : *L’Odyssée* (j’en ai parlé plus haut, à propos de ma *Folle odyssée*), et *Les rois maudits* pour l’histoire, les couleurs, les intrigues de cour et le jeu des comédiens.

Côté Radio-Canada, j’ai beaucoup apprécié deux séries télévisées en particulier : *Le temps d’une paix* et *Les filles de Caleb*. Puis, *Les forges de Saint-Maurice*, et enfin il y aurait peut-être *Lance et compte*. Pour le plaisir que j’avais à regarder les deux D (Dominique Michel et Denise Filiatrault) avec le bon groupe de comédiens qui les entouraient, je peux dire que la série *Moi et l’autre* avait pour moi une bonne cote.

Côté interprétation, je pense à Gérard Poirier dont la diction est un modèle pour tous, je pense à Albert Millaire, un grand acteur. Ajoutons Jean Besré et Yvon Dufour, et Dominique Michel et Nicole Leblanc, côté féminin.

Enfin les télé-théâtres de Marcel Dubé aux *Beaux dimanches* de Radio-Canada, de même que la série *Au théâtre, ce soir*, émission française où l’on pouvait voir de bonnes comédies à peu près tous les mois, ont bien fait notre bonheur.

Portes pour voir, pas pour entrer!

Lors de la représentation de *Topaze* en déplacement à la polyvalente de Saint-Pamphile, nos acteurs rigolaient bien dans les coulisses et Christian, Yves et moi, nous nous demandions pourquoi. Puis on s’est rendu compte qu’ils communiquaient par en dessous des portes des décors avec les filles du public... En effet, certaines filles du public scolaire de Saint-Pamphile s’intéressaient beaucoup plus aux allées et venues de nos acteurs en coulisses derrière les portes qu’à la pièce elle-même. Et dans cette même représentation, à un moment donné à la fin du troisième acte, Topaze (c’était moi) attend le maître d’hôtel qui doit arriver par la porte du côté jardin... Le gars (Jocelyn Dionne) n’arrive pas. Je meuble comme je peux, je me lève, et pour finir je vais jusqu’à la porte et l’appelle, me disant je vais inventer une réplique pour faire le lien... Je crie son nom. Il ne vient pas! Je recrie et... il apparaît par la porte opposée, du côté cour, en disant dans mon dos : « Monsieur m’a appelé? »... Cela laisse songeur. Mais le public a bien rigolé, tu parles!

Colin lève le pied

Ou le remplacement d’un acteur à une semaine de la date prévue.

Un petit rôle heureusement. Une semaine avant la représentation de *Georges Dandin*, un acteur me signale qu’il ne pourra pas être présent à une représentation publique. Vous vous rendez compte! Cela arrive pour cause d’accident, pour raison familiale... Je pense à Jacques Brel qui dut faire remplacer Dario Moreno, dans le rôle de Sancho Pança, à une semaine de son spectacle à Paris pour *L’Homme de la Mancha*. La publicité, tout était prêt... mais la mort subite de Dario Moreno d’une hémorragie cérébrale le 1^{er} décembre 69 n’avait pas été prévue! Heureusement il a trouvé un acteur belge, Robert Manuel, capable de chanter, qui pendant les trois ou quatre jours qu’il restait ne fit que cela. Et il passa la rampe le 7 décembre!

Nous aussi nous avions déjà tout prêt, même les programmes, sauf que la raison invoquée par ce grand comédien me fit tomber de bien haut! Cet acteur – j’aime mieux ne pas le nommer – vient me trouver et me dit, UNE SEMAINE avant la date de la première : « Monsieur, il faudra me remplacer, parce que je dois partir tel jour pour un camp de cadets de l’air »! Je lui dis qu’il s’est engagé, qu’il y a plusieurs mois que les dates des représentations étaient connues, que cela ne pouvait pas se faire, qu’il n’irait pas à son camp... Il me répond que lorsqu’il accepta (et demanda de faire partie de notre groupe), il ignorait qu’il y aurait un camp en même temps (la date de ce camp venait d’être décidée) et que de toute façon, ses parents étaient d’accord! Que faire dans ce cas là? Râler, oui. Mais cela ne sert à rien, alors... Alors heureusement que le rôle n’était pas trop important : j’ai vite étudié le texte et hop! j’ai revêtu ses hardes et j’ai joué. Je pensais au sketch *Le pied* de Raymond Devos : « Il y a un caissier qui lève le pied, voulez vous le remplacer au pied levé? » Mais dans notre cas, ce n’était pas le caissier, mais mon acteur.

Une déferlante

J’ai connu une vraie vague déferlante lorsqu’en face du Saguenay, au sortir de Tadoussac avec Pierre Coenen, son fils et Michel Toussaint nous abordions le fleuve majestueux sur son voilier. C’est comme un mur de deux ou trois mètres de haut qu’il faut affronter de face, et puis... à Dieu vat! Normalement le voilier passe allègrement la chose qui nous terrorise.

Eh bien, c’est un peu le même effet que j’ai ressenti, en janvier 1982, après trois mois de répétitions à l’agora avec mes 75 personnages du *Grand jeu de la Passion*, alors que nous accostions enfin sur le vrai théâtre des opérations : la cathédrale de La Pocatière. Heureusement que ni le curé de l’époque, ni le sacristain n’étaient là pour nous accueillir, car ce fut une razzia, un vrai débarquement! En effet mes jeunes acteurs et actrices, dont une bonne partie n’avaient sans doute jamais mis les pieds dans une église, arrivèrent là comme en pays conquis. Ça parlait haut, ça criait même, ça couraillait partout, ça essayait tous les sièges, ça commençait à déballer qui un sandwich, qui un gâteau, comme à la cafétéria où ils avaient eu coutume de répéter jusqu’alors. Certains même étaient disséminés dans les confessionnaux, et d’autres voulaient allumer un lampion. Vous voyez le tableau! Et ils étaient 75. Il a fallu reprendre les commandes et vite!

Des Noirs un peu trop noirs

Ah! si je vous disais le nombre d’essais qu’il a fallu faire avec les cirages et autres maquillages foncés pour donner le teint juste (un brun foncé) à tous mes Haïtiens dans *Gouverneurs de la rosée*. Au début, tous les Noirs étaient beaucoup trop noirs, comme les Congolais dans *Tintin au Congo*. On a dû recommander du maquillage pour recommencer plusieurs fois. Quel embarras!

En France pour *Un p’tit coin si tranquille*

Mille souvenirs sont racontés dans un cahier spécial : la grève des transports pour notre arrivée à Paris, le vol dans le métro de tout l’argent prévu pour le deuxième jour, ça commençait bien... Les jeunes n’aimaient pas la nourriture, ni la pluie... Mais ce séjour fourmille aussi de bons souvenirs : jouer notre pièce le jour de Pâques 1992 à Saint-Jean-de-Luz, le voyage en Espagne, la visite de Paris, les pieds en compote... Et une belle photo de groupe au pied de la tour Eiffel, photo qui est toujours à l’agora de la poly, depuis plus de vingt ans!

Marielle m’a dit

Ce que Marielle Dubé-Pelletier, une collègue prof de français en secondaire 1, a dit en mai 1995, après avoir vu la pièce sur la vie grouillante d’une polyvalente : *Signé La Corneille*, m’est resté gravé dans le cœur. Elle a dit, simplement : « Pour écrire une pièce comme ça, il faut avoir un bel intérieur. » Ça, c’est un souvenir qui réchauffe le cœur! Attention : petit éclaircissement à propos de ce commentaire, car tous les Anagnosophile se suivent mais ne se ressemblent pas. Certains comprennent que pour écrire cette pièce, je devais avoir, selon Marielle, un beau salon et une belle cuisine... Vous vous doutez bien que ce n’est pas ce qu’elle a voulu dire. Alors d’autres Anagnosophile pourraient croire que j’étais en bonne santé et que le vestibule, la boîte à pain et ma patate se portaient bien, car pour eux l’intérieur est celui de ma personne, et en particulier l’œsophage, l’estomac et le cœur... Mais écoutons d’autres Anagnosophile, qui eux ont bien compris ce que voulait me signifier la gentille et douce Marielle. Ils vous expliqueront qu’avoir un bel intérieur exprime un bel état d’âme, une conscience heureuse, sans problème. Quelqu’un qui a certaines qualités morales, certaines vertus comme l’altruisme, le respect des autres, le sens des valeurs, le souci de la bonne éducation... C’est un peu tout cela qui est sous-entendu dans l’expression utilisée par Marielle, prof de français je vous le rappelle, et amie aussi. C’était dire beaucoup en quatre mots simples. Merci, Marielle!

Trous de mémoire

Lorsque je jouais dans *Ohé, là-bas!* et aussi dans *Topaze*, j’ai connu ce vertige, mais quel supplice... On a l’impression que le monde s’écroule, que l’on plonge dans le vide, que cela dure des minutes et des minutes... Et cela ne dure peut-être que cinq secondes, pendant lesquelles on bafouille une réplique, n’importe quoi. C’est la panique, le sauve-qui-peut général... puis on refait surface et tout roule.

Au fond, c’est un peu comme lorsqu’on croit que l’on se noie. On boit une tasse, on songe à la fin du monde, puis on pose un pied sur le sable, on se redresse et on sort de l’eau en crachant, mais tout

heureux de respirer le bon air du Bon Dieu. Rappelez-vous, c’est ce qui m’est arrivé quand j’avais sept ou huit ans, à la mer en Belgique et que je jouais au ballon avec ma maman¹.

La grande galerie du théâtre à la poly

Quand, à la poly, vous vous placez à l’étage en face du bureau du directeur adjoint (côté sud), et que vous remontez le couloir vers la bibliothèque et la salle des profs (côté nord), puis que vous tournez à votre gauche vers les locaux de français, eh bien, alors, vous parcourez ce que j’appelle la Galerie théâtre et vous remontez le temps de 1995 à 1969. Vous découvrirez 35 tableaux, sur toute la longueur de ces deux corridors. Trente-cinq grandes photographies encadrées marquant chacune à sa manière, et avec légende explicative, les diverses pièces présentées par le théâtre du Cinq-Sec, plus deux ou trois autres présentées à la poly ou par la poly, telles que j’ai eu l’honneur de vous les présenter plus haut.

Et le meilleur souvenir

Je ne le raconte plus, car je l’ai déjà immortalisé sur mes tablettes : il s’agit des cinq ou six, ou dix pages sautées par Yves et Christian dans leur dialogue de *Fin de partie* de Beckett. Je crois que c’était à La Poc ou à Saint-Pascal lors de notre dernière, épisode raconté avec force détails au chapitre 21 et repris ci-haut. Retournez lire et n’oubliez pas que j’étais mal assis, serré dans un gros tonneau en carton sur la scène, carton dont on avait coupé l’arrière pour que j’y respire et puisse suivre mes deux partenaires en leur servant de souffleur, puisque j’avais lampe-torche et le texte. Tu vois le tableau. Maintenant que tu viens de lire ceci, si tu ne te souviens pas de l’anecdote, je te renvoie où tu sais au chapitre 21!

Cadeaux reçus

Pour le théâtre

- Pour *Les télévoraces* : Un grand soleil mural en cuivre, avec ses rayons
- Pour *Mon Horoscopie* : Une lampe sculptée
- Pour *Corps atout* : Une une planche à voile en ivoire sculpté
- Pour *Mort fine et mort sûre* : Une bouteille de whisky
- Pour *Gouverneurs de la rosée* : Une peinture haïtienne offerte par le Mouvement haïtien
- Pour *Bienvenue à bord* : Une mallette offerte par des profs
- Pour *Le Grand jeu de la passion* : Une sculpture du calvaire par Jean-Julien Bourgault, reçue à la petite salle de l’ITA lors du méritas 1982, des mains de Jean-François Beaulieu qui avait joué Jésus, et de Brigitte Jean qui avait fait Marie, ainsi que de Martine Théberge qui avait joué l’étudiante. Essayez, lecteurs, d’imaginer un auteur voyant trois de ses personnages, habillés de leurs costumes, venant vous remettre ce cadeau auquel vous ne vous attendiez pas du tout, sous les applaudissements

¹ Voir chapitre 6

de la salle. Quel effet croyez-vous ressent cet auteur? J'aurais pu me dire : « Peuh ! c'est à peine la moitié des *Six personnages en quête d'auteur* », eh bien non, je me suis senti tout drôle et confus.

- Pour *La mercière assassinée* : Éléphants de marbre, presse-livres

Il y en a peut-être eu d'autres. En tout cas pas pour toutes les pièces. Les jeunes n'ont plus la reconnaissance aussi effective que nous l'avions à leur âge. Ils n'y peuvent rien. Personne jamais ne leur a appris que cela se faisait. Au fond, ce sont les parents qui sont un peu coupables de ne pas apprendre et transmettre ces beaux gestes à leurs jeunes.

Autres

- Une plaque murale de la ville La Pocatière en 1987, en reconnaissance
- Un stylo Mont Blanc, de la Commission scolaire, pour mes 25 ans de théâtre
- Une sculpture de Don Quichotte, de l'organisation du Carrefour-théâtre de La Pocatière, aussi pour mes 25 ans. Une de mes grandes émotions, parce que je ne m'y attendais vraiment pas. Et cela m'alla droit au cœur! Admirable ce Don Quichotte, avec lequel je me suis toujours senti quelques complicités, quelques accointances.
- La médaille d'argent pour le Mérite des Commissions scolaires, en 1994 à Matane. Je l'ai eue grâce à mon travail au Cinq-Sec.
- Des cadeaux individuels reçus de Danielle ou Lysiane pour leur avoir servi de *coach*.

Mais il ne faut pas être sorcier pour deviner que le plus beau cadeau que le public peut nous faire, c'est de nous montrer par sa présence et son enthousiasme qu'il a aimé voir notre pièce. Le plus beau des cadeaux, c'est une critique élogieuse, surtout quand on ne s'y attend pas et qu'on la lit un beau matin par hasard dans le journal local, comme celle qu'écrivit André Drapeau, alors directeur de l'école primaire en 1982, à propos du *Grand jeu de la Passion*. Hélas, je croyais avoir une copie de cet article, mais ne la retrouve plus.

Les avantages qu'il y a à jouer au théâtre

- rassembler des gens, les faire rire ou pleurer...
- être capable de tenir tous les rôles : microcosme
- parler en public
- articuler
- esprit d'équipe, camaraderie dans une grande entreprise et dans les inquiétudes
- planifier, prévoir : calendrier, décors, costumes, lumières, maquillages, publicité et budget
- responsabilités (voir ci-dessus)
- goût artistique (ouverture aux autres arts)
- être une sorte de caisse de résonance (porte-parole avec haut-parleurs) des cris, des plaintes, des revendications sociales, mais aussi des admirations et louanges et des passions du monde

- « Le théâtre, disait Laurent Terzieff, un grand maître, est le ciment d'une collectivité à plusieurs échelles de valeurs. » (émission *Faut pas rêver*, 17 octobre 97)

Comme acteur, j'ai été l'abbé de Lesclache (premier curé à La Poc), Jacques Cartier (en France), Sherlock Holmes (Halloween 1996), Adélard Godbout pendant toute l'année 2009... sans compter évidemment Topaze, Harpagon et Jacques Offenbach. Je ne parle pas de petits rôles dans cinq ou six pièces et trois ou quatre opérettes. Et saint Nicolas venu en hélico sur la foire de Liège en octobre 1960, ou « tombé du ciel » dans notre cathédrale en mars ou avril 1993, et le Père Noël devant les enfants de La Farandole à La Poc. Et plus tard encore Moïse (deux fois) et Abraham pour la paroisse.

Je sème à tous vents

Lors du lancement à Saint-Pacôme du premier roman de Maurice Gagnon, l'un de mes anciens élèves acteurs¹, j'ai rencontré Martin Chenard, qui joua le rôle du flic dans *La Soupière* de Robert Lamoureux, en 1989. Comme le temps passe! Or ce Martin me rappela deux anecdotes que j'avais complètement oubliées, mais dont lui se rappelait très bien et qui l'ont marqué, disait-il. Les voici.

D'abord, lors de mon introduction à la poésie en classe, il se rappelait que je leur avais parlé d'un petit poème que j'avais fait, étant jeune, sur une flaque de boue. Et que je leur avais dit que la poésie fait ressortir la beauté en toute chose. C'est ça la poésie! Et effectivement, je me rappelle très bien de ce poème, mais pas de leur en avoir parlé en classe, lorsqu'il était au secondaire 5. Et il ajoutait que j'avais dit que la vraie poésie est celle qui embellit toute chose, même une flaque de boue. Et il avait eu souvent l'occasion de vérifier ce fait et de se rappeler mes paroles.

L'autre anecdote concerne le théâtre, et plus particulièrement une répétition. Et cet incident m'avait également totalement échappé. Voici de quoi il retourne. Martin devait entre autre dire, dans une de ses peu nombreuses répliques : « piloter un Boeing ». Et je lui aurais crié, du fond de la salle où j'avais l'habitude de me nicher pour vérifier le volume sonore et l'articulation de leurs répliques : « Comment fais-tu pour « peloter » un Boeing? », car c'était fort probablement ce que j'entendais de sa part. Il m'a fait bien rire en me racontant cet incident.

Articulation SVP!

Il y a des acteurs professionnels qui s'expriment très mal – et c'est un paradoxe.

Certains se font une spécialité de la confusion des mots et de la très mauvaise articulation : Darry Cowl, qui bégayait et mangeait les trois quarts de ses mots en est un bel exemple. Mais il avait un grand talent de mime, de grimacier même. D'autres sont carrément des bégayeurs et jouent malgré leur handicap : Francis Perrin et aussi Charles Denner. Mais saviez-vous que Louis Jovet bégayait, et était parvenu à contrer ce défaut par une diction maîtrisée et particulièrement syncopée qui lui donnait une originalité certaine?

¹ Il joua avec le Cinq-Sec Monsieur de Sotenville dans *George Dandin* de Molière, en 1981.

Au Québec, rares sont ceux qui s’expriment facilement, et même un très grand (?) acteur a tenu le pompon, si je puis dire, compte tenu de la très mauvaise qualité de sa diction : j’ai nommé Jean Duceppe! C’était atroce comme il mangeait ses mots, et comme, malgré ce handicap, il parvenait à se faire comprendre et à se faire aimer, on peut croire que c’était vraiment un grand acteur. C’est peut-être cela un « monstre » sacré!

Adieu, monsieur le professeur...

Il était minuit, nous revenions de Québec, Nicole et moi, pendant que Hugues Aufray avec une chorale d’enfants chantait ce doux refrain : « Adieu, Monsieur le professeur »...

Ces deux derniers jours, 12 et 13 avril 2002, venaient de me plonger dans une grosse vague de théâtre. Ça a fait du remous dans mon cœur.

D’abord le vendredi 12 avril, nous avons été voir une pièce montée par des membres de La Traversée, un centre d’adaptation pour déficients intellectuels. Très émouvant et très beau. Que de travail! Mais mon propos est de dire que ce soir-là, j’ai revu avec émotion plusieurs de mes anciens qui assistaient ou qui participaient au spectacle : Mélanie Pelletier (*L’Avaro*), Maxime son frère, qui joua dans pas moins de cinq pièces avec le Cinq-Sec : *Ça danse à a grande Anse*, *Gouverneurs de la rosée*, *Mon prince charmant*, *Signé La Corneille*, et enfin *Trop c’est trop*. Ici encore il venait de jouer dans *Les Beaux dimanches* de Marcel Dubé avec le cégep, et avait encore à s’occuper le soir. Il y avait Gilles, leur père que j’ai dirigé trois fois, notamment dans le rôle du père des *Six personnages en quête d’auteur* de Pirandello. Il y avait aussi Gervais Leclerc, qui joua le fils de Gilles dans la même pièce. Et j’ai revu avec beaucoup d’émotion Mathieu Lippé (*Ça danse à la grande Anse*, *Un p’tit coin si tranquille*, *Le bonhomme tombé du ciel*), qui nous conta une histoire de « poteau de téléphone » bien roulée à sa manière.

Ce même soir se trouvait dans le public un autre de mes anciens élèves, Sarto Picard, dont le nom évoquait vaguement une réminiscence mais que je ne reconnus pas. Ce n’est que deux jours après que j’ai pu remettre le visage ancien et connu sur ce visage nouveau et méconnu qui portait ce nom.

Ensuite, le samedi 14 nous avons d’abord eu l’occasion de bavarder avec Mathieu puisqu’il venait dîner à la maison. Il joua dans *Ça danse à la grande Anse*, puis dans *Un p’tit coin si tranquille*, dans *Les Gouverneurs de la rosée*, et dans *Mon prince charmant*, et que j’ai aussi dirigé dans un spectacle pour Noël à la cathédrale, *Le bonhomme tombé du ciel*.

Comme nous avons décidé d’aller voir une de nos anciennes qui jouait dans une troupe amateur à Québec, je suis allé chercher un Big Mac pour Nathalie. Et là, au McDo, sur qui est-ce que je tombe? Sarah Martineau, qui avait joué la mère de famille dans *Les télévoraces 2*, deux ans plus tôt, et aussi un petit rôle dans un sketch de fin d’année écrit et joué par moi, *Les mots dits*. C’était encore une journée vouée au théâtre. Et le soir, en effet, nous avons été applaudir Lucie Laboissonnière dans le rôle-titre de *La Voyante* d’André Roussin. Elle avait interprété une de mes trois vieilles dans *Mort fine et mort sûre*, avec Réjeanne Hudon et Sylvie Potvin.

Que de doux souvenirs! Huit anciens en deux jours. Mais mon propos était de souligner combien je me rappelle mieux des élèves qui ont joué avec moi que des autres. Et c’est un peu normal, je pense...

Alors vous comprenez que lorsque nous revenions en voiture, par une belle nuit douce de printemps, cela me réchauffait le cœur d’entendre Hugues Aufray chanter :

*Adieu, Monsieur le professeur
On ne vous oubliera jamais
Et tout au fond de notre cœur
Ces mots sont écrits à la craie
Nous vous offrons ces quelques fleurs
Pour dire combien on vous aimait
On ne vous oubliera jamais
Adieu, Monsieur le professeur.*

Diffusion et témoignages divers

Oui, elles sont jouées

Certains s’interrogent sans doute sur la possible diffusion de mes pièces. Sont-elles jouées ailleurs? Depuis quand? Combien de fois? Quelle pièce a le plus de succès? Êtes-vous sur internet? Comment font les gens? Est-ce que ça rapporte?

Voilà des questions qu’Anagnosophile pourrait me poser, j’imagine, s’il est un peu curieux. Alors je vais essayer de lui répondre, un peu en vrac, car il n’est pas possible de tenir un compte exact et détaillé de ce qui s’est fait, souvent par la faiblesse de ma mémoire, mais surtout à cause de l’inconséquence des correspondants. Ils veulent connaître et lire une pièce avant de se décider, c’est normal. Mais souvent, dès qu’ils ont le texte, ils ne me donnent plus signe de vie. Il y a des dizaines de pièces qui ont été jouées au Québec sans que je le sache, mais je l’ai appris plus tard car ils ont payé des droits à la SoQAD¹. Mais beaucoup d’autres ont pu ne pas déclarer et jouer quand même. Et maintenant, au Québec, comme les écoles ne paient plus de droits (décision gouvernementale!) et que je suis beaucoup joué par les écoles, je peux me broser le ventre, comme on dit! En France, c’est bien plus simple : certains me demandent le texte que je leur envoie et puis j’ai des nouvelles ou je n’en ai plus... Mais j’oublie souvent de rappeler. Il y a tellement de courriels... Alors ceux qui répondent me disent qu’ils ont choisi une autre ou choisi la mienne. Mais là, il faut bien que je leur demande de payer par la SoQAD en dollars (avec change, taxes et frais). Cela n’est jamais arrivé que deux ou trois fois. La plupart envoient une déclaration à leur société européenne. J’en connais quatre : SADC, SABAM, SADES et SACEM. Mais là, on ne me connaît pas! Ce qui n’est pas normal, car la SoQAD aurait dû leur communiquer mon nom. Ils l’ont peut-être, mais sans adresse, que sais-je... En tout cas, je n’ai jamais rien reçu de leur part. Alors je demande aux troupes européennes de verser en euros dans un compte que j’ai ouvert en Belgique. Et là, je n’ai pas de retour... Il faut que j’écrive à mon agent de la banque pour le lui demander. C’est long, procédurier et disons que cela a rapporté un peu avec

¹ Société québécoise des auteurs dramatiques, dont je fais partie.

des groupes de Belgique et de France! Mais c'est presque rien... Or il s'est déjà joué au moins trente pièces sur l'Hexagone!

Bon, tout cela est un peu mêlant, confus et indigeste. Je m'en rends compte, alors je vais laisser les détails sordides pour vous dire que oui, depuis les années 1980, progressivement j'ai vendu quelques textes, sans demander de droits d'auteur¹. Puis j'ai placé mes textes sur un site québécois (adelinc.qc.ca) où tout lecteur pouvait les lire et se renseigner sur les personnages, décors, etc. C'est eux, de l'AQAD² qui géraient mes droits de reproduction et de représentation (les droits d'auteur). Cela a bien fonctionné jusqu'à ce que le gouvernement québécois, de sa seule autorité, décide que toute pièce jouée par des élèves du primaire et du secondaire se jouerait sans droits d'auteur (sauf si c'est un public étranger)! À partir de ce jour, j'ai constaté que j'étais de plus en plus joué (en moyenne une dizaine de troupes différentes chaque année, rien que dans les écoles du Québec), mais de moins en moins payé... Alors j'ai mis mes textes sur un autre site en France (leproscenium.com) où l'habitude est de ne pas donner les dix ou quinze dernières pages, pour que le metteur en scène intéressé vous écrive directement pour vous demander le texte complet. Là, j'ai au moins vingt demandes de textes par an de France, de Belgique, de Suisse et rarement ailleurs. Je n'envoie le texte qu'à condition que je sache qui ils sont, d'où ils sont, quand et combien de fois à peu près ils joueraient la pièce s'ils la choisissaient. Et s'ils ne la choisissent pas, je leur demande s'ils sont d'accord d'en supprimer toute copie numérique ou imprimée qu'ils auraient pu en tirer, car je ne veux pas que mon texte traîne quelque part sur des tablettes, sur une clé USB ou sur un dossier d'ordinateur. J'attends leur réponse. Tous me répondent et spécifient bien qu'ils sont d'accord avec la destruction du texte s'il n'est pas choisi. Alors j'envoie le texte (gratuit!) et j'attends. Parfois j'en relance l'un ou l'autre. Disons en gros que 25% ne me donnent plus jamais signe de vie, 35 % me font savoir qu'ils ont détruit toutes les copies. Et sur les 40% restant, il y en a encore 10 à 15 % qui finissent par se perdre dans la brume du désert intergalactique et informatique. Ils hésitent encore, ils me redemandent un autre texte, ils reportent d'un an... Tu vois, ami lecteur, ce n'est pas une sinécure. Mais cela fait plaisir. Et aussi quelques chèques qui mettent quelques épinards autour du beurre. (Entre 1000 \$ et 1500 \$ par an, sans doute). C'est pas beaucoup, mais mieux que rien...

Dans l'ensemble, les commentaires ont toujours été élogieux. Les gens sont polis, ils ne donnent pas leurs critiques négatives...

Nous avons, Nicole et moi, depuis une quinzaine d'années certainement été voir une, deux ou trois de mes pièces par an, un peu partout au Québec.

Voici ce que j'écrivais vers 2003 ou 2005 :

Ailleurs en province

Plusieurs de mes pièces ont été jouées un peu partout dans la province et même en Ontario, en Belgique, en France...

¹ C'était avant internet, sur les conseils de plusieurs profs d'autres écoles québécoises.

² Association québécoise des auteurs dramatiques

Ici au Québec, je ne puis les compter. Je dirais certainement une cinquantaine de fois, sinon plus. Je parle de troupes différentes et ne compte évidemment pas le nombre de représentations...

Nous avons eu l'occasion, Nicole et moi, d'aller en voir six je crois, jouées par d'autres troupes (souvent des écoles) avec quelques années de recul sur les créations par le Cinq-Sec.

Je me souviens de :

- *Grand-mère se meurt, grand-mère est morte*, à l'école de Saint-André de Kamouraska, où nous sommes allés avec Langis Laflamme.
- *Corps atout*, dans une école privée de jeunes filles du chemin Saint-Louis à Québec
- *Le Grand jeu de la passion*, à Saint-Pascal.
- *Un p'tit coin si tranquille* par une troupe d'amateurs à Châteauguay, que nous verrons avec les Khalil.
- *Mort fine et mort sûre*, par la troupe Les nouveaux compagnons du Saint-Laurent de Trois-Rivières, en octobre 2002, TB. Nous y étions avec nos quatre enfants (les trois fils venus de Montréal), Shirlée, France, l'amie d'Yves, et Lucie Laboissonnière qui créa la pièce dans le rôle de Lisbeth. Elle était là avec son mari.
- *Bienvenue à bord*, le 15 juin 2003, par des élèves de secondaires 1 à 3 à Saint-Hubert, près de Rivière-du-Loup. Belle performance aussi pour ces jeunes qui jouaient cette pièce aux répliques les plus osées, que j'avais créée avec les profs.
- Il y aura aussi la reprise de *Mort fine et mort sûre* à Saint-Pacôme, les 3, 4 et 5 juillet 2003. Je ne l'ai pas mise en scène (merci à Pierre Lévesque), mais je joue avec beaucoup d'amusement le rôle d'Helmut. Il y a là, dans notre équipe, quelques anciens du Cinq-Sec : Claude Gourdeau (*Bienvenue à bord, Ça danse à la grande Anse, Trop, c'est trop*), et son fils Bernard (*Complètement con, Trop, c'est trop*), André Bernier (*Bienvenue à bord*), Janik Drapeau (*Quatre saisons, Trop, c'est trop*), Marjolaine Roy (*Billets doux et fils de soie*) et Louise Chamberland qui fut souffleuse dans *Bienvenue à bord*, et aussi la plus jeune, la fille de Marjolaine, Marie-Pier à qui j'ai donné des cours de théâtre il y a un an. Elle avait l'âge de sa mère lorsque celle-ci joua dans *Billets doux et fils de soie*.

Ce qui précède fut écrit vers 2003 ou 2005, mais maintenant en 2014, il y en a plus. Surtout en Europe!

À la fin de ce mois de mai 2014, nous irons voir *La folle guerre de Troie*, que je n'ai jamais vue jouée, dans une école à Victoriaville, et *Un p'tit coin si tranquille* par une troupe amateur de Saint-Gabriel-de-Rimouski.

Il y a aussi des metteurs en scène qui sont un peu fous de mes pièces et qui les montent l'une après l'autre, quasi systématiquement. Je pense notamment à madame Desabrais à Saint-Joachim, et à monsieur Julien Caron à L'Islet.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur la diffusion de mes pièces. Tout est en scolaire ou en amateur, sauf une ou deux fois en semi-professionnel, notamment *La veuve noire*, à Chambly près de Montréal...

Les titres? On veut des titres. Eh bien, là non plus je n'ai pu établir de classement, mais les plus demandées sont sans conteste : *Grand-mère se meurt*, *grand-mère est morte*, *Bienvenue à bord*, *Un p'tit coin si tranquille*, *Corps atout*, *Mort fine et mort sûre* et *Complètement con*.

Puis je verrais une série avec *La veuve noire*, *Les quatre saisons*, *Gens qui rient*, *gens qui pleurent*, *La folle guerre de Troie*, *Mon horoscopie*, *Conférence bipartite*, *Billets doux et fils de soie*, *Caisse de mon cœur* et *Signé la Corneille*. Et les autres presque pas ou jamais... Cela m'en fait quand même 15 sur 25!

Qui l'eût cru? Et sept pour Joanne!

Ce 9 octobre 2013, nous venons, Nicole et moi, de recevoir en coup de vent madame Joanne Desabrais, de Saint-Joachim, qui fut, qui est certainement la metteure en scène la plus prolifique de mes pièces. Elle en est à la sixième ou septième production différente de mes pièces. Elle adore mon théâtre, c'est flatteur. Et cet après-midi, j'étais occupé à revoir les photos de notre voyage en Europe centrale pour les identifier ou en améliorer la reproduction, lorsque le téléphone sonne. Nicole m'apporte le téléphone portable et me dit : « C'est Joanne Desabrais ». Je me demandais pourquoi elle appelait, lorsque je l'entends me dire : « Monsieur Bonsang? C'est Joanne Desabrais. — Oui. — Vous ne devinerez jamais d'où je vous appelle... Je suis en voiture, en face de votre maison, avec une amie. » Hein!? Je me lève et vois effectivement la voiture. Je lui fais part de ma grande surprise et vais les accueillir, elle et sa compagne qui sont en balade pour Rimouski et la Gaspésie. Je les invite à entrer. Et elle m'explique que comme elles se sont arrêtées pour prendre de l'essence, venant de Saint-Joachim, elle s'est évidemment rappelée de moi et a proposé à sa compagne française de faire un saut jusqu'ici. Agréable surprise pour moi, car depuis 2001 à peu près, je connais bien Joanne qui monte presque chaque année une pièce de mon répertoire. Nous avons déjà été en voir deux ou trois avec Nicole.

Elles ne sont pas restées très longtemps, le temps de prendre une tasse de café et un petit chocolat de Belgique. Puis sont reparties par la route 132...

Ce 13 mai 2014, elle vient de me signaler qu'ils ont terminé *Complètement con* en fin d'avril, et elle me demande combien elle me doit. En fait je lui ai répondu et lui ai demandé par la même occasion combien cela faisait de pièces à moi qu'elle a mises en scène, depuis ce jour de juillet 2003, lorsqu'elle vint voir *Mort fine et mort sûre* à Saint-Pacôme (cela doit en faire six, je pense). Voici d'ailleurs sa réponse, à cet égard : c'est lors du tournage du film québécois *La grande Séduction* en 2003, film de Jean-François Pouliot avec Raymond Bouchard et Benoît Brière, dans lequel elle faisait de la figuration, qu'elle a entendu parler de moi par une autre figurante. Alors elle m'a téléphoné et je lui ai proposé de venir voir notre pièce à Saint-Pacôme, en 2003. Elle est venue, elle a vu et comme Jules, elle a dit : « Si, si! » Et elle a monté successivement :

- *Mort fine et mort sûre* en 2004
- *Grand-mère se meurt*, *grand-mère est morte* en 2006. Nous avons été la voir.
- *Trop, c'est trop* en 2008. Nous avons été la voir également, Nicole et moi.
- *Bienvenue à bord* en 2009

- *Un p'tit coin si tranquille* en 2011
- *Billets doux et fils de soie* en 2013
- *Complètement con* en 2014

Cela fait bien sept... record absolu!

Peu après, je faisais la remarque à Nicole : c'est quand même assez incroyable, le retentissement que mes pièces connaissent. Qui aurait jamais cru cela, lorsque je les écrivais sagement pour ma troupe du secondaire 5, uniquement pour mes futurs acteurs et actrices de l'année à venir... Qui aurait jamais pensé que vingt et trente ans plus tard, mes comédies se joueraient encore tellement? Savez-vous qu'il y a trois ou quatre ans, j'ai envoyé le texte d'une de mes pièces à Kuala Lumpur, en Malaisie, à une enseignante dans un collège français? Avouez que c'est assez inattendu... Jamais, en écrivant, je n'aurais pensé à de telles « prolongations ».

Et coup double à Gembloux!

Autres retentissements : à Gembloux, petite ville près de Namur, cette année 2014, il va se jouer deux de mes pièces :

- en avril, trois représentations de *Corps atout* par le collège Saint-Guibert, mise en scène de Delphine Frédéric.
- en mai, le 24, *Un p'tit coin si tranquille* par l'Athénée Royal. mise en scène d'Ingrid Busa.

Deux pièces dans la même petite ville à un mois d'intervalle, c'est assez incroyable, non? Michel André et Maria à qui j'ai écrit cela, car ils n'habitent pas loin, sont allés les voir. Et même, Michel a invité la professeure du collège ainsi que son mari à venir bavarder avec nous un soir, lorsque nous serions en Belgique peu de temps après. Ce fut une soirée bien sympathique!

La filière québécoise se tarit

De plus en plus en France, mais de moins en moins au Québec. Pourquoi? Parce que, par volonté du gouvernement québécois, toutes les pièces jouées par les étudiants de primaire ou secondaire au Québec devant les élèves, et toute pièce étudiée en classe sont considérées comme de simples manuels scolaires et ne doivent pas faire l'objet de droits d'auteur. Simplement!

Moi, je veux bien encourager la lecture et la production de pièces de théâtre (c'est pour ça qu'on a écrit, non?), mais venir décider que cela se ferait gratuitement sans nous demander notre avis, je trouve cela un peu fort, pour ne pas dire culotté. Or, tu dois savoir ami lecteur que mes pièces sont répertoriées dans la catégorie : auteur qui écrit essentiellement pour les écoles... Alors voilà : beaucoup d'écoles, mais peu de troupes amateurs adultes jouent mes pièces. Et donc, moi qui recevais facilement 1000 ou 1500 \$ par an au Québec, je ne reçois quasi plus rien ces temps-ci. J'enrage!

Lorsque j'ai écrit mes comédies ou drames policiers, jamais je ne pensais qu'un jour ces textes seraient joués et me rapporteraient même un peu d'argent. Il y en a au moins une douzaine qui sont représentés chaque année au Québec (et parfois en Belgique, France, Ontario, Afrique). Mais sur une

dizaine de cas que je connais (troupe de tel endroit pour une, ou quatre ou deux représentations), par an, il y en a sans doute aussi une dizaine d’autres que j’ignore totalement et que j’ignorerai, car ils ne se font pas connaître; ils achètent ou reçoivent le texte par divers moyens et le jouent sans se déclarer.

Cela demande de ma part beaucoup de suivi, échanges de courriels nombreux, un peu comme un pêcheur qui aurait plusieurs lignes où ça mord (parfois aussi j’apprends que ça n’a pas mordu et que mon texte n’est pas choisi), puis il faut manœuvrer pour accrocher le poisson et le sortir de l’eau. Il faut attendre un signal qui souvent ne vient pas.

Quand c’est possible, Nicole et moi allons assez souvent (deux ou trois fois par an, en moyenne) à divers endroits pour voir une de mes comédies jouées soit par une troupe scolaire, soit par une troupe amateur dans un village ou en banlieue d’une grande ville. Agréable.

Une année, cela m’a déjà rapporté plus de trois mille dollars en cinq mois. Mais on dira, comme pour le vin de certaines années, que cette année fut exceptionnelle. Normalement, une représentation rapporte 100 ou 88 dollars (100 - 12 \$ de frais pour l’AQAD). Mais ce qui me fait râler, c’est que le gouvernement québécois défraie les coûts pour les écoles (l’idée est bonne), mais il a décidé que toute représentation par les jeunes devant leurs camarades n’était pas comptée, car cela équivalait à un cours. Ah bon! Mais je note qu’il a quand même fallu un con d’auteur pour procurer le texte. Cette façon de voir les choses est évidemment éminemment idiote! Mais que suis-je, qui suis-je pour prétendre cela? Un con d’auteur.

Il y a aussi les droits sur l’achat ou la copie de texte (imprimé ou numérisé). Cela rapporte peu, 5 ou 10 cents la page, mais à la longue, cela finit par compter.

Depuis 15 ou 20 ans que certaines de mes pièces sont sur le marché, j’estime que j’ai eu à peu près mille dollars par an. Ces temps-ci, depuis internet avec AQAD et Leproscenium, cela rapporte un peu plus.

À noter aussi qu’il me paraît qu’en France, cela semble nettement plus difficile d’obtenir ma rétribution. Les Français ont l’art de quémander un texte, mais une fois qu’ils l’ont... pfouittt! ils n’écrivent et ne répondent plus.

Quelques échanges courrielistiques

Pour terminer, voici quelques courriels assez différents dans leurs origines, leurs énoncés, leurs propos...

A- Deux filles de Châteauguay me demandent en octobre 2004 des explications pour un travail qu’elles avaient choisi de faire sur *Complètement con*. J’ai corrigé les fautes.

>From : marie-eve poulin
>To : André Bonsang
>Subject : projet de recherche scolaire
>Date : Fri, 15 Oct 2004 23 :15 :39 +0000

Bonjour monsieur Bonsang,

Nous nous appelons Christine Barbeau et Marie-Ève Poulin.

Dans le cadre du cours de théâtre au collège Héritage de Châteauguay, les élèves ont pour devoir d’analyser une pièce de théâtre, en l’occurrence l’une des vôtres, soit *Complètement con*. L’une des tâches que nous devons accomplir consiste à rapporter des informations sur l’auteur, soit vous!

Malheureusement, des éléments clés tels que votre date de naissance, ce qui vous a influencé lors de l’écriture de votre pièce, le courant littéraire de votre œuvre, le contexte politique, social et économique au moment de la création de *Complètement con*, ceux de la Belgique ainsi que ceux où prennent place les événements de la pièce nous manquent. Ces renseignements ne sont point donnés sur le site www.aqad.qc.ca que l’on nous avait référé pour faire ce travail.

Nous sommes conscientes que les informations que nous vous demandons sont à caractère personnel et nous nous en excusons. Toutefois, mon amie et moi avons réellement besoin de ces informations.

Si vous décidez d’acquiescer à notre demande, nous aurions besoin de votre réponse avant le mardi 19 octobre 2004. Nous savons que c’est un court délai, et nous nous excusons encore une fois.

En vous remerciant de votre collaboration,

Christine et Marie-Ève

PS : Nous avons bien aimé votre pièce, plus particulièrement les personnages de Jackie et Mylène!

Ma réponse :

Bonjour Marie-Ève et Christine,

Je vais essayer de vous répondre le mieux et le plus rapidement possible. C’est ce que vous désirez je suppose.

D’abord d’où me vient cette histoire et le bateau? J’ai complètement inventé l’histoire, mais il y a toujours un fond de vérité quelque part. Pour cette pièce, je me suis souvenu d’un vieux film en noir et blanc de Laurel et Hardy, dans lequel ces deux grands comiques américains devaient transporter soi-disant une bombe, alors que ceux qui leur confiaient la tâche savaient que ce n’était pas une vraie bombe, mais un leurre, vu la bêtise des deux détectives Laurel et Hardy. Je ne me rappelais pas d’autre chose de ce film vu durant ma jeunesse, mais cela s’appelait *Le grand boum*. J’aimerais le revoir, mais on ne programme plus jamais un seul film de ces deux comiques. De plus, dans ma vie j’ai voyagé lorsque j’avais neuf ans sur un grand bateau transatlantique entre la Belgique et le Congo (actuelle République Démocratique du Congo). J’ai fait trois fois ce long voyage de quinze jours et le premier bateau s’appelait... le *Mar del Plata*.

Alors le pont, le roof, le mât, les cordages, la cabine avec lits superposés... je connaissais un peu.

De même que les passagers inconnus qui vont qui viennent...

J'ai aussi voulu montrer comment sur un navire, des petits groupes se forment et se défont au gré du temps... Enfin, j'ai voulu introduire des jeux de mots. Ancien prof de français, j'aime jouer avec la langue.

La petite romance entre Jackie et Mylène, cela s'est imposé à moi en commençant à écrire.

J'avais d'abord comme personnages principaux les deux Colestérol, puis peu à peu, c'est Jackie qui est devenue le personnage principal.

Un personnage que j'aime beaucoup dans cette pièce, c'est le père de Mylène, un brave type, un peu dominé par sa femme...

Maintenant, je réponds à vos questions :

Informations sur moi... Né en 1938 (c'est-y assez vieux, ça?), je passe la guerre en Belgique avec ma maman, jeune veuve, et mon petit frère. Mon papa a été tué deux jours après le début de la guerre, en défendant un fort. Mon frère avait... cinq jours! Puis, en 47 ma mère s'est remariée avec un « colonial » et nous sommes partis en Afrique, au Congo, sur le *Mar del Plata*. Études secondaires chez les pères jésuites. Retour en Belgique en 1955, univ' : le droit et la criminologie. Puis je me marie et retourne au Congo comme enseignant en français. Cette assistance technique me permet d'éviter le service militaire (obligatoire en Belgique). Après cinq ans, nous cherchons un pays plus calme et arrivons au Québec, en 1968 avec trois petits enfants. Le quatrième naîtra au Québec un an plus tard.

Prof de français, grand amateur de théâtre, j'ai écrit 21 pièces (comédies, drames policiers et un grand Jeu de la Passion) et quatre ou cinq sketches de 20 minutes.

Pourquoi écrire? Parce que je n'aimais pas fouiller pendant quinze jours ou un mois pour chercher une pièce qui réponde à mes besoins : bien comique, avec beaucoup d'acteurs et surtout des actrices, et de préférence un seul décor. Alors je me les suis écrites moi-même. J'ai mis en scène, pour le secondaire 5 de notre poly 35 pièces en 25 ans, et à l'occasion je jouais aussi (Topaze, Harpagon). J'adore jouer et viens encore de terminer il y a une semaine une pièce comme acteur. J'ai aussi monté cinq opérettes avec la ville (75 personnes et orchestre).

Je suis un fervent de Tintin, de Jacques Brel et de scoutisme. J'aime cueillir des champignons et déguster un bon vin.

Le courant littéraire de mes œuvres est un grand mot que je n'utilise pas, parce que je ne vois absolument pas ce que cela peut signifier. Personne ne connaît cela de son

vivant. Attendons un peu ou passons carrément. Mais je ne me prends pas du tout pour un écrivain. Ce que je peux dire, c'est que lorsque j'écris, j'entends mes personnages qui parlent, je les vois agir et je parle à leur place, avant d'écrire. C'est pourquoi en général mes répliques sont très courtes, comme dans la vie. C'est rare en effet dans un dialogue que quelqu'un se mette à parler seul pendant plus de dix lignes...

Quand vous parlez de contexte social, économique des événements, en Belgique et ici, on sent là que vous vous débattiez avec une question que votre prof vous suggère. Mais cela ne va pas ainsi. Ici, pour cette pièce, il n'y a aucun événement qui m'a poussé à écrire cela, sauf ce que je vous ai dit au début. J'ai eu envie d'écrire pour moi et mes élèves une pièce amusante avec beaucoup de monde, j'ai pensé au bateau, j'ai commencé à voir des personnages, et voilà... l'histoire du *Grand Boum* vient se planter là derrière, je transforme mes deux gars en deux filles (j'avais beaucoup plus de bonnes actrices), j'y ajoute l'histoire des bijoux et de deux bandes rivales, l'idylle avec Mylène et ses cours de math... et voilà, on laisse aller. J'écris souvent pendant les vacances, mais quand je commence vraiment à écrire, j'ai déjà beaucoup de petites choses notées partout, sur des dizaines de petits papiers...

Maintenant que je vous ai répondu, j'aimerais qu'à votre tour, vous me répondiez pour :

1) m'aviser que vous avez bien reçu ce courriel,

2) et deuxièmement parce que je suis curieux, votre démarche m'a un peu intrigué. J'aimerais savoir :

- comment et dans quel cadre vous avez vu cette pièce – quand, où, présentée par qui? À moins que vous l'ayez simplement lue, mais encore une fois comment et dans quel cadre? Vous savez, une pièce doit être vue et non simplement lue...

- à quel niveau êtes-vous?

- est-ce que tous les élèves doivent travailler sur cette pièce-là ou est-ce seulement vous deux?

- est-ce un travail que vous présentez par écrit ou oralement devant la classe? Si c'est par écrit... oserais-je vous demander une copie? Cela m'intéresserait!

- vous dites : « une des tâches que nous devons accomplir », alors quelles sont les autres tâches?

- le collège Héritage est-il un collège secondaire privé et mixte ou quoi?

Voilà toutes sortes de questions et si vous avez encore des choses à me dire, dites-les-moi, vous serez gentilles.

Christine et Marie-Ève, vous excuserez le vieux prof que je suis (maintenant à la retraite) d'avoir corrigé votre texte. C'est toujours avec le souci d'améliorer auprès de notre belle jeunesse la qualité de notre belle langue française.

En espérant vous avoir un peu dépannées, je vous transmets mes amitiés sincères...

Théâtr'amicalement...

André Bonsang

Les deux filles ont répondu pour me faire savoir qu'elles avaient bien reçu mon courriel et qu'elles m'en remerciaient. Elles ajoutaient qu'elles répondraient plus tard à mes questions (lorsqu'elles auraient plus de temps). Elles n'ont plus réécrit. C'est un peu toujours ce qui se passe avec la majorité des correspondants : lorsqu'ils ont reçu vos réponses à leurs questions, ils oublient que vous attendez leurs réponses à vos questions...

B- Courriel de Gaston Gagnon et Madeleine Sirois (avril 2014)

NB : Tous deux adorent la musique, elle est prof de piano (opérettes) et lui fut président de la SALLP, voir chapitre 29. C'est Gaston qui me demanda de lire la Passion pour être enregistrée sur CD avec musique au violon. Et quatre ou cinq ans plus tard, il est allé voir ce spectacle monté à Québec.

Bonjour monsieur Bonsang!

Nous sommes allés entendre le récit de la Passion hier soir.

Je vous dis tout de suite que la qualité de votre interprétation est de beaucoup supérieure à celle de J R...

En fait nous avons été déçus : débit trop rapide, manque d'émotion et pas de préoccupation pour l'arrimage avec la musique lorsqu'il y a superposition.

Ce fut quand même un beau moment de spiritualité. Il y avait environ 100 personnes et on aurait pu entendre voler une mouche.

Il y a eu aussi de courtes pauses de méditation entre certains passages, ce qu'on ne pouvait pas se permettre de faire sur un CD.

Le curé était content et évoque déjà une reprise pour l'an prochain.

Bien sûr on était contents de cet accueil mais on se disait : s'ils pouvaient entendre ce que monsieur Bonsang peut faire!

Sur ce nous vous souhaitons une très belle fête de Pâques.

À bientôt!

Madeleine et Gaston

Ma réponse, ce jour de Pâques 2014

Bonjour Madeleine et Gaston,

Vous lire nous procure toujours une grande émotion. Et je suis très heureux que votre projet se soit bien réalisé.

Je vous remercie des mots gentils que vous avez à mon égard. Vous savez combien pour « dire » un texte, je tiens à en exprimer toutes les fibres de l'émotion. C'est ce que j'avais tenté de faire, il y a cinq ans déjà (je pense).

Nous vous souhaitons une très belle fête de Pâques également. Et je n'ai qu'une pensée : ressuscitez que diable (non, enlevez le diable de là, il n'a guère sa place en ce jour béni)!

Je suis toujours occupé à rédiger mes très nombreux souvenirs. Sur l'équivalent de 34 livres-chapitres, j'en ai terminé 27, c'est vous dire que je progresse insensiblement vers le grand silence...

Parmi les cinq qu'il me reste à compléter, il y en a un qui s'intitule : SALLP, SRPSP, Papyrpantoute et autres comités (famille, CPP). Dans celui-là, je sais qu'une belle place vous est réservée pour le très beau travail que vous y faites, chacun de votre côté, en ces temps bénis de nos opérettes... (NB : Chaque livre-chapitre fait en moyenne 40 à 50 pages Word à simple interligne. C'est long, mais j'en avais des choses à raconter (la guerre, l'Afrique, le scoutisme, l'enseignement)...

Salut!

« Je crois en Dieu qui chante et qui fait chanter la vie! »

André B (et Nicole)

Amicalement...

André Bonsang

C- Extrait d'un courriel de Michel et Maria André

Le message est adressé à Mme Delphine Frédérick du collège Saint-Guibert de Gembloux qui a mis en scène la pièce *Corps Atout* que Michel et Maria ont été voir le 26 avril 2014 (voir plus haut) :

Mon épouse et moi tenons à vous féliciter et vous remercier pour la très agréable soirée que nous avons passée dans votre théâtre vendredi.

Nous avons été tout de suite surpris par la qualité de l'ambiance qui régnait dans la salle et « sur les planches ». Tout cela nous a rappelé de nombreux (bons) souvenirs de jeunesse!

Toutes nos félicitations aussi : nous mesurons toute la patience, la persévérance, la force de persuasion et le dynamisme que vous avez dû déployer pour gérer et parvenir à un beau résultat avec cette vingtaine d'adolescents! Notre expérience de profs, de parents et de grands-parents nous autorise à vous assurer que cette activité laissera chez chacun de ces jeunes un souvenir impérissable!

Nous avons bien apprécié *Corps atout* : vous êtes parvenue, avec vos acteurs, à rendre la pièce bien vivante par une mise en scène dynamique, la création d'un certain suspense, une bonne mise en valeur des nombreux traits d'esprit. Le tout dans une bonne humeur contagieuse...

Et puis, d'assister à cette représentation nous a permis de (re-)découvrir certains traits de notre ami André BONSANG (qui me lit en copie) : son imagination créatrice, son

goût pour les enquêtes policières, la qualité des dialogues (très vrais, très vivants), ses jeux de mots, sa manière bien humoristique d'utiliser sa culture générale...

Je suis convaincu qu'il aurait – comme nous – apprécié le travail que vous avez réalisé.

Si nous avons bonne mémoire, c'est cette année qu'André et son épouse reviennent en congé en Europe. Leur visite est programmée chez nous. Et, si vous le souhaitez, nous pourrions arranger une rencontre sympathique avec lui. Cela nous ferait également grand plaisir.

Réponse de madame Delphine Frédérick, de Gembloux, à Michel André, le 4 mai 2014 :

Je pense par ailleurs que les pièces de votre ami se prêtent vraiment bien à la mise en scène avec les jeunes : un certain nombre de personnages, un humour fin, des jeux de mots et des intrigues qui offrent un jeu scénique qui ne laisse pas de place à l'ennui! Nous sommes, je pense, de plus en plus nombreux à l'apprécier.

Je serais ravie d'avoir cette opportunité! Et j'ai une amie qui a déjà mis en scène, dans son école, une pièce de Mr Bonsang (*Un coin si tranquille*) qui, si vous l'acceptez, et si cela ne dérange pas votre ami, serait très heureuse de pouvoir se joindre à moi. Il s'agit d'Ingrid Busa. Cela serait-il envisageable?

Monsieur Bonsang, je vous remercie pour la confiance que vous m'avez accordée, ainsi que pour votre très chouette pièce!

Je me réjouis d'avance de vous rencontrer...

D'ici là bonne continuation dans vos projets d'écriture.

Bien à vous trois ;-)

Delphine



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 15 et 26 •

CHAPITRE 25

LES AMITIÉS

C'était mon copain

(chanson de Bécaud que j'ai beaucoup aimée dès Pâques 1955)

*J'avais un seul ami Et on me l'a tué
Il était plus que lui Il était un peu moi
Je crois qu'en le tuant On m'a aussi tué
Et je pleure la nuit Mais on ne le sait pas*

*C'était mon copain C'était mon ami
Pauvre vieux copain De mon humble pays
Je revois son visage Au regard généreux
Nous avions le même âge Et nous étions heureux*

*Ami, mon pauvre ami Reverrai-je jamais
Ton sourire gentil Parmi l'immensité?*

*C'était mon copain C'était mon ami
J'écoute la ballade De la Mort, de la Vie
Le vent de la frontière Veut consoler mes pleurs
Mais l'eau de la rivière A d'étranges couleurs*

*Cependant dans les bois Un mystérieux concert
M'a dit qu'il faut garder L'espoir à tout jamais
Car ceux qui ont bâti Ensemble un univers
Se retrouveront tous Puisqu'ils l'ont mérité*

*Ô mon vieux camarade Mon copain, mon ami
Parmi les terres froides Je te parle la nuit
Et ton pesant silence Est un mal si cruel
Que j'entends ta présence Parfois au fond du ciel*

*Paroles Louis Amade
Musique Gilbert Bécaud 1953*

Introduction

Pas de différences entre nous...

Dans leur chanson, Amade et Bécaud disent n’avoir qu’un seul ami. Il y a ami et ami. Si je devais compter toutes les personnes avec lesquelles en 70 ou 72 ans j’ai tissé les différentes étoffes de l’amitié (y compris les frères, sœurs, cousins et cousines¹), j’arriverais aisément je pense au nombre de cinq ou six cents personnes². Et je suis sûr qu’il m’en manque au moins dix pour cent que j’aurais tout simplement oubliés en écrivant ce chapitre. On a beau faire des efforts d’investigation consciencieuse, je reste parfois tout étonné lorsque je retombe soudain et par hasard sur tel nom ou tel visage.

Il faudra considérer ce chapitre comme la longue distribution d’un film à grande mise en scène, ou comme le programme de cette énorme « comédie en cent actes divers », pour reprendre l’expression de La Fontaine concernant ses *Fables*. Les six ou sept cents compagnons dont je vais vous dire un mot sont les actrices et les acteurs de toutes mes aventures, les chercheurs d’or, les découvreurs de mes trésors!

Dans sa *Divine Comédie*, le poète italien Dante Alighieri rencontre presque tous les illustres personnages que la Terre a connus, depuis l’Antiquité jusqu’à son époque au quatorzième siècle. Il les a répartis dans les neuf cercles de l’enfer, les neuf cercles du purgatoire ou les neuf cercles du paradis. Durant mon court pèlerinage sur cette Terre (et sur trois continents), j’ai rencontré diverses personnes, toutes chères à mon cœur par un côté ou par un autre. J’aime rappeler la parole de Baden-Powell : « En toute personne, il y a toujours au moins 5% de bon... » Et je viens de découvrir une parole du nouveau pape François qui, en 2013, a dit dans le même sens : « J’ai une certitude dogmatique : Dieu est dans la vie de chaque personne. Même si la vie d’une personne a été un désastre, même si elle est détruite par les vices, par la drogue ou toute autre chose, Dieu est dans sa vie. Nous pouvons et nous devons Le chercher dans chaque vie humaine. Même si la vie d’une personne est un terrain plein d’épines et d’herbes, il y a toujours un espace dans lequel la bonne semence peut croître. Il faut avoir confiance en Dieu. », et je repense à toutes ces personnes pour leur rendre ici un vibrant hommage. Bien sûr, je ne pourrai me rappeler tout le monde, mais j’ai souvent, en moi-même, fait la différence entre cinq cercles concentriques : le plus large, qui s’étend le plus loin et dans lequel je pourrais situer tous ceux que j’appellerai des bonnes connaissances, et qui ne sont pas dans un cercle plus rapproché.

Puis je vois le deuxième cercle, celui des copains, copains d’un jour, copains de toujours. Dans un cercle plus rapproché et fatalement plus restreint encore, je placerai les compagnes et compagnons. Dans le quatrième cercle je reconnais les camarades, les vrais, ceux et celles avec lesquels il y avait une communion, un courant positif qui passait. Et enfin, le cercle le plus intime – et fatalement le plus petit –, je le réserve pour les amis, les vrais, ceux sur qui je pourrai toujours compter et qui peuvent avoir la même confiance à mon égard. Montaigne et La Boétie, Tintin et le capitaine Haddock, Laurel et Hardy... les amis, quoi. Il y a des couples, il y a des individus dans chaque cercle.

Je ne commettrai aucune indélicatesse et ne ferai aucune répartition de ces cercles, qui restent d’ailleurs fatalement un peu flous et dont les frontières ne sont jamais hermétiquement closes. Je ne voudrais pas qu’un jour un ami ou une connaissance vienne me dire, ou pire encore garde pour lui mais rumine dans son cœur : « Et moi, il m’a oublié? » ou encore : « Pourquoi m’a-t-il placé dans tel cercle et non dans un autre? ». Non, pas de ça ici. Je suis trop respectueux de chacun, mais me direz-vous, Dante les a tous nommés et répartis dans ses cercles, lui. Je vous répondrai, primo, qu’il s’appelait Dante et pouvait sans doute se permettre bien des jugements que je n’envisage pas pour moi; et deuzio, que beaucoup de ses invités dans *La Divine Comédie* étaient déjà trépassés. Alors de ce côté, le seul risque que Dante courait était qu’ils se retournent dans leur tombe.

Si un ami, une connaissance se pose la question de savoir où diable je l’aurais classé, et qu’il désire savoir si j’ai eu à cœur de le placer dans un cercle rapproché, qu’il se dise comme Jeanne d’Arc répondant à Cauchon qui lui avait demandé si elle était en état de grâce : « Si je n’y suis, veuille Dieu m’y mettre, si j’y suis, veuille Dieu m’y maintenir ».

Quand la chose me paraissait possible, j’ai continué à réunir dans ces lignes l’homme et la femme que Dieu et les hommes avaient déjà unis. Unions légales ou unions de fait, peu m’importe, j’aimais garder les couples.

Concernant la parenté directe et par alliance, je pourrais dire qu’il en va un peu de même, et je ne fais guère de différence entre les amis et les parents, si ce n’est que les amis sont toujours des proches choisis.

J’ai eu, nous avons eu Nicole et moi, beaucoup de connaissances, des copains, des compagnons, des camarades, mais aussi plusieurs bons amis. Quelques prénoms en particulier graviteront autour de mes pensées à cause de leur fréquence. Je pense plus particulièrement à tous les Yves, les Christian, les Pierre et les Michel que j’ai eu le bonheur de côtoyer.

- Yves Bonsang, Yves Colpaert, Yves Demilde, Yves Richard, Yvon Hock, Mors, Demers et Richard encore, Yvan Tardif et Ouellet, Jean-Yves Fortin et Mercier, deux Yvette, Bellefroid à Liège et Beaulieu à La Poc, une Yvonne Georges (enfance à Herve) et une Yvonne Tremblay à La Poc, une tante Yvonne côté Warnant à Liège et même un Yvon-Joseph, mais pas n’importe qui : un évêque siouplâit! Voilà pour tous les Yves et consorts.
- Quatre Christian seulement, mais lesquels : Bonsang et Mendez, et aussi un Bellefroid, puis un Fisch.
- Les Pierre Bonsang, Lejeune, Bougnet, Geilenkirchen, Matot, Vierset, Gérard, Rousseau, Coenen et Darveau ne manquent pas.
- Les Michel André, Sacré, Fossaert, Toussaint, Bochud ainsi que Michèle Bouille, Reeves. Timmermans, et Michelle Coenen ou Anne-Michèle Bonsang.

Quand nous aimons une personne, ne nous arrive-t-il pas de faire l’expérience de sa présence, même si elle est absente? Nous nous surprenons à lui parler comme si elle était là, près de nous. Cet être aimé continue d’habiter nos pensées, nos rêves et nos projets. Des mots, des attitudes et des conversations, qui ne nous avaient pas frappés sur le coup, prennent alors un sens nouveau. Une autre présence de la

¹ *Seuls nos quatre enfants et nos deux petits-enfants ont fait l’objet d’un chapitre séparé (chapitres 22 et 30), et je ne crois pas non plus qu’il soit sèant de parler ici de mes parents, grands-parents et autres oncles et tantes dont j’ai abondamment parlé ailleurs.*

² *J’ai compté 699 noms dans ce chapitre! Et 231 dans l’index à la fin (un seul nom peut désigner plusieurs individus).*

personne aimée surgit en nous. C’est une présence si vraie qu’elle crée une communion encore plus intense que la présence physique. Cette expérience de la présence de la personne absente est donnée seulement à ceux et celles qui aiment.

Normand Provencher, *Prions en Église*, 17 mai 98

1) À tout seigneur...

Nicole (l’unique)

Combien de fois l’ai-je déjà nommée dans ce long ouvrage, depuis qu’un soir je vis ses boucles blondes dans le chœur de l’église Saint-Nicolas à Outremeuse¹? Chaque fois que je dis Nicole et moi, cela en fait déjà une fameuse litanie. Elle m’accompagne (je pourrais mieux dire en trois autres mots : « elle, ma compagne ») depuis plus de cinquante ans. C’est étrange, mais significatif : jusqu’à 22 ou 25 ans, tous les souvenirs que j’ai relatés dans cet ouvrage m’appartiennent en propre. Mais les souvenirs postérieurs, je sens que je les partage en copropriété avec elle. Elle a vécu tout ou presque tout ce que je vous relate depuis nos fiançailles et notre union. Elle y fut, elle en fut. J’aime partager le plus possible avec elle. C’est à la fois mental et physique (oui, oui). Elle n’est pas d’abord la mère de nos enfants, non. Pour moi, elle est d’abord l’amie, la navigatrice, la conseillère, la compagne. Je n’en dirai pas plus, car tout sera dit lorsque je vous aurai affirmé simplement qu’elle est très belle (j’en suis bien conscient), elle est infatigable, elle est ma vie.

Christian (mon témoin) et Betsy (Müllender) (la douce)

Jusqu’en 1963 nous avons toujours vécu ensemble, Christian et moi. Et compte tenu de notre séjour au collège de Bukavu, c’est certainement la personne qui a le plus partagé ma vie jusqu’à mes 25 ans. Même plus que ma propre mère. Il y eut trois parenthèses : mes deux séjours en Suisse et sa maladie à lui vers avril 53, qui l’obligea à rester à Watsa pour revenir avec les parents à Bukavu, et enfin à Liège, à partir de 55, nous nous engagerons dans des études et des institutions différentes, mais on se retrouvait le midi et le soir à la maison où nous étions voisins de chambres. Nous partagions tout : en plus de la vie de famille, en plus des toutes nos écoles jusque 55 (Herve, les sœurs de Basoko, le collège de Cost-Bukavu, le collège Saint-Servais en 52), nos visites, nos sorties, nos voyages, notre participation au scoutisme, souvent même nos séances de cinéma, nos vacances, nos réunions familiales, tout. Puis en 63, il va à l’armée, je me marie et pars pour le Congo. Là ce sera la grande séparation, la vraie coupure jusqu’à la fin. Il rencontrera Betsy au Grand Bazar de Verviers, où ils travaillaient tous les deux. Mais nous resterons toujours en contact épistolaire ou téléphonique, et à l’occasion de nos nombreux congés et retours en Belgique, de même que lors des deux séjours qu’ils firent chez nous au Québec, nous ne manquerons jamais de nous retrouver.

On dirait même que l’éloignement nous a rapprochés, car on se supporte très bien de loin. Les défauts ne sont plus grossis. On voit par le petit bout de la lorgnette et on ne voit que ses qualités. Il fut mon témoin à notre mariage, je fus le sien à son mariage, il fut le parrain de notre aîné. Les deux fois

que Betsy et lui sont venus de ce côté de l’océan, et les nombreuses fois où nous sommes retournés en Belgique, venant du Congo d’abord, puis du Québec, nous avons toujours été très heureux de les retrouver, avec leur famille qui s’est rapidement enrichie de cinq enfants : Dominique, Anne-Michèle, Xavier, Céline et Sylvain... Un gars, une fille, un gars, une fille et un gars! Christian et Betsy se sont mariés le lendemain de la naissance de notre Pierre. Ici aussi, je renvoie l’aimable lecteur aux nombreux chapitres précédents.

Christian, mon frère, je le revois fumant ses cigarettes le soir, penché sur sa grande planche à dessin et écoutant Radio-Luxembourg anglais pour sa belle musique; je le revois avec son petit sac, toujours bien habillé, lorsque nous allions dîner avec Betsy et lui dans un restau ultrachic qu’il avait rénové; je le retrouve aussi aimant les réunions familiales, riant, entraînant l’assemblée par ses jeux de mots, sa faconde, sa belle joie de vivre! Je peux affirmer, je pense bien, que lui et moi étions tombés sur deux épouses particulièrement extraordinaires. Nous avons été très heureux en ménage avec nos enfants, et j’ose croire que nous devons un peu cela à l’éducation que nous avons reçue. Nous étions de la même essence de bois solide, inaltérable.

Ma plus grande désolation après la folle noyade qui le terrassa, outre le chagrin pour la perte d’un être unique, ce fut de me dire que jamais il ne pourra lire toutes ces pages où j’ai retracé une grande partie de nos deux vies, de notre vie commune. Je me faisais une joie en écrivant toutes ces lignes de pouvoir mettre en exergue, tout au début, « Pour mon frère qui fut le premier témoin de toutes ces aventures ».

De ma nièce Céline, sa fille, vient cette remarque qu’elle me fit dans un courriel, en septembre 2014, à propos de certains brouillons de ces textes que je leur avais donnés en avant-lecture : « Ton histoire me permet également d’en savoir un peu plus sur papa (quel petit garçon était-il? ce qui a pu forger sa personnalité?) ». Et voici ce que je lui répondis le même jour :

« Ton papa était d’abord mon ami et mon frère. Nous avons vécu jusque 16-18 ans vraiment la même vie (sauf la parenthèse de la Suisse quand j’avais 7 et 8 ans). Et j’avais dédicacé tout mon travail à mon petit frère. Je l’aimais, je le protégeais, comme dans l’épisode à Nizi chez tante Madeleine, où à table il n’avait pas bien répondu à une question d’un jeu. J’ai souffert mille morts en entendant rire les autres, et j’ai répondu à sa place je ne sais plus quoi. Le collège de Bukavu nous a aussi bien soudés, quoique nous étions séparés de divisions, mais on se revoyait en certaines occasions, notamment à propos du linge revenant de la lingerie (lavoir toutes les semaines dans un sac). Il fallait qu’on repartage nos singlets et nos caleçons car nous avions le même numéro de linge. Plus tard, les nouveaux frères qui arriveront comme internes au collège auront des numéros différents, mais ce ne fut pas notre cas. Nous avons aussi fait des longs voyages à nous deux pour rejoindre ou quitter le collège. En mars 52, revenant de congé en Belgique par bateau, nous nous sommes séparés de nos parents et sœurs à Léopoldville (Kinshasa). Alors qu’eux s’apprêtaient à prendre le bateau fluvial pour remonter le fleuve jusque Stan (Kisangani), nous avons pris l’avion et traversé tout le Congo via Luluabourg et Usumbura pour

¹ Chapitre 18

rejoindre le collège à Costermansville (future Bukavu). Idem en 1955, pour rentrer en Belgique à la fin de l’année scolaire. Nos parents étaient partis en janvier. À Pâques, nous avons été chez tante Zette et puis chez tante Mi et Oncle Robert. Longs voyages. Puis en juillet, nous avons fait Bukavu-Usumbura (changement d’avion), Juba, Khartoum, Beyrouth où nous sommes restés deux nuits dans un grand hôtel, et visite des ruines romaines de Baalbec, puis retour sur Bruxelles avec nos culottes courtes!

Tu aurais dû nous voir dans le luxueux hôtel de Beyrouth, avec trois salles à manger différentes, orchestre dans une baie pleine de verdure... Et on nous servait comme des petits princes...

Ah oui, mon frère. L’annonce de son décès par Xavier au téléphone en 2002 m’a déchiré le cœur!

Ton papa était adorable, il avait des difficultés en classe, le pauvre... J’aurais donc voulu l’aider. Il était facilement distrait et bavard, je pense, mais on pouvait lui faire confiance. C’est ce que fit le surveillant des petits (Marie-qui-louche), qui lui confia ses clés et sa confiance pour s’occuper des ballons et patins aux récré...

Très tôt il porta des lunettes (c’est Jean Warnant qui a remarqué qu’il reculait son bras avec le livre pour lire, car il était presbyte). Il en cassa beaucoup. Il adorait s’occuper des autres. Tout petit, il jouait avec un lapin comme avec sa poupée. Il me suivait partout dans les rues, pour les jeux, et faisait l’école buissonnière dès la maternelle avec son copain Popol. Nous sommes encore durant la guerre. Mais moi à ce moment j’étais en première, chez les frères, dans une autre école. Au Congo, il aimait soigner les pauvres Noirs blessés dans leur travail (ou tombés), et il avait monté une petite infirmerie dans le jardin où il soignait tous les Noirs qui le voulaient. Il y eut aussi l’épisode de l’éléphanteau qui nous suivait partout, même dans la maison, et qu’on dorlotait...

Nous avons eu aussi des disputes célèbres avec nos petits camions. Je me souviens qu’un jour il m’envoya une poignée de sable ou de poussière en pleine figure... J’ai toussé, incapable de respirer, et heureusement Jean Warnant prenait son whisky à côté, donc il devait être 5 h 30 de l’après-midi (c’était en brousse, dans un gîte d’étape) et il m’a forcé à boire du whisky. J’avais dix ou onze ans.

Parfois aussi, c’est moi qui lui flanquais une bonne torgnole, de celle qu’on envoie à son frère quand on s’aime!

Je pourrais encore continuer, mais je dois recevoir une jeune prof de droit pour corriger ses cours (elle est de Côte d’Ivoire).

Tu verras ce que je t’ai dit et d’autres choses dans mes « Trésors »...

Gros bisous à tous et à toi. Je ne me relis pas, tant pis pour les fautes de frappe... »

Paul-André Boily (la locomotive) et Marie Cantin (si gentille)

Depuis quelques années (vers 1990?), Paul-André et moi avons tissé des liens d’amitié très forts. Il est à peine plus âgé que Franz, mon fils aîné (il est né cinq jours après notre mariage, le 8 août 63), mais c’est un collègue réfléchi, mature, joyeux et très entraînant. C’est lui qui me pousse à écrire cette « chasse » bien souvent. Combien de fois ne me demande-t-il pas où j’en suis dans la rédaction de mes souvenirs. Ou bien encore, où que nous soyons : en automobile, au restaurant, en classe (dans sa classe où je vais souvent le voir depuis que je suis à la retraite) ou simplement à la maison, il lui arrivera très souvent de me demander : « Et cela, l’as-tu écrit dans tes souvenirs? ». Et il me glisse un papier, une *napkin* – petite serviette de table –, ou tout autre support qui nous tombe sous la main, et il me passe un crayon et me dit : « Écris cela, pour t’en souvenir ». Vous comprenez le sens du mot « locomotive » employé en sous-titre? Ou, encore plus simple, il l’écrit lui-même et me passe le précieux document. C’est ainsi que ces multiples papiers, comme de vulgaires copions, sont venus alimenter mes souvenirs, comme mes *Prions en Église* ou feuillet paroissial ou autre papier hygiénique, sur lesquels j’ai écrit quelques mots et que j’ai mis dans ma poche pour ensuite les recopier.

Voici, à titre d’exemple quatre serviettes de resto sur lesquelles je lis :

Première serviette

- *Métier d’adm colonial* (adm était illisible pcq écrit au crayon sur un papier trop soyeux)

- *Appel au drapeau*

- *Chicotte (fimbo)*

J’explique. Ces trois choses concernent des souvenirs sur l’Afrique que j’ai classés à Basoko¹. Sans doute avions-nous ce soir-là parlé de l’Afrique, et plus que probablement cela l’avait fort intéressé.

Deuxième serviette

- *Concert d’orgue Jacques Boucher Saint-Pascal*

Là je ne sais si, au début du chapitre 21 sur La Pocatière, j’ai raconté qu’un jour nous avions été invités par Jacques Boucher et sa jeune épouse, qui animaient tous les deux certaines émissions à CHGB et avec lesquels nous étions entrés en relations amicales, les Colpaert et nous. Nous les avions invités à un petit souper entre amis. Un jour ils nous ont rendu la pareille en invitant nos deux couples à Saint-Pascal où ils habitaient. Et Jacques, qui était excellent organiste (la famille Boucher), nous a fait entrer dans l’église de Saint-Pascal et il nous a offert un petit concert d’orgue, rien que pour nous six. Délicieux. Il nous est arrivé une fois, Nicole et moi, de faire quelque cent kilomètres pour aller l’écouter au sud de Montmagny. Il n’habite plus par ici depuis des décennies et il a aussi changé de conjointe (ce sont des choses qui arrivent)...

¹ Chapitre 10

- *Bulles de goudron (Atlantique)*

Pour savoir de quoi il retourne, retournez donc voir le chapitre 8 sur le *Mar del Plata*, lorsque j'explique que nous approchant de l'Afrique, la chaleur se faisait sentir sur le pont. Alors, vous comprendrez.

- *Titanic fiction à côté de la réalité*

Ici, je ne sais plus du tout à quoi cette assertion fait référence. Il doit être question du film *Titanic*, évidemment (c'est la célèbre fiction cinématographique de Cameron) et peut-être l'exposition qui eut lieu à Montréal dans un grand magasin et que nous allâmes voir avec Pierre? Eh bien non, ce n'est pas cela... Ah non! J'y suis. Cela me revient, c'est encore sur le *Mar del Plata*, lorsque lors de ma première traversée vers l'Afrique je m'étais placé le plus loin possible à la proue du bateau, et puis le plus loin possible à la poupe. Et la fiction est cette image très célèbre où l'on voit les amoureux du film l'un à côté de l'autre à la proue du célèbre navire, alors que Di Caprio écarte les bras et que la musique nous emporte sur l'océan...

Troisième serviette

- *Ami flamand, prof, buveur et joueur fameux*

Cette serviette était écrite par Paul-André, lui-même et concernait le fameux Gilbert Delaender, un copain d'Afrique prof à Lemfu et joueur de cartes invétéré. Il savait tricher sans se faire prendre, dans le train qui le conduisait, jeune étudiant, à Louvain. Ce prof de math à Lemfu¹ adorait les patates, mais aussi la bière.

Quatrième serviette

- *Quitter les invités et courir à Herve*

Cela doit concerner Christian à qui on avait appris qu'on ne pouvait pas faire un bruit incongru devant les autres, mais qu'il fallait se retirer discrètement. Or donc, un jour à la salle à manger de Herve, rue du Collège, chez tante Marthe et oncle Lucien dans notre ancienne demeure, nous étions tous à table et voyons Christian qui devait avoir soit sept ans, en 47 (un peu avant notre départ au Congo), soit onze ans en 51 (lors de notre congé en Belgique), se lever d'urgence, courir jusqu'à la porte et avant de la franchir, s'arrêter en disant : « Trop tard! », puis revenir tranquillement à sa place. Cette anecdote amusante a bien été racontée au chapitre 4, sans doute.

- *Amende (photo) le jour du mariage*

Cela relate le fait authentique que j'ai eu une amende pour avoir débordé une ligne blanche, le jour de mon mariage. Nous allions avec Nicole porter le bouquet de mariée sur la tombe de mon père à Herve, 20 kilomètres à l'aller et 20 au retour. J'avais été pris en photo à l'aller, et le PV est arrivé à la maison pendant notre voyage de noces. Je ne l'ai donc vu qu'après. Et j'ai payé sans mot dire, mais pas sans maudire, estimant que cela pourrait porter chance à notre vie de couple²...

¹ Chapitre 20

² Chapitre 19

- *Nicole fume et moi pas (différent d'il y a 40 ans)*

Il arrive que Nicole, une fois tous les six mois, s'allume une cigarette alors que depuis 1981 ou 82, je n'ai plus allumé une seule sèche¹!

Revenons à Paul-André et sa charmante épouse Marie, maman de sept enfants et médecin, s'il vous plaît. À partir du duo de base, l'amitié est devenue un quatuor, une amitié entre deux couples. Nous avons eu moult sorties, séances de cinéma (notre cinéforum) et même un beau voyage au Mexique ensemble. C'est eux maintenant qui ont reçu toutes mes cassettes avec les 1500 films enregistrés, depuis l'automne 2014. Nicole est contente, cela fait un peu moins d'encombrement dans nos étagères, et de toute façon mes yeux et l'absence de lecteur vidéo pour cassettes m'empêchaient déjà de regarder encore des vieux classiques.

Je considère P-A un peu comme un fils spirituel, un digne successeur. À l'école, il m'avait choisi comme parrain de probation, sorte de tuteur, pendant ses premières années. J'aime beaucoup converser avec lui...

En vrac, PAB, sous son large crâne dégarni, cet homme plutôt glabre et souriant, c'est un prof de catéchèse puis d'informatique, c'est une juste dose de sévérité, mais c'est aussi l'espagnol, la guitare (je pense ici à *Jef* du grand Jacques : « Je prendrai ma guitare et on sera Espagnols! Viens, Jef, viens »), un cinéphile (ça, c'est bien!), l'Opus Dei (ça c'est moins bien), une amitié de couple, ses enfants, une mémoire d'éléphant (*dixit ipse*, mais dans son cas je devrais dire une mémoire d'hippopotame, car il a toujours manifesté une préférence inconsidérée pour ce gros pachyderme replet et paresseux). Il aime la technologie informatique, est ouvert aux vents nouveaux du changement (style européen), c'est une intelligence, mais aussi un arriviste, un perfectionniste (cours d'administration, stage au ministère), il est très sensible à la critique, fort en gueule, il est même devenu directeur d'école (primaires et publiques, puis secondaire et privée!).

Attention, Paul-André à l'occasion, tu *postposes*, tu remets, tu reportes à plus tard et tu finis par tomber dans la procrastination (tu l'as toi-même reconnu). Et même, j'aurais tant aimé te dire : « Attention, Paul-André, tu procrastines! », mais hélas ce verbe n'existe pas (pas encore!). Tu es toujours en avance sur ton époque. Et je reconnais que tu sais qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire et qu'il ne faut jamais agir avec précipitation. Cela ne signifie nullement que tu ne fasses rien lorsqu'il pleut, non, non... mais au moins cette disposition paresseuse aura le mérite de me permettre d'utiliser ici un joli mot rare et sympathique.

Marie et lui caressent le doux projet d'aller vivre plusieurs fois quelques mois au Mali ou au Cameroun (je pense). Et enfin... *last but not least* comme on dit chez nous, Paul-André a du goût pour le bon français...

Voici un petit portrait vite brossé dont je ne suis pas mécontent. J'espère qu'il en sera de même pour lui, lorsqu'il daignera me lire, ce cher PA! Parfois, à son propos, lorsqu'il suçait mon café à

¹ Chapitre 21

l'école de manière « écœurante » ou qu'il sortait une finesse à la Boily, il m'arrivait de dire : « Mais comme il est con! ».

J'ai déjà suffisamment parlé du fameux ciné-club que nous avons fondé et entretenu pendant une dizaine d'années pour quatre personnes : nos deux couples, chez nous à la maison, à partir de ma banque de films vidéo lentement accumulée au fil des ans. Voici ce que j'en disais déjà en 1998 ou 99... : « Nicole et moi avec les Boily, Marie et Paul-André : déjà deux ans qu'on opère, à raison d'un film par mois, à peu près. Agréable et aussi l'occasion d'entretenir une amitié indéfectible. »

On pourrait citer quelques beaux films : beaucoup de classiques en noir et blanc, *Citizen Kane*, *Le Troisième homme*, *La Strada*, *Le Voleur de bicyclette*, *La Femme du boulanger* et la trilogie de Pagnol *Marius*, *Fanny et César*, *L'Île nue*, et des dizaines d'autres... On en a vu plus de cent de septembre 96 à octobre 2008¹.

Notre amitié a commencé bizarrement et est toute à son crédit. En fait, il m'avait repéré lors des réunions de profs pour mes interventions assez personnelles, et de là, il m'avait choisi comme une sorte de tuteur officiel. J'avais été très étonné que ce jeune prof que je ne connaissais pas m'eût choisi pour cette fonction. Puis, j'ai remarqué à mon tour que ce jeune prof était intelligent et avait le jugement prompt et juste.

C'est un personnage très sociable et assez spécial par son alopécie persistante, du genre fidèle à la devise des Pays-Bas : Je maintiendrai (il n'arbore aucune tignasse digne de Samson ou de Tarzan). Sa séduction naturelle n'est pas particulièrement logée sur son occiput! Mais il faut l'entendre s'exprimer en espagnol, qu'il vient d'apprendre tout récemment, et il faut aussi l'entendre chanter en s'accompagnant d'une guitare à huit cordes. Depuis ses débuts à l'école, nous sommes restés très attachés et nos deux familles aussi. Nous avons même pris une semaine de vacances au Mexique ensemble, en décembre 2011.

Les Boily viennent régulièrement au chalet l'été, et nous nous revoyons en d'autres circonstances, car ils ont déménagé. Elle est médecin, mais n'a pas fait son stage et ne peut donc pratiquer. Ils ont eu sept enfants, dont les deux aînés sont jumeaux, et tous deux avec de fortes personnalités. Ils ont donné beaucoup de difficulté à leurs parents, sitôt arrivés à l'adolescence. Il faut dire que Paul-André et Marie sont très sévères (c'est ainsi que je les juge) à l'égard de leurs enfants et de l'éducation très chrétienne qu'ils leur donnent. Marie, depuis qu'elle a plus de disponibilité, s'occupe de médication homéopathique dans une pharmacie, deux ou trois jours semaine. Ils ont déménagé à Sainte-Foy parce qu'il est devenu directeur du collège Jésus-Marie à Sillery, une institution privée – ce n'est pas pour lui déplaire –, réservée aux filles – cela doit lui plaire également –, très huppée – j'ai confiance que progressivement cela va se socialiser et se mixer un peu plus, avec la patte de ce nouveau directeur!

Un mot encore pour confirmer, s'il se doit, l'importance de l'amitié de Paul-André. C'est que sans lui, jamais ce gros ouvrage que tu lis, cher Anagnosophile, ne serait arrivé à son terme. Sans lui, vous ne liriez pas cette chasse aux mille trésors que j'ai reprise en mains et qui me tient en vie.

Vers février ou mars 2000, j'ai fait très mal à Paul-André et Marie Boily, en leur adressant une lettre où j'expliquais ma position à l'égard de la formation religieuse Opus Dei. Je savais, sans qu'ils ne m'en aient jamais parlé, qu'ils étaient très attachés à ce mouvement dans lequel je ne puis m'empêcher de voir une sorte de secte – je sais qu'il n'est pas d'accord avec ma façon de voir, évidemment. Or, il m'avait donné un livre explicatif, soi-disant écrit par un journaliste italien n'appartenant pas au mouvement, donc supposé très objectif. En fait, ce journaliste était extérieur au mouvement quand il a commencé son enquête, mais il y a adhéré après... J'ai alors pris ma plume, trempée dans du vinaigre, pour écrire à Paul-André et lui expliquer pourquoi je ne lirais pas son livre jusqu'au bout, car j'étais littéralement suffoqué et révolté par ce que j'y lisais. Je trouvais que ce livre transpirait la suffisance et la certitude d'être supérieur – c'était mon opinion toute subjective –, et surtout je savais que Paul-André en faisait partie, alors qu'il ne me l'avait jamais explicitement dit. C'était cela qui m'attristait et m'enrageait. Mon attitude n'était pas particulièrement élevée contre le mouvement. Ces gens sont bien libres de faire ce qu'ils veulent et il y a du mérite à ces « excès », mais c'était le fait de savoir Paul-André et Marie engagés à plein dans cette voie qui me peinait, un peu comme s'ils étaient malgré eux prisonniers de leur enthousiasme initial. Quand on a un ami et qu'on croit que cet ami est mal engagé quelque part, cela nous peine et nous révolte. Et de là mon excès sans doute, dans la lettre que je lui adressai.

Je sais qu'il n'en a plus dormi pendant quelque temps. Et de mon côté, j'ai vraiment regretté le ton et le contenu de ma lettre. Je suis excessif à l'occasion. Je pourrais dire que ma réaction fut proportionnée à mon attachement pour eux. Qui aime bien châtie bien, mais il faut savoir oublier. On s'est parlé par téléphone d'abord, puis on a volontairement accepté de ne plus parler de cet incident tout à fait oublié maintenant. Je rêve d'aller chasser l'hippo avec lui sur le Niger ou le Congo...

Michel André (Marabout boute-entrain) et Maria (sympa)

Voilà un des rares amis dont je peux dire : « C'est mon ami, et j'en suis fier! ». On se connaît depuis notre premier jour à Cost-Bukavu, en septembre 49. Et ils viennent encore de nous téléphoner de Namur pour nous souhaiter bonne année en ce début 2014. Dans *C'était mon copain* – voir en exergue de ce chapitre –, Bécaud chante : « Nous avons le même âge et nous étions heureux ». Eh bien, moi je pourrais dire : « Nous avons tous les deux onze ans, et nous étions bien malheureux à cause du cafard qui nous torturait les boyaux en ce premier jour de notre internat dans ce grand collège où l'on se sentait perdus. » Puis les semaines, les mois, les copains, les études ont ramené le sourire sur nos frimousses. Nous avons eu un destin assez commun : mêmes classes, mêmes profs, mêmes camarades, le scoutisme chaleureux et tonifiant, même profession (prof de français), mêmes préoccupations sociales, mêmes soucis, mêmes intérêts, même spiritualité. Lors d'un *bike* d'exploration, à nous deux nous avons marché depuis Bukavu jusqu'au collège des barnabites sur la côte ouest du lac Kivu, avec notre gros sac à dos et notre tente.

Puis en juillet 55, on s'est perdus de vue pendant de longues années, mais nos retrouvailles, grâce à internet et à Makala.be, ici à La Pocatière un jour de septembre 2005, puis au lac avec nos deux épouses Maria et Nicole, m'ont donné l'impression que le demi-siècle qui nous avait séparés n'avait duré que quelques semaines. Il avait la même trogne, la même taille toute en longueur (il est grand),

¹ Chapitre 21

le même caractère calme et le même sourire. Il ne faut quand même pas oublier que nous avions blagué, ri, étudié, trimé, campé, joué, sué, vécu les mêmes aventures pendant six ans. Puis le contact, coupé pendant cinquante ans, reprenait comme si pendant toutes ces années, la batterie avait gardé intactes toute sa charge et toute sa puissance. Après leur séjour parmi nous en 2005, nous sommes évidemment passés du côté de Namur lors de nos trois séjours en Europe en 2006 en 2010 et en 2014. Ils nous avaient réservé deux très belles excursions. En 2006, la visite de l'abbaye de Maredsous avec un père abbé de ses amis pour nous en commenter tous les moindres recoins – TB. En 2010, une promenade en passant par Warnant et des fermes et des manoirs aux constructions typiques. Et nous nous sommes revus en 2014... ce fut un très beau week-end. Souper avec des amis dans leur belle maison cossue et riche en souvenirs et leur jardin; le lendemain, visite de l'église Saint-Loup, du musée Félicien Rops à Namur, et bon petit gueuleton au centre-ville.

Si je devais trouver deux mots pour les qualifier, outre tout ce que j'ai déjà dit sur leur accueil et leur amitié, je dirais musée et jardinage. Car leur maison est comme un vrai musée, remplie de tas de souvenirs qui pullulent sur les murs, les armoires, partout (on y sent beaucoup l'Afrique). Et les plantes et légumes sont un grand hobby de Michel. Il faut souligner ici l'importance des courriels et d'internet qui permettent une présence, malgré les distances! Son totem est on ne peut plus adéquat : sage et plutôt de haute taille comme un marabout, joyeux et entraînant, un vrai boute-en-train. Mais j'ai cru comprendre que le prof de français qu'il est aimerait que ce soit en deux mots, soulignant bien ainsi l'entraîn qu'il boute à ceux qui l'écoutent¹.

Je pense maintenant à deux Yves et veux vous en rendre témoignage : Yvon Mors, puis Yves Colpaert.

Deux destinées aux antipodes ou presque l'une de l'autre, mais qui se sont succédé dans mes fréquentations et que j'ai énormément appréciées. Chacun de ces deux Yves a, à sa façon, contribué à construire l'homme que je suis devenu. J'ai conscience que je leur dois beaucoup, parce que j'ai apprécié leur compagnie et je les ai considérés un peu comme des maîtres à penser. Yvon Mors, c'était la clairvoyance, l'intelligence, la profondeur, la spiritualité, la vérité. Je me souviens que dans son petit bureau du presbytère à Outremeuse Saint-Nicolas, il avait au mur un petit cadre avec cette simple maxime : « La vérité, toujours, quoi qu'il en coûte! ». Yves Colpaert, c'était la joie de vivre, l'exubérance, le théâtre, le prof, le blagueur, l'ami sincère et un peu l'homme de gauche.

Yvon Mors (l'ami, le maître)

Commençons par l'abbé Yvon Mors². Il était jeune vicaire de Saint-Nicolas, notre paroisse, et assez rapidement vint me trouver pour me demander de faire partie du mouvement scout, et particulièrement être chef de troupe, car la 5^e s'en cherchait un pour diriger la troupe des scouts. Il avait appris que j'avais été scout assez longtemps à Bukavu. Mais j'entrais en rhétorique et je désirais me réserver à mes études, car changer de collège et entrer au collège St-Servais n'était pas une sinécure. Il comprenait et se promit de venir battre le rappel, sitôt l'année terminée. Et effectivement, il n'attendit même

pas septembre et le début de l'année, il me contacta dès que j'eus terminé au collège pour participer au camp d'été. Et ce fut fait, j'étais pris – je dis cela comme lorsqu'on tombe en amour.

Ce n'est pas lui qui était aumônier scout au début, mais l'abbé Quirini. Lui, l'abbé Mors s'occupait plus particulièrement des plus jeunes, les louveteaux dont il était l'aumônier de meute chez nous à Outremeuse, et l'aumônier de district pour toute la ville de Liège. Je le retrouverai cependant rapidement pour s'occuper des scouts avec moi. C'est ainsi que nous irons en moto aux cinéforums du collège les jeudis soir. Nous traversons la ville en pétaradant, et je restais en uniforme scout, avec mes courtes culottes de velours bleu foncé à 18, 20 ans, car je n'avais pas le temps de rentrer me changer. Lui était souvent en clergyman, pantalon et col romain.

Il était plutôt petit, blond. Son totem était Mésange, et il avait une prononciation assez allongée. Il poussait ses syllabes comme lorsqu'il était en chaire de vérité. Il aimait dire « Dans l'aventure ». On savait rire avec lui et il acceptait facilement qu'on lui *tire la pipe*, comme on dit au Québec pour signifier qu'on lui lance une pique. Mais c'était un homme rigoureux sur les principes et doté d'une grande intelligence qui l'avait démarqué parmi ses collègues jeunes prêtres du diocèse, au point que j'avais été fier d'apprendre qu'il ne devait pas repasser les examens de morale ou de droit canon tous les ans ou les deux ans comme la plupart des prêtres ordinaires, mais de manière plus espacée, car il avait réussi avec grande distinction. Et quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre que ces examens se faisaient en latin!

C'était un homme simple et qui aimait les réunions, les animations. C'est avec lui, bien sûr, que nous avons créé la patrouille des aigles qui réunissait nos CP et seconds, et nous permettait de pousser un peu plus loin les exigences scout qu'avec des petits scouts ordinaires. Chez les routiers, lorsque j'y devins chef de clan, il était là et nous avons créé l'équipe Saint-Paul. Et il était aussi derrière nous lorsque nous avons entrepris de créer un forum des jeunes pour réunir jeunes garçons et jeunes filles de 16 à 25 ans à Outremeuse. Il fréquentait beaucoup les parents aussi.

C'était un homme d'une grande intelligence. Je vous l'ai déjà dit, mais j'insiste, car me reviennent deux auteurs dont il aimait parler et pour lesquels il me communiqua son enthousiasme. Le père Theilhard de Chardin (SJ et archéologue), tout d'abord, dont il avait lu tous les ouvrages qui venaient d'être publiés à titre posthume par sa nièce, malgré les interdits du Saint-Siège. Il me prêta des livres, *Le phénomène humain*, *Le milieu divin*... Mais ces bouquins pour le jeune homme que j'étais me semblaient un peu durs à digérer... Il y eut aussi le grand Sigmund Freud. Yvon Mors m'expliqua et tint des genres de conférences pour inculquer aux grands scouts et routiers les fondements de la psychanalyse. Là on comprenait mieux le moi, le ça et le surmoi, l'âge oral, l'âge anal, l'âge génital et quel âge encore dans le développement de l'enfant. Oui, décidément ce jeune vicaire avait bien des choses à m'apprendre.

Il aimait rire et blaguer. Un soir, lors d'une fête d'unité, il nous épata par ses réponses à un quiz dans lequel on s'était mis d'accord pour le pousser sur scène et le proposer comme candidat aux questions. Un genre de quitte ou double. Il répondait facilement à des questions ardues. Cela nous étonnait. Et il acceptait toujours de doubler la mise, en se remettant en jeu au lieu de sortir avec le

¹ Voir chapitre 21
² Voir le chapitre 18 sur mes sept ou huit ans à Outremeuse.

gros lot... Quand il arriva à la dernière question, il chercha longtemps, puis trouva la réponse sous nos vivats. Il se tourna alors vers la salle, et avec un grand sourire expliqua que nous avions tous été bernés, car il connaissait les réponses avant le jeu. Il y avait eu connivence avec l’animateur. Cette fois-là, c’est lui qui nous tira la pipe!

Il nous a mariés, Nicole et moi, il a baptisé Ninou, ma petite filleule et ma sœur, puis Pierre et Nathalie, nés à Liège. Après le Congo, nous sommes partis pour l’Amérique. L’abbé Yvon Mors avait changé de paroisse et était devenu curé de Hamoir, puis de Grivegnée-bas. Puis, quelques années plus tard, je l’ai revu une dernière fois en 1981. J’étais avec Yves, mon fils, en Belgique. Il m’a expliqué qu’il n’était plus curé, mais avait accepté la charge de rédacteur en chef d’une petite revue catholique, *L’Appel des cloches*. Cela lui a notamment permis de suivre Jean-Paul II en Russie... Il m’avait paru plutôt désenchanté. Il avait un petit appartement et nous avons parlé sur le seuil de sa porte assez longtemps avant de le quitter. Puis fini. Des années après, toujours sans nouvelle de lui, nous avons appris son décès par mon frère... Il est décédé en 1993 à 66 ans. On suppose que c’était un suicide. J’aurais voulu rencontrer un ancien qui m’aurait éclairé à ce propos. Peut-être sa vieille maman, qui l’accompagnait partout et s’occupait de sa cuisine et de son ménage, était-elle décédée et n’a-t-il pas pu supporter la solitude où il se trouvait réduit, lui qui était d’habitude si jovial, si sociable. Cela m’a fait très mal et cette déchirure saigne encore en moi.

Yves Colpaert (l’ami prodigue, parti puis revenu)¹

Voici l’autre Yves très cher à mon cœur, c’est l’ami blagueur, le bon vivant.

Je parle plusieurs fois de lui dans les chapitres 20 et 21. Qu’il suffise de rappeler que sans lui et Noëlle, jamais Nicole et moi n’aurions tenté l’expérience de vivre en Amérique. Nous étions d’accord de nous expatrier, mais avec eux qui constituaient en quelque sorte une espèce de prolongement familial. Faut-il rappeler les nombreuses fois où nous allions dîner, souper l’un chez l’autre? Les fêtes de la Saint-Nicolas avec nos enfants, les multiples sorties et excursions, les courses à Kinshasa, et plus tard à Québec nos longues conversations téléphoniques le soir, alors que de Saint-Roch il m’appelait à La Pocatière – alors qu’on se voyait toute la journée à l’école – pour essayer de construire une pièce de théâtre qui finit par échouer. J’avais peu de dispositions créatrices par l’entremise d’un cornet. Mais ce qui réussit fut notre grand jeu de société intitulé Ciné-Flash, dont je vous ai déjà assez longuement entretenus².

Puis soudain, comme un éclair et un coup de tonnerre dans un ciel serein, cette décision qui fait toujours très mal à l’entourage et surtout aux siens, à Noëlle, à ses trois fils. Après dix ans d’union, cinq ans passés en Afrique, puis cinq à La Pocatière : la séparation et un premier remariage, puis plus tard nouvelle séparation et troisième mariage. Il quittera d’abord la polyvalente pour le collège, puis le Québec pour l’Espagne avec Martine, la mère de deux nouveaux garçons. Elle était une de mes anciennes étudiantes, fort brillante. Mais c’est surtout en histoire et pour le prof d’histoire qu’elle

¹ Ces deux qualificatifs me font inévitablement penser au titre de Pierre Loti, Mon frère Yves. Mais la ressemblance s’arrête au titre.

² Chapitre 20

brilla. On les perdra de vue, sauf un passage, une fois... Puis les années s’écouleront. Il aboutira en France, et enfin reviendra vivre ses vieux jours à Lévis avec Jacoba, sa nouvelle épouse. J’ai beaucoup parlé de lui dans les chapitres 20 et 21, et je ne veux pas me répéter inutilement.

Qu’il me suffise d’ajouter que nous étions fréquemment les uns chez les autres, lors de notre séjour à Lemfu et lors de nos débuts ici à La Poc. Cela fait huit ans je dirais presque de vie commune. Nos deux aînés à chaque couple, nés à quelques mois l’un de l’autre, n’ont fait que resserrer des liens déjà forts. Et puis les grandes retrouvailles après 35 ans à peu près, à la porte de la chapelle du collège en 2009, ont remis les wagons sur la voie. Et tout roule¹.

Christian Mendez (prof français... de français)

Que venait-il faire ici, ce garçon sympathique au même prénom que mon frère? Au début il me semblait perdu avec sa Jeannette, qui était sans doute venue aussi loin pour mieux le perdre. Quelle course jusqu’à Dorval pour essayer de les arrêter, elle et sa fille qui avaient acheté un billet d’avion pour Paris... Il était détenteur d’un CAPES² en langue et littérature française. Jeannette aussi possédait ce diplôme. Était-elle jalouse que la place lui ait été décernée à lui? C’est ce qu’il prétendra.

Je lui dois une solide formation qui s’est faite sur le tas. Moi qui n’avais aucune spécialisation en enseignement du français, voilà que je devenais le collaborateur et même le chef de groupe de ce haut diplômé de France! Il m’a appris beaucoup de choses. Et si Paul-André Boily fut une locomotive sociale, je peux affirmer que Christian fut la loco professorale qui m’entraîna sur les rails de la littérature française, et accessoirement de la pédagogie : grands travaux, grands auteurs, écriture et corrections.

Ah! Ses corrections. Il était souvent en train de corriger. Les critiques d’auteurs dans lesquelles il m’a entraîné : *Eugénie Grandet*, Beaumarchais et *Le Barbier de Séville*, Baudelaire, Nelligan... Plus tard *Thérèse Desqueyroux* et *La fille laide*. Voir les grands travaux que nous avons fait exécuter par nos classes respectives, comme expliqué aux chapitres 21 et 23. Puis il y eut ses trois pièces de théâtre, dont *Le Bourgeois gentilhomme* (il interpréta admirablement Monsieur Jourdain), puis son remariage avec Pauline Boucher, leur départ pour la France après cinq ans à La Poc. La Bretagne. Notre voyage à Carhaix. Sa visite au Québec, vers 1980. Sa mort prématurée à Albi à quarante ans.

Son amitié s’avéra solide et indéfectible. Ici, au Québec, j’étais un peu le tronc auquel il se raccrochait pour vivre.

Christian Mendez, Yves Colpaert et moi étions un peu comme les trois colombes en politique fédérale. Trois amis, Trudeau, Pelletier et Marchand, trois francophones à Ottawa. Nous étions trois Européens nouvellement immigrés et aboutissant au secondaire cinq.

Je revois encore Christian Mendez, ce Français qui un jour de fin septembre 1968 tomba au collège, mais pour l’école secondaire publique, où nous venions également d’arriver Yves et moi deux ou

¹ Voir aussi chapitre 21

² Le Certificat d’aptitude au professorat de l’enseignement du second degré est un diplôme professionnel du ministère de l’Éducation nationale français, qui sanctionne cinq années d’études après le baccalauréat.

trois semaines plus tôt. Et vu nos diplômes et notre grande compétence (après l'Afrique!), monsieur Barbeau nous avait placés en 5^e secondaire (les terminales).

Christian et Jeannette avaient une petite fille, Florence, mignonne comme une poupée aux longs cheveux noirs et bouclés, une poupée qui s'exprimait déjà à presque deux ans dans un français presque châtié. J'ai été appelé à m'occuper de la petite famille dès le début. Je leur servais entre autre de chauffeur. Il arrivait de France pour enseigner le français avec moi au secondaire 5. En comptant les deux classes de commerciales, il y avait bien huit classes d'une trentaine d'élèves. Comme ils n'avaient guère d'argent et qu'il venait ici particulièrement pour éviter son service militaire¹, ils n'avaient pas de voiture. On leur a trouvé un logement. Les Colpaert et nous les avons invités assez souvent...

Vers janvier ou février, coup de tonnerre : il rentre à la maison à midi – je l'avais d'ailleurs conduit comme souvent à son petit appartement de l'autre côté de la ligne de chemin de fer – et quand je reviens chez nous pour dîner, le téléphone sonne. C'était Christian qui constatait que sa femme Jeannette et sa fillette avaient mis les voiles : armoires vidées, etc. Elles avaient pris le train vers Montréal et donc Dorval, et l'avion pour retourner en France...

On les a suivies l'après-midi même, retrouvées à l'aérodrome, rien n'y fit. La séparation était consommée... Je raconte plus en détail au début du chapitre 21. Puis la vie a repris son cours, Christian a vécu en célibataire parmi nous pendant trois ou quatre ans, puis il se remaria avec une Pocatoise, Pauline Boucher. Ils nous quitteront après cinq ans (pour lui), en 1973. C'était l'époque où l'on commençait à parler du Watergate qui finira par foutre Nixon hors de la présidence.

Pauline et Christian auront deux garçons. Ils nous ont reçus avec chaleur en Bretagne, à Carhaix, en 1974 lorsque nous sommes rentrés en Belgique. Et ils reviendront en 1981, pour nous dire bonjour. À cette occasion, j'ai réuni au chalet les profs qui l'avaient connu. Et là-bas, nous avons fait une petite fête et lui avons donné un petit souvenir. Voici le texte que j'avais écrit à cette occasion :

La Pocatière, ce 21 décembre 1981

Cher Christian,

Ça fait plus de huit ans déjà que tu quittas ce grand pays « Je me souviens... »

Et il nous souvient... de ton sourire,

de ton franc-parler,

de ton amour des mots drus et vivants, et ton goût de vivre

de ta sympathie aussi pour le Québec, puisque tu y cultivas la langue pendant cinq ans et que tu y cueillis une de ses jolies fleurs pour l'épouser.

Or donc, pour satisfaire tous ces dons réunis, voici le *Dictionnaire de la langue québécoise!*

¹ *Coopération technique entre la France et le Québec, comme nous en Belgique avec le Congo, mais pas avec le Québec qui n'est pas un pays en voie de développement...*

D'abord, tu y trouveras bien sûr des idiomes un peu... lestes, des expressions un peu... crues, des sacres un peu... colorés

que je ne saurais taire cibouère

Il convient de voir large viarge

Non, ce n'est pas un gag tabarnac

Fleur d'érable ou feuille de lys je m'en crisse

Pourvu qu'ça soit gentil hostie!

De plus, tu pourras effeuiller ainsi, au hasard des pages, la belle parlure de la vieille Nouvelle-France, apprécier ses archaïsmes que transpirent les durs métiers, déguster ses tournures qui chantent la joie d'être et de vivre, comme la brunante ou la boucane ou la poudrerie...

Tout y est répertorié, expliqué. Et tous ces mots ressuscités s'alignent en phrases, se construisent en livre, se dessinent en message et s'offrent en bouquet pour t'exprimer à leur manière....

...le Québec!

Plus tard, en 1986 (?) Nous apprendrons le décès de Christian par arrêt cardiaque. Quelle calamité, il devait avoir à peine quarante ans...

2) Une, deux, trois, je m'en vais au bois...

Vous connaissez la comptine. Mais je vous arrête tout de suite, car c'est le nombre qu'il me faut pour vous raconter mes une, deux, trois petites sœurs.

Marie-Ange

Née le 25 septembre 1948, exactement 10 ans et 4 mois après ma propre naissance, à Basoko, une petite sœur vint nous éblouir et chambouler toute notre vie. Je ne vais pas réécrire tout le chapitre 10 sur Basoko, et encore moins les pages consacrées à sa naissance, à son fameux baptême, à sa bourbouille, aux lentes promenades en camionnette pour l'endormir. Je ne réécrirai pas non plus les pages du chapitre 12 à Poko avec Nénenne, la boyesse, là où va naître notre deuxième petit trésor...

Josiane

Née le 30 avril 1951, alors que j'allais avoir 13 ans. Je ne recopierai pas davantage les pages de Watsa ni d'ailleurs au Congo où, il faut bien que je l'avoue, Marie-Ange seule, puis avec Josiane, étaient quand même assez absentes de nos préoccupations masculines, adolescentes et étudiantes à Christian et moi. Nous ne les voyions pas beaucoup, étant internes au collège. Ce n'est véritablement qu'à partir de la rue Saint-Julien à Outremeuse que nous avons commencé à vivre en famille et à apprendre à connaître et bien apprécier ces petites filles qui bientôt seront trois. Puisque...

Ninou

la troisième et ma filleule, vint au monde le 1^{er} septembre 1956. J’avais dix-huit ans. Attention, notons bien deux choses, elles sont des Warnant. En effet, ce sont mes demi-sœurs, puisque nées d’un second lit. Dans ce cas, on dit aussi sœurs utérines¹. Mais je vous jure que pour moi, sœurs utérines ou sœurs germaines ce serait pareil, elles étaient nos vraies sœurs. Point final. D’ailleurs dans cette famille, c’était plutôt Christian et moi qui étions comme des suppléments, puisque les parents s’appelaient Warnant. Ha!

Deuxième précision : je suis le parrain de Ninou, parce que je n’avais pas pu être celui de Marie-Ange. Le père supérieur de la mission de Basoko s’y opposa pour une question d’âge, et papa dut en vitesse trouver un autre parrain. Il nomma Paul Lejeune, l’aîné des cousins Hock, lequel apprit la chose après consommation, si je puis dire. Pour Jojo nous étions au collège, et pour faire pendant au parrainage Hock, mes parents ont choisi le seul neveu de papa Warnant : Henri Mulkay dit Riri, le fils de tante Mia. Alors, voilà. Maintenant je pouvais prétendre être le parrain de Jeanne-Marie, que j’ai appelée Jeanine dès le départ, et cela a donné Jeaninou et puis Ninou... CQFD.

Je les revois toutes les trois occupées à jouer aux poupées sur la rue Saint-Julien, avec Michèle Bouille, la plus jeune des trois enfants de notre voisine, madame (veuve) Bouille.

Côté caractères, Marie-Ange est plutôt emportée, rapide, éveillée et un peu soupe au lait. Josiane est tout le contraire : réservée, silencieuse. Les cheveux d’or coupés courts, elle faisait penser à un garçon. Elle savait siffler aussi depuis très jeune, mais elle avait un sourire enjôleur très féminin. Quant à Ninou, toute petite elle était très « câlin câlin », très proche de moi, son parrain. Je pense que mon mariage, et surtout mon départ au Congo un peu après la mort de son papa, a dû inconsciemment provoquer un choc chez elle, car elle a toujours été un peu plus distante depuis les années 63.

Marie-Ange est devenue infirmière visiteuse, Josiane prof de bio et de géo, et Ninou fonctionnaire à la ville de Liège dans le département des eaux, avec son copain Jean-Luc qui deviendra son mari. Josiane épousera le vétérinaire qu’elle avait été consulter pour son berger allemand. Il s’appelle Jean-Pierre (on dit parfois Jipi). Et Marie-Ange liera sa destinée à un Visétois, Hubert, qui fera du commerce et divers petits métiers puis quittera Marie-Ange parce que celle-ci, très justement, refusait de partager son mari avec d’autres.

Quand je repense à nos trois beaux-frères, de Christian et moi, qui sont fatalement les trois gendres de maman, nous savions qu’ils étaient politiquement plus ou moins rattachés aux trois grandes tendances politiques belges : Hubert était nettement PSC (parti social-chrétien), Jean-Luc s’affichait comme un vrai rouge socialiste (à Liège, c’était le parti dominant), et Jean-Pierre avec sa profession libérale était plus proche du parti libéral, tout simplement. Nous avons l’éventail complet des trois couleurs, un vrai drapeau national. Ninou et Jean-Luc ont fait construire une demeure à Jupille Hauteur et y sont très bien, même si devant chez eux ce n’est pas à proprement parler un *parking*. Ils nous ont invités plusieurs fois dans leur fourbi qui n’est pas remis en ordre tous les jours. Nous avons même

¹ Dans le cas du même père avec une mère différente, on dit consanguin. Mais ne s'appelant pas Bonsang, elles ne pouvaient être consanguines. Hi!

logé là, avec les Khalil, alors qu’ils étaient partis en vacances. Ils aimaient recevoir des amis dans leur grand jardin, et Jean-Luc était à cette époque un passionné de photographie, d’électronique et de bière, tandis que Ninou est un excellent cordon-bleu. Ils nous ont une fois invités au resto pour une fameuse dégustation de moules.

Si on me demandait un souvenir précis concernant chacune de mes sœurs, voici les trois instantanés que je vous livrerais; tous trois concernent leur âge très tendre. Marie-Ange, que le deuxième mari de tante Mia appelait parfois Marie-des-Arrêches en wallon, pour signifier son esprit indépendant et un peu rebelle, je la vois encore sur la véranda à Poko quand elle devait avoir deux ou trois ans et qu’on lui disait qu’elle devait plus sourire, notamment pour demander quelque chose, et non se plaindre ou larmoyer. Elle demande quelque chose, je ne sais plus quoi, maman refuse et Marie-Ange insiste, toute colère domptée, en grimaçant un sourire et criant : « Mais je ris, hein! Mais je ris! ». Cela nous a effectivement bien fait rire.

Josiane était bébé sur le bateau transatlantique qui nous ramenait en Belgique en juillet ou août 51. Dès le lendemain, après avoir quitté Banana, on fit une séance de photos et je revois – clic – le beau sourire de Josiane dans les bras de sa maman à travers un sabord, sur une cloison du pont promenade.

Ninou notre petite dernière adorait quand on la déguisait, l’emmaillotait, l’emmitouflait comme une vraie poupée, et que Marie-Ange et Josiane la déposaient dans un landau pour poupée et se promenaient avec ce vrai bébé dans la rue. Ou bien encore une autre fois, lors d’une séance de photos dans la petite courette derrière la cuisine : Ninou que je tiens dans mes bras me serre très fort de ses petits bras autour de mon cou en souriant.

Nicole m’a toujours raconté que la première fois qu’elle me vit, alors qu’elle se rendait à son école chez les sœurs rue Puits-en-Sock, c’est lorsque je conduisais une ou deux de mes sœurs à l’école, justement le matin. C’était tout près de chez nous, sur la rue Jean d’Outremeuse. Et Nicole se faisait la réflexion, dit-elle, que ce ne seraient pas ses frères qui accompagneraient ainsi leur petite sœur pour la conduire à l’école. Marie-Ange et Josiane ont fait du guidisme, mais pas Ninou, je pense. Puis on a déménagé à Bois-de-Breux. Elles grandissaient, en âge et... (?). Ce furent les écoles secondaires, mais là je les ai perdues de vue, puisque peu après la communion privée de Ninou et la communion solennelle de Jojo, nous sommes partis, Nicole et moi. Évidemment, mes sœurs se réjouissaient de nous voir revenir chaque année, lorsque nous étions en Afrique, puis tous les trois ans lorsque nous fûmes au Canada. Mais c’était surtout pour pouvoir un peu gâter leurs neveux et nièce qui revenaient en Belgique. Elles sont aussi venues plusieurs fois nous voir au Québec. Seul Jean-Luc n’est jamais venu.

Mes trois sœurs ont eu de beaux et bons enfants. Trois chez Mi-Ange qui s’installera à Linsmeau, dans le Brabant wallon près de la route Liège/Bruxelles : Frédérique, filleule de Nicole, qui viendra seule au Québec vers dix ans; Hervé et Jean-François, deux colosses. Tous trois furent de grands enfants, d’une taille digne de leur père. Chez Josiane et Jean-Pierre, qui habiteront sur la grand-route de Beyne, en face de la maison où naquit Nicole (quelle coïncidence!), nous aurons successivement Thierry, puis Claire, puis Anne la toute blonde, comme les épis mûrs en plein été. Et chez Ninou et Jean-Luc, qui feront construire leur demeure dans la saine nature accidentée de Jupille Hauteur, deux

petits faons Marie et Jean viendront égayer leur maisonnée et leur jardin, où un gros toutou se balade avec la même liberté que les enfants souvent peu habillés – je précise immédiatement : tant qu’ils étaient petits, purs et innocents, évidemment.

Deux terribles nouvelles vont assombrir le ciel serein de mes trois sœurs et de toute notre famille et des nombreux amis. Deux décès injustes! Deux belles âmes que le cancer féroce est venu faucher trop tôt : Frédérique, la souriante filleule de Nicole, la battante, qui à 31 ans laissait deux beaux garçons, en janvier 2006, et Josiane, ma petite Jojo qui nous a quittés sur la pointe des pieds, avec le sourire, en 2010. Elle avait 59 ans. « Seigneur, je suis jaloux, car ces deux belles femmes sont maintenant près de toi et nous ne voyons plus leurs sourires. »

3) Les deux mains pour cinq couples très proches

Très proches comme les cinq doigts de la main. Ou plutôt je devrais dire comme les dix doigts des deux mains, puisqu’il s’agit de couples. Ce sont nos amis de La Poc, immigrants au Québec comme nous (deux couples belgo-belges, un libano-égyptien, un belgo-québécois et un couple franco-québécois). Et pour m’amuser je leur ai trouvé une dénomination bien précise, très digitale. Les Coenen seront les majeurs à cause de leur primauté à La Pocatière et par la stature de Pierre. Il est le premier et est bien le plus grand, non? Les Toussaint seront les annulaires, car c’est eux que je vois le mieux dans leurs relations conjugales et familiales. Nicole et moi leur sommes très proches. Les pouces conviennent aux Khalil libano-égyptiens, pas trop grands mais solides dans leurs convictions et dans leur amitié. Voici les Tirman, je vous les montre, ce sont les index. Lui est arrivé jeune de France, elle est Québécoise mais fut élevée dans une famille belge à Montréal. Avec l’index, je pense aussi sans doute aux quelques flèches (de jeux de piste) disséminées aux croisements des routes pour indiquer où se trouve La Chevière, leur maison devenue gîte du passant. Et les petits derniers, les auriculaires, seront les Leblois, qui arrivèrent un peu plus tard à La Pocatière. Lui est bien Belge et elle est également Québécoise... Faisons plus ample connaissance avec ces cinq duos très conviviaux, présentés ici dans l’ordre alphabétique.

Coenen Michelle (Belle) et Pierre

Elle est douce et Belle – c’est son nom de famille! Il est connaisseur et marin.

Lorsque nous étions à Lemfu et que nous songions sérieusement à venir nous installer au Québec, nous avons entretenu une correspondance suivie avec ces copains de Colpaert. Nicole et moi les avons rencontrés à Québec, au château Frontenac, lors de notre visite d’une journée en 1967. C’est lui qui nous inscrivit à la CSR Pascal-Taché. C’est lui qui nous accueillit et nous pilota lors de nos premières journées à La Pocatière. Ah, ses voiliers et les fameuses balades sur le Saint-Laurent, le Saguenay et à Trois-Rivières, les bélugas, la fameuse déferlante, la beauté des fjords vus de l’intérieur, le camping avec Michel T. et Olivier, puis Kelloup Cottinet, le silence de la voile, le clapotis, les risées et toute la science de la navigation, Tadoussac, la barre dans l’estomac après le verre de whisky, à cause d’une fameuse grippe que je couvais, les beautés désertes, notamment au cap Eternité, la profondeur des gouffres, les eaux noires. Et les tempêtes, trempés jusqu’aux os... Tout cela je le dois à Pierre, et je lui

en suis très reconnaissant. Ses tables de marées, ses discussions, son intelligence logique et raffinée, ce grand monsieur est un grand ami.

Quant à Michelle, qui consacra beaucoup de temps à l’édification de notre belle bibliothèque municipale, elle est toujours discrète, mais réfléchie et efficace. Une amie. Elle expliquait que comme saint Michel était un archange, elle aussi avait besoin de deux L, ce pourquoi elle écrivait : Michelle. Sa disparition en juillet 2015 nous a déchiré le cœur. Un beau couple ami. Et puis je n’oublierai jamais que c’est eux qui nous ont ouvert les bras et leur porte au début de notre séjour. Leurs trois enfants Karine, Olivier et Nathalie sont de mes anciens et excellents élèves.

Khalil Georgette (Saïda) et Léon

D’abord des voisins, puis des amis, puis de bons amis. Pour nous, les Khalil, (Libanais d’origine égyptienne – ou pour mieux dire : Égyptiens d’origine libanaise), c’est le cœur sur la main, la générosité, l’exotisme. Elle nous a fait découvrir les secrets de la cuisine d’Orient, il nous a ouvert les portes secrètes de son pays, de son éducation, de leur jeunesse. Ils ont trois enfants : Georges (ou Wafic en arabe), Laura et Sandra, deux petites sœurs qui se suivent à un an d’intervalle à peu près. La dernière est née un 25 mai, je ne peux pas ne pas m’en souvenir. Léon aime parler pour parler et il a toujours raison. N’essayez pas de le contredire, mais quand on le connaît on passe outre et on parle d’autre chose. Georgette est douce et raffinée et voue un culte particulier à la Sainte Vierge. Je renvoie l’aimable lecteur aux chapitres 21 et 28, car le voyage que nous fîmes dans leur pays envoûtant et accueillant m’est resté gravé dans le cœur. Ah! le désert, ah! le souk Khân el Khalili, ah! l’intérieur de la grande pyramide... et la croisière sur le Nil, et Alexandrie, et la mer Rouge, et l’oasis de Sainte-Catherine dans le Sinaï¹...

Leblois Laurence et Alfred

C’est aux environs de 1980-1985 qu’un monsieur à lunettes m’aborda tout près du centre culturel, à moins que ce ne soit carrément au bureau de poste. « Bonjour Monsieur, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais et vous êtes Belge. » « Oui?! » « Moi aussi je suis Belge, et nous venons d’arriver à La Pocatière... » C’est à peu près en ces termes que débutèrent nos relations. Très vite on les invita au chalet, Laurence et lui, avec un couple de Belges plus âgés habitant Kamouraska. Je me rappelle, ce 21 juillet, Nicole avait revêtu une tenue complètement tricolore, aux couleurs noir, jaune et rouge de la Belgique. Laurence est Québécoise et ils ont deux fillettes, Sophie et Annie, que j’appris à apprécier plus tard sur les bancs de l’école... Sophie en particulier, qui nous invita à son mariage et aux baptêmes de ses trois enfants et devint prof de français et de théâtre. Nous avons eu beaucoup de rencontres entre Alfred, Laurence et nous. Nous avons appris à les apprécier. Elle très calme, posée, réfléchie. Lui plus exubérant, fils de boucher charcutier, il adore s’essayer à la cuisine et à la confection de bières et de vins maison. Il aime cultiver légumes et fleurs, et en bon Belge, est un grand rouspéteur...

¹ Voir aussi au chapitre 33 : Les grandes eaux.

Tirman Louise (Bourdeau) et Jean-Philippe

C'est Pierre Coenen qui nous présenta Jean-Philippe, arrivé de France à Montréal lorsqu'il était gamin, devenu jeune prof d'histoire nouvellement promu au cégep et sa souriante épouse Louise, qui avait été élevée à Montréal dans une famille belge. Nous sommes vers 1975. Très vite on sympathisa. Ils avaient deux petits enfants, Sébastien et Marie-France, puis le troisième, Jean-Pierre, est né ici. Jean-Philippe et Louise ont rapidement fait partie de notre groupe du réveillon de fin d'année. Avec leur volonté un peu missionnaire, ils sont partis pour les Seychelles, mais nous sont vite revenus après six ou huit mois. Ils adorent les jeux de société, et voilà pourquoi ils sont tous deux membres du club Pyramide. Jean-Philippe est très bon bricoleur. Il aime aménager son environnement : jardin, chambres, toiture, rien ne le rebute. Il répond toujours oui, quand on le sollicite pour un service quelconque. Je pense notamment au rafistolage du grand miroir Louis XIV, héritage de mémère et puis de ma mère¹, et à une conduite d'air chaud dans notre garage, et au pavement d'une surface dans le jardin à l'arrière de la maison.

Louise est une artiste en peinture et a enseigné le dessin, puis donné des cours universitaires en éducation spécialisée, où elle s'est fait une spécialité en contrôle de stages. Elle est très enthousiaste. Elle dit toujours oui à tous les projets qui se présentent, quitte même à le regretter plus tard. Attention, c'est elle qui conduit la voiture, car elle ne supporte guère de se laisser conduire. Et le brave Jean-Philippe est vraiment l'époux qui lui convient. En plus de leur enseignement réciproque, ils ont tenu de main de maître un gîte du passant avec trois belles chambres, au joli nom de La Chevreière. Ils ont aussi hébergé cabot, poulets, moutons, lapins et chèvres, comme il se doit. Ils habitent juste au-dessus de chez Toussaint sur la butte, et ont un goût très prononcé pour un ameublement riche et un peu rococo. Je ne voudrais pas oublier dans cette revue un peu trop succincte la dizaine d'années de réunions et de camps qu'ils ont consacrées aux louveteaux de La Pocatière.

Toussaint Myriam (Perrad) et Michel

Elle est l'artiste, il est le sage.

Ils ont eu trois enfants : Didier, Véronique et François, mon filleul (un vrai bon gars). Michel, le copain, l'ami... les randonnées aux champignons, les bons vins. Myriam joue du pinceau et du râteau, elle adore l'aquarelle et le jardinage. Tous deux sont conviviaux et amateurs de fine cuisine. Les jeux de fin d'année, la balade en Nouvelle-Angleterre en 1981, les beaux cadeaux reçus, avec des amis : *Dictionnaire des expressions françaises*, *La vie de Camus*, *L'île des gauchers*, *Ma vie avec Mozart* et bien d'autres... toujours avec un petit mot bien attentionné. On a beaucoup de souvenirs communs : l'Afrique (Myriam a vécu sa jeunesse au Congo), l'enseignement du français, elle l'artiste, lui le penseur... Ce couple très accueillant, réfléchi, enthousiaste a beaucoup de tendresse à notre égard et nous essayons de le leur rendre.

Après quelques années dans un petit appartement sur la 5^e Avenue, ils s'achetèrent une très belle parcelle sur une butte dominant les hauteurs de Sainte-Anne, avec très belle vue sur le fleuve. Je me

souviens encore des quelques pique-niques que nous y fîmes et même de quelques lancers de balles de golf, avant la construction puis l'aménagement d'une très belle demeure et d'un terrain très fleuri et entretenu.

Si deux mots devaient qualifier leur couple, je dirais : musique et jardinage. Nous avons même fait une belle excursion de trois ou quatre jours en Nouvelle-Angleterre, à deux voitures, avec enfants et tentes de camping. Très bons souvenirs, dont l'île de Nantucket visitée en vélo, les papillotes brûlées, la nage sous-marine en eau glacée près des cageots de homards, la traversée de Boston avec les pompiers et leurs sirènes, et les policiers au derrière de Michel qui roulait comme un chauffard. J'avais peine à le suivre! Non, en fait, je le suivais mais la police me suivait aussi! Michel et Myriam ont aussi acquis un petit chalet au bord du petit lac Saint-Pierre (pas très grand tout ça) où ils nous ont souvent reçus, tout comme nous les invitions au lac Trois-Saumons...

4) À l'abordage

Mais encore, me direz-vous, les autres? Les autres, tous les autres...

Je me souviens de l'excellent Rutebeuf qui chantait déjà au Moyen Âge : « Que sont mi amis devenus? [...] Ce sont amis que vent emporte Et il ventait devant ma porte. Aussi le vent les emporta ». Je relis Apollinaire, dans son très beau poème intitulé *La colombe poignardée et le jet d'eau*, extrait de ses Calligrammes, où il chante et dessine la disparition de tous ses amis, à cause de la guerre de 14-18. Puis je revois les cinq cercles concentriques dont je vous parlais au début de ce chapitre. Je ne renie pas l'existence de tous ces cercles. Nos amis sont comme des satellites ou des étoiles qui tournent autour de nous, que nous retrouvons, qui s'éloignent... Parfois aussi, c'est nous qui nous éloignons. Et je me dis que je ne peux pas faire de classification. Il faut laisser tomber les cercles, comme on laisse tomber le voile pour mieux se connaître...

Oui! Eh bien, je me dis que je pourrais moi aussi laisser tomber chacun des cinq cercles dont je vous ai entretenus au début du chapitre, pour mélanger tous les compagnons, tous les partenaires d'une existence remplie de gens affables, cordiaux, méritants. Vous voyez ce que je veux dire? Je supprime les cinq cercles concentriques pour éviter les classifications malséantes, et je réunis tout ce beau monde mélangé dans une revue rapide de toutes ces figures rencontrées en 75 ans. On va leur dire un petit bonjour, vous voulez bien? Mais comme pour la plupart j'ai déjà parlé d'eux ou d'elles en d'autres occasions, je me contenterai, en les rencontrant ici, de n'écrire que quelques mots comme on complète une petite étiquette de rappel. Donc, pour me résumer : je supprime les cercles qui discriminent (plus près, plus loin), mais je vous présente tous les visages amis pour lesquels j'ai réservé trois types de gros navires selon leurs différences d'état :

- 4A Le paquebot de croisière réservé aux couples.
- 4B Un convoi de cargos pour présenter toutes les autres personnes rencontrées de 1940 à 2013, par regroupements historico-géographiques.

¹ Voir chapitre 33

4C Deux grands voiliers, navires-écoles pour plusieurs de mes élèves (même si je les ai revus après leurs études). **C1** : les fratries, **C2** : les individus.

Vous êtes prêts? Vous embarquez avec moi et nos amis? Alors, je vous convie à l’abordage. J’aime ce mot qui fait inévitablement penser au *Trésor de Rackham le Rouge*, donc à une île aux trésors, donc à ma chasse aux trésors. Et puis voyez les lettres de ce mot « abordage », ajoutez-leur un S et trois N et vous obtiendrez mon nom et mon prénom : AnDRÉ BOnsAnG.

4A) Place aux couples pour la grande valse des retrouvailles

Quelques-uns de ces couples assez rares datent de mon enfance, comme les Lebrun de Bomané, mais la plupart ont été rencontrés sur notre chemin depuis que nous sommes mariés. Oui, depuis que nous sommes unis – et cela fait déjà cinquante ans – Nicole et moi avons côtoyé beaucoup d’autres couples. Souvent c’était le voisinage ou le travail qui les reliait à nous. Mais dans tous ces cas précis, je peux dire que nous avons appris à estimer l’union des deux individus plutôt que chacun pris séparément. Leur amour les transfigurait. Ils se grandissaient par leur union, comme ils se multipliaient par leurs enfants. Nous partageons leurs joies, leurs peines, comme sans doute ils partageaient les nôtres. Nous nous rencontrions souvent en couples et nous nous estimions en tant que tels. Si j’ai eu affaire à l’un et à l’autre des deux conjoints séparément, je considérerai alors les deux individus isolément. Si je ne me souviens plus du prénom, le gentil Anagnosophile qui me lit voudra-t-il bien condescendre à ce que j’utilise le générique Madame ou Monsieur? Mais je lui dis quand même à ce cher Anagnosophile que s’il ne veut pas condescendre, moi il faudra quand même que je descende du gros navire où sont logés ces couples amis et parfois parents, et je me passerai de sa permission. Je me demande si je ne devrais pas, pour amadouer un peu Anagnosophile, lui trouver un petit diminutif aimable et gentil, comme Anagno ou peut-être Anague? Qu’en penses-tu, euh, dis, lecteur?

NB : Que les deux partenaires soient unis devant Dieu, devant le maire, le bourgmestre ou devant personne, je les inscris toujours en ordre alphabétique par le nom de Monsieur, puis le prénom de Madame, puis son nom de jeune fille entre parenthèses, et enfin le prénom de Monsieur.

J’ai indiqué SALLP, CPP, SRPSP, Pyramide ou comité famille entre parenthèses et à la fin du paragraphe sur un couple lorsque l’un ou les deux ont fait partie de ces associations (voir chapitre 29 sur les clubs et comités).

Baurens Lilyne (Renard) et Norbert

Ma cousine et son bijoutier de mari. Autant lui est calme, olympien, placide et élève très peu la voix, autant elle est une pie bavarde, toujours occupée, jolie femme fort mince. C’est chez ce cousin par alliance que j’ai acheté et fait graver à l’intérieur de nos deux alliances : « N et A (et A et N) unis avec Dieu, 3-8-63 ». Nous sommes allés quelques fois leur dire bonjour, lorsque nous passions par Herve pour aller chez Gilberte et José.

Beaulieu Jocelyne et Donald

Jeune couple bien sympathique de La Pocatière. J’ai eu l’occasion de les connaître un peu et d’apprécier leur disponibilité pour la communauté, notamment comme membres du CPP et responsables des fêtes d’anniversaires de mariage dans la paroisse.

Beaulieu Martine et Noël

Eux aussi, je les ai connus en couple au CPP. Noël est le digne fils de son père Raynald, plombier en toute saison, sauveur de bien des problématiques un tant soit peu mouillées. Martine s’occupe depuis 2015 du transport par autobus pour les personnes âgées à Québec, dont Nicole profite très souvent. Tous deux s’occupent du mouvement scouts et louveteaux de La Poc et on les rencontre lorsqu’on va acheter des hot-dogs.

Bochud Mme et Michel

Prof de physique au cégep et grand ami de Marcel Lamonde, Michel est un intellectuel, mais aussi un homme très serviable. Il est d’origine suisse romande, né à dix kilomètres de Gruyère. Au fond, lui et moi sommes nés dans le fromage. Son épouse et lui forment un couple sympathique, mais discret, que nous n’avons guère fréquenté car les circonstances ne s’y sont pas prêtées.

Boucher Rita et Antoine

Autant elle était petite et mignonne dans ses atours, et un peu maladroite suite à un AVC, autant il était grand, posé, réfléchi, efficace. Je l’ai connu lui d’abord comme prof de menuiserie quand il remplaça un prof blessé durant un an, puis par l’intermédiaire des Boily auxquels il avait vendu une de ses maisons, la maison octogonale de la rue Saint-Louis. Il faut dire ici que le sieur Antoine se construisait des maisons sur des terrains qu’il achetait puis revendait. Homme très honnête, il eut une grande famille. Lorsque je le sollicitai pour venir voir mon chalet, il proposa de revoir (et éventuellement refaire) tous les murs, durant le mois d’août 2005. Il ne voulait pas être payé, mais demandait simplement qu’on les nourrisse lui et son épouse sur l’heure de midi. J’ai pu ainsi apprécier les qualités de cet homme habitué à diriger des travaux comme un entrepreneur en construction. Vers 2010, ils se sont retirés dans un *home* pour personnes âgées à Saint-Pacôme. Rita nous a quittés en novembre 2013. De bien braves personnes.

Branche Claudine et Yvon

Il est le frère de Fanny, elle est donc la belle-sœur de ma belle-sœur. De bien gentilles personnes habitant Charleroi, que l’on rencontre souvent une fois quand on rentre, et qui servent de boîte aux lettres lorsque par le plus grand des hasards le téléphone et le courriel ne répondent pas chez José et Fanny.

Cornet Maggy et Philippe

Il était Liégeois et médecin à Kisantu et appréciait les bons films comiques, en particulier *Jour de fête* avec Jacques Tati.

Cottinet Hélène et Keloup

Je crois que le prénom de Monsieur est un métaplasme par l’union de deux prénoms dont on n’a gardé qu’une partie de chacun. Comme un motel est le métaplasme morphologique de moteur et hôtel, ainsi Keloup viendrait de Michael et Loup (ou Louis, il faudrait faire des recherches plus exhaustives à cet égard)... Mais peu importe son prénom puisque son nom à lui seul me suffit : c’est un prof de math ou de sciences du cégep de La Poc, avec lequel notamment nous fîmes deux balades en voilier, avec Pierre et Michel¹.

Hélène est une grande femme énergique qui présida aux destinées éphémères d’une coopérative de fruits et légumes et éleva de surcroît cinq enfants, dont le cher Sébastien, l’aîné, qui fit du théâtre avec moi. Des amis de longue date. Nous les avons invités au moins deux fois à nos réveillons.

D’Anjou Rita et Jacques

Lorsque nous sommes arrivés à La Pocatière, Jacques et son frère Gilles ainsi que leurs épouses vendaient revues et cigarettes dans le petit magasin L’Écho du disque, qui était certainement l’échoppe la plus achalandée de notre petite cité. À cette vénérable époque, leur magasin se trouvait côté nord de la 4^e Avenue, puis ils sont passés côté sud, un peu plus à l’est, et sont restés là une bonne vingtaine d’années, me semble-t-il. Puis on a su qu’ils avaient acheté le terrain qui fait face au collège au sud de la route 230. Et on vit le plus petit des deux frères, Gilles, faire construire des magasins, un cinéma (Le Scénario) et le grand magasin Home Hardware, tandis que Jacques trouvait un petit labeur de gardien de nuit et que son épouse Rita faisait le ménage et la cuisine au presbytère. Je n’ai jamais compris cette séparation dans les destinées des deux frères. Mais je veux essentiellement vous parler de Jacques et Rita pour vous dire que c’est un couple admirable, toujours bénévole et au service des autres, souriant et efficace. Elle, en particulier, est d’une douceur angélique et a un sourire perpétuel de madone. Elle fut d’une aide efficace lors des réunions préparatoires aux cérémonies et festivités pour le départ du curé Jacques Lajoie. À ce moment, quand elle voulait parler de son mari, elle précisait : « Mon Jacques » pour éviter qu’on le confonde avec le curé Jacques Lajoie.

Dallaire Mimi et Jean

Ce digne fils du maire et docteur Gérard, et frère de cheftaines guides et louveteaux, avait une très belle voix de ténor. Et comme ce pharmacien avait aussi beaucoup d’allant, il prit les rênes de la SALLP

qui mit sur pied tant de belles opérettes à La Pocatière. Un bon et efficace président. Son épouse était à cet égard une excellente secrétaire de la Société.

Delaender Wies et Gilbert

Des Flamands, mais vraiment agréables à connaître. Il était prof à Lemfu, adorait la bière et la manille, détestait le riz et la bonne *mwambe* (mais il donnait le change). Grand blagueur et très intelligent. Elle, très féminine, une chic personne. J’ai beaucoup parlé d’eux dans le chapitre 20 sur Lemfu.

Demers Nicole (Morin) et Yvon

Habitant sur la 9^e Avenue pas loin de chez nous, Yvon est le brave type par excellence. Époux d’une ancienne collègue de travail, Nicole, avec qui il viendra siéger au CPP. Ils ont deux filles et un garçon, Normand, un peu sauvage mais très gentil, tous de mes anciens élèves. Yvon m’aidera énormément lors des opérations crèches de Noël. Bref, l’homme simple et serviable, ancien surveillant à la poly, toujours disponible et d’agréable compagnie.

Demunter Annie et Paul

Le couple référence à Lemfu. En Afrique, le premier arrivé en un endroit ou dans une profession acquiert automatiquement le statut de couple responsable des suivants, une sorte de chef tacitement reconnu. Ils devaient être arrivés à Lemfu vers 1961. Lui aimait les gros « chars », des voitures américaines d’occasion que son papa garagiste en Belgique lui expédiait quasi chaque année. La revente ne posait aucun problème et cela lui faisait un petit pécule supplémentaire. Il aimait flasher, possédait une photocopieuse personnelle (gadget très rare à l’époque). Il était bon comédien et démonstratif.

Elle, nous l’avons très souvent comparée à Elizabeth Taylor; petite, rondelette, l’œil vif et ma foi, fort jolie personne. Elle était aussi un peu commère dans notre petite société, mais cela lui allait très bien. Ils avaient deux petits enfants et avaient le cœur sur la main.

Desrosiers, Michèle (Génois) et Patrice

Voici deux profs très complémentaires. Autant elle est grande, accorte et bien bâtie, autant il est plutôt petit. Elle enseigna le français en secondaire 4, il enseigna diverses matières aux élèves en difficulté. Ils sont tous les deux sympathiques.

Ducas, Thérèse (Gagnon) et Pierre

Un couple bien sympathique. Elle a enseigné longtemps le français à la polyvalente et avait du mérite car, étant remplaçante ou à temps partiel, son horaire était toujours complexe et, comme on dit au Québec, fait de broche à foin. Lui était prof à l’ITA, et il avait une passion pour les oiseaux passe-reaux qu’il observait, étudiait et photographiait dans son jardin. J’ai assisté à l’une de ses conférences bien intéressante. Nous nous sommes surtout liés aux réunions des retraités de l’AREQ. Ils sont les parents de trois jeunes et belles filles et d’un garçon, que j’ai eus comme étudiants. Pierre s’était spécialisé dans les programmes photos sur ordinateur et il savait composer des affiches ou des dépliants magnifiques, ainsi la feuille où il vantait les bienfaits de notre chalet qu’ils avaient loué en été pour héberger leur descendance pendant quinze jours. Pierre a hélas été terrassé par un maudit cancer.

¹ Voir chapitre 20

Dufour Denise (Brochu) et Clément

La première fois que j’ai rencontré Clément, c’était à propos du mouvement scout de La Pocatière. Ce gentil professeur de l’ITA était d’accord pour s’occuper des éclaireurs (de 11 à 16 ans), mais il ne connaissait vraiment pas le b.a.-ba du mouvement. Je le lui ai expliqué et nous avons ensemble coanimé un camp de dix jours à Saint-Bruno. Notre Franz faisait partie de ces éclaireurs. Puis Clément quittera le mouvement assez exigeant, mais on se reverra à l’occasion avec les Khalil dont ils étaient les amis. Denise de son côté fait partie du noyau central de notre club Pyramide. Elle aime beaucoup cela. Lorsque nous nous réunissons une ou deux fois l’an pour fêter avec les membres du club et les conjoints qui le désirent, Clément, Nicole et Rosaire Lévesque sont les trois seuls conjoints qui ont toujours fêté avec nous.

Fisch Virginia et Christian

Elle, une grande Américaine mère de cinq enfants, lui un grand médecin d’origine belge (grand en hauteur), un pédiatre. Sauf la taille, il ressemblait de figure à Jerry Lewis lorsque nous l’avons rencontré pour la première fois dans le jardin Gillet de Kisantu, alors qu’il promenait sa marmaille. On les a revus à Sherbrooke où il enseignait, et même une fois à La Pocatière alors qu’ils allaient à Gaspé. Il aimait rigoler en société – je l’entends encore crier « Botte fourrée! » lorsqu’il avait une botte et faisait un « coup fourré » au jeu des Mille Bornes. Il allait même jusqu’à utiliser un placebo pour voir comment réagirait le malade. Demandez à Raymond Maes, qui était furieux quand Christian Fisch avoua lui avoir fait une piqûre d’eau distillée dans un muscle au lieu du médicament attendu et espéré par le malade, pour voir si sa maladie n’était pas essentiellement psychologique!

Fortin Louise et Jean-Yves

Je fréquente Jean-Yves depuis que je suis à La Pocatière. Il était prof de français et assistant de la direction auprès des classes du professionnel. Il a été chef de meute aussi. Puis il devint avec les années notre directeur principal. Nous avons rencontré son épouse infirmière, puis sa famille. Ils ont fait partie des chœurs pour les opérettes. Plus tard Jean-Yves, après cinq ans d’étude, fut élevé à la fonction diaconale. Et il m’est arrivé souvent de le rencontrer à l’église ou au presbytère. Enfin, je n’oublierai pas que c’est à ce vieux compagnon que je dois d’être entré au CPP. Un beau couple.

Fossaert Danny et Michel

Un couple qui arriva à Lemfu, alors que nous venions d’y arriver, Nicole et moi. Jeunes mariés, bien sympathiques. Comme Michel est parfait bilingue et même trilingue, puisque né à Ostende, il avait servi de guide pour des touristes anglais. Elle, une grande et belle femme en pleine santé, était purement francophone. Et voilà pourquoi ils furent accueillis dans le cercle restreint des Wallons (Colpaert, Demunter et nous). Lorsque pour notre dernière année (1967-68), les hommes professeurs d’abord retenus en Belgique jusqu’à Noël purent repartir seuls au Congo, sans leurs épouses¹, Yves, Gilbert, Michel et Lammens et moi-même sommes arrivés à Lemfu en célibataires un peu déconfits. Mais rapidement les épouses purent rejoindre leurs maris.

Seules Nicole et Danny restèrent en Belgique, car Nicole était enceinte et nous devions de toute façon liquider nos affaires et quitter le Congo. Je ne me souviens plus exactement la raison invoquée par Danny. Peu importe, nous nous sommes retrouvés seuls, Michel Fossaert et moi-même, pendant les cinq ou six mois restants. Nous avons très fort « copiné », étions invités chez les autres couples pour dîner ou souper, puis une semaine lui m’invitait et l’autre semaine, c’est moi qui étais de corvée. Nous sommes allés deux ou trois fois à Matadi, notamment pour voir des courses de côte. C’était spécial, lui était un grand amateur de voitures et de courses. Il y avait une Jaguar type E et une Lotus, je pense! Une autre fois, avec sa voiture, nous sommes tombés en panne. Il avait coulé une bielle en pleine brousse, sur la route, mais isolé. J’ai pris un camion pour rentrer à Kisantu et prévenir Marquez notre garagiste... La troisième fois, c’était pour acheter nos gros enregistreurs AKAI, que nous avions commandés au coiffeur d’un gros bateau transatlantique (achetés hors taxes). Nous avons revu Michel et Danny, ainsi que Gilbert et Wies Delaender, une fois ou deux avec leur petite Julie, sur la côte belge, puis on a appris qu’ils étaient séparés¹...

Foster Germaine (Sénéchal) et Jean

Je connaissais Jean comme ancien prof du collège (prof de grec, je crois), puis comme directeur de la vénérable institution privée, notre rivale, avec laquelle Claude Gourdeau et moi eûmes même quelques démêlés à une époque de saine rivalité, entre autres pour le fait que le collège nous avait « volé » des élèves – la famille nombreuse des Allaire – en leur offrant gratuitement l’inscription.

Puis les années ont passé, nous prîmes nos retraites respectives et Jean et Germaine ont frappé à la porte du club Pyramide, où ils s’amusent comme des petits fous. Nous sommes devenus bons amis, grâces en soient rendues à notre passé littéraire et gréco-romain. Germaine est aussi la sœur d’un ancien directeur de l’école primaire et du bijoutier de La Poc, et aussi l’ex-belle-sœur d’un autre compagnon du même club Pyramide. Pour la taquiner, son mari dit parfois qu’elle mérite bien son prénom : gère et mène. C’est vrai qu’elle a un petit air de Madame et porte la culotte, en tout bien tout honneur. Parfois je me dis : « Que ferait Jean sans elle? »²

Gagnon, Madeleine (Sirois) et Gaston

J’ai d’abord longtemps connu Madeleine, en ignorant qu’elle était l’épouse du neveu d’André Gagnon (et aussi de Rita Lévesque). Nous sommes dans la musique avec ce couple. Madeleine est ce qu’on appelle en langage musical une « oreille absolue ». Elle est capable de reproduire une note exacte. Ce professeur de piano a fait les beaux jours de nos opérettes et de la SALLP, puisqu’elle a toujours donné beaucoup de son temps pour toutes les répétitions. Et, bien sûr, c’est elle qui tenait le clavier de notre petit orchestre lyrique sous la baguette de Jean Maurais. Elle a même quelquefois tenu le pupitre des orgues de la cathédrale. Avec les années, cette chère âme a de réelles difficultés visuelles, mais on ne voit bien qu’avec le cœur, aurait dit le cher Antoine. Gaston remplaça Jean Dallaire à la

¹ Voir chapitre 20 sur Lemfu

¹ Voir aussi chapitre 21

² Idem

présidence de la SALLP et, avec elle, ils mirent sur pied des concerts d’été dans les jardins de l’ITA ou des concerts sacrés à la cathédrale.

Gagnon, Manon (Brochu) et Luc

Elle, infirmière, a longtemps donné des cours aux étudiants infirmiers et nous a beaucoup aidés pour les opérettes. Lui, pharmacien et très bon ténor, tint beaucoup de rôles principaux, dont Pâris dans *La belle Hélène*. Il eut un gros problème au cœur, on l’opéra (après les opérettes!) et tout va bien. Ils ont longtemps tenu le gîte Au Diablo vert et eurent deux enfants (Nathalie et Frédéric) qui ont également joué dans plusieurs de mes pièces (SALLP).

Gaudreault Anne et Raymond

Lui a été un bon collègue au secondaire 5. Prof de chimie et elle prof de première année. Ils sont souvent venus au lac. Ce furent des amis québécois dès les premières années. On s’est invités souvent avec le couple de Gaston et Aline. Cette proximité a pour origine, sans doute, le fait que lorsqu’ils étaient célibataires, Gaston, Raymond et Christian Mendez ont vécu dans les deux mêmes habitations, dont une juste à côté de chez nous, chez une veuve et sa fille, vieille fille célibataire, les deux bien braves dames Boucher.

J’ai eu les deux filles et le garçon d’Anne et Raymond en classe. Vers 2011, nous avons pensé Nicole et moi aller faire un petit tour en Chine, comme les Toussaint venaient de le faire. Mais je désirais que nous y allions avec un autre couple et nous avons naturellement pensé à eux. Ils étaient bien d’accord, on a commencé les travaux d’approche, puis à leur retour les Toussaint nous ont invités à une soirée et un repas chinois. J’ai senti que ce n’était pas du tout la Chine sauvage et exotique, mais les grandes villes et la cuisine étrange qui nous attendaient, et là, je peux dire que les portes de la Cité interdite se sont refermées. Je n’ai plus eu envie de faire ce voyage. Je m’excusai auprès des Gaudreault, qui en furent un peu déçus mais ne m’en ont pas tenu rigueur.

Gauvreau Diane et Michel

Ils sont d’abord les parents de trois filles et un garçon qui furent de mes très bons élèves, sauf la dernière que je n’ai pas eu le plaisir d’avoir comme élève et pour laquelle je ne peux donc porter de jugement. Ensuite, il faut savoir que si Michel, prof au cégep, nous a fait goûter sa délicieuse bière de confection maison, Diane est essentiellement une artiste qui un jour me confectionna une admirable marionnette à main pour *La veuve noire* dans laquelle jouait sa seconde fille, Geneviève.

Geerkens Francine et Lambert

Dix mois de voisinage à Kisantu ont suffi à sceller une amitié qui perdure encore après plus de cinquante ans. Ils se sont mariés le même jour que nous. Ils se sont rencontrés à Kisantu lors de leurs premières années d’enseignement, elle chez les sœurs de Notre-Dame, lui au fameux collège Saint-Pierre. Il était Flamand, mais se débrouillait très bien en français et enseignait les matières de comptabilité. Elle était de Namur, et comme elle et Nicole étaient les deux seules dames wallonnes sur le Tanu, elles ont très vite sympathisé. C’est eux qui nous ont conduits à Matadi lorsque notre première

Volkswagen d’occasion arriva par bateau. On les a reçus une ou deux fois à La Pocatière lors de leurs passages, et nous avons été reçus deux fois chez eux à Genval en Belgique. On s’envoie encore des vœux à chaque nouvelle année.

Gérard, Madeleine et Pierre

Voici un gentil couple que nous n’avons guère connu très longtemps. Il enseignait au jardin Gillet de Kisantu et ils eurent des bébés à peu près à la même époque que nous. Pierre a dû arrêter son travail au Congo et ils rentrèrent en Belgique, parce qu’il était devenu quasi aveugle pour cause de cataracte, je pense. Je me souviens qu’il portait de très gros verres lorsqu’on les a connus. Des personnes bien braves, bien courageuses.

Gourdeau, Marie-Claire (Dutil) et Claude

Le grand Claude et sa femme Marie-Claire, qu’il appelle Marie. Elle était infirmière, une femme de caractère, lui excellent prof d’histoire (qui remplacera Yves Colpaert au secondaire 5). Il était plutôt placide. C’est un gaucher, très intéressé par la Deuxième Guerre à laquelle participa son père, qui en rapporta une baïonnette allemande. Il dit souvent : « Hé, r’garde donc ça », lorsqu’il est étonné. Claude est aussi un grand mélomane, il m’a toujours étonné en sachant mettre des titres ou des noms de compositeurs lorsqu’on entendait un morceau de musique classique. Ils sont les heureux parents de quatre bons élèves que nous avons vus passer : Bernard, grand copain de notre Yves, Jacinthe, Pascal et Geneviève. Trois d’entre eux ont fait du théâtre. Claude est un grand ami. Il a traversé une fameuse crise d’éthylisme qu’il a traînée comme un boulet au pied pendant des années et des années. Puis il s’en est enfin sorti. Cela lui a pris une bonne dose de courage et de volonté. Ils habitent maintenant près de Neuville. (SALLP)

Grand’Maison, Cécile et Réginald

C’est principalement ces dernières années, alors que nous sommes depuis belle lurette dans notre retraite, que le docteur Grand’Maison et moi-même avons un peu sympathisé. Il a écrit des ouvrages racontant la vie de l’ancien temps dans les environs de La Pocatière. Mais comme il ne jure que par le collège, il n’a pas daigné écrire un seul mot sur notre enseignement secondaire public, où il était pourtant content d’avoir pu inscrire sa dernière fille handicapée. On blague souvent ensemble, au sortir de la messe, autour d’un café pris à la « jasette ». Son épouse Cécile, qui fait partie de la chorale et dirige aussi un chœur de dames pour les messes de funérailles, a une voix magnifique qui me fait fort penser à la belle voix de ma maman. J’aurais voulu qu’elle participe à nos opérettes, elle en avait le talent, mais je crois que son dentiste de mari, qui fut mon premier dentiste, préférait qu’elle n’accepte pas. Et leurs voyages annuels au printemps furent une belle excuse. Peu importe.

Gravel, Gisèle et Marcel

C’est grâce aux opérettes que nous avons connu et apprécié à sa juste valeur cet autre couple qui habitait sur la 9^e Avenue, décidément fertile en personnalités artistico-lyriques. Lui était professeur à l’ITA. Il fit partie des chœurs et aida son épouse dans son immense travail en coulisse. En effet, Gisèle était la perle rare douée de deux talents infinis. Elle était capable de fouiner, chercher (en France, on

dirait chiner) pour sortir d’une arrière-boutique ou d’un fond de tiroir chez un antiquaire la paire de rideaux, les poissons en plastique ou la plume rouge qu’il lui fallait. Et en plus elle pouvait coudre, tresser, assembler, découper, coller des cartons, des ficelles, des tissus, des paniers, des lampes-tempêtes... Lorsque nos opérettes « opéraient », Gisèle avait placé une grande table comptoir dans les coulisses pour permettre à chacun des quarante ou cinquante personnages de venir se servir pour emporter sur scène son accessoire. Si on vous dit en plus qu’elle et son mari avaient toujours leur porte ouverte et étaient imperturbablement souriants, vous comprendrez que c’étaient deux perles en or que nous avions comme voisins. (SALLP)

Hauglustaine, Renée (Albert) et Jean-Marie

Jean-Marie, mon beauf, est certes le premier de la famille que j’ai connu, puisqu’il était assistant avec moi lorsque j’acceptai de faire partie du *staff* de camp de troupe à Farnière en août 1956, sous la direction de Paul Sacré, le jumeau. À cette époque il disait volontiers « alorsse », en prononçant bien le S, pour s’amuser. Puis j’ai appris qu’il était le frère de cette énigmatique jeune fille prénommée Nicole. J’ai continué à le rencontrer lors des réunions et sorties du clan. Et c’est à cette époque que ce jeune comptable s’est fiancé avec une certaine Renée qu’il avait rencontrée lors d’une activité pour les pauvres de la paroisse. Puis ils se sont mariés un jour d’hiver 1961. Et Nicole et moi les avons suivis un peu plus d’un an plus tard. Nous avons toujours eu des relations chaleureuses, quoique parfois un peu assombries par l’attitude de Renée qui ne se gênait pas à l’égard de ses beaux-parents pour leur dire ce qu’elle pensait. Et ce qu’elle pensait n’était pas toujours très tendre, mais au moins cela avait l’avantage d’être franc. Ils n’ont eu qu’un enfant, Benoît, qui avait un caractère certain et s’est bien assagi avec les années. Hélas, avec le temps Jean-Marie et Renée, qui aimaient faire des bénéfices sur le dos du fisc belge, allaient chercher leurs bouteilles d’alcool au Grand Duché où elles étaient beaucoup moins chères. Est-ce l’appât du gain ou le goût de l’alcool, ils se sont mis à picoler de plus en plus. Et sans tomber dans l’ivresse ou l’éthylisme exagéré, ils ont ruiné leur santé et nous ont quittés l’un après l’autre à trois mois d’intervalle en 2010. Nous aimions aller les voir et partager un bon repas fait par Jean-Marie dans leur petite maison de campagne à Bras, où ils finirent par habiter définitivement.

Hauglustaine, Fanny (Branche) et José

Mon petit beauf et ma petite bell’s. Lui aussi était au camp de Farnière en août 1956, il était petit scout, même pas encore CP. Mais il allait le devenir après le camp, puis il entrera au clan où il se retrouvera comme aspirant, puis il sera mon assistant... Tout évolue.

José aimait beaucoup les petits chanteurs de Vienne (et il avait raison, c’est sans doute la meilleure chorale de garçons au monde). La famille Hauglustaine hébergeait même souvent un petit chanteur lors de leur passage à Liège. José était partisan du Standard, les rouge et blanc (tout comme moi), alors que son frère était plutôt pour le Football Club Liégeois (les rouge et bleu) qui est aujourd’hui tombé dans les oubliettes. On a eu deux ou trois années bien remplies, lorsqu’il était dans la patrouille des aigles. CP, Seconds, CT et AT, nous nous réunissions plusieurs fois par mois, avec nos réunions, sorties, anniversaires et autres fêtes d’unité. On s’est bien connus, on est devenus copains, d’autant plus que je trouvais sa sœur très intéressante. Il a fait des études de langues germaniques, puis il a

rencontré Fanny. Je me souviens même d’un voyage Liège-Ostende et retour (500 km) que nous avons fait en stop durant la même journée pour aller voir la belle de ses rêves. T’en souvient-il, José? Et notamment au retour, à la sortie de Bruxelles, une petite VW s’arrête pour nous prendre. C’était deux demoiselles qui étaient bien bavardes et bien sympa...

Mais fichtre! Oublions ces filles et trêve de bavardage inutile. Parlons un peu plus de ma bell’s. Elle adore quand je l’appelle ainsi. C’est une Carolorégienne très dégourdie. Elle est mère poule pour ses deux enfants, Didier et Ariane, et je pourrais facilement dire pour son petit mari aussi. C’est elle qui tient le manche à balai, le volant, le gouvernail. Elle est très extravertie et aime raconter sa vie au téléphone avec sa petite belle-sœur canadienne. On les aime beaucoup tous les deux.

Hock, Guilou (Doutrepont) et Marcel (dit Kik ou Quik)

Mon grand cousin Marcel (on a toujours dit Kik ou Quick) dont j’ai déjà beaucoup parlé¹. C’est lui, le débrouillard, l’homme au doigt coupé, l’agent d’assurance chez Assubel. Il s’est déniché une petite femme très jolie et délurée, pas plus grande que Nicole et probablement plus mince. J’ai été invité avec Gilberte à faire partie de la suite, lors de leur mariage, quel honneur! Ils nous ont reçus une fois ou l’autre comme des rois, et nous ont notamment fait visiter Durbuy, la plus petite ville de Belgique. Je dirais Durbuy la coquette, très touristique. Ils ont eu un fils unique, Alain, et sont venus une fois au Québec, lors de notre premier été au chalet. En 79, qu’il faisait chaud! Hélas Guilou, qui était je pense de santé fragile, est morte vers les années 1990.

Hock, Mi et Robert

Je les place exceptionnellement ici car, quoique mon oncle et ma tante, ils ont fréquenté maman et papa durant toutes les années 55 à 70. Et cela parce qu’ils habitaient Liège, contrairement à mes autres oncles et tantes qui ont presque tous émigré vers Bruxelles avec les années. Je conserve un excellent souvenir de nos vacances de Pâques 1955, à Christian et à moi, lorsque nous avons été reçus dans la plantation de café qu’il gérait pour mon oncle Jacques Bougnet – une seconde plantation différente de la Bima, il s’agissait de Kinsosa². Il y avait là leur fille, ma cousine – si l’on veut – Nicole Renier, jolie brunette avec laquelle Christian et moi nous avons écouté Bécaud (*C’était mon copain, Mé qué Mé qué*) et Mouloudji (*La complainte des infidèles* et *Les petits pavés*). Doux souvenirs et chers trésors!

Houle, Monique (Blanchet) et Jean-Guy

Ce dernier était un collègue de travail depuis les débuts, surtout en français. Il avait commencé sa carrière auprès des sourds à l’Institut de Charlesbourg. Garçon très sympathique et très calme, même placide, il nous surprit tous lorsque nous avons appris qu’il avait pris sa retraite, très jeune encore, vers 52 ans... pour faire du camionnage à travers le Canada et les États-Unis! Son épouse Monique, petite et jolie, était prof de géo et resta un bon moment encore à la poly après le départ de son époux.

¹ Voir notamment le chapitre 3 et les annexes du troisième tome

² Voir chapitre 17

Housen, Yvette (Bellefroid) et Willy

Ils signaient toujours Willyvette. Elle était la sœur de Christian Bellefroid, venue du Congo vers 1956, et lui ancien Akéla (chef de meute) à la cinquième, devenu commissaire au louvetisme. Il était pâtissier, et quel chic type! Nous sommes allés assister à leur mariage à Spa, à 30 kilomètres, dans la Coccinelle (VW) de Marcel Kempgens qui roulait comme un forcené, car nous avions du retard! J’ai appris vers 2010 qu’Yvette était décédée. Mais lorsque nous sommes partis en Afrique en 1963, Nicole et moi, nous les avons vraiment perdus de vue. Il était un très grand ami de l’abbé Yvon Mors.

Hudon, Gisèle (Laplante) et Berthin

Gisèle est la sœur très douce et très calme de Benoît Laplante, ex-vicaire, ex-aumônier. Elle a été la maîtresse de Pierre en maternelle, et elle l’aimait son Pierrot! Berthin fut de bon conseil lorsque nous projetâmes d’aller en train jusqu’à Vancouver et Victoria pour voir son beau-frère et visiter les lieux. On les rencontre occasionnellement, notamment pour célébrer le 50^e du sacerdoce de Benoît. Leur fille est très courageuse et élève admirablement ses deux petites filles handicapées.

Journault, Georgette (Bernier) et Jean-Guy

Ce sont les parents de cette chère Isabelle, cette gentille et douce et jolie étudiante qui fut ma blonde Vénus dans *Corps atout*. Mais je ne suis pas ici pour vous parler de leur fille. Georgette et son mari, un soir au centre commercial, se sont arrêtés devant le petit kiosque où je faisais de la publicité pour le club Pyramide. Ils étaient curieux et intéressés. Ils sont entrés au club dès la deuxième année en 2002 et depuis lors, ça fait quinze ans, ils sont bien présents parmi nous tous les jeudis soir. Georgette est des plus actives et aime préparer certaines énigmes avec Jacqueline. Elle est de bon conseil, très active et très bonne joueuse. Jean-Guy est un homme calme, cultivé, très ouvert, souriant. (Pyramide)

Kempgens, Monique (Porignon) et Marcel

Mon grand chef du clan du Piolet et son épouse pharmacienne. C’est la passion de Marcel pour l’escalade qui explique le nom de notre clan à la cinquième Outremeuse. C’était un grand garçon assez athlétique, jovial et responsable. Il est tombé amoureux de la sœur d’André et Jean-Claude Porignon, deux autres scouts. Mais il semble que la famille d’icelle n’ait pas été tout à fait d’accord, puisqu’un beau jour il l’enleva et la cacha quelque part, avec la bénédiction d’Yvon Mors, notre aumônier. Heureusement cette sombre aventure ne se prolongea pas indûment, et rapidement nos deux tourtereaux convolèrent en de justes noces¹. Mais ici, les tourtereaux n’eurent pas de postérité, du moins à ce moment-là. Ils nous ont invités lorsque Nicole et moi étions fiancés, puis on s’est perdus de vue à partir de 63.

Khalil, Marie (Saïda) et Dib

Le grand frère de Léon avait épousé la grande sœur de Georgette (voir plus haut). Eh oui! Deux frères qui épousent deux sœurs, mais à quelques années d’intervalle. Cela arrive. Puis en plus Léon et Georgette ont fait venir leurs frère et sœur au Canada. Et c’est à Montréal et à La Pocatière, puis même en Égypte que nous avons côtoyé ce couple de vieux amis bien sympathiques. Ils ont eu deux fils et une fille.

Kimpe, Marie-Claire et Lucien

Ancien étudiant de Bukavu que je ne connaissais pas, car il a cinq ou six ans de moins que moi. Nous nous sommes écrit à partir du site Makala et nous nous sommes rencontrés une première fois à Montréal, puis ils sont passés une fois à La Poc, allant en Gaspésie. Occasion d’échanger des bons souvenirs, on s’envoie un courriel à l’occasion.

Laboissonnière Monique (Lévesque) et Denis

Un couple de profs, elle blonde et mince en anglais, lui en math, bouclé noir et barbu. Il aimait faire la cuisine. Ils ont eu deux enfants que j’ai eus comme étudiants. Leur fille Danny vient de décéder, abattue par le cancer à même pas 45 ans, et leur fils Michael est comptable derrière chez nous.

Lachance, Claudette (Lallemand) et Pierre

Pierre fit partie de la bande des douze, lorsque nous étions au secondaire 5 dans notre tour d’ivoire à l’ITA. Il enseignait les matières commerciales aux futures secrétaires. Claudette fut d’abord bibliothécaire au couvent, puis agréée pour la poly. Elle a bien géré le tournant technologique avec les ordinateurs. Elle me fit un beau cadeau : toutes mes pièces reliées en trois volumes. Ils se sont mariés en cours de route. Pierre a dû subir de grosses interventions chirurgicales au cerveau. À l’occasion, je le rencontre encore en ville.

Langevin, Marie-Laure (Léveillé) et Daniel

Il était prof de français au collège. Ils ont, je pense, fait équipe dans le club de bridge de La Poc, alors que je formais une paire avec Léon Khalil. Il fait souvent la lecture à la cathédrale, alors qu’elle est de la chorale. Elle a fait partie des chœurs de toutes nos opérettes et j’ai demandé à Daniel de tenir un petit rôle parlant dans *La Belle Hélène*. Je ne sais si c’est un grand couple, mais c’est un couple de grands. (SALLP)

Langlois Raymonde (Lévesque) et Michel

Lui fut un de mes tout premiers étudiants en 1968-69, et depuis quelques années il vient s’asseoir le dimanche à la cathédrale, juste deux sièges plus loin que le mien. Il a épousé Raymonde, coiffeuse de son métier, qui joua les premiers rôles dans les cinq opérettes et fait encore partie de la chorale de La Pocatière. J’ai aussi un souvenir très clair d’un rôle principal qu’elle interpréta pour une comédie du club Lions. Enfin Raymonde a fait publier un petit livre écrit avec le cœur, relatant diverses anecdotes du Petit Rang de Kamouraska.

Leblanc, Madeleine (Bélanger) et Louis

Madeleine fut d’abord prof au public, puis elle alla au collège. J’ai bien connu son frère puis sa fille comme étudiants. Son mari Louis a quasi toujours fait partie de la chorale (SALLP) et il fut de toutes les opérettes. Ils habitent une grosse maison de pierres sur la route vers Saint-Roch, il exploite une ferme. Elle est fort occupée par la vie religieuse dans notre paroisse et on l’entend encore à la radio tous les dimanches matin.

¹ Selon la formule juridique du droit romain concernant la paternité : Pater is est quem iustæ nuptiæ demonstrant.

Lebrun, Madame et Monsieur

Ai-je jamais connu leurs prénoms? Couple très gentil, sans enfant, ils travaillaient aux HCB¹ et m’ont accueilli chez eux à Bomané (à une trentaine de kilomètres de Basoko) pendant une semaine dans leur maison très propre au ciment rouge vif reluisant, pour me rendre des forces après ma malaria. Ils étaient très gentils et m’avaient adopté comme leur enfant. C’est là que j’ai apprécié les demi-pamplemousses le matin. J’ai appris, grâce à Monsieur et son établi, à travailler l’ivoire².

Leclerc, Josiane (Lavoie) et Mozart

Deux de mes anciens élèves qui ont acheté (puis déjà revendu) la maison de monsieur et madame Mercier, sur la 8^e Avenue. Il est l’avant-dernier de la célèbre famille de la boulangerie de La Pocatière. Elle fut une de mes meilleures élèves, au même rare prénom que ma maman. Je la revois parfois lorsqu’elle travaille à la Poste.

Lecloux, Marie-Rose (Bouille) et André

Marie-Rose était l’aînée de la famille Bouille, nos presque voisins à Outremeuse. Après elle venaient Jean-Bernard, ami et ancien assistant, et Michèle qui épousera un de mes anciens scouts, Alain Ramquet, parrain de Dominique Bonsang. Mon frère Christian a mieux connu les jeunes. J’ai plus connu Marie-Rose et Jean-Bernard. Elle était jolie et avait mon âge. C’est elle qui suivait la messe tous les matins à Saint-Nicolas, alors que je servais la messe en 55-56. Elle épousera André Lecloux, un copain de Jean-Bernard, un jeune ingénieur à l’abondante tignasse argentée, avec lequel je serai dans les jardins de Laeken reçu par le roi et la reine. André était arrivé en dernière année ingénieur avec grande distinction. Et c’est Nicole qui tapa sa thèse. Marie-Rose était une très jolie et souriante voisine, mince et stylée. Elle était légèrement ambitieuse et aimait se distinguer. Ils se marièrent peu de temps après nous. On s’est écrit durant plusieurs années au Nouvel An, puis avec le temps, la correspondance s’estompa...

Lesage, Pauline (Champoux) et René

Voici un couple bien important dans notre vie, et surtout dans le vécu de notre Nathalie. Je vous en ai parlé abondamment dans le chapitre consacré à nos enfants, car il faut savoir qu’elle était professeur de deuxième année au Centre de l’ouïe et de la parole à Sillery, lorsque Nathalie y arriva pour commencer à être traitée pour sa surdité. Pauline était tombée en amour avec notre petite Nathalie (encore en maternelle), et demanda avec son mari de pouvoir être famille d’accueil pour héberger Nathalie. René, son mari, était prof de grammaire à l’université Laval et fils de l’ancien premier ministre Jean Lesage. Du beau monde comme on dit. Nous sommes évidemment devenus amis, et ils ont même acheté un petit chalet au lac Trois-Saumons après qu’ils nous y eussent fait une visite. Plus tard, elle sera la grande amie de Pauline Marois, future première ministre, et elle accédera au poste de Protectrice du citoyen du Québec. Des gens très respectables et très chaleureux. Je parle beaucoup plus d’eux et de leurs deux enfants au chapitre 21 et au chapitre 22 sur nos enfants, grâce à Nathalie, évidemment.

Létourneau, Francine et Jacques

Deux collègues, tous deux professeurs d’arts plastiques. C’est eux qui rachèteront la maison des Colpaert après leur séparation. Ils ont eu une fille, Isa, qui joua avec moi dans *L’Avaro* et succéda à ses parents, et dans leur travail et dans leur maison... Jacques et Francine sont très présents aux petites réunions que nous avons avec l’AREQ depuis que nous sommes à la retraite. Il s’occupe beaucoup de cerfs-volants qu’il peint et elle crée des bijoux fantaisie. Simples, sympathiques et souriants, voilà trois adjectifs en S qui leur conviennent bien.

Lévesque Alberte et Ulrich

Elle, prof dynamique de troisième année. C’est à elle qu’on confia notre Nathalie lorsqu’elle revint de Québec. Lui, prof d’histoire au cégep, est un grand philatéliste très calme. Il me racheta ma collection de timbres dont j’ai dû me défaire, car je n’y voyais plus assez bien. Nous avons retrouvé Alberte, toujours aussi *peppée* aux réunions de l’AREQ. C’est elle qui me poussa à écrire le sketch sur le mouchoir perdu en sept tableaux pour la Saint-Valentin 2011.

Lévesque, Aline et Gaston

Lui était collègue de travail, prof de math en secondaire 5 avec Jean-Marie Paradis. Il fut aussi le colocataire de Christian Mendez après le départ de Jeannette. On s’est assez bien fréquentés à cette époque. On peut même dire que Raymond Gaudreault était le troisième mousquetaire célibataire, en ces temps lointains et bénis. Nous avons été invités, Nicole et moi, au mariage de Gaston et d’Aline. Ce fut un beau repas de noces à l’hôtel Saint-Louis, à Rivière-du-Loup. Quel gueuleton!

Aline a travaillé à l’hôpital. En 1981, Gaston a joué avec plusieurs profs dans la pièce *Bienvenue à bord*, puis peu après il quittait la polyvalente à cause d’un surplus de personnel et alla enseigner à L’Islet. Lors des soirées sociales, demandez donc à Gaston de sortir son accordéon! On ne s’est jamais perdus de vue, et en novembre 2013 Gaston a encore réalisé la carte souvenir de notre cinquantième anniversaire de mariage, car il est très fort en informatique. Aline est une femme au franc-parler et au cœur généreux. Elle dit toujours ce qu’elle pense et elle pense toujours ce qu’elle dit. Lui aime rire et prend la vie du bon côté. Des amis simples et chaleureux.

Levesque, Hélène (Desjardins) et Gilles

Voici un couple qui s’est taillé une place honorable parmi nos amis, mais assez récemment. En effet, je suis arrivé au CPP au moment où Gilles le quittait, et j’y fus président comme lui. Hélène, son épouse et artiste peintre, devint membre du club Pyramide, puis je retrouvai Gilles au CDEF. Hélène, qui s’occupait aussi de la semaine des arts, me demanda trois ou quatre fois d’animer la journée culturelle. Ils ont une belle propriété avec verger et ruches juste au-dessus de la colline occupée par les Toussaint, les Tirman et les Gauvreault... Du bon miel et de bonnes pommes. Hélène s’occupe beaucoup des peintres régionaux et joue aussi de l’accordéon. J’ai aussi eu l’occasion de connaître la fille d’Hélène, prof et excellente soprano, au comité de la famille. Ce sont deux époux séparés chacun

¹ Huileries du Congo belge
² Voir chapitre 10 Basoko

de son côté, qui semblent bien heureux de s’être rencontrés. C’est un bel exemple d’une famille reconstituée qui a bien réussi sa reconstitution¹! (CPP, CDEF, Pyramide)

Lévesque, Rita (Gagnon) et Rosaire

Rita est l’une des nombreuses sœurs d’André Gagnon, le célèbre musicien originaire de Saint-Pacôme. Je l’ai rencontrée au club de Scrabble de La Pocatière ainsi qu’à Pyramide pendant plusieurs années. Rosaire, lui, a d’abord été le registraire du cégep². Peut-être a-t-il choisi ce travail pour faire la rime avec son prénom, peu commun également. Et tant qu’à progresser dans le vocabulaire étrange et non délétère, ajoutons qu’il était à la cathédrale le *Kapellmeister*, pour terminer sur cette rime en l’air. Maître de chapelle de la cathédrale, oui, pendant presque cinquante ans, et échevin à la ville de La Pocatière d’où il vint me chercher un jour pour être membre fondateur et président du comité de la famille. Rosaire, ce vieux camarade, a aussi été président du conseil d’administration de l’école de musique, et en tant que tel il vint un autre jour me chercher pour animer une vente aux enchères destinée à remplir les coffres de cette école. Il fut aussi dans un temps plus lointain président du comité des parents de la poly, car Rita et lui étaient les parents de deux garçons étudiant chez nous, et le plus jeune – mais le plus grand – a aussi été le CP de notre Franz.

Tous deux ont aussi chanté dans nos opérettes, elle comme choriste et lui comme basse soliste. Sa voix était un peu éraillée, mais son jeu était excellent. Comme quoi dans une petite ville tout le monde connaît tout le monde, et chacun s’occupe de beaucoup de choses sinon de tout. Et ainsi les vaches sont encore mieux gardées que ce que prétend le dicton populaire³. (SALLP, Famille, Pyramide)

L’Italien, Madame et Paul

Nos anciens voisins au lac, côté est. C’est eux qui ont acheté le chalet des Saint-Hilaire. Elle est blonde, artiste et nageuse, lui golfeur, très jovial, ancien chef de la police à Québec. Il passait souvent la « frontière » une bière à la main pour venir piquer une jasette – l’exact équivalent québécois de tailler une bavette. Ils quitteront le lac vers 2008.

Lizotte, Sylvie (Saint-Pierre) et Mario

Deux de mes anciens étudiants très sympathiques. Lui en 72-73 eut deux petits rôles au théâtre. Elle fut une excellente Antigone en 1973. Ensemble, ils ont géré une librairie, La Jongleuse. Nicole y a acheté notamment le gros bouquin *L’Apocalypse*, pour mes 40 ans. Puis ils sont partis sur Montréal et en 1995, j’ai eu Catherine Lizotte, leur fille, en secondaire 4. Elle ressemblait à sa mère comme deux gouttes d’eau et m’a toujours appelé Prof!

Lord, Jacquelyne et Gérard

Deux ex-profs d’anglais au collège. J’ai cru longtemps que lui était d’origine anglophone, comme elle qui vient de l’Île-du-Prince-Édouard, à cause de son nom et de son flegme. En effet si elle est très active,

extravertie et quasi logorrhéique, lui est tout ce qu’il y a de calme, de silencieux, mais aussi d’efficace sur terre. Eh bien non! Il est francophone, né au Québec. On les rencontre tous les dimanches après la messe à la jasette qu’ils animent et gèrent avec à-propos. Elle s’occupe aussi de la Société Saint-Vincent-de-Paul qui vient en aide au nécessiteux, et elle et moi on s’est retrouvés dans le CDEF.

Maes, Claudine et Raymond

Ils furent le premier couple d’enseignants envoyés à Kisantu après l’Indépendance par le père Dury, jésuite de Saint-Michel à Bruxelles. Et à ce titre, ils étaient un peu comme les parrains, les grand frère et grande sœur des autres couples qui les suivirent, même s’ils n’étaient pas nécessairement plus âgés. Ils possédaient un chien boxer, très familier. Et Raymond qui était un peu clown aimait l’imiter lorsque ce cabot se renfrognait.

Malenfant, Madame et Roger

Nos voisins d’en face sur la 9^e Avenue. Ils ont fait construire vers 1976-1980. Ce sont de gentils voisins, parents de deux filles et un gars que nous avons eus à la poly. Il était gérant de garage, entretient très bien sa maison et sa parcelle (on le voit souvent à l’ouvrage depuis notre fenêtre). Il aime la chasse, elle est une adepte du golf.

Marbaise Sylviane et Jeannot

Mon tout premier copain et son épouse, que je n’avais jamais rencontrée et que j’ai appris à connaître et apprécier à partir de septembre 2014, lorsque par hasard nous avons sonné à leur porte. Ils étaient là. On s’est embrassés et depuis lors, grâce à internet, on ne quitte plus ses vieux amis. Il n’est jamais trop tard pour bien faire. Les courriels et les photos échangées permettent de retisser les toiles de deux vies de couples que les circonstances avaient éloignés l’un de l’autre. Nous sommes, lui et moi, très heureux de ces retrouvailles mémorables. Avec l’âge, Jeannot ressemble de plus en plus à son père.

Martel, Marguerite et Jacques

Étrange effet de l’alphabet, après nos voisins d’en face de La Pocatière et mon voisin de Herve, voici nos voisins d’à côté au lac. Mais, effet aussi bizarre : ce sont nos voisins côté ouest au lac, comme si les quatre couples précédents sur cette liste – Lord, Maes, Malenfant, Marbaise – représentaient notre chalet qui sépare alphabétiquement les Martel à l’ouest, et les L’Italien à l’est. Eux étaient déjà là avant nous et nous avons appris que notre terrain, lorsqu’il fut vendu à l’abbé qui nous le céda, fut détaché du lot des Martel. En fait c’est madame Martel, Marguerite, qui je crois hérita de ce terrain. Ce sont des personnes accortes, serviables et de très grande qualité morale et sociale. Des personnes discrètes très travailleuses. Elle a de très beaux parterres floraux et lui coupe son bois pendant tout l’été. Ils travaillent comme des fourmis efficaces et silencieuses (sauf quand sa scie fonctionne). Excellents voisins! Merci, mon Dieu de nous avoir donné d’occuper la parcelle voisine de la leur car avec eux les troubles de voisinage, c’est de la fiction.

¹ Voir chapitre 21

² Oui, je sais, c’est un titre un peu étrange signifiant qu’il s’occupe des registres, et aussi des horaires, je suppose.

³ J’ai dit ça pour terminer sur la célèbre rime.

Mercier, Madame et Roland

Ce sont les parents de Gilles, et de ses frères et sœur. Monsieur a été d’une aide efficace comme membre, puis président des amis des scouts, lorsque j’étais encore animateur dans les années 70. Puis on s’est un peu perdus de vue, mais lorsqu’ils ont intégré la villa Saint-Jean où Nicole travaillait, on a renoué. À l’occasion j’allais le chercher le dimanche matin pour venir assister à la messe à la cathédrale. Il aimait beaucoup cela. Je le revois encore en hiver avec sa canne armée d’éperons pour la glace. Ils nous ont invités à la célébration de leurs soixante ans de mariage, puis ils ont encore changé de maison de repos. Elle s’est éteinte et il a sagement rejoint son épouse quelques mois plus tard. Il aimait rire et évoquer les souvenirs de leur jeunesse. Sa future femme était plus âgée que lui et venait garder ses petits frères...

Moens, Madame et Charles

Charles – nous disions monsieur Moens – était torréfacteur et marchand des bons cafés Michotte sur la rue Entre-deux-Ponts à Outremeuse, vraiment tout près de chez nous. Ce grand homme mince, au léger sourire barré d’une fine moustache à la Errol Flynn, nous recevait très volontiers dans sa petite échoppe qui sentait si bon et nous offrait une petite tasse d’expresso. Combien de fois nous sommes-nous arrêtés là, avec Jean-Bernard Bouille ou mon frère ou un autre? Il était membre du conseil d’administration de la République libre d’Outremeuse et à ce titre sollicita notre aide, la participation des scouts et guides pour monter le grand spectacle *Noël dans la Cité*, avec une énorme crèche montée sur échafaudage au boulevard Saucy¹. Il habitait Fayembois, un peu plus loin que Bois-de-Breux. Sa gentille petite femme et lui avaient deux ou trois garçons de dix, douze ans. Pour moi qui fréquentais déjà Nicole, je trouvais qu’ils formaient vraiment un couple modèle et heureux. Leurs garçons leur laissaient tous les soirs des petits billets gentils sur l’oreiller. Et Charles m’avait dit : « S’il y en a un qui deviendra prêtre, ce sera sans doute le deuxième, Philippe. » Je ne sais ce qu’il est advenu d’eux après que nous soyons partis au Congo. Il confiait très facilement les clés de sa grosse voiture américaine, mais je n’avais pas de permis! Il avait le cœur sur la main. C’est lui qui nous obtint à Milou Sacré, Christian et moi le titre de citoyens d’honneur de la République libre d’Outremeuse, jumelée à la République libre de Montmartre à Paris. Je me souviens également de la dégustation de bouquettes place Théodore Gobert, pour inaugurer la quinzaine des réjouissances de *Noël dans la Cité*, avec les autorités civiles et religieuses. Il y avait l’acteur qui joua Tintin, et la bouquette cachée avec des mètres et des mètres de fil à l’intérieur de la pâte². Au printemps de 1961 nous sommes tous allés chez eux, tous les garçons et les filles qui avaient participé au Noël des santons, et chacune de ces trente ou quarante jeunes personnes leur a donné un petit santon différent en terre cuite colorée, que j’étais allé acheter, pour constituer une magnifique crèche! Un beau cadeau pour un très beau couple, en vérité. Il me semble que Christian m’a dit un jour que monsieur Moens était décédé...

¹ Voir chapitre 21

² Impossible à manger, une bonne joke!

Pageau, Madame et Ernest

Encore un effet étrange de l’ordre alphabétique¹, nous retombons sur nos premiers voisins d’en face, à La Pocatière cette fois. Ils nous ont accueillis lors de notre arrivée, sont venus nous saluer et nous offrir leur aide en cas de besoin. Quel accueil! Ils avaient à peu près l’âge de nos parents et se sentaient un peu comme responsables de nous. On les invita aussi, mais jamais ils ne nous ont fait entrer dans leur demeure, sauf une fois où Monsieur m’a appelé pour l’aider à placer un appareil de conditionnement d’air dans le cadre d’une fenêtre. Ils avaient trois enfants. On a un peu connu la plus jeune, étudiante au collège puis au cégep (les parents s’inquiétaient alors de ce qu’on appelle la drogue), et notamment un garçon barbu qui jouait de la batterie. Lorsque Madame nous a quittés vers 1985, Monsieur n’a pas fait long feu après elle. Nous les avons reçus une fois au chalet et monsieur, Pageau lorsqu’il entra dans l’eau pour se tremper, n’avait pas oublié de prendre avec lui son savon. Autres temps, autres mœurs.

Paradis, Jeanine et Jean-Marie

Jean-Marie – JM – avait de la voix et quelques gestes brusques. Il était prof et chef de groupe en math. Nous avons eu une carrière assez parallèle, lui comme chef de groupe en math et moi en français. C’était le seul prof de math qui avait une excellente orthographe. Un jour à l’ITTA, il y eut une petite altercation entre le grand Claude Gourdeau et lui (pour rire), mais Claude tomba sur sa jambe et JM eut la patte cassée. Il vint pendant des mois au travail avec béquilles et coussinet pour y déposer sa précieuse gambette. Il savait crier : « Jeanine! » Ça, c’est ce que Guy Langelier, son voisin, nous disait entendre à la maison. À la poly, il paraît que dans les couloirs, on n’entendait que deux profs : Jean-Marie d’un côté et moi de l’autre. Pendant sa retraite, Jean-Marie qui était diabétique dut se faire couper une jambe infectée pour éviter la gangrène, puis ses yeux l’ont quitté quasi complètement. Pour un homme expansif comme lui, qui aimait les motos et motoneiges, ce dut être très dur à accepter. Heureusement que sa Jeanine est infirmière et représente pour lui comme un bouquet de calme et de douceur.

Paré, Denise et Martin

Longtemps ce seront les cuisiniers de la polyvalente, ce sont des personnes d’agréable compagnie. Efficaces, discrets et de bon goût.

Pelletier, Jeanne (Chartier) et Benoît

Il travaillait à la ferme fédérale, je pense, elle a été longtemps notre organiste à la cathédrale. Il est assez bien plus âgé qu’elle, et ils sont les parents notamment d’une fille qui fut longtemps la copine de Nathalie à l’école primaire. Ce sont des personnes très sociables et je me souviens d’une époque lointaine où ils préparaient et organisaient avec d’autres, dans l’ancien centre culturel, des soirées consacrées à la chanson et aux fleurs. Et je le revois encore lui, sur scène, expliquant « Je me méfie de ma femme quand elle dit qu’elle m’aime, parce que quand on se promène dans les champs et qu’elle dit qu’elle aime les fleurs, elle leur coupe la queue, alors moi, j’ai un peu peur ».

¹ J’ai l’impression de lire Astérix et Obélix avec Ordralphabétix!

Pelletier, Madame et Paul

Décidément Ordralphabétix se joue de moi, car le troisième couple suivant après les Pageau sur cette liste « alphabétique », ce sont les personnes qui ont acheté leur maison. Donc les voisins d’en face numéro 2. Monsieur Pelletier est l’homme sur qui on peut toujours compter. Homme à tout faire de ses deux mains (il a d’ailleurs participé à l’équipe qui a construit notre maison un peu après 1950), on peut l’appeler à tout moment pour changer une serrure ou surveiller la maison pendant notre absence. Grand homme bâti comme une armoire à glace, il va, il vient, il entretient, il nettoie... et parfois se casse le cou en tombant d’une échelle, à son âge!¹ Il est toujours occupé et très gentil. Son épouse, ayant quelques rondeurs en trop et quelques problèmes de santé, de fatigue aux jambes... a dû être placée dans une maison de repos où Paul va la voir tous les jours. Paul Pelletier? Un homme infatigable au moral plus lumineux que le plus beau des soleils!

Perrad, Gertrude et Jacques

Jacques est le frère de Myriam, qui a bien connu comme nous un certain Paul Waegemans (Polo), lui à Louvain et nous à Lemfu. Alors, par un étrange concours de circonstances dont je vous ai entretenus au chapitre 21, il nous arrivait avec Jacques, depuis 1975 à peu près, quand on les revoyait, lui et sa douce femme Gertrude lors des fêtes de fin d’année, d’introduire le nom de Paulo Waegemans dans la conversation pour permettre à l’autre de faire l’étonné et de demander : « Tiens, tu as connu Waegemans, toi? » Et on rigolait. Cela fait plus de vingt-cinq ans que cela dure et on n’en manquait jamais une².

Gertrude est douce, pondérée, très sympathique et elle parle bas. Tout le contraire de son pêcheur et mycologue de mari qui est très démonstratif et aime rire. Il a d’ailleurs le rire bruyant. Elle a toujours été prof d’anglais, lui de prof de gym est devenu kinésithérapeute. Maintenant qu’ils se sont acheté un appartement en Floride, essentiellement pour la grosse pêche, on ne les voit plus à la Saint-Sylvestre.

Picard, Marie-Josée (Lettre) et Patrick

Deux jeunes bien sympathiques qui font partie du club Pyramide. C’est rare pour des jeunes comme eux et ils en sont d’autant plus méritants. Ce sont deux intellectuels, curieux de tout, ouverts à tout et foncièrement optimistes, je pense. Ils sont enthousiastes et j’ai appris dernièrement qu’il était de race indienne³. Ils vont d’ailleurs se marier selon les traditions ancestrales en été prochain, dans une réserve près de Québec. Et voilà, en relisant une dernière fois ce passage, je vous confirme que ce fut un beau mariage auquel nous fûmes invités, dans un décor magnifique et avec une belle assistance. (Pyramide)

Pirnay, Jacqueline (Bougnnet) et Roger

Jacqueline est un soleil tout blond, qui pour moi fait revivre différents décors empreints de joie : la Bima, nos balades en grosse américaine dans l’Uélé, toute sa famille à Bukavu, les bals de notre

jeunesse à Outremeuse, le mariage de sa nièce et filleule Lætitia et leur visite au Québec, les bonnes *mwambes* à Genval... Puis on s’est revus en famille, chez eux à Bruxelles, chez tante Madeleine ou avenue Charles Woest, chez nous à Liège... et au Québec. Roger est le pince-sans-rire qui a travaillé à la TV belge. Jacqueline est devenue acupunctrice et fière de l’être¹...

Piron, Monique (Lejeune) et Adolphe

J’aimais beaucoup ma grande cousine Monique, qui est venue quelquefois aider maman lorsque nous habitons Herve, durant la guerre. C’était un peu comme une deuxième maman. Elle fut la première des cousins et cousines Hock à se marier, avec un cuistot, Adolphe qui travaillait pour le Grand Bazar, puis pour Sabena, puis à son compte. Ils ont vécu en Catalogne et en furent très heureux. Ils sont venus nous visiter deux fois au Québec. On est toujours restés très proches. Ils nous ont reçus lorsqu’ils habitèrent Oupeye, puis comme ils n’avaient pas internet, on eut des nouvelles par Josiane. C’est elle qui m’a appris récemment le décès de Monique, et de Paul, son frère aîné, un mois plus tard. Pauvre Adolphe qui n’a plus de jambe et à qui on vient reprendre sa compagne si joyeuse, si heureuse, si artiste... Eh bien voilà qu’un courriel de Josiane m’apprend qu’Adolphe vient de partir rejoindre Monique, le 15 janvier 2014.

Proulx, Nienke (Van der Wijk) et Serge

Un jour de septembre 2012, le téléphone sonne. C’est un ancien étudiant, Serge Proulx, dont je ne me rappelle pas le visage, qui me demande si je peux donner quelques cours de français à sa toute récente épouse, une Hollandaise qu’il a rencontrée en Nouvelle-Zélande il y a quelques années et qu’il vient d’épouser. Ils viennent à la maison et ce fut le début d’un cours particulier (deux fois par semaine) pendant un an. Cette grande jeune femme volontaire connaît déjà pas mal d’autres langues. Elle apprendra à se débrouiller dans la langue du Québec et au printemps, elle nous apprit avec joie qu’elle était enceinte! Nienke, c’est le vélo (elle en a trois), ce sont les confitures et les produits du marché. Serge, qui a été cuisinier, termine à l’ITA des études pour s’établir comme fermier en production de légumes. Ils ont tous les deux quarante ans et vivent très près de la saine nature. En novembre, une petite Ella est venue ensoleiller leur jeunesse. Nienke a des parents bien sympathiques qui sont déjà venus voir leur grande fille, et aussi leur petite-fille, au Québec². Serge et Nienke ont déménagé à Compton près de Coaticook et de la frontière américaine, assez loin d’ici. On a été les voir. Ils vivent heureux, mais triment dur.

Racine, Diane (Poirier) et René

Un « petit » couple bien sympathique, habitant Saint-Pacôme et dont nous avons eu plusieurs des garçons comme étudiants. Lui est râblé, le cheveu court tondu et grand psychologue, elle, souriante derrière ses lunettes, a été notamment bibliothécaire. Ils ont occupé une belle maison seigneuriale avec un grand jardin fleuri pendant quelques années. L’horticulture n’a donc plus de secret pour eux, mais l’arboriculture laisserait à désirer. En effet, comment peut-on expliquer que ce couple, si bien

¹ 80 ans, vers 2010.

² Voir aussi chapitre 20

³ Rendons ici hommage à Christophe Colomb, qui s’est bien involontairement mis le doigt dans l’astrolabe quand il a créé cet usage malvenu du terme Indien! Aujourd’hui, on parle des Premières Nations.

assorti par deux patronymes dont la complémentarité ne fait aucun doute, se trompe justement dans la répartition des genres? Qu’« un » Racine abreuve « une » Poirier, il y a là comme une confusion syntaxique assez troublante. Nous les avons croisés plusieurs fois à l’occasion de diverses rencontres sociales, et notamment ils ont participé au moins deux fois à nos agapes de fin d’année, invités par les Toussaint. René est un très bon marathonien!

Raymond, Ghislaine et René

Nos premiers voisins à La Pocatière (côté est) pendant de nombreuses années. C’étaient nos premiers voisins au numéro 501. Il travaillait à l’ITA, et à ce titre me vendit les cartes d’état-major de la région, dont deux ont toujours été collées au mur du chalet. René a aussi beaucoup travaillé comme secrétaire de la fabrique de Sainte-Anne. Madame, petite et la cigarette au bec, était fort affairée avec sa ribambelle. Ils ont élevé sept beaux enfants un peu plus âgés que les nôtres : Michel, Hélène, Bernard, Jean-Pierre, Danielle, Gaby (Gabriel) et Catou (Katherine). Lorsque Monsieur décéda, Madame quitta la grande maison, mais nous la rencontrons encore occasionnellement en faisant nos courses. Elle vieillit sagement, déjà 80 ans! Ainsi ce 25 février 2014, je viens de la rencontrer au bureau de poste avec sa fille Catherine qui s’occupe bien d’elle. Elle m’a interrogé sur ce long texte que tu lis, ô lecteur pacifique, et elle sera sans doute la première à qui je confierai tous les chapitres déjà finis de ce texte encore inachevé, par l’intermédiaire de l’adresse de sa benjamine¹.

Raymond, Liliane (Grenier) et Raymond-Marie

Lui était anesthésiste à l’hôpital Notre-Dame-de-Fatima, mais nous l’avons bien connu car il était président du conseil des commissaires de la Commission scolaire Pascal-Taché pendant les premières années de notre séjour à La Pocatière. Et sa grande épouse, personne très sociable, a été longtemps responsable du mouvement guide. Et là aussi, on s’est rencontrés souvent. Comme ils avaient quatre enfants (Hélène, Suzanne, Paul et Jean) qui pour la plupart ont fait du guidisme et de l’animation scout et du théâtre, les liens se sont resserrés. De plus, Raymond-Marie et Liliane avaient une belle voix et participaient à diverses chorales, dont les chœurs de l’opérette (SALLP) pour elle. Enfin tous les deux ont été membres actifs de notre club Pyramide au début, vers 2001-2004, et là aussi on s’est encore mieux connus. Ce sont des personnes influentes dans leur milieu. Le docteur était très habile pour travailler le bois et a laissé des bancs et diverses pièces à la cathédrale. Liliane m’a aussi demandé en 1990 de devenir l’abbé Jacques de Lesclache pour célébrer les 175 ans de la paroisse. Le docteur nous a quittés en novembre 2012.

Renard Paulette et Francis

Le cousin Renard est celui qui me fut le plus proche, un peu plus âgé que moi. Pour moi, c’est le brave des braves (dans le sens gentil). Il a épousé Paulette, douce comme lui, et ils m’ont invité à leurs noces campagnardes dans le pays de Herve. Francis avait fait son service militaire chez les bleus (armée de l’air), mais il est toujours resté un rampant et son rêve, qui ne fut jamais exaucé, aurait été de voler au moins une fois dans un avion. Il n’avait pas trop d’instruction et le regrettait, mais il a dû

commencer tôt à gagner sa vie. Il travailla longtemps à la laiterie de Herve. Ils ont eu un petit garçon, Jean-Pierre je crois, né le 1^{er} janvier 1960. Cette date m’avait frappé, car je me disais qu’on n’aurait jamais beaucoup de difficulté à calculer son âge.

Robert Nathalie (Decaigny) et Vallier

Dans une grande érablière près du Nouveau-Brunswick, cette Belge et ce Québécois, heureux jeunes parents d’une belle famille, font du sirop d’érable, et fabriquent diverses liqueurs et apéros à partir de la sève d’érable. Ils truffent aussi des chocolats avec les produits de l’érable. Ce sont des acériculteurs ma foi bien sympathiques que nous avons appris à connaître avec Jean Moutarde.

Roosen, Julia et Jan

Un couple d’Anversois qui furent nos voisins lorsque nous emménageâmes dans notre première maison à Kisantu. Il enseignait les matières commerciales. Elle était une petite femme rondelette et plutôt jolie derrière son beau sourire. On s’est invités quelques fois. Ils avaient une petite fille, Inge, adorable, qui aimait jouer avec Franz qui avait deux ans de moins qu’elle. Nous sommes allés une fois les revoir à Antwerpen (Anvers) vers 1966. Depuis lors, on s’est perdus de vue.

Rousseau, Françoise (Delville) et Pierre

Comme le monde est petit! En effet, j’avais déjà vu Françoise, qui était la fille aînée du docteur s’occupant du collège à Bukavu. Elle avait quelques années de plus que moi. Je connaissais mieux ses petits frères, dont Alain qui deviendra jésuite. Et voilà que par le plus grand des hasards, je la rencontre à Kisantu où elle est l’épouse du gynécologue, ce cher grand Pierre qui accouchera Nicole pour Franz en 64. Pierre aimait les *open house* et a ainsi pu se familiariser avec le bridge. Ils étaient les parents de la belle petite Catherine, qui avait deux ans à cette époque, et que Marie-Ange ma sœur rencontrera comme médecin, je crois quarante ans plus tard. Oui, le monde est petit.

Santos Ely et Geraldo

Ils sont Brésiliens. Il est vétérinaire. Elle est également Brésilienne, mais d’origine japonaise, dont elle a gardé fortement le type. Ils ont deux garçons. Nous les avons connus à La Pocatière lorsque nous étions famille d’accueil pour Helda et Pascale, puis ils nous ont accueillis dans leur bel appartement à Maringa au Brésil, pendant une semaine en 1995. Ils sont une fois repassés à La Pocatière. Des gens très chaleureux.

Sckuvie, Gilberte (Hock) et José

Gilberte, ma double cousine (par mon père et par ma mère) qui me fut le plus proche lorsque nous étions encore à Herve, puis chez qui nous avons habité quelques jours, deux fois. Nous avons même formé un couple dans la suite nuptiale lors du mariage de Kik et Guilou. Je suis aussi le parrain de son deuxième fils Édrick. Nous avons toujours été très proches et nous ne manquons jamais d’aller leur rendre visite chaque fois que nous rentrons en Belgique. Gilberte est venue deux fois au Québec. Son mari, José, est le frère de Jeanine qui épousa Yvon, un vrai Hervien. Ils ont vécu de nombreuses années au Katanga où il était prof de gym. Il fit un peu l’antiquaire en achetant et revendant de vieux livres, des

¹ Voir aussi chapitre 21

BD, des peintures et autres bibelots d’Afrique. José est un fouineur, un gars toujours en éveil, toujours occupé. Gilberte est parfois distraite, rêveuse, toujours affable et souriante. Nous les aimons beaucoup.

Tardif, Carole (Jacob) et Yvan

Voici le dernier directeur qui a eu l’insigne privilège de m’avoir comme prof. Mais seulement pendant un an, car je suis parti un an après son investiture. Il fut très remarqué comme un bon directeur, et il devint assez rapidement directeur général de la Commission scolaire de Kamouraska–Rivière-du-Loup. Un grand costaud blond, ancien prof de gym, il dirigea aussi avec succès l’équipe de football canadien de notre école, et trouva les capitaux nécessaires pour aménager le plus beau terrain de foot de La Pocatière, juste à côté de notre école polyvalente. Elle, Carole, fut membre efficace du club Pyramide (et surtout excellente au club de Scrabble), elle est encore secrétaire médicale pour les prélèvements sanguins où je la rencontre souvent, puisque je dois y aller tous les mois depuis mon ischémie. Nous avons eu l’occasion de les rencontrer un jour qu’ils magasinaient à Québec, et je me souviens particulièrement de deux repas princiers où je fus convié, en tant qu’ex-premier ministre du Québec, lors des festivités du 150^e de l’ITA en 2009. Nous étions commensaux, mais moi j’étais invité par procuration, représentant ce cher Adélard Godbout.

Thiboutot, Jacinthe et Dominique

Un beau couple. Lui est sacristain à la cathédrale depuis des années. Ce métier lui convient bien. Il est efficace et très soigneux. Elle l’aide beaucoup. Ils sont très présents et très accommodants. Des personnes précieuses. Il a souffert d’une déficience cardiaque pendant des années, puis obtint un nouveau cœur. Et maintenant, il pète le feu... sacré!

Thoreau, Bernadette et Vincent

Avec ce couple également je pourrais affirmer, comme avec les Rousseau, que le monde est bien petit. En effet, par deux fois une coïncidence étrange a fait qu’on s’est retrouvés après des années de séparation. Ils furent d’abord un couple dans l’administration de Watsa où il était l’adjoint de papa. Nous nous sommes côtoyés et nous avons apprécié leur compagnie. Elle aimait les jeux de société comme le Monopoly, et mon papa citait Vincent Thoreau en exemple pour son cursus (études de droit et administration coloniale), car lorsque j’avais quinze ans, c’était ce métier que je désirais faire. Puis, première coïncidence, il arriva à Liège où il remplaça Claude F., notre chef d’unité scout qui avait été licencié par Cockerill-Ougrée pour certaines malversations au bureau du contentieux. Puis récemment, en 2006, Josiane qui était bébé à Watsa m’apprend que sa fille est la bonne copine d’un des petits-fils Thoreau. Nous nous écrirons, nous irons les voir dans leur appartement à Embourg où il me donnera le dernier exemplaire du livre qu’il vient de publier et où il retrace sa vie. Deuxième et belle coïncidence, avouez. Non, mais avouez¹!

Tremblay, Lise (Journault) et André

Je les connais d’abord comme les heureux parents de Claudie et Lysiane (voir fratries, plus bas). Deux profs du cégep qui ont aimé leur promenade à Saint-Jacques-de-Compostelle, puisqu’ils l’ont refaite trois fois, je pense. Il a chanté comme ténor dans une opérette et est aussi grand amateur de photographie. Ils ont aussi sillonné l’Europe et il nous en donnait des comptes rendus photographiques. Grâce à eux, j’ai pu suivre de loin la carrière de notre diva (Lysiane). (SALLP)

Turlot, Charlette et Monsieur

Un couple d’artistes, elle en peinture, lui en sculpture. J’en parle assez abondamment au chapitre 14, et aussi au chapitre 21, je pense. Il était prospecteur aux mines d’or de Kilo-Moto, attaché à Watsa. C’est lui qui avait découvert le filon aurifère de la zone de Moto. Il sculpta dans le ciment un grand Christ, les bras en croix, d’à peu près trois ou quatre mètres d’envergure et de hauteur. Il fit ce Christ à la demande de mon papa pour le village indigène¹. Ils venaient souvent chez nous en après-midi, avant le souper. Elle était française, assez forte, pas trop jolie mais raffinée, délicieuse, et elle avait un langage et un sourire qui lui ouvraient toutes les portes et tous les cœurs. Ils avaient un fils et furent pris dans une rafle peu après l’Indépendance. Elle seule s’en sortit par miracle. Mais est-ce vraiment un miracle d’être ainsi sauvée, alors que les deux êtres qui sont toute votre vie viennent de vous être arrachés dans des conditions atroces, qu’elle va revoir toute sa vie? Une femme déchirée, humiliée, perdue...

Urbain, Madame et Jean

J’ai oublié son prénom à elle, mais on ne les nommait jamais par les prénoms. On disait madame Urbain, et aussi monsieur Urbain, d’ailleurs. Que cela ne m’empêche pas de vous citer ce jeune couple dynamique que nous avons assez bien connu à Watsa. Ils étaient plutôt petits tous les deux. Lui avait une tête toute ronde, peu de cheveux et ses deux incisives centrales du haut, particulièrement proéminentes, débordaient facilement sur la lèvre inférieure. Il était dans l’administration. Il agissait un peu comme le chef de poste, sous les ordres de papa. Lorsqu’il était légèrement éméché, il ressassait toujours cette déclaration : « Jean Urbain, condamné à mort par les Allemands et je n’avais pas vingt ans, Monsieur ». Ma maman m’expliqua qu’il avait été désigné par la *kommandantur* allemande pour être exécuté avec d’autres en représailles d’un sabotage quelconque fait par la Résistance. Et cela avait été affiché. Il est certain que cela frappe l’imaginaire et qu’on s’en souvient toute sa vie. Comment en réchappa-t-il? S’est-il caché? Était-ce la fin de la guerre? L’histoire ne le dit pas.

C’est lui qui, un jour, me surprit alors que je roulais à bicyclette devant le bureau du territoire et que je m’efforçais de rouler sans les mains, de ne pas toucher le guidon de mon vélo. Il me fit des yeux sévères et me dit de ne jamais recommencer cette conduite dangereuse. Une autre fois, fort occupé et énervé, il renvoya le malheureux planton qui venait lui présenter le titre du film qui serait joué au *guest-house* de la mine, cette semaine-là. Ce planton faisait ainsi le tour de toutes les maisons d’Européens, et en silence présentait le cahier sur lequel les responsables avaient indiqué le titre et la distribution du prochain film. Les Blancs signaient le cahier pour indiquer qu’ils avaient bien lu le message.

¹ Voir chapitre 21

¹ Le « belge », comme on appelait tous ces villages indigènes flanquant un poste de territoire.

En 1960, les Urbain sont rentrés en Belgique parmi les réfugiés qui fuyaient le soulèvement indigène, peu après l’Indépendance du Congo. Il avait un bras en écharpe, mais Jean Warnant – avec qui nous étions à Zaventhem, aéroport de Bruxelles, (ou Melsbroeck?) pour faire du bénévolat lors de ces retours par milliers de réfugiés – n’était pas certain que le bras fût bien cassé dans le plâtre qu’il arborait comme un laissez-passer. Elle, madame Urbain, était jolie avec l’air d’une poupée, blondinette toute bouclée. Elle adorait jouer à des jeux de société, le soir, mais était quelquefois soupe au lait. Et c’est ainsi qu’un soir je me suis disputé avec elle, alors que nous jouions au Monopoly, comme si elle avait quatorze ans, ou comme si j’en avais 25!

Van Den Plas, Suzanne et Francis

Elle était Hongroise et lui, il bichonnait sa voiture, une VW noire. Nous sommes à Lemfu où nous avons connu ces jeunes mariés à peine un an. Voir aussi l’histoire du troupeau de vaches dans les *kraals*, et celle du spécialiste dans le *poto-poto*, au chapitre 20.

Verhasselt Marie-Claude (Bougnet) et André

Ma cousine Marie-Claude, toute douce et calme et souriante, épousa le tout aussi doux et souriant André, un Flamand parfait bilingue. J’ai toujours rencontré Marie-Claude avec sa grande sœur Jacqueline, et souvent aussi Pierre, en particulier lors de nos soirées dansantes avec Christian. Les deux sœurs étaient si belles dans leurs robes bouffantes, enrubannées et fleuries. Et aussi lors de nos retrouvailles, toujours chez Jacqueline, lors de nos retours en Belgique. Ils sont une fois passés par La Pocatière alors qu’ils visitaient le Québec.Volant, Thérèse et Ernst

Seule figure haïtienne de notre école, Ernst est le spécialiste en matière d’agroalimentaire. Son épouse est calme et flegmatique, toujours souriante, originaire de Rivière-Ouelle. Ils ont aussi été un peu au Congo et y ont détesté leur expérience. Il a des jugements à l’emporte-pièce, surtout en matière de colonisation. Il a fait partie des Lions et ils ont été membres de l’AREQ, mais on ne les y voit plus. Il est très indépendantiste et syndicaliste. Il a pris sa retraite la même année que moi. Et il est arrivé quelquefois qu’on nous confonde, on m’appelait monsieur Volant... je ne suis pourtant pas si basané?

Waegemans, Nadine et Paulo

Ce Paulo était un véritable phénomène, prof d’éduc’ et amoureux des rallyes et des bagnoles. Marié à Nadine, que Franz à deux ans appelait Radine (elle n’aimait pas ce féminin de radin) et qui avait travaillé chez Tintin à Bruxelles. Ce Paulo avait vécu de folles aventures à Louvain, une fois avec une moto dont la selle avait été remplacée par une lunette de cabinet, et une autre fois avec une vache montée dans un cinquième étage. Il connaissait toutes les chansons du répertoire étudiant, aimait un bon verre (c’est le seul qui m’ait jamais soûlé, un soir de whisky à Lemfu) et disait toujours, parlant de sa bière : « La dernière goutte reste toujours dans le caleçon! ». Voir aussi plus haut (Perrad), où j’ai écrit qu’avec Jacques, qui a fait les mêmes études que Paulo à Louvain – et les mêmes « guindailles étudiantes » –, à chaque réveillon, nous ne manquions pas de nous rappeler le nom de Paulo... et on rigole! Cela fait plus de vingt-cinq ans que ça dure et on n’en manque jamais une. Ah! si le Paulo en question pouvait seulement imaginer que depuis vingt-cinq ans on parle de lui, chaque nouvelle année

au Canada, il en ferait une tronche! Vers 1998 j’ai appris par Nadine, que ma sœur avait rencontrée en Belgique, que le cher Paulo avait été terrassé par une crise cardiaque alors qu’il venait de mettre sur pied une compagnie de transport par camion au Congo dans les années 70. Nous avons revu une fois Nadine en 2002¹.

4B) Plusieurs grandes galeries des portraits en mémoire

Nous avions le même âge [à peu près] et nous étions heureux...

Et ce n’est pas fini. Avant d’aborder mes anciens élèves, il me reste à vous parler de tous les autres amis qui ne sont pas dans la section précédente sur les couples. Je les reprends en six galeries, et vous verrez que la cinquième galerie se divise elle-même en deux secteurs. Vous m’accompagnez?

4B1) Belgique et Suisse de mon enfance (avant dix ans)

Baiwir, Anne-Marie et Jean-Claude

Les deux cousins les plus proches de Nicole. Anne-Marie est aussi la marraine de notre Yves. Jean-Claude l’architecte épousera Marie-Thérèse sur le tard. Je crois qu’on peut dire qu’Anne-Marie fut la cousine la plus proche de Nicole, un peu plus jeune. Pour Nicole, elle fut un peu la petite sœur qu’elle n’a pas eue. Un jour, toutes petites, alors qu’elles se promenaient dans les bois de Fayembois pour voir si le loup n’y était pas, elles tombèrent sur un monsieur qui les poursuivit et leur fit bien peur. L’histoire ne dit pas si ce jour-là elles avaient mis leurs capes rouges... Anne-Marie deviendra prof de français et aimera beaucoup voyager. Ils habitent tous trois à Heusay (Beyne), dans une petite maison très moderne et jolie dont Jean-Claude fit les plans.

Colette, Jean

Ce fils de la librairie-imprimerie de la rue Potier-Rue, était un grand garçon mince et sérieux de mon âge. Il était le premier de notre classe et avait toujours une mèche de cheveux noirs qui lui tombait devant les yeux.

Dehasse, Jean et Pierre

Les deux fils d’une amie de maman veuve d’un médecin, Pauline Rahier, habitant rue de la Station à Herve, une propriété avec jardin! Pierre, le plus jeune et le plus réservé, deviendra jésuite je pense, et Jean qui adorait Léo Ferré fera des études en sciences po’. Les deux étaient un peu plus âgés que moi et ont fait du scoutisme à Herve.

Dresse

Popaul, le blond ami de mon blond frerot;

Zézette, sa jolie sœur de mon âge et qui se disait ma fiancée. Nos premiers jeux avaient pour simple décor le trottoir de notre rue, devant le magasin et les cinq acteurs étaient ces deux-là, plus Jeannot Marbaise, Christian et moi. Voir en particulier le chapitre 4.

¹ Voir aussi chapitre 20

Fafchamp

Andrée, artiste et fantasque.

Marie-Paule sa sœur, belle comme Scarlett O’Hara, mais plus sérieuse avec ses lunettes.

Habitant Visé et filles d’une veuve de guerre appelée Félicie, amie de maman. Nous irons avec elles à la mer en 46-47 et nous nous reverrons en 55-57.

Frère Léon

Le vieux frère des Écoles chrétiennes était depuis cinquante ans le titulaire de la première année à l’école des frères (il avait eu une décoration pour cela), et il avait une calligraphie digne des plus beaux abécédaires. Petit, replet, doux... il souriait toujours et aimait nous prendre doucement la main et la chatouiller avec l’ongle de son index à l’endroit exact où on prend le pouls.

George, Lolo

Yvonne est le vrai prénom de cette fille de mon âge, connue pendant la guerre et vers 1960. Fille d’une vague amie de maman connue pendant la guerre, et plus tard copine de mon cousin Gilles Renard, elle eut une drôle d’histoire avec un petit frère jumeau qui s’était développé dans son utérus¹. Les médecins s’en sont rendu compte lorsqu’elle avait quinze ou dix-huit ans. On s’est vraiment perdus de vue depuis les années 60.

Hock

Franz, mon grand cousin. Selon certains, il aurait la même voix que moi.

Yvon, le grand frère de Franz et de Gilberte, le dessinateur.

Franz et Yvon étaient beaucoup plus âgés que Gilberte et moi et ils la faisaient enrager, disait-elle, mais elle le leur rendait bien. Ils étaient les heureux propriétaires des premiers albums de Tintin, souvent en noir et blanc, que j’ai dévorés plusieurs fois. J’ai aperçu quelquefois mes grands cousins, habillés en uniforme scout, avec leur grand chapeau à quatre bosses, en rassemblement, occupés à chanter devant le porche de l’église sur la place devant chez nous. De là vient peut-être ma propre vocation pour le mouvement.

Franz s’est marié en 52, est parti au Congo pour un terme de trois ans, puis est devenu inspecteur des assurances à la Royale Belge. Yvon a fait des études de dessin à Saint-Luc, puis a aussi fait de l’assurance. Je parle abondamment de mes trois cousins Hock (enfants de tante Marthe et oncle Lucien), dans les autres chapitres.

Hock, Jean-Marie

J’ai connu Jean-Marie petit, lorsqu’ils sont revenus du Congo après la guerre. Il était l’aîné d’une famille de quatre enfants. On s’est revus à Bukavu en 54-55, puis à l’occasion de nos retours, puis lorsqu’ils ont habité Ostende et que nous étions à la mer. Mais les occasions n’étaient pas fréquentes. Il est revenu dans la région liégeoise à une époque où j’avais déjà quitté la mère patrie, et ma mère

¹ Avec des cheveux de deux ou trois mètres de long...

tout court. Ce n’est que lorsque je voulus trouver, en 2005, un spécialiste pour le site sur Bukavu que nous avons commencé à correspondre avec une certaine frénésie. Je vous parle ici d’un homme qui a de vrais talents, mais qui peut aussi bien les gaspiller. La paresse et la distraction sont quelques-uns de ses défauts mignons. Mais il a de grandes qualités : il touche à tout, est très éveillé et est capable d’entreprendre de nobles et belles tâches, comme la création de notre site makala.be (le webmestre, ne le cherchez plus... c’est bien lui) ou comme la politique, même s’il entre dans un parti dont il est un des seuls membres, il ne lâche pas le morceau facilement.

Jean-Marie peut courir après des chimères, comme un soi-disant paiement s’il ouvrait et visitait le plus possible de sites publicitaires sur internet. Une véritable arnaque dont il ne se dégagea que péniblement, après avoir investi beaucoup d’énergie et de temps. Je pourrais écrire un livre à propos de Jean-Marie, tant je lui ai écrit et l’ai poussé dans le dos à propos de Makala. Mais on est arrivés à un certain succès. Ça, je le reconnâitrai toujours.

Il est aussi venu un été à Montréal et à La Poc avec sa nouvelle conjointe Anne-Marie. C’est le débrouillard, mais aussi le gars qui tire le diable par la queue, aussi ai-je été à la fois très surpris et très heureux d’un coup de chance qu’ils connurent un jour à l’aéroport de Mirabel. Alors que JM était à la toilette et qu’Anne-Marie l’attendait dans un grand hall juste après qu’on les ait quittés, là où il y avait beaucoup de passage, devant l’entrée des toilettes pour hommes, elle voit comme un billet de papier monnaie à ses pieds. Sans chercher à mieux voir, elle pose le pied dessus et ne bouge plus jusqu’à ce que JM revienne. Lorsqu’il arrive, elle lui dit : « Je pense que j’ai le pied sur un billet, va discrètement le prendre. » Ce qu’il fait. C’était un billet de... 1000 francs suisses! Avouez : on peut difficilement le remettre à sa place et l’oublier là pour le suivant. Ils l’ont changé à Bruxelles lors de leur retour à Zaventhem.

Jean-Marie a écrit une petite autobiographie, fin 2016 dans laquelle il souligne surtout les grands changements technologiques qui ont marqué sa vie.

Hock, Marie-Thérèse

La gentille Marie-Thé qui porte dans sa voix toute la douceur de ses états d’âme. Le fameux « *Beste vader, beste moeder, beste Jean-Marie et... beste moi!* » lorsqu’ils étaient petits à Herent, c’est bien elle¹. Cette très sage cousine s’est beaucoup occupée de sa maman centenaire et nous a reçus chez elle plus de trois fois, ces douze dernières années.

Charles et Bernadette sont les deux derniers de cette famille d’oncle Carlos et tante Anna. Charles a fait carrière comme officier, il termina comme général dans des missions de l’ONU. Elle, très souriante, attentionnée et grande lectrice, fut en réalité la première à défricher les centaines de pages de cette *Chasse aux trésors*. Et je l’en remercie.

Hock

Raymond, un autre cousin, fils d’oncle Robert.

Roger, le frère aîné de Raymond.

¹ Voir chapitre 5 ou 6

Ils mèneront une vie difficile. Leur maman a fréquenté les Allemands et ils ont été incorporés aux jeunes hitlériennes pendant quelque temps, car le papa travaillait seul au Congo. Ils étaient hébergés par leur grand-mère, puis Roger s’est marié avec Lily et partira pour l’Allemagne comme officier de l’armée belge. Quant à Raymond, il accompagnera les Lejeune en 47 pour rejoindre son père en Afrique. Il ira deux ou trois ans au collège. On se reverra plus tard. J’irai une fois chez Roger que Nicole ne connaît pas, car on peut dire qu’il a coupé les ponts avec la famille Hock. Je sais par Raymond qu’il a une jambe en moins et vit péniblement la fin de sa vie. Quant à Raymond, marié, puis divorcé, il a une belle vieillesse. On s’écrit beaucoup par internet. Il est un de mes correspondants les plus prolifiques.

Lejeune

Josiane ma cousine, une sorte de grande sœur, qui épousera ce cher Robert Decock.

Pierre mon cousin le fantasque. Josiane et Pierre étaient pour moi les plus proches de la famille Lejeune à Beyne.

Jacques, déjà le grand sérieux. Je l’appellerais Jacques le Bon. Eux ils étaient mes découvreurs de Spirou, Valhardy, Blondin et Cirage et aussi la célèbre Bretonne Bécassine. Accueillants, ils me servaient de modèles. On se retrouvera en Afrique, à Kasenyi et au collège. Puis ils iront à la pension de famille que dirigeait de main de maître tante Madeleine, avenue Houba de Strooper, avant, pendant et après l’Expo 58 à Bruxelles. J’ai passé de longues heures à discuter de tout et de rien avec Pierre. J’avais 18 ou 20 ans. Il m’ouvrait les portes de la science et de la philosophie. Je l’ai beaucoup apprécié à cette époque, avec sa fiancée Mimiche. Puis les années passant, on s’est un peu perdus de vue, sans jamais vraiment s’oublier. Mais disons que nos temps forts étaient finis.

Marbaise, Auguste

Un vague cousin de Jeannot (?), dans la même classe que nous. Il était sportif, courait très vite et une fois il me raconta que pour le punir, sa maman l’avait enfermé dans la cave. Il rigolait, dit-il, et s’était bien amusé! Moi cette histoire m’effrayait et je pensais que si ma maman devait en arriver là, je serais mort de peur et de chagrin dans le noir et le froid de la cave...

Mercier, Thérèse

Ma marraine de guerre en Suisse, infirmière et célibataire, sa générosité n’a d’égale que son ardeur. Elle est toujours restée célibataire et a entretenu une longue correspondance avec maman durant la guerre. Elle nous a envoyé quelques cadeaux, mais les postes acheminaient difficilement les bonbons durant les temps de restriction. Puis j’ai pu la rejoindre deux fois. Pour moi, ce fut comme si on ouvrait une fenêtre tout ensoleillée. Je changeais de vie. Le voyage, à sept ans, pendant deux ou trois jours en train fut pénible, mais j’ai découvert un beau pays, des amis et une femme plus âgée que ma maman mais qui pouvait encore courir vite. Elle était propriétaire d’une grande ferme qu’elle habitait et sous-louait aux Rose, des braves fermiers catholiques comme elle, dans ce pays plutôt protestant. Entre la route de pierraille et l’orée des bois, il y avait de grandes pâtures au milieu desquelles étaient les grandes fermes carrées. De 46 à 55, ce furent quelques lettres échangées pendant que nous vivions

au Congo, puis en 55, je décidai de lui écrire... Un mois plus tard la lettre me revint avec un cachet « décédé ». C’est drôle et cela fait mal d’apprendre ainsi le décès de quelqu’un qui nous est cher!¹

Renard

Gilles le bon vivant. Cousin côté tante Évelyne, le deuxième de six. Voilà un homme qui a dû se débrouiller seul dans la vie. Il resta attaché à la boulangerie paternelle, puis fit du commerce avec son petit camion. Il était très sportif et accumulait les conquêtes féminines. Il ne s’est fatalement jamais marié. À plus de 60 ans, il faisait encore partie d’une équipe de football, dont il était le plus âgé avec plus de vingt ans de décalage avec le second plus vieux! Un grand sportif, surtout en natation. Je me souviens que chez mémère (c’est lui qui désigna ainsi notre grand-mère), il avalait des frites ou des œufs durs en quantité industrielle. J’ai appris son décès récemment, vers 2010.

Lucien (dit Lulu), le cinquième de la famille, l’artiste en dessin qui sera atteint d’un cancer au cerveau. Il se tirera d’une première opération, mais une seconde attaque le terrassera en 2003 ou 2004. Je ne peux guère que nommer la dernière de la famille : Micheline, car elle s’est séparée des autres frères et sœurs après la mort de mon oncle Lucien, pour des questions de succession.

Marthe, la cousine Renard qui était le plus proche de moi par l’âge (un peu plus jeune). Elle se maria d’abord avec un certain Léon, que j’aimais bien, puis divorce et remariage. On s’est perdus de vue, mais quand les circonstances le permettaient on se revoyait agréablement en famille². Elle est décédée vers 2012...

Renier, Nicole

La fille de tante Mi, donc reconnue comme une cousine par alliance si on veut. Née en Angleterre où elle passa la guerre, elle avait l’âge de Christian. Elle était très bouclée et de cheveux foncés, la voix toujours un peu éraillée. Elle vint souvent avec nous à la mer, puis on se revit en Afrique, notamment à Watsa et à leur plantation de Kinsosa en avril 55. C’est là qu’on écouta sur un vieux tourne-disque *His master’s voice* qu’il fallait remonter à chaque fois, des 78 tours de Mouloudji (*La complainte des infidèles*, *Les petits pavés*) et *Sweedish rhapsody*, ce beau morceau de musique rapide, la *Rhapsodie suédoise*... Et encore de Bécaud, « Nous avons le même âge et nous étions heureux... » Oui, c’est bien là que j’ai découvert et réentendu cent fois *C’était mon copain*.

Puis encore à Outremeuse, où elle épousera un garçon nommé Albert Gillet, avec lequel elle suivra des cours de danse. Ils furent à notre mariage déjà avec deux petites filles, puis elle a eu des ennuis de santé (*dixit* sa maman, tante Mi) et nous ne l’avons plus revue à partir des années 90. Elle est décédée depuis plusieurs années. *Tempus fugit*...

Servais, Joseph

Le grand de la rue du Collège qui me rendit mes billes qu’il m’avait prises en tout honneur du jeu, mais que j’avais pleurées comme une Madeleine.

¹ Voir chapitre 7

² Voir aussi Lilyme, épouse Baurens et Francis dans les couples

X Claudy

Un autre petit copain de Suisse, mais plus jeune. Il nous accompagnait souvent ou venait garder les bêtes ou les rentrer à l’étable avec nous. Quel était son nom de famille à lui aussi, je ne sais. Que sont-ils devenus? Autant de questions sans réponses.

X Gilberte

La Suissesse, petite bergère aux deux tresses noires qui gardait les vaches avec moi en Suisse. Je crois bien que durant les trois mois de mon premier séjour et le mois de mon deuxième séjour, nous avons joué, travaillé, couru ensemble quasi tous les jours. Je ne me souviens pas de son nom de famille. L’ai-je jamais connu? Plus que ma marraine qui travaillait un peu quand même, quelquefois, je peux dire que Gilberte fut la personne qui me fut le plus présente. Nous allions garder les vaches, faire les foins sur les chariots pour aider les grandes personnes, cueillir les champignons dans les bois, visiter la fromagerie (grande roue d’emmenthal), jouer aussi quelques jeux de table. Elle me fut un vrai cicérone!

X Philippe

À l’époque, je confondais ce prénom avec la marque Philips, et trouvais qu’il avait de la chance de s’appeler comme les ampoules ou les appareils électriques! Je me demande si j’ai jamais connu son nom de famille. C’était un camarade de la rue et de l’école, roux, plutôt suiveur. Nous avions de grosses discussions sur l’importance de ne pas avaler le chewing-gum, ni la salive. Il fallait donc cracher toutes les cinq minutes!

4B2) Puis vint le Congo de mon adolescence

À Basoko¹

Bisshops, Roger

Pas mal plus jeune.

Cuelho, Nini

La mignonne et bavarde petite Portugaise.

Ludwig, Nicole

Pourquoi à onze ans les filles sont-elles beaucoup plus grandes que les garçons du même âge? Avec cette grande blonde je ferai ma cinquième primaire, en cours particuliers chez les sœurs franciscaines de Marie.

Saerens, Marc et Baudouin

Pendant les vacances, au collège de Bukavu, c’étaient les fils de l’assistant de papa. C’est Marc, de deux ans plus âgé que moi, qui donna les plans pour faire construire nos arbalètes par les charpentiers.

C’étaient nos compagnons de jeu. Mais plus souvent, Christian et moi étions en brousse et jouions seuls.

À Poko¹

Bougnet

Jacqueline, ma belle et blonde cousine – voir le couple Pirnay plus haut.

Pierre, enfin un cousin de notre âge pour Christian et moi. Pierre épousera une grande et belle fille, Annie, que nous connaissons très peu car ils quitteront la Belgique au début des années 60, et on ne se verra plus qu’aux fameuses retrouvailles de 88 avec le Rallye Hock. Pierre fut le premier des 29 cousins Hock à nous tirer sa révérence, il avait à peine une cinquantaine d’années. À la fin de sa vie, je trouve qu’il ressemblait de plus en plus à son grand et costaud papa, oncle Jacques.

Marie-Claude, la douce cousine, un peu plus jeune, qui épousera André Verhasselt. Ils viendront une fois à La Pocatière.

Nous n’avons pas eu beaucoup de journées pour jouer, tous les trois à la plantation ou chez nous à Poko, mais quand on se retrouvait ensemble, nous étions très heureux! Ces trois aînés des Bougnet furent nos compagnes et compagnon de quelques bals et soirées dansantes entre 1956 et 1960... de doux souvenirs!

Carpentier

Jackie, mon second de patrouille.

Nick, l’aîné, que je rencontrerai comme scout, comme ami au collège, comme compagnon à l’université et lors de nos fiançailles, lui avec Françoise, moi avec Nicole. Puis, après un grand silence jusqu’en 2006, des retrouvailles très agréables grâce à son cousin Jean-Paul Bonhomme, sans qui il n’aurait pu venir au Québec en 2007, car il a été victime d’une attaque qui continue à paralyser certains de ses mouvements.

Tommy, qui avait exactement deux jours de moins que moi!

Je les ai connus chez eux à Paulis, puis à Cost-Bukavu². Ils étaient les trois frères aînés d’une famille de six garçons et étaient tous trois plutôt longs, assez maigres et noirs de poil. Ils étaient un brin sauvages, mais d’une brave et belle famille. Jackie fut tué dans la folie humaine en 64 au Congo avec sa femme, ses parents et son bébé. Tommy sera tué à son tour alors qu’il venait voir si son neveu (ou sa nièce?) n’avait pas survécu au massacre³.

¹ On reverra le chapitre 10, ainsi que le couple Lebrun, ci-dessus.

¹ Chapitre 12

² Voir les chapitres 11, 12, 15, 16 et 18

³ J’en parle au chapitre 21.

Dominique (Avion ou le Brave)

Un gamin noir de mon âge, *spitant*¹, souriant, bavard et que je retrouverai à Kisantu. C’est lui qui parlait bien le français et faisait des chapelets. Il était le gardien du bébé de nos voisins, le docteur Decoster et sa femme, grands amis de maman et papa.

À Watsa

Bruyneel, Louis

Un père dominicain ami de la famille, et même de Christian et moi, puisqu’il écrivit les textes de nos cartes souvenirs de communion et qu’on le revit souvent à Outremeuse.

Dubois

Christian le gros, plus âgé que nous (il était en commerciale). Il fut un excellent acteur comique.

Guy, grand et maigre, il avait un an de plus que moi.

Nous avons fait quelquefois avec les frères Dubois le voyage Watsa-Irumu (ou Irumu-Watsa)

Lebrun

Huguette, blondinette et sportive.

Jean, un petit frère que je n’ai pas vraiment connu.

Nicole, la sœur des deux autres. Belle et mince adolescente de mon âge, 15 ans, aux cheveux bruns et bouclés. Elle vint nous trouver un jour de juillet 52, Christian et moi, pour faire partie de leur gang.

On a organisé des balades, des jeux d’extérieur – natation, tennis, *bowling*, courses, etc. Elles étaient du côté des mines de Kilo-Moto, tandis que nous appartenions à la partie des agents de l’État. Leur père était ingénieur des mines. À part les jeunes, les parents ne se fréquentaient guère, c’était deux milieux différents. Mais je me souviens que lorsque Nicole et sa sœur sont venues nous chercher, elles étaient déjà courageuses de se déplacer ainsi. Elles nous voulaient pour animer leur groupe de jeunes. Je les ai revues une fois à Bukavu, mais on n’a pas pu se parler, car elles étaient à l’arrière d’une camionnette qui passait derrière le collège².

Puis, en relisant les textes de Franz Ansieau dans Makala deuxième partie, j’ai vu qu’il les connaissait. J’ai écrit à Huguette qui m’a répondu qu’elle ne se souvenait plus de nous. Quant à sa sœur, elle n’a jamais répondu à mes courriels. Attention, ne confondons pas et ne nous trompons pas de couleur : les Lebrun de Bomané (couple sans enfant, territoire de Basoko en 48-49) n’ont rien à voir avec les Lebrun de Watsa!

Au collège de Cost Bukavu

J’ai déjà beaucoup parlé d’eux, de ces copains au rire franc sous le soleil d’Afrique, mais référez-vous aux chapitres 11, 15 et 16 pour tous les autres que je ne mentionnerai pas ici.

¹ Belgicisme qu’on pourrait traduire par peppé au Québec. Plein d’allant.

² Voir chapitre 14

Anciaux, Gustave

Premier de classe en primaire, puis il déclina insensiblement, en même temps qu’il apprit à décliner le latin, puis le grec. Gentil grand garçon sensible, qui un jour se cassa l’auriculaire et se promena pendant tout un temps avec un harnachement bien complexe pour un petit doigt cassé.

André, Jean-Marie

Le frère de Michel dont j’ai parlé au début de ce chapitre. Lapereau sera mon second de patrouille et me remplacera comme CP. Plus tard, il reviendra enseigner à Bukavu chez les barnabites, puis enseignera à Gaspé jusqu’à notre arrivée au Québec. Je l’ai revu avec son épouse Christiane en 2006.

Beaufort, Jacques

Un grand blond un peu rouquin, sportif, que j’ai vaguement connu au collège puis qui m’est tombé dessus, comme un cheveu dans mon bol de soupe, comme un super-correspondant sur internet. J’ai raconté en détail et ailleurs l’arrivée aussi imprévue que fructueuse de ce grand garçon roux, devenu spécialiste de l’informatique, qui est né et à vécu rue Saint-Julien jusqu’en 47 (ma petite rue d’Outremeuse), qui remplaça mon frère décédé, qui vint au Québec accompagné de Jeannick, sa nouvelle épouse française. Avec lui, nous avons rêvé du site makala.be, puis il mourut en janvier 2005 car sa santé avait été malmenée¹.

Bothma

Axel l’aîné, réfléchi mais sauvage. Je le réentendrai et le relirai plus tard depuis l’Afrique du Sud grâce à makala.be

Daniel le souriant, mais sauvage. Ce dernier vient de mourir d’un cancer, c’est Axel qui m’a téléphoné et annoncé ce départ en janvier 2014. Je dois dire qu’Axel a mangé de la vache enragée durant toute sa vie. Ce rebelle, n’ayant guère fait d’études, s’est débrouillé pour vivre et s’est retrouvé en Afrique du Sud. Mais il est resté un grand penseur et un gars foncièrement juste et honnête. Une belle âme!

Guido, de ma promotion, le gymnaste, mais sauvage

Demilde

Luc l’aîné, que je rencontrai quelques jours à Poko, alors qu’il avait été accidenté². Il avait un an de plus que moi.

Marc le petit frère, le plus grand buveur de bière que j’aie jamais vu.

Yves, de mon âge, il deviendra scout chez les Hiboux.

Ces trois frères étaient fils d’un officier de la Force publique à Stanleyville. Ils ont été au collège. Je rencontrai aussi Marc et Yves à Lemfu, alors qu’avec leur camion ils faisaient du trafic de rauwolfia entre l’Angola et le Congo³.

¹ Voir le début du chapitre 16, la fin du chapitre 21, ainsi que la lettre publiée à la fin de ce chapitre.

² Voir chapitre 12

³ Voir chapitre 20

Forro, André

Un autre très bon copain, ce blond Hongrois aux grands cils – sa mère les lui avait coupés lorsqu’il était petit pour qu’ils deviennent longs! Il roulait les R et avait la dentition assez déformée. Un bon camarade, très travailleur et volontaire. Ce cher Castor abattait un gros travail comme CP des Hiboux où je lui ai succédé. Il avait un peu de difficulté avec les matières académiques, mais sa grande souplesse se révélait un atout en gymnastique.

Jaumin, Claude

Futur médecin avec un léger tic : il étirait nerveusement la bouche vers un côté, ou bien il ouvrait grand ses yeux en haussant les sourcils, et d’autres grimaces de ce genre. C’était rapide et nerveux, mais occasionnel. Ce qu’on en a vécu ensemble des tas d’aventures! Les chapitres 11, 15 et 16 fourmillent d’anecdotes que nous avons vécues tous les deux, notamment le fameux *bike* sur la Ruzizi. Il a été scout (Fouine), mais moins longtemps que moi. Il était surtout mon grand copain et mon rival pour la première place en classe. Il venait de Butembo. On se sera connu pendant six ans – les six années de Bukavu – car après il est resté au collège pour la rhéto et je suis parti à Liège. Puis lui ira à Louvain et on ne se reverra plus jamais. Étrange, la jeunesse : même pas une lettre, rien, ni de ma part ni de la sienne... mais le contact a été rétabli en 2000¹. Nous nous sommes téléphoné, écrit puis revus deux fois chez lui à Verviers, où le chirurgien qu’il était devenu nous présenta son épouse Sabine, pédiatre.

Moutarde, Jean

Je garderai un contact très chaleureux avec ce grand escogriffe depuis qu’on s’est retrouvés grâce à Makala et internet. Je crois qu’avec Jean, ou ce cher colonel Mustard (les amateurs de Cluedo comprendront), je devrai plutôt dire qu’on s’est trouvés plutôt que retrouvés, car on ne se fréquentait pas du tout au collège de Cost (c’était encore Cost, donc avant 53, puisqu’il a quitté le collège vers 1952). Je me souvenais d’un grand échalas avec des tics et un regard torve, mais un premier de classe dans presque toutes ses matières. Lorsque par hasard, une de ses belles-sœurs habitant Montréal m’a transféré son adresse, je peux dire qu’on ne s’est plus lâchés. Il avait fait belle fortune et collectionnait le vin. Il en était même un très grand connaisseur et un réel amateur! Son épouse Isabelle et lui sont venus deux fois séjourner chez nous, en 2007 et 2008. Ils nous ont reçus en 2010. Elle mourut d’une chute accidentelle dans son escalier, ils se remaria peu après avec Myriam, une Hollandaise que nous ne connaissons pas. Depuis deux ans il surveille sa santé, car il est devenu très fragile et en plus, un cancer le poursuit... Jean est un bon vivant, un gars généreux et surtout un homme très cultivé².

Noël, François

Le mécréant boutonneux, l’ami fidèle, surtout dans les dernières années. On vadrouillait souvent ensemble sur les barzas et patinoires du collège durant les récrés. Nous en avons fait des frasques ensemble : l’histoire des cigarettes d’eucalyptus avec Jaumin, l’histoire des grosses pinces, qu’on appelait barres à mine, la dégustation de vin de messe un dimanche, qui me valut une retenue, et le

jour où nous sommes entrés en secret dans la grande salle pendant que le préfet prévisionnait un film que nous verrions plus tard... Je n’ai jamais eu de nouvelles de ce scientifique.

Et qui encore? Si j’avais à rajouter des noms de pères ou de profs que j’ai particulièrement appréciés, ce seraient ceux de trois pères :

Descckers, Michel

Aumônier scout, ex-parachutiste en Corée, il admirait la nature sauvage qui nous entourait. Il mourra dans un bête accident d’avion, en 60.

Jacqmotte, Guy

Mon super prof de poésie et metteur en scène, que j’ai beaucoup apprécié. Notre promotion fut sa toute première classe. Intelligence, homme de théâtre, culture...

Verhaegen, Guy

Aumônier scout et prof de 4^e latine, un gars dynamique.

Pour compléter cette nomenclature, on pourra se référer aux chapitres 11, 15 et 16.

4B3) Liège, Outremeuse

Le collège St-Servais et l’univ’

Chabot, André et Jacquemin, Alex

Les deux compères de la rhéto avec lesquels j’ai fait le droit, mais ils ne m’ont pas attendu et ont très bien réussi. André, toujours des « dis » (distinction, ou 14/20) et Alex nous pétait chaque année une grande dis (moyenne de 16/20). Alex, fils d’avocat, avait la parole aisée et il s’inscrivit à un concours d’éloquence à Liège sur la formation de l’Europe, alors que nous n’étions encore qu’en rhétorique; il fut deuxième.

Matot, Pierre

Mon compagnon de banc, qui deviendra organiste et professeur de musique émérite.

Delarge, Jacques; Pollet, Daniel; Vierset, Pierre; Bernard, André; Vanesse, Alfred
et les autres, et les forts en math de la rhéto latin-math.

Waltregny, Alain

L’un de ces forts en math, ce souriant et bouclé rouquin blond deviendra médecin et m’écrira plusieurs courriels au XXI^e siècle. Lorsque je pense à eux, je me revois vraiment comme l’atypique. J’étais tombé dans leur classe deux fois, en 5^e et en rhéto, comme un cheveu dans la soupe. Je venais du Congo. Mais je ne suis pas resté à Liège pour y faire carrière, comme tous ces bons élèves qui

¹ Voir chapitre 21

² Idem

me donnaient l’impression qu’ils suivaient un rail déjà tout tracé d’avance pour eux et leur brillante carrière. Moi, je me suis exilé au Canada! Vraiment atypique¹.

Le scoutisme Outremeuse

D’abord mes assistants

Bouille, Jean-Bernard

Le frère de Marie-Rose (voir couple Lecloux). Il vint comme stagiaire, avec son copain Gérard Dewonck. Ils venaient tous les deux du clan du collège Saint-Louis. Mais Jean-Bernard, comme il habitait sur notre territoire, revint comme assistant ordinaire une autre année. C’était un ami, un bon blagueur, il faisait partie de la bande des jeunes d’Outremeuse que nous fréquentions. Son totem : Ourson, je m’en souviens bien. Il fit des études d’ingénieur.

Dewonck, Gerard (Chamois)

L’autre stagiaire venu du collège Saint-Louis. Un type précieux en qui à pouvait faire confiance. N’est hélas pas resté très longtemps avec notre troupe.

Geilenkirchen, Pierre

Un solide compagnon. Les autres assistants passaient, lui, il restait. Fils d’un huissier qui résidait sur la rue Jean d’Outremeuse, pas loin de chez nous, il était grand, bouclé, amusant. Il se rongait les ongles et était toujours présent à toutes nos activités. En 60, il fit son service militaire chez les paras-commandos et fut envoyé quelques mois au Congo, lors des troubles de l’Indépendance. Un chic type. Mais qu’est-il devenu?

Puis plusieurs de mes scouts

Bellefroid, Christian

Sa sœur Yvette² et lui venaient du Congo et étaient vaguement apparentés à Claude Foidart, notre chef d’unité, qui avait insisté semble-t-il, pour qu’on lui donne le totem *Fungu*, qui voudrait dire anti-lope en lingala ou en swahili. Je dois avouer que je n’avais jamais entendu dire cela. C’était un grand garçon un peu fantasque, mais un très bon scout, puis compagnon routier plus tard.

D’Août, Jean-Marie dit Bouboule

Totem : Perdrix. Petit bonhomme, parfois râleur et rouspéteur mais toujours sympa. C’était un peu celui par qui le malheur arrive. Il était un peu paresseux, il fallait le pousser, mais il était toujours d’accord. Pour lui, un effort, ça comptait... Il reste dans mon souvenir une des principales figures dont je me souviennne quand je repense à ces temps bénis.

Louys, Henri-Paul

Il devint journaliste à *La Gazette* puis mourut beaucoup trop jeune, ce cher Fourmi. Un petit bonhomme raffiné, sérieux, avec son grand chapeau et ses lunettes, il était très présent parmi nous.

Peeters, Jacques

Avec ses deux sœurs, Andrée et Jeanine – grande amie de Nicole –, ils étaient d’origine flamande. Leur papa était boucher-charcutier, et tout naturellement Jacques suivra les traces de son père. Il avait été le second de José, était très souriant et parfois un peu fantasque. On fréquentait assez bien la famille Peeters et un soir d’été, le père eut l’idée de nous conduire prendre un verre dans un café huppé du Sart-Tilman, à la sortie de Liège, dans les hauteurs. On a embarqué dans sa camionnette, on devait être cinq ou six. On a eu notre verre et le papa nous avait proposé des cigares. On n’a pas refusé, on a fumé un délicieux Havane, mais le père a tiré une tête quand il a vu l’addition, car les trois Havane, à eux seuls, valaient 150 francs! À l’époque, une bière devait coûter une dizaine de francs.

Parfois, avec Nicole, nous allions retrouver Jeanine qui avait en charge la seconde boucherie de monsieur Peeters à Herstal. C’était l’occasion d’une balade en amoureux sur le tram de Herstal, et lorsque nous arrivions là-bas, les deux filles préparaient le souper. C’étaient toujours des tomates farcies de boulettes de viande, cuites au four dans la sauce tomate, avec des frites. Hmm!

Porignon, Jean-Claude

Il était le petit frère d’André et de Monique¹. Son totem Grizzly correspondait bien à sa stature et à son caractère. Un très bon scout, qui collectionnait les timbres.

Rome, Jean-Claude

Son totem Puma lui allait bien. Il venait de la rue Jean d’Outremeuse et avait un petit frère, Pierrot, qui sera un excellent louveteau puis un bon éclaireur. Mais parlons de Jean-Claude. Il venait de l’athénée et fut un des seuls étudiants que je connaisse en Belgique qui n’avait jamais étudié le flamand, car dans l’enseignement public ils pouvaient choisir l’allemand comme seconde langue nationale. Ce qu’il fit. Il fera aussi le droit plus tard. Ce fut un de mes meilleurs, sinon le meilleur de mes scouts. Très discipliné, volontaire, homme de confiance. Il fut premier CP, et même je crois scout de la Couronne (comme je l’avais été).

Sacré, Michel

Frère de Robert et de Paul, qui habitaient la rue Méan. Michel était un bon CP des Chamois, parfois un peu tire-au-flanc, mais un gars honnête, un bon scout...

Et les autres scouts, tous les autres? Je pense aux Roger Beyers, Jean-Claude Bourguignon, Jean-Louis Longree, Alain Ramquet, Michel Wulput, et autre Pierrot Peters, et combien d’autres encore, tous aimés, tous bons.

¹ Je reprends ce thème dans la Postface.

² Voir couple Housen

¹ Voir couple Kempgens

D’autres chefs¹

Gillet, Albert

Je place ici ce grand monsieur, doyen de notre paroisse. Un doyen, en Belgique, est un titre réservé à certains curés dans un diocèse, qui exercent une certaine gestion administrative sur une dizaine de paroisses. C’est un palier intermédiaire entre le diocèse et la paroisse, sans doute pour décharger un peu les responsabilités de l’évêque. Monsieur le doyen Gillet était un ami de Jean Warnant et est venu souvent à la maison. Il parlait très facilement le wallon et faisait notamment un sermon en wallon le 15 août, jour de la fête à Outremeuse. C’était un homme au crâne rasé d’assez près (en brosse), un caractère solide et un prêtre à propos de qui tout le monde n’avait que des éloges à dire. Il est décédé en 69, à l’âge de 69 ans.

Lecluse, Henri (Rossignol)

C’était un « vieux » scout, célibataire, commissaire de district adjoint et chef du groupe scout qui réunissait toutes les unités à l’est de Liège, jusque Visé. C’était lui qui faisait passer le badge de guide (il fallait notamment reconnaître toutes les rues d’Outremeuse). Il avait une très belle voix, d’où son totem. Parfois il organisait des grandes sorties de groupe (toute une organisation). Je me souviens notamment d’un week-end à Aix-la-Chapelle en 56... TB. Il remplacera Claude comme chef d’unité quand celui-ci sera forcé de partir.

Sacré, Léon et Paul

Les frères jumeaux du boulevard de la Constitution et leurs deux sœurs, Milou et Ginette. En voilà quatre personnes bien connues à Outremeuse avant que je n’arrive. Les deux jumeaux avaient été successivement chefs de la troupe scout, mais leurs études les éloignèrent quelque peu du mouvement. On les rencontra cependant encore lors des fêtes d’unité. Ils avaient un très beau brin de voix et manipulaient volontiers la guitare.

Quant aux deux sœurs, Ginette était une belle grande fille, la dernière de la famille, mais n’était pas attirée dans le mouvement guide. Cependant, elle participait à nos fêtes d’unité. Quant à sa sœur Milou, plus petite et un peu plus ronde, elle était la cheftaine des guides. Une fille très délurée, très sympa également, très sociable. Je rappelle quand même qu’elle fut élevée au titre de « citoyenne d’honneur d’Outremeuse » en même temps que Christian et moi, pour services rendus à la République libre d’Outremeuse pour *Noël dans la Cité*. C’est elle qui fut la première Vierge, si je puis dire, dans la crèche des santons, avec monsieur Charles Moens, comme Nicole et moi le serons un ou deux ans plus tard.

4B4) Et retour au Congo

La plupart des personnes que je devrais citer ici ont déjà été nommées dans la grande valse des couples cités plus haut, en 4A). La plupart de nos amis à Kisantu, puis à Lemfu, étaient de jeunes couples, comme nous, comme les Cornet, Maes, Gérard, Fish, Rousseau, Geerkens, Rosen, Van den

Plas, Waegemans, Fossaert et Delaender. Yves Colpaert et les trois frères Demilde ayant aussi été présentés plus haut, il reste donc les célibataires et les prêtres.

Cornelissen, Noëlle

Cela me fait tout drôle de présenter Noëlle, l’ex-femme d’Yves, comme si elle était célibataire, mais je ne pouvais décemment pas la nommer avec Yves, et encore moins dans les couples car ils ont divorcé. Je la retrouve donc ici. Nous avons très souvent été chez eux, ils sont très souvent venus chez nous, lorsque nous étions à Lemfu et avions nos quatre gamins : Franz et Denis, Pierre et Guy, et ensuite ici à La Pocatière et à Saint-Roch pendant cinq ans. Elle était Hollandaise et fut toujours une femme d’abord intellectuelle. Elle aimait les bons films, les bonnes soirées et était bonne cuisinière. La séparation fut un drame pour elle, avec son dernier-né Yann qui venait de naître. Elle mena une vie laborieuse et assez difficile, seule en Belgique avec un, puis avec ses trois fils. Elle mourra d’une maladie rare qui l’empêchait de faire des mouvements en bonne coordination.

Le père Cooremans, s.j.

Il était titulaire du français au CMS, l’école des pères jésuites sur le plateau de Kisantu. Il est venu quelquefois à la maison, notamment pour me prêter des nouveaux romans qu’on lui envoyait de Belgique. Il m’avait invité à auditionner des examens oraux de ses élèves. Et je lui ai rendu la pareille, au grand dam de mon directeur qui n’a pas apprécié qu’un père jésuite entre dans ses classes.

Demonty, André

Le célibataire de Verviers, d’abord voisin de notre chambre à la maison des étrangers; puis lorsque nous aurons emménagé dans notre nouvelle maison mauve, il sera toujours flanqué chez nous à Kisantu. Il viendra une fois à Lemfu avec les Gérard, puis se mariera avec une Canadienne, Andrée. Je le reverrai une fois à Québec. Puis on s’est perdus de vue. Il était prof de math et assez grand, et quand il marchait, il traînait un peu la savate comme s’il était gêné par sa taille.

Desjardins, Piet

Un Flamand qui enseignait à Lemfu, mais on le voyait très souvent à Kisantu. Il vint une fois à un bal masqué déguisé en *tchouk-tchouk nougat*, une expression belge désignant un Noir, marchand de tapis. Il s’était emballé et enrubanné dans des carpettes et enduit le visage au cirage noir brillant!

Giroul, Philippe

Il ira de Lemfu à Kisantu, pendant que nous irons de Kisantu à Lemfu, puis il ira à Bukavu, chez les pères barnabites, puis viendra au Québec... Nous n’avons pas connu sa femme qui était une copine de Josiane, ma sœur. Un prof d’éducation physique qui aimait la société. Ces dernières années, il milite au sein de divers mouvements écologiques (en particulier contre la centrale nucléaire de Gentilly).

Joiris, Annie

L’une des quatre demoiselles qui enseignaient (et étaient logées) au couvent des sœurs de Notre-Dame à Kisantu. Annie était une petite femme aux cheveux noirs, très dynamique. C’est elle qui tint Franz dans ses bras lors du baptême. Elle remplaçait la vraie marraine, ma belle-mère.

¹ Chez les scouts, nous disions des sachems

Lammens, Maurice et Thérèse

J’écris ici les noms d’un couple, mais que nous n’avons guère fréquenté comme couple. Nous ne sommes jamais allés chez eux, sauf cas exceptionnels, et la réciproque était vraie. Ils habitaient Lemfu et étaient néerlandophones. Lui était prof chez les garçons, il avait une santé et une endurance à la course assez extraordinaires. Il aurait voulu être coureur cycliste (il aurait réussi, j’en suis certain), mais ses parents ont insisté pour qu’il fasse des études. Thérèse, elle, parlait difficilement le *frans*, petite et toute blonde, elle n’enseignait pas et ne sortait guère que chez les autres couples flamands : Verzijcht, Rosen, Heldens, Dierckx à Kisantu, Delaender à Lemfu.

Marquès, X

Notre garagiste portugais qui roulait les R et qui était souvent flanqué de son adjoint, le tout jeune Pinto. Monsieur Marquès était un mécanicien expert pour nos bagnoles à Kisantu. Très copain, on le voyait aussi au plateau pour du volley le dimanche après-midi, ou lors d’un apéro ici ou là.

L’abbé Van Binnebeeck

Il était le fils d’un ancien administrateur de Madimba dans la région de Kisantu-Inkisi durant la colonie. Il a désiré revenir servir dans le pays qui l’avait vu grandir, mais il valait mieux qu’il ne parle pas trop de son père, qui n’y était pas en odeur de sainteté. Ce fut un agréable compagnon de jeu le soir. Il lui arrivait souvent de dire la messe dans une chapelle latérale de la cathédrale, rien que pour la communauté blanche. C’était le temps où Paul VI allait clôturer le concile Vatican II. L’abbé Van Binne (comme nous disions) baptisa Franz.

Le père Van Driesche, s.j.

Il était prof de morale au grand séminaire de Mayidi, et présentait un genre de ciné-club tous les quinze jours ou tous les mois. Je lui avais fait une liste des meilleurs films, et un index des films répertoriés dans *Amis du film* qu’il recevait aussi. Il venait souvent dire bonjour, fumait comme un Turc et avait des manières semi-précieuses pour tenir sa cigarette, en disant « *Mein Gott!* » derrière ses lunettes toujours foncées. Il était un grand spécialiste des mœurs indigènes, et notamment des liens et des tabous sociaux dans une société matrilineaire. Il faisait des conférences sur ce sujet et apprenait même des choses aux indigènes eux-mêmes. Il était aussi étonné qu’en ces temps troublés, les femmes européennes n’aient pas avec elles des pilules du lendemain pour avorter éventuellement en cas de viol. Il nous affirmait qu’il était bien d’accord avec cela. Il y a des prêtres modernes! On l’a revu une fois à La Pocatière.

X, Aline

Elle accompagnait souvent Annie Joiris lors de ses déplacements. On les voyait souvent toutes les deux ensemble. Une grande et jolie fille très souriante et très calme, dont j’ai oublié le nom de famille. Je me demande parfois ce que ces demoiselles venaient chercher au Congo à cette époque. Pour nous les hommes, la réponse était évidente : nous cherchions tous à éviter le service militaire, mais elles? Peut-être était-ce l’appât du gain, plus riche qu’en Belgique, ou l’amour des voyages, ou l’aventure?

X, Magda

La troisième des demoiselles enseignant au couvent était une Flamande, mais qui s’exprimait très bien en français, même si elle roulait les R comme beaucoup de néerlandophones. Une très jolie fille, petite, mince, vive, très sympathique et à la peau assez bronzée...

De tout ce monde, avec les années, nous sommes restés liés avec les seuls Geerkens, qui sont même venus à La Pocatière une fois. On écrit rarement aux Gérard (lui est devenu aveugle).

4B5) Enfin La Pocatière

Même en retirant les couples déjà nommés plus haut, et mes ex-élèves que je nommerai plus bas en 4C), il reste un fameux paquet d’amis et de connaissances rien qu’ici au Québec. C’est normal je suppose, en 45 ans, de se tisser un beau réseau d’amitiés... Cette grande galerie de portraits est divisée en deux secteurs : a) mon école et b) la ville. Par défi et par amusement, je note ici quelques qualificatifs attribués à des femmes par Duncan, personnage d’une nouvelle d’Alice Munro, Canadienne et récent prix Nobel de littérature, pour voir, dans ma galerie, à quels personnages ces mêmes qualificatifs siéraient le plus. Voici le passage contenant tous ces qualificatifs :

Duncan parlait des femmes qu’il avait connues. Ruth l’efficace, la coquine Judy, la pétulante Diane, l’élégante Dolorès, Maxine, le genre bobonne, Lorraine, beauté aux cheveux d’or, aux seins généreux; Mariane, la multilingue, Caroline la névrosée, la sauvage Rosalie, aux airs de bohémienne; Louise, pleine de talents et mélancolique; Jane, sereine et racée [...] Lydia, la poétesse qui laisse à désirer.

Voilà seize qualificatifs ou périphrases sans doute bien placés. À vous de les repiquer à bon escient, mon cher Lock Holmes, me dis-je à moi-même en aspirant ma pipe imaginaire!

Je vous signale d’emblée que je n’ai pas trouvé, ni vraiment cherché, de personnes à associer aux deux qualificatifs, *névrosée* et *poétesse qui laisse à désirer*, pas très positifs d’ailleurs. Quoique pour le dernier j’aurais bien quelqu’une, mais la discrétion m’oblige à me taire. Mais vous retrouverez les quatorze autres ci-dessous. C’est un jeu évidemment. N’y voyez rien d’autre qu’un divertissement.

4B5-a) Polyvalente et monde scolaire

La première de mes galeries réservées à La Pocatière réunit des amis, professeurs ou autres collègues de travail, qui de près ou de loin peuvent être rattachés à mon école. Je vous les livre par ordre alphabétique, qu’ils soient profs, secrétaires, directeurs ou autres employés. Mais attention : je n’ai évidemment pas repris ceux et celles dont j’aurais déjà parlé (Yves Colpaert, Christian Mendez, les conjoints Boily, Demers, Desrosiers, Ducas, Fortin, Gaudreault, Gourdeau, Houle, Lachance, Létourneau, Lévesque, Paradis, Paré, Tardif et Volant). Je n’ai pas retenu tous les profs qui ont défilé dans notre école, ni tous les membres du personnel, mais j’en ai quand même un bon paquet. N’oublions pas le sujet de ce chapitre : il fallait quand même qu’il y eût quelques fils d’amitiés tissés entre les personnes dont je vous mentionne le souvenir et moi-même.

Aubé, Jean-Guy

Prof de physique, il aura pour seconde compagne Ghislaine Pelletier, nous quittera pour surplus de personnel et ira à L’Islet.

Beaudoin, Claude

Prof de bio (et malgré cela grand fumeur!), très fort dans sa matière, pousse ses bons élèves à se surpasser – voir la participation de Franz, puis Olivier Coenen et Bossé à des expos-science. Un homme toujours correct et bien mis, habillé avec soin. Il eut quelques démêlés avec un certain Léopold, question de bio. Il quitta la poly en même temps que moi.

Beaulieu, Louise

Prof de math en secondaire 1, qui fut transférée du primaire en même temps que Marie-Paul Gagnon en français, car ils avaient supprimé la septième année et avaient donc un surplus de personnel. Louise a toujours été dans toutes les chorales de la cathédrale et dans les opérettes. (SALLP, AREQ¹)

Béliveau, Nicole

Une religieuse très sympathique, prof de dactylo, dont le sourire et la gentillesse finiront par convaincre quelqu’un de défroquer pour l’épouser. Elle nous quitta avant que nous entrions à la poly, eut des enfants je crois, puis nous avons appris son décès prématuré il y a déjà des années.

Bernier André (le multilingue)

Un vrai collègue en français en secondaires 4 et 5. Il sera même chef de groupe après moi, mais ne fera pas de mise en scène. Il joua cependant avec brio dans deux pièces et un sketch. Il a été prof d’anglais et connaissait bien l’allemand pour l’avoir étudié. Je le revois depuis douze ans au club Pyramide. C’est un ex-excellent collègue – ça fait un « exexcel », faut le faire et surtout faut le dire! Intelligent, cultivé, d’agréable compagnie, philatéliste averti et très fort en géographie, il aime beaucoup voyager, surtout en Europe (Alsace) et jusqu’au fin fond de Samarcande... Mais il a aussi ses lacunes, notamment en littérature française – pour un prof de français – et dans le cinéma classique – pour un cinéphile! (Pyramide)

Bernier, Richard

Prof d’anglais, puis adjoint, puis directeur au primaire, puis en notre école, puis DG adjoint, puis directeur du collège. C’est ce que j’appelle une carrière montante en zigzag.

Bois Denise (la pétulante)

Cette chère Denise nous vint du primaire dans les années 90. Elle enseigna le français en secondaire 3 après le départ de Nicole Gravel. Elle fit quelques mises en scène en remplacement du vieux bonhomme qui écrit ces lignes. Elle eut notamment l’insigne honneur de mettre en scène une pièce que j’ai écrite pour elle et n’ai jamais montée : *Signé la Corneille* en 95. J’ai trouvé cela

particulièrement réussi. Elle a le verbe haut et est très fière de sa belle chevelure, qu’elle porte indifféremment en chignon ou flottant sur ses épaules.

Bouffard, Thérèse

Une des premières enseignantes en secondaire 5 à l’ITA. Rappelons-nous ses poussins morts desséchés dans la couveuse¹. Elle épousera un capitaine au long cours, qui partira trop tôt pour la grande croisière dont on ne revient pas. Elle aimait les serins et sera très présente aux différentes manifestations de l’AREQ.

Caron, Marc-André

Je l’ai connu comme prof. Il a été longtemps à Saint-Pamphile, puis nous est revenu comme directeur. Un (trop) gentil directeur auquel il fallait un assistant à poigne! Son plus grand mérite est d’avoir tenu plus longtemps que tous les autres comme directeur de la même institution. Je ne l’ai jamais connu comme diro. Mais c’est surtout en tant que directeur de chorale (et même chef de plus de 600 choristes une fois en France, qu’il fait sa marque. Très souriant.

Chamberland, Colombe

J’ai d’abord connu et apprécié Colombe comme prof de français et chef de groupe de Saint-Pamphile. On se retrouvait souvent à Montmagny lors des réunions préparatoires à la mise en place du nouveau programme. Puis on ira même ensemble à un congrès de profs de français. Et je la retrouve des années plus tard comme directrice, en 1995 et 1996. Mais j’ai été un peu déçu de son attitude parfois rigoureuse et légaliste à ce moment. Elle quittera d’ailleurs notre école, déçue, je pense. Elle avait une coquetterie dans l’œil qui n’était pas pour déplaire.

Côté, Jean-Louis

Ce long prof de math (je pense) s’est rapidement expatrié et a terminé sa carrière à l’éducation permanente. C’est sans doute son rire caractéristique qui l’identifie dans une foule amusée. Il accompagne souvent l’une ou l’autre collègue célibataire lors des soupers, soirées ou spectacles dans la région. Il est de tous les repas de l’AREQ. Et c’est assez étrange à dire, mais je crois pouvoir affirmer que je lui ai plus parlé (et le connais donc mieux) depuis que nous sommes tous les deux hors de l’école.

D’Amours, Denis

Un des plus grands taxidermistes que le Canada ait eus. Ce blond barbu ne compte plus les prix internationaux qu’il ramassa à toutes les expositions internationales où il se présentait. Chez nous il fut appariteur de sciences pendant quelques années.

D’Amours, Gamelyn

Le spécialiste des tours, foreuses et fine mécanique, belle tignasse argentée et un nom qui va bien à ce Robin des Bois de l’arc moderne. Trois jolies filles en plus.

¹ Association des retraités de l’enseignement du Québec.

¹ Voir chapitre 21

Dansereau, Jacques

Un excellent prof de physique. Lui est devenu un véritable ami. Il faut que je raconte ici une blague qu’il avait coutume de faire à ses étudiants lorsque dans son cours, il arrivait au passage avec les forces centripète et centrifuge. Il faisait une expérience pour laquelle il avait besoin d’un grand seau d’eau qu’un élève allait remplir à l’évier au fond de la classe laboratoire. Le prof prenait le seau et le faisait tourner dans un grand moulinet des bras, et l’eau poussée par la force centrifuge restait dans le seau et ne tombait pas. Vous avez tous déjà fait cela... Il déposait ensuite son seau sous son bureau et écrivait une ou deux formules au tableau. Puis, voulant montrer que si l’on fait tourner le seau en sens contraire, le résultat reste le même, Jacques reprend le seau sous le bureau, se place devant les élèves, le fait tourner, mais trébuche et dans un geste large fait renverser le seau sur les élèves. Tous les élèves – et surtout les filles –, craignant d’être copieusement arrosés par la suppression de la vitesse et le seau qui menace de tomber, se cachent, crient et se précipitent sous leurs bancs, pendant qu’une pluie de petits papiers absolument secs et indolores se répand devant la classe. Mon ami Jacques avait pris soin, avant le cours, de cacher sous son bureau ce deuxième seau identique au premier, et qu’il avait rempli de ces multiples confettis. La blague était excellente! Plus de peur que de mal. Mais tous les élèves se sont laissé prendre.

Jacques a été longtemps représentant syndical et l’est encore à l’AREQ. Il aime le cyclisme et les voyages. Alors il combine les deux en faisant de longs voyages en Europe avec un groupe de cyclistes. Magnifiques vacances. Il faut ajouter que notre ami Jacques est un excellent saxophoniste amateur. Enfin, il s’est sorti d’une très mauvaise passe : il aimait lever le coude et avait, croyait-il, besoin d’ingurgiter quelques verres de fort chaque jour. Nous le sentions. Mais il s’est pris en main et est parvenu à se libérer. Depuis lors, jamais il ne touche un verre de vin ou d’apéro... Bravo Jacques! Un chic type. (AREQ)

Déziel, Jean-Lou

Poète récitant, initiateur à la poésie et au conte. Petit, très racé, une fameuse mémoire, une diction impeccable et une grande distinction. Il était très souriant ce petit homme venu de la Gatineau au nord-ouest d’Ottawa. Les élèves (et les profs de toutes disciplines) étaient ravis de l’écouter. Il savait captiver ses auditeurs!

Dionne, Stéphane

Quel charmant jeune homme. Cet ancien étudiant devenu prof fut durant les années 2000, alors que j’étais retraité, un des seuls liens que je connaissais encore dans le personnel de notre poly.

Dubé, Marielle

Cette simple et gentille dame est fille du sculpteur Dubé, qui habitait juste en face de chez Yves et Noëlle à Saint-Roch. Elle fera de bonnes études et deviendra une bonne prof de français chez les plus jeunes. Peut-être un peu trop bonne pâte. Elle fut très heureuse de prendre sa retraite. Depuis, on ne l’a plus vue.

Duchesnault, Ursule

Voici une dame pétillante. Prof en art culinaire, elle aime rire et est très sociable. Souvent Roger Pradet essayait de la mettre en boîte ou de lui faire une surprise. Elle fit partie du fameux « Macramé Power » qui était le comité social du personnel de la polyvalente. Elle sera également très présente lors des déjeuners ou dîners de l’AREQ. Benoît Guignard était pour elle un bon copain.

Folgueras, Roberto

Espagnol prof d’anglais, nous avons des discussions hautement philosophiques à propos du football. Il arriva jeune homme au Québec, lors de l’Expo 67 de Montréal où il travailla comme barman. Il fera fortune dans les restaurants Subway. Sa femme et lui étaient de bons amis d’Anne et Raymond Gaudreault.

Fortin, Léopold

Professeur de biologie qui redevint prof après avoir tâté du directorat, où cela n’alla guère. Ce faisant, il repoussa les autres profs de sciences dans leur rang d’ancienneté. Cela ne plut pas à tous. Il aimait s’entretenir avec moi de littérature ou d’autres sujets.

Frenette, Céline (la racée)

Jeune femme très vivante avec laquelle il était très agréable de converser, elle était l’épouse de... Gilles Vigneault! Elle avait des connaissances littéraires assez bonnes. Prof d’anglais comme son mari, prof au cégep, homonyme du grand chanteur québécois. Ils sont allés deux ou trois ans au Gabon avant d’aboutir à La Pocatière vers 1975. Céline était une bonne actrice et avait le rire sonore. Elle ne restera que sept ou huit ans avec notre équipe.

Gagnon, Marie-Paul

Surtout, pas de E à Paul, elle y tenait à son prénom à moitié masculin. Mère d’une ribambelle de petits Anctil qui deviendront très grands (Claire, Marcel, Colette, etc.). Ancienne prof du primaire, devint prof de français en secondaires 1 et 2. Sur la fin de sa vie, elle composa quelques poèmes (oui, oui) et deux ou trois romans à l’écriture un peu léchée.

Gendron, Violette

Petite femme délurée et active qui fut prof en agrotechnique, fonda un groupe de soutien pour Haïti à la polyvalente, me demanda d’écrire un sketch sur Les Cayes, et lorsqu’elle fut présidente du comité Nord-Sud me promit un beau montant d’argent pour notre troupe en partance pour la France, à condition que je promette d’adapter et de mettre en scène *Gouverneurs de la rosée*, d’après le roman de Jacques Roumain. Une petite femme très mince, intelligente et très accorte.

Gosselin, Louis-Marie

On disait aussi Lou-Marie. Cet excellent ténor dans la chorale de la cathédrale était un peu l’homme à tout faire de la polyvalente. C’est lui notamment qui était responsable des caisses de costumes et d’accessoires de théâtre. À la fin de sa carrière, il eut un rôle très précis : s’occuper des polycopies (notes de cours, feuilles d’interro et examens... est-il rien de plus précieux dans une école?) et de la

¹ Voir aussi les chapitres 21 et 23

fameuse grosse machine à photocopier. Il eut une fille, Pauline, assez délurée, que Nicole a bien connue à la villa Saint-Jean.

Gravel, Nicole (aux seins généreux)

Collègue de français, ancienne religieuse. Elle eut le gros avantage de toujours ou presque n’avoir qu’une seule préparation, car elle a eu longtemps les quatre classes de secondaire 3 en français. Elle était une des seules profs à ne pas se partager entre deux niveaux. Elle fut longtemps ma voisine de bureau dans la salle des profs. Elle mourra quelques années après avoir pris sa retraite.

Grondin, Gaétan

Ce prof d’anglais était notre président syndical de la régionale Pascal-Taché lorsque nous sommes arrivés, puis il reprit son rôle de prof et fut un bon saint Nicolas pour nos jeunes enfants (Coenen, Colpaert et Bonsang) le 6 décembre 1969. Puis il devint surveillant des dortoirs du cégep et fut élu comme commissaire scolaire. Il termina sa carrière comme président de la Commission scolaire de La Pocatière. C’est lui qui me remit ma médaille du mérite en 1994, 95 ou 96.

Guignard, Benoît

D’abord assistant sous messieurs Barbeau, puis Langlais, il eut son tour comme directeur de 81 à 88. Comme directeur il n’était certainement pas le plus sévère. On s’est rencontrés souvent dans des manifestations culturelles. Il a toujours habité Rivière-Ouelle, où il fut échevin.

Lacroix, Mariette

Religieuse chez les sœurs grises. Une virago grande et blonde (tirant sur le roux), elle s’occupa longtemps de la vie étudiante et me demanda même un jour de songer à écrire une pièce sur la jeunesse¹ – vous voyez comme je suis sollicité (voir aussi Violette Gendron). Mariette quitta notre école prématurément pour aller enseigner comme missionnaire en Amérique du Sud, puis nous la revîmes avec Suzanne Tousignant à leur maison-mère à Québec.

Laflamme, Langis

Prof d’éduc², puis de math, mais grand *coach* des équipes de volley, voici un homme très socio-dynamique. Je l’ai revu quelquefois au centre de gym du cégep. Il me contacte encore souvent pour aider à la journée du tournoi de golf au profit de la fondation de la poly. Un gars qui aime s’impliquer socialement, et qui dispose de certains talents d’accordéoniste et de guitariste. Deux fois, il a tenu des beaux rôles comiques dans mes pièces (*Cumulus* et *Quatre saisons*). Bravo, Langis!

Langelier, Guy

Mon collègue en français à la poly. D’abord prof de français en secondaire 2, il est « monté » au secondaire 5 en remplacement de Christian Mendez. Il s’est donc adapté à mes façons de faire (qui

étaient elles-mêmes un peu empruntées à Christian). C’est ainsi qu’à deux, nous avons maintenu le cahier journal où chaque élève écrivait cinq lignes tous les jours, et la lecture, puis l’étude et l’exposé oral, par trois élèves, d’un grand roman.

Il était resté célibataire et en avait les qualités et les défauts. Malgré mes tentatives répétées pour l’inviter à un petit souper en toute simplicité, il a toujours refusé, prétextant qu’il ne serait pas capable de nous rendre la pareille. J’avais beau lui dire qu’il n’y avait aucune obligation de retour et que cela nous ferait plaisir, il continua à décliner l’offre et je crois que ce qu’il a dit était une excuse, mais que la cause profonde était qu’il craignait de sortir de sa coquille. Il avait un beau brin de voix de ténor et a fait partie de diverses chorales. J’admirais aussi les connaissances culturelles de Guy, ancien séminariste. Il était capable de me remonter tous les noms des papes jusqu’à la fin du dix-neuvième siècle, et en plus il connaissait souvent leurs vrais noms. Mais il était très casanier et n’a jamais voulu voyager en Grèce ou en Italie, malgré mes exhortations. Je suis sûr qu’il aurait adoré. C’était un bon compagnon de travail, et une fois il arriva catastrophé parce qu’il avait osé avaler toute une tablette de chocolat. J’ai appris en mai 2015 qu’il a dû déménager à la Maison des oblats, une maison de repos pour personnes âgées. Il souffrirait d’Alzheimer...

Langelier, Suzanne

Professeur de bio en secondaire 1, c’est elle qui me mit sur la piste d’un vrai « Petit prince » (Frédéric Gagnon). Elle habitait Saint-Pascal. On la revit aussi à l’AREQ.

Langlais, Claude

Un bon directeur. C’est lui qui fut choisi pour dompter les lions qui avaient constitué un épais dossier contre monsieur Barbeau et étaient parvenus à leurs fins : faire mettre le directeur dehors. La place était difficile et il eut le grand mérite de s’en tirer très honorablement. Je n’ai pas peur d’écrire ici que ce fut sans doute le meilleur de nos directeurs. Dès la première réunion, il sut mettre tout le monde de son côté, notamment par un grand jeu, le jeu des astronautes. Il s’agissait de classer une quinzaine d’objets selon leur importance pour la survie de l’équipage rendu sur la lune, classement de référence fait par une vraie équipe d’astronautes. Nous devons établir notre liste le plus près possible de la leur.

Claude était omniprésent, bien aux commandes de l’école, juste et leader. Il me demanda souvent de lui écrire des discours, ce que je fis volontiers. Lorsqu’il nous quitta, il obtint la place de DG de la Commission scolaire de Kamouraska–Rivière-du-Loup, puis il prit sa retraite et devint un bon maire à Kamouraska, où il venait d’emménager et où nous l’avons rencontré quelques fois.

Lévesque, Jacques

Responsable de la pastorale et clown à ses heures. Un petit homme barbu, très serviable et apprécié des élèves.

Lévesque, Julien

Surveillant puis responsable de la photocopie, un homme qui se promène très souvent en vélo. Il m’inspira pour le personnage de Juju dans *Signé la Corneille*.

¹ Elle me demanda cela en 1990, en prévision de l’année internationale de la jeunesse vers 1992 ou 1993. Et si j’ai fourni une pièce sur une école polyvalente en 1995, c’est un peu grâce à elle.

² Éducation physique; ici on ne dit jamais prof de gym...

Lévesque, Louise

Longtemps responsable de la vie étudiante à la poly. Cette affable personne était la fille d’une madame Lévesque que j’ai quelquefois été déranger dans son commerce de tissu, pour lui acheter divers tissus de décors ou de costumes pour le théâtre et les opérettes. Louise était dynamique et très proche des élèves.

Lévesque, Michel

Prof d’éducation physique et... de boxe. Il est aussi l’heureux papa de quatre beaux enfants que j’ai tous eus comme étudiants, Virginie, puis deux gars, puis Marylise. Je me souviens plus des deux filles, voir leurs mérites plus bas dans les fratries. Mais le père, Michel, était un garçon calme, réfléchi, costaud et un peu atypique lui aussi. Il n’aimait guère les sports dits populaires comme le hockey ou le volleyball et préférait le soccer ou les sports de combat comme la lutte.

Lévesque, Raynald

Un petit prof, mais un grand homme. Un vrai leader en matière sociale et syndicale. Ce prof de géo fut aussi de notre comité des huit, qui avec Colpaert, Gourdeau, Houle, moi-même, Mariette et deux autres avons rédigé le dossier *Un directeur à La Pocatière* en 75. Est-ce que les autorités ont eu vent de cela, lorsqu’il devint lui-même directeur adjoint? Il était assez sévère et fut muté au primaire pour un an ou deux, contre son gré. Les profs ont été à une séance du conseil des commissaires, mais rien n’y fit. Il eut des problèmes de soins médicaux et je ne sais pas ce qu’il est devenu...

Lévesque, Simon

Un grand prof de géo ou de science, qui devint entraîneur d’équipes sportives. Il a de la voix et sait se faire entendre. Je le crois fort apprécié de ses élèves.

Maurais, Carol

Petit frère de Jean (le chef de mes opérettes), Carol fut animateur sportif à la polyvalente pendant plusieurs années. Leurs parents étaient nos voisins sur la 9^e Avenue.

Maurais, Éliane (la mélancolique – parfois)

Éliane est une grande jeune femme blonde qui, selon moi, a toujours été à la réception de notre école. Il faut croire qu’elle s’est très bien acquittée de sa tâche puisqu’elle y est restée des décennies. Célibataire, comme plusieurs secrétaires, presque effacée, toujours à sa place, elle pouvait y mettre la voix et le ton lorsqu’il s’agissait d’appeler quelqu’un à l’interphone. Une très gentille personne que je rencontre encore souvent à la messe.

Mercier, Benoît

Ce prof de dessin industriel, devenu chef de groupe pour les professeurs du secteur professionnel, est un flegmatique digne de la meilleure Albion. Agréable de compagnie. Son épouse infirmière et lui ont fait de nombreux voyages. On les revoit souvent à l’AREQ.

Mercier, Irène

Religieuse prof de français, très douce mais efficace. Elle s’occupait des groupes de secondaire 1 et fut même second chef de groupe en français pendant un certain temps.

Mercier, Jean-Yves

Un prof haut en couleur, d’ailleurs il sera capable d’imprimer des photos couleur (notamment les photos des peintures de mon père). Il avait le verbe haut et osait dire n’importe quoi à n’importe qui. Il était prof de physique (ou de chimie?), bon vivant, et interpréta Jules, un personnage très coloré dans *Bienvenue à bord*. Puis, cet amoureux de la moto amena sa Chipie (le surnom de sa femme, une de mes anciennes étudiantes qui était tout le contraire d’une chipie) dans son coin, à Tourville ou à Sainte-Perpétue.

Mercier, Paul-Eugène

Prof d’anglais, petit, poli, affable. Il fut longtemps chef de groupe en anglais puis, lorsqu’il partit, c’est Raymond Picard qui prit sa place.

Ouellet, Gabrielle

Une secrétaire que Jean-Marie P. fit souffrir. C’était elle qui s’occupait notamment de trouver des remplaçants pour les professeurs malades ou absents. Elle avait nos horaires, mais ce qui comptait essentiellement pour elle, c’était les périodes où nous étions libres. Elle fit partie de toutes les opérettes et chorales tant elle adorait chanter, surtout avec ses sœurs. J’ai eu plusieurs de ses sœurs comme élèves et actrices. Une très gentille et souriante personne qui joua aussi au théâtre dans *Bienvenue à bord*, assise juste à côté de Jean-Yves Mercier. Deux électricités différentes, ça fait des étincelles! (SALLP)

Ouellet, Monique (la sauvage – mais pas toujours)

Encore une secrétaire et de mes anciennes étudiantes, elle était la sœur d’Hervé, qui monta et dirigea une grosse ferblanterie, puis eut un accident qui lui supprima l’usage de ses jambes. Monique avait le don pour se faire mettre en boîte par certains profs, parce qu’elle réagissait avec force. Elle s’occupa aussi beaucoup de la bibliothèque et est très présente socialement pour s’occuper de diverses réunions à la poly (soupers de la fondation, brunch, grand souper des retrouvailles des étudiants, etc.). Elle joua aussi dans *Bienvenue à bord*.

Ouellet, Yvan

Un adjoint à la direction bien sympathique. Les circonstances ont fait qu’il fut très vite nommé directeur¹. L’année suivante, il espérait avoir le titre de directeur mais il fut maintenu au niveau adjoint, aussi quitta-t-il la poly dès l’année suivante. Je sais qu’il s’est occupé du syndicat des directeurs. Il était physiquement assez imposant.

¹ Faisant fonction

Pelletier, Conrad

Conrad a été longtemps un de mes autres voisins de bureau à la salle des profs. En fait, son bureau faisait face au mien. Prof de français en secondaire 4, il accepta aussi d’être mon équipier lorsque fut venu le temps des multiplicateurs, qui devaient partager leurs expériences avec les autres pour l’apprentissage du nouveau programme. Un homme très sérieux qui, contrairement à quelques autres, choisit de demander d’aller au primaire, où il fut un heureux professeur de cinquième année et fit du théâtre avec ses élèves.

Pelletier, Gilles

Un vrai copain, prof d’écologie et de bio dans les petites classes. Je l’ai d’abord connu comme chef scout, puis nous sommes allés quelquefois chez lui avec d’autres profs. Nous avons notamment eu un vins et fromages dont on se souvient encore avec les profs du 5, car il était responsable de la vie étudiante. À la poly, c’est lui qui mettait de la paille dans tout un couloir de l’étage pour faire certaines expositions avec des animaux vivants : chats, chèvres, poulets, moutons... Pendant une semaine l’école sentait la ferme. Il faisait l’élevage de souris, de grenouilles ou de papillons.

Il était très proche de ses élèves et partisan acharné du tutoiement pour les élèves à l’endroit de leur prof. Je n’ai jamais adhéré à cette théorie du copain-copain, car je trouvais que c’était le meilleur moyen de perdre son autorité. Il est vrai qu’il y a des matières où il n’y a pas besoin d’autorité. Il était de Saint-Pacôme et s’est aussi beaucoup investi dans l’organisation de la Côte-des-Chats. Puis, depuis qu’il a pris sa retraite (la même année que moi), bizarrement il s’est renfermé dans sa coquille. On ne le voit plus guère. Il aime aussi cueillir des champignons et je veux lui donner mes livres sur ce sujet.

Pelletier, Hélène

Ses parents vendaient des œufs et des légumes dans le rang des Sables. Hélène était une très bonne prof de français au secondaire 2, et quand elle avait une idée, elle ne la lâchait pas facilement. Elle avait de qui tenir, car sa maman était une dame qui est restée verte malgré son grand âge. Hélène a épousé un garagiste et a eu deux garçons, qui ont repris maintenant le garage de leur père. Il faut dire qu’elle s’est beaucoup investie pour eux, car un des deux était ce qu’on appelle un gaucher visuel.

Picard, Justin

Voici un aumônier de l’école que j’ai aussi connu avec les scouts. Il avait le langage un peu précieux et réfléchi. Cela s’est traduit dans les pièces *La chaire* et *Bienvenue à bord*, auxquelles il participa avec grand plaisir. Dans la première, il jouait le rôle d’un curé et il y a fait un bel effort.

Picard, Raymond

Ce prof d’anglais discret et efficace est d’origine américano-québécoise. Il épousa Janik Drapeau, une ancienne excellente étudiante (voir fratries plus bas).

Pradet, Roger

D’abord simple prof de français au professionnel, puis chef de groupe, puis longtemps adjoint à la direction, ce petit habitant de Saint-Roch est un grand blagueur et un gars très agréable en société.

Il a le verbe haut, mais aussi le mot juste pour rire. Il adorait taquiner son monde, et en particulier la pauvre Ursule Duchesneau. Fit deux fois du théâtre avec moi.

Robert, Clément

Prof d’anglais, probablement le plus costaud des profs. Il habite près de chez Nathalie.

Roy, Gabrielle (l’élégante)

Cette agréable et très douce personne porte le même nom que la célèbre auteure de *Bonheur d’occasion*. Et comme en plus, son mari s’appelle monsieur Carreau, on pourrait aussi la dénommer la « dame de Carreau »! Elle dispose, en plus, d’un sourire très enjôleur sous son casque d’or. Une belle femme toujours jeune, qui enseigna aux élèves du cours professionnel et est aussi très présente à nos repas de l’AREQ.

Sasseville, Pierre

Appariteur en sciences de notre école polyvalente, c’est un grand connaisseur et éleveur d’oiseaux exotiques. C’est un homme sérieux, réfléchi, et lorsqu’il parle on a l’impression qu’il fait de gros efforts pour très bien articuler. Une personne efficace et discrète.

St-Amant, Richard

L’homme par qui la poly est restée belle, belle, belle. Cet ancien étudiant, qui m’appelle toujours monsieur André, est depuis les débuts le concierge et l’homme à tout faire de notre école. Avec Sylvie, son épouse, il faut les voir frotter, astiquer, bichonner. C’est un garçon d’une grande serviabilité qui ne dédaigne pas donner de son temps pour ranger, remettre en ordre, notamment à la cafétéria, avant et après les soupers du CDEF de la paroisse. Un homme de cœur, mais aussi un costaud (il est très fort de ses biceps).

St-Pierre, Richard

En voici un autre qui a de la voix. Richard assurait la catéchèse dans beaucoup de classes, ce qui n’est pas toujours donné. Il aimait aussi donner un bon film à l’occasion.

Tousignant, Suzanne (genre bobonne)

On appelait cette religieuse sœur Sourire ou sœur Toutou. Elle était très proche de ses étudiants et a assuré avec succès la vie étudiante en secondaire 5. Je la revois encore lors de son dernier méritas dans la salle de l’ITA, elle pleurait. On l’a revue quelques fois, notamment avec Gaston Lévesque et Jean-Marie Paradis à la maison-mère des sœurs grises de Québec. À plus de 80 ans, elle pète encore la forme!

Il faut quand même ici rappeler la bonne blague qui lui fut faite vers 1972, lorsqu’après avoir été en Terre sainte, elle présentait un diaporama à ses étudiants. Une main professorale malicieuse avait été placer au milieu de ses dias deux ou même trois photos de femmes nues, tirées des revues des Folies- Bergères. Et lorsqu’elle arriva à la Via Dolorosa ou au *Dominus flevit*, elle fit avancer le chariot et tomba sur une des trois beautés. Oh! Émotion... le temps de se reprendre, elle passe à la dia suivante

et tombe sur autre *girl* à l’académie parfaite. Les élèves gloussaient. Elle était scandalisée, mais rigolait de la bonne *joke* qui lui avait été faite. Par qui, au fait? Gaston, Christian¹?

Tremblay, Daniel

Daniel fut, avec Ernst et Violette Volant² et aussi un certain Raynald Harvey qui quitta la poly plus tôt, un des piliers de l’agroalimentaire. Très présent à toutes les manifestations, il ne dédaigne pas se faire entendre. Un homme de bon jugement avec lequel je partage une carte de membre de chez Costco, le magasin en gros.

4B5-b) Ville, paroisse, villages voisins et ailleurs

Je vous livre ici tous les autres compagnons d’un jour ou de toujours. En vrac, c’est-à-dire que j’ai mélangé les différents milieux, les clubs et organismes où je les aurais principalement rencontrés. Quand la référence est possible, je vous indique le nom du club ou de l’organisme. Même remarque que plus haut concernant une éventuelle inscription dans la valse des couples ou dans les noms pour la poly ci-dessus, et il y en a plusieurs – André Bernier, Gilles et Hélène Levesque, Daniel Langevin et Jacquelyne Lord, Clément et Denise Dufour... Donc, le lecteur curieux est prié de se reporter aux autres listes.

Anctil, Jocelyne (aux airs de bohémienne)

Cette femme charmante a du chien, avec sa coiffure bouclée noire et sa voix enchanteresse. Il suffirait de lui accrocher de grands anneaux comme boucles d’oreilles et ce serait une vraie gitane. Elle fut évidemment choriste, mais aussi graphiste pour les affiches de nos opérettes, puis comme soprano solo elle agrmente certaines réunions, notamment la fête de mes 70 ans pour laquelle Nicole l’avait engagée. Et elle a très bien fait ça! Et encore à d’autres occasions comme les comédies musicales de Jean Maurais ou les journées de la culture... Elle est la copine de Gervais Leclerc, un ancien élève.

Beaulieu, Brigitte

Ex-secrétaire de la Ville, puis secrétaire pour l’entreprise familiale de plomberie de son papa Raynald et de son frère Noël. Je la vois souvent en allant lui porter le paiement de ma facture *de manu ad manum* (pour éviter de payer un timbre). Un jour, lors d’un brunch à la polyvalente, je la voyais pas loin de nous, occupée à faire de grands gestes en parlant. Elle m’expliqua un peu plus tard qu’elle venait d’avoir un accident avec sa voiture et qu’elle était en train de raconter cette malheureuse aventure où elle n’était responsable en rien.

Beaulieu, Denis

Frère de Marcel, il était responsable de la salle André-Gagnon, jusqu’à ce qu’on l’opère pour un poumon. Charmant monsieur.

Beaulieu, Marcel

Frère de Denis, père de Stéphane et Gabriel, responsable des peintures Sico dans un grand magasin. Son fils Stéphane, mon ancien élève, vint le seconder fort utilement. Marcel est un homme qui est très bricoleur et qui connaît bien tous les gens de La Poc.

Beaulieu, Yvette

Yvette faisait partie du CPP et y était très enjouée. Elle nous a quittés pour Rivière-du-Loup, mais on la revoit encore aux grandes occasions. Elle avait de l’entregent et un beau filet de voix pour jouer des personnages bibliques. (CPP)

Béchar, Claude

Député du Kamouraska, puis ministre de la Famille et puis de l’Agriculture, entre autres. Je l’ai souvent rencontré ou invité à diverses réunions, fêtes de la famille (comité famille, 150° de l’ITA). Il venait d’être nommé ministre de la Famille lorsque nous l’avons reçu à notre première Fête de la famille à La Poc, en mai 2003. J’ai même été dans son bureau du ministère de l’Agriculture à Québec, lui présenter le livre du 150° et filmer un vidéo. Nancy Michaud, une ancienne élève et actrice, copine d’Yves, était son attachée de presse lorsqu’elle fut sauvagement assassinée à Rivière-Ouelle en 2009. Il mourra très jeune du cancer en 2010.

Bélang, Fernand

Un des deux curés de La Poc avec lequel j’aurai le plus collaboré. Il a aussi un chalet au lac Trois-Saumons, dont il fut desservant. C’est sous ses auspices que je dirigeai le CPP, au début. Il sut me faire participer à diverses manifestations (Jacques de Lesclache pour le 275°), *Le Bonhomme tombé du ciel* et d’autres sermons... Lui-même ne dédaignait pas jouer du théâtre et considérait le devant de la cathédrale comme une vaste scène. Il était très connaisseur de la Bible et avait enseigné la philosophie à l’ITA. Il avait fait il y a longtemps à la poly un exposé sur l’existentialisme. J’ai eu un choc en apprenant sa mort subite en novembre 2015.

Bélang, Paul

Voici le prêtre le plus proche de saint François d’Assise que je connaisse. Je l’ai très bien connu et Nicole aussi. D’abord, il était aumônier du secondaire 5 alors que nous avons obtenu la présence de deux aumôniers dans notre école. C’était le temps héroïque où il y avait pléthore de prêtres. Il était avec l’abbé Jean-Luc Pelletier, et ils avaient même acheté une petite maison à Sainte-Louise que nous avons empruntée pour y tourner les séquences d’intérieur de notre petit film *Et demain et après* en 70-71. Puis il s’est occupé de la villa Saint-Jean lorsque Nicole y a travaillé, et il est devenu depuis très longtemps le prêtre desservant le lac Trois-Saumons. Très proche de la nature et de santé assez fragile, Paul nous trousse des messes particulièrement proches des gens. Il n’est pas toujours bien vu en haut lieu, car on trouve qu’il se permet des accommodements avec le ciel qui ne sont pas très orthodoxes. Moi, il me plaît car il touche à l’essentiel.

¹ Voir chapitre 23

² Voir couples

Bernier, Jacqueline

Et voici l'un des piliers les plus solides de notre club Papyrpantoute. Elle est très présente. On a eu l'occasion de travailler ensemble maintes et maintes fois, notamment aussi au CPP. Jacqueline n'a jamais rechigné à la tâche, lorsque j'avais besoin de dessins particulièrement. C'est elle qui depuis des décennies illustre le mur de la cathédrale derrière l'autel. Elle a aussi joué au théâtre avec moi dans *Piège pour un homme seul*, mis en scène par Pierre Lévesque. (CPP et Pyramide)

Biron, Nicole

C'est notre diva à nous de La Pocatière. Elle fut l'héroïne de toutes nos opérettes, sauf la dernière, car comme elle commençait à chanter en public à son compte, elle voulut se faire payer, mais c'était contraire à nos conditions de bénévolat. Elle avait une très jolie voix de soprano, était bonne comédienne et donnait des leçons de chant. Elle est très belle personne et elle avait aussi certains défauts de divas, notamment concernant ses robes... Ah oui! cela m'aura fait transpirer parfois. Mais on peut dire que dans l'ensemble nous avons été gâtés et réjouis de l'avoir avec notre équipe. Elle est avec Michael Schmouth depuis des années. (SALLP)

Bouchard, Gisèle

Voici une des plus anciennes membres de notre club, puisqu'elle est arrivée, je pense bien, avec madame Martin lors de notre seconde séance en septembre 2001, un jour ou deux après l'attentat de New York. Elle est très régulière et bonne joueuse, mais ne lui parlez pas de géographie. Elle est encore meilleure au Scrabble, où j'ai eu l'occasion d'admirer ses performances durant quelques années. Elle a presque mon âge. (Pyramide)

Boucher, Audrey (la sereine)

Cette jeune maman, qui a maintenant trois ou quatre enfants adolescents et n'en avait pas encore lorsque je l'ai connue au CPP, est une personne très engagée dans notre paroisse. Elle a mis sur pied les cours d'initiation à la foi chrétienne pour les jeunes, en lieu et place de l'école. Une personne très sympathique qui me demanda de jouer Abraham et Moïse pour les jeunes. (CPP)

Boucher, Jacques

Une des premières personnes dont je me souviennne fut une jeune femme étudiant encore au cégep, qui avait une ou deux émissions à la radio. Elle s'exprimait dans un français impeccable et sans aucun accent. Cela nous frappa. Je ne me souviens plus de son nom. Elle joua dans une pièce de Ionesco, je pense, on fit connaissance, elle nous présenta son jeune mari qui s'appelait Jacques et animait une émission sur la musique classique à CHGB FM. On fit connaissance, on les invita et ils nous invitèrent avec les Colpaert chez eux à Saint-Pascal, où nous eûmes la joie d'avoir un concert d'orgue en privé! Plus tard, beaucoup plus tard, nous avons revu Jacques, remarié, pour un autre vrai concert d'orgue à Saint-Pascal.

Quelques mois plus tôt, nous avions déjà eu l'occasion d'aller le revoir à Saint-Fabien. C'était un concert d'orgue et chorale. Nous étions avec la maman de Nicole et Marie-Ange.

Boulanger, Suzanne

Cette charmante personne est la sœur de Gilbert¹, la mère de Bernard, de Pierre et de deux jumelles que j'eus comme élèves la première année, Andrée et Monique, et aussi la veuve de monsieur Généreux. Elle a longtemps travaillé comme secrétaire de la SSJB, et je l'ai surtout connue grâce aux jeux de Scrabble et de Pyramide. Elle est amoureuse de la langue française et a une belle ouverture à la culture d'esprit. (Pyramide)

Bronsard, Amélie

Avec elle, le comité Famille méritait bien son nom, puisqu'elle nous amena le premier de ses cinq enfants, et lui donnait le sein lors des réunions. (comité Famille)

Bureau, Maxelande

Elle est notre responsable régionale pour le regroupement des retraités de l'enseignement. Elle est notre point de ralliement, l'organisatrice des jeux et fêtes, avec le comité qu'elle dirige. Depuis douze ans, nous n'avons que des louanges à témoigner à « Pitchounette », ainsi que des remerciements, évidemment. (AREQ)

Caron, Serge

Mon médecin depuis une bonne quinzaine d'années, je pense bien. Il est le papa d'une élève que j'ai eue en 1991, et qui avait tenu un petit rôle dans *Ça danse à la grande Anse*. Il me suit bien, je pense, m'oblige à le revoir tous les neuf mois et m'a prescrit un peu beaucoup de médicaments. Enfin, faut c'qu'y faut!

Chamberland, Louise

Prof d'anglais et de français, grande lectrice pour la librairie et juré pour les nouvelles policières, elle fera du théâtre, sera membre du club Pyramide, puis de la SRPSP dont elle préside actuellement les destinées. On le voit, une femme à tout faire, une femme-atout! (SRPSP)

Crête, Paul

Ex-prof au cégep, puis député du Bloc québécois (quatre élections), puis passa au PQ et fut vaincu.

Demougeot, Sophie (l'efficace)

En 2006, alors que le comité Famille avait besoin de nouveaux membres, elle se présenta spontanément avec son mari Alain Anctil (frère de Jocelyne). Elle est d'origine française, et les défis ne manquaient pas à cette jeune maman qui devint la « fermière de l'année » vers 2010, et installa près de sa ferme à légumes un comptoir pour vendre diverses crèmes glacées, et les fruits et légumes de leurs plantations. Du monde entreprenant et courageux. (comité Famille)

¹ Voir plus bas

Desroches, Nathalie

Que voilà donc une agréable et plaisante personne. Elle est membre très enthousiaste, très présente et très bonne à notre jeu Pyramide . Elle a un très joli minois que vient parfaire son doux sourire qui nous révèle une dentition quasi parfaite. (Pyramide)

Douville, Miguelle

Cette brave petite dame aux cheveux blancs est la maman de Judith, qui fut une excellente étudiante en 1977. Miguelle fit des études à l'ITA comme élève libre (première élève féminine aussi) et nous l'avons bien connue au lac, puis aussi à la villa Saint-Jean. Malgré son âge vénérable, elle a encore l'esprit très vif. Son mari décédé s'occupait des bourses au cégep.

Drapeau, André

Papa de Janik et Isabelle, choriste dans les opérettes, directeur au primaire durant plusieurs années. Occasionnellement, il rédige des articles divers ou fait de très belles peintures. J'ai bien connu aussi son frère, qui était responsable des matières à la Commission scolaire Pascal-Taché de Montmagny et recevait les chefs de groupe.

Dubé, Clément

Frère aîné de Jean-François, mon mécanicien-garagiste. Il était propriétaire du garage. Maintenant, son épouse Suzanne et lui sont les propriétaires gérants de deux grosses maisons de rapport en face de l'hôpital. C'est dans ces appartements qu'habitaient Nienke et Serge avant de s'expatrier, et c'est encore là qu'habite aussi Gemma Laplante.

Dubé, Jean-François

Frère de Clément, il est mon garagiste depuis plus de trente ans, mécanicien, puis proprio avec ses fils du garage Dubé et fils (ex-Clément Dubé radiateurs). Notre fils Pierre a commencé en tant que pompiste pour eux. C'est important un bon garagiste! Il est fidèle à la devise des sept nains : siffler en travaillant... Il est toujours heureux et maintenant a un peu laissé le garage à ses fils, pendant que lui est plus derrière le bureau.

Dufour, Jacques

Une voix et une ceinture. La voix est une basse profonde à la radio, particulièrement pour les interviews et les nouvelles régionales. Je la trouve même un peu monotone, car trop basse et pas facile à bien entendre. Et la ceinture, elle est noire, deuxième ou troisième dan au judo. Il a *coaché* des centaines de jeunes de La Poc, dont Marilyse Lévesque, fille de Michel, qui alla deux fois aux Olympiades. Un bon compagnon et un peintre raffiné durant ses loisirs. (radio)

Fecteau, Clément (Mgr)

Voici l'évêque qui succéda à Mgr Gaumont. Ce fut un homme simple, un cœur d'or et un pasteur chaleureux. J'ai été président du CPP durant son épiscopat. C'est lui qui nous accompagna sur le chemin des crèches en 2000 et 2001. C'est également lui qui demanda de visiter tous les organismes communautaires de La Pocatière, et je l'accompagnai dans tous ses déplacements (Bombardier,

hôpital, cégep, polyvalente, maison de repos pour personnes âgées, maisons de rééducation spécialisée, ateliers et ferme expérimentale). Après sa demande de mise à la retraite, il fut remplacé par Mgr Yvon Joseph, mais on le revit à l'occasion.

Fortin, Joe

De la famille des imprimeurs, ce ténor à la voix douce et mélodieuse fut de toutes nos opérettes. C'était un cœur d'or et un homme qui ne rechignait pas à l'ouvrage, car en plus de chanter, il maniait marteau et pinceau pour les décors. Un homme précieux. (SALLP)

Gagné, Vicky

Jeune femme dynamique et excellente soprano qui participa à au moins deux opérettes dans des rôles importants, notamment dans *La vie parisienne*. La première fois que je l'ai entendue, elle avait chanté *L'homme à la moto* d'Édith Piaf, et gagné le concours Cégep en spectacle où j'étais président du jury. Voix sûre et excellente actrice. Devenue amie de notre fils Yves qui va parfois la voir à Rivière-du-Loup, où elle est mariée et maman

Gagnon, Maurice

Journaliste, et même romancier. Un de mes anciens bons étudiants qui joua Monsieur de Sottenville dans *George Dandin*. C'est lui qui vint me chercher pour faire partie de la SRPSP. Il était précieux de bien le connaître lorsqu'on voulait faire insérer un article dans *Le Placoteux*. Il obtint des prix comme journaliste. (SRPSP)

Garon, Louis

D'abord routier, puis chef scout, puis notaire à La Pocatière, il est le fils de mon premier assureur, Marcel, qui me permit de rouler avec ma belle Ford Falcon dès le premier jour.

Gaumont, André (Mgr)

Je l'ai particulièrement connu comme desservant de la chapelle au lac, à nos débuts là-bas, mais aussi pour avoir avec Michel Toussaint, moi-même et deux autres élèves studieux participé à cinq cours d'initiation et dégustation des grands vins français au cégep. Il deviendra archevêque de Sherbrooke et a un chalet au lac Saint-Pierre, près de celui de Michel.

Généreux, Bernard

Avec lui, Suzanne Généreux pouvait se dire mère du maire de La Pocatière. En effet, ce jeune homme devint maire de La Pocatière, puis voulut monter comme député au fédéral, et il sera élu en 2015. Il dirige une imprimerie qui se nommait jusqu'à tout récemment Les impressions Soleil et a changé de nom pour Base132.

Gosselin, Dominique

Je l'ai connu lorsqu'il était aumônier de la maison de retraite de Rivière-Ouelle, puis Nicole l'a bien connu et apprécié lorsqu'elle s'occupait de la villa Saint-Jean. C'était un grand homme qui aimait blaguer. Nous l'avons revu le jour de la Toussaint 2013, lorsque nous sommes allés à la messe à

l’ancienne maison de retraite. C’est lui qui disait la messe, assis dans sa chaise roulante. Il avait encore beaucoup de voix et expédia sa messe en une vingtaine de minutes. Je n’ai jamais vu un prêtre rouler aussi vite sur les routes du saint sacrifice! Frère de Manu (Louis-Marie) et de Jo, l’ex-maire, il est décédé six semaines plus tard, en décembre. C’était comme s’il était pressé de rejoindre le Bon Dieu!

Gosselin, Joseph (Joe)

Un des trois frères que j’ai bien connus (voir aussi Dominique et Louis-Marie). Il fut notamment le maire de La Pocatière lorsque notre Bébeth internationale vint nous visiter. Ce jour-là, Joe avait mis sa cravate et y alla de son plus beau discours.

Grenier Réjean

Mon ophtalmologue. Il me soigne pour mon glaucome depuis plus de vingt ans, et m’a déjà dit que sans les collyres qu’il me prescrit (gouttes pour les yeux de trois sortes à prendre trois fois par jour) je serais déjà aveugle depuis une bonne dizaine d’années. Cet homme très calme me soignait d’abord à Rivière-du-Loup, où je me souviens que lorsque j’attendais, il m’arrivait de corriger des rédactions de mes étudiants, devoirs ou examens. Il est un grand pianiste et a déjà fait des concerts. Magnifique!

Harvey, Michel

Il travaille à la radio qui fut d’abord CHGB, puis CHOX FM – les autorités loucherivoises propriétaires de la station exigent qu’ils disent CHOC FM, cela fait mieux. Cela fait peut-être mieux, mais j’ai toujours estimé que c’était de l’usurpation et de la tromperie. Vous me direz que Michel Harvey n’a rien, mais alors rien du tout à voir avec cette dénomination subreptice et vous avez raison. Bon, revenons donc à ce cher Michel. Je trouve, c’est mon humble avis et je le lui ai déjà répété quelques fois, qu’il parle beaucoup trop vite et trop fort (il crie), en particulier quand il parle des sports ou qu’il fait de la publicité. Je l’ai trouvé bien meilleur lorsqu’il fit le commissaire dans la pièce *Piège pour un homme seul* pour la SRPSP.

Hudon, Aline

Elle sera très précieuse comme trésorière et organisatrice de nos soupers annuels. (Pyramide)

Hudon, Odilon

Un prêtre de la région que j’ai rencontré à diverses occasions. Il a dirigé le camp-école de Rivière-Ouelle et fut aussi curé de Rivière-Ouelle. Il a en particulier dirigé nos réunions du CPP régional, et imitait magnifiquement Jean-Paul II.

Hudon, Roger

Monsieur Hudon est le plus dévoué des collaborateurs de la paroisse. Cela fait des années qu’il s’occupe de plusieurs petites choses comme les quêtes, les problèmes matériels de l’église, le cimetière. Il est membre quasi perpétuel de la Fabrique et il fait aussi du transport pour personnes âgées ou malades. (paroisse)

Hudon, Sylvain

Notre dernier maire, lorsque j’écris. Il me semble être un homme qui a le talent et les capacités pour cette fonction. Son épouse Marie-Claire et lui tiennent la belle librairie L’Option.

Joncas, Réjean

Il était sous-lieutenant de police et participait avec amour à nos réunions de la SRPSP, puis il dut quitter le milieu pour Québec. (SRPSP)

Jourdan, Chantal

Cette jeune Française est venue à Pyramide parce qu’elle aimait les jeux de lettres et le français. Avec son copain, elle est retournée souvent en France, puis revient chaque fois. Elle a aussi fait la longue marche du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Hélas, son travail l’empêche de venir aux séances de Pyramide depuis deux ou trois ans.

Kidd, Pierre

Il a passé toute sa vie dans cette quincaillerie près de la gare et de la voie du CN, puisqu’il est né dans le magasin. Cet homme serviable, empressé, aimant la discussion et maniant un certain humour est devenu, au fil des années et des rencontres dans son magasin, un ami. Du même âge que moi, il aime parler du temps passé et il aime qu’on lui parle des vieux pays. En retour il nous raconte sa chasse au tigre, et comment il a tué ce roi de la jungle ici à La Pocatière (sic!) – l’animal empaillé est dans son magasin. C’était un tigre de Sibérie du zoo de Granby que des malfrats ont essayé de vendre en 1961, puis ont relâché du côté de Saint-Onésime. Je l’ai vu empaillé (naturalisé) de mes yeux vu. Impressionnant! Voir les détails de cette histoire abracadabrante, digne de Tartarin de Tarascon qui partit chasser le lion, racontée par lui-même en addenda ci-dessous. Pierre Kidd est aussi le père d’une jeune décoratrice qui nous a bien aidés pour l’opérette *La belle Hélène*.

Labrecque, Isabelle

La digne fille de sa mère Hélène Desjardins-Lévesque. Je la rencontrai d’abord au comité de la Famille, où elle se révéla une personne dynamique et fort occupée, puis je la revis comme chanteuse invitée (par sa maman) à la journée culturelle. Une très belle voix de soprano qui s’accompagne elle-même au piano. Enfin, comme prof à l’éducation aux adultes elle organisa et prépara une semaine en Haïti avec un groupe de ses étudiants. Le souper aux spaghettis pour ramasser des fonds, puis la présentation d’un diaporama sur leur voyage complètent les diverses rencontres que j’ai eues avec cette dame très riche en qualités diverses.

Lacombe, Lynda

Cette gentille demoiselle est une excellente lectrice à la messe et fut membre de Pyramide, mais ses études et sa santé parfois fragile l’ont écartée de nos réunions. (Pyramide)

Laforest, Claude

Je l’ai d’abord connu derrière son guichet postal. Papa de plusieurs bons étudiants, il a toujours fait partie de nos chœurs aux opérettes. (Poste et SALLP)

Lajoie, Jacques

Voici celui qui succéda à Fernand comme curé de la cathédrale. Un homme très sensible, très sérieux, qui aimait ses ouailles. J'en parle à l'imparfait car depuis qu'il nous quitta le 30 juin 2013, il n'est plus notre curé. Mais ce fut toute une émotion que ce départ. Il avait été prof de latin et de grec au collège, puis curé de Saint-Jean (il vint quelquefois nous dire bonjour au lac, en planche à voile!) et est resté 14 ans comme pasteur de La Pocatière. Un grand monsieur. Il avait aussi insisté pour créer un comité de soutien et d'ouverture que nous avons appelé CDEF, et qui notamment organisait le fameux souper des bénévoles en janvier. Jacques était très favorable à cette manifestation socioparoissiale.

Lamonde, Marcel

Ce prêtre fut un brillant prof de physique au collège, où l'on avait besoin de lui (il aurait préféré le cégep, mais...). On comprend aussi pourquoi il est grand copain de Michel Bochu. Il est prêtre avant tout, et en ces temps de rareté ecclésiastique il quitta sa chaire d'enseignement pour la chaire de vérité et devint desservant au lac, puis curé à Saint-Jean, puis vicaire ici à La Pocatière depuis plus de quinze ans. Ses connaissances et son habileté sont précieuses (acoustique, chauffage de la cathédrale et du collège). J'aime beaucoup sa voix claire lorsqu'il prêche. C'est toujours un homme de bon conseil.

Landry, Suzanne

Elle est l'épouse d'un des jumeaux Gaudette, voilà donc deux sœurs qui épousent deux jumeaux! Elle dirige le groupe de Scrabble de La Pocatière d'une main de fer, et possède un vrai don pour ce jeu dont elle connaît tous les trucs et tous les petits mots inconnus qui rapportent beaucoup de points. (Scrabble)

Langelier, Nathalie

Secrétaire principale de l'Hôtel de Ville. J'ai été souvent la rencontrer à propos de Pyramide et nos réunions hebdomadaires, ou à propos de notre souper de Noël, ou pour « toute » autre raison (et non pas ici une « tout » autre raison, la nuance est importante). Elle est bien accueillante et, comme on dit au Québec, elle est rapide sur ses patins et bien à ses affaires.

Laplante, Benoît

Vicaire et aumônier scout, puis missionnaire au Nicaragua, ami de toujours, à qui je dois ma maison. Il partit au Nicaragua, puis en Allemagne, puis à Vancouver où Yves a été le voir et où il nous a reçus en 2009. C'est d'ailleurs lui qui baptisa notre dernier. Nous avons fêté ses cinquante ans de prêtrise récemment.

Laplante, Gemma

Petite dame bien sympa, la maman de Caroline Laforest. Je crois qu'elle apprécie l'ambiance de notre groupe, dont elle est membre assidue depuis deux ou trois ans. (Pyramide)

Léveillé, René

Voilà un garçon serviable et sympathique. Il a travaillé au collège comme relieur et il y a fait un excellent travail. J'ai plusieurs fois sollicité ses services. Puis on le retrouve à la bibliothèque comme

bénévole, et il fut un temps où il vint à Pyramide. Il s'est découvert une nouvelle passion : les voyages en France. Il a notamment visité deux fois Paris et il pourrait être guide là-bas. (Pyramide)

Lévesque, Pierre

Le théâtre fait homme! Il en a étudié et mis en scène plus que moi, je crois bien, car en plus d'avoir du talent, il était aussi prof de théâtre au cégep — mais lui n'écrivait pas. Je l'ai connu déjà lorsqu'il était jeune étudiant au cégep de La Poc, quand il venait de monter *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay, juste après la création à Montréal. Je me souviens en particulier de deux admirables réalisations de lui : *L'Opéra de quat' sous* à la salle André-Gagnon, et *L'Homme de la Mancha* dans l'ancien centre culturel. Puis il a réalisé *Mort fine et mort sûre* d'un certain André Bonsang (ça vous dit quelque chose?) et *Piège pour un homme seul*, deux pièces pour la SRPSP dans lesquelles j'ai joué. Il a aussi participé aux festivités du 150^e de l'ITA, pour lesquelles il m'invita à revêtir costume et chapeau d'Adélard Godbout. Ce garçon originaire de Saint-Pacôme aime beaucoup aussi faire revivre son milieu par le théâtre. Il habite tout près de chez nous et est un fier artiste par ses décors de théâtre, sa si belle crèche vandalisée¹, les montages miniaturisés d'écoles, villages et diverses maisons d'antan, exposition de peintures minuscules, etc.. Une collection unique qu'il expose à l'occasion. Il confie aussi ses compositions à des musées (La Malbaie, Trois-Rivières). Il m'a rappelé qu'ils étaient seulement trois miniaturistes au Québec. Quel travail admirable...

Lizotte, Marie-Claude

Cette petite dame fit partie du comité de la Famille et je la considérais comme une personne au jugement sûr et aux initiatives pleines de potentiel. J'aurais vraiment voulu qu'elle puisse prendre ma place lorsque je suis parti, mais elle déclina l'offre, étant très occupée. Son mari, Denis Landry est un homme précieux en société : capable de jouer de plusieurs instruments, il est aussi blagueur et philosophe à ses heures.

Marquis, Jeanine

Maman de Danièle, Éric et Sébastien, épouse de Gratien Jean qui fut employé du cégep et fut longtemps président de la caisse populaire. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il me demanda d'écrire une pièce pour le 75^e anniversaire de notre institution, *Caisse de mon cœur*. Revenons à Jeanine. Prof de musique au primaire et directrice de chorale de jeunes, elle tint souvent les seconds rôles aux côtés de Nicole Biron. Elle était la sœur aînée de Liette Thibault Marquis, que nous avons eue comme prof au secondaire 5 et avec laquelle nous avons monté *Conférence bipartite*. (SALLP)

Martin, Jeanne D'Arc

Cette vénérable dame est très connue dans le milieu. Elle eut beaucoup d'enfants, devint veuve et continua d'œuvrer pour sa communauté pocatoise, notamment par la création de la bibliothèque municipale. Elle fut membre efficace du club de Scrabble et de notre club Pyramide, jusqu'à un âge bien avancé. (Pyramide)

¹ Voir chapitre 29

Martineau, Jacques

Ce grand homme à la chevelure blanche (après avoir été blond) s’est beaucoup investi dans le CPP et aussi à la Fabrique. Il était prof de philo à l’ITA. Côté politique et spirituel, il est très à droite... (paroisse)

Massé, Étienne

Il fut deux ou trois ans un membre passionné (et jeune, ce qui est rare et d’autant plus précieux) de Pyramide. Il a dû nous quitter pour l’univ’, où il acquit le titre de notaire (je crois). On s’est revus une fois ou deux, notamment avec ses parents, Yves Colpaert et Jacoba. (Pyramide)

Maurais, Jean

Il me faudrait sans doute un clairon pour annoncer l’arrivée ici, dans la description de mes compagnons de voyage, de ce grand bouclé blond mélomane, maître de chœur et chef d’orchestre des différentes opérettes auxquelles nous participâmes de joie et de concert. Avant toute chose il était entraînant, il savait mener ses troupes à la baguette et me faisait entièrement confiance pour la mise en scène. Il était jeune et audacieux, adorait et adore toujours Jacques Offenbach. Organiste à ses heures – si, si! –, il obtint rapidement une place de titulaire comme prof de musique à la poly de Saint-Pascal et de là, avec ses élèves, il monta quatre ou cinq comédies musicales, ma foi fort bien troussées. (SALLP)

Mayer, Jacques

Dynamique, juif et Égyptien d’origine, cet homme très vivace nous vient de Montréal et des couleurs en peinture, où il fit fortune. Comme il épousa une Pacômiennne, Suzanne Hudon, sœur de Réjeanne qui joua dans *Mort fine et mort sûre*, et de Michel qui sera membre de la SRPSP, il s’en vint par ici et tomba amoureux du patelin d’André Gagnon. Il créa la Société du roman policier de Saint-Pacôme que j’ai contribué à mettre sur pied, notamment par le symbole du saumon policier et les statuts des différents concours. Un jour il me passa un roman que je devais absolument avoir lu *Belle du Seigneur* d’Albert Cohen. Je n’ai guère aimé, car c’est un milieu juif et la Belgique ne s’en sort pas avec honneur. Je me rappellerai toujours les bons soupers de *chili con carne* qu’il préparait lui-même le soir de nos réunions, sa manière brouillonne de mener les réunions (pas de secrétaire, pas de compte rendu), les invités de marque lors des remises de prix ou pour des conférences. Avec lui, la SRPSP prit un essor dynamique. (SRPSP)

Michaud, Robert

Un ancien prof du primaire que l’on rencontre aux soupers de l’AREQ, et qui participe une fois sur deux à nos réunions du jeudi avec Pyramide. Un gai bonhomme qui dit ce qu’il pense et qui pense toujours ce qu’il dit. Mais comme il pense bien, il ne dit que du bien! (Pyramide)

Migneault, Marcel

Marcel fut longtemps cantonné dans les livres de la grande et importante bibliothèque du collège, mais peu à peu, grâce à sa belle voix de ténor, il en émergea et se consacra de plus en plus au *bel canto*. Il fut le ténor au rôle principal de presque toutes nos opérettes. Il a une voix magnifique, chaude et juste

à souhait. Il dirige maintenant la chorale de la cathédrale depuis plusieurs années, alors qu’il accepta de prendre le relais après Rosaire Lévesque. Cet ami est aussi à l’occasion un bon animateur. (SALLP)

Moreau, Yvon-Joseph (Mgr)

Je dois vous dire d’emblée que j’ai eu l’occasion de rencontrer quelques fois notre évêque, à propos de sacerdoce au féminin et aussi du mariage des prêtres, qui sont deux questions qui me tiennent à cœur. J’ai beaucoup apprécié l’intervention qu’il fit à propos du film sublime avec Lambert Wilson *Des hommes et des dieux*, car en tant que supérieur trappiste cistercien de l’abbaye d’Oka, il avait entretenu une relation épistolaire avec le supérieur de cette mission de huit moines dont sept furent exécutés. C’est une personne calme, réfléchie, à la voix claire et qui est digne de respect.

Roy, Josée

Cette ancienne étudiante du collège Jésus-Marie habite Sainte-Louise, mais ne recule pas, le jeudi soir, à affronter les grands froids pour venir participer à nos rencontres hebdomadaires. Elle aime beaucoup cela. Elle a une fille et travaille au musée François-Pilote. (Pyramide)

Schmouth, Michael

D’origine pocatoise, je pense, Michael fut engagé par la ville pour s’occuper des loisirs, et c’est à ce titre que nous l’avons rencontré plusieurs fois pour les opérettes. Il aimait beaucoup chanter et s’incorpora très vite à nos chœurs. Il s’est aussi préoccupé de moi en tant qu’auteur dramatique. Puis, le temps faisant bien les choses, comme notre principale diva Nicole Biron se retrouvait un peu esseulée par la séparation d’avec son mari, également choriste – oh là, là! –, Michael s’est rapproché d’elle ou elle s’est rapprochée de lui. Ils se sont plu et forment un couple depuis lors. On s’est rencontrés très souvent à l’occasion de chants de Noël (crèches) ou autres manifestations chorales. (SALLP)

Sœur Anita

Un jour Gilles Lévesque me dit : « J’ai vu votre concitoyenne au couvent de la Visitation. » Renseignements pris, il s’agissait de sœur Anita, qui venait de la région germanophone de la Belgique, d’Eupen dans notre province de Liège, et qui avait passé quelque temps au Rwanda. On s’est liés d’amitié. À l’occasion nous la véhiculons à Québec ou Rivière-du-Loup, ou encore ici à La Poc pour acheter des fleurs au printemps. Nous avons assisté à sa prise de voile (vœux définitifs)¹.

St-Hilaire, Amélie (beauté aux cheveux d’or)

Attachée au comité par le biais du comité des loisirs dont elle était responsable à la ville. Jeune femme très dynamique au rire sonore. (comité Famille)

Sterckeman, Bruno

Connu au comité de la Famille, il fut un ami précieux surtout pour les jeux de piste. Souvent seul élément mâle avec moi, il fut d’une fidélité et d’une longévité dignes de mention. Il sera de la chorale, et on se parle souvent à la jasette après la messe. Il a un travail bien intéressant : traducteur à la maison,

¹ Voir aussi chapitre 21

par internet. Il est son propre maître. Il est d’origine française (avec un nom bien flamand signifiant homme fort).

Tanguay, Martine (la coquine)

Cette très gentille personne faisait partie du conseil de la Société du roman policier. Elle était coiffeuse à Saint-Pacôme et adorait maquiller, habiller, décorer. Elle était donc très précieuse lors des manifestations déguisées ou des pièces de théâtre. Elle avait (et a toujours) le sourire enjôleur. (SRPSP)

Théberge, André

Ex-maire de La Poc, qui a été secrétaire de l’UPA. Il s’est aussi engagé dans le recyclage des déchets récupérables : un très beau bénévolat. Son épouse est aussi une femme très engagée socialement (bibliothèque)...

Vincent, Éliane (pleine de talents)

Voilà une petite dame que j’ai fort heureusement connue grâce à la SRPSP. Fort délurée et souriante, elle a l’esprit vif et inventif, une grande culture et elle est touche-à-tout. Nous échangeons parfois une série de courriels un peu olé olé où nous faisons étalage d’un vocabulaire et d’un style riches et assez pointus. Elle écrit une rubrique tous les deux ou trois mois sur internet, et elle écrit avec goût et bon sens, ce qui est plutôt rare. Elle a aussi joué avec moi, entre autres, dans les deux pièces de la SRPSP (deux grands rôles).

Depuis mars ou avril 2016, nous vivons elle et moi une aventure vraiment peu commune. Elle me proposa en effet de corriger tous mes textes et de mettre en pages cette masse de chapitres pour en faire deux ou trois tomes bien lisibles, sur papier. Rien que ça! Et son offre était absolument gratuite. Le ciel me tombait sur la tête. Jamais je n’aurais pu imaginer l’ampleur de la tâche que cela représentait et l’immensité du cadeau qu’elle me faisait! Pendant plus de quinze mois, tous les jours, en plus de son boulot ordinaire de graphiste, elle a ainsi fouiné à travers toutes ces pages pour en débusquer la moindre erreur et me proposer quelques changements de-ci de-là.

Éliane, c’est l’amour du travail parfait, c’est le don de soi, l’efficacité, la gentillesse et la bonne humeur faites femme. (SRPSP)

Yao, Odile

Celle jeune Ivoirienne épouse de Guillaume Bisson me téléphona en fin septembre 2014 pour me demander de corriger les modules qu’elle destinait, par internet, à ses étudiants en droit des affaires de l’université Laval où elle est chargée de cours. Jolie et travailleuse, elle désire être nommée comme prof. Ces corrections me donnent assez bien de travail. Au Québec et à Québec depuis une dizaine d’années, ils habitent maintenant à La Pocatière près de la boulangerie depuis un an, car Guillaume a été nommé à l’ITA. En 2015, elle a commencé à m’aider pour mettre correctement en pages le présent travail que vous lisez, chers Anagnosophile de tous acabits. Je parle bien de ces souvenirs-ci, car elle connaît bien le programme Word, mais devant la difficulté et l’ampleur du travail, après quelques

séances infructueuses, elle m’a demandé de trouver une autre aide (ce que j’ai fait avec Nathalie Desroches). Elle ne me demande plus de corriger ses textes, sans doute étais-je trop sévère à son gré.

4B6) D’ailleurs et d’autre part

Depuis notre séjour à La Pocatière, en presque 50 ans nous avons aussi bien connu et apprécié quelques amis venus d’ailleurs ou connus par internet, et divers neveux et nièces rencontrés plusieurs fois en Belgique.

Ansieau, Franz

Lorsque Jacques Beaufort m’écrivit et m’envoya des photos de Bukavu, souvent trafiquées par son habileté, il y en avait plusieurs qui étaient des photos d’un certain Franz Ansieau que je ne connaissais pas. Puis un jour j’ai écrit à cet ancien étudiant du collège, dont j’avais eu l’adresse grâce à Alain Delville, pour lui demander s’il accepterait d’écrire sur le site et de nous raconter les années qu’il avait connues de 55 à 59, juste après moi. Il accepta. On peut voir son travail sur le site makala.be. Il a fait un très bon boulot. On s’est vus chez Michel André en 2010.

Basseville, Pascale

Notre « fille » canadienne par la grâce de Jeunesse Canada Monde¹. Elle nous est venue d’Aylmer, au nord-ouest de Hull. Fille délurée, jolie, volontaire, fort « granola » et environnementaliste. Elle ressemblait assez à Sigourney Weaver. Elle s’est mariée avec un Vietnamien. On s’est revus une fois ou l’autre, elle a une petite fille. (Voir aussi Helda Martins)

Bonhomme, Jean-Paul

Un frère du chirurgien qui m’opéra du ménisque en 59, et un cousin des Carpette (c’est ainsi qu’on appelait familièrement les Carpentier). Il était déjà allé au Congo du temps de sa jeunesse. Avec l’âge, il a pris de la sagesse et du poids. C’est lui qui accompagna Nick lors de son séjour chez nous.

Bonsang, Dominique, Anne-Michèle, Xavier, Céline et Sylvain

Les cinq mousquetaires de Christian et Betsy. Tous d’agréable compagnie, on a reçu les numéros 1, 2 et 4 à La Pocatière fin des années 80 et début 90. Lorsqu’on rentre en Belgique, on est heureux de les retrouver tous avec leur accent liégeois et tous leurs petits, autour de la grande table familiale de Betsy. Tous sauf Céline ont changé de compagne et de compagnon. Alors faisons ici une mention spéciale pour Fabien, le digne époux de cette gentille Céline.

Boulanger, Gilbert

Frère de Suzanne, mort à 92 ans en début janvier 2014. Il était un ancien combattant de la Deuxième Guerre mondiale, mitrailleur sur un bombardier. Il avait écrit *L’alouette affolée* où il retrace les grandes étapes de sa vie militaire. Un gentil garçon que j’avais en grande estime. Je raconte un peu sa vie dans le chapitre 21. On a appris à s’apprécier, chez Suzanne et chez nous. On s’est vus plusieurs fois et nous l’avons suivi, en pensée et en images, dans ses déplacements en Normandie pour les célébrations

¹ Voir chapitre 21

concernant le Débarquement, auquel il participa. Il est l'un des derniers vétérans et la TV n'a pas manqué de nous donner des images, et même tout un documentaire d'une heure. Ce passionné de l'aviation nous avait également fait une conférence au musée de la Mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli.

Carpentier, Éric, Jean et Gerry (les trois derniers Carpette)

Jean était le filleul de Jean Warnant. Il faut dire que papa Warnant avait bien connu les Bougnet et les Carpentier avant de revenir en Belgique en 47, donc avant son mariage. Et il avait été le parrain de Jean, né un peu avant ma cousine Victoire (dite Pouillon ou Vicky) dont il fut aussi le parrain. Quand on s'écrit avec Jean, on utilise encore un peu le lingala. Un brave garçon qui fait du camionnage et a retrouvé la terre de ses aïeux (Remouchamps). Gerry est aussi à Remouchamps, mais depuis la tragédie de ses parents et de ses frères, il a eu comme une attaque cardiaque et ne réagit plus comme tout le monde. Oui, une famille bien éprouvée. Gerry est décédé en 2012 ou 13. Quant à Éric, le quatrième des six mousquetaires, il vit heureux avec sa famille en Espagne.

Delville, Alain s.j.

Un des fils du docteur qui avait charge de nos santés au collège. Il est le petit frère de Françoise (voir couple Rousseau). Il est devenu jésuite et a encore à cœur tout ce qui touche notre *alma mater*. Je l'ai aussi revu chez Michel André.

Gagnon, Claire

Prof de français à Saint-Jean, fut chef de groupe pour son école, rencontres diverses et multiples à propos du nouveau programme, puis devint prof au cégep. Elle est la sœur de Régina, qui enseigna l'anglais chez nous à la poly de La Poc, qui prendra sa retraite en même temps que moi et mourra quelques mois après. Avec Claire, que je connaissais mieux, on s'est aussi rencontrés dans le jury pour les textes du concours de la Fête des chants de marins à Saint-Jean-Port-Joli. Elle épousa Jacques Caron, qui a été prof à La Poc.

Hauglustaine, Benoît

Fils unique de Jean-Marie et Renée, notre neveu de 50 ans en cette fin janvier 2014. Un bien gentil garçon, qui lorsqu'il était jeune avait son caractère de fils unique – il savait comme on dit « piquer des crises », c'était pas vraiment de sa faute. Il s'est bien assagi en travaillant au greffe du palais de justice de Liège.

Hauglustaine, Didier et Ariane

Lui, le beau gamin aux yeux bleus, est le fils aîné de José et Fanny, et filleul de Nicole. Il devint un homme très savant, travailla même au CNRS¹, et à ce titre fut l'un des nombreux coréceptiendaires du prix Nobel de la paix en 2007. Il a trois enfants et vit séparé de son épouse Anne-Catherine. Ils nous reçurent chez eux lorsqu'ils habitaient au sud de Paris en 2002.

Sa sœur Ariane est la nièce unique de Nicole. Elle a appris à se débrouiller seule avec son fils Alexandre, car son conjoint flamand de Leuven l'a quittée. Sympa.

Lafortune, Ambroise (Le père Ambroise)

Aumônier scout, vedette de la TV québécoise. Je l'ai rencontré trois fois, épisodes que je relate au chapitre 21.

Martins, Helda

Elle était la sœur jumelée à Pascale pour les JCM. Cette Brésilienne fut notre « fille » à l'occasion de cette belle expérience. Nous avons pu aller jusque chez elle en 1995, dans la province de Bahia. Une beauté noire qui danse admirablement, comme toutes les Brésiliennes. Cela fait très longtemps que nous n'avons plus eu de nouvelles. Qu'est-elle devenue? Elle doit être mariée. A-t-elle eu des enfants? Je suis sûr que oui... J'ai écrit ce qui précède il y a cinq jours. Et savez-vous quoi? Alors que nous n'avons plus eu de nouvelles depuis les années 2000 à peu près, ce dimanche soir, 2 février 2014 jour de la Chandeleur, elle nous envoie un message courriel. Je m'empresse de lui répondre... nous avons eu des photos avec sa famille, sa sœur, sa fille (voir aussi Pascale Basseville).

St-Hilaire, Denis

Ex-voisin du lac, côté est. Il est très bricoleur. Avec son épouse, ils avaient un chien et ont eu une petite Julie. Les années ont passé, il est toujours au lac, un peu plus à l'ouest, et toujours aussi serviable.

Timmermans, Michèle (née Zoll)

De Bukavu, Stanleyville et Belgique, cette jeune femme que je ne connaissais pas a vécu une partie de sa jeunesse à Bukavu (et alla à l'athénée), puis jeune mariée en 64, elle fut prise par des rebelles à Stanleyville avec son mari et ses jumeaux, et gardée en otage pendant près de deux mois. Elle vécut un enfer, et lorsque les commandos belges sont venus pour les délivrer, son mari fut tué, elle fut blessée très grièvement et ses deux bébés furent sauvés par miracle. Elle a raconté cela dans un livre et je fais partie des correspondants à qui elle envoie régulièrement des PPS. Je ne l'ai jamais vue en personne, mais elle et son second mari font partie de nos amis¹.

4C) Belle jeunesse!

Oui, j'en ai vu des générations d'étudiantes et d'étudiants. J'ai vu chacune de leurs bonnes bouilles à raison de cinq ou six heures par semaine en français, et souvent beaucoup plus avec le théâtre. On a le temps de les connaître en un an, d'apprécier leurs efforts, de catapulte leur enthousiasme. Parmi tous les visages qui me reviennent, beaucoup de fratries et plus souvent, mais pas toujours, des filles. Je constate aussi que plusieurs sont les propres rejetons d'étudiants ou d'étudiantes auxquels j'avais déjà enseigné, vingt ou trente ans plus tôt. D'autres se révèlent être les dignes enfants de professeurs de différents niveaux. Faut-il chercher là une explication à la qualité de leurs performances? Sans doute, mais encore...

¹ Centre national de la recherche scientifique

¹ Voir aussi chapitre 21

4C1) Fratries

Presque tous ces jeunes regroupés en fratries furent mes étudiants, mais pas tous! J'ai aussi indiqué entre parenthèses, quand je pouvais m'en rappeler, l'année où ils eurent la chance exceptionnelle de boire à la coupe généreuse et fertile de mes cours(!)

Anctil Marcel (69) fut notre premier président de niveau, et un très bon docteur Parpalaid, dans *Knock ou le Triomphe de la médecine*; Claire (77), la grande Claire; Colette (78), théâtre, la mère dans *Billets doux et fils de soie*. Enfants de Marie-Paul Gagnon, et il y en eut d'autres...

Beaulieu Les fils de Marcel. Stéphane (?) d'une serviabilité et d'un altruisme énorme, il travaillera avec son papa; Gabriel (93), l'homme aux peintures, il s'occupera des jeunes (Maison des jeunes) et des alcools (SAQ) et travaillera très bien des deux côtés.

Caron Gisèle et Lucie (79) deux jumelles qui chantaient très bien, ont joué Élisabeth I et Élisabeth II dans *Cumulus, cumulus*. Lucie a très bien lu *Si mon école m'était contée* que j'avais écrit après notre première année à la poly, en franco-québécois, lors du premier Méritas à la poly.

Caron Jean-René (86), théâtre et copain de notre Yves; Mélanie (92) jouera dans *Un p'tit coin si tranquille*. Ce sont les enfants de Claire Bossé-Caron, prof à la poly.

Cazes Julie (83), Jean-François (86), autre copain de notre Yves, et David (93) qui épousera Sophie Leblois et deviendra infirmier. Nous avons été invités à leur mariage.

Coenen Karine (82), Olivier (82) et Nathalie (86). Enfants de Pierre et Michelle. Les deux premiers ont fait du théâtre, Nathalie a élevé des chevaux. Très bons élèves, faut-il le dire?

Colpaert Denis (80) et Guy (83), les deux aînés d'Yves et Noëlle. Denis lui aussi mourra trop tôt, et Guy mènera une vie de bâton de chaise en Belgique. Les deux enfants ont, je pense et c'est normal, souffert de la séparation de leurs parents.

Côté Gisèle (77) et Marie-Josée (82-83). Du théâtre toutes les deux.

D'Amours Sandie (84), Monia (86) et Francesca (90), les trois belles filles de Gamelyn D'Amours, notre collègue. Monia a beaucoup aidé Nathalie en secondaires 1 à 3.

Déry Christian (73-74), théâtre; Pierre (78) chante le samedi soir à la messe.

Deschênes Isabelle (87), elle jouait la tante dans *Complètement con*; Marie-Andrée (90) dans la *Veuve noire* jouait mon épouse, la voisine; et Valérie, qui vendit sa voiture, une Protégé de Mazda rouge et quasi neuve, à Yves mon fils, qui la garda près de 15 ans (je parle de la voiture, évidemment).

Drapeau Janik (86), épouse de Raymond Picard. Une étudiante très éveillée culturellement et intellectuellement, très mature pour son âge, une fille remplie de talents et sa voix de soprano n'est pas à dédaigner au théâtre et dans les opérettes; Isabelle (87) a joué au théâtre les Colestérol avec Isabelle Ducas.

Dubé Blandine (75), la belle jeune fille que l'on embauche au théâtre pour faire une jolie soubrette. J'ai eu l'occasion de revoir souvent Blandine dans son restaurant, au cœur de son érablière à Saint-Jean-Port-Joli; et Sylvie (77), la fille en noir des *Six personnages en quête d'auteur*. Elle travailla dans les labos de bio au cégep. Fille très dynamique!

Ducas Marie-Claude, Bertrand (85), Isabelle (87) et Marielle (89). Les quatre enfants de Thérèse et Pierre. Si Marie-Claude est devenue une journaliste à la pige reconnue, Isabelle, qui a joué au théâtre les Colestérol avec Isabelle Drapeau dans *Complètement con*, était une très jolie rousse qui passa notamment près d'un an avec son mari et ses deux enfants dans le sud-est asiatique, et y fit de très beaux reportages durant la grève des journalistes du *Journal de Montréal* auquel appartenait son chum. Je l'ai revue en 2014 au brunch pour la fondation de la poly. Elle travaille à *La Presse* et n'a pas changé! Marielle fut et est toujours excellente interprète au piano (elle a d'ailleurs gagné un prix canadien). Elle est en informatique. Quant à Bertrand, il nous a tous quittés beaucoup trop tôt.

Dumont Mireille (92) et Prudence (93), filles d'un prof de l'ITA. Prudence fut une très bonne actrice dans *Gouverneurs de la rosée*.

Fortin Yves (79) fut au théâtre l'homme qui passe dans *Cumulus, cumulus*; la voix fluette de Marie-Claude (81) convenait bien pour faire la soubrette dans *George Dandin*.

Fortin Bernard (89), Isabelle (91) et Geneviève (91). Tous trois fils et filles de Jean-Yves et Louise. Le garçon sera un excellent ténor dans les opérettes. Les deux jumelles, qui étaient bébés avec leur papa dans le *Grand jeu de la Passion*, seront de bonnes étudiantes.

Fradette Bernard (83) deviendra comptable et sera l'ami de Sarah Gagnon; Sylvie (86) amie d'Yves.

Francœur Marie-Hélène (96) et Marie-Noël (96), deux jumelles que j'ai aussi eues en secondaire 1 (classe de Marielle, en rattrapage). Marie-Hélène travaille à la pharmacie Brunet et a déjà deux bébés!

Gagnon Nathalie (89) et Frédéric (90), enfants de Luc, pharmacien et ténor. Tous deux jouèrent dans *Le Petit Prince* et dans *Trop, c'est trop*. Puis Nathalie joua aussi dans *La soupinière* et Frédéric dans la *Veuve noire*. Ils sont d'excellents comédiens, dignes de leur père. Nathalie, présidente du cinquième secondaire, sera un temps prof de physique à la poly et mettra deux ou trois pièces en scène, dont une de mes anciennes comédies, puis elle se maria avec un médecin.

Gaudreault Yann (92), Julie (96) et Jeanick, les trois enfants d'Anne et Raymond. Bons étudiants que nous avons vus défiler à la poly. La dernière, assez bien plus jeune, a fait de l'animation deux ans de suite à Saint-Pacôme pour D'arbre en arbre, une sorte de parcours commando que Camille a beaucoup aimé.

Gauvreau Catherine (88), très bonne élève qui fit carrière et se maria en Suisse. Elle fut un personnage très remarqué dans *Caisse de mon cœur*, alors qu'elle était en grande difficulté en train d'enjamber une grille protégeant les comptoirs de la caisse populaire! Une photo a été prise de cet épisode, elle est toujours dans la galerie des photos à la polyvalente. Geneviève (90) fut la belle Isa la blonde dans la *Veuve noire*, et Élisabeth (96), la troisième fille, avait un port de reine (hum!)

et était toujours habillée comme une poupée Barbie, blonde et belle; elle devint prof de français. Bertrand (88) joua quand il était tout jeune dans la pièce *Complètement con*, je pense, à moins que ce ne soit dans *Caisse de mon cœur*.

Gourdeau Bernard (87), Jacinthe, Pascal (92) et Geneviève, enfants de Claude. Trois ont fait du théâtre. Bernard, devenu prof de physique au niveau cégep, a eu trois fils qu’il élève seul... C’est un grand chum d’Yves.

Hudon Denis (76), a joué au théâtre dans *Les télévoraces*; Roch (78) a lui joué dans *Billets doux*. Les deux frères ont eu les deux rôles de père de famille.

Jean Danielle (80) sera de la plupart de nos opérettes et tint même quelques rôles principaux; Éric (86) copain d’Yves, jouera aussi au théâtre; Sébastien (87) jouera dans deux pièces; je me souviens l’avoir ramené lors de sa première cuite au bal des finissants de l’année précédente. Il partira bien trop tôt, cher ami...

Khalil Georges, Laura et Sandra. Tous trois allèrent au collège, en dignes enfants de leur papa Léon, mais cela n’empêche qu’on les connaissait bien et qu’on les aimait bien. Laura, qui épousa un gentil Grec, nous invita à son mariage; Sandra, née un 25 mai comme moi, fit de la haute couture; Georges, qui a une femme adorable et trois fillettes, travaille pour Radio-Canada.

Laboissonnière Alain (80) et Lucie (85). Tous les deux firent du théâtre et Lucie a été une de mes trois vieilles dans *Mort fine et mort sûre*. Je la reverrai dans une pièce amateur à Québec où elle tenait le rôle-titre dans une pièce de Roussin.

Laforêt Lynda (83) joua au théâtre; Richard (84) fut Tintin dans *Corps atout*; Martin (87) a tenu le rôle principal dans *Complètement con*. C’est un copain d’Yves, que nous revoyons tous les deux ans au lac et qui n’a plus un tif sur la tête.

Leblois Sophie (92) et Annie (94). Les deux filles d’Alfred et Laurence sont fort différentes. La première est plutôt brune, la seconde plutôt blonde. Sophie l’extravertie sera prof de français et de théâtre, et travaillera au comité de la Famille avec son époux David Cazes. Ils ont trois enfants. Annie est plus réservée et travaille à Québec.

Leclerc Alain (73) fera des opérettes; Norma (76) fera du théâtre, ensuite restera à la boulangerie où je la rencontrerai occasionnellement; Gervais (77), boulanger et copain de Jocelyne Anctil; Mozart, copain de Josiane Lavoie, ancienne élève (82).

Lévesque Les enfants de Michel. Virginie (92) a joué au théâtre, beau maillot de bain rose vu en France, attachée diplomatique; Marylise (99-2000) joua au théâtre et fit du judo. Elle alla aux JO de 2004 et 2008.

Malenfant Edward (77) a été président de sa promotion, a joué au théâtre, devint responsable de la vie étudiante du collège, puis directeur de ce même collège, puis dans un collège à Québec. Famille nombreuse avec son épouse (France?) que j’ai connue au comité de la Famille; Lucille (80)

sa jeune sœur sera aussi dans la troupe du Cinq-Sec où elle jouera dans *Grand-mère se meurt, grand-mère est morte*.

Martineau Frédéric (93), Sarah (2000) et Anne-Marie, enfants de Jacques. Les deux premiers ont fait du théâtre. Sarah et Anne-Marie, qui se ressemblent, furent d’excellentes étudiantes. J’ai aussi bien connu la sœur aînée Isabelle, qui épousa Yan Foster et fut membre du CPP.

Pelletier Micheline (69) sera Suzy Courtois au théâtre, maîtresse de Topaze; Gaétane (74) a aussi fait du théâtre; Ghislaine (?) que l’on rencontrera souvent à la Caisse populaire, est l’amie de Jean-Guy Aubé, prof retraité. Cette dame à l’articulation très contrôlée est responsable de nos comptes personnels.

Pelletier Diane (80), l’aînée; Patricia sera commis à la Caisse; Julie (89). Ils étaient six ou sept enfants à la maison – je dis « ils » parce qu’il y avait bien UN fils au milieu de six filles. Il a dû être gâté! Ce sont les heureux enfants de Camille, qui sont très dévoués dans leur communauté, notamment à la FADOQ et au cercle de Fermières. Je les ai presque tous eus comme étudiants. Diane a travaillé de longues années chez Zellers, une autre à la Caisse pop, une autre à la Poste. Et de tous ces beaux et grands enfants, c’est sans conteste la belle Julie, la dernière, qui me laisse le souvenir le plus fort, comme prof : première dans presque toutes les matières, troisième prix Mérici en français, médaille du Gouverneur, et aussi très reconnue en volley-ball.

Pelletier Sophie (87), Mélanie (91) et Maxime (95). Les trois enfants de Gilles ont fait du théâtre. Sophie petite avec son père dans *Six personnages en quête d’auteur*; Mélanie dans *L’Avaro* et *Ça danse à la grande Anse*; Maxime a été un excellent acteur dans *Ça danse à la grande Anse* et *Gouverneurs de la rosée*. Dans *Signé la Corneille* il interpréta le prof de... français. Ce brave Maxime avait de la difficulté en classe, mais il était naturellement un acteur, avec son jeu excellent et sa tête de Fernandel! Il aurait donc dû aller plus loin, mais avait de la difficulté pour étudier et il semble qu’aujourd’hui, même pour réussir sur les planches, il faille réussir en classe!

Raymond Hélène ne fut pas mon élève; Suzanne (74) fit du théâtre à quelques reprises; Paul (80) joua aussi au théâtre; et Jean. Enfants de Liliane et Raymond-Marie Raymond.

Raymond Gaby (78) et Cathy(?), les deux derniers enfants de nos voisins René et Ghislaine.

Richard Yves et Yvon (75), deux jumeaux. Le deuxième quittera La Poc, le premier sera dans la chorale et dans toutes mes opérettes comme basse soliste. Il travaillera au magasin Réno-Dépôt.

Roy Gaétane (77), la mère des *Six personnages en quête d’auteur*; Marjolaine (78), fit du théâtre et épousa Pierre Darveau. Je revis quelquefois ce couple, et notamment pour deux pièces, *Mort fine et mort sûre* et *Trop, c’est trop*.

Saucier Denise(74) et Patricia (74) firent du scoutisme (cheftaines louveteaux).

Soucy Ralph (87) joua dans *Complètement con*; Patrick (87), le meilleur acteur que j’aie eu, joua dans trois ou quatre de mes pièces (*Ça danse à la grande Anse*, *L’Avaro*, *Un p’tit coin si tranquille*).

Tardif Marie-Josée (84). J’ai aussi eu son petit frère et sa petite sœur Julie (92), mais c’est surtout Marie-Josée qui se démarqua lorsqu’elle fut au secondaire 4 et 5. Très accorte, fort sympathique. Elle aimait « bien s’exprimer », participa à un tournoi d’éloquence de clubs Optimiste, mémorisa et récita *Le Lac* de Lamartine, joua un des rôles principaux de *Corps Atout* et devint annonceuse à la radio de Radio-Canada dans l’Ouest. Elle vint animer notre soirée spéciale pour le trentième du Cinq-Sec en 98. Elle avait accepté de venir animer la journée du 25^e de la poly en 2004, mais dut y renoncer pour cause de maladie. Vraiment une de mes meilleures élèves! Peut-être même celle dont je me suis senti le plus proche en trente ans...

Therrien Manon (82) joua dans le *Grand jeu de la Passion*; Serge (82-84); Isabelle (88). Tous trois jouèrent au théâtre avec le Cinq-Sec et furent de bons étudiants. Manon devint kinésiste ou acupunctrice et s’occupa longtemps de contacter les anciens qui fêtaient leurs retrouvailles. Isabelle est directrice à la poly de Saint Pamphile, et je crois bien que Serge est un bon scientifique.

Timmons Myriam et David. Elle fut gardienne de nos enfants, les quelques fois où nous partions au cinéma ou à un souper chez des amis au début de notre séjour pocatois, puis elle épousa Claude Saint-Pierre, étudiant de ma première promotion. Et ils eurent des enfants, notamment deux jumelles que j’ai également eues comme étudiantes, lors de ma dernière année. David était le digne fils d’une famille de sculpteurs; il s’occupa de scoutisme et sculpta lui-même une lampe qui me fut offerte en cadeau pour une pièce de théâtre, et que nous allumons chaque fois que nous allons au chalet.

Tirman Sébastien, Marie-France et Jean-Pierre. Je ne les ai pas eus comme élèves puisque ces trois enfants de Jean-Philippe et Louise sont allés au collège, mais je peux quand même les citer ici. Sébastien est allé en Indonésie avec Jeunesse Canada Monde, il a des préoccupations très sociales. Marie-France est une éducatrice comme sa mère et a des idées très écologiques et humanitaires. Quant à Jean-Pierre, il gagne sa vie par le *business* (restauration et torréfaction de café) et l’enseignement. Il a pour compagne une de mes anciennes élèves, Andrée Rossignol. Tous trois ont fait de la musique.

Toussaint Didier fut président du CE des étudiants en 84-85. Les deux derniers de ces enfants de Michel et Myriam n’ont pas fréquenté la poly, mais nous les avons bien connus, et pour cause. Véronique, très délurée et dynamique, vit à Québec avec ses quatre enfants. Quant à François, mon filleul, il fait carrière dans la police et vit avec son épouse et ses deux beaux enfants à Trois-Rivières.

Tremblay Yvonne (86) et Grégoire (88). Grégoire fut un excellent étudiant, très sérieux, qui joua le rôle du directeur de la Caisse populaire dans la pièce *Caisse de mon cœur*. Yvonne fut longtemps présente dans notre environnement culturel, d’abord comme vendeuse à la librairie L’Option, comme attachée politique au Parti québécois, puis comme membre du CPP. Une jolie rousse qui fut également membre de la SRPSP.

Tremblay Claudie (90) et Lysiane (91-93). Deux artistes, Claudie en arts visuels. Elle a reçu le prix du Lieutenant-gouverneur en arts plastiques décerné par le collège Mérici de Sainte-Foy, pour un concours adressé aux étudiants de secondaire 5 de la grande région de Québec, lorsqu’elle était en cinquième secondaire ici à La Poc. Je me souviens que lorsqu’elle fut appelée, elle alla serrer la main de l’adjudant

de service, croyant avoir affaire au lieutenant-gouverneur. Claudie fit aussi du théâtre et leurs parents, profs au cégep, sont des artistes eux aussi. Lysiane devint une diva dans la troupe de l’opéra d’Innsbruck en Autriche, avec sa belle voix de mezzo-soprano. Elle faisait partie du groupe de théâtre qui nous permit d’aller en Europe. Elle joua dans trois de mes pièces, et aussi dans *Le bonhomme tombé du ciel* où elle chanta l’*Ave Maria* de Schubert, et encore dans l’opérette *La vie parisienne* où elle tint un des rôles principaux. Pour Lysiane, qui est probablement mon meilleur souvenir d’étudiante – non pas qu’elle fut la meilleure en français (où elle était quand même excellente), mais pour sa grande participation à plusieurs de mes pièces et opérettes, sa voix d’or et son sourire enjôleur (!) –, je renvoie le lecteur à tout ce que j’ai dit sur elle dans les chapitres 24 et 28. Et c’est sur ce très joli sourire que je termine ce sous-chapitre. Elle a eu le très bon goût d’épouser Peter, un Belge!

4C2) Individuellement et par année

Je nommerai ici les élèves amis qui n’appartiennent pas à une fratrie. Ils sont classés par leurs années au secondaire 5. Je peux dire que les années 81 à 87 furent sans doute mes plus belles années à l’école, les plus fécondes quant au lien d’amitié : beaucoup d’élèves aux talents divers... Je rappelle aussi que beaucoup d’étudiantes et étudiants ne figurent pas ci-dessous, parce qu’ils sont nommés ci-dessus.

68/69

Laforêt, René Il sera postier et j’aurai plus tard sa fille, la blonde Caroline, comme élève. Son ex-épouse Gemma et mère de Caroline sera membre du club Pyramide

Landry, Denis De Saint-Pacôme, très extraverti, il fut le premier étudiant qui s’adressa à Yves Colpaert et moi avant les cours.

Langlois, Michel Joua un petit rôle dans *Knock ou le Triomphe de la médecine*. Je le vois encore quasi tous les dimanches à la messe avec son épouse Raymonde, qui fut soprano dans mes opérettes. Ce dimanche 17 mai 2015, ils étaient jubilaires pour leurs 40 ans de mariage à la cathédrale. Michel est le fils d’Auguste, qui sera directeur de l’ITA.

Mercier, Gilles Routier et bon élève. On se reverra plus tard, lorsque nous nous occuperons un peu de ses parents âgés.

Legros, Sylvie Elle sera la Madame en violet, dans *Knock ou le triomphe de la médecine*, fille très sérieuse, première de classe, de Saint-Pamphile

Pelletier, Magella Fils d’entrepreneur et entrepreneur lui-même. Je viens de le voir à la porte du Tim Hortons, ce dimanche matin 22 juin 2014. Je ne l’avais pas reconnu, c’est lui qui m’a d’abord salué. Je lui ai rappelé qu’il nous avait bien aidés avec la camionnette de son père pour déménager frigo et cuisinière en juin 1969. Il a l’air en forme, travaille toujours à 66 ans. Hei! Un de mes anciens élèves de La Poc a 66 ans!

St-Pierre, Claude Il épousera Myriam Timmons et deviendra mon collègue. J'enseignerai à leurs enfants, notamment à leurs deux jumelles, lors de ma dernière année. Ainsi la boucle s'achève et St-Pierre restera attaché à ma première et à ma dernière année de prof à La Poc!

69/70

Antil, Gilles Le fils d'un collègue, parti hélas trop tôt!

Crête, René Gérant du resto Cap Martin. Toujours fidèle au poste. Il ne vieillit pas.

Richard, Diane Femme très serviable, que je retrouverai avec plaisir au CDEF.

Thibault, Francine Elle me donna une gifle lorsque je tentai de l'embrasser... C'est vrai, mais sur scène, dans *Topaze*.

70/71

Castonguay, Andrée Cette belle rousse fit du cinéma dans *Et demain et après*.

Castonguay, Lucille Au cinéma, elle fut la petite femme trompée qui parle en voix off. Elle créa les centres de petite enfance La Farandole, derrière chez nous, puis je la revis comme responsable du jury pour le concours de textes sur la mer, pour les fêtes de Saint-Jean-Port-Joli.

Moreau, Lisette Elle venait de Saint-Pamphile et tomba amoureuse de son prof de français.

Turgeon, France Au théâtre, elle fut de *Ohé, là-bas*.

71/72

Caron, Marielle Théâtre

Peters, Sandy Un petit gars bien déluré de Saint-Pamphile qui logea chez nous et fit du théâtre.

Raymond, Jacques Sa barbe rousse dix ans plus tard sera celle d'un préposé à la Caisse qui m'aidera dans mes finances quand le taux d'inflation grimpa tellement haut.

72/73

Maurais, Pierrette Elle deviendra archiviste reconnue à La Pocatière.

St-Pierre, Sylvie Belle Antigone, future maman d'une autre de mes élèves (Catherine), libraire et épouse de Mario Lizotte.

Théberge, Jacques Il joua un excellent Créon dans *Antigone*.

73/74

Antil, Denis Fils de Rosaire, un collègue, il sera un excellent Sganarelle dans *Le Médecin malgré lui*. Il nous a hélas quittés il y a déjà très longtemps.

Dumais, Josée-Anne Elle jouera une des filles de Bernarda et je la reverrai souvent travaillant chez Zellers.

Fouquette, Hélène Elle sera annonceuse de nouvelles à TVA.

Guimont, Diane Elle sera la mère dans *La Maison de Bernarda Alba*.

Lemieux, France Excellente au théâtre avec ses longs cheveux pour faire la fille révoltée.

Ménard, Huguette Une bonne actrice.

Michaud, Roch Au théâtre en 74, et en 2000 à l'occasion des crèches de Noël. Il en avait fait une fort belle chez lui à Rivière-Ouelle. Chaque fois qu'on se rencontre, on se tape sur la cuisse car c'est un geste qu'il avait utilisé au théâtre et qui nous avait bien fait rire. En 73, il joua le fiancé d'Antigone.

74/75

Darveau, Pierre Il a joué au théâtre trois fois. Il est l'époux de Marjolaine Roy (voir couples).

Gagnon, Clément Il a fait du théâtre puis est devenu prêtre. Nous l'avons revu en 2012.

Sénéchal, Danielle Elle a fait du théâtre. Revue en 2012, elle soigne un cancer.

75/76

Hudon, Martine Après un peu de théâtre, elle est devenue prof au primaire.

Landry, Ginette Théâtre

Mercier, Lucie Théâtre

76/77

Chamberland, Diane Bonne étudiante très zélée, sera la secrétaire médicale parfaite à la clinique médicale de La Poc.

Chapleau, Denis Il a fait du théâtre et deviendra chirurgien.

St-Amant, Richard Je le reverrai quasi chaque jour à la polyvalente où il sera un excellent concierge. Homme serviable, homme de cœur, il a épousé une de mes anciennes étudiantes, Sylvie Ouellet (82)¹. Il m'appelle toujours monsieur André.

77/78

Bélanger, Régis Mon grand père aveugle au théâtre.

Blanchet, Jacques Le 28 janvier 2015, il a écrit un article très élogieux à son ancien prof de français dans *Le Placoteux*, en réponse à un article que je venais d'y faire publier intitulé « Merci ma ville ». Il me répondit par un véritable bouquet de plusieurs fleurs intitulé « Merci, Monsieur le professeur »². Inattendu et d'autant plus réjouissant.

¹ J'aurais peut-être dû les placer dans les couples amis, plus haut.

² Voir chapitre 23

78/79

Bélanger, René Au théâtre dans *Cumulus, cumulus*.

Bourgault, France Au théâtre dans *Cumulus. cumulus* aussi.

Douville, Judith Excellente étudiante, mais de santé fragile. Elle est responsable du Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli).

Ouellet, Marielle Théâtre et volley-ball...

Théberge, Louise Au théâtre, elle fut Blanche-Neige dans *Billets doux et fils de soie*.

Thiboutot, Dominique Il deviendra sacristain et est le frère de Marie-Lucie.

79/80 - l'année de mon fils Franz

Alexandre, Germain Théâtre

Brault, Marie Théâtre

Desjardins, Diane Elle sera notre grand-mère au théâtre. Très bonne au badminton, elle fit équipe avec notre fils Franz et décéda à 42 ans.

Michaud, Nicole Théâtre

80/81

Caron, François Sera Georges Dandin au théâtre.

Gagnon, Claire Théâtre

Gagnon, Pauline Théâtre

Meunier, Véronique Elle fera de magnifiques costumes pour l'opérette *La Périchole*.

Thiboutot, Marie-Lucie Ma presque voisine, si aimable et si serviable.

81/82

Beaulieu, Jean-François Mon Jésus dans *Le Grand jeu de la Passion*.

Bernier, Brigitte L'étudiante parfaite, la narratrice du *Grand jeu de la Passion*. Trop brillante pour être appréciée de ses collègues de classe, elle deviendra contrôleuse aérienne.

Ouellet, Sylvie Elle sera concierge à la poly avec Richard Saint-Amant (78).

Théberge, Martine Brillante et dynamique en classe, elle fera du théâtre et deviendra prof de français en secondaire 5 à Montréal.

82/83 - l'année de mon fils Pierre

Bernier, Lucie Théâtre

Bossé, Marc Théâtre

Bourgault, Maxime Une fille, oui, oui, et une jolie fille, demandez à mon fils Pierre! Chaque fois que je l'ai revue elle me demandait des nouvelles de notre Pierrot. Elle était artiste, digne fille émancipée de son père artiste à Saint-Jean-Port-Joli.

Leclerc, François Ce gentil garçon tint le rôle principal dans notre pièce cette année-là et on m'a certifié qu'il était prof de français en secondaire 5.

Lemieux, Josée Ma meilleure élève pour le style, son cahier journal fut le meilleur en trente ans! Une vraie poétesse, mais pas terrible en résultats scolaires. C'était le type Antigone, la fille révoltée. Je l'ai revue assez souvent depuis son secondaire 5. Elle s'est assagie et a eu un enfant.

Lévesque, Sylvain Théâtre

Provencher, Claude Belle voix de basse de saint Matthieu, cuisinier au collège et à la Boustifaille.

83/84

Boucher, Sonia Le sourire de la Joconde.

Journault, Isabelle Ma blonde Vénus au théâtre, présidente du Conseil étudiant, le sourire enjôleur et le travail excellent.

Levesque, Marie-Claude Une grande et belle fille aux formes rebondies et dignes du rôle imposant de Madame de Montespan. Maman d'un petit poupon déjà en secondaire 5. Cela arrive.

84/85

Carreau, Cynthia Fille de sa mère (Gabrielle Roy), racée, à l'articulation parfaite, qui deviendra annonceuse à la radio.

Hudon, Réjeanne Une des trois vieilles dans *Mort fine et mort sûre*. Elle s'occupera de traiter les toxicomanes.

Potvin, Sylvie Tout un numéro, elle jouera au théâtre, sera photographe puis agente de voyage pour handicapés.

85/86 - l'année d'Yves et Nathalie

Bélanger, Eileen Elle fut ma Vénus dans *La Belle Hélène*. Belle et bonne gymnaste.

Bouchard, Danielle Excellente étudiante et très jolie blondinette qui aida Nathalie en classe et fit du théâtre.

Hudon, Pauline Fit du théâtre et sera marchande de fleurs.

Milliard, Natacha Une très bonne élève, elle sera vendeuse dans une pharmacie locale.

Turcotte, France Théâtre

86/87

Bouchard, Pétula Présidente du Conseil étudiant, excellente élève, elle fit du théâtre.

Michaud, Nancy Elle fit du théâtre et travaillera à la télévision locale, puis comme attachée politique du ministre député local. Elle sera la malheureuse victime d'un maniaque.

D'anjou, Bruce Acteur au théâtre et cuistot, il était de la bande à Yves.

Bélanger, Josée Devint notaire à La Poc.

Tardif, Marie-Claude La grande Marie-Claude a fait du théâtre.

87/88

Dionne, Harold Il deviendra propriétaire de la station d'essence Esso où je me sers régulièrement.

Gauthier, Myriam Elle gagna un prix provincial pour un bel éditorial.

Matteau, Patrick Théâtre

Miville, Lynda Théâtre

88/89

Gagnon, Sarah-Danielle Quelle actrice, quel talent, joua dans deux pièces. Elle tenait énormément à son premier prénom... Vint spécialement de Saint-Jean pour faire du théâtre à La Poc!

89/90

Antil, Caroline Elle fit du théâtre. Cette très jolie fille était incollable au jeu télévisé *Charivari*, présenté à TVA, qu'elle remporta.

Audet, Benoît Le placide, le sourire fait homme, digne fils d'Herménégilde et de Nicole. Je le revois parfois à la messe.

Cottinet, Sébastien L'aîné de cinq enfants chez Hélène et Keloup. Il joua dans deux de mes pièces.

90/91

Gagnon, Nathalie¹ Collabora au théâtre comme souffleuse, c'était l'amabilité, la serviabilité et la gentillesse faites femme.

Létourneau, Isa Fille unique de Jacques et Francine, deux profs d'arts plastiques. Elle fit du théâtre et devint... prof d'arts plastiques à la poly. On est très diversifié dans la famille!

Lavoie, Hans Il s'occupa du décor de *L'Avare* et devint le boss de Patrick Soucy.

Lizotte, Julie Elle fut une excellente étudiante et devint prof de musique.

Pouliot, Patricia Théâtre

Langlois, Julie Théâtre en secondaire 4

91/92

Antil, Nicolas Fils de Maurice, le brave des braves.

Dionne, Daniel Il était le fils de la fleuriste et fit du théâtre.

Dumais, Lise Cette belle grande fille à la voix forte et claire fit du théâtre et travaillera chez Iris.

Lévesque Isabelle Elle a fait du théâtre et a fait chanter *Qui a le droit* de Patrick Bruel à tout le groupe dans le métro de Paris.

Pouliot, Patricia La jardinière du P'tit coin, elle a fait du théâtre.

93/94

Choquette, Martin Un des trois « MASquetaires » avec Mathieu Lippé et MAXime Pelletier. Ce grand blond fit du théâtre, et lors d'une des dernières répétitions de *Gouverneurs de la rosée* arriva sur scène la tête en sang. Il avait couru dans les combles obscurs près des balcons latéraux et s'était déchiré la peau du crâne à une tôle de conduite d'air qu'il n'avait pas vue.

Lippé, Mathieu Il joua dans quatre de mes pièces : *Ça danse à la grande Anse*, *Un p'tit coin si tranquille*, *Gouverneurs de la rosée*, *Le bonhomme tombé du ciel*, et dans une autre avec Denise Bois. Avec Martin Choquette et Maxime Pelletier (voir fratries), ils étaient les trois « MA », assez turbulents merci. Mathieu fut un excellent grand-père. Il a fait partie de l'équipe partie en France. Un grand bonhomme qui va se tailler un chemin de gloire comme conteur en remportant le grand prix international de la Francophonie au Maroc, vers 2005.

94/95

Laforest, Caroline La jolie blonde fille de Gemma (Pyramide) et René (voir 68-69), bien sympathique. Je la revis comme vendeuse chez McDo.

Lessard, Annie Avec ses beaux yeux bleus, elle fit partie de l'équipe *Génies en herbe*.

¹ Ce n'est pas Nathalie, la fille de Luc Gagnon.

95/96

Laboissonnière, Michaël Le fils de Denis et Monique, je le vois souvent qui vient travailler comme comptable derrière chez nous, au bureau de Raymond, Chabot, Grant, Thornton. Il est bien portant et a perdu tous ses cheveux, c’est tout le contraire de son père. Les deux ensemble me font penser à Tif et Tondu, les personnages d’une BD célèbre lorsque j’étais jeune, chez les Lejeune!

Lizotte, Kathy Voilà une fille qui a énormément changé entre le secondaire 1, où je l’avais dans une classe de rattrapage et où elle était vraiment insubordonnée, bavarde, voire même carrément indisciplinée (ce qu’on pourrait appeler une petite peste), et le moment où je l’ai retrouvée en secondaire 4, en 95. Elle était devenue trois ans plus tard une très bonne élève, calmée, intelligente (mais cela, elle l’a toujours été).

Michaud, Mélanie La brune Mélanie fut l’élève par excellence en secondaire 5, et il faut croire que je l’appréciais car je lis dans l’album des finissants qu’elle reçut des fleurs pendant son cours de français – sans doute était-ce pour son anniversaire ?

Morneau, Karine Karine la blonde, l’autre *bollée* du groupe 04 en secondaire 5. Elle reçut une bourse et la médaille d’or du Lieutenant gouverneur.

96/97

Desgreniers, Élise Bonne élève, musicienne, elle eut une bourse et surtout participa à *Génies en Herbe*.

Dorval, Étienne Fils d’un papa prof au cégep et membre du club Lions, il fut le meilleur membre de notre équipe de *Génie en Herbe*. Je viens de le revoir ce 8 août 2014, en allant prendre une crème glacée. Il était avec son papa et ses deux enfants. Il travaille au gouvernement à Québec.

98/99 - ma dernière année en secondaire 4

Giroux-Bertrand, Chloé Elle ressemblait beaucoup à sa sœur.

Lavoie, Christine Elle aussi avait une sœur à qui elle ressemblait beaucoup.

Lemieux, Caroline La petite Caroline, et son sourire lumineux.

Rousseau, Josée Excellente étudiante grande et blonde qui revint en 2006 comme animatrice des festivités du 25^e de la poly.

St-Pierre, Amélie et Mélanie Deux jumelles, filles de Claude et Myriam. C’est chouette de finir sa carrière en enseignant à deux filles d’un de mes étudiants de la première année, qui devint prof. Ainsi la boucle est bouclée, je peux terminer.

La voix de son maître

Ayant ainsi passé en revue mes élèves de 31 années d’enseignement à La Pocatière, je constate que certains ont repris le flambeau et professent une langue belle!

Au moins quatre profs de français (dont trois en secondaire 5) : Martine Théberge, François Leclerc, Sophie Leblois et Geneviève Gauvreau; trois sont ou ont été animatrices radio et TV : Hélène Fouquette, Marie-Josée Tardif et Cynthia Carreau; et enfin deux sont devenus artistes de scène professionnels : Lysiane Tremblay et Mathieu Lippé. Quel honneur!

5) Quelques ajouts, jeu et petites histoires

Un petit jeu

Et pour terminer un petit jeu à propos de rencontres purement ponctuelles. Mais s’agit-il d’amis célèbres ou de rencontres amicales avec des célébrités? C’est un jeu-questionnaire du genre *Où est la vérité, où est l’erreur?* Il y avait un jeu à la télévision où il fallait découvrir laquelle parmi trois affirmations était fausse. Eh bien voici douze assertions. Dites-moi où est l’erreur.

- 1

J’ai rencontré Baudouin, roi des Belges, et son épouse Fabiola, le jour de mes 25 ans, le 25 mai 1963. Je leur ai parlé de mon prochain mariage qui aurait lieu deux mois plus tard.
- 2

J’ai fait de la gymnastique avec Charles Trenet.
- 3

J’ai dîné à la même table que l’actrice du cinéma français Pauline Carton, dans un resto, à Liège.
- 4

Un consul de Suisse et historien de surcroît, M. Henry Vallotton, m’a appelé « son cher collègue », alors que je n’avais que 16 ans.
- 5

J’ai serré la main de Michel Tremblay – il n’y a rien là, mais j’en suis fier. Je l’ai revu plus tard en interprétant un rôle dans une pièce qu’il avait adaptée.
- 6

J’ai mangé à la même table qu’un prix Nobel de la paix, le père Pire, à la Sarthe à Huy, chez les pères dominicains. Et là non plus nous n’avons pas échangé un seul mot.
- 7

Grâce à moi, Julien Lepers, le célèbre animateur de *Questions pour un champion* a parlé plusieurs fois de La Pocatière dans sa célèbre émission de jeu.
- 8

Haroun Tazieff m’a parlé de volcans.
- 9

Une de mes étudiantes m’a giflé parce que je tentais de l’embrasser!

REPONSES : Ne cherchez plus. Vous n’avez pas trouvé? Alors vous avez gagné, car toutes les affirmations sont vraies. Pour les questions 1, 3, 6 et 10, allez voir le chapitre 18; pour 2, 8 et 11 voir le chapitre 15; pour 4 voir chapitre 14; pour 7 et 12 voir chapitre 21. Je n’ai pas raconté le 5, mais cela se passait à Québec au salon du livre, vers 1995. Et pour 9, voyez ci-dessus Francine Tribault, étudiante en 69-70 et la pièce Topaze, car cela se passait sur les planches, évidemment... sinon je ne vous l’aurais jamais révélé, voyons

- 10 J'ai vu la femme de Baden-Powell (Lady BP) à Bruxelles.
- 11 Alain Bombard m'a expliqué comment il en était arrivé à faire la traversée de l'Atlantique sur son canot *L'Hérétique*, sans eau et sans vivres.
- 12 Et enfin, j'ai rencontré trois fois le père Ambroise.

Histoire authentique

De remplacement en remplacement... on finit par ne plus remplacer.

Dans les années 2000, par là, j'avais donné mon nom pour surveiller la « cyberzone » à la poly. Je pouvais bien faire ça de temps à autre, maintenant que j'étais à la retraite.

Or, cette semaine-là, je n'avais pas à surveiller. Pierre Coenen m'appelle et me demande si je peux le remplacer vendredi soir de 8 à 10 heures, car il doit aller déménager sa fille. Il me remplacera une autre fois. Comme je n'ai pas surveillance cette semaine il ne peut me remplacer, il me devra donc un jour. Bon.

Lundi, je reçois un autre appel de Rosaire Lévesque, un autre copain, qui a appelé Pierre pour changer avec lui, car il ne peut surveiller le jeudi, devant partir à Montréal. Pierre lui apprend que c'est moi, aussi me demande-t-il si je peux prendre le jeudi, toujours de 8 à 10 heures, et lui prendrait le vendredi. Je suis d'accord... Puis jeudi, les Boily nous demandent si on ne pourrait pas voir un film (ciné-club) ensemble, car ils ont une gardienne. J'explique que normalement je dois surveiller, mais je vais quand même voir si je peux me faire remplacer...

Je téléphone chez Coenen, me disant que s'il n'est pas encore parti, il pourra peut-être reprendre sa place, mais le jeudi cette fois-ci. Il ne répond pas, donc il était déjà parti. Je téléphone alors à Jean-Marc Blanchette (encore un autre copain), le responsable des horaires, me disant que lui aurait peut-être un nom à me suggérer. Il n'est pas là, mais a un répondeur sur lequel je laisse mon message, lui expliquant la situation. Il est midi. Je retéléphone vers une heure, même chose : le répondeur. Alors, je n'y compte plus.

Je vois les Boily à 16 heures. Et comme la situation n'a pas évolué, je leur dis que je regrette, mais je n'ai pas trouvé de remplaçant. Donc, pas de cinéma ce jeudi soir. On est un peu désappointés, mais on remettra ça à une autre fois.

Et puis à sept heures trente (à 7 h 30!), Jean-Marc Blanchette m'appelle pour me dire : C'est correct, j'ai bien reçu ton message et je t'ai trouvé un remplaçant, il part à l'école. » Je suis surpris, je lui dis que... enfin que je vais voir avec mes amis s'il n'est pas trop tard.

Je rappelle les Boily. C'est la gardienne qui répond, me signifiant que Paul-André et Marie sont sortis et ne reviendront pas avant dix heures.

Bye-bye cinéma et surveillance! J'ai passé la soirée à regarder *Union libre* à la TV! Et voilà. Donc, au fond, tous ces remplacements n'auront servi à rien, sauf à me supprimer une bonne séance de ciné-club avec Nicole et des amis. Râlant, non?

Tartarin de La Pocascon

Vous connaissez Tartarin de Tarascon qui chassait le lion? Voici une autre histoire authentique et vraiment incroyable. Je transcris ici cette histoire de chasse telle que racontée par Pierre Kidd¹.

CHASSE AU TIGRE DE SIBÉRIE À LA POCATIÈRE (récit de Pierre Kidd)

En 1961, j'avais 18 ans. Je suis fils de marchand général, tout comme mon père. J'aimais beaucoup travailler avec lui. Nous jouissions d'une bonne réputation dans la région et d'une certaine notoriété dans la communauté.

J'étais amateur de chasse au chevreuil et j'admirais nos clients qui excellaient dans ce sport. Durant ces années-là, contrairement à aujourd'hui, un grand nombre de chasseurs chassaient la nuit à l'aide d'une lampe frontale.

J'ai vite aimé ce sport nocturne. La nuit, la forêt palpitait de vie. Que c'était beau et calme! J'étais parfois seul, mais le plus souvent j'étais accompagné de mes amis. Ces nuits étaient d'une grande beauté; un ciel immense et clair, un silence enveloppant... La nature dans toute sa splendeur sauvage! La lueur de ma lampe révélait crûment les yeux des chevreuils et rendait ceux-ci vulnérables et hypnotisés. Le lendemain, au magasin, les chasseurs échangeaient entre eux sur les péripéties de la nuit précédente.

Un matin du mois d'août 1961, je lis dans le journal qu'un tigre de Sibérie aurait disparu du zoo de Granby. Ce fait divers a un peu attiré mon attention, mais sans plus. Quelques semaines plus tard, le journal revient une fois de plus sur l'évasion du tigre de Sibérie du zoo de Granby.

En septembre, j'entends parler par un cultivateur de Saint-Onésime qu'un gros chat jaune aurait été vu mangeant un mouton. Je me suis dit que c'était impossible. Je n'y croyais tout simplement pas.

La semaine suivante, un client du rang du Vide de Saint-Onésime, monsieur Oliva Bouchard, téléphone au magasin pour se procurer une arme à feu. Il me raconte qu'on a mangé ses veaux. Je pense alors à mon gros chat jaune. Je lui promets que durant la soirée, j'irais constater ce qu'il en était exactement. Et le soir même, j'étais sur les lieux.

Monsieur Bouchard me désigne l'endroit de la disparition de ses veaux. Je m'éloigne un peu. J'examine les traces et je tente de les interpréter. En regardant au loin, je vois un animal sauter par-dessus la clôture avec un veau dans sa gueule. Je reviens vers monsieur Bouchard pour lui faire le récit de ce que j'avais vu.

« Monsieur Bouchard, je crois que j'ai aperçu votre voleur de veaux. C'est un cougar ou peut-être un gros chien... En tous cas, c'est un animal énorme. Je vais revenir demain pour tirer cette situation au clair. »

Avec mon ami André Pelletier, nous planifions de nous rendre sur place, le lendemain soir, munis de nos armes et de nos lampes frontales.

La soirée était calme. Une légère brume s'élevait du sol. Le vent avait cessé. La noirceur avait totalement envahi l'espace. Nous avons stationné le camion chez cougar Bouchard. Nous lui avons

¹ Voir ce nom plus haut

dit de ne pas s'inquiéter, que tout allait bien se dérouler. Malgré les détonations des coups de feu des chasseurs aux alentours, nous avons marché un demi-kilomètre dans les champs. Nous avons tout de suite repéré le sentier que la bête avait emprunté. Il menait à un petit boisé de près d'un kilomètre carré. En pénétrant dans le boisé, nous avons alors quitté la piste pour emprunter un chemin de service. Nous avançons lentement et nous n'entendions que le bruit de nos pas sur le sol humide. Surgit alors un lièvre, pour notre plus grand amusement.

Nous suivions les rayons lumineux de nos lampes frontales avec attention. Tout à coup, deux yeux d'une brillance extrême ont percé la nuit. Le flux lumineux de ce regard était d'une netteté et d'une rare intensité.

« Nul doute possible, c'est notre animal! »

Sans même le voir, l'éclat seul de son regard nous certifiait que c'était bien la bête tant recherchée.

D'un geste de la main, mon compagnon de chasse me signifie de faire attention et d'avancer très lentement. Nous étions sur le qui-vive et prêts à tirer avec nos carabines 30-30. Mes membres tremblaient. Je suivais mon confrère de près, mais je me sentais incapable de faire feu. Ça brillait de plus en plus. Je n'osais plus avancer, tant j'étais stupéfait. La bête traquée par la lumière s'imposait à nous, grandeur nature. On aurait dit un lion. Le bruit du coup de feu m'a fait sursauter. C'est André qui fit feu. L'animal a bondi dans les airs et s'est écroulé à dix mètres de nous. Devant la bête inerte, nous devons user de la plus grande prudence. Du bout de sa carabine, mon ami a touché le corps de la bête. C'était bien un gros tigre! Tout s'est passé alors très vite dans ma tête. Nous avons envie de crier et de pleurer. Nous étions certains que c'était un coup de maître.

Nous sommes retournés chez monsieur Bouchard et nous l'avons invité à venir admirer le résultat de notre chasse. Nous avons ensuite péniblement installé notre trophée dans le camion. Nous avons ensuite regagné le magasin pour y placer le tigre dans le garage attenant. Nous étions heureux. Nous avons peine à croire ce qui venait de nous arriver. Nous avons parlé ensemble une bonne partie de la nuit. Le lendemain, André allait travailler à Québec. Je l'ai assuré que je le tiendrais au courant de tous les développements concernant le tigre de Sibérie.

Je me souviendrai toujours de cette nuit qui me semble encore irréaliste, aujourd'hui. Le lendemain, vers quatre heures, j'ai placé un appel au zoo de Granby pour informer le personnel que le tigre était en notre possession.

Le responsable du zoo m'a demandé si le tigre avait tué quelqu'un.

— Non, c'est nous qui l'avons tué!

J'entendais des cris de joie et de soulagement à l'autre bout du fil.

— Les petits gars, nous arrivons bientôt!

Le responsable du zoo est arrivé le lendemain vers 13 heures. André et moi avons alors fait la connaissance d'un homme fort sympathique qui nous a avoué être en partie responsable de cette

situation. Il m'a alors demandé si nous pouvions parler privément. Nous sommes allés dans la maison de mes parents pour discuter dans la quiétude du salon.

Pendant notre conversation, il nous a révélé des faits d'une importance capitale concernant le zoo de Granby.

— L'an dernier, j'ai embauché le plus jeune de mes fils pour la période des vacances. Influencé par l'attitude frondeuse d'un mauvais compagnon, mon fils a décidé de sortir le tigre du zoo, afin de le vendre 15 000 \$ à un riche New Yorkais. Arrivés au poste des douanes, les deux comparses ont fait demi-tour, car il leur fallait nourrir le tigre... C'est en voulant sortir de la viande du zoo que les deux jeunes se sont fait démasquer. « Pour qui est cette viande », leur a-t-on demandé? Ils ont alors fui.

C'est ensuite que les jeunes ont décidé de se débarrasser du tigre et de le libérer en pleine nature, loin de Granby. Après un voyage de trois heures, ils ont libéré le tigre à Saint-Onésime.

Et voilà l'histoire.

L'homme nous a priés de garder secrète cette affaire afin de ne pas nuire à son fils, ni à lui-même.

— Voilà 1000 \$ pour monsieur Bouchard et 100 \$ pour celui qui a tué le tigre. Vous devez prêter serment de ne jamais révéler à personne ce qui s'est passé cette nuit-là dans la forêt, mais surtout de taire à jamais les causes de cette fabuleuse traque.

Personnellement, nous ne tenions pas tellement à en parler parce que c'était de la chasse de nuit, légalement interdite alors. Nous avons assuré l'homme de notre entière discrétion sur le sujet. Intérieurement, je ressentais cependant une grande satisfaction. Je pensais que le pire avait été évité, car cette aventure aurait pu très mal tourner. J'ai serré la main de l'homme et celle des membres de son personnel, qui sont repartis avec la bête.

Quatre ans plus tard, l'homme du zoo est entré dans le magasin. Je l'ai reconnu tout de suite. Après une bonne poignée de main, nous avons échangé quelques banalités. Pendant la conversation, son visage s'est soudainement animé de joie. Il m'a alors raconté avoir quitté son travail. Il avait toute une surprise pour moi.

— J'ai fait naturaliser le tigre. Désormais il t'appartient, mais il faut absolument garder tout cela secret.

Pendant quarante-cinq ans, le tigre est resté caché dans le grenier d'un ami, lui aussi tenu au secret. Voilà l'histoire du seul chasseur qui ait tué un tigre de Sibérie au Québec, tout en évitant un drame. J'ai toujours une bonne pensée pour l'homme du zoo de Granby. C'était vraiment un homme d'exception.

Courriel de Jacques Beaufort

En réponse à celui que je lui envoyai concernant le handicap de Nathalie. Si je transcris ce petit courriel ici, ce n'est pas pour expliquer le handicap de Nathalie, mais essentiellement pour qu'on voit la sensibilité et la compassion de Jacques et de son épouse Jeannick. Ce courriel fait suite au texte que j'ai d'ailleurs repris au chapitre 22, dans lequel j'explique à Jacques et à son épouse ce qui s'est passé avec Nathalie.

From : « Jibi »
To : « André Bonsang »
Subject : Ce n’était pas un oubli ou de l’indifférence
Date : Fri, 31 Oct 2003 20:52:59 +0100

Cher vieux frère,

N’ayant pas reçu ma dose quotidienne de messages (tu es au chalet, je suppose, et tu as bien raison), je me console en relisant tes courriels, une façon comme une autre d’avoir de tes nouvelles, je fais comme si... dirait l’autre!

Il y en a des rigolos et des moins rigolos, des pas rigolos il n’y en a pas!

Je pense que je vais les compiler pour en faire un livre, je te laisse le soin du titre, à vrai dire en les relisant je rigolais tout seul et j’ai été surpris par Jeannick, je lui en ai lu quelques-uns, éclat de rire et collection d’onomatopées dans le genre oh! brr! etc.

En remontant au living je l’entendais encore rigoler dans les escaliers. Sitôt qu’elle fût partie je m’attardais un peu plus sur un courriel très récent d’ailleurs, dans lequel tu me parles de Nathalie. Ce n’est d’ailleurs pas la première fois que tu m’en parles et que je ne réagis pas.

En fait ce n’est pas l’envie qui me manque, mais plutôt une certaine crainte d’écrire un mot ou une phrase mal rédigée et que tu n’aurais peut-être pas bien accueillie. Vraiment lorsque tu m’en parles cela m’émeut, car aujourd’hui je voudrais vous dire à tous les deux que vous êtes des personnes responsables et, ce qui ne gêne rien, très humaines et tendres.

Tu vas probablement penser : mais quelle mouche le pique mon loustic! Eh bien sans me torturer les méninges ni avoir des regrets je repense, il y a quelques années déjà, lorsque nous avons décidé d’adopter, la procédure avait duré tout de même deux ans et sans cesse nous nous reposions la question : ne prendrait-on pas un enfant que la nature n’aurait pas avantagé, n’ayons pas peur des mots ayant un handicap. Eh bien nous ne nous sommes pas sentis capables d’assumer.

Voilà pourquoi j’avais envie d’écrire ce qui précède et dire notre admiration et à Nathalie et à vous deux.

Toutes mes amitiés et comme d’habitude... Flut... non... Fluteeeee... Mais non! Ahrg! SLUT! Voilà...

Jacques

Le papillon exotique

Dans une collection, il y a souvent un élément rare, un peu original, étrange... que j’ai appelé l’atypique, que j’appellerai le papillon exotique. Celui qui ne se comporte pas comme les autres.

Eh bien dans plusieurs groupes d’amis, je me considère un peu comme ce papillon exotique. D’abord avec les copains de la rhéto, qui s’écrivent par courriel et se retrouvent en bon nombre à peu près deux fois par an. Ils habitent quasi tous dans la région de Liège. Un autre est en France et je suis, des 35 rhétos, le seul habitant hors de l’Europe. Je reste en correspondance avec eux, mais mon éloignement m’empêche de les rejoindre.

Il en va de même avec les anciens compagnons de Bukavu. Beaucoup se retrouvent autour d’une *mwambe* annuelle en Belgique. Je reste dans mon Canada lointain.

Idem encore avec les anciens scouts et routiers d’Outremeuse. Je ne sais s’ils se revoient, mais je sais que je ne pourrai pas les rejoindre.

Heureusement, internet est venu permettre des tas de retrouvailles. Et c’est ainsi que grâce à internet, à mon théâtre en ligne et à makala.be, certains ont pu me rejoindre : Jacques Beaufort, Jean Moutarde, Axel Bothma en Afrique du Sud, Alain Spaey au Panama, Claude Jaumin, Michel André, et même un plus jeune qui avait été dans la classe de Christian. Il s’appelait Cristakis Charalambidis, était Grec (l’eussiez-vous deviné?), petit, rondelet, éternel souriant, premier de classe et violoniste. Il est devenu archevêque orthodoxe à Riga en Lettonie. C’est un peu la vengeance des papillons.

Index alphabétique des 231 principaux noms cités

Les couples, de même que les fratries, sont répertoriés ensemble, sous le nom patronyme puis les prénoms.

Abbé Van Binnebeeck	484	Boily, Paul-André et Marie (Cantin)	427
Anciaux, Gustave	477	Bois Denise	486
Anctil, Jocelyne	496	Bonsang, Christian et Betsy (Müllender)	424
Anctil, Marcel, Claire et Colette	512	Bonsang, Dominique, Anne-Michèle,	
André, Jean-Marie	477	Xavier, Céline et Sylvain	509
Baiwir, Anne-Marie et Jean-Claude	469	Bothma, Axel, Daniel et Guido	477
Basseville, Pascale	509	Bouchard, Danielle	522
Baurens, Lilyne (Renard) et Norbert	445	Boucher, Audrey	498
Beaudoin, Claude	486	Bouffard, Thérèse	487
Beaufort, Jacques	477	Bougnet, Jacqueline,	
Beaulieu, Jean-François	520	Pierre et Marie-Claude	475
Beaulieu, Gabriel et Stéphane	512	Bouille, Jean-Bernard	480
Beaulieu, Marcel	497	Boulanger, Suzanne	499
Bécharde, Claude	497	Bourgault, Maxime	521
Bélanger, Fernand	497	Bruyneel, Louis	476
Bélanger, Paul	497	Caron, Marc-André	487
Bellefroid, Christian	480	Carpentier, Jackie, Nick et Tommy	475
Bernier André	486	Carpentier, Éric, Jean et Gerry	510
Bernier, Jacqueline	498	Castonguay, Lucille	518
Biron, Nicole	498	Chabot, André, Jacquemin et Alex	479
Bisshops, Roger	474	Chamberland, Colombe	487

Chamberland, Louise	499	Gagnon, Madeleine (Sirois) et Gaston	449
Coenen, Karine, Olivier et Nathalie	512	Gagnon, Marie-Paul	489
Coenen, Michelle (Belle) et Pierre	440	Gagnon, Maurice	501
Colpaert, Denis et Guy	512	Gagnon Nathalie et Frédéric (90)	513
Colpaert, Yves	434	Gagnon, Sarah-Danielle	522
Cornelissen, Noëlle	483	Gaudreault, Anne et Raymond	450
Côté, Jean-Louis	487	Gaudreault, Yann, Julie et Jeanick	513
Cottinet, Hélène et Keloup	446	Gaumont, André (Mgr)	501
Cuelho, Nini	474	Gauvreau, Catherine	513
D'Anjou Rita et Jacques	446	Geerkens, Francine et Lambert	450
D'Août, Jean-Marie dit Bouboule	480	Geilenkirchen, Pierre	480
Dallaire, Mimi et Jean	446	Gendron, Violette	489
Dansereau, Jacques	488	Gillet, Albert	482
Dehasse, Jean et Pierre	469	Giroul, Philippe	483
Delaender, Wies et Gilbert	447	Gosselin, Louis-Marie	489
Demers, Nicole (Morin) et Yvon	447	Gourdeau Bernard, Jacinthe, Pascal et Geneviève	514
Demilde, Luc, Marc et Yves	477	Gourdeau, Marie-Claire (Dutil) et Claude	451
Demonty, André	483	Gravel, Nicole	490
Demunter, Annie et Paul	447	Grondin, Gaétan	490
Deschênes, Isabelle, Marie-Andrée et Valérie	512	Guignard, Benoît	490
Desckers, Michel	479	Harvey, Michel	502
Déziel, Jean-Lou	488	Hauglustaine, Benoît	510
Dominique (Avion ou le Brave)	476	Hauglustaine, Didier et Ariane	510
Douville, Judith	520	Hauglustaine, Fanny (Branche) et José	452
Drapeau, André	500	Hauglustaine Bonsang, Nicole	424
Drapeau, Janik et Isabelle	512	Hauglustaine, Renée (Albert) et Jean-Marie	452
Dresse, Popaul et Zézette	469	Hock, Franz et Yvon	470
Dubé, Blandine et Sylvie	513	Hock, Guilou (Doutrepont) et Marcel (dit Kik ou Quik)	453
Dubé, Jean-François	500	Hock, Jean-Marie	470
Dubé, Marielle	488	Hock, Marie-Thérèse	471
Dubois, Christian et Guy	476	Hock, Mi et Robert	453
Ducas Marie-Claude, Bertrand, Isabelle et Marielle	513	Jacqmotte, Guy	479
Duchesnault, Ursule	489	Jaumin, Claude	478
Dufour, Denise (Brochu) et Clément	448	Joiris, Annie	483
Fafchamp, Andrée et Marie-Paule	470	Journault, Georgette (Bernier) et Jean-Guy	454
Fecteau, Clément (Mgr)	500	Journault, Isabelle	521
Forro, André	478	Khalil, Georges, Laura et Sandra	514
Fossaert, Danny et Michel	448	Khalil Georgette (Saïda) et Léon	441
Frenette, Céline	489		
Frère Léon	470		

Kidd, Pierre	503	Michaud, Roch	519
Lacroix, Mariette	490	Michel, André et Maria	431
Laflamme, Langis	490	Migneault, Marcel	506
Laforêt, Lynda, Richard et Martin	514	Moens, Madame et Charles	460
Lajoie, Jacques	504	Moreau, Yvon-Joseph (Mgr)	507
Lammens, Maurice et Thérèse	484	Mors, Yvon Mors	432
Lamonde, Marcel	504	Moutarde, Jean	478
Langelier, Guy	490	Noël, François	478
Langlais, Claude	491	Ouellet, Gabrielle	493
Langlois, Raymonde (Lévesque) et Michel	455	Ouellet, Monique	493
Laplante, Benoît	504	Paradis, Jeanine et Jean-Marie	461
Leblois, Laurence et Alfred	441	Peeters, Jacques	481
Leblois, Sophie et Annie	514	Pelletier, Conrad	494
Lebrun, Huguette et Jean	476	Pelletier, Gilles	494
Leclerc Alain, Norma, Gervais et Mozart	514	Pelletier, Hélène	494
Leclerc, Josiane (Lavoie) et Mozart	456	Pelletier, Madame et Paul	462
Lecloux, Marie-Rose (Bouille) et André	456	Pelletier, Sophie, Mélanie et Maxime	515
Lecluse, Henri (Rossignol)	482	Père Cooremans, s.j.	483
Lejeune, Josiane, Pierre et Jacques	472	Père Van Driesche, s.j.	484
Lesage, Pauline (Champoux) et René	456	Perrad, Gertrude et Jacques	462
Lévesque, Aline et Gaston	457	Picard, Justin	494
Levesque, Hélène (Desjardins) et Gilles	457	Picard, Marie-Josée (Lettre) et Patrick	462
Lévesque, Michel	492	Pirnay, Jacqueline (Bougnnet) et Roger	462
Lévesque, Pierre	505	Piron, Monique (Lejeune) et Adolphe	463
Lévesque, Raynald	492	Potvin, Sylvie	521
Lévesque, Rita (Gagnon) et Rosaire	458	Proulx, Nienke (Van der Wijk) et Serge	463
Lévesque, Simon	492	Raymond, Gaby et Cathy	515
Lippé, Mathieu	523	Raymond, Ghislaine et René	464
Ludwig, Nicole	474	Raymond, Hélène, Suzanne, Paul et Jean	515
Marbaise, Sylviane et Jeannot	459	Raymond, Liliane (Grenier) et Raymond-Marie	464
Mendez, Christian	435	Renard, Gilles, Lucien et Marthe	473
Marquis, Jeanine	505	Renard, Paulette et Francis	464
Martel, Marguerite et Jacques	459	Renier, Nicole	473
Martins, Helda	511	Richard, Diane	518
Matot, Pierre	479	Rome, Jean-Claude	481
Maurais, Éliane	492	Roosen, Julia et Jan	465
Maurais, Jean	506	Rousseau, Françoise (Delville) et Pierre	465
Mayer, Jacques	506	Roy, Gabrielle	495
Mercier, Gilles	517	Sacré, Léon et Paul	482
Mercier, Jean-Yves	493	Saerens, Marc et Baudouin	474
Mercier, Thérèse	472	Santos Ely et Geraldo	465
Michaud, Nancy	522		

Schmouth, Michael	507	Tousignant, Suzanne	495
Sckuvie, Gilberte (Hock) et José	465	Toussaint, Didier	516
Sœur Anita	507	Toussaint Myriam (Perrad) et Michel	442
St-Amant, Richard	495	Tremblay, Claudie et Lysiane	516
St-Hilaire, Amélie	507	Tremblay, Daniel	496
St-Pierre, Claude	518	Urbain, Madame et Jean	467
St-Pierre, Sylvie	518	Verhaegen, Guy	479
Sterckeman, Bruno	507	Verhasselt, Marie-Claude (Bougnet)	
Tardif, Marie-Josée	516	et André	468
Théberge, Martine	520	Vincent, Éliane	508
Thiboutot, Marie-Lucie	520	Waegemans, Nadine et Paulo	468
Thoreau, Bernadette et Vincent	466	Warnant, Josiane	437
Tirman Louise (Bourdeau)		Warnant, Marie-Ange	437
et Jean-Philippe	442	Warnant, Ninou	438
Tirman Sébastien, Marie-France		X Gilberte	474
et Jean-Pierre	516	Yao, Odile	508



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items 30, 42 et 49 •

CHAPITRE 26

LAC TROIS-SAUMONS

Pourquoi le lac et ce lac-là?

C'est en 1978 que nous avons acheté notre chalet, et je me souvenais de la lettre que Pierre et Michelle Coenen nous avaient écrite en 1967, onze ans plus tôt, quand nous étions encore en Afrique et dans laquelle, heureux de nous voir arriver, les Colpaert et nous, ils répondaient à nos nombreuses questions par mille conseils et explications sur la vie au Québec et à La Pocatière. Et Pierre avait écrit particulièrement cette phrase éminemment prophétique, que je lui rappelai plus tard : « En arrivant, vous achetez votre maison et votre voiture et... dix ans après votre arrivée, vous aurez votre chalet au bord d'un lac ». Nous avalions ce genre d'affirmation comme des petits pains bénits. Lui m'expliqua que ce n'était pas nécessairement une vérité de l'Évangile, plutôt une boutade, mais que cela pouvait servir d'amorce, d'hameçon supplémentaire pour nous accrocher et renforcer notre souhait de déménager au Québec¹! Nous n'étions sans doute pas des poissons crédules, mais cela me plaisait assez de me souvenir de cette phrase, car j'ai toujours aimé l'eau et les sports nautiques.

Antécédents nautiques

J'ai toujours aimé les baignades. Déjà petit j'ai eu la chance d'avoir une maman qui adorait la côte belge et qui avait eu le rare privilège d'y aller toute jeune, dans les années 1920... Ma mère aimait la mer. Nous avons fait toutes les plages, depuis 1946 et peut-être même plus tôt. Blankenberge, Heist, Coxyde, La Panne, Ostende, Le Coq, Adinkerque. Il fut un temps où je connaissais toutes les villes de la côte. Plages admirables. C'est évidemment de ma mère que je tiens ce goût de la mer et de l'eau. Côté très bourgeois, en ce début de siècle – pensez au film italien *Mourir à Venise*. Rares étaient ceux qui avant la guerre se payaient des bains de mer. Ma mère a fait partie de cette élite chanceuse et nous a transmis son amour de l'eau. Depuis, partout où il y avait une plage, un peu d'eau coulant, du sable, des dunes, une piscine, nous y étions en maillots... Souvenons-nous du lac Kivu, sous le collège, de la piscine à Poko, rappelons-nous que la piscine de La Sauvenière de Liège a vu mes scouts concourir à des épreuves de natation en 57, et surtout m'a vu durant une dizaine de samedis matin donner des cours privés de natation à une très belle et accorte jeune demoiselle, au doux nom évocateur de Nicole H.! Voir aussi le Cap Sounion et les plages des îles de la mer Égée, en 1964.

¹ En passant, as-tu remarqué, ô sublime lecteur Anagnosophile, la très subtile opposition que je fais entre l'Ancien et le Nouveau Testament? Non? Ne me dis pas! L'adjectif prophétique fait bien allusion aux prophètes, donc à l'Ancien Testament et la vérité de l'Évangile... hein!? Bon!

« ON EST VENU AU MONDE
TOUT NUS.
LE RESTE, C’EST TOUT DU BÉNÉFICE. »
CETTE PHRASE D’ALPHONSE ALLAIS EST
CITÉ PAR YVES ROBERT DANS SON LIVRE
AUTOBIOGRAPHIQUE *UN HOMME DE JOIE*
(1996).
ON LUI DEMANDAIT POURQUOI CE TITRE.
IL RÉPONDAIT EN RIAN, « PARCE QUE
J’AIME BIEN LE FÉMININ *UNE FILLE DE
JOIE*. » IL FAUT DIRE QU’YVES ROBERT EST
UN CINÉASTE DE TALENT QUE J’APPRÉCIE
BEAUCOUP, CAR SES FILMS RESPIRENT LA
JOIE DE VIVRE : *BÉBERT ET L’OMNIBUS*.
LA GUERRE DES BOUTONS, LES FILMS
AVEC PIERRE RICHARD.

Durant notre adolescence au collège de Cost (Bukavu), cette vaste école s’étendait sur une colline qui dominait le magnifique lac Kivu, où nous allions régulièrement nous baigner, où j’ai appris à nager à onze ans, et où parfois nous allions plonger à 6 h 15 du matin, lorsqu’il avait carence d’eau dans nos tuyaux de robinets et de douche. Quelle vie!

Donc l’eau, la mer, les lacs et les rivières. Les chutes aussi, Ruzizi, Katana, Zongo, pour ne parler que de celles où j’ai pu nager. Katana, douches d’eau chaude et *calcareuse* près de Goma, où la terre est volcanique; la Ruzizi qui roulait ses eaux rapides du lac Kivu vers le lac Tanganyika au Burundi (500 mètres plus bas à 150 ou 200 kilomètres). Les eaux tumultueuses ont de belles et fameuses chutes, mais nous, les boys en excursion, osions parfois nous laisser emporter dans des chutes de trois ou quatre mètres, près des berges. Effet très agréable. Quant aux

chutes Zongo sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Congo pas très loin de Kisantu, il est absolument impossible de s’y laisser emporter. Elles sont bien plus hautes que les chutes Niagara, mais il y avait, peu avant le précipice, un bassin protégé et sans courant où nous allâmes témérairement nous baigner avec Franz à deux ans, alors que nous étions en excursion avec une vingtaine de profs et de médecins de Kisantu et Lemfu (en 1966). Il y aura aussi les chutes Wagenia et les chutes de la Tshopo à Stan, les chutes du Niagara, Iguacu, Montmorency et de la Chaudière à Québec, mais là, nous ne faisons qu’admirer le spectacle! On se faisait simplement mouiller par les embruns.

Nous aimions les lacs, en particulier le lac Pohénégamook, pas trop éloigné de La Pocatière, où nous allions fréquemment avec les enfants, petits, car ce lac encore assez sauvage était beaucoup plus libre d’accès que le proche lac Trois-Saumons. Ce dernier, où nous avons été quelquefois, nous paraissait un lac pas pour nous puisque tous les terrains autour étaient vendus. Et je pensais déjà m’acheter une parcelle au bord d’un lac. Alors nous allions plus facilement à Pohénégamook, souvent avec la famille de Belgique.

Puis un jour, alors que je cherchais dans le petit journal hebdomadaire local (*Le Kamouraska*) pour voir une critique de la pièce *Billets doux et fils de soie*, je tombe par le plus grand des hasards sur l’annonce d’un chalet à vendre au lac Trois-Saumons. Nous étions en mai 1978, il y avait encore de la neige au lac qui est plus élevé qu’ici à La Pocatière. Ma mère était là. On est allés voir. Ce n’était pas la première fois que nous visitions ce lac. Deux ou trois ans plus tôt, nous avons été y faire une fête, après la pièce *Mon horoscopie* chez la grande Pierrette Lavoie, qui avait joué le rôle de la grand-mère.

Nous allons donc voir le chalet proposé. Personne! On fait le tour, on regarde. Pas mal, petit, sur pilotis, disons moyen... Je rentre à la maison et téléphone au propriétaire à Québec pour en connaître le prix.

L’achat

Puis, notre Pierre revient de chez ses copains, les jumeaux Lévesque qui habitent à l’autre coin de notre carrefour, et il nous annonce que l’oncle des jumeaux vend son chalet au lac Trois-Saumons. Il a l’adresse. Le lendemain, un dimanche, on se dit avec maman et Nicole qu’on peut aller jusque-là faire une promenade qui n’engage à rien. On va voir, avec nos bottes cette fois, pour la neige...

Quand on a vu ce chalet-là : grand, sur solage en béton, avec un beau et vaste terrain et une cabane à bateau (dont le toit a croulé sous la neige)... on a tout de suite été emballés. On s’informe du prix... Ouais, ce n’est pas donné, évidemment : plus que le double de ce qu’a coûté ma maison à La Poc, dix ans plus tôt, et aussi plus que le double de l’autre chalet vu la veille. Le propriétaire était un prêtre. Décidément, nos achats de maison au Québec se font sous le signe de la soutane! Pour le chalet du lac, le prêtre propriétaire s’appelait Nazaire Thibault; il avait été curé de Rivière-Ouelle, un grand fort homme qui aimait la vie et qui était obligé du chalet malgré lui, car il venait d’être victime d’un accident de la route, si bien qu’il était au repos forcé et n’était plus en état de gérer ses affaires, ni de diriger une paroisse. Il s’était endormi au volant et avait percuté un pont qui enjambait l’autoroute. C’est sa sœur qui administrait le chalet depuis l’accident, dix-huit mois plus tôt. Le voisin, monsieur St-Hilaire, ignorait que le chalet était à vendre, sinon, nous a-t-il dit, il l’aurait acheté immédiatement! On a donc eu de la chance. Comme je venais de terminer les paiements de la maison de La Poc, je pouvais m’engager dans un emprunt que la Caisse pop me consentit. Notre rêve était réalisé!

Trois changements importants en 1978

En 78, dix ans après notre arrivée au Québec, nous avons connu trois changements qui, sans être des bouleversements, ont eu une réelle incidence sur nos vies. Ce furent trois acquisitions, si je puis dire :

- a- Une nouvelle école, nous entrons à la polyvalente. Quand je dis nous, je parle de Franz en secondaire 4, Pierre en secondaire 1 et moi comme prof en 4 et 5.
- b- Une nouvelle voiture : nous avons acheté une nouvelle *station-wagon* (familiale) chez Plourde inc., une Chevrolet Malibu rouge, un gros bazar à trois bancs.
- c- Nous avons aussi acquis un chalet –mais quel chalet! Toute une maison où nous pourrions résider l’hiver et l’été, avec trois chambres et un ééénorme salon. Sans compter la cabane à chaloupe, les quais et le petit bois derrière. Quand je vois ce que je viens d’écrire, je me dis qu’heureusement, ce n’est pas moi qui ai acheté la polyvalente, car là je risquais bien de dépasser mes possibilités budgétaires. Déjà la bagnole et le chalet, cela suffisait fameusement comme emprunt! Pour ceux que les finances intéressent, je les renvoie à la fin de ce chapitre.

¹ Rappelons que c’est l’abbé Benoît Laplante qui nous avait déniché notre maison, avec l’avantage de ne pas emprunter puisqu’il suffisait de payer en huit versements annuels.

Le terrain, le chalet

Avant de le raconter et vous le faire vivre, permettez-moi de vous présenter un peu ce petit coin de paradis qui fera nos délices. La description doit venir avant la narration, c'était dans l'ordre logique de difficulté des rédactions françaises, dans les petites classes de 6^e et 5^e latines. Il faut quand même bien que je les présente, ce chalet et ce terrain au bord du lac, afin que les rares lecteurs qui ne le connaissent pas puissent s'en faire une idée et venir le zyeuter dès qu'ils en auront la possibilité.

Bon, je commence par le chalet. Quand je dis cela, beaucoup me reprennent en disant : « C'est une maison », sous-entendu c'est plus qu'un chalet, car on peut y passer l'hiver – solage en béton, vide ventilé, murs isolés, chauffage électrique, foyer de cheminée, etc. Disons aussi que cet équipement quatre saisons impressionnait beaucoup plus en 78, lors de l'achat, que trente ou quarante ans plus tard, alors que maintenant tout ce qui se construit autour du lac est en matériaux durables pour passer l'hiver.

Cette bâtisse n'avait et n'a toujours ni étage, ni sous-sol. Tout est de plain-pied, dans un rectangle de 43 x 33 pieds posé sur un vide ventilé d'à peu près un mètre de profondeur. En mètres, la surface correspond à peu près à un grand rectangle de treize mètres par dix mètres. La longueur faisait face au lac, à peu près dans le sens est-ouest, et lorsqu'on entrait par le côté ouest on était dans un passage attenant au grand comptoir de la cuisine, qui se prolongeait en un long salon-salle à manger. Sans aucun mur... 14 mètres en enfilade, c'est grand! Le plafond est ce qu'on appelle un plafond-cathédrale, qui suit la légère déclivité du toit. Puis, sur le côté sud, nous avions trois chambres qui se succédaient et une petite salle de toilette avec évier, douche et cuvette. Des murs et des portes intérieures isolaient les chambres et la salle de bain, mais lors de l'achat, les murs séparant les chambres ne rejoignaient pas le plafond-toit, si bien que le soir nous pouvions aisément communiquer d'une chambre à l'autre. Cela a changé lorsque nous avons dû remplacer tout le toit et couper tous les murs à huit pieds de hauteur, en 1991 je crois. Deux grandes fenêtres donnaient sur le lac à partir de la cuisine et du salon, et une porte ordinaire donnait accès au jardin, côté nord, qui rejoignait les bords du lac. Chaque chambre arrière avait une fenêtre haute qui donnait sur le bois, du côté de la route. Un très grand âtre trônait au fond du salon, côté est.

Voilà, en gros, pour le plan du chalet. Nous y fîmes beaucoup de travaux, notamment nous y avons refait les murs extérieurs et remplacé toutes les portes et fenêtres. On a aussi installé une grande porte vitrée à la place de la petite qui donnait sur le lac, et ajouté deux petites fenêtres sous le pignon, côté du lac. On a remis un nouveau revêtement au sol, et installé un feu fermé continu dans l'âtre de la cheminée.

Pour ce qui est du terrain, disons en gros que c'est un terrain de presque 280 pieds de long par une centaine de large. Un chemin particulier suit un petit ruisseau tout droit, qui sépare notre terrain de celui des Martel, nos voisins de l'ouest. Entre la route et le chalet, c'est un bois dont les essences principales sont des sapins et des épinettes. Ajoutons quelques bouleaux, un ou deux érables, un ou deux ormes... Devant le chalet, entre la façade et le lac, se situe une belle pelouse bien aménagée qui se termine par un quai sur le lac.

Il existe aussi une cabane à bois à l'arrière du chalet et un garage à bateau sur la fin du ruisseau, lorsqu'il aboutit au lac. En 78, une partie du toit de cette « cabane à chaloupe » s'était effondrée.

Il a fallu que je la répare. Ce fut mon premier travail important au lac. Heureusement que j'avais quand même appris à manipuler scie et marteau chez les scouts, surtout à Bukavu. Cette science du charpentier allait me servir.

Le toit du chalet, je l'ai dit, était en 78 un toit cathédrale. Cela signifie que la pente de ses deux parties était douce, peu élevée. Cette inclinaison n'est plus permise de nos jours, parce que la neige s'accumule trop facilement et constitue un poids énorme qu'il fallait débiter à l'occasion. Avec Franz, puis avec Pierre et puis Yves, et même Nathalie à l'occasion, nous montions sur le toit avec les grosses pelles à neige, celles que l'on glisse par terre, avec un double manche et qui peuvent faire 50 ou 60 cm de large et contenir la quantité d'une brouette en une fois. Lorsque le toit a été refait, ils ont placé un toit à inclinaison normale (inclinaison de 45°), mais avec des poutres-chevrons intérieures permettant de relever le plafond, sinon notre salon-salle à manger eût semblé écrasé avec un plafond bas de huit pieds de haut. Il fallait de l'espace en hauteur, ce qui fut fait. Notre salon doit avoir à peu près 15 ou 16 pieds au pignon.

La grosse cheminée extérieure était faite de gros moellons de pierre bleue ou rose, magnifique, mais très très lourde. Nous avons dû la modifier deux fois...

Encore un mot sur les pins Mugo qui bordaient le terrain, au bord du lac et sur les deux côtés du chemin d'entrée. Ils étaient très décoratifs, mais n'avaient pas été taillés comme il convient. Ils devenaient envahissants. Après avoir à quelques reprises essayé de couper tous les nouveaux surgons du printemps (un travail de Dieu le Père, sur des escabeaux), nous avons fini par les supprimer un par un selon leur état d'envahissement un peu trop exagéré... Les Toussaint étaient venus une fois pour une corvée de coiffeur pour mes pins Mugo avec Michel. On en avait des ampoules à sectionner tous les surgons aux branches : des centaines, des milliers...

Oui, oui on ne chôme pas lorsqu'on achète un chalet!

Le chalet était meublé. Même les trois chambres avaient leur literie, quoique vieillotte j'en conviens. Aussi parfois achetait-on ou ramenait-on de La Poc un meuble ou l'autre pour le chalet. Souvent, quand on le pouvait, on mettait du gros matériel dans le canot que nous rapatriions au garage de La Poc chaque automne, pour lui éviter de passer l'hiver dans le garage glacé et gelé... Mais parfois, je véhiculais sur le toit de ma voiture les objets trop grands, comme un lit à deux places, un sommier, un matelas. Dans ces cas-là, il valait mieux rouler lentement, et pour éviter tout problème je prenais les petites routes par Saint-Aubert et Sainte-Louise. Je me souviens qu'une fois, lors d'un voyage ainsi harnaché, il a fallu que je m'arrête plusieurs fois pour resserrer les cordes. Un gros matelas avait tendance à glisser et à tomber du toit...

Une autre fois, tout au début alors que les enfants étaient encore adolescents, pour Noël nous leur avions acheté une table de ping-pong – on a la place au lac! Mais même si le kit était bien emballé dans une boîte en carton, cette boîte représentait quand même la moitié de la table en surface. Et attachée au toit de la Malibu familiale, de Rivière-du-Loup au lac en passant par le chemin à Rago, cela faisait une centaine de kilomètres. Je me souviens que j'avais été chercher cette table au « Pneu canadien », traduction tout officieuse du grand magasin Canadian Tire. Mais il y avait du vent dans les voiles en

roulant la nuit. Car j'avais fait un aller-retour durant la nuit, pendant que la marmaille dormait, pour leur faire la surprise du cadeau.

Une eau qui monte et qui descend et une bagnole qui va et qui vient

Au lac, on peut dire que la vie s'écoule comme un long fleuve tranquille. Le fleuve de la vie, qui jamais ne revient en arrière. On va vite, on va plus lentement, l'eau est étale, avec de beaux canards, ou légèrement frissonnante, l'eau gèle, l'eau se mue en tourbillons, en cascades, en chutes. La pluie, la neige, le soleil... Tout cela vous paraît un peu désordonné et vous avez raison, mais ce n'est pas important. Saviez-vous que le lac se déverse par un petit ruisseau, dont on commande le débit par des « pelles »? Ce sont des planches qu'on superpose pour former un mur plus ou moins haut selon leur nombre, et qui maintiennent le niveau d'eau selon telles ou telles données. C'est ainsi qu'en septembre, le responsable des pelles retire une ou deux planches, pour permettre un plus grand débit dans le déversoir qui se jette dans le fleuve, quelques kilomètres plus bas. Le lac alors descend de près de trois pieds (un mètre) de niveau en deux ou trois semaines. Ce procédé permet aux riverains de faire des travaux d'entretien ou de réfection sur leurs quais ou au bord du lac. Au mois de mai, au printemps alors que les dernières glaces viennent de nous quitter, on procède à l'opération inverse : on pose des pelles pour faire remonter le niveau. Simple comme bonjour.

Un jour, dans les années 80 ou 85, il a tellement plu que le niveau de l'eau du lac a grimpé, grimpé... Nous avions de l'eau sur notre terrain, mais le chalet n'était pas en danger. Par contre j'ai mis en lieu sûr la table et les fauteuils du voisin qui était absent. Cela a duré une semaine environ.

Pierre, alors qu'il commençait sa vie professionnelle, s'était acheté une vieille voiture noire Nova de Chevrolet (1970 ou 1973) dans l'espoir de la retaper extérieurement, car le moteur était encore en bon état. Mais vous savez ce que c'est... on achète comme ça une vieille occasion, puis elle traîne quelque part et on n'y touche plus. Le quelque part en question était à côté de la maison de La Pocatière, là où une petite route d'asphalte avait été condamnée par des travaux derrière chez nous. La vieille bagnole était bien là. Elle ne gênait personne, sauf que le propriétaire de la route en question s'enquit de cette voiture, et me demanda un jour si je pouvais la retirer de là où elle se rouillait depuis des années. Et tout naturellement, Pierre la fit conduire au lac où elle perdit le peu de valeur qu'il lui restait, en même temps qu'elle acquérait un âge véritablement canonique... On avait beau l'avoir enveloppée d'une belle bâche qui s'abîma aussi avec le temps (et qu'il fallut remplacer une fois ou deux), pour finir, c'est moi qui demandai à Pierre d'au moins la changer de place. Ce qu'il fit par un bel après-midi d'été. Elle parvint à démarrer dans une pétarade de fumée, car il avait injecté de l'huile dans le réservoir... De l'arrière, elle vint se stabiliser sur le côté du chalet, là où les voitures se stationnent d'habitude. Quelques acheteurs potentiels m'avaient même demandé si Pierre voulait s'en débarrasser. Cela devenait une vieille chose encombrante, mais Pierre ne voulait toujours pas s'en défaire. Pour finir, après au moins douze à quinze ans de stationnement ingrat et inutile, Pierre consentit à s'en défaire, maintenant qu'il résidait à Montréal depuis au moins dix ans. C'est François Dubé, le copain garagiste, qui vint un jour la ramasser avec sa dépanneuse et l'a remorquée jusqu'à l'arrière de son

garage de La Poc, où sont définitivement jetées les voitures mortes! À la *scrap!* comme on dit en bon québécois... Ouf! Bien des ennuis pour pas grand-chose. Il faut dire que sur la quinzaine d'années qu'elle a été là ou ici en attente, cette bagnole aura suscité un petit intérêt, plutôt une simple curiosité de la part de quatre ou cinq personnes...

Les beautés du coin

Je manque à tous mes devoirs; j'aurais d'abord dû vous déclarer que ce lac Trois-Saumons s'étend sur six kilomètres de long dans le sens est-ouest, sur une largeur de 600 à 800 mètres en moyenne. J'estime entre trois et quatre cents le nombre de chalets plantés sur ses rives, dont quatre ou cinq sur la petite île St-Pierre.

Lorsqu'on est au lac et qu'on s'y ennuie un peu, il y a trois attraits touristiques dans les environs. D'abord, derrière chez nous de l'autre côté de la route, là où se trouve la piste de ski de fond, on peut en été faire quelques belles balades à pied ou en cyclo-cross (vélo de montagne) comme nous en avons fait quelques-unes, notamment la promenade jusqu'au petit lac Bringé, au sud de notre lac. Mais ça grimpe! Ça grimpe, mais ça vaut le coup d'œil.

Côté ouest, derrière le camp-école... Oh! Je ne vous ai pas parlé de ce camp qui depuis plus de cinquante ans accueille pour une semaine ou pour une quinzaine des jeunes, garçons et filles de 8 à 15 ou 16 ans, pour y vivre des journées sportives et récréatives, un peu comme un camp scout permanent. Très bien organisé, très encadré, ce camp-école a une belle réputation dans la province.

Derrière ce camp, qui occupe toute la pointe ouest du lac, se trouve mon deuxième site, situé à deux cents mètres en quittant la route. Tout d'un coup, le petit sentier que vous avez emprunté dans le bois débouche sur un petit promontoire qui constitue l'un des plus beaux panoramas que je connaisse au monde. Oui, oui, au monde! Par temps clair, en se penchant un peu, on peut voir les hauts *buildings* de Québec à près de 80 ou 100 kilomètres à vol d'oiseau. Mais attention, l'endroit est sauvage et pas trop bien protégé. On ne va pas là le soir. On domine le fleuve et toute la vallée où l'on aperçoit l'autoroute, Saint-Jean-Port-Joli, Saint-Aubert, les îles... Unique et fameux!

Le troisième endroit est la petite municipalité de Saint-Jean-Port-Joli, la capitale de l'artisanat, comme le dit la publicité. C'est certainement le village au Québec et au Canada (et peut-être au monde!) où il y a le plus de sculpteurs sur bois par habitant! Cela peut être le but d'une promenade pour s'acheter des cadeaux ou de bons cornets de crème glacée. Il y a aussi quelques bons restos! En été, il y a énormément de monde qui y circule. Tourisme oblige. Ah! ces cornets ou ces coupes de crème glacée achetés et dégustés à Saint-Jean Port-Joli, avec Nicole, parfois Nathalie, et une fois avec Camille et Maxime. Elle est excellente.

Il y a aussi dans ce joli coin le concours international et biennal des immenses sculptures. On peut admirer les sculpteurs venus de divers pays travailler leur tronc d'arbre pendant une semaine

ou quinze jours dans le parc des Trois-Bérets¹. On peut poursuivre par une balade sur le quai et la marina, ou dans les échoppes de souvenirs, près de l'église.

Un soir, en allant déguster une crème glacée à Saint-Jean, je freine au carrefour avant d'aborder la route de Saint-Pamphile parce qu'une voiture devant moi freinait. Elle avait un vélo attaché à l'arrière, et soudain je rigole en disant à Nicole : « La voiture, elle a mis ses lunettes ». Et elle s'est flanquée à rire elle aussi. Effectivement les feux arrière, assez gros et allumés tout rouges, donnaient l'impression d'être encerclés par les deux verres d'une

immense paire de lunettes : les deux roues du vélo. Quelle vision, ce regard rouge d'une voiture albinos, comme sur certaines photos prises au flash.

Quatre visages pour un an!

Comme partout ailleurs au Québec et au Canada, nous avons aussi les quatre saisons au lac Trois-Saumons. Le printemps est très tardif, court et pas très jojo. En effet, le temps d'éliminer toute la neige sur les terrains et la glace sur le lac, le temps de remonter le niveau du lac en fermant les pelles du déversoir – cela commence en mai –, et quand juin arrive, le soleil, la verdure et les petits oiseaux annoncent déjà un bel été. Il faut se rattraper et se faire une beauté.

La belle saison estivale est toujours un peu courte pour les vacanciers, mais on peut dire que si juin est encore un peu frais et l'eau froide, juillet et août se mettent à deux (eh oui seulement deux) pour nous livrer l'été chaud et ensoleillé souhaité. C'est pas long, alors autant en profiter : les invitations, les pique-niques, les sports, mais aussi la tonte, les travaux d'entretien... Les moustiques sont surtout désagréables en juin. Après, cela va nettement mieux de ce côté.

Septembre commence déjà à nous montrer la transition... mais dame, on peut encore en profiter. C'est le temps de sortir le bateau, de finir les gros travaux, de couper du bois...

L'automne (septembre et octobre) est très beau. Les bois environnants, et surtout dans le chemin des côtes pour venir depuis Saint-Aubert, sont remplis d'érables et de bouleaux qui nous présentent leur plus belle palette de coloris, du rouge au jaune en passant par les rouille, les mordorés, les ocre, les cramoisés, les violacés... Que c'est beau, bon Dieu que c'est beau! En même temps, on accepte bien de porter un petit pull... Et voici le dur hiver qui avance à grands pas. De novembre à fin avril, on en a pour six bons mois. Beaucoup de neige. Le lac se fige, revêt sa carapace de glace qui bien vite aura plus de 50 centimètres d'épaisseur. Déjà à 15 centimètres, elle peut supporter une motoneige, alors à 40 ou 50, on peut y amener des camions. Souvent le blizzard froid et mordant balaie la surface du lac. Si on veut s'y promener à pied, mieux vaut attendre un beau soleil, comme c'est fréquemment le cas en hiver, et une belle accalmie côté éolien. Sinon, gare aux oreilles!

Beaucoup de neige aussi sur les terrains. Il faut déblayer l'entrée lorsqu'on arrive de La Poc. Parfois un mètre de neige nous attend. Il faut pelleter. Depuis ma retraite, je fais dégager avec tracteur et

¹ Ce nom est un souvenir des trois frères Bourgault, qui furent les premiers à se lancer dans la sculpture dans les années 40 et 50.

souffleuse les 80 mètres du chemin d'accès et toute mon entrée. C'est quand même plus facile que de se taper le chemin à pied depuis la route, comme on faisait du temps des enfants. L'hiver au lac, c'est le calme, la blancheur, les réveillons, et la chaleur, et l'odeur du feu de bois...

Nous avons vu défiler les quatre saisons et je m'aperçois que je ne vous ai rien dit du ciel de notre lac. Comme il y a relativement peu de lumière, les étoiles sont particulièrement visibles depuis notre ponton. Et en août, notre voisine, madame L'Italien, ne manquait jamais de nous prévenir du passage annuel des Perséides, cette pluie de météorites, d'étoiles filantes.

Voir un ciel étoilé, reconnaître les quelques constellations que j'avais appris à retrouver dans le ciel de mes quinze ans, avec les scouts... tout cela n'est maintenant hélas plus possible pour une personne atteinte du glaucome depuis plus de vingt ans. Je ne vois plus (ou presque plus) les étoiles!

Parfois, et nous-mêmes l'avons fait, quelqu'un achète trois ou quatre fusées que l'on met à feu au bout du quai, vers dix heures. Mais l'an passé, en septembre 2013, nous avons bénéficié de tout un feu d'artifice qui a dû coûter une fortune à son propriétaire. C'était très beau, au moins aussi beau que les feux d'artifice annuels du 24 juin à La Pocatière, et cela a même duré plus longtemps, quinze à vingt minutes. Toute une belle surprise!

Enfin, je voudrais aussi dire un mot des belles aurores boréales qui éclaireissent tout le ciel côté nord. On voit les grandes traînées de nuages d'un ton vert opalin. C'est impressionnant et rare, mais cela ne bouge pas. Alors quand on a bien vu cinq minutes, il est vraiment inutile de rester deux heures à se pâmer d'admiration. C'est simplement comme une aube avant l'aube...

Avant et après le petit-déjeuner

Bon, je vous en ai assez dit sur l'état des lieux. Voyons un peu la vie que nous menons dans ce joli coin.

Au lac, quand la température le permet – et elle le permet très souvent –, nous petit-déjeunons toujours à l'extérieur, sous le soleil. Eh bien, j'ai pris la délicieuse habitude d'entourer cette légère collation de deux amusements édifiants.

Il s'agit ici de deux bonnes vieilles habitudes que j'ai prises depuis des années, chaque fois que nous venons au lac : la natation matinale et le Mastermind.

En été, d'abord, tous les matins que nous passons au chalet après y avoir dormi, la première chose que je fais est de revêtir mon maillot de bain et d'aller plonger dans le lac, qu'il pleuve, qu'il vente ou fasse un soleil radieux. Je reste environ une demi-heure dans l'eau froide ou pas trop, et je fais une certaine longueur. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, il m'arrivait de traverser le lac dans sa largeur en face de chez nous, et d'aller jusqu'au chalet d'en face pour en revenir aussitôt. Il y a environ cinq cents mètres (aller-retour, cela fait bien le kilomètre), mais on m'a dit avec raison que je ne pouvais pas traverser ainsi le lac sans un bateau accompagnateur, car les autres bateaux ne me voient pas et cela peut être très dangereux. Ceux qui m'ont dit cela avaient bien raison, car j'ai moi-même pu constater le danger lorsqu'étant au volant du canot moteur je rencontrais un nageur en plein milieu de lac. Aussi ne le fais-je plus et chaque matin, je nage une fois vers l'ouest, une autre fois vers l'est, en restant

près de la rive. Il m’arrive ainsi de dépasser les deux ballons rouges et d’aller jusqu’au petit canard qui flotte lui aussi depuis des années et des années, imperturbable, devant le chalet numéro 164 côté est. Ou bien je vais un peu plus loin jusqu’à la pointe pour voir le terrain de camping appartenant au camp-école, et parfois je tourne carrément et vais jusqu’au terrain d’excursion du camp-école.

Lorsque je vais de l’autre côté, vers l’ouest, selon mes goûts du moment, je passe devant les chalets 174 (chez nos voisins Jacques et Marguerite Martel) et pousse une pointe jusqu’au pilier de bois qui se dresse au chalet suivant, comme un mât totem miniature, ou encore jusqu’au premier garage blanc de ce côté, ou plus loin jusqu’au quai peint en rouge, ou carrément jusqu’au gros rocher en passant devant chez Saint-Hilaire, au numéro 184. Ce gros rocher est à mon avis à trois ou quatre cents mètres d’ici. C’est ce que j’ai fait ce matin, mais Nicole n’aime guère que je parte si loin sans prévenir.

Lorsque je reviens de cette petite balade c’est le déjeuner – toujours dehors s’il fait beau –, et à la fin du déjeuner j’entreprends une partie de Mastermind.

Ah ce Mastermind! La boîte en est déjà bien usée, avec les multiples usages que j’en fais depuis des temps quasi immémoriaux. Et cela est beaucoup plus fréquent que la natation matinale, car ici les saisons n’ont aucune incidence sur le fait que j’ouvre ou non la boîte. Toujours – si j’y pense, mais j’y pense toujours –, j’entreprends une ou deux parties de ce jeu solitaire qui demande parfois une bonne dose de réflexion. Vous savez bien : il s’agit de ce jeu où il faut reconstituer une ligne de cinq trous qui ont été remplis (ou non) par des pions de couleurs différentes (il y a huit couleurs). Mais comme j’aime la difficulté, la complication et le défi, j’ai décidé que toujours on pourrait placer plusieurs pions de même couleur, et que le trou vaut une couleur supplémentaire, une neuvième possibilité dans les couleurs en quelque sorte. Un aide (Nicole, Nathalie, Maxime ou Yves) me place une ligne secrète cachée sous le petit couvercle ressemblant à une tente de plastique et je dois, retrouver l’ordre exact des éléments cachés (par exemple blanc, bleu, trou, rouge, bleu). Je fais des propositions et à chacune, l’aide me dit combien j’ai d’éléments bien placés et combien mal placés. Par exemple s’il me dit : « Un bien placé et deux mal placés », je saurai que sur les cinq pions que j’ai proposés j’en ai trois bons, mais un seulement est bien placé. Maintenant lesquels sont lesquels? Tout le jeu est là. Logique et patience sont les deux douces mamelles grâce auxquelles un bon *mastermind* arrive à trouver la solution, généralement en six ou sept coups. Mais il y a aussi bien sûr, et sans cela ce ne serait pas un jeu, une dose de chance dans le choix que l’on fait des pions, surtout pour la première ligne. Je ne me targue pas d’être un champion, mais depuis le temps, j’ai acquis une certaine expérience. Alors, pas un expert, mais disons un bon connaisseur.

Ces deux routines du matin, l’une sportive (nager tous les matins) et l’autre intellectuelle (le jeu Mastermind) sont devenues sacrées, et honnêtement, je ne me vois pas au chalet sans exercer les deux en été et la dernière en hiver. Pour ce qui est de la natation matinale, je dois dire que le plus tôt dans l’année que j’ai commencé est au mois de mai, alors qu’il y a encore quelques beaux glaçons dans l’eau qui frôle les 10°. Mais je dois vous avouer que mes ablutions matinales, alors, étaient rapides et toutes en mouvement. Et le plus tard que j’ai nagé est en octobre. Là aussi l’eau a bien refroidi et je ne

me complais pas trop à traîner dans l’eau... Il nous est également arrivé quelquefois, par beau soleil, Nicole et moi, de déjeuner sur l’herbe en début mai, alors que la pelouse est encore à moitié enneigée!

Nos voisins

Jacques Martel et son épouse Marguerite, nos très gentils voisins de gauche (ouest), se sont construits une belle demeure et habitent maintenant le lac depuis leur retraite.

Comme voisins de droite (côté est), il y aura monsieur et madame St-Hilaire qui déménageront un peu plus loin. Le chalet sera alors acheté par monsieur et madame Paul L’Italien qui seront d’excellents voisins. Oui, je peux dire que comme voisins, des deux côtés, nous serons vraiment choyés... serviables, sympathiques, discrets et avenants. Puis un beau jour, monsieur L’Italien décide de vendre et on ne les voit plus. La petite maison et le terrain seront achetés par monsieur Shoiris de Québec, qui ne restera guère car son épouse décédera d’un cancer, et il vendra à son tour après trois ans à une personne qui a racheté pour louer ce terrain, comme chalet de vacances, à la semaine. Mais il faut croire que ces locations ne lui ont pas donné satisfaction, car le chalet est de nouveau à vendre, en 2015.

Je ne dois pas oublier monsieur Caron, qui possède les terrains de l’autre côté de la route derrière chez nous, et qui aménagera son terrain (une terre à bois) par une route solide menant à sa cabane de bûcheron¹. Il coupe du bois de chauffage qu’il vend en tiers de corde... Nous les rencontrons souvent à la messe du dimanche en automne ou en hiver, à Saint-Aubert où ils ont leur maison. Ils sont bien sympathiques. Lui est un grand travailleur et elle sera atteinte d’un cancer éprouvant. Ils nous ont fourni des sapins de Noël pendant plusieurs années.

Pour la petite histoire et l’agrément du lecteur (il faut bien distraire Anagnosophile une fois ou l’autre quand même), voici une bizarrerie bureaucratique reliée au logiciel Word, qu’il m’arrive parfois de maudire et d’exécrer de la belle manière, comme aurait dit Molière.

En page 15 de l’épreuve brouillon de ce chapitre, je lis :

« Août 2012

(Comment supprimer cette maudite ligne qui suit??? et surtout comment la passer et écrire derrière? Impossible! Quelle engeance, ce système Word!

Je suis obligé de me placer devant et de la transporter plus loin avec mon texte devant!

--- Il ne faut surtout pas que j’oublie de faire trois ou quatre espaces après avoir tapé trois traits d’union, sinon, quand je vais à la ligne je me retrouve avec cette foutue ligne continue que je ne veux absolument pas avoir, mais qui s’impose à moi de toutes les façons. Pas moyen de la supprimer! »

Puis, en page 16 je lis :

¹ On appelle cela un campe au Québec.

« Et maintenant toujours la même question : comment supprimer cette maudite ligne qui me suit partout comme l’œil de Dieu qui poursuivait Caïn après son crime. Ligne que je ne parviens pas à supprimer, car mon curseur refuse de passer outre.

« Ce 15 août 2012 : Euréka! Après des jours et des jours et mille et mille essais, en copiant, recopiant des parties du texte, je suis enfin parvenu à découvrir un signe qui me donnait un choix si je cliquais dessus : maintenir le texte seul, supprimer les bordures... C’est enfin fait. »

Pour ceux qui n’auraient pas bien saisi ces mauvaises explications, il s’agissait d’une ligne horizontale continue que je ne parvenais par aucun moyen à supprimer.

Les amis, la famille

Les prêtres desservants du lac

1978 à 1981 (?) André Gaumont, avant qu’il ne soit nommé curé à Sainte-Perpétue, puis évêque. Nous connaissions déjà l’abbé Gaumont, qui donnait des cours au cégep, animait un ciné-club au début et appréciait le bon vin, car il fut avec Michel Toussaint et moi l’un des cinq élèves intéressés à suivre un cours particulier sur le bon vin français, cinq cours du soir donnés au cégep par le responsable des achats pour la SAQ, avec dégustation de cinq vins chaque soir! Au lac, j’ai appris à le connaître avec des outils en main. Je lui ai quelquefois emprunté sa scie circulaire... Et je me souviens aussi que certain dimanche d’hiver, nous étions partis à deux voitures pour rejoindre La Pocatière, en passant par le chemin à Ragot. La pluie sur la glace nous donnait l’impression que notre voiture était comme une boule de billard sur un tapis roulant... Il fut nommé curé, puis devint évêque, puis fut transféré à Sherbrooke pour y être archevêque! Il nous souvient que pour notre premier réveillon passé au lac, il avait été invité et nous avait apporté quelques plats de salades et légumes froids bien préparés...

1982 à 1984 Mgr Lemieux, qui s’est fait tuer à 51 ans en août 84, à coups de couteau, par un jeune homme qu’il avait hébergé et qui est parti avec la caisse... Une sombre et très mystérieuse affaire. On a retrouvé l’individu, mais jamais on n’a parlé du procès. Bizarre, non? Comme si on voulait absolument enterrer cette histoire. Je n’en dis pas plus, car je n’en sais pas plus. L’abbé Lemieux était très doux, avait le cœur sur la main et claudiquait légèrement car il s’était cassé un os du talon en sautant...

1984 à 1994 (?) Marcel Lamonde, qui deviendra curé de Saint-Jean puis sera longtemps notre vicaire à La Poc. Un grand physicien – Véronique Toussaint l’avait beaucoup apprécié comme prof au collège! Ce brave Marcel, qui a deux ou trois ans de moins que moi, a toujours eu des problèmes d’allergies alimentaires. Il ne peut avaler aucun légume vert, je pense.

1994 à 2014 Paul Bélanger. Cela fait plus de vingt ans que nous connaissons le brave Paul; moi depuis le secondaire V comme aumônier, Nicole car il était son *boss* lorsqu’elle travailla à la villa Saint-Jean. C’est un peu notre François d’Assise, qui admire la nature au lac, porte des sandales

pieds nus et vit très sobrement. Ses messes sont des modèles de sincérité, d’amour des autres, d’accueil et de sourire. Sa liturgie est très personnelle et il prend parfois des initiatives qui n’ont pas toujours l’heur de plaire en haut lieu. Un homme éminemment simple et bon...

Au début, lorsque nous sommes arrivés en 1978, il y avait trois chapelles autour du lac. Chacune desservait son quartier, et on peut presque dire qu’il y avait une petite guerre de clochers. La plus grande était côté nord, près du tennis (Notre-Dame de Lourdes), la plus petite au centre sud (Saint-Jean-Baptiste) était la seule ouverte en hiver, le presbytère était là. Enfin, il y avait côté est la grande chapelle Sainte-Anne, haut perchée, où nous allions. Il a fallu en vendre deux. Reste la plus petite, Saint-Jean-Baptiste, qui a fêté ses 100 ans en 2012. On m’avait demandé pour la circonstance d’être le maître de cérémonie. Mon voisin Jacques Martel, alors président du conseil des marguilliers, m’avait demandé ce service.

Ah oui! Nous en avons eu des amis, des parents, de Belgique et d’ici, invités à venir passer quelques bons moments au bord du lac! Nous en avons eu des belles vacances, nous en avons fait des partys, des BBQ, des photos, des feux de camp, des réveillons de Nouvel An, et depuis une dizaine d’années des réveillons de Noël avec nos trois célibataires, et parfois nos deux petits-enfants...

Les Toussaint, les Coenen, puis il y aura les familles de collègues : Gilles Pelletier, Raymond Gaudreault, Claude Gourdeau, Paul-André Boily... et plusieurs autres plus rarement.

Côté famille, mes sœurs Josiane et Marie-Ange avec leurs familles, ma maman, mes beaux-parents. Tout au début, je me souviens de Jean-Marie, Renée et Benoît, et Kik et Guilou venus en même temps en 79.

Bien sûr José et Fanny, Christian et Betsy viendront aussi (deux fois). Deux fois aussi pour Josiane et Jean-Pierre et leurs trois enfants encore assez jeunes. Et les trois enfants de Christian et Betsy, chacun leur tour à partir de 1988 (Anne-Michèle en 88, puis Dominique et Marielle, puis Céline et une amie. Xavier et Sylvain n’ont pas pu venir). Je pense aussi à quelques couples de cousins (Monique et Adolphe, Jean-Marie Hock et Anne-Marie, Jacqueline Bougnet et Roger ainsi que Christine et son mari, et Lætitia, fille de Christine, à l’occasion de son mariage, et tous leurs invités... et Anne-Marie, la cousine de Nicole, et son amie. Et Gilberte.

Il y eut Michel et Maria André, ainsi que Nick Carpentier et son cousin Jean-Paul Bonhomme... Et Jacques Beaufort et Jeannick, et Jean Moutarde et Isabelle...

Notre chalet sera également l’occasion de belles réunions de groupe. Je pense aux profs qui avaient joué dans *Bienvenue à bord* le 24 juin 81. Avec leurs conjoints, cela nous fera un excellent barbecue de 25 ou 30 personnes. Qu’il avait fait chaud ce jour-là! Je revois encore Nicole Gravel couchée dans la cuisine pour se rafraîchir un peu....

Et le groupe des membres du CPP, vers l’an 2000. Et encore les dames du club de Scrabble (elles étaient 24, je pense). On avait ouvert la table de ping-pong et installé le plus possible de tables pour y placer 24 ou 25 jeux de Scrabble, et pour souper nous avons eu les bons poulets grillés au barbecue de notre ami Martin St-Pierre, ancien élève et proprio du petit resto pour motoneigistes. Et tout le

groupe du club Pyramide Papyrpantoute, vers 2011... et j’allais oublier la belle après-midi avec tous les anciens profs du secondaire 5, pour accueillir Christian Mendez et Pauline vers 1982 ou 85...

Chaque fois de 20 à 30 personnes qui relaxent, boivent modérément, vont nager ou font du pédalo, du bateau...

Et les quatre ou cinq rassemblements qu’Yves, notre fils, a organisés tous les deux ans avec ses amis du secondaire, les conjoints et les enfants... Là aussi le groupe augmente avec le temps. Et qui encore? Camille et Maxime, évidemment qui adoraient se faire tirer en grosse bouée par le bateau. Camille nous amena deux fois une amie, et une fois quatre amies. J’étais entouré de jeunes ondines en maillots de bain... Nicole me surveillait! Parfois d’autres jeunes venus d’Europe, une fois le filleul de Jojo et trois de ses amis, là c’est Nicole qui était contente...

Il y a eu Nienke et Serge, Odile Yao et Guillaume, les parents de Nienke sont restés une semaine, de même qu’une fois Pierre et Thérèse Ducas nous avaient loué le chalet pour y recevoir pendant quinze jours leurs enfants et petits-enfants. Un jour aussi ce fut le groupe de théâtre de *Corps atout* avec Marie-Josée Tardif, Isabelle Journault et les 20 acteurs et actrices...

Rien que des bons souvenirs...

Et je pense encore aux Tirman venus très souvent, aux Leblois, au couple Colpaert troisième mouture (Yves et Jacoba). Et à d’autres plus rarement, comme les Foster. Au début, Pierre Coenen est venu quelquefois avec son *Siren*, son fameux petit voilier avec lequel nous nous évaderons au Saguenay et à Trois-Rivières.

C’est lorsque les Tirman étaient là, par un bel après-midi, que je montrai à Jean-Philippe quelques petites fissures qui commençaient à ronger l’extérieur de ma cheminée, déjà complètement reconstruite une fois avec des gros moellons de ciment. J’essaierai plus tard de boucher et rejointoyer les trous, mais il faudra l’abattre une deuxième fois et la refaire en plus léger... Mais si je vous parle des Tirman¹, c’est parce que c’est avec eux que durant près de deux heures, assis à l’extérieur, nous avons lentement progressé dans un mots croisés particulièrement difficile. C’était un mots croisés de Robert Scipion, dans *Paris-Match*. En fait ce sont les définitions qui sont bien alambiquées et compliquées à souhait. Mais une fois qu’on a trouvé un mot, on est quasi sûr que c’est le bon et on progresse insensiblement. Je me souviens que nous nous regardions, Jean-Philippe, Louise et moi parfois pendant cinq minutes sans se dire un mot. Mais ça carburait à l’intérieur. Puis l’un ou l’autre essayait une proposition, aussitôt combattue par les deux autres. Non, il manque une lettre. Ou bien non, cela n’a pas de sens. Il ne dirait pas ceci ou cela pour nous faire trouver ce mot-là... Puis parfois, un éclair et on tombait sur le mot juste, le mot idoine. Et on avançait péniblement, mais sûrement... Ce fut mon premier vrai mots croisés très difficile.

Ces moments passés au lac en compagnie d’amis, de parents, ce ne sont que bons souvenirs. Pour nous rappeler certains de ces moments heureux, nous avons conservé quelques précieuses bouteilles

¹ Cela se passait vers 1990 ou 95, peu après l’opération « les trois levreaux » et l’histoire de l’écureuil quémandeur d’arachides, dont je vous parlerai plus loin.

témoins d’agapes conviviales. Elles sont sur le haut de la longue armoire-buffet de notre chalet. On s’était toujours dit qu’on aurait dû tenir un livre d’or de tous nos visiteurs. En 36 ans déjà, je suis sûr que nous aurions rassemblé 300 signatures différentes, minimum... Et si chacun y avait écrit un petit témoignage, cela en aurait fait de la littérature. Si quelque Anagnosophile le désire, il pourra toujours consulter nos albums photo (imprimées ou numériques)...

Parmi toutes ces rencontres, je prends quelques flashes dans ma mémoire et je les épingle ici :

- Mon filleul François, tout bébé sur un film 8 mm, avec Véronique et Didier qui criaient tout le temps « François » pour attirer son attention devant la caméra.
- Les Coenen, avec son beau voilier Siren, le *Mibel*, accostant sur le quai et participant à une régata sur le lac.
- Un jour arrive par le quai un visiteur, poilu et en petite tenue. C’était Jacques Lajoie, alors curé à Saint-Jean-Port-Joli – ou bien était-il toujours prof de grec et de latin au collège? –, bien avant d’être notre curé de La Poc. Il était en maillot car il faisait la traversée du lac en planche à voile, et faisait un petit arrêt chez nous avant de continuer.
- Avec Benoît et Jean-Marie en 79, lorsque nous avons retiré du lac le premier canot tout en bois pour en repeindre le fond.
- Les réveillons de fin d’année, dont le premier en 79 (?) avec jeu de piste en ski. Et en 1998, lorsque Nicole avait dessiné et placé sur la cheminée un grand 1998, et puis fait du 8 un 9 pour faire 1999.
- Les beaux feux de camp avec Kik, Guilou, Jean-Marie et Renée. Et beaucoup plus tard avec Patrick et Marie-Josée, deux jeunes du club Pyramide qui vont se marier cette année (lui est membre des Premières Nations).
- André Perrad, frère de Myriam, officier supérieur et jeune veuf qui courtoisera France (la marraine de mon filleul). C’est un peu ici que commença leur belle histoire d’amour.

À propos des feux de camp

Il y a de nouvelles normes : interdiction de feu à ciel ouvert. D’accord, mais toutes nos branches de pin ou d’épinette tombées, les arbres coupés, élagués... Les petits foyers d’extérieur vendus dans les magasins ne pouvaient pas convenir, beaucoup trop petits. J’ai alors dessiné le plan d’un gros feu extérieur : un hexagone de plus ou moins 1,50 m de diamètre et 1,50 m de haut, un toit pyramidal à six faces triangulaires, le tout planté sur six gros poteaux métalliques servant de cadres à toutes les faces recouvertes de gros treillis métallique soudé à ces cadres. J’ai fait faire le tout chez un forgeron de La Poc et amené les pièces démontées. Une des six faces constitue la porte pour enfourner nos bûches et branches. Cela nous a rendu de précieux services pour brûler les masses de branchages, brindilles, petits troncs à moitié pourris... Ce mois d’août 2013, Nicole et moi avons ainsi récolté des quantités incroyables de vieux bois mort et avons tout brûlé pendant quatre jours. Et une seule allumette pour ces géhennes. Je rallumais le feu qui couvait sous la cendre chaque matin...

Gardien du feu... je pense au roman *La guerre du feu* de Rosny aîné, que je lisais justement pendant ce temps de purification. J’ai nettement préféré le film qu’avait tiré Jean-Jacques Annaud de ce roman...

Mais il y a aussi le gardien des légendes devant le feu de camp. Chez les scouts ces deux occupations étaient un honneur, mais si j’ai fait plusieurs fois les deux, je dois dire que je préfère le gardien des légendes qui est celui qui anime le feu de camp, lance les chants, les canons, entretient la veillée, le bivouac¹...

Vedettes québécoises

Au lac ou dans les environs, quatre fois nous avons rencontré des vedettes du spectacle. D’abord, il y a une vingtaine d’années, du temps de Mgr Lemieux qui s’est fait tuer, nous avons eu le bonheur d’avoir une messe de minuit, puis tout un spectacle avec un certain baryton, M. Bergeron, un peu avant qu’il ne parte pour l’Europe. Une autre fois, dans la même petite chapelle, nous avons vu Guy Provost. Puis en 1997, dans une pizzeria de Saint-Jean-Port-Joli, nous avons vu Marie-Christine Trottier, ses trois ou quatre enfants et son mari, le chanteur bien connu Michel Rivard. Il faut dire que nous l’avons bien reconnue, car nous venions de la voir quelques jours plus tôt dans une émission consacrée aux trente ans depuis l’Expo 67, où elle représentait une hôtesse donnant les explications sur les images d’époque. Enfin, le 3 août1998, nous étions allés souper dans un petit restau champêtre avec Nicole et Nathalie pour fêter nos 35 ans de mariage. C’était le restaurant de la Plage, situé entre Berthier et Saint-Pierre de Montmagny. Nous étions placés à côté de René Caron, cet acteur à la superbe voix grave. Et pendant tout le repas, sans l’avoir vu car il était caché par une cloison, j’entendais cette voix et me disais : « Ce monsieur a vraiment la même voix que ce René Caron ». Puis, lorsqu’ils quittèrent le restaurant son épouse et lui, et allèrent payer, on les vit et Nicole me dit : « L’as-tu reconnu? »...

Flottille, sports en été et en hiver

Toute une flottille!

Canot à moteur, pédalo, barquette, planche à voile, kayak, grosse bouée flottante à remorquer, et même un grand fauteuil flottant, nous avons cumulé les engins pour permettre de faire un peu tous les sports nautiques : aviron, ski nautique, voile...

Je ne vous cacherai pas que la première chose qui attire et séduit le vacancier qui vient de s’acheter un chalet, c’est l’achat d’un canot à moteur hors-bord! Il lui en faut un... il m’en fallait un! On en a rêvé, et rapidement nous avons acheté la première jolie occasion venue : un canot automobile en beau bois, comme il s’en faisait encore dans les BD de Hergé – notamment à la fin de *L’Île noire*. Ce premier bateau n’était pas terrible, il prenait l’eau, lentement, mais sûrement. Oh! pas beaucoup, mais suffisamment pour nous mouiller les pieds et nous obliger à écoper une ou deux fois par mois. Le moteur n’avait guère de puissance. C’était un bon moteur Evinrude qui faisait 9,9 CV, cela m’a suffi pour apprendre à skier – trois démarrages et c’était fait. Kik a essayé, mais il était trop lourd... On a

dû le repeindre, pas Kik, non, pas le moteur non plus, mais le canot en beau bois verni, et refaire un nouveau calfeutrage...

Puis je changerai de bateau en 1981, pour un Sunray acheté neuf à Victoriaville, auquel j’ai mis le moteur Mercury 50 forces de monsieur Édouard Fortin, un chic type qui décédera un peu plus tard. Grosse perte pour les vacanciers et les habitants du lac, car il était dépanneur mécanicien amateur, et avait une descente dans le lac que nous utilisions chaque année. Monsieur Fortin était le responsable des pelles qui contrôlaient le débit du déversoir du lac. Il avait un canot avec un moteur assez puissant et a voulu me l’échanger contre mon bateau et son moteur Evinrude qui lui suffisait.

Depuis son décès, ma descente se fait par le terrain des Martel, nos voisins.

Il faudrait quand même que je vous présente rapidement ce petit canot à moteur hors-bord Sunray. Il était blanc et bleu en plastique (insubmersible), simple, de forme légèrement incurvée, quatre places. Je l’ai toujours en 2015, après 34 ans de loyaux services. Il possède une capote en cas de pluie. Une seule fois nous l’avons emporté sur un autre lac pour l’amusement et des retrouvailles au lac Pohénégamook, où nous avons été avec les enfants de 1968 à 1978. Nous avons fait à cette occasion, en juillet1982, une très belle photo avec les quatre enfants tout sourire, photo que j’ai fait agrandir (trois pieds par deux pieds) et coller sur un cadre que nous avons encore dans la salle de lavage à La Poc... C’est ma dia n° 5690, et c’est certainement une des cinq ou dix plus belles dias que j’aie jamais faites! La couleur bleue du canot est brillante, comme métallisée, et se trouve sur le capot avant et en une bande qui fait le tour du canot. Depuis juin 2015, le canot a un moteur de 60 CV.

Une affaire de cons

À propos du canot, je voudrais vous en raconter une bien bonne. Et vous verrez qui est le con dont parle le sous-titre... j’en ris encore!

Il s’agit tout simplement du changement d’huile du pied du moteur du bateau, remisé dans notre garage de La Pocatière durant l’hiver, parce que le garage du lac est sous la glace et comme le lac est descendu de niveau, le bateau serait sur la rocaille ou alors il faudrait un treuil pour le suspendre au toit du garage. Trop compliqué et risqué. Je préférerais le ramener à la maison à chaque automne. Mais comme le garage n’est pas chauffé, il faut faire la vidange de l’huile du pied. Pierre s’en occupait, parfois moi. Une année, nous ne l’avions pas fait et le pied a cassé sous la pression du peu d’eau qui était rentrée dedans et qui s’était congelée en hiver! Coût des réparations, pied d’occasion et réalésage : plus de mille dollars (vers 1990).

Donc il faut faire la vidange du pied chaque année : le vider de son huile en automne et le remplir au printemps avant la mise à l’eau. En 2015, un bon mécano m’a même dit qu’il était préférable de le remplir d’huile directement après avoir opéré la vidange, car l’huile ne gèle pas en glace et les circuits du pied, ainsi huilés, ne risquent pas de sécher. Il faut aussi mettre la batterie au sec et au chaud durant la mauvaise saison, mais cela est une autre histoire. Revenons à notre pied de moteur¹.

¹ Voir ce que je dis de tout cela dans le chapitre annexe 16, intitulé *Makala*, dans le troisième tome.

¹ On dit revenons à nos moutons, mais comme ici il s’agit d’un moteur, je ne dirai pas notre pied de mouton – qui est d’ailleurs un champignon comestible, comme chacun sait...

C'est toujours Pierre, notre mécano maison, qui s'en occupait quand il passait à la maison. Mais depuis un an ou deux, Pierre se fait plus rare et je me tape le travail. Imaginez : un pied de moteur est une sorte de long cylindre dans lequel tourne le pivot vertical qui transmet la rotation du moteur à l'hélice. On s'en serait douté. Et ce pied de transmission baigne dans l'huile, on s'en doute également. Jusqu'ici, les rudiments de la mécanique se comprennent aisément. Mais c'est ici que les problèmes commencent. Pour introduire ou expulser cette huile visqueuse (elle est effectivement très épaisse), le pied du moteur dispose de deux trous bouchés par des vis, pas très grandes (un centimètre de long par à peu près 8 millimètres de diamètre. Si je précise ainsi les dimensions de ces deux vis, c'est pour vous faire comprendre la petitesse de ces choses, une fois qu'elles sont entre vos doigts gourds de vieillesse et complètement huilés de manipulation malaisée. Une fois ces vis enlevées, vous apercevez les deux trous de vis qui sont évidemment l'un en haut du réservoir d'huile et l'autre tout en bas (au pied du pied du moteur). C'est ce dernier qui constitue la porte de sortie de l'huile ancienne, et aussi l'entrée de l'huile nouvelle. Vous allez comprendre pourquoi. En effet, si vous versez de l'huile par en haut en ayant fermé la vis du bas, l'air bloqué fera bouchon et vous ne pourrez mettre toute l'huile nécessaire; par contre, si vous la transférez par le bas sous pression, elle va remonter jusqu'à ce qu'elle déborde par le haut, à condition qu'elle soit pompée, soufflée, forcée par le bas sans que l'air puisse rentrer. Réfléchissez, c'est évident. Mais ce qui l'est moins, c'est la manipulation. En effet, je mets n'importe qui au défi de faire ce plein d'huile sans se graisser copieusement les mains, et sans huiler copieusement le tournevis qui vous glisse dans les mains...

Imaginez. D'abord vous œuvrez dans le fond d'un garage et, en plus de la lampe normale qui est bien loin et occultée par le bateau lui-même, vous devez utiliser l'apport d'un éclairage supplémentaire, une grosse lampe de poche dans mon cas. De plus, n'oublions jamais que nous travaillons assez bas, près du sol de ciment. Un bateau n'est pas une galette qu'on regarde à table dans son assiette! Non, non! À genoux, s'il vous plaît... Bon, je pose ma lampe de poche tant bien que mal, de manière à éclairer mes deux trous, enfin pas les miens, ceux du pied du moteur du bateau dans le fond du garage! Tout est prêt : beaucoup de papier journal en dessous pour éviter que l'huile se répande sur le ciment du sol. On est parti.

Je l'ai dit, la vidange de l'automne est relativement aisée. On dévisse d'abord évidemment la vis du haut, puis celle du bas... et là, le flot d'huile se répand. Vite un petit pot, un bidon, quelque chose bon Dieu! pour ramasser cette huile. J'ai soudain l'impression d'être Marie-Madeleine baignant les pieds de Notre-Seigneur d'une huile onctueuse. Mais ici, il n'y a qu'un seul pied au seigneur bateau, et la Marie-Madeleine préférerait être ailleurs. Et je n'utiliserai pas non plus ma tignasse effilochée et tonsurée pour essuyer le pied! Laissez bien le pied se vider, et ne perdez surtout pas les deux vis d'ici le printemps. Je vous conseille de les revisser à leur place ou mieux, de les coller sur le pied avec un papier collant. Pourquoi, me demanderez-vous? Je vous le dis tout net : pour éviter que vous croyiez au printemps que quelqu'un a remis l'huile un jour ou l'autre, et alors mes enfants, vous seriez beaux dans le bateau sans huile! Vous ne feriez pas longue eau...

Pour vider, pas trop de problèmes : dévisser d'abord la vis du haut. Ensuite, vous dévissez la vis du bas et vos doigts s'imprègnent comme par enchantement. Avant de présenter votre récipient, votre main est toute grasse et vous en êtes quitte pour un bon nettoyage. Attention, les dernières gouttes d'huile ne tomberont pas au même endroit, il va falloir reculer votre récipient. Mais cela peut prendre quelques minutes.

Puis l'hiver passe. Le printemps revient, et aussi les perspectives de belles promenades en bateau. Vous y songez... Alors prenez votre courage à deux mains, et descendez au garage pour remplir d'huile régénératrice votre pied de moteur.

Armez-vous de votre tournevis, d'une grosse loque, de la nouvelle bouteille d'huile en plastique flexible avec goulot pointu que vous venez d'acheter, de papier journal pour en tapisser le sol sous le moteur, de votre grosse lampe de poche. Et go...

Quand vous êtes à pied d'œuvre, au pied du pied, bien installé, vos deux vis bien placées pour les saisir à toute vitesse quand viendra le moment, commencez par couper la pointe du goulot conique du bidon d'huile. Vous introduisez cette pointe conique dans l'ouverture du bas et vous serrez, vous pressez, vous roulez même la bouteille plastique jusqu'à ce que l'huile sorte par le trou du haut, signe que vous avez rempli le pied. Alors là, cela peut durer quelques minutes, vous maintenez la pression sur la bouteille plastique; pour ne pas que l'huile rentre dans cette bouteille, vous saisissez la vis du haut et essayez, les doigts pleins de cambouis, de visser cette maudite vis qui refuse de se mettre au pas. N'oubliez pas que vous ne disposez que d'une main puisque l'autre main tient la bouteille par en bas. Et n'oubliez pas de bien vous éclairer, avec la troisième main si vous le pouvez...

Quand la vis a enfin consenti à rentrer correctement dans son trou, ne croyez pas que vous pouvez retirer la bouteille et que toute l'huile va bien rester en place. Que non! Vous pressez encore une dernière fois sur la bouteille plastique, histoire de vous contenter et de vous donner bonne conscience, des fois que vous auriez perdu un peu d'huile. Puis il faut être d'une dextérité évidente pour la suite des opérations. Mieux vaut donc utiliser votre main droite (la dextre pour la dextérité). Vous vous saisissez de la vis du bas que vous avez retrouvée par chance avec vos yeux fatigués de glaucome, après trois minutes de tâtonnement sur le papier mal éclairé (la vis avait roulé); vous lâchez la bouteille et glissez votre index dans le trou en attendant que vous présentiez la vis devant le trou, le plus vite possible, pour éviter de perdre trop d'huile. Là ce n'est plus à Marie-Madeleine que je pense, mais aux mamans qui doivent mettre un suppositoire à leur rejeton diarrhéique... Évidemment, vos doigts sont complètement trempés d'huile (c'est toujours mieux que la diarrhée), vous essayez alors de visser cette maudite vis du bas. Dès que la vis semble être bien prise par son pas (le pas de vis, vous me suivez toujours), alors vous vous saisissez au plus vite du tournevis et vous essayez de visser. Je dis essayer, car malheureux, votre tournevis est poisseux, glissant comme une sardine qui baigne – elle baigne dans l'huile, la sardine, ça vous le saviez déjà! Il faut donc d'abord vite l'essuyer avant que de tourner. Et enfin, vous pouvez respirer.

Vous finissez de bien visser avec le tournevis, puis vous essuyez les parties visqueuses et nombreuses, vous remisez papiers, loques, tournevis, lampe de poche et bidon plastique... Vous vous relevez, satisfait du devoir accompli, heureux, mais aussi visqueux et courbaturé.

Puis vous apprenez que le pied devait – évidemment – être bien vertical, afin de le remplir au maximum. Or vous l’aviez relevé pour mieux voir. Le pied était incliné et non pas droit. Malheur! Il faut donc tout recommencer. Dévisser, re-remplir, revisser... Bon amusement! Et vive la mécanique... On n’arrête pas le progrès : plutôt que d’utiliser une bouteille que l’on presse pour expulser l’huile, il existe des systèmes avec pompe dont l’embout doit être vissé dans le trou de vis. TB, mais plus cher, évidemment. Non, on n’arrête pas le progrès!

Un bateau et quelques avatars

En relisant l’histoire de la vidange du pied de moteur racontée ci-haut, et l’autre histoire qui suit, j’ai l’impression de relire la manière de poser un cadre sur un mur par Jerome K. Jerome raconté dans Trois hommes dans un bateau... Assez croquignolet, retournez lire ce passage très célèbre!

Les avatars que je vais vous narrer n’ont strictement rien à voir avec quelque expédition aquatique que ce soit. En effet, tout ce dont je vais vous entretenir se passe avant la mise à l’eau, et contribuera certes à vous en apprendre un peu plus, cher lecteur, sur les aléas de la vie d’un marin au long cours...

Sur la remorque, sagement remisee dans le garage à La Pocatière, mon petit bateau. On déconnecte la batterie qu’on rentre et qu’on dépose sur un socle isolant, et on vide le pied du moteur de son huile sinon quand vient le gel, et s’il y a le moindrement un peu d’eau... risque de dilatation, et le pied se fend. Oui, oui, la glace a plus de force que le plus solide des aciers. Déjà Hannibal savait cela, lui qui fit sauter de la roche dans les Pyrénées et les Alpes pour faire passer ses éléphants, qui étaient un peu les blindés de cette époque des guerres puniques. Il allait combattre Rome venant de Carthage en Lybie. Vous imaginez le chemin parcouru avec ses troupes et ses éléphants...

En début avril, allant chercher du bois dans le garage, je veux tirer un peu la remorque pour accéder à ma petite réserve de bois. Rien ne bouge. Bizarre... Pneu crevé à la remorque, tout simplement. Ah oui? Tout simplement, mais ce pneu est contre le mur. Un pneu crevé...

Comment le réparer... avec la petite pompe à compresseur? Pas moyen d’approcher ma propre voiture pour le fil du compresseur que j’alimente par la prise de l’allume-cigare. Fil trop court... alors? Au garage Dubé, François me dit que pour sortir le bateau, il suffit de tirer la remorque avec la voiture. Quand le bateau sera sorti, je pourrai gonfler mon pneu qui tiendra certainement jusqu’au garage où ils le répareront. Mais pour sortir la remorque avec le bateau, je dois mettre l’attache-remorque, la fameuse boule à l’arrière de ma voiture. Or elle est toute rouillée et quasi impossible à entrer... Il faudra taper avec un marteau pour y arriver, puis reculer ma voiture jusqu’à la remorque dans le garage... Ah! tout cela n’est pas une sinécure.

Ma voiture est donc descendue en marche arrière, la boule est à pied d’œuvre. Mais le bateau refuse de faire un centimètre... Il faut arriver juste avec la boule. Avance, recule, trop loin... On ravance... OK,

je retire le pied du frein, la voiture refait cinq centimètres en avant, et on remet le moteur en marche... Trop loin, il faut recommencer. Enfin, on y arrive.

Le bateau est enfin placé, malgré la difficulté à l’attacher – ah! ces vieux systèmes rouillés...

Arrivé en haut, sur le terre-plein, je détache la voiture pour pouvoir la placer contre le flan du bateau et ainsi regonfler le pneu gauche de la remorque. De chaque côté, par sécurité, je gonfle les deux pneus.

Je replace le bateau sur la boule et me demande si je mettrai la chaîne de sûreté. Seulement deux kilomètres à faire et, pas de côtes. Donc, pas de danger, mais une petite voix me glisse à l’oreille : sécurité, mets quand même la chaîne... Et nous partons vers le garage : ma voiture, la remorque, le bateau et moi.

Après le carrefour, au feu rouge, au pied de la 1^{re} Rue du collège, sur la 6^e Avenue qui devient la route 230, le bateau tangue dangereusement de gauche à droite. Je sais que le tangage est d’avant en arrière et le roulis de bâbord à tribord, mais ici il roule à gauche puis à droite. Un drame s’est passé... Je m’arrête d’urgence sur le côté de la route, en dessous de l’ITA. Je vais voir et constate : horreur! la grosse barre métallique avec la boule, que j’avais enfoncée au marteau en croyant bien l’avoir rentrée jusqu’au bout, et que je pensais retenue par la goupille de sécurité, cette barre n’était pas arrivée au bout, n’était donc pas retenue par la tringle de sécurité, et s’était tout bonnement détachée. Ma remorque et mon bateau n’étaient plus retenus que par la chaîne de sécurité, et c’est pourquoi cela valsait de gauche à droite... J’te jure! Pour ceux et celles qui n’auraient pas saisi correctement , je vous le redis en d’autres mots.

Ma boule était rentrée dans son compartiment mais pas jusqu’au bout (j’avais tapé avec un marteau) et j’ai cru qu’elle était au fond de sa gaine. J’ai mis la goupille de sécurité, mais sapristi cette grosse goupille n’était pas passée dans son trou, donc la boule n’était pas fixée à ma voiture... et après les trois cents ou cinq cents mètres déjà parcourus, le poids du bateau a fait que progressivement la barre avec la boule s’est retirée de sa gaine, s’est détachée de ma voiture... La remorque ne tenait plus que par la chaîne de sécurité, mais cela n’empêchait pas les gros mouvements de la remorque après le tournant... J’ai tout remis en état. Ouf! plus de peur que de mal. Cela aurait pu être grave, notamment pour ma voiture que le brancard de la remorque aurait pu défoncer par l’arrière. J’ai « failli » dire que ma voiture a « failli » se faire enc... mais « faillir » n’est pas faire, donc je ne l’ai pas dit et ma voiture ne s’est pas fait – « Oh! qu’est-ce qu’il a failli dire, le monsieur?! ».

Retour à mon histoire. Au garage, on vérifie les deux pneus : rien. On en profite pour nettoyer les *bearings*¹, pas mal maganés... Moi, j’en profite pour faire le remplissage d’huile et poser la batterie que j’ai préalablement fait recharger. Et surtout, la tringle d’attache à la voiture pour la remorque qui doit être bien nettoyée (c’est la tringle avec sa boule qui doit être propre, et non spécialement la voiture ni la remorque).

¹ Roulements à billes

Pour terminer avec le canot, j’ajouterai que sur le lac, il a été utile pour faire la promenade du tour du lac, et montrer à nos invités occasionnels les nombreux chalets tous différents et joliment installés dans leur cadre de verdure. Les bords du lac, vus de l’eau, formaient comme un immense anneau serti de bijoux coquets, tous différents et bien originaux.

Deux skis, une planche

Bien sûr nous n’avons pas manqué d’acheter une paire de skis nautiques, la corde et l’attirail d’accrochage pour faire évoluer les enfants. Moi-même à l’occasion j’en ai fait et même, acrobatie peu recommandée, je tenais le bâton uniquement par la bouche, serré entre mes dents. Vous savez, faire du ski nautique est très facile, une fois qu’on est parti : il suffit de se laisser tirer, et si on veut aller vite, dans les tournants on fait le grand cercle, en allant à droite quand le canot tourne à gauche... Le seul problème, c’est le départ. Certains l’ont tout de suite, d’autres, après dix ou vingt essais n’arrivent pas à flotter. C’est sûr que tout est là, dans le départ. Il y a une force qu’il faut recevoir des bras et transmettre aux jambes qui doivent absolument être gardées parallèles et monter vers la surface... Le reste se fait les deux doigts dans le nez. C’est une image!

Yves et Franz sont adeptes du ski unique, avec départ lancé du quai. Moi, je perds l’équilibre et n’y suis jamais arrivé. Nathalie et Camille en ont fait aussi assez bien. Quant à Maxime, j’ai confiance que cela viendra...

Pour ces années, Camille et Maxime (et même Nathalie) sont adeptes de la grosse bouée attachée comme pour les skis. Mais est-ce vraiment du sport?

Disons aussi que, d’une manière générale, on évite de plus en plus de faire du canot à moteur à cause de la pollution par le bruit, les gaz et l’essence...

Et voilà!

Parmi les autres engins nautiques, il en est un que j’apprécie particulièrement : c’est la planche à voile. J’avais vu cela quelquefois au début des années 80, puis j’ai eu l’occasion d’essayer celle de René Lesage, qui venait d’acquérir un chalet au lac. Je suis tombé une bonne trentaine de fois... C’est la rançon à payer pour apprendre à garder l’équilibre, sentir le vent et commencer à filer sur les eaux tranquilles du lac. J’ai eu la piqure et nous avons acheté à Québec une planche Bic, qui était la planche familiale la plus commune. J’en ai fait beaucoup. Je ne suis jamais devenu un grand spécialiste, mais j’ai toujours aimé cette impression d’être soi-même le mât qui soutient et oriente la voilure. Combien de fois suis-je allé jusqu’au camp-école au bout du lac? C’est un vrai sport, parfois il faut forcer contre le vent, parfois on se mouille, mais filer ainsi sur l’eau en plein silence... J’avais parfois l’impression d’être Jésus lui-même, marchant sur les eaux du lac de Génésareth ou Tibériade, car on a les pieds vraiment à la surface de l’eau. Très agréable, mais après une quinzaine d’années j’ai diminué et n’en fais plus, car il faut de la force pour tenir le *wishbone* et quand on a dépassé 65 ou même 70 ans, cela devient pénible. J’avais acheté une seconde voile, plus étroite, à placer en cas de vent plus fort. Franz et Pierre à l’occasion, Yves beaucoup plus souvent, en ont fait et parfois en font encore.

Barque, kayak et pédalo

Il existe essentiellement deux façons de ramer. Celle lorsqu’on est en barquette ou en pirogue, avec une seule rame tenue par les deux mains, que l’on soit debout, à genoux ou assis... C’est ce qu’on fait dans notre barque (chaloupe). Il faut savoir tourner la rame au bon moment pour éviter de dériver et garder une certaine direction, c’est ça qu’on appelle garder le cap... C’est un bel exercice, peu aisé à bien apprendre.

Quant à l’autre manière de ramer, c’est lorsque nous avons deux rames aux deux bouts d’un seul bâton. C’est le kayak, qui a une forme beaucoup plus effilée et pointue, et qui file plus vite que la barque. Attention, un kayak se retourne facilement.

Le pédalo exige de bons mollets, mais cela peut être bien agréable. Notamment utile pour suivre un nageur. Il faut savoir que les mouvements directionnels sont très lents (les virages sont larges).

Il est toujours recommandé d’avoir avec soi, lorsque l’on fait de la navigation de plaisance, les ceintures de flottaison, corde, sifflet et écope, tel que recommandé.

Je peux dire, et je le déplore, que la plupart des personnes qui viennent au lac prêtent très peu d’attention à nos différents petits bateaux. L’*Homo quebequiensis* du XXI^e siècle serait-il en train de se ramollir? Cela peut se croire...

Sports au lac en été

Outre la voile, le ski nautique et la rame, l’eau nous permet évidemment de pratiquer la pêche, la plongée, natation et le plongeon. En trente-cinq ans, on peut compter sur les doigts d’une seule main, probablement encore amputée de deux ou trois doigts, le nombre de fois où nous avons pêché. Il fallait que mon beau-père soit là pour nous motiver. Et encore, c’est lui qui pêchait. Point à la ligne! Cette dernière expression tombe juste comme un poisson dans l’eau, vous ne trouvez pas?

La plongée sous-marine? Bien sûr, avec les enfants, nous nous sommes grées de masques, tubas et palmes. Mais encore une fois, à part Michel Toussaint quelques fois, nous nous sommes très peu adonnés à ce sport terriblement essoufflant, si vous voyez ce que je veux dire.

Reste donc la nage. Là oui, on en a fait beaucoup (et le plongeon un peu). Je désirais que les enfants apprennent à aimer l’eau et s’y familiarisent. Mission accomplie! Même Nicole, par temps chaud, ne dédaigne pas faire trempette. Les Québécois disent se saucer. Ou même prendre une petite saucette. Je n’ai pas dit prendre une chaussette!

Quant à moi, je vous ai expliqué plus haut que lorsque je suis au lac, qu’il pleuve ou fasse soleil, qu’il fasse plus frais ou terriblement *douf*, j’aime aller à l’eau. Plutôt trois fois cinq minutes que vingt minutes en une fois. Sauf lorsque je me tape des petites distances, notamment le matin avant le déjeuner, oui, oui, comme je l’explique ailleurs!

Mais outre ces sports mouillés, notre chalet nous permet d’autres attraits sportifs d’été : le vélo (occasionnel), la promenade tout terrain. On en a fait des belles balades dans les bois, côté sud. Et

notamment avec les familles de Josiane et Jean-Pierre, venus deux ou trois étés au lac, et mon cousin Jean-Marie et Anne-Marie.

Avec des amis, à l’occasion. Je pense à Michel et Maria André... Bien sûr, les Toussaint, Tirman, Leblois...

Enfin, et ce n’est pas à dédaigner, nous avons pratiqué divers jeux sur la pelouse : les dards, le croquet, le Frisbee, la pétanque. On a passé des loisirs bien agréables surtout avec les enfants plus jeunes, ou nos deux petits-enfants et leurs amis... Que de photos n’avons-nous pas prises et qui témoignent de ces temps agréables que, très étonnamment, on ne voit pas passer...

Je repense soudain à une activité amusante, quoique ce ne soit pas un sport, il s’agit du fameux canon qu’on fabriquait avec des cannes¹, des balles de tennis et de l’essence. Prenez quatre ou cinq boîtes de conserve dont le diamètre est à peine supérieur à une balle de tennis. Vous ouvrez complètement à une extrémité, et à moitié pour l’autre extrémité; vous les assemblez bout à bout avec du *Scotch Tape*. Les deux dernières sont complètement ouvertes pour former le canon par où sortira la balle. On met un peu d’essence dans le fond, on pose la balle, on allume et pfouhhh! la balle est éjectée comme un véritable obus. Je ne me rappelle plus exactement où j’ai fait ça. Il faudrait demander à Pierre ou Franz, ils doivent s’en souvenir. Il me semble que c’est en Afrique que j’ai appris cela – à Lemfu? Yves Colpaert m’avait raconté l’aventure de Jean Tihon, un prof célibataire qui s’était bien brûlé en 65 ou 66... Très spectaculaire, mais pas pour des enfants seuls!

Une remarque en passant, remarque que je désire partager avec mon ami lecteur curieux comme il se doit. Il nous arrive de nager le matin, souvent. Il fait 12 ou 15 degrés dehors, mais l’eau est à 20 degrés. Or, l’eau nous semble froide. Bizarre, non! Quand on m’explique cela, je comprends un peu, mais j’y perds quand même mon latin... Des amis plus scientifiques que moi et plus marins, comme Pierre Coenen, ont déjà essayé de m’expliquer ce phénomène, mais rien à faire, je suis plutôt buté sur ce genre de démonstration.

Je n’ai rien dit du bûcheronnage, qui est d’ailleurs plus une activité d’automne. Ce n’est pas non plus un sport olympique, mais cela fait suer le gros bonhomme que je suis devenu. J’ai conscience que cela me fait du bien, j’aime sentir le bois, la sciure. Et ici le travail rejoint le bon air extérieur. Nous travaillons souvent ensemble avec Nicole, quand les beaux jours de septembre et d’octobre sont là et que nous sommes seuls au chalet. Il faut se couper quelques bûches. On joint l’utile à l’agréable! Je coupe des rondins d’un pied de long, puis je les place debout sur le billot et je fends ces bûches avec un coin de métal et une masse.

Sports au lac en hiver

Ah! le beau souvenir de cette messe de minuit, vers 1981 ou 82 à la petite chapelle Saint-Jean-Baptiste, où nous nous étions rendus tous les six en ski (environ deux kilomètres). Il faisait assez froid,

merci, et certains enfants rechignaient un peu. Mais quelle joie de se forcer vers minuit! Lorsque nous sommes arrivés, le stationnement était rempli de motoneiges¹ et la chapelle bondée d’hommes et de femmes en grosses combinaisons, leurs casques à côté d’eux... Au retour, les enfants mettaient les gaz pour découvrir les cadeaux sous le sapin... De beaux souvenirs!

Vous l’avez compris, nous avons fait assez bien de ski de fond² autour du lac, car on y a ouvert une piste. Au début nous faisons le tour complet avec les enfants. Nous prenions notre pique-nique dans un sac, on s’arrêtait quelque part. Souvent Pierre filait en avant, Nathalie à la traîne... Puis certaines pistes se sont fermées, d’autres se sont ouvertes. Derrière chez nous, nous allions prendre la piste et partions souvent vers l’ouest. Quelle paix, quel silence, quelle beauté dans les bois engloutis sous des monceaux de neige. Parfois, nous y allions avec des amis, les Coenen, au début de notre séjour au lac...

Sur le lac gelé, nous avons fait quelques promenades à pied, en ski, en raquette... Mais attention au froid cinglant qui balaie cette grande surface nue. Avec un beau soleil et un temps doux, c’est très bien. On pourrait croire qu’on peut faire du patin sur la surface gelée. Disons tout de suite qu’il faut un concours de circonstances très rare pour que cela puisse se produire : un fort dégel pour éliminer ou faire fondre la neige superficielle et aplatir toutes les petites dunes que le vent avait modelées dans la glace et la neige, puis de la pluie pour égaliser le tout, et ensuite un gel qui nous donne une glace comme sur une patinoire. C’est rarissime. Je me souviens qu’une fois, Pierre Coenen était là avec ses patins. Il s’est mis à patiner, allait assez loin puis ouvrait sa large veste et le vent le poussait comme un hydroglisseur. Amusant! Quelquefois, avec les enfants, nous avons dégagé la neige devant le chalet pour y faire une patinoire où ils pouvaient pratiquer le hockey...

Une autre fois aussi, je me souviens avoir marché sur le lac avec un beau soleil avec nos amis brésiliens, Geraldo et Éli Santos, qui n’en revenaient pas de marcher sur un lac.

Nous avons aussi fait du traîneau à neige, tiré par notre husky, puis plus tard par notre berger allemand. Ah! ces promenades en raquette dans le grand silence blanc...

Lorsque nous faisons de la marche à pied sur le lac, il m’arrivait de prendre des photos magnifiques, en gros plan sous le soleil, des diverses formations neigeuses sculptées par la bise...

Tous les travaux

Avant de vous donner la liste des travaux importants accomplis sur le terrain ou le chalet en plus de trente ans – et je ne parle pas des travaux d’entretien normaux, les petites réfections ici ou là –, je dois vous dire qu’il faut être bien équipé. Quelques bons outils me semblent indispensables : la pince (lourde barre de fer pointue d’un côté) pour creuser des trous et extraire des roches, un coin métallique pour fendre les bûches, une ou deux bonnes masses, un gros tire-clou, une pioche, évidemment une tronçonneuse et une scie circulaire, quelques bons outils de jardinage et des

¹ Boîtes de conserve

² Ski nordique

genouillères protectrices. Outre ces outils qui ne concernent que les quelques travaux d’extérieur que j’ai pu entreprendre, il faut prévoir une encaisse assez rebondie pour la circonstance. Ce n’est pas donné, ces travaux. Non, vraiment!

Voici la liste des travaux que j’avais compilée dans mon ordinateur. Je sais qu’il n’y a rien de foli-chon ni de particulièrement érotique à la lecture de ces travaux, mais si on veut être vrai et complet... Vous pouvez donc hardiment sauter cette nomenclature insipide et asphyxiante.

Le chalet a été construit en 1970, avec un quai de pierres et de bois, et une cabane à chaloupe avec terrasse sur le toit et un escalier qui y mène.

1978	Mai	Achat
1978	Mai-juin	Réfection du toit de la cabane à chaloupe.
1979	Août	Réfection du quai de bois.
Vers 1980		Réfection du quai et du ponton.
1981	Coupe des épinettes et des sapins dans le bois derrière, par une équipe professionnelle.	
1982	Soulèvement du chalet, aération sous-sol et réfection des murs sous le <i>clapboard</i> de Masonite par l’entreprise Chouinard de Sainte-Perpétue. C’était à cause de l’humidité dans le sous-sol. On a soulevé le chalet et restauré les poutres portantes, percé trois ouvertures supplémentaires dans le béton qui soutient le chalet, car ce vide n’était pas assez ventilé, et restauré tous les murs qui étaient humides et menaçaient de tomber en pourriture... un travail énorme!	
1985	Août	Démolition de la grosse cheminée de pierres à l’extérieur, car elle s’affaisse légèrement et emporte avec elle le chalet. Reconstruction d’une nouvelle cheminée extérieure en blocs de béton et d’un nouvel âtre avec de nouvelles portes, par monsieur Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli.
Vers 1987		Avec Yves, réfection du toit de la cabane à chaloupe et des escaliers.
1991	Juillet	Nouveau revêtement de bardeaux sur le toit (Pierre et les jumeaux Lévesque).
1991	Septembre	Nouvelle fosse septique devant, avec trois cuves et champ d’épuration près de la route, par Yvon Caron.
1993		Réfection des bords du lac.
1995	Octobre	Réfection complète du toit et des dessus de murs, nouvelles fenêtres au-dessus de la porte sous le pignon, par monsieur Bernier : il coulait parfois un peu d’eau dans la chambre du milieu par une poutre du faîte, et pas seulement en cas de pluie... Bizarre! Et au milieu de la cheminée, à l’extérieur, il y avait comme une trace de passage d’eau. L’attache avec le toit laissait à désirer... Bizarre! Je fais venir un spécialiste qui monte sur le toit, ouvre, et constate que la poutre du faîte du toit est tout imbibée d’eau. Le marteau rentre dedans! Il va voir un peu plus loin et constate la même chose. Conclusion de l’expert : manque flagrant de ventilation, toute la boiserie du toit commence à pourrir. Un jour le toit va nous tomber sur la gueule. Il faut le changer! Cela nous coûtera plus de 30 000 dollars (trente mille, oui, oui.)! Une paille, quand on ne s’y attend pas. Et je n’ai pas encore fini de payer ce chalet... Passons ces cauchemars financiers (heureusement que maman a pu me prêter une partie, en avance d’hoirie), et rappelons-nous les deux jours délicieux où le chalet a été sans toiture. Il avait fallu prévoir avec une météo favorable pour cela. Que de poussière! On avait emballé les

meubles comme on pouvait, mais il a fallu tout renettoyer évidemment. C’était vraiment drôle d’être dans ce chalet avec les murs coupés et rien au-dessus de notre tête. On voyait le ciel et la cime des arbres. Depuis lors, le chalet a un nouveau look avec un toit un peu plus pentu, donc plus haut. Car il est maintenant interdit de construire des toits-plafonds à pente très douce. C’est d’ailleurs tant mieux, on ne doit plus nettoyer la neige accumulée.

Vers 1995		Nouvelle réfection du quai et surtout des bords du lac.
1997	Juillet	Nouvelle cabane à bois, selon un plan de Pierre.
1998	Mai	Creusage d’un puits artésien, puis au printemps suivant installation d’une nouvelle pompe aspirante refoulante au fond du puits et plomberie, par Jean-Guy Morin.
1999	Automne	Planchers du quai en quatre parties en cèdre non traité, non installé.
2000	Printemps	Installation du nouveau ponton ¹ sur poteaux galvanisés.
2001	Réfection de la pelouse par Gilles Hudon de l’entreprise Beau Site de Saint-Jean.	
2002	Juin	Nouvelle cabane à chaloupe avec une base en gros cèdre et un nouveau toit goudronné. Travail fait avec monsieur André Bélanger.
2003	Novembre	Isolation à la mousse de la cave.
2004	Octobre	Prélart par Jean-Guy Pellerin, plancher flottant et installation de deux nouvelles portes.
2005	Juillet	Stabilisation du socle de la cheminée par ancrage sur pieds de métal jusqu’au roc par Hénéault et Gosselin, conseillé par Antoine Boucher. Deux pieux enfoncés jusqu’au roc (la moraine) à seulement cinq pieds et ancrés dans le socle de béton. Très solide, garanti 20 ans.
2005	Août	Réfection des quatre murs extérieurs avec nouveau revêtement. Les deux murs porteurs (est et ouest) sont refaits au complet et posés sur des fers angles vissés dans le béton des fondations. Travail fait avec monsieur Antoine Boucher. Six nouvelles fenêtres et nouveaux murs extérieurs.
Vers 2006		Nouveau foyer continu installé dans l’âtre.
2008	Décembre	Nouveau poteau du réverbère sentinelle par l’entreprise Jalbertech de Saint-Jean-Port-Joli, et par Germain Robichaud, électricien.
2009	Septembre	Fosse septique, vidange de la première et de la troisième fosse, et nouvelle pompe pour la troisième fosse. Travaux exécutés par l’entreprise Bélanger de Sainte-Perpétue.
2011	Août	Nouvelle pompe et alarme dans la troisième fosse vidée.
2012	Août	Troisième cheminée reconstruite en matériaux plus légers, et nouvelle buse pour le foyer.
2013	Juillet	Inspection de la troisième fosse et du champ d’épuration par un ingénieur.
2015	Août	Troisième et quatrième planchers du ponton refaits à neuf.
		Septembre Installation de 60 pieds de fil chauffant dans la conduite d’évacuation depuis la troisième fosse pour éviter le gel. Travaux effectués par l’entreprise Beaulieu de La Poc.

¹ *Quai*

Comme vous voyez, il y a peu d’années où on n’ait pas entrepris des travaux assez importants. Quant aux sommes d’argent englouties pour la réfection de la cheminée, des poutres de plancher et des murs, les nouvelles fosses septiques et le champ d’épuration, puis toute la toiture en octobre 95, pour

ne parler que des principales, sans compter les travaux d’entretien du quai, de la cabane à chaloupe, de la cabane à bois, de la coupe des arbres et les tailles successives, je ne vous en dirai rien pour ne pas vous noyer dans cet amoncellement! Remarquez cependant qu’au bord d’un lac, l’amoncellement de liquide peut paraître naturel.

Nous avons vendu le chalet en octobre 2016 à un couple de jeunes retraités habitant L’Islet, Jacques et Pauline Lachance.

Les mesures anglaises

On a beau avoir introduit légalement les mesures décimales¹ en remplacement des mesures anglaises² (merci, monsieur Trudeau!) pour tout le Canada, les gens continuent à parler de livres et à mesurer en pieds et en pouces... Il y a juste les degrés – et encore, pour la température du corps, les gens parlent facilement de 98 degrés Fahrenheit! Mais dans le domaine de la construction, l’usage est tellement imbriqué avec les Américains et les matériaux vendus dans les magasins, que les gens continuent à tout mesurer en pieds, pouces, seizièmes de pouce, cordes et tiers de corde!

Je veux encore bien comprendre que lorsqu’on a été élevé dans un tel système, on ait de la difficulté à transposer, mais que l’on vienne prétendre que c’est très facile et que les stères c’est compliqué, là, les bras m’en tombent...

Une corde de bois, c’est quatre pieds x quatre pieds x huit pieds. Mais quand vous achetez une corde de bois, en réalité vous n’achetez qu’un tiers de corde. Parce que le bois de chauffage est déjà coupé en 16 pouces de long (le tiers de quatre pieds³), alors les vendeurs de bois de chauffage placent leurs bûches en cordes de quatre pieds de haut, huit pieds de long, mais seulement 16 pouces de large (soit le tiers de quatre pieds!)! C’est facile à comprendre, quand même, non!? Et si vous ne prenez qu’une demi-corde, en réalité c’est un sixième de corde que vous achetez, soit quatre pieds de haut par quatre pieds de long sur 16 pouces de large. C’est simple!

Vous n’avez pas compris, je recommence. Dit autrement, parfois ça rentre mieux (toujours mon dicton latin *bis répétita placent* : les choses répétées sont mieux comprises). Croyez-en un vieux prof!

Une corde de bois mesure 4’x4’x8’. C’est très gros, cela équivaut à un peu plus que deux stères. Or, comme on coupe trois bûches dans un tronc de quatre pieds, ils ont pris l’habitude de tasser le bois en tiers de corde – mais ils l’appellent une corde pareil! – soit 4’x8’x16’. C’est très compliqué pour un non-initié comme moi... surtout quand on compare avec notre système décimal du stère (1 m x 1 m x 1 m).

Mais le comble, c’est l’obstination de certains – hein! Claude Gourdeau – qui prétendent non seulement que c’est facile (je veux encore bien admettre cela dans leur cas, quand on s’est trempé

toute la vie dans ces mesures), mais qu’ils s’obstinent, qu’ils osent prétendre que c’est plus facile que le système européen compliqué... là je ne marche plus!

Le mystère des fosses septiques

- Vous avez dit septique?
- J’ai dit septique, moi?
- Ah oui! Vous avez bien dit : septique!
- J’ai dit septique, moi... Je suis sceptique¹...

Ici, il me reste à expliquer les trois fosses, le gel (sans doute), à moins que ce ne soit un bris... L’eau bizarrement chaude sous le couvercle de la fosse où toute la neige avait fondu...

Or donc, tout lecteur sait que lorsqu’un chalet se dote d’un système de fosse septique avec champ d’épuration, il y a une première fosse qui reçoit la marchandise, puis juste à côté une deuxième qui permet aux matériaux déjà très liquéfiés de continuer à décanter. Quand cette deuxième fosse est remplie, à son tour elle se déverse dans la troisième dotée d’une pompe refoulante avec flotteur de mise en marche, si et uniquement si le champ d’épuration est sis en un endroit plus haut que la troisième fosse. Car je suppose que dans le cas contraire, le trop-plein du liquide doit pouvoir se déverser de lui-même dans le champ d’épuration. Ce système à trois fosses en béton est, semble-t-il, devenu complètement obsolète de nos jours en 2015, alors qu’on n’installe plus que des systèmes à deux seules cuves, et en plastique! Les nôtres datent de 1991 et sont trois, en béton.

Or donc, un beau jour de début février au chalet, nous constatons que la neige sur le couvercle de la troisième fosse fondait et laissait presque voir le gravier. Bizarre, bizarre... Pour ne pas dire septique, sceptique... Et le moteur de la petite pompe refoulante n’arrêtait pas de refouler... Était-ce lui qui réchauffait le contenant à force de tourner ou l’eau composée de matière organique qui chauffait comme un fumier en décomposition? Bizarre, bizarre... et même intrigant. Bref, nous demeurions sceptiques!

Nous avons, avec Yves, ouvert ce troisième couvercle et constaté qu’elle était bien remplie, presque jusqu’au sommet, et que la pompe vaillante fonctionnait dans le fond. Mais peut-être était-elle déconnectée de son tuyau? Vas-y voir dans la mélasse... Le tuyau d’évacuation au bord supérieur de la fosse semblait solidement attaché, et vibrait comme si l’eau ne passait pas. Bizarre, bizarre... Et même inquiétant!

Que s’est-il passé et comment cela est-il possible? Serait-ce un gel qui bouche le tuyau d’évacuation vers le champ d’épuration? Mais où? Il a deux cents pieds... faudra-t-il tout déterrer? Pourquoi un gel alors que ce tuyau est théoriquement en pente ascendante? L’eau ne devrait pas y stagner. Et surtout, cela n’est jamais arrivé. Alors pourquoi cette année? A-t-il moins neigé et gelé plus au début de l’hiver? Quand cela est-il arrivé? Un mois, deux mois avant que nous ne fassions l’odorante découverte en février?

¹ GMS : gramme, mètre, seconde

² Système impérial pour les poids, longueurs et capacités

³ Il y a douze pouces dans un pied.

¹ Vous avez reconnu et transposé la fameuse réplique entre Louis Jovet et Michel Simon dans Drôle de drame : « J’ai dit bizarre, moi? Comme c’est bizarre! »

Que verrons-nous, fin mai ou début juin, lorsque nous rouvrirons la fosse? Cela fait énormément de questions sans réponse. Un mystère opaque et parfumé, mais non pas un mystère sans fond... car hélas, les fosses septiques ont bien un fond.

Histoire à suivre, donc...

Et nous voici plusieurs années après. Je vous dirai que l'énigme s'est amplifiée, épaissie. Et que jamais je n'ai eu la vraie réponse à cette sombre et odorante histoire. Un plombier a fait un petit trou dans le tuyau d'évacuation pour le vider dans la fosse lorsque la pompe s'arrête, sinon l'eau reste dans le tuyau qui va au champ et menace de geler. Et si elle gèle, elle bouche le tuyau. Et dans ce cas, la pompe fonctionne sans arrêt puisque le tuyau étant bouché, la pompe ne peut rien évacuer. Et à force de repartir et de fonctionner continuellement, la pompe chauffe et finit par rendre l'âme. Si tu savais, cher Anagnosophile, j'ai bien mis trois pompes neuves en une dizaine d'années... Et j'ai même fait ouvrir le champ d'épuration, j'ai vu l'eau arriver... Bref, le mystère reste épais. Et le comble, c'est qu'il n'y a aucun homme de métier suffisamment expert pour voir le problème et le réparer... Enfin! Nous sommes en mai 2015, cet hiver aussi l'alarme s'est déclenchée parce que la pompe ne remplissant plus sa tâche d'évacuation. L'eau a continué à monter chaque fois qu'on tirait la chasse ou qu'on renvoyait l'eau de la vaisselle, et le second flotteur (placé plus haut que celui de la pompe) a déclenché son cri d'alarme. Saviez-vous qu'une alarme a un cri d'alarme? Le mystère s'épaissit, mais comme nous avons eu un hiver particulièrement rigoureux, je soupçonne le tuyau d'évacuation de s'incurver légèrement, de sorte que de l'eau y reste en permanence, et fatalement gèle quand il fait très froid. Comme s'ils ne pouvaient pas installer un tuyau bien droit. Maudite merde (c'est exprès que j'utilise cette invective idoine ici)!

Noël Beaulieu nous a installé 59 pieds de fil électrique chauffant dans le tuyau d'évacuation en octobre 2015.

Avoir un chalet près d'un lac c'est, vous l'avez compris, se réserver quelques bons moments pour travailler de ses deux mains à des travaux perpétuels : quai, cabane à chaloupe, arbres, cabane à bois, cheminée, pelouse, puits, pompe et canalisations.

Idioties des règlements municipaux

Notre propriété au lac est séparée de la propriété de nos voisins, les Martel, par un tout petit ruisseau qui se jette dans le lac. Je l'ai déjà dit. Ce court cours s'appelle un ru, l'eus-tu cru? Il semble d'ailleurs qu'à l'origine, le terrain qui appartenait à la famille de madame Martel englobait notre terrain, et que l'abbé Nazaire Thibault leur en acheta une partie pour y construire le chalet dans lequel nous sommes. Bon, très bien, donc un ru d'un mètre de large sépare les deux terrains. C'est une frontière facile à repérer. Il coule toute l'année, mais en hiver il est recouvert de neige. Or donc, c'est sur l'embouchure de ce ru que l'abbé Thibault a fait construire la cabane à chaloupe, qui empiète donc pour moitié sur le terrain des Martel. En compensation, nous payons un droit chaque année à monsieur et madame Martel. Bon, jusque-là, cela va bien.

Mais un jour, vers 2008 ou 2009, monsieur Martel voulut se construire lui aussi un garage à bateau juste à côté du mien – il y a toute la place –, pour son canot à moteur qui reste tout l'été à l'extérieur sous une bâche, de l'autre côté de son terrain. Il alla demander l'autorisation de construire au bureau de la municipalité. Cela lui fut refusé sous prétexte qu'il y avait déjà un garage sur son terrain. Il se récria que ce n'était pas à lui. Rien n'y fit. Avouez que comme règlement, on a rarement vu plus idiot. Je lui proposai alors de lui racheter la partie de son terrain sur laquelle a été construit mon garage. Mais là, la réponse est encore plus nette : impossible! On ne peut vendre des parcelles inférieures à telle grandeur (50 ou 60 pieds) qui permette de construire une habitation. On ne peut pas vendre de terrain plus petit! Avouez que comme idioties, on a rarement fait mieux. Il aurait suffi d'interdire la construction sur des terrains trop petits, mais pourquoi interdire la vente si ce n'est juste pour nous emmerder?

Vous voulez un autre exemple de folie douce de ces règlements municipaux? En voici deux. Ils concernent les travaux de réfection que j'ai faits sur le ponton (faussement appelé quai) et sur le garage à chaloupe.

Vers 1998, je dois renouveler ou au moins réparer le quai. Je songe à un système avec armature en tuyaux galvanisés qui soutiendrait un plancher. Je demande un permis – car il faut toujours obtenir un permis –, et le responsable me signale que je dois changer les dimensions de mon quai, qui était manifestement trop large et beaucoup trop long par rapport aux normes nouvelles! Mon quai doit faire à peu près dix pieds de large par une trentaine de pieds de long. Maintenant, nous avons droit à des quais de six pieds de large par dix-huit de long au maximum. Que faire? J'explique que je veux garder la base en pierres, et que par conséquent mon ponton doit recouvrir le tout... Alors, en forçant un peu, le responsable a accepté que je recouvre la base de pierre avec mes planches. « Ce sera une réparation d'un ancien quai et non la construction d'un nouveau, me dit-il, et là je pourrai vous l'accorder. »

Pour la cabane, c'est à peu près la même chanson. Nous sommes je pense en 2002, et je dois absolument refaire le toit et une partie des murs, et même une partie du plancher, qui se laissent aller. Avec les hivers, les froids rigoureux et la glace qui prend dans le ruisselet et les fondements, cela vient perturber toute la structure.

Ici, ce même responsable me dit que je dois changer de place, car il n'est plus permis de construire une cabane à chaloupe sur son terrain, mais seulement sur le lac. Et cela doit être fait à douze pieds à l'intérieur de mes terres à partir de la frontière avec le voisin. Vous voyez cela d'ici, c'est comme si un monstrueux garage était situé presque à côté du ponton, en parallèle sur le lac. Alors là, pour la beauté du paysage, je ne vous dis que ça! On ne verrait quasi plus le lac depuis le chalet, mais un vilain parallélépipède avec un toit... Impensable, atroce, à peine croyable. Alors je lui dis que je ne peux quand même pas faire ça. Lui-même ne le ferait pas, cela ne tient pas debout... et pourtant mon garage à chaloupe a besoin de réparations.

Alors il me dit : « On pourrait songer à une réparation du garage existant et alors là, vous pouvez réparer ce qui existe, mais vos travaux ne doivent pas excéder 50% de la construction totale. Alors, dit-il, vous faites la base maintenant. Et dans deux ans – pas l'an prochain... interdit! – vous construisez le mur et les toits! Je ne sais si vous imaginez l'idiotie de tels propos : il faut d'abord refaire la base, qui est encore

à moitié bonne... et pour cela retirer les murs et le toit. Et puis, quand la base est refaite vous remettez les murs et le toit, qui eux sont branlants et en piteux état! Et vous les changerez dans deux ans! Hei! Je veux bien jouer les cons, mais pas à ce point-là. J'ai répondu oui, puisque c'était le seul moyen d'obtenir le permis, et j'ai mis tous les murs et le toit par terre. J'ai d'abord travaillé seul (défaire, ça me connaît) dès le début du mois de mai 2002, mais j'ai bien pris soin de démonter complètement les planches afin de récupérer ce qui était récupérable. Puis j'ai fait livrer mon bois, du cèdre, notamment pour les poutres de la base. Et monsieur André Bélanger, un résident du lac, est venu me le faire en me prenant comme aide. On travaillait alors qu'il y avait encore de la glace sur le lac, et un jour une planche est tombée à l'eau. Il a fallu que je plonge pour aller la rechercher! Brrr, c'était *frette!* Nous avons retravaillé les fondations, et élevé des murs nouveaux et solides à partir de panneaux récupérés et d'autres neufs, notamment pour le toit. Et voilà. Il suffit (hum!) de savoir un peu jouer avec les mots pour amadouer le responsable des permis de travaux... Mais que tout cela est con!

Éventail zoologique

La Fontaine a écrit *La cigale et la fourmi* et bien d'autres fables : *Le lion et le moucheron*, *Le corbeau et...* *Le lièvre et...* Au lac, je pourrais aussi vous en écrire quelques-unes (au moins les titres!) : *Le crapaud et la souris*, *L'écureuil et les arachides*, ou encore *Le buard sur le plongeur*¹, *Les mouettes et les cailles*, *Petites truites et Trois-Saumons*, et même *Les trois levreaux*.

Ma petite conscience de scribouillard me reproche cette affirmation réduisant la promesse à de simples titres, et exige que j'explique toutes ces possibilités. Alors je vais essayer de m'exécuter. Mais je vous préviens : ne cherchez aucune morale de fabuliste dans mes contes. Je pourrai par contre vous affirmer que ces contes ne sont pas des contes à dormir debout, mais bien des histoires véridiques à rester éveillé, même couché!

Le crapaud, l'écureuil et les souris

Pierre, jeunet et un peu tête sauvage, allait souvent ramasser des écrevisses ou piéger des écureuils ou encore des crapauds. Quelle ne fut pas notre surprise horrifiée en le voyant s'exercer au tir à la carabine à plomb en visant des grenouilles qu'il lâchait sur le terrain!

Pierre a aussi construit des pièges à écureuils, et a même réussi à en attraper plusieurs. Il en a gardé quelques-uns dans des cages de sa fabrication. Même qu'une fois, nous sommes revenus du lac avec un écureuil en cage qu'on a gardé quelque temps dans le sous-sol à La Pocatière. Puis un jour, on s'est rendu compte que l'animal avait disparu de sa cage : aussi épais soit le bois (3/4 de pouce), il l'avait rongé pour passer au travers. On le vit dans la cave, mais il fallait le reprendre. Et ça mord, ces bestioles. Alors, armé d'un balai, Pierre le repoussait le long du mur vers moi, qui avais mis des gros gants de neige. Ça mord peut-être, mais ça galope, ces bestioles : il m'est passé à un poil du gant refermé. Je devrais dire à une touffe de poils, car quand j'ai serré le gant pour le prendre je n'ai gardé

que la belle touffe des poils de sa queue rousse. Et l'écureuil courait toujours, la petite queue rose et toute nue comme une queue de souris!

Les souris, c'est plutôt Nicole qui devrait vous en parler. Elle les adore ou les déteste, selon qu'elles viennent gentiment trotter près de nous en hiver dans le salon, ou selon qu'on retrouve leurs crottes un peu partout au printemps, et particulièrement au fond des tiroirs de cuisine. Un jour que nous avions le berger allemand, et donc un gros sac de nourriture sèche pour chien, on a retrouvé des dizaines de ces croquettes, grosses comme une bille chacune, sous un oreiller. Les souris se constituaient des garde-manger à divers endroits, un peu comme les écureuils ou les fourmis.

Un autre jour, plutôt au début de notre séjour là-bas, nous avons même eu la surprise de notre vie : un nid de minuscules souriceaux qui venaient de naître... à l'intérieur d'un de nos vieux matelas. Je rassure tout de suite nos lecteurs qui commenceraient à se sentir dégoûtés : cette invasion de souris a considérablement diminué depuis que nous avons fait refaire nos planchers. Il y a d'ailleurs une question que je ne suis pas encore parvenu à résoudre : s'agissait-il de souris, de mulots ou de petites musaraignes? Je ne sais. Je vous signale, si vous désirez m'aider à trouver la réponse à cette importante question, que ces bestioles sont minuscules, cinq ou six centimètres, non compris la queue assez longue. Je le sais pour en avoir pris plusieurs dans des pièges. Elles sont grises, elles fouinent partout et quand elles courent, elles sont rapides et silencieuses.

Roxane, grosse niche, long fil de fer et petite boulette

Vous le savez, nous avons eu un chien husky, appelé Balzac, que nous n'avons pas pu garder longtemps¹ parce que, hurlant parfois la nuit comme un loup, il importunait certains voisins qui se plaignirent à la police. Alors nous l'avons remplacé par une belle femelle berger allemand nommée Roxane.

Le chien aimait venir au lac, et si à la fin du séjour elle plongeait à l'eau pour me suivre, au début, elle était plus réticente. Pierre nous avait construit une niche, que ces chiens d'extérieur n'ont jamais utilisée pour se protéger de la pluie ou de la neige. Et il a fallu que j'installe un gros fil métallique sur lequel courait une longue chaîne rattachée au chien. Ainsi la nuit nous attachions Roxane, mais pas le jour, sauf si arrivaient des visiteurs avec ou sans chien qui préféraient que nous l'attachions. Remarquez en passant que Roxane n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Un peu plus haut, je vous ai raconté comment les souris avaient transporté un ou deux kilos de boulettes de la nourriture en sac pour chiens. Ces boulettes me font naturellement repenser à une histoire déjà contée, mais que je pourrais vous « re-narrer » en vitesse, même s'il ne s'agit pas de nourriture pour renards, mais bien pour chiens...

Il s'agit de la petite blague que nous avons faite à Nicole, au lac justement. Il faut savoir qu'au temps du réveillon, nous avions l'habitude de préparer des petites boulettes de viande, toutes petites mais très, très épicées, que nous servions comme apéritif². Or donc, nous avons fait un gros plat de petites

¹ Comme le buard est un canard appelé plongeur, on pourrait même dire Le plongeur sur le plongeur

² Vieille recette que les hindous Ali et Kharmali nous avaient montrée à l'occasion de baptême de Marie-Ange en 1948 à Basoko (voir chapitre 10).

boulettes, aussi petites que des billes, et en fait, elles ressemblaient tellement aux croquettes de la moulée pour notre chien qu'un des gamins a eu l'idée machiavélique d'en mettre une dans le plat que nous avons présenté à Nicole. Sur la centaine de boulettes, Nicole n'a pas hésité : elle a pris la fausse et s'est mise à la « déguster », puis nous avons pouffé de rire et elle a recraché. Quand on lui a expliqué et qu'on se demandait comment il se faisait que sans hésiter elle eût justement choisi la boulette de la moulée du chien, c'est parce que, nous dit-elle, la boulette était légèrement plus claire que les autres et qu'elle a cru qu'elle serait donc un peu moins cuite. Et comme Nicole adore la viande crue et que plus la viande est cuite, moins elle l'aime, on comprend tout... Elle a bien ri après coup, elle aussi.

L'écureuil et les trois levreaux

Il existe de nombreuses espèces d'écureuils. Et comme pour les souris et les mulots, je ne suis pas un spécialiste pour les reconnaître : tamia, suisse, écureuil roux d'Amérique du Nord? Certains écureuils dans le parc du Mont-Royal à Montréal, ou dans les parcs de Toronto, me semblent beaucoup plus gros que nos petits écureuils du lac Trois-Saumons. Toujours est-il qu'une fois, j'ai apprivoisé en deux ou trois jours un petit écureuil au lac : il venait, lorsque j'étais assis dans le jardin, chercher des arachides non écalées jusque dans ma poche de chemise. Cela se faisait en automne ou au printemps, vers 1997. Vous savez que nous avons assez bien d'écureuils qui grimpaient dans les érables ou les pins autour du chalet pour y faire des provisions? Je dis « nous avons », car ces dernières années il nous a semblé constater une réelle diminution des effectifs. Enfin. Parfois on assiste à des poursuites effrénées sur les troncs et la pelouse, et ils poussent des cris stridents. Ils se disputent! Ah oui, l'écureuil est bagarreur!

Et les écureuils sont gourmands et audacieux, c'est bien connu. Alors qui l'emportera : leur gourmandise ou la crainte de l'inconnu? J'avais constaté que nos spirous ramassaient dans leurs bajoues des grosses arachides ou des noisettes avec les écales, et qu'ils s'enfuyaient pour les cacher dans certains entrepôts secrets. J'avais semé quelques arachides avec leurs écales autour du fauteuil dans lequel je m'étais installé, et un écureuil téméraire ou particulièrement gourmand était venu les chercher une à la fois, en se sauvant dès qu'il était servi. Le lendemain, je recommence en rapprochant les dernières arachides jusqu'à mes pieds. Le jour suivant, même scénario, mais deux ou trois arachides sur le fauteuil, près de mon bras, et en même temps je supprimais les arachides trop éloignées de moi. Après deux ou trois jours, l'écureuil venait dans la poche de ma chemise, sur la poitrine, chercher les dernières arachides!

Un autre essai d'adoption, mais cette fois l'essai échoua, ce fut avec trois petits lièvres. Cette histoire des trois levreaux est plutôt tristounette. Un jour que je me promenais dans le bois, à l'arrière du chalet, je vois remuer quelque chose... je m'approche tout doucement, sans bruit, et découvre de loin, une mère lièvre avec ses trois petits levreaux. C'était probablement le jour de leur première sortie. Dès qu'elle me vit, alors même que je ne bougeais plus depuis quelques minutes, la mère lièvre se sauve en abandonnant ses trois petits. Je m'éclipse aussitôt pour lui permettre de revenir s'occuper de sa marmaille. Cinq ou dix minutes plus tard, je retourne dans le coin pour voir si la maman avait bien

récupéré sa progéniture et s'était éclipsée avec eux. Ah ouais! Pas du tout! Les trois petiots erraient, quasi aveugles, et s'écartaient les uns des autres. Je les remets ensemble et m'éclipse à nouveau pour permettre à la mère de les récupérer. Dix minutes plus tard les trois malheureux, toujours aussi seuls, erraient toujours en peine et s'éloignaient encore... Une demi-heure plus tard, toujours aucune trace de la craintive et peu maternelle femelle. Que faire? Je les prends, me disant : je suis bon pour jouer à la maman pendant quelques jours. Petits biberons, petite pâtée... rien n'y fit! Ils refusèrent de se nourrir et disparurent l'un après l'autre. Celui qui survécut le plus longtemps dura trois jours... triste histoire. Plus tard, on m'a confirmé que jamais une mère lièvre ne reprend ses petits s'ils ont été touchés par une main humaine...

Ca-cailles, coin-coin et mouette-mouette!

Saviez-vous, vous qui me lisez (inutile de demander aux autres) que « Mouettes, mouettes » est une célèbre réplique de la célèbre pièce de théâtre *Fin de partie* de Samuel Beckett, que j'ai mise en scène en 1972? Pourquoi cette réplique est-elle célèbre? Parce qu'elle se répète et signifie tout et rien. Le personnage dit mouette-mouette, comme on dirait c'est des bêtises, rien de spécial, tout est vain, passons à autre chose. Alors je vais passer à mes oiseaux, mais vous verrez que les mouettes ici aussi se répètent et reviennent.

Or donc, j'avais acheté une douzaine de cailles vivantes au printemps, il y a bien longtemps. Sachant que nous allions déménager pour l'été au lac, je m'étais dit qu'on en ferait un petit élevage pour déguster les œufs gros comme des œufs de pigeon. Cuits durs ou rôtis dans la poêle, ils sont excellents, mais minuscules. Et à la fin de l'été, on dégusterait quelques bonnes cailles! Premier problème, la douzaine de cailles était réduite à huit ou neuf unités en arrivant au lac. Il faisait tellement douf¹ que durant l'heure du voyage (en ce temps-là, on prenait le chemin à Ragot par Saint-Damase jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout de neige, ce qui prolonge la distance de dix kilomètres), trois de ces petites demoiselles n'avaient pu supporter la chaleur à l'arrière de la voiture.

Puis on les avait bien placées dans une grande volière, dans le petit boisé derrière le chalet. Un jour, je ne sais plus pourquoi ni comment, une partie de la volière s'est soulevée, laissant un passage qu'empruntèrent toutes ces petites cailles qui ont joué la fille de l'air. On ne les a plus revues!

Un été, nous avons une ou deux mouettes, venues des bords du Saint-Laurent à la recherche de quelque nourriture. Nous avons, cet été-là, ma sœur Josiane et sa famille. Or, Josiane adore les animaux, comme Nathalie qui a de qui tenir, et elle attira une mouette par quelques croûtons et quelques restes de table qu'elle déposait sur le ponton. Malheur! Plus moyen de s'en débarrasser, la voleuse était là continuellement et de temps à autre blanchissait une partie du ponton. C'est gai! Mais nous avons eu notre leçon : ne jamais attirer une mouette par de la nourriture, car elle a une bonne mémoire et revient très périodiquement vous dire bonjour et vous laisser sa carte de visite!

¹ Chaud

À propos de cartes de visite couleur caca d’oie... le record nous vient des canards. C’est beau à voir une maman cane et ses neuf ou dix rejetons qui la suivent à la queue leu leu, puis grimpent sur l’extrémité du quai pour s’y reposer au soleil. Mais lorsqu’ils vous quittent... ils ont laissé des traces. Tant que les canetons sont petits, les dépôts restent mignons... Mais ça grandit vite ces oiseaux! Et après un mois, vous ne reconnaissez plus la mère parmi ses « petits ». Et là, lorsqu’ils vous quittent, tout le bout du quai est badigeonné à la chaux. Il faut aller chercher le gros balai et commencer à frotter!

La profonde question des truites et le mystère des trois saumons

Le club des résidents du lac fait mettre chaque année dans le lac Trois-Saumons des milliers de petites truites arc-en-ciel. On dit qu’ils ensemencent le lac, en y expédiant dix ou vingt mille alevins (peut-être plus), au grand profit des rares pêcheurs. Mon beau-père s’y est essayé. Un boulanger français de Saint-Jean, monsieur Sibuet, m’avait demandé de pouvoir venir au quai le matin très tôt lorsque nous n’étions pas là, pour pêcher. Mais dès que juillet pointe son nez, les eaux deviennent trop chaudes (!) et les truites descendent en profondeur au milieu du lac. Or le lac est assez profond... Combien de mètres, me demanderez-vous? Je vous répondrai que je ne suis pas personnellement descendu pour aller mesurer, mais qu’en général on calcule la profondeur d’un lac en se basant sur le fait que les collines environnantes sont à peu près aussi hautes que le lac est profond. Or, en face de nous la colline grimpe au moins de cent mètres... et je me suis laissé dire que nous aurions des fosses de plus de 200 mètres. Mais je n’ai pas plongé pour mesurer. Par contre j’ai assez nagé et canoté un peu partout pour vous confirmer que la profondeur des rives est aussi très semblable au paysage de surface. Ainsi, chez nous côté sud, lorsqu’on descend dans l’eau, on en a jusqu’au mollet, puis on marche sur du sable qui s’enfonce très lentement et progressivement, si bien que dix mètres après le bout du quai, donc à vingt mètres de la berge, on a encore la tête hors de l’eau lorsqu’on marche. Par contre en face de chez nous, côté nord, la pente est abrupte et faite de gros rochers. On n’a pas pied. Si bien que pour une famille avec enfants, on ne pourrait que recommander notre côté. Sans compter que si nous n’avons pas le soleil sur le lac, le matin, il apparaît vers midi et nous sourit toute la soirée sur les belles eaux du Trois-Saumons...

Tant que j’y suis, j’en profite pour répondre à une autre question que l’on nous pose souvent : d’où vient ce nom de lac Trois-Saumons? Disons que plusieurs histoires essaient d’expliquer l’origine de ce nom. Aucune n’est prouvée... La seule que je retiens dit que ce serait Philippe-Aubert de Gaspé, l’auteur bien connu des *Anciens Canadiens*, ou l’un des amis avec lesquels il fréquentait ce lac sauvage et inhabité au XIX^e siècle, qui se serait écrié en voyant les formes des collines alentour : « On dirait trois saumons ». Moi, levant la nuque, en nageant ou en barquette, cela fait presque 40 ans que je cherche toujours ces trois salmonidés!

Un couple de huards

Vous savez que le huard, cet oiseau emblème du Canada qu’on retrouve sur les pièces d’un dollar et que les Français appellent plongeon, vit en couple, et que ce couple est normalement seul pour régner

sur un lac. Mais cette prétention n’est pas prouvée, je pense. Deux choses admirables avec un huard ou un couple de huards : c’est d’abord de les voir dans le silence paisible, avec leurs rayures blanches sur fond noir, se laissant flotter, puis soudain plongeant en quête de poissons... Leur nage sous l’eau dure facilement une à deux minutes, puis on les voit émerger quarante ou cinquante mètres plus loin! Le huard se tient bien droit dans l’eau, tête noire redressée, le long bec tout à fait horizontal, et sur le cou noir un collier de couleur blanche (voilà pourquoi on le nomme aussi huard à collier). Le reste du long corps mince est gris strié noir et blanc. La deuxième chose admirable est son long cri lugubre et guttural, cri aigu et prolongé comme un chant, qui s’entend de loin, comme une sonnerie pour saluer le soleil qui se couche. Comme une longue plainte triste et belle!

Brûlots, colibris, carpes et marmotte

Que reste-t-il dans ma ménagerie? Je ne parlerai pas des moustiques – ou maringouins – qui pullulent en juin à partir de 17 heures. Un autre animalcule qui suce et est même carnivore, alors qu’il est minuscule et passe à travers les mailles d’une moustiquaire, est le fameux brûlot qu’on retrouvait souvent, toujours en juin, sur la tête des enfants, dans les cheveux. Mais lui est facile à écraser et généralement, quand on l’écrase, on a une tache de sang sous les doigts.

Si je reste dans le domaine des insectes, nous avons évidemment quelques guêpes (ou sont-ce des abeilles?) qui viennent butiner nos fleurs de trèfle en août et septembre. Attention à ceux qui marchent pieds nus!

Pour rester dans le domaine volant et du plus petit dans son genre, je vois les colibris, qu’on attirait avec de belles fleurs de géranium, ou mieux encore avec de l’eau sucrée dans des contenants de plastique ressemblant à de grosses fleurs rouges et vendus pour cela. On entend d’abord le vol lourd, comme un vol de bourdon, lorsqu’ils viennent boire sur l’appui de la fenêtre. Mais si un intrus arrivait, ces mini-oiseaux se battaient et se poursuivaient comme de vrais lions! C’est vraiment curieux de les voir faire du surplace pour plonger leur long bec dans la corolle de la fleur en plastique...

À chaque printemps, nous avons la visite de carpes qui viennent frayer dans notre cabane à chaloupe. En mai, alors qu’il n’y a presque pas d’eau et qu’il y fait bien frais, on entend l’eau qui clapote sous leur nage échevelée en surface... Un jour, j’ai cru avoir affaire à des truites et en ai pris de quoi remplir un seau. Je les prenais vivantes, à la main... mais j’ai vite déchanté en voyant leur grosse bouche suceuse et élargie et les ai rejetées à l’eau.

Une fois, dans le jardin, une marmotte est venue faire tout un tour. Elle est bien restée une demi-heure dans la paix du matin. Une autre fois, c’est un lièvre qui est d’ailleurs revenu brouter sur le terrain près de la cabane à chaloupe. Mais les plus beaux, malgré ce que j’ai dit à propos de leurs fientes, ce sont les canetons de certaines espèces de canards sauvages, qui en juin viennent avec leur maman qu’ils suivent bien alignés sur le lac, puis ils grimpent tous sur le quai pour s’y reposer. Et d’une semaine à l’autre durant tout l’été, on les voit grandir. Puis de neuf ou dix, ils passent à huit, puis la maman les laisse seuls et ils continuent leurs balades; ils sont encore sept ou six ou cinq à se suivre

ainsi dans l’eau et à se serrer l’un contre l’autre au bout du quai pour s’y reposer dix, quinze minutes. Puis ils reprennent leur petite baignade, coin, coin... tout l’été.

Sur la route des côtes qui conduit au lac (je ne vous ai pas dit que le lac était dans les hauteurs), nous avons quelquefois rencontré, le soir et en hiver, des cerfs de Virginie et aussi des orignaux (élans d’Amérique). Ce n’est pas sur notre terrain, mais presque...

Neige ou pluie, écriture et jeux d’intérieur

Au lac, où nous avons passé la plupart de nos vacances, pour les journées d’intempéries, été comme hiver, nous avons à l’intérieur du chalet de quoi nous distraire. Nous disposons d’une véritable batterie de jeux d’intérieur, jeux de table (jeux de société) de toutes sortes : Ping-pong, Monopoly, Stratégo, Combat naval, Loto, Carrière, Go-kart, Mille-bornes, Kismet, Mastermind... et autre Cluedo, et même le Nain jaune avec les petits-enfants lorsqu’ils étaient encore petits, et même moins petits... sans compter les jeux de cartes. On retrouvait un peu l’ambiance de l’Afrique où nous n’avions pas la télé. Il faut voir aussi encore accrochés à nos murs de véritables tableaux, faits de 500 ou 1000 pièces de puzzle, et un très beau de 2000 pièces représentant un château au bord du Rhin. Et je ne parle pas des dizaines de boîtes où nous avons remisé d’autres casse-tête après les avoir patiemment reconstitués. Nathalie et moi étions férus de ces puzzles, mais mes yeux, hélas, depuis plusieurs années déjà, m’empêchent de m’adonner à ce jeu de patience et d’observation. Il y aura aussi les lectures, et notamment les BD. Plusieurs collections sont au chalet : Ric Hochet, Gaston Lagaffe, Blake et Mortimer, Robin Dubois, Corentin...

Durant les années 80 surtout, j’ai aussi beaucoup écrit de pièces de théâtre. J’avais même acquis un certain rythme : une par an, donc une par été, cela me suffisait amplement. J’avais accumulé des idées, des bouts de scène, un début de scénario sur des bouts de papier durant les quelques mois qui précédaient les vacances. Et durant les vacances au chalet, je m’y mettais, à raison de trois, quatre ou peut-être cinq heures par jour. Cela venait facilement... C’était encore du temps d’avant l’ordi! Il faut dire qu’à cette époque lointaine et bénie, tout s’écrivait à la main. Je remplissais des grandes feuilles de brouillon, raturais, recommençais, annotais en marge... Nous n’avions pas d’ordinateur! Tout s’écrivait au Bic ou au stylo, à la main, comme un bon petit Molière ou Beaumarchais... C’était vraiment illisible, mais moi je pouvais me relire. Et quand enfin j’avais mis le point final, quelle joie de pouvoir commencer à recopier en tapant cela à la machine!

Je dirais, parmi les jeux, que nous avons fait beaucoup de puzzles (ceux de bonne difficulté, les mille pièces) et deux jeux en particulier nous ont accrochés au lac : le Kismet et le Mastermind.

Pour le Kismet, aux dés, je revois surtout notre Pierrot, mon beau-père et Jean-Pierre Gouders, mon beauf et mari de Jojo lorsqu’il était ici. Tous les autres aussi, mais sans doute plus modérément. Quant au Mastermind, c’est essentiellement votre serviteur qui fut (et est encore en 2014) passionné par ce jeu de réflexion. J’ai pris l’habitude de faire un Mastermind tous les matins, pendant que je déguste mon œuf sur le plat... Ah! quels souvenirs délicieux... Accessoirement, Franz ne dédaigne pas non plus ce jeu lorsqu’il vient nous voir, mais avec sa famille de quatre enfants, la chose est de plus en plus rare...

Puzzles

Il y aurait tant à dire sur les nombreux puzzles¹. Si on n’en a pas fait au moins quinze de mille pièces, alors je pense qu’on n’en a pas fait un seul...

J’ai arrêté pour cause de malvoyance progressive, depuis au moins l’an 2000. Mais Yves est revenu à la charge en me donnant, le 25 mai 2013, un puzzle de mille pièces représentant un dessin d’Hergé. Il s’agit de la fusée lunaire vue le soir entre ses deux tours de montage, et les montagnes, et le ciel noir, plein d’étoiles. Très difficile! Heureusement que Pierre et Maxime sont là pour m’aider. Même Franz s’y est mis, mais trop de pièces noires sont absolument identiques de forme! Quasi impossible à finir. Je l’ai prêté à Odile Yao, qui depuis des mois n’a jamais trouvé le temps de s’y mettre. Je l’avais donc repris et remis au chalet, mais moi je suis absolument incapable de finir le ciel. Alors, il y aura deux ans que je l’ai reçu dans quelques jours et dimanche passé, le 17 mai 2015, Yves l’a repris après qu’il soit venu au lac avec Nathalie et moi pour replacer les deux planchers du quai qui avaient valsé à l’eau, de manière à ce qu’ils sèchent mieux. Nicole avait été invitée par Myriam et Michel Toussaint à un spectacle à Montmagny, pour son anniversaire avec retard et celui de Myriam. Je vous dis cela pour que vous ne soyez pas étonnés que Nicole ne fût pas avec son gentil mari.

Mastermind

Je vous ai dit plus haut que je jouais au Mastermind très régulièrement depuis plus de trente ans. Notamment tous les matins après le déjeuner, lorsque nous sommes seuls, Nicole et moi. C’est un jeu qui se joue seul, mais il faut un assistant pour nous dire ce que nous avons fait au coup précédent, afin de progresser... Nous avons parfois réussi des coups fumants, que j’ai notés dans l’intérieur du couvercle de la boîte. Je suis devenu, avec le temps et quelques règles de base, une sorte de spécialiste.

Voici quelques explications. Chaque coup indique la disposition des pions telle que le joueur en fait la supposition. Après chaque coup, l’assistant indique le nombre de pions bien placés à l’aide de petits clous noirs, et le nombre de pions de la bonne couleur, mais mal placés, avec des petits clous blancs. Sur la tablette du jeu, en effet, à la gauche de chaque ligne de cinq trous qui servent à jouer les coups se trouvent également cinq petits trous où l’aide pose des petits pitons noirs et blancs en plastique. Il ne doit évidemment pas y avoir de concordance de lieu entre les trous du joueur et ceux de l’aide, sinon le jeu perdrait une grande part de son intérêt et de sa difficulté. Chez nous, pour simplifier, nous avons adopté la convention suivante : dans ses cinq petits trous, l’aide-contrôleur ne place jamais que deux pitons maximum : un noir et un blanc, mais il les dispose selon un ordre précis, en partant de sa droite et en commençant toujours par le piton noir des bien placés. S’il pose un piton noir dans le premier trou, cela signifie pour le joueur qu’il a un pion bien placé. S’il pose son piton noir dans le second trou à partir de sa droite, cela signifie pour le joueur qu’il a deux pions bien placés. Ensuite (ou s’il n’y a pas de piton noir), il place un piton blanc dans le premier trou suivant s’il y a un pion de bonne couleur mais mal placé, dans le deuxième trou si c’est deux, etc. Supposons qu’après un

¹ En québécois on dit casse-tête, et en vrai québécois, si on veut la bonne prononciation, le bel accent en plus, on dira cosse-taïte.

Date	Mes coups	Le résultat	Témoins
29 septembre 2001	En deux coups : d’abord deux blancs, puis, ô miracle, cinq noirs!		
7 janvier 2005			José et Fanny
5 novembre 2005			Autre coup de Trafalgar à partir de deux blancs
25 décembre 2005			Autre coup chanceux devant Nathalie
26 décembre 2005			Devant Nicole, rebelote et Trafalgar!
			Cinq minutes après, le même jour
1 ^{er} septembre 2007			Yves qui a 38 ans, m'a proposé un jeu et en trois coups, je te le fais!
25 décembre 2011	Avec Nathalie deux fois de suite en quatre coups, coup sur coup!		
13 août 2012			Le lendemain des JO de Londres, un autre coup de Trafalgar! Or au deuxième coup je me suis trompé, j’avais cru avoir eu deux blancs et un noir au premier coup. Assez incroyable!

●

Noir

○

Blanc

⊙

Trou

●

Jaune

●

Rouge

●

Bleu

○

Or

●

Vert

●

Brun

coup du joueur, l’aide place un piton noir dans le deuxième trou à partir de sa droite et un piton blanc dans le quatrième trou à partir de sa droite, cela signifie pour le joueur qu’il a deux pions bien placés et deux autres pions justes, mais mal placés. Autrement dit, donc, il a quatre pions de bonne couleur, mais deux seulement sont bien placés. Je rappelle aussi que l’absence de pion dans un trou est considérée comme une neuvième couleur, ce qui augmente les difficultés du jeu, et que l’on a le droit de placer au départ autant de pions de même couleur ou de trous que la fantaisie nous en prend. Ainsi, si je suis l’aide, je pourrais très bien placer au départ trois rouges, un trou et un noir (cela fait bien cinq). Toute la gamme des possibilités est permise.

Vous trouverez sur la page précédente quelques mentions d’excellence (et de chance) que j’ai écrites dans le couvercle de la boîte pour me souvenir de mes coups les plus fumants au Mastermind.

Intermission pluvieuse

Tiens, ce 24 février 2007, je retrouve un des nombreux papiers brouillons me servant à classer les films et émissions enregistrés à la télévision, alors que je travaillais au lac en 2003 ou 2004 :

*Bonne nouvelle : ma pelouse [au lac] est magnifique (tondeuse super!!!) Et je ne devrai pas l'arroser, car il pleut sans arrêt depuis ce matin 8h. Quand j'allai plonger au sortir du lit : Plic, ploc, les gouttes se mirent à tomber une à une, puis deux à deux... et il est midi dix-huit, cela n'a pas arrêté. Il pleut sans arrêt, sans vent, sans froid... Ce n'est plus Y rattaque à plour, mais : y plout co, y plout todi, y plout tofer!*¹

Revenons aux jeux : le Kismet

Au lac, nous avons donc aussi beaucoup joué au Kismet², un jeu de dés, sorte de poker où il faut compléter une vingtaine de combinaisons avec les cinq dés en trois essais. Après chaque coup, le nombre de combinaisons à réaliser diminue d’une unité, évidemment. Donc plus on avance dans une partie, plus le choix des combinaisons se réduit. Au fur et à mesure on accumule des points, mais parfois vers la fin on est obligé d’inscrire un ou des zéros. On y jouait énormément quand les enfants étaient petits, avec leur grand-père comptable. On apprend les opérations du calcul mental (sauf la division).

Et là aussi nous avons établi une liste de tous ceux et celles qui avaient obtenu plus de 400 points en une bonne trentaine d’années. Inutile de reprendre cette liste des brillants résultats avec tous les noms. Qu’il me suffise de mentionner que nous comptons :

¹ Formules en wallon signifiant : Il recommence à pleuvoir. Il pleut encore, il pleut toujours, il pleut sans arrêt!

² NDLR Au Québec, ce jeu s'appelle le Yum.

Pointage	Nombre de fois où il fut atteint
Entre 400 et 409	19
Entre 410 et 419	26
Entre 420 et 429	18
Entre 430 et 439	14
Entre 440 et 449	13

À partir d’ici, 450 étant un score terriblement élevé, voici les noms des heureux vainqueurs :

Pointage	Nombre de fois où il fut atteint	Nom des gagnants
Entre 450 et 459	5	Bon-papa Hauglustaine, Pierre 2 fois, André, Nicole
Entre 460 et 469	7	Pierre 2 fois, Franz, Jean-Pierre Gouders 2 fois, Yves, Max
Entre 470 et 479	5	Franz 2 fois, André, Jean-Pierre Gouders, Camille
483	2	Nathalie, Camille
490	1	Pierre
492	1	Jean-Pierre ¹

Je sais que ce sont surtout Pierre et Jean-Pierre, mon beauf et mari de Josiane, les rares fois où il était ici, qui arrivent au sommet de cette liste avec plus de 490 points.

Vous me demanderez, mais quel est le maximum possible? Je vous répondrai 565, mais c’est un maximum tout théorique, car il est à toute fin pratique impossible à réaliser. En effet, sur 21 coups, il faudrait faire seize fois le kismet (ou poker) de six (les cinq dés affichent six) et une fois les kismets de 1, de 2, de 3, de 4 et de 5. Je rappelle que comme au poker, on dispose de cinq dés et d’un cornet. Pour chaque coup, on a trois essais. On lance une première fois les dés et on garde sur la table ceux que l’on désire conserver pour produire un résultat quelconque souhaité parmi les combinaisons qu’il nous reste. Car on ne peut faire qu’une seule fois chaque combinaison, mais on doit la faire! Puis on relance les autres dés, on garde encore celui ou ceux que l’on désire et on relance une dernière fois les dés restants. Il est permis de s’arrêter après un ou deux essais de dés (de ne pas faire les trois essais). Par exemple, si je réussis à faire un poker de cinq dès le deuxième jet de dés, je m’arrête.

¹ Mais... car il y a un mais : c’était un dimanche matin et nous étions tous partis à la messe, avec Josiane et les enfants. JP est non-pratiquant. Il n’y a donc pas eu de témoin et il a bien fallu croire sa parole, sa parole de non-pratiquant, hein Jipi? Sacré JiPi, va... Ah ben non, il ne faut pas dire sacré à un non-pratiquant!

Et puis, quoi encore?

Finances vacillantes

Trois ou quatre ans après l’achat du chalet, nous avons connu un certain malaise financier, mais tout finit par s’arranger.

Déjà le gros achat du chalet et du terrain,la même année que la nouvelle voiture familiale – une Chevrolet Malibu rouge, sept places... et pas donnée! –, cela faisait un mélange étonnant et « détonant », croyez-moi! Mais cela fonctionnait. Nous étions en 78, j’avais des mensualités à payer régulièrement. Je suivais. Mais, catastrophe inflationniste, voilà qu’en 80 ou 81 les taux d’intérêt se mettent à grimper de telle sorte que chaque mensualité que je payais ne servait plus qu’à couvrir les intérêts qui avaient monté. Donc à chaque mensualité je ne remboursais plus que l’intérêt de la dette, et mon capital restait inchangé. Le nombre de mes mensualités risquait donc de se prolonger indûment. Car mon hypothèque avait été garantie avec un intérêt à taux variable. C’était nouveau et je n’y avais pas prêté attention lorsque j’avais emprunté. Mais de toute façon, c’était la seule possibilité dans le contexte hypothécaire de cette époque devenue incertaine; je n’avais pas eu le choix. En 1978, lors de l’achat, le taux hypothécaire devait être aux alentours de 5%, ce qui était déjà pas mal. Mais jamais on n’aurait pensé que cela pût monter aussi haut que 19 et 20%! Ce qui est arrivé en 81-82. Alors? Alors, je songeai très sérieusement à revendre le chalet... mais revendre à perte, car qui aurait acheté avec des taux si ridiculement hauts? Il valait mieux attendre que l’orage passe, et un de mes anciens élèves employé à la Caisse populaire, Jacques Raymond à la barbe rousse, me proposa de payer non plus tous les mois, mais toutes les semaines. Cela réduisait l’augmentation par l’intérêt et ma situation devenait plus supportable. Je me rappelle qu’on ne disposait pas encore des possibilités technologiques en ces débuts de l’informatique. Aussi me sortit-il une très longue liste d’une vingtaine de pages encore attachées les unes aux autres, dans le sens vertical, comme cela se faisait dans les imprimantes de l’époque, pour me prouver par à peu près 1200 paiements étalés sur 20 ou 25 années de 52 semaines que petit à petit, l’intérêt payé diminuerait et que le capital remboursé augmenterait d’autant (quelques dizaines de cents à chaque semaine), puisque je rembourserais un montant fixe. C’est ce que je fis. Et cela me permit de tenir le temps que l’intérêt flotte si haut. Il se mit alors à redescendre, et moi à respirer. Donc, à chaque remboursement hebdomadaire, je remboursais progressivement plus de capital... Petit à petit, l’oiseau fait son nid. Petit à petit, en remboursant même une partie du capital lorsque j’avais un peu plus d’argent devant moi, je suis arrivé à terminer mes remboursements quatre ou cinq ans avant la date initialement prévue pour l’échéance! Ouf... Et j’ai pu aborder la retraite avec la diminution naturelle de mes apports mensuels d’à peu près un quart de mon salaire, sans aucune dette. C’est toujours ce qu’il faut viser. Je ne suis pas fêru d’économie (je déteste ça), mais au moins j’ai retenu cette leçon : aborder la retraite sans aucun remboursement hypothécaire en cours, sinon ça poserait de nouveaux problèmes. Nous avons réussi notre pari et nous retrouvions avec deux maisons entièrement payées (et quatre enfants élevés) pour aborder enfin l’âge du *farniente*...

Je parlais de savoir gérer son argent. Il est vrai que lorsqu’on a ainsi deux maisons à entretenir, il faut veiller au grain. Deux maisons, c’est doubler son outillage, sa batterie de cuisine, ses réserves

(piles ou ampoules, papier, clous, crayons et *tutti quanti*). Je pense à des dépenses terribles qu’il a fallu assumer. La plus importante, en 91 je crois, était le remplacement du toit... 30 000\$! Parfois nous avons loué le chalet, mais cela demandait de la part de Nicole beaucoup de travail avant et après, ce qui a réduit ce genre d’opération, toujours ennuyeuse. Une fois, nous avons loué pour une quinzaine à des amis, les Ducas, qui en ont été très heureux, ont eu du beau temps et ont fait venir leurs enfants et petits-enfants. Beau souvenir, mais qui était mal parti : il a fallu faire vider la fosse septique et remplacer une pompe, dès le premier jour! C’est Yves qui avait eu les ennuis, car nous étions partis en Belgique. Une autre fois, à des amis français de Michael Schmouh; une autre fois à un jeune homme bien gentil, mais il avait des amis qui aimaient la bière... J’ai retrouvé une bonne centaine de capsules de bières dans la pelouse, le chemin et partout à l’extérieur! Fini de louer le chalet!

Poésie triomphante

Et tout finit par de la poésie.

Je pourrais vous réciter *Le lac* de Lamartine, que je connais par cœur et ai enseigné chaque année. Mais le lac du Bourget du grand Alphonse et de celle qu’il pleurait ne correspond guère à notre lac Trois-Saumons qui est moins désert, surtout en été.

Non, je veux ici vous transcrire un texte que j’ai eu le bonheur d’écrire en août 97. Lisez et vous comprendrez. Ce texte fut publié dans le petit journal hebdomadaire du lac, qui s’appelle *Le huchard* et qui a toujours paru, fidèle toutes les semaines d’été depuis les 36 ans que nous sommes là. Grâce en soient rendues à toutes celles (et ceux) qui ont pris en charge ce petit informateur.

LES NOCES DU LAC ET DU SOLEIL

De ce 12 août 97, je me souviendrai toujours parce que la nature nous a donné hier soir et ce matin un spectacle grandiose. Hier 11 août, il plut toute la journée au lac Trois-Saumons, et pendant que je me « cassais la tête » sur un puzzle particulièrement difficile, acheté par Nathalie, la TV n’arrêtait pas de parler du tragique accident d’avion qui, la veille, avait dramatiquement tué dans le Grand Nord québécois Marie-Soleil Tougas¹, jeune et belle fille de vingt-sept ans, un sourire perpétuel sur nos écrans, et le jeune et prometteur cinéaste de quarante-quatre ans, Jean-Claude Lauzon. Quand la grande faucheuse nous enlève des artistes talentueux, cela nous fait mal quelque part, mais quand ils sont trop jeunes pour mourir, cela nous indigne et nous révolte, car cela nous semble particulièrement injuste et inexplicable.

Or donc, cela fera dix-neuf ans cet automne que nous avons acquis ce chalet, ce petit coin de paradis, ce havre de paix au bord du lac Trois-Saumons, et il nous arrive encore souvent d’être émerveillés par les tableaux magnifiques que nous prodiguent les noces du lac et du soleil couchant.

¹ Pour la petite histoire, c’est le même jour, ou le lendemain, que mourait une autre petite femme, grande sainte à l’autre bout du monde : mère Térésa.

Par rapport au lac, notre chalet est planté exactement au sud-sud-est. Cela signifie que face à nos fenêtres, le lac est orienté au nord-nord-ouest. Et le soleil se couche au-dessus des montagnes qui bordent l’autre côté du lac, un peu à notre gauche. Alors, évidemment, quand le ciel est un peu tourmenté, que le vent roule de gros nuages, là-bas à l’horizon, au-dessus de la crête découpée de la montagne boisée, le soleil couchant qui éclaire ces nuages leur donne une quantité infinie de coloris qui se reflètent bien sûr dans le miroir des eaux calmes ou frissonnantes du lac. À la moindre petite brise, des courants se forment dans les eaux et conduisent en petites vagues la lumière du soleil, chacune emportant un peu de cette lumière, comme un bâtonnet qui s’allume puis s’éteint pour aussitôt revivre un peu plus loin. On dirait des étincelles polychromes qui vont en procession, des lignes partent vers la droite d’autres se déplacent vers la gauche. Et ainsi tout le lac est en émoi dans un silence profond.

Et là, il m’est vraiment difficile, cher lecteur, de t’exprimer avec des mots la variété des palettes utilisées par cette nature sauvage. Nous avons admiré des tableaux foncés : violacés, cramoisés, pourpres. Nous en avons contemplé d’autres plus clairs : ocre, mordorés, miel, ivoire, argent...

Hier, j’ai vraiment regretté de ne plus avoir de pellicule sur mon appareil photo, car en dix-neuf ans, foi de moi, c’était la première fois que le spectacle était si beau, si intense, si lumineux. Les nuages d’abord, là-haut, couraient à toute vitesse sur la cime des sapins et dévoilaient leurs volutes jaunes, ocre, presque citron, qui peu à peu virèrent à l’orange... Puis le lac en dessous, avec ses mille vaguelettes, nous renvoya mille étoiles scintillantes comme des paillettes d’or. Le lac était littéralement doré, comme un magnifique plateau en or, mais cet or vivait et brillait de mille feux. J’ai pensé que certainement Marie-Soleil y était pour quelque chose, et qu’elle voulait sans doute nous témoigner une dernière fois sa joie de vivre, maintenant qu’elle avait rejoint pour toujours le Vrai Soleil.

Et ce matin du 12 août, sous un ciel uniformément bleu, à six heures, alors que le soleil se lève derrière nous, la surface du lac ne brille plus mais est illuminée, eh bien, ce matin, comme le vent avait tourné et que la température avait terriblement diminué, il y avait seulement cinq degrés au-dessus de zéro, alors là, le lac plus chaud frissonnait au contact de l’air frais et se dissipait en vapeurs. Il y avait comme un énorme duvet de deux mètres d’épaisseur sur tout le lac, dont les eaux restaient calmes comme une huile. Cet énorme édredon rempli d’ouate me berçait de réminiscences littéraires. Je me rappelais le célèbre passage de Chateaubriand lorsqu’il exaltait la beauté des chutes Niagara dans *Une nuit dans les déserts du Nouveau Monde*. Et je relis, ou plutôt j’entends encore ces mots qui chantaient et m’enchantent toujours : « Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d’écume, ou

formaient dans les cieux des bancs d’une ouate éblouissante, si doux à l’œil qu’on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. » Je revois aussi les vers de Lamartine dans *L’isolement*, lorsqu’il écrit : « Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes », ou quand il décrit « le char vaporeux de la reine des ombres ».

Que de beautés vite en allées, privilèges de ceux qui se lèvent tôt.

À huit heures, je nageais dans une onde redevenue tout à fait « normale », banalement belle comme tous les jours, anonyme, sans ce clin d’œil réservé aux initiés... Il y avait dix degrés, et ce bain matinal ravigote son homme.

En guise d’action de grâce

GOÛTER DÈS MAINTENANT LA VIE ÉTERNELLE

La vie éternelle se goûte dès maintenant, de ce côté-ci de la vie. Toutes nos expériences de communion profonde avec la nature en sont de beaux exemples et des avant-goûts. L’immensité de la mer ou du ciel, la puissance enivrante du vent ou de l’orage, la majesté de la montagne, le réconfort du soleil, la force du torrent, le mystère de la voûte étoilée, tout cela nous plonge déjà dans la communion avec le Créateur.

Pour ma part, ce sont surtout les rencontres inoubliables qui me font sentir le parfum de l’éternité. Par exemple, les conversations tardives autour d’un feu de camp... les amitiés de longue date... des images de repas de fête, des expériences de rencontre et de plénitude...

Alain Roy, *Prions en Église*, 18 mai 2014

Il m’a paru que ce beau texte, à bien des égards, pouvait nous faire voir notre paradis au lac, nous le faire sentir, nous le faire aimer...

Le quai s’envole et puis se noie

En novembre 2014 commençait un hiver particulièrement rigoureux. Mais nous ne savions pas encore que le froid serait intense durant quatre mois et que nous nous apprêtions à vivre l’hiver le plus froid et le plus venteux que nous ayons connu, alors que partout ailleurs dans le monde on découvrirait que les températures ont été particulièrement clémentes. Il y a de ces bizarreries!

Bref, on arrive au lac et Nicole voit de suite que le plancher du ponton s’est en partie envolé. Sur les quatre parties de planches de cèdres posées bout à bout sur le support métallique en tubes galvanisés, chaque partie faisant à peu près un carré de dix pieds par huit pieds (trois mètres de côté), les deux dernières ne sont plus là! Effectivement, il y avait eu un vent du tonnerre la veille, et cela a soulevé ces masses de planches (qui doivent faire une centaine de kilos chacune) et les a envoyées à l’eau. Vous imaginez la force du vent, car pour les déloger des tubes sur lesquels elles étaient enfilées, il a fallu que le vent soulève ces masses de cent kilos de presque deux pieds de haut. C’est très fort, le vent!

Je me précipite pour aller voir et constate qu’effectivement, dans la glace déjà solidement formée sur le fond du lac, près du quai, on devine ces deux carrés de planches. Un peu plus tard, je m’arme d’une pince, d’une bêche, descends sur la glace enneigée, essaie de libérer ces deux planchers, mais rien à faire : la glace les emprisonne trop bien. Même pas moyen de les attacher avec une corde! Je retourne voir le lendemain, il fait encore plus froid. Rien à faire. Conclusion, et j’en parle à monsieur Martel qui habite là en permanence, je reviendrai au printemps prochain. Mais s’il y a un redoux, il faudra surveiller pour éviter que ces plateformes ne se remettent à flotter et partent à la dérive. Et l’hiver se passe. Puis le printemps revient... et lisez donc la suite dans ce courriel écrit le mardi 5 mai 2015 à mon ami Paul-André.

Bonjour Monsieur le Marquis de Boily, de Sainte-Foy et Sillery (ça en fait des i hellènes)

Merci pour votre visite enthousiaste qui nous fut comme un vrai printemps chanté par deux rossignols milanais.

Merci aussi pour la combinaison caoutchoutée et donc imperméable aux longues bottes. Elle m’alla à ravir hier après-midi, il y a exactement 21 h 30. Grâce à elle je fis trempette pendant deux bonnes heures dans l’eau froide (5°) jusqu’aux genoux et au milieu de gros blocs de glace (grands comme une surface de maison (un are = 10 m x 10 m). Grâce à elle je m’appliquai à rompre cette glace épaisse (de 10 à 15 cm) avec une lourde pince (plus facile que rompre la glace avec des pince-sans-rire épais et lourds). Un premier plancher s’est vite révélé à moi, il flottait sous la glace. Je l’ai donc dégagé, puis l’ai attaché sans le retirer (trop lourd). Puis je commence à chercher le second, et romps la glace et frappe avec bêche et pince et découpe l’iceberg (ce sera une nouvelle occupation que je pourrai ajouter à mon curriculum : découpeur d’iceberg!). Et je pique, et je frappe et je progresse lentement, mais toujours pas de deuxième plancher. Où est-il donc? Puis Nicole, restée sur la berge (elle n’a pas voulu se tremper ni se baigner avec moi!), le devine sous la glace devant le garage du voisin... Il commençait déjà à foutre le camp, le salaud! Il était temps que j’arrive pour te le harnacher, mon homme! Sur ces entrefaites, monsieur Martel le voisin de l’autre côté, me voit travailler. Il me hèle, je l’appelle et le fais venir. Il vient avec un autre monsieur également septuagénaire. Et à quatre avec Nicole, nous parvenons, non sans mal, à hisser les deux maudits sur le terrain où je les ai bien ligotés et où j’attends qu’ils sèchent. Je devrai les réparer, voire les refaire au complet. Mais cela attendra l’été...

Côté fosse septique, je n’ai pas été voir et l’autre monsieur m’a dit que chez lui, les tuyaux étaient toujours bouchés, car le gel a été jusque 80 cm sous terre...

À propos de ta combinaison, je dois te dire que lorsqu’on est dedans on ne souffre absolument pas du froid de l’eau. Cela a été magique. Encore un gros merci. La combine est ici si tu repasses ou bien si on va à Québec...

Salut et.... vive les « Canadiens » qui glissent sur la glace, moi aussi j'ai parfois dû me tenir en équilibre sur la glace mais je n'ai pas glissé, et rien de trempé à l'intérieur.

Salut chef, je ne dis pas *boss* car cela fait trop gangster. Et pour un directeur, ce n'est pas de mise, même avec une belle chemise (car j'ai enlevé la super-combi avec bottes hier vers 17heures.

Le lendemain, je rajoute ceci avec quelques photos.

Bonjour Monsieur le Marquis,

Mon épouse, gente dame Nicolette de la Haute Glustaignerie, me fait gentiment remarquer (et avec raison) que j'eus pu joindre quelques documents photographiques de l'aventure dans laquelle me plongeait votre combinaison.

Voici donc une erreur, un oubli, une peccadille réparée, n'est-ce pas, mon cher baron.

Sur ce, je vous prie de transmettre notre bonjour le plus cordial à dame Marie, votre humble et chaste épouse.

Amitiés, comme il se doit! (et encore merci)

Vous voyez comment les planchers étaient dissimulés sous la glace et la grandeur de cette dernière. Le deuxième segment fut retiré là au bout, devant le garage voisin, bien caché sous la glace. Moi, je ne l'aurais pas vu. C'est Nicole qui se promenant de-ci, de-là, soudain aperçut sous les frondaisons glacées ce sous-marin de bois suspect, trempé jusqu'à l'écouille. Elle le vit, me le dit et je le harponnai. Vous connaissez la suite... Chantons en chœur et souquons ferme!

*Nous irons à Valparaiso
Pour faire la guerre aux cachalots
Hola weh, hé, houla tchawé
Hardi les gars, vire au guindeau
Good bye farewell, good bye farewell
Hardi les gars, vire au guindeau
Hourra ô Mexico, o - o -o!*

Voici sa réponse, le mercredi 6

Cher André,

Après Philippe II de Bourgogne, tu mérites toi aussi, mon noble ami, le nom de « Hardy ».

Nous dirons donc « André le Hardy » le pourfendeur des glaces et le grand débusqueur de plateformes submergées!!

Mais aussi André le Brave, André le Robuste, André le Tenace...

Nous dirons aussi, Dame Nicole au regard perçant, ce n'est plus « Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » de *Barbe bleue* mais bien : « Nicole y vois-tu quelque chose toi? » de *Barbe grise* qui sera notre nouvelle citation préférée sur le regard porté au loin...

Le récit de ton épopée aquatique et nordique était déjà très imagé... coloré, quasi sensible. Je dois cependant avouer que de te voir ainsi dans mon pantalon te donne un surplus de virilité non négligeable... Merci à la photographe!! On dirait un Centaure, mais je ne veux pas trop souligner l'aspect « beau cheval fougueux » de ma tenue sportive qui me colle habituellement si bien à la peau....

Bravo! Non seulement tu peux avoir la satisfaction béate du devoir accompli, mais tu peux te vanter de l'avoir fait en gardant fière allure!!

De notre côté, ma dive et moi, souhaitons te redire la joie que fut la nôtre de vous revoir, de jaser, de palabrer, de discourir et de manger une si noble becquetance en si agréable compagnie!

Merci, Thank's, Gracias, Danke!

Et, à bientôt!!

Paul-André Boily

« Seule la bonté personnelle qualifie un être et l'ennoblit jusqu'à la moelle »

Comme vous le voyez, tout finit dans la joie et le partage de cette joie.

Deux nouveaux planchers de cèdre ont été refaits et remplacés sur le ponton en juillet-août 2015 par mon fils Yves et moi.



Achevé d'imprimer à Montréal
Premier trimestre 2018



Les trois tomes de cette Chasse aux trésors
entraînent le lecteur sur les traces d'un petit gars
né en Belgique aux heures sombres de l'Europe,
qui a grandi aux temps historiques
de la colonisation en Afrique
et qui a franchi l'océan
pour vivre dans le Nouveau-Monde
aux heures exaltantes de la Révolution tranquille.

Du scoutisme à la polyvalente,
du Congo à La Pocatière, de l'opérette au théâtre,
en famille, entre amis, au chalet ou en voyage,
c'est le tableau de toute une époque
que nous trace ici André Bonsang,
dans le quotidien évocateur
ou dans les enjeux plus larges
des mondes qu'il a traversés
durant les huit dernières décennies.

Chasse aux Trésors